



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

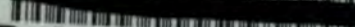
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

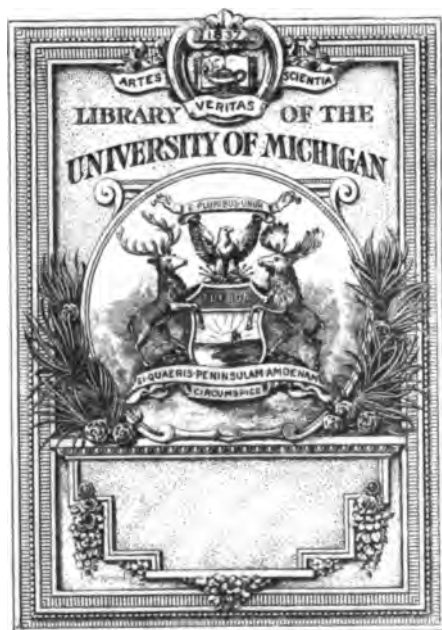
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>


B 3 9015 00229 588 2
University of Michigan - BUHR



Sem 805

B94

B6

BULLETIN
BIBLIOGRAPHIQUE ET PEDAGOGIQUE
DU
MUSÉE BELGE
REVUE DE PHILOGIE CLASSIQUE

BULLETIN
BIBLIOGRAPHIQUE ET PÉDAGOGIQUE

DU

97885

MUSÉE BELGE

REVUE DE PHILOGIE CLASSIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

P. WILLEMS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

J. P. WALTZING

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

PREMIÈRE ANNÉE. — TOME I



1897

LOUVAIN

CHARLES PEETERS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, RUE DE NAMUR, 20

PARIS

A. FONTEMOING

4, rue Le Goff

BERLIN

R. FRIEDLAENDER ET FILS

Carlstrasse, 11, N. W.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

LUCIEN. *Dialogues choisis*, suivis de *le Songe* ou *la Vie de Lucien* avec des notes, une table des noms propres et un lexique, par MM. A. MASSON et J. HOMBERT. Tournai, 1896, Decalonne-Liagre.

MM. Masson et Hombert, auteurs des *Discours choisis de Lysias*, viennent de faire paraître une édition classique des *Dialogues choisis de Lucien*, destinée à la 4^e et à la 3^e.

Elle comprend, outre les dialogues ordinaires des Morts et des Dieux, 2 *dial. marins*, la *Traversée* ou le *Tyran* et le *Songe* ou la *Vie de Lucien*, matière plus étendue et plus variée que celle des éditions de Duebner, Tournier, etc., qui ont été mises à profit par les auteurs.

Ce qui fait le mérite de cet ouvrage, c'est le commentaire qui l'accompagne; il est exclusivement grammatical et se distingue en cela des éditions françaises qui se bornent trop souvent à donner le sens du mot ou du passage difficile, sans s'aventurer

sur le terrain de la grammaire, quoique la tendance nouvelle s'accuse aussi dans les éditions récentes.

Une table des noms propres, dressée par ordre alphabétique, remplace les notes historiques et mythologiques; quant à l'explication littéraire, le soin en est laissé au professeur.

Les notes, toujours concises, résument souvent la règle d'une manière suffisante pour l'explication du passage en indiquant le n° de la grammaire de Roersch et Thomas où l'on trouve la règle complète.

C'est rendre aux élèves un service signalé que d'aplanir les difficultés de la syntaxe, afin de faciliter une explication plus rapide et afin de les aider à surmonter cette espèce de répugnance que leur inspire la langue grecque.

On pourrait toutefois reprocher au commentaire très abondant de contenir des choses trop élémentaires, qu'un élève moyen doit connaître. Il suffit de le parcourir pour s'en assurer.

Au milieu de ce luxe de notes grammaticales, il s'est glissé aussi des erreurs et des inexactitudes. Dial. III. 1 : ἔτεσιν, à ἔβημεν n'est pas un acc. interne, mais un acc. de la durée. IV, 1 : οὐ δὲ, « δὲ est opposé à μὲν qui suit ». Le cas est singulier. Nous aimons mieux croire que δὲ montre que ce dialogue continue une conversation, comme au Dial. VIII. Cfr. Racine : *Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel*. Il faut expliquer ὑπὸ τρυπῆς (Dial. II et VI, 4), comme ὑπὸ τοῦ διφύου; (Dial. VII). Dial. X, ἀνδρα συστρατιώτην ne peut guère se traduire par *l'honorable soldat*, mais par : *un homme qui était ton compagnon d'armes*, en faisant remarquer que ἀνδρα désigne un homme d'honneur. Dial. XIII, ἀντὶ οὗ n'est pas mis pour ἀντι τοῦτον ὅτι, mais pour ταύτην ἀντιῶν. Dial. XI, 10 : parmi tous ces impératifs, λῦε seul n'est pas expliqué; pourquoi? Page 121, il est dit à tort qu'Agamemnon était petit-fils d'Atrée. Dial. III, il faut faire remarquer que τοῖς χοῦματι est s-e. avec ἐπιχαιρόμε; et au Dial. XVII, 3, il faut dire que ἄ est un acc. déterm., *sous le rapport desquelles*. Ilthyie (Dial. XXV) manque dans la *Table des noms propres*; ἐπιχαιρόμε; et χώνυμι font défaut dans le *Lexique*. Une seconde édition comblera ces lacunes et fera disparaître les fautes d'accentuation et d'impression.

Pour conclure, nous dirons que, malgré toutes les imperfections de détail, qui sont vraiment trop nombreuses, ces *Dialogues choisis*

de Lucien pourront être employés dans les classes.

JULES LEMOINE.

D. Junii Juvenalis Saturarum libri V. Mit erklärenden Anmerkungen von LUDW. FRIEDLAENDER. Leipzig. 1895, 2 vol. in-8°, ensemble 612 pp. et 108 pp. de registres. Prix : 14 marks.

Grâce à la collation minutieuse du manuscrit de Montpellier par Buecheler, qui a donné en 1886 et en 1893 de nouvelles éditions de la célèbre édition critique d'Otto Jahn, le texte de Juvénal, au point de vue diplomatique, est aussi bien établi que nos sources manuscrites connues le permettent.

Mais l'exégèse du satirique latin est moins avancée.

Depuis les commentaires étenus, mais fort souvent inexactes, de Ruperti et de Heinrich, qui datent de la première moitié de ce siècle, et qui, d'ailleurs, étaient basés sur un texte corrompu, presque rien n'avait été fait dans ce domaine.

Dans les derniers temps, c'est en Angleterre qu'il faut chercher, pour Juvénal, comme pour d'autres auteurs, les meilleures éditions exégétiques : et parmi elles, nous mentionnons principalement l'édition de *Treize Satires de Juvénal*, par E. B. MAYOR. Cambridge 1869, 2 vol. (plusieurs fois réimprimée).

Les mœurs romaines peintes par Juvénal ne pouvaient trouver de meilleur interprète que l'auteur bien connu de la *Sittenge-*

schichte Roms. L'édition comprend les parties suivantes : d'abord une introduction de 99 pp., qui traite successivement de la vie de Juvénal, de ses poésies, de sa versification (par G. ESKUCHÉ), du sort de Juvénal pendant les derniers siècles de l'Empire et pendant le moyen-âge, et des éditions de Juvénal. L'Introduction est suivie de trois appendices : des noms de personnes chez Juvénal, des glossaires relatifs à cet auteur (par G. GOETZ), et de l'histoire de la tradition du texte (par F. BUECHELER).

Le texte de chaque satire est précédé d'un exposé du plan, judicieusement résumé. Le texte suit celui de Buecheler; en bas du texte sont renseignées les variantes principales, les passages parallèles d'auteurs latins et les citations de Juvénal chez les grammairiens et les scolastes.

Puis vient, séparément, le commentaire exégétique qui emprunte un intérêt particulier à la compétence spéciale de M. Friedlaender dans le domaine de la vie et des mœurs privées à l'époque de Juvénal.

La publication se termine par des registres complets des noms et des mots. P. WILLEMS.

M. L'ABBÉ A. LEPITRE, prof. à l'Université catholique de Lyon. *Les Néo-grammairiens d'Allemagne* (Congrès scientifique international des catholiques, 1891). *La Phonétique Indo-Européenne et ses progrès depuis trente*

ans (Congrès, session de Bruxelles, 1896).

Deux excellentes études, comme il en faudrait beaucoup dans les congrès (suivant la juste appréciation de M. S. Reinach); claires, documentées, impersonnelles, faciles à comprendre aux non-initiés, en même temps complètes et suggestives. Dans la première l'auteur précise la méthode actuelle des recherches de grammaire comparée; il étudie le concept de « loi phonétique » et d'« analogie ». Dans la seconde il examine les divers problèmes à l'ordre du jour (vocalisme, *Ablaut* et allongement, nasales sonnantes; vélaires et palatales) et raconte l'histoire de leurs solutions successives, histoire aussi intéressante qu'un roman. M. Lepitre ne prétend pas renouveler les théories; il ne cache pas tout ce qu'il doit, même au point de vue historique, à des livres comme celui de Bechtel (*Hauptprobleme der Indo-Germanischen Lautlehre seit Schleicher*, Goettingen, 1892); mais sans sortir du rôle d'historien et de critique, il remplit une tâche éminemment utile et très périlleuse : on sent qu'il se meut dans un domaine où rien ne lui reste étranger. L. DE LA VALLÉE-POUSSIN.

Les formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine, par J. KREKELBERG et E. RÉMY. Namur, Wesmael-Charlier, 1896.

Ce livre doit beaucoup aux

Scholas latinas de Seyffert et aux traités allemands composés à l'usage des classes sur le modèle de Seyffert. Il est aussi le résultat d'un immense travail personnel. Voici quel est le but des deux auteurs. Ils partent de ce principe incontestable que l'explication esthétique d'un discours latin doit être précédée d'une intelligence complète des idées et de leur enchaînement. Or, les Latins prenaient un soin extrême de marquer cet enchaînement d'une façon très sensible, par des *particules* que le français rejette souvent comme un embarras. Ces particules, quoique variées, sont *stéréotypées* et la langue oratoire possède un ensemble de *formules typiques*, marquant nettement les divisions et les subdivisions, faisant ressortir l'importance relative des idées et le lien logique qui les unit, exprimant les sentiments divers qui animent l'orateur. La formule employée pour introduire un argument suffit pour montrer que l'orateur est indigné ou impatient, qu'il parle avec ironie, et ainsi de suite. Un discours latin, disent les auteurs, ressemble « à un corps dont les membres sont fortement noués entre eux par des articulations visibles. » Qu'on regarde le plan du discours *pro lege Manilia* qui suit cet ouvrage, et — si l'on nous permet cette comparaison très moderne — on verra apparaître toutes les articulations et toute l'« ossature » de ce discours, comme dans un corps soumis à l'action des rayons

Roentgen. On comprend combien cette étude est nécessaire aux élèves pour lire les auteurs latins et pour imiter leur style dans les exercices divers (thèmes, variations, imitations, compositions, etc.) que les auteurs préconisent avec raison dans de très sages *instructions méthodologiques*.

MM. K. et R. ont recueilli ces *formes typiques* dans 13 discours de Cicéron et dans le *de senectute*. Ils les ont classées systématiquement et ils ont formulé une théorie complète. Ils examinent dans une première partie les *formes typiques de liaison* employées dans l'exorde, dans le corps du discours et dans la péroraison, distinguant les formes *simples* des formes *oratoires* : ici sont passées en revue la plupart des particules (copulatives, adversatives, causatives, conclusives, etc.). Dans la seconde partie, ils étudient les *formes typiques d'argumentation et de réfutation*, classées d'abord suivant la nature des arguments (induction, déduction, témoignage), puis en formes simples et en formes oratoires (interrogatives, comparatives, ironiques, etc.). Une triple étude est consacrée à chaque forme, au point de vue de la *valeur* qu'elle a, des *usages* qu'on en fait et de la *traduction*.

Ce petit livre, qui comprend 330 paragraphes en 150 pages, nous paraît trop touffu pour être mis entre les mains des élèves, mais il sera indispensable à tout professeur qui expliquera un discours latin. Ce n'est pas qu'il soit

absolument exempt de défauts. Le style est parfois incorrect ou bizarre, et il y a quelques inexactitudes qui n'ôtent rien à la valeur de l'ensemble. Nous relevons seulement les suivantes :

P. 59, *pro Mil.*, 54 : *quas est* mal traduit (= *ce qui est d'une importance capitale*). P. 61, *quod si* ne peut se résoudre par *ac si id*, quand *quod* n'est pas le relatif. P. 102, la phrase du *pro Mil.*, 84, est comprise de travers ; le sens est : *si dans nos faibles corps, il existe un principe actif et pensant, il n'est pas possible que ce principe n'existe pas dans...* Neque nie que les deux faits coexistent. P. 119, 134, 147, *credo* ironique est mal traduit (= *apparemment*). P. 145, *quid ? si* ne peut se traduire par : *mais, si* (= *mais que direz-vous, si...*). P. 52, l'emploi de *nam* pour introduire un développement annoncé (*à savoir*, γὰρ) est omis ; cfr. *pro Archia*, chap. III : *Nam ut primum*.

J. P. WALTZING.

OCTAVE NAVARRE, maître de conférences de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres de Toulouse, *Dionysos, étude sur l'organisation matérielle du théâtre athénien*, avec 20 gravures et 2 chromolithographies, Paris, Klincksieck, 1895, VII-320 pp Prix : 5 fr.

A l'heure actuelle, notre connaissance, forcément très incomplète, des antiquités scéniques de la Grèce dérive de trois sources : des textes, des monuments figu-

rés et des ruines de théâtres. Ces matériaux sont coordonnés et mis en œuvre dans les manuels de Mueller, Oehmichen et Haigh, dont les deux premiers sont en allemand, et le troisième en anglais.

M. Navarre a consulté avec un soin scrupuleux ces trois ouvrages importants ; mais c'est à Mueller qu'il est surtout redevable.

Le petit livre du savant professeur est né, presque par hasard, d'un cours professé à la Faculté des lettres de Toulouse. Il vulgarise, avec clarté, précision et exactitude, des notions archéologiques, dont ne saurait se passer quiconque veut avoir une claire intelligence du drame grec. Il rend et il rendra service aux étudiants de nos Universités et aux professeurs de l'enseignement moyen.

F. COLLARD.

ALFRED CROISSET, professeur à la Faculté des lettres de Paris et MAURICE CROISSET, professeur au Collège de France, *Histoire de la littérature grecque* Tome IV, Période attique : éloquence, histoire et philosophie par Alfred Croiset, Paris, Thorin, 1895, 751 pages. Prix : 8 fr.

Le quatrième tome de la savante histoire de la littérature grecque de MM. Croiset est digne, en tous points, des précédents. On y retrouve les qualités maîtresses qui, dès le premier jour, ont signalé cette œuvre à l'atten-

tion des philologues, et les questions qui y sont traitées, sont de nature à intéresser particulièrement nos professeurs d'athénée et de collège; car M. Alfred Croiset étudie, dans des pages substantielles, entre autres écrivains, Xénophon, Lysias, Isocrate, Démosthène et Platon.

F. COLLARD.

Les Sources de Tacite dans les Histories et les Annales, par PHILIPPE FABIA, Paris, A. Colin, 1893, 462 pages, grand in-8°.

Les Romains ne concevaient pas comme nous les devoirs de l'historien. A nos yeux, l'histoire est une science et un art: le savant réunit les matériaux et les contrôle à la lumière d'une saine critique, l'artiste leur donne une forme littéraire. Les anciens exigeaient, sans doute, la bonne foi et la véracité, mais pour eux l'histoire est avant tout « une province de l'éloquence » et la beauté de la forme est leur souci principal. Comme tous ses compatriotes, Tacite travaillait de seconde main quand il pouvait le faire, s'attachant à donner aux matériaux fournis par d'autres une forme personnelle. Dans son étude, aussi claire qu'approfondie, M. Fabia nous montre quel était le procédé de Tacite et il nous fait apprécier plus exactement son autorité comme historien et sa valeur comme écrivain. Parmi ses devanciers, l'auteur des *Annales* et des *Histoires* en

choisissait un qui lui servait de guide, et il se bornait à le contrôler parfois au moyen de documents officiels ou de sources secondaires.

En ce qui concerne les *Histoires* et les *Annales*, voici les conclusions de M. Fabia :

Dans toute la partie conservée des *Histoires*, Tacite a eu pour source principale les *Histoires*, perdues aujourd'hui, de Pline l'Ancien; Plutarque et Suétone se sont servis de la même source. Tacite a complété Pline, non par des documents officiels (*acta diurna*, *acta senatus*), mais par les témoignages oraux, par ses connaissances personnelles et par les auteurs, tels que Vipstanus Messala, qui avaient traité des parties de son sujet. Toutefois il doit très peu à ces sources secondaires.

Pour la partie perdue des *Histoires*, il n'avait pu se servir de Pline qui s'arrêtait en l'an 71. Il a dû travailler de première main, d'après les documents officiels, les témoignages des particuliers (on sait qu'il se fit raconter l'éruption du Vésuve et la mort de Pline le Naturaliste par Pline le Jeune) et ses souvenirs personnels.

Ce qui est caractéristique, c'est que dans les *Annales* Tacite avait plusieurs sources générales à sa disposition et qu'il a néanmoins pris pour base le récit d'un seul de ses devanciers : celui d'Aufidius Bassus, probablement, pour Tibère, Caligula et le commen-

cement de Claude, celui de Cluvius pour Claude et Néron. Ici encore, le rôle des sources secondaires est peu important.

Voilà ce que M. Fabia établit dans ce livre, où l'abondance des détails ne nuit pas à la clarté ni à la force des arguments. Il montre, de plus, que Tacite ne reproduit pas même toujours sa source exactement, qu'il est souvent infidèle, tantôt volontairement, par manque d'esprit scientifique, tantôt involontairement, en vue d'un effet littéraire. Dans ses appréciations, Tacite s'applique à rester impartial, et parfois il veut corriger ses sources, mais il n'y réussit pas toujours. Il est pessimiste, et son pessimisme le rend injuste, surtout envers Tibère.

Que reste-t-il donc de l'historien ? Au point de vue de la science et de la critique, il reste peu : son travail d'information est incomplet, il ne reproduit pas même fidèlement sa source, et, sans manquer de bonne foi, il n'est pas parvenu à être impartial. Aussi M. Fabia conclut-il qu'« on l'a estimé au-dessus de lui-même, parce qu'on l'appréciait en lui-même, sans tenir compte de ses sources. » « *Historien*, Tacite ne s'élève pas au-dessus de la moyenne des historiens anciens. Comparé à l'idéal que la science moderne se fait de l'historien, il est médiocre. »

Ce qui fait son mérite, ce sont ses éminentes qualités de penseur et son style : par là il est au pre-

mier rang et c'est par là seulement qu'il s'efforçait de briller, comme tous les historiens de l'antiquité. En le comparant à ses sources, M. Fabia fait toucher du doigt l'originalité de Tacite, et il consacre deux chapitres spéciaux à la mettre en relief.

L'étude des sources de Tacite, telle que l'a conçue M. Fabia, est vraiment féconde à deux points de vue : elle nous fait assister à l'élaboration d'une œuvre historique et nous montre, d'une part, ce que vaut l'autorité de l'historien, de l'autre, quelle est sa valeur littéraire. Ajoutons qu'en restituant aux historiens peu connus que Tacite a suivis (Pline, Vipsianus Messala, Servilius, Aufidius, Cluvius, etc.) ce qui leur revient, M. Fabia a fourni du même coup une très importante contribution à la connaissance de l'historiographie romaine pendant le premier siècle.

J. P. WALTZING.

Dr GEORG BUSOLT, *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeronea*, 2^e édition, Gotha, Perthes, I, 1893 ; t. II, 1895, in-8.

Tous ceux qui ont eu à étudier quelque point de l'histoire grecque, connaissent l'ouvrage de Busolt, véritable providence pour les érudits et par l'abondance et par la sûreté de ses renseignements : il est donc inutile de leur recommander cette 2^e édition ; mais il est peut-être bon de la leur signaler, car trop souvent en Bel-

gique les livres allemands ne nous arrivent que plusieurs années après leur apparition en Allemagne.

Le premier volume de cette nouvelle édition constitue une œuvre absolument originale : Busolt y a donné une très large place à l'étude de la civilisation mycénienne : il a en effet pris sur cette question une position beaucoup plus nette que dans la première édition. L'époque mycénienne s'étendrait de 1550 à 1150 environ ; elle serait donc antérieure à l'âge homérique.

Le 2^e volume traite de l'histoire d'Athènes jusqu'aux guerres médiques et de ces guerres elles-mêmes.

Les mérites, si remarquables déjà, de l'œuvre de Busolt n'ont fait que s'affirmer davantage. Elle n'a pas sans doute les qualités artistiques et littéraires de l'ouvrage de Curtius ; Holm (*Griechische Geschichte*, Berlin, Calvary, 4 vol. in-12, le dernier a paru en 1894) l'emporte peut-être par l'heureux groupement des faits principaux ; Beloch (*Griechische Geschichte*, Strasbourg, Trubner, 1^{er} vol., 1893, in-8^o) peut se prévaloir de la juste importance qu'il accorde à l'histoire économique et sociale.

Busolt vise avant tout à être complet : n'omettre aucun fait, tout dire, telle est sa préoccupation et comme il est parfaitement maître de sa matière, il introduit l'ordre et la clarté dans cet immense ensemble de faits

Il est complet à tous les égards : il donne l'indication et la critique

des sources, la bibliographie détaillée, même celle des questions accessoires ; il n'avance pas une affirmation, sans donner en note ses preuves et, généralement, sans rappeler l'opinion de ses devanciers

Cette méthode l'a empêché d'écrire un livre d'une lecture facile et capable d'intéresser les profanes : elle nous vaut un livre utile entre tous, car il met à notre portée de véritables trésors d'érudition. Il a bien aussi sa valeur artistique et littéraire : il y fait, si on peut le dire, admirablement clair et cette lumière abondante est un charme pour ceux qui le parcourent.

HENRI FRANCOTTE.

Les deux premiers Ptolémées et la confédération des Cyclades par J. DELAMARRE (*Revue de philologie classique*. Paris, 1896, pp. 104-125).

Une inscription de 62 lignes, découverte en 1893 dans la petite île de Nicurgia, jette un jour nouveau sur la confédération peu connue des Cyclades.

Cette inscription, que M. Delamarre publie et commente dans la *Revue*, nous permet de dater de l'an 308 avant Jésus-Christ l'origine de cette confédération, et elle fait ressortir l'importance du protectorat exercée par les Ptolémées sur la confédération, qui était administrée par des Synèdres, élus sans doute par les îles, et présidée par un Nésiarque, nommé, ce semble, à vie par le roi d'Égypte. F. COCHETEUX.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

Histoire de la littérature française au XVII^e siècle, par le R. P. LONGHAYE, S. J., Paris, Retaux, 4 vol. in-8°. Prix : 20 frs.

Ce n'est pas ici une sèche énumération, un catalogue rapide et complet des écrivains du XVII^e siècle; c'est moins encore une reproduction banale des conclusions ordinaires de la critique moderne. « Les jugements que je sou mets au lecteur, dit le père Longhaye dans sa Préface, je les ai voulus et je me suis efforcé de les maintenir indépendants mais modestes. J'ai usé largement et avec reconnaissance de ceux d'autrui; je m'en suis séparé nettement dès qu'il m'a paru nécessaire, me résignant à contester au besoin les appréciations courantes, mais plus ordinairement jaloux de les préciser et de les approfondir (1). » La promesse a été tenue et nous vaut, pour la période la plus explorée de notre littérature, une œuvre spontanée et originale, travaillée à loisir, fouillée et approfondie à plaisir; témoignant d'une lecture et d'investigations personnelles considérables, ne voulant rien ignorer des nombreuses études qui ont été le plus récemment consacrées au grand siècle, refusant de s'en tenir, même pour les plus hautes gloires, au panégyrique inconsidéré, à l'enthousiasme à faux et à vide (2).

(1) P. vi.

(2) I, 73.

Cette liberté d'allures se manifeste dans le plan même de l'ouvrage. Le premier volume est intitulé *Précurseurs et contemporains des grands maîtres*; l'auteur s'y attache plus à suivre le développement des genres qu'à couler d'un seul jet la biographie de chaque écrivain, devançant parfois les temps pour faire place libre aux grands hommes. Les deux volumes suivants sont consacrés aux *Premiers maîtres* et à la *seconde génération des maîtres*: Corneille, Pascal, Molière, Bossuet — Boileau, Racine, La Fontaine, Bourdaloue, La Bruyère, Fénelon. Quelques écrivains hors rang — Sévigné, Saint-Simon, M^{me} de Maintenon —, un coup d'œil sur les différents genres à la fin du siècle, et les conclusions remplissent le quatrième volume. Cette disposition permet à l'auteur de s'arrêter à loisir ou de passer rapidement selon les œuvres et ses sympathies personnelles. Ainsi tantôt le livre est une poétique, discutant les genres plus que les auteurs, dissertant sur l'éloquence, le lyrisme ou l'art dramatique, esquissant une théorie chrétienne du roman : mine précieuse de renseignements et d'observations judicieuses, fourmillant par ailleurs de citations, d'anecdotes et de détails intéressants; tantôt il étudie à fond un écrivain, montrant successivement les faces diverses de son génie, ne le quittant, semble-t-il, qu'à regret : telles, les pages consacrées à Fé-

nelon et surtout à Bossuet, dont les mérites comme prédicateur, orateur, précepteur, évêque et homme de lettres sont mis en lumière dans une magistrale monographie (1).

Signalons ici, pour la nouveauté des aperçus, une réhabilitation de Vaugelas, du Père Bouhours, de Balzac et de *la phrase* (2), voire de Bussy-Rabutin présenté sous l'aspect aussi édifiant qu'inattendu d'un père expurgeant une ode de Racan à l'usage de sa famille (3); des jugements au contraire fort sévères pour La Rochefoucauld et le cardinal de Retz; enfin l'importance inusitée accordée à M^{me} de Motteville et à M^{me} de Maintenon, ces dernières études étant, il est vrai, moins littéraires que morales (4).

Aussi bien le Père Longhaye ne base pas ses appréciations uniquement sur des données de raison, mais aussi sur des données de foi. Pour lui toute question littéraire est au fond une question morale, ou pour mieux dire d'orthodoxie religieuse. Il se fait de la sorte qu'à certains moments son livre est plutôt un traité de philosophie ou d'apologétique

qu'un manuel de littérature et que certains jugements sont si visiblement influencés par des considérations étrangères aux lettres que des critiques ecclésiastiques ont pu lui en reprocher la sévérité (1). Ainsi en est-il pour Corneille, dont il ne peut se résoudre à préférer le Cid à Rodogune (2); pour Molière, dont il déclare toute l'œuvre antichrétienne (3) et à qui il ne témoigne qu'une sympathie attristée; ainsi en est-il surtout pour Descartes à qui il ne pardonne pas d'avoir été le précurseur involontaire du rationalisme moderne et dont, pour cela, croirait-on, il s'ingénie à rapetisser les mérites littéraires (4).

Ajouterai-je que, lorsqu'il s'agira de juger Pascal, notre auteur paraîtra, quoi qu'il en dise, tenté de représailles? Il nous est pénible de sentir le « *sectaire illustre* » (5), diminué comme caractère et comme talent, d'entendre prononcer que les *Pensées* ne sont qu'« une œuvre gâtée par le jansénisme cru, le fidéisme outré, l'esprit d'exagération hautaine et amère, en un mot le pharisaïsme (6) »; de voir refuser, Nicole mis à part, tout mérite littéraire

(1) Elle ne comporte pas moins de 147 pages in-8°. II, 209-356. Cf. Fénelon III, 301-398. M^{me} de Maintenon, IV, 75-144.

(2) I, 94.

(3) I, 118.

(4) I, 203; IV, 96. « Ce n'est point ici (il s'agit de M^{me} de Maintenon) un plaidoyer ou un panégyrique, une canonisation moins encore. » A vrai dire, il s'en faut de bien peu!

(1) IV, 252, n. 1.

(2) II, 16.

(3) II, 199.

(4) « Le paradoxe qui fait de lui (Descartes) un si grand personnage littéraire » I, 140. Le P. Longhaye va même jusqu'à accuser Nisard de parti pris à ce sujet. I, 241, n. 1.

(5) II, 135.

(6) II, 113.

aux écrivains de Port-Royal, parce que Jansénistes. La chose en vient même à ce point qu'on dirait d'une sorte de daltonisme nouveau, qui fait découvrir partout des Jansénistes — depuis le *Lutrin*, qui n'est pas autre chose qu'un pamphlet janséniste (1), jusqu'à la critique moderne pour qui la gloire du jansénisme reste un dogme officiel (2). Exagérations sans doute imputables à la logique implacable de l'auteur, à cet esprit de combativité qui lui fait revivre en quelque sorte les luttes théologiques de l'époque, à son ardent désir de fixer dans les intelligences ce qu'il croit être l'exacte et saine impression des maîtres du XVII^e siècle — mais qui n'enlèvent rien à la solidité de l'érudition, à la finesse de l'analyse, à la documentation minutieuse des jugements.

Le style lui aussi a une saveur particulière qu'il doit à une longue fréquentation des écrivains du XVII^e siècle, dont il offre de fréquentes réminiscences ; tantôt large et périodique, tantôt serrant au plus près la pensée, rencontrant le terme précis, caractéris-

tique, piquant. Certaines appréciations, ainsi condensées en quelques mots, sont des mieux frappées, parfois des plus mordantes (1).

Au demeurant et dans son ensemble — notre étude est forcément écourtée pour un ouvrage de cette importance —, malgré les défauts dus à cette exagération de la personnalité que nous avons signalée, l'œuvre est originale et sincère, et fournit une excellente contribution à l'histoire littéraire du grand siècle.

OSCAR PECQUEUR.

Histoire de la Langue et de la Littérature française des origines à 1900, publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Paris, Colin et C^{ie}. Vol. I-II (2).

Je n'ai pas l'ambition de donner, de ces deux volumes, un compte-rendu digne de ce nom, c'est-à-dire

(1) Voiture : *le plaisant attiré du premier salon de France*, I, 107.

Th. Viau : *un Voltaire venu trop tôt*, I, 289.

Hamilton : *un brillant polisson*, IV, 85.
Fontenelle : *un cerveau, un amour-propre et un estomac*, IV, 263, n. 1.

Les *spirituels et scandaleux* mémoires de Beaumarchais, I, 231.

Al. Dumas père : Ce nom appartient à l'histoire de l'*industrie* au moins autant qu'à celle de la *littérature*, IV, 77, n. 3 etc., etc.

(2) Cet ouvrage paraît par fascicules, à raison d'un fascicule par quinzaine. Le tout formera 8 vol. in-8°. Prix par volume, 16 fr. Prix de souscription à l'ouvrage entier, 110 fr.

(1) III, 16.

(2) II, 86, n. 1. « Depuis 50 ans déjà notre histoire littéraire a pris ça et là les allures d'un pamphlet janséniste. » I, 122. Contraste frappant : les écrivains de la maison, le père Bouhours, le père Lemoyne, le père Daniel, qui oppose aux *Provinciales* une réfutation tardive, jouent des personnages littéraires fort importants et bénéficient d'appréciations singulièrement indulgentes. Voyez I, 64 ; I, 328 ; IV, 332.

une critique détaillée et raisonnée. Les personnes que M. Gaston Paris appelle ceux « qui ont le » désir de travailler sérieusement » et de se familiariser avec l'ou- » tillage et les procédés de la » science », trouveront ce qui leur convient dans la *Romania*, XXV, p. 593 et suiv. Je me borne à quelques remarques générales, destinées à présenter cet ouvrage important à un public qui ne fait point du moyen âge français l'objet spécial de ses études. Aussi bien, c'est surtout à ces lecteurs là que le livre s'adresse.

Le public n'avait jusqu'ici, pour lui donner une vue à vol d'oiseau de la littérature française ancienne, que les deux volumes de M. Aubertin (*Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge*. Paris, 1876-1878), estimables, mais vieillis et d'un aspect vraiment rebutant.

L'ouvrage publié par M. Petit de Julleville est, au contraire, fait pour plaire, tant par sa disposition typographique que par les belles illustrations dont il est orné. Puisse-t-il attirer de nombreux voyageurs, d'abord touristes, plus tard explorateurs, dans les régions si peu connues de l'ancien français.

Si l'*Histoire de la Langue et de la Littérature* semble destinée, dans sa première partie, à révéler aux esprits curieux un monde qui leur est encore fermé, elle n'en apporte pas moins aux fervents de la philologie romane plus d'un

motif de prendre courage, en leur permettant de refaire, rapidement, le chemin parcouru déjà.

On aurait bien étonné les lecteurs des histoires littéraires, il y a trente ans, en leur présentant un ouvrage en huit volumes, dont le quart aurait été consacré au moyen âge (jusqu'en 1500). Cette histoire littéraire là n'eût trouvé que bien peu d'acheteurs, dans le cas, chimérique, où elle eût été entreprise par un éditeur imprudent. Aujourd'hui, une grande et habile maison de librairie croit indispensable d'agir d'une autre façon que ses devancières; le directeur scientifique de toute l'œuvre, qui s'étendra jusqu'en 1900 est, avant tout, un médiéviste et le grand public, qui doit la rémunérer, n'en considérera pas comme l'un des moindres attraits, d'y trouver un résumé satisfaisant de cette période archaïque qu'il ne connaît guère que par l'« introduction » des « manuels » du commerce. Cette introduction est presque toujours écourtée, insuffisante, stéréotypée et rédigée par un homme qui n'est pas de la partie.

On ne pourra faire semblable reproche à la publication actuelle. Elle est établie sur la base de l'*Histoire générale* de MM. Lavis et Rambaud, c'est-à-dire qu'elle est morcelée en chapitres indépendants, rédigés par des collaborateurs que « recommandent » tous à un degré éminent leurs » travaux spéciaux ou leurs ou-

« vrages antérieurs ». C'est là une réclame de prospectus, mais elle n'est point vaine. L'Épopée antique est confiée à M. Constans; les Chansons à M. Jeanroy; les Fables et le Roman du Renard à M. Sudre; les Fabliaux à M. Bédier; le Roman de la Rose, à M. Ernest Langlois; les Sermonnaires et Traducteurs à M. Piaget; l'Historiographie à M. Charles-V. Langlois; l'Épopée courtoise à M. Cladet, tandis que M. Petit de Julleville s'est réservé les « Derniers Poètes du Moyen Âge » et le Théâtre. J'ai gardé, pour la fin, les deux noms qui sont célèbres au delà des frontières étroites de la spécialité, celui de M. Léon Gautier et celui de M. Gaston Paris.

Le premier a condensé, dans l'article consacré à l'épopée nationale, tout ce qui peut intéresser le public dans ce vaste sujet, et, en même temps, résumé

l'effort chevaleresque de son existence à lui, vouée toute entière à la résurrection, au ^{xix}^e siècle, des vieilles chansons de geste. M. Gaston Paris a exposé, en quelques pages judicieuses, les causes de la séparation, plus marquée en France qu'ailleurs, entre la littérature du moyen âge et la littérature moderne et indiqué les points de contact qui les réunissent. A lui, plus qu'à tout autre, revenait le droit de faire la préface de toute l'œuvre, car, ainsi qu'il le constate dans la *Romania*, la plupart des collaborateurs sont ses anciens élèves. Il aurait pu ajouter légitimement que tous étaient ses disciples ou ses émules et que, si la littérature du moyen âge s'impose au public et aux éditeurs d'une grande histoire littéraire, c'est, en grande partie, à lui qu'on le doit.

(A continuer.) BON F. BÉTHUNE.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

FR. KAUFFMANN, *Deutsche Grammatik. Kurzgefasste Laut- und Formenlehre des Gotischen, Alt-, Mittel- und Neuhochoutschen. Zweite vermehrte und verbesserte Auflage*, Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1895 (Prix : M. 2.10).

La première édition de ce livre, parue en 1888, était un remaniement du premier fascicule de la *Deutsche Grammatik* de Vilmar (ouvrage depuis longtemps hors

d'usage). Dans cette seconde édition, la rédaction primitive a été modifiée à tel point, que le nom de Vilmar n'est plus même mentionné.

Le titre du petit livre indique assez clairement ce qu'il contient. Ce n'est pas une grammaire historique proprement dite de l'allemand; c'est un exposé succinct et comparatif du développement de la langue allemande, en prenant pour point de départ le germanique primitif et le go-

thique. Après une introduction où il indique la place qu'occupe l'allemand dans la grande famille indo-européenne (§§ 1-5), l'auteur fait la *Vorgeschichte der deutschen Sprache* (§§ 6-11), puis commence son exposé. Celui-ci est divisé en deux chapitres; le premier, intitulé *Lautlehre* (§§ 12-45), fait successivement l'histoire des voyelles et des consonnes en gothique, vieux-haut-allemand, moyen-haut-allemand et allemand moderne; le second, *Formenlehre* (§§ 46-65), expose, pour chaque langue et période indiquées, le système de déclinaison et de conjugaison.

L'auteur, professeur à l'Université de Kiel, est un guide sûr dans le domaine de la grammaire historique et comparée. Il est parfaitement au courant de tous les travaux actuels; mais il s'abstient de citations et de discussions. Au lieu de faire commencer l'époque moderne de la langue allemande à Luther, il ne remonte que jusqu'à Opitz (§ 3 et *Ann.* 1); il établit partout des rapprochements entre la langue écrite et parlée, etc. A tous les points de vue, le petit ouvrage atteint le but que se proposait l'auteur: donner à l'étudiant un résumé des faits essentiels, qui puisse servir d'aide-mémoire ou de manuel pour des leçons à l'Université. Il rendra beaucoup de services à tous ceux qui veulent s'initier à l'étude scientifique de l'allemand; de même que l'*histoire* de la langue allemande de M. Lichtenberger,

il ne suppose pas de préparation spéciale; mais en revanche, ses données trop succinctes appellent les développements et explications du professeur.

C. LECOUTERE.

J. LEOPOLD HZ. — *Nederlandsch-Hoogduitsche klank- en zinverwante woorden (homoniemen, paroniemen en synoniemen)*, voor schoolgebruik en zelfonderricht. Derde druk. Breda, P. B. Nieuwenhuijs, 1893 (Frs. 5,25).

Ce livre est en quelque sorte le complément de l'excellente grammaire du même auteur (1). C'est, comme le titre l'indique, une espèce de dictionnaire des homonymes, paronymes et synonymes des deux langues, disposés en trois séries, de la façon suivante: α) *mots simples* (stamwoorden), pp. 1-131; β) *mots dérivés* (afgeleide woorden), pp. 132-221; γ) *mots composés* (samenstellingen), pp. 222-304. Pour chaque série, l'auteur a adopté l'ordre alphabétique; au moyen d'exemples nombreux et bien choisis, il fait ressortir la différence de signification ou d'application des mots ou expressions, et s'efforce avec soin de faire éviter la confusion d'une foule de choses à peu près semblables dans ces deux langues si

(1) *Lehrbuch der deutschen Sprache, bearbeitet fuer niederlaendische hoehere Lehranstalten und zum Selbstunterricht*, 4^e édition. Breda, P. B. Nieuwenhuijs, 1889 (Frs. 4,95). Le meilleur manuel pour l'enseignement de l'allemand au moyen du néerlandais.

étroitement apparentées — confusion que font presque inconsciemment les Néerlandais qui étudient l'allemand. Un *index*, pp. 305-375, très détaillé et très soigneusement fait (un vrai chef-d'œuvre de typographie), permet de retrouver aisément les mots cités ou expliqués de l'une ou de l'autre langue, et ne constitue certes pas la partie la moins importante du livre.

Ce volume n'a pas le défaut de méthode et d'exposition des autres livres classiques du même auteur; au contraire, ici le plan est bien fait et la méthode excellente. Il peut être recommandé sans réserves; c'est un ouvrage indispensable à tous ceux qui enseignent l'allemand au moyen du néerlandais, et aux étudiants néerlandais qui désirent connaître l'allemand moderne d'une façon rationnelle et approfondie.

C. LECOUTERE.

HENRI LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, Laisney, 1895. Prix : 7.50.

Ce livre est un résumé clair, succinct et assez complet des résultats de la science philologique allemande. Il s'adresse surtout aux étudiants de philologie germanique et sera lu aussi avec grand fruit par nos professeurs d'allemand, qui désireraient ajouter à la connaissance empirique de la langue, les notions indispensables sur son évolution historique. Le livre de M. L. est écrit

de façon à pouvoir être lu aisément par tous ceux qui connaissent l'allemand moderne. Une bibliographie sommaire indique au lecteur désireux de poursuivre ses études philologiques, les ouvrages qu'il devra consulter. Un index des mots et expressions dont l'origine est expliquée, sert de dictionnaire étymologique élémentaire.

M. L. divise son livre en deux parties qu'il intitule : Histoire extérieure et histoire intérieure de la langue allemande. Dans la première, il traite des origines de l'allemand et de son développement extérieur et physique à travers les âges; dans la seconde, il expose la grammaire historique, l'évolution intime de la langue. La première partie est historique, la seconde grammaticale. L'exposé des conditions extérieures dans lesquelles s'est formée et développée la langue allemande, ne se rencontre d'une façon aussi complète, aussi lucide et aussi attrayante, dans aucun ouvrage allemand. Le résumé de la grammaire historique est aussi un modèle de vulgarisation claire et critique.

Il est regrettable que M. L. n'ait pas cru pouvoir tenter un essai de syntaxe historique. Son livre est absolument muet à ce sujet. J'accorde volontiers que la syntaxe est « une science très récente, qui n'est pas encore achevée dans toutes ses parties »; je crois pourtant qu'à l'aide des monographies déjà assez nom-

breuses et des ouvrages de Delbrück, Paul, Erdmann, cet essai eût été possible.

Espérons que M. L. le tentera dans la seconde édition de son livre, avec tout le talent dont il fait preuve dans l'exposé de la phonétique et de la morphologie.

H. BISCHOFF.

A. PEIJ, *Grammaire allemande, pratique et raisonnée*. Onzième édition; Paris, Delagrave, 1896 (Prix : 3 Frs.).

Excellente grammaire, qui se recommande par des qualités solides : clarté, exactitude, méthode. Elle est bien plus complète que la plupart des grammaires employées dans les classes; elle renferme bien moins d'erreurs, et l'on peut, à bon droit, l'appeler une grammaire *exacte* de l'allemand de nos jours. Comme toute grammaire classique, elle est divisée en deux parties : lexicographie et syntaxe; mais malgré cette division traditionnelle, elle sort de la routine. L'auteur y a joint des « éléments de prosodie », et un « index alphabétique des règles les plus essentielles et des principales difficultés de la syntaxe », lequel, croyons-nous, rendra le livre très pratique. Nous n'avons qu'une critique à faire : la *phonétique* est traitée beaucoup trop sommairement (pp. 5-13 !). Ce qui est dit de la prononciation est à peine suffisant (p. e. la distinction du *ach-* et *ich-laut*, p. 9), et ce qu'on y trouve sur l'accen-

tuation est absolument incomplet. Le chapitre de la formation des mots (pp. 114-131), et surtout celui de l'« orthographe et ponctuation » (pp. 132-136) auraient également dû être plus développés.

C. LECOUTERE.

C. A. BUCHHEIM, PH. D. — *German classics, edited with english notes*. Oxford, Clarendon Press. — Vol. III, *Lessing, Minna von Barnhelm*, 7th edit., 1896. — Vol. V, *Goethe, Iphigenie auf Tauris*, 4th edit., 1895. — Vol. XIII, *Schiller, Maria Stuart*, 1895.

Les éditions d'auteurs classiques allemands, avec introduction et commentaire, publiées par le Dr C. A. Buchheim, ont reçu le meilleur accueil, non seulement en Angleterre, aux États-Unis, en France, mais encore en Allemagne. La collection comprend actuellement treize volumes (1), dont la plupart ont été réédités déjà plusieurs fois. Le savant éditeur a adopté un plan uniforme pour toutes ces publications : d'abord une introduction sur l'auteur et l'œuvre éditée; puis le texte, et en dernier lieu, les

(1) Ce sont : Lessing, *Minna von Barnhelm* et *Nathan*; Goethe, *Egmont*, *Iphigenie*, *Dichtung und Wahrheit* (extraits des 4 premiers livres); Schiller, *Wilhelm Tell*, *Jungfrau von Orleans*, *Maria Stuart*, et des extraits des œuvres historiques; Halm, *Griseldis*; Heine, *Harzreise* et extraits des œuvres en prose; Becker, *Friedrich der Grosse*.

notes (1). — L'introduction est généralement développée : elle fournit au lecteur tous les renseignements utiles pour qu'il puisse entamer la lecture de l'œuvre; elle jette un coup-d'œil d'ensemble sur celle-ci; l'apprécie au point de vue du fond et de la forme, etc. Ainsi, par exemple, dans la nouvelle édition de l'*Iphigénie* de Goethe, l'introduction est divisée en deux parties : la *general introduction*, où l'éditeur rappelle en peu de mots l'histoire d'Iphigénie et des autres personnages de la pièce; dans la seconde, la *critical introduction*, il expose d'abord « l'histoire de la composition » de la tragédie de Goethe, puis fait l'analyse de la pièce, l'examine au point de vue de l'action dramatique, de la peinture des caractères, etc., et termine par une *critical estimate*, où il compare l'*Iphigénie* de Goethe à celle d'Euripide. — Le texte est imprimé avec beaucoup de soin, suivant l'orthographe moderne. S'il s'agit d'une œuvre dramatique, chaque acte est précédé d'un *argument*. — Quant au commentaire, rejeté à la fin (ce qui semble de loin préférable au point de vue pédagogique), il est également développé, et donne les éclaircissements nécessaires (explication réelle et

grammaticale) pour comprendre complètement le texte. Ils s'abstiennent de notes et de développements littéraires, parce que l'introduction suffit pour avoir un jugement d'ensemble sur l'œuvre étudiée.

En général, l'on peut dire que l'éditeur a réussi; ses éditions sont excellentes; il en existe peu qui réunissent tant de qualités. Le commentaire nous semble la partie la plus faible. Mais n'oublions pas que c'est aussi la partie la plus difficile. Dans quelle mesure faut-il annoter un texte classique? Voilà une des grandes difficultés à résoudre lorsqu'il s'agit d'une édition de ce genre. Aussi la plupart d'entre elles laissent souvent à désirer sous ce rapport. Tantôt elles interprètent ce qui est clair, et laissent sans explication les passages réellement difficiles; tantôt elles dégénèrent en « traductions intermittentes », comme on les a plaisamment appelées, se contentant de multiplier sur chaque page des notes de traduction. — Tels ne sont pas les commentaires du Dr Buchheim, qui me paraît avoir saisi la vraie dimension des notes d'une édition pour les classes. Toutefois, il y a plutôt trop que trop peu, et sans inconvénient aucun, les « notes de traduction », assez nombreuses dans quelques-unes de ces publications, auraient pu être omises. Quelle peut être, en effet, la valeur et l'utilité de notes dans le genre de celles qui suivent, et que je copie de l'édition de *Maria Stuart* (P. 240,

(1) L'éditeur ne donne pas la biographie de l'auteur dans chacun des volumes, mais une fois seulement, quand il édite plusieurs ouvrages d'un même auteur. Ainsi, par exemple, l'étude sur la vie et les œuvres de Schiller ne se trouve que dans l'édition de *Tell*.

1. 2592 bewaffnet Volk, *men in arms*;
 1. 2602, teuflisches Erkühnen,
infernal audacity; p. 242, l. 2709,
 Vor Gericht gestellt, *translated before*
the bar; l. 2769, Eure boesen Haen-
 del, *your evil deeds*; l. 2780, die
 Unglückselige, *the hapless woman*,
 etc., etc.)? Beaucoup trop sou-
 vent, nous voyons ainsi traduits
 des mots ou expressions soi-disant
 « difficiles », mais qui n'ont besoin
 d'aucune annotation. — Ailleurs,
 l'on peut relever des erreurs (par
 exemple dans *Maria Stuart*, p. 235,
 l. 2352, les 70,000 personnes
 tuées à la Saint-Barthélémy (!),
 p. 239, l. 2508, *das letzte Sakrament*,
 que l'auteur interprète comme
 désignant l'Extrême-Onction, tan-
 dis qu'il s'agit de l'Eucharistie,
 etc.) (1). Je ne parle pas de l'in-
 terprétation d'une foule de pas-

sages, qui admettent une autre
 explication, bien souvent plus
 simple et plus satisfaisante que
 celle présentée par l'auteur.

Malgré ces imperfections, je
 n'ai pas craint d'appeler *excellentes*
 les éditions classiques du
 Dr Buchheim. A mon avis, beau-
 coup de professeurs de notre
 enseignement moyen s'en servi-
 ront avec fruit, je ne dis pas dans
 leurs classes, car il n'est guère
 probable que, dans les circon-
 stances actuelles, on adopte des
 éditions anglaises d'auteurs alle-
 mands, mais du moins pour la
 préparation de leurs leçons. Elles
 remplaceront avec avantage la
 plupart des éditions françaises,
 en général très faibles, et même
 plusieurs allemandes (1).

C. LECOUTERE.

4. HISTOIRE.

FUNK, *Histoire de l'Église*, traduite
 de l'allemand par l'abbé Hem-
 mer, 2^e édition, 2 vol. Paris,
 Armand Colin et C^{ie}, 1896.

Le thème est classique : l'ou-
 vrage aussi, et à bon droit; car
 il a toutes les qualités requises
 pour constituer un excellent ma-
 nuel d'histoire. Aussi est-il arrivé,
 en peu d'années, aux honneurs
 d'une seconde édition en langue

française, bien que l'auteur soit
 Allemand. Il n'est donc pas inu-

(1) Faisons remarquer en passant que
 les erreurs, invraisemblances et impossi-
 bilités par rapport à la religion catho-
 lique, que l'on trouve, par exemple, dans
Maria Stuart, ne sont guère corrigées
 ou même relevées par l'éditeur. Mais il
 est juste d'ajouter que ce n'est pas de
 parti pris, ni par l'effet de préjugés.

(1) Pour les établissements où l'alle-
 mand est enseigné au moyen du néerland-
 ais, l'idéal serait des éditions d'auteurs
 classiques allemands avec commentaire
 et notes *en néerlandais*, ou même en
 allemand, mais adaptés aux besoins de
 notre enseignement. Malheureusement
 ce genre d'éditions n'existe pas; c'est
 une lacune. En Hollande, et même dans
 plusieurs collèges et athénées belges, on
 emploie des éditions allemandes, croyant
 que celles-ci valent toutes les autres au
 point de vue de notre enseignement.
 C'est une erreur. Nos athénées et col-
 lèges ne sont pas des gymnases alle-
 mands, et ce qui est utile à ceux-ci, peut
 être très insuffisant pour ceux-là, les
 besoins étant différents.

tile, croyons-nous, de le signaler à l'attention du public belge.

La manière dont l'auteur a conçu son sujet se résume dans cette définition qui n'est pas nouvelle, mais qu'il est bon de rappeler parce qu'elle est exacte : l'histoire de l'Église est *l'exposé scientifique du développement externe et interne de la société chrétienne*.

Au point de vue du développement externe, Funks'attache à retracer les conquêtes et les pertes du christianisme dans les différents pays du monde et à signaler les rapports de la société religieuse avec les pouvoirs publics. Quand il traite du développement interne, il indique les principes et les transformations de la constitution de l'Église; il expose l'évolution subjective du dogme en même temps qu'il résume l'histoire des hérésies, des schismes et de la science ecclésiastique; enfin, il fait une assez large part à l'histoire du culte, de la discipline et des mœurs des chrétiens. S'agit-il de l'époque moderne? Il s'applique aussi à faire connaître le protestantisme et le rationalisme; mais il néglige l'Église schismatique. C'est une lacune. Il ne faut pas moins regretter le silence de l'auteur sur l'art chrétien pendant les premiers siècles.

L'ordre logique se combine avec les divisions chronologiques. L'antiquité chrétienne (1-692), le moyen-âge (692-1517) et les temps modernes (1517-1892) constituent trois grandes époques, subdivisées à leur tour en plusieurs périodes.

On le voit, l'ordre et l'enchaînement président à l'ensemble de l'ouvrage et à chacune de ses parties. C'est simple, mais naturel, clair et logique. Nous nous le demandons cependant : pour quoi l'auteur a-t-il rattaché le pontificat de Boniface VIII (1294-1303) aux derniers temps du moyen âge plutôt qu'à la période de grandeur inaugurée par la querelle des investitures? Boniface VIII ne continue-t-il pas les traditions de Grégoire VII et d'Innocent III? Peut-on rattacher son histoire à celle des papes d'Avignon, du grand schisme et de la renaissance?

Quoi qu'il en soit, chaque partie est un *compendium* substantiel des faits et des institutions. Toujours les vues générales, les dépendances mutuelles et successives y sont nettement exposées. L'auteur n'indique certes pas toutes les sources pour les questions qu'il traite; mais du moins, il donne avec concision tous les résultats nouveaux de la science. A ce point de vue, le traducteur de son œuvre, M. l'abbé Hemmer, en a considérablement accru la valeur. Auteur et traducteur ont aussi le mérite d'avoir signalé en notes, avec autant de sagacité que de sobriété, les travaux essentiels à consulter sur tous les points de quelque importance. Ainsi chaque page et chaque ligne du texte ne sont point encombrées de citations de sources qui d'ailleurs seraient restées forcément incomplètes; le lecteur

est d'autre part suffisamment renseignés'il veut approfondir l'étude du sujet, et il l'est beaucoup plus commodément que s'il avait à chercher ces indications en tête de chaque chapitre ou tout à la fin de l'ouvrage.

Le second volume se termine par un index alphabétique des principales matières, une liste des ouvrages cités et les tables chronologiques des papes, des empereurs, des rois de France, etc. Autant de facilités pour s'orienter dans l'étude d'une question particulière. Sous ce rapport, la seconde édition a complété en appendice la bibliographie de la première. C'est d'ailleurs l'unique amélioration introduite dans cette nouvelle édition.

L'ordre extérieur est aussi une qualité marquante de l'ouvrage. La disposition typographique des chapitres et des paragraphes, l'impression des idées maîtresses en caractères gras, ne rehaussent pas peu les qualités didactiques de ce manuel.

Le langage est simple, sans prétention : il est précis, il est clair, il convient à l'enseignement.

Funk est un prêtre catholique : il a donc une supériorité incontestable sur les écrivains rationalistes et protestants pour connaître l'âme et pénétrer la vie même de l'Église. L'esprit qui domine son œuvre est un esprit chrétien. C'est aussi un esprit loyal. Peut-être des catholiques trouveront ils certaines assertions quelque peu hasardées ; mais ils

sauront gré au professeur Funk d'avoir voulu être avant tout objectif. En tous cas, il leur est toujours loisible de contrôler les propositions qui peuvent leur paraître trop personnelles à l'auteur.

Pour nous, nous n'hésitons pas à le dire : il est peu de manuels de cette valeur. Nous sommes convaincu que ce serait un grand progrès pour la science, si les professeurs d'histoire dans les athénées et les collèges l'étudiaient avec soin en vue de leurs cours. Ils pourraient remédier en partie sinon à un défaut de leur éducation universitaire, du moins à un vice assez général du programme de l'enseignement moyen. L'histoire ecclésiastique en est, en effet, assez souvent exclue : aux jeunes générations chrétiennes on enseigne toutes les histoires, excepté l'histoire de l'Église.

A. CAUCHIE.

CLAUDIO JANNET. *Les grandes époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du XVI^e siècle*, 1 vol. gr. in-12, Paris 1896, vi-410 p.

L'illustre économiste avait enseigné pendant plusieurs années avec éclat l'*histoire du travail* à l'Institut catholique de Paris. Ce volume contient une partie de son enseignement. Il a voulu exposer les phases de l'histoire économique, pour l'instruction de ceux qui ont aujourd'hui à résoudre les questions du même ordre. De plus en plus, et avec raison, on se préoccupe du côté

social et économique de l'histoire, bien plus important pour l'humanité que le côté purement politique. Jannet s'y était attaché avec sa vaste érudition et sa profonde conviction chrétienne. Ce livre est plein de renseignements précieux; sans doute, dans les théories économiques, il y a bien des divergences et on peut ne point toujours partager son appréciation du développement financier ou son opinion très favorable à la liberté économique, mais les aperçus historiques sont pleins de richesse et font du moyen âge un éloge convaincu! Il suffira ici de donner l'indication des points traités dans ce volume. Introduction sur les éléments de l'histoire du travail; la réforme sociale par le christianisme; l'Église et la constitution sociale au v^e et au vi^e siècle; la formation de la société du vii^e au ix^e siècle; une municipalité du midi de la France; une baronnie du Quercy; la crise du xvi^e siècle, ce dernier chapitre s'étend très longuement sur le régime financier de l'époque; la crise monétaire; l'instruction publique, l'assistance; le crédit populaire et les banques. Tel est le volume auquel une mort prématurée l'a empêché de mettre la dernière main; il atteste une longue étude des documents de la vie des temps passés; il met en lumière scientifique le haut mérite des institutions du moyen âge, l'harmonie sociale qu'elles avaient réalisée, l'influence bienfaisante des doc-

trines et de l'action de l'Église. On le rapprochera, pour compléter les éléments d'un point de vue différent, du livre si remarquable que Janssen a consacré, dans le 1^r volume de son *Histoire du peuple allemand* à l'économie sociale du xvi^e siècle.

V. BRANTS.

P. ALEXANDRE. *Histoire du Conseil privé dans les anciens Pays-Bas*, 1 vol. in-8°, 420 p. Couronné par l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, Hayez, 1895.

Dans les conseils se reflètent les caractères essentiels de la vie publique pendant la période monarchique de notre vie nationale: le conseil privé, conseil de juristes, a un caractère très nettement tranché depuis Charles-Quint, c'est un instrument de gouvernement de premier ordre. Son histoire devait être très importante pour l'orientation politique interne des Pays-Bas. L'auteur la poursuit depuis ses origines, mais surtout sa réorganisation sérieuse par Charles-Quint en 1531, examine sa composition, ses attributions nombreuses, celles de son chef président, qui était comme le premier ministre des Pays-Bas, son influence politique et la liste des chefs et des membres. Les archives ont nécessairement fourni les principaux éléments de cet important et intéressant ouvrage.

V. BRANTS.

CHARLES MOELLER, professeur à l'Université de Louvain, *Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France*, 1 vol. in-8°, Paris, Thorin, 1895, 348 pages.

L'héroïne du livre est sœur de Charles-Quint. Sa jeunesse est intimement mêlée à celle de son illustre frère. Son histoire met en scène une foule de personnages célèbres de l'époque et jette du jour sur la vie des cours au xvi^e siècle. A ces traits de vie sociale, sont mêlés des aperçus très intéressants sur la politique de l'époque. C'est de tous points un ouvrage *neuf*, constituant sur archives, le récit inédit d'une partie de la vie princière. C'est un livre de maître, exploitant les sources avec science et groupant les résultats avec grand art. Les souvenirs de la jeunesse et de la première éducation de Charles-Quint lui donnent pour la Belgique un spécial intérêt.

V. BRANTS.

ALFRED BARAUDON. *La maison de Savoie et la triple alliance* (1713-1722), Paris, Plon, 1896, 1 vol. in-8°, xi-385 pages.

Cette période est le moment décisif pour la maison de Savoie. Le traité d'Utrecht lui donne la couronne royale et de notables agrandissements en Italie, vrai point de départ de sa domination

sur la Péninsule. Cette partie de l'histoire moderne est une des moins connues, jusqu'à ces derniers temps. M. Baraudon contribue largement à la mettre en lumière. Il fait connaître les incidents de la politique trop habile de Victor Amédée II, le Renard de Savoie, mais à propos d'Italie, il fait en réalité l'histoire même du règlement de la succession d'Espagne après le traité d'Utrecht; les grands projets du cardinal Alberoni, les contestations qu'ils soulevèrent, les négociations du régent de France et surtout le traité de la triple alliance France - Angleterre - Hollande sont examinés en détail. Le rôle de cette alliance y est envisagé avec beaucoup de faveur.

Ce volume contient bien des renseignements intéressants sur une période longtemps négligée et sur la politique savoyarde qui avait fait l'objet de peu d'études directes. Il est fait d'après les archives des affaires étrangères et une série de mémoires; il est écrit avec richesse, souplesse et intérêt, avec des traits piquants et des appréciations nettes. On y suit avec curiosité le conflit d'ambitions rivales et les vicissitudes de la Savoie pour laquelle l'auteur est assez sévère, mais dont il a le tort d'insinuer la mission historique inéluctable (?).

V. BRANTS.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

UN MOT AU LECTEUR.

Dans ce modeste bulletin pédagogique, nous nous proposons de traiter des questions de pédagogie et de méthodologie, de donner des leçons-modèles, de discuter les publications pédagogiques les plus importantes et de faire connaître les actes officiels de notre enseignement moyen, comme en général tout ce que la vie de nos établissements peut présenter d'intéressant.

Nous espérons que les professeurs de nos athénées et de nos collèges nous seconderont dans l'accomplissement de notre tâche. Avec un peu de bonne volonté, ils trouveront dans les préparations de leurs leçons, dans leurs travaux de conférences et dans leurs études privées de quoi satisfaire nos lecteurs.

Dans les exercices didactiques que nous dirigeons au Collège Saint-Pierre, qu'il s'agisse de latin, de grec, d'histoire ou de géographie, nous attachons une grande importance à l'intuition. Chaque fois que nous le pouvons, nous mettons sous les yeux de nos élèves soit l'objet dont il s'agit, soit une représentation de cet objet. Nous faisons donc appel aux auteurs et aux éditeurs : cartes, atlas, albums, photographies, gravures ou reproductions d'objets, en un mot tout ce qu'ils nous enverront (1) pour nous permettre de donner un enseignement intuitif irréprochable, sera utilisé, expérimenté et déposé dans la salle destinée aux exercices didactiques. Au sortir de l'Université, nos étudiants, qui entrent dans l'enseignement officiel et dans l'enseignement libre (ils sont près de deux cents déjà), ne manqueront pas de signaler et de recommander à leurs collègues ce qu'ils auront vu dans notre *musée pédagogique*.

F. COLLARD,

professeur à l'Université de Louvain.

(1) Les cartes et atlas dont on désire avoir une analyse dans le *Bulletin bibliographique*, doivent être adressés à M. Waltzing. Tout ce qui est destiné au musée pédagogique, doit nous être envoyé directement.

LES AUTEURS GRECS AU COLLÈGE (1)

par F. COLLARD, professeur de pédagogie et de philologie à l'Université de Louvain.

« La lecture des écrivains de l'antiquité devrait être l'occupation essentielle de nos classes », dit M. Bréal (2). L'éminent professeur du Collège de France a mille fois raison : s'il régnait dans nos collèges une juste hiérarchie entre les divers exercices, si la lecture des auteurs y avait la place d'honneur, si la traduction et l'explication se faisaient d'après les règles de la pédagogie et de la philologie ; en un mot, si on lisait les auteurs « plus et mieux », nos jeunes gens n'emporteraient pas de leurs classes d'humanités, comme on le voit trop souvent, quelques bribes de latin et de grec, des idées vagues et superficielles sur les classiques qu'ils ont entr'ouverts ; mais ils sauraient comprendre, goûter et aimer un choix d'œuvres littéraires de Rome et d'Athènes.

Pénétré de l'importance de la lecture des auteurs, nous voudrions, dans une première série d'articles, arrêter la liste des écrivains grecs qu'il convient de lire dans nos collèges, préciser le genre d'explications que chacun d'eux réclame, et énumérer les éditions ou les travaux spéciaux que les professeurs consulteront avec fruit.

LE CHOIX DES AUTEURS.

Dans le *choix* des auteurs (3), on pêche d'ordinaire doublement : d'une part, on se laisse guider, non par des principes, mais par la rou-

(1) Sources : Schiller, *Handbuch der praktischen Paedagogik*, 3^{te} Auflage, Leipzig, 1894 ; Schiller, *Das Griechische im Gymnasium*, Konstanz, 1875 ; Schrader, *Erziehungs-und-Unterrichtslehre fuer Gymnasien und Realschulen*, 5^{te} Auflage, Berlin, 1889, avec le supplément, 1893 ; Eckstein, *Lateinischer und griechischer Unterricht*, Leipzig, 1887 ; *Instructionen fuer den Unterricht an den Gymnasien in Oesterreich*, 3^{te} Auflage, Wien, 1891 ; Naegelsbach, *Gymnasialpaedagogik*, Erlangen, 1869 ; Hirzel, *Vorlesungen ueber Gymnasialpaedagogik*, Tuebingen, 1876 ; Kohl, *Griechischer Unterricht*, dans Rein, *Encyclopaedisches Handbuch der Paedagogik*, Langensalza, 1896, III^{ter} Band, erste Haefte, p. 49 ; C. von Oppen, *Die Wahl der Lektuere im altsprachlichen Unterricht an Gymnasien*, Berlin, 1885 ; C. von Oppen, *Der griechische Unterricht*, Berlin, 1885 ; O. Frick, *Ausgefuehrter Lehrplan fuer den lateinischen und griechischen Unterricht*, Potsdam, 1899, p. 17 et 22 ; Radtke, *Der griechische Unterricht*, Pless, 1874, p. 34 ; Féron, *Commentaires sur le programme du grec*, Tournai.

(2) Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Paris, édition de 1873, p. 213.

(3) Il ne s'agit, dans tout cet article, qu'e des auteurs palens.

tine ou par des sympathies personnelles ; d'autre part, on admet trop d'auteurs. Le changement fréquent d'écrivains grecs et latins crée à l'élève des difficultés sans cesse renaissantes, lui impose un travail continuel de déchiffrement, l'empêche de voir facilement les progrès qu'il fait. Lui laisse-t-on, au contraire, le temps de se familiariser avec un auteur, l'étude en devient plus aisée et plus agréable : le retour des mêmes mots, des mêmes tournures de phrase, lui permet de traduire plus vite, de mieux apprécier ce qu'il lit, de s'y intéresser davantage ; il est tout heureux de recueillir le fruit des peines qu'il s'est données dans le commencement.

Nous demandons donc qu'on soit plus rigoureux dans le choix des auteurs, et qu'on en lise moins.

Les pédagogues sont généralement d'accord sur les conditions auxquelles doit satisfaire un auteur pour figurer dans un programme d'humanités. Les voici (1) :

1° L'auteur présentera toute garantie au point de vue moral ;
2° il sera classique (2) ; 3° son œuvre aura une importance réelle ;
4° elle sera amusante ou tout au moins intéressante ; 5° elle ne dépassera pas les forces des élèves.

A ces conditions, qui concernent chaque auteur pris isolément, viennent s'en ajouter d'autres, qu'exige le programme général : 1° l'ensemble des auteurs admis sera tel qu'il fera connaître aux élèves, autant que possible, les divers genres littéraires ; 2° il ménagera une transition facile et naturelle entre les différents auteurs ; 3° il tiendra compte de la concentration de l'enseignement.

Comment appliquerons-nous ces principes ? Tout d'abord, nous ne descendrons pas au-delà d'Alexandre le Grand, et nous renoncerons à Plutarque et à Lucien, parce qu'ils ne sont pas assez classiques, et qu'il ne serait pas raisonnable de les lire au détriment d'autres écrivains dont la langue est beaucoup plus pure. Ensuite, nous ne pourrions aborder l'étude de certains genres littéraires : l'épique, la satire et la poésie éolienne sont trop mutilées ; la poésie lyrique, que représente Pindare, est trop difficile ; la comédie est dangereuse au point de vue moral ; enfin les œuvres philosophiques exigent une maturité d'esprit que n'ont pas en général nos jeunes collégiens. Il ne reste donc pour nos classes que l'histoire, l'éloquence, l'épopée et la tragédie.

Si, comme représentants de ces genres, nous choisissons Xéno-

(1) Nous reprenons forcément ici certains points que nous avons effleurés dans notre *Pédagogie à Glissen*. Louvain, 1893, p. 57 et suiv.

(2) Nous reviendrons sur cette question, et nous indiquerons quels sont les auteurs que des pédagogues exceptent.

phon, Hérodote, Lysias, Démosthène, Homère et Sophocle, nous aurons, en même temps qu'un petit nombre d'auteurs intéressants et instructifs, une gradation naturelle, une suite et un enchaînement logique, condition essentielle de succès. En effet, nous commencerons la lecture des prosateurs grecs par Xénophon, l'*Anabase*. Après lui, nous passerons à un second historien, Hérodote. Bien que la transition ne présente aucune difficulté, nous la préparerons par le choix de passages qui feront voir la différence entre le monde grec et le monde barbare. Le changement de dialecte permettra d'affermir, par la comparaison, la connaissance des formes attiques, et ménagera la transition à Homère.

Après l'histoire, représentée par Xénophon et Hérodote, nous lirons Lysias, qui fait la transition de l'histoire à l'éloquence; car les narrations, qui occupent chez lui une place prépondérante, et dans lesquelles il excelle, offrent beaucoup d'analogies avec le style historique.

Lysias sera suivi de Démosthène, le grand orateur d'Athènes.

Pour la poésie, nous aurons Homère : l'*Odyssée*, plus séduisante pour les imaginations jeunes, précédera l'*Illiade*, plus vivante, plus dramatique. A Homère, succédera la poésie dramatique, qui est sortie de l'épopée. Nous donnerons la préférence au plus grand tragique, à Sophocle.

Notre liste d'auteurs suffira, pensons-nous, dans la plupart des cas. Si cependant un professeur, après avoir rempli consciencieusement sa tâche, trouvait encore le temps d'élargir le domaine de la lecture scolaire, nous n'hésiterions pas à lui laisser la liberté de varier son enseignement et de choisir lui-même un auteur, en se conformant, du reste, à l'esprit général du programme (1).

L'ANABASE DE XÉNOPHON.

De nos jours, les pédagogues demandent unanimement que l'on commence la lecture des auteurs grecs par l'*Anabase* de Xénophon. Il en est ainsi de fait, depuis longtemps, dans les gymnases allemands, et en France, la *Retraite des Dix Mille* a reparu au programme des lycées après une longue exclusion. « C'est justice, comme le dit fort bien M. Duerrbach (2); il est, en effet, peu d'ouvrages qui réunissent au même degré ce double mérite, d'être écrits dans une langue pure, simple et claire, et de présenter un récit intéressant, capable de frapper de jeunes imaginations et d'éveiller la curiosité. »

(1) Les listes d'auteurs ont été trop élargies en France. Voyez le Rapport de M. Bernes, dans la *Revue universitaire* du 15 octobre 1895, p. 259 et suiv.

(2) F. Duerrbach, *Xénophon, Anabase, morceaux choisis*, Paris, Colin, p. 3.

Il ne peut être question de lire en entier les sept livres de l'*Anabase*; le temps fait défaut, et certaines parties risqueraient, à la longue, de fatiguer par leur uniformité. Cependant nous avons hâte d'ajouter que le professeur aurait tort, au début, de supprimer les passages qui ne sont que le récit pur et simple de l'itinéraire de l'armée, étapes par étapes : l'élève les traduit avec plaisir, parce qu'il voit qu'il s'est familiarisé avec la langue et le vocabulaire.

Un choix s'impose donc. Quels sont les principes qui doivent nous guider (1)?

1° Sans jamais perdre de vue l'ensemble du récit, on lit, de préférence, les parties principales, telles que : les causes de l'expédition, la composition des troupes de Cyrus, la mutinerie des Grecs, la bataille de Cunaxa et la mort de Cyrus, les négociations avec le grand roi, le massacre de Cléarque et de ses collègues, les difficultés de tout genre qui assaillent les Grecs dans leur retraite (2) : montagnes inextricables, fleuves larges et profonds, hiver rigoureux, manque de vivres, attaques de l'armée royale et de populations sauvages, composition même de l'armée grecque, qui n'a pas de cohésion et qui ignore la discipline.

2° On ne néglige pas les passages qui font connaître Cyrus, prince intelligent, actif et brave, et Xénophon (3), habile capitaine, orateur persuasif, homme pieux, écrivain clair et précis, à la plume alerte et vive, qui, tout en gardant une grande modestie de forme, a cherché à nous donner une idée extrêmement avantageuse de ses qualités (4).

3° Enfin, on s'arrête aussi aux chapitres qui nous révèlent l'état de la monarchie persane, et qui nous font saisir les différences profondes entre le monde grec et le monde barbare. Une telle étude prépare la lecture d'Hérodote, l'historien des guerres médiques, et permet de montrer aux élèves qu'en composant son *Anabase*, Xénophon ne s'est pas uniquement proposé de répondre, sans en avoir l'air, au récit de Sophénète de Stymphale, où son rôle avait été amoindri, ni peut-être de réfuter indirectement les bruits calomnieux d'anciens compagnons d'armes; outre ce dessein personnel, *apologé-*

(1) Hansen, *Methodischer Lehrerkommentar zu Xenophons Anabasis*, I H., Gotha, 1894, p. 2 et suiv.; Boehme, *Zur Anabasislektüre in IIIa (Stoff-Auswahl)*, dans les *Lehrproben*, 26 Heft, 1891, p. 40 et suiv.; Kohl, travail cité, p. 50.

(2) Boehme, art. cité, p. 54 (cf. p. 52), a fait un bon choix de ces passages. Voyez aussi le choix de Hansen, *Meth. Lehrerk.*, p. 12. Boehme compte sur une moyenne de quatre paragraphes par leçon, chiffre trop élevé, d'après Hansen.

(3) Kohl, *Repetitorischer Durchblick durch die Anabasis; Materialien zur Gewinnung einer Charakteristik und Biographie des Xenophon*, dans les *Lehrproben*, 3 Heft, 1885, p. 29 et suiv.

(4) Duerrbach, ouv. cité, p. 28. Cf. son étude : *L'apologie de Xénophon dans l'Anabase*. (*Revue des études grecques*, t. VI, p. 343 et suiv.)

tique (1), qui est indéniable, bien qu'il ait été exagéré, il a poursuivi un autre but, plus noble, vraiment *patriotique*; il a voulu, dans la mesure de ses forces, travailler à la réalisation des plans d'Agésilas et seconder les efforts des patriotes qui, attristés des luttes fratricides, poussaient les cités grecques à unir leurs forces pour les tourner contre la Perse, dont la faiblesse venait d'éclater aux yeux de toute la Grèce (2).

La grande variété de nos extraits amène, on le conçoit facilement, quantité de détails sur les *antiquités militaires* et nous fournit l'occasion de faire de nombreux rapprochements entre le cours de grec et les autres branches du programme.

On nous objectera peut-être que nous sommes trop exigeant et que le professeur ne parviendra pas à faire traduire par ses élèves un nombre suffisant d'extraits pour leur donner, comme nous le demandons, une idée assez complète de l'*Anabase*. Nous ne le pensons pas. N'oublions pas que Xénophon se lit pendant deux années au moins (3), et que, si la lecture est lente au début, elle s'accélère avec le temps. De plus, on traduit à vue certains passages faciles, ou bien encore on partage entre les élèves la préparation des paragraphes sur lesquels on ne veut pas trop insister : en classe, chacun traduit les paragraphes qu'il a préparés. Tous les élèves prennent ainsi connaissance, sans grand travail à domicile, des idées de l'auteur. Quant aux passages qu'on n'a pas le temps de voir, mais qu'il peut être utile de connaître autrement que par une courte analyse, le professeur les traduit lestement en classe ou en lit une bonne traduction (4).

En résumé, ce seront surtout les quatre premiers livres que nos élèves liront sous la forme d'extraits *reliés entre eux par de bonnes analyses*. Le premier livre ou le récit de l'expédition de Cyrus n'est pas au-dessus de leurs forces, et il est de nature à les intéresser, parce qu'il raconte une entreprise audacieuse, une grande bataille et la mort d'un prince digne de régner; le second, transition entre l'*ἀναβάσις* et la *κατάληξις*, se retient moins facilement; le troisième est plus difficile, et ses plus belles pages sont des discours; le quatrième est incontestablement le plus attachant.

(1) Voyez surtout l'article de Duerrbach, cité à la note précédente.

(2) Sittl, *Geschichte der griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen*, Muenchen, 1886, 2^e partie, p. 439.

(3) En 4^e et en 3^e, parfois même en seconde, dans nos établissements libres; en 3^e et, cursivement, en seconde, dans les athénées.

(4) Kohl (p. 50) conseille même de faire lire par les élèves une bonne traduction et d'en demander en classe un bon résumé. Ce conseil présente, selon nous, de graves inconvénients. Là où l'on donne des devoirs de vacances, on peut faire lire et résumer un certain nombre de chapitres.

L'INTERPRÉTATION DE XÉNOPHON.

Du choix des extraits, passons à l'*interprétation*.

Faut-il une *introduction* sur la vie et les œuvres de Xénophon? Les pédagogues font la guerre aux longues introductions. Ils trouvent, avec raison, qu'elles sont une perte de temps considérable; qu'elles affaiblissent l'intérêt de la lecture. et qu'elles ne font pas appel au travail personnel de l'élève. Ils demandent qu'elles soient remplacées par des exercices de récapitulation, qui sollicitent chez l'élève l'esprit d'initiative et d'investigation, lui apprennent à coordonner les résultats de ses lectures, lui en fassent sentir tout le fruit et lui laissent un souvenir net et précis de l'auteur qu'il a étudié (1). Pour nous conformer à ces sages principes, nous renoncerons à anticiper sur l'interprétation : nous nous bornerons à rappeler les circonstances dans lesquelles Xénophon a pris part à l'expédition des Dix Mille.

Comment convient-il d'expliquer Xénophon?

1° L'*explication grammaticale* a la part du lion, du moins la première année. En lisant Xénophon, l'élève complète ses études lexigraphiques et aborde la syntaxe; les formes lexigraphiques doivent donc être analysées et les faits syntaxiques expliqués, de manière que les élèves acquièrent des connaissances telles qu'ils se rendent maîtres de la grammaire, qu'ils n'hésitent plus, qu'ils puissent plus tard prendre plus d'intérêt au fond. Quelque importante que soit l'interprétation grammaticale, il va de soi qu'il faut se garder de faire de l'*Anabase* un livre d'exercices grammaticaux.

2° L'*explication réelle* est également l'objet de tous les soins du professeur. Elle l'occupe d'autant plus que, avec le temps, il restreindra ses remarques de grammaire.

Ici, le professeur n'oublie jamais de montrer sur la carte la route suivie par les Grecs, de noter tout ce que nous apprenons sur eux, sur les Perses, sur les principaux personnages et, en général, sur les institutions militaires et politiques. Cet enseignement est aussi *intuitif* que possible : atlas, gravures, esquisses du terrain, rien ne peut être négligé. Il est à conseiller de demander aux élèves de tracer une carte de l'Asie, qu'ils remplissent au fur et à mesure de la lecture.

3° La tâche d'un bon professeur ne se borne pas là. Pourquoi renoncerait-il à rechercher, avec ses élèves, l'intention *apologétique* de Xénophon, à leur montrer l'habileté de l'auteur, qui, sans vantardise, sait mettre en relief son rôle et ses qualités, à déterminer enfin la *valeur historique* de l'ouvrage? Pourquoi ne ferait-il pas découvrir le

(1) Schrad. r., *Erziehungs-und-Unterrichtslehre*, p. 392 et 398.

but patriotique, qui se dégage des observations et des réflexions de Xénophon sur la monarchie persane ? Pourquoi enfin n'habituerait-il pas ses élèves, chaque fois que l'occasion s'en présente, à étudier l'homme et l'écrivain ? Pour traiter ces points, pas n'est besoin de longues dissertations, de larges développements ; souvent quelques mots suffisent. Avec un maître qui sait interroger et diriger les recherches de sa classe, les élèves reconnaîtront, sans effort, les qualités dont Xénophon fait preuve, comme soldat et comme capitaine, son goût d'agir, de raisonner sur ses actions et d'en disserter, sa piété scrupuleuse, sa modestie calculée, sa bonhomie, son humeur toujours égale, son optimisme (1) ; ils remarqueront la clarté, l'aisance et la rapidité des *narrations* ; ils sentiront, dans la brièveté des *descriptions*, « un coup d'œil juste et sûr, mais plutôt le coup d'œil du général que celui du voyageur et du simple curieux ; » ils verront, dans des *portraits* fort simples, les qualités que prise surtout l'historien ; ils apprécieront son *éloquence* essentiellement pratique et positive (2).

Dans une telle étude, qui restera toujours élémentaire et ne dépassera pas la portée de la quatrième et de la troisième, l'*esprit* et l'*art* de Xénophon ne seront plus choses ignorées.

Lire l'*Anabase* sans tenir compte des autres enseignements, ce serait violer l'un des grands principes de la méthodologie. La *concentration* revendique, en effet, aujourd'hui, impérieusement ses droits. Outre qu'elle fortifie les connaissances des élèves par les liens multiples qu'elle crée entre les diverses branches, et par les répétitions incessantes qu'elle provoque, elle rajeunit l'interprétation de nos auteurs grecs et latins. Voici comment on pourrait l'appliquer en lisant l'*Anabase*.

Les rapprochements entre le *latin* et le *grec* sont aisés, puisque les élèves lisent, en même temps que l'*Anabase*, les *Commentaires de la guerre des Gaules* (3). Les ressemblances sont nombreuses (4). César et Xénophon font le récit d'événements auxquels ils ont pris une part active et glorieuse ; ils se servent de la troisième personne pour parler d'eux-mêmes ; ils racontent des campagnes mémorables, d'une part, la guerre que les maîtres du monde font, loin de Rome, à des ennemis nouveaux, d'une valeur éprouvée ; d'autre part, l'entreprise audacieuse et la retraite héroïque d'une poignée d'hommes perdus au cœur de l'Asie et attaqués par de nombreux ennemis ; ils nous

(1) Schimmelpfeng, *Zur Wuerdigung von Xenophons Anabasis*, Naumburg, 1870.

(2) Voyez A. Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent*, Paris, 1873, p. 23-60 ; A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, Paris, 1895, p. 352-362.

(3) Voir note 3 de la page 28.

(4) Woermann, *Caesaris de bello Gallico commentarii breviter comparati cum Xenophontis Anabasi*, Recklinghausen, 1883.

décrivent des pays lointains, les mœurs, les armements et la tactique de peuples étrangers ; ils nous font admirer l'habileté et le dévouement de deux chefs qui se tirent avec honneur des situations les plus désespérées ; ils prennent la plume pour fermer la bouche à leurs détracteurs ; ils s'entendent à merveille, sans faire étalage de vantardise, à se faire valoir et s'exposent au reproche d'avoir présenté tous leurs actes sous un jour favorable (1) ; enfin ils ont, dans le style, des qualités communes, la clarté, la simplicité, la sobriété.

Cependant les différences ne peuvent être oubliées (2). Le modeste héros de l'*Anabase* n'est pas l'égal de César, ses opérations militaires n'ont ni l'éclat, ni la grandeur de celles du vainqueur des Gaules ; le stratège grec commande à une armée délibérante, sorte de république ambulante ; César règne en dictateur sur une armée qui ne connaît et n'aime que lui. Le style de César a cette force, cette énergie qui faisait dire à Quintilien que l'écrivain romain écrivait comme il bataillait ; mais le style de Xénophon charme par cette douceur, cette suavité qui l'a fait surnommer l'*Abeille attique*.

Quoique ce parallèle ne soit qu'une ébauche, il suffit, croyons-nous, pour montrer l'intérêt et le fruit d'études de ce genre.

A ces rapprochements *historiques et littéraires* viennent s'ajouter tous ceux qu'on peut faire entre la *grammaire latine* et la *grammaire grecque*.

(A continuer.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Ainsi comprise, l'interprétation de Xénophon nécessite l'emploi d'instruments de travail qui ne se bornent plus, comme par le passé, à une grammaire et à un dictionnaire. La liste complète en serait longue et, partant, peu pratique. Mieux vaut s'en tenir à un choix d'ouvrages que l'on peut recommander comme particulièrement utiles.

Éditions annotées en français : *Anabase*, morceaux choisis, avec bonne introduction sur Xénophon, par Duerrbach, (Paris, Colin). — *Anabase*, livres I et II, par Hurdebise, (Mons, Manceaux).

Édition annotée en latin : Kuehner, (Leipzig, Teubner).

Éditions annotées en allemand : Rehdantz (Berlin, Weidmann), 1^{er} vol. : liv. 1-3 ; 2^e vol. : liv. 4-7. — Vollbrecht (Leipzig, Teubner), anc. édition en 2 volumes ; actuellement 1^{er} vol. : liv. 1-2 ; 2^e vol. : liv. 3-4 ; ou bien encore commentaire à part. — Hansen (Gotha, Perthes), 3 vol. : liv. 1-3 ; liv. 4-5 ; liv. 6-7 ; ou avec un commentaire, sans le

(1) Vollbrecht, *Zur Wuerdigung und Erklaerung von Xenophons Anabasis*, Ratzeburg, 1880.

(2) Voyez A. Croiset, *Xénophon*, p. 255-256.

texte, en trois fascicules. — Bachof (Paderborn, Schoeningh), texte à part et commentaire en 2 vol. : liv. 1-3; liv. 4-7. — Krueger (Leipzig, Krueger), commentaire exclusivement grammatical, dont on ne peut se servir qu'avec la grammaire de l'auteur.

Morceaux choisis : Windel (Bielefeld, Velhagen et Klasing), texte et commentaire séparés. — Sorof (Leipzig, Teubner), texte, fascicule auxiliaire et commentaire à part.

Livre I : Matthias (Berlin, Springer), commentaire qui renvoie aux grammaires de Francke et de Koch, à la syntaxe de Seyffert et au vocabulaire de l'auteur, (*Griechische Wortkunde*, Berlin, Springer.)

Hansen, *Methodischer Lehrerkommentar zu Xenophons Anabasis*, I Heft, Buch I (Gotha, Perthes), peut remplacer, pour le premier livre, toutes les éditions annotées.

Grammaire : Joost, *Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Xenophons in der Anabasis fuer die Behandlung der griechischer Syntax in der Schule?* Berlin, Weidmann, 1892.

Dictionnaires : Krueger (Leipzig, Krueger), Sachs (Berlin, Froehlich), Theiss-Strack (Leipzig, Hahn), Hansen (Gotha, Perthes), Vollbrecht (Leipzig, Teubner), etc. Ces dictionnaires, rédigés en allemand, nous sont peu utiles; cependant Vollbrecht remplace un dictionnaire d'antiquités. Sturz, *Lexicon Xenophonticum*, Leipzig, 1801-1804, n'a pas perdu toute valeur. La *Wortkunde* de Matthias rend service dans des répétitions portant sur le vocabulaire présenté dans l'ordre réel.

Géographie : Félix Robiou, *Itinéraire des Dix Mille*, Paris, 1873; Hertzberg, *Der Feldzug der Zehntausend Griechen*, Halle, 1870; von Treuenfeld, *Der Zug der 10000 Griechen*, Naumburg, 1890.

Antiquités militaires : Pascal, *Étude sur l'armée grecque d'après Vollbrecht et Koechly*, Paris, Klincksieck.

Cartes : Kiepert, *Atlas antiquus*; Putzer, *Historischer Schulatlas*; les éditions annotées de Rehdantz et Vollbrecht, Robiou, etc.

Figures dans Pascal, Vollbrecht, Rehdantz et surtout dans Sorof.

Traductions : Talbot (Paris, Hachette, 2 vol.); moins bien Pesson-neux (Paris, Garnier, 2 vol.).

Études littéraires : A. Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent*, Paris, 1873. — Mérimée, *Mélanges historiques et littéraires*. — Taine, *Essais de critique et d'histoire*, Paris, 1874.

Biographie : Roquette, *De Xenophontis vita*, Koenigsberg, 1884, bon, mais difficile à trouver.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

AMÉDÉE HAUVETTE, *De l'authenticité des épigrammes de Simonide*, (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris). Paris, Alcan, 1896; iv-160 pp. Prix : 5 frs.

Le mémoire de M. Hauvette a pris naissance, sous la forme qu'il lui laisse aujourd'hui, dans ses Conférences de la Faculté des lettres. « A mesure que se marque davantage dans nos programmes la tendance à engager les étudiants dans la voie des recherches et des travaux personnels, il devient aussi plus nécessaire, dit M. Hauvette, de les guider, de les éclairer dans cette direction nouvelle de leurs études. Même sans sortir de la période classique de l'histoire de la littérature grecque, et sans aborder les régions moins explorées de ce vaste domaine, les problèmes ne manquent pas, qui peuvent éveiller la curiosité d'un apprenti helléniste, solliciter sa critique, exercer son jugement et son goût. C'est ce que nous avons voulu montrer à nos élèves, en traitant devant eux, et avec eux, une

question souvent débattue, mais toujours ouverte : *de l'authenticité des épigrammes de Simonide.* »

M. Hauvette examine d'abord la valeur des textes auxquels nous devons les épigrammes, complètes ou non, de Simonide. Cette critique des sources est le point de départ de toute discussion ultérieure : elle permet de déterminer un certain nombre de pièces d'une authenticité bien établie, et de classer dans une seconde catégorie celles dont l'attribution à Simonide apparaît comme possible, quoique appuyée sur des témoignages insuffisants. L'étude approfondie des épigrammes authentiques sert ensuite de base à la critique de celles qui reposent sur une tradition douteuse, et ainsi peut être, en fin de compte, appréciée avec quelque certitude une œuvre dont l'intérêt historique n'est pas moindre que la beauté littéraire.

On contestera, je n'en doute pas, plus d'une conclusion de M. Hauvette, qui admet 20 épigrammes comme *certainement* au

thentiques, et 21 comme l'étant *vraisemblablement*; mais on ne pourra s'empêcher de reconnaître l'intérêt, la méthode et la valeur scientifique de cette étude, œuvre d'érudition et de goût.

F. COLLARD.

OVIDE. *Choix de métamorphoses* par A. HUBERT, 5^e éd. 1895. — Idem. Idem. par P. LEJAY, professeur à l'École libre des hautes études. Colin, 1894.

Il y a une différence notable entre ces deux éditions, et je ne veux pas seulement parler des extraits dont le choix est copieux et très satisfaisant des deux côtés⁽¹⁾, mais de la façon dont chaque éditeur a compris et exécuté sa tâche. Certes, l'édition Hubert est une des meilleures de notre *Collection nationale*; les notes — qui renferment pourtant trop de traductions — expliquent fidèlement et savamment toute difficulté syntaxique; mais cette annotation qui ne porte que sur des faits de grammaire, d'histoire et de mythologie, est-elle suffisante à l'endroit du versificateur le plus habile et le plus élégant, du poète gracieux, mais incomplet, dont les défauts balancent parfois les brillantes qualités? Je ne le pense pas, et voilà pourquoi, sans vouloir diminuer le mérite du con-

(1) Je regrette seulement dans l'édition Hubert l'absence du début du 1^{er} livre, le fameux morceau sur la Création. J'ajouterai aussi que la table de l'édition Lejay permet mieux à l'élève d'apprécier d'un coup d'œil le plan et la suite des *Métamorphoses*.

scientifique travail de M. Hubert, je lui préfère de loin l'édition de M. Lejay. Toute préoccupation littéraire est absente de l'édition belge, sauf dans la courte notice préliminaire (1). Ce souci est partout au premier plan dans l'édition française, que l'on peut considérer comme un modèle du genre, même si certaines parties, comme la critique du texte et le résumé des travaux philologiques sur les sources d'Ovide, s'adressent plutôt au professeur qu'à l'élève.

M. Lejay ne consacre pas moins de 17 pages à l'étude du sujet et du plan des *Métamorphoses*: sous une forme intéressante malgré l'aridité de la matière, il montre en détail la genèse du poème; il fait ressortir les défauts souvent graves qui caractérisent l'œuvre d'Ovide, les faiblesses de cet aimable talent, les contradictions et les anachronismes, résultats d'un plan tout artificiel. Ensuite il étudie « la technique dans les *Métamorphoses* » : métrique et prosodie, langue et style, tout est condensé et minutieusement catalogué dans une trentaine de pages, — vraie dissection qui constitue l'originalité et le principal mérite de ce livre. Au cours du commentaire, M. Lejay ne se

(1) Je relève dans cette notice quelques jugements trop absolus et même erronés: « La transition entre les différents épisodes se fait *sans efforts*... (Dans chaque récit), le poète a *parfaitement* réussi à éviter la monotonie... Avec une *profonde* connaissance du cœur humain, il esquisse les portraits moraux les plus saisissants... Ses tableaux respirent la plus vive sensibilité. »

contente pas de renvoyer souvent à cette partie de l'introduction ; il multiplie encore les remarques sur le style du poète, avec autant de précision que de finesse et d'à-propos. Mentionnons enfin les notes de mythologie, où M. Lejay apporte un soin tout particulier à expliquer, en les distinguant, les traditions grecques et romaines, et à montrer avec quelle liberté Ovide a traité les récits légendaires. En somme cette édition est vraiment remarquable, tant pour la sûreté du goût que pour la précision d'une science sobre et claire (1).

Bien que littérairement inférieur à ce nouveau recueil, l'*Ovide* de M. Hubert n'en jouit pas moins, dans nos athénées, d'un succès mérité. Aussi, je regrette que la 5^e édition — je sais que l'auteur n'y a pris aucune part — soit scandaleusement criblée de fautes d'impression qui en font une singulière « édition revue et corrigée. » Quelques exemples permettront d'en juger : *Extr. V*, 16 *flamma* (pour *flumina*) ; 85 *urbi* (*ubi*) ; 101 *distis* (*dictis*) ; 123 *lactus* (*luctus*) ; 206 *cunescunt* (*can.*) ; 303 un vers passé ! — VI, 3 *liniata* (*lan.*) ; 12 *cornibus* est omis ! — VII, 28 *infami* (*infamia*), etc., et l'on aurait peine à compter les fautes moins graves que l'élève peut lui-même aisément corriger. N'est-ce pas fait pour décréditer un ouvrage qui, je le répète, n'est pas sans valeur ? J. HAUST.

(1) L. VI, 192, la trad. : « notre septième enfant » est un contre-sens.

Collections de classiques latins publiées sous la direction de M. A. Cartault.

Ces éditions classiques, publiées par la maison A. Colin, sont conçues sur un même plan. Chaque volume commence par une longue introduction où l'on fait connaître l'auteur et tout ce qu'il faut savoir pour comprendre son œuvre. Quand il s'agit d'un écrivain de l'époque archaïque ou de l'époque post-classique, des *Remarques grammaticales* très complètes nous font connaître sa langue spéciale et son style. On décrit aussi les manuscrits et l'on donne un choix de notes critiques avec la liste des éditions, dissertations et travaux critiques que les professeurs peuvent consulter. Le texte est toujours établi d'après les travaux les plus récents et les variantes adoptées sont justifiées dans les notes critiques. Le commentaire, généralement copieux, est bien approprié aux besoins des classes. Ces éditions, à la fois savantes et classiques, méritent donc un bon accueil. Ajoutons que l'impression est très soignée, que les volumes sont d'une élégance rare et que chacun se termine par quelques feuillets blancs. Avec de pareils livres, la lecture des auteurs latins devient facile et ne peut manquer d'être rapide, pourvu que les professeurs apprennent aux élèves à s'en servir d'une manière intelligente. Pour notre part, nous leur accordons la préférence sur les éditions sans notes qui obligent le professeur à dicter

toujours et exposent l'élève à des recherches longues, pénibles et souvent infructueuses dans les dictionnaires et les manuels. Il ne faut pas oublier, en effet, que pour apprendre une langue qu'on ne parle plus, il faut *lire* beaucoup et que le conseil : *non multa, sed multum* est hors de saison ; il faudrait dire : *et multa, et multum*.

Parmi les éditions récemment parues, nous signalons les suivantes :

1° TACITE, *Vie d'Agricola*, par RENÉ PICHON, 1896. Prix : 1,50.

M. Pichon montre d'abord ce que fut *Tacite* avant l'« *Agricola* ». « Une gravité morale, conclut-il, qui vient de l'éducation, une éloquence qui vient de sa profession d'avocat, une expérience pratique qui vient de ses charges officielles, une psychologie pessimiste et profonde qui vient de la tyrannie de Domitien, telles sont les qualités qui se manifestent dans l'*Agricola*. » Il résume ensuite les longues discussions, poursuivies depuis vingt-cinq ans (bibliographie, p. 5), sur la nature de cette œuvre et il fait voir que les opinions émises peuvent se concilier : la *vie d'Agricola* est tout à la fois une oraison funèbre, un manifeste politique et un essai historique. Puis viennent des *Remarques grammaticales sur la langue et le style de l'Agricola*, divisées en 150 paragraphes. Les travaux de Draeger, Gantrelle, Gœlzer et Constans (p. 30) sont mis à profit, mais M. Pichon s'attache à marquer les traits particuliers de l'*Agricola* et à montrer en quoi il

se rapproche, en quoi il diffère des autres écrits de Tacite et à démêler sa physionomie individuelle. Il étudie successivement les caractères oratoires de la langue de l'*Agricola* (§ 1-6), la langue de la décadence qui se révèle dans les irrégularités grammaticales (§ 7-83) et dans la tendance à employer les expressions abstraites (§ 84-91), enfin il met en lumière les caractères personnels du *style* de l'*Agricola* (variété, brièveté et pittoresque, § 92-143). La conclusion qui résulte de cette longue étude, c'est que dans l'*Agricola*, œuvre de transition, « Tacite sait concilier dans une heureuse proportion la beauté majestueuse de ses premiers modèles et la forte et nerveuse originalité de son tempérament personnel. » (P. 64.)

Comme le texte de l'*Agricola* a été fort maltraité, les notes critiques sont assez nombreuses. Après cette introduction de 82 pages vient le texte avec un commentaire qui est au courant.

2° M. TULLII CICERONIS *oratio in Verrem de signis*, par HENRI BORNECQUE.

L'introduction s'ouvre par une étude sur le procès de Verrès, sur ce discours de Cicéron (mérites du plan, pittoresque du détail, pathétique et ironie, style). Il suffit de lire les pages suivantes (p. 20-44) et l'on verra quel intérêt présente ce discours pour l'éducation esthétique. Nulle part peut-être on ne trouve plus de détails sur les artistes, sur la sculpture, sur la gravure et la peinture en

Grèce et à Rome. Tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir pour comprendre le *De signis* est expliqué dans les trois paragraphes intitulés : *Les Romains et les arts* (Bibliographie, p. 17), *Le goût de Verrès* et *Le sens artistique de Cicéron*. On y trouvera notamment la description et l'histoire des œuvres d'art mentionnées par l'orateur.

Il n'y avait pas lieu de faire des remarques spéciales sur la langue, mais M. Bornecque énumère les ouvrages les plus récents, où l'on trouve le mieux exposé la grammaire et la stylistique classiques. Parmi les ouvrages qu'il « a eu constamment sous les yeux », nous remarquons un ouvrage belge : *Altenhoven, Petit traité des synonymes latins*, Wesmael, Namur (p. 44). C'est ce traité qui est constamment cité pour l'explication des synonymes, notamment pour *poscere* (p. 73), *contemplari* (p. 75), *grandis* (p. 79), *carere* (p. 84), *contemnere* (p. 87), *amare* (p. 92), *jucundus* (p. 102), *recens* (p. 103), *subripere* (p. 158), etc.

Le commentaire, qui a mis à profit l'édition savante d'E. Thomas (Hachette), est sobre et concis ; grâce à l'*introduction*, l'auteur a pu se borner aux explications grammaticales et aux notes historiques.

Une carte de la Sicile et un appendice critique terminent le volume.

3° M. TULLII CICERONIS *oratio pro Milone*, par JULES MARTHA, 1896.

« On s'est attaché à ne donner au bas des pages que l'essentiel », dit l'auteur. En effet, les notes

sont concises, mais suffisantes. L'introduction fait connaître les *origines du procès*, le *procès* lui-même ; elle est suivie d'une analyse du discours et de l'argument annoté d'Asconius. L'appendice nous renseigne sur les manuscrits, sur les éditions, dissertations, travaux critiques, et donne un choix de notes critiques. Cette édition classique est à recommander, bien que celle de Wagener lui soit peut-être supérieure pour le commentaire.

4° *Théâtre latin. Extraits des comiques*, par PH. FABIA, 1896, 1 vol. de 564 pp.

On ne lit pas Plaute, ni Térence dans nos athénées et collèges. Nous le regrettons. Comme le dit M. Fabia, ces auteurs sont tout ce qui reste de la poésie latine antérieure au temps de Cicéron et seuls ils peuvent nous donner une idée nette de la comédie d'intrigue et de caractère dans l'antiquité. En outre, ce n'est guère que là que l'on trouve la langue de la conversation, tantôt familière, tantôt délicate, exprimant les choses de la vie ordinaire et les sentiments intimes si rares dans les classiques. La lecture de Plaute et de Térence reposerait de celle de Cicéron, d'Horace et de Virgile. Sans doute, la langue de ces auteurs est archaïque ; elle diffère beaucoup de la langue classique et elle offre de nombreuses difficultés, mais les élèves s'y habitueraient vite avec l'aide d'une édition telle que celle-ci.

M. Fabia nous offre des scènes choisies dans 12 pièces de Plaute

et dans les six comédies de Térence, au total 3500 vers. Ces scènes sont reliées entre elles par des analyses. Le texte est établi d'après les travaux les plus récents; les lettres qui ne sont pas dans les mss. sont imprimées en italiques et les corrections introduites par la critique sont justifiées.

L'introduction (pp. 1-57) comprend une histoire sommaire de la comédie latine (vers *fescennins*, *sature*, *palliata*, *togata*, *atellane*), puis une description de l'organisation matérielle du théâtre (occasions, théâtres, acteurs, costumes, décors, public), une étude sur Plaute et une étude sur Térence, un chapitre sur la métrique et la prosodie des comiques latins, et un autre sur la langue des comiques (archaïsme et familiarité).

Pour toutes ces notions, l'auteur donne des notes bibliographiques renseignant les ouvrages les plus récents et les plus importants.

Le texte et le commentaire des 3500 vers prennent 500 pages; c'est que le commentaire, pour aplanir toutes les difficultés, a dû être très abondant. Rien n'est passé sous silence, et les meilleurs travaux ont été mis à profit.

Quant au choix des scènes, il y a des réserves à faire. Il n'est pas facile de trouver dans Plaute beaucoup de scènes tout à fait irréprochables : quand elles le sont en elles-mêmes, elles obligent souvent, pour être comprises, de rappeler une intrigue plus ou moins scandaleuse. Et pourtant il est possible de choisir, tout en se montrant sévère, un assez grand

nombre de passages qui peuvent être lus en classe. Nous voudrions plus de sévérité que n'en a mis M. Fabia, et il n'est pas nécessaire, du reste, de donner 3500 vers. *L'Amphitryon* nous paraît devoir être condamné à cause de son sujet. Tout ce qui a rapport aux *lenones* et aux courtisanes doit être retranché et il ne sera pas nécessaire d'étaler aux yeux des élèves ce côté de la dépravation romaine (p. 8-9). C'est la seule critique que nous ayons à adresser à cette excellente édition : elle est motivée par la destination du livre.

J. P. WALTZING.

Catalogue des manuscrits de classiques latins de la Bibliothèque royale de Bruxelles, par P. THOMAS, Professeur à l'Université de Gand (18^{me} fasc. du Recueil de Travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de Gand). Gand, H. Engelcke, 1896. 110 pp. gr. in-8°.

Ce catalogue comprend 349 numéros. A chaque numéro sont indiqués les cotes de l'Inventaire général, qui n'est pas imprimé et contient quelques grossières erreurs, puis le titre de l'ouvrage manuscrit, les premières et les dernières lignes, l'espèce et la mesure du papier, le nombre de lignes par page, la reliure, et autant que possible, le siècle et la provenance du manuscrit. Un index alphabétique, placé en tête du catalogue, permet de trouver, pour chaque auteur ou ouvrage particulier, les manuscrits qui sont déposés actuellement à la Bibliothèque royale.

Ce travail judicieux est le digne pendant du *Catalogue des manuscrits grecs* de la Bibliothèque royale de Bruxelles, dressé par M. Henri Omont, et publié dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, années 1884 et 1885.

Nous appelons sur ces importantes publications l'attention spéciale des philologues belges qui s'intéressent à l'étude diplomatique des auteurs classiques.

P. WILLEMS.

Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft herausgegeben von Dr Iwan von Mueller, tome III, 4 : *Grundriss der griechischen Geschichte nebst Quellenkunde von Dr Robert Pöhlmann*, zweite voellig umgearbeitete und bedeutend vermehrte Auflage, Munich, C. H. Beck, 1896, 268 pp. in-8°. Prix : 5 marcs.

Déjà les éditeurs du Manuel d'Iwan von Müller ont fait paraître pour la seconde fois plusieurs parties de cet important recueil. Ils annoncent maintenant la seconde édition du tome III tout entier, consacré à l'histoire et à la géographie anciennes.

Ce tome comprendra, outre l'histoire grecque de M. Pöhlmann (4^e fasc.), dont nous venons d'indiquer le titre : 1^o La géographie et l'histoire de l'ancien Orient par Hommel ; 2^o A) la géographie et la topographie de la Grèce et des colonies grecques, complètement refondues par Eug. Oberhummer, après la mort de Lolling, auteur de la 1^{re} édition ; B) la topographie d'Athènes par Walt. Judeich ; 3^o A) la géogra-

phie et la topographie de l'Empire romain par Jul. Jung ; B) la topographie de Rome par Otto Richter ; 5^o un abrégé de l'histoire romaine par Ben. Niese (vient de paraître).

L'étude critique des monuments archéologiques, des textes et des inscriptions n'a pas seulement, comme le dit M. Pöhlmann, enrichi l'histoire grecque de beaucoup de données certaines et indiscutables, elle a augmenté aussi — et considérablement — le nombre des faits inexplicables et des problèmes non résolus. Bien des points restent obscurs et pour les éclaircir les hypothèses les plus diverses ont vu le jour, les théories les plus contradictoires circulent. Il faut orienter les étudiants dans ce dédale. L'auteur a voulu que son livre servît de boussole aux inexpérimentés et nous pouvons affirmer qu'il a pleinement réussi. Il a rendu grand service à tous les amis de l'histoire grecque sans distinction et son manuel pourrait prendre pour épigraphe le vers que le président Hénault mettait en tête de son *Abrégé de l'histoire de France* : « *Indocti discant et ament meminisse periti.* »

En moins de 300 pages, le très savant professeur d'Erlangen aborde, on peut le dire, presque toutes les difficultés que présente l'histoire de la Grèce, et il le fait avec un sens critique qui ne se dément jamais et une rare pénétration d'esprit. Quelques lignes suffisent pour circonscrire exactement le débat, pour définir

clairement la question qui se pose, présenter quelques arguments sérieux, sinon péremptoirs. Toujours M. Pöhlmann met le doigt sur la plaie; souvent il indique le remède.

En 13 chapitres, où se retrouvent les aperçus originaux, les idées neuves, l'esprit élevé et large qui ont fait la fortune de la *Geschichte des antiken Kommunismus und Sozialismus*, M. Pöhlmann étudie toute l'histoire politique de la Grèce depuis la civilisation mycénienne jusqu'à l'époque romaine; il n'étudie qu'elle, écartant avec un soin scrupuleux tout ce qui est du domaine de l'épigraphie, des antiquités ou de l'histoire littéraire. Les exigences de son programme nous semblent même l'avoir mené un peu loin; il ne donne presque rien, par exemple, sur les éléments de la cité athénienne.

Mais, l'auteur s'est encore proposé un autre but. Il a voulu alléger l'enseignement universitaire des indications sur les sources, des renseignements bibliographiques. C'est certainement la partie la moins bien réussie de son livre. Il y a là un manque de proportions qui est frappant; pour la politique et l'*Ἀθηναίων πολιτεία* d'Aristote, M. Pöhlmann se borne à renvoyer le lecteur à Busolt, *Griechische Geschichte*, II 2, pp. 14 sqq. On est ici en droit d'exiger la plus grande exactitude dans les citations et l'énoncé des titres: ce n'est pas toujours le cas pour les quelques ouvrages anglais et français qui sont men-

tionnés. Voici, pour les noms des auteurs, quelques fautes d'impression: p. 12, il faut Tœpffer et non Tœpfer (cette faute revient neuf fois); p. 64, Meyer, et non Meye; p. 75, Hauvette-Besnault et non Haunette-Besnault; p. 79, Gutschmid et non Gutsdmid; p. 112, Filleul et non Filleuil.

ALPHONSE ROERSCH.

Pauly's Real-Encyclopædie der klassischen Altertumswissenschaft. Neue Bearbeitung. Herausgegeben von GEORG WISSOWA. Stuttgart. J. B. Metzlerscher Verlag.

En commençant la réédition de l'Encyclopédie de Pauly, Wissowa a comblé un désir qui depuis longtemps se manifestait dans le monde des philologues. L'entreprise était considérable, mais son exécution dépasse les espérances. Pour la mener à bonne fin une pléiade de savants, parmi lesquels des noms illustres, a répondu à l'appel du professeur de Marbourg. Grâce à ce concours aussi généreux qu'éclairé l'ancienne encyclopédie a été complètement retravaillée, renouvelée, mise au courant des derniers résultats de la science. Le cadre de l'encyclopédie est plus étendu que celui du *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio; tandis que celui-ci se restreint à « l'explication des termes qui se rapportent à la vie publique et privée des anciens », celle-là embrasse toutes nos connaissances de l'antiquité classique: histoire, géographie, antiquités au sens le plus large, mythologie, histoire

littéraire et artistique. Autant et plus peut-être que le Dictionnaire français, l'Encyclopédie allemande est indispensable aux philologues. Par l'indication soigneuse des sources et des travaux modernes aussi bien que par la valeur intrinsèque de la plupart des articles, elle est pour tous ceux qui font des recherches dans le domaine de la philologie classique d'un secours inappréciable. L'Encyclopédie de Pauly devrait avoir une place d'honneur dans la bibliothèque de chaque établissement d'humanités au même titre que dans nos collections universitaires.

L'ouvrage sera complet en dix volumes. La première moitié du premier volume a été publiée en 1894. A la fin de 1896 deux volumes complets (s'arrêtant au mot *Barbaroi*) avaient paru, comprenant chacun de 1400 à 1500 pages. La publication avance donc rapidement ; c'est là encore un précieux avantage.

J. SENCIE.

Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident, par J. P. WALTZING, professeur à l'Université de Liège. — Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique. — 2 tomes de 528 et 553 pages gr. in-8. Louvain Ch. Peeters, 1895-1896.

Le sujet, tout ancien qu'il est, semble d'intérêt tout à fait actuel. L'étude entreprise dans un but

exclusivement scientifique, provoque dans l'esprit du lecteur bien des rapprochements qui, écartés à dessein par l'auteur, jaillissent spontanément de la matière. Celle-ci, tout paradoxal que cela puisse paraître, est entièrement neuve. L'épigraphie presque seule en a fourni les éléments ; et la science de l'épigraphie est de création récente. Elle n'était qu'à ses débuts quand Mommsen débuta lui-même en 1843 dans sa brillante carrière par sa dissertation doctorale *de collegiis et sodaliciis Romanorum*. La première, cette dissertation posa des jalons certains qui serviraient de guide aux futurs chercheurs. Après un demi-siècle, qui vit paraître un certain nombre d'études sur des points spéciaux, la question des corporations ouvrières romaines, posée par l'Académie royale de Belgique, eut la chance d'intéresser un philologue érudit et tenace au travail. L'œuvre, indiquée en tête de cet article, est le fruit de ses labeurs : un modèle d'érudition étendue et exacte qui clôt l'époque des tâtonnements et restera, sauf les modifications que des découvertes ultérieures pourraient imposer, l'histoire définitive des corporations romaines. S'il me fallait faire connaître en détail toute la matière traitée, et opposer aux opinions reçues jusqu'à ce moment, les résultats nouveaux et certains auxquels M. Waltzing est arrivé, je dépasserais de loin les proportions que la nature de ce *Bulletin* impose aux

comptes rendus. Je me vois donc obligé de me restreindre à un court exposé du plan suivi par l'auteur.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première traite du droit d'association à Rome; la seconde, des collèges professionnels considérés comme associations privées; la troisième, du rôle officiel des collèges professionnels.

Les corporations ouvrières, même les plus anciennes, furent des associations purement privées, nées de l'initiative particulière, et garanties par le droit d'association qui appartenait à tous « *dum ne quid ex publica lege corrumpant.* » Mais, en 64 avant J.-C., à la suite des troubles politiques suscités par l'influence des meneurs-démagogues sur les corporations ouvrières, un sénatusconsulte supprima toutes les corporations. Ressuscitées par une loi du tribun Clodius en 58 avant J.-C., elles furent de nouveau interdites par César, mais elles reparurent peu après. Enfin, une loi Julienne d'Auguste de l'an 7 avant J.-C., à laquelle l'auteur consacre un exposé fort détaillé, les supprima de nouveau, et régla le droit d'association pour l'avenir.

Elle décréta, en effet, que désormais l'établissement d'un *collegium* serait subordonné à une autorisation spéciale du Sénat donnée avec le consentement de l'Empereur. En théorie, la loi Julienne resta en vigueur jusqu'à la fin de l'Empire, bien que, peut-être dès Auguste, un sénatus-

consulte général ait autorisé en bloc toutes les associations funéraires (*collegia tenuiorum*), dont le but essentiel était d'assurer aux membres une sépulture honorable.

Après avoir examiné le fondement légal sur lequel reposaient les associations, l'auteur entre dans le cœur de son sujet, à savoir les collèges professionnels. Et d'abord, quel était leur but? A la suite d'une étude, remplie de faits et de preuves, dans laquelle l'auteur rencontre successivement les buts variés que l'on a attribués jusqu'ici aux corporations romaines, et où nous avons remarqué spécialement la clarté avec laquelle l'auteur explique l'origine jusqu'ici si énigmatique du collège des dendrophores, il conclut ainsi : « En résumé, la religion, le soin des funérailles, le désir de devenir plus forts pour défendre leurs intérêts, pour s'élever au-dessus du commun de la plèbe, le désir de fraterniser et de rendre plus douce leur pénible existence, telles étaient les sources diverses de cet impérieux besoin d'association qui travaillait la classe populaire ». L'organisation des collèges professionnels en vue du but privé est exposée dans un chapitre qui comprend près de 200 pages. C'est assez dire la richesse des informations, empruntées presque exclusivement aux inscriptions, que l'auteur donne sur la composition, l'administration, les fonctionnaires et les finances des corporations qui,

toutes, étaient organisées sur le modèle des cités de l'Empire romain : « *Ad exemplum reipublicas.* »

Avec la troisième partie : les collèges professionnels considérés comme institutions officielles, nous abordons spécialement le Bas-Empire, le iv^e et le v^e siècle après J.-C. Les sources changent également : l'épigraphie devient presque muette. Les juristes prennent la place des inscriptions, et pour le Bas-Empire, le Code Théodosien, qui, presque délaissé après le célèbre commentaire de Godefroy, a été étudié par M. Waltzing avec un soin minutieux et rémunérateur.

Le chapitre I de la troisième partie examine le rôle des collèges dans l'administration de Rome et de Constantinople, des cités de l'Italie et des provinces, et enfin dans l'administration.

Du ch. II au ch. IV l'auteur expose la naissance des collèges officiels, la nature de leurs obligations, leur organisation intérieure, le contrôle du gouvernement, les privilèges et autres avantages accordés aux corporations officielles. Dans l'étude de tous ces points, laissant de côté l'époque républicaine, pendant laquelle les corporations professionnelles n'avaient point de rapport direct avec l'administration, M. Waltzing distingue nettement trois périodes : d'abord, les deux premiers siècles de l'Empire, quand les collèges étaient encore avant tout des associations privées, jouissant d'une complète auto-

mie intérieure et rendant volontairement à l'Etat ou à la cité des services en échange de privilèges; puis, l'époque de la monarchie absolue du iv^e et du v^e siècle, époque de servitude, où l'Etat intervient directement dans tous les détails de l'organisation des corporations, où tout membre est attaché à jamais à sa corporation avec son patrimoine et toute sa famille : période de réglementation minutieuse et tyrannique, où la distinction entre la liberté et l'esclavage est plus apparente que réelle, digne des méditations des partisans modernes du socialisme d'Etat.

Entre ces deux époques nettement distinctes se place l'époque de transition, qui comprend le iii^e siècle. M. Waltzing a tiré le meilleur parti possible du peu de renseignements que nous possédons sur ce siècle, pour diminuer l'obscurité qui enveloppe encore ce sujet, et que la découverte de nouveaux documents pourra seule dissiper.

Un dernier chapitre, enfin, examine la situation légale des biens des collèges et leur personification civile.

Voilà un court, très court résumé de cette œuvre fondamentale. S'il nous avait été permis d'entrer dans plus de détails, nous aurions peut-être présenté par ci par là quelques critiques de détail. Mais l'ensemble de l'ouvrage, écrit d'ailleurs dans un style clair et correct et qui ne manque pas de chaleur, là où le sujet le comporte,

nous semble à l'abri de toute critique. Nous souhaitons que les tomes III et IV, comprenant le Recueil des inscriptions grecques et latines relatives aux collèges romains et les *Indices*, puissent paraître au plus tôt.

P. WILLEMS.

Manuali Hoepli. Monete romane, Manuale elementare compilato da FRANCESCHO GNECCHI con 15 tavole e 62 figure nel testo. Milano, Ulrico Hoepli. Volume de 200 pages. Prix : 1,50 fr.

Nous croyons utile d'appeler l'attention de nos lecteurs s'occupant de numismatique sur ce petit manuel tout récent. La collection Hoepli en Italie correspond assez bien, à la collection française des manuels Roret ; mais la comparaison est tout à l'avantage de la première.

Plus moderne, plus variée, elle offre pour un prix minime un texte plus soigné, tiré sur beau papier, parfois avec illustrations très fines dans un cartonnage suffisant. Les planches sont généralement réussies et sous ce rapport il est rare de trouver 15 planches mieux venues que celles qui forment la fin du présent volume. On a là, condensée en quinze pages, la suite complète de tous les types appartenant à la série impériale romaine. Cette suite iconographique en phototypies est par elle-même un excellent enseignement et, par sa beauté, un plaisir pour les yeux.

L'auteur, F. Gneccchi, fort connu en Italie pour ses autres et nombreux travaux sur la matière, nous a donné le résumé le plus succinct et le plus clair, qui ait, à notre sens, paru jusqu'à ce jour. Son livre est la grammaire des débutants et le vade-mecum des voyageurs. Il suffira, pour en avoir une juste idée, de donner quelques têtes de chapitres. Nous y trouvons une nomenclature des principaux termes que chacun doit posséder ; une étude distincte pour les monnaies de bronze, d'argent et d'or de la république romaine ; un petit chapitre sur le monnayage campano-romain ; une étude des types, des noms et des légendes des monnaies consulaires. Cette division se reproduit dans l'étude des monnaies impériales. Viennent enfin les chapitres sur les médaillons, les monnaies de consécration, de restitution etc. Le grand attrait de ces manuels, leur côté vraiment pratique, ce sont diverses tables comme celle de la chronologie impériale, une table alphabétique des noms propres, un guide dans le choix et l'achat des monnaies.

Ce volume prend place à côté du « *Manuale di Numismatica* », par Solone Ambrosoli, qui date de l'année dernière. Tous deux se complètent et s'achèvent.

Un troisième manuel, traitant des monnaies grecques, paraîtra incessamment. Nous en reparlerons.

E. DRESSE.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

Histoire de la Langue et de la Littérature française des origines à 1900, publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, Colin et C^{ie}. Vol. I-II.

(Suite.)

Le système du morcellement d'une œuvre et de sa rédaction par une collectivité, présente de très sérieux avantages. Pour faire de la vulgarisation utile, il est indispensable de dominer l'ensemble de la matière et cela n'est possible qu'à celui qui en possède tous les détails. Voilà la raison de l'insuffisance de tous les « manuels » — je ne parle que des bons, qui sont rares. Leurs auteurs connaissent certaines questions, toujours les mêmes. Ces questions-là, ils les traitent convenablement. Mais, pour les autres, ils sont réduits à compiler quelques ouvrages choisis d'une main plus ou moins sûre et à en extraire la quintessence, alors qu'ils ne sont pas certains de les avoir compris. Avec le système de la collaboration, cet écueil n'est plus à craindre. D'autres dangers le remplacent que M. Gaston Paris a reconnus dans l'article déjà cité de la *Romania*. Je dirai deux mots du plus redoutable. Quelle que soit l'énergie de la direction centrale, il est certain néanmoins que chacun des collaborateurs exposera les

faits à son point de vue à lui, mettra quelque chose du sien dans le résumé, si objectif soit-il, des connaissances actuelles sur tel ou tel domaine. Je me figure, par exemple, que les chansons de geste, traitées par M. Constans, l'auteur de l'article voisin sur l'épopée antique, n'auraient point la physionomie un peu fleurie que leur a donnée M. Léon Gautier. Et ainsi du reste. De là des disparates, non-seulement dans la composition, mais, et c'est chose plus grave, dans la disposition. Telles questions sont négligées qui eussent été données longuement par un autre maître; telles autres sont développées, qu'un auteur qui voit les choses sous un angle différent, eût négligées, et les diverses matières ne trouvent pas leur exposition dans des chapitres d'étendue proportionnée. De là encore des lacunes. C'est le cas surtout, ainsi que M. Gaston Paris le fait observer finement, pour les auteurs ou les sujets qui ne rentrent bien clairement dans aucune catégorie, ou qui rentrent dans plusieurs. Ainsi Rustebeuf, qui semble oublié à peu près partout où il aurait dû figurer.

Les genres littéraires coexistent et réagissent les uns sur les autres. En second lieu, ils constituent l'expression et, par conséquent, la résultante nécessaire de la civilisation. Enfin cette littérature française du moyen âge n'était

pas centralisée à Paris; elle débordait même des frontières de la France géographique et s'écrivait en Angleterre, en Italie, dans l'Orient latinisé; d'autre part elle était limitée par la littérature provençale. Il aurait fallu un tableau d'ensemble au triple point de vue du temps, de l'espace et de l'histoire générale de la civilisation. « Mais la chose est plus facile à recommander qu'à exécuter. »

Voilà, en raccourci, les qualités et les lacunes des deux volumes que nous examinons. Le lecteur intelligent y trouvera un résumé fidèle de l'état de nos connaissances sur les domaines principaux de la littérature médiévale, résumé fait par des spécialistes, qui savent où ils vont, et où ils nous mènent. Inutile de dire que tous les chapitres ne sont pas également remarquables. Ce qu'il importe de faire ressortir, c'est la possibilité réalisée, de la collaboration de douze savants, tous reconnus, quelques-uns illustres, à une histoire de la littérature française écrite en français. Dix ans plus tôt, on eût battu la France et la Navarre pour les découvrir, on eût fait buisson creux.

Les observations qui précèdent s'appliquent aux bibliographies annexées à chaque chapitre. Elles sont d'une valeur diverse, bien que généralement satisfaisantes, suivant que leurs auteurs étaient plus ou moins qualifiés pour les faire. Et ici, une fois de plus, le système de la collaboration nous

apparaît avec son côté fort et son côté faible. Les bibliographies étant faites par des hommes au courant et conscients du but à atteindre, elles ne contiennent ni les non-valeurs, ni les ouvrages trop spéciaux. D'autre part, rédigées par des personnalités différentes, elles sont conçues dans des limites différentes et sur des plans variés. Leurs auteurs me semblent avoir adopté, en général, le système préconisé par M. Gaston Paris dans la *Littérature française au moyen âge* : donner seulement « le dernier endroit où il a été parlé de chaque sujet, » endroit où celui que la chose peut intéresser, trouvera « soit l'indication des travaux antérieurs, » soit un renvoi à cette indication donnée ailleurs. » Et ici aussi on reste étonné du nombre de pages qu'occupent des bibliographies ainsi réduites; par leur concision même, elles sont les témoins muets de la quantité énorme de travail accompli dans une science vieille des trois quarts d'un siècle.

Deux remarques plus spéciales.

M. Petit de Julleville a voulu nous donner, en même temps que l'histoire de la littérature, l'histoire de la langue française. La tentative en avait été faite déjà par M. Aubertin, mais ici elle est mieux suivie d'effet. Le directeur de l'œuvre a eu la bonne idée de la confier, à travers toutes les périodes, à un seul homme, et la main heureuse en choisissant,

pour cette tâche ardue, M. F. Brunot. M. Brunot nous donne un chapitre sur les *Origines de la langue française*, où le public sérieux trouvera, élégamment exposées, les théories actuelles sur la conquête des Gaules par le latin, et sur la distinction capitale entre le latin classique et le latin vulgaire. Un autre chapitre sur la *Langue française jusqu'à la fin du XIV^e siècle* donne un bon résumé de la question des dialectes et, surtout, des renseignements, introuvables ailleurs, sur la diffusion merveilleuse du français, en Orient et en Angleterre, au moyen âge. Quelques pages sur le franco-italien, ce jargon français écrit en Italie, eussent été les bienvenues.

On a bien abusé d'un paradoxe de M. Brachet : « Le vieux français a mis un siècle à mourir ; le français moderne va mettre un siècle à naître. » Le seul sens plausible de cette phrase est que le français des *xiv^e* et *xv^e* siècles — langue et littérature — négligé par les médiévistes d'une part et par les classiques de l'autre, est encore presque inexploré. Le service le plus signalé que M. Petit de Julleville eût pu rendre par sa magistrale *Histoire littéraire*, eût été de combler cette lacune. Le paragraphe de M. Brunot sur la langue du *xiv^e* siècle et son chapitre à lui sur les poètes du *xiv^e* et du *xv^e* siècle se bornent, l'un à quelques faits généraux, l'autre aux auteurs les plus marquants. En somme le travail reste à l'état d'ébauche. Ce serait à la Belgique

à l'effectuer, puisque la littérature de ces temps-là est, en grande partie, l'œuvre d'écrivains originaires des Pays-Bas, qui emploient le dialecte littéraire de leur région. Il nous faudrait donc reprendre et continuer l'œuvre commencée par MM. Kervyn de Lettenhove, Aug. Scheler, Stecher, Potvin, etc.

BON F. BÉTHUNE.

Petite bibliothèque des Grands Écrivains publiée sous la direction de E.-C. COUTANT. Notice, Analyse et Extraits. Moralistes Modernes : MONTAIGNE, PASCAL (Pensées), LA BRUYÈRE (les Caractères). Paris, Ch. Delagrave, 1893, 1895, 1 vol. in-12, broché. Prix : fr. 2.

Sous la couverture portant ces indications, le lecteur trouvera trois anthologies, ayant chacune une pagination spéciale (1) : la première de M. A. Moguez, (1895), la seconde et la troisième de M. L. Jarach (1893). « Les *Extraits des Essais de Montaigne* que nous publions, dit M. Moguez dans son *Avertissement*, se distinguent des autres recueils du même genre en ce qu'ils sont faits sur un plan tout particulier. Au lieu de ranger les extraits tels qu'ils se trouvent dispersés dans les trois livres des *Essais*, nous les avons groupés de façon à présenter un ordre logique dont Montaigne ne s'est pas soucié, mais qui est nécessaire pour le but que nous

(1) 1^{re} : 94 p. ; 2^e : 87 p. ; 3^e : 80 p.

cherchons à atteindre. Comme Montaigne déclare dans sa préface que le sujet de son livre c'est lui-même, nous avons voulu présenter à l'élève une biographie de Montaigne par lui-même. Pour lui épargner la peine de rechercher dans les extraits, au milieu de digressions interminables les traits épars de cette autobiographie, nous les avons groupés de façon à montrer successivement l'homme physique et moral, son éducation, ses sentiments, ses goûts, ses idées littéraires, pédagogiques et philosophiques.

Pour faciliter davantage la tâche de l'écologiste, nous avons divisé l'ouvrage en huit parties, précédées de notices explicatives. Nous y avons ajouté quelques notes indispensables pour l'intelligence du texte, plus utiles peut-être qu'un lexique insuffisamment consulté par l'élève, peu nombreuses pourtant, car il importe de ne pas supprimer par un trop grand nombre de notes son travail personnel. Enfin, conformément au plan tracé pour cette petite bibliothèque de classiques français, nous y joignons quelques extraits des jugements portés sur Montaigne, et des su-

jets de devoirs. Nous ne pouvons mieux faire connaître cette anthologie de Montaigne qu'en donnant la parole à l'anthologiste lui-même; de plus, la citation que nous lui empruntons, a l'avantage d'indiquer aussi la nature et le plan des deux autres anthologies; ici la biographie, au lieu d'être tirée des auteurs eux-mêmes, a été faite par M. Jarach, qui y ajoute une notice littéraire. Les extraits de Pascal sont rangés sous les rubriques suivantes : *Misère de l'homme, Grandeur de l'homme, Pensées diverses*. Ceux de la Bruyère sont également divisés en trois parties : *Ses idées philosophiques, Ses idées littéraires, Les portraits*.

Publié sous la même direction, sorti des mêmes presses, fait sur le même plan, le VOLTAIRE (1896) de M. JULES GUY (1 vol. in-12, broché, 94 pages, classe de seconde moderne (5^e année). Explication et récitation) nous offre, après une courte notice biographique, successivement Voltaire romancier et conteur, critique littéraire, historien, philosophe, poète sous toutes ses formes, et épistolier.

G. DOUTREPONT.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

A. GITTÉE, *Manuel d'élocution néerlandaise. Anecdotes faciles, avec questions et vocabulaire, à l'usage des Wallons qui veulent apprendre à parler*. Namur, Wesmael-Charlier, 1896. Prix : 1.25 fr.

néerlandais parlé, à l'usage des Wallons. Namur, Wesmael-Charlier, 1896.

Dans le premier de ces deux petits ouvrages, l'auteur veut fournir des matériaux pour la leçon de conversation. Il part de ce

A. GITTÉE, *Premières leçons de*

principe, qu'on apprend les langues vivantes surtout pour les parler. A chaque anecdote est ajoutée une série de questions, au moyen desquelles on fait résumer ou reproduire le morceau par l'élève. Ces anecdotes, rédigées en prose simple, sont disposées avec méthode. L'auteur veut faire apprendre surtout la langue parlée; de là, un assez grand nombre de simplifications, spécialement dans le questionnaire (il écrit, par exemple, *goeie, meneer, 'n, famielje* etc.). Il y a quelques inconséquences, par exemple pp. 55-56 *kuaker*, et plus loin pp. 95-97 *kwaker*; puis, aucune des deux formes ne se trouve dans le vocabulaire. Quelques anecdotes sont insignifiantes; on en trouve même d'un goût douteux (par exemple n° 16). Bien que ces textes soient rédigés dans le style de la prose simple, des phrases comme la suivante sont par trop négligées: « Pasteur... was eens op het land bij familie van hem. (P. 42.) »

De même, et plus que le *Manuel d'élocution*, les *Premières leçons* font la part large au langage « parlé ». A ce point de vue le livre est une innovation en Belgique. D'accord avec la langue parlée, il ne décline plus, jette le subjonctif par-dessus bord, accorde une place à certaines constructions et formes familières, etc. Le choix des mots est plutôt flamand que hollandais; les formes spécialement hollandaises ont été écartées. « Au reste, dit l'auteur

dans la préface, cette grammaire simplifiée de la langue parlée suffit amplement au Wallon qui étudie le néerlandais », et nous sommes de son avis. La disposition et la matière des leçons sont les mêmes que dans tout autre livre de ce genre: prononciation, étude des éléments de la grammaire, exercices de vocabulaire, de traduction et de version, le tout de la façon la plus simple possible. Un petit vocabulaire et un index grammatical, faits avec soin, terminent ce livre élémentaire, qui me paraît pouvoir être employé avec succès pour l'enseignement du néerlandais en pays wallon.

C. LECOUTERE.

Leidraad tot de studie van de Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde (ins. voor de hogere Klassen der Athenaea en Colleges), door ALB. BIELEN, Leeraar aan het Koninklijk Athenaeum te Tongeren; met een voorrede van Prof. JOZ. VERCOULLIE. Tongeren, W^e Demarteau-Thys en zoon; Antwerpen, de Nederlandsche Boekhandel, 1896, 87 bldz Prijs: 2.00 fr.

L'auteur de cet ouvrage n'a pas eu la prétention d'écrire une histoire de la littérature, pas même, ce semble, sous la forme d'une esquisse rapide, d'un tableau succinct. Son livre n'est pas une œuvre de science. C'est un manuel, simple et précis, destiné aux élèves de nos athénées et collèges, pour leur permettre de

s'orienter dans le domaine si vaste et si compliqué de la littérature néerlandaise.

Comme tel, il nous paraît bien répondre aux exigences d'un enseignement dont la nécessité a été souvent méconnue, mais qui s'impose actuellement dans nos établissements d'instruction moyenne. Les traités de littérature, il est vrai, ne nous font pas défaut. Nous avons Jonckbloet, Te Winkel, Ten Brink, Hofdijk, Snel-laert et d'autres, à côté d'un certain nombre de résumés et d'aperçus de valeur. Mais le *Leiddraad* de M. Bielen est, avec le livre de G.-D. Minnaert, un de ceux qui, par certains côtés pratiques et faciles, conviennent le mieux pour être mis entre les mains des élèves.

D'autre part, au point de vue de l'enseignement dans nos établissements, les historiens de la littérature néerlandaise font, en général, la part trop large aux lettres hollandaises et sacrifient quelque peu les écrivains belges, particulièrement ceux de la période contemporaine.

M. Bielen a essayé de remédier dans une certaine mesure à cet inconvénient. C'est un des mérites de son livre, qui possède, en outre, ce grand avantage d'être clair et méthodique dans l'arrangement, simple et sans recherche dans l'exposition des matières.

Cependant nous n'hésitons pas à le juger incomplet sous plus d'un rapport. D'abord, l'auteur semble perdre de vue trop sou-

vent, que ce ne sont pas les écrivains par eux-mêmes, mais leurs œuvres qui constituent la valeur et la richesse d'une littérature. Il nous retrace d'une manière détaillée la biographie par exemple de Vondel, de Bilderdijk, et se contente de la faire suivre d'une rapide et sèche énumération de leurs écrits classés d'après certains genres. D'autres fois, il nous cite des séries d'écrivains et de poètes sans nous dire pourquoi tous ces noms méritent d'être signalés. Encore ces citations ne sont-elles pas toujours complètes. Les appréciations, quand elles ne font pas défaut, sont souvent vagues, superficielles et insuffisantes. Enfin, l'absence de toute espèce d'indications bibliographiques constitue une lacune dans un ouvrage qui, d'après son titre de « *Leiddraad* », est censé nous montrer le chemin, lorsque nous désirons pénétrer plus en avant dans le domaine de la littérature néerlandaise. La mission d'un livre de ce genre — pour ne pas rester un simple aide-mémoire sans autre signification, pour devenir un véritable *fil conducteur* — est de nous renseigner sur tous les moyens dont nous pouvons nous servir, sur toutes les ressources scientifiques dont nous pouvons disposer, lorsque nous voulons faire soit d'une période, soit d'un écrivain, l'objet d'une étude spéciale et approfondie.

Il vient de paraître dans le *Belfort* (1) une étude critique du

(1) *Het Belfort*, December 1896 : *Een*

Leiddraad, due à M. O. Wattez, professeur à l'athénée royal de Tournai. Pour lui, M. Bielen n'est qu'un plagiaire et « là où il ne l'est point, il essaie en vain d'être quelque chose ». M. Wattez pousse son acharnement contre l'ouvrage jusqu'à un point où la critique devient une véritable persécution. Tantôt il essaie de le couvrir de ridicule en se livrant sur son compte à des plaisanteries qui ne paraissent guère de mise dans une étude sérieuse ; tantôt il s'indigne et l'attaque avec une violence qui veut n'en rien laisser subsister. Sa critique serait une démolition en règle, si elle était juste et fondée en tous points et si elle ne s'attachait pas si souvent à des détails de peu d'importance.

M. Bielen, il est vrai, a emprunté aux grands écrivains certains jugements, certaines appréciations, sans le dire ; c'est un tort. Il a écrit deux ou trois phrases quelque peu obscures ; voilà ce que M. Wattez trouve impardonnable, et il va jusqu'à lui reprocher une erreur typographique, qu'il reconnaît du reste comme telle.

Admettons que le *Leiddraad* soit, quant au fond, sans originalité, qu'il ne renferme pas d'idées nouvelles ni de considérations

nieuw boek over de geschiedenis der Nederlandsche letterkunde, bldz. 1-19.

M. Bielen vient de répondre par une brochure : *Een aardappelzak of Watteŕ 'n schoolmeester 700al schrijven kan*. Tongeren, 1897.

personnelles. La manière dont l'auteur a disposé et coordonné ses matériaux, la forme facile et maniable dont il a su revêtir son ouvrage en font un livre très utile. Malgré certains côtés faibles et incomplets, les nombreux avantages qu'il présente lui assureront une place honorable parmi les manuels à l'usage de l'enseignement moyen.

FÉLIX WAGNER.

J. A. EBERHARDS *Synonymisches Handwörterbuch der deutschen Sprache Fünfzehnte Auflage, durchgängig umgearbeitet, vermehrt und verbessert von Dr O. LYON*. Leipzig, Th. Grieben's Verlag (L. Fernau), 1896. Prix : 12 marcs.

La première édition de cet excellent dictionnaire des synonymes de la langue allemande date de 1802. En 1863, Fr. Rüchert en publia une douzième édition ; depuis 1882, le Dr O. Lyon a fait subir à l'ouvrage, dans trois remaniements successifs, des modifications si notables, que, de la rédaction primitive des articles, il n'est guère resté que les titres et par ci par-là un exemple. Grâce à ces arrangements, qui l'ont constamment tenu au courant des progrès des recherches grammaticales et lexicologiques, le livre n'a rien perdu de sa valeur. Il ne contient pas moins d'environ quinze cents articles (dont presque deux cents sont dus à l'éditeur actuel), dans lesquels, au moyen d'exemples, empruntés pour la plupart aux clas-

siques allemands et aux écrivains de ce siècle, on tâche de déterminer la signification et la valeur respectives des mots et expressions synonymes. M. Lyon se place au point de vue de l'usage actuel; il ne fait pas l'histoire des mots; mais chaque fois qu'il le juge opportun, il indique brièvement l'étymologie, et les différentes significations par lesquelles le mot ou l'expression a passé, avant d'arriver à l'acception actuelle. Il a écarté toutes les considérations soi-disant philosophiques, et les distinctions subtiles et subjectives d'Eberhard; d'autre part, nulle tendance à l'arbitraire ou au doctrinarisme. Il ne pèche pas non plus par la sécheresse; il procède avec ordre et méthode. Les mots allemands qui forment l'objet d'un article, sont traduits en français, anglais, italien et russe; un index spécial renvoie aux numéros du livre où ils sont mentionnés. Nous ne voyons guère l'utilité de ces traductions; mais ce luxe superflu ne nuit en rien aux services incontestables que rendra l'ouvrage à tous ceux qui étudient l'allemand.

C. LECOUTERE.

J. STORM, *Englische Philologie. Anleitung zum wissenschaftlichen Studium der englischen Sprache. I : Die lebende Sprache, zweite Abteilung : Rede und Schrift*. 2^{me} édition. Leipzig, Reissland, 1896.

La première partie de l'*Englische Philologie* de M. Storm,

parue en 1892, traite de la *Phonétique générale* et en particulier de la *Phonétique anglaise*. Dans celle-ci, l'auteur fait l'analyse détaillée et critique de tous les livres et travaux qui existent pour l'étude scientifique de l'anglais moderne. Il passe d'abord en revue les dictionnaires (pp. 485-580), puis les phraséologies, les livres de synonymique, les dictionnaires spéciaux, les encyclopédies, les manuels et grammaires (pp. 581-647). Vient ensuite le chapitre important de la lecture des auteurs (pp. 648-671). Les chapitres suivants traitent de l'anglais moderne (langage usuel, pp. 672-698, rapports avec le langage populaire, pp. 699-771; le langage populaire, pp. 772-831; les dialectes, pp. 832-836; l'anglais de l'Amérique pp. 837-917). Dans les chapitres XI et XII (pp. 918-1009), un coup d'œil est jeté sur l'anglais des siècles précédents, depuis l'époque de Shakespeare. Enfin les deux derniers chapitres sont consacrés respectivement à l'histoire littéraire (pp. 1010-15) et à la grammaire (pp. 1016-32). La nature de ce livre, espèce d'encyclopédie, ne permet pas d'entrer dans d'autres détails. Disons cependant que l'auteur, professeur à l'Université de Christiania, a fait adapter son ouvrage, rédigé d'abord en suédois, aux besoins du public allemand; néanmoins il rendra des services réels à tous ceux qui étudient l'anglais.

W. BANG.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

JOURDAIN et VAN STALLE, *Dictionnaire encyclopédique de géographie historique du royaume de Belgique, avec la collaboration, pour la partie militaire, de M. le baron DE HEUSCH*. Cent croquis d'après nature par Titz. Bruxelles, Bruylant-Christophe et Cie, 2 volumes gr. in-8° de 736 et 814 pages.

C'est une bonne fortune pour un livre de cette catégorie d'arriver à une seconde édition, et cette bonne fortune est sous certains rapports méritée. Il est à regretter qu'en l'offrant une nouvelle fois au public, les éditeurs ne l'aient amélioré qu'au point de vue de l'exécution technique. L'imprimeur et l'illustrateur se sont brillamment acquittés de leur tâche, les cartes sont soignées, et les dessins de Titz, s'ils finissent par produire une impression de fatigue due à la monotonie du procédé, sont cependant, pris chacun isolément, la plus agréable addition qu'ait reçue l'ouvrage.

Quant au texte, j'ai à lui faire un triple reproche. Le livre est intitulé *Dictionnaire encyclopédique de géographie historique*. Le mot « historique » est là de trop. Un très petit nombre seulement de localités sont l'objet d'une notice historique, et cette notice est généralement tout ce qu'il y a de banal et d'arriéré. On pouvait faire mieux il y a 60 ans, et le dictionnaire de Jourdain eût gagné à être désencombré sous ce rapport.

Au lieu de « géographie historique », il fallait dire « géographie militaire ». Il n'y a pas un des innombrables forts qui hérissent aujourd'hui le sol de la Belgique qui ne soit longuement et savamment décrit, dans une étude approfondie qui n'a d'intérêt que pour le lecteur militaire, et où l'on redit toujours à peu près la même chose d'une notice à l'autre. L'histoire militaire est traitée avec la même exubérance, et quatorze pages de deux colonnes chacune sont consacrées à la description de la bataille de Waterloo.

Le livre vaut surtout par ses notices de géographie proprement dite. Ces notices sont faites sur un bon plan, et tenues au courant en ce qui concerne l'administration, la population, le mouvement de l'industrie et du commerce, etc. Ce n'est pas que les erreurs y manquent. Pour la province que je connais le mieux, celle du Luxembourg, j'en ai relevé un grand nombre ; voici quelques-unes de celles que j'ai notées sous les seules lettres A et B : Achouffe, dépendance de Wibrin, est attribué à la province de Namur ; Aix-sur-Cloie est écrit Aix-sur-Croix ; Beaudomont, dépendance d'Ucimont, n'existe pas ; Beauplateau est une dépendance de Tillet et non de Saint-Hubert ; Bizencourt, dépendance de Wardin, n'existe pas ; Bizory est mentionné deux fois : comme dépendance de Wardin, ce qui est vrai, et de Hekelgem en Brabant,

ce qui est faux ; Bœur, dépendance de Tavigny, est mentionné deux fois : sous cette forme et sous celle de Beur ; Bois-de-Gras est une dépendance de Borlon et non de Bohain ; Bois d'Eneille (écrit à tort Bois d'Encilles) est une dépendance de Grandhan et non de Noiseux ; Bonriet, dépendance de Achel, doit être laissé au Limbourg ; Botassart, dépendance d'Ucimont, est placé à tort dans le Hainaut ; Boulat, dépendance de Redu, n'existe pas.

Je m'en voudrais de terminer sur ces reproches. Malgré ses défauts, le livre, si l'on consent à n'y pas chercher des renseignements historiques, rendra d'utiles services, et c'est en somme ce que nous avons de meilleur dans ce genre.

GODEFROID KURTH.

H. LONCHAY. *La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas (1635-1700)*. Étude d'histoire diplomatique et militaire, 1 vol. in-8° 367 pages (couronné par l'Académie royale de Belgique). Bruxelles, Hayez, 1896.

C'est, comme M. Waddington, de la situation des Pays-Bas au xviii^e siècle, que s'occupe l'auteur et il poursuit son travail jusqu'à 1700, à la grande guerre de succession d'Espagne ; mais, seule, la question diplomatique et militaire est traitée dans ce volume, sans retour détaillé sur le régime politique interne. C'est un laborieux et considérable travail d'archives : il nous fait voir en détails circonstanciés, précis, analysés avec beaucoup de soin, les divers avatars par lesquels passe la poli-

tique française : la neutralité, puis le partage avec Richelieu ; puis la politique d'annexion avec Mazarin et Louis XIV ; l'opposition des Hollandais et le retour à la politique de la *barrière* qui revint donner raison à la première pensée de Richelieu. Sur un point il faut bien formuler une réserve ; le nom de *secte* donné aux catholiques (p. 14), appelle une protestation. Quant aux faits de l'ordre diplomatique, on trouvera dans ce volume une foule de renseignements inédits et précieux. C'est la politique générale du xviii^e siècle, vue de chez nous, et elle présente de ce chef un intérêt spécial. L'auteur, qui s'occupe depuis longtemps de cette période, a donc apporté une utile et intéressante contribution à l'histoire externe de notre pays ; on y verra notamment par le fait comment notre nationalité a été sauvée de l'annexion de Louis XIV grâce à la tenacité espagnole dont il faut faire l'éloge, à l'esprit de défiance des Hollandais, à l'entrain de Guillaume III, et aussi à la fidélité remarquable des Pays-Bas à l'Espagne. Peu favorable à l'Espagne, l'auteur lui reconnaît cependant des mérites, notamment sa vigoureuse tenacité, mais les couleurs sont encore noires. Peut-être, en tenant compte de l'état général du xviii^e siècle, la comparaison permettrait-elle d'atténuer encore la critique du gouvernement espagnol. Le livre de M. Lonchay est un de ces travaux d'histoire générale donnant d'après les sources, avec méthode, des indications souvent neuves et, sans partager toutes ses appréciations, on peut y voir en même temps pour notre pays une contribution très utile à une période trop négligée.

V. BRANTS.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

L'ANABASE DE XÉNOPHON

par F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain.

Observation. — Par suite d'une erreur regrettable du prote, notre article du mois de janvier a été coupé maladroitement. Le lecteur a dû s'apercevoir que notre essai de concentration a été mal scindé, et que les notes bibliographiques étaient réservées à notre article du mois de février.

Nous continuons donc, tout d'abord, notre travail de concentration, qui n'a porté, dans le numéro précédent, que sur le latin.

LA CONCENTRATION DANS L'INTERPRÉTATION.

Dans les leçons de *langue maternelle*, on réserve une place à la concentration. La littérature française et la littérature flamande offrent des pages qui peuvent être rapprochées des récits de Xénophon. Malheureusement, nos anthologies françaises laissent beaucoup à désirer sous ce rapport. Loise ne donne rien ni de Thiers, ni du maréchal de Ségur : il s'est contenté de la belle poésie de Victor Hugo. Muyldermans, dont le *Bloemlesing* provoque, pour ainsi dire, à chaque page, des rapprochements de ce genre, nous donne, par exemple, *Terughomst uit Moskow*. Outre ces études de comparaison, on emprunte à l'auteur grec un sujet de rédaction. Nous ne voudrions pas tomber dans l'excès des pédagogues allemands ; mais nous croyons qu'il est bon de prendre, de temps à autre, des sujets dans les auteurs lus en classe. Ainsi, on pourrait, avec Hansen (1), donner la rédaction suivante : « Xénias raconte à Proxène le voyage de Cyrus à Suse ». Voici quel en serait le plan.

Introduction. Xénias est déjà, depuis un certain temps, au service de Cyrus, et il a remarqué, en diverses circonstances, le caractère despotique et ambitieux de ce prince.

Corps du récit. 1. *Avant le départ pour Suse :* a) Cyrus met à mort les deux fils d'une sœur de Darius, qui ne lui ont pas rendu les honneurs dus au grand roi ; b) Darius mande Cyrus à Suse ; il prétexte une maladie ; mais, en réalité, il est mécontent de son fils, qui a outrepassé ses pouvoirs.

2. *Préparatifs de départ.* a) Cyrus invite Tissapherne à l'accompagner ; le satrape, qui se fait passer habilement pour son ami, s'em-

(1) *Methodischer Lehrerkommentar*, p. 56.

presse de répondre à cette invitation ; b) Cyrus prend avec lui des mercenaires grecs, auxquels il donne une forte paye ; il compte sur eux pour renverser, le cas échéant, son frère.

3. *Événements à Suse et à Pasargade.* a) A son arrivée, Cyrus ne trouve plus son père en vie ; il forme le projet de tuer son frère ; mais Tisapherne prévient le roi.

b) Cyrus est arrêté dans le temple.

c) Parysatis implore et obtient la grâce de son fils.

d) Cyrus jure fidélité au roi et retourne dans son gouvernement.

Conclusion. Cyrus ne tient aucun compte de la générosité de son frère ; tout ému de l'affront qu'il a essuyé, il songe de nouveau à le renverser.

Le sujet n'est pas difficile. L'élève trouve les développements nécessaires dans les explications données en classe et dans son imagination.

Les connaissances *historiques* des élèves peuvent être largement mises à profit pour établir un lien entre le passé lointain et le présent ou du moins un passé plus proche. Nous ne nous contenterions pas de rappeler la retraite de Russie et de comparer Xénophon au maréchal Ney faisant le coup de fusil. Nous voudrions voir les rapprochements historiques se multiplier et porter sur des détails. Prenons, par exemple, le premier chapitre de l'*Anabase* (1).

a) Au début, nous voyons Cyrus le Jeune contester le trône à son frère Artaxerxès, se révolter et engager contre lui une guerre fratricide. Si nous demandons aux élèves de nous citer un fait historique analogue, ils songeront tout d'abord, comme ils étudient, en quatrième, l'histoire de Belgique, à la querelle des d'Avesnes et des Dampierre. Ce rapprochement ne sera certes pas à rejeter, bien que nous assistions ici à une lutte entre demi-frères. Peut-être des élèves se rappelleront-ils la guerre que Robert de Normandie, exclu de la succession paternelle, soutint contre son frère cadet, Guillaume II, *le Roux*. Peut-être d'autres encore, à supposer qu'ils aient vu avec quelques détails certains règnes, trouveront-ils dans la biographie d'Othon le Grand les éléments d'un bon parallèle. La naissance d'Othon est antérieure à l'avènement de son père au trône, tandis que celle de Henri lui est postérieure. Leur mère Mathilde favorise Henri, qui veut succéder à son père. Othon le bat et lui pardonne sur les instances de sa mère, ce qui n'empêche pas l'ambitieux de se révolter encore deux fois.

b) Parysatis préfère son fils Cyrus, comme Marguerite a préféré les enfants du second lit, les Dampierre ; de même encore, notre

(1) Nous nous sommes surtout inspiré du commentaire de Hansen.

duchesse de Brabant, Alix de Bourgogne, a préféré son fils, Jean, et Mathilde son cadet, Henri.

c) Les colonies grecques établies sur les côtes sont exposées aux attaques des peuples de l'intérieur : ainsi, encore de nos jours, les Européens ont-ils à se défendre, sur le sol de l'Afrique, contre les attaques des indigènes.

d) Proxène, Sophénète et Socrate sont des chefs de bandes prêts à batailler, dès qu'ils y trouvent quelque chose à gagner : tel fut le fameux George Frundsberg, chef des lansquenets.

e) L'armée de Cyrus se compose de mercenaires et d'indigènes. Les enrôlements faits par les Anglais pendant la guerre de Crimée pour la formation de légions allemandes, italiennes et suisses, offrent, avec les enrôlements des Grecs, de nombreux points de comparaison. Mais ces détails seront peut-être peu connus des élèves : il est préférable de prendre comme exemple la composition des armées à l'époque de la guerre de Trente ans.

Qu'il faille partout et toujours faire ces rapprochements, nous ne le demandons pas ; mais nous pensons qu'il y a grand profit à ne pas les négliger, quand l'occasion s'en présente naturellement et aisément. Le professeur de grec et le professeur d'histoire devraient se prêter ici un mutuel secours en se partageant ce travail dans leurs cours respectifs.

Pour la *géographie*, la concentration est plus facile. L'étude de la marche des Grecs amène une répétition indirecte d'une partie du cours de géographie, en 5^e, où les élèves ont vu l'Asie.

Restent la *religion et la morale*. La Mésopotamie éveille chez les élèves des souvenirs dont nous devons profiter, et Xénophon s'attache trop à nous faire connaître les hommes, à nous découvrir à fond sa personne, à étaler à nos yeux sa piété minutieuse, pour que nous ne l'expliquions pas au point de vue moral et chrétien.

Si nous pouvions encore compter, comme à Giessen, sur le concours du professeur de dessin, nous demanderions qu'il fit dessiner des objets qui auraient été expliqués aux élèves, par exemple, un casque, une cuirasse, un char à faux, etc.

LE RÔLE DE LA PRÉPARATION COMMUNE ET DE LA LEÇON DE LECTURE PROPREMENT DITE.

Nous pourrions, à la rigueur, nous borner aux conseils que nous avons donnés dans les pages précédentes ; mais nous craignons que les jeunes maîtres ne les trouvent encore insuffisants et ne soient embarrassés par des difficultés que nous n'avons pas résolues directement. En effet, quand l'élève aborde l'*Anabase*, il est arrêté par un

vocabulaire *tout nouveau*, à moins qu'on n'ait eu soin de se servir, dans les exercices lexigraphiques, des mots employés par Xénophon, et il se heurte à quantité de faits grammaticaux qu'il ignore. Dans de telles conditions, si le professeur ne procède pas avec beaucoup de méthode, il disséquera et morcellera l'auteur dans une étude purement formelle; il écrasera les élèves sous la masse rebutante d'explications portant tour à tour sur les mots, les formes et les règles de la syntaxe, et il détournera leur attention du fond : l'*Anabase* deviendra un vrai recueil d'exercices lexicologiques et grammaticaux.

Que faut-il donc faire ?

Tout d'abord, observer une *juste mesure* dans les explications. En fait de grammaire, qu'on se garde de résoudre, dès les premières leçons, toutes les difficultés : il y en a, en effet, sur lesquelles il convient de glisser, parce qu'on peut traduire le texte et le comprendre, sans s'en rendre compte. On remet cette étude au moment où les élèves seront plus avancés. Quant au vocabulaire, on ne fait retenir que les mots qui se rencontrent *le plus souvent* dans l'auteur.

Ensuite, il importe de bien *diviser les difficultés*. A cet effet, nous avons à faire deux exercices distincts : d'une part, la préparation commune ; d'autre part, l'interprétation.

Dans la *préparation faite en commun* (1), le professeur, tout en exposant ou en interrogeant, donne la signification des mots nouveaux, explique les formes et la construction, résout certaines difficultés grammaticales ou même réelles. Au début, il fait traduire le passage par un élève, de préférence par un des meilleurs ; plus tard, il renonce à cette traduction, qu'il donne comme devoir à domicile ; mais il maintient, pour le reste, la préparation.

L'élève note dans un cahier *ad hoc* les mots nouveaux et leurs significations. Ces mots sont, d'ordinaire, écrits au tableau noir, les substantifs et les adjectifs au nominatif, les verbes à la première personne du présent de l'indicatif. Cette précaution ne dispense nullement le professeur de contrôler avec soin les cahiers, parce que des fautes s'y glissent facilement.

De retour chez lui, l'élève revoit son cahier de préparation et s'exerce à la traduction du texte préparé.

Grâce à la préparation commune, la *leçon de lecture* se trouve considérablement allégée. En effet, le lendemain, nous ne revenons sur les faits grammaticaux expliqués dans la préparation commune, que si nous nous voyons obligé de le faire ; nous tâchons donc de nous borner aux explications nécessaires à l'intelligence du sens ou à la bonne traduction.

(1) Voir Hansen, *Lehrerkommentar*, p. 17.

Notre leçon de lecture proprement dite est-elle terminée, nous relevons immédiatement, ou, si le temps nous a manqué, dans une heure spéciale, les faits grammaticaux les plus saillants; nous les expliquons, et nous les faisons appliquer, si nous le jugeons nécessaire. Après un certain nombre de leçons, nous les groupons pour en faire l'objet d'une répétition.

En procédant de la sorte, nous obtenons une leçon d'explication et de traduction qui reste *une*, en ce sens que, l'ayant débarrassée le plus possible des explications grammaticales, nous concentrons l'attention des élèves non sur des mots, mais sur des pensées, sur le fond même; nous lui présentons le passage à étudier comme formant un tout; nous lui apprenons à le comprendre et à l'apprécier comme *œuvre littéraire*.

A la *leçon suivante*, nous interrogeons, pendant quelques minutes, sur le vocabulaire, sur certains faits grammaticaux et sur les idées, et nous faisons retraduire le passage; telle est, du moins, la règle, pendant assez longtemps; plus tard, nous nous contentons du résumé, si le passage est facile.

Certains professeurs exigent la reproduction textuelle de la bonne traduction: ils ont tort; car l'élève la récite par cœur, ou bien, si sa mémoire est infidèle, il traduit péniblement, en cherchant les mots et les expressions; il prend alors, à son insu, l'habitude d'un style maniéré.

EXERCICES DE SYNTHÈSE OU DE RÉPÉTITION.

Il est à recommander de varier et de multiplier les répétitions. Tantôt, on reprend la traduction d'un ou de plusieurs chapitres, afin que l'élève acquière une impression d'ensemble nette et précise. Tantôt, on fait un exercice de vocabulaire, qui permet au professeur de s'assurer si les élèves ont retenu les mots, les expressions et les tournures de l'auteur; on les présente alors dans un groupement intéressant, réel ou étymologique, selon le cas. Tantôt, on groupe les faits grammaticaux. Tantôt, on fait résumer un ou plusieurs chapitres: on s'attache à la suite et à l'enchaînement des idées. Tantôt, on synthétise tout ce qu'on a appris sur un personnage, sur un pays, sur certaines institutions, sur l'auteur, etc. A cet effet, les élèves ont un cahier où, sous chaque rubrique, ils notent les passages saillants, comme aussi l'un ou l'autre détail.

Ces répétitions se font à des moments propices, quand la matière s'y prête le mieux. Il est cependant à remarquer que les répétitions portant sur le vocabulaire doivent se faire plus souvent, sans attendre qu'on ait vu un trop grand nombre de mots.

Si l'on applique ces conseils au premier chapitre, on pourra faire les répétitions suivantes.

1. a) *Vocabulaire réel* (1). Par exemple : la famille : μήτηρ, παῖς, πρεσβύτερος, νεώτερος, ἀδελφός. — La terre : γῆ, πεδίου, χώρα, κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν, Ἑλλήσποντος (à décomposer), Χερρόνητος (id.) — La monnaie : χρυσίον, χρήματα, δαρικαί, δαπανᾶν, συμβάλλεσθαι. — L'armée : στρατεύμα, δυνάμεις, ἀθροίζειν, συλλέγειν, συλλογέ, ἀπαράτκηνος, στρατιώτης, ὁπλίτης, ξένος, μισθός, στρατηγός, φρούραρχος, φυλακή, etc.

Adverbes de temps : τότε, τὸ ἀρχαῖον, πρόσθεν, μήποτε.

Verbes de mouvement : ἔρχεσθαι, ἀπέρχεσθαι, ἀναβαίνειν, ἀφικνεῖσθαι, παρῆναι, παραγίγνεσθαι, ἀποπέμπειν, μεταπέμπεσθαι.

b) *Vocabulaire étymologique*. Par exemple : τελευτή, τελευτᾶν — βασιλεὺς, βασιλεία, βασιλεύω — πόλις, πολιορκεῖν — ἀρχή, ἀρχεῖν, ὑπάρχειν, φρούραρχος, ἀρχαῖον — πέμπειν, ἀποπέμπειν, μεταπέμπεσθαι — ἐπιβουλή, ἐπιβουλεύειν, etc.

2. *Grammaire* (2). — *Lexigraphie* : a) διατιθεῖς, δεδομένοι, δοθῆναι, δίδωσιν, ἀφειστήκεσαν, κατίστη, δύνηται, ἰδύνατο, ἀπέδειξε, ἠγάσθη, etc.

b) γίνονται, γιγνομένοι, συγγενόμενος, περιγινόμενος, παρσγενέσθαι — ἀναβαίνει, ἐνέβη — λαβών, ὑπολαβών, λαβόντα, λαβόντας, λάβοι, λαμβάνειν, συλλαμβάνει — προαισθόμενος, ἤσθάνετο — διαβάλλει, συνέβαλλοντο, ἐξέβαλεν — ἀπῆλθε, ἔλθειν, ἔρχεται — ἐκπεπυκνότες, etc.

Syntaxe. Prépositions. a) ἀπὸ τῆς ἀρχῆς, ἀπὸ τούτων τῶν χρημάτων — ἐκ βασιλείας δεδομένοι, τοὺς γιγνομένους θασμούς ἐκ τῶν πόλεων, ἐκ Χερρόνητου ὁρμώμενος.

b) ἐν ταῖς πόλεσι, ἐν Μιλήτῳ, etc.

c) εἰς πεδῖον ἀθροίζονται, κατίστη εἰς τὴν βασιλείαν, συνεβάλλοντο χρήματα εἰς τὴν τροφήν, μισθὸν εἰς ξένους, εἰς τετρακισχιλίου, εἰς Πισίδας στρατεύεσθαι.

d) ἔσται ἐπὶ τῷ ἀδελφῷ, ἀποπέμπει ἐπὶ τὴν ἀρχήν.

e) παρὰ βασιλείας, παρ' ἑαυτῷ.

f) ἀφικνεῖτο πρὸς αὐτόν, τὴν πρὸς ἑαυτὸν ἐπιβουλὴν, ἀφειστήκεσαν πρὸς Κύρον, πρὸς βασιλεία πέμπων, καταλύσαι πρὸς τοὺς ἀντιστασιώτας.

On trouve encore les prépositions ἀντί, πλὴν, σύν, ὑπέρ, ὑπό, etc.

Voulût-on varier les répétitions portant sur le vocabulaire, la lexicographie et les prépositions, on pourrait les présenter, de temps à autre, sous la forme de petits thèmes oraux : on combine alors, sans en avoir l'air, plusieurs exercices.

L'article. § 3 ὁ δέ. § 7 τοὺς μὲν... τοὺς δέ. — § 2 ὁ Κύρος, § 6 βασιλεία. — § 7 τοῦ ἀθροίζειν στρατεύμα. — § 5 τῶν παρὰ βασιλείας, τῶν παρ' ἑαυτῷ βαρβάρων, § 8 τὴν πρὸς ἑαυτὸν ἐπιβουλὴν, § 10 τῶν οἰκοι ἀντιστασιωτῶν, § 9 ἐν Χερρόνησῳ τῇ κατ' ἀντιπείρας Ἀδύδου. — § 1 τῷ παῖδι ἀμφοτέρω, § 9 τόνδε τὸν τρόπον, τούτων τῶν χρημάτων, τοῦτο τὸ στρατεύμα.

(1) Dans cet exercice, il faut, de préférence, se placer au point de vue de la version.

(2) Voyez Hansen, *Lehrerk.*, p. 52 et suiv. ; Matthias, art. cité, p. 66.

(Sens possessif.) § 1 τοῦ βίου, τῶ παιδε, § 2 τῶν Ἑλλήνων, § 3 τὸν ἀδελφόν, ἡ μῆτηρ, τὴν ἀρχήν, § 4 ἐπὶ τῷ ἀδελφῷ, etc.

L'accusatif. § 2 αὐτὸν σατράπην ἐποίησε, στρατηγὸν αὐτὸν ἀπέδειξε. § 10 αἰεὶ αὐτὸν μισθόν. § 9 ὠγέλει τοῦ; Ἑλλήνας. — § 6 τὸ ἀρχαῖον. § 8 οὐδέν. § 9 τόνδε τὸν τρέπον.

Le génitif. § 2 ἄρχοντα αὐτῶν, § 8 ἄρχειν αὐτῶν. § 10 περιγεγόμενος τῶν ἀντιστασιωτῶν. § 10 δέεται αὐτοῦ. § 5 τῶν βαρβάρων ἐπεμείλειτο. § 1 Δαρείου καὶ Περσέτιδος γίνονται παῖδες (*Mercurius Jove et Maia natus erat*). — § 6 ἦσαν Τισσαφέρνης (*Gallia est Ariovisti*). — § 10 τριῶν μηνῶν μισθόν (*gen. qual.*). — § 5 ὅστις τῶν (*gen. part.*)

Le datif. § 8 (cf. §§ 9 et 11) Τισσαφέρνηι πολεμοῦντα, § 6 ἐπιβουλεύοντος... ταῖς πόλεσιν. § 9 τοῦτω συγγεγόμενος. § 8 συνέπραττεν αὐτῷ. § 10 αὐτῷ συμβουλεύεται. — § 9 τρεφόμενον... αὐτῷ (*dat. com.*).

Le verbe. — *Le moyen.* § 2 Κῦρον μεταπέμπεται (fait venir auprès de lui). § 3 ἐξαίτησάμην (ayant sollicité son acquittement *comme une faveur personnelle*, Duerrbach). § 6 συλλογὴν ἐποιεῖτο (le sujet apporte à l'accomplissement de l'action toute son activité et toutes ses ressources).

Les temps. § 1 γίνονται (*présent historique*). § 6 ἦσαν (avaient appartenu). § 2 ἐποίησε (*fecerat*), ἀπέδειξε (*constituerat*). § 9 ἡγάσθη (*aor. inchoatif*).

Les modes. — Propositions énonciatives. § 3 διαβάλλει τὸν Κῦρον ὡς ἐπιβουλεύει.

Propositions finales. § 5 ὡς ἱκανοὶ εἶησαν. § 6 ὅπως λάθοι. § 4 ὅπως μήποτε ἴσταί... βασιλεύσει.

Propos. consécutives. § 5 ὥστε αὐτῷ φίλους εἶναι, § 8 ὥστε ἤχθετο.

Propos. temporelles. § 1 ἐπεὶ ἠθύνει. § 3 ἐπεὶ ἐτελεύτησε Δαρεῖος. § 4 ὡς ἀπῆλθε. § 10 πρὶν ἂν συμβουλεύεται.

Propos. hypothétiques. § 4 ἔν δύνηται.

Propos. relatives. § 5 ὅστις ἀρκενοῖτο. (§ 8 ἐκ τῶν πόλεων ὧν Τισσαφέρνης ἐτύγχανεν ἔχων.)

L'infinitif. § 1 ἐβούλετο τῷ παιδε παρῆναι. § 8 ἐνόμιζε... δαπανᾶν. § 6 παρήγμις... λαμβάνειν, § 11 ἐκίλευσε... παραγενέσθαι... ἰλθεῖν, § 8 ἤξιον δοθῆναι, § 10 δέεται μὴ καταλύσαι.

Le participe. § 2 ἔχων, λαβὼν (avec). § 7 ὑπολαβὼν συλλέξας. § 8 ἀδελφός ὢν. § 4 μολοῖσα. § 7 προαισθόμενος; βουλευομένους. § 8 αὐτῶν πολεμοῦντων (*gén. abs*)

§ 2 παρὼν ἐτύγχανε. § 8 ἐτύγχανεν ἔχων. § 9 et § 10 ἐλάνθανε τρεφόμενον.

Les conjonctions et les particules. Α) ὡς 1^ο devant un adjectif, un participe (excepté le participe futur) et un génitif absolu : § 2 ὡς φίλον, § 11 ὡς βουλόμενος, § 10 ὡς περιγεγόμενος ἄ, § 6 ὡς ἐπιβουλεύοντος, § 11 ὡς πράγματα πασχόντων τῶν Πισιδῶν.

2^ο Devant le participe futur : § 3 ὡς ἀποκτενῶν, § 11 ὡς πολεμήσων.

3^ο Avec un superlatif : § 6 ὡς μάλιστα. (cf. ὅτι ἀπαρασκευότατον et ὅτι πλείστους καὶ βελτίστους.)

4° = *ut* : § 5 ὡς ἱκανοὶ εἴησαν.

5° = *εἰ* : § 4 ὡς ἀπῆλθεν.

6° = *ὅτι* : § 3 διαβάλλει ὡς ἐπιβουλεύοι.

b) § 1 μὲν... δέ, δέ, § 2 et § 5 καὶ... δέ, § 6 καὶ γάρ, § 2 οὖν, § 4 μὲν δέ.

Bien que nous n'ayons pas voulu être complet, les faits syntaxiques relevés sont déjà fort nombreux, voire même beaucoup trop nombreux pour que le professeur puisse songer à les étudier *tous*. Abstraction faite des points qui sont élucidés en vue de la traduction et de l'intelligence d'un passage, il est à recommander de s'en tenir à l'une ou à l'autre théorie dont on trouve un nombre de cas suffisant dans ce premier chapitre. Ainsi, nous nous bornerions à étudier l'emploi de l'article et la conjonction ὡς; dans un autre chapitre, si nous trouvions plusieurs nouveaux cas d'accusatifs, nous les rapprocherions de ceux que nous avons rencontrés précédemment, et nous en ferions une synthèse. Avant d'aborder la lecture de l'*Anabase*, le professeur doit donc voir les ressources que présente chaque chapitre pour l'étude de telle ou telle partie de la syntaxe, et déterminer l'ordre qu'il suivra dans cet enseignement occasionnel.

Il convient, après l'exposé d'une théorie, de s'assurer si les élèves peuvent en faire l'application dans un petit thème de reproduction.

Rien n'empêche, évidemment, que, si l'on renonce à une synthèse, on ne fasse quelques questions récapitulatives, telles que : a) Comment se traduit *συγχάσας* accompagné d'un participe ? *Id.* pour *λαοθάσας*. — b) Avec quel cas se construit *ἄρχων* ? — c) Quelle est la valeur du moyen dans *Κύρον μεταπέμπεται*, dans *ἐξαιτησμένον*, dans *συλλογὴν ποιεῖτο* ? — Ces questions ne sont qu'une répétition pure et simple, sans difficulté aucune pour l'élève ; mais nous trouverions tout à fait déplacé qu'on insistât, dès le premier chapitre, sur l'emploi de l'optatif ou du subjonctif.

Le travail de synthèse grammaticale que nous avons essayé sur le premier chapitre, peut porter sur plusieurs chapitres ou même sur tout un livre, comme l'ont fait Matthias, dans son commentaire, et Bachof, dans son excellente édition.

3. *Résumé*. — Le résumé du premier chapitre ne présente aucune difficulté ; car, pour le traduire et l'expliquer, le professeur a dû le diviser en ses parties principales, qu'il a étudiées en autant de leçons distinctes. Tout en passant d'une partie à l'autre, il a résumé ce qu'il venait de voir, en sorte que la synthèse générale du premier chapitre s'est trouvée toute préparée, quand il est arrivé à la fin.

Selon toute probabilité, le professeur aura donc divisé, comme suit, ce premier chapitre.

§ 1-3. Introduction : causes de la rupture entre Cyrus et Artaxerxès.

a) Darius malade veut avoir près de lui ses deux fils (§ 1-2). b) Il

meurt. Artaxerxès lui succède. Il fait arrêter Cyrus le jeune, accusé de conspiration par Tissapherne. Parysatis, leur mère, fléchit le grand roi (§ 3).

§ 4-11. Cyrus forme le projet de renverser son frère.

a) Il est assuré du concours de sa mère ; il s'attache adroitement les envoyés de son frère, et il veille à la bonne instruction de ses troupes indigènes (§ 4-5).

b) Recrutement de mercenaires grecs (§ 6-11). a) Cyrus recrute des mercenaires pour protéger les villes grecques et faire le siège de Milet (§ 6-8). b) Cléarque réunit dans la Chersonèse un second corps de mercenaires pour Cyrus (§ 9). c) Aristippe entretient des troupes pour Cyrus dans la Thessalie (§ 10). d) Proxène, Sophénète et Socrate recrutent des troupes sous d'autres prétextes (§ 11).

Le chapitre étant étudié en entier, le professeur questionne rapidement les élèves pour en déterminer les idées principales, comme nous venons de les donner ; puis, passant à la synthèse générale, il arrive aisément à résumer le tout en deux points : a) causes de la rupture entre Cyrus le jeune et son frère Artaxerxès ; b) préparatifs secrets de Cyrus.

4. *Empire des Perses*. — Comment les Grecs désignent-ils les Perses ? — Qui hérite du trône en Perse ? — L'ordre de succession est-il assez fixe pour exclure les dispositions prises par le détenteur du pouvoir ? — Non. Parysatis espérait arracher à Darius une déclaration en faveur de Cyrus. — Connaissez-vous un précédent dont Parysatis pouvait s'autoriser ? — Si les élèves ont étudié l'histoire de l'Orient, ils se rappelleront Xerxès, que Darius, sur les instances d'Atossa, avait désigné de préférence à son aîné Artabazanès, né de sa première femme avant son avènement au trône. — Tous les peuples compris dans le vaste empire des Perses sont-ils soumis⁽¹⁾ ? — Prouvez votre réponse par un passage. — Comment l'empire est-il divisé ? — Citez deux satrapes. — Que comprenait chacune de ces satrapies⁽²⁾ ? — Qui fixe l'étendue d'une satrapie ? — Prouvez votre réponse. (Voyez § 6 et § 8). — Quelles sont les fonctions du satrape⁽³⁾ ? — Prouvez votre réponse. — N'ont-ils pas certaines fonctions militaires ? — En quoi consistent-elles⁽⁴⁾ ? — De quelles

(1) Non. Les Pisidiens ne le furent jamais complètement ; ils ne cessèrent de désoler les habitants de la plaine.

(2) La satrapie de Cyrus comprenait la Lydie, la Grande Phrygie et la Cappadoce. Tissapherne était satrape de Carie et exerçait des droits de souveraineté sur les villes d'Ionie.

(3) Ils font surtout rentrer les impôts et les envoient au roi (§ 8).

(4) Levée et instruction des troupes (πολεμὴν ἱκανοί, § 5).

troupes disposent-ils (1)? — Comment appelle-t-on les commandants de place?

Qui surveille l'administration des satrapes (2)?

Les satrapes vivent-ils en paix entre eux? — Que pense le grand roi de leurs querelles? — Quelle conclusion pouvez-vous tirer de ce sentiment du roi (3)?

Qui passe en revue chaque année les troupes de plusieurs satrapes? — Où se fait la revue des troupes du ressort de Cyrus?

Quelle est la monnaie en circulation? — D'où vient ce nom? — Que vaut-elle? — Évaluez donc en francs la somme que Cyrus remet à Cléarque.

5. *Artaxerxès*. — De qui est-il le fils? — Quel est son caractère? — A en juger uniquement par le récit de Xénophon, Artaxerxès est un fils soumis, un frère généreux, un monarque imprudent et aveugle; au fond, c'est un prince faible, manquant d'énergie.

6. *Parysatis*. — Femme intrigante, qui joue à la cour un rôle important.

Dans le numéro de mars, nous esquisserons les répétitions sur Cyrus, Tissapherne, la Grèce et Xénophon, considéré comme historien et écrivain.

Hâtons-nous de le dire. Il est évident que les répétitions sur le fond sont particulièrement intéressantes, quand la matière vue est assez étendue; mais elles demandent, surtout au début de l'interprétation de l'*Anabase*, à être préparées peu à peu, au fur et à mesure de la lecture, tant pour habituer l'élève à s'attacher aux idées que pour faire une heureuse diversion à l'étude des mots et des règles de la grammaire. Il y a plus. Tous les points ne sont pas à relever à la fin d'un seul et même chapitre. Ainsi, nos questions sur Parysatis et sur Tissapherne ont aussi leur place marquée au moment où le professeur revoit les paragraphes qui s'y rapportent, avant d'aborder les suivants.

Inutile d'ajouter que les répétitions sont orales et doivent être menées vivement. Malgré l'effort qu'elles réclament de la part des élèves, elles leur plaisent beaucoup, comme nous l'avons toujours constaté, et elles provoquent en classe une vive émulation.

(1) De milices provinciales (§ 5) et de troupes mercenaires (§ 2 et § 6). En effet, d'une part, bien qu'il ne soit pas de règle de reconnaître aux satrapes un pouvoir militaire, nous les voyons souvent, en fait, commander les troupes de leur ressort : tel est le cas pour Tissapherne et même pour Cyrus; car ce n'est pas comme *κέρωνες* qu'il a ici des troupes. D'autre part, au § 2, il est question de l'escorte de Xénias, et, au § 6, de Grecs mercenaires répartis dans les diverses garnisons.

(2) Des *ἐπιδόται* envoyés par le roi (§ 5).

(3) Sa faiblesse, puisqu'il est content de voir son frère assouvir son ambition dans ces démêlés, y consumer ses ressources, et s'occuper dans les contrées lointaines.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

Auteurs chrétiens et païens. Collection de classiques latins comparés, publiée sous la direction de M. l'abbé GUILLAUME, curé-doyen de Beauraing. — Première série. Morceaux choisis, à l'usage de la quatrième. Partie de l'élève et partie du maître, 2 vol. de 396 et 425 pages. Desclée, De Brouwer et Cie, 1895. Prix : 2 et 4 frs.

Quand même nous aurions envie de prendre parti dans le débat qu'ont soulevé ces deux volumes et les brochures de M. l'abbé Guillaume, l'espace qui nous est réservé, nous empêcherait de le faire. Aussi nous en tiendrons-nous à l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Si l'on veut faire étudier les auteurs chrétiens, il faut leur accorder une place honorable; il faut, selon le mot d'Horace, qu'ils n'aient pas l'air de tenir, au milieu des auteurs païens, la même place qu'une « musique discordante, des parfums grossiers et du miel de Sardaigne, au milieu d'un succu-

lent festin qui pouvait s'en passer », *ut inter gratas mensas...* Partisan de l'étude des auteurs chrétiens, nous applaudissons donc à l'entreprise de M. Guillaume et de ses collaborateurs, qui ont voulu fournir enfin le moyen d'introduire *sérieusement* ces auteurs dans les classes. La tâche était bien difficile, car c'est dans une littérature peu connue des humanistes, peu étudiée au point de vue qui nous occupe, que M. Guillaume a dû puiser les éléments de son livre.

Exposons d'abord son plan. La partie de l'élève commence par une préface, intitulée : *Les Humanités chrétiennes*. C'est un rapport présenté à un Congrès, une œuvre de polémique, qui est au-dessus de la portée des élèves et qu'il était opportun de réserver pour la partie du maître. Le volume contient 53 morceaux tirés de 23 auteurs chrétiens, depuis S. Cyprien jusqu'au Père Possevin (xvi^e siècle), et 37 morceaux tirés de 17 auteurs païens depuis Caton l'Ancien jusqu'à Macrobe. Pour

chaque auteur, il y a une introduction : notice sur sa vie, liste de ses ouvrages, jugement sur son style et son génie, tirés de divers critiques modernes, plus ou moins autorisés. Les textes sont accompagnés de notes nombreuses. La partie du maître débute, elle aussi, par une préface de 49 pages, sorte de manifeste, où M. Guillaume expose ses idées, et par un index bibliographique de six pages, qui donne, *sans ordre*, une liste incomplète, malgré sa longueur, d'ouvrages relatifs à la littérature et à la civilisation chrétiennes. Ce volume renferme la traduction de tous les morceaux, des études de style et des tableaux de l'état social ou littéraire d'une époque. Ces études sont ou originales ou, plus souvent, empruntées à des auteurs de mérite divers. La traduction des textes chrétiens est neuve et elle est bonne; celle des textes païens est presque toujours empruntée, ce qui n'est pas un défaut d'ailleurs. Les notices et jugements sont repris ici *inutilement* et augmentés d'extraits nouveaux.

Voilà le livre. Nous examinons le système sur lequel est basé le choix des morceaux, puis le texte, enfin le commentaire.

L'auteur veut faire appliquer ou du moins donne le moyen d'appliquer sans cesse la *méthode de comparaison*. Dans ce volume, il a cherché à rapprocher ou à opposer autant que possible la littérature païenne et la littérature

chrétienne. Il se propose, dans une seconde série, de mettre en parallèle des ouvrages complets, tels que le *De vita beata* de Sénèque et celui de S. Augustin. La partie du maître donne quelques spécimens de ces études comparatives, et M. Guillaume a eu l'heureuse idée de reproduire aussi quelques morceaux français qui s'y prêtent. La méthode est excellente, mais nous ne voudrions pas l'imposer partout et toujours. Sans doute, le professeur reste libre, mais l'auteur n'a-t-il pas été entravé dans son choix? La préoccupation louable de relever la littérature chrétienne n'a-t-elle pas conduit bien des fois, dans le choix des morceaux et dans le commentaire, ainsi que dans l'introduction, à trop rabaisser les païens? N'a-t-on pas souvent laissé ce que ceux-ci offraient de meilleur, pour prendre ce qui se prête le mieux à la comparaison? Il faut avouer que les païens sont assez mal partagés. De Cicéron, on a pris un morceau sur l'*immortalité*, de César on cite un chapitre sur les *druides*, et de Tacite un passage sur les *juifs*, et ainsi de suite. On pouvait mieux choisir. Que la tendance se fasse jour dans le livre du maître, nul ne s'en plaindra : on peut trouver que c'était même nécessaire, pour réagir contre d'anciennes préventions. Mais il fallait se garder — M. Guillaume y a-t-il bien réussi? — d'exagérer en sens contraire. Quoi qu'il en soit, tout ce qui peut ressembler au parti pris, à un

plaidoyer, doit être banni du livre de l'élève. Nous ajouterons que les dissertations et les morceaux oratoires peuvent sembler trop nombreux : à la quatrième conviennent surtout les narrations et les lettres. Cela dit, il faut reconnaître que M. Guillaume nous présente une fort belle série de passages tirés de la littérature chrétienne : la plupart ont une grande valeur littéraire, tous sont propres à former l'esprit et le cœur.

Les textes ont trop souvent le tort grave, plus grave que ne paraît le croire M. Guillaume (p. xvi), de ne pas être empruntés aux meilleures éditions. Il ne s'agit pas de discuter les variantes, ce qui n'est pas l'affaire des classes, mais de donner le texte le plus correct.

Le *commentaire* contient des notes grammaticales, littéraires, morales et historiques. Plusieurs de ces notes sont trop polémiques, et devaient être réservées à la partie du maître, où il suffisait d'indiquer la page et la ligne à laquelle elles se rapportent. Elles concernent la langue et l'étude des auteurs chrétiens. Il y en a de fort intéressantes. C'est ainsi qu'à la page 53, n. 10, on montre avec raison que telle construction du latin vulgaire et archaïque, adoptée au iv^e siècle par la langue littéraire, fut *préférée* par les auteurs chrétiens, parce qu'ils tenaient avant tout à être entendus de tous (*quod*, au lieu de l'infinitif et l'accusatif, les prépositions au lieu des cas).

La partie la plus difficile, c'étaient les notes grammaticales. Ici, il n'y avait pour ainsi dire pas de modèles. La grammaire des auteurs latins postérieurs au 11^e siècle de notre ère n'est pas faite et il sera toujours malaisé de la faire. En Allemagne et en France, les latinistes sont occupés actuellement à étudier la langue des écrivains latins du 11^e au 16^e siècle, et le travail n'est qu'ébauché. Il sera même difficile de synthétiser les nombreux travaux spéciaux qu'on publie tous les jours ; en effet, depuis le 1^{er} siècle la langue latine reprend son évolution arrêtée à l'époque classique ; elle subit à la fois une foule d'influences (grec, christianisme, provincialismes, archaïsmes, langue vulgaire) et elle se transforme sans cesse, si bien qu'on ne peut plus guère parler d'une grammaire commune et fixée ; chaque auteur parle sans doute le latin de son temps, mais il le modifie suivant son goût et son génie et selon les influences qui ont le plus d'empire sur lui. Dans son ensemble, le latin post-classique finit par différer très notablement du latin classique, et c'est là, à notre sens, le plus grand obstacle que rencontre l'étude des auteurs chrétiens. Ils écrivent une langue qui se distingue plus de la langue de Cicéron et de César que ne le pense M. Guillaume (p. xlv), et celui-ci a tort de vouloir retrouver dans les classiques la plupart des particularités de la langue post-classique (emploi de *ille*, *habere*,

etc.); une bonne syntaxe (celle de Riemann, par exemple) lui aurait montré que des tournures semblables peuvent avoir des sens différents. M. Guillaume oublie aussi trop, quand il parle de *langue chrétienne* ou analytique et de langue païenne ou synthétique, que les écrivains chrétiens se servaient de la langue de leur temps : leur *grammaire* est à peu près celle des païens, leur *vocabulaire* est le même, sauf les termes religieux. C'est le *style* seul qui diffère, parce que les idées diffèrent.

Nous n'exigeons pas que M. Guillaume ait surmonté toutes les difficultés qu'il a rencontrées sur son chemin, et pourtant cela est nécessaire dans un livre *classique*. Le commentaire grammatical, qui renferme beaucoup de notes excellentes, nous paraît assez inégal : il n'a pas de plan suivi, les difficultés sont tantôt abordées, tantôt passées sous silence, et l'on peut relever un certain nombre de choses inexactes ou superflues et par conséquent nuisibles. Le prochain volume marquera sans doute un progrès sous ce rapport.

On fera peut-être bien de reculer jusqu'à la classe de quatrième l'étude des auteurs chrétiens. Ce serait jeter le désordre dans l'esprit des commençants que de mêler, dès le début, le latin de toutes les époques. A la vérité, depuis qu'on a renoncé à faire écrire le latin et qu'on se borne à le faire lire et comprendre, le mélange des auteurs différents par le mérite et par le temps ne présente plus

aucun danger ; ce soin méticuleux avec lequel la pédagogie proscrivait naguère encore les auteurs dont la langue n'est pas pure, n'a plus la même raison d'être et la variété devient un attrait de plus. Mais au début, il faut être plus sévère et il faut commencer par donner une base solide dans les classes de grammaire. Nous ajouterons que l'enseignement des auteurs chrétiens, tel que le veut M. Guillaume, fait aussi une trop grande place à la partie littéraire, pour qu'il convienne de le commencer dès la première année.

Enfin nous sommes persuadés que M. Guillaume ne veut nullement faire de son livre l'*unique* base de l'enseignement en quatrième. La lecture de César ne peut être abandonnée et les *Classiques comparés* pourront y être ajoutés très utilement comme chrestomathie. En ce genre, il n'y en a pas de meilleure. Ce sera au professeur de choisir les morceaux les plus convenables et de laisser les autres ; il trouvera ici un choix très riche de 90 passages, tirés de 40 auteurs estimables, aussi intéressants que variés par les sujets et par le temps ; il pourra se dispenser de dicter des versions, suivant une antique habitude qui présente beaucoup d'inconvénients.

Nous avons voulu donner une idée exacte du livre de M. Guillaume, et nous avons critiqué sincèrement ce qui nous a paru devoir l'être. Après ces critiques, il est juste d'ajouter que l'œuvre de M. Guillaume est recomman-

dable à plus d'un titre : ces deux volumes sont neufs et variés quant au choix des extraits d'auteurs chrétiens, riches en études historiques et littéraires, très instructives, et le commentaire mérite des éloges, malgré les défauts signalés plus haut. Nous concluons que les *Classiques comparés*, sans être toujours un guide tout-à-fait sûr, pourront rendre de grands services, pourvu que le professeur en fasse un bon usage. Nous espérons que la seconde édition sera refondue, corrigée et aussi allégée. Il y a des choses à changer, d'autres à retrancher pour obtenir un livre parfait, et le but de ces remarques est d'aider l'auteur dans une entreprise neuve et difficile, qui a toutes nos sympathies, et dans ses efforts que nous admirons : nous avons la conviction que la question si passionnément débattue sera résolue dès qu'on aura des livres classiques irréprochables.

J. P. WALTZING.

SÉNÈQUE. *Morceaux choisis extraits des Lettres à Lucilius et des Traité de morale.* Texte latin publié avec une introduction, des remarques et des notes, par P. THOMAS, Professeur à l'Université de Gand. Paris, Hachette et Cie, 1896. 296 pp. in-16.

Cette édition classique est destinée à la classe de Poésie des Lycées français. On ne peut qu'approuver les principes qui ont guidé M. Thomas dans le choix

des morceaux. Il n'a pris dans Sénèque « que ce qui peut servir réellement à l'éducation des jeunes gens, parler à leur cœur et à leur conscience, et s'y graver pour la vie », et parmi ces parties il a choisi les morceaux qui lui ont paru les plus agréables et les plus attrayants. « Ainsi, dit-il, notre chrestomathie présentera à la fois un intérêt moral et un intérêt psychologique et historique ».

L'Introduction comprend une notice serrée et exacte sur la vie et les œuvres de Sénèque.

Les Remarques résument en 137 paragraphes les particularités de la langue et du style de l'auteur. Résumé méthodique et complet, qui est du plus haut intérêt pour l'étude de la latinité du premier siècle de l'Empire.

Les notes en bas du texte guident l'élève dans les difficultés que le texte présente principalement au point de vue des *realia*.

Enfin, un appendice critique renseigne les professeurs au sujet des leçons diplomatiques ou des conjectures adoptées dans le texte.

En résumé, cette édition répond, à notre avis, parfaitement au but dans lequel elle a été entreprise.

P. WILLEMS.

Recueil d'Inscriptions Grecques par CHARLES MICHEL, professeur à l'Université de Liège. 1^{er} fasc. 192 pages. Bruxelles, Lamartin, 1897. Prix du fascicule : 5 frs. Souscription à l'ouvrage complet : 12 frs.

« *Le Recueil d'Inscriptions grecques,*

est-il annoncé sur la couverture de ce premier fascicule, est destiné à l'étude et à l'enseignement de l'histoire et des institutions de la Grèce ancienne jusqu'à la conquête romaine. »

M. Michel se propose donc de réunir en un volume les inscriptions qui présentent le plus d'importance pour l'étude de l'histoire et des institutions grecques et qui maintenant se trouvent éparpillées dans de nombreuses collections. Son but est à la fois pédagogique et scientifique; le recueil servira en même temps de manuel et de répertoire. Comme manuel il est destiné à être mis entre les mains des étudiants de l'enseignement supérieur; il leur offrira les textes que le professeur leur expliquera, soit pour exercer ses élèves à la lecture et à l'interprétation des inscriptions, soit pour éclairer quelque point important de l'histoire et des institutions grecques. Comme répertoire il viendra en aide à tous ceux qui voudront faire des études personnelles et les dispensera bien souvent de recourir à des collections plus volumineuses et plus rares. Telle nous semble être l'idée qui a inspiré le travail de M. Michel. L'utilité de l'entreprise est incontestable. Les recueils d'inscriptions grecques qui ont été publiés jusque maintenant, sont ou trop chers ou faits à des points de vue trop spéciaux pour pouvoir être d'un usage habituel dans nos universités.

Le premier fascicule comprend 226 inscriptions divisées en deux

grandes catégories : *Relations internationales* et *Lois et Décrets*. La première nous donne 1^o les traités, conventions, arbitrages; 2^o les lettres et rescrits de souverains. La seconde est subdivisée comme suit : 1^o Athènes; 2^o Tribus et dèmes de l'Attique; 3^o Colonies athéniennes; 4^o Mégaride et Péloponnèse; 5^o Grèce septentrionale. L'ordre général est donc l'ordre *réel* : à l'intérieur de chaque subdivision l'auteur suit la classification chronologique, ou, au besoin, l'ordre chronologique combiné avec l'ordre géographique.

Cette première livraison sera suivie, cette année encore, de deux fascicules qui achèveront le volume. « Ils contiendront avec la fin des *lois et décrets*, les autres documents administratifs et les principaux textes épigraphiques relatifs au culte et au droit privé. Une introduction, des index et des tables de concordance de toutes les inscriptions compléteront l'ouvrage qui formera un volume d'environ 600 pages. »

La publication de ces fascicules nous permettra de revenir sur le travail de M. Michel et de l'apprécier dans son ensemble. Notons que l'exécution typographique est fort soignée et fait honneur à l'imprimerie belge.

J. SENCIE.

EMILE SÉNART, membre de l'Institut, *Les castes dans l'Inde*. Paris, Ernest Leroux, 1896, in-12^o xxii-257 pages.

Quelques mots seulement sur ce livre, à bien des points de vue

remarquable, mais dont le sujet paraît étranger au programme du *Bulletin*. On ne peut pas le résumer, car tous les mots portent. Signalons seulement ce fait capital que d'après l'auteur, la caste hindoue, résultante d'actions et de réactions multiples accomplies sur le sol de l'Inde (1), n'en est pas moins par ses origines un fait indo-européen. La parenté des langues, la similitude des mythologies, rapprochent les Germains et les Grecs des Aryas orientaux. De même les institutions. Les lois qui règlent le mariage (endogamie, exogamie), et qui sont de l'essence de la caste, furent en vigueur à Rome comme à Athènes. La lutte pour le *Jus connubii* nous révèle la persistance des vieux préjugés religieux. Le *πεῖσις* des Grecs, le *silicernium* et les repas des Caristies chez les Romains, présentent des lois d'exclusion qui trahissent la même origine. Comme l'Inde, la Grèce connaît et respecte les préceptes de pureté. Comme les castes, les *Gentes* constituent à l'occasion des tribunaux sans appel et la situation religieuse et civile du *sacer* (excommunié) est fort analogue à celle de l'*outcast* (patita). — « Les

(1) « La caste n'existe que dans l'Inde ».

termes se correspondent très suffisamment : *gens*, curie, tribu à Rome, famille, *φρατρία*, *φυλή* en Grèce; famille, *gotra* (étoble), caste (jâti, de *√jan* = *√γεν*, race) dans l'Inde. » « Si la caste couvre exactement tout le domaine du vieux droit gentilice, ce ne peut être ni rencontre fortuite ni résurrection moderne. Encore moins est-ce par hasard que ses pratiques les plus singulières se rapportent exactement aux notions primitives et en continuent l'esprit. L'ensemble est complet, bien lié, étroitement soudé au passé, et cela en une matière qui domine souverainement la vie et les préoccupations les plus intimes. C'est donc une institution organique qui puise sa sève à des sources très profondes » (p. 223). Les vues si ingénieuses de Fustel de Coulanges, qui, malgré leur rigueur trop absolue, ont renouvelé l'histoire primitive de Rome et d'Athènes, sont élargies et confirmées de la manière la plus inattendue (2).

LOUIS DE LA VALLÉE POUSSIN.

(2) Bibliographie : Fustel de Coulanges, *La cité Antique* ; Leist, *Altarisches Jus Civile*, *Altar. Jus Gentium* ; Kovalevsky, *Famille et Propriété primitives* ; Zimmer, *Altindisches Leben* ; etc.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

Les Chroniqueurs français au moyen-âge — Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines — par l'abbé A. LÉPITRE, Dr ès-lettres, Professeur à la Faculté catholique

des Lettres de Lyon, Paris, Poussielgue, 1893, 1 vol. in-12 de VII-178 pp. Prix : 1.40 fr.

Le cadre des études classiques s'élargit sans cesse depuis quel-

que temps, et nous ne pouvons encore prévoir tout ce qu'il finira par contenir. Quoi qu'il en soit c'est une heureuse innovation, que d'avoir songé à y faire entrer les vieux auteurs de chaque pays, ceux qui les premiers en ont balbutié la langue et qui maintenant en rappellent les vieilles mœurs et les augustes coutumes.

Les programmes de l'enseignement secondaire classique en France comprennent maintenant les principaux chroniqueurs du moyen-âge, Villehardouin, Joinville, Froissart et Commynes. Il s'agissait de publier, à l'usage des classes, des extraits empruntés à ces chroniqueurs. L'Alliance des maisons d'éducation chrétienne a confié ce soin à un romaniste éprouvé, le Dr A. Lepitre, et celui-ci s'en est acquitté tout à l'honneur de l'Alliance et du corps universitaire dont il fait partie.

Les notices consacrées à chaque chroniqueur sont fort bien rédigées et ont beaucoup de relief. Nous estimons qu'il a idéalisé quelque peu les figures de Froissart et de Commynes, en estompant certaines ombres, en voilant certains détails. Mais nous ajoutons immédiatement qu'il a bien fait, vu la classe de lecteurs à laquelle il s'adressait. Ce qui montre mieux que tout le reste son mérite, c'est que, pour Villehardouin et Joinville, il ne s'est pas borné à reproduire le texte publié par M. Natalis de Wailly. Mais, rivalisant ici avec MM.

G. Paris et A. Jeanroy, il a reconstitué les extraits tels qu'ils devaient être dans le dialecte de l'Ile-de-France, au moment où ils ont été rédigés. Pour cette tâche ardue, il fallait une science peu ordinaire, sous peine de se tromper. Or, M. Lepitre a parfaitement réussi.

Félicitons-le de toute la science mise dans ce petit livre, et recommandons celui-ci à tous ceux qui étudient l'histoire de la langue française.

CLÉM. JACQUIER.

V. SCHRÖDER, *Récits et portraits tirés des prosateurs du XVI^e siècle*. Paris, Delgrave, 1896, 1 vol. in-12 de 292 pages, toile. Prix : 2.50 fr.

Le livre de M. Schröder sera d'autant mieux reçu que les prosateurs du xvi^e siècle n'ont pas eu souvent les honneurs de l'anthologie. Les lignes qui ouvrent son avant-propos s'appliquent particulièrement à eux : « C'est à bon droit que dans les nouveaux programmes on a fait une place encore plus large à nos écrivains du xvi^e siècle. Trop longtemps délaissés, on leur a, voici quelques années, entr'ouvert la porte de l'enseignement secondaire : aujourd'hui ils y ont conquis droit de cité, et nous ne saurions trop nous en féliciter. »

Les narrateurs et portraitistes du xvi^e siècle dont nous avons ici des extraits sont Brantôme, Blaise de Montluc, Agrippa d'Aubigné, La Noue, Marguerite de Valois,

Palma Cayet, Ambroise Paré, Théodore de Bèze, J. Amyot, Rabelais, Montaigne et Bonaventure des Périers. L'auteur a fait bonne et abondante cueillette dans la littérature touffue que forment les œuvres de ces différents écrivains : il tire ses « récits et portraits » des éditions les plus recommandables et les entoure de suffisantes indications biographiques, littéraires et grammaticales. Cependant il nous permettra de dire que nous aurions été moins indulgent que lui dans l'appréciation de certains auteurs, tels Brantôme, des Périers et Rabelais. G. DOUTREPONT.

Die poetischen Theorien der Plejade nach RONSARD und DUBELLAY. Ein Beitrag zur Geschichte der Renaissancepoetik in Frankreich, von Dr A. ROSENBAUER. Erlangen und Leipzig, A. Deichert'sche Verlagsbuchhandlung, 1895, 1 vol. in-8° de xii-161 pp. Prix : 3.50 marcs.

Malgré son titre, ce livre est consacré à peu près exclusivement à Ronsard. C'est que l'action de du Bellay, comme réformateur poétique a été nulle. Il a bien montré une voie à suivre ; il a poussé avec décision le cri de guerre de la Pléiade : mais il n'a pas su formuler un ensemble de théories poétiques de manière à devenir chef d'école. Cette gloire était réservée à Ronsard.

Le Dr A. Rosenbauer fait très bien ressortir l'action de ce der-

nier. Il constate d'abord que la Pléiade se composait surtout de gens de cour, et que, comme tels, ceux-ci étaient portés à répudier les dehors de l'érudition, pour se faire goûter de leurs pareils. Au lieu donc de s'ingénier à parler le grec ou le latin, que ceux-ci ne comprenaient pas suffisamment, ils cherchèrent à découvrir toutes les ressources de la langue française et à les exploiter habilement. L'auteur fait aussi ressortir ce fait, que Ronsard n'a pas suivi Aristote, puisqu'il ne le connaissait pas, mais Horace et les humanistes de la Renaissance. On ne doit donc pas dire que ce pauvre Ronsard a asservi l'esprit français : il l'a, au contraire, affranchi, en lui montrant la voie féconde dans laquelle il devait entrer. Si notre littérature classique du XVII^e siècle a été asservie à des règles trop étroites, ce n'est pas Ronsard qu'il en faut rendre responsable, mais les tendances du siècle de Louis XIV, qui voulaient partout l'uniformité de la règle, même en littérature.

Le livre du Dr Rosenbauer est d'ailleurs vraiment composé, c'est à dire rédigé avec méthode et clarté. Son exposition est si nette, qu'elle donne l'impression d'un livre qui aurait d'abord été écrit en français, pour être ensuite traduit en allemand. Il sera lu avec intérêt par tous ceux qui veulent connaître vraiment l'histoire littéraire de la Renaissance.

A. LEPITRE.

DE BROC (v^{te}), *La Fontaine moraliste*. Paris, Plon, 1 vol. in-12.

Prix : 3.50 fr.

M. le vicomte de Broc, connu et estimé pour d'intéressants travaux historiques sur la France de l'ancien Régime, de la Révolution et du premier Empire, aborde ici l'étude littéraire et morale du grand poète français. Dans une première partie, il disserte agréablement sur le caractère et le génie de l'écrivain, nous racontant à nouveau toutes les distractions du bonhomme et nous redisant les jugements des principaux critiques au sujet de son œuvre; mais ce bouquet d'anecdotes et de citations manque un peu de symétrie et d'unité, il ne nous donne point l'impression suffisamment nette de ce grand instinctif, de cet étonnant peintre, de cet inimitable écrivain que fut La Fontaine.

Dans une seconde partie (chap. III à XII), l'auteur examine la morale des fables, ses traits dominants et ses principaux caractères — l'esprit du travail — les richesses — les grandeurs — le

bonheur de la médiocrité — la vanité — l'ingratitude — le mariage — l'amitié — la pensée de la mort. Ici encore, malgré les aimables qualités d'exposition qui s'y attestent, il nous peine d'avouer que M. de Broc n'a pas traité d'une manière assez précise et approfondie les questions si attrayantes que cette étude fait surgir. A défaut d'appréciations originales, nullement exigées, il aurait pu, nous semble-t-il, mieux profiter des remarquables travaux de ses devanciers : Walckenaer, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Taine, Bourget (*Études et portraits*, I) et récemment M. Georges Lafenestre, dont l'excellent livre a paru dans la collection des *Grands écrivains français* (Hachette). Je veux citer aussi les dix pages substantielles consacrées à La Fontaine par M. Gustave Lanson dans sa belle *Histoire de la littérature française*, pour avoir l'occasion de rendre hommage (avec certaines réserves nécessaires) à cette œuvre à la fois si érudite et si personnelle.

CH. MARTENS.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

Die neustrachliche Reform-Literatur, von 1876-1893. Eine bibliographisch-kritische Untersuchung, von HERMANN BREY-MANN, Leipzig, librairie A. Deichert (Georg Boehme) 1895, 1 vol. in-8° de 156 pp. Prix : 3 marks.

Sous l'influence de causes mul-

tiples, l'enseignement des langues vivantes, et surtout de l'allemand et de l'anglais, a pris depuis vingt-cinq ans un grand essor en Allemagne, et il a été l'objet de réformes ou au moins de tentatives de réformes très nombreuses. Parmi ces causes, nous pouvons citer surtout l'attention

de plus en plus grande accordée à l'étude de ces langues dans les Universités, les savants travaux qui ont fait de l'étude des phénomènes une science à part, appelée phonétique, et aussi la popularité toujours croissante des ouvrages de linguistique, de grammaire historique et de psychologie.

Mais ces tentatives n'ont pas toujours été heureuses. Le Dr H. Breymann en rejette la responsabilité sur les Universités, qui, à son avis du moins, s'occupent trop exclusivement de science théorique, et qui négligent d'enseigner aux étudiants la pédagogie, c'est-à-dire l'art d'instruire et de former les intelligences. Il a réagi par tous les moyens possibles contre cette indifférence, et, pour cela, s'est mis au courant des travaux et des livres conçus dans un esprit de réforme et de progrès. Pour rendre son action plus générale encore et plus efficace, il a voulu dresser un répertoire de tous les ouvrages publiés de 1876 à 1893, dans le dessein d'améliorer l'enseignement des langues vivantes. Par là, nous dit-il, il facilite la besogne de celui qui voudra écrire l'histoire de cet enseignement pendant le dernier quart du XIX^e siècle. Il espère aussi mettre fin à la multiplication d'œuvres sans valeur, où l'auteur présente comme une innovation, une méthode prônée depuis longtemps.

Ce répertoire est dressé avec science, méthode et clarté. La

conscience de l'auteur apparaît surtout dans le coup d'œil rétrospectif dans lequel il explique ses idées, ses désirs et la marche qu'il a suivie. Il combat bien, par endroits, pour une cause qui est la sienne : même dans l'ardeur qu'il apporte à la défendre, il reste toujours sincère et loyal. Sa franchise a quelque chose de communicatif.

Il n'a pas la prétention de présenter une bibliographie complète de la spécialité dont il s'occupe. Il a éliminé de son livre tous les ouvrages sans valeur, et aussi ceux qui n'ont qu'un rapport assez lâche avec son sujet, et enfin ceux qui ont pour objet la phonétique considérée en elle-même.

Tel qu'il est, ce répertoire sera le bienvenu par tous ceux qui rêvent d'améliorer l'enseignement des langues vivantes.

A. LEPITRE.

Altnordische Sagabibliothek. — Sammlung altnordischer Prosatexte, mit deutschen erklärenden Anmerkungen, herausgegeben von GUSTAV CEDERSCHÖLD, HUGO GERING und EUGEN MOGK. Halle a/S., Max Niemeyer. — I. Ares Islaenderbuch, herausg. von WOLFGANG GOLTHIER, 1892, XXVIII u. 46 S. Prix : 1.60 marcs.

Trois savants, bien connus dans le domaine de la philologie nordique, G. Cederschiöld en Suède, H. Gering et E. Mogk en Allemagne, ont pris l'initiative d'une œuvre vaste et magnifique,

celle de la création d'une bibliothèque de Sagas. Une série de philologues distingués des divers pays de langue germanique se sont associés à cette entreprise et travaillent activement à la publication des plus belles œuvres en prose de l'ancienne littérature scandinave, avec des introductions et des commentaires.

La collection comprendra d'abord les Sagas les plus importantes quant au fond et les plus remarquables par la forme : Sagas historiques (*Islendinga Sögur*, *Noregs konunga sögur*), Sagas mythologiques (*Thiðreks s.*, *Hervarar s.*, *Völsunga s.*, etc.), Sagas poétiques (*Egils s.*, *Frithjófs s.*, *Gunnlaugs saga ormsungu*, etc.), Sagas romantiques (*Mágus s.*, *Flóres s.* ok *Blankifiúr*, *Parzevals s.*, etc.).

Cette publication est destinée à inaugurer une ère nouvelle pour l'étude des monuments littéraires du Nord, et provoquera sans aucun doute un grand mouvement de sympathie et d'admiration pour ces chefs-d'œuvre d'un genre et d'un intérêt tout particuliers, et dont le plus grand nombre nous sont encore imparfaitement connus.

En dehors du Danemark où, dès le siècle passé, des savants comme Magnussen, Rafn, Grundtvig, Rask et l'évêque Müller, se sont illustrés dans la culture des lettres islandaises, l'Allemagne seule s'occupe avec quelque ardeur de l'ancienne littérature du Nord; les affinités de race, de

langue, de traditions expliquent cette particularité. Encore n'a-t-elle jamais fait des Sagas l'objet d'études systématiques et approfondies. Depuis quelques années seulement, certaines universités ont inscrit l'ancien islandais au programme de leur enseignement, en ne lui réservant toutefois qu'une place très accessoire. A quoi cela tient-il? Ce n'est certes pas que l'on méconnaisse les qualités de cette vieille langue, si naïve à la fois et si énergique, et surtout l'importance de la philologie nordique au point de vue des études de l'antiquité germanique⁽¹⁾. Mais les éditions faisaient défaut. Si l'on excepte les nombreux travaux relatifs aux chants de l'Edda, cette littérature présente un domaine encore très peu exploité. En fait de prose, on ne possédait jusqu'à ce jour que des textes mal étudiés et quelques extraits, souvent dépourvus de commentaires, dans des livres de lecture. C'était un outillage insuffisant pour s'initier à une langue dont l'étude n'est point aisée.

Cette publication critique et scientifique des Sagas vient donc combler une véritable lacune. Trois livres ont vu le jour jusqu'ici : l'*Islendingabók* (le livre des Islandais) du prêtre Ari le Savant, l'*Orvar-Odds saga* (publ. par le Dr C. Boer d'Utrecht) et l'*Egils saga Skallagrímsonar* (publ. par Finnur Jónsson de Copenhague). Ils

(1) Cf. Sous ce rapport : R. C. Boer : *De studie van het Oudnoorsch*, Groningen, 1894.

nous permettent de juger du caractère et de la valeur de l'entreprise. Les introductions offrent des études complètes et consciencieuses sur la vie et les œuvres de l'auteur, quand par hasard son nom nous a été conservé, et comprennent des notices sur les qualités, soit littéraires, soit historiques, de l'ouvrage. Les commentaires se bornent d'ordinaire à des explications de mots et d'expressions, à l'élucidation des idées les plus obscures ; la critique des textes et des manuscrits occupe une place très restreinte ; les variantes sont presque toujours exclues.

Les éditeurs se proposent, au fond, un but didactique. Ils ont voulu aplanir les difficultés, écarter les obstacles et contribuer ainsi à la diffusion, parmi la jeunesse studieuse, du goût pour cette belle et riche littérature islandaise. Il leur semblait donc rationnel de s'abstenir de toute espèce de digression ayant pour objet l'étude critique des textes, la discussion des variantes, l'établissement de parallèles, etc. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que nous nous trouvons ici sur un terrain dont toutes les parties sont loin d'être parfaitement explorées ou sont du moins insuffisamment connues, et que nous demandons à être guidés pas à pas et orientés dans tous les sens. Il y a tant d'intéressantes comparaisons à établir, tant d'analogies d'idées et de faits à relever. Nous voudrions qu'on

eût signalé, par quelques mots, les nombreux et intimes rapports que l'histoire, la mythologie, les traditions des Scandinaves présentent avec celles des autres nations germaniques.

Certaines indications de cette nature eussent été à leur place surtout dans les premiers ouvrages de la collection, notamment dans l'*Islendinga bók*, qui inaugure la série et dont nous dirons quelques mots. Le livre du prêtre Ari (*Ara prestis ens frodha*) est d'une importance capitale pour l'histoire primitive des peuples du Nord. Il n'offre en partie qu'une simple énumération de personnes et de lieux ; c'est un résumé de faits qui ont la prétention d'être historiques. M. Golther, au lieu de se borner à élucider les questions de droit et d'administration, pour lesquelles il manifeste une visible prédilection⁽¹⁾, aurait fait œuvre utile en illustrant, par quelques détails complémentaires, les faits rapportés, en nous faisant brièvement connaître les nombreux personnages qui défilent devant nous et qui ont joué un rôle plus ou moins marquant dans l'histoire des pays scandinaves, enfin en nous orientant quelque peu sur la situation de toutes ces localités, de tous ces domaines dont parle le livre.

Pour éclairer l'esprit du lecteur qui n'a pas encore fait de cette littérature l'objet d'une étude spé-

(1) Les explications de ce genre distinguent le livre très avantageusement de l'édition Th. Möbius (Leipzig 1869).

cial, il ne suffit point, en effet, de citer, par exemple, les *Ko-nunga Sögur*, la *Heimskringla de Snorri*, de parler de *Iværr Rægnars sonr lodhbrókar*, de *Ingólfr* (p. 4), de *Sæmundr Sigfússonr* (p. 17), etc., sans dire ce que signifient ces œuvres, ce que furent ces personnages. Quelques brefs renseignements, tels que ceux que J. C. Poëstion a ajoutés à son livre de lecture (*Einleitung in das Studium des Altnordischen*, II, Hagen i. W. und Leipzig; H. Risel, 1887) nous eussent dispensé de recourir à des travaux scientifiques spéciaux.

Sous tous les autres rapports, le commentaire est clair et explicite et présente encore ce grand avantage de renseigner les principales sources scientifiques, permettant d'approfondir les divers points que souvent l'auteur ne fait qu'effleurer.

L'introduction dénote une connaissance profonde de la question; elle présente une étude critique bien complète et vraiment instructive sur la vie d'Ari, la place qu'il occupe dans les lettres islandaises et la valeur de ses ouvrages, ainsi qu'un chapitre relatif aux diverses éditions de l'*Islandingabók*. Quelques pages d'extraits tirés de la *Heimskringla*, de la *Sturlunga saga* et d'autres livres islandais, et relatifs à Ari et à son œuvre, forment un complément plein d'intérêt. Enfin, la table chronologique des principaux événements rapportés, depuis la découverte de l'Islande,

vers 870, jusqu'à la mort d'Ari, en 1148, la liste, dans l'ordre de succession, des *lögsögomen*, et le registre des noms propres présentent une utilité incontestable: en effet, ils permettent d'envisager les faits dans leur ensemble et ils facilitent les recherches.

FÉLIX WAGNER.

K. TEN BRUGGENCATE, *Engelsch Woordenboek*. Deux volumes, Groningen, Wolters, 1895-96. Prix: 5 florins.

Ce nouveau dictionnaire est adapté aux besoins de l'enseignement secondaire; il sera employé avec avantage dans les collèges et athénées où l'anglais est enseigné au moyen du flamand. Grâce à une disposition typographique très habile, à l'emploi judicieux de caractères conventionnels, l'auteur a su condenser dans un volume assez petit une masse de matériaux, beaucoup plus considérable que celle contenue dans la plupart des dictionnaires classiques. La prononciation est indiquée au moyen d'un système de transcription tout nouveau. Bien qu'il soit, à la fois, simple et clair, je trouve qu'il est susceptible de perfectionnement. Ainsi, par exemple, pour le son de l'*o* dans *lord*, *north* etc., l'auteur eût mieux fait de le transcrire d'une autre façon. Ainsi encore, quant à l'*r* suivi d'une consonne, comme dans *dark*, *clerk* etc., que M. ten Bruggencate ne transcrit pas (conformément au système de MM. Sweet, Western et autres)

j'eusse préféré qu'il adoptât la manière de voir de M. Trautmann, laquelle me semble plus exacte.

Pour traduire les idiotismes et expressions difficiles, l'auteur a cité en entier les phrases dans les-

quelles ils se trouvent ; ainsi le livre est devenu en même temps un *Word- and Phrasebook* ; de plus, ces exemples sont généralement empruntés aux auteurs qu'on lit dans les classes.

W. BANG.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

G. KURTH, *Clovis*. Tours, Mame et fils, 1896, xxix-630 pages.

Cette œuvre magistrale a droit à une analyse développée. Essayons de la résumer au risque de la déflorer.

Malgré ses modestes origines le peuple franc a joué dans l'histoire du monde un rôle des plus brillants. D'où lui vint donc cette « grandeur historique » ? La Providence l'appela à cette haute mission et, sans hésiter, il répondit à l'appel. Il fut le disciple fidèle et le défenseur attitré de l'Église catholique, et cette alliance féconde a eu sur les destinées de l'Europe la plus heureuse influence.

L'empire était à son déclin et les barbares étaient forts de sa faiblesse même. Le conflit ne pouvait manquer d'éclater et son issue n'était pas douteuse. L'empire romain était perdu sans remède. L'Église allait-elle périr avec lui ? Ne pouvait-elle pas, au contraire, convertir les envahisseurs ? Elle le fit en effet, et c'est une de ses plus grandes gloires d'avoir, par le baptême de Clovis, réalisé entre les nations catholi-

ques et les peuples barbares cette union qui a sauvé le monde.

La domination romaine avait fait régner en Gaule une grande prospérité matérielle. Malheureusement ce beau temps ne fut pas long. Déjà vers la fin du II^e siècle, les campagnes sont désertes, les villes se dépeuplent, et les barbares commencent leurs incursions.

Elles s'étaient fixées sur les rives du Rhin, ces nombreuses peuplades qui inspirèrent tant d'effroi à l'Empire ; mais la rive droite était le siège de leurs principaux établissements. De bonne heure déjà, toutes ces nations indépendantes, semblent avoir éprouvé le besoin de se réunir en confédération. Dès le III^e siècle, nous voyons apparaître le nom de « Francs » qui désigne les peuples germains habitant les pays du Bas-Rhin, tandis que le nom d'« Alamans » est réservé à ceux du Haut-Rhin. Voisins de l'Empire qui tombait, les barbares devaient fatalement en hâter la chute et se partager ses dépouilles. Les « Alamans » d'abord, les « Francs », ensuite, passent le

Rhin. Ils sont battus, repoussés au-delà du fleuve, exterminés, disent les Romains, mais apparemment ils renaissent de leurs cendres, car ils reparaissent toujours plus nombreux, toujours plus forts. Après deux siècles de luttes acharnées, la victoire des Francs est complète, et en 406, lors de la grande invasion, les derniers venus d'entre eux achètent au prix de leur sang le droit de s'établir définitivement sur le territoire romain.

Cette invasion de 406 fut terrible à l'Église catholique. L'avenir s'annonçait bien sombre. Cependant, elle ne se découragea pas. Elle avait su se développer en Gaule malgré la persécution, et après l'édit de Constantin en 313, elle avait donné les preuves les plus éclatantes de sa vitalité. Hélas ! la tourmente avait tout balayé. Mais la Providence veillait : la cause de la civilisation fut gagnée et les barbares convertis firent concevoir à l'Église les plus belles espérances.

Gouvernées par les descendants d'une famille dont l'origine fabuleuse remontait jusqu'aux divinités germaniques, les tribus franques de la Gaule vivaient dans une parfaite union. On cite les noms de plusieurs princes qui semblent se rattacher à la famille royale, sans que leur généalogie soit bien établie. Avec Clodion nous pénétrons plus sûrement dans le domaine de l'histoire. Il recula jusqu'à la Somme les frontières de son royaume. Mais sa

mort amena le partage du territoire et la formation de plusieurs royaumes dont le plus important est celui de Tournai. Le premier roi de Tournai fut Mérovée. Il prit part à la célèbre bataille de Mauriac (451) où les Huns furent vaincus et il profita de nouvelles invasions, pour arracher aux Romains une partie de la Gaule. En 457 Childéric a remplacé Mérovée. La légende a singulièrement transformé la figure du père de Clovis, et nous n'avons guère de renseignements historiques qui nous le fassent connaître. Toujours est-il, qu'à sa mort en 481, il avait perdu une grande partie de l'héritage qui lui avait été laissé.

Quant à Clovis, accueilli à la mort de son père, par les acclamations du peuple, salué à son avènement par l'évêque saint Remi, il inaugura heureusement son règne à jamais glorieux. En 486, il commença sa carrière militaire par la guerre contre Syagrius. Elle lui valut les pays situés au nord de la Seine. De là il promena ses armes victorieuses du côté de la première Belgique et s'empara de Verdun. Peu après, l'Entre-Seine et Loire tomba en son pouvoir. C'est aussi à cette époque que Clovis fit mourir plusieurs rois, ses parents, afin de régner à leur place.

Mais l'occupation de tous ces territoires n'eut pas le caractère d'une conquête ou d'une annexion. Elle consista « dans la grande naturalisation franque

accordée aux indigènes; il y eut des Francs de la veille et des Francs du lendemain, et rien de plus. Après une ou deux générations la fusion fut complète ».

En 492 ou 493, Clovis avait épousé une princesse burgonde, Clotilde. Élevée dans la religion catholique, elle contribua beaucoup à la conversion de son époux. Du reste Clovis se montra toujours plein de bienveillance à l'égard de la religion. Dieu ne pouvait refuser aux prières de l'Église et aux supplications de Clotilde, la conversion du roi franc.

L'année 496 vit s'accomplir cet événement mémorable. Les « Alamans », qui depuis deux siècles avaient vainement tenté de s'implanter en pays gaulois, s'étaient jetés cette fois, sur le royaume des Ripuaires. Le roi Sigibert les mit en déroute à Tolbiac, puis Clovis les attaqua en Alsace dans la vallée du Rhin. Déjà les Francs se retiraient en désordre, lorsque Clovis, se rappelant les instructions de Clotilde, s'écria : « Christ, Fils du Dieu vivant, si tu me donnes la victoire, je me ferai baptiser. » Les « Alamans » furent vaincus et le héros franc, fidèle à sa promesse, se prépara à recevoir le baptême. La cérémonie eut lieu le 25 décembre 496. Le monarque courba humblement son front sous les paroles sacramentelles prononcées par l'évêque saint Remi. Clovis était chrétien : les catholiques avaient en Europe un défenseur puissant, les ariens pouvaient trembler.

C'étaient en effet deux monarchies ariennes qui limitaient le royaume des Francs. L'occasion s'offrit bientôt à Clovis d'y intervenir activement. Son expédition en Burgondie se termina par l'alliance franco-burgonde. Mais c'est en Aquitaine que le roi des Francs devait surtout se signaler. Les persécutions qu'Alaric avait dirigées contre les catholiques, lui avaient aliéné les sympathies d'un grand nombre de ses sujets. Aussi, quand Byzance, offusquée des allures hautaines des Goths d'Italie et de ceux d'Aquitaine, eut confié à Clovis la défense de ses intérêts, et quand le roi des Francs se fut uni aux Burgondes pour commencer la lutte, « partout Clovis était attendu, partout les cœurs se portaient au-devant de son peuple ».

Les armées se rencontrèrent dans les plaines de Vouillé. Alaric fut vaincu et tué, et cette victoire fut suivie de la conquête de l'Aquitaine. Clovis voulut encore s'emparer de la Provence, restée au pouvoir des Goths. Mais, secourus par le roi d'Italie, ceux-ci la défendirent contre les Francs, et tout le littoral de la Méditerranée retomba aux mains de Théodoric.

La carrière conquérante de Clovis se termina par l'annexion du royaume des Ripuaires. De la sorte tous les peuples de race franque étaient réunis sous un même sceptre.

A la demande de l'épiscopat, Clovis convoqua à Orléans, en 511, un concile, où furent discu-

tées les questions les plus importantes pour l'avenir de l'Église. Les évêques soumirent au roi les canons du concile et celui-ci les confirma solennellement.

Il était sans doute dans les desseins de Dieu, que Clovis terminât sa vie par cette haute affirmation de foi. En effet, l'année même du concile d'Orléans, il mourut, miné peut-être par ce mal héréditaire qui paraît avoir emporté à la fleur de l'âge plusieurs de ces ancêtres.

Les fils de Clovis se partagèrent le royaume de leur père, mais ils déshonorèrent leur vie par des luttes fratricides dignes de véritables barbares. Quant à Clotilde, si cruellement affligée par les dissensions de ses fils, elle passa dans les exercices de la piété la plus édifiante, les dernières années de sa vie.

L'œuvre de Clovis survécut à son fondateur. Après quatorze cents ans, nous pouvons affirmer, que c'est « sur les fondements jetés par la main conquérante de Clovis », que s'est élevée la société politique moderne. Pendant que les autres royaumes barbares disparaissaient, celui de Clovis se développait majestueusement, basé sur les deux principes de l'unité religieuse et de l'égalité politique.

Sans doute, l'initiative d'une politique aussi « généreuse et aussi hardie » n'appartient pas à Clovis. C'est à l'épiscopat des Gaules, qu'en revient tout l'honneur. Mais Clovis, et c'est là son titre

de gloire, s'est fait « l'agent de la politique épiscopale ».

(A continuer.) C. LIÉGEOIS.

L. DE LANZAC DE LABORIE, *La domination française en Belgique*, Directoire. Consulat, Empire, (1785-1814). 2 vol. in-8. Paris, Plon 1895, 465 et 409 pages.

D'après des pièces inédites et officielles, l'auteur nous fait l'histoire de nos provinces sous le régime de la France. Le titre en indique la triple et naturelle division. Les rapports des agents français, qu'a largement consultés M. de Lanzac lui ont fourni des données très abondantes. Le livre est bourré de documents, et semé d'anecdotes très curieuses. Il les a habilement mises en œuvre. Le régime politique et la vie politique y sont analysés avec un grand détail. C'est encore une période qui jusqu'ici avait été très peu étudiée. On voit dans cet ouvrage vraiment neuf, les diverses constitutions françaises auxquelles la Belgique a été soumise et la manière dont elles lui ont été appliquées; l'opinion publique, l'attitude des fonctionnaires etc.; ces mêmes points sont examinés pour chacune des trois périodes et sont enrichis de documents. Les détails abondent. Remarquable et savant, ce livre se lit avec le plus grand intérêt. L'auteur est en général impartial, sévère même pour le régime français surtout des deux premières périodes et ne méconnaît pas ses fautes. Cependant il lui est difficile de se dépar-

tir complètement de son point de vue national, par exemple en ce qui concerne la guerre des paysans. En matière ecclésiastique l'auteur, qui écrit d'après les sources officielles françaises, expose et juge trop les choses au point de vue laïc et gouvernemental. La « tonalité » de cette partie du travail laisse à désirer et il y a lieu de la compléter. Il serait souhaitable que des sources religieuses y apportent leur contingent. L'ouvrage se complète aussi utilement par les études toutes récentes du P. Delplace sur les mêmes périodes surtout pour les faits d'ordre religieux ou ecclésiastique (1). On lira aussi avec intérêt les études de M. P. Poulet sur l'esprit public en Belgique sous Napoléon (2), le volume plus ancien de M. Arthur Verhaegen sur le cardinal de Frankenberg (3), et enfin celui de l'abbé Balau sur le régime impérial en Belgique (4).

Pour rendre compte du plan très compréhensif de ce grand ouvrage, nous donnons ici le plan sommaire du livre qui traite de la période 1804-1809. 1° Proclama-

(1) L. Delplace, S. J., *La Belgique et la domination française*. Louvain, Ista, 1895-1896.

(2) P. Poulet, *Quelques notes sur l'esprit public en Belgique pendant la domination française*. Gand, Van der Haghen, 1896. - *La Belgique et la chute de Napoléon I^{er}*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1895.

(3) A. Verhaegen, *Le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines* (1726-1804). Lille-Bruges, 1890.

(4) S. Balau, *La Belgique sous l'Empire*. Louvain, 1894, 2 vol.

tion de l'Empire. Modification du personnel. 2° Rapports des préfets avec les autres fonctionnaires et les autorités locales. Conflits. Efforts pour relever le niveau des maires. 3° Interventions policières. Sécurité. Prisons. 4° Situation économique. Stagnation des affaires. Contrebande. 5° Esprit public. Emotion des Belges en 1805. Charges militaires. Dédain des Français. Froideur de la société belge. 6° Conscription. Dispositions des conscrits. Réfractaires. Déserteurs. Mesures prises. Réquisitions. 7° Affaires religieuses. Nouveaux évêques. Mauvais vouloir des fonctionnaires Séminaires. Stevens. Mécontentement du clergé.

V. BRANTS.

La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France par GODEFROID KURTH. T. I. Bruxelles, Soc. belge de librairie, Treurenberg. *Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique.*

Le livre de M. Kurth unit au mérite de la science et des découvertes nombreuses, celui de pouvoir servir de guide à ceux qui entreprendront désormais des études analogues. Je souhaite qu'ils soient nombreux, car les recherches toponymiques sont de plus en plus une nécessité impérieuse pour les historiens. Rechercher, par l'examen des noms de lieux, l'origine de la dualité de langues dans nos provinces, en faire l'histoire, était une entreprise capable d'effrayer de moins

courageux. M. Kurth heureusement n'a pas reculé devant pareille tâche et l'Académie royale a honoré son livre du grand prix de Stassart.

La toponymie comprend deux classes de noms. Les noms topographiques, simples lieux-dits, ne remontent pas au-delà du XIII^e siècle et nous font connaître l'état de la frontière dans les temps modernes. Les noms géographiques, au contraire, sont tous antérieurs au XIII^e siècle, ils nous font remonter aux temps reculés, à l'établissement des peuples sur notre territoire. M. Kurth étudie séparément ces deux catégories de noms et arrive ainsi à tracer, avec une exactitude presque mathématique, la ligne de séparation des deux langues dans le haut moyen âge et dans les temps modernes. Pour arriver à ce résultat, il ne suffisait pas de réunir les formes les plus anciennes des vocables, il s'agissait d'en déterminer la nationalité. Pour ce travail, la connaissance sérieuse des anciens idiomes est indispensable. La majorité des vocables toponymiques, tant romans que germaniques, se compose de deux radicaux dont l'un est substantif, l'autre substantif ou adjectif. Le plus souvent le second est un nom commun, une expression courante de la langue du peuple qui a créé le vocable, tandis que le premier joue le rôle de déterminant, c'est un nom propre, ou tout au moins, si c'est un nom commun emprunté à la

langue d'un peuple plus ancien, il a perdu son sens premier pour le peuple qui s'en sert et est devenu l'équivalent d'un nom propre. C'est donc le second radical, le suffixe, qu'il faut étudier. Cela établi, M. Kurth a repris un à un tous les suffixes germaniques, les a reconnus sous leurs formes les plus romanisées, en a découvert le sens certain ou probable et montré leurs cas d'application en de longues listes aussi complètes que possible.

Certains noms de lieux renferment dans leur radical, le nom plus ou moins dénaturé d'un ancien peuple. La circonspection de l'auteur en a réduit le plus possible la liste, car cette étude est plus délicate encore que celle des suffixes. Telle localité qui porte le nom des *Francs* peut n'être nullement germanique, puisque ce vocable a été employé comme nom de famille. J'en pourrais citer d'autres exemples, mais celui-là seul suffit pour montrer combien la prudence la plus extrême est nécessaire en pareil domaine. Et du reste, toute conclusion un peu hâtive n'est-elle pas périlleuse en toponymie? Qu'on se rappelle seulement la pénétration réciproque du latin et des idiomes barbares au moyen âge. On retrouve un peu partout dans le latin de cette époque, des expressions germaniques, et le même phénomène se produit, mais en sens inverse, pour les idiomes germaniques. Cette pénétration se fit surtout sentir sur

la frontière même. Là, les deux éléments sont constamment aux prises. Les peuples vivant côte à côte mêlent leurs langues comme leurs coutumes. On comprend immédiatement les erreurs que peut engendrer ce fait. Ainsi, à mesure que l'on avance dans le livre, on sent mieux que la prudence doit être à la base de toute recherche toponymique et l'on voit que l'auteur ne s'en est pas départi.

Mais il ne suffit pas de retrouver la frontière linguistique, il en faut montrer l'origine. La carte de Belgique porte trois couches de noms superposées. Séparer ces trois couches, c'est refaire sur la carte l'histoire de cinq siècles de notre vie nationale, la confirmer, la développer. La première couche est manifestement préromaine. Les Celtes ont jadis occupé notre pays tout entier, ce sont eux qui ont posé les premiers noms. Puis les Romains sont venus, mais la densité de leur civilisation était bien plus grande dans le midi que dans le nord de nos provinces, et les noms de lieux nous montrent jusqu'où elle a pénétré. Voici maintenant les entrées successives des Barbares dans le territoire de l'empire, puis les invasions, et la frontière linguistique se forme à peu près telle qu'elle est encore aujourd'hui : celle de l'est est due à l'invasion des Ripuaires, celle du nord à l'invasion des Saliens. Ces lignes suffiront, je l'espère, à donner aux toponymistes et aux

historiens, avec une idée très imparfaite du livre de M. Kurth, le goût de le lire. Je voudrais les persuader aussi qu'ils trouveront dans ce volume, avec un modèle, des renseignements précieux qu'ils ne rencontreront pas ailleurs. La table alphabétique des noms expliqués dans le volume sera très utile.

A. DELESCLOSE.

A. WADDINGTON, *La république des Provinces Unies, la France et les Pays-Bas espagnols de 1630 à 1650*, tome 1^{er} (1630-1642). Paris, Masson, 1895, vol. in-8° de xii-446 pages.

On s'attache avec raison depuis quelque temps aux périodes de l'histoire longtemps négligées ; tel fut le cas de la première moitié du xvii^e siècle pour les Pays-Bas, leurs rapports avec la France de Richelieu et l'Espagne de Philippe IV. Le grand cardinal avait caressé l'idée d'une neutralité belge, puis celle d'un partage des Pays-Bas catholiques. Ces négociations sont pleines d'intérêt. Les Pays-Bas forment pendant toute cette période un élément important de la politique internationale. L'auteur s'occupe du détail de la vie diplomatique et il est plein de documents intéressants. Il ne néglige pas la politique intérieure, qui a de très intimes liens avec la politique étrangère et il décrit le mécanisme de la constitution et des partis dans les Provinces du nord et dans les Pays-Bas espagnols. Pour ceux-

ci, l'incident trop peu connu de la conspiration des nobles belges contre l'Espagne (1632) est expliqué avec ses ramifications.

L'allure du livre est en général calme et impartiale, mais, au début surtout, avec une note peu sympathique à l'Espagne et à sa politique générale et religieuse.

Nous aurions des réserves à faire quant aux idées de l'auteur en matière de politique religieuse, mais il suffit de le dire et nous ne pouvons ici nous occuper d'examiner en détail ses appréciations; ce n'est pas le but de ce bulletin. Les révélations historiques jettent un jour très curieux sur un certain nombre de points, peu connus comme toute notre histoire

du XVII^e siècle : l'origine du système des *barrières*; les rapports de la politique intérieure et étrangère; la fidélité générale très remarquable des Pays-Bas à l'Espagne à cette époque, l'énergie de l'Espagne et de l'infant Ferdinand... Les archives de La Haye, Paris, Bruxelles, ont été abondamment exploitées, ainsi qu'une série de documents que l'auteur a soin de nous indiquer en tête de son ouvrage. C'est donc un travail ample, neuf et sérieux, éclairant vivement un passage important et peu connu de notre histoire, écrit d'un style large et clair, vrai style d'historien, qui contribue beaucoup à son attrait.

V. BRANTS.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LA QUESTION DES HUMANITÉS (1)

par G. DOBBELSTEIN, directeur du Collège Marie-Thérèse, à Herve.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement le R. Père Verest, de la Compagnie de Jésus, dont l'ouvrage « *La question des humanités* » fait l'objet du présent compte rendu. Et cependant, nous le déclarons sans crainte de nous tromper, son œuvre révèle un philosophe qui voit clair, et qui voit de haut, doublé d'un littérateur qui sait donner à sa pensée tout le prestige d'une belle forme. C'est dire en quelle haute estime nous tenons ce livre, avec quel charme nous l'avons lu et quelle distance sépare cette œuvre saine et forte des élucubrations de certain journalisme léger, dont la témérité s'aventure parfois jusqu'à discuter, à tort et à travers, les questions d'éducation.

Suit-il de ces éloges, très mérités, que nous acceptions sans réserve toutes les idées de l'auteur ? On verra qu'il s'en faut d'assez loin, mais ce nous est un devoir et un plaisir de proclamer que l'ouvrage du P. Verest est d'une lecture instructive, réconfortante même pour les hommes d'enseignement, et qu'il mérite les honneurs d'une étude approfondie et d'une critique consciencieuse.

Esquissons d'abord le plan de l'ouvrage.

Une courte introduction, simple et franche, tend à établir qu'il existe, en Belgique, une question des humanités dont l'auteur va nous donner la solution.

Dans le chapitre I^{er}, il expose et formule sa thèse : *le système d'éducation qui a pour base l'étude grammaticale et littéraire des auteurs grecs et latins classiques est, encore de nos jours, le moyen incomparablement le plus efficace pour donner aux jeunes intelligences leur complète formation.*

Le chapitre II démontre, d'une part, l'insuffisance des langues modernes, des mathématiques et des sciences naturelles comme base des humanités ; de l'autre, la supériorité des classiques latins et grecs.

Cette démonstration est corroborée au chapitre III par les témoignages.

Les chapitres IV et V sont consacrés à la réfutation des théories de M. l'Abbé Guillaume et des néo-gaumistes, qui rêvent de substituer aux classiques une étude comparée, quelque peu *sui generis*, des

(1) *La question des humanités*, par Jules Verest, Bruxelles, 1896.

auteurs païens et des Pères de l'Église mis en regard. Descendant de la théorie à la pratique, le P. Verest entre, longuement au chapitre VI, plus brièvement, et pour cause, au chapitre VII, dans le détail des exercices appelés à donner la culture formelle et la culture réelle au moyen des auteurs classiques.

Enfin, les chapitres VIII et IX traitent du surmenage et de l'utilitarisme dans l'éducation.

Ces divers chapitres sont de longueur et de valeur inégales, mais il ne peut s'agir ici de proportions esthétiques.

Rien de bien neuf, on le voit, dans la marche comme dans les matières développées; nous n'en faisons pas un reproche: en pédagogie, la nouveauté ne constitue pas une qualité. Faisons une exception toutefois pour le chapitre VII; celui-là est neuf, à notre avis. Reste à voir si c'est un mérite.

* *

Passons à l'examen des idées.

Est-il absolument vrai que le but des humanités n'est pas défini, mais pas du tout défini en Belgique? A entendre certains journaux, surtout « ceux qui ne s'occupent pas d'enseignement » et qui ont la manie de remettre à tout propos les principes en question, on serait tenté de le croire. Heureusement, il existe d'autres sources d'informations.

D'abord, les Pères Jésuites savent parfaitement le but qu'ils poursuivent; donc, pour le tiers, ou à peu près, des humanistes belges, voilà de quoi nous tranquilliser.

Le programme officiel de 1888 et les circulaires ministérielles tracent aux athénées royaux autre chose qu'une marche aventureuse. Nous n'affirmerons donc pas du second tiers de nos étudiants qu'ils vont au hasard, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Enfin, dans les séminaires et collèges épiscopaux, qui président à l'éducation du dernier tiers, le corps professoral sort, en très grande majorité, de l'Université de Louvain, où MM. Willems et Collard spécialement, déterminent avec netteté et précision le but à atteindre et les moyens d'y arriver. Leurs livres et leurs articles de revues, malheureusement trop rares, font autorité, et leurs leçons, depuis trente ans, ont formé des légions de professeurs éclairés. Puis encore, que de praticiens obscurs, au fond de leurs collèges ignorés, ont médité, discuté ces questions, pesé les systèmes, comparé les méthodes, projeté la lumière sur le sillon qu'ils creusent? Peut-on soutenir que tout ce monde évolue sans raisonner ses mouvements et sans se rendre compte de sa mission?

N'exagérons rien; il existe des nuances, nombreuses, accentuées même, des divergences de vue, des courants opposés, voire même

des tiraillements en sens divers, mais le désaccord est plus superficiel que profond, plus apparent que réel ; il est certainement moins prononcé chez nous qu'en France et dans d'autres pays.

I.

La thèse du P. Verest est la nôtre : seules, les humanités gréco-latines constituent la préparation normale à l'enseignement supérieur. Seulement, défions-nous du commentaire explicatif que l'auteur glisse en note. En rejetant le point de vue *utilitaire* dans l'étude des classiques, il nous a trop l'air de réduire à une quantité négligeable les aspirants au sacerdoce, les futurs religieux, médecins, professeurs et autres spécialistes auxquels le latin, et aussi le grec, seront d'une incontestable utilité pratique pour ne pas parler de nécessité professionnelle. Quant à l'étude plus ou moins correctement dite *linguistique* et *historique*, nous verrons plus loin si elle doit être aussi prestement jetée par dessus bord.

Vous qualifiez d'*allemand*, mon révérend Père, (pourquoi pas tout d'un coup de prussien ?) le système du Chanoine Féron. C'est de votre part une légère erreur historique ; c'est surtout un petit moyen de jeter le discrédit sur la doctrine de l'éminent inspecteur aux yeux de certains Belges dont les délicatesses littéraires s'effarouchent si vite des lourdeurs d'Outre-Rhin (1). Mais ne serait-il pas plus juste d'appeler système *français* celui du P. Verest qui se cantonne si résolument dans l'humanisme ?

II.

Insuffisance des langues modernes, insuffisance des mathématiques, insuffisance des sciences naturelles comme base des humanités, que d'insuffisances dans ce chapitre ! Et dire que des hommes intelligents ont prôné, parfois avec acharnement, toutes ces bases insuffisantes ! N'y aurait-il pas là un indice ?

Nous soutenons aussi, avec le P. Verest et tous les pédagogues sérieux, la notoire insuffisance de ces branches d'enseignement comme point central de l'instruction moyenne, mais s'il est banal de répéter que l'erreur renferme presque toujours une part de vérité, ce n'est pas ici le cas. Trop longtemps, on a méprisé les langues modernes, et de là une réaction, en partie justifiée. Les relations

(1) Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici la déclaration très catégorique que le Chan. Féron place en tête de son bel ouvrage : « *Mon intention n'est pas de transformer ou prussifier notre enseignement traditionnel. Je ne veux qu'une chose : exposer la pratique allemande, pour la faire connaître, afin qu'on puisse en tirer les prescriptions prudemment applicables et propres à améliorer notre méthodologie.* »

internationales exigent absolument aujourd'hui la connaissance de ces langues. Cette exigence, nous la réduisons à son strict minimum et nous prétendons qu'il faut, de toute rigueur, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique, enseigner sérieusement une langue vivante.

Une langue, disons-nous, parce que, nous le savons, la chose est possible sans surmenage ; mais *une seule*, parce que deux éparpilleraient les efforts et porteraient atteinte au principe fondamental. Et nous en avons l'intime conviction, tout établissement où l'enseignement d'une langue vivante est négligé ou peu sérieux, comme c'était le cas presque partout il y a trente ans et comme cela se voit encore parfois, cet établissement dessert la cause des humanités « à laquelle sont liées plus de choses et de plus graves que plusieurs ne paraissent le penser. »

A propos des mathématiques, l'accord sera facile s'il est bien admis qu'on apprendra en humanités l'arithmétique, les huit livres de géométrie et non pas trois ou quatre, l'algèbre, jusqu'au second degré inclus, et la trigonométrie rectiligne. Mais se contenter, comme cela s'est vu, de huit ou dix pour cent d'humanistes suivant régulièrement les cours de mathématiques serait encore indubitablement concourir à la déchéance des fortes études.

Dans une réponse au P. Verest, M. l'abbé Wouters, professeur à Saint-Rombaut, proteste qu'il n'eut jamais la pensée de faire des sciences naturelles la base des humanités et il réclame l'introduction *modérée* de ces cours dans l'enseignement secondaire. Les arguments qu'il invoque à l'appui de sa thèse sont irréfutables : dans une certaine mesure, les sciences naturelles constituent une préparation nécessaire aux études scientifiques supérieures, et sont aujourd'hui, comme dit Mgr Dupanloup, indispensables à la classe des hommes cultivés. Nous voudrions pourtant voir préciser le *quantum*.

Dans les basses classes, les sciences naturelles sont inutiles et même nuisibles, on l'a démontré souvent (1). D'autre part, un maigre cours de physique en seconde et en rhétorique, comme le demande le P. Verest, n'est pas approprié au but. Des notions de chimie sont requises spécialement pour suivre fructueusement les cours universitaires. Nous croyons donc que le programme du Gouvernement et certains programmes diocésains ont très sagement assigné à la quatrième et aux trois classes suivantes les éléments des sciences naturelles. Bannir ces sciences du programme, ce serait, encore une fois, compromettre la cause de la vérité et du bien en suscitant des réactions outrées, sans doute, mais partiellement fondées en raison.

(1) Voir, par exemple, un article de l'abbé Boulay, dans *le Contemporain*, janvier 1883.

Nous nous attendons à l'objection. Une langue moderne, des mathématiques, des sciences, surmenage, nous crie-t-on. C'est un mot dont nous promettons de faire justice à propos du chapitre VIII.

Fort de l'autorité de M. Mansion, dont nous reconnaissons la haute compétence, le P. Verest voudrait renvoyer à une année supplémentaire l'étude des sciences. Dès lors, nous nous le demandons, pourquoi réserver une place à la physique? Il n'entre cependant pas dans nos intentions de nier les avantages que pourrait offrir théoriquement pareil système. On le dit suivi ailleurs avec succès. Mais nous vivons sur les bords de l'Escaut et de la Meuse et non sur les rives du Tibre. En attendant qu'on obtienne de l'État, des Ordres enseignants et surtout des parents belges cette année supplémentaire, il semble qu'on fera bien de s'en tenir à des moyens plus immédiatement pratiques.

III.

Les témoignages d'hommes compétents confirment la thèse que les humanités gréco-latines sont la meilleure introduction aux études supérieures, même scientifiques. Notons seulement que ces témoignages ne déterminent en aucune façon si la vertu formative dont il s'agit, est attribuée aux humanités telles que les défend le P. Verest ou telles que les entend le Chanoine Féron.

IV ET V.

Durant 125 pages, le P. Verest dirige ses batteries contre M. Guillaume et les néogaumistes. Il faut même convenir que le feu est assez bien nourri et parfois singulièrement vif; de son côté, il est vrai, le curé-doyen de Beauraing n'a pas toujours été tendre à ses adversaires. Quoi qu'il en soit des allures de la polémique, le P. Verest tient le bon bout, et si les gaumistes sont dans le vrai sur quelques points de détail, leurs vues, en général, ne sont ni rationnelles ni pratiques. A moins qu'en rêve, y pense-t-on? Promener de malheureux *quatrième*s à travers *dix-huit* siècles et quarante-cinq auteurs disparates, depuis Caton jusqu'à Possevin! Il est heureux toutefois que le P. Verest ne se soit pas souvenu des précurseurs allemands de Mgr Gaume, car, à son grand étonnement, l'Abbé Guillaume passerait devant la postérité pour le promoteur d'un système prussien.

Un argument qui nous a toujours paru trop négligé quoique fort probant contre les gaumistes et que le P. Verest présente dans toute sa force, c'est l'illogisme de ces novateurs. Si tout le mal qu'ils disent des « classiques païens » était vrai, tout bon chrétien devrait absolument s'interdire de les enseigner. Et lorsqu'on en a bien médité, on

proteste qu'on ne veut les bannir qu'à moitié ! Que dans les séminaires et établissements religieux, il soit assigné, avec tact et mesure, une place honorable dans les programmes et dans l'enseignement aux vies des saints, aux hymnes liturgiques et à certaines œuvres des Saints Pères bien choisies, personne, pensons-nous, n'y contredira. Mais défions-nous des païens modernes qui applaudissent au mouvement gaumiste : ce sont d'habiles tacticiens qui voient là, pour miner les humanités gréco-latines, un moyen plus sûr que de les attaquer de front. Transitoirement, les Saints Pères détrôneraient les classiques ; eux-mêmes céderaient bientôt la place aux langues modernes et le pas serait fait, les humanités auraient vécu. N'allons pas souhaiter surtout de voir les Saints Pères aux mains de maîtres irréligieux et d'élèves sceptiques. Ils serviraient aux uns de thème à déclamation contre la religion et l'Église, aux autres de prétexte à ineptes plaisanteries. Plus encore que les classiques, les auteurs chrétiens demandent à être interprétés par des maîtres chrétiens devant des jeunes gens chrétiens.

VI.

Les excellentes pages du P. Verest sur les exercices de culture formelle, la version, le thème, la grammaire, l'analyse littéraire et la composition, sont d'un caractère trop technique pour faire ici l'objet d'une étude détaillée. Les vues de l'auteur paraissent, en général, très justes, plus justes que neuves, croyons-nous, car elles ne sont souvent que la reproduction d'idées déjà émises par MM. Féron et Collard. Ne serait-ce pas l'aveu implicite qu'elle a parfois du bon, cette pédagogie *allemande* contre laquelle le P. Verest aime à rompre une lance ? Nous pourrions relever des contradictions dans ce chapitre. Ainsi, comment concilier les citations de Gantrelle, Thurot et Pautonnier (pp. 216 et suiv.) avec le formalisme outrancier du chapitre suivant ? Peut-être par cette considération que les hommes valent souvent mieux que leurs principes, que nécessairement les besoins de la pratique imposent à ceux-ci des tempéraments et que le formaliste le plus intransigeant ne parvient pas à négliger complètement le fond.

VII.

Venons au chapitre de la culture réelle où nous avons le regret d'être en grave désaccord avec le docte écrivain.

De fait, les langues modernes ne peuvent servir de base aux études humanitaires : le P. Verest l'a prouvé à suffisance. Mais si, par hypothèse, on lui démontrait que l'hébreu et le sanscrit constituent

pour l'esprit une gymnastique supérieure aux études gréco-latines, force lui serait, en vertu de son raisonnement, de donner la préférence à ces langues (1). Rien de plus faux que pareille conclusion, mais comme elle découle logiquement des prémisses, cette simple remarque préliminaire suffirait à crouler le système. C'est qu'en effet, tout ingénieux qu'il puisse paraître, ce système repose sur une confusion.

Aux yeux du P. Verest, l'étude des auteurs latins et grecs est purement et simplement l'instrument de la culture formelle. Quant à la culture réelle, dit-il, « elle fait partie intégrante de la formation intellectuelle et elle en est l'accompagnement inséparable, car on ne pense pas à vide : il faut que cet acte porte sur un objet, sur des choses (*res*). » Et de ce principe, il part en guerre contre le Chanoine Féron, contre Schiller et les professeurs allemands, quelque peu même contre M. Collard, pour finir par nous apprendre que le jeune homme, au sortir des humanités, « doit avoir des notions suffisantes sur Dieu, sur l'homme et sur la nature : » voilà l'objet de la culture réelle. Contre la thèse ainsi formulée, c'est par centaines que nous alignerions les autorités, mais au P. Verest philosophe et penseur, on ne pourrait, semble-t-il, opposer de plus digne contradicteur qu'un philosophe thomiste, formé à l'Université grégorienne par les Pères de la Compagnie de Jésus, auteur d'ouvrages aussi réputés que solides, le Dr Albert Stoeckl, professeur, il y a peu d'années encore, au lycée épiscopal d'Eichstaett. Malheureusement, Stoeckl est Allemand, mais espérons que son titre de traducteur de Mgr Dupanloup lui fera trouver grâce aux yeux du P. Verest.

« Le gymnase, dit Stoeckl (2) a pour but de donner la *formation générale préparatoire* aux hautes études (*die allgemeine Vorbildung*). » Voilà nettement précisé le but des humanités ; elles ont, comme le veut du reste le P. Verest, un caractère essentiellement *formel* ou *formatif*, en ce sens qu'elles doivent *former* aux études ultérieures et non préparer directement et immédiatement à telle ou telle carrière déterminée. Mais, de ce caractère général d'un cycle d'études, conclure à l'interprétation exclusivement formelle des auteurs classiques, c'est confondre deux choses essentiellement distinctes.

(A continuer.)

(1) On nous assure que certains formalistes outrés ne reculeraient pas devant cette conséquence aussi absurde que logique. Pour le croire, nous devrions voir un de leurs représentants autorisés prendre sur lui de l'affirmer dans un écrit public.

(2) *Lehrbuch der Paedagogik*, Mainz, 1873, p. 379.

L'ANABASE DE XÉNOPHON

par F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain.

(Suite.)

Dans le numéro de février, nous avons insisté sur l'importance des répétitions, et, passant de la théorie à la pratique, nous avons montré comment on pourrait les faire, en prenant pour base le premier chapitre de l'*Anabase*. A celles que nous avons déjà esquissées, il nous reste à ajouter les suivantes.

7. *Cyrus*. — De qui est-il le frère? — Quelles étaient ses fonctions? — Que comprenait sa satrapie? — En quoi consistait son commandement militaire? — Pourquoi son père l'appelle-t-il auprès de lui? — Qui Cyrus prend-il avec lui? — Pourquoi se fait-il accompagner de Tissapherne (1)? — Pourquoi a-t-il une escorte de 300 Grecs? — Pourquoi Tissapherne en veut-il à Cyrus (2)? — De quoi l'accuse-t-il? — Que fait Artaxerxès? — Qui intercède en faveur du jeune prince? — Le roi n'a-t-il pas été imprudent en renvoyant Cyrus dans son gouvernement? — Quelles précautions a-t-il dû cependant prendre (3)? — Que médite Cyrus de retour dans sa satrapie? — Sur qui compte-t-il à la cour? — Quels appuis y cherche-t-il encore? — Comment se prépare-t-il à la lutte dans sa satrapie? — Se contente-t-il de troupes indigènes? — Pourquoi doit-il faire des préparatifs secrets (4)? — Quel premier prétexte a-t-il pour lever des troupes? — Pourquoi les villes ioniennes le préfèrent-elles à Tissapherne (5)? — D'où Cyrus tire-t-il surtout ses mercenaires (6)? — Que fait-il pour ne pas éveiller les soupçons du roi? — Quels sont les différents corps d'armée réunis pour Cyrus? — Sous quel prétexte

(1) Les mots *ὡς φίλον* (§ 2) sont équivoques : Cyrus *croit* Tissapherne son ami ou le *déclare* tel. En d'autres termes, Cyrus le prend avec lui, soit parce qu'il pense pouvoir compter sur le dévouement d'un homme qui, par attachement à Artaxerxès ou par calcul, a su se faire passer pour son ami ; soit parce que, complètement édifié sur l'hypocrisie de Tissapherne, il ne veut pas le laisser, pendant son absence, sur les confins de sa satrapie. En classe, sans parler de cette difficulté, on choisit la première interprétation ; car le verbe *διαβάλλει* ne permet pas de supposer que Cyrus se soit fait accompagner à dessein d'un homme dangereux.

(2) La nomination de Cyrus avait eu pour effet de lui enlever la Lydie.

(3) Il a certainement exigé un nouveau serment, et il a dû lui envoyer des *ἐφοδοί* plus souvent qu'aux autres satrapes (cf. § 5).

(4) Il veut échapper à la surveillance de Tissapherne et attaquer le roi à l'improviste, *ὅτι ἀπαρασκευάστον λάβοι βασιλέα* (§ 6).

(5) Sa déférence pour les Grecs, sa générosité, sa puissance même, tout lui avait fait gagner les sympathies des Grecs d'Asie.

(6) Du Peloponnèse (§ 6). Cf. note 2, p. 95.

chaque corps est-il réuni ? — Qui les commande ? — Faites le portrait de Cyrus. — Présentée sous cette forme, la question dépasserait les forces de nos élèves de quatrième. Par quelques sous-questions, on arrivera à leur faire tracer le portrait suivant : dans ce premier chapitre, Cyrus est un frère ingrat ou vindicatif (1), un satrape infidèle, un prince ambitieux, audacieux, habile et actif; très supérieur à ceux de sa nation, il sait déployer la plus grande énergie, attirer auprès lui des hommes tels que Cléarque et Proxène, reconnaître la supériorité des soldats grecs, dissimuler ses desseins et entretenir son frère dans une douce sécurité, en feignant de prendre en mains généreusement la cause des opprimés.

8. *Tissapherne*. — Qui était Tissapherne ? — Que comprend sa satrapie ? — Pourquoi se fait-il passer pour l'ami de Cyrus ? — Pourquoi le déteste-t-il ? — Comment se trahit son hostilité ? — Quelle fut sa conduite à Milet ? — Quel droit avait donc le satrape sur ses gouvernés ?

9. *La Grèce*. — a) Un détail sur *Sparte* (2) ?

b) Que se passe-t-il en *Thessalie* (3) ?

c) Par qui les colonies grecques de l'*Helléspont* sont-elles attaquées ?

d) A qui le grand roi avait-il donné les villes d'*Ionie* ? — Pourquoi préfèrent-elles Cyrus à Tissapherne ? — Que fait Tissapherne à Milet par crainte d'une défection ? — Auprès de qui les proscrits trouvent-ils accueil ? — Que fait Cyrus ? — Quelles revendications élève-t-il à Suse ? — Sur quoi les appuie-t-il ?

e) *Mercenaires grecs*. — A qui Cyrus confie-t-il le soin d'enrôler des Grecs (4) ? — Citez les Grecs auxquels il s'adresse à cet effet. — Pourquoi Cléarque se met-il au service de Cyrus ? — Pourquoi Aristippe réunit-il un corps de mercenaires ? — Pourquoi Cyrus lui donne-t-il plus qu'il n'a demandé ? — Quels sont les divers motifs qui poussent à cette époque les Grecs à prendre du service à l'étranger (5) ? — Que reçoivent les chefs chargés d'enrôler des soldats (6) ? — Pourquoi cette somme (7) ? — Où prennent-ils de préférence leurs

(1) Comme nous le faisons remarquer un peu plus loin, l'écrivain excuse la conduite de Cyrus, en le montrant victime des calomnies de Tissapherne.

(2) Sparte exila Cléarque, parce qu'il s'était attribué un pouvoir exorbitant.

(3) Des dissensions intestines : Aristippe est en lutte avec Lycophron, tyran de Phères.

(4) D'une part, aux commandants de ses garnisons ; d'autre part, à des chefs grecs, ses anciens hôtes.

(5) Les uns sont attirés par l'appât d'une forte solde et d'un riche butin ; d'autres ont été exilés ou se sont vus obligés de quitter leur patrie à la suite de difficultés politiques ; d'autres enfin sont avides de courir les aventures.

(6 et 7) Une certaine somme pour organiser l'armée (§ 9).

hommes (1)? — D'où viennent donc les soldats de Cyrus (2)? — Quels sont ceux qu'il estime particulièrement (3)? — Que reçoivent les soldats? — Comment se paie la solde (4)? — Quelle espèce de troupes connaissez-vous (5)?

10. *Géographie*. — Montrez sur la carte Parrhasie, Stymphale, l'Arcadie, l'Achaïe, etc. — Donnez un détail historique sur Milet. — Que vous rappelle dans l'histoire grecque l'Achaïe? etc.

11. *Xénophon historien et écrivain*. — Quel est le titre de l'ouvrage de Xénophon que vous traduisez? — Où le trouvez-vous implicitement indiqué? — Que signifie-t-il? — Que pense Xénophon de l'accusation de Tissapherne (6)? — Était-ce une calomnie? — Que tait Xénophon dans ce récit (7)? — Qu'est-ce qui trahit cependant les intentions de Cyrus (8)? — Comment l'écrivain excuse-t-il la rébellion de Cyrus (9)? — Comment réussit-il à nous rendre sympathique Cyrus, qui, au fond, viole son serment de fidélité et veut détrôner son frère? — Ici, comme pour le portrait de Cyrus, le professeur guidera les élèves. Par des sous-questions, il pourrait les amener à développer ce point de la façon suivante : 1^o Abstraction faite de Tissapherne qui est, aux yeux de Xénophon, un jaloux et un calomniateur, *Cyrus n'a que des amis* (10). A la cour même du roi, il a ses partisans, la reine mère et beaucoup de seigneurs perses (§ 4 et § 5). Dans son gouvernement, il ne compte que des sujets fidèles et dévoués (§ 5). Enfin les riches cités de l'Ionie font défection pour se placer sous ses ordres (§ 6). — 2^o Dans toute sa conduite, le jeune prince, tout en servant ses intérêts, se montre le *protecteur des faibles et des opprimés* : a) il accueille les bannis de Milet (§ 7); b) il défend les colonies grecques de l'Hellespont contre les Thraces (§ 9); c) il appuie Aristippe persécuté par ses adversaires politiques (§ 10). — 3^o Il sait *distinguer les talents*, et pour obtenir l'admiration de Cléarque et de Proxène, il faut qu'il ait eu *des qualités brillantes* (11).

(1) Dans le pays où ils ont quelque attache, ordinairement dans leur pays natal.

(2) De l'Arcadie (Xénias et Sophénète), de l'Achaïe (Socrate), de la Béotie (Proxène, qui avait aussi des Athéniens), de la Thessalie (Aristippe), de Sparte et de l'Hellespont (Cléarque) Cf. Ball, *Studien zu Xenophons Anabasis*, dans le *Philologus*, t. 45, p. 64.

(3) Les Péloponnésiens (§ 6), *ἄνδρες Πελοποννησίου*. Parmi eux, les Arcadiens (cf. § 2 et § 11) étaient surtout renommés par leur robuste constitution et un certain courage naturel. On comparera, sous ce rapport, l'Arcadie avec la Suisse.

(4) Par mois (§ 10).

(5) Les hoplites (§ 2).

(6) C'est une calomnie, dit-il.

(7) 1^o Le vrai motif de ce voyage imposé à Cyrus, qui doit justifier sa conduite (v. p. 55); 2^o les prétentions de Cyrus au trône et les efforts de Parysatis.

(8) Son escorte.

(9) *κινδυνεύσεις καὶ ἀτιμωσίαι* (§ 4).

(10) Voyez Duerrbach, ouv. cité, p. 44.

(11) Croiset, *Xénophon*, p. 27.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

HOMÈRE, *Pages choisies*, dans la collection des *Pages choisies des Grands Écrivains*, avec avant-propos et introduction, par MAURICE CROISSET, Paris, 1896, A. Colin. Prix : 3.50 fr.

Lever le voile qui dérobe au grand nombre les richesses de la littérature homérique, la débarasser du manteau grec qui la fait méconnaître par beaucoup, en un mot, vulgariser la lecture des épopées helléniques : tel est le but que s'est proposé l'éminent professeur dans sa nouvelle publication.

Dans une courte introduction tracée de cette plume élégante et sûre qui le caractérise, M. Croiset présente quelques observations générales sur la nature de ces poésies. Il y expose brièvement ses vues sur la personnalité d'Homère, sur la formation de l'Iliade et de l'Odyssée ; par quelques remarques judicieuses, il prémunit un lecteur peu familiarisé avec l'antiquité, contre les difficultés que présenteraient pour

lui les multiples secrets du génie grec et d'une littérature naissante.

Le titre de l'ouvrage n'indique que partiellement le procédé de l'auteur. M. Croiset ne se contente pas de traduire les plus beaux passages de ces poèmes, il veut en donner au lecteur une vue d'ensemble ; à cet effet, il unit entre eux les fragments traduits, par un sommaire succinct des passages omis. La division en chants est absorbée, d'après son système, par un partage en chapitres ou épisodes principaux : l'*Iliade* en renferme sept, l'*Odyssée* en compte six. Un index final permet d'ailleurs aux hellénistes de rapporter facilement la traduction au texte primitif.

Quant à la traduction elle-même, l'auteur rend le texte aussi fidèlement que le permet le génie de la langue française ; tout au plus pourrait-on regretter de voir sacrifier parfois à l'effet littéraire un tour de phrase, un sens premier que le français admettrait facilement.

Signalons enfin les notes surtout mythologiques qui émaillent, çà et là, le bas des pages. Qu'il soit permis de faire ici une modeste remarque. Superflus pour le lecteur que vivifie « une âme antique », ces rares éclaircissements sont-ils suffisants à l'intelligence du texte pour celui que les dieux n'ont point bercé?

Quoi qu'il en soit, les *Pages choisies d'Homère* n'en conservent pas moins tout le mérite d'une traduction fidèle et attrayante, propre à faire naître chez tous, sinon le culte, au moins le respect, dû à la littérature ancienne. Elles rendront même d'utiles services à l'enseignement : les professeurs y trouveront non seulement un moyen facile de donner aux élèves une vue d'ensemble sur les poèmes homériques, mais encore un choix judicieux de passages qui méritent d'être expliqués.

F. COCHETUX.

VIRGILE, *Les Bucoliques*. Texte latin établi et annoté par A. WALTZ, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Avec *fac-similé* des plus anciens manuscrits. Paris, Colin et Cie, 128 pp. Prix : fr. 1.50.

Le savant professeur, déjà connu par une excellente édition d'Horace, nous a donné une des meilleurs éditions des *Bucoliques* qui aient été publiées en français.

Le présent volume s'ouvre par une *introduction* très développée comprenant une intéressante *notice* sur Virgile et les *Bucoliques*,

notice où l'auteur montre l'origine et le caractère des *Eglogues*; une étude suggestive sur *Théocrite et Virgile*, qui prouve que le poète latin, tout en imitant le poète grec, a su garder une originalité tranchée; un travail bien documenté sur la *métrique* et le *texte des Bucoliques*; enfin un choix de *notes critiques* servant à justifier la leçon adoptée par l'éditeur.

Chaque *Eglogue*, dont le texte a été établi avec le plus grand soin d'après la comparaison des manuscrits, est précédée d'un *argument*, où l'auteur indique le sujet de la pièce, les circonstances où elle a été composée et le caractère qui la distingue. Elle est accompagnée d'un *commentaire* remarquable et abondant, où sont élucidés surtout les points importants de grammaire, d'histoire, de géographie et de mythologie. C'est avec plaisir qu'on y trouve aussi des rapprochements de nature à faciliter l'intelligence du texte : les citations de Théocrite y sont nombreuses et presque toujours traduites.

Le livre se termine par un curieux *fac-similé* de trois manuscrits de Virgile, où sont reproduits les vers 62 à 66, 81 à 85 de l'Egl. VI, 66 et 67 de l'Egl. IX, 1 et 2 de l'Egl. X.

Cette édition de haute valeur s'adresse tout particulièrement aux professeurs de l'enseignement moyen; elle convient également aux élèves de nos athénées et collèges à qui elle rendra

la préparation à domicile moins laborieuse et plus attrayante.

L. MARÉCHAL.

Abrégé de la grammaire latine, par A. DEWALQUE, 138 pages. Prix : 1.50 fr.

Grammaire latine, par A. DEWALQUE, Namur, Wesmael-Charlier, 1896, 338 pages. Prix : 3.50 fr.

L'auteur de ces deux ouvrages paraît avoir longtemps enseigné le latin, il a compulsé les manuels les plus répandus (p. vii), et il a lu les écrivains latins dans lesquels il a recueilli, dit-il, près de 15,000 exemples. C'est quelque chose, mais est-ce bien assez pour faire une nouvelle grammaire latine ?

Ce livre a certainement des qualités et nous nous hâtons de signaler les principales. M. Dewalque veut rendre l'enseignement plus intuitif : à cet effet, il a fait imprimer, en caractères gras, un exemple-type en tête de chaque paragraphe ; parmi ses tableaux récapitulatifs, il y en a d'utiles, mais il y en a aussi de compliqués (pp. 214 et 316) ; il fait des comparaisons opportunes avec les langues modernes, mais il y en a aussi qui n'ont aucune raison d'être (pp. 80-81, conjugaison en six langues). Enfin, M. Dewalque a adopté, dans la syntaxe, la division des propositions subordonnées en substantives, adjectives et adverbiales, déjà introduites dans les grammaires françaises et grecque qu'on emploie dans les athénées.

Voilà ce qui est à louer. Hélas ! les défauts sont plus nombreux et ils sont parfois graves. On exige aujourd'hui qu'une grammaire destinée aux classes joigne la rigueur scientifique aux qualités pédagogiques. Or, M. Dewalque ne paraît pas avoir fait du latin une étude scientifique et il semble ignorer les travaux de Neue, de Draeger, de Kuehner, de Stolz, de Schmalz et de Woelfflin, pour ne citer que des ouvrages généraux, connus de tous les latinistes. La science de M. Dewalque est pour ainsi dire intermittente : tantôt elle se prodigue mal à propos, tantôt elle est en défaut. Quand M. Dewalque expose la formation du comparatif et du superlatif, quand il explique la dérivation des mots (pp. 134-137), il étale une érudition qui serait déplacée, quand même elle ne serait pas problématique. Gantrelle, dans sa Préface, avait mis en garde contre ce défaut et M. Dewalque aurait pu l'éviter.

Au reste, ce n'est pas par là que M. Dewalque pêche ordinairement. Ses règles sont souvent erronées. En voulant simplifier, il devient inexact ou incomplet : erreurs, inexactitudes, omissions ne sont pas rares. Il y a aussi défaut de disposition ou d'ordonnance : bien des choses ne sont pas à leur place naturelle et des choses différentes sont mêlées. Enfin les théories les plus simples paraissent ici compliquées (disc. indir., *sui*, *sibi*, *se*). Ajoutez que la rédaction laisse beau-

coup à désirer (M. Dewalque a l'air de *parler*, d'*expliquer* à des élèves ou de dicter un résumé), et que les fautes d'impression sont littéralement innombrables. Les mots grecs n'ont ni esprit ni accent. Les noms des auteurs latins et les titres de leurs ouvrages sont abrégés d'une façon qui les rend méconnaissables.

Nous pourrions nous en tenir là, car il suffit de lire quelques pages pour constater tous ces défauts, mais il faut prouver ce que nous venons de dire.

Ouvrons au commencement. Page 1. « Quelques diphtongues ne se rencontrent que dans les inscriptions » ; il faut dire : dans les inscriptions *archaïques*. « Les diphtongues *ei*, *oi*, *ui* ne forment qu'une syllabe dans *dein*, *proin*, *cui* ». Cette remarque n'est pas exacte, puisque ces mots peuvent aussi compter pour deux syllabes. Page 2. M. Dewalque donne la prononciation de l'époque classique ; pourquoi donc dit-il, à la page IV, que l'époque jugée la meilleure à ce point de vue est l'époque post-classique. Suivant M. Dewalque *e*, *ae*, *oe* se prononcent de la même façon, à savoir comme l'*é* français ! On n'écrit pas *conditio*, mais *condicio*. On n'écrit pas non plus *quum*, qui est une invention du moyen âge (Brambach-Antoine, *Manuel d'orthogr. lat.*, p. 17), mais *cum* ou *quom*. P. 3. M. D. dit que son orthographe diffère de celle qui est généralement usitée en France et Belgique. En quoi ? Est-ce parce

qu'il écrit : *qui*, *quantus* ? P. 5. M. Dewalque s'imagine que l'accent mis sur *pont*, *ergo*, pour les distinguer de *pone* (pose) et *ergo* (donc), sur *docté*, etc., est l'accent tonique ! Où a-t-il vu que *quantus*, *qualis*, *quando* relatifs ont l'accent sur la finale ? Et que *palam fecit* est un verbe composé ? Pourquoi mentionner ici l'accent *grammatical*, l'accent *oratoire* et l'accent *métrique*, qu'on ne définit même pas ? P. 6. Le genre du substantif se reconnaît à la finale du *thème*. Dans ce cas, *Aenea-s* est fém. comme *rosa*, et *templu-m* est masc. comme *dominu-s*. Il fallait dire, avec Gantrelle : à la terminaison. Quelle différence M. Dewalque fait-il entre le thème et le radical ?

Ouvrons à la page 10. Les mots *classe* et *déclinaison* sont confondus. Quel avantage M. Dewalque trouve-t-il à mêler la 5^{me} déclinaison à la 1^{re} ? C'est un moyen d'embrouiller les idées des commençants. D'après M. Dewalque, on ne dit pas *pater familiae*. *Aeneadum* doit figurer au § 11 bis (noms grecs). M. Dewalque dit que quelques noms féminins ont *bus* (il fallait dire : *abus*) au lieu de *is*. Il ne cite pas *liberta*, *anima*, mots fréquents. Au singulier, *diei* est masculin ou féminin (à volonté ?).

Passons à la syntaxe et prenons le Chapitre II du Livre II : Modes et temps dans les propositions absolues. M. Dewalque intercale dans le chapitre de l'Indicatif 10 paragraphes sur les propositions interrogatives ; cela ne concerne pas l'Indicatif, car on peut

avoir le subjonctif dans ces propositions (§ 258). Il fallait un chapitre spécial sur la *forme* des propositions (Cfr. Roersch et Thomas, *gramm. grecque*). § 243. Si l'interrogation porte sur un mot, elle se fait par ce mot même ; il fallait dire que ce mot est un adjectif, pronom ou adverbe interrogatif. § 244. *An non* (et non : *annon*) n'est pas l'équivalent de *nonne*, mais doit s'expliquer comme *an* (rem. 2). *An* en tête d'une interrogation simple n'est pas suffisamment expliqué (Cfr. Gantr., 186, 7). *Videtisne* (Cic., *Verr.*, 2, 2, 42) n'est pas la même chose que : *Nonne videtis* ? L'orateur veut une réponse : *Voyez-vous, répondez-moi*, et l'interrogation est plus pressante. § 246. Aux remarques sur les pronoms interrogatifs sont mêlées des observations sur les pronoms relatifs *uter* et *quantus* : *Nunc non erat his locus*. — *Tu vero quid es* ? La nuance n'est pas expliquée. *Num quis* et *numquis* ne sont que des orthographes différentes, et un exemple est inutile, car il n'est pas nécessaire d'écrire l'un plutôt que l'autre dans la phrase citée. — Dans : *quid habes quod dicam* ? M. Dewalque prend *quod* pour un interrogatif ! L'interrogatif *quot* est oublié. Les exercices du § 247 ne doivent pas, à notre sens, figurer dans une grammaire. §§ 249 et 250. Les deux phrases : *Solem dicam...* et *Num hujusce...* contiennent toutes les deux des interrogations successives ; la seconde contient de plus une anaphore, ce qui la rend

plus oratoire. La première peut prendre la même forme : *Num solem dicam, num lunam*, etc., et la seconde peut devenir : *Hujusce fortunae te, aut gloriae, aut...*

Impératif. § 253. *Ne time* (poètes et Tite-Live) manque. § 256. *Ne mentiaris* (qu'on ne mente pas) est oublié. *De me nihil timueris* (§ 257, r. 2) devrait se trouver ici. M. Dewalque oublie de dire comment se rend le *parfait* du subjonctif. Il y revient une seconde fois, au § 262, r. 1, fort inutilement. § 258. Le subjonctif délibératif est défini ainsi : le subjonctif s'emploie *pour rendre une interrogation pleine de doute* !

Propositions copulatives. § 266, b). Le polysyndète et l'anaphore sont confondus. § 267. *Atque id* n'est pas du tout la même chose que *et... et, cum... tum* (Cfr. 280, 4^e). § 271. *Et non* ne s'emploie pas *de préférence*, mais *seulement* dans les cas indiqués.

Prop. disjonctives. C'est ici que M. Dewalque consacre quatre pages aux pronoms démonstratifs *is, hic, ille, iste* et aux pronoms indéfinis : ce n'était pas le moment d'en parler. § 277, 2. *An* pour *sive* est post-classique § 280. Il s'agit de *is* employé comme sujet, et M. Dewalque cite : *mittuntur ad eas civitates legati, quae sunt...*, où *eas* ne rappelle d'ailleurs pas un objet dont on a déjà parlé. Cornelius Nepos ne dit pas : *Miltiades in eo erat ut...*, mais : *Cum jam in eo esset ut (Miltiades)* ; en effet, *in eo est* est une tournure impersonnelle qui signi-

fie : *est res jam in eum locum adducta ut* (Roersch). *Iste* désigne ce qui est rapproché de la personne qui parle (faute d'impression?). Quoi qu'en dise M. Dewalque, *ille* n'est jamais employé avec un génitif, comme le français *celui de*. Dans l'exemple qu'il cite *iile* est emphatique. Il y a longtemps qu'on a fait bonne justice de cette erreur (Riemann, *Synt. lat.*, § 4).

Nous croyons inutile de continuer. Nous ajouterons une seule observation. M. Dewalque ne donne pas de table où l'on puisse voir d'un coup d'œil le plan de sa syntaxe. A certains points de vue ce plan est bon ; à d'autres, il est mauvais. Nous avons fait remarquer déjà combien certaines règles sont mal placées : ce sont toutes celles qui concernent la syntaxe particulière des parties du discours, par exemple celle des adjectifs et pronoms démonstratifs et indéfinis. Ce qui prouve encore une défectuosité dans le plan, c'est que M. Dewalque a dû mettre en appendice ce qui concerne le *disc. indirect* et l'emploi de *sui*, *sibi*, *se*. Ces deux chapitres, qu'il a « travaillés avec le plus grand soin », sont d'ailleurs si compliqués qu'aucun élève ne s'y retrouvera. Que de distinctions inutiles et mal faites pour des choses si faciles !

Concluons. Nous n'avons relevé que les fautes qui nous ont frappé dans une lecture rapide de quelques pages. Parmi ces fautes, il y en a de graves, d'autres sont légères et faciles à corriger ; mais,

nous le disons à regret, leur nombre est vraiment trop grand.

J. P. WALTZING.

P. GILES. *Vergleichende Grammatik der klass. Sprachen.* — Ein kurzes Handbuch für Studierende der klass. Philologie, Deutsche Aufgabe besorgt von JOH. HERTEL : Leipzig. O. R. Reisland, 1896 (xvii 493 pages).

Le manuel de M. P. Giles présente de grandes différences avec ceux de ses devanciers. L'auteur a en vue un public spécial ; il écrit, non pas une introduction à la grammaire comparée, mais un livre qui est le couronnement logique des études de philologie grecque et latine. On peut considérer la langue latine comme un ensemble immobile, l'illusion cesse quand il s'agit du grec, où les variétés dialectales reflètent la vie, infiniment diversifiée, du langage (p. x, xi). Aux jeunes gens qui étudient parallèlement les deux idiomes classiques, faites comprendre la nature vraie et les rapports des formes apprises par cœur ; du moins, faites leur saisir la possibilité d'une explication. Les études gréco-latines ne sont scientifiques qu'à ce prix ; et, par le fait, il existe une demi-douzaine de principes qui jettent une vive lueur sur la morphologie, sur le lexique, et dont l'ignorance empêche souvent les maîtres de montrer l'« au delà » nécessaire à toute conception complète, quand elle ne les entraîne pas à des interprétations de commande. L'Alle-

magne a donné une prompte traduction au livre de M. P. G., car il répond à un véritable besoin.

L'auteur résume dans un appendice (pp. 40+458) un véritable *Grundriss* de la dialectologie grecque et italique, très complet, très dense, où figurent de copieux extraits des inscriptions les plus curieuses au point de vue de la langue, précédées de notices qui disent le nécessaire⁽¹⁾. Il a fait une large part à la syntaxe (syntaxe des cas, des verbes, des propositions). Cette partie du manuel (écrite d'après les recherches de Delbruck, *Grundriss*) remplacerait avec avantage les syntaxes généralement si confuses et mal faites de nos grammaires spéciales. Enfin, troisième point qui distingue le livre, l'auteur écrivant pour des Anglais, le traducteur pour des Allemands, on y trouvera sur les langues germaniques des renseignements nombreux, indispensables, immédiatement intéressants dans un pays bilingue comme le nôtre.

M. P. G. devait éviter un double danger : celui de simplifier à l'excès le résultat des recherches, en adoptant des vues trop dogmatiques, — celui de dérouter le lecteur, qui n'est qu'un apprenti, en lui avouant la variété des opinions, l'antagonisme des systèmes, en lui confessant l'accord incomplet de la théorie avec les faits observés. Il fait une large place aux questions actuellement éclair-

(1) Comp. *Sammlung der Griechischen Dialect-Inschriften*, von H. Collitz und F. Bechtel.

cies ; il traite sommairement, sans dissimuler leur portée, les problèmes encore irrésolus ou non posés. Prudent disciple de M. Brugmann, il considère que le « *Grundriss* » doit rester, pour le moment, la base de tout exposé élémentaire. On doit être de son avis, tout en l'approuvant d'avoir ça et là, résumé des vues divergentes ou des travaux récents. Convient-il néanmoins d'enseigner avec autant de foi la théorie des nasales sonnantes ? Le souci pédagogique peut exiger certaines concessions. Ce sont des considérations de cet ordre (bien à tort, à mon sens) qui ont fait si exigu le rôle accordé aux formes sanscrites dans les explications grammaticales. — Je voudrais trouver, ne fût-ce que dans une note, l'exposé des théories de M. de Saussure sur la voyelle *e/o*, sur les voyelles longues et les racines dissyllabiques (le chapitre de l'*Ablaut* est décidément trop concis), l'exposé de l'hypothèse, si pleine de promesses, des *Wurzeldeterminati's*. — On pourrait signaler d'autres omissions, mais si M. P. G. y eût pris garde, le cadre serait débordé, le manuel ne serait plus ce qu'il est, ce qu'il devait être.

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

Griechische Geschichte von Dr HEINRICH SWOBODA, Professor an der deutschen Universität in Prag. Leipzig. G. J. Göschen'sche Verlagshandlung, 1896, 207 pages. Prix : 0.80 marc.

Cette histoire de la Grèce fait

partie de la collection Göschen. C'est dire que ce n'est pas un travail étendu, comparable aux ouvrages de Grote, Busolt, Holm et d'autres, mais un abrégé. L'auteur a voulu faire un résumé clair et succinct de l'histoire grecque d'après les résultats des dernières études et découvertes. Il y a pleinement réussi.

L'ouvrage est divisé en quatre sections. La première intitulée : *Formation du peuple grec* est partagée en trois chapitres : la plus ancienne civilisation (Troie, Mycènes, les Phéniciens); l'invasion dorienne et la formation des États; les luttes des classes et les commencements de la démocratie.

La seconde : *Développement politique de la Grèce à son apogée*, raconte l'histoire des guerres médiques, de la pentecontaétie et de la guerre du Péloponnèse.

La troisième : *Décadence des héghémonies nationales*; expose les événements jusqu'à la domination macédonienne.

La quatrième : *Époque de l'hellénisme*, s'occupe du règne d'Alexandre le Grand et de ses successeurs et finit à la conquête romaine.

Un appendice résume en quelques pages l'histoire de la Grèce depuis 146 avant J.-C. jusqu'à nos jours. Notons qu'au cours de son travail l'auteur retrace à grands traits l'histoire de la Sicile.

En tête de l'ouvrage figure la liste des principaux travaux modernes sur l'histoire grecque; la plupart des paragraphes sont

précédés de l'indication, souvent avec appréciation sommaire, des sources anciennes que nous possédons sur l'époque ou sur les événements exposés.

Cet abrégé n'est pas, comme beaucoup de manuels classiques, le résumé de quelque ouvrage plus étendu, c'est le travail consciencieux d'un savant qui a étudié à fond l'histoire grecque et qui nous communique d'une manière synthétique le résultat de ses recherches. C'est sa qualité principale. Au reste, la division en est nette, l'exposition claire, le style soigné. Bref, cet ouvrage, sans être indispensable aux historiens de profession, doit être vivement recommandé à tous ceux qui, n'ayant pas l'occasion ou le loisir de recourir à des travaux plus étendus, veulent pour l'histoire grecque, consulter un guide clair et sûr.

J. SENCIE.

Geschichte des alten Morgenlandes von Dr FRITZ HOMMEL, Professor der semitischen Sprachen in München. Stuttgart, G. J. Göschen'sche Verlagshandlung, 1895. 168 pages. Prix : 0.80 marc.

Encore un numéro de la collection Göschen. De même que le précédent il a le mérite d'être fait par un spécialiste de renom. Fr. Hommel jouit dans le monde des orientalistes d'une réputation fondée sur des travaux de haute valeur scientifique.

L'auteur retrace en un nombre

restreint de pages toute l'histoire des anciens peuples de l'Orient, des empires de la Mésopotamie, de l'empire des Pharaons, du peuple d'Israël et des commencements de l'empire des Perses jusqu'à la prise de Babylone par Cyrus. Il ne s'est pas contenté de l'exposé monotone d'événements souvent peu intéressants. Dans une longue introduction, il traite des sources de l'histoire orientale et nous parle du déchiffrement des textes cunéiformes et hiéroglyphiques, il donne quelques notions de chronologie et d'excellents aperçus géographiques et ethnographiques sur les pays orientaux et les peuples qui les habitaient dans la haute antiquité. Au cours même de l'histoire, à l'endroit voulu, il nous initie d'une manière claire et rapide, aux mœurs, à la religion, à la civilisation des peuples orientaux. Le nom de l'auteur répond de la valeur de ses renseignements.

Quelques remarques. La littérature qui figure au commencement du manuel, est trop incomplète. Aucun ouvrage français n'est cité. Même des ouvrages allemands, universellement estimés, n'y trouvent pas mention. — P. 154 nous avons remarqué une erreur typographique : c'est en 597 et non en 697 qu'eut lieu l'invasion de la Judée par Nabuchodonosor. J. SENCIE.

La mélodie antique dans le chant de l'Eglise latine par FR. AUG. GEVAERT. Gand, Ad. Hoste,

1895, gr. in-8°, 446 pp. Suite et complément de l'histoire et théorie de la musique de l'antiquité.

Appliquant les résultats obtenus par de patientes recherches dans l'*Histoire et Théorie de la musique de l'Antiquité* aux modes et cantilènes primitifs de la liturgie catholique, l'illustre écrivain se propose de démontrer dans cette publication, où la technique musicale prédomine, « que la musique gréco-romaine est entrée de plain-pied dans l'Eglise catholique et s'y est continuée telle quelle, à part la suppression de tout élément instrumental ». « Vocabulaire et syntaxe, dit-il, sont les mêmes chez le païen Symmaque et chez son contemporain saint Ambroise » L'auteur combat spécialement la tradition qui fait de saint Grégoire le Grand le législateur du chant liturgique et le compilateur des mélodies de l'antiphonaire : ce qui a donné lieu à de vives polémiques avec des Pères Bénédictins. Nous ne nous mêlerons pas à cette controverse ; mais nous appellerons spécialement l'attention sur une note de 29 pages, publiée dans l'appendice p. 383-412, intitulée : *Les restes de la musique grecque* découverts depuis 1880. L'auteur y étudie, avec la rare compétence qui lui appartient, la théorie musicale des documents suivants :

1. Chanson du deuxième siècle après J.-C., découverte près de Tralles en Asie Mineure : chanson de société en ton iastien, dans

laquelle le compositeur a respecté les inflexions naturelles du langage parlé, en d'autres mots, où l'acuité des notes est d'accord avec l'accentuation des syllabes.

2. Fragments d'un chœur (1^{er} stasimos, 2^e strophe) de l'Oreste d'Euripide, trouvés dans les papyrus de l'archiduc autrichien Régnier, reste d'une composition musicale du grand tragique, mais qui ne comprend que des commencements et des fins de phrases mélodiques sans milieu, ou vice-versa.

3. Fragments d'un chant en l'honneur d'Apollon, composé au deuxième siècle avant J.-C., et

trouvés dans les ruines du Trésor athénien à Delphes, gravés sur deux blocs de marbre. Le grand hymne d'Apollon est tout entier en mètre péonique, ou mesure à cinq temps simples (5/8), formée d'une thesis (partie accentuée) de 3 et d'une arsis de 2 temps. Il appartient à l'harmonie dorienne.

4 et 5. Fragments d'un second hymne, exhumés dans un triste état de mutilation, mais qui présentent cette particularité que les notes musicales ne sont pas celles qui s'emploient ordinairement pour la notation du chant, mais les notes dites instrumentales. P. WILLEMS.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

G. PELLISSIER, *Morceaux choisis des Poètes du XVI^e siècle, Marot, Ronsard, du Bellay, d'Aubigné, Régnier*. Paris, Delagrave, 1897, 1 vol. in-12 de 348 pages, toile. Prix : 2.50 fr.

Le nom de M. G. Pellissier est bien connu dans le domaine de la critique et il a montré qu'il savait son xvi^e siècle poétique en publiant une étude sur *La vie et les œuvres de Du Bartas* (Paris, 1882), une *Notice* sur Vauquelin de la Fresnaye (en tête de l'édition de l'*Art poétique*, Paris, 1885) et, récemment, le chapitre de *Ronsard et la Pléiade* dans l'*Histoire de la Langue et de la Littérature française*, publiée sous la direction de M. L. Petit de Julleville. C'est

dire qu'il était apte à faire voir les divers aspects des poètes dont les noms sont indiqués ci-dessus, à extraire de leurs œuvres les pages poétiques les plus significatives et les plus vivantes.

Il a écrit, en guise d'introduction, une notice sur la poésie au xvi^e siècle, et il accompagne ses « morceaux bien choisis » de bonnes notes explicatives. Toutefois, certains d'entre eux ne sont pas suffisamment présentés au lecteur et il est à regretter que les extraits d'une œuvre comme les *Tragiques* d'Aubigné ne soient pas rattachés les uns aux autres par de brèves analyses qui permettraient de suivre tout le développement de la pensée du poète.

G. DOUTREPONT.

Principes raisonnés de Littérature, par l'abbé VINCENT, licencié ès lettres, Librairie Poussielgue, Paris 1896.

Cet ouvrage diffère des autres traités de rhétorique en ce que l'auteur y a introduit un peu d'esprit critique et philosophique. Or, inculquer aux élèves l'esprit critique n'est assurément pas chose facile; et ce n'est pas un mince mérite, que d'avoir tenté cette entreprise. Au lieu de bourrer la mémoire de simples mots, M. l'abbé Vincent nous fait connaître les différentes écoles littéraires et nous initie aux grands problèmes de la littérature.

La première partie, modestement appelée *Notions générales*, est, à cet égard, la plus importante. Elle est aussi la plus originale, la plus personnelle. Nous nous y arrêterons un peu. Dans le premier chapitre, l'auteur nous montre à quelles conditions une littérature est classique. Il faut d'abord des idées générales, c'est-à-dire capables d'être comprises et goûtées par tous les esprits cultivés; ensuite, une perfection soutenue : pas d'inégalité dans le souffle, des pages modèles heurtant des pages plus que médiocres; enfin l'antiquité, un certain recul historique qui permette de juger l'écrivain sans parti pris et sans sacrifice fait à la mode du jour. Grâce à ce recul, les beautés d'une œuvre ressortent mieux. Au chapitre II, nous trouvons une excellente définition du Beau

dans les arts et la littérature : « Une imitation animée, expressive et idéalisée de la nature. » Cette imitation de la nature ne doit pas en être la copie, le calque; il faut y ajouter l'idéalisation, non pas en dissimulant les laideurs, par une sorte d'optimisme, mais en achevant, en complétant ce que la nature n'a fait qu'ébaucher. Ainsi nous pouvons définir l'idéal « l'ensemble des conditions dont la pleine réalisation permettrait d'atteindre le beau absolu ». Et ces conditions sont 1^o l'importance de l'idée manifestée, 2^o son excellence et sa grandeur morale, 3^o la perfection de l'exécution. Par conséquent, c'est à ce triple point de vue qu'une œuvre doit être examinée par le critique. Ce qui amène l'auteur à parler des différentes écoles littéraires : les Idéalistes, les Naturalistes, les Réalistes, les Parnassiens, et les Symbolistes ou Décadents. A la suite de M. Brunetière, il voudrait que l'on réservât désormais la dénomination de Réalistes à ceux qui ont suivi la voie ouverte par G. Flaubert, les Zola, les Méténier, et qu'on appelât Naturalistes Champfleury, Balzac, etc... Je ne puis admettre cette façon de voir. C'est aller à l'encontre de l'usage établi; de plus, Flaubert, dont on veut faire un réaliste, avait horreur du réalisme et se moquait du réaliste Champfleury; enfin c'est mettre dans le même sac Daudet et Zola, dont les tendances sont cependant manifestement divergentes.

— Au chapitre III, à propos de la moralité dans l'art, M. l'abbé Vincent prétend avec raison que toute œuvre qui néglige le côté moral n'a jamais qu'une beauté relative, quels que soient ses autres mérites. Repoussant les ouvrages à thèse, qui engendrent souvent l'ennui et nuisent à la vérité des tableaux comme des caractères, il n'exige d'une production, pour être bonne, moralement parlant, qu'une impression morale. Une impression saine, qui élève l'âme, voilà ce qui fait les bons travaux.

Tel est, rapidement esquissé, le contenu de la première partie. On le voit, elle sera lue avec intérêt par tous et sera d'un grand secours aux élèves désireux de connaître l'état actuel de la littérature.

La suite du traité est consacrée aux trois parties de la rhétorique. Primo, l'Invention par laquelle nous trouvons les idées, en utilisant les facultés littéraires, savoir l'intelligence, la sensibilité, l'imagination, et le goût. La réunion de ces facultés constitue le génie ou le talent, termes que l'auteur a parfaitement analysés en disant qu'il y a entre eux une différence non pas de nature, mais de degré. De même il a fort bien défini le double rôle de la critique, qui, en somme, est basée sur une forme savante et raisonnée du goût. D'abord elle redresse le jugement de la foule toujours portée à l'exagération, complète son éducation et l'em-

pêche d'être la victime du charlatanisme. Ensuite elle peut donner des directions à l'art et lui indiquer de nouvelles voies. Elle ne mérite donc pas les dédains dont elle est fréquemment l'objet.

Secondo, la Disposition ou le plan, consistant à distribuer avec ordre les pensées qui entrent dans une composition. Et cette question capitale du plan est traitée en détail. Nous apprenons quelles sont les conditions d'un bon plan, quelles sont les diverses espèces de plan, quelle est l'utilité des lieux communs, etc.

Tertio, l'Élocution ou le style, qui « est la manière personnelle dont chacun exprime sa pensée par le langage ». Et, comme l'expression d'une pensée n'est jamais distincte de la pensée elle-même, il en résulte qu'on ne peut, dans la pratique, séparer la forme du fond, bien que, analytiquement, la chose soit permise. Ensuite, quel rapport y a-t-il entre le style et la personnalité de l'écrivain? L'art n'est jamais ni exclusivement personnel, ni absolument impersonnel: il y a toujours une partie de nous-mêmes dans l'œuvre la plus impersonnelle, et, inversement, dans l'œuvre la plus personnelle, il y a toujours une partie étrangère à nous. — Les deux derniers chapitres sont consacrés, l'un au langage, avec des vues très judicieuses sur les archaïsmes, les néologismes et les synonymes; l'autre, au style proprement dit, les qualités, les figures, et les

trois genres de style, dont la division est maintenue.

Ces quelques lignes suffiront pour indiquer combien sont re-

commandables ces *Principes raisonnés de littérature*, ouvrage méthodique, bien pensé et bien écrit.
J. FLEURIAUX.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

C. H. DEN HERTOË, *Potgieter's Poëzie toegelicht*. Twee deelen (I. *Zangen des tijds*; II. *Nalaten-schap van den landjonker*). Amsterdam, W. Versluys, 1895.

L'auteur déclare, dans sa préface, qu'il a travaillé surtout pour les futurs instituteurs et professeurs; il se plaint qu'on n'accorde pas une place assez considérable, dans leur formation, à l'étude de la littérature, c'est-à-dire à l'étude des auteurs (lecture et interprétation) et à l'analyse littéraire (1). Dans ces deux volumes (les premiers d'une série qui comprendra les œuvres de plusieurs écrivains), il nous présente un « Commentaire » des principales pièces de la *Poëzie* de Potgieter, à l'exclusion des deux poèmes de longue haleine, *Florence* et *Gedroomd paard-rijden*. Ce « Commentaire » consiste dans la « paraphrase » des pièces, suivie de notes explicatives (grammaticales et littéraires). Chaque volume s'ouvre par une courte introduction générale; à la fin du second, sont ajoutés, en forme d'appendice,

une espèce de notice biographique (*voornaamste data uit Potgieter's leven*), des indications sur la construction des strophes (on sait que, sous ce rapport, les pièces du poète visent à l'originalité — ce qui n'ajoute pas toujours à leur mérite), l'énumération des poésies non commentées ici, etc.

Potgieter n'est pas un auteur populaire; on peut dire qu'en Belgique il est quasi inconnu. Et cependant il mérite, à plus d'un titre, d'être connu. Sa poésie est une poésie « substantielle »; pour la goûter, il nous faut faire quelques efforts : il faut l'étudier, car l'auteur suppose chez le lecteur une somme de connaissances plus grande que la plupart des écrivains. Voilà ce qui éloigne de lui la foule des lecteurs. M. den Hertog a fait œuvre utile en facilitant la lecture et l'intelligence de notre poète; ses deux volumes nous épargnent beaucoup de recherches, nous aplanissent les difficultés du texte, nous aident à mieux goûter les vers d'une facture trop souvent recherchée. Nous les recommandons volontiers à tous ceux qui étudient le néerlandais.

C. LECOUTERE.

(1) Il convient de noter que l'auteur a en vue la formation des professeurs d'après les programmes de sa patrie.

A. GIROT, *Langue allemande. Cours de thèmes écrits et oraux*, 2^e édition, corrigée et considérablement augmentée. Paris, Garnier, 1894.

Ce *Cours de thèmes* ne comprend que des anecdotes de toute nature, mais choisies avec soin, et disposées avec habileté.

Chaque thème se rapporte à une règle de grammaire ou renferme quelques germanismes très usités, qui le précèdent, énoncés en allemand sous la forme d'exemples. Le livre se prête très bien aux exercices oraux de récitation, de conversation ou de composition.

L'ouvrage se divise en quatre parties : d'abord des thèmes de récapitulation, à l'usage des classes de grammaire (n° 1 à 70); puis, des thèmes grammaticaux, à l'usage des classes supérieures (n° 71 à 177); ensuite des thèmes généraux (n° 178 à 235); la quatrième partie enfin comprend cent petits thèmes donnés aux épreuves orales de concours d'admission à différentes écoles d'enseignement supérieur en France. A la fin du livre sont ajoutés un supplément à la déclinaison des substantifs allemands; une liste des verbes forts, et un index alphabétique des principales difficultés de la grammaire allemande. Ce *Cours de thèmes* a été accueilli avec sympathie par nos voisins, et nous croyons qu'il ne sera pas employé sans fruit dans nos établissements belges. C. LECOUTERE.

E. HAUSSAIRE, *Particularités de la langue anglaise*. Paris, A. Colin et Cie, 1897, 1 vol. de 204 p. cart. Prix : fr. 2.50.

Il ne faut point chercher dans ce livre — comme on pourrait être tenté de le faire — l'énumération de toutes les expressions caractéristiques, de toutes les circonlocutions propres au génie de la langue anglaise (1). Ce n'est pas une étude de style proprement dite. C'est un recueil, très consciencieux d'ailleurs, suffisamment complet et conçu sur un plan vraiment rationnel, comprenant la liste alphabétique des principales particularités de construction et de signification, en ce qui concerne les verbes. Les pages qui traitent cette matière constituent la partie la plus remarquable et la plus utile de l'ouvrage. Celles que l'auteur a consacrées aux synonymes, aux proverbes et aux américanismes, pour n'avoir peut-être pas la même importance au point de vue de la science du langage, ne sont pourtant nullement dépourvues d'intérêt.

Le travail de M. Haussaire comprend six parties bien distinctes :

1. Les principaux verbes anglais suivis d'une préposition-adverbe. Chacune des prépositions-adverbes dont les verbes peuvent

(1) Un travail de ce genre a été entrepris par R. Meadmore : *Les idiotismes et les proverbes de la conversation anglaise*, 2^e éd., Paris, Hachette et Cie, 1894. Prix : fr. 1.50.

être suivis, est accompagnée d'un ou de plusieurs exemples qui en indiquent l'emploi ainsi que le sens particulier qu'elle ajoute au verbe. Par exemple : to read (*i*), read (*i*), read (*i*), (lire) : in He has *read* himself *in*, il a pris possession de sa cure ; on *Read on*, continuez à lire ; out *Read out*, lisez tout haut ; over I've *read* it *over*, je l'ai parcouru ; through I've *read* it *through*, je l'ai lu d'un bout à l'autre.

2. Les principaux verbes français traduits en anglais par un verbe suivi d'une préposition-adverbe. Par exemple :

Interrompre. Il *interrompt* soudain notre conversation. He *broke in* upon our meeting.

Vous *m'interrompez* à l'improviste. You *catch me up* very short.

Le courant est *interrompu*. The current is *cut off*.

3. La série, par ordre alphabétique, des principaux proverbes anglais avec la traduction littéraire et, en regard, les équivalents français. Bien que l'auteur n'ait pas eu l'intention d'être absolument complet sous ce rapport, il a cependant omis un certain nombre de proverbes qui, à cause de leur usage fréquent, mériteraient de figurer sur la liste. Tels sont, par exemple, *still waters run deep*, il n'est pire eau que l'eau qui dort ; *a hungry man, an angry man*, ventre affamé n'a pas d'oreilles ; *take time by the forelock*, il faut saisir l'occasion aux cheveux ; *like father, like son*, tel père, tel

fil ; *like master, like man*, tel maître, tel valet ; *let them laugh that win*, rira bien qui rira le dernier ; *safe bind, safe find*, la méfiance est mère de la sûreté ; *much would have more*, l'appétit vient en mangeant ; et d'autres encore.

4. Le tableau des synonymes anglais, présentant d'un côté les termes d'origine normande ou latine et, en regard, ceux d'origine anglo-saxonne. Il nous paraît regrettable qu'à ce propos l'auteur n'ait pas précisé, par des exemples, les nuances particulières dans la signification et l'emploi des divers synonymes.

5. Les principaux américanismes, suivis de la traduction en français.

6. Les verbes qui se construisent autrement qu'en français : a) ceux qui sont actifs en français et neutres en anglais (*to hope for*, espérer) ; b) ceux qui sont neutres en français et actifs en anglais (*to address*, s'adresser à) ; c) ceux qui dans les deux langues se construisent avec une préposition, mais avec une préposition différente (*to exchange for*, échanger contre).

Comme annexe, un tableau comparatif des poids et mesures usités en France et en Angleterre.

L'ouvrage, résultat de longues observations et de recherches minutieuses, et très complet déjà, surtout dans les parties les plus importantes, n'a cependant pas la prétention d'épuiser entièrement une matière aussi vaste. Les pages blanches insérées à la fin

du volume sont destinées à recevoir les notes que l'on aura l'occasion de recueillir et qui serviront à compléter les divers chapitres. Tel qu'il est, le livre est vraiment intéressant à consulter

et rendra d'incontestables services à tous ceux qui aiment à se rendre compte des phénomènes les plus caractéristiques de la langue anglaise.

FÉLIX WAGNER.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

CH. V. LANGLOIS, *Les travaux sur l'histoire de la société française au moyen âge d'après les sources littéraires* (*Revue historique*, t. LXIII, mars-avril 1897, pp 241-265).

« Le dessein principal de cet article, dit M. Langlois, est d'attirer l'attention sur les travaux qui ont été récemment exécutés, principalement en Allemagne et sous la direction de MM. E. Stengel et A. Tobler, en vue de vérifier, de compléter, ou de refaire sur nouveaux frais, avec plus de précision, les dépouillements effectués dans les œuvres littéraires du moyen âge par les premiers historiens de la vie privée et des mœurs en France au moyen âge. » Mais à cette occasion M. Langlois expose avec précision les principes généraux qui doivent présider aux études sur l'histoire de la société, rappelle les principaux ouvrages antérieurs en les appréciant à la lumière de ces règles, et indique, chemin faisant, les moyens de s'orienter dans ce genre de littérature. — Il est donc utile de signaler cet article à l'attention du public historique.

Et d'abord que faut-il entendre par histoire de la société? Au sens

large, elle embrasse « tous les phénomènes de la vie sociale, tant publique que privée, hormis seulement les événements politiques... L'histoire du droit public et privé, l'histoire économique, l'histoire des institutions de toutes sortes..., l'histoire de l'art, l'histoire des idées philosophiques. » Au sens étroit, c'est l'histoire de la vie privée, des habitudes et des mœurs, d'une part, l'histoire des croyances, des sentiments et des attitudes d'esprit, d'autre part.

Quelle est la méthode à suivre dans les publications sur l'histoire de la société entendue dans ce sens étroit?

Il y a trois genres de sources à utiliser : 1^o la littérature, 2^o les monuments figurés, 3^o les documents d'archives. Ceux-ci sont utiles surtout pour l'histoire de la vie matérielle et des mœurs, non pour celle des sentiments. M. Langlois les signale, mais n'en traite pas *ex professo*. L'histoire littéraire et l'archéologie du moyen âge ne sont pas achevées; mais elles sont déjà constituées de manière à fournir aux historiens de la société des données très abondantes et de très bonne qualité. Jusqu'ici le terrain était encore impraticable,

quoique des ouvrages d'ensemble aient déjà été tentés ; mais désormais, il est possible d'aborder sérieusement cette étude.

L'auteur ne s'arrête pas davantage à l'archéologie : il s'applique uniquement aux sources littéraires. Voici quels sont, d'après lui, les procédés de critique et d'exposition qui conviennent aux recherches dans les sources littéraires en vue d'écrire l'histoire de la société. Ce ne sont, d'ailleurs, que les règles générales de critique appliquées à ce domaine particulier de l'histoire.

La première opération comprend le travail de critique externe et interne. Il faut, en recueillant les textes, discerner avec soin leur date et leur provenance, en dégager les données originales des éléments antérieurs. Il faut ensuite peser l'autorité de ces témoignages : étudier la personnalité de l'auteur, sa valeur intellectuelle et morale, ses intentions, les goûts du public auquel il s'adressait, les modes littéraires de son temps.

Comment procéder dès lors pour classer ces matériaux et en tirer parti ?

Le procédé synthétique d'exposition serait un tableau des conclusions qui se dégagent de la comparaison de tous les textes, préalablement recueillis et classés par espèces de faits. Nous n'avons guère jusqu'ici que des essais ou plutôt des impressions trop subjectives, des conclusions générales trop larges et erronées, de la déclamation.

Reste le procédé analytique, préliminaire indispensable de la synthèse. Il consiste à classer méthodiquement les textes de même nature, de même époque et de même provenance : un bref commentaire explicatif et quelques phrases de transition seulement représentent ici tout l'élément subjectif. Mais les compilateurs ont adopté deux systèmes différents de classement :

Tantôt ils extraient d'une œuvre ou de plusieurs œuvres, voire même de l'ensemble de la littérature, toutes les données relatives à un sujet déterminé : ce sont des recueils de textes classés par espèces de faits. Ce travail est facile et constitue un bon apprentissage pour les débutants. Les monographies de ce genre parues en ces derniers temps ne sont pas toutes bonnes : presque toutes cependant sont utiles.

Tantôt le compilateur tire de telle œuvre ou de telles catégories d'œuvres toutes les données qui s'y trouvent pour l'histoire de la civilisation. Ces monographies, quoique insuffisantes, sont utiles ; car elles facilitent le premier genre de recueils et, comme ceux-ci, préparent la voie aux ouvrages généraux.

Chemin faisant, M. Langlois critique les principaux travaux et donne de précieuses indications pour s'orienter. A ce point de vue, la bibliographie qui termine son article sera surtout d'une grande utilité.

A. CAUCHIE.

Le Moyen Age (395-1270). Choix de Lectures Historiques par G. CARRE, Paris, Belin frères, 1894.
Prix : 4 fr.

Faire comprendre et faire aimer aux jeunes gens l'histoire de leurs ancêtres ; leur mettre sous les yeux, en même temps que le nom, quelque fragment de l'œuvre des grands historiens français groupés dans une sorte d'anthologie, tel est le but que s'est proposé l'auteur de ces *Lectures historiques*. Encore qu'un peu exclusif, ainsi restreint aux seuls historiens français, l'ouvrage est fort intéressant. Nous voici loin en effet des sèches énumérations de luttes militaires, de traités et de révolutions politiques, de *l'histoire-bataille* en un mot. A peine en tête des chapitres quelques lignes concises rappellent les faits pour servir de préface aux extraits et replacer les événements dans leur véritable milieu. Puis, et très abondamment, des récits, des descriptions, des tableaux, des portraits, voire des légendes et des poésies, viennent développer et circonstancier ces notions générales. Ces extraits et analyses sont tantôt puisés aux sources anciennes : Tacite, Ammien Marcellin, Grégoire de Tours, Procope, Paul Diacre ; tantôt empruntés aux historiens contemporains : Am. et Aug. Thierry, H. Martin, Montalembert, Michelet, Taine, Fustel de Coulanges, etc.

Un résumé rapide de l'étude

consacrée à Charlemagne permettra de juger de l'esprit qui a présidé au choix et à la disposition de ces extraits, ainsi que de leur intéressante variété. L'auteur nous fait d'abord connaître le Charlemagne de la légende ; il esquisse ensuite, d'après Eginhard, le portrait du Charlemagne de l'histoire, caractérise succinctement ses nombreuses guerres, et résume, avec Hincmar, la législation carolingienne. Puis, et ici les extraits prennent une tournure plus anecdotique, il nous donne des détails sur la cour du grand empereur, empruntant à Alcuin le récit d'une chasse, montrant d'après le moine de Saint-Gall, Charlemagne au Lutrin ou choisissant ses évêques. Le chapitre se termine par une étude sur l'organisation des écoles sous son règne. Signalons particulièrement encore le chapitre IX : *De la féodalité* (les châteaux et la vie de château au moyen âge). La justice féodale : un duel judiciaire, l'épreuve du fer rouge ; la paix de Dieu, la trêve de Dieu ; les chevaliers d'après les chansons de gestes et d'après l'Église ; le chapitre XII : *Les villes au Moyen Age* (administration, aspect, police, industrie, commerce), et le chapitre XV : *La civilisation chrétienne et féodale* (les fêtes, les écoles, l'architecture).

Enfin les chapitres sont suivis d'une courte bibliographie indiquant les sources originales et les principaux historiens français à consulter sur chaque période, la

lecture des historiens étrangers ne s'imposant, d'après l'auteur, qu'aux érudits.

La thèse fût-elle admise sans conteste, encore aurions-nous à regretter que d'importants ouvrages belges, d'expression française, semblent ignorés de l'auteur. Tel est le cas entre autres pour l'ouvrage si connu de M. Kurth : *Les origines de la Civilisation*. Le *Clovis* et la *Sainte Clotilde* du même historien n'avaient pas encore paru; mais on pouvait puiser dans son *Histoire poétique des Mérovingiens*. D'autre part quelques-unes des notices consacrées aux auteurs cités dans le volume nous paraissent témoi-

gner de plus de confraternité professionnelle que d'une critique bien sérieuse.

Ces réserves faites, disons que rien n'a été négligé pour donner une idée aussi exacte et complète que possible des mœurs et des institutions du Moyen Age. Des gravures, en trop petit nombre malheureusement, illustrent le texte, et l'impression du volume est des plus soignées. La lecture de ce livre, nous semble-t-il, ne peut qu'être grandement profitable à nos jeunes gens.

Un second volume, *La fin du Moyen Age*, a paru depuis.

OSCAR PECQUEUR.

5. PÉDAGOGIE.

Quelques mots sur l'enseignement de la grammaire française, par F. COLLARD, professeur honoraire de l'École normale de l'État, à Nivelles, et F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain. Bruxelles, Alfred Castaigne. Prix : 0.50 f.

Sous ce titre trop modeste, MM. Collard père et fils nous donnent, en 60 pages petit format, une méthodologie théorique et pratique de la grammaire française.

Fruit d'études approfondies, la partie théorique aborde résolument toutes les questions fondamentales : le *but* de l'enseignement grammatical (particulier et général, utilitaire et éducatif); son *caractère* (systématique d'ordi-

naire, parfois occasionnel); le choix du *manual*; le *procédé* (induction et déduction combinées); la *forme* (heuristique ou expositive); la *marche* de la leçon; les *exercices* écrits ou oraux; la préparation et la correction de ces fameuses *dictées*, plus d'une fois nuisibles faute de notions exactes chez l'instituteur; les *répétitions*, etc. Tous ces problèmes, à peine soulevés ailleurs, sont ici résolus et de main de maître.

Après les principes, l'application, vivante, sous nos yeux, d'abord dans deux leçons-modèles (*son* ou *en*; *chacun son* ou *leur*), ensuite dans deux fables servant d'exercices récapitulatifs, l'une pour la lexigraphie, l'autre pour la syntaxe. Cette seconde partie supposait surtout l'expérience de

l'enseignement grammatical et nous savons si le regretté professeur de Nivelles en avait acquis dans un demi-siècle de pratique.

A notre avis, le maître qui aura étudié sérieusement ce petit livre ne trouvera jamais qu'une leçon de grammaire est insipide ou ennuyeuse... et ses élèves encore moins. G. DOBBELSTEIN.

Manuel d'Analyse grammaticale suivi d'un recueil d'exercices par A. SALMON, préfet des études à l'Athénée royal de Charleroi. Deuxième édition, Namur, Wesmael-Charlier, 1896.

Dans la préface de ce traité, l'auteur consacre quelques développements à l'importance de l'analyse grammaticale. Il faut, dit-il, que les enfants distinguent nettement les termes de la proposition et leur raison d'être dans la phrase, avant d'apprendre comment ces termes s'accordent entre eux. Il donne aussi de bons conseils au sujet de cet exercice : il faut éviter les répétitions fastidieuses qui dégoûtent; les difficultés doivent être graduées et l'analyse doit se faire principalement de vive voix.

M. Salmon a voulu réunir les principes de l'analyse dans une « espèce de code qu'on puisse consulter au besoin ». Ce manuel atteint parfaitement son but. L'auteur a traité successivement les neuf parties du discours dans l'ordre que la lexicologie assigne à leur étude. Il résulte de cette classification la plus grande net-

teté. Chacun des cas qui peuvent se produire pour les différentes sortes de mots est envisagé et étudié avec soin; M. Salmon a voulu être aussi complet que possible. Des exemples choisis font mieux saisir le précepte expliqué. L'examen des adjectifs indéfinis, des pronoms relatifs est particulièrement détaillé. On nous donne aussi des renseignements intéressants sur les adverbes pronominaux *en, y, dont, où*. Après chaque chapitre, une remarque générale résume ce qui a été dit sur cette partie du discours. Enfin un dernier paragraphe est consacré à l'étude du rôle des propositions, divisées en *substantives, adjectives et adverbiales*. Une table détaillée facilite les recherches.

A la deuxième édition de son manuel, l'auteur a joint un *recueil d'exercices gradués*, où sont appliqués tous les cas exposés dans le traité.

On peut souhaiter un légitime succès à ce livre, car il contribuera à rendre plus fructueux les exercices d'analyse grammaticale, sans lesquels l'étude des langues est impossible.

E. BOUCHER.

R. HORNER, professeur à l'Université de Fribourg, *L'enseignement de l'histoire et de la géographie dans les collèges*; Fribourg, Veith, 1895.

Excellente brochure divisée en deux parties, traitant l'une de l'enseignement de l'histoire, l'autre de l'enseignement de la géo-

graphie. L'auteur suit, on le conçoit, le même ordre, de part et d'autre : but, importance, historique, programme, méthodes, matériel. Tous ces points sont traités avec compétence et résumés avec netteté. Que l'auteur, qui nous cite souvent, nous permette de lui faire remarquer qu'il attribue au frère Achille toute une page qui nous revient : il a été induit en erreur par un renvoi de notre *pédagogie à Giessen*.

F. COLLARD.

G. KEMNA, *Les projections lumineuses dans l'enseignement*, Conférence donnée au corps professoral de l'athénée royal de Liège; Anvers, Buschmann, 1895.

L'auteur montre fort bien, mais trop longuement, pensons nous, quel parti on peut tirer des projections lumineuses dans l'enseignement des sciences et des lettres. Il est certain que, par exemple, l'histoire, la géographie, l'explication des auteurs gagneraient en intérêt et en vie, si l'on pouvait utiliser largement ce puissant moyen d'intuition.

A côté de grands avantages, les projections lumineuses présentent un grave inconvénient : elles ne permettent pas de figurer l'objet au moment même où l'on en parle; on ne peut non plus songer à montrer, après chaque leçon, projetées sur l'écran les images des objets dont on a entretenu les élèves. Il faut donc se résigner à organiser de temps en

temps, pour chaque classe, une séance de projections.

La conférence de M. Kemna aurait été plus pratique encore, si l'auteur avait dressé, dans la mesure du possible, la liste des vues qu'on pourrait utiliser actuellement, et s'il avait indiqué les maisons qui les vendent.

F. COLLARD.

Encyclopaedisches Handbuch der Pädagogik herausgegeben von W. REIN, Dritter Band, erste Hälfte; Langensalza, H. Beyer und Soehne, 1896. Prix : 7.50 marcs.

M. Rein, l'éminent pédagogue d'Iéna, publie, avec la collaboration d'un grand nombre de savants allemands et étrangers, un *Manuel encyclopédique de pédagogie*. Ce manuel est, en réalité, un dictionnaire de pédagogie. Le 5^e volume, qui n'est autre que la première partie du tome 3^e, ne le cède ni en intérêt, ni en valeur aux précédents.

Nous y avons surtout remarqué l'enseignement du grec, fort bel article de Kohl; la pédagogie gymnasiale de Schiller, étude intéressante et instructive même pour ceux qui connaissent l'excellent manuel du pédagogue hessois; le séminaire gymnasial, résumé clair et précis d'une question importante fait par Richter, directeur du gymnase d'Iéna, que nous avons vu à l'œuvre; Herbart, considéré comme pédagogue, étude de Rein, où nous avons retrouvé les qualités de cet

enseignement lumineux et profond que nous avons entendu à Iéna.

Tous ces articles donnent, malgré leur concision obligée, une idée fort nette des questions qu'ils traitent, et ils renvoient suffisamment aux travaux modernes.

Nous souhaitons plein succès à l'entreprise de M. Rein : elle rendra de très grands services.

F. COLLARD.

Die Universitaeten in den Vereinigten Staaten Amerikas, Ein Beitrag zur Culturgeschichte, von ATHANASIVS ZIMMERMANN, S. J. Freiburg im Breisgau, librairie Herder, 1896, 1 vol. in-8° de 116 pp.

Nous n'avons en Europe que des notions assez superficielles sur l'état de l'enseignement supérieur aux États-Unis. Si nous consultons la *Minerva*, nous y trouvons des listes considérables de professeurs, l'indication des sommes consacrées à la fondation et au maintien de ces établissements, d'autres détails enfin qui par eux-mêmes témoignent d'une grande prospérité dans ces établissements. Mais nous nous demandons pourquoi si peu de résultats à l'extérieur : car, à l'exception d'un petit nombre d'Universités, celles de John Hopkins de Yale et du Harvard, par exemple, nous ne voyons pas ce que les savants des États-Unis ont appris à la vieille Europe. C'est que l'oncle Sam estime trop exclusivement ce qui conduit à la richesse, et, comme la culture intellectuelle lui semble d'une utilité très contestable pour ce dessein, il la néglige de propos

délibéré. Parmi les étudiants qui passent par les Universités de ce pays, il en est très peu qui songent à prendre des grades. La concurrence que fait aux hommes l'élément féminin, les laisse assez indifférents, et cependant cette concurrence devient de jour en jour plus puissante et plus redoutable. Ce n'est pas d'ailleurs ici le lieu de raconter comment les femmes sont arrivées à être admises comme professeurs de théologie, et les inconvénients qui peuvent résulter d'un tel système d'enseignement : ceci ne se passe que dans des Universités protestantes ou neutres, et les catholiques n'ont pas la tentation de suivre ces errements.

Disons seulement que le livre du P. Zimmermann nous donne des détails très intéressants sur l'histoire de l'enseignement aux États-Unis, sur les maîtres qui y ont laissé un souvenir vénéré ou au moins un nom célèbre, sur les instituts catholiques, sur le gouvernement et le fonctionnement des Universités et sur les ressources dont celles-ci disposent. Il accorde une attention particulière aux plus célèbres d'entre ces Universités : nous aurions été heureux de voir un chapitre particulier consacré à celle de Washington.

En résumé, ce livre sera lu avec plaisir. Toutefois, nous devons prévenir nos lecteurs qu'ils seraient déçus, s'ils y cherchaient une étude approfondie de l'enseignement, tel qu'il est donné par les professeurs de telle ou telle faculté. Ils n'apprendront pas à y connaître les professeurs les plus renommés de l'autre côté de l'Atlantique : la tâche est d'ailleurs difficile, et nous doutons que de longtemps un auteur ose l'aborder.

A. LÉPITRE.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LA QUESTION DES HUMANITÉS

par G. DOBBELSTEIN, directeur du Collège Marie-Thérèse, à Herve.

(Suite).

« La formation générale préparatoire, dit Stoeckl, doit s'entendre dans un double sens, au sens *formel* et au sens *matériel*. »

A) « Au sens *formel*, c'est-à-dire que le gymnase doit amener les forces intellectuelles de l'élève au degré de développement requis pour entreprendre les études supérieures. » Jusqu'ici, pas de doute ; c'est la culture formelle à laquelle tient tant, presque exclusivement même, le P. Verest. Tous les pédagogues en proclament avec lui la nécessité : il est évident qu'il faut avant tout forger l'outil, tremper le caractère, élever l'esprit à certain niveau.

Mais cela suffit-il ? Stoeckl ne le croit pas, il veut que la *Vorbildung* soit en second lieu

B) « *Matérielle*, c'est-à-dire que l'élève doit s'approprier au gymnase les connaissances positives préliminaires que présupposent les études ultérieures. » Et le savant pédagogue-philosophe insiste : « Le gymnase doit départir à l'élève la somme de connaissances scientifiques matériellement nécessaire aux hautes études sérieuses. »

C'est là une doctrine claire, rationnelle, universelle non seulement en Allemagne, mais dans tous les pays. Sans doute, comme l'écrivait judicieusement M. P. Willems, de Louvain, au *Journal de Bruxelles*, en 1884, le but n'est pas « de meubler la tête des collégiens d'une variété infinie de connaissances positives aussi vite oubliées qu'acquises » ; certes, il faut le reconnaître avec M. Keelhoff, « l'enseignement supérieur ne réclame pas de ceux qui viennent à lui de nombreuses connaissances spéciales » et le grand point, non pas l'unique toutefois, sera toujours de développer les facultés, d'aiguiser la réflexion, d'assouplir l'esprit ; nous l'avons dit avec le P. Verest, le caractère des humanités est essentiellement *formel* ou plutôt *formatif*, pour employer un terme qui prête moins à l'équivoque, mais il n'y a de formation adéquate qu'à la double condition de donner à l'esprit la vigueur voulue et de l'orner des connaissances requises. Dans aucune des branches enseignées en humanités, il n'est permis de négliger complètement soit le côté formel, soit le côté réel ; seulement, la part à assigner à l'un ou à l'autre varie avec les matières.

En religion, tout d'abord, les deux points de vue sont à considérer.

Il faut *former* l'élève à la pratique de la religion, et il faut aussi l'armer des connaissances dogmatiques, morales et apologétiques indispensables. Là particulièrement, il doit apprendre ses devoirs envers Dieu, envers l'homme et envers le monde matériel, non seulement en humanités, mais encore à l'école primaire et à l'université. C'est même le but matériel de l'œuvre éducatrice tout entière, et le répéter à propos de l'interprétation des auteurs, c'est retomber dans des généralités banales et sans portée.

En mathématiques, au point de vue formel, on cultive surtout l'esprit de déduction logique et la précision dans l'expression des idées ; on ne peut guère en attendre que le développement de cette face des facultés mentales, mais au point de vue réel, il importe que l'élève s'assimile l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre et la trigonométrie : il est souvent fait appel à ces connaissances dans l'enseignement supérieur, et c'est une infériorité préjudiciable d'ignorer ces éléments, quelque ouverture d'esprit qu'aient d'ailleurs provoquée les exercices littéraires.

L'étude d'une langue moderne et des sciences naturelles offre de précieuses ressources à la culture formelle, et il serait déraisonnable de les dédaigner, mais ici, c'est le côté matériel qu'il faut spécialement avoir en vue. Il faut arriver à connaître pratiquement la langue, au moins à comprendre les livres écrits dans cette langue, au besoin être en état de s'en servir pour la correspondance ou la conversation : les relations sociales de notre époque l'exigent impérieusement.

Sous peine de s'exposer à mille ennuis, le jeune humaniste entrant à l'université doit être au courant du langage scientifique, par exemple de la nomenclature chimique, être déjà initié à la méthode, à certains faits, ce qui suppose un fonds non pas bien étendu, mais réel et indispensable de connaissances positives.

Et la grammaire ? Si nous comprenons bien le P. Verest, on ne l'étudierait qu'au point de vue réel, utilitaire, empirique presque, juste ce qu'il faut pour lire les auteurs et non en vue de l'éducation formelle. Singulière dérogation à ses principes formalistes ! La vérité est que la grammaire doit s'étudier comme auxiliaire de la lecture et aussi comme gymnastique intellectuelle, pour initier l'esprit aux lois qui régissent l'expression de la pensée. Bien certainement, l'on va se récrier contre l'invasion de la linguistique dans les humanités. Que l'on soit parfois tombé dans ce travers, surtout en Allemagne, le fait est certain. C'est un abus, et la réaction était juste. Il ne s'agit ni de science grammaticale abstraite, ni de grammaire comparée, ni de métaphysique du langage, ni de linguistique, mais le principe est indéniable : la grammaire doit concourir à la culture formelle et il n'est pas permis de négliger ce point de vue.

Et les auteurs latins et grecs? Le P. Verest ne conteste pas, tant s'en faut, la nécessité de l'interprétation formelle. « Mais ce n'est encore que la moitié de la tâche, dit M. Willems (1). Il faut que le professeur fasse comprendre *les choses*. Les choses, c'est l'histoire ancienne, c'est la physionomie des personnages qui agissent, c'est la situation des lieux où l'action se passe, ce sont les institutions privées et publiques au milieu desquelles les événements se meuvent, ce sont les chefs-d'œuvre de l'art classique, c'est l'histoire littéraire, en un mot, c'est la vie, c'est la civilisation des peuples grec et romain. » Il va sans dire que le professeur fera en outre juger le fond des auteurs à la lumière de la raison, de la révélation et de la morale chrétienne.

Le P. Verest nie avec intrépidité qu'on doive faire faire à l'élève connaissance avec l'esprit et la civilisation antiques. Archéologie, histoire, philologie, s'exclame-t-il, et la « plupart des carrières libérales n'ont rien à débrouiller avec la science philologique. » C'est l'éternel refrain des tenants du formalisme outré, comme si l'on prétendait enseigner ex professo la philologie classique et faire des collégiens de petits encyclopédistes. Heureusement, ces exagérations ne sont pas à craindre en Belgique. Elles se sont effectivement présentées en Allemagne, moins toutefois qu'on ne se plaît à l'affirmer, mais la réaction s'est produite contre ce savoir trop technique des maîtres. Du reste, le P. Verest le reconnaît, cette exagération même n'est qu'un moindre mal, elle ne porte pas atteinte au but essentiel des études. Ce qui est autrement à craindre dans notre pays, c'est la phrase, c'est le commentaire admiratif, l'exclamation laudative sur les délicatesses littéraires d'un texte dont l'élève déchiffre à peine le vrai sens, c'est l'habitude qui en résulte pour l'étudiant de se payer de mots en humanités et, une fois entré à l'université, la difficulté presque insurmontable de se livrer à un travail sérieux, c'est enfin le dégoût de cette nourriture fade au collège et le discrédit qui en rejaillit plus tard sur les études, toutes choses où les formalistes à outrance ont leur grande part de responsabilité. Traitée avec tact et mesure, l'explication réelle fait pénétrer l'élève au fond de la pensée des auteurs, par là même l'intéresse à son travail et lui inspire le goût de l'étude. Nous n'irons pas jusqu'à nous flatter que des enfants restent gravement penchés sur leurs livres lorsqu'un « cortège passe, musique en tête, sous les fenêtres. » Franchement, c'est imaginer une épreuve à laquelle il ne sera jamais prudent de soumettre la légèreté du jeune âge, et le plus expert ne réalisera ce prodige d'attention, ni avec les classiques chrétiens, ni avec l'interprétation

(1) *Journal de Bruxelles*, 13 janvier 1884.

formelle, ni avec l'explication réelle, mais au moins celle-ci rendra fort inutiles les *campi* et autres moyens d'émulation factice. On peut abuser des *realia*, mais il suffit de voir à l'œuvre un praticien habile, initié aux sciences philologiques et faisant profiter les élèves de ses connaissances avec discrétion, sans excès ni pédantisme, pour se convaincre qu'il est dans le vrai. « L'érudition, dit excellemment Gréard, cité par M. Collard, doit être dans nos classes comme le soleil des Champs Elysées de Fénelon, qui, de ses rayons adoucis et voilés, pénètre sans offusquer les yeux. La sobriété ne répond pas seulement à des convenances supérieures d'ordre et de goût; c'est une nécessité de bon sens. Le vrai maître se fait connaître moins encore peut-être à ce qu'il dit qu'à ce qu'il ne dit pas. »

C'est donc uniquement en faveur de l'interprétation réelle maintenue dans ces justes limites que nous demandons, avec les meilleurs pédagogues, une place dans l'enseignement moyen. Après cela, que le P. Verest s'applaudisse d'en exclure, au même titre, sciences naturelles, langue moderne et philologie, nous lui répondons qu'on peut être conséquent dans l'erreur, fût-on même philosophe. Qu'à ses yeux, tous les professeurs allemands, sans compter les professeurs belges, hollandais, suisses et autres se trompent sur le but des humanités, nous ne pouvons nous empêcher de sourire à la témérité d'une pareille affirmation. Qu'il attaque la théorie de Féron, en forçant même le sens de ses paroles pour le combattre plus efficacement, l'inspecteur de Tournai saura bien, pensons-nous, remettre les choses au point, comme l'a fait M. Wouters. Les exagérations de Schiller, M. Collard, d'un ton modeste et réservé, mais catégorique, les avait relevées avant lui. Enfin, pour ce qui est des considérations du savant professeur de Louvain sur la *concentration* à Giessen, le P. Verest nous paraît les avoir lues superficiellement, imparfaitement comprises.

La concentration, simple moyen de rattacher entre elles et d'unir en un faisceau les connaissances réelles, M. Collard en admet le principe sans trouver irréprochable ni recommandable l'essai de *réalisation pratique* tenté par Schiller. Il y a là, comme il le dit, un problème nouveau : « la rédaction d'un programme conforme au principe de la concentration est extrêmement difficile et sera l'œuvre de l'avenir. » Témoin fidèle, il relate ce qu'il a vu, admire ce qui mérite approbation, rejette et blâme franchement ce qu'il trouve étroit ou trop absolu et tire des faits constatés quelques conclusions immédiatement pratiques, là même où le principe n'est pas adopté, comme le rapprochement des matières, la suppression graduelle des maîtres spéciaux, etc. Quoi de plus naturel et de plus correct ? C'est en vain que le P. Verest cherche dans cette relation d'une excursion péda-

gogique un argument contre la culture réelle et veut à tout prix trouver dans les déficiences signalées la preuve d'un vice inhérent au système.

D'ailleurs, pour rendre fidèlement la pensée de M. Collard, le premier Belge, à notre connaissance, qui ait traité la concentration (car M. Féron, si nous ne nous trompons, n'aborde nulle part le sujet), le P. Verest aurait dû transcrire intégralement le texte de « la Pédagogie à Giessen ». Le lecteur se serait alors convaincu qu'au fond le différend n'existe pas. La définition, jusque dans les termes *rosace* et *secteurs*, est identique, bien que la source ne soit pas indiquée ; les objections faites à Schiller sont celles de M. Collard, que le P. Verest cite ici en grand texte, et le départ entre ce qu'il y a à prendre et à rejeter dans le système, ne diffère en rien, quoique l'auteur oublie d'en faire mention, des conclusions formulées par le professeur de Louvain à la page 45. Dès lors, pourquoi rompre en visière avec ce guide et le représenter comme un enthousiaste de ce qu'il critique ? La concentration doit rester étrangère au débat. Que le P. Verest admette d'abord les *realia* ; alors surgira la question de les grouper, si possible, suivant leurs affinités.

Nous croyons avoir prouvé à l'auteur de la question des humanités l'inanité de sa théorie. Pour échapper à cette démonstration, il devrait, ou bien contester que les études moyennes servent de vestibule aux hautes études — or, c'est un point sur lequel il est d'accord avec nous — ou bien imaginer un système nouveau dans lequel on ferait six années de culture purement formelle, suivies de deux ou trois années de culture réelle et consacrées à l'étude des sciences, d'une langue moderne et des auteurs au point de vue du fond. Ceci constituerait une révolution plus grave que tous les systèmes battus en brèche par le formalisme pur et il importerait alors d'avouer ces tendances sans plus parler d'humanités traditionnelles.

VIII.

Il serait fastidieux d'entrer dans de longs développements sur la question souvent débattue du surmenage. Disons seulement, pour préciser, que nous réclamons en tout 26 heures de cours environ, par semaine, soit une moyenne de 4 h. 20' par jour. Nous savons d'expérience que ce temps judicieusement employé suffit à l'exécution du programme esquissé, que de nombreux établissements belges et étrangers adoptent approximativement cet horaire et que « les gens qu'ils tuent se portent assez bien ». Par contre, nous soutenons qu'avec 20 heures de cours hebdomadaires, soit seulement 3 h. 20' en moyenne par jour, il est physiquement impossible d'enseigner sérieu-

sement les langues modernes et les sciences. Cela ne veut pas dire que le fléau du surmenage sévisse avec moins d'intensité là où les études en commun compensent les classes avec usure. D'ailleurs, le surmenage est moins une question d'horaire que de méthode : un professeur qui intéresse ne surmène jamais et tel autre, en trois fois moins de temps, énerve, assomme et dégoûte.

Au chapitre du surmenage, le P. Verest rattache la question des devoirs écrits. A nos yeux, la théorie qui doit prévaloir à ce sujet comme marquée au coin du bon sens, a été vulgarisée en Belgique par M. Collard, dans ses cours d'abord, et en 1893, dans sa « Pédagogie à Giessen ». Cette note vraie en fait de devoirs, c'est comme toujours la théorie du juste milieu entre les deux extrêmes, entre la complète suppression d'une part et la fabrication machinale de l'autre. Là-dessus, le P. Verest est d'accord avec nous; seulement, tant qu'il s'agit d'exposer les vues exagérées de Schiller, il cède la parole à M. Collard, tandis que dans la réfutation et les conclusions, excellentes en tous points, il oublie les guillemets. C'est à coup sûr une omission involontaire; toutefois, comme elle est de nature à donner le change au lecteur sur les idées du savant professeur de Louvain, nous nous permettons d'attirer l'attention de l'auteur, afin qu'il remédie à l'inconvénient dans une prochaine édition.

IX.

Le dernier chapitre porte en vedette ce titre quelque peu ronflant, emprunté à Mgr Gaume : « le ver rongeur des humanités ». C'est le fléau de l'utilitarisme que vise le P. Verest; il en parle en excellents termes et les remèdes qu'il préconise ne seraient pas sans efficacité. Cependant, le lecteur s'en doute après ce que nous avons dit, nous serions tenté de voir dans le formalisme outré, sinon un second ver rongeur, au moins un grand danger pour la cause des humanités. Naguère, — ce n'est pas une anecdote inventée, — l'on nous parlait d'un professeur ultra-formaliste, titulaire d'une chaire de seconde dans un collège belge, dont les élèves n'avaient pas suivi une seule leçon de mathématiques pendant trois mois. Durant tout ce temps, ils avaient au total traduit quelques pages et fabriqué journallement vingt vers latins sur la lune, les étoiles, les montagnes, l'industrie et les vélocipèdes. C'est évidemment le comble du genre et nous nous garderons bien de conclure *ab uno ad omnes*. Mais on conviendra que de tels praticiens portent un coup funeste à la cause qu'ils devraient servir. Toute proportion gardée, le verbalisme qui règne outre mesure dans maint collège, contribue de la même façon à discréditer les humanités. Autant que d'autres, nous aimons passionnément la belle

littérature, qui parle à l'imagination et au cœur, mais la phraséologie n'en est que la contrefaçon, et pour emprunter les images du P. Verest, tandis que l'une offre à l'âme un pain savoureux et substantiel, l'autre la régale de confiture et de sucre d'orge. Or, une interprétation d'auteurs qui exclut les *realia*, confine au verbalisme et ne tarde pas à y tomber. Elle est donc condamnable, d'abord en soi, parce qu'elle ne va pas au but, ensuite parce qu'elle engendre la satiété et le dégoût.

Nous nous hâtons de conclure. Que tous les établissements, libres et officiels, sans exception, accordent aux sciences, aux langues et à l'explication réelle des auteurs la place qui leur revient; — qu'on cesse enfin de discuter, notamment dans les journaux, un but cent fois défini et de remanier les programmes; — qu'on s'attache de préférence à la formation pratique des maîtres et au perfectionnement des méthodes; — et la question des humanités sera résolue.

FAUT-IL LIRE DANS NOS COLLÈGES LA CYROPÉDIE ET LES HELLÉNIQUES ?

par F. COLIARD, professeur à l'Université de Louvain.

« La *Cyropédie* est, comme l'a fort bien dit M. Croiset (1), une œuvre assez complexe. C'est un roman avant tout, mais un roman pédagogique d'intention, et, dans son objet, à la fois moral, militaire, politique, historique et fantaisiste. » « Ce mélange d'utopie et de réalité, ces personnages d'un esprit tout hellénique dans un milieu oriental, cette forme de roman appliquée à un traité didactique, tout cela, selon la juste remarque de M. Duerrbach (2), gêne et lasse le lecteur. » On ne peut le nier : la *Cyropédie* est, au total, une œuvre froide et fastidieuse; mais, il faut bien le reconnaître aussi, elle renferme, quelques belles pages, comme certains dialogues du premier livre où figure Cyrus enfant, l'histoire d'Abradate et de Panthée, la mort de Cyrus (3).

Si, tenant compte du peu d'intérêt de l'ensemble de la *Cyropédie*, on la bannit de plus en plus des classes d'humanités, on tend, du moins en Allemagne, à la remplacer par les *Helléniques* (4). Certes, le

(1) A. Croiset, *Xénophon*, ouv. cité, p. 147.

(2) *Anabase*, édition citée, p. 37.

(3) Le programme de la Prusse n'admet pas la *Cyropédie*. Schiller doute qu'elle intéresse les élèves, comme le disent certains enthousiastes. Schirader la passe sous silence; Eckstein, p. 428, et Kohl, p. 54, la repoussent.

(4) Le programme prussien prescrit les *Helléniques*. Schiller n'en parle pas. Schrader, p. 451, Frick (*Lehrproben*, 28, p. 16), et Kohl, p. 54, les admettent; mais Eckstein, p. 429, les repousse.

sujet, la suprématie de Sparte et la chute de sa puissance, est riche : il s'y rencontre des événements d'une importance capitale; mais l'œuvre historique de Xénophon est entachée de trop de défauts, ce nous semble, pour être lue dans nos classes. Composée de trois parties, écrites à des époques différentes et présentant chacune un caractère particulier, elle manque, comme l'a fort bien démontré M. Croiset, d'unité, de méthode ou critique historique, de profondeur, de proportion dans le récit des événements et d'impartialité. L'auteur ne semble l'avoir écrite que pour donner un enseignement moral et stratégique. Malgré tous ces défauts, la lecture de plus d'un passage est réellement attrayante. Il suffit de rappeler : la bataille des Arginus, le procès des généraux, la bataille d'Aegospotamos, le siège d'Athènes, la lutte de Thémistocle contre Critias, les batailles de Coronée, de Leuctres et de Mantinée. Mais pas plus que pour la *Cyropédie*, ces morceaux isolés ne permettent d'inscrire les *Helléniques* dans nos programmes (1).

Avec notre système de concours, la version dictée, qui n'a pas l'heur de plaire à beaucoup de pédagogues, s'impose. Dans ces conditions, le choix de textes empruntés aux *Helléniques* et à la *Cyropédie* semble tout indiqué; car si les autorités veulent juger de la façon dont les programmes sont interprétés, elles doivent tirer la version, sujet du concours, soit d'une œuvre expliquée en classe, à supposer qu'elle soit considérable, comme, par exemple, pour Tite-Live, soit d'autres œuvres d'un auteur prescrit, ou tout au moins d'œuvres imitées (2); sinon, elles font de la version un jeu de hasard où se trouve engagée, aux yeux du public, la valeur des maîtres et des élèves, et qui souvent fausse l'enseignement. Que se passe-t-il en effet? Parmi les professeurs, les uns ne se préoccupent guère d'une partie qui ne doit pas éprouver leurs forces véritables; ils la voient arriver, selon leur tempérament, avec indifférence ou découragement; ce sont les plus consciencieux : toute l'année, ils s'en sont tenus au programme et aux

(1) Nous n'avons pas, pensons-nous, à nous demander s'il faut lire chez nous les *Memorabilia*. En Allemagne, on en recommande parfois la lecture comme préparation à l'étude de Platon; mais Eckstein, p. 442, soutient que cette préparation n'est pas nécessaire, et il craint que l'œuvre philosophique de Xénophon ne fatigue à la longue les élèves. Schrader (*Appendice*, p. 603) proteste énergiquement contre l'inscription au programme prussien des *Memorabilia*. Kohl est du même avis. Quant à Schiller, il n'en parle pas. Mais Weissenborn, *Xenophons Memorabilien als Schullektüre*, 1886, et Doerwald, *Xenophons Memorabilien II, 2 im Unterricht*, dans les *Lehrproben*, 40, p. 89, les recommandent. Doerwald voudrait même faire lire l'*Agésilas*. (Voyez Doerwald, *Der didaktische Wert des Xenophontischen Agesilas*, dans les *Jahrbuecher*, 1891, 2^e partie, p. 331 et suiv.).

(2) C'est conformément à ce principe que, dans le dernier concours de l'archiduc de Malines, on a choisi les textes des versions pour la 6^e et pour la 4^e.

auteurs prescrits. Les autres attendent fièvreusement l'époque du concours, escomptant les chances qu'ils ont multipliées à plaisir ; ce sont les moins scrupuleux : ils ont fait la chasse aux textes les plus divers, offrant quelque intérêt par eux-mêmes et se détachant facilement de l'ensemble d'une œuvre ; ils ont promené leurs élèves à travers tous les siècles, tous les styles et toutes les idées ; en un mot, ils ont fait du *papillonnage*. Un concours, qui veut être un vrai contrôle, doit cadrer avec l'enseignement imposé. La *fantaisie* n'est pas ici de mise. Professeurs et élèves ont le droit d'être soumis à une épreuve sérieuse, mûrement réfléchie, dont ils peuvent sortir avec honneur en se conformant ponctuellement au programme.

Voici, dans cette hypothèse, quelques renseignements bibliographiques.

LA CYROPÉDIE.

Édition annotée en latin : Bornemann (Gotha, ancienne collection).

Éditions annotées en allemand (1) : Breitenbach-Buechsenschuetz, (Leipzig, Teubner), 1^{er} vol. : livres 1-4 ; 2^e vol. : liv. 5-8. — Hertlein-Nitzsche (Berlin, Weidmann), 2 vol. également.

Dictionnaire en allemand : Strack (Leipzig, Hahn).

Traduction : Talbot, ouvr. cité.

Études littéraires : Hémardinquer, *La Cyropédie, essai sur les idées morales et politiques de Xénophon* (Paris, Thorin, 1872). — A. Croiset, *Xénophon*, ouvr. cité.

LES HELLÉNIQUES.

Édition annotée en latin : Breitenbach (Leipzig, Teubner), 1^{er} vol., liv. 1 et 2 ; 2^e vol., liv. 3-7.

Éditions annotées en allemand : Buechsenschuetz (Leipzig, Teubner), 1^{er} vol. : liv. 1-4 ; 2^e vol. : liv. 5-8. — Breitenbach (Berlin, Weidmann), 1^{er} vol. : liv. 1-2 ; 2^e vol. : liv. 3-4 ; 3^e vol. : liv. 5-7. — Grosser (Gotha, Perthes), 1^{er} vol. : liv. 1-2 ; 2^e vol. : liv. 3-5 ; 3^e vol. : liv. 6-7.

Morceaux choisis annotés : Vollbrecht (Bielefeld, Velhagen und Klaesing). — Polthier (Gotha, Perthes). — Saegert (Paderborn, Schoeningh). — Sorof (Leipzig, Teubner).

Dictionnaire : Thiemann (Leipzig, Teubner).

Traduction : Talbot, ouvr. cité.

Étude littéraire : A. Croiset, *Xénophon*, ouvr. cité.

(1) Faisons, une fois pour toutes, une remarque au sujet des éditions allemandes. Dans la collection de Perthes, les notes se trouvent au bas du texte ou sont réunies dans un volume distinct : on a le choix entre les deux éditions. Il en est de même des dernières éditions Teubner. Dans la collection de Velhagen et Klaesing, les notes forment toujours un volume à part.

On a parfois proposé d'introduire dans les classes des humanités, Arrien, un historien de l'époque d'Hadrien : on le lirait après Xénophon, ou même à sa place. Les points de ressemblance entre les deux écrivains ne manquent pas. Arrien a fait, en effet, la guerre avant de la raconter ; il a recueilli les entretiens et les doctrines morales d'Épictète, le Socrate de son temps ; pour la langue, il a pris comme modèle Xénophon. Son *Anabase*, ou expédition d'Alexandre le Grand, n'est certes pas une œuvre sans mérite. Mieux que Quinte-Curce, il a su se garder des fables et des exagérations. Son style rappelle celui de Xénophon, mais il est plus savant, plus étudié et surtout moins pur, au point que les modernes y ont relevé d'assez nombreuses incorrections, par exemple, dans l'emploi des modes et des prépositions. Pourquoi devrions-nous lire dans nos classes Arrien, quand nous possédons celui qu'il s'est proposé comme modèle, sans pouvoir l'égaliser malgré tous ses efforts ? Tout au plus peut-il fournir, en raison de l'imitation qu'il a faite de Xénophon, quelques sujets de versions dictées. Dans ce cas, les professeurs consulteront avec profit l'une des deux éditions annotées en allemand : Sintenis (Berlin, Weidmann), 2 vol. ; Abicht (Leipzig, Teubner), 2 vol. Une traduction française se trouve dans le *Choix des historiens grecs* par Buchon (Paris, Desrez, 1857).

COURS DE VACANCES

A L'UNIVERSITÉ D'IÉNA.

Des cours se feront à Iéna, du 2 au 21 août. Ils sont principalement destinés aux professeurs et aux instituteurs qui désirent se tenir au courant des questions d'enseignement ou se perfectionner dans l'étude de l'allemand. La simple énumération de ces cours suffit à donner une idée de l'intérêt qui s'attache à cette entreprise : l'hygiène scolaire, la méthodologie, l'enseignement du travail manuel, l'histoire de l'art allemand, la psychologie physiologique, etc. Le cours d'allemand, destiné aux étrangers, sera pratique et vivant : le professeur apprendra à ses auditeurs à converser sur Iéna et ses environs, et cela non seulement dans ses leçons, mais encore dans des excursions.

Le comité organisateur se compose de professeurs de tous les pays ; mais les cours seront faits par des professeurs d'Iéna.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs le prospectus détaillé des cours.

F. COLLARD.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

Sammlung wissenschaftlicher Commentare zu griechischen und römischen Schriftstellern. Herausgeber GEORG KAIBEL. Verlag von Teubner in Leipzig.

Sophokles Elektra, von G. KAIBEL, 1896, 6 marks.

La maison Teubner à Leipzig, qui depuis longtemps a bien mérité de la science par ses éditions remarquables, va encore combler une véritable lacune. Elle vient d'inaugurer la publication d'une nouvelle série de commentaires sur des œuvres classiques grecques et latines. Nous aimons à féliciter l'éditeur d'avoir confié la direction de cette grande œuvre à l'éminent professeur Kaibel. Voici comment ce savant nous expose le plan de ces commentaires.

Ils ne sont pas destinés aux élèves des gymnases, mais aux philologues, qui savent que des remarques sur quelques difficultés, les rapprochements de passages parallèles, les renvois aux manuels et la critique du texte ne peuvent suffire pour donner l'in-

telligence complète d'un auteur. Les contemporains comprenaient les écrivains de l'antiquité sans avoir besoin d'un interprète : leurs œuvres sont sorties de l'esprit de leur temps, au milieu duquel vivaient les lecteurs, et de l'esprit de l'auteur, que chacun pouvait apprécier : car leurs idées et la forme qu'ils donnent à leur pensée, leur langue, leur art pouvaient être compris de tous. Pour nous modernes, il est bien plus difficile de les entendre, et le rôle du commentateur est de nous fournir les moyens de comprendre les anciens comme leurs contemporains les comprenaient. Il doit nous faire connaître l'auteur, sa personnalité, les influences qu'il a subies, ce qu'il doit à ses devanciers et à ses contemporains, les conditions dans lesquelles il a conçu son œuvre, le public auquel il s'adresse, l'occasion qui l'a fait écrire. Pour comprendre une œuvre littéraire, il faut en rechercher l'idée-mère, il faut savoir comment elle a été conçue, il faut comprendre la forme artistique

qu'elle a revêtue, distinguer ce qui est traditionnel et conventionnel de ce qui est personnel à l'auteur, poursuivre la marche de la pensée jusque dans les détails, se rendre compte de la langue, du style, des moyens oratoires et poétiques que l'auteur a employés pour produire tel ou tel effet. Ainsi nous pourrons pénétrer dans l'âme de l'écrivain, « repenser » ses pensées, retrouver ses expressions, voir dans le même jour que lui les hommes et les choses qu'il décrit ou qu'il apprécie.

Voilà, dit M. Kaibel, l'idéal. Il convient qu'on ne pourra pas toujours l'atteindre, parce que les moyens font défaut. Il nous dit aussi que chacun de ses collaborateurs sera libre d'y travailler comme il le jugera bon : ces éditions nouvelles seront faites suivant le même plan, mais non jetées dans le même moule.

Il n'est pas possible non plus que le choix des auteurs à traiter se fasse d'après un plan suivi et tracé d'avance. On cherche des collaborateurs qui soient à la hauteur d'une tâche pareille et prêts à s'y vouer entièrement. Chacun expliquera l'écrivain qu'il a approfondi et pour l'intelligence duquel son travail pourra être utile conformément à la tendance de l'entreprise. C'est pourquoi la collection ne comprendra que des œuvres qui méritent d'être commentées plus spécialement et dont l'explication profitera à l'intelligence d'autres ouvrages.

Vu l'étendu des commentaires, il ne sera guère possible de traiter dans cette collection toutes les productions littéraires d'un même écrivain. Du reste, cela ne semble pas être nécessaire, parce que celui qui comprend son auteur saura interpréter une partie de telle sorte que l'ensemble des écrits sera en même temps mieux compris et apprécié.

Ainsi, p. e., on commencera par expliquer un seul drame d'un poète tragique ou comique, une seule partie, mais assez longue et complète, d'un historien, etc.

Il est évident que l'interprète ne s'attachera pas à un *texte* quelconque, mais à un texte qu'il aura fixé lui-même, à la suite de ses études et de ses recherches personnelles.

Le texte et le commentaire seront imprimés séparément, parce que chaque partie constitue un ensemble et pour que le texte ne soit pas écrasé par les commentaires.

Un court apparat critique justifiera le texte lui-même, mais les observations critiques qui ne servent qu'à expliquer l'auteur, appartiennent évidemment au commentaire.

Ont déjà paru : *Elektra* (G. Kaibel) et *Lucrèce*, livre III (R. Heinze); 6 et 4 marks.

Sous peu paraîtront : *Ætna* (S. Sudhaus und Fr. Vollmer), *Tibulle* (F. Leo), *Plaute, Rudens* (F. Marx), *Ovide, Héroides* (R. Ehwald), *Minucius Felix, Octavius* (E. Norden), *Clément d'Alexandrie*,

Paidagogos (E. Schwartz), *Héro-dote V, VI* (G. Kaibel).

* * *
L'*Electre* de Sophocle a été commentée par M. Kaibel lui-même. Le texte est fondé sur le *L(aurentianus)*, le *P(arisinus)* et les corrections d'une deuxième main dans le premier *L*₂, d'après l'apparat de Jahn-Michaelis.

M. Kaibel maintient, autant que possible, la tradition. C'est ainsi qu'il défend le rôle de Py-lade, qui n'est pas plus superflu ici que dans les Choéphores d'Eschyle et qu'on n'est pas en droit d'éliminer contre l'autorité des manuscrits. Il est conservateur jusqu'à retenir au v. 300 la leçon ταῦτα, contre tous les éditeurs récents (voyez Blaydes), qui ont préféré ταῦτά.

A juste titre, il laisse au v. 950 λαίμμηθον, car quoique cette finale n'ait pas d'équivalent en Sanscrit et ne se rencontre que fort rarement, nous n'avons pas le droit de la rejeter avec Elmsley et de la condamner à l'exemple de Nauck (*Mé.*, IV, 69, 310) comme une invention des grammairiens.

Au v. 1296 il donne, selon le *L* : οὕτως δ' ὅπως.

A la page 164, il défend l'orthographe οὔνεα. Il n'admet pas que cette forme si fréquente dans les manuscrits ait été partout vicieusement introduite pour εἶνεα. On la trouve dans des inscriptions du vi^e et du v^e siècle : et quand même celles-ci ne prouveraient rien pour la langue écrite, on est toujours autorisé à demander

comment cette forme se serait glissée dans le texte ? Et supposé qu'elle ait été introduite à dessein, pourquoi trouve-t-on dans Eschyle et Euripide οὔνεα à côté de εἶνεα, dans Sophocle seulement οὔνεα, et pourquoi cette interpolation ne s'est-elle pas faite dans les prosateurs en dehors de quelques rares passages de Xénophon et de Thucydide, auteurs d'ailleurs connus pour l'usage fréquent de termes poétiques ? On chercherait en vain un exemple analogue d'une corruption aussi violente du texte. Aucune autre conclusion ne paraît possible que celle-ci : la pure prose attique admettait εἶνεα et εἶνεα, les poètes écrivaient aussi οὔνεα. On peut discuter au demeurant l'origine de cet abus.

L'auteur du commentaire ne corrige lui-même que deux fois : au v. 382 : χθονός στήνη τῆσδ' ἐκτός, et au v. 1281, où ὦ φίλοι des ms. au lieu de ὦ φίλ' (ε) n'est dû qu'à la prononciation.

Ce n'est que rarement et encore avec beaucoup de réserve, en ajoutant modestement « vielleicht », qu'il propose dans l'annotation critique une émendation.

Ainsi, aux v. 162-163 εὐπατριδᾶν γένη; en mettant la virgule après δέξεται ; 221 ἐν δεινοί; δέιν' ἡναγχάσθην ; 363 μὴ ἁλλεῖπειν ; 720 ἔσχατος ; 835 ἐπεμβᾶσκα ; 942 ὡν γ' ἐγὼ ; 1071 τᾶλλα δὲ. Voilà tout, si je ne me trompe.

Il y a fort peu de conjectures qui soient jugées dignes d'être alléguées. Sur une page qui contient 30 à 40 vers, l'annotation

critique se borne à 5, 6, 7 lignes, donnant surtout les variantes des ms. L P L². Rarement on rencontre une conjecture de Hermann, Nauck, Dawes, Mekler, Dindorf, Wilamowitz, Seidler, Reiske et d'autres. Ce n'est pas que l'auteur ferme les yeux sur les résultats d'une sage critique. Non, il aime à constater la justesse d'une émendation, la probabilité d'une conjecture. Ainsi, pour citer quelques exemples : au v. 81, *καπακοντωμεν* de Nauck a été adopté dans le texte ; v. 162, *ποδός* de Haupt au lieu de *Διός* est « incontestablement bon » et également mis dans le texte ; v. 174, *ἀνέπιστον* (Nauck) v. 746, *ἐν δ'* (Nauck) ; v. 852 *αἰῶνι* (G. Hermann) ; v. 1268 *ἐπόμεσεν* (Dindorf) lui paraissent « sûrs ».

Mais il se défie en général des conjectures. Rien n'est plus vrai que ces paroles de l'introduction : « La manie de conjecturer n'a le plus souvent rien de commun avec l'interprétation ; elle n'est pas méritoire ni difficile ; mais une correction véritable est une fleur rare, qui éclôt parfois sur le rocher de l'interprétation. Plus longtemps on a cherché cette fleur, mieux on sait combien elle est difficile à trouver et à cueillir. Le texte de Sophocle, notamment, a été fort endommagé par le flot montant des conjectures, mais peu amélioré : c'est ce qu'on n'a plus besoin de dire à personne. » Souhaitons que ces dernières paroles soient vraies.

Plusieurs fois il constate que

la tradition est fautive, mais il avoue en même temps qu'il n'est pas possible d'y remédier avec certitude. Ainsi, p. ex., au v. 818, p. 197, et au v. 1085 : *κοινόν*.

Il ne rejette pas un vers pour se tirer d'embarras, tandis que Nauck et d'autres critiques les éliminent par douzaines. Le savant professeur Kaibel prouve à chaque page, avec sa rare érudition, que la plupart des conjectures n'ont aucune valeur et que l'on prétend rayer des vers uniquement, parce que l'on n'a pas assez approfondi la langue du poète, ou que l'on n'a pas saisi sa pensée.

On trouve, p. ex., des preuves au v. 197, p. 102, où il dit : « Les » paroles admirables *δῶλο; ἦν ὁ* » *φράσας; ἔπος ὁ κτείνω;* n'ont pu être » que gâtées par la transposition » de *δῶλο;* et de *ἔπος;* » ; au v. 973, p. 220-221, où il défend la leçon *λόγῳ;* au v. 1222, p. 260 où il réfute Nauck, qui s'érige en « juge d'instruction ». C'est ainsi qu'après un raisonnement très juste sur les v. 709 sq., il termine en disant : « Voilà comment j'ai fini » par me demander si ce passage » tant étudié a réellement besoin d'être corrigé. » C'est pour cela qu'il peut dire à la page 269, v. 1281 : « Ni dans ce vers, ni dans tout ce passage, la langue, la métrique et les idées ne présentent aucune de ces difficultés dont parlent les critiques. »

Quelquefois le jugement qu'il porte sur la critique conjecturale est fort sévère, comme au v. 957, p. 218 : « C'est parce qu'on n'en-

tendait rien à la suite des idées qu'on a biffé ce vers. »

Tout conservateur qu'il est, Kaibel admet une lacune dans le texte transmis aux v. 1323-1324. A mon avis (*salva reverentia*) l'addition proposée χωρύντο; [εἰς τοῦτο φέρου. ΗΑ. Κ' γὰρ κλύω χαίροντες] εἴσιτ', ὦ ξῖνοι, n'est pas nécessaire. Il se peut fort bien qu'au mot χωρύντο; la porte s'ouvre, surtout parce qu'Oreste dit ὡς ἐπ' ἐξόδου κλύω τῶν ἰσθάνειν χωρύντο;. Or, Electre, craignant que Clytemnestre ne sorte du palais, incident qui pourrait faire échouer le plan d'Oreste (de là aussi ce ton de mécontentement du παιδαγωγός; au v. 1326), prend immédiatement la parole pour faire entrer Oreste et et pour faire retourner la mère dans l'intérieur de la maison. Ceci me paraît une « occasion naturelle » pour couper la parole à Oreste. Electre ne savait pas évidemment que le παιδαγωγός; allait sortir. Entrez, dit-elle à Oreste et Pylade, vous êtes les bienvenus, vous serez nos hôtes (ὦ ξῖνοι), car vous venez de Phocide (v. 1107), de la part de Strophius, et vous voulez parler à Egisthe. Votre entrée est d'autant plus désirée que vous n'êtes pas de simples messagers, mais (ἀλλω; τε καὶ) vous apportez encore ce que personne, etc.

Dans ce fort volume de 310 pages j'ai à peine remarqué telle ou telle faute d'impression, qui d'ailleurs ne diminue en rien la valeur du livre, comme à la fin de la p. 62 *absurtheilen*, au lieu de

absurtheilen; p. 97, le numéro du vers 164 omis; p. 266, *πρίνοι* pour *πρίποι*; p. 278, *ἀδελφε*.

Avant d'aborder l'explication proprement dite du texte, l'auteur nous donne, dans une longue introduction, l'analyse du drame. Il compare l'*Electre* de Sophocle à celle d'Euripide et aux *Choéphores* d'Eschyle et expose les avantages des trois poètes dans la manière dont ils ont traité le sujet.

Le rôle de Chrysothémis fait ressortir, par le contraste d'une piété plus timide, l'héroïque piété d'Electre. Ce personnage est nécessaire pour mettre en lumière le caractère d'Electre, comme Ismène fait ressortir celui d'Antigone. Dès que ce rôle est fini, elle disparaît (v. 1057, p. 233).

Electre n'agit pas elle-même (*voellig passive Heldin*). C'est autour d'elle que se concentre toute l'action.

Le savant professeur expose les motifs qui font croire que Sophocle n'a pas imité Euripide, mais que le contraire doit être admis. Le drame a donc été composé avant le printemps de l'année 413, date de la représentation de l'*Electre* d'Euripide.

Il passe ensuite à l'explication du prologue v. 1-120. Celui-ci n'était pas nécessaire dans la trilogie et c'est pour cela que dans Eschyle il fait déjà partie de l'action même. Sous ce rapport toutes les tragédies de Sophocle sont comparées entre elles.

Après l'introduction et l'exposé du prologue, l'auteur commente

l'interprétation 'de chaque vers en particulier.

Le mètre des parties lyriques est chaque fois discuté tout au long et l'on y trouve mainte observation intéressante et de grande valeur pour la critique des chœurs.

Impossible de communiquer aux lecteurs l'impression que cette admirable œuvre a faite sur moi. Voici ce que j'ai à dire : prenez le livre en main, lisez-le et vous conviendrez avec moi que maint passage de l'*Electre*, que vous n'aviez pas assez apprécié, vous charme et vous plaît après la lecture. Vous trouverez peut-être comme cela m'est arrivé plusieurs fois, que vous n'aviez pas toujours parfaitement saisi la pensée du poète. Partout vous admirerez le talent du commentateur, qui fait ressortir avec une parfaite connaissance, avec un goût sûr et une rare érudition, l'heureux choix des mots, l'exactitude du poète à observer les lois de la vraisemblance dans la marche de l'action et le développement des caractères, la combinaison habile des incidents et des situations intéressantes, qui se succèdent naturellement, sans rien de fortuit, d'arbitraire, de forcé, enfin l'art véritablement merveilleux de la composition de Sophocle. Si l'on peut mettre hors de pair tel ou tel passage d'un livre qui est tout entier écrit de main de maître, je voudrais signaler comme particulièrement splendides, l'explication des

plaintes d'*Electre* au chœur v. 86-250, le moment de la reconnaissance d'*Oreste* par *Electre*, p. 260 etc.

Je ne sais si je suis trop enthousiasmé par la lecture de ce premier commentaire, mais j'espère que M. Kaibel reviendra sur la résolution énoncée dans le prospectus de la collection, celle de ne traiter que ce seul drame de Sophocle. Puisse ce livre lui procurer tant de satisfaction, qu'il nous donne bientôt l'explication des autres tragédies ! Nous lui souhaitons de grand cœur le loisir et les forces nécessaires.

Son œuvre a rendu un signalé service à la science. Le professeur y puisera les données nécessaires pour bien expliquer un poète si difficile, les étudiants des Universités y trouveront la seule bonne méthode d'étudier et d'interpréter Sophocle. Elle apprendra à maint philologue que la manie des conjectures, loin d'être profitable aux lettres classiques, gâte les plus beaux chefs-d'œuvre.

W. JASPAR.

PHÈDRE, affranchi de l'empereur Auguste, *Fables isopiques*, édition classique publiée avec diverses notices et des notes et avec les imitations de La Fontaine, par LOUIS HAVET, Membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1896. xx-290 pages, pet. in-16. Prix : 1.80.

Non content de s'occuper de la publication des éditions critiques

et des savantes études de philologie qui l'ont fait universellement apprécier, M. L. Havet tourne aussi son activité vers des travaux plus modestes, mais tout aussi utiles. C'est ainsi que nous avons à signaler aujourd'hui l'apparition de son édition classique des *Fables de Phèdre*.

Nous n'examinerons pas ici sa valeur au point de vue du texte lui-même ; aussi bien, l'auteur s'est-il borné en général à reproduire celui qu'il a établi avec une sûreté remarquable dans son édition critique, qui a paru il y aura bientôt deux ans (Paris, Hachette, 1895, gr. in-8). Au reste, la haute compétence avec laquelle M. Havet dirige à l'École des Hautes Études ses Conférences relatives à la critique des textes latins constitue la garantie d'un labeur probe et consciencieux.

Le livre débute par une *Notice sur Phèdre* (pp. 1-11) divisée en nombreux paragraphes (ce qui facilite les renvois au cours du commentaire) et consacrée à la biographie du fabuliste, à l'histoire et à l'appréciation de son œuvre. L'auteur y retrace la physionomie particulière de Phèdre avec un art vraiment merveilleux, si l'on considère combien sont pauvres les renseignements que nous possédons sur lui. Citons ensuite le court, mais substantiel parallèle entre Phèdre et La Fontaine ; le premier s'est servi de la fable comme d'un moyen détourné et prudent pour dissimuler sa satire vengeresse : « Il n'a jamais

écrit une ligne en vue des enfants ; on l'aurait étonné, si on lui avait prédit qu'un jour il deviendrait un des classiques du jeune âge ; il n'aurait pu, comme La Fontaine, dédier son premier recueil à un prince de six ans. Les élèves doivent être bien avertis que ce n'est pas un La Fontaine latin qu'on leur donne à lire. »

Le chapitre sur la *Versification de Phèdre* (pp. XIII-XIX) se distingue autant par la simplicité voulue des règles que par leur justesse : au cours de l'explication, le professeur pourrait, avec avantage, en exposer les principales d'une façon sommaire.

Quant au recueil proprement dit, il comprend les cinq livres conservés par des manuscrits du IX^e siècle, et un *Appendice* composé de 21 fables provenant de la copie prise au milieu du XV^e siècle par l'évêque Perotti. La plupart des fables sont précédées d'une notice, — qui prend parfois les proportions d'un *excursus*, — où l'on trouve soit des explications relatives aux personnages, soit une appréciation critique ou littéraire.

Le commentaire a été aussi l'objet de tous les soins de M. Havet ; c'est une véritable mine d'observations judicieuses et très souvent originales, où se laisse deviner une science profonde de la langue latine. La rédaction des notes ne laisse pour ainsi dire aucune prise à la critique : partout, la clarté le dispute à la concision (1) ; c'est ce qui a permis à

(1) Certaines notes, cependant, paraissent

l'auteur de les multiplier, de façon à rendre plus aisée aux commençants l'intelligence d'un texte, dont les difficultés risqueraient fort de les décourager au seuil de l'étude du latin. Les notes historiques et littéraires sont très suffisantes; celles qui concernent la grammaire ou le sens des mots sont toujours présentées d'une manière attrayante. Signalons spécialement le soin que l'auteur a pris d'indiquer la composition des mots, ce qui mettra souvent l'élève sur la voie d'une traduction exacte (*quam-vis*, *ru-ina* et *rap-ina*, *con-vocare* et *con-gerere*, *re-cipere* et *re-pendere*, *de-currere* et *de-spicere*, etc.). Fréquemment, M. Havet attire l'attention sur les différences de construction entre le latin et le français; toujours, à propos des explications qui s'y prêtent, il renvoie aux autres passages où la même particularité se représente; cette méthode qui forcera l'élève à confronter Phèdre avec lui-même, fixera plus aisément dans sa mémoire le souvenir du phénomène constaté.

L'édition de M. Havet est précieuse également parce qu'elle reproduit, à la suite de chacune des fables, l'imitation de La Fontaine. Sans doute, nos élèves possèdent en cinquième les œuvres de ce dernier, mais on conviendra sans peine qu'il est de beaucoup

sent s'adresser plutôt au professeur qu'à l'élève : sur *Hercules* (2, 12), *insuetus* (3, 8), *dotus* (14, 1), *poena* (14, 2), *thensaurum* (28, 3), *relicuus* (32, 13), *sin* (43, 4), etc.

préférable d'avoir constamment les deux textes sous les yeux. Cette disposition permettra mieux au professeur d'établir des comparaisons instructives entre La Fontaine et son modèle, et de développer ainsi — ou plutôt d'éveiller — le sens esthétique et le goût littéraire des jeunes latinistes, trop souvent rebutés par les abstractions de la grammaire.

On doit donc admirer sans réserve la somme de travail fournie par M. Havet dans l'élaboration de cette édition, qui fait autant d'honneur à sa science qu'à son habileté à trouver la mesure exacte de ce qu'il faut dire, et de ce qu'il convient seulement de suggérer à des élèves de cinquième.

L'exécution typographique de ce petit volume est remarquable par sa netteté et la beauté des caractères employés. — L'édition de M. E. Jopken, qui est généralement adoptée dans nos Athénées (6^e édition, Bruxelles, 1896), présente pour nous ce double avantage de renvoyer pour les difficultés grammaticales à la *Grammaire* de Gantrelle, et d'être suivie d'un bon lexique.

LÉON HALKIN.

G. F. SCHOEMANN, *Griechische Alterthümer*; neu bearbeitet von L. J. LIPSUS, 1 Band. : *Das Staatswesen*. Berlin, Weidmann, 1897, un vol. in-8° de 600 p. Prix : 12 marks.

Parmi les nombreux traités généraux d'antiquités grecques, celui de Schoemann est toujours

resté l'un des plus estimés. Il doit sa réputation à la clarté et à l'intérêt que l'auteur a su répandre sur des matières parfois un peu ingrates : il la doit aussi aux connaissances très étendues et très variées qu'il groupe. Ce livre contient beaucoup d'idées générales, et par là fait pénétrer le lecteur fort avant dans l'intelligence de la civilisation grecque.

On peut relire, par exemple, le chapitre consacré à la Grèce homérique : le sujet a été traité cent fois et il semble difficile d'ajouter quelque chose aux ouvrages antérieurs ; je me demande cependant s'il se trouve quelque part un exposé plus complet, plus clair, plus satisfaisant.

Enfin l'ouvrage de Schoemann se distingue encore par une qualité assez peu appréciée, il en faut convenir, parce que chacun se l'attribue, le bon sens. L'auteur ne crée pas de systèmes, ne court pas après des découvertes sensationnelles, ne cherche pas à tout prix à dire du neuf : il s'efforce seulement de dire le mot juste.

M. Lipsius a soigneusement gardé à l'ouvrage son caractère : il a renoncé à la méthode qu'il avait employée dans sa réédition d'un autre livre de Schoemann : *Der attische Process*, en ne marquant pas ses propres additions par des crochets. Il a continué à se montrer fort sobre de citations et d'indications bibliographiques, se bornant à l'essentiel. Enfin il a toujours, à l'exemple de Schoe-

mann, réservé pour d'autres publications, les discussions et les polémiques.

Cependant la part qui revient au nouvel éditeur est considérable : elle est surtout apparente dans les chapitres qui concernent Athènes. Signalons quelques points. M. Lipsius admet la réforme politique de Dracon, mais non sans une réserve importante : il reconnaît dans le chapitre d'Aristote un certain désaccord avec le reste de l'ouvrage et explique ce désaccord par le fait qu'Aristote avait intercalé ce chapitre après coup.

On lira avec non moins d'intérêt tout ce qui regarde l'organisation judiciaire, matière où M. Lipsius possède une compétence toute spéciale.

L'opinion d'après laquelle Périclès aurait établi le théorique, est adoptée. La diobélie que Cléaphus introduisit d'après Aristote 28,3 est distincte du théorique. Ce démagogue remplaça pour quelque temps, par une distribution quotidienne de deux oboles à chaque citoyen, les soldes et le théorique lui-même.

HENRI FRANCOTTE.

EMILE THOMAS, *Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère*, Paris, Hachette, 1897.
Prix : fr. 3.50.

M. E. Thomas pense que nous ne connaissons jamais bien l'antiquité, faute de documents et à cause de nos préjugés qui font que nous mettons trop de nous-

mêmes dans l'image du monde ancien quand nous essayons de la reconstituer. Et pourtant il a essayé d'« esquisser » l'image de la Rome impériale telle qu'on peut se la représenter aujourd'hui. Il a négligé les détails, se contentant d'une vue d'ensemble, tout en voulant faire « un livre à jour et vivant ». Il s'adresse donc au grand public. Son image se compose d'une série de chapitres indépendants les uns des autres qui cherchent à « saisir quelques aspects » de la Rome des empereurs. Il débute par deux excursions, l'une à Pompéi, qu'il décrit fort rapidement (chapitre I), l'autre à Rome, où il nous fait visiter, en touristes pressés, le forum, le Palatin, les thermes, le cirque (chapitre II-IV). Ensuite il nous fait connaître quelques usages caractéristiques : les étrennes et les petits cadeaux, les funérailles et les courses aux héritages (chapitre V-VII). Au chapitre VIII, il nous conduit aux champs (fermes, maisons de campagne, sentiment de la nature). Puis vient le côté intellectuel : les livres, l'art dans la vie, les

idées morales dans la littérature et les écrivains moralistes (chapitres IX-XI). L'armée d'Afrique, qui nous est si bien connue depuis les découvertes épigraphiques de l'Algérie et par les ouvrages récents de R. Cagnat, fournit la matière du chapitre XII. De là, M. E. Thomas nous transporte sur la frontière du Nord, en face des barbares, et il nous explique comment les Romains se représentaient ces futurs envahisseurs (chapitre XIII). Il termine par une étude sur Pline le Jeune, considéré comme représentant de la société romaine (chapitre XIV).

Il ne faudrait pas chercher dans ce livre tous les détails que nous pouvons connaître sur les sujets traités. Il sera utile à ceux qui voudront se contenter de vues générales ou se préparer à une étude approfondie. Il donne, du reste, une impression assez nette de la Rome impériale et se lit avec plaisir. Tout étalage d'érudition en est banni et quelques plans guident le lecteur.

J. P. WALTZING.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

Die altfranzoesischen Lautgesetze in Tabellen, zur Ergaenzung der altfranzoesischen Grammatik. Zusammengestellt von BENNO ROETGERS, Oberlehrer an der VII. Realschule und Docent am Victoria-Lyceum zu Berlin. 1897, 1 broch. in-8° de 31 pp.

Leipzig, librairie Renger. Prix : 1 fr. 50.

Pour étudier complètement et suffisamment la phonétique historique du français, c'est-à-dire les lois qui ont réglé son évolution dans le cours des siècles, un volume serait nécessaire. Il se ren-

contre parfois des cas si difficiles à élucider, des problèmes dont la solution est encore si contestée ! La brochure de M. Benno Roetgers ne peut donc suffire à elle seule pour donner une connaissance complète de cette science. Mais elle rendra de vrais services à ceux qui l'ont déjà étudiée comme il convient. Les tables dont elle est composée dénotent chez l'auteur une connaissance sérieuse, quoique imparfaite, de notre vieille langue, et elles se recommandent par l'habileté avec laquelle l'auteur a su grouper les faits.

Nous avons maintenant à formuler des réserves au sujet de ce travail. Nous estimons que l'auteur a été bien avare de détails au sujet des dates à assigner à l'évolution de certains phonèmes. Sans doute nous ignorons encore plusieurs de ces dates : mais il en est qui nous sont connues d'une manière à peu près certaine.

Il y a aussi des explications où nous pensons que l'auteur est en défaut. Laissons celles sur lesquelles les romanistes ne se sont pas mis d'accord. Négligeons aussi les fautes d'impression que le lecteur peut toujours rectifier facilement : p. c. *prima*, au lieu de *primum tempus* (p. 16), *vassalla* au lieu de *vassallu* (p. 24), *sobitaun* au lieu de *sobitanu* (p. 25). Mais il ne faudrait pas présenter *fuga* et *conducat* comme devenant normalement *fuis* et *conduis* (p. 26) : c'est *fue* et *condue* qui seraient les résultats réguliers. De même ne pas

montrer *neis* comme dérivé de *nec ipse*, *illuec* de *illo loco* (pp. 24 et 26). *Focariu* devait produire *fo-ier* et la forme *foier* provoque une explication (p. 16). L'évolution de *locu* est mal expliquée (p. 26), et il est difficile d'émettre le processus *locu*, *lou*, *lieu* (du moins faudrait-il une forme intermédiaire entre *lou* et *lieu*). P. 29, faire venir *las* de *laciun*, et non de *lakwium*. Mais nous ne voulons pas multiplier ces remarques.

A tout prendre, ce petit résumé n'est pas sans mérite. Si M. B. Roetgers veut bien prendre la peine de le rectifier et de le compléter, il fera une œuvre méritoire, et il provoquera la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux études de phonétique romane.

A. LÉPITRE.

G. PARIS, *Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge*, mis en français moderne, Paris, Hachette, 1896, 1 vol petit in-16, viii-232 pages.

Dans ce petit livre apparaît l'ancienne littérature narrative de la France sous ses trois aspects : poésie épique, contes et fables, histoire. Inutile de dire qu'avec un anthologiste qui s'appelle G. Paris, le lecteur peut s'attendre à trouver ici un choix bien fait. Il s'étonnera peut-être de voir supprimer dans les morceaux en vers le rythme de l'original, ainsi que « des redondances, des superfluités, des répétitions ». Mais l'auteur a voulu par là rendre « le récit plus clair,

plus suivi et plus facile », en un mot intelligible même pour « des enfants de dix à douze ans ». L'ouvrage est terminé par un *vocabulaire explicatif des mots vieillis ou dont le sens a changé*.

G. DOUTREPONT.

C. JULLIAN, *Extraits des historiens français du XIX^e siècle*, publiés, annotés et précédés d'une introduction sur l'histoire de France, Paris, Hachette, 1897, 1 vol. petit in-16, cartonné, cxxviii-684 pages. Prix : 3 fr. 50.

Sous le trop modeste titre de : *Notes sur l'histoire en France au XIX^e siècle*, l'auteur nous donne, dans son introduction, un tableau fort réussi du mouvement des études historiques en France depuis 1800 jusqu'à nos jours. Il n'y a certes pas que les élèves qui liront ces 128 pages avec profit et intérêt. M. Jullian s'y révèle trop sérieux connaisseur des historiens de notre siècle pour qu'après les avoir lues, on ne soit déjà suffisamment renseigné sur la valeur de l'anthologie qui suit. Celle-ci renferme des extraits de Chateaubriand, Augustin Thierry, Barante, Guizot, Thiers, Mignet, Michelet, Tocqueville, Quinet, Duruy, Renan, Taine et Fustel de Coulanges.

Les notes, mises au bas de ces extraits, ne laissent rien ignorer d'essentiel sur le sens à donner aux passages difficiles, en même temps qu'elles jettent sur leur ensemble la lumière qui lui est nécessaire.

G. DOUTREPONT.

R. THAMIN, *Extraits des moralistes* (xvii^e, xviii^e, xix^e siècles) publiés avec un avertissement, des notices et des notes. Paris, Hachette, 1897, 1 vol. petit in-16, cartonné, xi-671 pages.

Lorsqu'on passe du précédent volume à celui-ci, on regrette de n'y pas trouver une introduction sur le mouvement des idées morales durant les trois derniers siècles. L'auteur s'excuse d'avoir présenté ce recueil sans préface en disant : « Il nous a semblé qu'il y aurait quelque impertinence à nous interposer entre l'enseignement des maîtres que nous citons et le lecteur ». Il a restreint sa tâche à classer, non dans « l'ordre historique » mais dans « l'ordre des questions mêmes », les pages les plus représentatives, à son sens, des grands moralistes français, à les accompagner de quelques notes et à les faire suivre de courtes notices biographiques. L'ouvrage est divisé en sept livres qui ont pour objet : *La destinée humaine, La morale individuelle, La vie intérieure, La vie domestique, La vie sociale, La vie politique, Questions contemporaines*.

M. Thamin s'est surtout laissé guider, dans son choix, par la valeur morale et littéraire des textes, mais ne voulant pas imprimer à son ouvrage un caractère confessionnel, il a rendu son choix « aussi impersonnel que possible ». Avis est donc donné par là aux professeurs n'admettant qu'une morale, qu'ils ont à se servir avec une certaine prudence de ce livre, pour le reste bien fait.

G. DOUTREPONT.

J. LEMAITRE, *Impressions de théâtre*, 9^{me} série, Paris, Lecène, Oudin et C^{ie}, 1896, 396 pages. Prix : fr. 3.50.

A. RICARDOU, *La critique littéraire*, Étude philosophique, avec une préface de M. F. Brunetière, Paris, Hachette, 1896, 1 vol. in-16, xvi-278 p. Prix : fr. 3.50.

Je n'ai pas la naïve prétention de « révéler » aux lecteurs du *Musée belge* le chroniqueur dramatique qui signe J. Lemaître. On sait assez les allures fuyantes et les souplesse félines de sa critique pour que je me dispense de tout compte-rendu de ce volume. Il m'a paru, à la lecture, que cette nouvelle série « d'impressions de théâtre » n'était ni inférieure ni supérieure aux séries précédentes et que c'était du bon J. Lemaître courant.

Avec le livre de M. Ricardou, nous nous trouvons aux antipodes de la critique « ondoyante et diverse » du chroniqueur du *Journal*

des Débats. C'est comme qui dirait M. Brunetière faisant, par personne interposée, le procès aux critiques impressionnistes et subjectifs. Placé sous le patronage du directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, l'ouvrage de M. Ricardou dont l'objet est la philosophie de la critique littéraire, en montre tout d'abord l'utilité ; ensuite, il fait voir qu'elle est possible sous la forme de la critique historique et de la critique dogmatique et détermine quelles sont les règles de celles-ci. L'auteur est bien informé de la « littérature » de son sujet, il l'a habilement synthétisée et intelligemment analysée ; je ne dis pas que son livre fourmille d'idées neuves et profondes ; je le trouve même trop éclectique et trop conciliateur. Mais au moins donne-t-il un exposé toujours réfléchi de ce qu'on pense depuis longtemps sur la nature et l'utilité de la critique littéraire.

G. DOUTREPONT.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

J. KLEYNTJENS, CATS, *Eene keuze uit de Zinnebeelden en den Spiegel van den ouden en nieuwen tijd*, met de oorspronkelijke prenten uitgegeven voor de schooljeugd, Doornijk, Vasseur - Delmée, 1894, 82 bladz. Prijs : 1 fr.

Ce petit volume contient une cinquantaine des plus charmantes poésies de Cats. M. Kleyn-tjens, en publiant ce recueil de vers, choisis avec beaucoup de

soin dans les œuvres du poète, a voulu procurer à la jeunesse de nos écoles une lecture attrayante autant qu'instructive.

L'intention est excellente. De nos jours le peuple néerlandais ne lit plus les grands écrivains du xvi^e et du xvii^e siècle, encore moins ceux du moyen âge. Bredero, Hooft, Vondel, Huygens, Cats et tant d'autres ne passionnent, n'intéressent plus guère que

les littérateurs et les savants. Cela tient surtout à la transformation qui s'est opérée dans les goûts et les idées, et aux changements que la langue a subis depuis deux siècles dans sa structure et ses moyens d'expression.

Il y a cependant certaines de leurs œuvres qui mériteraient de sortir de cet injuste oubli et de redevenir populaires. C'est le cas notamment pour un grand nombre des poésies de *vader Cats*, qui, de son temps et bien longtemps après sa mort, a joui d'une popularité peut-être unique dans l'histoire des lettres.

Il a été le vrai poète du peuple, et, comme tel, il mérite de conserver un peu de cette faveur qu'il a rencontrée autrefois au sein de sa nation. C'est une idée heureuse que de mettre sous les yeux des contemporains, même sous une forme modernisée et accompagnées des commentaires indispensables, les pages les plus remarquables de nos auteurs néerlandais des siècles passés. Aussi convient-il d'approuver sans réserve le recueil de M. Kleyntjens. Le choix des morceaux ainsi que la forme et l'aspect que présente le livre sont, d'ailleurs, absolument conformes à son but.

Il a soigneusement laissé de côté tous les récits languissants ou d'un caractère trop trivial, trop vulgaire — on sait qu'ils ne manquent pas dans l'œuvre de *Cats* — pour ne reproduire que les histoires vraiment originales, intéressantes, naïves, celles qui renferment les

préceptes les plus sains et les plus vrais, les devises les plus ingénieuses, et où la leçon morale apparaît avec le plus d'évidence. L'adoption de l'orthographe actuelle a amené certaines altérations de texte, qui cependant ne semblent nullement nuire à l'impression, à la saveur de l'original. Toutes les particularités propres à la langue du *xvii^e* siècle, les termes et les expressions dont le sens pourrait paraître obscur ou équivoque pour les lecteurs d'aujourd'hui ont trouvé leur explication en bas de chaque page, explication d'une extrême simplicité et se réduisant le plus souvent à l'indication des termes équivalents de la langue actuelle. Les illustrations placées en tête de chacune des poésies et reproduites d'après les gravures de l'époque, rehaussent considérablement l'attrait et la valeur de l'ouvrage. Enfin, quelques pages de proverbes en vers et en prose extraits des œuvres du poète figurent bien à la fin de ce joli petit livre qui, en somme, offre à la jeunesse une lecture agréable et utile sous tous les rapports.

FÉLIX WAGNER.

Bibliothek moderner deutscher Literatur, fuer Schule und Haus, mit Noten und Erlaeuterungen herausgegeben von M. HORN. Zutphen, W. J. Thieme & Co.

Sous ce titre, M. Horn a entrepris la publication de quelques œuvres remarquables de la littérature allemande contemporaine.

Sa collection peut être regardée comme faisant suite à celle commencée, il y a quelques années, par feu M. E. Seipgens (1). Le but de l'entreprise est de rendre plus accessibles au public néerlandais les meilleurs auteurs allemands modernes. Quatre volumes ont paru ; à savoir : SCHEFFEL, *Der Trompeter von Saechingen* (290 pages) ; FREYTAG, *Die Journalisten* (132 pp.) ; O. ROQUETTE, *Waldmeisters Brautfahrt* (100 pp.) ; HAMERLING, *Teut* (114 pp.).

Chaque ouvrage est accompagné de quelques notes explicatives en allemand (signification des mots difficiles et peu usités ; explication des faits historiques et des allusions à des personnages de l'histoire, etc.).

On peut regretter que l'éditeur n'y ait pas ajouté une courte notice sur l'auteur et l'œuvre, comme MM. A. Girot et W. D. Toy ont fait pour les *Journalisten*, et M. C. Wenckebach pour le *Trompeter*.

L'entreprise mérite d'être encouragée ; le prix des volumes est modique, l'exécution soignée. Nos professeurs d'allemand pourront recommander à leurs élèves, pour la lecture privée, ce choix d'auteurs contemporains.

C. LECOUTERE.

(1) *Deutsche Bibliothek fuer Niederlaender*, chez les mêmes éditeurs. Dans cette collection M. E. Seipgens publia les volumes suivants : Gutzkow, *Uriel Acosta* ; P. Heyse, *L'arrabiata* ; Mosenthal, *Der Sonnenwendhof* ; Halm, *Der Fechter von Ravenna* ; Schiller, *Wilhelm Tell*.

ADRIEN BARET, *La première année d'anglais*. Prix : 1 fr. 25.

La deuxième année d'anglais, avec révision de la première année. Prix : 2 fr.

La troisième année d'anglais (Grammaire complète). Prix : 2 fr. Paris, Armand Colin et Cie.

Cet ouvrage, destiné spécialement aux élèves des écoles françaises, est fait sur un plan essentiellement pratique. Il peut servir à la fois de grammaire et de livre de lecture. L'auteur mérite les plus grands éloges pour la gradation judicieuse des difficultés qu'il accentue insensiblement dans une série de trois « années », et pour l'habileté avec laquelle il fait alterner les règles de grammaire, si arides par elles-mêmes, avec des exercices attrayants et d'agréables morceaux de lecture.

Les règles de grammaire sont toujours présentées sous une forme simple et lucide, et accompagnées d'exemples clairs et précis. La prononciation, une des plus grandes difficultés que présente l'étude de l'anglais pour les commençants, est figurée avec toute la précision que permet la notation française. Nous trouvons fort ingénieux le moyen employé par l'auteur pour habituer l'oreille de l'enfant à la place qu'occupe l'accent dans les mots anglais : il place en tête des exercices oraux de chaque leçon quelques vers scandés, dans lesquels l'accent est indiqué par le

rythme, et que les élèves apprendront par cœur.

Un autre éloge que l'on doit faire à l'auteur, c'est d'avoir accordé une si large part à l'enseignement intuitif : son ouvrage contient un grand nombre de vignettes, figurant les objets dont les noms se présentent aux élèves dans le courant de leurs lectures. Ces morceaux de lecture sont suivis d'exercices de conversation, de thèmes, de dictées ou de versions.

A la fin des deux premières parties, l'auteur donne une liste alphabétique des verbes irréguliers ; il fait une révision méthodique des morceaux que les élèves ont dû apprendre par cœur, ainsi que du vocabulaire ; enfin il donne un lexique anglais-français et français-anglais assez étendu et très utile à de jeunes élèves incapables encore de se servir avec fruit d'un dictionnaire complet.

La seconde partie contient de plus une liste de mots importants qui ne se construisent pas avec la même préposition dans les deux langues, ainsi qu'un plan de Londres et une carte de la Grande

Bretagne, avec la prononciation figurée des noms géographiques.

La troisième partie, qui, comme le titre l'indique, est une grammaire complète, présente en outre un choix excellent de morceaux pas trop difficiles, pris dans les meilleurs poètes et prosateurs anglais, tels que Dickens, Thackeray, Byron, Washington Irving, Swift, etc., et suivis de thèmes de reproduction composés avec un soin extrême. Ce qui est surtout intéressant et utile dans cette partie, c'est, outre le tableau des verbes irréguliers et les notions de versification anglaise, la liste des expressions idiomatiques et des proverbes figurant à la fin du volume.

Pour faciliter la tâche du professeur, l'auteur a ajouté à son ouvrage une partie du maître, donnant la traduction des thèmes et des versions, de même que la résolution des exercices proposés dans le livre de l'élève.

L'ouvrage de M. Adrien Baret a eu un succès digne de son mérite : témoin les éditions successives et multiples qui se sont écoulées depuis le jour de son apparition. A. STALS.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Précis d'histoire du commerce par H. CONS, professeur à la faculté des lettres de Lille, à l'École supérieure de commerce de Lille et à l'Institut industriel du Nord (1). Paris, Ber-

ger-Levrault et Cie, 1896, 2 vol. in-8°, reliés en percaline gaufrée. Prix : 8 fr.

Ce livre fait partie de la bibliothèque d'enseignement commercial. M. Cons a été nommé recteur de l'université de Poitiers.

(1) Depuis la publication de ce travail,

cial publié sous la direction de M. GEORGES PAULET. Comme l'indique son titre, il ne constitue qu'un précis, sa destination d'ailleurs l'exige. L'auteur s'adresse aux élèves des écoles supérieures de commerce, des grandes écoles industrielles et à ceux des facultés de droit qui s'intéressent particulièrement aux études économiques. Il peut rendre aussi, croyons-nous, d'importants services aux professeurs d'histoire dans l'enseignement moyen.

Après quelques considérations d'ordre philosophique sur les grandes divisions de l'histoire du commerce, sur ses relations avec l'histoire de la civilisation et l'histoire politique, M. Cons expose les diverses phases par lesquelles ont passé, depuis les temps les reculés jusqu'à nos jours, les relations commerciales et, d'une façon plus générale, les pratiques économiques de chaque peuple. L'homme préhistorique, aux aptitudes bornées, à la vie étroite, y fait l'objet d'un court aperçu, dont les éléments sont empruntés aux meilleurs anthropologistes et archéologues. Puis défilent devant nous, dans une succession rapide, les Égyptiens, les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens, les Phéniciens, les Mèdes et les Perses. Un chapitre est consacré aux progrès techniques et à l'œuvre de colonisation des Grecs. Suivent les Carthaginois, les Etrusques et les Romains : ces derniers, quoique dépourvus du véritable génie commercial,

font faire au développement de la vie économique du monde un pas gigantesque, en réunissant un grand nombre d'Etats sous une même domination, en créant des voies de communication larges et sûres, en étendant à des contrées demeurées jusque là barbares, les bienfaits d'une civilisation qui était elle-même la synthèse de toutes les civilisations antérieures. Pour ces différents motifs, les Romains occupent à bon droit une page relativement importante dans le précis que nous analysons.

La deuxième grande période de l'histoire du commerce commence avec les invasions des peuples germaniques. En une bonne centaine de pages, M. Cons nous retrace le déclin de la vie économique pendant les premiers siècles du moyen âge et son réveil à l'époque des croisades, les relations des Perses, des Byzantins et des Arabes avec les peuples de l'occident, le rôle commercial des républiques italiennes, de la France, des Pays-Bas, de l'Angleterre et de l'Allemagne du XIII^e au XVI^e siècle, et enfin les conditions générales du commerce au moyen âge : règlements de compte, organisation du crédit, systèmes monétaires.

Faisons remarquer que l'auteur a eu l'heureuse idée de mesurer l'étendue de ses chapitres à l'intérêt qu'ils présentent, abrégeant autant que possible pour les périodes les plus éloignées, s'abandonnant à des développements

plus considérables à mesure qu'il s'approche de notre temps. Il est plus étendu pour le moyen âge que pour l'antiquité; il l'est encore davantage pour l'époque moderne.

Cette troisième partie de l'histoire du commerce s'ouvre par les découvertes des Portugais et des Américains. Après avoir passé en revue l'histoire de ces découvertes, M. Cons étudie les conséquences économiques de la Réforme et de la Renaissance. Ensuite il expose dans une série de chapitres les origines de la puissance maritime et coloniale de la Hollande, de l'Angleterre et de la France, l'histoire des grandes compagnies de commerce, l'acte de navigation de la reine Elisabeth, la politique commerciale d'Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV et de son ministre Colbert, le régime colonial du XVIII^e siècle, les théories des philosophes et économistes de l'école voltairienne. Puis, reculant la limite de l'époque moderne au delà des bornes traditionnelles, il étudie au point de vue de l'histoire du commerce la révolution française, ainsi que les principaux événements qui l'ont suivie : la paix d'Amiens, les traités de 1815, le blocus continental, les systèmes douaniers appliqués dans les divers États de l'Europe de 1815 à 1830, la constitution du Zollverein allemand, la politique de Canning, de Huskisson, de Robert Peel, etc.

La période contemporaine de

l'histoire du commerce ne commence pour M. Cons qu'en 1848. La découverte des mines d'or de la Californie et l'avènement de la démocratie ouvrent en cette année une ère économique nouvelle. L'auteur y consacre le tiers de son ouvrage, soit environ deux cents pages. Elle soulève naturellement des questions qui sont quelquefois d'une actualité brûlante : politique libre-échangiste et protectionniste, traités de commerce en vigueur, conflits coloniaux, question monétaire, balance de commerce, organisation du marché financier. « Le commerce, nous dit M. Cons, est devenu dans le dernier demi-siècle un des principaux mobiles et presque le régulateur des rapports internationaux ». Aussi s'attache-t-il à mettre en lumière cet aspect généralement trop peu connu des derniers événements politiques : il y a là des aperçus dont un professeur d'histoire contemporaine peut tirer le plus grand profit. Ce que dit M. Cons des années comprises entre 1871 et 1894, peut compter comme ouvrage de première main. Pour cette période toute récente il a utilisé les discussions et documents parlementaires, les publications officielles faites au nom des différents États pour les ministères et offices spéciaux, les revues périodiques et les journaux quotidiens. De ces différents matériaux il a su tirer une synthèse lucide, un aperçu d'autant plus digne d'attention qu'il joint à un intérêt de curio-

sité un intérêt immédiat d'utilité et de démonstration.

Voilà, analysé dans ses grandes lignes, le précis d'histoire du commerce de M. le professeur Cons. Cet ouvrage possède sans contredit de nombreuses et grandes qualités. Son mérite spécial est de nous « représenter le commerce dans toutes ses phases comme un reflet de la vie sociale et des mœurs, comme l'expression et la manifestation extérieure du degré de civilisation d'une époque ou d'un groupe ». Ce but de l'auteur se trouve particulièrement réalisé dans les pages où il parle des nouvelles doctrines économiques du XVIII^e siècle et du mouvement démocratique de 1848.

L'ouvrage de M. Cons témoigne de beaucoup de lecture. L'auteur est au courant des derniers résultats de la science historique et économique. Son jugement d'autre part est sûr, sa doctrine ne tombe dans les exagérations d'aucune école. Qu'il nous soit permis toutefois de faire un reproche à sa mise en œuvre. M. Cons a, ce nous sem-

ble, trop cherché à utiliser toutes ses notes et à gagner de l'espace en même temps. Sauf pour la période contemporaine, il y a trop de faits proportionnellement au nombre de pages qui y sont consacrées. Il y a, à certains endroits, une surcharge de détails qui nuit à la clarté de l'exposé, qui empêche de poursuivre les faits généraux, lesquels d'ailleurs ne sont pas suffisamment indiqués. Certes, il fallait être bref pour les temps éloignés, mais pourquoi ne pas négliger certains menus faits ou les rejeter en note, plutôt que de laisser si souvent au lecteur le soin de conclure lui-même? Mieux eût valu donner aux chapitres une forme plus synthétique et insérer quelquefois à la fin d'un alinéa, au risque même de se répéter, l'une ou l'autre des excellentes idées d'ensemble qui sont formulées dans le chapitre d'introduction et dans le résumé final. Comme ouvrage d'enseignement, le précis d'histoire du commerce n'eût pu qu'y gagner.

H. VAN HOUTTE.

5. GRAMMAIRE COMPARÉE.

Die Phonetische Literatur von 1876-1895, Eine bibliographisch-kritische Uebersicht von HERMANN BREYMAN, Leipzig, librairie A. Deichert (Georg Böhm), 1897, 1 vol. in-8° de 170 pp. Prix : 3.60 marcs.

A mesure que les sciences expérimentales sont l'objet d'une

observation plus exacte et plus rigoureuse, elles tendent à se fragmenter, en ce sens que d'une science principale on sépare une foule de sciences secondaires, qui ont leur objet propre, leur méthode particulière, et qui demeurent cependant pour la première de précieux auxiliaires.

C'est ce qui est arrivé pour la linguistique, dont la phonétique a été séparée définitivement, tout en continuant de lui rendre les services les plus signalés.

La phonétique est désormais entrée dans une voie nouvelle et féconde. Elle ne repose pas seulement sur l'observation des textes écrits des temps passés, mais encore et surtout sur l'expérimentation de la parole vivante et parlée.

Les savants qui se sont occupés des langues romanes et des idiomes germaniques ne se sont pas contentés de formuler des lois propres à chaque langue en particulier. Ils ont élevé plus haut leurs vues et leurs desseins, et ils ont essayé de créer une phonétique générale, qui se vérifiât dans toutes les langues.

Depuis quelque temps, elle est arrivée aux plus merveilleux résultats et a suscité des travaux d'une réelle valeur. Mais, comme le public n'est pas encore initié à ces travaux, comme les phonétistes eux-mêmes ne les connaissent pas tous, le professeur H. Breymann a voulu les tirer de l'obscurité en nous les signalant brièvement.

Il nous signale d'abord les ouvrages qui concernent la phonétique générale (*Allgemeine Phonetik*), les ouvrages si importants, par exemple, de E. Sievers, Fr. Techmer, W. Vietor, l'abbé Rousselot, sans oublier les études des physiologistes proprement dits, tels que le savant Dr E. J.

Marey. Il dresse ensuite le catalogue de celles qui sont consacrées à la phonétique de chaque groupe linguistique en particulier : il accorde un chapitre spécial au français, un autre au reste des langues romanes ; puis il passe en revue les langues germaniques et slaves, en accordant une mention à d'autres idiomes dont la phonétique a été moins étudiée.

Il n'a pas la prétention de dresser le répertoire de tous ces travaux, quels qu'ils soient. Avec la modestie et la franchise qui le rendent si sympathique à tous, il avoue qu'il a dû en omettre. Mais son livre est fort bien conçu, méthodiquement distribué, et propre à rendre les plus grands services. Le coup d'œil rétrospectif qui se trouve à la fin de l'ouvrage, convaincra ceux qui douteraient encore de l'utilité de la phonétique. Enfin, des tables fort bien dressées permettent de consulter avec plus de facilité et plus de fruit cette œuvre consciencieuse, à laquelle nous souhaitons tout le succès qu'elle mérite.

A. LEPITRE.

Antinomies linguistiques, par V. HENRY, dans la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris, fasc. II, Paris, F. Alcan, 1897. in-8°. Prix : 2 frs.

Le nouveau livre de M. V. Henry est dédié « aux étudiants, historiens ou philosophes, surtout grammairiens ou futurs linguistes ». Il a pour but de remettre

au point certaines abstractions courantes de la linguistique contemporaine, « de percer à jour leur inanité », en un mot de provoquer chez le lecteur l'analyse des idées qu'elles recouvrent. La première de ces abstractions examinées par le savant professeur de Paris est celle de la vie du langage. La vie du langage est une simple fiction de l'esprit, car « il n'y a pas de langage, mais seulement des gens qui parlent ». On s'étonne un peu de voir consacrer presque tout un chapitre à la démonstration de cette vérité. Si, dans le monde linguistique, éclosent encore des productions fantaisistes où d'entités prises à la lettre, on fait découler des déductions erronées, parfois grotesques, il semble pourtant que l'on soit d'accord, à l'heure actuelle, sur la valeur qu'il faut attribuer à une terminologie héritée des débuts de la science du langage. Mais l'auteur dépense tant de talent à mettre en garde contre des dangers à première vue un peu fictifs que l'on se prend à craindre de n'avoir pas été assez défiant. Sans doute nous sommes convaincus « qu'il n'y a pas plus de langue française qu'il n'y a quelque part une personne physique incarnant la République Française, la sélection sexuelle ou l'horreur du vide dans la nature ». Nous savons aussi qu'une langue ne naît pas, ni ne croît, ni ne meurt, en un mot « qu'elle n'a point d'âge, et qu'elle est éternellement jeune, étant repensée et créée à nouveau

par chaque nouveau sujet qui la parle ». Mais n'appelons-nous pas journallement les langues classiques langues mortes? Et la raison a beau nous rappeler que le latin n'est pas mort, qu'il s'est simplement transformé en portugais, en espagnol, en français, en italien, en rhète, ou en roumain, nous n'en persisterons pas moins à nous représenter comme un parler défunt celui dont nous traduisons les monuments dans une langue toute différente, celle que nous parlons.

Il n'y a donc point de vie du langage, à parler sans métaphore. Mais M. Henry admet une vie des mots. Qu'on nous permette d'esquisser son argumentation. Le mot, en tant que signe sonore de notre pensée, participe à la vie des cellules cérébrales. C'est en effet le véhicule de nos concepts; or qui dit concept, dit cellule. Quand meurt un concept, c'est que la cellule qui en était empreinte est morte au préalable. Ainsi, de même que ces particules atomiques de l'organisme naissent, croissent et déclinent, les mots naissent et disparaissent. Comme on le voit, M. Henry identifie le concept et la cellule. Nous laisserons aux psycho-physiologistes le soin de décider s'il a raison; nous nous permettrons seulement d'exposer les doutes que fait naître en nous l'exemple choisi par M. Henry pour illustrer sa théorie. Il retrace l'histoire des mots servant à désigner le cheval en latin et en français,

depuis *equos* : *equa* jusqu'à *cheval* : *jument*. *Equos* et *equa* = *ive* sont morts ; *jument* est né, « non en tant que son de voix, puisque comme tel il existait déjà dans le latin *jumentum* et le français (masculin) *jument*... mais en tant qu'association de concepts ». N'est-il pas excessif de soutenir que la désuétude (nous employons ce mot à dessein) dans laquelle sont tombés *equos* et *ive* provient « absolument d'amnésies partielles, ayant atteint la majorité des sujets parlants » ? Le fait nous semble susceptible d'une autre explication.

Le deuxième chapitre sert à démontrer que le problème de l'origine du langage n'est à aucun égard un problème linguistique, mais qu'il relève à la fois de l'anatomie comparée, de la physiologie et de la psychologie. C'est une réponse fort opportune au reproche que l'on a fait à la linguistique de n'avoir encore pu résoudre l'énigme de l'origine du langage.

Dans le dernier chapitre, M. Henry met en relief le caractère le plus souvent inconscient des phénomènes du langage, qu'ils appartiennent soit à la phonétique et à la morphologie, soit à la sémantique et à la syntaxe. Seize exemples, très bien choisis et très clairement discutés, ap-

puyent les considérations de l'auteur. Nous faisons une réserve en ce qui concerne le n° 3. M. Henry conclut : « Ainsi les faits d'accentuation, pour lesquels, malgré leur caractère strictement phonétique, on est si porté à admettre une explication psychologique, l'intention d'insister sur une syllabe déterminée et considérée comme importante, sont, à les bien prendre, d'ordre absolument inconscient et mécanique. » M. Henry va-t-il jusqu'à nier l'influence de la signification sur les phénomènes d'accentuation et en général sur les changements phonétiques ? On sait que la thèse contraire a de bons répondants, tels que MM. Sayce, Sweet et P. Passy. Ces savants admettent que le langage tend à mettre en relief ce qui est nécessaire. « Bien entendu, écrit M. Passy, ici comme ailleurs, il n'est pas question de conservation volontaire des éléments importants, d'omission volontaire des éléments superflus. Si je néglige un élément important, on ne me comprend pas ; je me corrige et sans doute j'exagère ; si je néglige un élément superflu, on me comprend bien, et je recommence (1). »

A. GRÉGOIRE.

(1) *Étude sur les changements phonétiques*, p. 229.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

L'ANALYSE LITTÉRAIRE,

par F. COLLARD,
professeur à l'Université de Louvain.

L'analyse littéraire gagne, chaque jour, en importance dans nos classes. On reconnaît de plus en plus qu'elle est un des exercices les plus utiles et les plus féconds en heureux résultats. Par le fond, elle forme la raison des élèves, leur jugement et leur cœur; par la forme, elle éveille leur imagination, la nourrit en attirant leur attention sur les belles pages de grands écrivains, et leur communique, sans qu'ils y songent, une qualité littéraire très précieuse, le goût (1). Dès lors, il est évident qu'elle favorise considérablement les progrès en rédaction.

Une fois l'utilité, la nécessité même de l'analyse littéraire reconnue, on conçoit que la méthode n'a pas tardé à être en progrès. Autrefois, chacun faisait cet exercice à sa guise : l'explication qu'on donnait, n'était que l'indication du sens général de quelques mots, ou bien une longue et peu intéressante leçon sur certaines questions d'étymologie, sur des noms géographiques et historiques, ou mieux encore une insipide paraphrase du texte et une admiration de commande (2).

Avec le temps, la méthode s'est précisée, et nos bons professeurs de collège adoptent d'ordinaire la marche suivante.

A. EXAMEN DU FOND.

1° *Invention ou sujet.* 1. Lecture du morceau. 2. Questions sur la signification des mots dont le sens a dû être recherché par les élèves. 3. Entretien socratique pour faire découvrir a) le caractère du morceau, b) l'idée-mère; c) le but de l'auteur, et d) les moyens employés pour l'atteindre.

2° *Disposition ou plan.* 1. Recherche des grandes divisions et subdivisions. 2. Ordre et enchaînement des parties; transitions.

B. EXAMEN DE LA FORME : Particularités de la langue et du style.

C. APPRÉCIATION GÉNÉRALE DE L'AUTEUR, DE SES PENSÉES ET DE SON STYLE, ET RÉFLEXIONS MORALES, S'IL Y A LIEU.

Une notice *bibliographique et littéraire* sur l'auteur est généralement requise. Elle termine souvent l'analyse. Il vaut mieux cependant débiter par là, en ayant soin de se borner aux renseignements qui

(1) Cf. Buisson, *Dictionnaire de pédagogie*, 1^{re} partie, t. I. *Analyse littéraire*, p. 78.

(2) Voyez Ch. Causseret, *Cours de lecture expliquée et de composition française*, Livre du maître, Paris, Gedalge, 1892, p. 5-7.

peuvent jeter quelque lumière sur le morceau à analyser : ainsi, on n'oubliera pas de dire si ce morceau ou l'œuvre dont il fait partie, a été inspirée par une circonstance importante de la vie de l'auteur ; ainsi encore, s'il faut, pour juger les idées et apprécier un texte, tenir compte du temps où écrivait l'auteur, de l'état des lettres et du goût à cette époque, on ne manquera pas de fournir aux élèves les renseignements nécessaires ; enfin, le cas échéant, on replacera le morceau dans l'économie générale de la composition d'où il a été extrait (1). Nous ne saurions trop insister sur la nécessité de *situer* ainsi tout morceau choisi. M. Vessiot (2) en fait la recommandation en termes excellents : « A l'exception des fables et de quelques pièces, les morceaux sont, dit-il, des morceaux, c'est-à-dire des fragments, des parties détachées d'un tout. De là, une grande difficulté pour les bien comprendre et une grande nécessité de les bien expliquer. On a beau mettre un titre en tête du morceau ; si clair que soit ce titre, il ne répand qu'une lumière insuffisante ; quelques mots d'introduction sont absolument nécessaires, pour mettre l'enfant sur la voie, pour l'acheminer, pour l'orienter. Est-ce un récit ? Il faut le placer en esprit dans les lieux et les temps où l'action se déroule. Est-ce une scène de comédie, de tragédie ? Comment la comprendrait-il, s'il n'a fait connaissance avec les personnages, s'il est jeté brusquement au milieu de l'intrigue ? Est-ce un point de morale ? Par quelques mots, quelques questions, il est bon de tourner son esprit vers le sujet, afin qu'il le voie venir et qu'il se porte à sa rencontre. Quand on mène un ami voir un beau site ou un beau monument, chemin faisant, on lui en parle, on lui en donne une idée, on éveille, on excite sa curiosité ; si bien, qu'impatient d'arriver et de voir, il questionne et presse le pas ; faisons de même avec les enfants. »

S'il convient de commencer l'analyse par quelques renseignements biographiques et littéraires sur l'auteur et de *situer* le morceau qu'on va expliquer, il est utile de la terminer par la *déduction des préceptes du genre étudié*. L'étude des préceptes littéraires, de sèche et aride qu'elle est souvent, quand elle se fait avec un manuel, devient alors vivante et intéressante.

Telle est donc la marche que suivent la plupart de nos professeurs. Les divergences ne portent que sur des détails. Les uns déterminent le genre de composition seulement au moment de passer à l'examen du plan ; d'autres résument le morceau après avoir recherché le but

(1) Voyez l'excellent *Guide pratique d'analyse littéraire* de Monet, 3^e édition, Bruges, De Reyghere, 1897, p. 9.

(2) Vessiot, *La récitation à l'école et la lecture expliquée, cours moyen et supérieur*, livre du maître, Paris, Lecène et Oudin, 1888, p. 2.

de l'auteur et les moyens mis en œuvre pour l'atteindre; d'autres confondent l'idée-mère et le résumé.

Nous n'avons pas, ce nous semble, à reprendre en détail la théorie de l'analyse. Il existe, en effet, sur ce sujet divers travaux que nous pouvons recommander aux maîtres. Ce sont : Allais, *Esquisse d'une méthode générale de préparation et d'explication des auteurs français*, Paris, Delalain. 1884. — Gazier, *Traité d'explication française ou méthode pour expliquer les auteurs français*, 5^e édition, Paris, Belin, 1892. — Loise, *Les secrets de l'analyse et de la synthèse dans la composition littéraire*, Bruxelles, Castaigne — Loise, *Méthode et essais d'analyse littéraire*, Louvain, 1891, la préface. — Monet, *Guide pratique d'analyse littéraire*, 3^e édition, Bruges, De Reyghere, 1897. — Ce dernier ouvrage présente un caractère particulier, essentiellement pratique. L'auteur résume, sous forme de questionnaire, les divers points qu'on doit résoudre pour analyser un morceau d'un genre déterminé. Son but, c'est d'obliger l'élève de faire seul l'analyse, de donner des jugements personnels (1).

Tout en renvoyant à ces ouvrages pour l'exposé suivi et détaillé de l'explication littéraire, nous croyons devoir relever quelques points, soit pour empêcher certaines fautes, soit pour signaler l'intérêt de l'un ou de l'autre exercice.

1. Par qui la première lecture du morceau choisi doit-elle se faire? En principe, par le professeur, parce que lui seul peut bien la faire, souligner par les inflexions de la voix les intentions de l'auteur. Une lecture expressive est déjà une sorte d'analyse littéraire : elle donne tout au moins le ton, si je puis m'exprimer ainsi; elle éveille, excite, entraîne l'élève; elle lui apprend à comprendre et surtout à sentir, ce qui est le point important.

Dans les classes inférieures, Schiller demande que, les livres étant fermés, le professeur *raconte* lui-même et *explique*, en questionnant, le fond de son récit. Pourquoi préférer le récit à la lecture? Un récit agit toujours plus puissamment sur les élèves qu'une lecture. De plus, le maître sera compris sans difficulté, s'il laisse de côté les mots inconnus ou peu connus des élèves, s'il sait se mettre tout à fait à la portée de l'intelligence de son petit auditoire.

(1) Outre ces ouvrages, on peut citer avantageusement : Thil-Lorrain, *Théorie de l'analyse littéraire*, dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1874, p. 296 et suiv.; Brunot, *Explications françaises*; 1^{re} partie : observations générales, dans la *Revue universitaire*, 15 février 1895; Vessiot, *De l'enseignement à l'école et dans les classes élémentaires des lycées et des collèges*, Paris, Lecène et Oudin, 1888, p. 98 et suiv.; Gillet, *De l'amélioration des études littéraires en Belgique*, Bruxelles, Lebdègue, 1886, p. 84 et suiv.; Courtois et Lebrun, *Cours gradué de lectures expliquées*, 2 volumes, partie du maître, Namur, Lambert-De Roisin, 1890. préface, p. 1 et suiv.

Le maître se sent-il incapable de bien dire, il vaut mieux qu'il lise.

Dans les classes moyennes, c'est-à-dire en quatrième et en troisième, Schiller renonce au récit du professeur, et exige que, à partir de la 3^e, l'élève se prépare chez lui, en lisant deux fois attentivement le morceau, une première fois pour en saisir l'ensemble, la seconde fois pour l'approfondir.

Chez nous, nous imposons, déjà à l'école primaire, une préparation à domicile. A plus forte raison, pouvons nous la demander au collège, si pas toujours, du moins assez souvent, afin d'habituer le plus tôt possible les élèves à lire avec indépendance et réflexion.

Quand le morceau a été préparé à domicile, un bon élève peut en faire la lecture au début de la classe : c'est une règle souvent suivie chez nous et admise par nombre de pédagogues.

2. Dans l'étude de la forme, il faut savoir se borner et ne relever que ce qu'il y a de particulier. Ainsi, c'est se tromper étrangement que de multiplier les notes grammaticales : la grammaire a ses exercices, et les exceptions seules réclament ici une explication. C'est également une faute de donner quantité d'étymologies : on doit se contenter de celles qui font comprendre le sens exact des mots à expliquer. C'est aussi une erreur de signaler toutes les figures de mots et de pensées. « Une fois en passant, il est bon, dit M. Loise (1) de montrer combien les figures abondent dans le langage. Mais il y a, par exemple, tant d'ellipses et de métaphores usuelles, banales, si vous voulez, qu'il serait tout à la fois fastidieux et puéril d'y revenir sans cesse. Cela fait partie de la monnaie courante. Il ne faut signaler en général que ce qui est d'or : les figures vraiment figures, qui frappent par leur nouveauté, leur grandeur, leur grâce ou leur éclat. Le reste ne doit point nous arrêter. » Nous montrerons la même réserve dans l'étude des synonymes : nous n'insisterons que sur ce qui nous permet de faire mieux comprendre le passage ; mais nous attacherons une sérieuse importance à la variété des expressions et des tours ; nous rechercherons avec soin si le ton est en harmonie avec le sujet, et si chaque pensée a sa physionomie propre, et nous tâcherons de faire voir nettement les qualités par lesquelles se distingue l'écrivain que nous étudions (2).

3. Il ne suffit pas de porter son attention sur le sujet de la composition, de le résumer, de déterminer la division du morceau en ses parties constitutives, d'étudier le choix, l'ordre, l'enchaînement des idées (transitions), la propriété des termes, les expressions remarquables et les ornements littéraires ; il faut encore ne pas oublier le

(1) *Méthode et essais d'analyse littéraire*, p. 37.

(2) Voyez Loise, *id.*, p. 37 et 38.

côté moral. On l'a très bien dit (1) : « Une œuvre littéraire n'est parfaite que par l'alliance du vrai, du beau et du bien ; elle doit être étudiée non seulement au point de vue des idées, mais encore au point de vue des sentiments ; toute analyse littéraire, pour être complète, contiendra donc une appréciation du caractère moral de l'œuvre. »

4. Il importe enfin, dans l'analyse littéraire, de tenir compte de la concentration de l'enseignement, qui préoccupe de plus en plus nos grands pédagogues, et cela avec raison. Le professeur ne peut plus se cantonner dans son enseignement du français, se désintéresser du travail de ses collègues ; il doit faire ressortir constamment les points de contact qu'il découvre avec les autres branches. Se trouve-t-il en présence d'un fait historique, il aura soin de le faire expliquer ou contrôler. Rencontre-t-il un nom géographique, un détail sur un pays, un fait scientifique, il fera appel aux connaissances des élèves. Il y a plus. Chaque fois qu'il le pourra, il rapprochera du morceau qu'il explique, le même sujet ou un sujet analogue traité par un autre écrivain français ou par un écrivain latin, grec, flamand, allemand ou anglais. Ces comparaisons porteront sur le fond et sur la forme.

La concentration serait comprise dans son sens le plus large, si les maîtres pouvaient faire reparaître, dans leurs rapprochements, des morceaux déjà expliqués dans l'une ou l'autre des années précédentes : ils rattacheraient et lieraient entre eux les divers enseignements de plusieurs classes.

Bien que les comparaisons appartiennent de droit aux classes supérieures, elles trouvent aussi leur place dans les classes inférieures, pourvu qu'on reste à la portée des élèves (2).

* *

Après avoir tracé le plan d'une analyse littéraire et donné quelques conseils à ce sujet, nous avons à nous demander si nous devons soumettre à un examen aussi approfondi tout ce que nos élèves lisent en classe.

Distinguons entre les morceaux détachés et les productions d'assez longue haleine.

Il est de règle d'expliquer jusqu'en seconde exclusivement des morceaux choisis. Il est évident que, même avec des élèves avancés, le professeur n'en fera pas toujours une analyse complète. Certains

(1) Germain, *Organisation matérielle, administrative et pédagogique des Ecoles normales primaires de l'Etat en Belgique*, Bruxelles, 1884, p. LXXXII.

(2) On trouve dans Gazier, ouvr. cité, un bon chapitre sur les rapprochements littéraires. Voyez aussi Ditandy, recueil cité plus loin.

morceaux s'y prêtent mieux : le maître les choisira de préférence ; pour les autres, il les étudiera, d'après les ressources qu'ils présentent, soit au point de vue du plan, soit au point de vue de la valeur des idées ou des sentiments, soit au point de vue du style. Ces exercices variés de lecture plutôt *ursive*, faite à un point de vue spécial, ont, chacun, leur valeur et leur utilité ; mais, pour le début surtout, nous recommandons tout particulièrement de voir beaucoup de pièces au point de vue du plan, sans s'arrêter aux détails de l'exécution, en marquant seulement le caractère général du style et les principales formes du langage (1).

C'est cette dernière méthode qu'on suit avec des œuvres de longue haleine : on les étudie seulement au point de vue de l'invention et de la disposition ; abstraction faite de certaines particularités de style à relever çà et là, on ne voit en détail que de temps en temps un passage important sous le rapport du fond ou de la forme.

Quelle méthode énervante, j'oserais dire abrutissante, celle qui consiste à traîner pendant des mois sur une tragédie ou une oraison funèbre ! Les élèves meurent d'ennui et prennent en dégoût les chefs-d'œuvre eux-mêmes. Les bons maîtres l'entendent autrement : jamais ils ne s'attardent aux détails ; mais ils se préoccupent avant tout de l'ensemble, tant de l'ouvrage en général que de chaque scène en particulier. « Éclairer l'étude littéraire des textes par un *portrait* biographique et psychologique d'où ressort la physionomie de l'homme et du poète ; — expliquer chaque monument par l'*examen du milieu* qui l'encadre, des conditions sociales, des mœurs et des sentiments qui l'expliquent ; — *analyser*, sans aridité ni longueur, l'économie de la pièce, la conduite de l'action et son mécanisme ; — *exquisser* les traits essentiels des *caractères* et les beautés des scènes décisives ; — apprécier les nuances du *style*, » tel est, comme le demande M. Merlet (2), ce travail, qui veut rester pratique, sans négliger l'agrément et le souci vigilant de la forme. Pour suivre ces leçons, les élèves réservent, dans leurs cahiers de notes, un certain nombre de pages à chacun de ces points. Au fur et à mesure de la lecture, ils portent, sous chaque titre, soit un renvoi à un passage, soit une observation très concise. Ils préparent ainsi une répétition orale sur l'une ou l'autre question, ou bien les éléments d'une composition littéraire. A Giessen, nous avons vu des cahiers de ce genre : les élèves, lisant *Hermann et Dorothée*, avaient groupé leurs notes de la façon suivante : 1^o lieu et temps ; 2^o caractère des principaux per-

(1) Loise, *Méthode et essais d'analyse littéraire*, p. III.

(2) G. Merlet, *Études littéraires sur les classiques français des classes supérieures* (Corneille, Racine, Molière), Paris, 1883, p. III.

sonnages, par exemple l'hôte du *Lion d'or*, sa femme, le pasteur, le pharmacien, etc. La caractéristique de chacun d'eux comprenait les colonnes suivantes : a) le portrait physique ; b) le portrait moral : 1) l'esprit ; 2) le cœur ; 3) la volonté ; 4) le sort du personnage.

Pour les discours étendus, on suit une méthode identique : on n'approfondit que des fragments, et l'on se borne à l'étude du plan et aux vues d'ensemble.

*
* *

Inutile, pensons-nous, d'insister sur la nécessité de bien choisir les morceaux et d'en graduer les difficultés, comme du reste les explications. Il est de règle d'accorder la préférence aux écrivains du xvii^e et du xviii^e siècle, parce qu'ils sont supérieurs aux nôtres par leur concision et par la marche savante de leurs idées. « Ils veulent, fait observer M. Chomé (1), qu'on soit attentif, quand on les lit ; de façon que l'esprit du lecteur, au lieu de s'engourdir, est mis en activité, et retire tout le bien que procure un exercice aussi salutaire. » C'est vrai ; mais n'oublions pas que les élèves doivent être de leur temps, et qu'il faut faire une large part à notre siècle. Du reste, selon la juste remarque de M. Vessiot (2), « le xix^e siècle fait bonne figure à côté de ses aînés, et ce qui lui manque parfois en correction, il le compense par la richesse et l'éclat. »

*
* *

Quelle sera la *forme* d'enseignement ? Nous ne parlerons pas de la dictée d'analyses toutes faites : c'est un abus qui disparaît. La forme expositive ne peut être tolérée qu'exceptionnellement ; seule la forme socratique mérite notre préférence : le commentaire est à fournir par l'élève. Le professeur est là pour guider, faire trouver. Il s'agit moins, en effet, de donner des connaissances que de développer le *sens critique des élèves*, de leur apprendre à lire avec profit, à goûter, à apprécier à sa juste valeur tout ce qu'ils lisent. Dès lors, « l'explication est, comme le dit M. Vessiot (3), une œuvre commune ; chacun y prend part ; ce qui échappe aux uns, les autres le trouvent ; il y a pour tous plaisir et profit, rien de plus intéressant, rien de plus vivant. »

Dans les classes supérieures, avec de bons élèves, le professeur peut, de temps à autre, « charger un groupe d'élèves d'étudier le morceau au point de vue de l'unité et de l'enchaînement des idées, un autre au point de vue des caractères, un troisième au point de vue moral, un quatrième au point de vue du choix des expressions

(1) Chomé, *De l'analyse littéraire*, Bruxelles, Deprez, p. 15.

(2) Vessiot, *La récitation à l'école*, p. 7.

(3) Vessiot, *De l'enseignement à l'école*, p. 99.

et de leur rapport avec la pensée (1). » L'analyse littéraire devient alors un vrai exercice d'élocution. On peut en faire aussi l'objet d'un devoir écrit. Pour y réussir, il importe que l'élève ne se croie pas enchaîné sans pitié aux moindres détails d'un plan d'analyse qui n'impose en réalité que les grandes lignes, et qu'il se garde bien de transporter, comme le dit M. Sosset (2), le procédé géométrique dans la littérature. L'analyse ne doit pas avoir quelque chose d'artificiel et de compassé; elle doit, au contraire, avoir quelque chose de dégagé, de souple, de spontané, de personnel. Ce que nous demandons à l'élève, c'est qu'il nous dise ici, comme dans l'analyse orale, ce qu'il pense ou mieux encore ce qu'il *sent*. « Qui n'a pas senti, dit fort bien M. Loise (3), n'a pas compris. S'armer du scalpel de l'analyse pour mettre à nu tous les artifices de la composition et du style, c'est beaucoup sans doute pour le développement du sens critique comme pour la culture intellectuelle en général; mais si vous ne sentiez ni les battements du cœur, ni les mouvements de l'âme sous la main du génie, vous n'auriez fait que disséquer un cadavre. »

*
* *

La meilleure analyse est incontestablement celle que les maîtres font eux-mêmes; plus la préparation est personnelle, plus la leçon est vivante et profitable. Les recueils d'analyses peuvent aider, nous le reconnaissons volontiers, les professeurs dans l'accomplissement de leur tâche; mais ils ne doivent pas les empêcher de chercher à pénétrer eux-mêmes dans la pensée des grands écrivains qu'ils expliquent. Voici les manuels que nous signalons à nos étudiants, dans nos exercices didactiques. Commençons par les auteurs belges.

Monet, *Guide pratique d'analyse littéraire*, a eu l'heureuse idée d'ajouter à sa troisième édition quelques bons exemples (*La mort et le bûcheron*; *Le soir d'une bataille*; *Hermagoras*; *Le Style*; *La Banqueroute*; *Au roi Louis XIV* (de Feuquières); *Don Diègue*; *Femmes savantes*; *Vanité des vanités* (Victor Hugo); *Tristesse* (de Musset); *Iambe* (A. Chinier); *L'ambition* (Massillon).

Van Hollebeke, *Recueil d'analyses littéraires*, 4^e édition, Namur, Wesmael-Charlier, 1884. — Loise, *Méthode et essais d'analyse littéraire*, Louvain, 1891. — Loise, *Nouveau recueil d'analyses littéraires*, Louvain, Istas, 1893. Ces trois recueils sont, à juste titre, fort connus et très répandus.

Chomé, *De l'analyse littéraire*, Bruxelles, Deprez, 1893.

(1) Germain, *Organisation*, p. xci.

(2) Sosset, 16^e *Rapport triennal de l'enseignement primaire*, p. lxx.

(3) *Méthode et essais*, p. iv.

V. Mirguet, *Essais d'analyses littéraires*, Huy, Mignolet, 1880. Ce travail, dédié aux élèves des Écoles normales, analyse fort bien les morceaux suivants : *Le dormeur*. — *La guenon, le singe et la noix*. — *Faut-il les tuer tous deux ?* — *Le danseur de corde et le balancier*. — *Le lapin de La Fontaine*. — *Constantinople*.

Courtois et Lebrun, *Cours gradué de lectures expliquées*, à l'usage des deux degrés supérieurs des écoles primaires et des classes inférieures des établissements d'enseignement moyen, 2 vol., partie du maître, Namur, Lambert-De Roisin, 1890. Ces deux volumes, d'un bon marché extraordinaire, présentent une grande variété de morceaux; peut-être les auteurs multiplient-ils trop les exercices sur un seul et même texte; peut-être aussi les détails ne sont-ils pas toujours à la portée des élèves des écoles primaires; mais ce sont là des défauts auxquels il est aisé de remédier, et qui ne nous concernent qu'en partie; aussi recommandons-nous vivement ce recueil.

Van Bommel, *Leçons et modèles d'analyse littéraire*, Bruxelles, Lebegue, 1880. Cette brochure résume les principes généraux et analyse deux fables : *La Cigale et la Fourmi*; *Le Corbeau et le Renard*.

Houtain, *La Composition littéraire au moyen de textes expliqués*, pour les trois degrés de l'enseignement primaire, deux séries, Bruxelles, Castaigne, 1893. Ces deux séries comprennent de petits morceaux de de Malan, Ratisbonne, de Montgolfier, etc. Les analyses sont faites très méthodiquement; mais l'auteur, suivant en cela des pédagogues allemands, retient trop longtemps les élèves sur un seul morceau, en multipliant à l'excès les exercices (1).

Degive, *Éléments de style et de composition littéraire*, Mons, Manceaux, 1856. — Degive, *Traité élémentaire de l'art d'écrire*, Partie du maître, Mons, Manceaux, 1874. Quelques analyses dans les deux volumes.

Colinge et Bardiaux, *Exercices de langage et de rédaction*, à l'usage des écoles primaires et des écoles moyennes, Livre du maître, Namur, Wesmael-Charlier, 1896; — Toisoul et Wallon, *Cours méthodique de style et d'analyse littéraire*, à l'usage des écoles primaires, 3^e édition, Livre du maître, Namur, Lambert-De Roisin, 1892, renferment aussi des analyses qu'on ne lira pas sans intérêt.

Signalons encore les nombreuses analyses qu'a publiées l'*Abeille*, revue pédagogique dirigée par M. Th. Braun, et les brochures de Breyre : 1) *Simple questions d'explications d'auteurs formulées sur 35 morceaux de littérature*; 2) *Courtes réponses*; 3) *A travers notre livre de lecture* (analyse de la petite chrestomathie de Charles André; 4) *Pro-*

(1) Citons encore son *Etude de la langue maternelle, orthographe, vocabulaire, grammaire et composition littéraire au moyen de textes dictés et expliqués*, à l'usage des écoles d'adultes. Bruxelles, Castaigne, 1894.

menade littéraire à travers la chrétopathie de Van Hollebeke; Liège, Dessain.

Les ouvrages français ne sont pas faits, chose étrange, avec autant de soin ni de méthode que les nôtres. Nous en citerons quelques-uns.

Le *traité d'explication* de Gazier donne quelques exemples.

Ditandy, *Analyse explicative et raisonnée de cent morceaux choisis*, 2^e éd. Paris, Belin, se préoccupe des comparaisons littéraires.

Durand, *Lectures expliquées*, Paris, Lecène et Oudin, 1889. — Robert, *Cours de lecture expliquée*, 3^e édition, Paris, Colin. — Vessiot, *La récitation à l'école et la lecture expliquée*, Livre du maître, Paris, Lecène et Oudin, 1888. — Mossier, *Nouveau choix de lectures expliquées et commentées*, Paris, nouvelle librairie. Notons que Mossier est destiné au cours moyen de l'enseignement primaire et Vessiot, au cours moyen et supérieur; ils conviennent donc néanmoins, l'un et l'autre, à un certain nombre de classes de nos collèges.

Lebaigue et Personneaux, *La lecture expliquée*, à l'usage des élèves des écoles normales et des aspirants au brevet élémentaire de capacité, 7^e édition, Paris, Belin, 1896, donnent un double commentaire : l'un est une suite de notes propres à faciliter l'intelligence du texte; l'autre est exclusivement grammatical. Ce n'est donc pas précisément l'analyse littéraire, comme nous l'entendons.

Pour terminer ces renseignements bibliographiques, nous relèverons encore quelques analyses littéraires d'œuvres entières, nous réservant de donner un jour une liste plus complète.

La Fontaine : Van Hollebeke, 2^e édition, (Namur, Wesmael-Charlier, 1877.) — Galand, (Gand, Hoste, 1893.) — Rouzé, 4^e édition, (Paris, Belin, 1892) (1).

Télémaque : Études sur le 1^{er} livre, par Van Hollebeke, 2^e édition, (Namur, Wesmael-Charlier, 1873.)

Boileau, L'art poétique : Chot, dans *L'Abeille*, 1878-1883.

Athalie : Marsigny, (Mons, Manceaux, 1857.) — Willemaers, (Mons, Manceaux, 1889.)

Le Cid : Hins, (Gand, Hoste, 1886.) — Pelzer, (Namur, Wesmael-Charlier, 1886.)

Le Misanthrope : Hins, (Gand, Hoste, 1886.)

Oraison funèbre de la reine d'Angleterre : Lenoir, (Tournai, Decallonne-Liagre, 1887.) et Demaret (2), (Bruxelles, Castaigne, 1889).

(1) Voyez aussi Loriaux, *Le loup et le chien*, Bruxelles, Castaigne, 1886.

(2) Notez encore Demaret, *Discours du genre délibératif*, 1^{re} partie, *Analyse oratoire*; 2^e partie, *Exercices d'imitation*.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

HÉRODOTE, *Morceaux choisis*, publiés et annotés par AM. HAU-
VETTE, maître de conférences à
la Faculté des lettres de Paris.
Paris, Colin et C^{ie}, xvi-300 pp.
Prix : fr. 2.75.

M. Hauvette est déjà connu
par divers travaux de grande va-
leur. Parmi ceux-ci, un savant
mémoire sur l'*Authenticité des épi-
grammes de Simonide* a fait l'objet
d'un compte rendu élogieux de
M. F. Collard dans le 2^e fasci-
cule de ce *Bulletin*; un autre ou-
vrage sur *Hérodote, historien des
guerres médiques*, (Paris, Hachette)
a été couronné par l'Académie
des Inscriptions et Belles-Lettres.

Rien d'étonnant que l'auteur,
si bien préparé par ce dernier
travail, nous ait donné une ex-
cellente édition classique de l'his-
torien grec.

« Hérodote est à la fois un his-
torien et un conteur », dit M.
Hauvette dans sa Préface. « Le
faire connaître aux élèves sous
ce double aspect, voilà le but que
nous nous sommes proposé d'at-

teindre. Pour y réussir, il nous
a semblé qu'il ne suffisait pas de
bien choisir les morceaux, mais
qu'il fallait encore les grouper
suivant un ordre particulier, ap-
proprié à notre dessein. »

De là l'heureuse distribution
des morceaux de ce recueil en
récits historiques, où se révèle sur-
tout l'historien perspicace, et *ré-
cits épisodiques*, où se dévoile le
conteur attachant. De plus, ces
extraits sont groupés en cinq
chapitres, correspondant aux
principales phases de la lutte en-
tre les Perses et les Grecs, et in-
titulés : 1^o les Grecs d'Asie vas-
saux et sujets des rois de Lydie
et de Perse; 2^o les conquêtes de
Cambyse et de Darius; 3^o la ré-
volte de l'Ionie et la première
guerre médique; 4^o l'expédition
de Xerxès : les Thermopyles et
la bataille de Salamine; 5^o les
batailles de Platées et de Mycale.

Le *commentaire* n'est ni trop
sobre, ni trop touffu : l'auteur a
su observer une juste mesure.
Les notes explicatives et histo-
riques répondent aux difficultés

que le texte peut offrir aux élèves. Malgré leur exactitude, signalerai-je un *lapsus*? A la page 34, dernière ligne, on lit dans un exemple : *χίονισιν ταύτην μεγίστην γενέσθαι οἶδα*. Au lieu de *γενέσθαι*, c'est évidemment *γενομένην* qui convient. L. MARÉCHAL.

LUCIEN, *Extraits (Timon, Le songe ou sa Vie, l'Icaroménippe, Charon)*. Texte avec introduction, notices et notes, par V. GLACHANT. Paris, Hachette, 1896. Prix : 1.80 fr.

Depuis les nouveaux programmes de 1895, l'enseignement secondaire français — réalisant le vœu par lequel M. Croiset concluait sa remarquable étude (1882) — a fait une place plus large à l'explication de Lucien. Jusquelà, on ne traduisait au lycée que les *Dialogues des morts*, c'est-à-dire une partie relativement minime de l'œuvre du brillant fantaisiste.

Les quatre dialogues que renferme l'édition de M. Glachant sont destinés à la troisième. L'auteur a mis largement à contribution les recueils de Jacobitz et de Sommerbrodt. Un petit appareil critique énumère les endroits peu nombreux où le texte adopté s'écarte de l'édition de Fritzsche. Les suppressions sont assez nombreuses; la plupart d'entre elles ne me paraissent justifiées que par le désir d'abrégier (Tim., ch. 21-24; 29-30).

M. Glachant a voulu mettre aux mains des élèves « un attray-

ant manuel d'explication orale ». La notice biographique et littéraire est très complète dans sa précision. Chaque opuscule est précédé d'une analyse, d'allure très personnelle et très vivante, qui apprécie les idées et la marche du dialogue et rappelle avec à propos les œuvres modernes de sujet analogue. Molière et Shakespeare, Swift, Jules Verne et Le Sage, sans oublier Voltaire, fournissent ainsi des comparaisons parfois inattendues dont le piquant plaira certes aux jeunes lecteurs.

L'auteur s'est appliqué à donner à ses éclaircissements « un caractère avant tout littéraire ». Je dois cependant avouer que les notes me paraissent la partie faible de cette édition. Je mets à part les remarques excellentes qui expliquent les allusions historiques, géographiques et mythologiques, ainsi que d'autres, vraiment littéraires, qui soulignent un trait, une image, voire un défaut de style. En revanche, une grande partie du commentaire est consacrée à la traduction du texte, de telle façon que souvent même on pense malgré soi aux traductions juxta-linéaires. Ex., p. 34, n. 1 : « Non, mon cher, (ὦ ἄριστε) ils ne sont pas aveugles (οὐ τυφλοί, s. e. οἰοῖν); mais l'ignorance (ἄγνοια) et l'imposture (ἀπάτη), qui aujourd'hui dominent tout l'univers (κατίχουσι τὰ πάντα), etc. ». Il faut reconnaître que l'élève n'a plus grand effort à faire pour coudre ces lambeaux de traduction qu'on

lui offre au bas de chaque page.
— Je suis étonné aussi de rencontrer certaines explications grammaticales beaucoup trop élémentaires pour des élèves de troisième; ex. p. 10, n. 6, on lit que le gén. abs. est comparable à l'abl. abs. des Latins; les formes verbales sont régulièrement analysées avec leurs temps primitifs (p. 11, n. 6 : βεβλήκασι, 3^e pers. plur. du parf. de βάλω, βάλω, etc.). Il vaudrait mieux expliquer : p. 58 ὅπως φυλάττει (s. e. ὅρα); p. 66 μυρία ὅσα; p. 71 ἄλλον τρόπον σμείνω; p. 28 εἰ μὴ ἰμμεράζεται, (ἰμμεράζεται serait plus correct).

Les erreurs sont très peu nombreuses. P. 32, n. 7, *court*, lisez *lourd*; 48, n. 8 ἀνεγρόμενο; est aor. et non prés.; 52, n. 2, ἐπινοεῖν est coordonné à δεξιότατα; 113, l'aor passif de αἶρω est ἔρθη et non ἔρθη.

En somme, ce recueil répond à sa destination : il fera mieux connaître Lucien aux jeunes gens, en leur offrant des écrits d'invention amusante et d'instruction variée. J. HAUST.

Q. HORATHI FLACCI *Opera*. Pars prior: Carmina et Epodon liber. Pars altera: Satirae, Epistolae et Ars poetica. Edition classique annotée par A. HUBERT. 2 vol., Namur, Wesmael-Charlier, 1896. Prix : fr. 2.50 et 3.50.

Pour faire cette nouvelle édition d'Horace, M. Hubert s'est contenté « de consulter les meilleurs commentaires de ce poète »,

et il cite Nauck dont il adopte le texte « avec quelques changements » justifiés nulle part (Nauck n'a d'ailleurs pas publié les Satires ni les Epîtres), Orelli, Ritter, Dillenburger, Dubner. M. Hubert a tiré grand profit des travaux qu'il avait à sa disposition; ses notes, qui visent à la concision et à la sobriété, sont généralement claires, elles se tiennent dans une juste mesure et elles peuvent à la rigueur suffire pour les classes. On peut faire le même éloge des analyses qui précèdent les Odes ou qui coupent le commentaire des Satires et des Epîtres. Mais, il faut bien le dire, l'édition de M. Hubert n'est pas au courant. Il ne s'est nullement soucié de tout ce qu'on a écrit sur Horace depuis vingt ans et plus. Son *Tableau de la métrique des Odes et des Epodes* prouve qu'il ignore des livres aussi connus que H. Schiller, *Mètres lyriques d'Horace* (trad. par Riemann, Paris, Klincksieck, 1883, 1 fr. 50), Plessis, *Traité de métrique grecque et latine* (Klincksieck, 1889, 3 fr.), et L. Havet, *Cours élémentaire de métrique grecque et latine* (3^e édition, Delagrave, 1893, 4 fr.). Il paraît ignorer aussi l'ouvrage de Waltz : *Des variations de la langue et de la métrique d'Horace* (Paris, 1881) et l'édition récente des *Œuvres d'Horace* par le même auteur (Paris, Garnier, 1887), ainsi que celles de Schuetz (*Odes et Epodes*, 2^e édit., Weidmann, 1880), de Kiessling (*Odes et Epodes*, Weidmann, 1884), de Rodenberg (*Odes, Epodes, Satires et Epîtres*, Gotha,

Perthes, 1883), etc. Aussi, au lieu de marquer un progrès, ce qui n'était pas nécessaire, son livre n'est-il guère à la hauteur des dernières éditions, ce qui est regrettable.

Le commentaire, malgré ses réelles qualités, est souvent défectueux, surtout celui des Odes et Epodes; celui des Satires et des Epîtres paraît plus satisfaisant. Pour donner une idée de ces défectuosités, prenons l'Ode I, 3 : *Sic te diva potens Cypri...* On ne peut pas dire que *ut* est omis avec *reddas*, mais la proposition *ut reddas* qui devait correspondre à *sic te...* *regat*, est remplacée ici par *reddas precor*, comme ailleurs par un impératif (Virg., Egl., 9, 30 : *Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos : incipe si quid habes*); c'est une anacoluthie. Voyez surtout l'édition Kiessling. — *Potens Cypri*, la note est insuffisante; il faut expliquer le sens : « qui règne sur Chypre ». Cfr. *potentes rerum suarum et urbis* (Tite-Live), *Silvanus potens nemorum* (Calp.); voyez Georges, s. v. *potens*. — Vers 6 : ce n'est pas à un débiteur que l'on confie (*creditum*) de l'argent, mais à un dépositaire. — Vers 9 : *robur et aes*, chêne (et non : dureté!) et airain. Voyez à peu près toutes les éditions. — Vers 21 : *Oceano* n'est pas un ablatif d'instrument, mais de séparation et *dissociabilis* n'a pas un sens actif, mais passif (a séparé les terres de l'Océan qui ne peut y être associé); voyez Nauck et Kiessling. — Vers 36 : *Herculeus labor*, il s'agit de l'un des

douze travaux d'Hercule; de là, cette périphrase. — Le désir de ne rien dire de trop a aussi rendu quelques notes obscures et a fait omettre des choses nécessaires.

Nous ne dirons pas que ce livre est une œuvre manquée, car il a des qualités incontestables; mais, si M. Hubert publie une seconde édition, il devra se mettre au courant et revoir son travail avec soin.

J. P. WALTZING.

Anthologia latina sive poesis latinæ supplementum ed. FR. BUECHELER et A. RIESE. Pars posterior. *Carmina epigraphica* conlegit FR. BUECHELER, fasc. I et II, 921 pp., 1895 et 1897. Leipzig, Teubner, 9 marcs 20.

Voici 1858 poèmes anonymes, longs ou courts, depuis les fragments composés d'un seul vers mutilé jusqu'aux pièces de 50 vers et plus, qui étaient comme inédits pour le plus grand nombre. En effet, ils n'étaient guère accessibles qu'aux épigraphistes, éparpillés qu'ils se trouvaient dans les recueils d'inscriptions. A l'anthologie latine tirée des manuscrits par Riese en 1869 et 1870, M. Buecheler a donc ajouté une seconde partie entièrement empruntée aux inscriptions latines. En faisant ce choix, M. Buecheler ne s'est pas placé au point de vue de la beauté artistique, mais plutôt de l'histoire littéraire. On sait que c'est grâce aux textes épigraphiques, mieux conservés que les

textes des auteurs, que l'on est parvenu à comprendre l'antique mètre national des Romains, le seul qu'ils aient connu pendant de longs siècles, le vers saturnien, qui se maintint longtemps à côté des mètres empruntés aux Grecs. Le recueil de M. Buecheler s'ouvre par 17 pièces en vers saturniens. Viennent alors successivement les *iambi senarii* (pp. 12-99), les *choliambi* (pp. 99-102), les *dimètres iambiques* (pp. 102-107), les vers *trochaïques* (pages 107-116), la longue série des *hexamètres* (pp. 116-399), et celle des *distiques élégiaques* (pp. 399-707), les *hendécasyllabes* (pp. 707-716), les *ionici et anapaesti* (pp. 716-721), enfin les *polymetra* (pp. 721-755), les *commatica* (pp. 755-782), et les fragments (pp. 782-822). Un premier index donne les *initia carminum* par ordre alphabétique ; dans un second sont rangés, dans le même ordre, les noms propres : ces index étaient nécessaires pour les recherches.

Le travail fourni par M. Buecheler est très considérable. On connaît la *maestria* avec laquelle il complète les inscriptions tronquées : elle a fait dire qu'il restituait mieux les vers mutilés que ne l'eût fait l'auteur même. Toute lettre ajoutée est placée entre crochets. Chaque pièce est suivie de notes qui en indiquent l'origine, le numéro qu'elle porte dans le *Corpus* et qui nous donnent de substantielles explications, là où elles ont paru nécessaires, et cela arrive souvent.

Le troisième *Index* présente un grand intérêt : il dresse la liste des passages de poètes reproduits ou imités par les auteurs inconnus de ces *carmina epigraphica* : on peut juger par là quelle était la vogue de chacun de ces poètes. Catulle est cité ou imité 13 fois, Horace 19 fois, Lucain 23 fois, Lucrèce 11 fois, Martial 19 fois, Ovide 160 fois, Properce 20 fois, Tibulle 17 fois, Virgile enfin 350 fois !

J. P. WALTZING.

Scaenicae Romanorum poesis fragmenta tertius curis recognovit OTTO RIBBECK. Vol. I : Tragicorum fragmenta. Teubner, 1897, 335 pages. Prix : 4 marcs.

M. Ribbeck vient de publier, dans la *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana*, une troisième édition des *Fragments des tragiques romains*, dont la première avait paru en 1852 et la seconde en 1871. Le tome II contiendra les *Fragments des comiques* à l'exception de Plaute. Ce volume mentionne 140 *tragedies* et 16 *praetextae*. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas maintenu l'*Index verborum* si précieux qui terminait la première édition : mais peut-être le second tome aura-t-il un index commun aux deux volumes. M. Ribbeck nous dit qu'il publie cette troisième édition pour préparer la publication du grand *Thesaurus latin* (Voy. *Musée Belge*, I, pp. 47-57) élaboré par les académies de Ber-

lin, Munich et Vienne et par les sociétés scientifiques de Goettingue et de Leipzig. Ajoutons que l'éditeur Teubner annonce que l'impression de ce grand ouvrage sera commencée en 1900 et qu'il formera 12 volumes de 2000 pp. en moyenne.

J. P. WALTZING.

Lateinische Literaturdenkmale des XV. und XVI. Jahrhunderts.

Herausgegeben von MAX HERMANN, 13. GEORGIUS MACROPE-
DIVS. Herausgegeben von JO-
HANNES BOLTE. Mit Bildern und
Notenbeigaben. Berlin, Weid-
mann, 1897; XLVII 104 pp.
Prix : 3 marks.

M. J. Bolte nous donne sous ce titre la réimpression de deux comédies très curieuses du célèbre humaniste et poète latin Georges Macropedius, de l'ordre des frères de la vie commune, qui pendant longtemps dirigea au xvi^e siècle les collèges de Bois-le-Duc, Liège et Utrecht. C'est la reproduction de l'*editio princeps* (Bois le Duc, Gérard Hatard, 1535), édition rarissime dont on ne connaît des exemplaires qu'à Brême, Bruxelles et Gand.

La première partie du volume renferme une introduction magistrale dans laquelle M. Bolte étudie successivement l'auteur et ses œuvres comiques et tout spécialement *Rebelle* et *Aluta*, la bibliographie, les antécédents, le style et la langue de ces deux pièces; il y a joint la musique

des onze chœurs qu'elles renferment. Informations nombreuses et sûres, aperçus nouveaux, précision et clarté de l'exposition : rien ne manque à ces pages, et elles font le plus grand honneur à leur auteur, dont la réputation est du reste déjà solidement établie par les plus remarquables travaux.

ALPHONSE ROERSCH.

Grieksche Spraakkunst, Syntaxis door
W. JASPAR, leeraar te Rolduc.
Kerkrade, N. Alberts, 1897;
vol. in-8° de 67 pages.

Πᾶσι ἀδελφὸν χαλεπόν, dit l'épigraphie; pour moi, je n'hésite pas à déclarer l'impression très favorable que m'a faite ce petit volume. Il serait difficile de résumer et de cataloguer de façon plus claire et plus méthodique les constructions si variées de la langue grecque. Cette syntaxe répond parfaitement à sa destination : dans sa concision un peu sèche, où tout, jusqu'à la disposition typographique, vise à aider la mémoire et à faciliter l'intelligence de l'ensemble, elle sera un précieux guide pour l'élève.

Après cet éloge bien mérité, M. Jaspas me permettra de formuler quelques réserves, notamment au sujet des exemples. Je les voudrais mieux choisis, avec autant que possible une signification morale ou une portée historique intéressante. On peut trouver mieux que τοῦτο τοῦτων τῶν χρημάτων πιπράσκειται (gén. de prix) et ὅστις ἀλητιοσιτεῖ,

ἔδαι μεμπυμένην αἰ τὴν μάζαν ἰσθίει (prés. d'habitude ; *Cyr.* 6, 2, 28). M. Jaspas donne parfois une phrase inachevée qui, isolée de son contexte, n'offre pas toujours aux élèves un sens satisfaisant ou facile à découvrir. Je me plais d'ailleurs à reconnaître que ces exemples, empruntés aux meilleurs auteurs, sont toujours d'une correction parfaite au point de vue grammatical. Xénophon en fournit le plus grand nombre ; plusieurs sont tirés d'Homère, car si l'auteur ne fait nulle mention des changements survenus dans la langue post-classique, il signale parfois des particularités de la langue de l'épopée et de la tragédie anciennes.

Cette syntaxe est muette sur les cas employés avec les prépositions et sur la signification des voix : ces questions sont traitées dans la *Vormleer*. L'auteur parle également dans sa *Vormleer* de l'emploi et de la place des pronoms et des adjectifs déterminatifs. Mais il est des lacunes que je ne puis m'expliquer : verbe au singulier avec un sujet pluriel neutre ; infinitif sujet ayant comme attribut un adjectif verbal au pluriel neutre ; article avec les noms propres ; omission de l'article avec l'attribut substantif ou superlatif relatif ; ὥστερ avec participe dans le sens d'une hypothèse non réelle, etc. M. Jaspas a visé avant tout à une simplicité claire et bien ordonnée, mais ne convient-il pas qu'une syntaxe, à peine d'être incomplète, signale

des idiotismes comme l'interrogatif dépendant d'un participe, plusieurs interrogatifs dans la même proposition, etc. ? — P. 5, il faudrait placer τί βούλεται ἔμιν χρῆσθαι ; après le n° suivant, car τί — τίνα χρίαν. Le génitif de temps est d'ordinaire rattaché au partitif et il semble bien que ce soit là sa signification primitive. Ajouter : génitif partitif, αἵειν (ia) τοῦ πάλου ; ; génitif de la peine, ὑπάγειν, κρίνειν τίνα θανάτου ; génitif de cause, οἶμοι τῶν παῶν. Τῆς ἡμέρας ; n'a pas toujours le sens distributif ; il signifie *ce jour-là* (*Anabase*, 7, 4, 14). Page 43, les expressions ἴσιν οἱ, etc., doivent être rattachées aux relatives de conséquence et non à celles d'hypothèse.

La syntaxe des temps et des modes est la partie la plus originale de cet excellent ouvrage, qui fait grand honneur à la science et à l'esprit logique de son auteur. Je ne puis qu'y renvoyer tous ceux qu'intéresse l'étude du grec : ils y trouveront maintes observations précieuses qui témoignent chez M. Jaspas d'une pratique intelligente de l'enseignement et d'une connaissance approfondie de la langue hellénique.

J. HAUST.

ANGELO MAURI, *I cittadini lavoratori dell' Attica nei secoli V° e VI° a. C.* Naples, Hoepli, 1895, 96 pages, in-8. Prix : 3 fr.

L'ouvrage de M. Mauri a ses qualités et ses défauts : il est très intéressant, bien divisé, clair et

bien écrit; il est fort superficiel et incomplet. A l'élégance de la forme, à la bonne ordonnance du plan, ne répond malheureusement pas la solidité du fond.

C'est que le sujet auquel s'est attaqué l'auteur est vaste et fort difficile : il n'aurait dû en traiter qu'une des parties; il a voulu au contraire les traiter toutes et écrire une monographie complète sur les travailleurs libres dans l'Attique. Le livre comprend six chapitres. Le premier (Formes et condition du travail libre) doit beaucoup à un excellent article de M. Victor Brants (De la condition du travailleur libre dans l'industrie athénienne); industrie manufacturière, condition du compagnon et de l'apprenti, contrat d'entreprise, industrie agricole, distinction entre *θήτες* et *βάνανσοι*, sort de l'ouvrier, travail des femmes, raison d'être et causes du développement du travail libre à Athènes : autant de questions rencontrées et étudiées par M. Mauri en 35 pages. Viennent ensuite : chapitre II, Législation et protection; chapitre III, La « dignité » du travail libre; chapitre IV, Taux du salaire et sa valeur réelle; chapitre V, La concurrence du travail servile;

chapitre VI (fort écourté), Les travailleurs libres dans l'histoire athénienne.

Relevons quelques points : *Λ'ἀργία; γραφή* (p. 51) n'était pas seulement de la compétence des héliastes, à l'époque des orateurs; elle rentrait aussi dans celle de l'archonte (Bekker, *Anecd.* 310). L'inscription de Rhodes (Lindos), citée page 62, a été publiée par M. Hiller von Gaertringen dans les *Inscriptiones Graecae Insularum Rhodi*, etc., n° 397.

Boeckh établissant le budget annuel d'une famille pauvre de quatre personnes, le fixait à 396 drachmes à l'époque de Socrate et à 486 à l'époque de Démos-thènes. M. Mauri rectifie ces calculs (pp. 78, etc.) d'après le discours contre Phaenippos et arrive aux chiffres de 400 et 525 drachmes. De même, p. 85, il reprend l'argumentation de M. Foucart, cherchant à établir le prix de la main d'œuvre servile et la complète heureusement en faisant entrer en ligne de compte certains éléments omis, tels que l'assurance sur la vie de l'esclave, l'assurance contre les accidents du travail, etc.

ALPHONSE ROERSCH.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

EUGÈNE RITTER, *La famille et la jeunesse de J. J. Rousseau*. Paris, Hachette 1896, in-12. Prix : 3 fr. 50.

Dans ces dernières années la

vie de J. J. Rousseau et l'histoire de ses œuvres ont donné lieu à de patientes et fécondes recherches, surtout de la part de savants suisses et savoyards. La

bibliothèque de Neuchâtel, qui contient les précieux manuscrits légués par Du Peyrou, les archives de Genève, de Bâle, de Turin, de Savoie ont été fouillées minutieusement par d'habiles érudits et d'obscurs détails biographiques ont pu être élucidés. Rappelons, avec l'auteur de ce livre, les travaux de MM. Bovet, Streckeis, Berthoud, Jansen, Dufour-Vernes et Th. Dufour. M. Ritter, professeur à la faculté des lettres de Genève, étudie, à son tour, d'après les registres du Conseil et du Consistoire de cette ville, les actes notariés et autres documents authentiques, la famille de Jean-Jacques, son enfance et sa jeunesse remontant jusqu'à son quatrièmement, le parisien Didier Rousseau qui, sans doute suspect d'hérésie, vint se fixer à Genève en 1549. Ces fouilles généalogiques, ayant pour résultat de mettre en lumière une série de banals personnages, sont néanmoins intéressantes, parce qu'elles nous révèlent des détails curieux sur la vie politique et administrative — « vie morne et serrée » — de la petite république calviniste au XVIII^e siècle, de cette cité « qui a l'air d'une prison, disait encore Stendhal au début de notre siècle, dont les habitants jouissent par l'orgueil et les passions tenaces ». La personnalité d'Isaac Rousseau, père de Jean-Jacques, nous est naturellement moins indifférente, bien que son influence paternelle, plutôt pernicieuse au point de vue moral, ait été quasi nulle au point

de vue intellectuel, pendant les dix années d'enfance où il daigna s'occuper de son fils. Pour les années d'apprentissage et de voyage qui suivent, M. Ritter a repris simplement le récit des *Confessions*, le rectifiant et le complétant en maint endroit.

Plus intéressants et vraiment importants pour l'histoire littéraire sont les chapitres où M. Ritter examine la formation des idées de Rousseau, spécialement l'influence exercée sur lui par M^{me} de Warens. On sait que le séjour aux Charmettes (1738-1740) ne fut pas en réalité le séjour amoureux décrit au livre VI des *Confessions*, et visité par de naïfs... pèlerins, ce fut un séjour d'étude où le futur auteur d'*Emile* fit seul son éducation scientifique, littéraire, philosophique, bien que ses idées politiques et sociales ne se soient précisées que beaucoup plus tard. Ses conceptions religieuses et sentimentales en particulier s'y développèrent et sa « protectrice » ne fut certes pas étrangère à ce développement.

La vie de M^{me} de Warens a été récemment racontée avec un soin « pieux » par MM. de Montet et Mugnier. M. Ritter poursuit cette étude, avec une émotion que nous ne comprenons guère, mais avec une patience et une sagacité très louables. Son héroïne nous y apparaît sous un aspect insoupçonné, réel sans doute, mais évidemment exagéré. Disciple du philosophe Magny, le principal représentant du piétisme romand au commen-

cement du XVIII^e siècle, « initiée par lui à tout ce que la religion a de plus pénétrant et de plus profond,... elle fut plus tard à la hauteur du rôle qui demandait une âme religieusement cultivée, quand elle dut servir de compagne au jeune Rousseau dans la recherche inquiète de la foi sur laquelle il voulait s'appuyer (!) ». Cette étrange directrice spirituelle a été traitée plus rudement et plus justement par M. Chuquet en son récent livre sur Rousseau (Hachette) que je suis heureux de signaler ici. CH. MARTENS.

Histoire abrégée de la poésie et des poètes anciens et modernes les plus célèbres avec un traité sommaire sur l'éloquence, par l'abbé F. TIMMERMANS. Gand, imprimerie A. Sifer, 1897. Prix : 3.00 fr.

Je n'entreprendrai pas de résumer ce livre de 315 pages que vient de publier M. l'abbé Timmermans. Il appartient à ce genre d'ouvrages qui échappent aux analyses tant par la longueur que par la variété des matières, et qu'on appelle généralement Histoire de littérature. Je me bornerai à dire que l'auteur, fidèle au titre qu'il a adopté, a parlé des poètes anciens et des modernes, commençant par les Grecs, les Latins, pour arriver aux Italiens, aux Espagnols, aux Portugais, aux Français, aux Anglais, aux Allemands et aux Néerlandais. Pourquoi cet ordre ? Pur caprice d'écrivain. Pourquoi omettre les

Slaves, les Danois, les Suédois ? Parce qu'ils sont moins connus. Peut-être objectera-t-on que les poètes néerlandais ne le sont pas davantage et qu'ils devaient, de ce chef, être également laissés de côté. Mais l'auteur répondra qu'il devait rendre justice à ses compatriotes flamands et à ses frères de Hollande.

Présentons maintenant quelques observations. Tout d'abord M. Timmermans étaye trop souvent ses opinions sur l'autorité d'autres littérateurs qu'il cite in extenso. Assurément, cela donne à l'œuvre un air savant et une valeur critique incontestable, par la multitude de sources invoquées et par la communion d'idées ; mais elle perd de son originalité et frise la compilation.

De plus, M. Timmermans ne fait que nommer les premiers écrivains français et leurs œuvres. Mieux aurait valu les passer sous silence et parler des contemporains, trop ignorés, tout en faisant un choix. Car, il faut l'avouer, l'auteur n'a pas la prétention de nous initier à la connaissance de la poésie entière : il opère par sélection. Ici, il faut lui savoir gré d'avoir intercalé les belles pièces : de Lamartine, *Le Crucifix* ; de V. Hugo, *La prière pour tous* ; de Musset, *Allégorie du Pélican*.

Dans son étude sur les poètes néerlandais, il est regrettable que l'auteur ait négligé de traduire la plupart des titres des œuvres. Peu de lecteurs seront à même de les comprendre.

En outre, nous avons lu avec étonnement son jugement sur Bilderdijk qu'il appelle « le plus génial des poètes de toutes les langues. » Sans vouloir discuter dans ces colonnes, nous nous permettons de trouver l'éloge exagéré. Enfin quelques paragraphes résument habilement le mouvement littéraire flamand, parlant des hommes, des œuvres et même des revues.

Disons encore que le volume débute par deux chapitres remarquables, le premier traitant de l'origine de la poésie, de son essence et de ses caractères distinctifs ; le second, de la poétique. L'auteur a ajouté, en appendice, un *Traité sommaire de l'éloquence*, dont nous ne voyons pas la raison d'être. Il a beau déclarer, avec Victor Cousin, dans la préface, que « l'éloquence est sœur de la poésie », nous pensons qu'une étude sur l'éloquence et les figures de style ressort uniquement d'un traité de rhétorique.

Malgré ces petites imperfections, l'ouvrage est intéressant et pour le fond et pour la forme. Le style en est simple, élégant même, et d'une lecture agréable. Il est donc recommandable à tous les points de vue. « Nous croyons, dit très bien l'excellent journal *Le Bien Public*, devoir le recommander tout spécialement aux maisons d'éducation, si souvent embarrassées pour le choix des livres de prix ; elles se féliciteront de répandre, à titre de récompense, entre les mains de leurs

jeunes élèves, cette *Histoire abrégée de la poésie* qui a le mérite d'instruire et d'intéresser, sans faire jamais place aux théories risquées en morale ou en religion. »

J. FLEURIAUX.

Französische Syntax, mit Berücksichtigung der älteren Sprache, von GEORG STIER. Julius Zwissler, Wolfenbüttel, 1897, 1 vol. in-8 de VIII-475 p.

Commençons par signaler deux desiderata dans ce livre. Il annonce qu'il renferme des références à l'ancien français, ce qui ferait croire qu'il est une grammaire historique de notre langue. Mais ces références sont trop incomplètes et trop insuffisantes pour qu'il mérite ce titre. De plus, l'index bibliographique de la fin est dressé d'une manière insuffisante, et il renvoie à certains auteurs qui n'ont aucune autorité comme écrivains ou comme grammairiens.

Mais, ces réserves faites, nous ne pouvons que donner des éloges à cette nouvelle étude de la syntaxe française. Bien qu'elle soit écrite pour des Allemands (1), elle sera lue avec profit par tous ceux qui veulent pénétrer dans la connaissance intime de notre belle langue, nous voulons dire de la langue du XIX^e siècle. Nous avons

(1) Il y a telle citation que l'auteur aurait supprimée, nous en sommes bien persuadé, s'il avait pensé que son livre pourrait être lu par des Français.

été étonné de la richesse de faits grammaticaux que l'auteur a su s'approprier, — en les prenant un peu de partout, il est vrai, — avec une sagacité et une ingéniosité que nous ne saurions assez admirer. Mais ce qui nous a plus surpris encore, c'est la méthode parfaite d'après laquelle il a rédigé son livre, et l'art avec lequel il a distribué tant de matériaux. On s'aperçoit bien vite que M. Stier est un vrai grammairien, qui ne se contente pas de faire des remarques, mais qui sait

aussi formuler des lois, et s'applique à rattacher celles-ci à des principes généraux. L'heureuse disposition des pages au point de vue typographique aide encore à l'étude de ce volume, et permet de se l'assimiler plus facilement.

Nous ne connaissons pas de grammaire du français moderne qui égale celle-ci, et nous la recommandons à tous ceux qui veulent acquérir une connaissance raisonnée du français.

A. LEPITRE.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

P. LEENDERTZ, JR., *Warenar van P. C. Hooft en S. Coster* (Zwolsche herdrukken, IX-XI), Zwolle, W. E. J. Tjeenk Willink, 1896. Prix : 1.05 flor.

Les *Zwolsche herdrukken* (collection de classiques néerlandais, commencée il y a quelques années par MM. F. Buitenrust Hetsma, N. A. Cramer et J. H. v. d. Bosch) se recommandent par des qualités solides, qui leur ont valu aussitôt un succès très mérité. Les éditeurs suivent un plan uniforme : d'abord une introduction sur l'écrivain et l'œuvre; puis le texte, suivi d'annotations et d'un glossaire explicatif. Ce dernier constitue une innovation, et, disons-le aussitôt, une « heureuse » innovation, qui mérite d'être imitée ailleurs. Le *Warenar*, qui a paru il y a quelques mois, est un des volumes les plus soignés de

la collection. L'introduction est très étendue (pp. 1-11) : l'éditeur compare d'abord le contenu du *Warenar* à celui de l'*Aulularia* de Plaute, pour faire ressortir jusqu'à quel point la pièce néerlandaise peut être appelée une « imitation » ou une « traduction » ; il compare ensuite les caractères des personnages dans les deux pièces, en rendant compte des changements que leur a fait subir le poète hollandais ; il entre, à ce propos, dans beaucoup de détails et explique ainsi comment le *Warenar*, « adaptation » de la comédie de Plaute aux besoins du public hollandais du XVII^e siècle, devint réellement une pièce « nationale et populaire », qui s'est maintenue longtemps sur la scène, et fut réimprimée un grand nombre de fois. Il examine ensuite qui en est l'auteur. On attribue généralement le *Warenar* à Hooft;

M. Leendertz veut prouver qu'il est dû à la collaboration de Hooft et de S. Coster. Hooft aurait d'abord fait une traduction de la pièce latine; il aurait mis en vers la première partie (jusqu'à la 5^e scène du troisième acte, donc les vers 1-667); Coster la suite, ainsi que la *Voorreden*. Quant aux modifications apportées à l'original, la « création » de nouveaux personnages, le dénouement (qui manque, comme on sait, dans l'*Aulularia*, etc. tout cela serait le produit de leur collaboration.

Nous ne pouvons pas discuter ici cette théorie, qui, d'ailleurs, n'est pas absolument nouvelle. Comment Hooft et Coster en sont-ils venus à cette collaboration? M. Leendertz examine également cette question, de même qu'il tâche de démontrer que la pièce fut écrite pendant l'été de 1616. — Dans la troisième partie de l'introduction, l'éditeur nous donne l'énumération et la description de toutes les éditions du *Warenar*; il établit que toutes dérivent de celle de 1617: c'est donc celle-là qu'il reproduira. Ce texte de 1617 (pp. 1-88) est accompagné des variantes « des éditions parues pendant le vivant de Hooft et de Coster », bien entendu quand ces variantes sont autre chose qu'une simple affaire d'orthographe. On trouve également mentionnées quelques « conjectures » d'éditeurs modernes.

Les annotations (pp. 93-184) sont précédées de « remarques générales » (c'est-à-dire remarques

générales sur la langue, la métrique, l'exécution, etc.). Le commentaire est surtout grammatical, et il devait l'être, étant donné les nombreuses particularités dialectales de la pièce; mais l'éditeur n'a pas oublié d'expliquer, chaque fois qu'il le fallait, les fréquentes allusions à des faits ou des personnages du temps (cela faisait du *Warenar* une pièce éminemment « actuelle »), ainsi que tout ce qui se rapporte aux usages et coutumes. — Enfin, un glossaire fait avec soin (pp. 185-206) mentionne tous les mots vieillis ou employés avec une signification qu'ils n'ont plus maintenant, ainsi que les formes dialectales, chaque fois avec l'indication du vers où ils se rencontrent. — Il serait à souhaiter que tous nos classiques néerlandais fussent édités d'après une telle méthode.

C. LECOUTERE.

FR. KAUFFMANN. *Deutsche Metrik, nach ihrer geschichtlichen Entwicklung*. Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1897. Prix: M. 3,60.

De même que la *Deutsche Grammatik* du même auteur, dont nous avons parlé dans ce *Bulletin* (pp. 13-14), la « *Deutsche Metrik*, » que nous avons le plaisir de signaler aujourd'hui, est un remaniement d'un fascicule de la *Grammaire allemande* de Vilmar (à savoir le fascicule II, la « *Deutsche Verskunst* », ouvrage posthume de Vilmar, édité par le Dr. C. W. M.

Grein). Et ce que nous avons dit de la *Deutsche Grammatik*, nous devons le répéter, en partie, de ce nouveau manuel, qui lui fait suite. Il a les mêmes qualités solides : haute valeur scientifique, méthode irréprochable, exposé clair. Mais il n'est aussi qu'un résumé, qui appelle les explications du professeur.

Ce qui rend le livre, je ne dirai pas utile, mais indispensable à tous ceux qui veulent étudier d'une manière approfondie la métrique allemande, c'est qu'il est le seul ouvrage où se trouve traitée cette métrique d'une façon complète (1). Il l'expose, comme le titre l'indique, d'après son développement historique ; c'est-à-dire il nous explique les formes qu'ont employées les poètes allemands, les principes sur lesquels elles étaient fondées, et les variations successives que les deux ont subies depuis les origines jusqu'à nos jours.

De là, après une courte *Einleitung* où sont données les principales définitions (§§ 1-6), les trois parties du manuel. D'abord, l'*Altgermanische Metrik* (§§ 7-33), c'est-à-dire la métrique des plus anciens monuments (Heliand, Hildebrandslied, Muspilli, etc.), la quelle, comme on sait, était une métrique originale et caractéris-

tique. Le grand principe qui la régit, c'est l'allitération ; le vers est formé de deux parties (*kurz-zeile*), qui sont réunies en une phrase rythmique (*langzeile*) par un nombre déterminé de mots formant allitération. Ce procédé était exclusivement propre aux peuples germains.

Avec le ix^e siècle s'ouvre une période nouvelle : à la place de l'allitération, nous voyons, sous la double influence qu'ont exercée successivement les chants rimés de l'Église (« lateinische Volks-poëzie der christlichen Kirche ») et la technique des poètes provençaux et français, apparaître la rime comme élément essentiel pour réunir les deux parties des vers. C'est Otfrid qui a écrit le premier poème avec rimes ; son vers, c'est encore l'ancien vers allemand (*langzeile*). Jusqu'au xii^e siècle, l'on continua à se servir de la forme créée par l'auteur du *Christ*. Hendrik van Veldeke introduisit le vers des poètes romans : quatre syllabes accentuées (*hebungen*), avec un nombre variable de syllabes non accentuées (*senkungen*) ; les vers riment deux à deux. A la place de l'ancien *langzeile*, nous avons maintenant des *reimpaare*, et l'on établit des règles plus rigoureuses quant à la rime. — Tout en respectant le double principe de l'accentuation et de la rime, les poètes postérieurs du moyen-âge (1300 à 1600) firent subir au système de Veldeke des modifications assez nombreuses (p. ex. vers à trois *hebungen*, rimes

(1) Il faut excepter toutefois l'*Abschnitt* consacré à la « Deutsche Metrik » dans le *Grundriss d. germ. Philologie* de Paul (Bd. II, pp. 861-993). Mais nous n'avons pas là un manuel proprement dit.

croisées, etc.). L'exposé, très complet et très clair, de toutes ces questions, forme la deuxième partie : *Altdutsche Metrik* (§§ 34-148), subdivisée à son tour, en trois sections (A. *Von Otfrid bis auf Heinrich von Veldeke* §§ 34-62; B. *Mittelhochdeutsche Metrik*, §§ 62-143; C. *Die Metrik des Ausgehenden Mittelalters* §§ 144-148).

La troisième partie, *Neuhochdeutsche Metrik* (§§ 149-245), s'ouvre par un chapitre très important : l'exposé historique et critique des systèmes de métrique depuis le ^{xvii}^e siècle : Opitz (1617) ou l'imitation de la poésie néerlandaise (la principe de l'accentuation disparaît; le vers doit contenir un certain nombre de syllabes; introduction des « pieds » des anciens, trochées, iambes, etc. Le tout n'est qu'un des multiples effets de la renaissance). Puis Klopstock, qui, par sa théorie des « freien rhythmén », délivra la poésie allemande de ce système empêchant ses libres allures, et lui traça de nouvelles règles, plus appropriées à son génie (*Begründung einer neuen Technik*, §§ 149-158). Suit alors l'explication théorique : la rime (§§ 159-161); l'accentuation (§§ 162-163); les pieds (§§ 164-211); les strophes (§§ 212-245). En résumé, comme dit l'auteur lui-même, pendant la période moderne (c'est-à-dire depuis le ^{xvii}^e siècle), la poésie allemande est délivrée du joug de la rime, s'approprie les formes des Grecs et des Romains, des Anglais et des Orientaux, et se crée à elle-

même une métrique en harmonie avec le génie de la langue, grâce surtout aux « rythmes libres », créés par Klopstock.

Nous croyons que ces quelques lignes auront suffi à donner une idée du contenu, et à faire ressortir l'importance du manuel du savant professeur de Kiel.

C. LECOUTERE.

TH. HEGENER'S « *English Primer and first reading book* » voor het *Nederlandsch onderricht bruikbaar* gemaakt door A. BIEN, leeraar aan het koninklijk Athenæum te Tongeren, W^o Demarteau-Thys en zoon, 1893. Prijs : 2.25 fr.

Pendant longtemps le besoin s'est fait sentir d'avoir, à l'usage de l'enseignement de l'anglais dans les écoles flamandes du pays, une méthode d'anglais à l'instar de l'*English primer and first reading book* de M. Hegener, qui est spécialement destiné aux établissements wallons.

M. Bielen a suppléé à ce besoin, et — disons-le à son honneur — il s'est très bien acquitté de sa tâche. Son ouvrage, qui a déjà reçu l'approbation du conseil de perfectionnement, comprend deux parties : l'*English Primer* et le *First English Reading-book*. La première partie, occupant une étendue de 30 pages et traitant exclusivement de la prononciation, est composée avec un soin extrême; peut-être est-elle un peu trop longue : ce n'est pas une

perspective très encourageante pour de jeunes élèves, que de voir accumulées devant eux, de prime abord, toutes les difficultés de la prononciation anglaise ; n'aurait-il pas mieux valu de répartir ces règles de l'orthoépée entre les exercices de lecture ? A mon avis, cette partie est aussi un peu trop minutieuse ; elle entre dans des détails, indispensables sans doute à des étudiants qui se proposent de faire une étude scientifique et approfondie de la langue, mais fort peu utiles à des élèves qui n'ont en vue que la connaissance pratique de l'anglais.

La seconde partie présente un choix bien gradué de morceaux de lecture ; là où la prononciation offre des difficultés, l'auteur la figure, soit par des signes conventionnels, soit en indiquant par des caractères faibles les lettres qui ne sont pas prononcées (**sword, castle, knee, walk**). Pourquoi ne pas indiquer de la même manière le *r* dans **dark** ?

Le choix de poésies est excellent ; mais pourquoi se trouve-t-il tout à fait isolé de la première partie du *Reading-book* ? N'aurait-on pas pu, dans l'intérêt de la variété, faire alterner les poésies avec les morceaux en prose ?

Les explications qui sont don-

nées à la fin du recueil (pages 136-164), trouveraient mieux leur place à la fin de chaque morceau de lecture, ou en bas de chaque page. Elles seraient beaucoup plus faciles à consulter. Du reste, beaucoup de ces explications sont, à mon avis, superflues, tandis que des difficultés réelles sont quelquefois passées sous silence. Il était aussi désirable que l'auteur eût fait suivre chaque morceau de lecture d'un petit exercice de conversation, de quelques questions se rapportant au texte et auxquelles l'élève aurait pu répondre par les mots employés dans celui-ci.

Enfin, l'ouvrage se termine par une trentaine de thèmes de reproduction, composés avec beaucoup de soin et suivis d'un petit vocabulaire, donnant la traduction des mots les plus difficiles. Il serait à souhaiter que l'auteur respectât en flamand les désinences grammaticales, les élèves n'étant déjà que trop disposés à sauter pieds joints sur la distinction des cas.

Que l'auteur nous pardonne ces quelques observations. Nous sommes du reste le premier à reconnaître les grandes qualités que possède son ouvrage.

A. STALS.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

G. KURTH, *Clovis*. Tours, Mame et fils, 1896. 1 vol in-4° de xxiv-630 pages. Prix : 15 frs.

LE MÊME, *Sainte Clotilde*. Paris,

Lecoffre, 1897. 1 vol. in-12 de 181 pages. Prix : 2 frs.

L'analyse que nous avons faite précédemment (pp.79-82) du livre

de M. Kurth sur *Clovis*, permet de voir que cet ouvrage comprend deux parties. La première (livres I et II) renferme l'histoire des Francs avant Clovis. L'auteur y fait d'abord connaître l'état de la civilisation en Gaule sous la domination de Rome, il montre ensuite l'origine et les agrandissements successifs du peuple franc, enfin il donne la biographie des prédécesseurs de Clovis. La seconde partie traite de Clovis lui-même. M. Kurth fait l'histoire du roi des Francs avant sa conversion (guerres de conquêtes), raconte les différents épisodes de sa conversion et de son baptême, puis montre Clovis mettant sa puissance au service de la vérité menacée (lutte contre les Ariens). Deux chapitres spéciaux sont consacrés aux relations du roi avec les évêques et à la situation qu'il occupa dans l'Église (Ch. XI. Le Concile d'Orléans. Ch. XII. Clovis et l'Église).

Sans doute, à première vue, il peut paraître étrange que l'historien de Clovis n'aborde le sujet réel de son livre qu'après avoir promené ses lecteurs à travers plusieurs siècles de l'histoire d'un peuple. Mais son but est de montrer l'importance du baptême de Clovis au point de vue politique et religieux. Il a consacré son ouvrage « au glorieux anniversaire du baptême de Reims qui a fait de la France, il y a quatorze cents ans, la fille aînée de l'Église ». Il a vu dans ce grand événement l'action de la

Providence qui, depuis toujours, avait réservé cette gloire au peuple franc. Dès lors il était nécessaire d'exposer les humbles débuts, l'extension graduelle de ce peuple avant de faire connaître les résultats de l'alliance féconde qu'il contracta en 496 avec l'Église catholique.

Clovis est écrit pour le grand public : l'auteur lui même nous en avertit dans sa préface. Cependant toutes les conclusions sont basées sur une connaissance parfaite des sources. Dans un appendice sur *les sources de l'histoire de Clovis*, M. Kurth signale tous les documents où il est question de Clovis, les distingue d'après leur nature, donne autant que possible le nom de leur auteur, la date et le lieu de leur composition, et enfin la valeur que l'historien peut y attacher.

Les renseignements puisés à ces sources ont été habilement groupés, et l'éminent historien est arrivé non seulement à placer la grande figure de Clovis dans le cadre général de l'histoire, mais à renouveler la science sur plusieurs points importants.

M. Kurth a naturellement profité de ses ouvrages antérieurs : on retrouve dans *Clovis* les idées générales développées dans les *Origines de la civilisation moderne* et surtout les conclusions émises dans *l'Histoire poétique des Mérovingiens*. Depuis longtemps déjà, on croyait timidement à l'existence d'une matière épique mérovingienne quand *l'Histoire poétique*

entreprit « de régler une bonne fois le compte de l'histoire et de la légende » et montra « quelle est au juste, dans les annales mérovingiennes, la place de l'une et de l'autre ».

Mais le travail avait été plutôt négatif; il restait encore à exposer ce que la critique avait laissé subsister de l'œuvre des historiens de cette période, l'histoire poétique des Mérovingiens devait être suivie de leur histoire réelle. Cette histoire, c'est le livre que nous étudions.

Naturellement, l'auteur n'a pas discuté à nouveau les thèses qu'il avait établies précédemment. Cependant, il s'est plu à revenir sur la question des meurtres de Clovis et à montrer, une fois de plus, comment les faits historiques sont dénaturés par l'imagination populaire. Après cette critique, il ne reste d'histoire dans ces légendes barbares que la défaite de Chararic et de Ragnacaire, ainsi que la conquête de leur royaume par Clovis. M. Kurth croit que ces événements se placent dans la période obscure qui s'écoule entre 486 et 496, donc avant la conversion du roi des Francs.

Il y a, de plus, dans *Clovis* même beaucoup de conclusions neuves que M. Kurth n'avait pas formulées dans ses travaux précédents. Nous ne pouvons les énumérer toutes. Nous devons cependant attirer l'attention sur quelques points particuliers.

D'après M. Kurth, Syagrius ne

jouissait plus en dehors du Soissonnais que d'une autorité nominale, les évêques avaient dans toute la partie de la Gaule située au nord de la Loire substitué de fait leur autorité à celle du représentant de l'empire romain, et c'est vraisemblablement à l'influence de l'épiscopat que Clovis dut l'extension de son royaume jusqu'à la Loire.

On sait que la bataille dite de Tolbiac n'a pas eu lieu en cet endroit. L'historien de Clovis dit aussi qu'il est impossible de préciser l'endroit où combattirent en 496 les armées des Francs et des « Alamans ». C'est dans la vallée du Rhin que Clovis rencontra ses adversaires : il faut se résoudre à n'en pas savoir davantage.

Plusieurs auteurs ont soutenu que lors du baptême de Clovis, beaucoup de Francs se séparèrent de leur roi pour se placer sous les ordres de Ragnacaire. Nous avons vu qu'à cette époque, Ragnacaire ne devait plus exister. Du reste, la thèse de ces historiens est parfaitement réfutée dans *Clovis*.

Dans un appendice à cet ouvrage, M. Demaison a donné une étude remarquable sur *le lieu de baptême de Clovis*. Les idées qu'il y expose diffèrent de celles de M. Kurth. Celui-ci se base sur le texte de la *Vita Remigii* d'Hincmar, pour décrire le cortège qui conduisit le roi des Francs du palais des gouverneurs de la deuxième Belgique à la cathédrale de Rheims où devait avoir lieu le baptême. M. Demaison, au con-

traire, conteste la valeur historique de la *Vita*, supprime le cortège et soutient que Clovis partit, non du palais des gouverneurs, mais très probablement du palais épiscopal, comme le firent ses successeurs.

Après avoir retracé la carrière de Clovis et marqué la place éminente qu'il occupe dans l'histoire de la civilisation chrétienne, l'historien porte un jugement sur le caractère de son héros. Clovis n'est pas, d'après lui, un barbare brutal pour qui le baptême a été inefficace. Ce n'est pas non plus un saint comme l'ont prétendu les Français du *xiv^e* et du *xvii^e* siècle. Mais si l'on veut qu'il ait été un barbare, il faut dire, pour être juste, que ce fut « un barbare converti ».

Du reste, étant donné le peu de renseignements dont on dispose, M. Kurth se défend de vouloir porter sur Clovis un jugement formel et absolu. Si l'historiographie franque nous avait conservé autre chose que le souvenir des exploits et des conquêtes de Clovis, comme cette figure nous apparaîtrait plus grande et plus noble ! Sans doute, ces précieux renseignements fourniraient à l'historien le moyen d'adoucir certains traits encore rudes de ce barbare dont la conversion a changé la face de l'Occident.

— L'influence de Clotilde sur Clovis a été trop grande, la vie de ces deux époux trop intimement unie, pour que l'historien de Clovis n'ait pas été amené

naturellement à écrire la vie de sainte Clotilde.

Cette biographie inaugure brillamment la série des vies de saints que publie la maison Lecoffre à Paris.

Dans l'introduction, M. Kurth rattache à l'initiative glorieuse de Clotilde ce qui a été fait plus tard par des reines chrétiennes pour la conversion de leurs peuples. Les premiers chapitres sont consacrés à la jeunesse de Clotilde, à son mariage avec Clovis, à la conversion de celui-ci et à la part qu'y prit la reine, à la vie calme et tranquille qu'elle mena jusqu'à la mort de son royal époux. Dans la dernière partie, l'auteur retrace les malheurs de Clotilde, ses tortures durant les luttes fratricides que ses fils se livraient entre eux, et son courage inébranlable au milieu des épreuves qui l'accablaient. Puis il nous montre après la mort de la sainte reine l'extension rapide de son culte et constate que le souvenir de Clotilde est resté vivace dans toute la France.

Dans cet ouvrage, la physionomie de la sainte a un tout autre caractère que celui que lui donnait l'histoire traditionnelle. Ce n'est plus cette reine qui apparaissait, à certains moments de sa vie, « couverte du masque d'une virago altérée de sang ». La critique historique a relégué dans le domaine de la fiction tout ce que les historiens mérovingiens rapportaient des cruautés et des vengeances de Clotilde.

La vérité a été rétablie dans ses droits et ici encore, la vérité est plus belle que la légende. Maintenant la sainteté de Clotilde brille d'une façon éclatante, et les traits qui subsistent de l'image de la sainte sont de nature à imposer la vénération et le respect.

Malheureusement l'historien ne peut rétablir la physionomie complète de Clotilde : plus encore que pour l'histoire de Clovis, les renseignements manquent, et précisément à cause de cette absence de détails, la figure de sainte Clotilde disparaît parfois au milieu des événements auxquels elle a été mêlée.

Clovis et Sainte Clotilde ont leur place marquée dans les bibliothèques de l'enseignement moyen. *Clovis* surtout est indispensable aux professeurs d'histoire.

La lecture des deux ouvrages sera également très utile aux élèves : ils en retireront un grand profit tant pour leur éducation historique que pour leur formation littéraire. Car outre leur mérite scientifique, ces deux livres présentent l'avantage d'être écrits en une langue toujours soignée, dans un style riche et coloré. Ils sont l'œuvre d'une brillante intelligence et d'un grand cœur.

C. LIÉGEOIS.

Les Saints, Collection nouvelle publiée par V. Lecoffre, Paris, en volumes in-12 jésus de 216 pages. Prix : 2 fr. le volume.

Le directeur de cette entreprise est M. HENRI JOLY. Sur la liste des

collaborateurs figurent déjà une quarantaine de noms : plusieurs sont des historiens illustres, tous sont avantageusement connus dans la littérature historique. Leur but commun est de « composer des vies de saints dans un esprit plus critique, plus littéraire, plus historique et surtout plus social que ce qui s'est généralement fait jusqu'à ce jour. » A cet effet, on choisit les saints qui ont exercé une grande influence sur la civilisation et l'on s'attache à faire un départ aussi juste que possible entre ce qui est simplement légendaire et ce qui est vraiment authentique dans leur vie. Voici en quels termes l'éditeur annonce les quatre premiers volumes qui ont paru cette année.

Sainte Clotilde, par GODEFROY KURTH. — « M. Kurth a su débarrasser la figure de son héroïne de ce que les traditions dites poétiques du commencement du moyen âge lui avaient communiqué de violence, osons dire de barbarie. Tout ce qu'il y a d'authentique dans la vie de la reine des Francs, épouse glorieuse, mère cruellement éprouvée, chrétienne héroïque et généreuse et incontestablement sainte, est retracé par M. Kurth avec sûreté, avec sobriété, avec élégance et surtout avec un accent au charme duquel le lecteur sera heureux de s'abandonner. » — Voyez ci-dessus, p. 179.

Saint Augustin, par AD. HATZFELD. — « M. Hatzfeld a su être à la fois très court, très clair et très attachant. Nous repassons

avec lui par les étapes si intéressantes de la conversion de saint Augustin; il nous fait assister à ces combats intérieurs, à ces alternatives de défaites et de victoires d'un cœur en même temps esclave du monde et avide de Dieu; il nous le montre au milieu de ses luttes ardentes contre les Ariens, les Manichéens, les Donatistes, le Pélagiens, les Vandales; et partout nous trouvons dans le grand évêque d'Hippone, un apôtre infatigable, un admirable théologien, un pasteur toujours prêt à donner sa vie pour son troupeau. »

Saint Augustin de Cantorbéry et ses compagnons, par le R.P. BROU, S.J. — « On connaît le célèbre passage du *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet : « L'histoire de l'Église n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons. »

C'est ce bel épisode que raconte le R. P. Brou, de la Compagnie de Jésus, dans sa *Vie de saint Augustin d'Angleterre*. Ce volume, écrit par un homme qui a séjourné plusieurs années à Cantorbéry, est plein de détails très dignes d'un haut intérêt. Il se recommande particulièrement par une couleur locale fidèle et intense... Il vient bien à point, au moment du millénaire de la conversion de l'Angleterre au Christianisme. »

Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. FLORNOY. — « Ce livre nous révèle un apôtre des classes populaires aujourd'hui un peu

oublié et qui exerça cependant, en Italie, au xv^e siècle, une influence prépondérante. Bernardin de Feltre, Franciscain, fut un orateur célèbre, un réformateur des mœurs, le fondateur d'œuvres multiples; il s'est distingué surtout dans la lutte contre les Juifs et par l'institution des Monts-de-Piété. C'était un économiste, — un saint social, — oserons-nous dire. A la vue très nette de l'initiateur il joignait un sens pratique qui lui a permis de donner une direction, de proposer un programme d'action, applicables même à notre temps. Qu'il s'efforce de rétablir l'ordre social chrétien, de refréner l'audace des Juifs ou de multiplier les établissements de crédit populaire. Bernardin de Feltre semble enseigner et agir autant pour le xix^e siècle que pour le xv^e siècle italien. La thèse théologique soutenue par le Bienheureux en faveur du prêt à intérêt consenti par les Monts-de-Piété éclaire certaines discussions théoriques qui reviennent en honneur.

Le livre de M. Flornoy offre un intérêt historique et un intérêt d'actualité. »

— M. H. Joly lui-même a écrit le volume intitulé *Psychologie des Saints*. On annonce la prochaine publication de *Saint Ambroise* par le duc de Broglie, de *Jeanne d'Arc* par Petit de Julleville, et de *Saint Pierre Fourier* par L. Pingaud.

J. P. WALTZING.

Sir J. R. SEELEY, *Formation de la politique britannique*, traduction du colonel BAILLE, 2 vol in-12, Paris, Colin, 1896. Prix : 7 fr.

Le livre de sir J. R. SEELEY a une note très caractéristique.

M. Seeley était *regius professor* d'histoire à l'Université de Cambridge. Ses leçons avaient surtout pour but d'éveiller la pensée, la réflexion sur les faits historiques. Il ne faut pas oublier qu'il y a des maîtres de conférences (*lecturers*) dans les collèges qui, eux, préparent les élèves pour l'examen historique.

Le livre du professeur Seeley est une étude large de politique historique, plutôt que d'histoire proprement dite. L'auteur cherche à dégager des faits une sorte de trame du développement de la Grande Bretagne; il ne se met pas en peine de prouver les faits eux-mêmes qu'il allègue. Il ne cite pas les sources, ni de première ni même de seconde main, et c'est à ce point de vue politique qu'il faut se placer pour juger son livre. Il ne faut pas y apprendre l'histoire d'Angleterre, mais quand on la sait, on y verra avec intérêt des vues personnelles d'interprétation politique. Encore ne s'agit-il guère que de politique étrangère; les événements constitutionnels sont à l'arrière-plan,

ils n'apparaissent que comme des facteurs de la politique extérieure. Les vues de l'auteur sont très catégoriques et très absolues. L'idée nationale et protestante lui paraît intimement liée et domine son ouvrage, quoiqu'il déclare que la réaction contre Jacques II fut encore plus anti-française qu'anti-catholique. C'est assez dire qu'Elisabeth, Cromwell et Guillaume sont les grands héros de sa période, car il ne s'occupe que des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. Il aboutit à la création de cet État commercial, de cet empire de la Grande Bretagne sur lequel il a émis ses vues dans un ouvrage : *l'Expansion de l'Angleterre*, qui a eu du retentissement. Il est clair que nous aurions bien des réserves à faire sur le système historique de M. Seeley, très absolu et très tendencieux, dont la critique nous entraînerait trop loin. Mais, ces réserves actées, tel qu'il est, ce livre a bien des aperçus curieux. On peut lui reprocher son étendue; ces deux volumes seraient très utilement réduits de moitié sans contenir une pensée de moins. Il n'en constitue pas moins un spécimen intéressant de système historico-politique, indiquant la tendance et les idées d'un écrivain de renom, sur toute cette grande période si mouvementée.

V. BRANTS.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

—

LA QUESTION DES HUMANITÉS.

I.

RÉPONSE DU R. P. VEREST A M. L'ABBÉ DOBBELSTEIN.

M. le Dr Dobbelstein m'a fait l'honneur d'examiner longuement, dans le *Musée Belge*, ma *Question des humanités*. J'ai le précieux avantage de le trouver pleinement d'accord avec moi sur tous les points essentiels, à l'exception d'un seul. Après m'avoir décerné des éloges que je voudrais avoir mérités, il me reproche vivement d'être partisan d'« un formalisme outrancier », du « verbalisme », de « la » phrase », du « commentaire admiratif et de l'exclamation laudative » sur les délicatesses littéraires d'un texte dont l'élève déchiffre à » peine le vrai sens ».

Tous ceux qui ont lu attentivement mon ouvrage, doivent avoir été étonnés de me voir attribuer par un homme d'esprit des thèses que je ne défends nulle part, que j'attaque au contraire chaque fois que j'en ai l'occasion.

Je voudrais mettre fin à un malentendu qui provient, si je ne m'abuse, d'une équivoque et d'une impression erronée.

I. Voici l'équivoque. En 1889, dans son *Enseignement du latin* (p. 135), M. le chanoine Féron définissait de la manière suivante les termes *culture formelle*, *culture réelle*.

« *Formelle*, c'est-à-dire que l'étude du latin doit se faire au collège, » de façon à développer l'intelligence de l'élève : elle doit servir de » gymnastique intellectuelle.

« *Réelle* ; cette étude doit instruire l'élève dans la littérature latine pour lui » faire faire connaissance avec l'esprit de l'antiquité qu'il devra étudier plus » tard d'une manière plus approfondie. »

Je pris à la lettre l'assertion que je viens de souligner et je crus devoir la combattre. Loin de le faire, j'aurais abondé dans le sens du savant inspecteur de Tournai, si j'avais pu compléter et interpréter sa pensée à l'aide des développements qu'il lui a donnés dans le 1^{er} fascicule de sa *Méthodologie complète du latin*. (Tournai, 1897, p. 2.)

« Le mot *formel*, écrit-il, n'a rien d'effrayant pour qui sait que,

» dans l'étude d'une littérature, il faut, tout d'abord, écarter les diffi-
 » cultés de *forme* (*forma*=extérieur), c'est-à-dire apprendre la gram-
 » maire de cette littérature, une partie convenable de son vocabulaire,
 » et, plus tard, la stylistique, la périodologie, la prosodie, la ryth-
 » mique, la rhétorique etc., suivies par ses écrivains. A l'ensei-
 » gnement *formel* j'oppose l'enseignement *réel* (de *res* = la chose, le
 » fond), qui signifie en dernière analyse l'enseignement du fond des
 » auteurs, ou la recherche de leur pensée ; ce que la pédagogie
 » moderne appelle la lecture des auteurs.»

Pour éviter toute amphibologie, appelons :

Culture formelle : l'éducation intellectuelle, c'est-à-dire le dévelop-
 pement complet et harmonique de toutes les facultés mentales, au
 sens large du mot, de l'intelligence qui observe, perçoit, juge, rai-
 sonne, calcule ; de la mémoire, de l'imagination, de la sensibilité,
 du talent oratoire, de l'art d'écrire.

Culture réelle : l'instruction, l'érudition, c'est-à-dire l'acquisition et
 la systématisation de connaissances positives quelconques.

Enseignement ou étude formels des auteurs : l'enseignement ou l'étude
 ayant pour objet tout ce qui touche à la forme (grammaire, vocabu-
 laire, principes littéraires, etc.).

Enseignement ou étude réels des auteurs : l'enseignement ou l'étude ayant
 pour objet la pensée qu'expriment ces auteurs, les choses dont ils
 parlent.

Cela posé, voici la thèse que j'ai défendue et que je défends tou-
 jours : Les humanités sont la préparation aux études supérieures,
 — tout le monde en convient. Dès lors, leur *seul* but *essentiel* est la *cul-
 ture formelle*. Le jeune homme qui la possède dans toute sa plénitude,
 est certainement mûr pour l'Université ; quelque spécialité qu'il
 aborde, il saura s'en rendre maître : d'autre part, sans cette forma-
 tion, même si sa mémoire était une espèce d'encyclopédie vivante,
 il ne sera jamais capable d'entreprendre rien de sérieux.

Une certaine culture réelle, une certaine érudition est le fruit naturel de
 la culture formelle, car il nous est impossible de développer nos
 facultés mentales autrement qu'en les exerçant ; ni de les exercer
 sans les appliquer à quelque objet, à quelque chose, et par conséquent
 sans apprendre à connaître ces choses, ces res.

Mais les choses auxquelles les facultés mentales peuvent être appli-
 quées ne sont rien moins qu'innombrables et il est impossible de les
 embrasser toutes ; il faut donc faire parmi elles un triage. Lesquelles
 convient-il de choisir de préférence aux autres ?

Avant tout, celles qui occasionneront la meilleure gymnastique
 intellectuelle ; d'une manière subordonnée et dans la mesure du possible, celles
 dont la connaissance est le préliminaire forcé des études qui devront
 se faire ultérieurement.

Or rien ne met mieux en jeu les diverses facultés mentales de l'enfant que *l'étude à la fois formelle et réelle d'un nombre restreint d'auteurs latins et grecs de l'époque classique*, menée de front avec celle des *mathématiques élémentaires*.

Voilà donc l'objet *essentiel et nécessaire* des humanités. Qui ne le voit ? il renferme un élément *réel* considérable bien que limité.

Cet élément réel comprend d'abord les idées générales de la vie intellectuelle, morale et sociale, et — quoi qu'en dise le positivisme, — M. Dobbelstein reconnaîtra avec moi que ces idées sont de vrais *realia*, plus importants encore que les phénomènes naturels observés par les sens. Il comprend en outre *certaines* événements et *certaines* faces de la civilisation antique à *certaines* périodes de l'histoire gréco-romaine, mais il ne s'étend pas à cette civilisation ni à cette histoire *tout entières*, tant s'en faut.

M. Dobbelstein prétend que je « nie avec intrépidité qu'on doive » faire faire à l'élève connaissance avec l'esprit et la civilisation « antiques ». Pardon ! je ne dis rien de pareil. Ce que je nie, c'est que cette connaissance soit le *but* des humanités ; elle n'est qu'un *moyen* qui doit être employé en tant qu'il aide à faire comprendre les textes étudiés, ni plus ni moins. Je nie encore que *la plupart* de ceux qui font des études supérieures, doivent acquérir une connaissance *approfondie* de la civilisation gréco-latine *dans son ensemble* : entendue dans ce sens, la culture réelle est le but de ceux qui font de la philologie classique leur spécialité.

J'estime que ma thèse est en pleine harmonie avec les idées de M. le professeur Willems que M. Dobbelstein croit pouvoir m'opposer : je n'ai fait que les exprimer en d'autres termes et sous une autre forme, notamment aux pages 214-220.

II. La méprise de mon distingué contradicteur a, je pense, pour cause première une impression que je crois pouvoir qualifier d'erronée.

M. Dobbelstein me suppose sourdement hostile aux savants allemands et il croit que je veux partir en guerre contre M. le professeur Collard.

Il se trompe. Qu'il veuille relire les pages 278 à 281 de mon livre ; il reconnaîtra que j'ai pour la science et la pédagogie allemandes la plus sincère admiration.

Quant à l'éminent professeur de Louvain, je n'ai combattu ni voulu combattre nulle part une seule de ses opinions. Chaque fois que je l'ai cité, je l'ai fait uniquement, soit pour faire connaître des faits positifs, sur lesquels il donne, selon son habitude, des renseignements aussi précis que sûrs ; soit pour appuyer mes opinions sur les argu-

ments décisifs qu'il a fait valoir. A un seul endroit, p. 278, je me suis quelque peu écarté de lui. M. Collard atténuait une critique très juste en disant : « Peut-être suffit-il de signaler ce danger à un » bon professeur pour le faire éviter »; j'ai exprimé l'avis qu'il n'y a pas lieu de faire cette restriction.

M. Dobbelstein, a été victime d'une distraction quand il dit que j'emprunte la définition de la concentration à M. Collard sans indiquer la source où je l'ai puisée. C'est là une inexactitude matérielle, *En tête* de la note où je parle de cette méthode, je dis textuellement : « *Sur la concentration, voyez F. COLLARD, la Pédagogie à Giessen, p. 42* ». Il est bien évident qu'une pareille référence n'est susceptible que d'une seule interprétation : « Prenez le livre indiqué, vous y trouverez développé ce que je résume ci-après. »

Je reconnais de bien grand cœur que M. Collard a fait avant moi les remarques que j'ai présentées sur les devoirs ; je croyais l'avoir indiqué assez clairement par de multiples renvois à son excellent et remarquable ouvrage, *la Pédagogie à Giessen*. En tout cas, ces citations n'ont pas uniquement pour but d'exposer les vues exagérées de Schiller ». Notamment en transcrivant ces paroles si judicieuses : « Il faut que l'élève s'habitue à travailler mentalement, sans se servir » de sa plume et qu'il se persuade que ce travail est tout au moins » aussi important que le travail écrit, » je ne songeais qu'à rappeler un principe de la dernière évidence, qui malheureusement est méconnu en théorie et en pratique par beaucoup de professeurs.

Il me reste à remercier sincèrement M. Dobbelstein d'avoir bien voulu discuter ma manière de voir et le *Musée Belge* d'avoir gracieusement accueilli ces observations.

II.

NOTE DE M. DOBBELSTEIN.

Nous sommes, au fond, trop bien d'accord avec le P. Verest pour discuter longuement ses observations. Langue moderne, sciences naturelles sans classe supplémentaire *ad hoc*, interprétation réelle des auteurs classiques, la réponse ci-dessus nous permet de croire qu'il admet tout cela avec nous. Les différends portent presque uniquement sur la terminologie ou sur des malentendus. Ainsi, c'est par malentendu que le P. Verest nous attribue les reproches de *verbalisme*, *commentaire laudatif*, etc. Nous avons seulement, à propos de son livre, signalé ces travers si fréquents comme pouvant être aggravés par cette façon de présenter la théorie.

Nous trouvons de tout point irréprochable la définition de Féron

qui sert ici de point de départ au P. Verest. C'est celle de Stoeckl et c'est la nôtre. Mais alors, pourquoi l'auteur, reproduisant la même définition à la page 266 de son ouvrage, ajoutait-il : « Nous nions absolument l'assertion que nous venons de souligner » ? Il n'y avait donc là qu'une *quaestio de nomine* ? Et notons soigneusement que Féron, comme nous, n'y parle nullement d'étude *approfondie* de l'antiquité *tout entière* ; il dit en propres termes : « faire faire connaissance ».

Quoi qu'il en soit de la terminologie adoptée, nous retenons la conclusion du P. Verest : *Rien ne met mieux en jeu les facultés de l'élève* (et ne le prépare mieux aux études supérieures) *que l'étude A LA FOIS FORMELLE ET RÉELLE d'un nombre restreint d'auteurs classiques* : c'est tout ce que nous voulions.

Nous sommes heureux des sympathies du P. Verest pour la pédagogie allemande, mais qui ne verrait, sinon une hostilité sourde, au moins la pointe d'un dédain trop vulgarisé chez nous par les Français, dans cette qualification de système allemand infligée (p. 9) à la théorie du chanoine Féron, aujourd'hui remise en honneur ? Et puis, que d'incidentes comme celles-ci : « nous ne pouvons partager les vues de la pédagogie allemande » (p. 272) ; « le vice est inhérent au système » (p. 278) ; « les maîtres allemands se trompent partiellement sur le but des humanités » (p. 279) ; « tout en rejetant leurs idées sur la culture réelle » (p. 280) ; etc. S'il y a eu impression erronée, l'on conviendra que ce n'était pas *sine fundamento in re*.

Nous sommes particulièrement heureux du bel hommage ici rendu par le P. Verest à M. le professeur Collard, dont nous voudrions louer, comme ils le méritent, les écrits et le dévouement à la cause de l'enseignement. Deux références du P. Verest à ce maître éminent nous avaient paru et nous paraissent encore insuffisantes ou trop générales. Par exemple, à interpréter comme le fait l'auteur le renvoi de la page 276, il faudrait dire que Schiller signale lui-même les inconvénients de son propre système. D'autre part, la loyauté nous oblige à reconnaître que nous avons, par inadvertance, prêté le mot *rosace* au P. Verest. Mais ce ne sont là que peccadilles. L'essentiel, dans cette question comme dans beaucoup d'autres, est de rester unis sur les principes, le but et les principaux moyens d'y tendre. A part quelques divergences accessoires, nous croyons l'être avec le savant auteur de *La question des humanités*.

EXERCICES DIDACTIQUES

AU COLLÈGE ST-PIERRE, A LOUVAIN,
PAR F. COLLARD, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ.

I.

UNE PREMIÈRE LEÇON SUR LES VERBES EN ω ,
EN 5^e LATINE (1).

I. *Principes*. — 1^o Les élèves apprennent la grammaire *en classe* : chez eux, ils revoient la leçon donnée, et font, le cas échéant, un devoir.

2^o Pendant la leçon, les grammaires des élèves sont fermées. Le professeur est au tableau, craie en main. Tout en questionnant ses élèves le plus possible, il écrit les formes trouvées.

3^o Les élèves lisent à haute voix ce qu'écrit le maître, ou donnent soit les formes, soit les explications qu'il demande. Ils vont aussi au tableau écrire des formes. En écrivant, ils parlent : ils prononcent la forme et l'expliquent, comme dans l'enseignement des mathématiques.

II. *Marche de la leçon*.

A. *Introduction*. — Le professeur rappelle qu'il a appris à conjuguer le verbe $\lambda\upsilon\omega$, dont le radical se termine par υ . Il prend ensuite $\tau\iota\omega$, j'estime, demande quelques formes et fait constater que ce verbe, dont le radical se termine par un ι , se conjugue comme $\lambda\upsilon\omega$. Il procède de même avec $\pi\alpha\iota\delta\epsilon\iota\omega$. Il conclut que tous les verbes en ω dont le radical se termine par un ι , un υ ou une diphthongue, se conjuguent comme $\lambda\upsilon\omega$.

B. a) *Notion du verbe contracté*. — Outre ces verbes en ω , il en est d'autres dont le radical se termine par l'une des trois voyelles α , ϵ , $\circ$. Or, ces voyelles se contractent avec la voyelle ou la diphthongue qui suit. De tels verbes sont appelés *verbes contractés*.

Si les élèves ne savaient pas ce qu'on entend par *contraction* ou réduction de deux voyelles, on en donnerait la définition en s'appuyant sur l'étymologie et sur un exemple emprunté soit au français, soit au latin.

b) La contraction n'a lieu qu'au présent et à l'imparfait. Pourquoi ?

C. *Conjugaison des verbes en ω* .

Observation. Comme il faut toujours aller du facile au difficile, du

(1) Nous nous sommes inspiré de Vollbrecht, *die Einübung der Conjugation des griechischen Verbums in der Schule*, dans les *N. Jahrbuecher fuer Phil. und Paed.*, II^e Abth., 1878, p. 569.

simple au composé, il convient de commencer par les verbes en $\alpha\omega$, de passer ensuite aux verbes en $\epsilon\omega$ et de terminer par les verbes en $\epsilon\omega$.

a) Les règles de la contraction sont énoncées le plus brièvement possible. Le maître accordera donc, sous ce rapport, la préférence à la grammaire de Curtius, et dira : 1° α suivi du son ϵ (ϵ , η , α , γ) devient α (ϵ); 2° α suivi du son o (o , ω , ou , oi) devient ω (o). D'un mot, les parenthèses sont expliquées : quand il y a un ι , on le souscrit. En même temps que le professeur énonce les règles, il les porte au tableau sous la forme d'une opération mathématique :

$$\alpha + \text{le son } \epsilon (\epsilon, \eta, \alpha, \gamma) = \alpha (\epsilon)$$

$$\alpha + \text{le son } o (o, \omega, ou, oi) = \omega (o).$$

b) La règle énoncée, expliquée et écrite au tableau, le maître prend comme point de départ le verbe $\lambdaύω$: il le fait conjuguer à l'indicatif présent et, de là, passe au verbe $τιμάω$. Sous la dictée d'un élève, il écrit d'abord la forme non contracte, ensuite la forme contracte, qu'a expliquée l'élève. Donc $τιμά-ω$; or, $\alpha + \omega = \omega$; donc $τιμῶ$.

Quand l'indicatif présent est conjugué et écrit au tableau, le professeur le fait lire par plusieurs élèves et demande compte de chaque contraction.

Alors se font quelques exercices qu'on a soin de graduer.

1° Le maître efface les terminaisons, contractes d'abord, non contractes ensuite.

2° Il fait conjuguer les formes contractes seules.

3° Il fait conjuguer en descendant, en remontant, en croisant des deux manières suivantes :

$τιμῶ$,	$τιμῶμεν$.
$τιμᾶς$,	$τιμᾶτε$.
$τιμᾷ$,	$τιμῶσι$.

ou bien

$τιμῶσι$,	$τιμᾷ$.
$τιμᾶτε$,	$τιμᾶς$.
$τιμῶμεν$,	$τιμῶ$.

4° Il fait conjuguer en exigeant la traduction française avant ou après chaque forme.

5° Il prend deux ou trois autres verbes, par exemple, $\epsilonὔκαπᾶω$, $\acute{\alpha}\pi\alpha\tau\acute{\alpha}\omega$, $\sigmaυλάω$.

6° Un dernier exercice, c'est « le feu croisé », qui est surtout intéressant et utile, s'il roule, comme nous l'avons fait, au moins sur les différents modes du présent et sur l'imparfait. Les élèves sont invités, à tour de rôle, soit à analyser une forme grecque, soit, de préférence, à traduire en grec une forme française, ou *vice-versa*. Le professeur a soin de ne désigner l'élève appelé à répondre qu'après avoir fait la question ; toute la classe est alors sur le qui vive : chacun est attentif

et rivalise de zèle. Avec un maître qui met de l'entrain dans cet exercice, les formes partent de tous les coins, se croisent et s'entrecroisent.

D. *Résumé.* — Qu'appelle-t-on verbes contractes? Quelles sont les règles de la contraction dans les verbes en $\alpha\omega$? Ici, on ajoute la remarque qu'on a dû faire incidemment sur l'infinitif présent ($\tau\iota\mu\tilde{\alpha}\nu$, et non $\tau\iota\mu\tilde{\alpha}\nu$).

E. *Devoir.* — Les élèves revoient chez eux les temps et les modes qu'ils ont appris en classe. Leur donne-t-on ensuite un devoir écrit, on leur fait analyser et traduire certaines formes qui se représentent plusieurs fois, telles que : $\tau\iota\mu\omega\omega$, $\tau\iota\mu\tilde{\alpha}$ et $\tau\iota\mu\tilde{\alpha}$, $\tau\iota\mu\omega\mu\epsilon\nu$ et $\tau\iota\mu\tilde{\alpha}\mu\epsilon\nu$, $\tau\iota\mu\tilde{\alpha}\tau\epsilon$, $\tau\iota\mu\tilde{\omega}$ et $\tau\iota\mu\tilde{\alpha}$, $\tau\iota\mu\tilde{\alpha}\varsigma$, etc. ; ou bien encore on fait traduire : *tu honores, que tu honores, tu honorais* ; — *il honore, honore, qu'il honore*, etc. Pour obliger les élèves à réfléchir le plus possible, on ne s'en tient pas au paradigme de la grammaire et l'on prend d'autres verbes. Disons, en passant, que ces traductions de formes françaises peuvent se faire en classe, dans un *extemporale*, comme nous aurons l'occasion de le montrer, en nous occupant prochainement de cet exercice.

II.

DEUX LEÇONS DE GÉOGRAPHIE EN 5^e ET EN 6^e.

On connaît la marche de la leçon de géographie : 1. Le maître interroge sur la dernière leçon, au moyen d'une carte murale.

2. Il aborde le sujet de la leçon ; il fait lire sur l'atlas le plus possible par les élèves, et il complète, en exposant lui-même.

3. Pour résumer, il trace la carte au tableau ou la complète, tout en questionnant : la carte, c'est le *cadre* ou résumé dans l'enseignement de l'histoire.

Dans nos exercices didactiques, nous avons toujours jusqu'ici tracé la carte au tableau noir. Dernièrement, nous avons renoncé, à deux reprises, au tableau noir, et nous nous sommes servi d'une feuille de papier que nous avons appliquée sur le tableau, et sur laquelle nous avons dessiné la carte avec des crayons de couleurs.

Quels sont les avantages de ce procédé?

1^o La carte, sur fond blanc, est beaucoup plus claire et, partant, plus lisible ; 2^o elle sert, en cas de nécessité, à une série de leçons : elle se complète alors peu à peu, selon les développements qu'amène chaque jour d'enseignement ; 3^o elle joue le rôle de carte muette, dans la répétition soit d'une seule leçon, soit d'une série de leçons ; 4^o un maître inexpérimenté ou inhabile dessine plus vite et plus exactement sur le papier que sur le tableau noir ; car, avant la leçon, il peut tracer quelques points de repère ou même dessiner légèrement tout le contour, en sorte qu'en classe il se contente de réunir les points de repère ou même de repasser énergiquement avec les crayons les lignes

qu'il a pointillées. Il y a là, il est vrai, un travail imposé au professeur en dehors de la classe; mais, après quelque temps d'essai, ce travail n'est pas bien considérable.

Lehmann (1), dont la réputation n'est plus à faire, n'hésite pas, après de nombreux essais, à préférer la carte sur papier à la carte dessinée sur le tableau noir. Quant à nous, nous avons été très satisfait des deux leçons que nous avons fait donner au Collège St-Pierre, en suivant les conseils du savant géographe allemand.

Pour la première leçon, — c'était la province d'Anvers, en 5^e, — l'étudiant s'est contenté de points de repère et de quelques lignes si légèrement marquées qu'elles étaient imperceptibles à distance. Pour la seconde leçon, — c'était la péninsule balkanique, en 6^e, — l'étudiant a dessiné définitivement, avec les crayons de couleurs, le contour général; il ne lui restait plus en classe qu'à compléter la carte en y portant les limites des différents pays, les montagnes, les fleuves, les villes, etc. De cette façon, nous avons gagné du temps; ce qui nous avait paru nécessaire, la carte de la péninsule balkanique étant assez découpée et assez compliquée, puisqu'il faut y faire apparaître une partie de l'Italie et de l'Asie-Mineure.

Chaque fois, nous avons fixé la feuille au moyen de punaises, et nous avons fait usage de crayons de couleurs, que nous avons fait revenir de Berlin (*Wachsstifte*, chez Bormann, Bruederstrasse, 39), et de Nuremberg (*Signierstifte*, chez T. Kurz) (2). Avec ces derniers, le trait est plus fin et plus net.

On peut évidemment se passer de ces crayons allemands et prendre soit nos pastels, soit, ce qui vaut mieux, des crayons de couleurs plus gros que ceux qu'emploient nos élèves pour leurs cartes (par exemple, le crayon Gutt knecht).

Quatre crayons suffisent : le noir pour le contour général; le bleu pour les fleuves et les bords de la mer; le bistre pour les montagnes; le rouge pour les subdivisions politiques et les villes.

Quant à la dépense, elle n'est pas grande : le papier en rouleau, haut de 1 m. 50, se vend à raison de 0 fr. 75 le mètre, et les crayons allemands coûtent 1 fr. 25 la douzaine.

*
* *

Ici nous n'avons eu en vue que les leçons de la géographie; mais il est évident que ces cartes sur papier seraient fort précieuses dans l'enseignement de l'histoire : elles dispenseraient le professeur de tracer chaque fois au tableau la carte dont il a besoin.

(1) Lehmann, *Vorlesungen ueber Huelfsmittel und Methode des geographischen Unterrichts*, Halle, Tausch und Grosse, 1894, p. 435.

(2) Lehmann, p. 325, note 1, et p. 434, note 2.

AU SÉMINAIRE DE SAINT-TROND.

Depuis deux ans, M. le Directeur du Séminaire de Saint-Trond a remis en honneur dans son établissement les examens publics. Ces examens ont eu lieu, cette année, le 7 et le 8 juin. Ils comprennent deux parties : d'une part, la traduction d'auteurs grecs et latins; d'autre part, des lectures sur des questions littéraires.

Les auteurs grecs et latins sont, en général, ceux qu'indique le programme des différentes classes, et dont on poursuit librement la lecture, sous la direction d'un professeur, dans des heures spéciales, en dehors des classes mêmes.

Les lectures ont pour objet des questions d'histoire ou de littérature qu'amène l'étude des auteurs. En voici la liste : En seconde, Un chef de conjuration, étude sur Salluste ; La vie future dans le 6^e livre de l'Enéide ; Les comparaisons dans Homère ; — en troisième, Les railleries de Lucien ; La fable d'Arion, d'après Hérodote, Plutarque et Ovide ; Une province romaine à la fin de la république ; — en quatrième, César considéré comme écrivain ; Parallèle entre César et Vercingétorix ; Mes grandes difficultés dans l'étude du latin.

Grâce à ces travaux libres, les élèves lisent un nombre assez considérable de pages de chaque auteur. Autrefois, des élèves de rhétorique ou même de poésie présentaient tout Virgile ou tout Homère ; on ne désespère pas d'en revenir là.

Ajoutons que cet examen public, avec la solennité dont on l'entoure, est un puissant stimulant au travail, et fait acquérir aux élèves cette assurance dont ils auront besoin pour réussir dans leurs examens universitaires.

Si, à notre grand regret, nous n'avons pu nous rendre à Saint-Trond pour applaudir aux succès des élèves, nous ne pouvons nous empêcher de féliciter de tout cœur leurs maîtres, si zélés et si dévoués.

MUSÉE PÉDAGOGIQUE.

Notre appel a été entendu. MM. Castaigne, Wesmael-Charlier, Lecène-Oudin et Hoelzel (Vienne) nous ont envoyé des cartes, des tableaux et des ouvrages que nous utilisons avec succès dans nos exercices didactiques. Qu'ils reçoivent ici nos vifs remerciements.

F. COLLARD.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

Auteurs chrétiens et païens. Collection de classiques grecs comparés, publiée sous la direction de M. l'abbé GUILLAUME. — S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Éloge funèbre de S. Basile*; ISOCRATE, *Panégrique d'Évagoras*. A l'usage de la rhétorique, par le chanoine E. J. STERPIN et l'abbé E. J. CONROTTE. Desclée, de Brouwer et Cie, 1897, 1 vol., élégant cartonnage, xxviii-164 pages. Prix : 2 fr.

Ce volume inaugure la série des *Classiques grecs comparés*. Nous pensons qu'il fera honneur à la Collection de M. Guillaume. L'Introduction, en 28 pages, donne les détails nécessaires sur *Isocrate*, son influence sur la prose oratoire et sur l'éloquence funèbre, sur *Évagoras*, sur *S. Grégoire de Nazianze*, et elle se termine par sept belles pages de Mgr Freppel sur l'Oraison funèbre de S. Basile. Suivent les deux discours commentés, d'abord celui de S. Grégoire, puis celui d'Isocrate. Pour ce dernier, les auteurs disposaient d'excellents

travaux, dont il aurait fallu faire mention, tels que l'édition annotée de Schneider (Teubner). Le texte d'Isocrate présente moins de difficultés aux rhétoriciens et le commentaire a pu être court. D'aucuns le trouveront peut-être écourté, surtout si l'on veut laisser ce discours à la lecture privée. Les auteurs semblent s'être attachés surtout à l'explication de l'Éloge de S. Basile. Tout était à faire, car il n'existe ni édition classique, ni édition critique (voyez page xxi, en note). Il fallait donc constituer le texte. Faute de moyens, on n'a pas songé à donner une édition savante. On a pris le texte des Bénédictins (1778), réimprimé par Migne, mais on a eu soin de « ne jamais imprimer que ce que l'on pensait comprendre ». L'orthographe a été corrigée et une lecture différente adoptée dans 35 passages environ. Les auteurs n'ont eu d'autre prétention que de donner, en attendant une édition critique, un texte assez correct et assez intelligible pour les classes.

Nous pensons qu'ils y ont réussi, sans approuver toutes leurs conjectures (par exemple la suppression de ἡ πρόμνη δι, l. 403). On a multiplié les signes de ponctuation pour aider les élèves. Nous le voulons bien, mais il ne faudrait pas séparer le complément du verbe, comme l. 554 : ἐθέτομε, ... δρόμῳ, et l. 567 : ἔλαθον ἱμαντὸν, ... ὑπαρχαίς. Cela empêche de trouver la construction au lieu de la faire voir. Le commentaire, coupé d'un résumé des chapitres, est bon : il explique les principales difficultés. Les notes, historiques et grammaticales, sont très suffisantes. Nous ne voudrions pas chicaner les auteurs à propos des notes grammaticales. Elles sont presque toujours exactes. On pourrait signaler l'une ou l'autre bévue ou omission. Ainsi, l. 266, il faut dire que le complément interne est toujours accompagné d'un adjectif, sans cela il n'ajoute rien à l'idée du verbe ; l. 387, ἰπειδὲν et le subjonctif n'équivaut pas ici au futur antérieur, mais marque la fréquence de l'action ; l. 501, l'opt. ἔχῃ n'est pas *obligatoire*, mais *ordinaire* en ce cas. On pourrait aussi désirer des notes *plus* nombreuses ou *moins* nombreuses, suivant le principe adopté. Si l'on explique τι ἀν λείπει, il faut aussi expliquer le subjonctif exhortatif εἰπω (l. 538), surtout dans l'interrogation indirecte (l. 343), et si l'on avertit qu'ἐπιστῆναι vient d'ἐπιστήμη, il faut aussi attirer l'attention sur d'autres formes. Mais, en cette matière, il

est plus facile de critiquer que d'observer une mesure juste et une règle uniforme.

Tout cela n'empêche pas cette édition d'être très méritoire et nous pouvons la recommander sans réserve aux professeurs qui ont à expliquer S. Grégoire de Nazianze et Isocrate. Les auteurs annoncent la *Partie du Maître* pour le mois d'octobre. On y trouvera la traduction des deux discours et, espérons-le, une bibliographie méthodique.

J. P. WALTZING.

AUG. WALDECK, *Lateinische Schulgrammatik nebst einem Anhang ueber Stilistik fuer alle Lehranstalten*, 2^e Auflage. Halle sur-Saale. Buchhandlung des Waisenhauses, 1897, grand in-8^o, ix-197 pages. Prix : fr. 1 50.

La grammaire de M. Waldeck, dont la première édition a paru en 1891, vise seulement à fournir premièrement à l'élève, l'indispensable en fait de grammaire, secondement au maître le manuel renfermant le *quantum* de notions grammaticales à enseigner *ex professo* dans chaque classe, avec un nombre suffisant d'exemples appropriés à chaque cas.

Ce n'est pas un répertoire grammatical complet, comme celui de Schultz, utile surtout au philologue, mais un simple manuel classique, comme notre excellente grammaire grecque de Roersch et Thomas. Il est à rapprocher de la grammaire d'Elendt-Seyffert, qui a eu tant de

succès en Allemagne et que M. Waldeck aspire à remplacer. (Voyez : *Praktische Anleitung zum Unterricht in der lateinischen Grammatik* von Aug. Waldeck, passim). Une extrême concision caractérise la nouvelle grammaire (153 pages de grammaire proprement dite, 21 pages de stylistique et 23 pour la prosodie, le calendrier romain et les tables) : M. Waldeck rejette tout ce qui n'est pas immédiatement nécessaire à l'élève pour la lecture des auteurs ; il fait abstraction de toute définition dépassant la force d'intelligence « actuelle » des jeunes latinistes ; allant du connu à l'inconnu, il fait une comparaison constante de l'allemand avec le latin et supprime ce qui est commun aux deux langues ; bien loin de multiplier les paradigmes et les tableaux synoptiques, il veut que ceux qu'il donne frappent l'esprit par leur rareté même. Sous ce rapport l'exposé de la 3^e déclinaison est un modèle de clarté.

Comme Jacotot, l'auteur est d'avis qu'on peut se fier beaucoup au jugement, peu à la mémoire des élèves ; il s'applique à donner un caractère concret à l'exposé des règles et aux définitions, il imprime en caractères gras tout ce qui doit être retenu imperturbablement, et n'emploie pas de petit texte.

Ainsi basé sur les règles de la pédagogie expérimentale, ce livre témoigne en outre d'une science toujours sûre.

L'ordre aussi éclate dans la

disposition des matières et particulièrement dans celles de l'appendice sur la stylistique, dont une adaptation française serait mise avantageusement aux mains de nos élèves de troisième.

Me permettrai-je de dire maintenant que la grammaire de Waldeck a les défauts de ses qualités ? Par suite d'une tendance excessive à la concision, les règles sont parfois trop absolues. Ainsi :

« *Inquit* seul, et aucun autre verbe *declarandi*, n'est intercalé dans le discours direct, » dit M. Waldeck (p. 134). Or on trouve *ait* ainsi employé une dizaine de fois dans Cicéron.

D'autres règles sont omises, malgré leur importance ; on chercherait vainement, au chapitre du *datif*, l'emploi de ce cas avec les verbes formés de prépositions.

Enfin certaines règles ne sont pas coordonnées ; — il en est ainsi de la règle qui concerne le complément des verbes passifs : une partie se trouve dans la lexigraphie (sens des prépositions, p. 26), une autre au chapitre de l'ablatif de cause, et une troisième dans la syntaxe des temps et des modes (Étude du gérondif).

Enfin je signalerai une légère inconséquence. Page 1 : *k*, dit l'auteur, se rencontre seulement au mot *kalendae*, et page 2, il note l'abréviation de *K.* pour *Kaeso*.

LUCIEN TILMANT.

Les caractères de la langue latine, par F. OSCAR WEISE, traduit de l'allemand par FERD. ANTOINE.

Paris, Klincksieck, 1896, 295 pages. Prix : fr. 3,50.

L'auteur destine ce livre aux classes des gymnases ; avec le traducteur, qui l'a adapté aux exigences des lecteurs français, nous pensons qu'il est sans doute bon de faire entrevoir aux élèves quelque chose de la psychologie d'une langue et de la physionomie de son vocabulaire, mais que ce serait compliquer les méthodes que de faire de cet ouvrage un manuel classique. Aux professeurs qui enseignent le latin, il sera d'une utilité incontestable, nous croyons même qu'il leur est indispensable. Ils y trouveront réunies et bien classées une foule d'observations sur le génie propre du latin et sur celui du français, ainsi que l'explication des différences qui apparaissent dans la structure des deux langues ; chaque jour, ils auront l'occasion, dans les hautes classes, de tirer profit de ce petit livre, complément nécessaire de la grammaire.

On ne peut résumer un pareil ouvrage. En voici le plan. Après avoir montré bien clairement que toute langue est comme le miroir du peuple qui la parle, M. Weise prouve, d'une manière détaillée et saisissante, que la langue latine a pris le caractère du peuple romain : dans sa phonétique, dans les formes de sa flexion, dans la logique serrée de sa syntaxe, dans son vocabulaire et particulièrement dans certains mots (pages 1-113). Dans un second chapitre,

il la suit dans son développement dont les étapes correspondent à celles de la civilisation romaine. C'est l'histoire de la langue latine divisée en trois périodes : archaïque, classique et post-classique (pages 114-175). Les chapitres III et IV sont consacrés à la langue poétique dont les lois sont la beauté, le pittoresque, le naturel et la simplicité, une grande liberté d'allure (pages 176-228), et au langage populaire, qui a pour traits distinctifs la recherche de la commodité et la diminution de l'effort physique ou intellectuel, enfin le rôle prédominant de l'imagination et de la sensibilité (pp. 228-286).

On trouvera, dans ce livre, une quantité d'idées générales qui sont à la portée des élèves des hautes classes ; mais jamais l'auteur ne se perd dans les développements théoriques. Toujours les faits accumulés avec une grande abondance démontrent d'une manière frappante l'idée générale. Les professeurs y trouveront le moyen de rendre leur cours de latin intéressant, d'éveiller la curiosité philosophique, d'exercer l'intelligence en lui faisant saisir le pourquoi des phénomènes grammaticaux qu'ils font observer tous les jours à leurs élèves.

J. P. WALTZING.

Études sur le drame antique, par HENRI WEIL, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1 vol. 1897. Prix : fr. 3,50.

Ce volume se compose de dix

études publiées occasionnellement, sous forme d'articles, dans ces dernières années, à l'exception de la sixième qui date de 1847 et de la dernière qui est de 1863. Les huit premières se rapportent à la tragédie grecque, la neuvième traite des *thèses contradictoires dans Aristophane*, et la dixième de la *règle des trois acteurs dans les tragédies de Sénèque*. Elles n'ont pas de lien entre elles ; mais les huit premières discutent, à propos des éditions les plus récentes de certaines pièces d'Eschyle et d'Euripide, presque toutes les questions que soulève la tragédie grecque et les solutions nouvelles qu'on leur a données. Ainsi, à l'occasion de l'Introduction mise par M. de Wilamowitz-Moellendorff en tête de son édition de l'Hercule d'Euripide (Berlin, 1882), M. Weil examine la définition que le savant allemand s'est efforcé de donner de la tragédie *attique*. M. de Wilamowitz oppose aux définitions théoriques et esthétiques une autre, tout historique et locale, que voici : « Une tragédie attique est un morceau, complet en lui-même, de la légende héroïque, traité poétiquement dans le style sublime, pour être représenté, comme partie intégrante du culte public, dans le sanctuaire de Dionysos, par un chœur de citoyens d'Athènes et deux ou trois acteurs. » Telle serait l'idée qu'un Athénien du *v^e* siècle se faisait de la tragédie. M. Weil cherche à prouver que cette définition est trop étroite et qu'avant les théoriciens tels qu'Aristote, le pathé-

tique ainsi que le caractère dramatique étaient regardés comme des éléments *essentiels* de la tragédie attique. Choix des sujets (l'épopée était pour Eschyle ce que fut la société contemporaine par Ménandre), origine de la tétralogie, du troisième acteur et de la peinture des décors, rapports entre Euripide et les philosophes de son temps : tels sont les points que touche encore M. Weil dans la première étude. Les autres ne présentent pas moins d'intérêt et la lecture de ce livre sera utile à quiconque veut, à peu de frais, se mettre au courant des discussions les plus récentes auxquelles a donné lieu le drame antique.

J. P. WALTZING.

A Handbook of greek constitutional History by A. H. J. GREENIDGE, M. A., lecturer and late fellow of Hertford College, and lecturer in ancient history at Brasenose College, Oxford. Londres, Macmillan, 1896, un vol. in-8° de 276 pages. Prix : 5 sh.

Nous n'avons que des félicitations à adresser à l'auteur de cet excellent manuel. Dans ce livre qui est écrit pour les étudiants et, bien entendu, surtout pour ceux des universités anglaises, il nous donne un exposé à la fois complet et succinct de nos connaissances des constitutions et formes de gouvernement de la Grèce ancienne. Il l'a fait en homme qui connaît admirablement cette question épineuse et possède un esprit d'une lucidité merveilleuse ; il l'a fait en auteur anglais,

je veux dire de cette façon entièrement *objective* qui est la caractéristique des traités de politique de Brougham, Woodrow Wilson etc.

Certes, M. Greenidge ne se sépare guère de ses devanciers, il n'a pas voulu et il ne devait pas le faire; il n'invente pas des théories, il ne fraye pas des voies nouvelles, il emboîte résolument le pas derrière ses prédécesseurs et les suit généralement jusque dans le plan qu'ils ont adopté et qui est si rationnel : développements successifs des constitutions; colonisation, institutions communes aux peuples grecs; étude des formes de gouvernement, oligarchie, constitutions mixtes, démocratie, exposé théorique et exemples. Certaines idées néan-

moins appartiennent bien à l'auteur, telles ses remarques si originales sur l'expansion coloniale et sur l'évolution de la démocratie à Athènes; elles feront apprécier son livre dans un public plus étendu encore que celui des étudiants.

L'ouvrage est accompagné d'une bonne carte politique de la Grèce vers 430 avant J.-C., d'un *index rerum*, d'une table des mots grecs et de la liste des inscriptions et des auteurs grecs et latins cités (celle-ci pourrait être plus complète). La reliure et l'impression (1) font le plus grand honneur à l'éditeur.

ALPHONSE ROERSCH.

(1) Page 167, il y a ἀντιγραφὴς τῆς βουλῆς pour ἀντιγραφὴς.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

ARSÈNE DARMESTETER, *Cours de grammaire historique de la langue française*. Paris, Delagrave. Première partie : *Phonétique*, publiée par les soins de M. ERNEST MURET, 2^e édition, 1895. Prix : 2 fr. — Deuxième partie : *Morphologie*, publiée par les soins de M. LÉOPOLD SUDRE, 1894. Prix : 2 fr. — Troisième partie : *Formation des mots et Vie des mots*, publiée par les soins de M. LÉOPOLD SUDRE, 1895. Prix : 2 fr. — Quatrième partie : *Syntaxe*, publiée par les soins de M. LÉOPOLD SUDRE, 1897. Prix : 2.50 fr.

Dans le compte rendu que j'ai

consacré, ici même (ci-dessus, pp. 9 et 45), à la grande *Histoire de la Langue et de la Littérature française* dont M. Petit de Julleville est le parrain, j'ai essayé de faire comprendre à quel usage je destinais l'espace que cette revue met à ma disposition. Je n'ai d'autre ambition que de faire connaître aux professeurs de l'enseignement moyen belge, quelques-unes des œuvres les plus distinguées de cette partie de la philologie romane qui se consacre à l'étude de la période ancienne et moyenne de la langue et de la littérature française. Je désire leur montrer les guides les plus sûrs qu'ils puissent prendre, s'ils veulent

aborder cette discipline, si nouvelle pour beaucoup d'entre eux ; je veux leur dire : *Tolle, lege*. Ce principe posé, j'écarterai de ces comptes rendus toute discussion de détail, dont mon public se soucierait peu ; je me tairai aussi sur les ouvrages qui seraient seulement bons, n'admettant que les excellents, choisissant encore, parmi eux, ceux-là seuls qui, à tous les points de vue, sollicitent et captivent l'attention du novice de bonne volonté.

L'ouvrage que je fais connaître aujourd'hui, constitue un traité élémentaire d'histoire de la langue française. Ce caractère n'en diminue pas le mérite. Pour garder à des « éléments » une valeur scientifique réelle, il faut posséder admirablement son sujet et M. A. Darmesteter, qu'une mort prématurée a ravi à la science, « entendait fort bien, » comme dit un romaniste belge distingué, « l'art de vulgariser la science sans la fausser » (*Romania*, XXIII, p. 307).

Ces quatre petits volumes ont un autre mérite. Ils constituent un cours de grammaire historique ; ils sont destinés à être le *vade-mecum* des gens qui ne savent pas grand' chose encore et qui veulent être amenés progressivement, méthodiquement, à savoir quelque chose. Cette grammaire est, en effet, « sortie d'un cours professé... à l'école normale des filles de Sèvres, de 1881, à la date de la mort de l'auteur « en 1888 ». Elle a été publiée

par les soins pieux de MM. Muret et Sudre, d'après les notes du professeur et les rédactions de quelques élèves ; les éditeurs ont, du reste, pris le soin de s'aider des grands et beaux travaux scientifiques de M. Darmesteter et aussi de mettre l'œuvre posthume au courant de la science d'aujourd'hui.

Un travail produit de cette façon ne peut manquer, malheureusement, de présenter certaines inégalités, que je crois de mon devoir de signaler dans leurs grandes lignes. Le premier volume, qui était, peut-être, le moins aisé à construire, comprend l'histoire externe du français, son histoire interne, trop concise pour être vraiment utile aux débutants, enfin l'étude historique des sons du français, vrai chef-d'œuvre de science et de concision limpide. Là en effet, M. Muret avait sous la main le manuscrit du maître, à peu près achevé. — Les imperfections d'une rédaction d'élève se font sentir dans le tome II ; en dehors de quelques passages assez obscurs, épars dans la section consacrée à l'étude des diverses espèces de noms, je signalerai le caractère trop fragmentaire des pages consacrées à la conjugaison morte. Ce défaut est particulièrement regrettable, car rien n'eût été plus conforme au but poursuivi par l'auteur et par les éditeurs, que de montrer la formation rationnelle, historique, de ce que la grammaire usuelle appelle les verbes irréguliers. —

M. Sudre a raison de dire que le volume consacré à la formation des mots et à leur vie n'est qu'un résumé des grands ouvrages de M. A. Darmesteter sur les *Mots composés*, la *Création des mots dans la langue française* et la *Vie des Mots*. A mon humble avis, l'auteur n'a pas pris le soin de fondre suffisamment ces œuvres qui empiètent un peu l'une sur l'autre; la deuxième partie du traité, consacrée à la vie des mots, gagnerait à être unie intimement à la première. Mais ce n'est pas ici le lieu d'exposer cette idée; il me faudrait, pour cela, plus d'espace que je n'en ai à ma disposition. On remarquera tout particulièrement le quatrième volume, consacré à la syntaxe. Il y a dix ans, c'était une entreprise neuve, ou à peu près, que d'exposer systématiquement la généalogie des règles de la construction française. Depuis lors une foule d'études de détail ont agrandi nos connaissances dans ce domaine; M. Brunot et M. Etienne en ont donné des vues d'ensemble méritoires. Je crois que l'œuvre de M. A. Darmesteter, quoique plus ancienne dans sa rédaction que celles qui ont été publiées avant elle, n'a pas à redouter de leur paraître inférieure.

BARON FRANÇOIS BÉTHUNE.

DESCARTES. *Discours de la Méthode*, par l'abbé E. DURAND. Paris, Poussielgue, 1896, 140 pages.

L'auteur de ce petit volume ne s'est pas contenté d'éditer à

nouveau le *Discours de la Méthode*. En tête de son texte, il a donné une excellente biographie de Descartes et un substantiel résumé du *Discours*. Le texte lui-même est accompagné de notes qui développent et rectifient les idées de Descartes. Suit alors un choix très judicieux d'extraits des autres œuvres de ce philosophe. Enfin un exposé critique et une sommaire appréciation des doctrines cartésiennes terminent l'ouvrage.

C. LIÉGEAIS.

ET. CORNUT, S. J., *Les malfaiteurs littéraires*, nouvelle édition. Victor Retaux, Paris, 1897. Prix : 3.50 fr.

Qu'est-ce qu'un *écrivain immoral*?

Dans le sens habituel du mot, c'est celui qui cherche à allumer dans les âmes les passions brutales et provoque volontairement les sensations et les actes réprouvés par la loi morale ou, mieux encore, par le Décalogue. Personne, si l'on n'y apporte certaines précautions, n'échappe aux excitations malsaines, aux influences morbides de pareilles lectures. Il en résulte, surtout pour la jeunesse, des chutes irréparables, l'oblitération du sens moral et souvent la ruine de l'intelligence et les désordres physiques ou physiologiques.

Tout cela me paraît incontestable pour l'homme de bon sens et de bonne foi, quelles que soient ses croyances; et tout le monde avouera qu'il n'y a aucune exagération à qualifier ces écri-

vains notoirement immoraux de malfaiteurs littéraires.

Or, la littérature française contemporaine compte-t-elle des écrivains de ce genre ?

Hélas ! oui et ils sont nombreux : qui pourrait le nier ? C'est cette funeste engeance que le P. Cornut a pris à tâche de signaler à l'indignation de tous les honnêtes gens.

Sa tentative est-elle juste et louable en principe ? Sans aucun doute.

Seulement n'est-elle pas *outrée* ? ou plutôt l'impitoyable logique de l'écrivain ne l'a-t-elle pas amené à qualifier trop durement des hommes qui ne sont pas à l'abri de tout reproche, mais dont il semble reconnaître lui-même la sincérité et l'honnêteté ? La question est très délicate et nécessiterait une étude approfondie que ne comporte pas un simple compte rendu bibliographique. Soulignons ces réserves et tâchons de donner une idée succincte et impartiale de ce livre compact et très étudié.

L'auteur parcourt successivement les divers champs de la littérature : le journal, le roman, le théâtre, la poésie, la critique, la pédagogie, l'histoire, la philosophie et il poursuit son œuvre vengeresse avec une imperturbable fermeté.

A tout seigneur, tout honneur : son premier coup d'estoc est pour le *Figaro*, coup droit, en pleine poitrine. Puis, c'est le tour du *Gaulois*, du *Temps*, du *Gil Blas*,

de *l'Intransigeant*, de *la Lanterne*. Je ne suis l'abonné d'aucun de ces journaux ; mais, sans parler du *Figaro* « la honte de la presse contemporaine, a dit Mgr Freppel », je ne sais si l'anathème lancé sur le *Gaulois* serait ratifié par les autorités compétentes.

Passons au roman. Le P. Cornut prend rudement à partie Emile Zola, Guy de Maupassant, René Maizeroy, Catulle Mendès, Armand Silvestre, Paul Bourget, Jean Richepin, Gyp. Ici nous sommes vraiment au cœur du sujet ; tout ce chapitre, à peu de chose près, est marqué au coin du bon sens ; pour le style, il rappelle Louis Veuillot — c'est tout dire — le Veuillot des Librepenseurs et des Odeurs de Paris. Notons aussi qu'il n'y est fait mention ni d'Alph. Daudet, ni de Loti ni de plusieurs autres dont le nom vient naturellement à l'esprit : l'omission ne saurait être involontaire.

Notre censeur n'est pas moins véhément quand il aborde le théâtre. Après avoir témoigné quelque indulgence pour Labiche, il s'attaque résolument à Alexandre Dumas fils. Cet auteur dramatique « ... polit et maquignonne ses écrits avec une patiente adresse, pour leur faire donner tout ce qu'ils peuvent rendre de bruit et d'argent. Nul n'a plus systématiquement bravé les convenances en rôdant autour du mariage et de la famille. Son idéal est l'union libre, passagère comme le caprice charnel qui le

produit; c'est le divorce rendu facile et presque honorable » (page 140).

L'appréciation n'est guère plus favorable aux autres dramaturges en vogue depuis Scribe, Sardou (*Rabagas* excepté) et Pailleron jusqu'aux Goncourt (Germinie Lacerteux) en passant par Becque (*La Parisienne*) et Meilhac.

Viennent ensuite les poètes. L'avouerais-je? On éprouve je ne sais quel sentiment douloureux à lire sous ce titre déshonorant de malfaiteurs littéraires les portraits de Lamartine, de Musset et de Victor Hugo. Il convient d'ajouter que le critique les place « bien au-dessus de Baudelaire et de Béranger qui sont des poètes uniquement pervers. »

On parlera de sa gloire

Sous le chaume bien longtemps...

Voilà pourtant quelque chose qui n'est pas d'une perversité extrême!

François Coppée est plus heureux : son esprit bon enfant essentiellement parisien et gaulois lui a fait trouver grâce... une grâce relative. Mais Sully-Prudhomme ne s'en tire pas à si bon compte et sa muse philosophante est tout aussi antipathique au P. Cornut que l'*exotisme ennuyeux et monotone* de Leconte de Lisle. Les symbolistes, les décadents trouvent place aussi sur la sellette, mais ici la censure semble céder le pas à la curiosité : « ces poètes ne sont guère dangereux... puisqu'on ne les comprend pas ».

Mais venons aux critiques. Le

chapitre débute par une page de Veuillot, page aussi spirituelle que sensée sur le rôle du critique littéraire. N'était ce malencontreux titre de malfaiteurs littéraires qui s'étale désespérément à chaque page du volume, on lirait avec plaisir les intéressantes observations de l'auteur sur MM. Brunetière, Jules Lemaître, Émile Faguet, Anatole France. Enfin — car l'espace me manque — les derniers chapitres sont consacrés aux professeurs de l'Université de France, historiens, pédagogues, philosophes : l'écrivain religieux s'écarte décidément de la question littéraire proprement dite pour entrer dans le domaine politique et théologique. En résumé, le Père Cornut est un vigoureux polémiste de l'école des Veuillot et des Drumont, qui lutte courageusement contre vents et marées et qui mène la critique comme un général de cuirassiers lançant sa cavalerie sur les masses allemandes à Reichshoffen ou à Gravelotte. Quelle témérité! dira l'un. Quelle barbarie! dira l'autre. Quelle bravoure! dira un troisième. Il y a quelque bravoure, en effet, à foncer seul sur toute une armée, et, je le répète, si notre délicatesse peut s'offusquer de l'épithète de *malfaiteurs littéraires* appliquée parfois à des personnalités respectables, il faut avoir aussi la loyauté de le reconnaître : à son point de vue de prêtre et d'éducateur chrétien, l'auteur a fait preuve de clairvoyance et de logique en remon-

tant des effets visibles aux causes plus ou moins directes, plus ou moins conscientes de l'état moral

de la littérature actuelle en France.

J. FOIDART.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

Dr W. L. DE VREESE, *Een spel van sinne van Charon de helsche schippera* (1551), uitgegeven en toegelicht. Tweede druk. Antwerpen, L. dela Montagne, 1896. Prijs : 2.50 frs.

M. le Dr W. L. de Vreese a eu la bonne fortune de retrouver, à la bibliothèque de l'Université de Gand, le manuscrit dans lequel se retrouve le texte de la « moralité » (*spel van sinne*) *van Charon de helsche schippera*, et qu'on avait perdu il y a bientôt soixante ans. On ne connaît pas l'auteur de la pièce ; le texte que nous avons est une copie, faite en 1551 par un certain Reyer Gheurtz, très probablement pour la chambre de rhétorique « De Goudbloem » d'Anvers.

En voici le contenu. Charon a obtenu de Pluton un jour de congé pour aller faire une promenade sur la terre ; son ami Mercure lui sert de guide. Arrivés à la surface de notre planète, ils entassent plusieurs montagnes les unes sur les autres, pour embrasser d'un coup-d'œil le séjour des mortels. De cette hauteur, ils observent l'agitation fiévreuse et les vaines occupations des hommes, se communiquant les réflexions que fait naître l'aspect de ce tableau.

On reconnaît aussitôt le sujet traité par Lucien dans un de ses dialogues les plus spirituels : *Charon ou les observateurs*. Mais l'auteur inconnu de la moralité néerlandaise n'en a pas fait une imitation servile ; il n'a pris que les grands traits d'une partie du dialogue, et s'en est servi pour créer une œuvre originale, adaptée au public de son temps, aux exigences du théâtre de l'époque. C'est ainsi que, non seulement il a apporté des modifications essentielles dans la suite des faits décrits par Lucien, dans la conduite de nos deux héros ; il a encore introduit plus de variété et ajouté assez bien de son invention. Si, malgré tout cela, il n'a pas créé un chef-d'œuvre, du moins a-t-il produit une pièce qui l'emporte en valeur sur la majorité de nos « *spelen van sinne* ».

L'histoire du manuscrit ; la comparaison détaillée de l'œuvre de notre poète anonyme avec le dialogue de l'écrivain grec ; l'examen de la pièce néerlandaise, tant au point de vue du fond (composition, caractère des personnages, but de l'auteur, etc.) que de la forme (langue et style) : voilà autant de points traités avec compétence par le savant éditeur dans la première partie de sa publication (pp. 1-21). Suit alors

le texte, qui comprend 700 vers (pp. 22-47). Il est imprimé de la façon la plus soignée; toutes les corrections, aussi bien celles qui se trouvent déjà dans le manuscrit, que celles qu'introduit M. de Vreese, sont indiquées exactement; nous avons ici un vrai modèle d'édition critique. Enfin, des « annotations » très instructives sur la langue, dans lesquelles, comme le déclare l'auteur lui-même (p. 21), « on a essayé plutôt de fournir des matériaux pour l'histoire de certains mots et expressions, qu'une explication du texte » forment la troisième et dernière partie (pp. 49-68). Ces « annotations » prouvent une connaissance approfondie de la langue et de la littérature : on sent que l'éditeur se meut ici dans un milieu qui lui est familier depuis longtemps. Je m'étonne cependant qu'il ait ponctué au v. 286 *Siet, daer siet, nu...* il me semble que « la règle actuellement suivie en Belgique » demande plutôt *Siet daer, siet, nu...* etc. Au v. 403, on aurait pu ajouter que la construction « Ik heb het wonder, ik heb 's wonder » est aussi fréquente en Flandre (du moins dans la Flandre Occidentale) que « het geeft mij wonder, het heeft mij wonder » (Cfr. De Bo s. v. « wonder »). *Vagen* (v. 424) ne me semble pas être employé « uitsluitend in Zuid-Nederland »; à Anvers et à Louvain, par exemple, on entendra toujours *vegen*, dans toutes les acceptions, jamais « vagen »; dans les Flandres

c'est l'inverse, je crois. *Saucier* [ken] (v. 441) est encore constamment employé dans la Flandre Occidentale. *Wat vrijer* (v. 111) est peut-être « Wat fraeyer »; *Moy* (v. 430, etc.) se trouve déjà dans des textes belges du moyen âge (Cfr. p. e. *Belg. Mus.*, X, p. 119, v. 54).

Concluons. Cette édition, tant pour le soin extrême avec lequel elle est faite, que pour sa valeur scientifique, mérite d'être louée sans restriction. Bien que le *Spel van Charon de helse schippera* ne soit pas un texte à lire dans nos classes du collège ou de l'athénée, les professeurs de néerlandais le liront et l'étudieront avec fruit : ils y apprendront beaucoup de choses utiles.

C. LECOUTERE.

J. N. CHARLES et L. SCHMITZ,
Dictionnaire classique français-allemand et allemand-français.
I. Français-allemand. Paris, Delagrave 1897. Prix : 6,50.

La plus heureuse parmi les innovations qui distinguent ce dictionnaire est que toutes les diverses acceptions d'un mot sont accompagnées d'une traduction exacte ou d'explications équivalentes. Je copie un article : « Alure. s. f. 1. (der) Gang, sans pl., (die) Gangart (a. de cheval, de navire.) || (die) Richtung des Ganges (d'un filon, min.) || (die) Spur (trace); (die) Faehrte (piste du gibier, chasse.) || Fig. (die) Wendung (tournure); (das) Benehmen (conduite); (die)

Handlungsweise (manière d'agir); aeusseres Wesen (extérieur). — Reconnaître les a—s de qn., Jemandem auf die Spur kommen (ā, ö, avec sein.) » Cela aide évidemment beaucoup le chercheur et surtout l'élève inexpérimenté à mettre la main sur le terme juste.

Comme on le voit encore par l'exemple cité, le genre des substantifs est indiqué par l'article *der, die, das*, placé entre parenthèses. Cela vaut beaucoup mieux que les simples indications m., f., n.

Les voyelles radicales des verbes forts sont indiquées après chacun d'eux : *kommen* (ā, ö).

Le dictionnaire est très riche en proverbes et locutions. Il surpasse de beaucoup ses prédécesseurs. Un bon dictionnaire français-allemand pour nos classes faisant défaut, MM. Charles et Schmitt ont fait très utile besogne et je ne puis que recommander chaudement leur ouvrage à nos professeurs d'allemand. Ils ne seront plus obligés maintenant de recourir au grand et coûteux dictionnaire de Sachs-Vilatte, ni de mettre entre les mains de leurs élèves le *Hand- und Schulwoerterbuch* de Sachs, qui, quelque bon qu'il soit, convient pourtant mieux au jeune Allemand qu'au jeune Français ou Belge.

H BISCHOFF.

Gids voor de uitspraak der Engelsche taal, door M. E. BARENTZ. Gorinchem, J. Noorduy en zoon, 1896. 96 bdz. Prijs : fl 0 75.

Ceux qui sont chargés de l'enseignement de la langue anglaise savent combien est difficile et compliquée la question de la prononciation. On établit une quantité de règles dont le nombre varie un peu selon les grammairiens ; ce n'est d'ailleurs pas en cela que réside la grande difficulté. Ces règles n'englobent qu'une partie assez restreinte des mots. Ce sont les exceptions et les anomalies, extrêmement nombreuses et variées, qui rendent la tâche ardue, et un guide sûr et complet, comme le présent livre, est appelé à rendre de très grands services.

M. Barentz, bien connu en Hollande pour de nombreux ouvrages linguistiques sur l'anglais, a imaginé, pour exposer la prononciation des mots anglais, une méthode assez ingénieuse. Il n'enseigne pas seulement toutes les règles qu'il soit possible de fixer sous ce rapport ; mais il fait rentrer dans son plan, logiquement groupés sous la rubrique *exceptions, observations* etc., tous les mots, toutes les expressions qui présentent quelque caractère particulier. Son ouvrage constitue une étude très complète, avec une abondance de détails que nous n'avons encore trouvée nulle part ; c'est un exposé méthodique et suffisamment clair, avec un souci vraiment remarquable des moindres particularités, ce qui est beaucoup dire quand il s'agit d'une matière aussi confuse et aussi variée. Tous les mots cités — et ils sont nombreux — sont

traduits en néerlandais, et la prononciation en est indiquée au moyen d'un certain nombre de signes conventionnels.

Le livre comprend quatre grandes subdivisions. La première traite des voyelles, des consonnes et des diphtongues au point de vue de la prononciation. C'est la partie la plus importante et la plus méritoire. Elle est conçue sur un plan tout à fait original, permettant d'envisager assez aisément les divers cas de prononciation, avec les exceptions et les observations de toute nature qui s'y rattachent. — La deuxième partie s'occupe des voyelles et des consonnes considérées comme sons ; elle montre les diverses manières dont un même son peut être représenté. C'est en réalité un complément de la première partie. — La troisième envisage les règles relatives à la prononciation des désinences, à l'accent tonique, à la composition

des mots etc. avec une liste alphabétique des termes dont la prononciation ou l'accentuation offre quelque particularité. — La quatrième partie contient des listes de mots qu'il sera assez utile de consulter : ce sont d'abord les mots qui se prononcent de la même façon, mais qui s'écrivent différemment ; ensuite, ceux dont la prononciation est presque identique. ceux que l'on est exposé à confondre, etc. — Enfin, comme supplément, des morceaux de lecture en prose et en vers, et, en regard, le même texte avec la prononciation figurée au moyen des signes adoptés par l'auteur dans son livre.

Cet ouvrage peut servir en quelque sorte de vade-mecum à tous ceux qui enseignent ou étudient la langue anglaise. C'est, du reste, ce que nous connaissons de plus complet et en même temps de plus pratique dans ce genre.

FÉLIX WAGNER.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

La fin de Luther d'après les dernières recherches historiques, par L. B. LORRENZ, 3^e édition revue et considérablement augmentée. Paris, Retaux, Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-12, de XII-210 pages. Prix : 3.50 fr.

Le débat relatif à la mort de Luther remonte à une brochure du Dr Majunke, publiée en 1889, et où l'on cherchait à établir que

le père du protestantisme avait mis fin à ses jours par le suicide. Cette thèse à sensation, combattue et défendue avec le même acharnement de part et d'autre, a donné naissance à une multitude de brochures. Celle que nous présentons au lecteur a popularisé les vues de Majunke dans les pays de langue française, où elle est parvenue rapidement à sa troisième édition.

Que faut-il en penser ?

Nous avons, sur les derniers instants de Luther, trois témoignages principaux.

Le premier est celui de ses disciples et amis intimes ; il a été consigné par écrit le jour même de la mort, dans une lettre à l'électeur de Saxe et dans plusieurs autres documents, et il constitue en quelque sorte la version officielle. D'après eux, Luther, qui venait encore de souper gaiement en leur compagnie, s'est épuisé peu après d'une oppression de poitrine à laquelle il succomba vers la fin de la nuit, en présence de plusieurs témoins, non sans les avoir édifiés par des paroles pleines de piété et de confiance en Dieu.

Le second témoignage est celui d'un bourgeois catholique d'Eisleben, qui paraît bien devoir être identifié avec le pharmacien appelé auprès du lit de mort de Luther. D'après ce témoignage, le pharmacien, vers trois heures du matin, fut chargé d'administrer au docteur un clystère qui ne produisit pas d'effet, parce qu'on n'avait plus entre les mains qu'un cadavre. Le pharmacien ajoute que les médecins qui avaient été appelés avant lui n'avaient déjà plus trouvé le pouls de Luther, c'est-à-dire que celui-ci était mort avant qu'ils fussent arrivés. Ce témoignage a été reproduit en 1549 dans le livre du théologien catholique Cochlaeus, trois ans après l'événement.

Le troisième témoignage, enfin, se présente dans des circonstances

dont il convient de dire un mot. Il est publié pour la première fois en 1606 dans les *Praescriptiones* du Franciscain Sedulius, après qu'il a été invoqué d'abord, en termes ambigus, dans le *De signis ecclesiae* de Thomas Dozio en 1593. Ces deux auteurs sont d'accord pour l'attribuer à Martin Rudt-felt, qui avait été le domestique de Luther, et qui plus tard, s'étant converti au catholicisme, aurait déclaré obéir à sa conscience en avouant la vérité. Selon lui, Luther avait bu la veille avec tant d'excès qu'il avait dû l'em-mener coucher. Le lendemain, étant allé dans sa chambre pour l'aider à s'habiller, il l'aurait trouvé pendu au bois de son lit.

M. Lorrenz, à la suite de M. Majunke, défend cette dernière version. Elle est hautement invraisemblable, et rien ne serait plus facile que de montrer les vices de méthode et les erreurs de raisonnement dans lesquels tombe l'auteur en essayant de l'accréditer. Bien que la lumière soit loin d'être faite complètement sur la provenance du témoignage et sur l'identité du témoin, je suis convaincu que des recherches ultérieures ne feront que confirmer l'un des deux termes de ce dilemme : ou bien le témoignage est apocryphe, ou bien le témoin est un faux témoin.

Cela veut-il dire qu'il faille adopter entièrement la version officielle ? En aucune manière, et j'accorde volontiers à M. Lorrenz qu'elle contient de notables traces

de supposition. La tendance s'y trahit à chaque ligne, et le héros y meurt trop conformément au programme. La valeur morale des témoins, le langage mis dans la bouche du mourant, ainsi que plusieurs choquantes contradictions internes et externes, rendent cette version justement suspecte. Ce qui semble vrai, c'est que, comme cela résulte d'ailleurs des déclarations sincères et désintéressées du pharmacien, Luther fut trouvé mort dans son lit. C'était une fin à laquelle ne purent se résigner ni ses amis ni ses adversaires, et de là deux récits opposés, mais également altérés, dont l'un le fait mourir en saint, et l'autre en damné. M. Lorrenz, qui défend avec vigueur ce dernier point de vue, a dans tous les cas le mérite d'avoir mis ses lecteurs en état de se prononcer eux-mêmes, en leur communiquant, dans l'appendice de son livre, l'argumentation très serrée par laquelle M. l'abbé Paulus a fait justice de ce que l'on peut appeler la *légende du suicide*.

GODEFROID KURTH.

HENRI PIRENNE, *Le livre de l'abbé Guillaume de Rychel* (1249-1272). *Polyptyque et Comptes de l'abbaye de Saint-Trond au milieu du XIII^e siècle*. In-8° de LX-440 pages. Bruxelles, Hayez, 1896.

Le « Livre de l'abbé Guillaume I de Saint-Trond » est d'une importance capitale. « C'est, dit M. Pirenne, la réorganisation de l'un des plus beaux domaines

monastiques belges qui en constitue le sujet, et à ce titre, il forme sans doute une contribution précieuse à la connaissance de l'un des épisodes les plus importants et les plus instructifs de notre histoire économique. »

Les circonstances qui ont provoqué la confection de ce livre, et le but visé par l'auteur, l'abbé Guillaume, font que sa nature est singulièrement complexe, de sorte que nous y trouvons des renseignements divers consignés sans aucun ordre. Ce n'est pas un terrier qu'a voulu faire l'abbé Guillaume : son « manuscrit présente, pêle-mêle avec des états de biens, des comptes et des annotations de toute sorte ».

A côté de l'énumération des différents corps échevinaux, on trouve mentionnés les divers offices de l'abbaye, les possessions, les revenus du monastère, et les rentes que celui-ci devait payer pour certaines terres ou pour les fonctions remplies par ses agents. Tantôt c'est un véritable état des recettes et des dépenses, tantôt c'est un tableau de la vie agricole, où l'on voit d'un même coup d'œil le maître et ses intendants, avec les fermiers, les domestiques, les terres et le bétail.

Par sa destination, le « Livre de l'abbé Guillaume » n'était qu'un état de la situation momentanée du monastère au point de vue matériel, état montrant clairement les maux dont souffrait la communauté. Il est cependant

pour nous d'une utilité générale. En effet, l'organisation religieuse nous apparaît dans les tableaux des églises où l'abbé nomme des desservants, et des églises dont il est le patron. Les institutions politiques et administratives sont mises sous nos yeux avec les prévôts, les intendants, en un mot, avec les officiers de l'abbaye; nous découvrons le rôle des échevins, des avoués, spécialement dans l'exercice de la justice. L'économie enfin, du moins l'économie agricole, nous apparaît d'une façon concrète et vivante. L'organisation rurale, l'administration, l'exploitation des terres du monastère, les revenus, les redevances, le relevé du bétail, tout nous est présenté dans des faits et dans des chiffres. D'autre part, des renseignements sur les différents métiers exercés à cette époque, sur la façon de s'habiller et de se nourrir, sont disséminés çà et là dans l'œuvre de l'abbé de Saint-Trond.

On voit quel trésor un tel livre constitue pour les travailleurs, d'autant plus que les documents de ce genre sont rares. L'édition qu'en a donnée M. Pirenne, en rend l'étude facile. Dans une introduction de LX pages, M. Pirenne nous parle d'abord de l'auteur du manuscrit, l'abbé Guillaume de Ryckel. Celui-ci, après avoir été chapelain du roi des Romains, Guillaume de Hollande, fut abbé de Saint-Trond, et, par son activité remarquable, il parvint à rendre à son monas-

tère un peu de la splendeur qu'il avait autrefois.

Après l'auteur, vient le manuscrit, dont M. Pirenne nous donne la description, et l'exposé de son contenu ainsi que de sa nature et des circonstances qui lui donnent un caractère particulier.

Enfin, la dernière partie de l'introduction comprend des notions explicatives sur divers genres de renseignements contenus dans le « Livre » ainsi qu'un exposé des monnaies et des mesures courantes à cette époque.

Quant au texte, dont la lecture était singulièrement malaisée, comme on peut en juger par la phototypie insérée au commencement de l'édition, il est publié d'après les règles de la critique la plus rigoureuse. Les notes sont de deux sortes : les unes, en italique, concernent les difficultés paléographiques, les autres sont des réductions de dates et des identifications de noms propres. A ce dernier point de vue, l'auteur a été sobre cependant, car il a donné à ce sujet d'amples détails dans l'introduction. De plus, l'auteur donne à la fin de son édition deux tables. Or, la première est une liste alphabétique fort soignée des noms de personnes et des noms de lieux. Quant à la seconde de ces tables, c'est un glossaire, une liste alphabétique des noms de choses, avec des explications pour les termes techniques, et des commentaires pour les mots en langue vulgaire. Il faut aussi signaler la carte

du domaine de Saint-Trond au XIII^e siècle, où sont indiquées toutes les possessions de ce monastère.

Tout est donc réuni dans cette publication pour rendre le travail facile et utile.

CONST. LECLÈRE.

5. PÉDAGOGIE ET MÉTHODOLOGIE.

Les classiques comparés et le R. P. Verest, par l'abbé GUILLAUME. Bruxelles, Société belge de librairie, Paris, Vic et Amat. 1 vol. de 90 pages.

On se rappelle que le R. P. Verest a consacré une bonne centaine de pages de sa *Question des Humanités* à M. le doyen Guillaume. L'attaque était vive. Voici la riposte, qui n'est pas moins vigoureuse. La nouvelle brochure de M. Guillaume est écrite de cette plume alerte que l'on connaît et avec une chaleur qui nous entraîne.

L'auteur s'applique d'abord à montrer que le système du P. Verest n'est rien moins qu'*illogique, impraticable et désastreux*.

Après l'attaque, la défense. M. Guillaume, accusé de conspirer contre la grammaire au profit de la littérature, fait à l'une et à l'autre sa part et cette part nous paraît équitable. Elle est assez conforme du reste aux instructions données par le Ministère de l'Instruction publique dans ces dernières années et qu'on pourra lire en partie dans le livre du P. Verest (p. 373).

Le chapitre intitulé : *Esthétique chrétienne* contient, à notre avis, beaucoup de bonnes idées,

mais appelle quelques réserves. Qu'il y ait, en littérature, comme dans les arts, un idéal chrétien et une esthétique chrétienne, différents de l'art païen et de l'esthétique païenne : c'est une proposition qui n'a pas besoin de démonstration. Qu'en littérature, comme ailleurs, il faille pénétrer la jeunesse de l'idéal chrétien et non de l'idéal païen, cela n'est pas moins évident. Dans les paragraphes intitulés : *Clarté et précision des deux langues latines; idéals, principes et procédés des deux littératures; élégance, pureté et correction des deux styles*, il y a plus à louer qu'à critiquer. Pourtant nous ne sommes pas entièrement d'accord avec M. Guillaume sur les procédés, l'élégance et la correction de ce qu'il appelle style païen et style chrétien. Pour lui, style païen et langue païenne sont synonymes de style périodique et de langue synthétique; style chrétien et langue chrétienne sont la même chose que style coupé et langue analytique. A ce compte Bossuet est païen, Sénèque et Pline le Jeune sont près d'être chrétiens. Cette différence ne tient pas à la religion ni à l'idéal, mais au temps. Les païens contemporains des Pères employaient aussi le style coupé et la langue

analytique. Tous les écrivains du ^{iv}^e siècle avaient les mêmes principes en matière de pureté et de correction : les païens ne respectaient pas plus la grammaire classique et le dictionnaire que les Pères. Tout au plus peut-on dire que ceux-ci avaient une raison de plus d'agir ainsi : le désir de se faire entendre de tous et le besoin d'exprimer des idées nouvelles. Nous pensons que M. Guillaume ferait sagement d'abandonner une terminologie équivoque qui peut faire du tort à ses idées.

Ce que M. Guillaume dit du *Fétichisme de l'antiquité* et de la *gymnastique intellectuelle* nous paraît marqué au coin du bon sens, mais nous ne pouvons entrer dans le détail.

Après toutes ces discussions, quel est le résultat pratique ? On sera étonné, mais M. Guillaume constate que le P. Verest et lui sont d'accord sur les points essentiels, à savoir que l'étude des auteurs chrétiens est nécessaire, que le système de comparaison est excellent, que les études littéraires doivent être commencées dans les classes de grammaire. « Le reste, dit-il, n'est qu'une question de détail. » Mais le reste, c'est la question de la mesure, et ici la divergence reste grande.

M. Guillaume termine par un exposé motivé de son programme. Nous voudrions le reproduire, mais on le lira, car il mettra fin à des malentendus. En voici les points principaux, abstraction faite des motifs :

1. Maintien des humanités *littéraires*.

2. Maintien des humanités *gréco-latines*, sans exclure les langues *modernes*. Il en donne deux raisons dont la seconde au moins est excellente.

3. Nécessité de l'étude des auteurs païens.

4. Nécessité de l'étude des auteurs chrétiens (il n'y a pas moins de sept motifs).

5. Les auteurs païens et chrétiens doivent être *en nombre égal* et il sera utile de *comparer* les uns aux autres.

6. Dans les classes inférieures il faut faire une part à la littérature, de même que dans les classes supérieures on ne peut négliger la grammaire. Les règles principales de la grammaire doivent être étudiées théoriquement ; le reste sera appris pratiquement dans la lecture des auteurs, qui doit occuper une place plus grande. Les exercices littéraires qui conviennent aux classes inférieures, sont : lecture en classe et à domicile, petites rédactions faites par écrit et de vive voix, petites critiques littéraires. Nous pensons que tout ce paragraphe est conçu dans l'esprit des programmes officiels, et que toutes ces idées sont appliquées dans les athénées.

7. L'enseignement littéraire doit se garder de juger tous les auteurs, anciens et modernes, d'après les règles étroites et conventionnelles d'Aristote et de Boileau. Tous les professeurs de

littérature seront de cet avis : depuis longtemps le règne de Boileau est fini, croyons-nous.

M. Guillaume a cru devoir se défendre, et sa défense mérite d'être lue. Nous pensons toutefois que toutes ces polémiques sont stériles et qu'il fera plus pour sa cause en hâtant la publication de ses *Classiques comparés*.

J. P. WALTZING.

Guide pratique d'Analyse littéraire, 3^e édition; méthode raisonnée avec applications et exercices gradués, par P. MONET, Bruges, librairie De Reyghere, 1897. Prix : 1 fr. 25.

Dégager les études littéraires des formules pâles et compassées, stimuler la personnalité, bannir l'admiration convenue, l'éloge stéréotypé, réclamer une appréciation, ou, si l'on veut, une impression sincère — même fausse — sur les œuvres expliquées, il n'est pas de procédé plus propre à former le jugement, épurer le goût, gouverner la sensibilité.

Prenant au rebours un mot de M. Lanson, nous dirions volontiers qu'en outre « la manière de bien penser sur les ouvrages de l'esprit » est, par excellence, le chemin qui conduit à l'art d'écrire. C'est pour généraliser ces tendances salutaires que le gouvernement a voulu consacrer de son autorité l'effort littéraire qui, depuis plusieurs années, marque une rénovation dans notre enseignement moyen. Or, le livre qui répond à ces aspirations, le livre nécessaire, le voici.

Bien qu'à sa troisième édition, il est nouveau, peut-on dire, sinon par l'idée et le plan, du moins par les développements. En tête des chapitres, des épigraphes riches de sens, fixant, en une forme lapidaire frappante, le précepte fondamental, l'idée lumineuse qui doit éclairer la critique; à la fin, des applications simples et nettes, et, pour terminer l'ouvrage, une série de douze exercices gradués, tel est l'appoint de l'édition nouvelle.

L'élève ne trouvera pas ici, pour charmer l'indolence de son esprit ou le paralyser tout à fait, ces modèles d'analyses rédigées dont il ne manquerait pas de plagier jusqu'au style. Non : c'est — sur la Narration (Fable, Allégorie), la Description (Portrait), le Discours, la Lettre, le Drame, l'Ode, l'Élégie, la Satire — un « questionnaire » intéressant, suggestif, socratique, appelant l'idée, la faisant naître sans l'indiquer et — selon une heureuse image — « battant en quelque sorte les buissons autour du sujet pour faire lever dans les esprits des idées et des sentiments qui s'y rapportent. »

Le jeune écrivain a réuni les matériaux d'une analyse littéraire; on laisse à son initiative le choix, la disposition, l'élocution.

Et voilà le grand mérite du *Guide pratique*.

Guide pratique ! Le mot éveille dans nos mémoires des souvenirs de moyens mécaniques, d'artifices, de ficelles, de recettes desti-

nées à faire sortir — quand même — des réponses banales, incolores, ineptes.

Ici, rien de pareil. L'auteur, avec un sens pédagogique remarquable, s'est obligé — parfois même aux dépens de la phrase — à une habile réserve. Sa concision est, dans une juste mesure, l'aiguillon de la réflexion hésitante. Nous ajouterons que le questionnaire contient les éléments d'une critique saine, impartiale et complète.

Un regret pourtant : l'auteur fait de ci de là une allusion trop discrète à l'intérêt que peut offrir la comparaison de deux écrivains traitant un même sujet. Un chapitre sur *l'analyse littéraire comparée* n'avait-il pas sa place marquée — place d'honneur, peut-être — en un tel livre ? On en sait l'utilité, dans les classes latines surtout, où l'occasion n'en est pas rare. Car il est entendu, n'est-ce pas, que l'enseignement des langues anciennes, lui aussi, est sorti « de l'ornière de la banalité et de la routine » ? Esprit philologique et esprit littéraire n'ont-ils pas cessé d'être « frères ennemis » ?

Dans une prochaine édition — très prochaine, c'est facile à prédire — M. Monet, vous verrez, complétera son livre qui marque une étape. Peut-être trouvera-t-il aussi à élaguer et à réduire. Devrait-on chercher longtemps pour justifier une impression parfois assez vive de superfétations dans le questionnaire ?

Après un regret, un espoir. La

nouvelle édition du *Guide pratique* est-elle approuvée par le conseil de perfectionnement ? Pourra-t-elle l'être à temps voulu ? Sinon, ne serait-ce pas le cas de faire une exception, pour éviter un retard d'une année.

Le *Guide pratique* de M. Monet est couvert d'éloges unanimes. Si le gouvernement le dispensait provisoirement de l'approbation du conseil, ce serait, du reste, un moyen de faire comprendre au corps professoral qu'on entend se départir d'une rigueur draconienne pour l'inscription au programme de livres nouveaux d'une *utilité incontestée*. La circonstance ne pourrait être plus favorable et — nous l'affirmons à bon scient — nos jeunes gens seraient les premiers à s'en féliciter.

LUCIEN MOLITOR.

Exercices de style et de composition française. Modèles, sujets traités, plans détaillés, directions et conseils, par M. RAUBER, professeur d'école primaire supérieure. Paris, Fernand Nathan, 1897, 1 vol. cart., 450 pp.

« Nous nous sommes proposé, dit l'auteur, dans sa préface, d'aider les maîtres dans la partie de leur tâche scolaire, peut-être la plus difficile, et qui est incontestablement celle qui absorbe le plus de temps : l'enseignement de la langue et de la composition. » Ce but a été parfaitement atteint. L'ouvrage, en effet, renferme des modèles, des sujets traités, des plans détaillés de

morceaux divers : il n'en faut pas davantage à un maître habile pour trouver le chemin qui conduit au Parnasse.

Cet ouvrage est divisé en séries. La première roule sur le style et constitue une excellente étude sur la propriété de l'expression, sur la pureté ou correction, si rare aujourd'hui. La deuxième, relative à l'invention, est un examen du plan et du raisonnement. La troisième traite des différents genres de composition : elle est naturellement la plus étendue, puisqu'elle renferme des narrations, des descriptions pittoresques ou techniques, des portraits, enfin des lettres d'affaires, d'amitié et d'obligation. La quatrième série comprend des dissertations, des exercices d'élocution, des analyses littéraires et de la cri-

tique dramatique. La cinquième série est consacrée au discours et à la versification.

On voit que la mine est riche ; on peut y puiser largement. Nous aurions désiré y trouver des extraits de Barbey d'Aurevilly, de L. Veuillot, en un mot d'écrivains croyants dont le mérite n'est pas contesté. Évidemment tous les morceaux ne sont pas analysés : c'eût été supprimer le rôle du professeur ; mais, dans chaque genre, un assez grand nombre de travaux sont admirablement disséqués et peuvent servir de type général.

Dans ces conditions, avions-nous tort d'affirmer que M. Rauber avait parfaitement atteint son but, savoir : faciliter la tâche du maître ?

J. FLEURIAUX.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

PRÉPARATION D'UN DEVOIR FRANÇAIS EN 4^e.

par H. GÉRARDY, professeur au Séminaire de Saint-Trond (1).

ATTILA ET LE POÈTE MARULLUS.

Canevas. — Marullus, lisant un poème devant Attila, *ose comparer* le conquérant à Dieu. | Attila s'indignant, *ordonne* de brûler Marullus et son poème. | Quand le bûcher va être allumé, Attila *pardonne* au poète.

PRÉPARATION.

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES.

1. A quel genre appartient ce sujet?... — C'est une narration.
2. Qu'est-ce que la narration? (Récit d'un fait historique ou fabuleux.)
3. De quel fait s'agit-il ici?
4. Quelle espèce de narration avons nous donc?

DIVISION DU MORCEAU.

1. Soulignez les verbes à un mode personnel.
2. Combien de parties aura la narration?
3. Séparez, dans le canevas, chaque partie par un trait.
4. Résumez la 1^{re} partie. (Lecture de Marullus.)
5. Résumez la 2^e partie. (Sentence d'Attila.)
6. Résumez la 3^e partie. (Attila pardonne.)

INTRODUCTION.

Au moyen de questions et de réponses, je *suggère* quelques détails nécessaires pour comprendre l'histoire. Voici quelques questions à poser (2) :

1. Où se passe le fait?
2. Quand? — A quelle occasion?
3. Quels sont les principaux personnages?
 - a) Attila : Que fait-il là?
 - b) Marullus : Que vient-il faire?

(1) Si nous avons donné ce devoir — quoique assez simple — pour la 4^e, c'est qu'il s'agit de l'étude d'un sentiment et de ses manifestations. Les sujets de ce genre sont réservés à la 4^e et à la 3^e.

(2) Pour les réponses, voir plus loin le sujet traité.

Remarque. — Faut-il faire les portraits des deux personnages? — Non, Attila est connu, et Marullus est ou trop peu important ou trop peu connu.

PREMIÈRE PARTIE.

1. Comment avez-vous résumé la 1^{re} partie? (Lecture de Marullus.) Nous aurons donc à reconstituer la scène de la lecture. Tâchons de trouver quelques détails.

2. Où a lieu cette fête?

3. L'assistance est-elle nombreuse?

4. Distinguons-y quelques groupes :

a) D'abord Attila, entouré de ses officiers;

b) Les magistrats de la ville;

c) Les habitants (surtout les principaux); } leurs actions :

d) Les soldats d'Attila; } ils applaudissent.

5. Cherchons des détails sur la scène elle-même. De qui parlerons-nous d'abord? (Du lecteur.)

6. Un autre détail? (Manière de lire : emphase.)

7. Ce qu'il dit? (Faire comprendre qu'il vaut mieux employer le discours direct, faire une citation facile à composer.)

8. Pour arriver à la 2^e partie, faire citer les paroles qui exciteront la colère d'Attila.

9. En dessous du canevas, je porte au tableau le plan de l'introduction et de la 1^{re} partie. (Voir plus bas.)

DEUXIÈME PARTIE.

1. Quelle est la 2^e partie? (Voir le canevas.)

2. Donnez en les verbes? (S'indignant — ordonne de brûler.)

3. Subdivisons la 2^e partie. Résumez le 1^{er} point : indignation d'Attila.

4. Résumez le 2^e point : sentence d'Attila.

5. Cherchons des détails pour le 1^{er} point. Qu'avons-nous à décrire ici? (Un sentiment, l'indignation.)

6. Où naît d'abord ce sentiment? (Dans l'âme.)

7. Quel autre sentiment s'ajoute à l'indignation d'Attila? (Mépris, pour ce vil flatteur.)

8. L'indignation d'Attila reste-t-elle concentrée en son âme? (Non, elle se manifeste extérieurement.)

9. Comment se manifeste-t-elle à l'extérieur? Où peut-on lire cette indignation? (A certains signes de colère sur le front... les sourcils qui se froncent...)

10. A quoi reconnaît-on encore cette indignation? (Aux paroles d'Attila.)

11. Que fait Attila en entendant Marullus? (Il l'arrête, l'interrompt.)

— Détail naturel un peu difficile à faire trouver : croyant avoir mal entendu. Attila fait répéter les paroles de Marullus. Celui-ci se méprend et répète avec satisfaction.)

12. Que fait alors Attila ? (Il se lève indigné.)

Cherchons des détails pour le 2^e point : sentence d'Attila.

1. Comment rapporterons-nous les paroles d'Attila ? (Discours direct.)

2. Quel tour donnerons-nous à ces paroles pour mieux peindre le sentiment ? (Exclamation.)

3. Attila fera-t-il un long discours ? (Non, il s'exprimera en un ordre bref, précis et tranchant.)

4. Quel détail suivra le prononcé de la sentence ? (Effet produit.)

5. Sur qui se produit cet effet ? (Sur tous ceux qui entendent cette sentence.)

6. Comment développer cette dernière idée ? (En distinguant plusieurs groupes dans l'assistance.)

7. Divisez donc cette dernière idée.

Effet produit : a) sur la foule,

b) sur Marullus,

c) sur les soldats d'Attila.

8. Quel est l'effet produit sur la foule ? (Surprise.)

9. Quel est l'effet produit sur Marullus ? (Terreur extrême, peinte par sa pâleur, ses tremblements...)

10. Quel est l'effet produit sur les soldats d'Attila ? (Obéissance sauvage, joie cruelle.)

11. Pourquoi laissons-nous ce point (effet produit sur les soldats) comme dernière idée de la 2^e partie ? (Parce que ce point amène comme transition la 3^e partie, où nous verrons les soldats s'apprêter à exécuter l'ordre d'Attila.)

12. Je porte au tableau le plan de la 2^e partie. (Voir plus bas.)

TROISIÈME PARTIE.

1. Lisez la dernière phrase du canevas.

2. Combien de verbes soulignez-vous ?

3. Subdivisez cette 3^e partie.

a) Apprêts du bûcher.

b) Grâce accordée.

4. Cherchons quelques idées pour le 1^{er} point.

a) Qui apprête ? (Les soldats)

b) Comment ? (Les uns vont chercher du bois, d'autres des torches.)

c) Où ? (Au milieu de l'arène.)

d) On amène le poète : décrire en quelques mots son attitude.

5. Passons au développement du second point : grâce accordée par Attila. — Que devons-nous décrire d'abord ? (L'attitude d'Attila que tout le monde regarde.)

6. Qu'indiquer en premier lieu ? (Les paroles d'Attila.)

7. Quels détails mentionner pour finir ? (L'attitude de la foule qui applaudit, et celle de Marullus facile à deviner et à décrire.)

8. En quoi consiste la punition du poète ? (Elle consiste dans la terreur qu'il a ressentie en voyant Attila prêt à faire exécuter sa sentence.)

9. Est-il nécessaire d'exprimer cette réflexion finale ? — (On peut l'omettre, le lecteur la formulera facilement.)

10. Mettons donc au tableau le plan détaillé de la 3^e partie. (Voir plus bas.)

Les élèves, à ce moment-ci, prennent dans leur cahier le plan détaillé qui se trouve au tableau.

On peut aussi préparer l'*élocution* par quelques questions de ce genre :

1. Quel sera le ton général du morceau ? (Grave et sérieux ; car il s'agit d'une leçon morale relevée.)

2. Quelle qualité de style peut-on surtout soigner dans ce devoir ? (La variété.) — Quelques conseils seront peut-être ici nécessaires.

3. Donnez 1^o quelques expressions pour désigner

a) Attila (le conquérant, le fléau de Dieu, le roi des Huns...)

b) Marullus (le poète, le déclamateur, le flatteur...)

2^o Quelques adjectifs pour qualifier

a) Attila (le sombre, le farouche, le sauvage...)

b) Marullus (le vil, le malheureux, l'infortuné, le pauvre...)

ATTILA ET LE POÈTE MARULLUS (Plan détaillé).

Introduction. — Où ? — quand ? (occasion) — personnages principaux.

I. Lecture	{	1. Où ? (description courte).
		2. Assistance (groupes différents).
		3. La lecture : { le lecteur, ce qu'il dit, passage qui irrite.

II. Sentence	{	1. Colère d'Attila :	{	mépris,
				signes — paroles — actes.
		2. Sentence :	{	a) motif,
				b) prononcé,
		c) effet	{	sur la foule, sur Marullus, sur les Huns.

- | | | | |
|------------|---|------------------------|----------------------------------|
| III. Grâce | { | 1. Apprêts du bûcher : | a) qui apprête, |
| | | | b) ce qu'on apprête, |
| | | | c) où, |
| | | | d) on amène le poète (portrait). |
| | { | 2. Grâce accordées : | a) attitude d'Attila, |
| | | | b) ses paroles, |
| | | | c) attitude de la foule, |
| | | | d) attitude du poète. |

Voici, en guise de corrigé ou de modèle très propre à fournir des idées, un morceau d'Amédée Thierry sur ce sujet.

DÉVELOPPEMENT.

On raconte qu'au temps où les Huns occupaient Padoue, après le renversement d'Aquilée, un certain poète, nommé Marullus, accourut du fond de la Calabre avec un poème latin composé à la gloire d'Attila. Il sollicita et obtint la faveur de le réciter devant lui. Ravis d'une circonstance qui leur permettait de fêter dignement leur hôte, les magistrats padouans préparèrent un grand spectacle où furent conviés tous les personnages notables et lettrés de la haute Italie.

Déjà la foule encombrait les gradins de l'amphithéâtre, et Marullus commençait à déclamer ses vers au bruit des applaudissements, quand le front du barbare se rembrunit tout à coup. Le poète, suivant l'usage de ses pareils, attribuant à son héros une origine céleste, l'interpellait comme s'il eût été un dieu.

« Qu'est-ce à dire ? s'écria Attila tout hors de lui. Comparer un homme mortel aux dieux immortels ! C'est une impiété dont je ne me rendrai pas complice. » Et il ordonne que, sans désespérer, on brûle, au milieu de l'amphithéâtre, le mauvais poète et ses mauvais vers.

Qu'on se représente le désarroi de la fête, la surprise des spectateurs qui n'osent remuer et voudraient être bien loin, les soldats huns chargés de brassées de bois qu'ils amoncellent dans l'arène, puis le poète Marullus, pieds et poings liés, sur le bûcher à côté de son malencontreux poème. Déjà les apprêts étaient terminés, et l'on approchait du bûcher les torches enflammées, lorsque Attila fit un signe : « C'est assez, dit-il ; j'ai voulu donner une leçon à un flatteur ; maintenant n'effrayons point les poètes véridiques qui voudraient célébrer nos louanges. »

UNE LEÇON DE RÉPÉTITION

SUR LE « PRO MURENA »,

par V. GÉRARD, professeur au Collège de Belle-Vue, à Dinant.

Les répétitions sont « l'âme de l'enseignement ». Mais elles sont par elles-mêmes peu intéressantes. Un bon moyen de remédier à cet inconvénient, c'est d'en varier la forme. On recherchera, par exemple, dans un certain nombre de pages d'un historien latin, tous les renseignements qui concernent l'organisation militaire des Romains; une autre fois, on fera le relevé des applications d'une ou de plusieurs règles de grammaire; après la lecture d'un plaidoyer, on recueillera les renseignements biographiques qu'il contient sur l'accusé, ou bien on réunira les éléments d'une critique littéraire. Ce dernier mode de récapitulation pourra servir de leçon finale.

On a lu, par exemple, le *Pro Murena*. Rien de plus facile que d'imposer aux élèves un jugement tout fait. Mais à quoi bon? Cela n'exerce pas le goût, ne développe pas la faculté critique. Il faut que les élèves trouvent eux-mêmes, sous la direction du maître, tous les éléments d'une appréciation raisonnée.

Nous essayons de donner ici le plan de cette leçon.

Les élèves ont dû s'y préparer en relisant rapidement le discours en entier. Ils sont censés en comprendre le texte et en avoir le plan présent à la pensée.

On commencera par leur indiquer la marche à suivre. On ajoutera quelques mots sur l'importance et sur l'utilité de l'exercice : s'ils en comprennent bien le but et la méthode, ils s'y appliqueront avec plus de zèle.

Cette introduction terminée, je reprends le texte à la première page et par des questions posées à différents élèves, à tous autant que possible, je fais indiquer, en suivant le plan, l'idée fondamentale de chacune des parties du discours et de leurs principales subdivisions. En même temps, je fais noter le ton employé par l'orateur dans chacun de ces développements.

Exemple. *Exorde* : « Quelle est l'idée générale de l'exorde, M. A. ? » — « Dans l'exorde, Cicéron adresse une prière aux dieux et une aux juges en faveur de son client. » — « A quel genre d'exorde, celui-ci appartient-il, M. B. ? » — Il tient le milieu entre l'exorde simple et l'exorde pompeux. » — « Il vous sera facile maintenant d'en indiquer le ton, M. C. » — « Le ton est calme, avec une légère nuance d'émotion due au sentiment de l'importance de la cause et à la solennité des circonstances. »

Autre exemple. *Confirmation* : Troisième Partie : « Quelle est l'idée fondamentale de l'introduction, M. D. ? » — « L'orateur déplore

l'infortune de Muréna, après avoir..., etc. » — « Quel en est le ton ? » — « Le ton est pathétique. » — « Qu'est-ce que Cicéron répond à Postumus, M. X. ? » — « ... Ton ironique. »

Il y a ici deux précautions à prendre : 1° Varier la forme des questions ; il faudra même, une fois la méthode bien saisie, éviter les questions et laisser parler les élèves. 2° Il ne faut pas se perdre dans les détails. Cette revue terminée, les élèves sont invités à tirer la conclusion : Nous constatons dans ce discours une variété de pensée et de ton qui exige une grande souplesse d'intelligence ; en particulier l'ironie y est maniée avec beaucoup d'esprit.

Je passe à un second point. « Quelle observation avons-nous faite sur la manière dont Cicéron introduit sa réponse à Sulpicius, au § 7, M. Y. ? » — « Nous avons remarqué que Cicéron témoigne à son adversaire beaucoup d'égards, qu'il use de précautions oratoires. » — « N'avons-nous pas fait la même constatation ailleurs, à propos du même Sulpicius ? » — Ici je laisse les élèves chercher et indiquer à mesure qu'ils les trouvent, les passages en question. Ils indiquent les §§ 7, 10, 15, 16, 19, 21, 22, 29, 30. Les mêmes recherches sont à faire concernant Sulpicius fils, Postumus et Caton. Conclusion : l'art des précautions oratoires, des délicates attentions, de l'urbanité, porté à une rare perfection.

Troisième point. « Nous avons reconnu tout à l'heure une heureuse variété de pensées dans ce discours. Parmi les multiples idées qui s'y trouvent exprimées, nous en avons signalé, au cours de la lecture, qui offrent un intérêt spécial, non seulement au point de vue historique, mais souvent aussi au point de vue littéraire, parce qu'elles sont présentées d'une manière vive et spirituelle. Qui se rappelle les passages auxquels je fais allusion ? » — Les élèves citeront les §§ 35, 38, 44, 45, 49, 68, 69-73, 76, 77, où il est question des mœurs électorales ; les nos 19 à 30 : vie des jurisconsultes ; les §§ 13, 39, 40, 57, 75, etc. Je les aide par des questions, quand c'est nécessaire. Conclusion : Peintures de mœurs qui donnent de la variété et du piquant à la pensée, et qui rendent ce discours particulièrement intéressant pour nous.

Conclusion de la leçon : « Dans une appréciation complète, il faudrait envisager ce discours à d'autres points de vue encore ; par exemple, il faudrait, comme nous l'avons fait pour plusieurs passages, peser la valeur de l'argumentation. Nous nous bornons aux trois points indiqués. Si vous connaissiez les autres discours de Cicéron, il vous serait aisé de constater que ce sont précisément les mérites distinctifs du discours pour Muréna. Je vais vous lire des appréciations de critiques autorisés. » On peut lire, entre autres, le jugement de Quintilien, *Inst. Or.* XI, 1, 68 ; celui de Gaston Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 48.

UNE VERSION GRAMMATICALE EN 6^e LATINE,

AU COLLÈGE SAINT-PIERRE, A LOUVAIN,

par F. COLIARD, professeur à l'Université.

I. *Répétition a) du vocabulaire.* Nous revoyons rapidement les mots connus des élèves, en demandant de préférence de les traduire du français en latin.

b) *De la 1^{re} déclinaison et de l'indicatif présent de la 1^{re} conjugaison.* Nous nous servons d'abord de mots connus, ensuite de quelques mots nouveaux qui se rencontrent dans notre version grammaticale. Chaque mot nouveau est écrit au tableau ; la signification est immédiatement répétée par un ou plusieurs élèves ; il y a plus, quand un élève, nous répondant, donne, par exemple, *laetitiae*, il ajoute : génitif de *laetitia*, la joie.

Le choix des mots fait, comment répétons-nous la déclinaison ? Ou bien nous demandons un cas déterminé d'un substantif donné, par exemple, le datif de *laetitia* ; ou bien nous faisons analyser et traduire une forme latine, par exemple, *laetitia* ; ou bien nous donnons le cas en français et nous le faisons traduire en latin, par exemple : *de la joie* ; ce qui devient aisé et plus vivant, si l'on a à sa disposition quelques verbes. De ces trois exercices, c'est la traduction du français en latin qui prouve le plus sûrement que les élèves possèdent bien les formes, et qu'ils connaissent aussi la valeur exacte des cas, pourvu du moins qu'on puisse former de petites phrases.

Après la traduction, il est nécessaire, en 6^e, de faire analyser la phrase latine. Ainsi, supposons que l'élève nous ait donné comme réponse : *de rotæ aquam* ; nous demandons : A quel cas se trouve *rotæ* ? Pourquoi ? A quel cas *aquam* ? Pourquoi ?

Quand nous recommandons de ne pas faire de la récitation d'une déclinaison un exercice machinal, nous ne condamnons pas d'une manière absolue la récitation faite dans l'ordre des cas tel qu'il figure dans la grammaire ; mais nous exigeons qu'on rende cet exercice le moins machinal possible, en forçant l'élève à porter son attention sur ce qu'il dit. Ainsi, ou bien nous demandons à un élève de réciter toute la déclinaison d'un mot dans l'ordre ordinaire des cas ou à rebours, en ayant soin de faire précéder ou suivre chaque forme latine de la traduction. Ou bien, nous faisons traduire par chaque élève un seul cas ; à cet effet, tantôt nous suivons l'ordre des bancs ou l'ordre inverse ; tantôt nous demandons un cas à un élève du premier banc, et la traduction française de ce cas à l'élève correspondant du second banc.

Nous procédons de même pour les verbes, soit que nous combi-

nions la répétition de la déclinaison et de la conjugaison, soit que nous séparions les exercices ; mais, dès que nous constatons que les élèves sont maîtres des formes, nous ne poursuivons pas.

II. *Leçon proprement dite : Version grammaticale.*

a) *Le texte*, emprunté au *Pauli sextani liber*, de Meurer, est écrit, phrase par phrase, à mesure que nous avançons. On peut le faire écrire par un élève avant la classe.

Le voici : « Avia Julia villam habet. Villa in ripa Mosae est. Feriae sunt : inter ferias in villa aviae habito. Te, avia, amo, ut tu me amas.

In familia est Helena, filia Juliae. Avia rosas et violas amat ; fenestras rosis et violis ornat. Helena columbas amat.

Avia musicam amat. Musica aviae et Helenae laetitiam dat. Statuae Musarum villam ornant. Ante januam villae castaneae sunt, in umbra castanearum mensae et sellae. Si non est pluvia, ancilla in umbra castaneae cenam parat. »

b) *Introduction*. « Paul, élève de sixième comme vous, a été invité par sa bonne maman à passer les vacances chez elle. Tout en se récréant, il s'exerce à écrire en latin ce qu'il voit et ce qu'il fait. Cette version et les suivantes seront donc faciles ; car Paul ne sait guère plus de latin que vous ; il ne vous parlera, du reste, que de choses que vous connaissez et que vous aimez. Ses plaisirs, ses amusements sont les vôtres. »

c) *Marche. A. Traduction*. 1° Lecture de la première phrase écrite au tableau. 2° Construction ou plutôt analyse, accompagnée de la signification des mots nouveaux. 3° Traduction et explication. 4° Analyse de la pensée : qu'avez-vous appris sur le petit Paul ? 5° Toutes les phrases, étant conservées au tableau, sont traduites une ou deux fois lestement par les élèves. 6° Résumé : Paul passe ses vacances dans la maison de campagne de sa bonne maman avec sa tante Hélène.

B. *Exercices*. Les phrases sont effacées. 1° Nous disons le latin et les élèves traduisent de vive voix. 2° Nous donnons la traduction française et les élèves traduisent en latin. 3° Nous condensons le texte pour le présenter en quelques phrases aux élèves, soit forme de version orale d'abord, de thème oral ensuite. 4° Nous modifions aussi certaines phrases, en les mettant au pluriel.

Evidemment, nous ne faisons pas tous ces exercices dans la même leçon.

III. *Recommandations*. — 1° *Intérêt et réflexions morales*. Nous nous gardons bien de n'attirer l'attention de l'élève que sur des mots ; nous tâchons de l'intéresser au sujet et nous ne négligeons pas, chemin faisant, les occasions de faire une réflexion morale. Exemples. Cette maison de campagne est située sur le bord de la Meuse. Connaissez-vous la Meuse ? Où coule-t-elle ? Que savez-vous du

pays qu'elle parcourt ? Est-il beau ?... Ce séjour est donc bien agréable pour Paul. — Paul est en vacances : il a bien travaillé, et sa bonne maman l'a invité chez elle pour le récompenser. Travaillez, mes amis, comme Paul. — Paul n'est pas seulement un élève studieux, mais c'est un cœur aimant et reconnaissant : il aime cette bonne maman qui le chérit tant.

2^o *Traduction*. — Dans une version, nous exigeons qu'on traduise avec une grande exactitude, qu'on rende la valeur de chaque terme, et qu'on fasse valoir les moindres nuances de la pensée. Exemples : dans la première phrase, nous employons l'article indéfini, *villam*, et dans la troisième l'article défini : *in villa*; de même, *in umbra castaneorum* (des), *castaneae* (d'un). — Nous rapprochons *in ripa* (sur), *in familia* (dans), *in umbra* (à), pour montrer comment il faut traduire *in*. — Le verbe *est* se traduira, selon le contexte, par *il est*, *est situé*, *il y a*, etc.

3^o *Explications*. Outre les formes, nous expliquons l'emploi de *tu me amas*, l'apposition dans *avia Julia*; nous faisons remarquer l'orthographe française de *fenêtre* (*fenestra*), de *châtaignier* (*castanea*); nous rapprochons du français les mots latins que les élèves voient pour la première fois : *ante* (antécédent), *inter* (intermédiaire), etc. Nous disons brièvement ce qu'on entend par les Muses.

RECUEIL DE THÈMES DE REPRODUCTION

SUR L'« EPI TOM E HISTORIAE SACRAE ».

On nous a demandé quels sont les recueils de thèmes de reproduction sur l'*Epitome* que nous connaissons. Voici ceux que nous recommandons à nos élèves, et qui font suite aux éditions de l'*Epitome* des mêmes auteurs :

1. Hanquez et Gillet-Damitte; Paris, Belin. (Ouvrage déjà ancien, mais encore fort utile, surtout pour des thèmes oraux.) — 2. Reumaux; Paris, Palmé. (Thèmes plus difficiles que les précédents sur les 20 premiers chapitres et sur l'histoire du jeune Tobie.) — 3. Mingasson; Paris, Poussielgue. (Deux cent neuf thèmes fort simples, à faire de vive voix.) — 4. Henckaerts; Saint-Trond, Vanwest-Dubois. (Nombreux thèmes présentant l'application des principales règles des *cas*, de l'emploi de l'*infinitif*, des *participes*, du *gérondif* et des *supins*.) — 5. Dans le *Jeune latiniste* de Rouzé (Paris, Belin), il y a quelques thèmes d'*imitation* sur les 32 premiers chapitres de l'*Epitome*. — 6. Enfin, bien que la *Méthode pratique et théorique de la langue latine* de l'abbé Viot (Paris, Gaume, prix : 3 frs) ne renferme pas de thèmes, elle peut être mentionnée ici, parce que l'auteur, non content de traduire et d'expliquer grammaticalement le texte, donne des exercices de *conversation* et de *phraséologie*. Son ouvrage est bien fait; mais si on en abusait, il tuerait toute initiative chez les professeurs de sixième, qui trouvent ici tout leur travail préparé.

F. COLLARD.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

SÉNÈQUE. *Lettres à Lucilius* (I-XVI)
par R. THAMIN et L. LEVRAULT.
Paris, Hachette, 1897.

Cette nouvelle édition classique des seize premières lettres à Lucilius est précédée d'une bonne notice sur Sénèque, dans lequel on considère successivement l'homme (pages 1-17), l'auteur et l'écrivain (pages 17-25), le philosophe et le directeur de conscience (pages 25-40). Le texte est celui de Haase (Teubner). Le commentaire philosophique et historique est excellent. Les notes grammaticales font défaut ou ne consistent qu'en nombreuses traductions des termes plus ou moins difficiles. J. P. WALTZING.

Anthologie des poètes latins accompagnée d'études littéraires, de notes historiques et grammaticales, d'observations de métrique, par GERMAIN ARNAUD. Marseille, Laffitte, 1897, 1 vol. de 700 pages ou 2 vol. Prix : 4 francs.

Cette anthologie est destinée aux classes de troisième, seconde

et rhétorique des lycées français. Elle s'ouvre par un tableau de la poésie latine depuis les origines jusqu'à la période chrétienne (87 pages), destiné à placer chaque écrivain dans son cadre naturel. Puis viennent des extraits de cinquante-cinq poètes, dont le plus ancien est Livius Andronicus et le plus récent, Fortunat. Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide (*Métam.*), Phèdre et Lucain sont exclus parce qu'on doit les lire en entier ou en grande partie. Nous voici bien loin du programme belge qui ne comprend que Phèdre, Ovide (*Métam.*), Virgile et Horace. C'est que depuis 1895 le Conseil de l'Instruction publique a élargi la liste des auteurs classiques. Il a voulu, selon l'avis de M. Arnaud, que les élèves puissent se rendre compte des origines et de la filiation des écrivains, des œuvres et des genres (pages VIII-IX). M. Arnaud a consacré plus de cent pages aux poètes chrétiens et il a emprunté des textes à vingt et un d'entre eux. On pourra lire les raisons qu'il en

donne. Il les résume ainsi : « Ne craignons pas de dire que si, au point de vue critique, la connaissance de la littérature chrétienne est indispensable pour suivre jusqu'au bout l'évolution de la littérature païenne, au point de vue esthétique, elle mérite aussi notre attention et notre admiration... Et puis, il faut reconnaître que, malgré certains défauts qui tiennent surtout au temps, au pays, aux croyances et à leur ministère même, les écrivains ecclésiastiques, loin de tuer la langue latine, comme on les en a parfois accusés, l'ont fait vivre tout au contraire. Elle se mourait quand ils l'ont mise au service du christianisme. En faisant circuler en elle la sève chrétienne, ils lui ont inoculé, pour ainsi dire, une vie nouvelle. » En Allemagne on n'est pas encore allé aussi loin, mais déjà on a accordé aux poètes de second ordre une grande place à côté des grands génies qui doivent rester comme le fond de l'éducation classique, selon les termes employés par M. Arnaud.

Le commentaire de cette anthologie a un défaut et une qualité : d'une part, les notes contiennent trop de traductions et l'explication grammaticale est insuffisante; d'autre part, elles abondent en rapprochements littéraires très utiles pour développer le goût. Quant au choix, nous ne ferons qu'une seule critique : M. Arnaud a tâché de ne pas oublier le respect dû à la jeunesse : nous aurions voulu encore plus de

sévérité. (Voyez Catulle, par exemple) (1).

J. P. WALTZING.

Griechische Grammatik, von GUSTAV MEYER, 3^e édition. Dans la *Bibliothek indogermanischer Grammatiken*. Leipzig, Breitkopf u. Haertel, 1896, XVIII-715 pages in-8°. Prix : 13 marcs.

Tous les linguistes connaissent la collection de grammaires que publient les éditeurs Breitkopf et Haertel à Leipzig, et dont le but est de donner pour chacune des langues indo-européennes l'exposé du système phonétique et grammatical, en un mot de fournir les premiers éléments nécessaires à l'étude comparative de ces idiomes. La bibliothèque compte déjà les beaux ouvrages de Whitney, de MM. Delbrueck, Sievers, Hatzidakis, Huebschmann, Holtzmann, enfin, de M. G. Meyer, une grammaire grecque, dont une nouvelle édition, la troisième, vient de paraître. L'auteur a mis au courant des découvertes linguistiques faites pendant les dix dernières années l'excellent livre où il avait retracé les variations connues de la phonétique et de la morphologie des différents parlars grecs depuis la séparation indo-européenne jusqu'aux der-

(1) M. Arnaud a publié également des *Extraits du théâtre latin* à l'usage de la 3^e et de la 2^e (364 pp., 2 frs) et un recueil de 823 textes de versions latines classées par ordre des matières, sous ce titre : *La Vie publique des Romains et La Vie privée des Romains* (2 vol., 2,50 le vol.).

niers temps du grec classique. M. G. Meyer n'a pas jugé à propos de remanier le plan de son œuvre. Il s'est borné à tenir à jour les chapitres qui le composaient. Sous ce rapport surtout la lecture de son livre est intéressante. Il est toujours curieux de faire le compte de ce qui reste des anciennes théories après une période donnée, et des nouveautés que les recherches récentes ont introduites. En somme les changements sont peu considérables. En ce qui concerne les innovations, il n'y a guère d'importantes que l'affirmation de l'existence en indo européen des deux liquides *r* et *l*, et l'admission dans la langue-mère de trois catégories de gutturales, labiovélares vélares, et palatales.

Un chapitre nouveau aurait dû figurer dans cette nouvelle édition, ou tout au moins quelques pages sur l'accentuation grecque. L'auteur, dans la préface de la seconde édition, avait cependant fait espérer un travail sur ce sujet. Il n'a pas trouvé le temps, dit-il, « d'approfondir scientifiquement l'accentuation des autres langues qui entrent en comparaison avec le grec ». On n'en demandait pas tant et c'est beaucoup s'exagérer la tâche que M. G. Meyer, mieux qu'aucun autre, aurait pu remplir : donner aux jeunes linguistes un aperçu des études qui dans les derniers temps ont eu pour objet l'accentuation grecque, signaler les écueils que présente ce genre de recherches,

bref esquisser la méthode à suivre dans les investigations de cet ordre. M. G. Meyer, en tenant sa promesse, aurait rendu un grand service à la science, car il faut bien l'avouer, il n'existe encore aucun livre où l'on puisse s'orienter facilement et sûrement sur ces questions.

Outre les modifications de détail, et les enrichissements qui rendent encore plus précieuses les listes d'exemples, il faut noter, entre autres améliorations, le remplacement de certains termes techniques peu précis par d'autres mieux appropriés, comme *toeiend* par *stimmhaft*, et l'adjonction, à l'index des mots grecs, d'une série de tables qui renferment les mots des autres langues mentionnés dans le volume.

A. GRÉGOIRE.

De Indo-europaea radice 'Men-
« *Mente agitare* », scripsit A.
MEILLET, 1897, 1 vol. in 8° de
61 pages. Paris, Em. Bouillon.

Des lecteurs pourront s'étonner en apprenant que cette étude n'est autre chose qu'une thèse du doctorat ès-lettres présentée à la Sorbonne. Ils se demanderont comment un sujet si restreint en apparence a pu donner lieu à un travail de cette importance, qui d'ailleurs a valu à son auteur les éloges les plus flatteurs. Nous augmenterons encore cet étonnement en faisant remarquer qu'il ne faut pas considérer le groupe *Men-* comme une racine unique.

La langue indo-européenne, nous dit l'auteur, avait des racines *homophones*, c'est-à-dire semblables par les éléments phonétiques, mais distinctes par le sens. Il ne faut rapporter à une racine unique que les mots dont les significations variées peuvent s'expliquer par les suffixes et les terminaisons. Basé sur ces principes, il distingue cinq racines qui ont la forme *Men-*, et qui présentent les sens différents qui suivent : demeurer, presser ou fouler, s'élever, être petit, tromper. Il estime même que cette dernière racine doit encore se partager en deux autres racines distinctes : *mente agitare* et *mentionem facere*. De ces deux dernières, il ne retient que la première pour en faire le sujet de sa thèse. Il faut ajouter encore, pour montrer les ressources variées de M. A. Meillet et le parti qu'il sait tirer d'un sujet, — étant donné d'ailleurs que les thèses de doctorat doivent présenter des résultats nouveaux, — c'est que le sujet avait été traité par certains côtés, il y a quelque vingt ans, par Jonas Babad. Dans sa brochure *De græca radice man- cognatarum linguarum ratione habita*, ce philologue avait accumulé une abondance de matériaux remarquable et était arrivé à des conclusions qui subsistent encore maintenant pour la plupart. M. A. Meillet a pensé cependant que ce sujet pouvait être repris et traité d'une manière neuve, vu la multitude, la variété et l'évidence des mots qui s'y

rattachent. Il a fait le départ de ces mots, en notant ceux qui doivent être attribués à la langue indo-européenne, et ceux qui ont été créés par les dialectes de cette langue, c'est-à-dire ce que nous appelons les idiomes aryens. Il est arrivé à cette conclusion générale que la langue indo-européenne avait des racines, et que ses dialectes n'en avaient plus.

Dans le cours de cette étude, le savant professeur de l'École des Hautes-Études touche à une foule de questions grammaticales qui ont été soulevées et discutées dans ces derniers temps. S'il avait voulu les exposer ou même les résumer toutes, sa thèse aurait pris des proportions beaucoup plus considérables. Comme il ne fait que les indiquer, et comme ses raisonnements sont d'une brièveté quasi-algébrique, son livre ne s'adresse guère qu'aux spécialistes, parce qu'il ne peut être compris que des initiés. Dans tous les cas, il ne peut qu'augmenter notre estime pour la science de l'auteur. Vu la haute position que M. A. Meillet occupe dans l'enseignement supérieur, cette thèse fait bien augurer de l'avenir des études linguistiques en France.

A. LEPITRE.

Histoire de la Littérature latine, depuis les origines jusqu'à la fin du V^e siècle après Jésus-Christ, contenant une bibliographie raisonnée des éditions principales et des ouvrages à consul-

ter, des tableaux chronologiques des principales œuvres de la littérature latine et un index alphabétique des noms propres cités, par M. RENÉ PICHON, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au lycée Hoche. — 1 volume in-16, broché, 5 fr.; cartonné, toile pleine, 5 fr. 50 (Hachette et C^{ie}).

Ce fort volume de près de 1000 pages environ embrasse la littérature latine depuis les origines jusqu'au début du moyen âge. L'auteur la divise en quatre époques (républicaine, classique, impériale, chrétienne) et il consacre le quart de son livre à l'époque chrétienne. Il nous assure qu'il a lu d'abord tous les textes, afin de s'en faire une idée personnelle, qu'ensuite il a mis à profit toutes les recherches de la philologie française et étrangère. Son but a été d'unir l'exactitude des détails aux vues d'ensemble sur l'évolution littéraire. Il dit fort bien dans sa préface : « C'est le travail patient et minutieux de l'érudition seul qui prépare et rend possible les vues synthétiques, les larges aperçus d'ensemble. L'analyse philologique et l'explication philosophique sont inséparables dans la vraie critique littéraire. Isolée, chacune d'elles n'est plus rien : les faits amassés pour eux-mêmes, sans le souffle de l'idée qui les vivifie, sont des matériaux stériles et inertes; et les conceptions générales qui

n'ont pas pour base une étude solide, consciencieuse des documents, ne sont que de vagues et creuses déclamations. Il faudrait que la critique fût également capable de descendre aux détails les plus particuliers et de s'élever aux théories les plus générales; qu'elle eût à la fois le sens de l'infiniment petit et le don de l'universel. Sa devise devrait être : « Pas un fait qui ne soit le support d'une idée; pas une idée qui ne s'appuie sur un fait. » M. Pichon a mené à bien sa vaste entreprise, mais il a surtout réussi à faire voir l'évolution de la littérature latine, et son livre, qui se lit avec intérêt, se distingue par les idées générales. Il a rejeté dans les notes tout ce qui concerne la biographie des écrivains, la chronologie de leurs œuvres, les manuscrits, les éditions et les ouvrages à consulter. Naturellement celui qui voudra approfondir ces détails, ne trouvera pas ici ce qu'il cherche et l'auteur lui-même le renvoie à Teuffel pour les travaux allemands. Tel qu'il est, ce livre porte le caractère d'une très grande originalité et il occupera une place distinguée parmi les nombreuses histoires de la littérature latine qui ont paru dans ces dernières années.

J. P. WALTZING.

Lectures historiques rédigées conformément aux programmes officiels pour la classe de cinquième (enseignement classique) et pour la classe de sixième (en-

seignement moderne). *Histoire grecque* par GUSTAVE GLOTZ, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé d'histoire au Lycée Michelet, avec 48 gravures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1897; un volume de 495 pp. cart. à l'anglaise. Prix : 3.50 fr.

Quiconque a l'expérience de l'enseignement, dit l'auteur dans sa préface, sait que les bons esprits font leur profit de tout, que les médiocres doivent être sollicités en tous sens. Aussi est-il profitable pour les uns comme pour les autres qu'on leur présente les mêmes objets d'étude sous des aspects différents. A varier les points de vue, on multiplie les chances de piquer la curiosité, d'exciter l'intérêt, d'éveiller la sensation que procure la résurrection du passé, enfin, surtout quand il s'agit des Grecs, de provoquer en une brusque échappée le sentiment du beau.

Certes, tous les professeurs d'histoire apprécieront la justesse de ces paroles et seront heureux de voir entre les mains de leurs élèves et de posséder eux-mêmes un livre de lecture qui puisse « compléter et illustrer » leurs leçons. De tels volumes, quand ils sont bien faits — et c'est le cas pour celui-ci — peuvent rendre les plus grands services.

Le recueil de M. Glotz se compose de textes épigraphiques, de

fragments d'auteurs anciens et de nombreux passages empruntés aux modernes. Ceux-ci, sauf quelques beaux extraits de Curtius et de Droysen, appartiennent tous à des œuvres françaises, parmi lesquelles celles de Taine, de Lenormant, de Fustel de Coulanges, de Foucart, de Georges Perrot pour ne citer que quelques illustrations.

Le choix fait par l'auteur est généralement fort heureux. Nous disons généralement, car à côté de chefs-d'œuvre, de pages pleines de charme et d'intérêt, il a admis quelques morceaux qu'il eût mieux valu, peut-être, laisser de côté. Les uns, excellents sans doute pour les élèves des classes supérieures, ne sont nullement à la portée d'enfants de cinquième et sixième; les autres pourraient très bien être retirés du recueil sans lui nuire et être remplacés par quelques beaux passages de Duruy, de Charles Bigot, de Gaston Deschamps et de beaucoup d'autres qui y figureraient avec honneur. De trop, par exemple, la prière à Athéna, déesse de la paix (pages 27-29), prise aux Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Renan et que terminent ces mots : « Ferme en toi, je résiste; » rai à mes fatales conseillères; » à mon scepticisme, à mon inquietude d'esprit, qui, quand » le vrai est trouvé, me le fait » chercher encore; à ma fantaisie, » qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir » en repos. O Archégète, idéal

» que l'homme de génie incarne
 » en ses chefs-d'œuvre, j'aime
 » mieux être le dernier dans ta
 » maison que le premier ailleurs.
 » Oui, je m'attacherai au stylobate
 » de ton temple; j'oublierai toute
 » discipline hor.nis la tienne, je
 » me ferai stylite sur tes colonnes,
 » ma cellule sera ton architrave.
 » J'arracherai de mon cœur toute
 » fibre qui n'est pas raison et art
 » pur ».

D'un autre côté, M. Glotz n'a-t-il pas oublié parfois que son livre doit être le complément du traité d'histoire grecque? Il nous semble être sorti de son rôle et avoir empiété quelque peu sur le domaine d'autrui. C'est ainsi qu'il donne jusqu'à *vingt-cinq* pages entières de la constitution d'Athènes d'Aristote; il y a là bien des choses qui feront double emploi avec les indications du Manuel et l'enseignement du professeur.

Ces quelques reproches nous ne les formulons, est-il besoin de le dire, que parce que nous voudrions voir parfait ce bon livre et que nous applaudissons de tout cœur à l'entreprise des éditeurs.

ALPHONSE ROERSCH.

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Le christianisme et l'Empire romain de Néron à Théodose par PAUL ALLARD. Paris, Lecoffre, 1897. Un volume in-12 de xii-307 pages. Prix 3 fr. 50.

La librairie Lecoffre s'est assuré le concours de nombreux

savants pour publier une *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*. Son but n'est pas, nous dit l'éditeur, « de faire œuvre pédagogique et de publier des manuels analogues à ceux de l'enseignement secondaire, ni davantage œuvre de vulgarisation au service de ce que l'on est convenu d'appeler le grand public : il y a une œuvre plus urgente à réaliser en matière d'histoire ecclésiastique, plus conforme aux vues exprimées par le Souverain Pontife, une œuvre de haut enseignement, puisque, en matière d'histoire ecclésiastique, il n'existe pas, du moins en pays de langue française, de publications intermédiaires entre les manuels élémentaires et des œuvres comme celle de Janssen, de De Rossi ou de Hefele ». La matière a été distribuée en une série de sujets capitaux de façon à embrasser toute l'histoire de l'Église : *les origines du christianisme, le christianisme et l'empire romain, les églises du monde romain, les anciennes littératures chrétiennes*, etc. La collection complète comprendra une trentaine de volumes in-12 de 300 à 400 pages. Chaque volume sera l'œuvre d'un spécialiste; tout en faisant partie de la collection, il constituera un travail indépendant et se vendra séparément. Les volumes ne paraîtront ni dans l'ordre chronologique ni à dates fixes, mais à mesure qu'ils seront prêts.

L'entreprise débute excellemment par une étude du savant

historien des persécutions, M. Paul Allard, sur *le christianisme et l'empire romain de Néron à Théodose*.

L'ouvrage est divisé en huit chapitres. En réalité, il comprend deux parties correspondant à deux phases bien distinctes de l'histoire de l'Église. La première (ch. I-IV) nous retrace les efforts des empereurs païens jusqu'à Constantin pour enrayer et supprimer le christianisme; elle montre avant tout pourquoi ils ont persécuté, mais sans trop nous dire comment se sont passées les persécutions. La seconde (ch. V-VIII) expose comment la puissance impériale, malgré quelques retours offensifs contre l'Église, a travaillé jusqu'à Théodose à l'abolition de l'idolâtrie. Une question capitale domine l'ouvrage : quels principes ont présidé aux relations de l'Église et de l'État depuis Néron jusqu'à Théodose ou plus exactement quelle a été la conduite politique des empereurs à l'égard du christianisme? L'auteur, en effet, n'a guère examiné l'attitude de l'Église vis-à-vis de l'Empire. De même il a négligé ou du moins il n'a fait qu'effleurer plusieurs questions importantes en soi, mais secondaires à son point de vue, par exemple, la nature des supplices, le nombre et le courage des martyrs, la prétendue responsabilité du christianisme dans la décadence de l'Empire, voire même, au dire de quelques-uns, l'incompatibilité entre l'Église et

l'Empire et la légitimité objective des persécutions.

La grande préoccupation de l'auteur a été de mettre en relief la situation légale de l'Église. Il invoque les textes législatifs et judiciaires, il dégage des faits les plus saillants les principes dont s'est inspiré l'État romain. Tantôt il montre la continuité et le développement d'une même pensée sous plusieurs empereurs; tantôt il insiste sur les traits différentiels entre la politique de diverses époques et de divers règnes. Surtout il s'est attaché à établir dans les quatre premiers chapitres quelle a été la base juridique des persécutions.

A notre avis, il a très bien prouvé que les chrétiens ont été persécutés parce qu'ils étaient chrétiens. Mais en vertu de quelles lois? Sont-ce des lois d'exception? Ou bien le crime de christianisme ne fut-il pas rattaché à un crime plus général? Le travail est ici plutôt négatif : M. Allard veut établir que ce ne fut pas en vertu de la législation sur le crime de lèse-majesté; mais sa démonstration ne nous a pas paru décisive.

Quant à l'exposé, la marche en est aisée. Dans la première partie, M. Paul Allard, fidèle au plan de son *Histoire des persécutions*, abandonne la division classique, mais erronée, en dix persécutions. Aussi bien ici que dans la seconde partie, la division par chapitres et les subdivisions par paragraphes sont basées sur les caractères spécifiques des questions.

Partout les idées maîtresses sont mises en évidence et leur développement est bien conduit, les faits sont bien résumés, harmonieusement groupés, le tout est exposé avec sobriété et lucidité : l'ouvrage se lit avec plaisir, indépendamment de l'intérêt même du sujet.

L'auteur est cependant trop parcimonieux de dates : chaque fois qu'un pape ou un empereur se présente à nous pour la première fois, nous aimerions qu'on nous rappelle les dates initiale et finale de leur règne. M. Allard nous prive de cette légère satisfaction qui cependant a son prix : on suivrait avec plus d'aisance l'exposé des faits. Il a même négligé de donner aucune indication chronologique dans son titre.

L'histoire prend parfois aussi sous sa plume l'allure d'un traité quelque peu abstrait : une série de propositions et de preuves, mais le côté concret des événements, les circonstances générales de la civilisation, l'âme du monde païen et celle de la société naissante nous échappent assez souvent. Il est vrai qu'il n'était pas aisé de condenser en 300 pages l'histoire des relations de l'Église avec l'Empire romain pendant les quatre premiers siècles de notre ère.

La critique de l'auteur est généralement sûre, mais il faut le savoir d'ailleurs. Il connaît à fond les sources littéraires et monumentales ; il a lu les travaux essentiels de l'époque contempo-

raine sur les points qu'il traite ; cependant il n'a pas entrepris une œuvre de discussion. Sur toutes les questions qu'il aborde, il s'est fait une opinion raisonnée, personnelle et impartiale ; il l'expose sans indiquer les auteurs modernes qui sont favorables ou contraires à ses vues ; il se contente de renvoyer aux sources et encore est-il ici très sobre. Même pour des sujets d'une importance capitale, telle que la base juridique des persécutions, il passe sous silence les principaux systèmes qui divisent aujourd'hui les historiens : à part une note brève sur la théorie de Mommsen, il ne nous fait connaître que son sentiment personnel. L'auteur a perdu de vue que, dans le haut enseignement, les systèmes doivent se discuter. Il croit présenter « un résumé de tous les travaux antérieurs » : en réalité, son exposé est une synthèse, non des différents résultats de la critique, mais des résultats auxquels lui-même est arrivé après de longues recherches et de laborieuses discussions qu'il a cru bon de taire au lecteur. Aussi est-il impossible d'apprendre chez lui *où en est réellement aujourd'hui la science* autre que la sienne. Nous le regrettons d'autant plus que d'importants travaux ont paru, dans ces dernières années, sur plusieurs questions fondamentales et que M. Allard est d'une compétence et d'une autorité exceptionnelles pour en dire brièvement la valeur. Il y a des exceptions

cependant. M. P. Allard résume les deux théories en présence pour expliquer le droit de propriété collective dont jouit l'Église, probablement à partir de Septime Sévère. De même, çà et là une note substantielle nous signale les controverses, l'état actuel de la science sur l'authenticité ou l'autorité d'une source, sur la réalité d'un fait, sur son interprétation. Mais, au fond, ce ne sont souvent que des points secondaires.

A titre de dédommagement, l'auteur a dressé, à la fin de son travail, un excellent *Index bibliographique* : 1° des *sources originales* et 2° des *ouvrages modernes*. Ce sont des renseignements précieux; mais ils sont parfois trop vagues. C'est ainsi que nous voyons signalés les *Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur*, publiés par les Bollandistes, Anvers et Paris 1643-1894, janvier à novembre, t. I-LX. Comment y retrouver ce qui intéresse en particulier les principales questions de son sujet? Cette indication ne le dit pas plus qu'un répertoire de bibliographie générale. Les différents modes de références adoptés dans les manuels d'Hergenroether, de Kraus et de Funk sont bien plus commodes pour orienter maîtres et élèves.

Dans une aussi riche littérature, l'auteur a cependant omis de signaler une discussion intéressante entre M. Giron et Wagener sur la *liberté de conscience à Rome* (V. *Bulletins de l'Académie*

royale de Belgique, 2^e série, t. XXV, pp. 113-141 et t. XXVI, pp. 283-344. Bruxelles, 1893).

Au reste, considéré dans son ensemble, le nouveau travail de M. Allard est une œuvre de la plus haute valeur. Elle est appelée à rendre de précieux services aux professeurs d'histoire ecclésiastique et à leurs élèves. Il est même à désirer qu'elle se répande, en dehors des milieux théologiques, dans l'enseignement des Facultés de philosophie et lettres, pour populariser l'étude des origines chrétiennes. L'avènement du christianisme est certes le fait le plus considérable dans l'histoire de l'humanité et la question la plus importante à connaître pour l'intelligence de la civilisation moderne. Mais souvent, dans l'exposé des premiers siècles de notre ère, presque toute l'attention se concentre sur l'Empire romain. Quelquefois même, après avoir été conduit jusqu'à la naissance de cet Empire, l'élève est brusquement transporté à l'époque des invasions barbares, et ce n'est qu'alors qu'on lui montre l'action de l'Église sur les peuples germaniques, sans lui avoir parlé de ses origines.

* *

Le livre de M. Allard permet aussi de bien augurer de la collection dont il est le premier et un magnifique échantillon. Nous avons reçu depuis son apparition un second volume de la *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique : Anciennes littératures*

chrétiennes. *La Littérature grecque* par PIERRE BATTIFOL. C'est également un ouvrage de choix ; il sera de la plus grande utilité non seulement aux historiens, mais aux professeurs de philologie, à ceux du moins qui accordent dans leur enseignement une place aux classiques chrétiens. Nous le signalons simplement aujourd'hui pour marquer que les espérances conçues à la suite de l'apparition de l'ouvrage de M. Paul Allard se réalisent. Si les publications à venir répondent aux deux premières, les pays de langue française posséderont enfin une histoire scientifique de l'Église.

Nous nous permettons cependant de présenter quelques observations aux patrons de l'entreprise. La collection offrira cet inappréciable avantage que chaque question sera exposée par un spécialiste : c'est aujourd'hui le seul moyen d'obtenir une œuvre d'ensemble convenable. Mais elle présentera inévitablement des inconvénients, inhérents d'ailleurs aux encyclopédies de ce genre : le manque d'unité et de proportions. A la rigueur, les travaux annoncés peuvent embrasser toutes les parties de l'histoire ecclésiastique. Ils sont cependant trop isolés les uns des autres : il est à craindre que plusieurs points ne soient négligés ou traités trop rapidement et que d'autres ne prennent des développements considérables. Il y eût eu une certaine garantie d'égalité et d'homogénéité, si l'on avait

adopté un plan plus systématique : division par époques et dans chacune de celles-ci distribution et groupement logiques des questions qu'elle comporte. Il eût été bien aussi de soumettre toutes les monographies au contrôle d'un historien de marque, ayant des connaissances et des vues générales.

D'autre part, le prospectus de l'éditeur nous promet plus que ses auxiliaires ne donnent et même plus qu'ils ne peuvent donner. Chaque collaborateur est chargé de dire *où en est la science*. Nous avons remarqué qu'en général M. Paul Allard expose uniquement ses opinions personnelles. A ce point de vue cependant, nous sommes heureux de constater que dans l'*Histoire de la littérature grecque chrétienne*, M. l'abbé Battifol relève les principales divergences des écoles et des savants contemporains au sujet des questions qu'il traite.

Chaque publiciste doit aussi nous dire *où la science se trouve*. Nous l'avons aussi observé, la bibliographie des ouvrages modernes publiée à la fin de l'étude de M. Allard est trop générale pour qu'elle puisse servir de guide dans l'examen des points particuliers exposés par l'auteur : elle n'offre guère plus d'utilité qu'un répertoire. Ici encore la nature même du sujet a conduit M. Battifol à préciser davantage.

Enfin, chacun des auteurs a pour mission d'apprendre *comment la science se fait*. C'est une entre-

prise impossible. L'œuvre facilitera les études particulières; nous doutons que jamais elle initie quelqu'un au mécanisme du travail scientifique. Les autodidactes qui parviennent à s'assimiler l'esprit de la méthode historique sont l'exception : *rara avis*. En principe, il faut le contact personnel avec les maîtres, il faut le laboratoire d'histoire tel qu'il existe à l'Université. Il est vrai qu'en réalité les séminaires diocésains sont des Facultés de théologie et que là aussi il est possible

d'introduire les réformes qui se sont opérées dans l'enseignement supérieur; mais, dans ce cas encore, l'initiation complète aux procédés de l'histoire sera due à l'établissement d'une coopérative de production intellectuelle.

Quoi qu'il en soit, ce sera déjà beaucoup si la *Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique* met fin à la domination néfaste de Darras.

A. CAUCHIE.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

LÉON CLÉDAT, *Grammaire classique de la langue française*. Paris, Le Soudier, 1896, vi-377 pages. Prix : 3 francs.

M. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, s'est acquis une légitime notoriété par ses remarquables travaux sur la langue (1) et la littérature (2) françaises. Il est aussi l'ardent promoteur de cette réforme de l'orthographe française (3), œuvre de

bon sens et de saine pédagogie, à laquelle son prosélytisme a déjà converti tant et de si distingués linguistes, et qui finira bien par triompher des résistances égoïstes de la routine académique et de la prétendue esthétique. A ces partisans chaque jour plus rares de l'archaïsme et de l'étymologisme, une puissante Ligue de réforme orthographique et des études multipliées ne cessent de porter des coups vigoureux. M. Clédat est un champion constamment sur la brèche, et sa *Grammaire classique du français* ne pourra que confirmer sa réputation dans le monde des maîtres et des élèves. Ce nouveau traité est né d'un désir exprimé par Gaston Paris en son intéressante préface à la *Grammaire raisonnée* (p. ix) : « Je voudrais qu'il se fit sur ses indications des grammaires élémentaires qui se répandraient dans les écoles et qui allégeraient dans

(1) *Grammaire de la vieille langue française* (couronnée par l'Académie), *Nouvelle grammaire historique du français*, *Grammaire élémentaire* (livre du maître et livre de l'élève), *Exercices de grammaire française* (cours élémentaire), *Grammaire raisonnée de la langue française*, *Revue de philologie française et provençale*.

(2) *Du rôle historique de Bertrand de Born et Rutebeuf*.

(3) *Manuel d'orthographe, Précis d'orthographe et de grammaire phonétiques pour l'enseignement du français à l'étranger*.

une très grande mesure pour nos malheureux enfants le joug odieux et bizarre de l'orthographe classique...». Mais ce n'est plus seulement à « ce vieux donjon entouré de fossés, de chausse-trapes et de herses, où la plupart ne peuvent pénétrer qu'à grand'peine et tout meurtris et qui n'a d'autre motif d'exister que d'abriter la plus injustifiable des aristocraties, celle qui repose sur une initiation à des mystères sans autre valeur que le respect superstitieux dont on les entoure », ce n'est plus seulement à « cette Bastille des Joseph Prudhomme de toutes sortes » que le réformateur livre ici un énergique assaut; tout en préparant la ruine de la tradition orthographique, il s'élève contre la tyrannie et l'arbitraire des règles de flexion et de syntaxe, élucubrations de grammairiens subtils et pédants, et il revendique les droits du bon sens et de la logique, de l'usage populaire et du passé de la langue.

Trop longtemps l'enseignement classique de la grammaire française n'a été qu'un fastidieux exercice de mémoire, une insipide énumération de règles empiriques, énoncées comme des dogmes dont il était sacrilège de scruter les mystérieuses origines. Ainsi pratiquée, l'étude grammaticale était pénible autant que dénuée d'intérêt; elle jetait le doute et le désarroi dans les jeunes intelligences, les assimilait à de simples instruments-enregistreurs et laissait s'atrophier les

facultés d'observation et de réflexion. Mais, grâce aux progrès considérables réalisés depuis un demi-siècle par la philologie romane, on a pu renouveler sur bien des points l'enseignement du français : la phonétique et l'étude générale du vocabulaire ont reçu la place importante qui leur revient; l'histoire de la langue projette une vive lumière sur les règles les plus délicates; on connaît maintenant les états successifs du français depuis l'époque de sa première formation; on est à même d'enseigner aux élèves la raison d'être de chaque loi, de toute particularité grammaticale; aux règles empiriques, au formalisme traditionnel on peut substituer la recherche scientifique des lois de la langue. Ainsi conçue et exposée, la grammaire devient une véritable philosophie du langage : c'est alors qu'apparaît son utilité pédagogique et qu'elle s'élève au rang d'une science essentiellement éducatrice.

Tel est le but de M. Clédat : rendre l'enseignement du français un peu plus fructueux pour l'esprit et un peu moins dangereux pour le bon sens. Il l'atteint en étudiant la langue à la lumière de son histoire, en éclairant son présent par son passé, en montrant dans le recul des siècles le long travail d'élaboration et de transformation qu'elle a subi avant de revêtir sa forme actuelle, qui d'ailleurs, pour avoir acquis une fixité relative, n'a rien de défini-

tif et d'immuable. Il ne se contente pas de constater l'usage du moment et de formuler les règles traditionnelles : il en indique l'origine et la raison d'être, examine leur légitimité historique ou logique, met en relief à l'occasion leur absurdité, leur caractère arbitraire, leurs contradictions, défend l'usage moderne contre des préceptes surannés, légitime contre l'exclusivisme de l'Académie et les subtilités des Vaugelas de ces trois derniers siècles le libre choix entre des formes et des tournures également logiques ou historiques.

Autant que possible, il se limite à l'état actuel du français; ce n'est qu'en cas de besoin qu'il recourt à l'histoire de la langue, pour y signaler un usage plus rationnel, pour expliquer ou légitimer un emploi moderne; et il le fait sans aucun pédantisme, avec une discrétion qui nous a paru quelquefois exagérée. Car, étant donné que son livre s'adresse aux élèves des classes supérieures, il aurait pu tabler plus largement sur leur connaissance du latin et faire œuvre complète en se dispensant de les renvoyer à sa *Grammaire de la vieille langue*. De là vient que ses indications historiques sont parfois obscures ou insuffisantes.

Abandonnant la vieille division et donnant à chaque partie l'importance relative qui lui revient, l'auteur étudie 1^o la *Phonétique*, 2^o le *Vocabulaire*, 3^o les *Parties du discours et syntaxe*. Après de cour-

tes *Notions préliminaires* consacrées à l'exposé du plan et des divisions de l'ouvrage, vient l'examen des *Sons du français* et de son *Orthographe*. Celle-ci occupe une place prépondérante : peut-être M. Clédât aurait-il dû commencer par en faire brièvement l'histoire? En réalité, il nous donne une critique raisonnée de l'orthographe officielle. Il n'est pas toujours heureux dans ses tentatives d'explication (*g* de *doigt* 36, *s* de *bleus* et *x* de *Hébreux* 53, *l* de *fil* 69, *y* de *yeux* 100 n. 3, etc.) : c'est un tort de vouloir trouver une raison d'être à des phénomènes qui sont le résultat de l'arbitraire et du hasard; l'argument de dissimilation ou d'euphonie ne tient pas : la langue tolère une foule d'homonymes et de cacophonies. Il suffisait de constater, sans plus, ces inconséquences et ces contradictions.

La deuxième partie est consacrée à la *Dérivation des sens* et à la *Dérivation et Composition des mots*. En ce chapitre nouveau sont déterminées les lois de la « vie » des mots, celles qui régissent les significations diverses d'un même mot ou la formation des mots d'une même famille.

La troisième réunit l'étude des flexions et celle de la syntaxe : certes, pareille méthode ne saurait convenir à une grammaire proprement scientifique; mais, dans un livre qui doit être la récapitulation et le développement des notions grammaticales que les élèves ont reçues dans les

classes inférieures, l'auteur n'a peut-être pas eu tort de penser qu'il était pratique de ne pas séparer l'explication des « formes » de celle des « emplois ». Or, tout en faisant œuvre de science, il ne perd jamais de vue le caractère utilitaire que doit revêtir une grammaire classique. Cette idée de confondre l'étude de la syntaxe et de la morphologie, sans nuire à la clarté, rend certainement l'intelligence des règles plus facile et la lecture du livre plus variée et plus attrayante. Elle le serait davantage encore si l'auteur avait chaque fois formulé l'exemple avant les règles : celles-ci ont parfois un tour abstrait qui en rend la compréhension pénible à première lecture. Cette méthode eût considérablement amplifié le manuel, mais ici la clarté passe avant la concision. D'autre part, nous ne voyons aucune utilité à invoquer le témoignage d'autres grammairiens (Gérard, Bastin) si on ne renvoie à leurs ouvrages.

Aussi bien que dans le plan et la distribution générale des matières, les nouveautés de détail abondent dans cette nouvelle grammaire. Les termes conventionnels adoptés par les grammairiens (article défini, partitif etc., p. ex.) sont ramenés à leur vrai sens ; la grande loi d'analogie est mise en plus complète lumière ; la division empirique en

quatre conjugaisons correspondant à celles du latin est délaissée pour une répartition plus rationnelle en conjugaison vivante et conjugaison morte ; la théorie des temps, qui ont encore d'autres valeurs que la valeur indiquée par leur nom même, est exposée d'une façon plus complète et plus exacte ; il est aussi tenu compte des variations du radical : en effet, les verbes appelés communément irréguliers sont parfaitement réguliers dans leur conjugaison, c'est-à-dire dans l'adaptation des désinences à leur radical ; il n'y a que celui-ci qui soit irrégulier ; ce sont donc, en réalité, des verbes à radical variable. — Dans le chapitre consacré aux *Mots invariables*, les distinctions subtiles, les subdivisions multiples nous ont fait l'effet d'un luxe inutile.

On ne saurait trop engager les professeurs des classes supérieures de nos athénées et collèges à mettre entre les mains de leurs élèves des ouvrages comme celui de M. Clédat : grâce à cette conception scientifique et à cette méthode rationnelle, on y apprendra mieux et plus facilement, en moins de temps et avec plus de goût et d'intérêt, ces règles grammaticales du français que nos anciens manuels nous rendirent si pénibles et si rebutantes.

A. DOUTREPONT.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

GOETHE, *Iphigenie auf Tauris*. Annotée et commentée par E. CLARAC. Paris, A. Colin et Cie, 1894. Prix : fr. 1,75.

LESSING, *Minna von Barnhelm*. Annotée et commentée par E. CLARAC. *Ibid.*, 1895. Prix : 2 fr.

Ces éditions de M. E. Clarac se distinguent favorablement du grand nombre de celles qui existent de ces deux œuvres classiques. On y trouve ce qu'on cherche dans une édition à l'usage des classes : une introduction sur la pièce ; l'explication des difficultés du texte. Celle de *Minna* me semble un progrès sur celle d'*Iphigénie* : l'introduction est plus développée, le commentaire plus étendu, chaque acte est précédé d'un résumé et l'on trouve à la fin du volume un « index alphabétique des notes les plus importantes (1) ». Je regrette que l'éditeur n'y ait pas ajouté une bibliographie ; je regrette encore beaucoup plus que les introductions ne soient pas plus complètes : M. Clarac se contente d'une appréciation rapide et générale de l'œuvre. Cela est d'autant plus insuffisant que le commentaire ne

contient guère de remarques « littéraires » (ce qui n'est nullement un défaut en soi). Quant à l'annotation, elle garde, en général, la juste mesure ; on n'y trouve pas beaucoup d'explications qui ne sont pas *ad rem*. Par contre — défaut commun à la plupart des éditions classiques — il y a trop de « notes de traduction. » Et par là j'entends, comme tout le monde, la simple traduction de mots et d'expressions nullement rares ou difficiles, nullement employés avec une signification insolite. Ces notes paraissent n'avoir d'autre raison d'être que d'épargner de la besogne à l'élève ; si celui-ci ouvrait son dictionnaire ou consultait sa grammaire, il applanirait sans peine ces « difficultés ». Ainsi, par exemple, dans l'*Iphigénie*, v. 84, *anfassen*, « empoigner, saisir » ; v. 87, *das Gedeihen*, « bonheur, prospérité croissante » ; v. 100, *begegnen*, « traiter » ; v. 112, *grauen Tagen* « jours gris et sombres ». Dans *Minna*, p. 107, *ansteckend* « contagieux » ; p. 110, *machtig* « maître de » ; p. 114, *aufpassen* « faire attention », etc. A quoi bon prolonger la liste ? Je reconnais cependant qu'il y a ici moins de ces notes inutiles que dans beaucoup d'autres éditions analogues. — Une innovation à noter, que l'éditeur croit heureuse et dont il attend les meilleurs résultats, c'est un système d'impression consistant à marquer les

(1) Je signale surtout la notice assez étendue, placée avant le IV^e acte, et les notes, en bas des pages, au même acte, sur l'allemand incorrect que parle Riccaut. « Nous tenons à [le] rectifier, dit M. Clarac, moins pour le faire comprendre aux élèves que pour les fixer sur la forme correcte. »

syllabes accentuées; les longues accentuées sont imprimées en caractères gras; les brèves accentuées sont surmontées d'un signe conventionnel. Sans vouloir discuter le bien fondé de cette innovation, faisons observer que, si l'on peut admettre ce genre d'accentuation pour des textes destinés aux débutants, on ne pourrait le maintenir dans les auteurs destinés aux classes supérieures, comme c'est le cas pour la pièce de Goethe, qui est lue en rhétorique et première moderne; là, les élèves doivent être à même d'accentuer convenablement, sans l'aide de ce moyen matériel. De plus, ce système n'est pas sans défauts quand il s'agit d'accentuer des vers, puisqu'il ne fait pas la distinction entre l'accent principal et l'accent secondaire; par exemple, dans le vers 919 de l'*Iphigénie*, M. Clarac imprime *Koenighauses*; comment l'élève accentuera-t-il? Comment accentuera-t-il *Mitgeborne* (v. 21) ou *Enggebunden* (v. 29)? A chaque page se rencontrent ainsi des mots portant une double accentuation (par exemple, v. 24, 34, 36, 37, 45, 47, 48, etc.). Si l'on voulait absolument marquer les syllabes accentuées, n'eût-il pas été plus simple d'employer les accents usuels (' accent principal, ' pour l'accent secondaire)?

En résumé, si les éditions dont nous parlons ne sont pas des chefs-d'œuvre, elles n'en ont pas moins de réels mérites; c'est pourquoi je suis heureux de pouvoir les annoncer.

C. LECOUTERE.

JACQUES PARMENTIER, *Kurze Geschichte der deutschen Litteratur von einem Franzosen*. Paris, Laisney. Prix : 5 fr.

Le livre de M. Parmentier, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, est une compilation assez habile des histoires de la littérature allemande de Roquette, Lindemann, Vilmar, surtout des deux derniers. L'auteur, faisant dans la préface l'aveu d'avoir « pillé les historiens de la littérature allemande, sans leur en demander la permission », nous lui reprocherons tout au plus d'avoir dépassé un peu la mesure. Le chercheur patient, qui examinerait le livre page par page, en trouverait bien peu qui ne sont pas des reproductions presque littérales ou de simples paraphrases des critiques allemands. De la part de M. Parmentier, qui a publié plusieurs travaux de détail estimés sur la littérature allemande, on pouvait s'attendre à un peu plus d'originalité. Nulle part, dans tout le livre, on ne découvre la moindre trace d'une vue personnelle.

Les six premiers chapitres, traitant de la littérature allemande avant la Réforme, sont conçus dans l'esprit de Vilmar. On connaît cette tendance : la littérature ne progresse pas à travers les âges, elle recule au contraire. Plus une œuvre est ancienne, plus elle est parfaite. Le plus ancien document de la littérature allemande, le *Hildebrandslied* du VIII^e siècle est supérieur au

poème de Kaspar von der Roen du x^v^e siècle, sur le même sujet. La *Messiad* de Klopstock ne peut soutenir la comparaison avec un poème allitéré et didactique du ix^e siècle, le *Heliand* (Sauveur). M. Parmentier nous dit avec Vilmar que le *Heliand* est « d » beaucoup le plus excellent, le plus accompli, le plus sublime poème que la poésie chrétienne de tous les peuples et dans tous les pays ait jamais produit ». C'est tout simplement bouffon. La strophe finale de *Exso's Leich*, un poème du xi^e siècle, sur les plaies du Sauveur, n'a pas sa pareille dans les littératures anciennes et modernes. Un insignifiant passage de l'insipide *Annolied*, avec ses 574 vers d'introduction sur les 876 que comporte tout le poème est qualifié de « wunderschoen ». Le plus grand bijou de la littérature allemande est *Freidanks Bescheidenheit*, une collection de proverbes du xiii^e siècle.

Comment un Français a-t-il pu reproduire toutes ces inepties allemandes ?

Dans son exposé de la littérature épique au moyen âge, M. Parmentier passe sous silence un de ses principaux représentants, Hartmann von der Aue. Il aurait dû au moins nous dire un mot de son *Arme Heinrich* ; un petit résumé de ce poème aurait certainement intéressé tout particulièrement ses lectrices.

Au chapitre sur la littérature du xvi^e siècle je reprocherai surtout de ne rien dire du drame de

cette époque que l'insignifiante phrase, qu'il continua son évolution sans se perfectionner. Le drame allemand n'avait-il pas à la fin du xvi^e siècle réalisé un grand progrès sur les mystères du moyen âge ? Pourquoi ne pas nous dire en quelques mots en quoi il diffère des mystères, quelle a été la nature de son évolution ? La précision nécessaire à un manuel empêchait-elle l'auteur de marquer à Hans Sachs, à Ayser et aux comédiens anglais la place qu'ils occupent dans cette évolution, au lieu de nous servir, à leur sujet, les phrases courantes des manuels ?

L'auteur est plein d'indulgence pour les deux grands pédants du xvii^e siècle, Opitz, le Boileau allemand, et Gottsched, le défenseur du goût français. Il trouve que la poétique d'Opitz est riche en pensées grandioses (!) (*reich an erhabenen Gedanken*), et insinue que le mépris des critiques allemands pour Gottsched a pour cause sa propagande en faveur du goût français et est par conséquent un fruit du chauvinisme allemand. C'est une *captatio benevolentiae* à l'adresse du lecteur français, faite au détriment de la vérité, tout comme l'accusation lancée à Lessing d'avoir été injuste envers Corneille et les poètes français en général.

La caractéristique de Goethe et de Schiller me semble trop superficielle, même pour un manuel. L'auteur aurait pu distinguer les différentes étapes de leur

évolution poétique, nous dire, par exemple, en quoi leurs œuvres de l'âge mûr se distinguent de leurs productions de jeunesse, sur quelle théorie littéraire ces œuvres reposent, surtout que ces caractères distinctifs et cette théorie sont les mêmes chez les deux poètes. Tout cela pouvait être dit bien simplement en peu de mots.

Les deux derniers chapitres du livre traitant des poètes modernes ne sont qu'une paraphrase de Lindemann et de Stern : *Die deutsche Nationallitteratur vom Tode Goethes bis zur Gegenwart*. Une critique de détail me conduirait ici trop loin. Je dirai seulement que l'importance de certains écrivains comme Seb. Brunner est exagérée, tandis que des poètes comme Wolff, Storm, Fontane, Ludwig, Meyer, Mosen, Schuecking, Spielhagen etc., etc. ne sont pas même cités.

Presque tous les défauts que j'ai reprochés au livre de M. Parmentier sont les défauts communs à tous les manuels et n'empêchent pas celui-ci d'être un des meilleurs que nous possédions. Je n'hésiterais pas à recommander le livre à quiconque désirerait acquérir les premières notions de littérature allemande. A nos professeurs d'allemand il rendra plus de services que les manuels écrits par les Allemands ; il leur servira très bien pour un petit cours de littérature en rhétorique. Les résumés sont généralement bien faits et les extraits bien choisis. Il se distingue des manuels alle-

mands par la simplicité de la langue et par des rapprochements entre la littérature allemande et la française. Ma critique un peu sévère peut-être a pour cause une espérance déçue ; j'attendais de l'auteur un manuel modèle. Tel qu'il est, il comble néanmoins une véritable lacune et rendra d'incontestables services.

H. BISCHOFF.

Dr G. KRUEGER, *Schwierigkeiten des Englischen*, I. Teil, *Synonymik und Wortgebrauch*. Dresden und Leipzig, C. A. Koch, 1897. Prix : 9 m.

M. Krueger, qui s'est fait connaître avantageusement par son *Systematical English-German Vocabulary* (chez le même éditeur), nous offre aujourd'hui un second ouvrage, également utile pour l'enseignement de l'anglais. C'est un livre très complet fait avec beaucoup de soin ; les diverses acceptions et significations des synonymes y sont indiquées avec exactitude. L'auteur s'abstient de toute étymologie et de toute considération sur l'histoire des mots ; il se borne à en faire saisir la signification actuelle au moyen d'exemples bien choisis.

On ne peut que le louer d'avoir adopté ce plan. En effet, ces indications ne sont que du luxe superflu dans un livre pareil ; et puis, quelle en peut être l'utilité pour celui qui veut apprendre l'usage actuel de la langue, quand il n'est pas familiarisé avec la grammaire historique ?

Ce volume n'est pas destiné aux élèves ; mais il me paraît avoir sa

place marquée dans la bibliothèque de tout professeur.

W. BANG.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

L. VANDERKINDERE, *Le capitulaire de Servais et les Origines du comté de Flandre*. 50 pages in-8° et deux cartes. Bruxelles, Hayez, 1897. (Extrait des *Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique*, 5^e série, t. VII, n° 2).

Le capitulaire de Servais (853) renferme des indications dont l'historien peut tirer le plus grand profit. Dans sa première partie, il trace les règles que les *missi* auront à suivre pour la recherche et la punition des malfaiteurs. Dans la seconde, il énumère, en douze groupes, les circonscriptions créées à cet effet et les hommes qui y exerceront leur ministère. Deux de ces groupes, le troisième et le quatrième, concernent la portion belge du royaume de Charles le Chauve. Ce sont ceux-là qui ont fourni à M. Vanderkindere l'objet d'une étude aussi ingénieuse qu'instructive.

Au premier abord les indications du capitulaire de Servais semblent bien insignifiantes. Mais combinées avec d'autres documents de la même époque, tels que les chartes et les annales monastiques, elles ont permis au savant professeur d'en tirer des conclusions très intéressantes pour les premiers temps de l'histoire de Flandre. Dans le groupe III notamment il est question

d'un Ingelramnus que de nombreux historiens, entre autres Warnkoenig, ont considéré comme le grand-père de Baudouin Bras de Fer. Or M. Vanderkindere prouve clairement que cette généalogie est inadmissible. Il montre de plus que cet Ingelramnus avait probablement le gouvernement du Courtrais, du Tournais et du *pagus Gandensis*, jusque vers 875 ; que dans l'entretemps Waltcandus, autre personnage mentionné dans le groupe III, avait l'administration du Noyon, du Vermandois de l'Artois et de l'Ostrevant, tandis que Baudouin Bras de Fer ne possédait comme marquis que le seul *pagus Flandrensis* au sens le plus étroit du mot. Nous disons au sens le plus étroit du mot. Le groupe IV précise la portée de cette détermination. Il indique en effet quatre comtes : Berengarius, Engiscalcus, Gerardus et Reginarius. Par un ensemble d'inductions judicieuses, M. Vanderkindere démontre qu'il faut attribuer à ces divers personnages le Boulonnais, le Ternois (*pagus Teruanensis*), le Mempisque, le *pagus Issereticus* (de l'Yser), le *pagus Leticus* (de la Lys) et peut-être le pagus d'Arques. On voit donc à quel territoire exigü se réduisait à l'origine de marquisat de Flandre. Seulement, par suite de la

disgrâce de deux des comtes mentionnés, Ingelramnus et Reginarus, le petit État s'accrut rapidement de plusieurs annexes.

Ce sont là de fort beaux résultats pour une étude aussi restreinte que l'est celle de M. Vanderkindere. Ce n'est pas tout. En même temps qu'il fait l'histoire des origines du comté, l'auteur redresse quelques erreurs courantes sur la géographie de l'ancienne Flandre, sur la situation et l'étendue du Mempisque et du *pagus Leticus*, ainsi que sur l'identification de plusieurs noms de lieux cités dans les documents du haut moyen âge. Bref le petit travail que nous analysons constitue une œuvre des plus importantes pour l'histoire de Flandre.

H. VAN HOUTTE.

EUGÈNE HUBERT, *La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII^e siècle*. Bruxelles, Lebègue, in-4^o de 172 pages. (Extrait des *Mémoires couronnés et mémoires des savants étrangers publiés par l'Académie de Belgique*, t. LV.)

La première loi générale sur la torture a été, dans nos provinces, l'ordonnance criminelle de Philippe II en 1570. Elle n'autorisait ce mode d'instruction que dans les cas où la culpabilité de l'accusé n'était pas suffisamment démontrée et le gouvernement autrichien considéra toujours cette ordonnance comme obligatoire. Dans la pratique cependant, les juristes étaient parvenus à

étendre dans une large mesure l'interprétation de ce texte. Ils appliquaient la question aux muets volontaires ou contumaces et aux coupables pleinement convaincus qui refusaient d'avouer; ils avaient aussi imaginé la torture préalable pour forcer les coupables à dénoncer leurs complices, et la torture d'inquisition dans le but d'amener les vagabonds à avouer les crimes dont ils pouvaient être coupables. Au XVIII^e siècle, toutes ces applications de la torture n'étaient plus d'un usage courant, mais toutes étaient admises en principe par les magistrats. M. Hubert a pu reconstituer, avec une précision remarquable, le fonctionnement de ce mode de procédure pendant le dernier siècle de son existence. Il a retrouvé, à côté des divergences locales, certains traits généraux communs à nos différentes provinces. L'auteur nous fait ensuite assister au mouvement qui, dans toute l'Europe, devait amener la suppression de la torture. Enfin, et c'est là peut-être la partie la plus intéressante de l'ouvrage, il nous montre les efforts du gouvernement autrichien pour arriver à supprimer cette procédure dans notre pays et la résistance opiniâtre de la magistrature à toutes ces tentatives. En 1766, quand Charles de Lorraine demanda aux divers conseils les remèdes à apporter dans l'administration de la justice, le conseil de Gueldre fut seul à réclamer la suppression de la torture. En 1771,

quand le gouvernement leur eut transmis les mémoires de Goswin de Fierlant sur ce sujet, tous persistèrent dans leurs anciens errements, leur opposition aux idées novatrices était cependant devenue moins farouche. C'est seulement le 3 avril 1787 que Joseph II, faisant bon marché de cette résistance, supprima d'un trait de plume les différentes espèces de question. Cinq mois après, il était obligé de retirer l'édit de révocation. La torture se maintint, dès lors, jusqu'à l'arrivée des Français en 1789; rétablie encore après leur défaite, elle ne disparaît définitivement qu'en 1794, après la bataille de Fleurus. Le livre de M. Hubert est le fruit de longues recherches dans les archives et les bibliothèques. Basé tout entier sur des documents authentiques, il renferme beaucoup de renseignements nouveaux et est écrit en un style sobre, d'une clarté remarquable. Cette étude est ce qu'on a publié de meilleur sur la torture en Belgique et est une contribution de grande valeur à l'histoire de nos institutions et de notre droit pénal.

A. DELESCLOSE.

PROU (MAURICE), *La Gaule mérovingienne*. Paris, Maison Quantin, in-8° de 300 pp., nombreuses illustrations. *Bibliothèque d'histoire illustrée*. Prix : br. 4 fr. cart. 5 fr.

Si une bonne partie de ce que nous croyions savoir de la vie des Mérovingiens, s'est dissous en légendes, sous l'action d'une cri-

tique pénétrante, leurs institutions restent : elles constituent la partie solide, durable et en somme la plus intéressante de toute l'histoire. Ce n'est pas que l'interprétation des textes soit ici exempte de toute fluctuation; mais après un demi-siècle d'une discussion approfondie à laquelle ont pris part des savants tels que Waitz, Bruenner, Havet, Fustel de Coulanges, on peut dire que cette science des institutions est faite. Ces résultats acquis, M. Maurice Prou a voulu les condenser en un volume, et il l'a fait avec ce souci de l'exactitude et dans cette forme littéraire qui distinguent et recommandent ses ouvrages antérieurs. L'auteur n'a pas eu besoin de faire étalage de son érudition. Le plan de la collection dont son livre fait partie, ne le comportait pas d'ailleurs. Mais on s'aperçoit vite, en le lisant, que l'auteur est au courant des monuments législatifs et diplomatiques, aussi bien que des discussions entre les modernes, relatifs à son sujet. On peut le suivre de confiance lorsqu'il nous promène à travers le monde mérovingien, passant en revue *la royauté et l'Église, les institutions publiques et la vie économique, les mœurs, la littérature et l'art*, et dans ce dernier domaine, il nous fait presque toucher du doigt les *realia* de cette époque, par une riche illustration puisée aux cabinets monétaires et aux musées d'antiquités. Ce livre a donc sa place marquée dans la bibliothèque de nos professeurs d'histoire.

CH. MOELLER.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

HÉRODOTE AU COLLÈGE,

par F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain.

Au collège, Hérodote fait suite naturellement à Xénophon. Dans son *Anabase*, l'écrivain attique nous raconte une des phases, peut-on dire, de la lutte entre la Grèce et la Perse, puisqu'il nous montre les Dix mille marchant contre le Grand roi, remportant une brillante victoire et opérant une retraite à jamais mémorable. Il y a plus : son récit nous transporte au cœur de l'empire des Perses et nous donne, sur les régions que traversent les Grecs, des renseignements qu'on peut regarder comme une introduction nécessaire à Hérodote.

A son tour, Hérodote prépare la lecture d'Homère. On a souvent remarqué qu'il a plus d'un rapport avec le grand poète épique. « Le sujet d'abord, la lutte de l'Asie et de l'Europe, se rapproche, dit fort bien M. Desrousseaux (1), de celui de l'*Illiade*. La manière de grouper les faits en remontant aux origines par des digressions, se retrouverait dans l'*Odyssée*. La langue aussi, l'ionien mêlé, rappelle celle des poèmes homériques, même lorsqu'il n'y a pas réminiscence voulue de l'écrivain. Enfin la conception a quelque chose de poétique, et c'est sans doute pourquoi, lorsque les critiques Alexandrins divisèrent l'ouvrage en neuf livres, ils donnèrent à chacun le nom d'une Muse. »

A ces avantages multiples que présente Hérodote, quand nous le replaçons dans la liste des auteurs de nos classes, viennent s'en ajouter d'autres.

1. Hérodote occupe une place marquée dans l'historiographie grecque : on l'a appelé, en effet, « le père de l'histoire » en raison des progrès considérables dont lui est redevable la composition historique.

2. Le sujet de son œuvre est du plus haut intérêt : c'est la lutte de la Grèce et de l'Asie depuis Crésus, période récente, semi-contemporaine. A cette idée fondamentale se rattachent les histoires des différentes nations qui ont été mêlées à ce conflit : ce sont autant d'épisodes dans lesquels Hérodote donne les résultats de toutes les recherches qu'il a faites, en voyageant, dans le domaine de l'histoire, de la géographie, des mœurs, des religions et des sciences naturelles.

(1) Hérodote, *Morceaux choisis*, par Tournier ; 3^e édition, revue par Desrousseaux, Paris, 1889, p. xxxix.

3. Hérodote est à la fois un historien et un conteur : il aime les légendes, les mythes et les anecdotes ; il se plaît à reconstituer une scène, à établir des dialogues et à faire agir ses personnages.

4. Il est aussi moraliste : beaucoup de ses récits tournent en utiles leçons.

5. Le caractère de l'homme n'est pas moins recommandable : il est pieux, franc, ouvert, loyal et impartial.

6 Enfin, comme écrivain, il a aussi de grands mérites. Il a l'honneur d'avoir produit, selon la remarque de M. Croiset (1), le premier chef d'œuvre incontesté de la prose grecque. Les qualités qui distinguent son style, sont particulièrement précieuses pour la jeunesse : ce sont la clarté, la simplicité et le naturel.

Tel est, en peu de mots, le triple mérite d'Hérodote, mérite historique, mérite moral et mérite littéraire. Nul ne peut le mettre en doute. Ceux-là même qui ne veulent pas admettre notre historien, ne contestent pas son talent ; ils ne font pas valoir contre lui les imperfections de son œuvre ; mais ils objectent les difficultés que présente pour nos élèves l'emploi du dialecte ionien. Ils ont gravement tort, puisqu'on aborde l'étude d'Hérodote, quand on s'est familiarisé avec le dialecte attique.

Nous inscrivons donc le père de l'histoire au nombre de nos classiques grecs. Il nous reste, par conséquent, à en donner brièvement la méthodologie.

L'étude d'Hérodote s'ouvre par une *petite* introduction sur sa vie, ses voyages et le parti scientifique qu'il en a tiré. Une courte caractéristique de ses prédécesseurs en histoire fera ressortir suffisamment l'importance de son œuvre.

Que faut-il lire ? Il est impossible de voir Hérodote en entier. Force nous est de faire un choix. Les pédagogues accordent d'ordinaire leur préférence à l'un des cinq derniers livres. Nous ne pouvons nous ranger à cet avis.

Nous reconnaissons volontiers l'importance historique de ces livres ; mais nous pensons qu'en se contentant d'un certain nombre de chapitres d'un seul et même livre, on donne aux élèves une idée tout à fait incomplète et partant inexacte d'Hérodote, et qu'on court risque de les fatiguer à la longue par la lecture presque incessante de récits de bataille.

Un des caractères et, comme l'a dit Fénelon, une des grâces d'Hérodote, c'est la *variété*, qui se révèle autant dans le fond que dans la forme. Le tableau continu des guerres et des batailles ne

(1) A. Croiset et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, tome II par A. Croiset, Paris, 1890, p. 616.

ferait pas entrevoir l'abondance des recherches d'Hérodote, qui ne se sont pas portées seulement sur les faits historiques proprement dits, mais encore sur la géographie, les mœurs et les religions des peuples qu'il a vus; il ne permettrait pas d'avoir une idée complète de sa critique historique et de ses opinions religieuses; il laisserait dans l'ombre plus d'un procédé de son exposition, où s'entremêlent des descriptions géographiques, des narrations, souvent anecdotiques et romanesques, des harangues politiques et militaires, des dissertations morales. En un mot, ce n'est qu'en butinant dans les divers livres que l'élève verra que chez Hérodote « la variété capricieuse s'unit à la savante unité du plan ».

Outre l'avantage de faire mieux connaître l'écrivain, cette grande variété plaira à l'élève et sera pour lui une source de vif intérêt. Si nous ne mettons sous ses yeux que des combats et des victoires, ne devons-nous pas craindre que l'ennui ne soit la suite naturelle de cette longue uniformité? Les premiers auteurs latins ne relatent, en effet, que des expéditions militaires. Il convient donc de faire une large place à tous ces renseignements amusants et instructifs que l'historien a puisés dans ses voyages. Cela ne nous empêchera pas de lire encore la victoire de Marathon, la marche de Xerxès, le combat des Thermopyles, les batailles de Salamine et de Platée.

Ce système présente, dira-t-on, un grave inconvénient; il ne permet pas de juger de l'ensemble de l'ouvrage, la cohésion manquant à des morceaux aussi divers. Le reproche serait fondé, si nous n'avions pas soin de relier entre eux les passages que nous choisissons; si nous négligions de « faire entrevoir la pensée maîtresse qui anime tout l'ouvrage, de montrer la conception à la fois historique et philosophique qui représente la lutte de la Grèce et de l'Asie comme un long drame où s'accomplit la volonté d'une divinité jalouse (1) ».

Le choix de nos morceaux fait, comment allons-nous les interpréter?

Retenons-le bien. Un principe doit dominer ici toute l'interprétation : elle doit être menée rondement, parce que le but à atteindre c'est d'arriver à familiariser l'élève avec Hérodote de façon qu'il puisse en peu de temps lire un assez grand nombre de passages.

Précisons un peu et commençons par l'étude de la langue. Nous ne pouvons nous résoudre à suivre les maîtres qui font apprendre le dialecte ionien dans un travail d'ensemble : c'est, à notre avis, une étude abstraite de formes s'adressant surtout à la mémoire, rebutant l'élève, et, en somme, peu profitable. Quant à nous, nous abordons immédiatement le texte, et nous étudions les formes dialectales.

(1) Hauvette, *Morceaux choisis d'Hérodote*, Paris, Colin, p. vi.

tales peu à peu, au fur et à mesure de la lecture. Une telle étude est vivante, essentiellement pratique, et, disons-le, presque inconsciente. Au début, l'élève recherche, en se préparant à domicile ou à la salle d'étude, les formes attiques correspondantes aux formes ioniennes qu'il rencontre; mais, en classe, le professeur ne procède ainsi que pour les premières leçons et il ne fait plus lire, comme autrefois, tout un passage en formes attiques. Cet exercice est actuellement condamné par les meilleurs pédagogues : il y a là, disent-ils, une perte de temps; la substitution des formes est souvent machinale, rarement raisonnée; elle amène fréquemment un mélange bizarre de formes ioniennes et attiques; enfin elle induit l'élève en erreur, en lui faisant croire que le dialecte ionien et le dialecte attique ne diffèrent que par là.

Pour que l'élève n'oublie pas le dialecte attique, ce qui est à craindre, les pédagogues conseillent plutôt de nos jours de donner de vive voix un thème de reproduction, une rétroversion ou d'exiger un résumé.

La syntaxe offre moins de difficultés. On en explique les particularités, en les rapprochant de la syntaxe attique. On étudie, de préférence, les points suivants : emploi de l'infinitif et des adverbes, étude de la construction, et surtout des épanalepses, des anacoluthes et des propositions introduites par *οὕτω, ἰσθαρτα*.

Quand la langue réclame moins d'explications, et que le texte s'y prête, on insiste davantage sur les idées.

Entre les mains d'un maître habile, qui sait non seulement choisir les passages, mais encore en faire valoir le fond, l'interprétation présente une très grande variété, tout à la fois instructive et intéressante pour l'élève. Prenons, de droite et de gauche, quelques exemples, sans chercher en aucune façon à faire un choix complet de morceaux, et montrons brièvement le parti qu'il convient de tirer de chaque passage, tout en restant à la portée de nos classes.

La fable d'*Arion sauvé par un dauphin* (livre I^{er}, ch. 24) est trop connue pour la raconter ici : qu'il nous suffise d'indiquer les trois points qu'une bonne interprétation fera ressortir.

a) *Critique historique*. — Le fait raconté par Hérodote lui paraît si étrange qu'il a mis tout son récit sous la forme du discours indirect. Au commencement et à la fin de ce morceau, il nous dit que les Corinthiens et les Lesbiens sont d'accord pour rapporter l'aventure d'Arion. Hérodote s'attache donc ici à nous indiquer la source de ses renseignements; il les tient des Corinthiens, qui ont dû être informés de la chose au moment où elle s'est passée, et des Lesbiens, qui étaient des compatriotes d'Arion. Il ne se contente pas de ce double témoignage : il cite encore un monument qui, dans sa pensée, confirme ce récit incroyable.

b) *Pensée morale.* — Arion, poète et musicien, qui a consacré toute sa vie à la louange des dieux, veut encore faire entendre, avant de mourir, un chant pieux. Le dieu récompense sa piété en le sauvant miraculeusement.

c) *Rapprochements.* — On peut lire aux élèves : Lucien, *Dialogues, Poséidon et les dauphins* ; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVI, 19 ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, IX, 9 ; La Fontaine, W. Schlegel, etc.

La lecture des passages de Lucien et de Pline montre qu'Hérodote est d'accord avec les anciens pour considérer le dauphin comme un être d'une intelligence exceptionnelle, aimant la musique, plein de charité pour ses semblables, et susceptible de s'attacher à l'homme. D'après les observations des naturalistes modernes, il paraît que les qualités de ce cétacé ont été singulièrement exagérées, et qu'il n'est pas mieux doué que les autres animaux du même groupe. S'il s'approche de l'homme, c'est uniquement dans l'espoir de vivre à ses dépens, en saisissant les poissons dans les filets, ou en se repaissant des reliefs rejetés des navires (1).

Passons, dans le même livre, à un morceau également célèbre, *Solon à la cour de Crésus* (ch. 29 et suiv.).

1° D'un mot, nous signalons la difficulté chronologique de ce passage, en supposant vrai le voyage de Solon, bien qu'on puisse le révoquer en doute. Nous concluons de là à la faiblesse d'Hérodote en chronologie. Un peu plus loin, il confond l'année lunaire de 354 jours avec l'année civile de 360 jours.

2° Nous relevons les idées d'Hérodote : a) sur la mort qu'il considère comme préférable à la vie, non pas parce qu'elle conduit l'homme dans un monde meilleur, mais parce qu'elle le délivre des maux et des souffrances d'ici-bas ; b) sur le bonheur de l'homme et la jalousie des dieux.

3° Ici encore nous pouvons faire quelques rapprochements avec Cicéron, *Tusculanes*, I, 47 ; Plutarque, *Consolation à Apollonius*, et Lucien, *Charon ou les Contemplateurs*, etc.

Du second livre nous détachons deux morceaux d'un caractère différent, qui, à eux seuls, permettent déjà de tirer quelque conclusion sur la valeur de cette partie de l'histoire d'Hérodote.

Le premier est intitulé le *Crocodile* (ch. 68 et suiv.). Lire et interpréter ce morceau comme il convient, c'est rattacher l'enseignement du grec à celui des sciences naturelles et juger de l'exactitude d'Hérodote en tant que naturaliste. Ce genre d'interprétation n'est pas difficile : on consulte, à cet effet, son collègue des sciences ; on trouve aussi des renseignements précieux dans les notes de la traduction de

(1) Buisson, *Dictionnaire de pédagogie*, t. II, vol. I, p. 359.

Miot, ou dans des ouvrages spéciaux, tels que Brehm, *Les reptiles et les batraciens*, édition française par Sauvage, Paris, Baillière. Voici un échantillon de cette exégèse puisée dans ces travaux.

Le crocodile ne mange pas, dit Hérodote, *pendant les quatre mois les plus froids*. — Si cette observation n'est pas générale pour toute l'étendue du cours du Nil, elle peut avoir été très juste pour les crocodiles de la Basse-Égypte, où la température plus froide engourdissait ces animaux; ils pouvaient alors rester assez longtemps sans manger, comme les crocodiles ou caïmans de l'Amérique septentrionale (1).

Il pond ses œufs à terre et les y fait éclore. — L'observation n'est qu'en partie exacte. La femelle du crocodile reste près du nid et surveille le trésor qu'elle a confié à la terre. Au bout d'un temps assez long, sous l'influence de la chaleur du soleil et sans doute aussi de la chaleur dégagée par les matières en fermentation qui recouvrent le nid, les petits viennent au monde (2).

Il passe sur le rivage la plus grande partie du jour. — D'habitude, le crocodile sort de l'eau vers le milieu de la journée pour se chauffer au soleil et s'endormir profondément jusqu'au crépuscule (3).

Les œufs qu'il produit, ne sont guère plus gros que ceux d'une oie, et le petit qui en sort, est proportionné à l'œuf : il parvient cependant en grandissant jusqu'à dix-sept coudées et plus. — Ces détails sont exacts. Les œufs rappellent, par leur forme et leurs dimensions, ceux des oies de nos pays; la coque en est blanche, grossière, assez rugueuse au toucher. A leur naissance, les jeunes ont 0^m,20. Avec l'âge, après une centaine d'années, le crocodile peut atteindre une longueur de sept mètres (4).

Il a des yeux de porc. — Cette ressemblance est assez exacte; cependant les yeux de cet animal en ont encore plus avec ceux du chat. (G.)

Point de langue. — Du moins en apparence. La langue est si intimement fixée sur toute son étendue au plancher buccal que son existence a pu être longtemps niée.

Sa mâchoire inférieure est immobile. — Il serait plus juste de dire qu'elle n'a presque aucun mouvement.

Sur le dos une peau écailleuse qui est impénétrable. — Exact.

Aveugle dans l'eau, il voit très nettement sur terre. — Hérodote est mal renseigné; car l'acuité visuelle est certainement extrême dans l'eau, bien qu'un peu moins développée qu'à terre (5).

(1) Observation de Geoffroi relevée par Miot. Les autres remarques de ce naturaliste sont marquées d'un G.

(2) Brehm, trad. Sauvage, p. 122.

(3) Id., pp. 126-127.

(4) Id., pp. 129, 130 et 124.

(5) Id., p. 130.

Comme il se nourrit dans l'eau, il a l'intérieur de la gueule tapissée d'insectes. — Cet insecte est une espèce de mouche ou de cousin.

Les oiseaux et les bêtes en général le fuient ; mais avec lui le trochile vit en paix, parce que cet oiseau lui rend service. — L'observation est vraie de tous les animaux, à l'exception du héron, qui suit tous les mouvements du crocodile et profite de l'effroi que sa présence cause parmi les poissons pour faire une meilleure pêche.

Quant au trochile, c'est une petite espèce de pluvier. Il entre, en effet, dans la gueule du crocodile, qui la tient entr'ouverte du côté du zéphyr, comme dit Hérodote, et l'oiseau mange les insectes qu'il y trouve (G.).

Autour de Thèbes et du lac Maris, les habitants sont fermement persuadés qu'il est sacré. Chacun d'eux élève un crocodile que l'éducation apprivoise. — Les crocodiles adultes sont généralement tout à fait intraitables ; mais les animaux pris jeunes s'apprivoisent fort rapidement, jusqu'à accourir à un appel déterminé et à prendre leur nourriture à la main. Il est très probable que les prêtres égyptiens agissaient ainsi, et que les animaux adultes qu'ils montraient avaient été capturés tout jeunes (1).

Ils ornent ses oreilles de pendants. — Le rituel prescrivait les jours de fête auxquels les animaux sacrés devaient être particulièrement parés. Les chats avaient eux aussi des pendants d'oreilles.

Mort, ils l'embaument et le déposent dans les sépultures consacrées. — On trouve en abondance des momies de crocodiles dans les tombeaux de Thèbes. Le caveau de Maabde, près de Montfaut, est célèbre par les crocodiles qu'on y trouve (2).

Ceux qui habitent le territoire d'Éléphantine mangent des crocodiles. — La chair des animaux tant soit peu âgés est absolument immangeable, au moins pour les Européens. Les indigènes en jugent sans doute tout autrement ; car la chair et la graisse de crocodile forment pour eux un friand régal (3).

Chasse du crocodile. — De nos jours, on se sert, à cet effet, de la carabine.

Nous avons pu constater, à différentes reprises, que l'élève suit avec un vif intérêt cette leçon où l'on contrôle à chaque pas les assertions d'Hérodote ; il voit avec plaisir que ces pages, quoique si anciennes, sont, en général, conformes à la vérité et aux observations des naturalistes modernes.

Le même livre offre d'autres descriptions aussi vives que fidèles,

(1) Id., p. 131.

(2) Id., p. 133.

(3) Id., p. 133.

telles que l'aspect général du Delta, les Pyramides, l'inondation du Nil, le papyrus, la plaine de Babylone (1). Par contre, l'historien se trompe, quand il dit que le phénix ressemble à un aigle. Il n'en est rien : le phénix des peintures égyptiennes, dit M. Sayce, ressemble plutôt à un héron. Ici Hérodote a dû confondre l'image du phénix avec quelque autre ; ailleurs il a mal vu (2). Si l'on faisait un choix judicieux de descriptions, on serait en droit de conclure avec M. Croiset (3) qu'Hérodote sait, en somme, regarder ; mais c'est un voyageur du ^{ve} siècle avant l'ère chrétienne, sans éducation scientifique, sans nos habitudes modernes de précision ; de là, à côté d'indications très justes, plus d'une fois des à peu près.

Comme l'ajoute fort bien M. Croiset (4), « le problème était encore plus compliqué pour les informations qu'il empruntait à autrui soit par des lectures, soit par ouï-dire (*ἰστοί*). Si Hérodote a beaucoup vu, il a bien plus appris encore par les *révélés* qu'on lui a faits. » Arrêtons-nous un instant à un passage fort curieux de son second livre (chap. 141), et étudions comment il retrace, sur le dire des prêtres qu'il consulte, l'histoire de l'Égypte.

Ce récit peut s'intituler : *Invasion repoussée par des rats*. « Après Anysis, régna, dit Hérodote, le prêtre d'Héphaestos que l'on appelait Séthon. Celui-ci tint en mépris et négligea les guerriers égyptiens, parce qu'il n'avait pas besoin d'eux. Il leur fit subir plus d'une humiliation, et, entre autres, celle de les dépouiller de leurs champs ; car, à chaque guerrier, sous les premiers rois, douze arpents d'excellentes terres avaient été données. Après cela, Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, fit entrer en Égypte une grande armée, et les guerriers égyptiens refusèrent de combattre. Le prêtre-roi, enveloppé dans ces difficultés, entra au temple et, devant la statue, se lamenta au sujet des dangers qu'il allait courir. Pendant qu'il gémissait, le sommeil vint à lui et il lui sembla, en une vision, qu'un dieu, se tenant à ses côtés, le rassurait et lui promettait qu'il n'éprouverait aucun échec en résistant à l'armée des Arabes ; car lui-même devait lui envoyer des auxiliaires. Plein de confiance en ce songe, il réunit ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre, pour les conduire en armes à Péluse, porte de l'Égypte de ce côté. Nul des guerriers ne l'accompagna, mais des petits marchands, des artisans, des vivandiers. Ils arrivèrent à leur poste, et, durant la nuit, une nuée de rats des champs se répandit sur leurs adversaires, rongant leurs carquois,

(1) A. Croiset, ouv. cité, p. 589.

(2) Id., p. 588.

(3) Id., p. 588.

(4) Id., p. 589.

les cordes de leurs arcs, les poignées de leurs boucliers, de telle sorte que, le lendemain, les envahisseurs, se voyant dépouillés de leurs armes, s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut tué. On voit maintenant, dans le temple d'Héphaestos, la statue en pierre de ce roi, ayant sur la main un rat, et cette inscription : « Que celui qui me regarde soit pieux. »

La Bible (1) s'occupe des mêmes événements et les raconte en ces termes : « La quatorzième année du règne du roi Ézéchias, Sennachérib attaqua les villes fortes de Juda et les prit. Ézéchias lui envoya tout l'or et tout l'argent qu'il trouva dans ses trésors. Il détacha même les lames d'or des portes du temple pour l'engager à se retirer. Le roi des Assyriens ne le fit que quand il apprit que Taharka, roi d'Éthiopie, s'était mis en campagne pour le combattre ; mais auparavant, se croyant joué par Ézéchias, il lui envoya ses ambassadeurs avec une lettre. Ézéchias la lut, alla dans le temple, présenta la lettre au Seigneur et pria avec beaucoup de ferveur. Alors Isaïe lui envoya dire que Dieu avait écouté sa prière, et qu'il le délivrerait de la main de Sennachérib. « La même nuit l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Et Sennachérib, roi des Assyriens, s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts ; et il s'en retourna aussitôt. »

On est frappé de la ressemblance de ces deux récits. Ce n'est, pensons-nous, qu'à l'aide de la Bible, qu'on peut interpréter convenablement Hérodote. En classe, nous nous attacherions aux points suivants.

1° Dans ce morceau, comme dans le long récit dont il est détaché, Hérodote ne fait que répéter, sans en garantir l'exactitude, ce que lui ont dit les prêtres égyptiens. Il faut, en effet, faire dépendre l'infinif βανλισσαι de οι ιπεις; διεγον (les prêtres me disaient) sous-entendu.

2° Le roi Séthon n'est pas connu. L'expédition de Sennachérib eut lieu à l'époque de Taharka (692-664) : les rois éthiopiens étaient alors rois de l'Égypte supérieure où ils résidaient, tandis qu'une dynastie dépendante d'eux régnait en Égypte inférieure.

3° Le Séthon égyptien d'Hérodote ressemble beaucoup à Ézéchias dans sa foi en la divinité et dans ses espérances. Le prêtre égyptien qui instruisait Hérodote, aura fait honneur à son compatriote de ce qui appartient à Ézéchias (2).

Selon les Égyptiens, le dieu Phtah sauva l'Égypte en envoyant une multitude de rats qui rongèrent les cordes des arcs et des boucliers. D'après la Bible, ce fut l'ange du Seigneur qui fit périr de la peste

(1) *Les Rois*, chap. XVIII et XIX.

(2) Gaiet, *La Bible sans la Bible*, p. 534, en fait la remarque.

185,000 hommes. Comment ce récit s'est-il dénaturé dans la bouche des prêtres égyptiens? Il est aisé, ce nous semble, d'y répondre. Dans les hiéroglyphes, le rat est le symbole de la destruction. On est donc en droit de soutenir que le récit des prêtres repose sur une erreur. En voyant le rat, ils ont pris la chose à la lettre au lieu de reconnaître dans ce signe sensible l'idée seule de destruction.

Pourrait-on le contester? L'interprétation que nous avons donnée du passage d'Hérodote, est simple et élémentaire; elle ne dépasse en aucune façon la portée des élèves; elle rattache la leçon de grec aux leçons d'histoire sainte et dépouille le récit d'Hérodote de son enveloppe fabuleuse.

Si le professeur rapprochait un instant les deux morceaux expliqués, il pourrait, comme nous l'insinuons plus haut, terminer par une remarque sur la véracité de l'historien, dans son second livre. La description des monuments, des mœurs, des usages, donne, en général, dirait-il, à cette partie de son œuvre une valeur impérissable; mais quant aux données historiques, il a été prouvé, en plus d'un point, que les prêtres de Memphis, d'Héliopolis et de Thèbes qui l'ont renseigné sur les événements anciens de l'Égypte, ont tiré parti de son ignorance de la langue: dans leur amour-propre national, ils ont faussé à dessein ces périodes de leur histoire pendant lesquelles les Égyptiens dépendaient de conquérants étrangers (1).

Au livre suivant, ch. 39-43, l'*Anneau de Polycrate* complète l'étude qu'on a faite des idées d'Hérodote sur le bonheur et sur les dieux, et permet de rappeler la poésie de Schiller.

Veut-on laisser là le philosophe et s'arrêter à l'un de ces petits récits courts, anecdotiques et romanesques, dont son livre fourmille? Qu'on prenne, sur le conseil de M. Croiset (2), ce joli conte par lequel Hérodote prétend expliquer pourquoi Darius voulut soumettre les Péoniens (Liv. V. ch. 12-14). « C'est, comme le fait observer le savant historien des lettres grecques, une légende populaire, saisie au vol, avec des tours de phrase à la Perrault, et, sur une donnée naïvement rusée, un mouvement de récit doux, gracieux, un peu traînant. »

(A suivre.)

(1) Ainsi encore cette humiliation dont il est question, ce sont plutôt les rois éthiopiens vainqueurs qui l'ont fait subir aux guerriers égyptiens.

(2) Ouv. cité, p. 623.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

XÉNOPHON, *Anabase*, texte grec revu et publié avec une introduction et des notes par PAUL COUVREUR, maître de conférences à la faculté des lettres de l'Université de Lille. Paris, Hachette, 1897, LV-586 pp. Prix : 3 fr.

Depuis longtemps le besoin se fait sentir d'une bonne édition classique de l'*Anabase* ; celle de Duebner est bien vieillie, celle de F. De Parnajon n'a aucune valeur ; seule, celle de L. Feuillet se recommande par un commentaire soigné et un vocabulaire des noms propres enrichi de gravures.

Aussi M. Paul Couvreur a-t-il rendu un service signalé aux élèves et aux professeurs en faisant paraître son édition de l'*Anabase* ; elle présente en effet tous les caractères d'un véritable livre classique. Le texte a été établi avec beaucoup de soin et a profité des résultats les plus récents de la critique ; on peut s'en rendre compte en parcourant la liste des passages (pp. IX-XVI) où il diffère de celui

de Hug (Teubner, 1891). L'*Introduction* qui est très étendue (pp. XVII-LV) comprend d'abord la biographie et l'énumération des écrits de Xénophon ; puis une étude très détaillée de l'*Anabase*, dans laquelle l'éditeur fait ressortir, à côté du caractère apologétique de l'ouvrage, ses principales qualités littéraires ; ensuite, un examen de la langue de Xénophon montre combien peu l'« abeille attique » a mérité son élogieux surnom ; enfin, après un paragraphe consacré à la Perse et aux Barbares, M. Couvreur s'occupe de l'organisation et de l'armement des Dix Mille, de leurs différents chefs, de leurs ordres de marche ou de bataille, de l'itinéraire qu'ils ont parcouru, et termine par le portrait des personnages les plus saillants de l'armée grecque.

Chacun des sept livres est précédé d'un sommaire et suivi de la traduction du passage correspondant de Diodore de Sicile. Le commentaire marque également un progrès considérable sur les éditions françaises antérieures.

Les notes grammaticales sont nombreuses ; pour ne pas leur accorder une place demesurée, l'auteur s'est borné parfois à renvoyer à la *Grammaire grecque* de Croiset et Petitjean (3^e éd., Hachette). Les notes littéraires sont multipliées à dessein et feront saisir aux élèves ce qui caractérise la langue et le style de Xénophon. Quant aux notes purement explicatives, elles sont généralement bien rédigées ; nous regrettons cependant qu'à la différence de celles de l'édition Vollbrecht (Teubner), dont M. Couvreur s'est souvent inspiré, ces notes n'aient pas de préférence la forme interrogative.

Le professeur trouvera aussi dans ce livre les éléments d'une saine interprétation réelle : l'*Introduction* lui fournira des détails suffisants sur les mœurs et les usages des Perses, ainsi que sur les institutions politiques et militaires des mercenaires grecs ; les nombreuses gravures d'après les monuments antiques, les trois croquis topographiques et les deux cartes dont l'édition est pourvue contribueront à rendre cet enseignement vraiment intuitif.

L'exécution typographique laisse peu à désirer ; voici néanmoins quelques fautes d'impression, relevées dans le livre V, et qui pourront disparaître lors d'un nouveau tirage : p. 379, l'auteur rétablit dans le texte la construction *ἐν δυνάμει*, mais rédige la note 10 comme s'il avait conservé *ἐν δυνάμει* ; p. 381, lisez

καταλειφθεταί ; p. 389, lisez *κατὰ μέγαν* ; p. 392, n. 5, lisez Cf. VI, 36 ; p. 396, lisez *οὐδενὶ χυμῶν εἰσὶν* ; p. 407, lisez *βοῦλαί*.

LÉON HALKIN.

Des lois phoniques, par M. BRÉAL.
— *Étymologies*, par le même.

Le 1^{er} fascicule du tome X des *Mémoires de la Société linguistique de Paris* donne deux articles de M. Bréal, qui ne manqueront pas d'intéresser les linguistes et les philologues.

I. *Des lois phoniques*. A propos de la création du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, M. Bréal examine quelques lois phonétiques qui lui paraissent aussi contestables par le fond qu'elles sont tranchées et absolues dans la forme, et il annonce, à brève échéance, le temps où le règne de la théorie en matière de linguistique fera place à l'observation des faits.

1. Les lois de la phonétique, disait Osthoff, après Schleicher, sont *fatales*, sont *aveugles*.

M. Bréal restreint ce principe à la formule suivante : Les lois phonétiques sont *constantes*, attendu qu'elles sont l'effet de nos habitudes, et que nos habitudes, quand rien ne vient les contrarier, se manifestent d'une manière régulière et uniforme.

Si certaines particularités de prononciation se propagent et s'augmentent en se propageant, cela résulte d'une *nécessité sociale* et non d'une *fatalité physique*. Pour-

tant les mots d'un même dialecte n'obéissent pas exactement aux mêmes lois phoniques : c'est qu'il faut tenir compte du principe de la fréquence. Les mots que nous avons l'habitude de prononcer plus fréquemment, nous les prononçons plus facilement, avec moins d'attention et d'effort. C'est une première source d'altération. Il faut pour la perfection du mot, qu'il arrive à l'état d'un simple signe laissant clairement transparaître l'idée. Le substantif y arrive plus vite que les adjectifs, les participes, les adverbes ; mais cela ne se fait pas fatalement, aveuglément.

2. Brugmann affirme que le changement de prononciation atteint l'*organe* avant d'atteindre le *mot*. — Cela n'est vrai que pour l'altération pathologique, dit M. Bréal, et il prouve que c'est dans l'intelligence, dans le cerveau, qu'il faut chercher la première cause des changements phoniques. L'esprit peu à peu familiarisé avec l'image de la pensée, avec le mot, se contente d'en faire reproduire par l'organe vocal le dessin abrégé, sûr d'être compris à demi-mot.

3. Un troisième axiome examiné par M. Bréal, c'est qu'on ne remonte pas l'échelle des sons, c'est-à-dire, qu'une articulation s'étant une fois modifiée, la langue ne la restitue plus dans sa pureté première. — Ce principe a le tort de considérer le son comme une *existence personnelle*, indépendante des hommes qui prononcent et

qui parlent. Des exemples empruntés au français, au latin, aux langues germaniques prouvent que la langue sait faire de « ces retours en arrière », c'est-à-dire, que *les hommes qui parlent* savent parfois restituer un mot dans sa pureté première. Cela tient tantôt à l'influence des classes lettrées, tantôt à la recherche de l'archaïsme, tantôt à l'influence d'un peuple allogène qui, en adoptant une langue indo-européenne, y apporte les habitudes de sa prononciation native.

4. Quant au principe d'après lequel les changements de phonétique s'effectueraient toujours selon la *loi du moindre effort*, il est certain que, dans la plupart des cas, en raison des causes exposées précédemment, la tendance du langage est d'économiser l'effort, par conséquent, de remplacer les sons qui exigent quelque énergie par des sons plus faibles. Mais il ne serait pas exact d'y voir une règle constante. A mesure que les mots s'altèrent, il se fait de nouveaux groupements de consonnes, qui n'exigent pas moins de dépense et qui souvent en exigent plus. L'*économie de temps* a souvent pour contre-partie une *augmentation d'effort*.

5. Enfin certaines erreurs de langage, telles que métathèses, contaminations, anticipations, épenthèse, Umlaut, etc. montrent que le *véritable siège des faits phonétiques* doit être placé dans l'intellect. Comment un son qui n'est pas encore prononcé pourrait-il

en influencer un autre qui le précède, si l'idée du mot n'était pas présente à l'esprit et ne dirigeait tout le mouvement de l'appareil vocal ?

II. *Étymologies.* M. Bréal montre comment certains verbes neutres (*ἵπισταμαι*, *verstehen*, *understand*, — *πέτερε*, *ἐννύομαι*, sanscrit *jā*, — *cedo*, *εἶκω* *ich trete ab*) ont pu changer de sens en devenant transitifs.

2. Il établit la probabilité du changement de λ en ρ dans certaines racines grecques, notamment pour les mots *ἔλθον*, *ἔρχομαι*, — *εἶλον*, *αἰρέω*, — *καλύπτω*, *κρύπτω*, — *ἀμείλγω*, *ἀμέργω*, — *τίλλω*, *στρατεύω*, qu'on a eu tort de faire venir de *στόρνυμι*, comme le prouve l'expression latine *silata navis*, *navire armé en course*. Pour ces exemples, M. Bréal admet comme extrêmement probable l'antériorité du λ, contrairement à l'opinion de Gustave Meyer qui révoque en doute ce changement, tout en admettant celui de ρ en λ.

3. *Συνεῖς*, formé de *σινεῖς* et de *εἶς*, *la vue*, par analogie avec *ἐνωπείας*, paraît avoir été particulièrement employé dans la langue maritime, pour exprimer un embarquement ou un débarquement *clandestin*. La disparition du γ s'expliquerait par son changement en j. Par contre, le γ de *ἀνώγειον* viendrait du durcissement d'un j en γ.

4. Notons encore, entre autres conclusions, la formation de *ἐκνητι*, venant de l'instrumental *ἐκνη*, auquel s'ajoute le suffixe adverbial *-τι*, par analogie avec *ἐκοντι*, *ἐθειλοντι*; — la parenté de *οἷος*, *solus* et de

οἷος, *qualis* Le latin *tantum* est arrivé au sens de *seulement* par la suppression de son corrélatif *quantum*. Une suppression analogue a eu lieu pour *οἷος*, qui suppose un corrélatif *τοῖος*. Cf. *Iliade* II, 247; IX, 437 : *οἷος* (solus) = *τοῖος*; *οἷος* *ἐστίν*; *τοῖος* *οἷος* *εἶμι*.

La différence des esprits prouve simplement que la parenté entre les deux termes avait cessé d'être sentie.

E. CONROTTE.

Das Griechische Theater. Beitrage zur Geschichte des Dionysos-Theaters in Athen und anderer griechischer Theater, von W. DOERPFELD und E. REISCH, mit XII Tafeln und 99 Abbildungen im Text. Athen, Verlag : Barth und von Hirst. Leipzig, Carl Fr. Fleischer. 1896, 1 vol. in-4° de xvi et 296 pages. Prix : 16 marcs.

Le sous-titre de ce livre est trop modeste. En réalité, ce ne sont pas de simples *Beitrage*, mais c'est un ouvrage capital. M. le professeur Doerpfeld, premier secrétaire de l'Institut archéologie allemand à Athènes, architecte avant d'être philosophe, résidant sur le sol de la Grèce depuis vingt ans, a pu étudier minutieusement tous les théâtres grecs que le temps a plus ou moins épargnés et qui ont été fouillés depuis vingt-cinq ans; il a pu, au moyen de ce qui reste, les reconstruire dans leur forme primitive et reconnaître les transformations

que le temps leur a fait subir. C'est l'objet des deux premiers chapitres, où sont décrits, en détail, d'abord le théâtre de Dionysos à Athènes, puis les théâtres du Pirée, d'Orope, de Thorikos, d'Erétrie, de Sicyone, d'Epidaure, de Mégalo polis, de Délos, d'Assos, de Pergame et de Magnésie du Méandre. C'est en 1884, à l'Institut d'Athènes, que M. Doerpfeld exposa pour la première fois sa thèse sur le théâtre ancien, thèse contraire au texte de Vitruve et à l'opinion régnante. Il soutint que, chez les Grecs, l'*orchestra* circulaire était occupée aussi bien par les acteurs que par le chœur et que les acteurs ne jouaient pas sur une estrade formée, suivant les uns, par le toit du *proskenion*, placée, suivant d'autres, en avant de celui-ci. Il soutint en outre que l'orchestre demi-circulaire (ὀρχήστρα) avec la scène exhausée des Romains (pulchitum, ὀρχήστρον) ne sont que les deux moitiés de l'ancienne *orchestra* grecque. Dans les descriptions des deux premiers chapitres, M. Doerpfeld ne manque aucune occasion de faire ressortir tout ce qui est favorable à sa thèse. Dans un chapitre spécial, il explique l'erreur commise par Vitruve. Il s'est adjoint un philologue, M. Reisch, professeur à l'Université d'Innsbruck, qui a étudié, aux chapitres IV-VI, le théâtre grec d'après les drames que nous possédons et d'après les représentations figurées. Cette étude conduit aux mêmes conclusions. Ensuite M.

Doerpfeld reprend la parole et il réfute les raisons alléguées en faveur d'une scène exhausée et il expose les raisons qui militent contre elle. Le chapitre final résume les résultats obtenus, en exposant brièvement les principales phases par lesquelles le théâtre grec a passé. L'ouvrage de M. Doerpfeld a pour but de faire définitivement justice de l'opinion qui a régné jusqu'ici et qu'il avait déjà très fortement ébranlée. Bien qu'en pareille matière de nombreuses figures soient nécessaires pour se faire bien comprendre, il ne sera pas sans intérêt de résumer ici les importantes conclusions de ce livre.

Il faut distinguer cinq périodes.

I. *Avant le Ve siècle*. A l'origine, on se contentait d'une *orchestra* (place où l'on danse), terrasse circulaire où le chœur évoluait en chantant le dithyrambe. Le public, peu nombreux encore, pouvait se ranger tout autour pour regarder. Quand le nombre des spectateurs s'accrut, il fallut pour eux une place spéciale d'où tout le monde pût bien voir, un *theatron*, dans le sens propre de ce mot. On choisit le penchant d'une colline, au bas de laquelle fut aménagée l'*orchestra*. Il arriva donc naturellement que les spectateurs n'entourèrent pas l'orchestre circulaire de tous les côtés, mais seulement du côté de la colline. Ils s'asseyaient sur le gazon; plus tard, on y mit des sièges pour les prêtres et les autorités,

puis pour le reste des spectateurs. Ces sièges formèrent, sur le penchant de la colline, un arc de cercle autour de l'orchestre.

Au milieu de l'orchestre, il y avait un autel de Dionysos, car les représentations faisaient partie du culte et le théâtre était situé dans l'enceinte sacrée. L'autel comprenait la table du sacrifice et l'estrade où se tenait le prêtre (ἱμερ) et où la victime était immolée (thymele). Le flûtiste qui accompagnait les danses, montait sur cette estrade. Au ^{vi}^e siècle fut introduit le premier acteur et par là le dialogue entre lui et le chœur. L'acteur se tenait au centre du chœur et, pour être bien vu, il se plaçait également sur les degrés de l'autel. Ajoutons que le public, le chœur et l'acteur entraient, soit à droite, soit à gauche, par les *parodoi*, chemins montant tout droit sur l'orchestre.

II. *Au V^e siècle*, le drame grec atteignit sa perfection et le théâtre prit la forme qui servit de base aux temps postérieurs.

Les représentations eurent une plus longue durée et le nombre des spectateurs grandit. Il fallut leur aménager une place plus commode et plus étendue. On construisit le *theatron* en pierre, mais les sièges eux-mêmes furent encore en bois. L'*orchestra* ne subit pas de changement : elle resta circulaire, avec l'autel au milieu. La création d'un second acteur ne fut pas une raison d'y apporter des changements. Mais

Eschyle introduisit une innovation importante. Le drame s'étant développé, l'action exigeait parfois qu'un acteur s'éloignât de l'enceinte sacrée où elle se déroulait pour aller dans la ville ou dans un autre lieu. Eschyle imagina de représenter ce lieu par un édifice placé derrière l'orchestre, le *σκηνή*, qui fut d'abord une simple tente en bois et en toile, comme le nom l'indique. Après la représentation, on l'enlevait. Plus tard, elle devint permanente; alors, afin de pouvoir adapter sa façade aux exigences de chaque pièce, on mit devant la *skene* une façade mobile, le *προσκήνιον*. L'espace compris entre la *skene* et le *proskhenion* était fermé à droite et à gauche par des ailes de la *skene*, appelées *παρταγήνια*, sur lesquelles s'appuyaient les deux bouts du *proskhenion*.

Le demi-cercle de l'*orchestra* voisin de la *skene* ajouté à l'espace libre devant celle-ci, formait un rectangle : c'est là que les acteurs, qui devaient parfois entrer dans la *skene*, prirent peu à peu l'habitude de se tenir. Le chœur continua à disposer de tout l'orchestre sans cacher les acteurs au public. Ceux-ci ne jouaient pas sur une estrade plus élevée que l'orchestre et placée en avant de la *skene*, comme on l'a cru. Dans certains cas (*deus ex machina*, etc.), ils pouvaient paraître par exception sur le toit de la *skene* ou du *proskhenion*. Les *parodoi*, qui servaient d'entrée au public, aux acteurs et au chœur,

se trouvèrent compris, à droite et à gauche, entre le *theatron* et la *skene*.

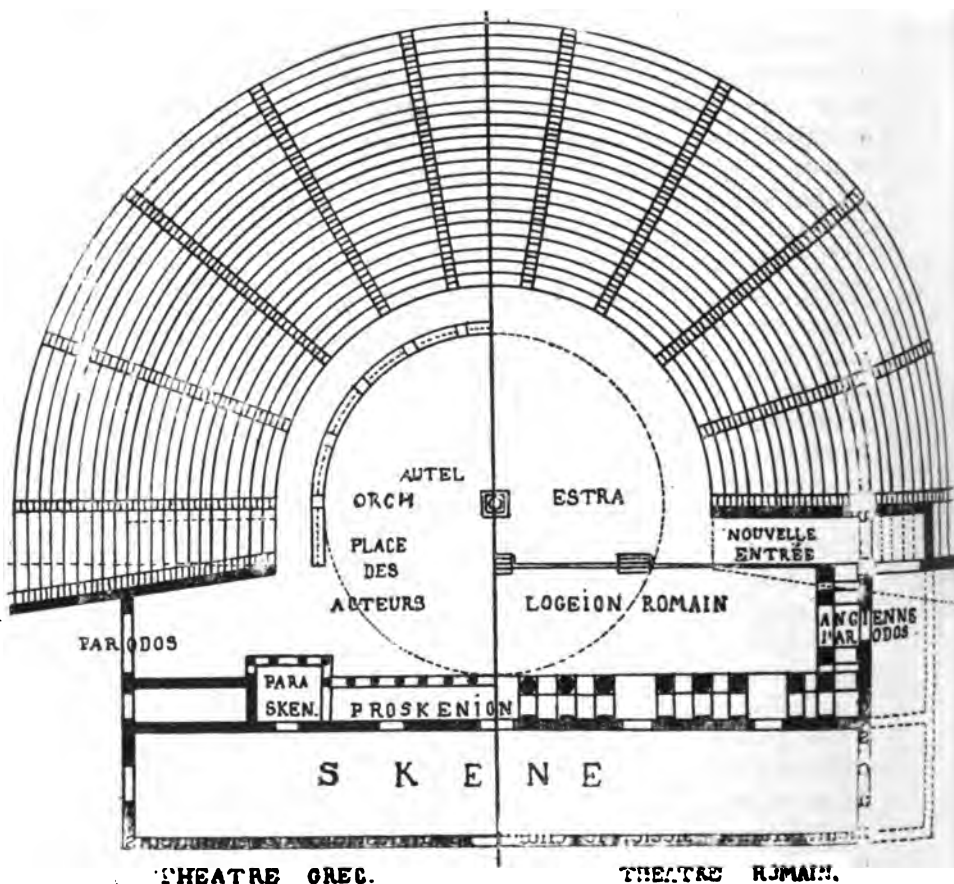
III. Au IV^e siècle, le théâtre grec devint un édifice grandiose avec des gradins en pierre pouvant contenir jusque 20,000 spectateurs, et avec une *πρυπή* en pierre d'un aspect imposant. L'*orchestra* demeura ce qu'elle était. Le *proskhenion* fut encore en bois et en toile parce qu'il devait être mobile et représenter, suivant le cas, un palais, un temple, une maison privée, une grotte, etc. La *skene*, en fermant tout l'édifice du côté opposé au public, servit à améliorer l'acoustique; les acteurs n'y entraient ou se montraient sur son toit que dans certains cas; sa façade indiquait le lieu de l'action.

IV. Période hellénistique. A cette époque, on s'habitua à ne représenter que des scènes de la vie privée et le *paraskhenion* devait toujours figurer une maison particulière qui pouvait servir pour toutes les pièces. L'idée vint naturellement de lui donner aussi une forme durable : on le fit en pierre. Il consistait en une colonnade et les colonnes étaient reliées par des *πύλας*; mobiles en bois peint. Il avait généralement une porte entre les colonnes du milieu ou plusieurs portes pour représenter plusieurs maisons. Le chœur et les acteurs demeurèrent à la même place que précédemment. Au II^e siècle, le chœur disparaît presque complètement; toutefois l'orchestre reste circulaire.

V. Le théâtre romain dérive du théâtre grec par une transformation naturelle que nous exposons sans tenir compte des détails. Chez les Romains, la *cavea* forme un demi-cercle, pas davantage; la scène (*λογειον* ou *pulpitum*) où jouent les acteurs est plus large et elle est plus longue que le diamètre de l'orchestre. De l'orchestre, placé plus bas d'un mètre ou d'un mètre et demi, des degrés conduisent à la scène; les *paradoi* sont des couloirs voûtés, etc. On a cru jusqu'ici que les acteurs grecs jouaient au-dessus du *proskhenion*, et que les Romains trouvèrent cette scène trop haute et trop étroite, qu'ils la changèrent en une estrade plus basse, plus large, plus longue et qu'ils la rapprochèrent des spectateurs. C'est l'erreur réfutée par M. Doerpfeld. Le *pulpitum* ou *logeion* romain occupe une partie de l'*orchestra* grecque, à savoir le rectangle où les acteurs grecs se plaçaient en avant du *proskhenion*. L'acteur qui joue sur le *pulpitum* romain est donc à la même distance et à la même hauteur relativement aux spectateurs que l'acteur grec. Quand le chœur disparut ou se borna au chant sans évoluer, il occupa également cette place. Quant à l'autre moitié de l'orchestre devenue inutile, elle servit à autre chose. On abaissa son niveau et l'on en fit une arène (*ισοίστερα, ἡμικύκλιον, σίγμα*) pour les jeux de gladiateurs ou bien on y mit des sièges pour les sénateurs et d'autres personnages. On la relia au *logeion* par des

escaliers. Une autre modification devint nécessaire. Les *parodoi* auraient conduit les spectateurs au *logeion*. Il fallut un nouveau passage pour donner accès à la *konistra* et de là aux gradins : pour le créer, on supprima à droite et à gauche, les bouts des gradins et la *cavea* fut réduite à un demi cercle parfait. La *scaena* (σκήνη) dont le toit fut élevé à hauteur de la *cavea* et reliée à celle-ci à droite et à gauche, le *proscenium*, allongé comme le *logeion*, et les *parascae-*

nia devenus inutiles, subirent aussi des changements importants que M. Doerpfeld explique fort naturellement. Les 99 figures dans le texte et les 12 planches rendent toutes ses explications faciles à comprendre ; nous renvoyons à son livre le lecteur désireux d'approfondir les détails. Sans aucun doute, il trouvera la théorie de M. Doerpfeld très séduisante. Elle soulève actuellement, en Allemagne, des discussions passionnées, et il vaut peut-être



mieux attendre pour se prononcer que ses adversaires aient exposé tous leurs arguments.

La figure ci-contre (d'après Doerpfeld, fig. 99) montre comment le théâtre romain dérive du théâtre grec. A gauche se trouve le type grec ; à droite, le type romain. On voit clairement qu'une partie de l'ancienne *orchestra* circulaire est occupée par le *logion*

romain, que l'entrée nouvelle devenue nécessaire pour le public diminue d'autant la *cavea*, enfin que la *skene*, le *proskhenion* et les anciennes *parodoi* se correspondent dans les deux types. Le pointillé à gauche indique les lignes principales du théâtre romain ; à droite, il indique celles du théâtre grec.

J. P. WALTZING.

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un *Traité de formation de la langue*, par MM. ADOLPHE HATZFELD, Professeur de rhétorique au Lycée Louis le Grand, ARSÈNE DARMESTETER, Professeur de Littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française à la Faculté des Lettres de Paris, avec le concours de M. ANTOINE THOMAS, Chargé du cours de Philologie romane à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Ch. Delagrave. L'ouvrage paraît par fascicules de 80 pages, du prix de un franc chacun : il comprendra environ 30 fascicules. On peut souscrire d'avance à l'ouvrage entier moyennant 30 francs.

C'est une entreprise ardue et capable d'effrayer les courages les mieux trempés, que l'élaboration d'un dictionnaire de notre langue. Pour mener à bien cette colossale entreprise, il faut non

seulement un éditeur qui dispose de grandes ressources, mais encore des savants doués de qualités multiples et surtout d'un courage qui résiste à toutes les fatigues. Ceux qui voudraient se rendre compte du labeur nécessité par de telles travaux feront bien de lire dans les *Études et glanures* de Littré le chapitre si piquant *comment j'ai fait mon dictionnaire*, que les Allemands ont jugé digne d'être raduit et publié à part.

Or, le grand dictionnaire de Littré n'était pas encore entièrement publié, qu'un professeur justement apprécié entreprenait d'en faire un autre, plus modeste de format, mais plus parfait sous certains rapports. M. Adolphe Hatzfeld, — c'est le nom de ce professeur —, avait remarqué que dans Littré les définitions n'étaient pas toujours suffisantes, et que les différents sens de chaque mot étaient parfois indiqués au hasard et sans lien logique apparent. Soigner les définitions, de sorte que chacune d'elles ne puisse

s'appliquer qu'au mot défini, et classer les sens de chaque mot de manière à en montrer la filiation, tel est le double progrès qu'il s'agissait de réaliser. M. A. Hatzfeld trouva un éditeur pour comprendre son œuvre et en assumer toutes les charges au point de vue matériel, M. Ch. Delagrave. Il s'adjoignit aussi des collaborateurs, qui furent d'abord MM. Gréard, Baudrillart et Margeurin. Puis il se mit au travail. Mais, dès les premiers instants, il s'aperçut qu'il n'était pas suffisamment préparé pour mener à bien son entreprise sans le secours d'un nouveau collaborateur. La logique, quelque utile qu'elle puisse être, ne suffit pour déterminer d'une manière certaine l'évolution sémantique des mots, c'est-à-dire l'histoire des sens qu'ils ont reçus à travers les siècles. Ce n'est pas non plus la raison qui peut faire deviner toujours l'étymologie vraie de nos vocables : pour ne pas errer ici, il faut encore connaître la phonétique historique de notre langue. Il s'adressa donc à un romaniste déjà connu, bien qu'il n'eût que vingt-cinq ans, et M. Arsène Darmesteter consentit à l'aider dans l'élaboration du dictionnaire qu'il entreprenait. Les collaborateurs de la première heure se retirèrent en ce moment, et, pendant dix-sept ans, MM. Hatzfeld et Darmesteter poursuivirent seuls leur tâche, sans défaillance et sans répit. Au moment où l'impression de leur œuvre commune était déjà commencée,

A. Darmesteter mourut. Mais il a été remplacé par M. A. Thomas, qui est aussi un romaniste qualifié, et d'ores et déjà nous sommes assurés que le travail de dernière révision sera mené à bien.

Après avoir raconté la genèse de cette œuvre, nous voudrions la caractériser brièvement, et en même temps en signaler les mérites multiples.

Dans un dictionnaire, il y a d'abord à considérer la nomenclature, c'est-à-dire l'ensemble des mots qu'il comprend. Celui de MM. Hatzfeld et Darmesteter renferme les mots du français moderne, depuis le commencement du XVII^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e siècle, au moment où nous sommes. Ils ont recueilli dans des dictionnaires spéciaux une foule de mots techniques, perdus pour la plupart aujourd'hui, mais dont la connaissance nous fait voir plus complètement ce qu'était le français dans les siècles passés. Quant aux expressions qui appartiennent à notre langue actuelle, il y avait une question assez difficile à résoudre : lesquelles admettre et lesquelles repousser, et d'après quels principes faire le départ des unes et des autres ? Ils n'ont pas songé un instant à rejeter en bloc ceux que l'Académie n'a pas admis, et d'autre part ils ont négligé tous les néologismes et les termes scientifiques qui n'avaient pas pénétré dans la circulation, et qui n'étaient « pour ainsi dire pas sortis des livres de leurs auteurs ».

De plus, parmi les mots patois venus du latin, ils ont admis ceux qui étaient communs à toute une région de la France. Ce double criterium est trop peu précis pour ne pas donner lieu à des indécisions et à des difficultés pratiques. Mais ne nous plaignons pas. Ce dictionnaire comprend tant de mots jusqu'ici exclus des ouvrages de ce genre, qu'il représente un vrai progrès et qu'il sera toujours consulté avec fruit. Les auteurs au reste n'ont pas la prétention d'être arrivés du premier coup à la perfection, et ils inséreront avec bonheur toutes les additions qui leur seront proposées et qui paraîtront justifiées.

Qu'il nous soit permis de signaler bien discrètement les défauts de la partie consacrée à la botanique où nous avons remarqué des omissions assez surprenantes, en même temps que des définitions incomplètes ou inexactes. Peut-être pour cette science, comme pour d'autres encore, l'aide d'un savant spécialiste ne serait-elle pas superflue. Pourquoi ne pas donner aussi les expressions propres à la philologie contemporaine, et qui semblent bien mériter droit de cité avant toutes les autres ? Citons, par exemple, le mot « graphie », avec le sens de « manière d'écrire un mot », et qui remplace presque toujours avec tant d'avantage le mot « orthographe ». Quant à signaler les expressions dialectales dont l'absence nous a causé des regrets, telles que « bretonnant, larmise, bouquet (dans le

sens de « fleur isolée »), et le reste, nous ne pouvons songer à le faire dans cet article.

Un dictionnaire doit donner encore aussi exactement que possible l'étymologie des mots qu'il renferme. Nous pouvons dire que, sous ce rapport, celui que nous avons sous la main est bien supérieur à celui de Littré. Depuis vingt-cinq ans, la science étymologique a fait de si grands progrès, surtout dans le domaine roman ! Les auteurs ont distingué avec soin les formes qui viennent du latin populaire par une évolution naturelle, de celles qui sont « empruntées », c'est-à-dire tirées des langues autres que le latin, ou venues du latin par des procédés artificiels. Comme d'ailleurs la phonétique ne suffit pas toujours à préserver d'une erreur étymologique, ils en ont vérifié les indications en étudiant l'histoire du mot et des sens qu'il présentait, surtout à l'origine. De cette manière, ils ont pu corriger plusieurs erreurs accréditées, et donner à certaines étymologies un caractère de certitude qu'elles ne présentaient pas avant eux. Est-ce à dire qu'il n'y ait plus dans ce domaine aucune inexactitude à corriger, aucun vice de rédaction à rectifier ? Nous ne le pensons pas. Ainsi « ostruce », forme primitive de « autruche », vient de « **aus-trūcia* », et non de « **austrūcio* ». « Comment » ne vient pas de « comme » et « ment », mais de « come » et « *īnde* ». « Avec » vient de « *ab hōc* », et non de

« apud hœc » ; « jusque » de « deusquam », et non de « deus-que ». L'étymologie de « joaillier » et celle de « joyau », sont assez mal présentées. Le vieux mot français « los » vient, croyons-nous, non pas de « laudes » mais du nominatif singulier « laus » employé comme exclamation. Est-il bien exact de dire (cf. p. 461) que « l'orthographe *coing* est destinée à marquer fortement en ancien français le son nasal *in* » ? Mais nous aurions mauvaise grâce à insister, et à signaler des fautes qui n'ont pas échappé à la sagacité de M. A. Thomas, en sorte qu'elles seront corrigées à la première occasion.

Ce qui ajoute encore au mérite de ce dictionnaire, c'est le soin que les auteurs ont mis à formuler les définitions. Comme ils le disent fort bien, « une définition exacte doit s'appliquer au mot défini à l'exclusion de tous les autres, et rendre raison de toutes ses acceptions ». Or, il n'en va pas ainsi dans beaucoup de dictionnaires, où les auteurs semblent s'être fort préoccupés d'arriver à cette rigueur des formules. Ils nous disent qu'une *carrière* est *un lieu entouré de barrières, disposé pour des courses*. Cette définition a d'abord cet inconvénient, qu'elle ne s'applique pas plus à une carrière qu'à un cirque, à un hippodrome et à une arène. Et d'autre part, elle ne justifie pas tous les emplois du mot. Quelqu'un qui entrerait dans un lieu entouré de barrières, n'entrerait

pas pour cela dans la carrière. Mais les auteurs de ce dictionnaire nous disent qu'une carrière est un espace à parcourir dans les courses, et cette définition concorde avec tous les sens que que l'on a donnés à ce mot.

Ces définitions si soignées, fondées sur l'étymologie et sur l'histoire de la langue, ont d'ailleurs un avantage que nous devons signaler : elles montrent une différence réelle entre des mots que l'on considère parfois comme synonymes, parce qu'on les a trop imparfaitement étudiés. Prenons les mots « danger » et « péril ». « Danger », en vieux français « dongier » puis « dangier », c'est le mot latin « *domnium* » qui indique l'autorité, la domination. « Être en dangier de quelqu'un », c'était « être en son pouvoir ». Dès lors nous voyons que primitivement « être en danger de mort » signifiait « être au pouvoir de la mort ». D'autre part « péril » vient du latin « *periculum* » qui se rattache au verbe archaïque « *periri* », c'est-à-dire « essayer, éprouver » : par lui-même, il indique donc une épreuve que l'on subit. « On peut dire qu'un malade est en danger ou en péril, selon que l'on envisage le mal qui peut faire succomber le malade, ou la possibilité pour le malade d'y succomber. Mais la maladie elle-même, la cause du risque, est dangereuse et n'est pas périlleuse. » Les exemples pourraient être multipliés. Ainsi le « mors » et le

« frein » indiquent l'un et l'autre la pièce de fer qui se place dans la bouche du cheval pour le gouverner : seulement le premier terme rappelle l'idée de mordre, et le second celle d'arrêter. Voilà ce qui explique l'emploi respectif que Racine a fait de l'un et de l'autre dans un passage bien connu :

Ils ne connaissent plus ni le frein ni la
[voix...]
Ils rougissent le mors d'une sanglante
[écume.

Mais c'est surtout par le classement des sens de chaque mot, que ce dictionnaire est supérieur à tous les autres. Quiconque a lu *la Vie des mots*, d'A. Darmesteter, sait tout l'intérêt qu'il y a à suivre l'évolution sémantique de chaque expression, c'est-à-dire la filiation des sens qu'elle présente, en commençant par le sens primitif qu'elle avait en paraissant pour la première fois dans notre langue. Ainsi, le mot « bureau » a signifié d'abord une sorte de bure, c'est-à-dire une étoffe grossière de laine. Puis, par des associations d'idées, très curieuses à observer, il a indiqué : 1° Une table recouverte de ce drap, et qui sert à écrire ; 2° la pièce où se trouve cette table ; 3° le lieu où se fait un des services d'une administration ; 4° ceux qui siègent au bureau. Rien n'est plus intéressant, à l'heure où nous voulons nous distraire d'un travail absorbant, que de feuilleter ce dictionnaire, et d'y lire l'histoire des destinées de nos

vocables français. Tout n'est pas définitif dans cette partie sémantique, et certaines classifications peuvent à bon droit être contestées. Mais il n'était pas possible d'atteindre la perfection dès le premier effort, et c'est un grand mérite d'être arrivé à de tels résultats, en montrant une voie féconde aux philologues de l'avenir.

Nous aurions aussi à parler du soin qui a été apporté au choix des exemples, dans lesquels les mots gardent le sens qu'ils avaient au moment où l'auteur a écrit. Les transformations sémantiques dont nous avons parlé sont attestées par des textes authentiques, qui font voir clairement ce qu'était l'ancien usage comparé à l'usage d'aujourd'hui. Disons encore que, pour chaque mot, la prononciation est figurée telle qu'elle est adoptée dans la société de Paris et à la comédie française.

Ce dictionnaire, qui d'ailleurs n'est pas achevé, sera enfin complété par un *Traité de la formation de la langue*, qui lui servira d'introduction. On y trouvera les lois générales qui ont présidé au développement du français, et qu'il aurait été fastidieux de rappeler à chacun des articles. Il achèvera de nous initier à la connaissance de notre langue maternelle, et nous inspirera le désir de l'étudier de plus près.

Concluons. Ce dictionnaire ne peut remplacer pour les spécialistes celui de Littré ; pour cette classe de lecteurs, il est plus

exact de dire que ces deux dictionnaires se complètent l'un l'autre. Pour une autre classe de lecteurs beaucoup plus nombreuse, qui n'éprouve pas le besoin de puiser dans le trésor lexicographique amassé par Littré, ou qui recule devant l'achat des quatre volumes dans lesquels ce trésor est déposé, le dictionnaire de MM. Hatzfeld et Darmesteter sera le bienvenu. Il est d'un prix relativement modéré, et d'un maniement facile : et, par-dessus tout, il a le mérite de nous donner une connaissance exacte, raisonnée, pénétrante, et aussi complète que possible, des mots dont se compose notre belle langue française. A. LÉPITRE.

G. LANSON, maître de conférences à l'École supérieure. *Choix de Lettres du XVIII^e siècle*, avec une Introduction, des notices et des notes, 3^e éd. revue, 1 vol. in-16 de 704 pages. Paris, Hachette, 1897. Prix : 2.50 frs.

L'éloge de cet ouvrage qui en peu d'années est arrivé à sa 3^e édition, n'est plus à faire. L'auteur est du reste bien connu dans le monde professoral : son nom est, pour un recueil classique, un sûr garant d'érudition et de goût.

L'Introduction indique brièvement les principaux caractères que présentent les correspondances du siècle dernier, « siècle de dissolution politique, religieuse et morale, qui fut l'époque la plus brillante de la société française, » mais où l'on découvre dans les

âmes tant d'ennui, de vide et de détresse et dans la langue un défaut grandissant d'équilibre et de mesure. La littérature française de cette époque est cosmopolite, surtout la littérature épistolaire; aussi M. Lanson a-t-il fait une large part aux étrangers qui ont manié la langue française de façon excellente, Frédéric II, Galiani, le prince de Ligne, Catherine II et tant d'autres. Voltaire est naturellement le mieux partagé; plus de cent pages lui sont consacrées. Le jugement que porte M. Lanson sur cet esprit dominateur de tout son siècle, est aussi juste que modéré. J'en dirai autant des autres notices, vraiment littéraires, qui apprécient, dans son ensemble, la correspondance de chaque écrivain.

L'auteur a cherché, avec une discrétion scrupuleuse, à ne mettre sous les yeux des jeunes gens que des textes absolument purs de tout esprit irréligieux; et il y a pleinement réussi, sans rien sacrifier d'essentiel et de vraiment caractéristique. Je lui signalerai pourtant p. 163 quelques lignes qui pourraient disparaître sans inconvénient.

En somme, œuvre excellente que cette galerie de cinquante épistoliers choisis parmi les esprits les plus élégants de leur siècle, livre substantiel et de lecture agréable, qui devrait avoir sa place dans nos bibliothèques scolaires et être mis au nombre des volumes à donner en prix.

J. HAUST.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

H. MEERT, *Distels. Proeve van taalzuivering, te gebruiken bij het onderwijs in de Nederlandsche taal*. Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1897. Prix : 2 frs.

Voici un livre qui rendra de très grands services à tous les Belges qui enseignent ou étudient le néerlandais : maîtres et élèves. C'est un exposé systématique et assez complet des fautes et incorrections que l'on rencontre, presque à chaque page, dans la quasi totalité des ouvrages néerlandais écrits en Belgique, et qui se transmettent (non seulement par négligence ou ignorance de la part des écrivains, mais même par l'enseignement de certains professeurs) avec une fidélité et une constance absolument regrettables. M. Meert le sait bien lui-même : son recueil n'est pas le premier du genre ; il en a paru plusieurs déjà, mais ils sont, ou bien très insuffisants, ou bien conçus dans un esprit de « particularisme », c'est-à-dire qu'ils tâchent de prouver en bien des cas que ces fautes sont en réalité des qualités « nationales ». Non seulement ce nouveau recueil est beaucoup plus complet, il a encore la qualité très solide d'être fait par un homme compétent, au courant des questions multiples qu'il traite, et formé à une bonne école. L'auteur se laisse guider par des principes sûrs, qui s'appuient sur les données de la science ; pas de préjugés, pas d'esprit de clocher ; nous voilà loin des

élucubrations subjectives de certains pseudo-savants autodidactes !

Le livre s'ouvre par une introduction, consacrée à un coup-d'œil rapide sur l'histoire de la langue néerlandaise en Belgique. Une première partie traite de la lexicographie : orthographe (pp. 8-27) ; déclinaison : substantifs, adjectifs, noms de nombre (pp. 27-51) ; conjugaison (pp. 52-62). Une seconde partie relève les fautes contre la syntaxe : syntaxe de la proposition composée (pp. 63-70) ; ordre des mots (pp. 70-75). Suit le chapitre des barbarismes : gallicismes (pp. 75-122) ; germanismes (pp. 123-136) et anglicismes (pp. 136-137). Enfin vient le traité des provincialismes, lequel se subdivise en deux parties ; la première (pp. 137-152) est une longue liste, par ordre alphabétique, des mots de forme « belge », c'est-à-dire des mots qui existent bien dans la langue cultivée, mais avec une autre forme (par exemple *hert* au lieu de *hart* ; *iever*, *bie* au lieu de *ijver*, *bij*, etc.) ; l'autre (pp. 152-178) est la nomenclature des mots et expressions employés dans un sens qu'ils n'ont pas dans la langue littéraire, ou qui sont forgés de toutes pièces par certains écrivains. — On aurait désiré, à la fin du volume, une table des matières ; heureusement, un *index* des mots et locutions permet de se retrouver aisément.

Si je recommande sans réserve l'étude de l'ouvrage si utile de M. Meert, si je désire même que tout Belge qui veut écrire le néerlandais d'une façon correcte, y recoure constamment et suive le précepte du poète latin : *Nocturna versate manu, versate diurna*, on aurait cependant tort d'en conclure qu'il ne s'y rencontre pas la moindre imperfection. Je le répète : on peut se fier pleinement aux conclusions et aux jugements de l'auteur. Mais parfois celui-ci ne s'exprime pas assez nettement, ou traite certains points d'une façon trop sommaire, ou encore se trompe. Ainsi, par exemple, p. 165, au mot *berek*, il aurait dû se souvenir que *bereck* et *berecken* existaient au moyen âge et étaient même fréquemment employés (Cfr. Verdam, *Mnl. Wdb.*); par là, il se serait expliqué comment d'aucuns prétendent faire revivre cette antiquité, et il n'aurait pas catalogué *berek* dans la liste des mots qui n'ont jamais existé; ce qui n'empêche nullement que la condamnation ne soit pleinement méritée. On peut regretter encore que M. Meert n'indique souvent pas la source des passages qu'il cite; maintes fois ce point peut avoir son importance.

L'ouvrage a été imprimé avec grande précipitation; de là, assez d'erreurs typographiques (même dans l'*index*), que la table des *errata* ne mentionne pas toutes; de là encore, une disposition et indication trop peu méthodiques des différentes parties et de leurs

divisions : il y a des titres et sous-titres qui manquent, etc. Mais ce ne sont là que de petites imperfections; l'auteur les fera disparaître dans une seconde édition, que je lui souhaite dans un bref délai.

C. LECOUTERE.

Deutscher Liederhort. Auswahl der vorzueglicheren deutschen Volkslieder nach Wort und Weise aus der Vorzeit und Gegenwart gesammelt und erlaeutert von L. ERK. Im Auftrage und mit Unterstuetzung der Koeniglich Preussischen Regierung nach Erk's handschriftlichem Nachlasse und auf grundeigener Sammlung neubearbeitet und fortgesetzt von F. M. BOEHME, 3 volumes. Leipzig, Breitkopf et Haertel. Prix : 36 marcs.

Le directeur de l'école de musique de Berlin, L. Erk, avait consacré sa vie entière à recueillir les chants populaires allemands; il était parvenu à en collectionner plus de dix mille, dont il fit paraître une partie dans le premier volume de son *Deutscher Liederhort* paru en 1856, fruit de trente années de travail. Erk, qui travaillait avec un soin scrupuleux et une sage lenteur, ne parvint pas à achever le second volume de son recueil, quoiqu'il ne soit mort qu'en 1883. M. Boehme, d'un autre côté, conçut un plan analogue, stimulé sans doute par la longue inaction apparente d'Erk. En 1877 il publia son *Alldeutsches*

Liederbuch, collection de *Volkslieder* du xvi^e siècle, qu'il voulait faire suivre d'un recueil général. Après la mort d'Erk, le gouvernement allemand, qui avait acquis tous ses manuscrits, les confia à M. Boehme, avec la mission d'achever l'œuvre commencée de L. Erk. En 1893, M. Boehme publia le premier volume du présent recueil, qui est maintenant complètement achevé en trois volumes de 650, 800 et 919 pages. Un quatrième volume supplémentaire contient les chansons de poètes connus, devenus populaires dans la suite. Dans le recueil général les éditeurs n'ont accueilli que les *Volkslieder* proprement dits, au nombre de plus de 3000, du ix^e siècle jusqu'à nos jours. C'est ainsi que, par le travail commun de deux hommes qui, aidés de nombreux collaborateurs, ont collectionné pendant leur vie entière les chansons populaires, l'œuvre colossale de leur transcription définitive a pu être menée à bonne fin. Plus de la moitié des *lieder* du présent recueil sont inédits, recueillis de la bouche même du peuple. Presque tous sont accompagnés de leur mélodie. Chaque chant est suivi de notes sur le fond et la forme, d'explications de textes, de l'indication des sources et des variantes, tant pour le texte que pour la mélodie. Ces notes constituent souvent un traité aussi complet qu'on peut le désirer sur le *lied* en question. Pour remplacer les

les chants allemands qui sont perdus et qui traitent des sujets intéressants, les auteurs insèrent d'anciens chants flamands, au nombre de 107, ce qui augmente encore l'intérêt que leur recueil présente pour nous; on y trouve aussi des versions norvégiennes, suédoises, islandaises etc. de certains chants particulièrement importants. Les chansons sont classées par genres; les éditeurs n'en distinguent pas moins de quinze, avec de nombreuses subdivisions, dans lesquelles ils adoptent la classification par âge. Le premier volume comprend, pour ne citer que les genres les plus importants, les chansons légendaires, le second les chansons historiques et d'amour, le troisième les chansons bachiques, les *lieder* particuliers aux différentes professions et enfin les chants religieux.

Bibliographie complète du *Volkslied*, table des matières, index alphabétique, exécution typographique soignée, rien ne manque à ce magnifique recueil, hautement intéressant au quadruple point de vue historique, littéraire, musical et folkloriste, et qui constituera la base de toutes les recherches postérieures sur la chanson populaire. M. Boehme annonce au surplus dans sa préface une étude d'ensemble sur la chanson populaire, que les amateurs du *Volkslied* attendent avec une légitime impatience.

H. BISCHOFF.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

GASQUET, *Lectures sur la société française aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Delagrave, 1896.
Prix : 2.25 fr.

Dans l'ouvrage de M. Carré que nous avons analysé (voy. ci-dessus, p. 114), l'auteur demande le plus souvent aux historiens modernes l'appréciation des hommes et des choses du moyen âge. L'originalité du livre de M. Gasquet est de faire décrire la société du xvii^e et du xviii^e siècle uniquement par les écrivains mêmes de cette époque. Des extraits disposés dans l'ordre chronologique forment une suite non interrompue depuis la mort de Henri IV qui ouvre le volume jusqu'aux États généraux de 1789. Mémoires, épistoliers, moralistes, historiens, romanciers même (1) ont été mis à profit. Saint-Simon, le cardinal de Retz, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Motteville, La Bruyère pour le xvii^e siècle; les Mémoires de Marmontel, le Journal de Barbier, le Tableau de Paris de Mercier, les Mémoires de la baronne d'Oberkirch et de M^{me} de Genlis pour le xviii^e, telles sont les sources auxquelles l'auteur a puisé le plus complaisamment.

Cette méthode a l'avantage de donner des hommes et des choses un tableau plus vivant et plus coloré. Ce sont les contemporains eux-mêmes, ceux qui ont vu les événements se dérouler sous leurs

yeux, mieux encore, ceux qui y ont joué un rôle et parfois y ont mis toutes leurs passions, qui viennent en faire le récit, acteurs et narrateurs tout à la fois.

Il est à peine nécessaire de signaler l'écueil. Ces hommes qui ont pris une part active aux événements — vaincus ou triomphateurs d'hier — peuvent-ils les raconter ou les apprécier, selon le mot de Tacite, *sine ira et studio*? Allez donc demander à Saint-Simon de ne pas pousser au noir les portraits des seigneurs qu'il déteste, au cardinal de Retz de juger impartialement Richelieu ou les personnages qui ont figuré dans les troubles de la Fronde (1). M. Gasquet, je ne l'oublie pas, fait des réserves en note. Ces réserves, assez timides parfois, ne seront-elles pas impuissantes à redresser des appréciations aussi dangereusement faussées?

Ajoutons qu'il n'est pas non plus toujours possible de trouver chez les auteurs d'une époque les morceaux qui la font revivre dans tous ses développements et dans tous ses détails. C'est ainsi que les extraits qui tendent à dépeindre plus particulièrement la société du xvii^e siècle offrent trop souvent

(1) L'auteur est obligé de taxer de *violente critique* un extrait du comte de Boulainvilliers sur l'administration des Intendants. N'eût-il pas fallu laisser entendre la contre-partie? Cf. p. 268, en note : « Cette lettre (M^{me} du Delfand) exprime les *rancunes* de cette coalition de privilégiés... ».

(1) Il s'agit ici des romans à clef, comme le Grand Cyrus et la Clélie.

un caractère politique ou militaire (1); la société intime, j'entends la vie privée, les mœurs, les usages, les arts même, nous reste presque entièrement fermée. En revanche nous sommes prodigalement documentés sur Port-Royal ou la bulle *Unigenitus*. A ce point de vue la partie plus spécialement consacrée au XVIII^e siècle est beaucoup mieux composée, quoiqu'elle ne soit pas à l'abri de certaines critiques. Il est fort intéressant par exemple d'apprendre de J. J. Rousseau (Profession de foi du Vicaire Savoyard), quel aurait dû être le curé de campagne d'après l'idéal philosophique : des renseignements *exacts* sur la situation *réelle* du clergé en ce moment auraient mieux fait notre affaire. Des scrupules d'ordre purement pédagogique nous pousseraient à retrancher encore quelques morceaux soit à tendances polémiques comme la *Révocation de l'édit de Nantes*, soit d'impression peu édifiante, comme *Mariage précocé*.

L'auteur, supposant sans doute les faits connus, s'est contenté de mettre en tête de son livre une courte préface où il analyse rapidement la société des deux siècles. Pour fine que soit cette étude, nous craignons qu'elle soit peu comprise des jeunes lecteurs; elle ne rappelle du reste que fort insuffisamment les faits. Il eût été

facile — soit en tête de chaque grande période historique, soit devant certains morceaux (1) — de résumer les événements afin de situer les extraits; quelques lignes auraient suffi.

Même remarque pour les notes qui sont très peu, trop peu nombreuses. Bien des noms propres, des faits, des allusions avaient besoin d'éclaircissements (2). Quelques gravures aussi auraient éclairé et égayé le texte.

Ces critiques mises à part — et nous y avons peut-être trop longuement insisté — nous ne méconnaissons ni l'effort accompli, ni l'originalité du plan, ni la valeur et l'intérêt du livre. Bien des pages ont été habilement choisies et disposées dans une fort attachante variété. Tels sont les détails intimes sur Anne d'Autriche, Henriette de France, Louis XIV et ses courtisans; les extraits qui concernent l'Académie française, l'Hôtel de Rambouillet, les *Précieuses*, une représentation d'*Esther*, les exactions d'un gentilhomme de province, etc. Pour le XVIII^e siècle, ces morceaux sont plus nombreux encore : nos grand'mères, un petit collège de province, les déconvenues d'une jeune bourgeoise dans le monde, les sa-

(1) L'auteur le fait lui-même de temps à autre. Cf. pp. 74, 78, 153, 155, 178, etc.

(2) Ainsi p. 39, Défense de St-Jean de Losne; p. 70, l'Echauffourée du duc de Beaufort et des Importants; p. 128, le Conseil des parties; p. 161, la grande robe et la petite robe; p. 164, dans l'élection de Vézelay... etc.

(1) Tels extraits du *Testament politique de Richelieu*, sur le clergé, la noblesse, le Tiers-État, sont plutôt des considérations philosophiques qu'une description de la réalité. Cf. p. 41.

lons de M^{me} Geoffrin, de M^{lle} Lespinasse, du baron d'Holbach, le Mercure de France, les Cafés à Paris, Cahiers des paysans pour les États généraux de 1789.

A tout prendre cependant, nous inclinons à préférer, pour ces sortes d'ouvrages, la combinaison des deux systèmes réalisée dans le livre signalé plus haut : *Extraits d'auteurs du temps — complétés et corrigés par les historiens plus récents*. Nous y voyons une garantie plus sérieuse d'exactitude et d'impartialité. OSCAR PECQUEUR.

PAUL FREDERICQ, *De secten der geeselaars en der dansers in de Nederlanden tijdens de XIV^e eeuw*. 62 pages in-4° avec la reproduction d'une miniature. Bruxelles, Hayez, 1897.

Twee verhandelingen over de Inquisitie in de Nederlanden tijdens de XVI^e eeuw : I. *De uitvoering der geloofsplakkaten en het stedelijk verzet tegen de Inquisitie te Antwerpen* (1550-1566) door JAN JORIS MULDER. — II. *De Inquisitie in het hertogdom Luxemburg vóór en tijdens de XVI^e eeuw* door Dr JULIUS FREDERICHs. — Un volume in-8° de xvi-127 pages. Gand, J. Vuylsteke, 1897.

Depuis longtemps, on le sait, M. Fredericq et ses élèves s'occupent des hérésies et de l'Inquisition dans les Pays-Bas. La publication du *Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae* leur a valu les éloges de tous ceux qui s'intéressent à la question si compliquée des trou-

bles religieux dans nos provinces du x^e au xvi^e siècle. Les travaux qui viennent de paraître se rattachent à ces études.

Dans son mémoire, M. Paul Fredericq rappelle que le xiv^e siècle fut une époque de crise pour l'Eglise et la Papauté. Le séjour des Papes à Avignon, le grand schisme d'Occident sont suffisamment connus ; mais ce qui l'est moins, ce sont les luttes que l'Eglise eut à soutenir contre les hérésies dans les Pays-Bas. En 1349, les « Flagellants » font leur apparition en Belgique ; en 1374, la secte des « Danseurs » fait irruption dans nos provinces, en sorte que l'Eglise dut faire de longs efforts pour maintenir l'intégrité de la foi et des mœurs parmi nos populations.

L'auteur entre alors dans le cœur de son sujet. Dans son premier chapitre il nous expose l'origine des Flagellants. Ceux-ci ont vu le jour en Italie au milieu du xiii^e siècle, ils prirent une grande extension en 1348-49, alors que la peste exerçait ses ravages dans toute l'Europe. De l'Allemagne ils passèrent dans nos provinces. Liège, Tournai, Valenciennes furent successivement visités par eux. Tournai surtout fut le théâtre de leurs manifestations religieuses. Aussi c'est un chroniqueur de l'abbaye de St-Martin de Tournai, Gilles le Muisit, qui fournit le plus de détails sur les Flagellants de notre pays. Suit la description détaillée de leurs costumes, de leurs processions et de leurs pénitences.

Dans un second chapitre M. Fredericq montre d'abord la salutaire influence exercée par les Flagellants primitifs sur les mœurs de l'époque. Cependant ils avaient méconnu l'autorité du pape, ils professaient l'hérésie, tout au

moins des doctrines étranges. Aussi le 20 octobre 1349, Clément VI condamna la secte et, le 15 février 1350, Philippe VI, roi de France, donna des ordres très sévères au magistrat de Tournai. La paix fut momentanément rétablie, mais en 1400, la secte reprit une nouvelle vigueur dans le pays de Gand et dans celui de Liège. Malheureusement, sur les causes et les détails de cette recrudescence, les sources gardent un silence presque complet.

Enfin, dans un troisième et dernier chapitre, l'auteur montre que, peu après la condamnation des Flagellants, une secte plus étrange encore prit pied dans nos provinces. Ce fut en 1374 que les « Danseurs » parurent pour la première fois à Aix-la-Chapelle. Suit la description de la secte, de ses succès et des exorcismes pratiqués à Liège. De Liège ces exaltés passèrent en Flandre, à preuve les édits des magistrats de Gand. Toutefois après une année le mal s'était considérablement ralenti.

— A cette courte analyse, on voit que l'auteur est clair et précis. Dans un style châtié, il nous donne la réponse aux trois questions : D'où viennent ces hérétiques ? Qui sont-ils ? Quels furent les résultats ?

Une légère observation. L'auteur, qui est d'une érudition exceptionnelle en matière d'hérésies, a surtout travaillé d'après les sources. Il ne cite guère la littérature contemporaine ; il nous paraît même avoir négligé un excellent article de Lechner *Die grosse Geisselfahrt des Jahres 1349*, publié dans le tome V du *Historisches Jahrbuch*, Pt. V.

Le travail de M. Mulder est également bien documenté et bien

conduit. L'auteur examine les trois points suivants : comment les décrets contre les hérétiques ont ils été appliqués à Anvers (1550-1566) ? Quelle était la situation religieuse de la cité, centre des idées nouvelles ? L'Inquisition proprement dite a-t-elle existé à Anvers ? M. Mulder commence par constater que les édits impériaux étaient peu exécutés à Anvers avant 1550. L'empereur aurait pu forcer la ville à une observance plus rigoureuse de ses volontés, mais il s'en abstint par prudence politique. Ce ne fut qu'en 1550 que la concorde fut rompue. En effet, le 29 avril de cette année, parut le fameux édit perpétuel établissant l'inquisition et édictant des peines sévères contre les hérétiques. De là, opposition des magistrats d'Anvers, députation à l'infante, longues négociations qui aboutissent au rappel de l'édit. Cependant les privilèges d'Anvers y amènent une multitude d'hérétiques et d'étrangers. Aussi, on prend des mesures pour maintenir l'ordre public. L'inquisition y existait de fait et plusieurs exécutions ont lieu, et néanmoins le nombre des hérétiques augmente. L'auteur expose ensuite le conflit suscité par l'inquisiteur Titelman en 1559. Anvers maintient ses droits et privilèges. Puis viennent les relations de Plantin avec l'inquisition. Sur ces entrefaites paraissent de nouveaux décrets qui provoquent l'opposition d'Anvers. Les négociations en 1563 amènent Philippe II à suspendre l'exécution de ses édits. En 1560-64 le nombre des exécutions diminue notablement, la cause principale, c'est le droit de grâce de l'autorité supérieure. Il se fait ainsi que l'hérésie prend un nouvel essor, les magistrats n'exécutent pas les

ordonnances royales; de là les plaintes de Marguerite de Parme. L'auteur consacre alors un chapitre entier à l'histoire de Fabricius dont l'exécution donna lieu à une émeute sans importance. Bientôt de nouvelles difficultés s'élèvent par la publication des décrets du Concile de Trente. Philippe II insiste sur l'exécution de ces décrets. De longues négociations s'engagent avec le conseil de Brabant et les délégués des villes. Enfin le 24 mars 1566, Marguerite de Parme déclare que les édits royaux n'ont pas pour but d'introduire l'inquisition dans les Pays-Bas. Les villes triomphent.

M. Mulder termine son intéressante étude par un aperçu sur le nombre des « martyrs » de la réforme. A Anvers, les inquisiteurs n'ont pu exercer leurs fonctions que sous le contrôle des magistrats, les édits y furent appliqués avec une certaine mansuétude. C'est ainsi que, pendant cette période de 1550-1566, 147 sentences de mort seulement furent prononcées, et encore 27 condamnés obtinrent leur grâce. La critique sur le nombre des victimes tel qu'il a été publié dans la *Bibliotheca Belgica* nous paraît fondée. Nous rendons volontiers hommage à l'impartialité avec laquelle l'auteur apprécie les événements, cependant nous nous étonnons quelque peu du titre de « martyrs » qu'il donne à ceux qui furent exécutés à Anvers durant cette période, car l'auteur lui-même reconnaît que bien souvent

des mesures de rigueur furent nécessaires pour maintenir l'ordre public contre des hommes qui, sous le couvert de la religion, répandaient des doctrines subversives.

M. Jules Frederichs, dans son introduction, fait remarquer que c'est une erreur de croire que ni l'inquisition ni même l'hérésie n'auraient jamais existé dans le duché de Luxembourg. Suit un court aperçu historique sur le Luxembourg.

La première bulle dans laquelle ce duché est expressément mentionné au xvi^e siècle est celle de Clément VII du 19 mars 1525. Il en ressort que la juridiction du grand-inquisiteur des Pays-Bas s'étend aussi au Luxembourg. Différentes pièces de 1520 à 1556 font mention des hérétiques. Même à partir de 1560 leur nombre semble augmenter, comme il résulte des instructions données par le gouvernement aux autorités de la province. De 1550 à 1566 l'hérésie continue à avoir des adeptes dans le Luxembourg. Enfin, du rapport adressé au duc d'Albe, il résulte qu'en 1566 et après cette date il y eut encore des hérétiques.

La conclusion du travail est que dans le Luxembourg l'hérésie avait aussi jeté ses racines, mais moins profondément que dans les autres provinces. Quant à l'inquisition, *de jure* elle y existait, mais de fait les évêques jugèrent les procès des hérétiques.

J. DENS.

PARTIE PÉDAGOGIQUE.

HÉRODOTE AU COLLÈGE

par F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain.

(Suite.)

Dans notre article précédent, nous sommes arrêté au livre V. Les livres suivants nous permettent, ce nous semble, de donner satisfaction aux pédagogues qui ne veulent que ceux-là, et de montrer aux élèves qu'Hérodote a le mérite d'avoir introduit dans l'histoire la *vraie* guerre et la *vraie* politique. Pas n'est besoin de lire tout un livre. Il suffit de bien interpréter quelques morceaux pour faire voir comment Hérodote raconte une bataille, et comment il met sous nos yeux la politique d'Athènes ou de Sparte en face de l'ennemi. Nous demandons donc que le maître, après avoir lu la bataille de Marathon ou de Salamine, fasse remarquer, avec M. Croiset (1), que « dans les combats, ce qui attire surtout l'attention d'Hérodote, ce sont les belles actions individuelles, un acte de bravoure, un stratagème heureux. Les causes plus éloignées, mais plus profondes, de la victoire ou de la défaite, la tactique adoptée, surtout l'organisation des armées en présence, n'attirent son regard que par occasion, pendant de courts instants. » Nous demandons aussi que le maître n'oublie pas de s'arrêter quelque peu à l'étude de la politique d'Athènes et de Sparte, et de relever, par quelques passages, l'impartialité d'Hérodote à l'égard des deux rivaux : ici, observeraient les élèves, l'historien ionien reconnaît sans hésiter dans Athènes la libératrice de la Grèce, mais il ne cache pas les rivalités intestines qui la déchiraient ; là, il cri-

(1) *Histoire de la littérature grecque*, t. 2, p. 603. Le savant professeur fait aussi cette double remarque très juste : « Le récit de la bataille de Marathon est beau ; il est cependant assez différent de celui qu'un historien plus moderne aurait tracé des mêmes faits. D'abord, on ne comprend pas bien ce qu'est devenue la cavalerie perse pendant le combat, ni comment le rembarquement des vaincus a pu se faire devant les Athéniens victorieux : un Polybe eût raconté les opérations militaires avec plus de précision. Un Thucydide, d'autre part, y eût mis plus d'éloquence et moins d'anecdotes, plus de stratégie et moins de miracles. En revanche, Hérodote a répandu sur toute la scène une sorte de grandeur religieuse et je ne sais quelle naïveté héroïque dont le charme est pénétrant. » (Page 626). — « Si l'on compare le récit de la bataille de Salamine dans les *Perses* d'Eschyle et dans Hérodote, la différence est frappante. La narration d'Hérodote est plus circonstanciée, plus amusante : elle contient des oracles, des anecdotes, des épisodes pittoresques. Mais c'est dans le récit d'Eschyle qu'on trouve surtout, avec la netteté des grandes lignes, le pathétique sobre et le mouvement. » (Page 625.)

tique les lenteurs et l'égoïsme de Sparte, mais il dit bien haut la mort héroïque de Léonidas aux Thermopyles.

Les quelques morceaux que nous avons pris çà et là dans les neuf livres, font déjà, à eux seuls, entrevoir la riche variété de l'œuvre d'Hérodote et deviner le vif intérêt qu'elle ne peut manquer d'exciter chez les élèves, pourvu qu'une bonne interprétation la fasse valoir. Si l'on multipliait ces morceaux, il serait aisé, dans des répétitions d'ensemble, d'établir entre eux certains groupes et d'étudier chaque fois Hérodote à un point de vue spécial : ainsi, par exemple, on ferait défiler tour à tour sous les yeux des élèves les faits étudiés (anecdotes, géographie, mœurs, guerre, politique, loi des événements), et l'on verrait avec précision, au moyen d'exemples concrets, comment l'historien les a traités ; ainsi encore, on rapprocherait les morceaux ou plutôt les données qu'ils fournissent, de façon à résoudre la question si importante de la véracité d'Hérodote. Comme on a reproché à notre historien d'être crédule, de manquer de critique et de se montrer partial, le professeur rechercherait avec les élèves ce que lui permettent de conclure, à ce triple point de vue, les passages étudiés. Ces questions éclaircies, il aborderait directement le problème de la véracité d'Hérodote, en recherchant les sources employées et en ayant soin de classer en deux groupes les passages interprétés en classe : d'un côté, ceux qui concernent le récit de la lutte des Grecs et des Perses ; de l'autre, ceux qui ont trait aux histoires des différents peuples. Là, Hérodote a dû s'appuyer sur la tradition ; ici, il a recouru à des sources dont la valeur varie avec chaque peuple. Sans se perdre dans les détails, il n'est pas difficile de donner, comme synthèse d'explications antérieures, un aperçu assez clair non seulement des diverses observations qu'Hérodote a faites en voyant par lui-même, mais encore de ses recherches historiques, dont les unes ont pour base des renseignements oraux, et les autres des monuments écrits (1). Pour être plus ou moins complet, il convient que le professeur ait interprété, dans le cours de ses leçons, quelques morceaux relatifs tour à tour à la Grèce, à l'Égypte, à la Babylonie et à la Perse.

Dans les répétitions, comme d'ailleurs dans les interprétations qui les préparent, on n'étudierait pas seulement les faits positifs, le fond même de l'œuvre, mais encore l'*art*, c'est-à-dire la composition et le style : c'est un exercice, qui, bien dirigé, intéresse vivement les élèves et remplace avantageusement les phrases ronflantes qu'on leur dicte, avant d'aborder l'étude d'un écrivain.

Le recueil qui répond le mieux au choix de morceaux que nous préconisons, c'est celui de Tournier (Paris, Hachette) ; il est seulement regrettable que l'auteur n'ait pas songé à relier ses morceaux

(1) Voir les essais d'interprétation que nous avons faits dans le numéro précédent.

choisis par des résumés qui permettent de saisir le plan général de l'ouvrage d'Hérodote.

Un dernier mot avant de donner quelques notes bibliographiques. Nous ne songeons nullement à faire de nos jeunes collégiens des philologues approfondissant, comme un Sayce ou un Croiset, des problèmes ardues et compliqués ; nous voulons seulement que le professeur se laisse guider, dans le choix et dans l'interprétation des morceaux, par la préoccupation constante de faire revivre la grande variété d'Hérodote, et que les élèves, habilement dirigés et secondés par leur maître, puissent tirer des passages étudiés des conclusions qui leur laissent une impression nette de la valeur de cette histoire, considérée à la fois comme œuvre de science et comme œuvre d'art.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES (1).

Éditions annotées en français : Morceaux choisis par Tournier, édition revue par Desrousseaux (Paris, Hachette). — Morceaux choisis par Hauvette (Paris, Colin).

Édition annotée en latin : Baehr (Leipzig, Hahn), en 4 gros volumes.

Éditions annotées en allemand : Stein (Berlin, Weidmann), en 7 petits volumes, les livres 5 et 6, d'une part, et les livres 8 et 9, d'autre part, étant réunis. — Abicht (Leipzig, Teubner), également en 7 petits volumes, même distribution. — Krueger (Leipzig, Krueger), 5 volumes dont chacun, excepté le dernier, renferme deux livres ; commentaire grammatical. — Sitzler (Gotha, Perthes), seulement les livres 6, 7, 8 et 9, en 4 volumes.

Ouvrages anglais (2) : Rawlinson (Londres), traduction, avec des commentaires et des appendices, 4 v. — Sayce, *The ancient empires of the east, Herodotus books I-III* (Londres, Macmillan).

Livre II annoté en allemand : Wiedemann (Leipzig, Teubner ; 12 marcs).

Morceaux choisis : Kallenberg (Bielefeld, Velhagen et Klasing), texte et commentaire séparés. — Sitzler, *L'insurrection ionienne et les guerres médiques* (Gotha, Perthes), texte et commentaire séparés. — Doerwald (Paderborn, Schoeningh). — Abicht (Leipzig, Teubner),

(1) Nous ne donnons pas une bibliographie complète ; nous indiquons seulement les ouvrages qui nous paraissent utiles aux professeurs chargés de lire Hérodote à leurs élèves ; toutefois, comme nous ne voulons pas trop imposer nos préférences, et que tous nos lecteurs ne connaissent peut-être pas l'allemand, nous avons cru bien faire en dressant une liste assez longue des travaux les plus récents ; dans nos cours, nous restreignons encore notre liste, en notant spécialement ceux dont on ne peut se passer.

(2) Ceux qui ne savent pas l'allemand, peuvent consulter avec fruit l'édition anglaise d'Evelyn Abbot (Oxford, Clarendon Press).

texte, fascicule auxiliaire et commentaire à part. — Hintner, *Les guerres médiques* (Vienne, Hoelder), texte et commentaire séparés.

Dictionnaire en latin : Schweighaeuser, *Lexicon Herodoteum* (Strasbourg, Treuttel, 1824).

Traductions françaises : Giguet (Paris, Hachette). — Larcher (édition revue par Pessonneaux, Paris, Charpentier).

Études littéraires et historiques : A. Croiset et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. 2 : belle étude littéraire. — Hauvette, *Hérodote, historien des guerres médiques* (Paris, Hachette), introduction : questions préliminaires sur Hérodote, sa vie et son œuvre ; 1^{re} partie : Hérodote et ses critiques anciens et modernes ; 2^e partie : l'histoire des guerres médiques dans Hérodote. Ouvrage de grande valeur. (Frs 10.)

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PROSODIE LATINE,

par A. ROEGIERS, professeur de Rhétorique à l'athénée royal de Louvain.

Trop souvent, dans nos athénées et dans nos collèges, les leçons de prosodie constituent un stérile exercice de mémoire : nous nous sommes demandé si, à l'enseignement traditionnel au moyen des traités de Le Chevalier, Quicherat, Lejard, on ne pourrait pas substituer une méthode plus rationnelle et plus pratique.

Ce qui constitue la difficulté de la prosodie latine, c'est le nombre considérable des règles de la quantité, suivies chacune, ou presque chacune, de toute une série d'exceptions. Cette longue et sèche nomenclature rebute les élèves qui désespèrent de pouvoir jamais l'apprendre par cœur. Aussi bien certains manuels de prosodie latine qui, comme celui de Thurot et Chatelain (1), visent à être complets, sont-ils de véritables petits dictionnaires. Ces auteurs, pour ne citer qu'un exemple, donnent, au chapitre XI de leur traité, une liste de mots primitifs, qu'ils conseillent aux professeurs de faire apprendre au moyen d'un vers choisi, pour chaque mot, dans le *Thesaurus poeticus linguae latinae* de Quicherat. Or, sait-on combien cette liste contient de mots ? Nous nous sommes donné la peine de les compter jusqu'à cinq cents, et nous étions peut-être arrivé à mi-chemin. Il est heureux que les traités en usage dans nos classes, moins scientifiques, aient fait grâce aux élèves de la quantité des mots primitifs ; en effet, malgré cette élimination, nous constatons tous les ans qu'ils ne parviennent pas à retenir le reste des règles.

Cependant, outre l'inconvénient d'être trop longs, des manuels, — ceux-là précisément qui sont le plus employés en Belgique — pré-

(1) *Prosodie latine* par Ch. Thurot et Ém. Chatelain, Paris, Hachette, 1892.

sentent des défauts encore plus graves. Le Chevalier est suranné et rempli d'inexactitudes, et Quicherat n'est pas non plus au courant de la science. Nous nous bornerons à signaler une double incorrection. La première est cette définition fautive de la césure : « Une syllabe longue qui finit un mot et commence un pied. » La césure n'est pas une syllabe, c'est un repos de la voix sur une syllabe ; et ce repos peut être placé sur une syllabe brève : c'est la césure trochaïque, plusieurs fois employée par Virgile (1) et fréquente dans les *Satires* et les *Épîtres* d'Horace (2) :

Spargens humida mella soporiferumque papaver. (Enéide, IV, 486.)

Seconde inexactitude commune aux deux prosodies citées. C'est le maintien de la théorie des créments. Cette théorie a été, à bon droit, rejetée comme défectueuse par l'enseignement officiel en France. Il est en effet peu rationnel de dire que, dans *virtutis* par exemple, *tu* est crément. Qui dit crément dit accroissement. Or, dans *virtutis*, *tu* n'est pas un accroissement, puisqu'il est déjà dans le nominatif *virtus* ; et, d'autre part, *tis*, qui est un véritable accroissement, ne s'appellera pas crément. N'est-ce pas absurde ? Cette théorie prête, en outre, aux verbes déponents des formes en contradiction avec la grammaire, comme *hortas*, *veres*, *sequis*, *blandis* (3).

Un collègue, M. Keelhoff, professeur de Rhétorique à l'athénée royal d'Anvers, a voulu remédier à ce double inconvénient par la publication de *Notions de prosodie et de métrique latines*.

« J'ai visé, dit l'auteur, à la brièveté et à l'exactitude. Je n'ai eu garde d'énumérer toutes les exceptions que l'élève ne saurait jamais apprendre par cœur. Mieux vaut faire appliquer imperturbablement la règle générale, et faire ainsi découvrir l'exception. »

Si nous jugions utile, pour étudier la prosodie, de remettre un manuel entre les mains des élèves, ce serait ce petit traité qui aurait nos préférences : il est en général exact, simple et court. Mais faut-il un traité pour l'enseignement de la prosodie ? Nous ne le pensons pas.

La prosodie n'est pas une branche à part, comme la métrique, la chronologie, etc. De même que l'accentuation, à laquelle du reste elle se rattache intimement, elle fait partie intégrante de la grammaire, et partant, elle pourrait marcher de pair avec cet enseignement et avec l'étude de la langue dans les auteurs. Il faut que nous expliquions ici notre pensée.

(1) Dans toutes ses œuvres, Benoist compte 58 vers ainsi coupés.

(2) « Sans parler, dit Waltz, des vers nombreux où cette brève est l'enclitique *que* ou *ve*, on compte dans les *Satires* cinq vers qui n'ont pas d'autre césure. Il y en a sept dans les premières *Épîtres* et neuf dans le deuxième livre. »

(3) L'abbé Lejard, dans sa préface, signale ces anomalies et adopte une autre méthode, mais, par une déférence coupable envers des maîtres routiniers, il expose la règle des créments dans une note spéciale, à la fin de son traité.

Et d'abord, nous n'entendons évidemment pas que la grammaire soit parsemée de remarques sur la quantité des mots. Ce serait déplacer, ou si l'on aime mieux, disséminer les difficultés et aggraver peut-être le mal que nous combattons. En émettant l'avis que l'on pourrait mener de front l'étude de la prosodie et celle de la grammaire et des auteurs, nous voulons dire que l'enseignement, par exemple, des paradigmes des déclinaisons et des conjugaisons, et l'étude du vocabulaire dans les chrestomathies et les écrivains, fournissent une excellente occasion d'apprendre en même temps la quantité des mots. Et cet enseignement, qui commencerait avec la première heure de latin, serait tout pratique au premier degré. Il consisterait, pour le professeur, à toujours exiger de l'élève une prononciation correcte, à faire placer l'accent où il doit l'être et à différencier, en prononçant, la longue de la brève (1). Or, le rôle du professeur est ici d'une importance considérable : jamais il ne pourrait laisser passer, sans la relever, une prononciation fautive ; jamais il ne pourrait tolérer, dans les leçons de grammaire, cette récitation hâtive des déclinaisons et des conjugaisons, où l'élève ne tient aucun compte ni de l'accent ni de la quantité. *Rôsä*, nominatif, devra différer de *rosä*, ablatif, *rosäm* de *rosäs* et l'intolérable manière de réciter, par exemple :

ämäbö,
ämäbïs,
ämäbît,
ämäbîmûs,
ämäbîtis,
ämäbünt,

devra être remplacée par la seule bonne :

amäbo,
amäbis,
amäbit,
amäbimus,
amäbitis,
amäbünt.

Ce laisser-aller dans la prononciation existe surtout en France et en Belgique. On procède tout autrement en Allemagne. Le professeur allemand fait accentuer énergiquement les quantités ; il ne tolère aucune faute de prononciation, et la réprimande publique attend l'élève qui ne se corrigerait pas sous ce rapport. Sans vouloir aucunement qu'on imite chez nous cette sévérité, qui répugne d'ailleurs à

(1) Schiller parle d'or lorsqu'il dit, *Handbuch der praktischen Paedagogik*, Leipzig, 1894, p. 418 : « Die Quantitäten lernen sich im Anfangsunterrichte mit Leichtigkeit ; lernt sie aber der Schueler hier nicht, so lernt er sie ueberhaupt nicht. »

nos mœurs, il importe cependant que tous nous soyons plus difficiles pour la prononciation latine. Le résultat que nous pourrions obtenir serait grand ; il serait si considérable que je n'hésite pas à souscrire à ces paroles de M. Féron : « Si le professeur, dit-il, exige des élèves une prononciation correcte et l'observation de l'accent tonique, dès le début de la sixième, l'enseignement de la prosodie deviendra inutile dans les classes postérieures (1). »

Nous sera-t-il permis d'exprimer ici le regret de ne pas voir commencer l'étude de la prosodie et de la métrique en cinquième latine, avec le premier poète qui est mis entre les mains des élèves ? Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'en Hollande il en est ainsi. En Allemagne également on étudie la métrique de Phèdre, et Schiller indique très bien comment il faut enseigner aux enfants l'iambique sénair du fabuliste latin (2). Sa méthode, empirique et simple, est à la portée des jeunes élèves, qui, d'autre part, s'intéressent beaucoup aux exercices de prosodie et de métrique.

Mais notre programme est formel : il prescrit l'enseignement de la prosodie en quatrième seulement et y ajoute l'étude de l'hexamètre et du pentamètre. Pour la troisième il porte : « Exercices de versification sur l'hexamètre et le pentamètre » ; pour la seconde : « Principales formes métriques de l'ode ».

Comment procéder pour ces classes ?

A notre avis, toujours d'une manière occasionnelle et empirique. Dans la méthode que nous préconisons, l'élève, arrivé en 4^e latine, a déjà acquis pratiquement, et sans s'en douter, rien que par la prononciation exacte du latin, tout un bagage de connaissances prosodiques. Il ne s'agit plus à présent que de rendre ces connaissances réfléchies, de grouper donc les faits semblables, d'appeler sur ces faits son attention et de faire jaillir ainsi la règle générale. Or, cet exercice a sa place tout indiquée lors de la lecture des auteurs.

Supposons donc traduit l'épisode de Dédale et d'Icare des métamorphoses d'Ovide. L'élève y a rencontré et prononcé convenablement : *Dædalus*, *clausus*, *cæptas*, *cæptis*, *aura præcepta*, etc. Grâce à un petit nombre de questions habilement posées, il découvrira la règle : « Toute diphtongue est longue. » De même, on aura trouvé dans cette pièce plusieurs nominatifs de la première déclinaison : *rusticā*, *fistulā*, *vagā* ; plusieurs ablatifs : *minimā*, *tremulā*, *lavā*, etc ; plusieurs accusatifs pluriels : *terrās*, *undās*, *ignotās*, *pennās*, *caplās*, etc. ; plusieurs génitifs pluriels : *pennārum*, *terrārum* ; enfin plusieurs datifs et ablatifs pluriels : *avenis*, *ceris*, *pennis*, etc. La réflexion, un instant exercée sur la prononciation *ā*, *ā*, *ās*, *ārum*, *īs*, la même dans tous les

(1) *L'enseignement du latin*, p. 325.

(2) Ouvr. cité, p. 464. Cfr. Féron, p. 327.

mots de même cas, fera jaillir immédiatement la lumière, et voilà connues du coup les règles de la quantité pour les mots de la première déclinaison. L'idée de position paraîtrait très bien aux yeux de l'élève par analogie : on comparerait avec la théorie de la compensation en français : *teste* a donné *tête* ; *asne*, *âne* ; *anime*, *âme*. Et le professeur continuerait ainsi, en suivant un plan qu'il se serait tracé d'avance ; dans des leçons successives, il aborderait les mots de la deuxième déclinaison, de la troisième déclinaison, les verbes de la première conjugaison, de la deuxième conjugaison, les préfixes, les suffixes, etc.

Il va de soi que le professeur serait obligé de donner aux élèves la notion de certains termes, de la césure, de l'hiatus, du spondée, du dactyle, etc. J'accorde aussi que toutes les règles de la prosodie ne pourraient être enseignées empiriquement ; mais les exceptions ne seront pas en bien grand nombre, et notre méthode a ce double avantage de faire constater et découvrir les règles par les élèves eux-mêmes, et de nous permettre d'avancer beaucoup plus vite qu'actuellement dans l'enseignement de la prosodie.

A côté de cet enseignement intuitif, se placeraient bientôt des exercices. Ils seraient nombreux, parfois écrits, surtout oraux. La forme des pieds étant montrée, les élèves seraient invités à trouver et à citer des mots spondaïques, puis des mots dactyliques. Une fois que l'exercice aurait été suffisamment renouvelé en classe, on commencerait par analyser quelques vers ; on scanderait donc et on scanderait pendant quelques minutes tous les jours. Entre temps les règles déjà signalées seraient rappelées et parfois de nouvelles règles induites des mots rencontrés. Plus tard l'élève serait appelé à séparer des vers dictés comme de la prose ; il aurait à restituer des *versus turbati* ; à remplacer, dans un vers, des mots fautifs par des synonymes de quantité convenable ; à ajouter des épithètes omises ; à remplacer tel ou tel mot par une périphrase, etc. Nous signalerons, pour des exercices de ce genre, le traité de prosodie de Lejard et surtout la *Palaestra musarum* de Seyffert.

Que si l'on nous objectait encore, qu'il peut paraître radical et hasardé de préconiser la suppression de tout manuel pour les classes supérieures, où il semble bien qu'une vue d'ensemble, un enseignement systématique soit nécessaire, nous répondrions que, par une singulière inconséquence, nous enseignons déjà actuellement d'une manière empirique et occasionnelle les mètres lyriques d'Horace. En effet, on ne les apprend qu'à mesure qu'on les rencontre dans les pièces étudiées (1). C'est qu'on a pensé, sans doute, que ce procédé

(1) Disons ici que les professeurs qui se bornent à indiquer les mètres, manquent à leur devoir. Les élèves doivent être exercés à la rythmique d'Horace, c'est-à-dire

s'impose pour les mètres d'Horace : car comment retenir autrement les dix-neuf systèmes employés par ce poète ? Nous sommes d'avis que le même procédé empirique s'impose, pour la même raison, à l'enseignement de la prosodie.

Du reste, les auteurs mêmes de prosodies conviennent que cette étude doit être avant tout pratique. « La prosodie, dit M. Keelhoff(1), doit s'apprendre par la lecture des poètes : là est à la fois l'exemple et l'exercice. »

MM. Thurot et Chatelain le reconnaissent également : dans leur préface, il écrivent que leur traité n'a été composé que pour ceux qui n'apprennent pas la quantité par l'usage, c'est-à-dire par son observation dans la prononciation et la lecture, par le latin des poètes et par quelques pratiques de versification latine.

Nous avons du reste un exemple décisif à signaler de l'efficacité de notre méthode. Chez nos voisins d'outre-Rhin, où les élèves, au sortir du gymnase, connaissent autrement leur prosodie et leur métrique que les nôtres, cet enseignement est donné sans manuel, d'une manière empirique et pratique. C'est ce qui résulte de l'exposé que nous fait M. Féron de la méthodique de cet enseignement en Allemagne et de cette déclaration du même auteur par laquelle nous terminons :

« J'ai examiné, dit M. Féron (2), toutes les résolutions des conférences allemandes, depuis leur origine, en 1823 ; *chaque fois* qu'il y est question de l'enseignement de la prosodie, l'assemblée admet que cette matière se donnera à l'occasion de l'étude des auteurs, et non pas d'une façon systématique. Je ne pense pas qu'aucun membre d'aucune conférence, depuis 65 ans, ait proposé ou supposé que cet enseignement doive être systématique. »

PRÉPARATION D'UN DEVOIR FRANÇAIS POUR LA 3^e,

par H. GERARDY, professeur au petit séminaire de St-Trond.

HISTOIRE D'UN CHIEN.

Canevas. 1) Montrez-le aujourd'hui vieux, cassé, misérable. — 2) Rappelez ce qu'il fut autrefois. — 3) On rapporte un jeune chien qui devient le préféré. — 4) Le vieux chien fait l'éducation du jeune. — 5) Le maître tue froidement le vieux chien.

PRÉPARATION.

N. B. Pour ne pas allonger ce travail, nous supprimerons les questions à poser. (Voir n° de juillet.) — L'examen attentif du plan fournira facilement les questions. — Comme corrigé, on a l'*Oraison funèbre d'un chien*, poésie de J. Rameau.

mis en état d'analyser les différents vers, et d'en indiquer la composition. Cfr. Schiller, page 493.

(1) Ouvr. c. té, p. 6.

(2) Ouvr. cité, p. 326.

PLAN DÉTAILLÉ.

- 1) Montrez-le vieux, cassé, misérable. $\left\{ \begin{array}{l} a) \text{ Portrait physique.} \\ b) \text{ " moral (paresse...).} \\ c) \text{ Comme on le traite } \left\{ \begin{array}{l} \text{les gens } \left\{ \begin{array}{l} \text{de la ferme,} \\ \text{du dehors,} \end{array} \right. \\ \text{les animaux (canards, poules).} \end{array} \right. \end{array} \right.$

TRANSITION : Ce n'est plus le brillant Médor d'autrefois.

- 2) Ce qu'il fut autrefois. $\left\{ \begin{array}{l} a) \text{ Portrait physique.} \\ b) \text{ " moral.} \\ c) \text{ Comme il traitait } \left\{ \begin{array}{l} \text{les animaux } \left\{ \begin{array}{l} \text{plus petits que lui,} \\ \text{les autres chiens,} \\ \text{plus grands que lui.} \end{array} \right. \\ \text{les gens } \left\{ \begin{array}{l} \text{de la ferme,} \\ \text{du dehors.} \end{array} \right. \end{array} \right. \end{array} \right.$ Une histoire.

TRANSITION : La fermière rapporte un nouveau chien.

- 3) Le nouveau chien est préféré. $\left\{ \begin{array}{l} a) \text{ Portrait physique.} \\ b) \text{ " moral.} \\ c) \text{ Attentions générales } \left\{ \begin{array}{l} \text{les enfants,} \\ \text{les valets,} \\ \text{la fermière,} \\ \text{le fermier lui-même} \end{array} \right. \left. \right\} \text{ le gâtent.} \end{array} \right.$

TRANSITION : Le vieux chien n'est pas jaloux, même il travaille à l'

Ce que le vieux lui apprend :

- 4) Éducation du jeune chien. $\left\{ \begin{array}{l} a) \text{ Aboier, courir, sauter...} \\ b) \text{ Traiter les gens } \left\{ \begin{array}{l} \text{de la ferme.} \\ \text{du dehors} \end{array} \right. \left\{ \begin{array}{l} \text{bonne mine,} \\ \text{mauvaise mine.} \end{array} \right. \\ c) \text{ " animaux : jument, poulain, vaches.} \end{array} \right.$

TRANSITION : Quand le jeune chien est devenu fort, le fermier décide

PETITE NARRATION.

- 5) La mort du vieux chien. $\left\{ \begin{array}{l} a) \text{ Le fermier l'appelle. Joie du vieux chien. Pourquoi?} \\ b) \text{ " prend son hoyau.} \\ c) \text{ En route : indifférence du maître — fierté du chien.} \\ d) \text{ Dans la forêt : à un arbre — le coup mortel.} \\ e) \text{ Le fermier revient : son indifférence.} \end{array} \right.$

OBSERVATIONS.

1^o) Demander que les élèves ne se bornent pas à reproduire les idées d'une manière générale, vague et abstraite; mais leur faire trouver des traits précis, apporter des petits faits observés.

2^o) Éviter la répétition et la monotonie. Par exemple, pour cette idée : *Attentions générales pour le chien*, il faut dire, d'une manière détaillée, comment les enfants, la fermière, les valets, le fermier lui-même — si occupé cependant — s'entendent pour gâter le petit chien.

3^o) A la 2^e idée, nous avons inséré une petite histoire pour la variété. C'est le récit facile à inventer de la mésaventure arrivée à un maraudeur que Médor s'était chargé d'expulser. — Éviter que cette histoire ne soit traitée trop au long : une phrase ou deux suffisent.

4^o) Pour le style, éviter qu'il soit traînant; insister sur la variété.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

L. GUILLAUME, *Classiques grecs comparés*. S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Eloge funèbre de S. Basile*, et ISOCRATE, *Panégryrique d'Evagoras*, par le chanoine E. J. STERPIN et l'abbé E. J. CONROTTE. Partie du maître. Un vol. de 107 pages, Desclée, De Brouwer et Cie, 1897.

Les maîtres accueilleront ce volume avec reconnaissance : il leur offre une vie de S. Grégoire (pp. 1-xvii), une étude comparée de l'Eloge d'Evagoras et du Panégryrique de S. Basile (pp. xxviii-li), une traduction des deux discours (pp. 1-95) et enfin une bibliographie de S. Grégoire (pp. 97-107).

La vie de S. Grégoire est faite avec soin, intéressante et instructive, et elle aurait pu figurer dans la *Partie de l'élève*. L'étude comparée, très détaillée, peut servir de modèle : elle tient la balance égale entre les deux orateurs et fait ressortir les qualités et les défauts, sans que l'un puisse se plaindre d'avoir été sacrifié à l'autre.

La traduction est nouvelle ; elle est suffisamment exacte et littéraire à la fois. Elle a été revue par M. le chanoine Wilmotte et par M. Keelhoff. La bibliographie est l'œuvre de ce dernier, c'est aussi un modèle de bibliographie complète et méthodique. J'oserai pourtant lui adresser une critique, c'est que, vu sa destination, elle est *trop complète*. Les professeurs qui expliquent S. Grégoire n'en demandent pas tant ; une liste des *meilleures* éditions et des ouvrages à consulter, avec une appréciation de leur valeur, aurait suffi à leur usage.

J. P. WALTZING.

L. GUILLAUME, Collection de classiques latins comparés. Première série. *Morceaux choisis à l'usage de la 3^e et de la 2^e*. Partie de l'élève (404 pages). Partie du maître (431 pages). 2 vol. cart., Desclée, De Brouwer et Cie, 1897. Prix : 2 et 4 fr.

L'Avant-propos dissipera quelques malentendus. M. Guillaume, qui prépare une seconde série composée d'œuvres complètes,

ne veut nullement faire de ces morceaux choisis la base de l'enseignement. Remplacer les versions dictées, jeter de la variété dans l'enseignement et initier à l'histoire littéraire : voilà l'usage qu'il en faut faire. M. Guillaume ne veut pas non plus que l'on compare chaque fois un païen à un chrétien : il fournit l'occasion de le faire, quand on le jugera à propos. Enfin, il suit l'ordre chronologique et laisse au maître le soin de commencer par les morceaux les plus faciles.

Ces deux volumes, que nous signalons avec plaisir à l'attention des professeurs, sont faits sur le même plan que les premiers et nous n'avons pas besoin d'en parler longuement. Ils ont toutes les qualités de leurs aînés — nous nous dispensons de les énumérer une seconde fois, — et ils n'en ont pas tous les défauts. (Voyez ci-dessus, p. 65). Ils donnent des extraits de 23 auteurs chrétiens depuis saint Paul (d'après la Vulgate) jusqu'à Léon XIII, et de 18 païens depuis Plaute et Lucrèce jusqu'à Eutrope. Le choix est heureux. La poésie chrétienne est bien représentée ; quant à la prose, il est dommage que les narrations, telles que le simple et sublime récit du martyr de saint Acace, ne dominent pas. Le commentaire est en progrès. Il est souvent excellent, mais parfois encore trop peu abondant. Les *Éléments de grammaire latine chrétienne* (II, p. 402-419) seront utiles aux professeurs.

Pour finir, nous nous permettons d'attirer l'attention de l'auteur sur deux points. D'abord les morceaux détachés ne sont pas toujours suffisamment introduits ou *situés*, comme on dit : pour les faire comprendre, il faut dire d'où ils sont tirés et comment ils se rattachent à ce qui précède et à ce qui suit. En second lieu, les textes, bien que plus généralement corrects, ne sont pas toujours empruntés aux meilleures éditions. Comparez, par exemple, l'extrait de Plaute, fort intéressant d'ailleurs, à l'édition de Brix ou à celle de Goetz et Schoell, ou encore à celle de Fabia. (Voyez ci-dessus, p. 37). Il est à désirer, on exige actuellement que tout texte soit tiré de l'édition la plus autorisée et que cette édition soit indiquée, pour que le professeur puisse y avoir recours, s'il veut étudier toute l'œuvre où s'il a des doutes sur la correction d'un passage.

Espérons que, dans le prochain volume, il sera tenu compte de ces observations. Les livres de M. Guillaume sont utiles et fort recommandables déjà : dans l'intérêt de ses idées, il faut qu'ils satisfassent à toutes les exigences d'aujourd'hui. J. P. WALTZING.

An introduction to latin textual emendation based on the text of Plautus by W. M. LINDSAY, fellow of Jesus College, Oxford. Un vol. de 131 pages, London, Macmillan, 1896.

M. Lindsay a publié des ou-

vrages estimés qui n'ont pas leurs équivalents en français : *The latin language, an historical account of latin sounds, stems and flexions*, 1894, (trad. allemande par H. Nohl, chez S. Hirzel, à Leipzig, 14 marks), *A short historical latin grammar* (Oxford, Clarendon Press), et enfin celui dont le titre précède et dont je veux parler ici. Le but de ce petit livre est d'initier à la critique des textes latins. Faut-il le dire? Nous aurions préféré qu'il ne fût pas uniquement basé sur le texte de Plaute et qu'il fût accompagné de fac-similés; mais tel qu'il est, il sera très utile. Du reste, si la plupart des exemples sont empruntés à Plaute, M. Lindsay en tire aussi de Virgile, d'Horace et des autres classiques. Après avoir énuméré les ouvrages à consulter, l'auteur nous dit pourquoi Plaute se prête particulièrement à une pareille étude : les manuscrits de Plaute permettent de se rendre compte des erreurs commises par les scribes qui ont copié en minuscules un manuscrit écrit soit en capitales soit en minuscules. Puis il examine, en sept chapitres et avec force détails, les erreurs de correction, de transposition, d'omission, d'insertion, de substitution, de confusion de lettres, de confusion des abréviations.

Dans l'appendice, il montre comment on peut reconstituer l'archétype des *Codices Palatini* de Plaute; il donne un spécimen d'apparat critique; enfin il ap-

prend à collationner un manuscrit latin. J. P. WALTZING.

MICHEL BRÉAL, *Essai de sémantique* (science des significations). Paris, Hachette, 1897. 1 vol. gr. in-8° de 349 pages. Prix : 7 fr. 50.

M. Bréal n'est pas de ceux qui déclarent fièrement que la linguistique existe pour elle-même, qu'elle ne se soucie pas plus de servir à quelque objet pratique que l'astronome ne pense à prévoir les marées. Au contraire, il a voulu « extraire de cette science ce qui en ressort comme aliment pour la réflexion et comme règle pour notre propre langage ».

Il proteste aussi contre cette idée qu'une langue est « un être vivant, un organisme », se développant d'après des *lois aveugles*, avec une *précision astronomique*, sans que l'homme y soit pour rien. Une langue est, au contraire, un instrument que l'homme a construit et perfectionné. M. Bréal étudie les causes intellectuelles, psychologiques qui ont présidé à la transformation des langues. Il range les faits sous un certain nombre de *lois*, et il entend par *loi* le « rapport constant qui se laisse découvrir dans une série de phénomènes ». Aucune de ces *lois* n'est absolue, sans exception, aveugle, comme seraient, selon quelques uns, les lois de la phonétique (voyez ci-dessus, p. 258) : nulle œuvre humaine n'est soumise à pareille loi. Car la volonté humaine intervient dans l'évolu-

tion du langage, non pas une volonté consciente et réfléchie, mais une volonté obscure, à demi consciente, opérant à tâtons et aboutissant, après d'innombrables essais souvent infructueux, toujours recommencés, à produire des innovations grammaticales.

Telles sont les idées qui dominent ce livre intitulé : *Essai de sémantique*. M. Bréal, qui a baptisé de ce nom la science des significations, *σημαντική τέχνη*, présente son livre comme une simple Introduction à cette science. Le fait est qu'il examine les cas les plus importants dans trois parties intitulées : *Les lois intellectuelles du langage, Comment s'est fixé le sens des mots, Comment s'est formée la syntaxe*. Tout le volume est subdivisé en vingt-six chapitres qui méritent d'être lus et relus, non seulement par les linguistes de profession, mais par quiconque désire se rendre compte de mille phénomènes que nos grammaires et nos dictionnaires ne font qu'enregistrer. M. Bréal n'emprunte pas tous ses exemples au grec et au latin, il en tire beaucoup du français et des principales langues romanes et germaniques. Ces exemples sont choisis avec un soin qui rend la lecture de ce livre vraiment attrayante et les explications de M. Bréal, dont on connaît le style sobre et lumineux, ont cette clarté qui vient d'une longue pratique de l'enseignement.

Tout est intéressant dans cet ouvrage; mais, pour en donner une

idée, nous choisirons le chapitre où M. Bréal parle d'un phénomène qu'il appelle d'un nom nouveau, l'*irradiation*. Un exemple fera comprendre ce qu'il entend par là. En latin la désinence *sco* n'était pas inchoative à l'origine; la preuve c'est qu'elle ne le fut jamais dans *pasco*, *scisco*, etc., ni dans les verbes grecs en *σκω* (*επισκω*, *διδράσκω*); dans Homère *σκω* s'ajoute même indifféremment à tous les verbes. D'où le latin a-t-il pris cette nuance. « Elle vient des verbes comme *adolesco*, *senesco*, *floresco*, etc. On ne grandit, on ne vieillit, on ne fleurit pas en un instant : l'idée d'une action lente et graduelle s'étant d'abord introduite dans ces verbes, a paru ensuite inhérente au suffixe. Elle y a été irradiée. »

Le président de Brosses voulait voir dans les verbes désideratifs en *urire* le verbe *urere*, brûler ! M. Bréal y retrouve les suffixes *tor* et *sor* (*scriptor*, *esor*), et pense qu'elle n'avait pas du tout le sens désideratif à l'origine. *Esurio*, *empturio*, *nupturio*, « j'ai envie de manger, d'acheter etc. », ont pris modèle sur des verbes en *io*, tels que *sitio*, j'ai soif. La note désiderative est si bien entrée dans cette désinence que Cicéron, parlant de Pompée, pouvait écrire à Atticus : *Sullaturit animus ejus et proscrip-turit*.

La désinence *ιάω* marque une maladie : *ὀδοντιάω*, *λαρυγγιάω*, *στρατηγιάω*, etc. L'idée de maladie ne s'y trouvait pas à l'origine. Le point de départ se trouve dans

quelques substantifs en *ia*, comme *ὀφθαλμία*, ophtalmie.

Le suffixe français *âtre* (*roussâtre*, *opiniâtre*) est péjoratif. Il vient du latin *aster* (*patraster*, *filia-ster*), du grec *αττήρ* (*πατραττήρ*), par lequel il remonte aux verbes *ἄζω* (*δικάζω*, *δικαττήρ*), qui n'avaient aucun sens fâcheux. Ce sont les mots comme *πατρασττήρ* qui lui ont communiqué le sens péjoratif.

Le suffixe allemand *eln* est dépréciatif : *klugeln*, *witzeln*, *froemmlen*. Il vient de substantifs en *el* : *Zweifel*, *zweifeln* ; or, quelques-uns de ces substantifs sont des diminutifs : *Schnitzel*, *Aeugel*, et l'idée diminutive a donné naissance à l'idée dépréciative qui s'est communiquée à tous ces verbes.

L'irradiation peut devenir une cause d'erreur : on peut croire que *truebselig* vient de *Seele*, *selig*, alors qu'il vient de *Truebsal*.

Nos grammaires disent que le participe en *dus* marque toujours l'obligation, la nécessité. Cela est inexact. A l'origine les participes en *dus* et les gérondifs n'indiquaient que l'action active ou passive, et il en est encore ainsi dans nombre de cas : *scribendo adfuerunt* (à la rédaction de l'acte), *de inferenda injuria satis diximus* (des injustices que nous commettons). *ab oppugnanda Neapoli Poenum abserruere moenia* (du siège).

L'idée d'obligation n'est venue qu'après : *danda opera est*, *urbem militibus diripiendam dedit*, parce que cette idée ressortait dans quelques formules : *decemviri creati sunt legibus scribundis*.

Les Américains disent *Chinèse* (des Chinois) ; ils ont pris la désinence *se* pour le signe du pluriel et formé un singulier : *Chinées*. De même *Portuguese* et *Portugees*.

Cela suffira pour montrer quel intérêt présente ce volume.

M. Bréal y a ajouté deux articles. intitulés : *Qu'appelle-t-on pureté de la langue ? L'histoire des mots*. Le premier traite des mots étrangers et des néologismes introduits dans la langue. Le second fut écrit sur la *Vie des mots* d'Arsène Darmesteter en 1887 et contient l'idée première de la Sémantique.

J. P. WALTZING.

Studien zur lateinischen Moduslehre, von Dr PHIL. ARMIN DITTMAR. Lehrer an der Königl. Fürsten- und Landesschule zu Grimma, Un vol. grand in-8° de xi-346 pages. Leipzig, Teubner, 1897. Prix : 8 marcs.

Les études consacrées à la syntaxe du latin et particulièrement à l'emploi des modes dans cette langue, se sont multipliées depuis quelque temps. Et c'est avec raison. La doctrine des modes est bien la partie la plus difficile de la grammaire latine. Des progrès immenses ont été accomplis dans ce sens, et nous sommes loin des règles inexactes et arbitraires formulées par Lhomond et ses aveugles imitateurs.

Mais n'y a-t-il plus aucun progrès à poursuivre sur ce domaine ? Pour formuler des règles, les philologues ont recueilli, rapproché et synthétisé les faits :

mais ont-ils donné à leur synthèse une base solide et inébranlable? C'est ce que M. Dittmar a mis en doute, et ses doutes l'ont déterminé à reprendre à nouveau la question. Dans le livre qu'il nous donne aujourd'hui, il attaque en particulier l'ouvrage de W. G. Hale, *Die Cum - Konstruktionen*. Mais il élargit en même temps le sujet, et, après s'être efforcé de ruiner les théories de son adversaire, il étudie l'emploi des modes dans la syntaxe latine. Il arrive à cette conclusion, — bien hardie, semble-t-il —, que tous, même les plus illustres, qui se sont occupés de philologie latine avant lui, se sont trompés. Nos lecteurs connaissent le célèbre axiome des néo-grammairiens : « Les lois phonétiques ne comportent pas d'exceptions. » M. A. Dittmar l'applique à la syntaxe, et il dit : « Les lois qui règlent les modes sont sans exceptions, et elles demeurent les mêmes, quelle que soit l'époque de la langue, et qu'il s'agisse de Térence ou de Cicéron. Le sens que les Romains avaient des modes, est resté le même d'Ennius à Juvénal ».

Nous ne pouvons adhérer à des conclusions si hardies, qui vont à l'encontre de la méthode historique dans les études grammaticales. Toutefois, nous nous empressons d'ajouter que nous avons lu avec plaisir ce livre plein de verve et rédigé d'une plume alerte et facile. Il y a là d'ailleurs une abondante moisson de textes et d'exemples, qui

pourront être utilisés pour de futurs travaux philologiques. Le livre est imprimé chez B. G. Teubner : c'est dire qu'il l'est admirablement, et que son ordonnance typographique le rend plus facile à lire. Enfin, il est muni d'excellentes tables qui épargneront bien des recherches aux philologues qui voudront s'en servir.

A. LEPITRE.

J. KEIFFER, *L'esclavage à Athènes et à Rome d'après les auteurs grecs et latins*. Programme du Gymnase de Luxembourg, 1895-1896. Luxembourg, 1896. (52 pp. in 4°).

Le monumental ouvrage de M. Wallon sur la servitude antique a fait époque (1), tant l'érudition exacte se joint chez l'auteur à la profondeur des vues. Après lui, on ne pouvait guère, semble-t-il, que reprendre l'examen de certains points de détails, en approfondissant davantage encore les recherches et en utilisant surtout les documents épigraphiques découverts au cours de ces trente dernières années. On peut parvenir ainsi, soit à mettre mieux en lumière quelques points obscurs, soit même à modifier des théories généralement admises.

Tel n'est pas cependant le but que s'est proposé M. J. Keiffer, en publiant sa dissertation sur l'esclavage à Athènes et à Rome. Il a embrassé le sujet dans toute

(1) *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, 1^{re} édit. 1847, 2^e édit. 1879, 3 vol. in 8°, Hachette, 22 fr. 50.

son étendue, depuis les temps héroïques jusqu'au seuil du moyen âge ; néanmoins, il a écarté de son plan les esclaves des cités grecques autres qu'Athènes et les esclaves publics des villes de l'empire romain.

Tout en s'inspirant des travaux antérieurs, il est allé puiser directement aux sources et a fait un choix judicieux parmi les nombreux documents que lui fournissaient les *monuments littéraires*. Il n'entrait pas dans le cadre de cette dissertation de citer à chaque pas les auteurs dont l'opinion était admise ou combattue. Toutefois M. Keiffer aurait fait chose utile en donnant la liste des principaux ouvrages qu'il a mis à contribution, ou du moins en énumérant, à propos des questions les plus importantes, ceux qui en avaient déjà abordé l'examen. Au point de vue de la clarté, cette étude aurait également beaucoup gagné à être subdivisée en plusieurs chapitres et suivie d'une table des matières, ce qui, en outre, aurait facilité considérablement les recherches.

Nous n'oserions affirmer que M. Keiffer ait contribué à augmenter la somme de nos connaissances ; ce n'était pas d'ailleurs son ambition dans une dissertation de si peu d'étendue (1). Au moins

doit-on lui rendre cette justice qu'il a su condenser et bien disposer en quelques pages les résultats déjà acquis, sans se laisser rebuter par les difficultés d'une si vaste entreprise. Nous sommes persuadé que sa dissertation rendrait de grands services — ceux d'un guide sûr et suffisamment complet — aux professeurs chargés d'interpréter les auteurs anciens et qui ne pourraient recourir aux travaux spéciaux.

Pour finir, quelques remarques sur des points de détail. P. 31 : Si César après la défaite de Vercingétorix fit cadeau à chaque soldat d'un prisonnier de guerre (B. G., VII, 89), ce n'est pas par exception à la règle d'après laquelle les captifs devenaient propriété de l'État, mais bien en vertu du droit de libre disposition sur le butin qui appartenait au général victorieux. — P. 42 : Les esclaves de l'État, après leur affranchissement, prenaient anciennement le nom de *Romanus* et non celui de *Servius Romanus* (cf. VARR., *de l. lat.*, VIII, 41) ; les deux inscriptions citées en note (C. I. L., II, 2229, 2230) se rapportent à des affranchis publics communaux ou provinciaux de l'époque impériale.

LÉON HALKIN.

l'Athenaion Politeia (pp. 21 et 22). Nous regrettons, par contre, qu'il ait renoncé systématiquement à mettre en œuvre les documents épigraphiques.

(1) L'auteur a tiré bon parti des renseignements nouveaux contenus dans

2. LITTÉRATURE ET LANGUE FRANÇAISES.

E. GORRA, *Lingue neolatine* (Manuali Hoepli CLIV), Milano, 1894, 147 pages. Prix : 1 fr. 50.

Nous ne ferons à l'auteur de ce petit manuel, d'ailleurs excellent (nous avons hâte de le dire), que deux petits reproches : c'est de trahir parfois sa nationalité par une admiration assurément très légitime, mais trop exclusive pour M. Ascoli, et par l'espace trop étendu quelquefois accordé à l'Italie en face des autres pays... *néo-latins*. C'est ensuite d'avoir adopté et de trouver si beau (p. 86) ce terme hybride (*vis*, *latinus*) et impropre de *lingue neolatine* : on n'a pas *recommencé* le latin ; les langues *romanes* n'en sont pas des *renouvellements*, mais la continuation, l'évolution logique et naturelle, ainsi que M. Gorra le dit au reste excellemment (pp. 86-87).

A part cela, cette petite encyclopédie de la philologie romane est remarquablement conçue et exécutée. L'auteur nous raconte avec clarté et concision l'histoire de la langue du Latium et en poursuit les vicissitudes jusqu'à nos jours. Quand et comment Rome réalisa ses conquêtes ; quand et dans quelle mesure les idiomes des peuples soumis furent vaincus et étouffés par celui de la cité victorieuse ; ce qu'il faut entendre exactement par ce latin vulgaire qu'on oppose à la langue classique ; comment on peut le recon-

stituer, quels sont les éléments indigènes (antérieurs) et hétérogènes (postérieurs à la conquête) que renferment les langues romanes ; quels sont les rapports et les différences de celles-ci, comment elles se sont formées dans le temps et dans l'espace, s'il faut admettre des limites dialectales et pourquoi ; quelles sont les causes de la diversité des idiomes romans, à quelle époque faire remonter leur apparition, comment les classer, quelles sont leur extension géographique et leurs divisions dialectales ; quand apparaissent respectivement leurs premiers monuments et quels ils furent ; enfin quelles ont été leurs vicissitudes ultérieures jusqu'aujourd'hui : tels sont les divers problèmes avec les multiples corollaires qu'ils entraînent, que M. Gorra s'est efforcé de résoudre en une série de six chapitres à l'exposé net, rapide, entraînant. Il ne s'arrête pas à discuter longuement les points controversés : il se contente d'exposer brièvement les diverses opinions et de choisir celle qui lui paraît la plus plausible. Son principal souci semble avoir été d'être clair et méthodique : il annonce formellement les développements qu'il va commencer et les termine par un résumé concis et lumineux. Chaque chapitre est suivi de notes bibliographiques, où sont indiqués, avec une appréciation som-

maire, les principaux ouvrages consacrés au sujet qui vient d'être traité, listes très utiles pour ceux qui voudraient entreprendre une étude plus approfondie ou plus développée. Le petit livre de M. Gorra ne contribuera pas peu à répandre des notions exactes et précises sur une science dont beaucoup de personnes, d'ailleurs instruites, ignorent jusqu'à l'existence, la *philologie romane*.

A. DOUTREPONT.

Précipies de la composition française, genre secondaire, par F. HERTE, professeur. Sottegem. L. Vekeman., 1896, 1 vol. de 162 pp.

L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties : la première traite des qualités du style et des figures, qu'il appelle, malheureusement à notre avis, artifices. Nous disons : malheureusement, parce que ce mot se prend toujours dans un sens défavorable. La seconde partie traite de l'invention ou des moyens de composition ; et la troisième, des divers genres de composition. Voilà le plan d'ensemble. Il faut rendre à l'ouvrage cette justice, qu'il est moins vaste, moins compréhensif, que la plupart des livres de ce genre. Et cependant nous voudrions encore en élaguer certains développements. Pourquoi, par exemple, ne pas réduire le nombre considérable des *artifices* du style ? La classification habituelle, et celle de M. Herte plus que toute autre, surcharge

inutilement la mémoire de l'élève qui se perd dans ce fouillis inextricable.

Une bonne innovation de M. Herte, c'est le sommaire placé en tête de chaque paragraphe : cette synthèse des idées facilite le travail de l'intelligence, de même que, parfois, des explications complémentaires viennent rendre plus clair ce qu'une première rédaction n'avait fait qu'effleur.

Nous avons maintenant de sérieuses critiques à faire à l'auteur ; mais ces critiques lui prouveront que nous l'avons lu avec intérêt. Tout d'abord il y a de graves négligences dans la rédaction ; ainsi, p. 68, *associer avec*, pour *associer à* ; p. 83, *le commencement, milieu et fin*, omission non permise de l'article ; p. 91, *effeuilletant* pour *effeuillant* ; p. 120 *intégrales*, pour *intégrantes*, faute qui se rencontre encore aux pages 142 et 153 ; p. 125, *glisse* pour *glissera* ; p. 139, *sera de serrer*, assonance désagréable ; p. 142, *on n'étend pas*, pour *on ne s'étend pas* ; p. 143, *lieu*, employé deux fois dans la même proposition ; p. 177, *il y aura* pour *il y aurait*. Ajoutez à cela les fautes typographiques non relevées dans les errata, comme *ressortent* pour *ressort*, p. 63 ; *je lis* pour *je lus*, p. 128 ; *les troyens*, sans majuscule, p. 137. et vous comprendrez l'impression pénible qu'éprouve un lecteur consciencieux ou délicat.

Ensuite, nous jugeons obscure la distinction faite p. 69, entre

l'épithète et l'adjectif ou le participe. Enfin, l'auteur aurait dû illustrer d'exemples ce qu'il dit du développement des pensées par l'analyse p. 91 : une œuvre destinée aux élèves n'est jamais trop lumineuse, d'autant plus qu'ici, nous constatons le défaut contraire, c'est-à-dire une surabondance de détails, quand il parle de *La lettre*.

M. Herte annonce, dans sa préface, la publication d'un second volume sur les différentes écoles littéraires. J. FLEURIAUX.

C. BOUGLÉ et A. BEAUNIER, *Choix des moralistes français des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles*. Paris, Ch. Delagrave, 1897, 369 pages.

Les auteurs de cette anthologie n'ont pas pensé, comme M. Thamin (Voyez ci-dessus, page 140), qu'en matière de morale, « l'ordre des questions mêmes, l'ordre dogmatique primait l'ordre historique » ; ils ont classé leurs moralistes dans l'ordre chronologique. Pareille disposition permet de voir, comme ils le disent dans leur introduction où ils retracent l'histoire du « genre moraliste », que « les transformations successives de la société française se retrouvent, ainsi qu'en un tableau succinct, dans les œuvres des moralistes ».

Leurs extraits sont précédés de « notices spéciales », devant faire « ressortir les qualités individuelles et l'originalité » des écrivains ; le sobre commentaire qui en est donné au bas des pages

consiste d'ordinaire en des rapprochements avec d'autres moralistes, représentés ou non dans leur petit livre. G. DOUTREPONT.

FRANÇOIS CAREZ, *Auteurs contemporains*, études littéraires. Liège, Demarteau, 1897. Prix : 3 f. 50.

L'ouvrage est dédié à M. Ferdinand Brunetière, lequel en a accepté la dédicace dans une lettre élogieuse publiée par la *Gazette de Liège*.

Ce haut patronage nous met à l'aise pour présenter aux lecteurs du *Musée* ce beau et bon livre.

M. Carez n'est d'ailleurs pas un nouveau venu dans les Lettres belges : il s'est préparé de longue main en publiant de nombreuses chroniques littéraires dans la *Gazette de Liège* sous le pseudonyme de Devallée. Il a réuni en volume cinq études particulièrement intéressantes.

Paul Verlaine, Anatole France, André Theuriot, Maurice Maeterlinck, Paul Déroulède, tels sont les auteurs que M. Carez a soumis à une critique judicieuse, élevée, toujours élégante, en tous points digne du talent de ces écrivains.

* *

Paul Verlaine. M. Carez le compare à François Villon : tous deux hommes profondément immoraux et cependant doués d'une âme douce et bonne, « d'une irréductible et mystérieuse candeur ». Le portrait physique et moral du poète décadent est vraiment réussi.

L'étude consacrée à M. *Anatole*

France est beaucoup plus étendue : M. Carez est visiblement sous le charme du style de ce maître enjoleur, qu'il ne craint pas néanmoins d'appeler « l'un des littérateurs les plus dissolvants et les plus immoraux de notre époque. » Il l'envisage successivement comme poète, comme romancier-nouvelliste, comme critique.

On ne saurait juger la personnalité et l'œuvre d'*André Theuriet* avec plus d'équité ni de bon goût.

Le critique regrette pourtant que, malgré le nombre des années, cet écrivain n'ait pas encore fourni la pleine mesure de son talent, en produisant une œuvre vraiment digne de le signaler aux générations futures.

L'étude sur *Maeterlinck* est un vrai modèle de persiflage élégant. M. Carez se gausse gentiment du « grand homme » : mais il sait aussi distinguer et nous faire sentir ce qu'il y a de fort, d'émouvant dans cet œuvre bizarre (par exemple dans la *Princesse Maleine* et les *Trois petits drames pour marionnettes*). Sa conclusion est comme l'arrêt du bon sens et de la raison.

Paul Déroulède est un poète patriotique qu'on peut dire unique en son genre, bien qu'il n'ait pas

atteint aux sommets de l'art. Son inspiration belliqueuse est une sorte de phénomène dans sa continuité et sa violence. Mais il est souvent faible et banal quand il veut célébrer la campagne et les paysans.

Son théâtre renferme de belles tirades patriotiques mais aucune de ses pièces n'est vraiment forte et résistante ».

Bref, il n'est pas toujours facile de décerner équitablement l'éloge et le blâme à des écrivains de grand talent mais dont il faut souvent réprouver les tendances malsaines ou les procédés irrationnels.

Dans cette tâche délicate, M. Carez a fait preuve à la fois d'une fermeté et d'un tact que l'on rencontre assez rarement en si juste équilibre chez les critiques de notre temps. Et il l'a fait dans une langue savoureuse, spirituelle, imagée.

A ces différents titres, la lecture de son livre mérite d'être recommandée aux professeurs de français aussi bien qu'aux élèves des classes supérieures des athénées et des collèges. Un vœu pour finir : c'est celui de voir M. Carez continuer ses études littéraires sur les auteurs contemporains.

J. FOIDART.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

P. LANGENDYK, *Het wederzyds huwelyks bedrog, blyspel*, toegelicht door Dr F. A. STOETT. Zutphen, W. J. Thieme en Cie, s. d. (1897).

Ce petit volume fait partie de la collection appelée « Klassiek Letterkundig Pantheon » (n° 68), dans laquelle ont été publiées les principales pièces du poète co-

mique P. Langendyk (1683-1756). Cette nouvelle édition de la comédie, sinon la meilleure, du moins la plus remarquable de notre auteur, est faite avec soin, goût et savoir; l'éditeur n'en est d'ailleurs plus à son coup d'essai, et a suffisamment prouvé qu'il a la compétence requise pour s'acquitter avec honneur d'un pareil travail. La trop courte introduction nous renseigne sur les différentes éditions de la pièce, et nous indique la source qu'employa le poète (roman en prose de 1698, œuvre d'un auteur anonyme).— Il est regrettable qu'un examen critique de la comédie ait été omis; M. Stoett se contente de nous renvoyer à quelques ouvrages où l'on s'en occupe : procédé par trop commode. Les notes sont courtes, mais substantielles et exactes, et en nombre suffisant pour aplanir les difficultés du texte. Quelques notes plus importantes et plus étendues sur certains passages sont rejetées dans un appendice C. LECOUTERE.

W. A. JONGMAN, *Florence, den XIV Mei 1265-1865. Gedicht van E. J. Potgieter, in verhaaltrant weergegeven*. Amsterdam, F. van Rossen, s. d. (1896).

Ainsi que le sous-titre de cette brochure l'indique, nous avons ici une « paraphrase » d'un des poèmes les plus brillants de Potgieter. M. Jongman, d'après ses propres paroles dans la préface, a voulu présenter un modeste essai sur la vie et l'activité du

Dante, et il a cru ne pouvoir mieux faire que de reproduire en prose le poème susdit. L'intention est sans doute louable, mais le procédé dénote une assez grande naïveté. Je crains fort que M. Jongman ne se soit trompé s'il a cru (comme il en exprime l'espoir) que sa paraphrase rendrait plus facile l'intelligence des stances enthousiastes — mais parfois bien tourmentées — du poète néerlandais. et encore plus, s'il a pensé qu'elle ferait ressortir les beautés de l'œuvre. Dans sa prose, il ne reproduit que très approximativement le contenu, ne discutant aucun passage, n'aplanissant aucune difficulté réelle; en fait de critique, il se contente de quelques phrases élogieuses à l'adresse de son modèle. Il ne se permet aucune réflexion personnelle. C'est d'autant plus surprenant que le sujet appelle tout naturellement un commentaire quelque peu étendu, tant au point de vue du fond que de la forme. Mais nous aurions mauvaise grâce d'en vouloir à M. Jongman s'il ne nous a pas donné ce qu'il déclare lui-même n'avoir pas voulu donner. Nous ne pouvons que regretter qu'il se soit condamné par là à faire une œuvre d'une utilité assez contestable et qui laissera nécessairement le lecteur peu satisfait. Je termine en faisant observer que l'opuscule est écrit dans l'orthographe « nouvelle » (mais pas plus logique ni plus facile) de M. R. Kollewijn et consorts. C. LECOUTERE.

MAX KOCH, *Geschichte der deutschen Litteratur*. Sammlung Goeschen n. 31. 2^e édit., 1895, Leipzig, Goeschen. Prix : 1 fr.

C'est étonnant ce que l'auteur, professeur de littérature allemande à l'université de Breslau, a condensé dans les 275 pages de ce joli petit livre. Peut-être M. Koch a-t-il poussé un peu loin la préoccupation de tout dire, de n'omettre aucun écrivain de quelque valeur. Les grands courants littéraires ne sont pas toujours assez nettement dessinés dans cet entassement de détails.

L'auteur poursuit l'histoire de la littérature allemande jusqu'à nos jours. Il se montre d'une sévérité excessive pour l'école réaliste contemporaine. C'est ainsi qu'il qualifie de *Machwerk* le beau drame *Jugend*, plein de fraîcheur et de vie, de Max Halbe, et qu'il accuse G. Hauptmann d'impuissance poétique.

Pour un manuel destiné au grand public, comme le sont tous les livres de la collection Goeschen, le traité de M. Koch pourrait être plus simple et plus clair. Le spécialiste le lira avec intérêt; il y découvrira une connaissance approfondie de la matière, des vues personnelles et l'absence complète de la phraséologie ordi-

naire des manuels. H. BISCHOFF.

A. W. ERNST, *Litterarische Charakterbilder*. Hamburg, Kloss, 1895.

Dans une série de monographies l'auteur nous présente le Tyrtée allemand Th. Koerner; l'Allemand-Français Chamisso, H. de Kleist, puis les grands poètes classiques, Lessing, Uhland, Schiller, Goethe, enfin, parmi les modernes, le mélancolique N. Lenau et le brave P. Gerok, l'idole des filles de pasteurs allemands. L'ouvrage de M. Ernst est un travail de vulgarisation, écrit spécialement pour la « famille allemande ». Les poètes choisis par l'auteur ont des titres très divers à l'honneur d'être introduits dans la famille; il y a en a même chez lesquels les titres négatifs l'emportent de beaucoup sur les titres positifs. Mais cela dépend du point de vue où l'on se place; celui de l'auteur qui admet à côté de l'orthodoxe et pieux Gerok le sceptique Lenau est certainement très large. L'auteur écrit simplement et sait assez bien choisir et mettre en lumière ce qui est d'un intérêt plus général. L'ouvrage est orné de dix portraits bien réussis, à l'exception de celui de Goethe.

H. BISCHOFF.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Histoire politique de l'Europe contemporaine. Evolution des partis et des formes politiques (1814-1896) par CH. SEIGNOBOS. Gr. in-8° de xii-814 pages. Paris, A. Colin. Prix : 12 francs.

Il est peut-être banal de dire d'un ouvrage qu'il comble une lacune : l'expression qualifie, cependant, très exactement le mérite essentiel du livre de M. Sei-

gnobos. Un manuel scientifique d'histoire contemporaine faisait complètement défaut dans la littérature historique : lorsque l'on désirait se renseigner sur l'un ou l'autre fait important de l'histoire de ce siècle, par exemple, sur les causes et les conséquences d'une guerre européenne, sur les origines d'une alliance diplomatique ou militaire, sur les caractères généraux d'un règne ou d'un ministère, on ne savait où s'adresser utilement. La remarquable *Histoire diplomatique de l'Europe* (1814-1878) de M. Debidour dépasse les proportions du manuel et n'embrasse d'ailleurs que l'histoire externe des États ; l'*Histoire contemporaine de 1789 à nos jours*, de M. E. Maréchal, est partielle et fourmille d'erreurs. Restaient les volumineuses histoires particulières d'États, de dynasties ou de règnes, tels les livres de Viel-Castel, sur la *Restauration*, de Thureau-Dangin sur la *Monarchie de juillet*, de von Sybel, sur la *Fondation de l'Empire allemand*, telles encore les collections bien connues : *Staatengeschichte der neueren Zeit* et *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen*. Mais de pareils guides ne peuvent éclairer le curieux sur un point de détail qu'au prix de recherches longues et difficiles ; veut-on se faire une idée d'ensemble d'une période, il faut les lire tout entiers. Enfin, qui-conque s'intéressait à l'histoire d'autres pays que la France devait nécessairement recourir à des ouvrages en langue allemande

ou anglaise. — Désormais, ces difficultés sont levées : grâce au livre que j'annonce, chacun pourra se renseigner très facilement et très rapidement. L'ouvrage de M. Seignobos esquisse, avec autant de netteté que de concision, l'histoire *interne* et *externe* de tous les États d'Europe.

On peut y distinguer trois grandes parties. La *première* est remplie par l'histoire de la politique intérieure des États d'Europe. Après une description sommaire de l'Europe de 1814, telle que l'ont faite les décisions du Congrès de Vienne, l'auteur étudie *séparément* et *successivement* l'histoire intérieure de chacun des États d'Europe, caractérisant les transformations subies par les institutions, la naissance, le développement et la politique des partis, les changements de ministère, etc., etc. Dans la *seconde partie*, M. Seignobos s'efforce de mettre en lumière un certain nombre de faits généraux qui ne sont propres à aucun pays en particulier, mais communs à tous ou du moins à un certain nombre d'entre eux. Dans cet ordre d'idées, il s'occupe de la transformation des conditions matérielles de la vie politique, de l'Église et des partis catholiques, enfin des partis révolutionnaires internationaux : francs-maçons et carbonari, l'Internationale, les socialistes. — La *troisième partie* traite de la politique internationale, c'est-à-dire des rapports pacifiques ou hostiles que les nations

européennes ont eus entre elles. M. Seignobos y décrit successivement la situation de l'Europe sous le régime Metternich (1815-1830), la rivalité de la Russie et de l'Angleterre (1830-1854), la prépondérance française et les guerres nationales (1854-1871), la prépondérance de l'Allemagne et la paix armée (1871-1896). Enfin, dans la *conclusion*, il trace une esquisse générale de l'évolution politique de l'Europe au XIX^e siècle.

La seule énumération de ces matières montre combien la tâche assumée était vaste et malaisée. Sous le bénéfice de certaines réserves que je justifierai à l'instant, je dois à M. Seignobos cet hommage qu'il a heureusement surmonté les difficultés principales que présentait le sujet. Celui qui s'occupe d'écrire l'histoire contemporaine se heurte à un premier obstacle, l'abondance écrasante des matériaux : « La vie d'un homme ne suffirait pas, » écrit fort justement l'auteur » dans sa préface, — je ne dis » pas à étudier et à critiquer — » mais à lire les documents officiels d'un seul pays d'Europe. » Il faut donc renoncer à écrire l'histoire contemporaine sur sources proprement dites : un ouvrage qui embrasse l'Europe entière ne peut être fait que de seconde main. Le mérite de l'écrivain réside dans la recherche attentive des monographies et des histoires particulières faites de première main, et dans leur emploi judi-

cieux. Les excellentes indications bibliographiques que l'auteur a placées en appendice à chacun de ses chapitres montrent qu'il est parfaitement au courant de ce qui a paru de meilleur dans chaque pays. Il s'est de plus efforcé de contrôler les uns par les autres les travaux faits dans des pays différents sur les mêmes questions. Cependant des erreurs, de détail le plus souvent, se sont glissées en assez grand nombre dans son livre, surtout en ce qui concerne la politique intérieure des États pendant les vingt dernières années. Laissant aux critiques anglais, italiens ou allemands, etc., le soin de relever celles qui regardent leur pays, je me bornerai à l'histoire de la Belgique. Ainsi, la loi scolaire de 1884 a été complètement travestie dans ses stipulations et dans ses résultats pratiques. Parlant du parti catholique belge, l'auteur « dit qu'il n'a pas eu besoin de se » créer une organisation particulière ; il a pour chefs politiques » les évêques, pour cadre le clergé » des paroisses ; pour programme, » les décisions de l'Église ». Cela n'est vraiment pas digne d'un ouvrage sérieux : que dans la défense des intérêts religieux, les catholiques aient marché d'accord avec les évêques, cela va de soi ; dans les autres questions, ni les évêques, ni l'Église ne se sont jamais souciés d'imposer un programme. M. Seignobos a tort aussi d'affirmer qu'à « mesure que » s'est éteinte la génération des

» catholiques libéraux de 1830,
 » le parti catholique s'est éloigné
 » de la doctrine libérale formulée
 » dans la Constitution ». — Sans
 doute, lorsqu'il s'agit d'événe-
 ments très récents, il est difficile
 pour un écrivain étranger d'être
 bien renseigné. L'auteur commet
 une erreur moins excusable (car
 elle touche à une question essen-
 tiellement européenne) lorsqu'il
 fait remonter la neutralité belge
 au Congrès de Vienne : « Les
 » grandes puissances, dit-il, par
 » une convention insérée dans les
 » traités de Vienne, déclarèrent
 » neutre le royaume des Pays-
 » Bas et s'engagèrent à faire res-
 » pecter sa neutralité. La neutra-
 » lité des Pays-Bas devint et est
 » restée un principe du droit pu-
 » blic de l'Europe ». Il est à es-
 pérer que ces inexactitudes et
 d'autres encore que l'on pourrait
 signaler (1) disparaîtront dans la
 prochaine édition de ce manuel :
 alors, il sera permis de dire que
 sa place est dans toutes les bi-
 bliothèques.

Une seconde difficulté à vain-
 cre pour l'écrivain qui traite d'é-
 vénements contemporains, c'est
 l'entraînement presque irrésistible
 vers la partialité : de la meilleure
 foi du monde, il s'expose à voir
 les faits à travers le mirage de
 préjugés de parti ou de passions
 nationales. M. Seignobos a mis
 un soin tout particulier à éviter

(1) Ainsi, il est inexact que Fouché ait
 été ministre lors de la première Restau-
 ration, que les régicides aient été exclus
 de l'amnistie de 1816, etc.

cet écueil : « Ayant adopté, écrit-
 » il, le ton d'un traité de science,
 » je n'ai pas eu occasion de ma-
 » nifester de sentiments person-
 » nels pour un parti ou pour une
 » nation. La conscience nette-
 » que j'ai de mes préférences per-
 » sonnelles pour un régime libé-
 » ral, laïque, démocratique et
 » occidental, me garantit, je
 » pense, de me laisser entraîner
 » à décrire inexactement ou à né-
 » gliger les phénomènes que je
 » sais m'être antipathiques. Si je
 » me suis trompé, le lecteur est
 » averti du sens dans lequel il est
 » possible que j'ai penché ». Dans
 une très large mesure, l'auteur
 est resté fidèle à cette déclaration.
 Ainsi, les chapitres relatifs à la
 Prusse et à l'Allemagne ainsi qu'à
 leurs rapports avec la France, sont
 écrits avec une impartialité com-
 plète. De même, l'esquisse de
 l'histoire de l'Église au xix^e siècle,
 est vraiment remarquable. Elle
 contient, sans doute, quelques
 erreurs; d'autre part, le lecteur
 catholique souhaiterait de voir,
 de ci de là, nuancer différem-
 ment l'expression; mais, dans
 l'ensemble et si l'on songe à la
 multitude de faits auxquels touche
 l'auteur, il faut lui rendre cette
 justice qu'il a fait un conscien-
 cieux effort pour dépeindre la
 politique de l'Église telle qu'elle
 se manifeste dans les faits. —
 Si un reproche peut être fait à
 M. Seignobos, ce n'est pas d'a-
 voir manqué d'impartialité, mais
 plutôt de l'avoir poussée jusqu'à
 la neutralité. L'auteur semble

n'avoir voulu faire qu'œuvre de rapporteur; il ne juge ni les hommes d'État ni les partis; il les peint objectivement, mais il ne les apprécie pas. Il a ainsi volontairement privé son livre du charme qui s'attache aux jugements personnels. La neutralité absolue, est d'ailleurs, une chose bien difficile à garder : c'est ainsi qu'à défaut de l'expression, le *ton* vient souvent trahir les préférences de l'auteur, notamment ses préférences « laïques ».

PROSPER POULLET.

M. DUBOIS et J. G. KERGMARD,
Précis de géographie économique.
Paris, Masson et Cie, 1897,
viii-843 pages. Prix : 9 fr.

Ce n'est pas un mince mérite que de rendre vivant et intéressant l'enseignement de la géographie. Il ne suffit pas de dessiner au tableau noir, avec plus ou moins d'habileté, la carte d'un pays, sur laquelle on transcrit ensuite méthodiquement les indications physiques et politiques que l'on juge utiles ou indispensables; il faut encore expliquer les phénomènes naturels, déterminer le caractère et la vocation d'un peuple, justifier ses progrès et ses tendances par la composition et le relief du sol, les richesses qu'il renferme, le développement du littoral, la situation géographique et les influences climatiques. La carte n'est que le canevas, ou mieux le squelette de la leçon, que la parole du maître doit chercher à ranimer et à vivifier.

Sans aucun doute, l'enseignement de la géographie touche à des domaines bien différents, et il réclame de ceux à qui il incombe une variété de connaissances, une richesse d'érudition qu'il est difficile d'acquérir. Nous manquons de manuels. La plupart de ceux que nous mettons entre les mains des élèves sont des traités d'une aridité désolante, sans idées générales, sans aperçus d'ensemble. D'autre part, peut-on songer, dans l'enseignement moyen, à recourir communément à des œuvres aussi monumentales que l'imposant ouvrage d'Élisée Reclus? Il faut un temps considérable pour le bien lire, et c'est toute une étude que d'en extraire la substance et de la faire passer dans ses propres leçons.

Précisément le livre de MM. Dubois et Kergomard présente cet avantage d'être sobre en même temps qu'il abonde en informations de toute espèce. Bien que le rôle économique de chaque Etat soit le point de vue dominant de l'ouvrage, les auteurs ne négligent pas sa situation physique ni ses institutions politiques. Tout se tient dans leur façon de concevoir l'évolution d'un peuple, ou plutôt ils subordonnent les multiples manifestations de son activité aux conditions géographiques. Les faits s'interprètent par la nature; les phénomènes de la vie économique, sociale et politique dépendent avant tout du milieu dans lequel les nations vivent et dont elles cherche-

raient vainement à s'affranchir.

Comme on le voit cet ouvrage est original et instructif, parce qu'il nous révèle en quelque sorte les ressorts qui font mouvoir les peuples, les lois qui règlent leurs destinées; parce qu'il trace avec une grande netteté la physionomie quelquefois si complexe de chacun d'eux et qu'il lui assigne sa place particulière dans l'ensemble de l'humanité, ainsi que sa part dans le progrès de la civilisation. De nombreuses statistiques ajoutent encore à la valeur de l'œuvre; elles témoignent de la conscience avec laquelle elle a été écrite comme elles augmentent sa richesse d'informations. Faut-il ajouter que l'agrément de la forme ne le cède en rien à l'intérêt du fond? Le style est précis,

élégant, imagé; il se joue avec une rare aisance au milieu de l'abondance et de la sécheresse des détails, inhérentes au sujet.

Quant au plan, il est des plus simples. La 1^{re} partie est consacrée à la France, la 2^e à l'Europe, la 3^e à l'Asie, la 4^e à l'Océanie, la 5^e à l'Afrique et la 6^e aux Amériques. Chaque chapitre traite d'un pays distinct et comprend deux paragraphes : coup d'œil sur la géographie physique et politique, géographie économique; ce dernier subdivisé en trois rubriques, agriculture, industrie, commerce. — Que mes collègues m'autorisent à leur recommander vivement la lecture de cet ouvrage : ils y trouveront, j'ose le leur garantir, plaisir et profit.

A. DUTRON.

PARTIE PÉDAGOGIQUE.

UNE RÉFORME,

par F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain.

De l'avis de tous les hommes compétents, notre enseignement primaire n'a cessé, de nos jours, de s'améliorer et de se perfectionner au point qu'il peut soutenir la comparaison avec l'Allemagne. Il n'en est pas, malheureusement, de même de notre enseignement moyen. On doit l'avouer : malgré des tentatives fort louables, mais trop isolées, il n'a pas suivi nos écoles primaires dans cette voie de progrès rapides et constants, et l'on ne voit que trop souvent encore la routine contraire, neutraliser même les efforts de maîtres qui s'attachent à donner un enseignement méthodique et rationnel.

Sans rechercher les causes de cette infériorité et les remèdes qu'on pourrait y apporter, nous nous proposons aujourd'hui d'attirer l'attention de ceux qui ont à cœur l'amélioration de nos études moyennes, sur une réforme qui, à notre avis, mettrait en honneur, dans nos athénées et nos collèges, la pédagogie, aujourd'hui encore l'objet de bien des dédains.

Entre autres mesures dont l'enseignement primaire n'a eu qu'à se féliciter, nous signalerons l'institution des conférences. On sait en quoi elles consistent. Qu'il nous suffise donc d'en relever les points essentiels. Les instituteurs d'une circonscription scolaire se réunissent, sous la présidence d'un inspecteur, dans une salle d'école primaire. L'ordre du jour des conférences comprend d'ordinaire : 1^o l'examen et la discussion d'une question de pédagogie proposée plusieurs mois à l'avance et traitée par écrit ; 2^o trois leçons faites à un groupe d'élèves et suivies de la discussion de la méthode employée.

Nous voudrions voir introduire dans nos athénées des conférences de ce genre. On créerait des espèces de cercles, en réunissant de temps à autre les professeurs d'une ou de deux classes de plusieurs athénées. A un jour déterminé, un professeur, soit, par exemple, le professeur de la 6^e latine de Bruxelles, ferait une leçon de latin devant ses collègues d'Ixelles, de Malines, de Louvain et d'Anvers. Cette leçon appréciée, on discuterait une question de pédagogie se rapportant à l'enseignement de la 6^e. La fois suivante, la réunion se ferait à Ixelles ou à Louvain, etc. Un autre jour, un professeur de la 6^e de Liège enseignerait devant ses collègues de Hasselt, Tongres, Verviers, Huy et Namur, et l'on débattrait ensemble une question de pédagogie pratique. Pour faire ces groupements, on devrait tenir

compte de la facilité des communications ; rien n'empêcherait même de les modifier, selon les circonstances, et de convoquer les professeurs d'Anvers, tantôt à Gand, tantôt à Malines, tantôt aussi à Bruxelles. En principe, on réunirait le plus de maîtres possible. Quand un athénée est dans une localité un peu isolée, on porterait le nombre des leçons à deux ou à trois, auxquelles assisteraient les professeurs de deux ou trois classes consécutives ; ce qui devrait être aussi la règle pour des exercices communs à plusieurs classes.

Grâce à ces conférences, l'inspection pourrait mieux connaître les professeurs, agir plus directement sur eux, les éclairer davantage, leur tracer plus nettement, au moyen d'exemples concrets, les règles à suivre. Les circulaires, même les meilleures et les plus précises, restent toujours plus ou moins dans le vague : ici, une leçon faite devant des collègues montre sur le vif comment le programme doit être appliqué. La discussion dissipe les moindres doutes et permet d'exposer divers procédés également recommandables.

En un mot, l'inspection dirigeant une conférence serait dans son véritable rôle. « Personne n'a jamais pensé, dit M. Aubert (1), que la mission de l'inspecteur fût de constater simplement l'état de l'enseignement dans les écoles et d'entretenir le zèle des maîtres par la crainte du seigneur. L'inspecteur est un éducateur plus encore qu'un surveillant ; il doit connaître les défaillances pour y porter remède : il doit surtout instruire, éclairer, diriger pour les prévenir... La visite des écoles, c'est l'éducation des maîtres par le mode individuel, c'est-à-dire l'action dirigeante s'exerçant à de longs intervalles au profit d'un seul ; la conférence, c'est l'éducation des maîtres par le mode simultané mutuel, c'est-à-dire l'action plus efficace des conseils reçus en commun, des exemples, de l'échange des idées. »

Ceux qui sont gagnés à la cause de la pédagogie ne pourront qu'applaudir à notre projet ; ils savent que « si même on connaît les règles les plus certaines, il faut encore, pour les appliquer sans routine et sans défaillance, tenir toujours sa volonté en haleine ». Mais ceux qui redoutent d'être secoués dans leur torpeur ou humiliés dans leur présomption, qui préfèrent aller à la dérive, qui, sans avoir vu d'autre classe que la leur, sans avoir ouvert un manuel de méthodologie, font sonner bien haut le mot magique « expérience » — c'est pour nous la plus triste routine, — ceux-là protesteront énergiquement et soulèveront toutes sortes d'objections.

Ils diront : « Mais nous avons déjà des conférences ! » Celles qui existent sont tout autres ; elles ne comportent pas de leçons ; elles réunissent le corps professoral entier d'un athénée, et non uniquement un groupe de professeurs directement intéressés à la solution d'une

(1) Aubert, *Les conférences pédagogiques*. Paris, 1889.

question ; elles ne sont pas présidées par l'inspecteur compétent, mais par un préfet qui, s'il est docteur en sciences physiques et mathématiques ou en langues germaniques, ne peut diriger et éclairer au besoin une discussion relative à l'enseignement du latin ou du grec ; en supposant qu'il ait mordu à ces questions, il a vite écoulé tout le fonds d'idées qu'il a sur l'enseignement moyen. Pourquoi insister ? C'est un fait patent : les conférences n'ont pas répondu aux espérances qu'on avait fondées sur elles ; on ne peut, en effet, se prévaloir de quelques travaux ; il faut tenir compte de l'ensemble des mémoires présentés et des discussions qui en ont suivi la lecture. Du reste, le mal n'existe pas seulement chez nous, où les cours de méthodologie et les exercices didactiques sont de création récente ; il se retrouve dans d'autres pays, par exemple en Allemagne.

On nous objectera aussi que l'inspection n'a pas le loisir de diriger ces conférences. Nous répondrons que, grâce à elles, l'inspection gagnera du temps ; elle appréciera mieux son corps professoral ; elle contribuera plus vite et plus sûrement à l'amélioration de l'enseignement ; car elle montrera, avec précision et netteté, devant un groupe de professeurs, *tout* ce qu'elle veut ; elle ne devra pas répéter toujours, de droite et de gauche, les mêmes petits conseils.

Le moment nous paraît, d'ailleurs, fort propice. La réorganisation des écoles moyennes réclame, ce nous semble, la création d'une inspection spéciale, comme nous en avons une pour nos écoles normales et pour nos écoles primaires. Si l'on choisissait un homme capable, porteur du diplôme d'instituteur et du diplôme de professeur agrégé du degré inférieur, on aurait un inspecteur initié aux méthodes de l'enseignement primaire et de l'enseignement moyen du degré inférieur, connaissant les besoins variés de nos écoles moyennes, pouvant leur consacrer tout son temps, surveiller attentivement les essais qu'on fera, et imprimer à tout cet enseignement cette unité d'action qui lui a souvent fait défaut. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, aux mêmes hommes d'inspecter, avec une compétence égale, des écoles primaires, des écoles moyennes et des athénées.

On nous dira encore : « Vous dérangez les classes. » Beaucoup moins, répondrons-nous, que si un maître d'étude remplace, à l'improviste, un professeur absent, ce qui est souvent arrivé. J'ai connu un surveillant qui, en une année, avait dû s'improviser professeur près de cent fois. Pauvre homme ! Pauvres élèves ! J'aime à croire que de tels abus n'existent plus. Ici, le jour étant fixé d'avance, le maître d'étude sera averti et pourra préparer sa leçon. On choisira, du reste, de préférence le jeudi, et, voulût-on empêcher toute suppléance, on fixerait, par exemple, la conférence de latin à un samedi, jour de la composition en mathématiques.

Cette composition serait avancée ou reculée d'un jour pour l'athénée qui recevrait la visite des professeurs de latin.

Est-il nécessaire d'ajouter que nous ne demandons pas trop de conférences et que nous ne multiplions pas les déplacements ? Le travail doit être sérieux et ne peut, partant, être exagéré.

D'ailleurs, pourquoi les athénées ne pourraient-ils pas faire ce que font actuellement les collèges de deux diocèses, Bruges et Tournai ? Des deux côtés, l'inspection se félicite des résultats obtenus ; des deux côtés, elle est persuadée qu'elle *gagne du temps*, qu'elle propage efficacement et rapidement les bonnes méthodes.

Quant à la dépense, elle ne serait pas lourde pour l'État, la gratuité du parcours et une légère indemnité. Le budget ne s'en ressentirait guère, puisque les professeurs réunis ne seront jamais très nombreux.

Supposons notre système adopté : il est quelques points sur lesquels nous croyons devoir insister particulièrement.

1. Le principal exercice de la réunion consistera en une leçon ordinaire faite par le professeur, dans sa propre classe. Ce professeur sera choisi par l'inspecteur parmi les maîtres de bonne volonté et les plus capables du cercle. « Cette désignation honore, dit M. Aubert (p. 48), celui qui en est l'objet ; elle n'est plus une épreuve que l'on redoute ; c'est plutôt une distinction que l'on espère. Cet usage est d'ailleurs le plus propre à rendre l'exercice instructif ; car le but à atteindre n'est pas de vérifier si tel ou tel maître est habile ou peu capable, mais de donner à tous l'exemple d'une leçon bien faite, pouvant être prise comme modèle par tous les membres de la réunion. La critique d'une leçon mal faite ne laisserait pas que d'être instructive, mais beaucoup moins que l'exemple d'une bonne leçon. S'il est bon de savoir ce qu'il faut éviter, il est meilleur de savoir ce qu'il faut faire, et d'en juger non seulement par de solides raisons, mais par l'exemple. »

Après le départ des élèves, la leçon est analysée par les collègues.

2. Les questions de pédagogie générale sont, ce nous semble, à écarter. Comme on l'a remarqué, elles sont vite épuisées et, par conséquent, elles reviennent à de courts intervalles ; elles donnent lieu à des observations trop générales et à la production de lieux communs tirés des manuels de pédagogie (1).

Les questions de pédagogie pratique que soulève à chaque instant l'enseignement même, sont autrement intéressantes, variées, utiles et suggestives ; elles obligent les professeurs à raisonner leurs procédés, à réfléchir sur les difficultés de chaque jour, à rechercher le meilleur moyen de les résoudre.

(1) Voyez Aubert. p. 45, et la circulaire ministérielle française du 10 août 1880.

3. Les exercices de la conférence et les observations qu'ils ont provoquées, sont l'objet d'un procès verbal.

Telle est, dans ses grands traits, la réforme que nous préconisons. Nous croyons que si on l'essayait, on n'aurait qu'à se louer des résultats obtenus. En pourrait-il être autrement ? La conférence n'est-elle pas, comme l'a dit M. Aubert (p. 43), une réunion d'éducateurs où chacun vient s'éclairer et se fortifier auprès de son chef et au contact de ses collègues ?

ANALYSE LITTÉRAIRE

par M. FRANÇOIS, professeur au Collège Notre-Dame à Tirlemont.

LE LION ET LE TIGRE.

C'est l'heure du lion. Sur les brûlantes pierres,
Et sous un jour pesant aux rayons irrités,
Il a dormi. C'est l'heure : il ouvre les paupières,
Se dresse en soupirant, les ongles écartés,
Et va ; ses grands yeux clairs dans les ténèbres plongent,
Puis il gronde en dedans et rugit tout à coup :
Ses flancs pleins de tonnerre en frémissant s'allongent,
Sa crinière terrible est droite sur son cou...
Mais pendant qu'au torrent il se penche pour boire,
Sur le bord opposé rampe une forme noire...
Le tigre ! on n'aperçoit que les yeux et les dents :
Cette mâchoire blanche et ces deux trous ardents
Ressemblent à la mort épiante et cruelle.
Le lion le regarde à travers ses cils roux,
En arrêt ; l'onde encor de ses lèvres ruisselle.
Enfin, quand le silence a grossi les courroux,
O terreur ! ils se sont élancés l'un sur l'autre
En même temps, si prompts que l'œil les a perdus ;
Comme une grappe énorme ils semblent suspendus.
Puis le couple acharné dans l'eau tombe et se vautre :
Sous leurs piétinements durs et précipités,
L'eau vive, les roseaux, les graviers et les mousses
Volent, craquent, foulés, chassés de tous côtés ;
On ne voit qu'une masse aux nerveuses secousses
Dans un tumulte sourd ; les puissants coups de crocs
Au velours jaune ou noir font de brûlants accrocs ;
Le plus faible en aura jusqu'à ce qu'il ne bouge
Et n'ait plus dans le corps ni souffle ni chaleur.

L'air s'infecte, la source a changé de couleur,
 Et le tigre a roulé dans une bourbe rouge.
 Le lion s'est dressé sur le vaincu mourant,
 Le flairer s'en éloigne, et, maître du torrent,
 Se secoue en silence et recommence à boire,
 L'onde fraîche a calmé le feu de sa mâchoire.

SULLY-PRUDHOMME.

I. *Notice bibliographique et littéraire.* Sully-Prudhomme, né à Paris en 1839, membre de l'Académie française.

Parmi ses œuvres de versification (1), bornons-nous à citer son recueil des « Stances et Poèmes », renfermant des pièces charmantes, dont quelques-unes ressortent par une vigueur exceptionnelle, par exemple « Le Galop » écrit en vers prompts, heurtés, comme la course effrénée d'un cheval ; « Le Lion » en partie reproduit ici avec une analyse littéraire — d'une énergie trouvée par d'aucuns exagérée en certains endroits.

Malgré des défauts généraux *que nous ne devons pas relever ici* (2), Sully-Prudhomme reste un poète de haute et sérieuse valeur, original, fort, sensible, soigneux de sa versification.

II. Le sujet de cette pièce est le combat entre le lion et le tigre.

III. *Division* : Ce morceau comprend trois parties : le moment avant le combat ; le combat lui-même ; le moment après le combat.

A. *Avant le combat.* — Dans cette introduction, qui va jusqu'au vers : « Sa crinière terrible est droite sur son cou... », l'auteur fait le *portrait du lion à son réveil*.

C'est l'heure du lion. Cette phrase doit être dite avec une certaine emphase. C'est l'heure où le roi des animaux se réveille, l'heure où il se lève pour aller chercher sa première nourriture, où il va commencer les massacres auxquels la faim le pousse, et montrer sa force à tout téméraire qui oserait le braver.

Où a-t-il dormi ce roi du désert ? Il a dormi, non sur l'herbe des oasis, mais sur les brûlantes pierres du désert ; non à l'ombre des massifs bocagers, dans l'attente de la fraîcheur des nuits, mais sous un jour pesant, aux rayons irrités.

(1) Ses œuvres se classent dans différents genres littéraires : poésie lyrique et narrative à laquelle l'auteur s'est essayé dans les « Stances et Poèmes » et les « Écuries d'Augias » ; genre descriptif : ses « Croquis italiens » et ses « Solitudes » (tableau du « cygne »). Elles comprennent des sujets de pure fiction : « Révolte des fleurs », des sujets philosophiques : « les Destins et la Justice ».

(2) Ces défauts appartiennent au cadre d'un enseignement supérieur ou plus avancé, tels la subtilité dans les pensées, le vague dans les sentiments, la funeste tendance à philosopher à tout propos et hors de propos, en dehors de toutes les solutions chrétiennes, généralement avec le mérite d'une sincérité que nous ne voulons pas contester.

Il a dormi. Remarquons la place de ce mot, mis d'abord au commencement du vers. Ce verbe, qui exprime l'assoupissement profond des forces corporelles et morales, présente ici, jeté en avant, une nuance de royale fierté; même dans ce sommeil léonin respire une mâle intrépidité. C'est aussi le dernier mot de la phrase, et l'on remarque l'emploi du temps passé, fini; car l'heure du repos est écoulée, une autre heure a commencé : *c'est l'heure.*

Il ouvre les paupières... Ici commence le portrait qui forme l'introduction proprement dite. Le lion, à son réveil, est décrit dans chacun de ses mouvements. Description remarquable par la réalité vivante pour ainsi dire, des traits; belle entre toutes par le choix de verbes exacts, forts, descriptifs, imitatifs dans leur prononciation, expressifs par la place qu'ils occupent : tous sont à relever.

Ses flancs pleins de *tonnerre*... Le terme « tonnerre » est exagéré, métaphore pour essayer de rendre le bruit du grondement et du rugissement du lion. Quoi de superbe et de redoutable comme ce trait : « Sa crinière terrible est droite... »

Et maintenant quel téméraire oserait s'attaquer au plus fort, au plus fier, au plus courageux des animaux ?

Ici commence la II^e partie. Le tigre ose braver le lion.

B. *Le combat.* — *Mais pendant qu'au torrent...* Apparition de l'adversaire sur le bord opposé du torrent où le lion se penche pour boire.

Il n'est pas nommé dès l'abord : *c'est une forme noire rampant...* Seulement au vers suivant, au commencement, le nom en est prononcé avec horreur : *Le tigre !* Le tigre, le plus méchant des animaux carnassiers... toujours altéré de sang, quoique rassasié de chair (Buffon).

On n'aperçoit... Portrait du tigre. L'auteur ne nous parle que de ses yeux et de ses dents. Ces deux traits suffisent au portrait : toute la fureur du carnassier se concentre dans le foyer de *ces deux trous ardents*, et *cette mâchoire blanchie* par la bave, quel instrument de massacre !

Cette vue éveille naturellement l'horreur de la *mort épiente et cruelle.*

L'imagination du poète symbolise celle-ci sous ces deux images.

Le lion le regarde... Quelle assurance dans son regard, quelle conscience de sa supériorité en présence du plus bassement féroce des animaux !

La place des mots « en arrêt » au commencement du vers, ne passe non plus inaperçue. On croit voir le royal animal, sur la berge avancée, dominant son adversaire de sa taille majestueuse et de son regard intrépide, en garde contre toute surprise, attendant le défi pour le relever.

L'onde encor de ses lèvres... Détail graphique, mais marquant ici

l'imprévu, la soudaineté d'une lutte que le lion n'a pas cherchée — il était à boire au torrent, — mais pour laquelle le plus fort des animaux est toujours assez préparé.

Enfin quand le silence... Du regard, silencieusement, les adversaires se sont provoqués, mesurés; ils se sont recueillis : c'est *l'instant solennel avant le combat*.

O terreur ! Le cri échappe au spectateur effrayé : le plus acharné des combats a commencé.

Ils se sont élancés... L'œil n'a pu suivre leur élan : les voilà aux prises, s'étreignant comme les raisins pressés d'une *grappe énorme*, juteuse de sang : ils ne touchent plus au sol, s'accrochant aux roseaux, un moment *ils semblent suspendus*.

La lutte en est à son *plus haut degré d'intensité*.

Tout craque, tout vole en éclat sous leurs *piétinements durs et précipités*. Cette succession de mots, substantifs et verbes, exprime cette intensité de la lutte, par la rapidité des effets produits sur le théâtre du combat, sous les mouvements rapides des deux fauves.

Dans cette étreinte qu'aucune force ne pourrait rompre, l'œil ne les distingue plus l'un de l'autre : ils se pénètrent, ils se trouvent confondus en *une masse aux nerveuses secousses*.

Dans un tumulte sourd. C'est le bruit de leur gueule enflammée, de leur souffle haletant, des dents s'enfonçant dans les chairs saignantes, glissant sur les os résistants.

*Velours... brûlants accroc*s. Les griffes ouvrent à larges sillons, d'où s'échappe un sang bouillonnant, la fourrure jaune du lion, la fourrure noire du tigre, l'une et l'autre reluisante de sueur, de sang et d'eau.

Le plus faible en aura... C'est comme le « *væ victis* » jeté au vaincu, rien moins que la mort attend *le plus faible*, la mort sous le dernier coup de griffe, sous le dernier coup de dent qui l'étendra inerte, immobile : *jusqu'à ce qu'il ne bouge*. Car alors seulement la victoire sera assurée, l'adversaire ne cessera la lutte, si longtemps qu'il aura encore *dans le corps* un dernier *souffle* d'haleine, la *chaleur* d'une dernière étincelle de vie. Combat de fauves !

L'air s'infecte... des vapeurs s'exhalant des bouillons du sang chaud qui rougit la source, des miasmes de la vase remuée où *se vautrent* les deux animaux.

Le combat touche à sa fin. Quel sera le vaincu ? Il ne nous est connu qu'au dernier vers, au dernier moment de la lutte. Tout-à-coup une masse pantelante a roulé dans une bourbe rouge : c'est le tigre.

C. *Après le combat*. — L'honneur est au lion ! Le roi des animaux — dont la supériorité est en cette rencontre une fois de plus démontrée — le voilà qui se *dresse victorieux* sur le corps du *vaincu* qui râle et expire. Puis, pour s'assurer que la mort a mis fin à la

résistance, il flaire sa victime. Certain de sa victoire, il laisse là le cadavre. Prudence et calme admirables du lion dans l'orgueil du triomphe ! Tout aussi bien apparaît sa magnanimité : il ne s'acharne pas sur un corps impuissant, il le respecte, il *s'éloigne* ».

Tout autrement eût fait le tigre, dont « tout l'instinct est une rage constante, une fureur aveugle, une cruauté insatiable, qui saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer et non pas d'assouvir, en dévorant la première. » (Buffon.)

Le lion méritait de vaincre et l'on applaudit à sa victoire.

Il est maître paisible du torrent. On suit avec intérêt chacun des mouvements du héros : *il secoue en silence sa crinière sanglante et humide et se remet à boire sans crainte d'être encore inquiété.*

On remarque dans le dernier vers l'opposition des mots : *onde fraîche et feu de sa mâchoire.*

Le lion a éteint sa soif.

IV. *Remarques générales* : a) Les observations de l'analyse accusent la haute *valeur littéraire* du style et du développement de ce morceau. Celle-ci s'apprécie dans la justesse des termes et particulièrement des verbes et des substantifs que nous avons déjà qualifiés, dans leur placement ; dans le choix des détails, les traits qui font image, et la rapidité des tours de la description, peinture par les nuances, photographie par l'exactitude. La qualité maîtresse du style de cette pièce est sans doute la vigueur de l'expression inspirée de la force du sujet même. On remarque aussi la progression constante dans le développement du sujet, progression révélée d'abord par la division et spécialement par les phases du combat lui-même : c'est le secret de l'intérêt croissant qui attache le lecteur.

b) La pièce présente-t-elle un *côté moral* ? — Cette pièce dont les héros sont des animaux, présente cependant deux types moraux. Dans l'un sont mis, vigoureusement en relief, ces qualités animales, qui dans l'homme sont vertus, dans l'autre ces défauts, qui en nous s'appellent vices. Nous admirons le premier, nous abhorrons le second. Nous acclamons la victoire du lion, parce que c'est celle d'un héros intrépide, prudent, calme, magnanime. Nous n'avons aucune pitié du tigre vaincu, parce que c'est la méchanceté, la cruauté, moralement parlant, châtiée, punie. L'issue du combat répond à notre attente.

Cette admiration ou cette horreur, cette satisfaction finale nous donnent la valeur de la moralité de ce morceau.

TABLE DES MATIÈRES.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. Antiquité classique.

<i>P. Allard</i> , Le christianisme et l'empire romain (A. Cauchie)	231
<i>G. Arnaud</i> , Anthologie des poètes latins (J. P. Waltzing)	225
<i>J. Bolte</i> , Macropedius (Alph. Roersch)	166
<i>H. Bornecque</i> , Ciceronis oratio de signis (J. P. Waltzing)	36
<i>M. Bréal</i> , Lois phoniques. Etymologies (E. Conrotte)	258
— Essai de Sémantique (J. P. Waltzing)	291
<i>Fr. Buecheler</i> , Carmina epigraphica (Le même)	164
<i>G. Busolt</i> , Griechische Geschichte (H. Francotte)	7
<i>Cartault</i> , Collection de classiques latins (J. P. Waltzing)	35
<i>E. Conrotte</i> , voyez <i>Sterpin</i> .	
<i>P. Couvreur</i> , Xénophon, Anabase (L. Halkin)	257
<i>A. Croiset</i> , Hist. de la littérature grecque, t. IV (F. Collard)	5
<i>M. Croiset</i> , Homère, Pages choisies (F. Cochetoux)	97
<i>J. Delamarre</i> , Les deux premiers Ptolémées (Le même).	8
<i>A. Dewalque</i> , Grammaire latine (J. P. Waltzing)	99
<i>P. A. Dittmar</i> , Studien zur lat. Moduslehre (A. Lepitre)	293
<i>W. Doerpfeld et E. Reisch</i> , Das griechische Theater (J. P. Waltzing)	260
<i>Ph. Fabia</i> , Sources de Tacite (Le même)	6
<i>Ph. Fabia</i> , Théâtre latin (Le même)	37
<i>L. Friedlaender</i> , Juvenalis (P. Willems)	2
<i>F. A. Gevaert</i> , Mélopée antique (Le même)	105
<i>P. Gilis</i> , Vergleichende Grammatik der klass. Sprachen (L. de la Vallée-Poussin)	102
<i>V. Glachant</i> , Lucien, Extraits (J. Haust)	162
<i>G. Glotz</i> , Lectures historiques (A. Roersch)	229
<i>F. Gneccchi</i> , Monete romane (E. Dresse)	44
<i>A. H. J. Greenidge</i> , Greek constitutional history (A. Roersch)	197
<i>L'abbé Guillaume</i> , Auteurs chrétiens et patens. Morceaux choisis à l'usage de la quatrième (J. P. Waltzing)	65
— Morceaux choisis à l'usage de la 3 ^e et de la 2 ^e (Le même)	289
<i>Ad. Hatzfeld</i> , Saint Augustin (Le même)	180
<i>A. Hauvette</i> , Hérodote, Morceaux choisis (L. Maréchal)	161
— De l'authenticité des épigrammes de Simonide (F. Collard)	33
<i>L. Havet</i> , Phèdre (L. Halkin)	134
<i>Hombert</i> , voyez <i>A. Masson</i>	
<i>P. Hommel</i> , Geschichte des alten Morgenlandes (J. Sencie)	104
<i>A. Hubert</i> , Œuvres d'Horace (J. P. Waltzing)	163
— Ovide, Métamorphoses (J. Haust)	34
<i>W. Jaspars</i> , Griechische Sprakkunst, Syntaxis (Le même).	166
<i>G. Kaibel</i> , Sammlung wissenschaftlicher Commentare (W. Jaspars)	129
— Sophokles Elektra (Le même)	131
<i>J. Keiffer</i> , L'esclavage à Athènes et à Rome (L. Halkin)	294

<i>J. Krekelberg et E. Remy</i> , Formes typiques de liaison (J. P. Waltzing)	3
<i>A. Lepitre</i> , Les néo-grammairiens (L. de la Vallée-Poussin)	3
— Phonétique indo-européenne (Le même)	3
<i>W. M. Lindsay</i> , Latin textuel emendation (J. P. Waltzing)	290
<i>L. J. Lipsius</i> , Griechische Altertuermer (H. Francotte)	136
<i>A. Meillet</i> , De radice MEN (A. Lepitre)	227
<i>G. Meyer</i> , Griechische Grammatik (A. Grégoire)	226
<i>J. Martha</i> , Ciceronis oratio pro Milone (J. P. Waltzing)	37
<i>Masson et Hombert</i> , Lucien. Dialogues choisis (J. Lemoine)	1
<i>A. Mauri</i> , I cittadini lavoratori dell' Attica (Alph. Roersch)	107
<i>Ch. Michel</i> , Recueil d'inscriptions grecques (J. Sencie)	69
<i>O. Navarre</i> , Dionysos, le théâtre athénien (F. Collard)	5
<i>R. Pichon</i> , Histoire de la littérature latine (J. P. Waltzing)	228
— Tacite, Agricola (Le même)	36
<i>R. Poehlmann</i> , Griechische Geschichte (A. Roersch)	39
<i>O. Ribbeck</i> , Scaenicae Rom. poesis fragmenta (J. P. Waltzing)	165
<i>G. F. Schoemann</i> , voyez <i>Lipsius</i> .	
<i>E. Sénart</i> , Les castes dans l'Inde (L. de la Vallée-Poussin)	70
<i>Sterpin et Conrotte</i> , S. Grégoire de Nazianze et Isocrate (J. P. Waltzing)	193
— Partie du Maître (Le même)	289
<i>H. Swoboda</i> , Griechische Geschichte (J. Sencie)	103
<i>Thamin et Levrault</i> , Sénèque. Lettres à Lucilius (J. P. Waltzing)	225
<i>E. Thomas</i> , Rome et l'Empire (Le même)	137
<i>P. Thomas</i> , Sénèque. Morceaux choisis (P. Willems)	69
— Mss. de classiques latins de la Bibl. royale de Bruxelles (Le même)	38
<i>A. Waldeck</i> , Lateinische Schulgrammatik (L. Tilmant)	194
<i>A. Waltz</i> , Virgile, Bucoliques (L. Maréchal)	98
<i>J. P. Waltzing</i> , Corporations professionnelles chez les Romains (P. Willems)	41
<i>H. Weil</i> , Le drame antique (J. P. Waltzing)	106
<i>O. Weise-Antoine</i> , Caractères de la langue latine (Le même)	195
<i>G. Wißowa</i> , Pauly's Realencyclopaedie (J. Sencie)	40

2. Langue et littérature françaises.

<i>de Broc</i> , Lafontaine moraliste (Ch. Martens)	74
<i>Bouglé et A. Beaunier</i> , Choix des moralistes français (G. Doutrepoint)	298
<i>F. Carez</i> , Auteurs contemporains (J. Foidart)	298
<i>L. Clédat</i> , Grammaire classique de la langue française (A. Doutrepoint)	236
<i>Et. Cornut</i> , Malfaiteurs littéraires (J. Foidart)	200
<i>E. C. Coutant</i> , Petite bibliothèque des grands écrivains	47
<i>A. Darmesteter</i> , Grammaire historique de la langue française (B ^e F. Béthune)	198
<i>E. Durand</i> , Descartes, Discours de la Méthode (C. Liégeois)	200
<i>E. Gorra</i> , Lingue neolatine (A. Doutrepoint)	296
<i>J. Guy</i> , Voltaire (G. Doutrepoint)	48
<i>A. Hatzfeld et A. Darmesteter</i> , Dictionnaire de la langue française (A. Lepitre)	265
<i>F. Herte</i> , Précipites de composition française (J. Fleuriaux)	297
<i>L. Jarach</i> , Moralistes modernes. Pascal, Labruyère (G. Doutrepoint)	47
<i>C. Jullian</i> , Extraits des historiens français du xix ^e siècle (Le même)	140
<i>G. Lanson</i> , Choix de lettres du xviii ^e siècle (J. Haust)	270
<i>J. Lemaître</i> , Impressions de théâtre, IX (G. Doutrepoint)	141
<i>A. Lepitre</i> , Chroniqueurs français au moyen âge (C. Jacquier)	71

<i>R. P. Longhaye</i> , Littérature française au XVIII ^e siècle (O. Pecqueur) . . .	9
<i>A. Moguet</i> , Moralistes modernes, Montaigne (G. Doutrepoint) . . .	47
<i>G. Paris</i> , Récits extraits des prosateurs et des poètes du moyen âge (Le même) . . .	139
<i>G. Pellissier</i> , Morceaux choisis des poètes du XVI ^e siècle (Le même) . . .	106
<i>L. Petit de Julleville</i> , Hist. de la langue et de la litt. franç. (B ⁿ P. Bethune) 11, . . .	45
<i>A. Ricardou</i> , La critique littéraire (G. Doutrepoint). . .	141
<i>E. Ritler</i> , La famille de J.-J. Rousseau (Ch. Martens) . . .	168
<i>B. Roetgers</i> , Die altfranzoesischen Lautgesetze (A. Lepitre) . . .	138
<i>R. Rosenbauer</i> , Die poetischen Theorien der Pleiade (A. Lepitre) . . .	73
<i>V. Schroeder</i> , Récits et portraits tirés des prosateurs du XVI ^e siècle (G. Doutrepoint) . . .	72
<i>G. Stier</i> , Französische Syntax (A. Lepitre) . . .	171
<i>R. Thamin</i> , Extraits des moralistes (G. Doutrepoint) . . .	140
<i>F. Timmermans</i> , Histoire de la poésie (J. Fleuriaux) . . .	170
<i>Vincent</i> , Principes de littérature (Le même) . . .	107

3. Langues et littératures germaniques.

<i>E. Barentz</i> , Gids voor de uitspraak der engelsche taal (F. Wagner) . . .	205
<i>A. Barlet</i> , La première, la deuxième et la troisième année d'anglais (A. Stals) . . .	143
<i>A. Bielen</i> , Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde (F. Wagner) . . .	49
— Hegener's English Primer (A. Stals) . . .	175
<i>H. Breymann</i> , Die neusprachliche Reform-Literatur (A. Lepitre) . . .	74
<i>C. A. Buchheim</i> , Lessing, Minna von Barnhelm (L. Lecoutere) . . .	16
— Goethe, Iphigenie auf Tauris (Le même) . . .	16
— Schiller, Maria Stuart (Le même) . . .	16
<i>Charles et Schmitz</i> , Dictionnaire français-allemand et allem.-fr. (H. Bischoff) . . .	204
<i>E. Clarac</i> , Goethe, Iphigenie auf Tauris. Lessing, Minna von Barnhelm (C. Lecoutere) . . .	240
<i>C. H. den Hertog</i> , Potgieters Poëzie toegelicht (Le même) . . .	109
<i>Dr de Vreese</i> , Charon de helse schippers (Le même) . . .	203
<i>J. A. Eberhard</i> , Synonymisches Handwoerterbuch der deutschen Sprache (Le même) . . .	51
<i>L. Erk und F. M. Boehme</i> , Deutscher Liederhort (H. Bischoff) . . .	272
<i>A. W. Ernst</i> , Literarische Charakterbilder (Le même) . . .	301
<i>A. Girof</i> , Langue allemande. Cours de thèmes (C. Lecoutere). . .	110
<i>A. Gittée</i> , Premières leçons de néerlandais parlé (Le même) . . .	48
— Manuel d'élocution néerlandaise (Le même) . . .	48
<i>W. Golther</i> , Ares Islaenderbuch (P. Wagner). . .	75
<i>E. Haussaire</i> , Particularités de la langue anglaise (Le même). . .	110
<i>M. Horn</i> , Bibliothek moderner deutscher Literatur (C. Lecoutere). . .	142
<i>W. A. Jongman</i> , Potgieter, Florence (Le même) . . .	800
<i>Fr. Kauffmann</i> , Deutsche Grammatik (Le même) . . .	13
— Deutsche Metrik (Le même) . . .	173
<i>J. Kleyntjens</i> , Cats (P. Wagner) . . .	141
<i>M. Koch</i> , Gesch. der deutschen Literatur (H. Bischoff) . . .	301
<i>G. Krueger</i> , Schwierigkeiten des englischen (W. Bang) . . .	243
<i>P. Leendertz</i> , Warenar van Hooft en Coster (C. Lecoutere) . . .	172
<i>J. Leopold</i> , Nederlandsch-Hoogduitsch klank- en zinverwante woorden (Le même) . . .	14

<i>H. Lichtenberger</i> , Histoire de la langue allemande (H. Bischoff)	15
<i>H. Meert</i> , Distels. Proeve van taalzuivering (C. Lecoutere)	271
<i>J. Parmentier</i> , Geschichte der deutschen Litteratur (H. Bischoff)	241
<i>A. Peij</i> , Grammaire allemande (C. Lecoutere)	16
<i>F. A. Stoett</i> , P. Langendijk, Het wederzijds huwelijk bedrog (Le même)	209
<i>J. Storm</i> , Englische Philologie (W. Bang)	52
<i>K. ten Bruggencate</i> , Engelsch Woordenboek (Le même)	78

4. *Histoire et Géographie* (1).

<i>P. Alexandre</i> , Conseil privé dans les anciens Pays-Bas (V. Brants)	21
<i>A. Baraudon</i> , La Maison de Savoie et la triple alliance (Le même)	22
<i>A. P. Brou</i> , Saint Augustin de Cantorbéry (J. P. Waltzing)	181
<i>G. Carré</i> , Le moyen âge. Choix de lectures (O. Pecqueur)	114
<i>H. Cons</i> , Précis d'histoire du commerce (Van Houtte)	144
<i>M. Dubois</i> et <i>J. G. Kergomard</i> , Précis de géogr. économique (A. Dutrou)	305
<i>E. Flornoy</i> , Le Bienheureux Bernardin de Feltre (J. P. Waltzing)	181
<i>P. Fredericq</i> , De secten der geeselaars en dansers. (J. Dens)	276
<i>J. Frederichs</i> , De inquisitie in het hertogdom Luxemburg (Le même)	276
<i>Funct-Hemmer</i> , Histoire de l'Église (A. Cauchie)	18
<i>Gasquet</i> , Lectures sur la société française aux ^{xvii} e et ^{xviii} e siècles (O. Pecqueur)	274
<i>Ad. Hatzfeld</i> , Saint Augustin (J. P. Waltzing)	181
<i>E. Hubert</i> , La torture aux Pays-Bas autrichiens (A. Delescluse)	245
<i>Claudio Jannet</i> , Histoire économique (V. Brants)	20
<i>H. Joly</i> , Les Saints (J. P. Waltzing)	180
<i>Jourdain et Van Stalle</i> , Géographie historique de Belgique (G. Kurth)	53
<i>G. Kurth</i> , Clovis (C. Liégeois)	79, 176
— Sainte Clotilde (Le même)	176
— Frontière linguistique en Belgique (A. Delescluse)	83
<i>Ch. V. Langlois</i> , Travaux sur l'histoire de la société française au moyen âge (A. Cauchie)	112
<i>L. de Lançac de Laborie</i> , La domination française en Belgique (V. Brants)	82
<i>H. Lonchay</i> , Rivalité de la France et de l'Espagne (Le même)	54
<i>L. B. Lorrenz</i> , Fin de Luther (Godefroid Kurth)	206
<i>Ch. Moeller</i> , Eléonore d'Autriche (V. Brants)	22
<i>J. J. Mulder</i> , De uitvoering der geloofsplakkaten (J. Dens)	276
<i>H. Pirenne</i> , Le livre de l'abbé G. de Ryckel (C. Leclère)	208
<i>M. Prou</i> , La Gaule mérovingienne (Ch. Moeller)	246
<i>Seeley</i> , Politique britannique (V. Brants)	182
<i>Ch. Seignobos</i> , Histoire de l'Europe contemporaine (P. Pouillet)	309
<i>L. Vanderkindere</i> , Capitulaire de Servais (H. Van Houtte)	244
<i>A. Waddington</i> , La république des Provinces Unies (V. Brants)	85

5. *Grammaire comparée* (2).

<i>H. Breymann</i> , Die phonetische Literatur 1876-1895 (A. Lepitre)	147
<i>V. Henry</i> , Antinomies linguistiques (A. Grégoire)	149

(1) Pour l'histoire ancienne, voyez ci-dessus, *Antiquité classique*.

(2) Voyez encore les trois premières parties.

6. *Pédagogie et méthodologie* (1).

<i>F. Collard</i> , Enseignement de la grammaire française (<i>G. Dobbelstein</i>) . . .	115
<i>Guillaume</i> , Les classiques comparés et le R. P. Verest (<i>J. P. Waltzing</i>) . . .	210
<i>R. Horner</i> , Enseignement de l'hist. et de la géogr. dans les collèges (<i>F. Collard</i>) . . .	116
<i>G. Kemna</i> , Projections lumineuses dans l'enseignement (<i>Le même</i>) . . .	117
<i>P. Monet</i> , Guide d'analyse littéraire (<i>L. Molitor</i>)	212
<i>M. Rauber</i> , Exercices de style (<i>J. Fleuriaux</i>)	213
<i>W. Rein</i> , Encyclopaedisches Handbuch der Paedagogie, III. (<i>F. Collard</i>) . . .	117
<i>A. Salmon</i> , Manuel d'analyse grammaticale (<i>E. Boucher</i>)	116
<i>A. Zimmermann</i> , Die Universitaeten in den Vereinigten Staaten Amerikas (<i>A. Lepitre</i>)	118

PARTIE PÉDAGOGIQUE.

Un mot au lecteur (<i>F. Collard</i>)	23
Les auteurs grecs au collège. L'Anabase de Xénophon (<i>F. Collard</i>) . . .	24, 55, 94
Faut-il lire dans nos collèges la Cyropédie et les Helléniques (<i>F. Collard</i>) . . .	125
Hérodote au collège (<i>F. Collard</i>)	247, 279
Exercices didactiques au Collège St-Pierre, à Louvain (<i>F. Collard</i>) : Une première leçon sur les verbes en <i>zu</i> en 5 ^e latine	188
Une leçon de répétition sur le « Pro Murena » (<i>V. Gérard</i>)	220
Une version grammaticale en 6 ^{me} latine (<i>F. Collard</i>)	222
Thèmes de reproduction sur l'« Epitome historiae sacrae »	224
De l'enseignement de la prosodie latine (<i>A. Roegiers</i>)	283
Préparation d'un devoir français en 4 ^{me} (<i>H. Gérardy</i>)	215
Préparation d'un devoir français pour la 3 ^e (<i>H. Gérardy</i>)	287
L'analyse littéraire (<i>F. Collard</i>)	91
Analyse littéraire. Le lion et le tigre, de Sully-Prud'homme (<i>M. François</i>) . . .	311
Deux leçons de géographie en 5 ^e et en 6 ^e	190
La question des Humanités (<i>G. Dobbelstein</i>)	87, 119
La question des Humanités : I. Réponse du R. P. Verest	183
II. Note de M. Dobbelstein	189
Au Séminaire de Saint-Trond (<i>F. Collard</i>)	192
Une réforme : Conférences pédagogiques (<i>Le même</i>).	307
Cours de vacances à l'université d'Iéna	128
Musée pédagogique.	23, 192

(1) Voyez encore les trois premières parties.

BULLETIN
BIBLIOGRAPHIQUE ET PÉDAGOGIQUE
DU
MUSÉE BELGE
REVUE DE PHILOGIE CLASSIQUE

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET PÉDAGOGIQUE

DU

MUSÉE BELGE

REVUE DE PHILOGIE CLASSIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

F. COLLARD

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

J. P. WALTZING

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

DEUXIÈME ANNÉE. — TOME II.



1898

LOUVAIN

CHARLES PEETERS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, RUE DE NAMUR, 20

PARIS

A. FONTEMOING

4, rue Le Goff

BERLIN

R. FRIEDLAENDER ET FILS

Carlstrasse, 11, N. W.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

1. — PHAEDRI *fabulae AEsopiae*, recensuit J. S. SPEYER. Groningue, J. B. Wolters, 1897 ; in-8, xv-84 pages. Prix : 0 fl. 50.

Avec cette édition commence la publication de la *Bibliotheca Batava scriptorum graecorum et romanorum*, entreprise par M. J. B. Wolters, libraire à Groningue, sous la direction de MM. K. Kuiper, J. S. Speyer et J. Van Wageningen. Ce petit volume, d'une exécution typographique très soignée, contient une préface en latin, le texte avec une courte *annotatio critica* et un *index personarum et nominum propriorum*. C'est le plan même sur lequel seront conçues toutes les éditions destinées à figurer dans cette nouvelle collection.

L'introduction fait connaître les sources du texte (iv-ix), la métrique de Phèdre (x-xii), la personne du poète (xii-xiii), ainsi que les principes d'après lesquels l'édition a été élaborée.

Le recueil comprend les cinq livres de fables, dans l'état où ils

nous ont été transmis par les manuscrits du ix^e siècle et l'*Appendix Perottina*. L'éditeur a pris soin de renvoyer, en marge, aux fables ésopiques grecques (éd. Halm), aux imitations de Babrius et de La Fontaine, à divers auteurs grec (Plutarque) et latins (Ennius, Plaute, Cicéron, Horace, Catulle, Martial, Lucrèce, Pétrone) qui présentent certains passages susceptibles d'être comparés avec telle et telle fable de Phèdre.

Dans la constitution du texte — travail que facilitait singulièrement la recension de M. L. Havet — M. Speyer nous paraît avoir procédé avec tact et prudence. Il a su, en ce qui le concerne, se garder des corrections ingénieuses et n'a pas manqué de réagir contre le caractère par trop absolu de certains principes du critique français qui « plus fortasse quam oportebat vel ab homine sani iudicii et sedatae prudentiae exspectari poterat, in arte critica exercenda legibusque metricis indagandis laetae ingenii

ubertati atque juvenili cuidam ardori videtur indulsisse.» (Préf. p. III). Ainsi, pour citer un exemple, il rejette, et non sans raison (cf. préf. p. XI), les corrections I, 12, 12 : edidisse vocem hanc dicitur] vocem hanc edidisse dicitur PR; V, 3, 8 : animal<e> improbum; I, 10, 9 : perdidisse <id> quod petis; I, 29, 4 : tulisset se obviu] fuisset obviu PR; A., 4, 9 : permittit <s> scalpere; A., 2, 5 : leonis <cum> impetu[m], corrections que M. Havet essaie de justifier en affirmant que, dans Phèdre, quand le cinquième pied est un iambe, ce pied tout entier et la syllabe brève suivante appartiennent à un même mot (les prépositions *ab*, *in* et leur régime comptant pour un seul mot).

L'orthographe adoptée est, à peu d'exceptions près, conforme aux règles formulées par Brambach. M. GRAINDOR.

2. — *Théâtre latin*. Extraits des comédies de Plaute, Térence et des tragédies de Sénèque, par G. RAMAIN. Paris, Hachette, 1897. Un vol. de 334 pages. Prix : 2 fr. 50.

Ces *Extraits*, comme ceux de M. Fabia (voyez le tome I, p. 37) sont destinés aux classes des lycées français. « En réunissant les présents *Extraits*, nous dit M. Romain, nous avons moins voulu mettre entre les mains des élèves un recueil de morceaux choisis qu'un ouvrage capable de leur donner une idée exacte et suffisante

du Théâtre latin, et spécialement de la comédie romaine. C'est pourquoi, après avoir tracé dans l'Introduction une histoire sommaire du Théâtre latin, (pp. I-XXVIII) et donné les principaux fragments des poètes dramatiques dont il ne nous reste que des débris (Ennius, Pacuvius, Accius, Naevius, Caecilius, etc.), nous nous sommes borné aux comédies les plus intéressantes et les plus propres à faire connaître le génie varié de Plaute et le talent exquis de Térence. Dans chacune de ces pièces, les scènes importantes, les extraits proprement dits, sont reliés entre elles par une analyse détaillée des scènes intermédiaires. Quant aux morceaux détachés, nous les avons choisis caractéristiques à la fois de la pièce et du talent de l'auteur.

Enfin, nous avons cru qu'il était utile de faire figurer à la suite de ce recueil quelques extraits des tragédies de Sénèque, qui ont exercé sur la tragédie française une si grande influence.»

Voici les pièces d'où sont tirés ces extraits : quatre de Plaute (*Amphitruo*, *Aulularia*, *Captivi*, *Rudens*), cinq de Térence (*Adelphæ*, *Andria*, *Eunuchus*, *Heautontimorumenos*, *Hecyra*), trois de Sénèque (*Medea*, *Phædra*, *Troades*). M. Romain ne s'est pas contenté de reproduire le texte d'après de bonnes éditions; il a revu tous les textes qu'il donne (voyez ses notes critiques, pp. 319-331), aidé, pour Plaute, par M. L. Havet. La proso-

die et la métrique des poètes dramatiques latins sont exposées dans l'*Introduction* (pp. xxxix-xxxviii). Les notes sont nombreuses, mais concises, les termes difficiles sont traduits très souvent : tout cela était nécessaire à cause de la destination du livre. Les observations grammaticales sont groupées systématiquement dans les *Remarques sur la langue de Plaute et de Térence* (pp. xxxvii-lxx). En résumé, ces *Extraits* sont faits avec un grand soin et avec ce souci scientifique qui se montre depuis quelques années dans toutes les éditions classiques publiées en France.

J. P. WALTZING.

3. — *Essai de syntaxe historique.*

L'Optatif grec, par HILAIRE VANDAELE, agrégé de l'Université, Docteur ès lettres. 1897, vol. gr. in-81 de xxv-257 pp. Paris, Émile Bouillon.

Si, pendant les deux premiers tiers de ce siècle, nous avons abandonné trop volontiers aux Allemands le soin d'étudier scientifiquement la grammaire, nous avons fait depuis de louables efforts pour regagner le temps perdu et ces efforts ont été très souvent couronnés de succès. Nous sommes heureux de vérifier ce double fait dans la thèse française que M. H. Vandaele a consacrée à l'*Optatif grec*. Le sujet avait déjà été abordé, il y a quelque vingt ans, par A. Bergaigne dans sa thèse latine sur le subjonctif et

l'optatif dans les langues indo-européennes. L'étude de M. H. Vandaele a un objet plus restreint, qui pouvait être traité d'une manière plus complète et plus approfondie, surtout si l'on considère que cette étude a des proportions beaucoup plus considérables que celles de A. Bergaigne.

Toutefois, elle ne constitue pas une monographie complète de l'optatif grec. La partie morphologique est complètement négligée. Disons aussi que l'introduction, où l'auteur émet des considérations générales sur l'origine et les emplois primitifs de l'optatif, est loin d'être parfaite. Elle renferme des postulata que la plupart des grammairiens repoussent aujourd'hui. Tel est le suivant : « Que le langage primitif dût contenir moins de mots que les hommes n'avaient à exprimer d'idées, cela est incontestable. » Admettons que cela est « possible », ce sera plus sage, et souvenons-nous que bien des savants croient le contraire. Nous lisons encore dans cette thèse : « L'indicatif a été d'abord le mode personnel unique » ; et nous croyons que M. H. Vandaele s'est beaucoup avancé en formulant cette assertion. Un peu plus loin : « Elles ne sont pas bien nombreuses et sont les mêmes chez tous les peuples, les manières dont on peut envisager l'action du verbe. » Il s'agit ici des modes. Nous pouvons dire que ceci va contre les faits observés chez certains peuples.

Il nous a semblé que, dans l'ensemble, M. H. Vandaele s'est trop facilement contenté de certaines notions linguistiques, aujourd'hui surannées telles qu'en formulaient les grammairiens de l'école de Schleicher, telles qu'on les rencontre aujourd'hui encore à l'École d'Anthropologie de Paris. Mais comme ces théories sont délaissées aujourd'hui ! Il nous a paru encore que l'auteur aurait pu utiliser avec plus d'habileté les notions vraiment scientifiques que nous avons rencontrées ici et là dans son livre, de manière à nous donner une introduction plus savante et plus lumineuse à la fois.

Après ces réserves nécessaires, nous ajouterons bien volontiers qu'il y a beaucoup de probabilité dans le système de M. H. Vandaele, qui donne à l'optatif le sens primitif de possibilité, que la filiation établie par lui entre ce sens et les autres significations de l'optatif, est tout à fait conforme à la logique.

Mais où l'auteur se rachète, c'est dans le corps de son ouvrage, qui appartient plutôt à la philologie qu'à la grammaire comparée. Nous trouvons ici une abondance de matériaux et un trésor de faits réunis avec une sorte de profusion, qui sont bien propres à nous renseigner sur la syntaxe de l'optatif depuis les temps homériques jusqu'à la fin de l'époque classique. Cette étude approfondie et consciencieuse apprendra à tant de maîtres qui ne l'ont pas encore

comme il convient, les emplois de l'optatif dans les propositions où il est construit. Elle épargnera aux professeurs bien des recherches, en leur fournissant à propos les textes dont ils ont besoin pour leur enseignement. Elle les aidera tous à se rendre compte des variations de l'usage, depuis Homère jusqu'à Lucien.

« D'une manière générale, dit M. H. Vandaele, les emplois de l'optatif s'étendent et se multiplient d'Homère aux philosophes attiques : Pindare et Hérodote créent la forme et l'emploi de l'optatif futur, lequel, d'un usage plus fréquent chez les poètes dramatiques, atteint chez Platon et chez Xénophon son plus complet développement. Platon et surtout Xénophon, dont le style est si personnel, ont donné à l'optatif la plus grande extension possible : Xénophon marque l'apogée. Passé l'époque des orateurs attiques jusqu'au premier siècle, les emplois de l'optatif vont plutôt se restreignant... »

Enfin, cette étude suggérera peut-être aux éditeurs de textes des doutes sur les corrections qu'ils croiraient devoir faire à telle leçon des manuscrits. Elle est basée moins sur les textes imprimés que sur les textes manuscrits, et elle signale parfois, comme arbitraires, des corrections que l'on rencontre dans des éditions cependant estimées.

Nous adoptons, dans leur ensemble et sous certaines réserves, les conclusions de ce travail phi-

lologique, qui dénote beaucoup de conscience et de recherches. Nous souhaitons que M. H. Vandaele le reprenne et le complète, de manière à nous donner une vraie monographie de l'optatif grec. Pourquoi, d'ailleurs, ne nous parlerait-il pas aussi, et par la même occasion, de l'optatif latin, dont tant de gens ignorent jusqu'à l'existence ?

Lyon.

A. LEPITRE.

4.—*Anciennes littératures chrétiennes.*

La littérature grecque, par PIERRE BATIFFOL. Paris, Lecoffre, 1897, in-12, xvii-347. Prix : 3,50.

Ce volume fait partie de la « Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique ». Il a été fait avec un soin particulier et l'on ne peut que féliciter le comité qui a la direction générale de la publication, d'avoir confié ce sujet capital au savant abbé Batiffol. L'auteur « s'est appliqué à imiter des modèles comme la *Littérature syriaque* de W. Wright et l'*Histoire de l'ancienne littérature chrétienne* de G. Krueger » ; il a voulu « résumer l'histoire littéraire chrétienne de langue grecque depuis les origines jusqu'à Justinien, c'est-à-dire jusqu'au terme où l'on est convenu de fixer la frontière de la littérature byzantine. (Page ix). » Il nous dit aussi qu'il a suivi avec quelque indépendance la « magistrale *Histoire de l'ancienne littérature chrétienne jusqu'à Eusèbe* de M. Harnack (page xiii). » Vu le cadre relativement restreint dont

disposait l'auteur pour « classer, dater et caractériser les pièces de cinq siècles de littérature ecclésiastique (page xiv) », nous n'hésitons pas à dire que le travail de M. Batiffol est un vrai modèle du genre.

La classification nous paraît très bien faite, et ce n'était certes pas chose facile de classer méthodiquement les nombreux textes et fragments qui ont échappé au naufrage des siècles. M. Batiffol a divisé son histoire littéraire en trois périodes. La première comprend les « Primitifs » qui sont subdivisés à leur tour d'une façon logique en cinq catégories assez nettement distinctes : littérature épistolaire ; origine de l'histoire (évangiles, actes, apocryphes, catalogues épiscopaux, actes des martyrs) ; viennent ensuite les prophètes et les homélistes, puis la littérature didactique, enfin la liturgie, la poésie et l'épigraphie. La seconde période est caractérisée par le développement de la science ecclésiastique : elle va d'Hippolyte de Rome à Lucien d'Antioche et embrasse deux genres distincts de monuments littéraires : les travaux des évêques et des synodes, et les publications des écoles et des docteurs. La troisième période s'étend d'Athanasie à Justinien. En voici les divisions logiques : Conciles et canons ; les historiographes ; liturgies, homélistes, spirituels, poètes ; théologiens et exégètes.

Quant aux dates à donner à ces multiples écrits, on conçoit que

M. Batiffol ne fait guère qu'enregistrer les résultats de la science contemporaine. Mais même à ce point de vue son travail a un mérite très sérieux, tant parce que dans le domaine de la conjecture il ne tient compte que des hypothèses vraiment fondées, que parce que dans le rayon de la certitude il a soin de résumer les arguments principaux et d'indiquer les dépendances et les emprunts littéraires. Ces divers renseignements seront, malgré la sobriété extrême avec laquelle ils sont donnés, d'un précieux secours aux lecteurs à qui la « Bibliothèque de l'enseignement ecclésiastique » a voulu être utile.

Toutes ces productions littéraires sont caractérisées par l'une ou l'autre note distinctive. Ici encore l'auteur est d'une grande concision. Il n'avait pas pour mission, nous l'avouons volontiers, de retracer l'histoire de la pensée chrétienne et l'esthétique de sa forme. Espérons toutefois que le savant qui entreprendra l'histoire du dogme chrétien dans les premiers siècles, nous donnera tous les développements que demandent et l'importance de la question et l'actualité du sujet.

La pensée de M. Batiffol est toujours claire, son langage est net et précis.

Quelques lecteurs trouveront cependant que çà et là, notamment en ce qui concerne la littérature canonique, l'auteur est d'une concision extrême. D'autres lui diront peut-être, que malgré

le choix excellent qu'il a fait dans la bibliographie immense, encombrante même du sujet, ils auraient désiré des citations plus nombreuses d'auteurs contemporains, et surtout des renvois plus fréquents à leurs ouvrages. C'est ainsi qu'il ne cite aucun travail moderne sur la question des évangiles synoptiques. Mais tous confesseront à l'envi que l'œuvre de M. Batiffol répond hautement à la mission qui lui avait été dévolue, et est de tout point digne de la plume de l'auteur, qui d'ailleurs n'en est plus à ses débuts.

A. CAMERLYNCK.

5. — Ouvrages de M. APOSTOLOPOULOS.

D'Athènes le *Musée Belge* vient de recevoir un paquet de huit brochures écrites en grec et ayant pour auteur l'avocat Théodore Apostolopoulos. Ces brochures, publiées chez l'éditeur Apostolos Apostolopoulos, ont trait à l'enseignement, mais spécialement à l'enseignement primaire, dont l'objet n'entre pas dans le cadre de notre Revue. Il en est cependant deux ou trois qui, même à notre point de vue, méritent d'être signalées. D'abord

1° Un livre de lecture extrait d'Hérodote, enrichi de dessins et de cartes. (Ἀναγνωσματάων μετὰ πολλῶν εἰκόνων καὶ χαρτῶν, περιέχον ἐκλογὴν ἐκ τοῦ Ἡροδότου).

Le choix des récits est très bien fait. Ils sont tous traduits d'Hérodote et reliés les uns aux autres par un résumé très succinct qui

fait du livre une histoire suivie. La langue et le style du traducteur sont en harmonie parfaite avec la simplicité de l'original.

Nous connaissons, à l'usage des classes, des extraits d'Hérodote : le livre de M. Apostolopoulos pourrait utilement montrer l'art de les rattacher ensemble et de leur donner plus d'intérêt.

2° *Γραμματικὴ*, c'est, en 112 pages in-12, une grammaire du grec moderne pour les écoles primaires. Elle ne contient pas de syntaxe. Bon petit livre, clair, méthodique, imprimé, on s'en aperçoit, sous la direction d'un homme qui sait l'importance du choix des caractères et de la disposition des alinéas dans un manuel de classes d'enfants. Malheureusement le papier est fort défectueux et les feuilles mal cousues.

3° *Στοιχειώδης τῆς συγγραφῆς ποιήσεως* (*Versification de la poésie contemporaine*). C'est l'application au vers moderne basé sur l'accent, de la métrique ancienne basée sur la quantité. Feu Alexandre Rangabé avait déjà insisté par des considérations théoriques et par l'exemple de sa propre pratique sur le bien fondé de cette adaptation. M. Rangabé est du nombre de ces rares poètes dont parle notre auteur à la page 174

et qui ont tenté d'accommoder l'hexamètre ancien à la base nouvelle de l'accent. Nous citons de lui le premier vers de sa traduction d'une partie de l'*Odysée* :

Υἄλλε τὸν ἄνδρα, θεῶν, τὸν πολύτροπον ὄστις
Τόπους διῆλθε... [Τροσούτους]

Comparé à ceux de ses devanciers, le travail de M. Apostolopoulos est plus étendu, plus approfondi et constitue une œuvre originale.

Sous le titre de

4° *Σεισηγοργίαι*, M. Apostolopoulos a publié pour les écoles un second livre de lecture où sont racontés les faits héroïques accomplis par les Grecs durant la révolution contre la Turquie au commencement de notre siècle. Rien ne peut se trouver de plus intéressant pour de jeunes enfants grecs, rien de plus propre à développer chez eux les sentiments patriotiques.

Parmi les autres brochures que nous avons entre les mains, l'une traite de la propriété intellectuelle, les autres intéressent exclusivement l'enseignement primaire, soit au point de vue des méthodes, soit au point de vue de la législation et de la réglementation scolaires.

J. DE GROUTARS.

5. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

6.— *Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, par FERDINAND BRUNETIÈRE. Paris, Delagrave, 1898. Prix : 5 frs.

A ce manuel, « programme d'une histoire plus ample et plus détaillée », nous reconnaissons un premier mérite, qui n'est pas

le moindre de tous : c'est d'être conçu sur un plan nouveau, personnel, original.

L'auteur a divisé son livre en deux parties, qui, à chaque page du volume, sont superposées et imprimées en caractères différents.

La première est une sorte de « Discours », dans lequel la littérature française, du moyen âge jusqu'à nos jours, est passée en revue et étudiée d'une façon générale pour les enseignements qu'elle peut fournir sur sa marche et son évolution, sur ses tendances, ses caractères et ses principaux représentants.

Toute cette partie est traitée de main de maître, avec une rare puissance d'abstraction, de logique et de synthèse, une supériorité de jugement incontestable.

La deuxième partie, une innovation, comprend les « Notes perpétuelles qui doivent servir à la première d'illustrations ou de preuves ». Chacune de ces notes, qui a trait soit à un écrivain, soit à tout un genre littéraire, soit à une institution d'ordre littéraire telle que l'Académie française, l'Encyclopédie, chacune de ces notes est « en son genre et dans son cadre un peu étroit, mais aussi délimité que possible, l'esquisse ou le sommaire d'une étude complète ». Ces notes sont rédigées sur un canevas pour ainsi dire uniforme, surtout celles qui sont consacrées à un écrivain.

L'auteur expose d'abord les sources auxquelles on pourra se

reporter : œuvres de l'écrivain lui-même, écrits du temps, travaux critiques postérieurs, etc.

Il passe ensuite à l'étude de l'écrivain, qu'il apprécie premièrement comme homme, parcourant toute sa carrière et s'arrêtant aux détails biographiques qu'il importe de relever ; en second lieu comme écrivain, d'après ses œuvres et le rôle littéraire qu'il a joué.

Il donne enfin la nomenclature des œuvres et des principales éditions.

Tels sont les principes qui ont présidé à la rédaction de ce « Commentaire perpétuel » dont les détails ne sont souvent tantôt que l'énoncé d'un problème historique ou littéraire, tantôt que la formule d'un jugement esthétique ou philosophique.

Dans l'Avertissement préliminaire, M. Brunetière expose les points auxquels il s'est particulièrement appliqué et qu'il s'est efforcé d'ailleurs de mettre en évidence.

« A la division habituelle par siècles, écrit-il, et, dans chaque siècle, par genres, — d'un côté la poésie et la prose de l'autre ; la comédie dans un compartiment, le roman dans un second, l'éloquence dans un troisième ; — j'ai substitué la division par époques littéraires. » C'est ainsi que dans l'âge classique (1498-1801) il distingue neuf époques littéraires et dans la période moderne trois, que voici : I) de la publication du Génie du Christianisme à la « pre-

mière » des « Burgraves » 1802-1843. II) des « Burgraves » à la « Légende des Siècles » 1843-1859. III) le Naturalisme.

Cette division, pense-t-il, est moins artificielle ou moins arbitraire, et sans vouloir contester la vérité de cette observation, nous devons reconnaître que l'ancienne division sera toujours préférable dans l'enseignement, comme se prêtant mieux au travail d'initiation, auquel il faut soumettre des élèves.

Le second point que l'auteur a eu en vue, c'est la pression des œuvres déjà écrites sur les esprits qui créent ensuite d'autres œuvres. « Nous voulons, dit-il, faire autrement ou autre chose que ceux qui nous ont précédés dans l'histoire. » La prépondérance, peut-être excessive, qu'il donne à l'influence des œuvres sur les œuvres, le conduit à des résultats inattendus et surprenants. Ainsi il passe sous silence des écrivains tels que M^{me} de Sévigné et Saint-Simon, parce que les premières lettres de M^{me} de Sévigné n'ayant vu le jour qu'en 1725 ou même en 1734 (une trentaine d'années après sa mort), et les Mémoires de Saint-Simon en 1824, leur influence n'est point sensible dans l'histoire. Par contre, à des écrivains tels que Honoré d'Urfé et Pierre Bayle il fait une place qu'on n'est pas accoutumé de leur donner. Le caractère trop exclusif de cette méthode ne lui attirera peut-être pas beaucoup de partisans. Mais l'auteur prévient toute objection à ce sujet

en déclarant : « Une méthode est une discipline, à laquelle il faut que l'on commence par se soumettre, si l'on veut qu'elle rende tout ce que l'on en attend de services et d'utilité. »

En troisième lieu, M. Brunetière donne beaucoup d'attention aux époques de transition « rares en œuvres durables, mais fécondes en écrivains de tout genre et surtout en idées intéressantes, car elles expliquent les autres époques, puisqu'elles les préparent, et les autres ne les expliquent point ; et ainsi, de chronologique ou de purement logique, elles transforment le lien de l'histoire en lien généalogique. »

En conséquence, on pourra citer Henri Estienne et Pierre Bodin à côté d'Amyot, et faire figurer Bernard de Palissy dans l'histoire de la littérature française.

Avant de passer à l'examen critique du manuel lui-même, qu'on nous permette de citer de l'auteur une phrase, où il détermine la façon dont il entend qu'une histoire de la littérature française soit traitée, et le point de vue général auquel il s'est placé en composant celle-ci : « On n'écrit point une histoire de la littérature française pour y exprimer des opinions à soi, mais, et à peu près comme on dresse la carte d'un grand pays, pour y donner une juste idée du relief, des relations et des proportions des parties. »

A la littérature du moyen âge

M. Brunetière ne consacre que quarante pages; mais sa critique n'en est pas pour cela moins solide ni moins substantielle. Il est en général assez sévère pour les productions littéraires de cette époque, et à ses yeux ne trouvent guère grâce que Villon et Philippe de Commynes.

L'âge classique, qui a toutes ses préférences, est traité d'une façon plus large et tout à fait supérieure.

Les proportions d'un simple compte rendu ne nous permettant pas de nous étendre, comme elle le mérite, sur cette partie, nous nous bornerons à relever certains points où le sens critique de l'auteur s'est exercé d'une manière plus particulièrement personnelle et originale.

Ainsi la littérature française du temps de la Renaissance lui paraît être assez pauvre d'œuvres, plus pauvre d'idées, non moins pauvre d'hommes.

A son avis, l'influence de Malherbe a été surfaite au détriment de celle plus grande exercée par les Précieuses, qui ont rendu des services « qu'on ne saurait oublier, méconnaître ou négliger, sans fausser vingt ou trente ans de l'histoire des mœurs et de la littérature ».

Si Corneille dépasse ses rivaux, Mairat, Rotrou, Scudéri, de toute la tête, il n'en est pas moins de leur famille et de cette société précieuse qui s'est elle-même reconnue et applaudie en lui.

Le *Discours de la Méthode* n'a fait époque dans l'histoire

de la littérature française. Les contemporains ont admiré le géomètre et presque ignoré le philosophe.

A propos de la déformation de l'idéal classique, très bien exposée et suivie pour ainsi dire étape par étape, M. Brunetière soutient que le classicisme ne pouvait être sauvé. Il en donne trois raisons. La première, qui ne nous paraît guère péremptoire, repose sur la longue existence de l'idéal classique (150 années), qui, « participant de la caducité de l'espèce, ne pouvait fixer son objet sous l'aspect de l'éternité ». La seconde raison est excellente. Le classicisme a suivi la fortune de la société dont il avait été l'expression. Quant à la troisième raison, elle est discutable et nous nous contentons de la reproduire sans commentaire : « idéal commun de l'Europe entière pendant 150 ans, le classicisme ne pouvait durer qu'autant que cette Europe elle-même ; mais cette Europe venant à se défaire, il ne se pouvait pas que le classicisme ne se déformât, ne se désorganisât, et ne disparût finalement avec elle ».

L'étude de la littérature moderne nous paraît assez inégale et sensiblement plus faible que celle des périodes précédentes.

L'auteur porte sur elle un jugement général très juste, quand il dit : « D'individualiste qu'elle avait été avec les romantiques et d'impersonnelle avec les naturalistes, la littérature française moderne, considérée dans

son ensemble. est redevenue sociale. » Les idées qu'il émet sur le romantisme et le naturalisme sont également excellentes. Mais on peut lui reprocher d'avoir oublié l'éloquence, qui brille pourtant d'un si vif éclat dans notre siècle.

Ainsi pour M. Brunetière, Lacordaire et Berryer qualifiés pourtant par lui « virtuoses de la tribune et de la chaire », sont devenus l'un et l'autre à peu près « illisibles ». De Montalembert pas un mot.

Guizot et Thiers, historiens, nous paraissent le premier, trop sévèrement jugé ; le second méconnu dans son rôle de créateur de la légende napoléonienne.

Balzac est admiré plus qu'il ne convient et pour des raisons que tout le monde ne partagera pas.

On fera également ses réserves à propos des jugements portés sur Renan et ses œuvres.

Bref, cette partie se ressent de l'influence que ses études de prédilection ont exercée sur M. Brunetière. Quand il parle du théâtre, du roman, de la poésie, il est dans un domaine choisi, souvent exploré, bien connu. Mais l'histoire, l'éloquence sont moins familières au critique, qui les a quelque peu négligées.

Si de l'examen du fond, nous passons à l'appréciation de la forme de l'ouvrage, nous pouvons trouver la prose de l'auteur encore trop laborieuse. Il n'a guère amélioré sa phrase et son livre est d'une lecture assez pénible.

Ces restrictions, ajoutées aux précédentes, n'enlèvent pourtant rien à la valeur intrinsèque du Manuel, qui est en somme le meilleur que nous ayons sur l'histoire de la littérature française. Il ouvre une voie nouvelle, et il remplace avantageusement, certains ouvrages exceptés, mais très rares, les nombreux répertoires publiés jusque dans ces derniers temps, et dont la banalité ou l'insuffisance était déplorée de tous ceux qui par goût ou par profession cultivent les lettres françaises.

Terminons par l'espoir que dans les éditions suivantes soit ajouté un Index alphabétique analogue à celui qu'on trouve dans une récente *Histoire de la Littérature française*, qui a été bien accueillie du public et dont il serait injuste de contester les multiples mérites, celle de M. G. Lanson (4^e édition).

E. GORISSEN.

7.—*Bibliothèque illustrée des Voyages autour du monde*. Directeur : Ch. Simond, libr. Plon, Paris.

Cette nouvelle publication à bon marché (15 centimes) mérite d'être signalée à MM. les professeurs et recommandée aux élèves studieux de toutes les classes.

Ils y trouveront chaque semaine trente pages instructives, généralement bien écrites et agrémentées de bonnes gravures ; ils y trouveront en outre d'intéressants sujets d'élocution.

Les hommes d'éducation fe-

ront bien d'encourager ces productions qui tendent à réveiller le goût du public et notamment de la jeunesse pour les choses instructives et morales en le détournant de certaines lectures soi-disant littéraires et essentiellement corruptrices. J. FOIDART.

8. — IWAN FONSNY, *Grammaire française (langue française comparée aux langues allemande, néerlandaise et anglaise, à l'usage de l'enseignement moyen)*. Namur, Wesmael, 1898, 74 pages.

Ce petit manuel ne s'adresse pas aux débutants : il suppose acquises toutes les connaissances lexigraphiques nécessaires pour aborder l'étude d'une langue étrangère ; il se borne à les rappeler par des exemples bien choisis et des règles sobrement énoncées ; c'est donc un aide-mémoire, un guide plutôt qu'une grammaire détaillée. Le véritable but de l'auteur et l'originalité de son ouvrage, « c'est de combattre ces divergences qui existent trop souvent entre l'enseignement de la grammaire française d'une part et celui des langues modernes de l'autre, divergences qui déroutent les jeunes gens et jettent le

désarroi dans leur esprit, où tout devrait être classé méthodiquement ». M. Fonsny a tenté d'établir une méthode uniforme, basée sur la comparaison entre ces langues. C'est donc un essai d'application de l'excellent principe de la concentration de l'enseignement. Il est vrai que ces catégories de langues sont fort éloignées d'origine, mais en syntaxe du moins, étant donnée l'identité des procédés généraux de l'esprit humain, leurs ressemblances et leurs différences sont tout à fait indépendantes de leur degré d'affinité.

Sans doute, le petit livre de M. Fonsny n'est pas exempt des faiblesses inhérentes à une première tentative ; on pourrait critiquer la disposition adoptée par l'auteur, désirer des rapprochements plus nombreux et plus complets. Toujours est-il qu'il y a là une idée neuve et pratique, capable d'ouvrir des voies nouvelles à l'enseignement. Et, en attendant d'autres œuvres du même genre plus achevées, nous pensons qu'il y aurait utilité et profit à introduire cette petite grammaire comparée dans les classes professionnelles de nos établissements d'instruction moyenne. A. DOUTREPONT.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

9. — DR A. A. VAN OTTERLOO, *Johannes Ruysbroeck, een bijdrage tot de kennis van den ontwikkelingsgang der mystiek*, Opnieuw uitgegeven door J. C. VAN SLEE,

met een woord tot inleiding van Dr P. FREDERICQ. 's Gravenhage, Gebr. Belinfante, 1896.

La monographie du Dr van

Otterloo, parue en 1874 comme dissertation doctorale, était épuisée depuis plusieurs années ; remercions M. van Slee de nous avoir procuré une nouvelle édition de cet ouvrage important, en regrettant avec lui que l'auteur, enlevé par une mort prématurée en 1895, n'ait pas pu lui-même rééditer son livre. Il est superflu de faire l'éloge de l'étude consciencieuse et savante sur le grand écrivain mystique des Pays-Bas ; le seul fait qu'après vingt-deux ans le travail n'est pas démodé, mais garde encore sa valeur, même après des publications comme celles du D^r A. Auger, témoigne assez de ses qualités solides.

M. van Slee a cru qu'il était préférable de ne pas modifier le texte de la première édition. Ce n'est cependant pas une simple réimpression qu'il nous offre. Après avoir examiné, dans sa préface, à quoi il faut attribuer l'intérêt que, dans ces dernières années, ont inspiré aux savants les mystiques des Pays-Bas au moyen âge et en particulier Ruusbroec, il passe en revue les différentes publications qui ont paru depuis 1874 (pp. xv-xxiv). Dans le texte, il redresse en note quelques erreurs de détail, complète d'autres indications ou répare certains oublis ; touchant un assez grand nombre de questions, il ajoute, toujours en note, les opinions plus ou moins divergentes d'auteurs postérieurs. En d'autres mots, M. van Slee, sans

changer le texte original, le tient au courant des derniers travaux.

Les écrits de Ruusbroec ne sont pas seulement d'une grande importance au point de vue des théories mystiques qu'il expose ; ils sont encore très remarquables comme production littéraire ; personne ne refuse à Ruusbroec une place d'honneur parmi les prosateurs néerlandais, et je n'oserais pas affirmer que son style limpide, sa phrase simple et dégagée, sa langue douce et harmonieuse ont été souvent surpassés dans la suite. Ruusbroec est une de nos gloires littéraires et l'on a trop longtemps méconnu ses mérites. Mais pour le comprendre, il faut être versé dans les spéculations mystiques, il faut connaître la valeur des termes qu'il emploie, etc. Sous ce rapport, le livre de M. van Otterloo est un guide indispensable et sûr ; bien qu'il ne traite pas systématiquement de Ruusbroec comme écrivain, on doit néanmoins le regarder comme une contribution très méritoire à l'histoire des lettres néerlandaises.

La définition du mysticisme et son évolution historique forment la matière des trois premiers chapitres ; la biographie et l'examen des différents écrits de Ruusbroec remplissent les deux suivants ; puis vient l'exposé des théories de Ruusbroec : principes spéculatifs et côté pratique ; enfin nous voyons Ruusbroec aux prises avec les nombreuses sectes hérétiques de son temps, tandis

que d'un autre côté, il apparaît toujours comme fils soumis de l'Église.

Comme on le voit par ce résumé de la table des matières, l'auteur n'a pas eu l'intention d'examiner la place qu'occupe Ruusbroec dans notre littérature, mais, encore un coup, son livre n'en est pas moins important pour l'histoire littéraire du moyen âge, d'autant plus que le sujet n'a guère été traité ailleurs. Je m'abstiens de toute autre épithète élogieuse, et me contente de dire avec M. le Prof. P. Fredericq : « A bon vin point d'enseigne. »

C. LECOUTERE.

10 — FR. BLATZ, *Neuhochdeutsche Grammatik, mit Berücksichtigung der historischen Entwicklung der deutschen Sprache*. Zweiter Band : *Satzlehre (Syntax)*, 3^e édition, 1896, Karlsruhe, J. Lang (xviii et 1314 pp.), Prix : 11 M.

Je dois me contenter de signaler au lecteur le second volume de la grammaire allemande très complète de M. Blatz, la nature du livre et son étendue ne me permettant pas d'entrer dans un examen détaillé.

Le premier volume de l'ouvrage, paru en 1895, contient la lexicographie ; celui-ci est consacré à la syntaxe. C'est un livre de vulgarisation ; l'auteur l'a écrit, non seulement pour les professeurs d'allemand dans les écoles primaires et moyennes, lesquels doivent enseigner la langue sans

pouvoir l'étudier d'une manière scientifique, mais encore pour tout Allemand instruit, soucieux de connaître sa langue maternelle plus que superficiellement. C'est pourquoi il ne s'est pas contenté de la description des faits grammaticaux, du simple exposé des règles de la syntaxe actuelle : il remonte aux époques antérieures, jusqu'au vieux-haut-allemand, pour montrer l'évolution de la langue. En réalité, ce second volume nous expose, non pas simplement, comme le titre l'indique, la syntaxe du « Neuhochdeutsch », mais celle de l'allemand aux différentes périodes de son histoire. Toutefois, ce n'est nullement une syntaxe historique : l'auteur part toujours de l'usage actuel, puis indique dans les *Anmerkungen*, autant que c'est nécessaire et utile, les règles de ce qu'il appelle « la langue vieillie ». Il s'ensuit aussi que ce n'est pas non plus une syntaxe du ahd. ou du mhd.

Étant donné le but de l'auteur, il y a lieu de louer sa méthode : M. Blatz a, en général, puisé aux bonnes sources, il est au courant, ne présente que des faits acquis. Le plan est simple ; mais il y a cependant un peu trop de divisions et de subdivisions : on s'y perd presque. Pourquoi, par exemple, ne pas diviser en plusieurs chapitres, au lieu des subdivisions I, II, A, B, aa, bb, etc., le chapitre deuxième, beaucoup trop étendu (pp. 159-678) ?

En résumé, c'est une compi-

lation utile qui renferme énormément de matériaux ; le professeur d'allemand y trouvera tous les renseignements dont il aura besoin, accompagnés d'un grand choix d'exemples, avec l'indication des écrivains auxquels ils sont empruntés. A ce titre, je n'hésite pas à lui recommander le livre.

C. LECOUTERE.

- II. — V. ROSSEL, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*. Paris, Librairie Fischbacher, 1897. Prix : 8 fr.

Le beau livre de M. Rossel est divisé en deux parties ; la première traite de la littérature allemande en France ; la seconde de la littérature française en Allemagne.

D'aucuns ont critiqué cette disposition. En réalité, disent-ils, voilà deux ouvrages distincts, sans autre lien qu'un titre commun. Au lieu de faire réellement l'histoire des relations littéraires entre les deux pays, de dérouler devant nos yeux le tableau des influences réciproques de leurs littératures, l'auteur a écrit deux histoires partielles, formant chacune un tout complet, avec « introduction » et « conclusion » ; il nous a montré deux tableaux différents. Il n'y a pas d'unité ; il y a juxtaposition de parties, mais pas un tout ; c'est le lecteur lui-même qui, par un travail pénible, doit réunir et disposer les matériaux épars pour acquérir un aperçu historique et un tableau

comparatif de ces relations. — Il faut en convenir, ces reproches contiennent une grande part de vérité : le procédé de M. Rossel ne permet pas de vue d'ensemble ; il est cause de répétitions, de redites, de renvois. Pour saisir d'un coup-d'œil l'effet des influences réciproques sur le mouvement littéraire à une époque déterminée, l'on doit combiner les données des deux parties : cela demande un effort sérieux de la part du lecteur. Mais, d'un autre côté, la façon dont M. Rossel a cru devoir traiter son sujet, a le grand avantage d'être méthodique ; sa disposition l'aide puissamment à épuiser complètement sa matière, et à le faire avec beaucoup de clarté. Il nous montre, en effet, deux tableaux différents ; pourquoi nous en plaindre, s'ils sont bien achevés, aux contours nets et précis, et d'une saisissante vérité ? J'avoue que j'eusse préféré un tableau unique ; mais il était si difficile de le bien faire, et je crains beaucoup qu'il n'eût été vague et de trop peu d'effet.

Au risque de répéter une phrase bien banale, disons hardiment que l'ouvrage de M. Rossel « comble une lacune ». Comme l'auteur le dit lui-même dans son *Avant-propos*, celui qui étudie l'histoire littéraire de la France, ressent cruellement le manque d'un livre traitant de l'influence des littératures étrangères sur la littérature française. Félicitons-le d'avoir exposé magistralement l'une des

parties les plus intéressantes de ce vaste sujet, et d'avoir mené à bonne fin une entreprise si difficile. Son ouvrage est le fruit d'un immense travail; il est fait avec soin et compétence; il est écrit avec goût et dans un style agréable; il témoigne d'une rare impartialité: quoi d'étonnant si toutes ces qualités lui ont valu un succès non douteux?

« Si nous faisons abstraction de son influence sur nos chansons de geste, la littérature germanique, dit très bien M. Rossel (p. 42), en tant que littérature européenne, destinée à exercer une action au-delà des frontières et à révéler au monde le génie national, ne date guère que de la seconde moitié du XVIII^e siècle. » L'influence de la littérature allemande avant cette époque forme l'objet des trois premiers chapitres de la première partie (des origines à la Renaissance, pp. 7-21; la Renaissance et la Réforme, pp. 22-33; le XVIII^e siècle allemand en France, pp. 34-41). L'auteur s'empresse d'arriver au XVIII^e siècle; depuis la Réforme jusqu'en 1750, l'histoire littéraire de l'Allemagne est un désert avec quelques pauvres oasis; on ne peut guère parler de son influence sur la littérature française. Mais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle les choses changent d'aspect; l'Allemagne tentera « de payer à la France, qui a trop dépensé pour ne point s'être appauvrie, une lourde dette de formes et d'idées littéraires (p. 43). » L'intérêt de la

France s'éveille peu à peu à l'effort intellectuel de l'Allemagne contemporaine; Gottsched, Haller, Hagedorn attirent l'attention et piquent la curiosité de Paris; bientôt Gessner excite un engouement pour la littérature allemande. Plus tard, on s'éprend de la philosophie allemande (Leibniz, Kant), en même temps que pénètrent en France les ouvrages des esthéticiens (Mendelssohn, Winckelmann) et des critiques (Lessing, Herder) (chap. IV, pp. 42-91). Autrement importante encore fut l'impression qu'exercèrent, au début du XIX^e siècle, les deux plus grands poètes de l'Allemagne, Goethe et Schiller. Du premier coup ce dernier fut populaire en France; Goethe s'y fit connaître par *Werther*, qui suscita des imitations, par ses drames, grâce au livre de M^{me} de Staël, surtout par ses poésies lyriques, qui renouvellent en partie la poésie épique et lyrique en France (chap. V, pp. 92-149). Avec eux ne s'éteint pas l'influence de l'Allemagne; « la littérature allemande et ses interprètes en France au XIX^e siècle (pp. 150-206) », et l'« influence littéraire de l'Allemagne depuis 1830 (pp. 207-274) » sont examinés dans les deux derniers chapitres.

Si la littérature allemande a exercé une influence considérable en France, du moins depuis environ un siècle et demi, l'action de la littérature française en Allemagne a été tout à la fois plus prolongée, plus constante et plus

profonde. Voilà la thèse développée dans les neuf chapitres de la seconde partie de l'ouvrage. — L'influence française en Allemagne commence au moyen âge : l'Allemagne littéraire d'avant la Réforme doit à sa voisine le fond et même la forme de la plus grande portion de sa littérature. Aussitôt après Luther, elle se remet au régime de l'influence française : la plupart des poètes et dramaturges allemands du xviii^e siècle ne sont que des copistes plus ou moins habiles ; Gottsched ouvre la période de la prédominance du goût français. Quand, dans la seconde moitié du siècle suivant, l'Allemagne réforme ses idées littéraires, elle continue à sacrifier à l'imitation de la France ; Lessing commença par suivre les lois de l'esthétique française et l'on sait que ses premiers modèles furent Molière et Diderot. Après lui, il y a une réaction en faveur du théâtre français ; l'Allemagne lit avec passion Voltaire et les encyclopédistes, surtout J. J. Rousseau ; l'influence française est visible dans tous les livres de Wieland, et il n'est nullement difficile de la montrer dans les œuvres de Goethe et de Schiller. Au début de ce siècle, la littérature française ne fut pas sans influence sur l'école du romantisme allemand, et sur la « jeune Allemagne ». Mais depuis 1830, les traces d'imitation et d'influence diminuent. L'Allemagne n'emprunte plus rien qui vaille la

peine d'être désigné avec quelque insistance ; elle traduit encore, mais pour son agrément, non plus pour son besoin.

Si nous faisons le bilan de ces emprunts et de ces influences réciproques, de quel côté penchera la balance ? M. Rossel ne se prononce pas. Les deux nations y ont gagné, dit-il. « Donner pour recevoir, recevoir pour donner, tel est le secret de l'épanouissement intellectuel d'une nation (p. 504). »

Voilà un rapide coup-d'œil sur le contenu du livre intéressant ; j'espère que cette trop courte analyse permettra toutefois au lecteur de saisir l'importance des questions traitées par le savant auteur ; je l'engage vivement à ne pas s'en contenter, mais à étudier le livre lui-même. Il le fera avec agrément et profit.

C. LECOUTERE.

12-13. — HUGH WALKER, M. A., *The age of Tennyson*. London, G. Bellet Sons, 1897 (x et 303 pp.). Prix : 3 sh. 6 d.

C. H. HERFORD, Litt. D., *The age of Wordsworth*. Ibid., 1897 (xxix et 315 pp.). Prix : 3 sh. 6 d.

Ces deux ouvrages font partie de la collection *Handbooks of English Literature*, publiée sous la direction du prof. Hales. Comme l'indique ce sous-titre, nous ne devons pas nous attendre à trouver dans les *ages* une description détaillée de l'état de la société an-

glaise aux différentes époques, mais seulement un coup d'œil sur le mouvement littéraire. Les auteurs nous font passer en revue les principaux écrivains de l'époque de Tennyson et de Wordsworth; ces *Handbooks* peuvent donc remplacer en quelque sorte les *English Men of Letters* publiés par MM. Macmillan et Co.

C'est ainsi que M. Hugh Walker nous parle, après une courte introduction, de Carlyle, Tennyson, Browning, Lord Lytton, Disraeli, Dickens, Thackeray, Macaulay, Froude, Keble, Jowett, Newman, Spencer, Darwin, Wallace, Matthew Arnold, George Eliot, Whyte Melville, etc., etc., sans toutefois oublier les *dii minores*. M. Herford, de

son côté, nous parle de James Mille, Malthus, Chalmers, Furer, Lamb, Hazlitt, Coleridge, Godwin, Wordsworth, Scott, Campbell, Shelley, Keats, etc., etc.

En général les auteurs ne tombent pas dans le défaut d'employer des lieux communs et des phrases toutes faites; leurs jugements sont fondés sur une étude personnelle et témoignent de beaucoup d'indépendance. Ainsi, par exemple, on constate qu'en traitant de Dickens, M. Hugh Walker est loin de partager l'enthousiasme à outrance et de commander qu'on trouve notamment dans les études publiées dernièrement dans l'*Anglia* par M. Aronstein.

W. BANG.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

14. — L'abbé FR. VAN CAENEGEM, *La Guerre des Paysans*, 1798-1799. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897. 291 pages. Prix : 3 fr. 50.

Nouveau par l'ampleur et l'abondance d'informations avec lesquelles il traite un point assez peu connu de notre histoire, attachant par le ton « d'émotion sincère et d'admiration profonde » que revêt le récit, d'actualité, peut-on dire, par le centenaire qu'il commémore et prépare, le livre de M. l'abbé Van Caenegem ne pouvait manquer d'obtenir un vif succès. Nous lisons avec un intérêt croissant ces pages dans lesquelles l'auteur, après

avoir exposé les causes du soulèvement de nos populations, raconte les péripéties souvent dramatiques de la lutte acharnée qu'elles ont soutenue contre le Directoire. Suivant le plan général de l'ouvrage, la « révolution rurale qui marqua la fin du siècle dernier », peut se diviser en trois phases distinctes. La première, qui est la plus importante, la *Guerre des Paysans*, proprement dite, éclate en Flandre, s'étend au pays de Waes, dans la Campine et la province d'Anvers, dans le Brabant et même aux confins de la Wallonie, dans le nord du Hainaut. Cette lutte opiniâtre et héroïque aboutit à la sanglante

bataille de Hasselt (5 décembre 1798), où, grâce à la supériorité du nombre, de l'armement et de la tactique, les soldats français eurent finalement raison de bandes mal commandées et mal équipées qui avaient cédé comme d'instinct à l'irrésistible besoin de défendre ce qu'elles avaient de plus précieux, Dieu et la Patrie.

L'auteur raconte ensuite l'insurrection des populations luxembourgeoises. Elle porte un nom spécial, *Klöppelkrieg* ou *Guerre des Bâtons*. Ici des incidents comiques se mêlent aux scènes les plus dramatiques, ajoutant à l'horreur du dénouement qui se produit dans les deux combats d'Amel, à la source de l'Amblève, et de Clervaux (octobre-novembre 1798). — Cependant, l'année suivante, et c'est la troisième phase de la résistance, un nouveau soulèvement s'organise dans le Brabant, avec le concours de l'Autriche qui n'avait pas renoncé à l'espoir de recouvrer nos provinces. Cette fois encore, la fortune trahit le patriotisme plus fougueux qu'éclairé de nos braves paysans, dans la forêt de Neer-Yssche (30 juillet 1799). La défaite est irréparable, heureusement le coup d'État du 18 brumaire va amener « la chute du gouvernement tyrannique qui avait coûté à la Belgique tant de larmes et tant de sang. »

Voilà comment on peut reconstituer dans ses grandes lignes le récit de M. Van Caeneghem. Il l'entremêle d'épisodes variés et de nombreux noms propres, ce qui

lui donne un surcroît de mouvement, de vie et d'intérêt. Un souffle patriotique traverse l'ouvrage, et l'on sent que l'auteur s'est complu à rappeler le souvenir de tant de faits glorieux, comme à faire revivre la mémoire de héros obscurs et trop oubliés. Tout en avouant hautement ses sympathies pour les insurgés, il fait de loyaux et consciencieux efforts pour être impartial. Nous n'oserions affirmer qu'il ait gardé toujours la juste mesure dans l'expression de son admiration, ni surtout qu'il ait blâmé avec une sévérité suffisante certains excès et certaines violences; mais le lecteur remettra facilement les choses au point. Nous ne chicanerons pas non plus l'auteur sur quelques réflexions (pp. 29 et 72), surperflues d'ailleurs, qui conviennent mieux au polémiste qu'à l'historien; nous ne critiquerons ni certaines images hardies (*Les oiseaux aériens avaient pris leur vol* = on avait descendu les cloches, p. 38), ni certaines épithètes risquées (*routes pentueuses*, p. 205), qui jurent avec la gravité et la noblesse du style historique; mais il est une chose que nous ne pouvons nous résigner à pardonner, c'est l'orthographe ultra-capricieuse des noms propres de personnes et surtout de lieux. C'est ainsi que l'auteur écrit quelquefois à la même page *Deswerte* et *De Swerte* (p. 23), *Overmeiren* et *Overmeire* (p. 55), *Dudzele* (p. 49) et *Dudzeele* (p. 271), *Sleidinghe* (p. 62) et *Sley-*

dinghe (p. 276), *Pitthem* (p. 64) et *Pithem* (p. 282), *Rymenam* et *Rijmenam* (p. 85), *Elewijt* (p. 84) et *Elewyt* (p. 85), *Willebroeck* (pp. 143 et 144) et *Willebroeck* (pp. 144, 145 et 146), *Grimberghe* (pp. 94 et 272), *Grimbergen* (p. 188) et *Grimberge* (p. 283), etc. On rencontre jusqu'à cinq formes différentes de la même localité : *Haesdonk* (p. 56), *Haesdonck* (p. 60), *Haesendonck* (p. 193), *Haesendonk* (p. 195) et *Haasdonk* (p. 281). Ce sont là de petites négligences, sans aucun doute ; il sera d'autant plus facile de les faire disparaître dans la prochaine édition d'un livre sur lequel l'attention ne peut manquer d'être retenue à l'occasion des fêtes commémoratives qui se préparent, et dont il est en quelque sorte l'éloquente préface.

A. DUTRON.

15. — *La Société provençale à la fin du moyen âge*, par CHARLES DE RIBBE. Un vol. in-8° de XII-572 pages. Paris, Perrin, 1898.

Le sujet très spécial de ce livre sort peut-être du cadre habituel de ce bulletin ; l'histoire de Provence, même avant sa réunion à la France, paraît de l'histoire trop locale, et cependant nous n'hésitons pas à signaler cet ouvrage ici, comme un exemple de monographie sociale. Combien il importe d'animer l'enseignement historique de faits bien choisis faisant connaître la vie, les mœurs, l'esprit de l'époque et de la région !

M. Charles de Ribbe est un maître en cet art, dans ce nouvel ouvrage sur son pays, comme dans les précédents, surtout dans celui plus général consacré aux *familles et à la société en France avant la révolution* (Tours, chez Mame, 2 volumes in-12). Il y a là un monde inconnu, il le dit fort bien, celui du foyer, qui est le monde intime et par lequel surtout peut-être, on connaît une époque. Aussi consultera-t-on avec grand intérêt les ouvrages de M. de Ribbe, faits d'après les papiers de familles, les archives notariales, les testaments, les contrats de mariage les *livres de raison*, ces témoins indiscutables des mœurs privées qui font mieux connaître nos ancêtres que leurs batailles ou leur diplomatie. Ajoutons que M. de Ribbe a trouvé de vraies perles dans ces vieux documents, qu'il les groupe avec art et science, que ses livres font comprendre tout l'avenir qu'il y a pour le chercheur dans cette mine encore si peu explorée des papiers de famille.

L'auteur d'ailleurs ne se borne pas au strict domaine de la famille, il touche aussi par exemple aux coutumes juridiques et économiques et aux libertés locales qui s'y rattachent ; il parle surtout de la Provence, mais avec de fréquents aperçus sur la France de cette époque, ce qui fait de son livre un ouvrage de portée large et par son aspect et même par son sujet.

V. BRANTS.

16. — Le P. PIERLING, S. J., *La Russie et le Saint Siège*, études diplomatiques, 2 vol. in-8° de xxxi-463 et xii-416 pages. Paris, Plon, 1896-1897. Prix :

Les événements récents ont sur les études historiques une influence incontestable en fixant l'attention sur les peuples ; on cherche le passé, les origines des grandes puissances. Dans les dernières années se sont multipliées les études sur la Russie. Au double point de vue de l'histoire politique et surtout religieuse, il faut signaler les importants volumes du P. Pierling. Les relations du Kremlin avec le Saint Siège forment la trame essentielle de l'ouvrage, mais nombreuses sont les indications sur le régime politique, le caractère des hommes d'État de la Moscovie et aussi de la Pologne. Les démarches tentées de Rome vers Moscou en vue d'une entente sont exposées en grand détail, ainsi que les vues des papes, leurs négociations, souvent difficiles aussi, avec Varsovie.

On peut bien dire que c'est là un côté neuf de l'histoire et qu'on ne connaissait guère cette laborieuse diplomatie en vue de grouper les forces chrétiennes de l'Orient contre l'Islam, objectif permanent des efforts de la Papauté.

Les messages des grands papes sont analysés, leur travail commenté, la vie diplomatique exposée en détail ; on constate la

permanence intrinsèque du but pontifical, dans la modification des formes et du caractère personnel. A côté de la politique pontificale on voit avec un intérêt puissant celle de la Russie et de la Pologne, rivales sur le terrain slave, on apprend à connaître surtout le tsar Iwan IV, Étienne Bathory, roi de Pologne, et l'intéressante figure du Jésuite Possevino, le nonce de Grégoire XIII.

Le P. Pierling commence son œuvre à 1417 et la termine à 1601. Il a puisé avec abondance aux dépôts d'archives des divers pays et nous indique soigneusement ses sources. Il faut souhaiter le prolongement de ces précieux travaux dans la période plus moderne.

V. BRANTS.

17. — EDOUARD BONVALOT, *Histoire du Droit et des Institutions de la Lorraine et des Trois Évêchés*. (843-1789.) Tome I^{er} : Du traité de Verdun à la mort de Charles II. Paris, Pichon, 1895, in-8° de vii-386 pp. Prix : 10 fr.

Le tome I^{er} de l'ouvrage de M. Bonvalot est divisé en deux parties, dont la première traite de l'histoire de la Lotharingie, et la seconde concerne particulièrement la Lorraine.

Après avoir exposé à grands traits l'histoire politique de la Lotharingie depuis le traité de Verdun jusqu'en 1048, date de l'avènement des ducs héréditaires de Lorraine en la personne de Gérard d'Alsace, l'auteur aborde

l'histoire des institutions de ce pays.

Le plan suivi par M. Bonvalot est basé sur la division des pouvoirs. Le roi avec ses attributions, les agents du pouvoir central, le gouvernement local avec ses officiers, tels les ducs de Lotharingie, sont passés en revue d'une façon générale par l'auteur; il note avec soin les rapports de la Lorraine avec le gouvernement central.

A côté de la diminution progressive du pouvoir royal, on constate la naissance et le développement de la féodalité. Cette institution, avec ses origines très anciennes et les principaux éléments qui lui ont donné son caractère distinctif, nous est présentée dans un chapitre original, qui clôt le livre I^{er}.

La Lorraine féodale nous offre l'aspect d'un petit État, dont la vie nous est retracée dans le livre II. Les luttes et les guerres nombreuses qu'ont eu à soutenir les princes, ainsi que les agrandissements des domaines ducaux, forment l'histoire politique du duché. Les institutions ont eu en Lorraine un développement rapide. Situé entre La France et l'Allemagne qui le convoitaient, ce pays s'est fait confirmer ses privilèges; c'est pour cela que les institutions recèlent des traces d'anciens usages germaniques. La chevalerie, composée d'une partie de la noblesse et constituée en

encorps, maintient ses privilèges indemnes malgré les efforts des ducs, avec lesquels elle est constamment en lutte ouverte. Tout comme dans un grand royaume, on trouve en Lorraine un gouvernement central, composé de conseillers, et un gouvernement local, auquel sont préposés les officiers territoriaux. La justice, l'armée, les finances ont aussi une organisation spéciale.

Certaines parties de l'ouvrage de M. Bonvalot méritent une mention particulière, comme ce qui concerne l'immunité, l'avouerie, la juridiction en Lorraine.

La bibliographie est très fournie, et à certains chapitres, comme pour l'immunité et l'avouerie, l'auteur donne la liste des ouvrages publiés sur la question. On pourrait regretter, pour le Livre I, l'absence presque complète des auteurs allemands. Quant aux sources, elles ont été l'objet d'un soin particulier. Non content de donner, dans l'Appendice I^{er}, la liste des ouvrages sur la Lorraine renfermant des diplômes, et dans l'Appendice II, *le relevé des cartulaires de la Lorraine*, M. Bonvalot analyse les sources de chacune des deux périodes. Son étude sur Marculfe et son œuvre (L. I, 2), ses renseignements sur l'enseignement et l'étude du droit (II, 2), sont du plus haut intérêt.

C. LECLÈRE.

PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LE THÈME LATIN (1),

par F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain.

Les thèmes sont nécessaires, absolument nécessaires (2) : ils doivent familiariser les élèves avec les formes lexigraphiques et les règles syntaxiques les plus ordinaires, et les aider à retenir les mots et les expressions de leurs auteurs. Or, on n'arrive à ce résultat que par des applications fréquentes ; il faut donc des thèmes assez nombreux, du moins dans les premières années. Mais le thème, qui est indispensable, ne peut être le *but* des études latines ; il n'est qu'un *moyen* d'en faciliter la réalisation. Au professeur qui le conteste, qui exagère l'importance du thème, je dis : « Cher collègue, votre montre retarde, et de beaucoup (3). »

On distingue, en méthodologie, différentes espèces de thèmes : 1^o le thème de *règles* ; 2^o le thème d'*imitation* ; 3^o le thème de *reproduction* ; 4^o le thème de *traduction* ; 5^o le thème d'*élégance*.

Le *thème de règles* est bien connu. Composé de phrases détachées dont chacune amène l'application d'une règle, il renferme quantité de mots et de tournures que les élèves ne connaissent pas en latin,

(1) Schiller, *Handbuch der praktischen Paedagogik*, 3^{te} Auflage, Leipzig, 1894, §§ 38, 40, 43 ; *Lateinischer Unterricht*, dans Rein, *Encyklopaedisches Handbuch*, tome 3, 1^{re} partie, p. 325 et suiv. — Dettweiler, *Lateinischer Unterricht*, Muenchen, 1895, §§ 65, 66, 87, 117. — Eckstein, *Lateinischer und griechischer Unterricht*, Leipzig, 1887, p. 304 et suiv. — Schrader, *Erziehungs- und Unterrichtslehre*, 5^{te} Auflage, Berlin, 1889, pp. 369, 378, 384, 388, 404, et l'appendice (Berlin, 1893), p. 605. — *Instructionen fuer den Unterricht an den Gymnasien in Oesterreich*, 3^{te} Auflage, Wien, 1891, p. 37 et suiv.

Féron, *L'enseignement du latin d'après les vues de la pédagogie allemande*, Tournai, 1889, p. 85. J'ai fait une analyse de cet ouvrage dans ma brochure, *L'enseignement du latin*, Bruxelles, 1889 (Extrait de la *Revue générale*, août 1889).

E. Benoist, préface des *Observations sur les exercices de traduction du français en latin par Antoine*, Paris, 1880.

Jaquet, *De l'enseignement du latin*, Aarau, 1886, p. 23 et suiv. — Horner, *Quelques directions pour l'enseignement du latin et du grec*, Paris, 1895, p. 22.

Sax, *De la manière d'enseigner le latin*, programme d'Echternach, Luxembourg, 1881.

(2) On lira certainement avec beaucoup d'intérêt ce que Dettweiler, ouv. cité, §§ 28-32, pense de l'utilité des thèmes oraux et écrits. — Le thème a perdu, de nos jours, beaucoup de terrain ; mais, dans cette réaction contre des abus incontestables, on va trop loin.

(3) F. Collard, *La pédagogie à Giessen*, Louvain, 1893, p. 72.

et qu'ils ne peuvent traduire sans dictionnaire. Le but de cet exercice est donc purement grammatical : on y suit chapitre par chapitre la grammaire, et l'on ne se préoccupe en aucune façon du vocabulaire que les élèves ont acquis ou acquerront dans leurs lectures. Aujourd'hui qu'on fait marcher ensemble l'étude des auteurs, la grammaire, le vocabulaire et la phraséologie, qu'on veut de l'unité dans l'enseignement du latin, le thème de règles n'est plus admissible : on doit, de toute nécessité, tenir compte des mots et des expressions que les élèves rencontrent dans leurs textes latins, chrestomathies ou auteurs proprement dits.

Le *thème d'imitation*, qui a eu chez nous sa vogue, fait droit, dans une certaine mesure, à cette obligation. Il présente, en effet, un récit correspondant plus ou moins exactement à celui d'un auteur latin déterminé, en sorte que, grâce à la ressemblance du sujet, l'élève retrouve ici un certain nombre de mots et de locutions qu'il connaît et qu'il reproduit, tout en appliquant des règles de grammaire déterminées. Ce genre de thème est difficile à composer, comme l'a fait remarquer avec raison M. Raskop (1) : rien de plus embarrassant que le choix de la matière à développer, et, malgré les précautions qu'on prend, on sacrifie l'histoire ou l'on délaie, outre mesure, l'idée, en se perdant dans des développements filandreux ou hasardés, qui ne présentent guère d'intérêt au lecteur. Les élèves, de leur côté, ne peuvent faire qu'à coups de dictionnaire des thèmes qui s'écartent trop du texte primitif, qui ne renferment, en réalité, que peu d'expressions disséminées dans vingt ou trente chapitres.

Nous avons, dans ce genre, les thèmes de Hennebert (sur *César*, Liège, Dessain), de Merten (également sur *César*, Gand, Lebrun-Devigne) et de Grafé (sur *Tite-Live*, Namur, Wesmael-Charlier). Grafé a publié un corrigé à l'usage des professeurs; celui de Merten est épuisé depuis longtemps (2).

Le thème d'imitation est remplacé, dans nos athénées, par le *thème de reproduction*, qui consiste, comme le mot lui-même l'indique, à reproduire sous une autre forme les idées de l'auteur (3). On s'en tient donc, dit M. Raskop (4), à l'auteur lui-même; on lui emprunte ses

(1) Raskop, *Thèmes de reproduction*, XXI^e et XXII^e livres de *Tite-Live*, Mons, 1885, p. 5.

(2) Quoique le thème d'imitation ait vécu, ces divers ouvrages ne sont nullement à dédaigner; on peut y trouver encore de bons thèmes.

(3) En Belgique, nous n'employons pas le mot *reproduction* dans le sens rigoureux que les Allemands attachent à ce terme. Les pédagogues d'Outre-Rhin en font un synonyme de *rétroversion*; ils donnent le nom de *variation* à l'exercice que nous appelons *reproduction*, voire même à notre thème d'imitation. (Voyez Schiller, *Handbuch*, p. 429.)

(4) Raskop, *ouv. cité*, p. 6-7.

idées en les disposant d'une manière un peu différente ; on combine ou l'on arrange les phrases de telle sorte qu'elles permettent l'application des principes de la grammaire. Tels sont, chez nous, les recueils de thèmes de Masson (sur le *De Viris*, Tournai, Decallonne ; surtout en phrases détachées), de Raskop (sur *Tite-Live* et sur *Cicéron, Pro rege Deiotaro*, Bruxelles, société belge d'éditions) et de Juncker et Lemoine (sur *César*, Namur, Wesmael-Charlier) (1). Ce qui caractérise ce dernier cours, c'est la variété de la forme extérieure. « A côté de beaucoup de morceaux reproduisant les idées du texte, à côté de récits historiques et de tableaux géographiques, on y trouve des lettres attribuées, tantôt à des personnages jouant un rôle dans César, tantôt à d'autres personnages de l'antiquité ou des temps modernes, ensuite des rapports des lieutenants à leur général et de celui-ci au sénat, des discours adressés aux soldats et à d'autres personnes isolément, enfin des conversations assez nombreuses. » Quant au fond, Wezel, dont le cours de thèmes est ici traduit, ne s'est pas borné à reproduire le contenu de chaque paragraphe de César en modifiant les phrases ; mais, se servant, autant que possible, des expressions mêmes de l'auteur latin, il a ajouté des explications du texte, les motifs des opérations et des faits isolés, des détails géographiques et surtout topographiques, des notions d'histoire, parfois même une critique modérée des personnages mis en scène. »

Le grand avantage des thèmes de reproduction (2), que nous avons empruntés à l'Allemagne, c'est, tout en exigeant des applications de la grammaire, de faire mieux retenir aux élèves les mots qu'ils ont vus dans leur auteur et de les dispenser de recourir au dictionnaire français latin, en d'autres termes, de leur faire appliquer, au moyen de mots connus, les règles apprises. Ainsi conçu « le thème, d'ennuyeux et de pénible qu'il était auparavant, devient facile et attrayant. »

Tout autre est le thème de *traduction* (3) : c'est un morceau traduit directement du latin. Cette traduction est dictée aux élèves, et on

(1) Quant à Pirard, *Cours gradué de thèmes latins*, Bruxelles, Schepens, il a le tort d'entremêler ses thèmes de reproduction sur Phèdre et Cornélius Népos de thèmes sur des passages tirés d'auteurs latins que les élèves ne voient pas en classe.

(2) Cf. Gantrelle, dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1872, p. 308 ; 1876, p. 149 — Baguet, sans connaître le nom, recommandait la chose : « Je veux, dit-il, de ces thèmes qui se font sans dictionnaire, en mettant à profit les connaissances acquises, de ces thèmes qu'on ne peut faire qu'à l'aide de l'étude approfondie et de la répétition continuelle des auteurs. » (*De l'enseignement moyen*, précédé d'une introduction par Mgr Namèche, Bruxelles, 1874, p. 44.)

(3) Schrader, *Erziehungs- und Unterrichtslehre*, p. 406, l'admet pour l'étude de la stylistique.

leur donne le texte original comme corrigé. M. Bréal (1) approuve cet exercice : « Puisqu'il s'agit de latinité, il semble, dit-il, que le parti le plus simple serait de traduire en français un passage de Cicéron ou de Tite-Live et de dicter cette traduction aux élèves : on verrait jusqu'à quel point ils retrouvent la forme latine. » Jules Simon (2) partage sa manière de voir. Rien d'étonnant donc si les *Instructions françaises* (3) proposent de donner souvent comme sujet de thème une traduction française d'un original grec ou latin. « L'original est alors, font-elles observer, le plus authentique des corrigés, et, pourvu que la traduction soit vraiment française, c'est-à-dire à la fois exacte pour le sens (même le plus fin) et fidèle au génie de notre langue, la comparaison des deux morceaux peut devenir l'occasion d'une étude littéraire et grammaticale infiniment intéressante. » Je ne puis admettre des thèmes qui ne se rattachent pas intimement à la lecture des auteurs; tout au plus, je permets aux professeurs de recourir à ces textes pour y trouver le cadre d'un thème de reproduction.

Le thème d'élégance, dont il nous reste à parler, est un texte pris dans un auteur français, par exemple une page du Télémaque. Ce thème a ses partisans et ses adversaires, tant en Allemagne qu'en France. Ainsi, Eckstein (4) l'admet, mais Schiller (5) le combat : « De nos jours encore, dit le pédagogue hessois, on tient toujours à l'exercice qui consiste à prendre un passage au choix, dans nos auteurs nationaux, pour le faire traduire en latin. C'est un travail que ni élèves, ni maîtres n'ont, à aucune époque, réussi à exécuter avec succès. Le maintien de cet exercice serait inexplicable, si la raison de gymnastique intellectuelle, qui explique tout, aujourd'hui, n'était là pour expliquer ce fait. Les travaux de comparaison entre les deux langues, tant vantés par Naegelsbach, sont possibles sur des morceaux confectionnés par le professeur (6). »

En France, on admet le thème d'élégance, mais en faisant, comme Deltour (7), une distinction entre « les auteurs français encore

(1) M. Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Paris, 1873, p. 207.

(2) Jules Simon, *Circulaire du 27 septembre 1872, dans la Réforme de l'enseignement secondaire*, Paris, 1874, p. 418.

(3) *Instructions, programmes et règlements de l'enseignement secondaire classique*, Paris, p. 446.

(4) Eckstein, *Lateinischer und griechischer Unterricht*, p. 309.

(5) Schiller, *Handbuch*, p. 474, traduit par Féron, p. 319.

(6) Schrader, *Erziehungs- und Unterrichtslehre*, p. 406, trouve aussi que traduire Schiller ou Lessing est chose trop difficile. On peut, d'après lui, à la fin des études essayer un morceau, et cela en classe, mais jamais à la maison.

(7) Deltour, *De l'enseignement secondaire classique en Allemagne et en France*, Paris, 1880, p. 101.

tout imprégnés du génie des langues anciennes, tels que Montaigne, Bossuet, Rollin, et les idées toutes modernes, le style tout français de La Bruyère, de Saint-Simon, de Montesquieu et de Buffon ». « Le thème, disent les *Instructions françaises* (1), ne doit jamais porter sur des idées tellement modernes qu'elles soient, pour ainsi dire, réfractaires à la traduction, et qu'on ne puisse les mettre en grec ou en latin que par de véritables tours de force. La matière à traduire ne manque pas dans nos écrivains classiques, à la fois si français et si près des anciens. » M. Bréal, lui aussi, repousse très vivement certains thèmes d'élégance. « Ce ne sont point, dit-il dans son *Enseignement des langues anciennes* (2), des morceaux français où le style et la pensée se rapprochent jusqu'à un certain point de la pensée et du style des anciens, qu'on donne à transporter en latin : non, ce sont des morceaux de Pascal, de La Bruyère, de Bernardin de Saint-Pierre, de M^{me} de Staël, de Villemain. Plus la pensée est moderne, plus il semble que le thème soit bien choisi. Un tour de force de ce genre peut tenter le latiniste de profession, mais ce dilettantisme devrait être réservé pour les initiés. Toutes les représentations à ce sujet ayant été jusqu'à présent inutiles, je ne vois plus qu'un remède efficace : c'est d'exiger du professeur qu'il fasse lui-même et d'avance sa propre traduction latine. » Chose étrange, M. Bréal critique sans conclure, c'est-à-dire sans recommander en termes exprès l'un ou l'autre thème. Dans son ouvrage antérieur (3), où l'on retrouve les mêmes critiques, il termine en demandant des *extemporalia*, ou thèmes faits en classe sous la direction du professeur ; mais il ne nous dit pas d'où la matière sera tirée : sera ce un thème d'imitation ou de reproduction ou de traduction ou même d'élégance, à condition que ce dernier soit facile ? Nous ne le savons pas (4).

Chez nous (5), les thèmes d'élégance n'existent plus depuis de longues années. Ils sont remplacés dans toutes les classes par des thèmes de reproduction. Que l'on donne encore parfois, surtout dans les classes inférieures, des thèmes de règles qui ne tiennent aucun compte du vocabulaire de l'*Epitome*, du *De Viris* ou de la chrestomathie, cela n'est pas étonnant : il est si difficile de rompre complète-

(1) Ouvrage cité, p. 446.

(2) M. Bréal, *De l'enseignement des langues anciennes*, Paris, p. 83.

(3) M. Bréal, *Quelques mots*, p. 209.

(4) Jules Simon (*La réforme de l'enseignement secondaire*, Paris, 1874, p. 321) s'exprime très énergiquement : « J'accepte tout à fait ce qu'on appelle, en termes d'école, les thèmes d'application, et je rejette, sans hésiter, ce qu'on appelle les thèmes d'élégance. » Un peu plus loin (p. 323), il insiste sur ce qu'il y a de chimérique et d'inutile à lutter contre la pompe ou la grâce d'une phrase française.

(5) Féron les admet (v. pp. 317 et 319).

ment avec dame routine, une fois qu'on a eu la faiblesse de se laisser prendre dans ses filets.

* *

Le thème, quel qu'en soit le fond, se divise en thème *oral*, en thème *écrit* et en thème *instantané* ou *extemporale*.

Le thème *oral* est fort *important* ; car il sert à appliquer les règles de la grammaire et les mots du vocabulaire.

Il doit être *facile* : aussi, au début, donne-t-on comme thème la traduction française d'un texte latin qu'on vient de faire traduire : c'est donc une *rétroversion*. Plus tard, on renonce peu à peu à ce calque parfait, et l'on se contente d'emprunter à l'auteur qu'on explique, les mots, les expressions et les tournures dont on a besoin.

Le thème oral doit être *fréquent*, surtout dans les classes inférieures.

Il doit, enfin, servir de *préparation* au thème écrit. Ainsi, si l'on ne donne qu'un thème écrit par semaine, on en prend les éléments dans les thèmes oraux faits pendant la semaine écoulée.

Comment doit-on procéder en classe ? Le professeur prononce lentement une phrase, la répète lui-même, et la fait répéter par un élève ou, en cas d'hésitation, par plusieurs. Dès qu'un élève a pu la reproduire exactement, il la traduit. Hésite-t-il, se trompe-t-il, on lève les doigts, on lui vient en aide, pour lui permettre de terminer sans encombre. Un autre élève est alors désigné pour écrire au tableau noir la traduction latine, pendant que le professeur continue sa classe. A peine l'élève qui est au tableau, a-t-il fini, que le maître lit ou fait lire la phrase écrite et demande si elle est correcte (1).

Qui n'a pas vu une classe de ce genre, sera tenté *a priori* de la repousser (2). « Hé quoi ! dira-t-on, y avez-vous réfléchi ? Envoyer pour chaque phrase un élève au tableau noir et poursuivre votre leçon, comme s'il n'appartenait plus à la classe ! Est-ce raisonnable ? Est-ce pédagogique ? Ne voyez-vous pas, ajoutera-t-on, tous les inconvénients de votre procédé ? Vous perdez beaucoup de temps ; vous vous exposez à mettre sous les yeux de toute la classe des fautes que plus d'un retiendra ; vous courez le risque de désigner un élève qui restera piteusement en plant ; en tout cas, qu'il sache ou ne sache pas se tirer d'affaire, vous lui enlevez le profit de la leçon qui se poursuit ; vous interrompez à tout instant votre leçon, puisque vous reprenez fréquemment des phrases que vous avez abandonnées ; enfin vos élèves partagent leur attention entre vous et leur condisciple : » Je ne le nie pas : tous ces inconvénients peuvent se présenter,

(1) *La pédagogie à Giessen*, p. 80, et Schiller, *Handbuch*, p. 432.

(2) Toute cette question est fort bien traitée dans Dettweiler, ouv. cité, pp. 115-116. Voyez aussi p. 177.

et ils se présentent souvent ; mais un maître habile sait, en se surveillant avec soin, les faire tous disparaître. Il doit se placer de façon que, tout en s'adressant à sa classe, il ne perde pas de vue l'élève qui écrit au tableau, et les élèves doivent, comme toujours d'ailleurs, regarder leur professeur et ne pas se préoccuper de leur condisciple. Il y a là une simple question d'habitude pour tous, pour le maître, pour la classe et même pour l'élève désigné, qui pensera déjà à sa phrase en se rendant au tableau.

A Giessen, où j'ai vu procéder de la sorte dans plus d'une classe de latin et de grec (1), comme à Bensheim, où un élève de Schiller, Dettweiler (2), l'a introduit, on se félicite des résultats obtenus. Pour peu qu'on y réfléchisse, il n'est pas possible qu'il en soit autrement. Le tableau noir n'est pas réservé à l'usage seul du maître, comme moyen intuitif ; il doit servir aussi aux élèves qui, en l'employant, apprennent à faire un devoir écrit et ne pâtissent pas du nombre restreint des travaux imposés à domicile. De nos jours, on a diminué, et avec raison, le travail écrit hors de l'école ; mais cette diminution serait préjudiciable aux études, si l'on n'avait pas la précaution de faire en classe de nombreux exercices écrits ; avec un ou deux thèmes par semaine, les élèves ne posséderaient pas sans hésitation leurs formes et n'appliqueraient pas sûrement les règles grammaticales. N'oublions pas que l'*œil* doit voir tout ce que l'*oreille* a perçu, mots, formes, phrases ; l'écriture est le complément nécessaire d'un bon enseignement oral ; toute phrase traduite de vive voix doit être écrite au tableau qui reflète ainsi chaque fois les résultats acquis dans la leçon. Faut-il ajouter que le maître est bien plus sûr de l'attention de ses élèves, si, après la traduction orale, il désigne l'un d'eux, en quelque sorte au hasard, pour l'envoyer au tableau ? Cette nouvelle tâche imposée est un contrôle efficace de l'enseignement donné.

Voulez-vous faire l'essai de cette méthode, divisez en deux votre tableau noir par une ligne faite à la craie ; vous pouvez utiliser doublement la moitié que vous réservez : ou bien vous y écrivez, tout en enseignant, les mots ou les formes que vous expliquez ; ou bien vous la cédez à un élève qui viendra écrire la phrase suivante, à supposer que le premier n'ait pas terminé aussi vite que vous l'espérez. — Faites aussi aller au tableau le plus d'élèves possible, afin qu'on profite largement de cet exercice si utile. — Enfin, tâchez, pendant qu'un élève travaille au tableau, de rester dans le même cercle d'idées, de ne pas passer trop vite à une autre phrase : faites donc, à propos, un exercice de déclinaison ou de conjugaison ; chan-

(1) Voyez *La Pédagogie à Giessen*, p. 80.

(2) Dettweiler est actuellement à Darmstadt.

gez un temps, un genre, un nombre ; votre classe ne sera pas alors interrompue.

Le thème *écrit* ne se fait qu'une ou deux fois par semaine. Si peu à peu on y demande plus de travail personnel, il est cependant vrai de dire qu'il est presque moins un exercice qu'une sorte d'examen fait à domicile, puisqu'il est peu fréquent et qu'il ne porte guère que sur des faits grammaticaux connus, aussi bien que sur des expressions et des tournures rencontrées dans les auteurs. Le thème écrit est donc, en principe, préparé par une série de thèmes oraux et ne comprend que des formes, des règles et des mots qui ont fait, en classe, l'objet de *plusieurs* exercices.

Le thème écrit ne peut être ni trop long, ni trop difficile (1) ; sinon, les élèves remettront des devoirs pleins de fautes et contracteront l'habitude de gâcher la besogne.

La *correction* du thème écrit se fait de la façon suivante.

1. Le professeur doit corriger le thème chez lui.
2. Cette correction doit être minutieuse : aucune faute ne peut lui échapper.

3. Il doit se borner à souligner les fautes et ne point les redresser. Par là, d'une part, il gagne beaucoup de temps ; de l'autre, il apprend à l'élève à réfléchir et à trouver lui-même la correction.

4. Tout en corrigeant, il note brièvement sur une feuille volante les fautes les plus graves ainsi que le nom des élèves qui les ont faites. Comme les fautes les plus marquantes se retrouvent d'ordinaire dans plusieurs copies, ce relevé permet d'apprécier plus aisément l'ensemble des devoirs, de constater les côtés faibles de la classe et d'en tenir compte dans la correction.

5. En dessous du devoir, le professeur met son appréciation : *très bien, bien, assez bien, mal*.

6. En classe, après un mot d'appréciation générale, il lit lentement une phrase, demande à un élève de la traduire en latin et invite toute la classe à faire les corrections nécessaires. Finalement, il fait répéter nettement, par un ou plusieurs élèves, la phrase corrigée et la fait écrire au tableau noir.

Le cas échéant, il tient compte de certaines fautes qu'il a relevées dans les copies et fait remarquer l'exactitude de la correction, en

(1) « La *brièveté* des devoirs est, avec leur *facilité* relative, une des choses à recommander aux professeurs. Six lignes de thème ou de version faites avec réflexion valent mieux que douze bâclées. Or l'élève, même paresseux, fait toujours avec plus de soin un devoir court qu'un devoir long. Quant au bon élève, s'il a du temps de reste, il saura bien l'employer utilement par des lectures. » (*Instructions françaises*, p. 447.)

attirant l'attention sur les mots et les expressions qui offraient une difficulté, et sur les règles qu'il fallait observer.

7. Le maître ou un élève relit le thème corrigé, en sorte que la classe l'entend encore une fois.

8. Les cahiers sont remis aux élèves, afin qu'ils corrigent chez eux, et les notes sont données.

9. L'élève recopie chez lui, correctement, au bas du thème ou dans la marge, les mots fautifs. Tout travail jugé insuffisant, ou bien, quoique bon, mal écrit, est à recommencer entièrement.

Telle est la marche à recommander. Eclaircissons brièvement quelques points ou indiquons certaines divergences entre les pédagogues.

La méthode serait au fond la même si, comme cela est fréquent, les élèves avaient sous les yeux le texte français seul, soit qu'il eût été dicté, soit qu'il fût emprunté à un recueil de thèmes.

Il arrive aussi assez souvent que le maître remet les cahiers au moment de la correction. Il me paraît alors avantageux, j'en ai fait l'expérience, de laisser aux élèves quelques minutes pour prendre, chacun en son particulier, connaissance des fautes soulignées et pour les corriger (1) ; on leur apprend ainsi à réfléchir, à constater par eux-mêmes leurs distractions, et on les empêche d'être préoccupés pendant la leçon des corrections que le maître a faites dans leurs cahiers.

Si les élèves rentrent en possession de leurs cahiers ou s'ils sont autorisés à se servir de leurs brouillons, on procède comme suit : 1° le professeur lit une phrase française ; 2° un élève en donne le latin ; 3° ses condisciples sont invités à corriger, le cas échéant, et tous écrivent les corrections admises par le maître ; 4° un élève relit la phrase corrigée ; 5° quand toutes les phrases ont été ainsi examinées, on relit en entier le thème corrigé (2).

L'échange des cahiers auquel on recourt parfois, n'est pas sans inconvénient, surtout dans les classes inférieures. Les condisciples sont trop complaisants ou trop sévères ; on en voit même qui détériorent les cahiers.

En résumé, le professeur corrige le thème, soit en conservant les cahiers ou les devoirs, soit en les rendant aux élèves. Quel est le meilleur de ces deux modes de correction ? Le premier, que j'ai vu

(1) Horner, brochure citée, p. 24.

(2) A Cologne, dans le gymnase de Jaeger, j'ai vu entre les mains des élèves le cahier de brouillon. A Halle, dans les *Fondations de Francke*, en 4°, c'était le même procédé ; mais en 6°, la correction était d'abord seulement orale ; puis les élèves étaient autorisés à prendre les phrases que le professeur écrivait au tableau.

à Giessen, réclame une plus grande attention de la part des élèves et fait appel davantage à leur travail personnel : il me paraît de loin le plus profitable, quoiqu'il soit relativement lent. Le second devient souvent un exercice un peu machinal ou matériel.

Si certaines fautes communes proviennent d'une confusion ou d'une hésitation dans l'application d'une règle, il faut, je crois, avant d'aborder en classe la correction du thème, expliquer cette question restée obscure pour les élèves : c'est ce que j'ai fait un jour avec un thème du *Tirocinium* de M. Féron, plusieurs élèves s'étant trompés dans l'emploi du datif. Il n'est pas mauvais, du reste, de suivre cette méthode pour chaque phrase en particulier. Dans les bons gymnases d'Outre-Rhin, le professeur, après avoir lu une phrase en allemand, questionne sur les difficultés qu'elle présente : « Comment doit-on tourner telle partie ? Comment traduit-on tel verbe ? Quels sont les temps primitifs de ce verbe ? etc. » En un mot, répétition sommaire de la grammaire. Une fois les difficultés résolues, le professeur répète la phrase et en demande la traduction (1). Parfois, surtout dans les classes supérieures, soit pour varier, soit pour aller plus vite, il se contente, après la traduction immédiate d'une phrase, de demander qu'on énonce la règle appliquée, ou qu'on rappelle l'exemple de la grammaire qui s'y rapporte.

Il convient que le professeur traduise toujours lui-même chez lui le thème qu'il se propose de donner à ses élèves : il jugera mieux des difficultés.

La correction ne peut prendre plus d'une demi-heure, et il n'y a pas lieu, je pense, de recommander de ne pas faire apprendre par cœur un thème corrigé. Cet abus que j'ai vu, lorsque j'étais sur les bancs du collège, n'existe plus, j'espère.

Quant aux notes, ou bien on les donne pêle-mêle, ou bien on classe les élèves dans l'ordre de mérite. A Giessen, après la correction, les cahiers sont remis : les élèves s'empressent alors de les ouvrir et de lire l'appréciation du professeur. « Eh bien ! leur demande le maître, quels sont ceux qui ont *très bien*, *bien*, *assez bien*, *satisfaisant*, *non satisfaisant* ? » Les élèves, appartenant à chacune de ces catégories, se lèvent successivement et le professeur leur fait encore l'une ou l'autre observation (2).

(A continuer.)

(1) *La pédagogie à Giessen*, p. 80.

(2) *La pédagogie à Giessen*, p. 107. On a conseillé de donner les notes en commençant par les moins bonnes pour terminer par une impression plus favorable. Cela me paraît sans importance.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

118. — *Pages et pensées morales*, extraits des auteurs grecs, recueillies et annotées par A. PUECH, 1 vol. in-18 de 300 pp. Paris, Colin et C^{ie}, 1897. Prix: 2.75 fr.

« Les programmes du 8 août 1895, dit l'auteur dans son avertissement, comprennent, pour les classes de troisième, seconde et rhétorique, l'introduction d'un recueil nouveau : *Pages et pensées morales*, extraites des auteurs grecs. » C'est une anthologie de ce genre que M. Puech publie aujourd'hui. Nous pouvons dire tout de suite qu'elle est excellente et nous la recommandons chaudement à tous ceux de nos collègues qui sont chargés de l'enseignement du grec.

« Ce n'est pas pour savoir ce qu'est la vertu que nous en recherchons la nature; c'est pour devenir vertueux; sinon, où en serait l'utilité? » Cette pensée d'Aristote pourrait servir d'épigraphe au livre que nous examinons; elle y figure du reste avec honneur. En effet, tous les ex-

traits qu'on trouve ici — « brèves maximes, préceptes plus développés, analyses d'un sentiment ou d'une vertu, exemples topiques et même parfois récits ou anecdotes d'où puisse sortir une leçon » — tout est marqué au coin de la *philosophie pratique*.

L'ordre adopté dans ce recueil est l'*ordre chronologique et historique*. Dans la 1^{re} partie, qui va d'*Homère à l'époque attique*, apparaissent successivement les poètes primitifs Homère et Hésiode, les élégiaques Callinos, Tyrtée, Solon, Théognis, le poète iambique Archiloque, les sept sages, dont les maximes, pour n'être pas souvent authentiques, « ont joué un grand rôle dans la vie morale de la Grèce », les lyriques Simonide de Céos et Pindare, les poètes philosophes Pythagore et Xéno- phane, l'historien Hérodote, enfin Héraclite et Démocrite, représentant les premiers philosophes, et Epicharme, les comiques siciliens (pages 11 à 44).

La 2^e partie, embrassant l'*époque attique*, nous présente d'a-

bord des poètes. Voici les tragiques : Eschyle, Sophocle, Euripide ; puis les comiques : Aristophane, Antiphane, Alexis, Ménandre, Diphile, Philémon (pages 44 à 70). Viennent ensuite les prosateurs : Antiphon, Thucydide, Platon, Xénophon, Isocrate, Alcidas, Démosthène, Eschine, Aristote, Théophraste, Epicure (pages 70 à 168).

Enfin la 3^e partie, comprenant l'époque romaine, nous initie à la pensée de ces immortels moralistes qui s'appellent Dion, Chrysostome, Plutarque, Epictète, et Marc-Aurèle (pages 168 à 286).

Cette longue nomenclature nous fait voir quelles sont la richesse et la variété de l'anthologie présente. L'auteur a vraiment su cueillir pour en former un bouquet les plus charmantes fleurs du jardin des moralistes grecs.

Après l'éloge, la critique.

« Mon annotation est en général assez sobre », dit le commentateur dans sa préface. C'est *trop sobre*, qu'il faudrait dire. Que l'on compare ces notes généralement clairsemées aux notes prodiguées dans leurs éditions par les commentateurs allemands et même certains commentateurs français. Je sais qu'il n'est pas facile d'observer sous ce rapport une juste mesure, mais combien le texte offre encore de difficultés sur lesquelles le commentaire est muet.

Il faut dire, en revanche, que les notes sont presque toujours très exactes et très claires. Cependant, p. 17, note 3, comment

se fait-il que l'auteur, qui montre l'excellence de la leçon *αὐτῆς*, conserve deux fois dans le texte *αὐτῆς* ? — P. 19, note 3, *ἀλλὰ* marque

simplement une opposition : *mais* (en attendant la mort). — P. 20, note 3, *ἡδὲ* ne semble pas

avoir le sens d'un possessif, mais bien celui d'un *qualificatif*, au même titre que les trois adjectifs qui suivent. — P. 63, note 5, *αὐτόν*, opposé à *πάντι*, paraît être la bonne leçon : *τοῖς χρήματι* est sous-entendu, ainsi que plus haut (vers 3) *τὰ χρήματα*. — Même page.

L'auteur aurait pu rapprocher l'extrait 5 de Ménandre des trois derniers vers de l'extrait 19 d'Euripide et du commencement de l'extrait 13 de Plutarque. —

P. 103, note 1, il faudrait dire : *παρά*, à cause de *τυγχάνει παρατόμενος*, demanderait le génitif. — P. 114, note 2. Avec *ἐπιμένους* on pourrait suppléer *αὐτῇ* : il ne refusa pas (il rechercha) la gloire, qu'il désirait. Le participe expliquerait alors le *οὐκ ἀπείκει τὴν δόξαν*. —

P. 124, note 4, « construit avec la construction personnelle » est une négligence de style pour : construit personnellement. —

P. 169, note 5, lisez : *δεδούς καὶ ἀδυνάτους*, se rapporte à *ὁμοίους*, ou plutôt à ce dernier mot pour apposition. — P. 183, note 4, on lit : action de laver. Le terme propre est *lotion*. — P. 216, note 2, il faut lire : le sujet est *τύχη* et le complément *πλούτων*, sous-entendus. — P. 221, note 7, *ὡς* et le

subjonctif n'expriment pas nécessairement un ordre, mais peuvent

tenir lieu de l'*impératif*, comme en français *que* avec la 3^e pers. d'un temps du même mode.

Plusieurs des observations qui précèdent sont, sans aucun doute, imputables à la hâte avec laquelle ce volume a dû être préparé pour voir le jour à la rentrée des classes de cette année. Il en est de même des quelques remarques suivantes, qui concernent l'exécution typographique, en général très soignée cependant

J'ai trouvé à la p. 212 une confusion complète dans les renvois au bas des pages : à λαμβάνειν, lig. 6, se rapporte la note 5 ; à τι, lig. 8, la note 1 ; à περιστάτοντες, lig. 16, la note 2 ; à αἰεῖν, lig. 18, la note 3, et à ἴσως τὸν χιόν, lig. 22, la note 4. — Les fautes d'esprit et d'accent sont assez rares ; en voici quelques-unes : ἐκόν (p. 16, note 3), ἴσως (p. 182, lig. 8) et ἐσθίων (p. 184, lig. 15) doivent avoir l'esprit rude. ἄται (p. 11, lig. 12 et note 3) manque d'accent ; ἀθροῖς (p. 200, lig. 3 en remontant) doit s'accentuer ἄθροις ou ἄθροῦς. — Enfin, οὐκ ὥς (p. 218, lig. 12) doit s'écrire οὐχ ὥς.

Avant de finir ce compte rendu, quelques remarques encore. Lorsque l'extrait a certaine étendue, l'auteur ne ferait-il pas bien de numéroter les vers et de diviser la prose en paragraphes ? En haut de chaque page, n'y aurait-il pas utilité à remplacer le titre : *Pages et pensées morales*, par le nom de l'écrivain cité ? Enfin les petites notices finales ne seraient-elles pas mieux placées, si chacune

d'elles se trouvait en tête des extraits de chaque auteur ? Il me semble que ces changements, réalisés dans une prochaine édition, augmenteraient encore les avantages du livre et le succès qui ne peut manquer de l'accueillir.

L. MARÉCHAL.

19. — EUG. CORDEWENER, *De Thucydidis Vaticani codicis quod ad libros septimum et octavum attinet praestantia cum Vallae historiae belli peloponnesiaci interpretatione collata*. Utrecht, 1897.

Dans cette dissertation docteurale de 124 pages, M. Cordewener a tâché d'élucider une question fort importante pour la critique de Thucydide, à savoir, pourquoi le Codex Vaticanus (B) s'éloigne des autres manuscrits de Thucydide beaucoup plus dans les deux derniers livres que dans les six premiers. A cet effet il a comparé et discuté toutes les variantes que présentent dans les deux derniers livres la Vulgate, le Vaticanus (B) et la traduction latine de Valla, qui fut faite, comme on le sait, sur un très bon manuscrit, dérivant d'un autre archétype que celui des manuscrits conservés. Les résultats qui se dégagent de cette étude sont ceux-ci : les deux derniers livres du Vat. (B) ont été non seulement corrigés par un recenseur, qui était fort bon helléniste, mais aussi collationnés sur un très bon manuscrit de famille différente.

Là où B se sépare de la Vulgate et s'accorde avec Valla, la

leçon est empruntée au manuscrit collationné, et doit être suivie. Si B s'écarte à la fois de la Vulgate et de Valla, sa leçon est une correction du recenseur, sans valeur diplomatique. Donnons un exemple : VII, 153 Vulgate : Τού; τε Ἰμερτίου; ἐπεισαν ἑμπολεμεῖν, καὶ αὐτοῦ; τε ἐπεσθαι καὶ τοῖ; ἐκ τῶν νεον τῶν σφετέρων ναῦται; ὅσοι μὲν ἔχον ὅπλα παρσχεῖν (τά; μὲν ναῦ; ἀνείκυσαν ἐν Ἰμέρῃ), καὶ τοῦ; Σελινουστίου; πέμψαν-τε; ἐκέλευον ἀπαντῶν στρατιῶ ἔ; τε χυρίον....

Vat. (B). Τού; Ἰμερτίου;..... ναῦται; ὅσα μὲν.... (τά; γὰρ ναῦ;) ... ἀπαντῶν πανστρατιῶ ἔ;.....

Valla : « Imeraeos ad belli societatem induxerunt..... et ad prae'benda suarum navium nautis QUIBUS deerant arma (naves ENIM.....) ad certum locum sibi occurrere cum OMNIBUS copiis. »

Avec B, appuyé par Valla, nous supprimerons donc τε au commencement, et nous lirons γὰρ (non μὲν) et πανστρατιῶ (non στρατιῶ); mais avec la Vulgate, appuyée par Valla, nous lirons ὅσοι (non ὅσα).

La lecture de cette dissertation, écrite dans un latin correct et simple, me semble digne d'être recommandée à tous égards.

P. WILLEMS.

20. — *Médée, Étude de littérature comparée* par LÉON MALLINGER, docteur en philosophie et lettres. Louvain, Ch. Peeters, 1897. Prix : 5 fr.

M. Mallinger s'est proposé, dans cet ouvrage de longue ha-

leine, de poursuivre le type de Médée, à travers toute la littérature; d'étudier son caractère à toutes les époques, dans tous les pays; de rechercher ses origines, ses développements et ses modifications successives. On le voit : ce sujet est très vaste. L'auteur a su cependant le dominer; malgré les développements de certaines parties, il ne perd pas de vue un seul instant le but qu'il poursuit, et, après l'avoir brièvement indiqué dans sa préface, il donne méthodiquement, pour terminer, les conclusions auxquelles il est arrivé.

Son travail nous paraît être une œuvre de patience, de goût, d'érudition et de méthode. M. Mallinger a, en effet, recherché partout les traces de Médée; aussi a-t-il complété d'une manière sensible la liste des drames consacrés à ce personnage. Il a apprécié avec beaucoup de finesse les œuvres dont il parle, en prenant pour base une tragédie qu'il considère comme presque parfaite, la *Médée* d'Euripide. Il n'a négligé aucun texte de valeur, aucun travail important, et, si certaines parties un peu générales se présentent nécessairement comme une compilation, du reste, fort habile, en revanche il prouve suffisamment qu'il est rompu à la méthode philologique: il suffit de rappeler les pages consacrées au caractère de Médée dans Euripide, à Néophron, à Ovide et à Sénèque, où l'on trouve autant de dissertations en germe.

Ajoutons que le style est clair, concis et correct.

Sans doute, on relèvera, dans ces quatre cents pages, plus d'un oubli; on contestera plus d'une assertion; mais tout juge impartial reconnaîtra, nous n'en doutons pas, que l'auteur a su fouiller avec méthode et exposer avec talent un sujet fort étendu, mais bien choisi, qui n'a ni la sécheresse, ni la monotonie de beaucoup de dissertations, et qui lui a permis d'aboutir à des conclusions en grande partie neuves. Quant à nous, nous n'hésitons pas à féliciter chaleureusement M. Mallinger, et nous espérons qu'il nous donnera bientôt encore d'autres ouvrages de la même valeur. Noblesse oblige.

F. COLLARD.

21. — W. HELBIG, *L'Épopée homérique expliquée par les monuments*. Trad. franç. de FL. TRAWINSKI, avec une introduction par COLLIGNON. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1894, xv-600 pages. Prix : 10 frs.

Ce savant et intéressant ouvrage est de la plus grande importance pour qui veut acquérir une connaissance nette et précise de l'état de la civilisation à l'époque homérique.

On n'ignore pas que dans l'*Illiade* et l'*Odysée* les notions sur la société contemporaine foisonnent; on peut se représenter l'épopée homérique « comme une véritable encyclopédie de la vie grecque au ix^e et au viii^e siècle avant notre ère » (p. III).

Seulement, comme le poète s'adressait directement à ses contemporains, il pouvait se dispenser des descriptions détaillées; un mot, une épithète suffisait pour évoquer du coup chez ses auditeurs la vision exacte de la chose. Pour nous, les données des poèmes ne dessinent pas le tableau avec toute la netteté désirable; les figures sont souvent trop abstraites, les couleurs trop vagues pour nous faire saisir toutes les nuances. Il nous faut quelque chose de plus matériel, de plus concret. C'est cet élément indispensable que nous fournit M. Helbig en rapprochant du texte des poèmes la *reproduction et le commentaire des monuments archaïques*.

Il arrive ainsi à nous montrer « les personnages de l'épopée sous un aspect tout particulier qui n'a rien de commun avec les idées généralement admises. »

L'*enseignement intuitif* qui consiste à mettre sous les yeux les formes matérielles, s'impose encore plus impérieusement lorsqu'il s'agit d'interpréter Homère dans nos classes d'humanités : il faut montrer aux élèves ces guerriers, ces costumes, cet équipement, ces armes, ce mobilier. Il n'est pas toujours aisé de s'outiller pour pareil enseignement. L'ouvrage de M. Helbig fournit un moyen facile et sûr de mouler dans des formes sensibles la vie et la société du temps d'Homère. En effet l'ouvrage contient, dans le texte, 198 gravures, reproductions de monuments anciens.

coupes, vases, sièges, chars de guerre et de course, attelages, guerriers, casques, boucliers, épées, costumes d'hommes et de femmes, enfin tout un musée d'antiquités où les professeurs pourront promener leurs élèves et les familiariser aisément avec les détails du monde homérique.

Un mot du plan adopté par M. Helbig. Dans les premiers chapitres, il étudie les *Sources* : il y passe en revue les principaux documents parmi lesquels il a fait son choix. Puis il aborde l'*Époque homérique*. La simple liste des titres suffira, je pense, pour montrer aux professeurs quel parti ils peuvent tirer de ce précieux volume. Les voici : I. *L'architecture et le mobilier*, les murs de défense, les maisons d'habitation, les chars, les vaisseaux.

II. *Le Costume* : les étoffes des vêtements, le costume des hommes, les vêtements des femmes, la coiffure d'Andromaque, les relations du costume homérique avec le costume classique et les objets de toilette.

III. *Les Parures* : le hormos et l'isthmion, les boucles d'oreilles, les agrafes, les hélikès et les kalikès.

IV. *Les Armes* : les jambières et les cuirasses, le casque, le bouclier, les armes offensives, les rapports entre l'armement homérique et les armes de guerre orientales et classiques.

V. *Les ustensiles et les vases* : les haches dans le tir à l'arc, le pem-pobolon, les vases à boire, la coupe de Nestor.

VI. *L'Art* : la décoration, le bouclier d'Achille et les images des dieux.

Suivent deux suppléments et des additions. Enfin une table alphabétique des mots grecs, un index alphabétique général et une table des illustrations facilitent les recherches du lecteur.

Quant à la traduction française de M. Trawinski, je me contente de transcrire ici l'appréciation de M. Max Collignon : « M. Trawinski. . n'a rien négligé pour conserver au livre de M. Helbig sa physionomie véritable, celle d'un ouvrage où la science et le goût ont une part égale, où l'érudition sait se faire attrayante, sans rien sacrifier de ses droits, et qui s'adresse aussi bien aux lecteurs lettrés qu'aux savants de profession. »

Un vœu pour terminer. Nous souhaitons que l'ouvrage du savant archéologue occupe bientôt une place d'honneur dans nos bibliothèques scolaires, et surtout qu'il soit largement mis à contribution. L'interprétation d'Homère y gagnera certes en vérité et en intérêt. Jos. DE SMET.

22. — HIERONYMUS, *Liber de viris illustribus*. GENNADIUS, *Liber de viris illustribus* herausg. von E. C. RICHARDSON. *Der sogenannte Sophronius*, herausg. von OSCAR VON GEBHARDT, Leipzig, Hinrich, 1896. Prix : 9 marks.

Ce volume fait partie des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* publiés par MM. von Gebhardt et Har-

nack. Cette nouvelle édition du *Liber de viris illustribus* de S. Jérôme et de Gennadius repose sur 120 manuscrits, et M. Richardson, bibliothécaire de l'Université de Princeton, en a consulté lui-même 108. Il en a collationné entièrement neuf, qu'un examen minutieux lui a fait regarder comme les plus importants. (Voyez p. LIV.) Le texte est précédé d'une étude sur les manuscrits et les éditions; il est accompagné d'un apparat critique soigné et suivi d'un index des noms propres.

M. von Gebhardt publie lui-même la nouvelle édition de la traduction grecque attribuée à Sophronius. Il a revu le texte d'après le manuscrit dont Erasme s'était servi et qu'on a retrouvé en 1895 seulement à Zurich. Il a fait précéder le texte d'une étude sur ce manuscrit, sur le traducteur, qu'il croit du VII^e ou du VIII^e siècle, et sur les éditions antérieures. J. P. WALTZING.

23. — *De libertorum conditione apud Athenienses* thesim proponebat Facultati litterarum Parisiensi
GEORGE FOUCART. Paris, Klink-sieck, 1896, 91 pages in-8°.

M. George Foucart traite, dans une thèse latine présentée à la Faculté des Lettres de Paris, de la condition des affranchis à Athènes et, sur ce thème qui semble au premier abord quelque peu rebattu, il a écrit une monographie complète, savante et en certains points entièrement neuve. Il s'est livré à une étude aussi

intelligente qu'approfondie des passages des auteurs anciens sur la question, spécialement des orateurs et des lexicographes, et il a mis à profit un nombre considérable de documents épigraphiques, y compris les plus récemment découverts.

Il ne s'est pas borné aux seules inscriptions d'Athènes, il a également tiré parti de celles qui émanent des autres cités grecques. Il compare de la sorte, dans les limites de son sujet, les institutions d'Athènes et celles des États de la Grèce : comparaison féconde qui lui fournit de précieux éclaircissements sur la *δίκη ἀπορραγίου*, et lui permet d'établir que nulle part la sécurité de l'affranchi et la garantie de sa liberté n'étaient aussi minces qu'à Athènes.

En quatre chapitres, l'auteur étudie successivement les divers modes d'affranchissement; les lacunes de l'affranchissement à Athènes et l'infériorité des lois athéniennes sur celles d'Épire, de Thessalie, d'Arcadie; la condition publique et privée des affranchis athéniens et les procès à eux relatifs; la vie des affranchis.

Au chapitre I^{er}, M. G. Foucart fait bon marché de l'opinion généralement admise, d'après laquelle Athènes aurait toujours donné la liberté aux esclaves qui avaient vaillamment combattu pour elle : on a pris pour la règle ce qui n'était que rarissime exception. Il est amené à citer (p. 9) une *Iliensium lex quae nuperrime edita est*, c'est l'intéressante loi que

portèrent les Troyens vers 281 contre la tyrannie et l'oligarchie. Elle a été publiée très consciencieusement par M. A. Brueckner dans les Mémoires de l'Académie de Berlin (1894); cependant M. Foucart, rien qu'au passage, ne manque pas d'apporter quelque amélioration au texte. Chaque inscription ainsi citée par lui exerce son esprit critique et plusieurs (notamment aux pages 15, 16, 26, 27, 62, 63, 64, 65), lui doivent des restitutions, des corrections heureuses ou d'ingénieux commentaires.

Le § 3 du même chapitre *Περὶ τῆς ἐκ τῶν ἱερῶν ἀποσκευῆς* constitue un modèle de méthode, de science et de perspicacité et n'est pas une des contributions les moins importantes que cette excellente dissertation apporte à notre connaissance des antiquités et du droit de la Grèce ancienne.

L'auteur termine par quelques renseignements sur le genre de vie, la profession, la situation sociale des affranchies et des affranchis : ces détails sont à rapprocher de ceux que donne pour Rome l'étude si documentée et si bien faite que vient de faire paraître M. Léon Halkin (*Les Esclaves publics chez les Romains*).

ALPHONSE ROERSCH.

24. — JUL. LATTMANN, *Geschichte der Methodik des lateinischen Elementarunterrichts seit der Reformation. Eine specialistische Ergaenzung zur Geschichte der Pädagogik*, Goettingen, Vanden-

hoeck und Ruprecht, 1896, VIII-462 pages. Prix : 8 marcs.

Livre d'actualité, à signaler à ceux qu'intéresse la question des humanités.

Avec un grand luxe de documents (conférences, manuels, écrits de toutes sortes), M. Lattmann expose la lutte, ouverte en Allemagne depuis Luther et Mélancthon, entre les partisans de la méthode dite naturelle, qui arboraient comme devise *usu potius quam praeceptis*, et les champions de l'enseignement théorique et grammatical précédant la lecture des auteurs.

Il remémore les différentes passes d'armes, les hauts faits et les défaillances de tous ceux qui au cours des siècles descendirent dans la lice, et finalement rompt lui-même une lance en faveur de la méthode naturelle, inductive, recommandée par Herbart (*primum plena rei intellectio*), qu'il a mise en œuvre dans plusieurs livres d'exercices publiés antérieurement.

Mais l'auteur n'a pas borné son rôle d'historien au récit des péripéties de cette joute quatre fois séculaire, il a esquissé les combats livrés sur le terrain des études entre ceux qui défendent l'emploi du latin comme moyen de formation intellectuelle et les partisans de l'étude exclusive des langues modernes, il raconte l'institution de la *Realschule* séparée du gymnase.

D'autre part il nous renseigne sur les positions occupées actuel-

lement par chacun des adversaires dans la question de l'établissement d'*humanités latines* : on sait que les Allemands négligent de tirer argument de la valeur des langues anciennes quant à la formation du goût littéraire ; aussi notre auteur fait-il bon marché du grec, et se range-t-il du côté de ceux qui l'écartent des humanités (à condition toutefois de le garder au gymnase).

Cette histoire de la méthodologie est en même temps un manuel de méthodologie historique, et peut rendre à ce titre des services aux jeunes professeurs d'humanités. M. Lattmann y étudie à fond les différents procédés d'enseignement (thème,

version, *extemporale*, enseignement oral), fait l'historique de leur application, et constate les résultats : bien des tâtonnements et bien des mécomptes ne pourraient-ils pas être évités par l'étude d'un tel livre ! A remarquer toutefois que M. Lattmann ne s'est occupé que de l'Allemagne ; il n'est pas curieux de ce qui se passe en dehors de son pays, et se prive ainsi d'utiles éléments de comparaisons. Il est à souhaiter que son exemple ne soit pas suivi parmi les lecteurs du *Musée belge*, qui seront plus désireux de savoir où en est la question des humanités au delà de la frontière.

LUCIEN TILMANT.

5. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

25. — H. PERGAMENI, *L'Évolution du roman français au XIX^{me} siècle*. Bruxelles, Bruylant - Christophe, in-8° de 31 pages. Prix : 1 fr. 50.

M. Pergameni a retracé très habilement l'évolution du roman en notre siècle, et a montré que les quatre phases littéraires s'adaptent aux quatre phases politiques et sociales de la France. De même que l'histoire nous conduit du premier Empire et de la Restauration, à la troisième République, en passant par le règne de Louis-Philippe et le second Empire : ainsi, la littérature nous conduit du romantisme au réalisme. En un mot, c'est, de part et d'autre, la transition du bourgeoisisme à la démocratie.

Nous ne suivrons pas le savant professeur dans son exposé. Il nous plaît cependant de reconnaître que ses vues sur Balzac et sur G. Sand, bien que forcément raccourcies, sont absolument justes. « Les paysans de George Sand, dit-il, ne sont que des fantoches sans consistance, de vaines poupées ternes et fanées. »

Il n'en est pas de même de son jugement sur *Madame Bovary*. M. Pergameni s'élève contre les poursuites dont cet ouvrage fut l'objet pour outrage à la morale publique et religieuse. Sans répéter la démonstration faite ailleurs, disons que les juges ont parfaitement prévu les conséquences du flaubertisme, puisque Flaubert est l'initiateur du naturalisme.

Zola, Méténier et leurs disciples n'ont fait qu'employer ses procédés, en élargissant le cadre. De plus, l'impersonnalité qui caractérise les œuvres de Flaubert, n'était pas chose neuve : elle existait déjà chez les classiques. Enfin, nous nions qu'aucune leçon de morale se dégage de ce roman.

Avec Zola nous abordons le roman expérimental. M. Pergameni critique certaines œuvres de cet écrivain, qui au nom du déterminisme enlève toute liberté aux personnages et en fait des esclaves de leurs instincts ; cette théorie ne serait pas vraie pour chaque classe sociale. Nous, nous allons plus loin, et condamnons tous ses écrits au nom même de l'art. Le but de l'art est de produire une émotion esthétique qui grandit l'âme. Or, ce résultat, Zola ne l'atteint jamais, parce qu'il s'adresse non au cœur ou à l'intelligence, mais aux bas instincts, aux mauvaises passions. En outre, son réalisme est artificiel : il déforme la réalité, il s'attache aux laids côtés de la vie du peuple, les exagère et néglige systématiquement les bons. Zola est, selon l'expression de M. J. Le maître, un outrancier chez qui apparaît constamment l'exagération artistique de la nature observée.

Quant à voir dans les romanciers naturalistes, des moralistes véritables et de profonds esthètes, nous nous y refusons. Assurément, nous ne demandons pas que l'art

soit prêcheur ; mais nous exigeons qu'un livre nous laisse une impression morale d'une part, et d'autre part qu'il émeuve nos sentiments artistiques. Or, ces deux qualités ne se rencontrent pas chez les naturalistes : aussi leurs œuvres sont généralement déprimantes.

Aujourd'hui, l'influence du roman russe a introduit en France un nouvel élément : la sympathie pour les petits, « la religion de la souffrance humaine » si vivace en Russie. Espérons qu'un écrivain de génie surgira qui achèvera cette évolution et arrachera la littérature à l'ornière du vice où elle s'est embourbée.

J. FLEURIAUX.

26. — *Le verbe et les principaux adverbes de la langue française* (Étude historique), par J. BASTIN. Seconde partie. Syntaxe. 1896. 1 vol. in-8 de vii-208 pages. St-Petersbourg, imprimerie Trenké et Fusnot. Prix : 1 fr. 50.

Ce livre nous donne une haute idée de la manière dont notre langue française est enseignée en Russie, au moins dans les instituts supérieurs, et il est pour faire honneur à M. J. Bastin. Les grammaires empiriques, qui sont encore si répandues de nos jours, formulent les règles avec d'autant plus de rigueur, qu'elles ne donnent jamais la raison qui les a fait établir. Dans celle-ci, au contraire, nous trouvons les raisons qui sont pour ou contre l'usage

régnant, et nous constatons chez l'auteur une grande discrétion quand il s'agit de trancher un débat. En tête de l'ouvrage, nous trouvons pour épigraphe cette parole de M. Gaston Paris : « Le rôle de la grammaire n'est pas de régenter, mais de constater, uniquement de constater ; » et ensuite cette autre : « La syntaxe a été codifiée par les grammairiens avec une pédanterie ou une subtilité fâcheuses. » C'est en partant de ces deux principes que M. J. Bastin donne son enseignement et rédige ses ouvrages. Évitant soigneusement le *Magister dixit*, il cherche dans l'histoire les emplois et les constructions du verbe et de l'adverbe ; il en note les variations ; puis il demande aux auteurs contemporains comment ils les comprennent. Et comme, sur beaucoup de points, ceux-ci ne s'accordent pas entre eux, il s'abstient de donner une solution. Il y a bien à cette manière de procéder de vrais inconvénients. Nos écrivains de l'heure actuelle n'ont pas la même valeur, tant s'en faut, et nous aurions aimé à voir mis bien en relief l'usage de ceux qui parlent le mieux notre langue. Autre est l'autorité de M. de Vogüé, par exemple, et celle de tel auteur de quinzième ordre, que la courtoisie nous empêche de nommer. Parmi les écrivains impeccables de notre siècle, tous les esprits équitables placeront Louis Veuillot. Nous ne l'avons pas vu cité une seule fois. Il nous semble que M. J. Bastin, au lieu

d'admettre indistinctement toute espèce d'auteurs, aurait sagement fait d'établir une aristocratie intellectuelle, dont les manières de parler auraient fait loi. Nous avons beau être en démocratie : nous tenons toujours à l'autorité quand il s'agit de langue et de littérature.

Nous souscrivons aux conclusions de M. J. Bastin sur beaucoup de points, et en particulier sur la question de l'accord des participes passés. Nous les aurions même voulues plus nettes encore et plus simples. Les verbes réfléchis étant construits avec l'auxiliaire être, nous en ferions accorder le participe passé avec le sujet du verbe. C'est bien hardi ! Mais puisque l'usage populaire a créé lui-même cet accord, pourquoi, sur ce point, irions-nous chercher des subtilités et des distinctions ? Avec lui encore, nous demandons partout la suppression de *ne* dans toutes les propositions subordonnées où il est explétif. Cette réforme est bien radicale : mais la clarté de notre langue n'y perdrait rien, et que de difficultés seraient du coup supprimées !

Nous avons à peine le courage de signaler les quelques endroits qui nous ont paru défectueux. L'auteur n'est pas toujours heureux quand il fait des excursions sur le domaine des langues anciennes. P. 49, il nous dit : « L'aoriste grec s'emploie quelquefois pour le plus-que-parfait. » Ce qui est vrai, c'est que l'aoriste en question est normalement em-

ployé par les Grecs dans presque tous les cas où le français se sert du plus-que-parfait, et que le plus-que-parfait grec se construit seulement pour montrer que l'action antérieure a un résultat durable. P. 69, il nous dit que l'impératif aoriste grec correspond à notre impératif passé : les grammairiens les plus autorisés n'accordent pas une valeur temporelle à cet aoriste. P. 198, M. J. Bastin enseigne (3) que le participe présent variait en nombre au x^e et au xi^e siècle; et il nous dit (4) ensuite : « Aux xii^e et xiii^e siècles, le participe présent commence, mais très rarement, à varier en genre et en nombre » La rédaction pêche par quelque côté. L'histoire du participe passé laisse à désirer, à notre jugement, en ce qui concerne l'époque du vieux français.

N'insistons pas. Résumons plutôt notre impression en disant que la lecture de ce livre nous a causé le plus grand plaisir, en même temps qu'elle nous a été sans contredit profitable pour les observations ingénieuses dont il est rempli. Il se recommande de lui-même par ses mérites multiples, à l'attention de ceux qui veulent connaître à fond notre langue française.

Lyon. A. LEPITRE.

27. — M. ROSE. *Cours de langue française*. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. Prix : 3 fr.

Ce livre dénote un savoir peu commun dans l'art si difficile d'enseigner la langue française.

Le style en est correct, facile, élégant; les exemples très nombreux et les modèles de composition sont choisis avec le meilleur goût; les aperçus théoriques et les exercices pratiques alternent en se prêtant un mutuel secours; bref, c'est une mine singulièrement abondante d'enseignement littéraire.

Voici maintenant quelques remarques générales.

Première impression qu'on éprouve à la lecture du volume tout en petits caractères serrés : il est très touffu. Impossible de condenser plus de matières en 244 pages. N'eût-il pas été préférable, soit en ajoutant quelques feuillets, soit en élaguant certains détails, de donner un peu d'air à tous ces chapitres qui ressemblent (la comparaison est de circonstance) à une classe très nombreuse dans un local restreint?

Sans pouvoir m'arrêter aux particularités, je signalerai aussi l'absence d'un principe de composition cher à Boileau et à tous les stylistes :

Vingt fois sur le métier remettez votre
[ouvrage...

Le manuel est divisé en cinq livres. Le 1^{er} traite de la *Composition* (exemple et principes); le 2^e traite du *Style* (étude des mots, étude des phrases, étude des figures, qualités du style); le 3^e est intitulé *Préparation à l'art d'écrire* (exercices de rédaction : narration, description, lettre, dissertation, discours; analyses littéraires, lectures);

le 4^e s'occupe de la *Littérature* (formes et genres littéraires); enfin le 5^e traite de la *Diction* et de la *Lecture*.

Ainsi donné, sans commentaires, ce plan étendu présente-t-il à l'esprit du lecteur — qui a droit, dit l'épigraphe, à toutes les complaisances — un ordre logique suffisamment clair et rigoureux? Comme introduction, j'aurais voulu une explication courte et précise de ce vaste plan.

Dans la Préface, il est vrai, l'auteur nous avertit que son but a été de consigner, dans l'intérêt des élèves, « les vues, les enseignements, les conseils, les directions » dont la diversité constitue un cours de langue française.

Considéré à ce point de vue, c'est-à-dire, comme le mémorial d'un enseignement solide et varié, l'ouvrage de Madame Rose sera utile non seulement aux élèves, mais aux professeurs de l'enseignement moyen.

J. FOIDART.

28. — L. SUDRE, *Chrestomathie du moyen âge*. Librairie Delagrave, Paris. Prix : 2 frs.

M. Sudre le déclare dans sa préface : son livre est destiné, non pas à initier les élèves « aux secrets de la vieille langue, » mais à leur permettre de prendre connaissance « par les textes eux-mêmes des morceaux les plus célèbres de l'ancienne littérature française ».

La lecture en est facilitée par une traduction et des notes. L'étude de l'ancienne langue n'est pas prévue par nos programmes; mais les jeunes gens studieux pourront avoir la curiosité de suivre d'un peu près l'évolution des vocables, dans leur forme et dans leur signification. Les anciens textes réserveront — aux humanistes du moins — plus d'un imprévu, et moins brusques leur sembleront les transitions souvent peu apparentes du sens étymologique au sens actuel des mots.

Le livre de M. Sudre aura sa place dans nos bibliothèques scolaires et intéressera, sans doute, l'élite de nos élèves.

L. MOLITOR.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

29. — M. BRANTS, *Grammaire flamande. Premiers principes*. Tournai, autographie Vasseur frères, 1897.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Brants de publier, en une cinquantaine de pages autographiées, les premiers principes

de la grammaire flamande, s'adressant spécialement aux élèves wallons. Cet opuscule, fait sur un plan essentiellement pratique, allégera considérablement la tâche du professeur de flamand, qui, dans le pays wallon, est souvent obligé de composer de toutes pièces un cours de grammaire.

Par sa disposition méthodique, par les procédés inductifs employés, par la gradation judicieuse des difficultés et par les exercices intelligents qui y sont répartis, son manuel est appelé à faciliter et à rendre agréable aux élèves une étude par elle-même si aride et si difficile.

En un mot, un excellent petit ouvrage qui pourra rendre des services considérables et qui mérite de recevoir dans le monde scolaire l'accueil le plus bienveillant.

A. STALS.

30. — *Rederijkersgedichten der XVI^e eeuw*, uitgegeven door JAN BROECKAERT, werkend lid der Koninklijke Vlaamsche Academie. Gent, A. Siffer, 1893.

Dans une introduction assez étendue, l'auteur nous expose l'origine de son ouvrage et nous fait connaître d'une façon détaillée le manuscrit qui a servi de base à sa publication. Ce manuscrit provient d'une Chambre de Rhétorique de Termonde et date de la seconde moitié du xvi^e ou du commencement du xvii^e siècle. L'auteur, le jugeant assez important pour être publié, sinon entièrement, du moins en partie, en communiqua le contenu à l'Académie Royale Flamande, le 19 octobre 1892. La collection, remarquait-il lui-même, ne renfermait pas de chefs-d'œuvre; mais il faut considérer d'une part, que notre langue maternelle avait au xvi^e siècle beaucoup perdu de sa pu-

reté, de son harmonie et de sa concision primitives, et que nous ne pouvons citer que bien peu d'écrivains remarquables de cette époque; il ne faut pas oublier, d'autre part, que le nombre des pièces qui nous ont été conservées est bien restreint, et que toute acquisition, quelque insignifiante qu'elle paraisse, doit par conséquent réjouir les amateurs de la littérature flamande. Aussi l'Académie Flamande jugea-t-elle la collection assez importante pour être publiée sous ses auspices; seuls les morceaux qui étaient déjà imprimés ou qui semblaient dépourvus de toute valeur, furent omis.

Voici donc le contenu de la brochure de M. Broeckaert :

La première pièce est une moralité (*spel van sinnen*), qui au point de vue de l'idée-mère n'est certainement pas sans valeur; on pourrait l'intituler : « L'homme déchu qui se relève. » Mais le mérite littéraire n'en est pas bien considérable; le poète semble s'être assez peu soucié de la versification. La langue renferme relativement peu de mots bâtards, mais on y rencontre quelques expressions vieilles, que M. Broeckaert a autant que possible essayé d'éclaircir.

La moralité est suivie de six refrains (*refereinen*) soit religieux, soit comiques, soit érotiques, tous anonymes et ne provenant peut-être pas des rhétoriciens de Termonde.

Enfin viennent quatre petites

poésies, intitulées respectivement : *Geestelyck Liedeken*, *Nieuw Liedeken*, *Winterlied*, *Klaagliedeken*, dont la dernière surtout n'est pas dépourvue de sentiment poétique, quoique la langue et la versification ne soient pas à l'abri de tout reproche.

L'exécution de la brochure est soignée. L'auteur donne des notes au bas des pages, et indique au lecteur les sources où il peut se procurer de plus amples explications.

A. STALS.

31. — Dr FR. KAUFFMANN, *Deutsche Mythologie*, 2^e Auflage (*Sammlung Goeschen*, n° 15), Leipzig, G. J. Goeschen, 1898.

32. — Dr O. L. JIRICZEK, *Die deutsche Heldensage*, 2^e vermehrte und verbesserte Auflage (*Sammlung Goeschen*, n° 32), *Ibid.*, 1897.

Prix : 1 fr. le vol.

Les manuels de la collection Goeschen, dont on a déjà annoncé quelques-uns dans ce *Bulletin* (1), se distinguent en général par deux solides qualités : ce sont des abrégés d'après les derniers résultats de la science, faits par des spécialistes de renom. Les deux petits volumes, dont nous venons de transcrire les titres, ne le cèdent pas aux autres ouvrages publiés dans la collection. Ce sont des travaux très consciencieux, entrepris par des savants parfaitement au courant des questions qu'ils traitent, et dans lesquels ne manquent pas des aperçus personnels ; voilà de la haute et

(1) Voyez tom. I, pp. 103, sqq.

bonne vulgarisation ! Nous pouvons les recommander sans réserve ; ils initient le profane d'une manière rapide et sûre. Comme il convient dans des manuels de ce genre, les auteurs ne discutent guère ; ils se contentent de présenter des résultats acquis. Il faut surtout louer le plan méthodique et l'exposition claire : sous ce rapport, le travail de M. Jiriczek ne mérite que des éloges ; celui de M. le prof. Kauffmann me paraît d'une lecture un peu moins facile. Il est vrai que la matière n'est pas facile à traiter, et c'est déjà un vrai tour de force que d'avoir condensé, dans une centaine de pages, la mythologie des anciens Germains, sans en faire un labyrinthe pour le lecteur.

C. LECOUTERE.

33. — *La Saga de Níal*, traduite de l'ancien islandais, par RODOLPHE DARESTE, membre de l'Institut. Paris, E. Leroux, 1896, XIII-359 pp. Prix : 3.50 fr.

C'est pour la première fois que nous voyons traduite en français une des nombreuses sagas islandaises. Il y a bon nombre d'années que F. G. Bergmann et E. de Laveleye ont essayé de faire connaître dans les pays de langue française les productions littéraires de l'ancienne Islande ; mais leurs travaux se rapportent presque exclusivement aux chants de l'Edda. C'est en M. Dareste que la prose islandaise a trouvé, en France, son premier interprète, et nous pouvons dire que, malgré

les sérieuses difficultés qu'elle présentait, son entreprise est parfaitement réussie.

Le choix du sujet mérite tout d'abord notre approbation. La *Saga de Nial*, en effet, est une des plus importantes et des plus intéressantes par le fond et par la forme. Composée à la fin du XII^e siècle, elle expose, en une série de 159 chapitres, des événements qui se sont passés vers la fin du X^e et au commencement du XI^e siècle; elle nous montre la société islandaise déjà toute formée et au moment où elle va se convertir au christianisme. De toutes les œuvres que nous a léguées le moyen âge scandinave, c'est certainement la plus curieuse sous le rapport des mœurs, des caractères et surtout de la législation et de la procédure judiciaire en Islande. On peut voir à ce sujet l'intéressant ouvrage de Gefroy : *L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas*. (Paris, E. Leroux, 1897), qui est basé en grande partie sur les récits de la Nialssaga.

Il fallait, de la part du traducteur, beaucoup de talent et d'habileté pour reproduire aussi fidèlement qu'il l'a fait, la richesse des tournures, l'étonnante variété des expressions, ainsi que la simplicité, la brièveté et l'énergie qui vivent dans l'original. Nous avons pu constater que la traduction est calquée pour ainsi dire sur le texte islandais, qu'elle cherche à maintenir, jusque dans les moindres détails, la forme primitive de la saga. C'est là, il est

vrai, un moyen de conserver l'impression de l'original, de montrer comment les anciens Islandais racontaient. Cependant on peut se demander si cette traduction n'est pas quelquefois un peu trop littérale. A force d'être fidèle, de vouloir imiter servilement ce style haché, simple et rude, elle s'éloigne parfois trop de la façon ordinaire de s'exprimer en français; et il n'eût pas été impossible, nous semble-t-il, de présenter avec toute l'exactitude voulue certains de ces récits dans un langage plus coulant et plus moderne. Le livre se lirait plus facilement.

Une seconde objection que nous voudrions faire concerne l'absence de tout commentaire. A la fin de l'ouvrage se trouve indiquée la signification d'un petit nombre de noms géographiques et de termes spéciaux; mais ces explications sont insuffisantes pour le lecteur qui ne connaît pas autrement l'organisation toute particulière de la république islandaise. Des éclaircissements plus nombreux et plus explicites, (p. ex. au sujet de l'*Althing*, des *things de quartiers*, du *lögberg*, du *lögsögumadr*, des *godar*, des tribunaux, de la pénalité, etc.), rendraient plus facile et plus complète l'intelligence de maint récit, de maint épisode caractéristique. Renvoyer le lecteur français à une édition danoise et à une traduction anglaise, comme le fait notre auteur, est une idée assez singulière.

L'introduction pourrait offrir

de même une étude plus détaillée, faisant mieux ressortir le caractère général de la *saga*, sa valeur historique et littéraire, ainsi que la place qu'il convient de lui assigner dans la littérature islandaise. M. Dareste a traduit l'introduction que le Danois Petersen a jointe à son édition de 1809.

Ces réserves faites, il convient de proclamer tout haut le mérite de ce travail. Il nous offre un tableau fidèle et animé de l'an-

cienne société islandaise ; il nous place au milieu d'une civilisation caractéristique sous tous les rapports, qui intéresse par ses curieux contrastes avec les idées modernes et par les aspects étranges qu'elle présente. C'est un livre que le lecteur français, qui, en général, n'a de l'ancienne civilisation scandinave que des notions vagues et incomplètes, parcourra avec le plus vif intérêt.

FÉLIX WAGNER.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

34. — *Archives liégeoises*, Organe mensuel de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège sous la direction de G. KURTH, A. DELESCLOSE et J. HALKIN. D. Cormaux, Liège. 5 frs par an (mensuel).

« Le domaine à l'étude duquel les *Archives liégeoises* se proposent d'apporter leur part de collaboration, c'est l'histoire de l'ancien pays et de l'ancien diocèse de Liège, prise dans le sens le plus large possible. Nous nous efforcerons de tenir nos lecteurs au courant, par des informations à la fois rapides et complètes, de tout ce qui offre quelque intérêt à ceux qui étudient ce double sujet. Nous tâcherons en même temps de leur permettre d'apprécier à leur juste valeur les publications et les travaux de tout genre qui solliciteront l'attention. Notre critique visera à être absolument objective. Nous jugeons

toutes les productions avec la même indépendance que si elles étaient anonymes, nous préoccupant exclusivement d'être justes, avec l'espoir que de la sorte nous arriverons peut-être à nous rendre utiles. »

Les *Archives liégeoises* ont fait leurs preuves sous le nom de *Chronique de la Société d'art* etc., qui a paru pendant les six derniers mois de l'année passée. Les noms des directeurs sont du reste un sûr garant que les *Archives liégeoises* tiendront leur promesse et nous les recommandons vivement aux amis de l'histoire de Liège : ils y trouveront, analysés et appréciés par un maître et par deux de ses élèves les plus distingués, tous les travaux récents qui les intéressent. J. P. WALTZING.

35. — *Bulletin historique. Belgique* 1886-1895, par EUGÈNE HUBERT, 66 pages in-8°. (Extrait de la *Revue historique*, années

1897 et 1898). Paris, Félix Alcan, 1898.

Le caractère de notre *Bulletin bibliographique* ne permet pas de signaler et d'apprécier tous les ouvrages qui paraissent, soit sur l'histoire générale, soit même sur celle de Belgique. Il a seulement pour mission d'indiquer les œuvres les plus utiles aux professeurs. Quiconque désire de plus amples informations littéraires sur notre passé lira avec grand fruit dans la *Revue historique* (nos de septembre-octobre, novembre-décembre 1897 et janvier-février 1898) un recensement des travaux historiques parus en Belgique durant la période décennale 1886-1895. Il a été fait avec beaucoup de soin et d'impartialité par M. Hubert, professeur à l'Université de Liège. Rappelons aussi, à cette occasion, qu'en 1896 et 1897, la *Revue des Questions historiques* a publié, sous la signature de M. Delescluse, chargé de cours à la même Université, plusieurs courriers qui renseignent sur les ouvrages d'histoire composés en Belgique pendant ces deux dernières années.

A. CAUCHIE.

36. — URSMER BERLIÈRE, O. S. B., *Monasticon belge*, t. I^{er}, *Provinces de Namur et de Hainaut*. Maredsous, in-4° de 571 pages.

Le but du P. Berlière en publiant le *Monasticon belge* était de compléter et même de rectifier la *Gallia christiana*. Cette belle col-

lection bénédictine renferme en effet, dans sa partie belge surtout, un certain nombre d'erreurs et on y remarque de grandes lacunes; imperfections bien pardonnables à l'époque où travaillaient les auteurs et vu les moyens d'information dont ils disposaient. Mettre ce vaste recueil au niveau de l'érudition moderne était une entreprise qui ne pouvait tenter qu'un Bénédictin et qu'un savant pouvait seul réaliser. Nous pouvons constater dès maintenant le plein succès du P. Berlière. Il s'est tenu dans les limites du territoire actuel de la Belgique et le tome I^{er} de son ouvrage est consacré aux provinces de Namur et de Hainaut. Il ne s'agissait pas de faire en quelques lignes une histoire de chaque monastère, l'auteur ne s'est même pas occupé de tous, il a borné ses recherches aux maisons appartenant aux grands ordres du moyen âge. Les rapports constants de ces maisons avec la société civile donnent à leur histoire un intérêt spécial. Ces ordres sont ceux de Saint Benoît, de Cîteaux, de Prémontré et des chanoines réguliers de Saint Augustin; il faut y joindre, pour le Hainaut, la chartreuse de Mont-Saint-André. Pour chaque maison, le P. Berlière commence par indiquer toutes les sources de son histoire en y joignant, chaque fois, les différentes formes de son nom. Il donne ensuite, après avoir rappelé l'origine de l'établissement, la liste complète des supérieurs de la maison avec tous

les renseignements biographiques qu'il a pu réunir sur chacun d'eux, sans négliger cependant les faits qui pourraient profiter à l'histoire générale du monastère. Ces listes fourmillent de détails complètement ignorés, les dates de l'avènement et de la mort des supérieurs ont été établies avec certitude, c'est que le P. Berlière, non content d'épuiser la littérature imprimée, a consulté un nombre considérable de sources manuscrites et de documents authentiques. Le *Monasticon belge* est un instrument de travail indispensable. Sans compter les nombreuses erreurs qui y sont redressées, le diplomate trouvera dans ces pages le moyen de dater un grand nombre de chartes et de résoudre des difficultés. L'historien trouvera, en parcourant le volume, maintes questions à approfondir, des biographies à écrire, maints sujets de monographies. Combien de nos étudiants et de nos érudits n'y rencontreront-ils pas l'occasion d'une dissertation ou d'un mémoire. Faire disparaître les erreurs passées, permettre la solution de difficultés, ouvrir le champ à des travaux nouveaux, tel est le caractère de ce recueil. En peut-on faire un plus bel éloge ?

A. DELESCUSE.

- 37 — FR. FUNCK-BRENTANO.
Philippe le Bel en Flandre, Paris, Champion, 1897, xxxiv-707 pages.

Peu d'événements, comme le

dit l'auteur dans les premières lignes de son livre, ont été plus importants que la lutte des communes flamandes contre le roi de France, à la fin du XIII^e siècle (p. 1). Nous nous empressons d'ajouter que peu d'historiens ont été aussi maîtres du sujet qu'ils ont traité et que, par conséquent, peu de travaux offrent autant d'intérêt que celui dont nous nous proposons de donner une courte analyse et d'indiquer les conclusions.

L'ouvrage se divise en cinq livres. Le premier nous présente un tableau de la *Flandre à la fin du XIII^e siècle*, parce qu'il est nécessaire, dit l'auteur, de commencer par étudier le milieu dans lequel se sont produits les événements qu'il va raconter (p. 1). Il rappelle les origines du comté de Flandre et détermine quels étaient ses relations, ses devoirs et ses droits vis-à-vis du pouvoir suzerain, la couronne de France. Il recherche en outre la nature de ses rapports avec l'Angleterre et le Hainaut, afin de caractériser sa situation envers les pays mêlés aux faits qui font l'objet de son récit. Il étudie ensuite la constitution intérieure de la Flandre, son état social et économique, l'antagonisme du pouvoir communal et de la puissance féodale qui crée, dans le comté, une opposition entre la bourgeoisie des villes et la noblesse des campagnes et, au sein des communes, la lutte de la petite industrie abandonnée aux gens de métier contre le grand

négoce monopolisé par l'aristocratie bourgeoise. Celle-ci domine le gouvernement des cités et, par suite de la prédominance des grandes villes, son influence s'étend au pays presque entier. Un dernier chapitre est consacré à Gui de Dampierre, l'auteur achevant ainsi de nous présenter les trois principaux acteurs du drame qui va se dérouler, le patriciat flâmand, la population ouvrière des villes et le comte de Flandre.

Dans le livre II, intitulé *l'Alliance anglaise*, l'historien nous fait connaître le traité qui fut signé entre Gui de Dampierre et Édouard I^{er}, puis il nous raconte les péripéties de la guerre engagée entre le roi de France et son vassal, les victoires des armées françaises dans la première campagne dirigée par Robert d'Artois, la vaine tentative d'arbitrage du pape Boniface VIII, le succès de Charles de Valois, la démarche désespérée et l'emprisonnement du comte de Flandre et de ses deux fils aînés.

Le livre III constitue en quelque sorte le nœud du drame. Il est intitulé *les Métiers de Bruges*, parce qu'en effet c'est la démocratie brugeoise qui incarne la résistance à la domination de Philippe le Bel et au gouvernement de son représentant. L'écrivain met en relief avec une vivacité particulière les personnages qui jouent ici les principaux rôles, Jacques de Châtillon, Coninc, Guillaume de Juliers, le chef du

parti populaire à Gand, Jean Borluut, et le roi de France lui-même, Philippe le Bel. Quatre faits essentiels retiennent surtout l'attention et concentrent l'intérêt : le pillage du château de Maele, le massacre des Matines brugeoises, la bataille de Groeninghe et la victoire du roi en personne à Mons-en-Pévele.

Le livre IV ou la *Paix d'Athis* donne le détail des négociations engagées entre le roi et Robert de Béthune en vue de la paix. Elles amènent la conclusion du traité d'Athis, modifié par plusieurs conventions ultérieures, notamment par les traités de Poitiers et de Paris.

Le livre V, le *Transport de Flandre*, fait suite au précédent. Il a trait à de nouvelles négociations, auxquelles Louis de Nevers, le fils aîné de Robert de Béthune, prend une part importante et dont le but est de remplacer le paiement d'une amende de 10,000 livres par l'abandon au roi de France des villes et châtellenies de Lille, Douai et Béthune. Cette clause, qui donna lieu à tant de pourparlers, fut appelée le *Transport de Flandre*, parce que, comme l'auteur l'explique lui-même (p. 622), le roi *transporte* ses droits à la rente au comte, lequel lui *transporte*, en retour, ses droits sur les villes et châtellenies de Lille, Douai et Béthune. Philippe le Bel mourut (29 nov. 1314) avant de s'être mis complètement d'accord avec l'héritier présomptif du comté de Flandre, Louis de Nevers.

Celui-ci ratifia le transport en juillet 1315. Robert de Béthune le confirma le 5 mai 1320 et Louis de Crécy en février 1323.

Voilà un aperçu sommaire du livre si intéressant et si abondamment documenté de M. Fr. Funck-Brentano. Pour en montrer toute la valeur, on nous permettra d'insister sur la méthode de l'historien et de souligner ses principales conclusions. A. DUTRON.

38. — CH. V. LANGLOIS, *Manuel de Bibliographie historique*.

I. *Instruments bibliographiques*, 1 vol., XI-193 p. in-12. Paris, Hachette, 1896. Prix : 3 fr.

39. — CH. V. LANGLOIS et CH. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*. 1 vol., XVIII-308 p. in-12. Paris, Hachette, 1897. Prix : 3.50 fr.

La réorganisation des Facultés et des Universités en France a donné naissance au sein de la Sorbonne à un enseignement sérieux de l'histoire. Chargés de faire aux étudiants une série de conférences sur la méthodologie historique, deux maîtres éminents de la Faculté des Lettres, MM. Ch. Langlois et Ch. Seignobos ont eu l'heureuse idée de les livrer à la publicité sous forme de manuels.

Tout d'abord, après avoir précédemment publié, en collaboration avec M. H. Stein, un trésor de renseignements sous le titre *Les archives de l'histoire de France*, M. Langlois a édité, en 1896, la première partie d'un *Manuel de*

Bibliographie historique, consacrée aux *Instruments bibliographiques* : la seconde donnera l'histoire et le tableau de l'organisation comparée des études historiques dans les divers pays. L'auteur a évité avec grand soin l'empirisme et le dilettantisme ; parmi les guides à consulter pour s'orienter dans les recherches historiques, il a judicieusement choisi les principaux chefs de files ; il a méthodiquement classé ses indications et les a accompagnées de nombreuses considérations d'un caractère très pratique, très didactique. Des omissions sont inévitables dans un premier travail de ce genre. C'est ainsi que dans une seconde édition M. Langlois pourra utiliser et signaler l'*Introductio generalis ad historiam ecclesiasticam critice tractandam* du Père De Smedt (Gand, 1876) et la *Propaedeutik der Kirchengeschichte* de Nirschl (Mayence, 1888). Ces ouvrages sont beaucoup plus importants que celui de Bratke. De même, les quelques pages des chapitres III et IV du livre II sur l'histoire de l'art et sur les sciences auxiliaires ne suffisent pas à compenser le regret qu'on éprouve de ne pas trouver au chapitre I^{er} des renseignements sur les *sources monumentales*. A notre avis, il eût aussi fallu donner plus de relief au titre des ouvrages, les isoler des considérations et consacrer à chacun un alinéa complet. Toutefois, quelques critiques qu'on puisse faire, non pour diminuer

la valeur de ce livre, mais pour aider l'auteur à le perfectionner, il n'est pas exagéré de dire que cette première partie du *Manuel de Bibliographie* est un modèle d'érudition et de méthode. Tous les travailleurs en tireront grand profit, à condition toutefois de le tenir soigneusement à jour jusqu'à ce que l'auteur nous en donne une nouvelle édition.

L'*Introduction aux études historiques* a un objet plus vaste et s'adresse à un plus grand nombre de lecteurs. C'est un manuel de méthodologie historique destiné avant tout aux novices ; mais MM. Langlois et Seignobos l'ont également composé pour rendre service à leurs collègues dans l'enseignement et au public qui s'intéresse à l'histoire. Ces deux auteurs connaissent à fond la littérature du sujet. Indépendamment de leurs articles critiques et de leurs travaux personnels, ils ont acquis dans l'enseignement une précieuse expérience. Ce sont, d'ailleurs, deux esprits observateurs et réfléchis. Aussi leur œuvre est excellente, bien qu'elle ne soit pas à l'abri de toute critique.

Un manuel de méthodologie comporte un exposé systématique et didactique de notions et de règles éclairées les unes et les autres par des exemples ; généralement, il donne la littérature et l'historique de la science.

Ici les questions ont été fort bien agencées. Le plan est sensiblement le même que celui de Bernheim dans son *Lehrbuch der historischen Methode* (2^e édition à Leipzig, 1894) ; mais il y a de notables et d'heureuses retouches. Par exemple, Bernheim s'occupe de l'interprétation des sources dans le chapitre de l'*Auffassung*. A l'imitation du P. De Smedt, Langlois et Seignobos ont placé cette question entre la critique de provenance et la critique d'autorité. Voici d'ailleurs les grandes lignes de ce manuel : le livre I^{er} traite de la recherche des documents et des sciences auxiliaires ; le livre II expose les opérations analytiques de la critique externe et interne ; le livre III examine les opérations synthétiques du travail de reconstruction historique. Dans la conclusion, les deux auteurs insistent sur la nécessité de la division et de l'organisation du travail historique. Enfin deux appendices décrivent à grands traits la situation faite à l'histoire dans l'enseignement secondaire et supérieur en France. Ces deux appendices, disons-le en passant, sont à lire par tous ceux qu'intéresse chez nous l'organisation des études historiques dans les universités et surtout dans les établissements d'enseignement moyen.

(A suivre.)

A. CAUCHIE.

PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LE THÈME LATIN,

par F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain.

(Suite.)

L'*extemporale* ou thème instantané (1) est un thème écrit fait sur l'heure, en classe, sans le secours d'aucun livre.

En donnant un *extemporale*, le professeur a pour but de contrôler l'efficacité de ses leçons; il ne se propose pas, en effet, d'enseigner une matière nouvelle, ni même de faire avec ses élèves une simple application des connaissances qu'ils ont acquises; mais il veut constater s'ils savent appliquer avec promptitude et sûreté ce qui a été enseigné et exercé (2).

L'*extemporale* réunit les avantages du thème oral et du thème écrit. Il réclame de l'élève beaucoup d'attention, de réflexion, de promptitude et de présence d'esprit. Il met en jeu puissamment son intelligence, sa volonté et sa mémoire. Grâce à lui, le maître voit ce que sa classe entière peut faire sur-le-champ sans aucune aide. C'est là un contrôle utile et fécond (3).

L'*extemporale* a été, de nos jours, fort discuté, malgré les avantages incontestables qu'il présente; mais, dans ces critiques, on s'attaque plutôt à des abus qu'à l'essence même de l'exercice.

On distingue deux *extemporalia*: l'*extemporale* dont le texte est lu, et l'*extemporale* dont le texte est dicté. Dans le premier cas, l'élève traduit immédiatement en latin sans prendre les phrases françaises; dans le second cas, il écrit le texte français et le met ensuite en latin. Ce genre de thème est réservé aux classes supérieures, auxquelles on donne à traduire des morceaux présentant un texte continu ou renfermant des phrases plus ou moins longues et des périodes.

On a établi aussi une division basée sur le fond même de l'*extemporale*, et l'on a alors 1° l'*extemporale* de mots; 2° l'*extemporale* de formes

(1) Jules Simon le confond avec le thème oral, et cette erreur se retrouve dans nos *Rapports triennaux*.

(2) Voyez, Schiller, *Handbuch*, p. 433, traduit par Féron, p. 95.

(3) Horner, brochure citée, p. 24.

et 3^o l'*extemporale* de phrases. Cette division montre les usages assez différents qu'on peut faire du thème instantané.

Quelles sont les *conditions* auxquelles doit satisfaire l'*extemporale* ? Elles sont au nombre de cinq.

1^o Les mots et les expressions doivent être empruntés à l'auteur : c'est donc, à ce point de vue, un thème de reproduction.

2^o Les règles de la grammaire qui entrent dans l'*extemporale*, doivent avoir été *appliquées* suffisamment.

3^o Cette double matière, les mots et les expressions de l'auteur, d'un côté, et les règles, de l'autre, ne doit pas avoir été vue depuis trop longtemps : elle doit être prise dans les dernières semaines.

4^o Le texte donné doit être relativement facile et composé de phrases courtes.

5^o Le thème doit être court ; car il réclame de l'élève un grand effort, qui peut causer une fatigue extrême, surtout chez des enfants nerveux. En sixième, 20 à 25 minutes suffisent ; partout ailleurs, il ne convient pas de dépasser les 35 minutes (1).

Quelle est, maintenant, la *marche* à suivre en classe (2) ?

1. Le professeur lit tout le texte français, comme c'est de règle pour les dictées.

2. Il donne aux élèves toutes les explications nécessaires. A cet effet, il reprend chaque phrase, et, tout en questionnant les élèves, il résout les difficultés qui, selon lui, peuvent les arrêter.

3. Le professeur lit lentement une phrase, laisse réfléchir les élèves pendant quelques secondes, désigne l'un d'entre eux pour qu'il répète la phrase en français, enfin donne le signal d'écrire.

Avant de passer à une autre phrase, il s'assure d'un coup d'œil rapide si les élèves ont fini, et fait déposer les plumes. Tout cela sans précipitation, bien lentement ; on habitue l'élève à travailler avec calme et réflexion.

4. La tâche terminée, le professeur lit encore une fois tout le texte et accorde aux élèves une dizaine de minutes pour revoir leur travail.

5. Il enlève les cahiers ou les feuilles et corrige à domicile, comme pour un thème ordinaire.

En recommandant cette marche et en l'adoptant dans mes exercices didactiques, je n'ai fait que suivre la méthode du gymnase de Giessen, où j'ai vu d'habiles pédagogues, tous formés à l'école de Schiller, en faire valoir tous les avantages.

Il ne sera pas superflu, je pense, d'entrer ici encore dans quelques détails pour préciser certains points.

(1) Schiller, *Lateinischer Unterricht*, dans *Rein*, p. 326.

(2) Schiller, *Handbuch*, p. 436.

Il est évident que, si le texte de l'*extemporale* est bien composé et si les élèves ont été suffisamment exercés sur le vocabulaire et les règles à appliquer, les explications préliminaires ne seront pas, rigoureusement parlant, nécessaires ou se réduiront à bien peu de chose. Toutefois, il est souvent bon d'attirer l'attention sur certains faits grammaticaux, le genre d'un substantif, les temps primitifs d'un verbe, une règle de grammaire. Les questions qu'on fait à cet effet, ont surtout pour but d'apprendre à l'élève à réfléchir, avant de parler ou d'écrire, subsidiairement de prévenir les fautes les plus grossières (1).

On a dû le remarquer : j'ai expliqué tout le morceau avant d'en autoriser la traduction ; telle est la marche suivie dans les dictées en langue maternelle (2).

Cependant si les élèves sont peu familiarisés avec l'*extemporale*, si le thème n'est pas en texte suivi ou s'il offre des applications un peu diverses, on peut aussi prendre chaque phrase isolément et faire suivre l'explication de l'ordre de traduire immédiatement.

A Iéna, où je me suis rendu après avoir vu Giessen, le professeur de cinquième, M. Rausch, exige que tout élève qui a fini la traduction d'une phrase, se lève. Il m'a fait observer que c'est là un moyen de voir plus facilement ceux qui ont terminé la traduction, d'exciter les retardataires à se presser, et de reposer par ce mouvement ceux qui travaillent vite. Ces avantages ne sont pas à contester ; mais la discipline devient parfois assez difficile et la classe prend un aspect quelque peu bizarre.

Il est de règle de corriger les *extemporalia*, le plus tôt possible, de préférence donc le lendemain même : tout est encore frais dans la mémoire des élèves ; on va plus vite et l'on fait meilleure besogne (3).

Par exception, la correction a lieu séance tenante. A Giessen, un professeur, voulant m'en donner une idée, a eu recours alors à l'échange des cahiers (4). A Iéna, encore en 5^e, M. Rausch a fait, lors de mon séjour, une double correction. Pendant qu'un élève recueillait les cahiers, ses condisciples ont été autorisés à parler. Ce petit repos accordé, les élèves ont dû retraduire de vive voix les phrases du thème instantané. M. Rausch trouvait dans cette correction immédiate un avantage, celui d'effacer sur-le-champ dans l'esprit toute trace d'une faute, d'une méprise. Le lendemain, après avoir examiné chez lui les *extemporalia*, il en refait toute la traduction en

(1) Schiller, *Handbuch*, p. 436.

(2) F. Collard, *Quelques mots sur l'enseignement de la grammaire française*, Bruxelles, 1895, p. 27.

(3) Voyez Jaquet, ouv. cité, p. 26.

(4) *La pédagogie à Giessen*, p. 95.

classe : un élève dicte rapidement — ce qui n'est pas étonnant, après la correction de la veille — une phrase que les autres écrivent dans leurs cahiers, sur la page de droite laissée blanche à cet effet. Nous n'avons pas, ce me semble, assez d'heures de latin pour nous appesantir aussi longtemps sur un *extemporale*.

L'*extemporale* n'étant qu'un moyen de contrôle ne peut se faire ni trop souvent, ni trop rarement. Schiller l'admet en conséquence une fois par semaine.

*
* *

La méthodologie du thème soulève une question difficile : faut-il remettre entre les mains des élèves un recueil de thèmes ? Schiller (1) répond énergiquement que non : c'est aux professeurs, dit-il, à composer eux-mêmes les thèmes, et, de fait, ses élèves n'ont aucun recueil de ce genre. Je reconnais volontiers que des thèmes faits par les maîtres peuvent être mieux appropriés aux besoins des élèves, qu'ils peuvent tenir compte davantage des textes lus et interprétés ; mais je crois que l'emploi d'un manuel bien fait, donnant des thèmes de reproduction sur l'auteur expliqué, présente des avantages sérieux : les jeunes débutants voient par là leur tâche allégée et sont plus sûrs de l'attention de la classe ; les élèves, ayant un texte sous les yeux, ne perdent pas un temps considérable pour retenir de mémoire une phrase française à traduire en latin, ou pour prendre sous la dictée un thème à faire à domicile (2) ; enfin, de retour chez eux, ils peuvent revoir les textes traduits ou se préparer pour le lendemain. On ne développe certes pas autant la présence d'esprit ; mais il y a d'autres exercices pour atteindre ce but (3).

Malheureusement, nous n'avons pas des recueils de thèmes pour toutes nos classes, et ceux que nous possédons, ne peuvent pas toujours être suivis tels qu'ils sont ; force nous est donc de composer souvent nos thèmes ; du reste, les *extemporalia*, qui contrôlent à un moment précis tout un enseignement donné, ne peuvent être tirés d'un recueil imprimé.

Quand les élèves se servent d'un recueil de thèmes, quelle marche peut-on suivre ? J'ai noté, dans mes excursions pédagogiques en Allemagne, deux procédés. A Halle, dans les *Fondations de Francke*,

(1) L'opinion de Schiller (*Handbuch*, p. 446 et dans l'Encyclopédie de Rein, p. 327) n'est pas suivie partout en Allemagne. Le règlement prussien ne l'admet que pour les premières classes et prescrit un recueil pour la 4^e et les deux 3^{es}. A Iéna, à Halle et à Cologne, j'ai trouvé des exercices entre les mains des élèves.

(2) Schiller (*Handbuch*, p. 447) conseille de ne plus dicter, mais de remettre aux élèves des feuilles autographiées.

(3) *La pédagogie à Giessen*, p. 51.

— c'était en 3^e inférieure — les élèves parcouraient tout le texte à traduire et indiquaient eux-mêmes les expressions ou les tournures qui les embarrassaient. Le professeur acceptait ou repoussait les solutions qu'on lui présentait, et il signalait, à son tour, les passages qui devaient être, d'après lui, expliqués. Après avoir ainsi préparé tout le thème, il le faisait traduire. A Cologne, dans le gymnase de Jaeger, on ne prenait qu'une seule phrase : on l'expliquait et on la mettait en latin. J'y ai trouvé un professeur qui avait soin de ne pas s'attacher à l'ordre des phrases du recueil, parce qu'il voulait surprendre ceux qui se désintéressaient tout à fait de l'exercice ou qui préparaient la traduction de la phrase suivante. Il était assez de règle à Cologne de retraduire, à la fin de la leçon, tout le texte, les livres étant fermés et le professeur lisant lentement chaque phrase. La marche adoptée à Halle convient aux classes supérieures ; l'autre aux classes inférieures.

UN ESSAI DE CONCENTRATION DE L'ENSEIGNEMENT AU BORD DE LA MER,

par L. MALLINGER, Docteur en philosophie et lettres.

Tout le monde est d'accord de nos jours sur l'importance, d'une part, de l'*intuition*, d'autre part, de la *concentration* ou de la nécessité de mettre de l'unité dans les différentes branches d'enseignement d'une classe, de relier entre elles toutes les parties du programme et les diverses classes d'un établissement d'instruction.

La chose est difficile en pratique : il faut une entente — qui n'est pas toujours aisée à obtenir — entre les professeurs des différentes classes et les professeurs de chaque classe en particulier. Dans le préceptorat, le problème est beaucoup moins compliqué. Voici un essai tenté dans une ville des bords de la mer, Ostende, où je faisais avec mes trois élèves un séjour d'un mois.

J'ai surtout ici en vue la méthode à suivre dans ce genre d'exercices ; on remarquera aussi ma grande préoccupation de l'intuition : je ne pouvais négliger l'occasion qui se présentait si souvent d'habituer les enfants à l'observation personnelle ; tout ce dont ils parlaient dans leurs devoirs, ils l'avaient vu, contemplé. Non content de donner un enseignement pratique, j'ai tâché de le varier. Dans ce but,

je faisais alterner les exercices de lecture, d'analyse, de rédaction, de dictée, de mémoire.

..

La première journée que nous passâmes à Ostende, fut consacrée à une orientation générale, à une visite d'ensemble de la ville et de la digue. Mes élèves résumèrent leurs impressions dans un travail intitulé : *Une journée au bord de la mer*, où ils décrivaient l'aspect général d'Ostende et de la mer, avec ses différentes nuances et l'impression produite sur le spectateur : le port, l'estacade, la plage et ses agréments. Comme modèle, je leur avais lu *Une après-midi à Monte-Carlo* (Rauber, *Exercices de style et de composition française*, Paris, Nathan, p. 133).

Le soir, nous eûmes la chance d'assister à un beau coucher de soleil, qui nous fournit le sujet d'une nouvelle description, cette fois en allemand : *Ein Sonnenuntergang auf dem Meere*. Pour aider un peu mes élèves dans la recherche des idées, je leur avais lu *Soleil couchant* de Victor Hugo (*Feuilles d'automne*, XXXV, I). Lors de la correction du devoir, je leur fis connaître *Un coucher de soleil en mer*, d'après Bernardin de Saint-Pierre (Lepetit, *Cours supérieur de dictées françaises*, 3^e année, 14^e édition, Paris, Larousse, p. 81) et *Effet de lune en mer*, de Leconte de Lisle (Merlet, *Anthologie classique des poètes du XIX^e siècle*, Paris, Lemerre, p. 172).

Nos premiers essais de rédaction rentrant généralement dans la catégorie des descriptions et des narrations, j'ai eu soin, dans les leçons de préceptes littéraires, d'approfondir les règles de ces deux genres. Comme modèles, je choisisais des morceaux dont mes élèves pouvaient profiter pour leurs rédactions ultérieures, par exemple : *Spectacle de la mer agitée*, par Maurice de Guérin (V. Tissot et L. Collas, *Chefs-d'œuvre des prosateurs français au XIX^e siècle*, 6^e édition, Paris, Delagrave, p. 418), *Les grandes vagues de l'Atlantique*, par le comte de Beauvoir (Jean Chalon, *Lisons ! Fragments choisis de littérature française contemporaine*, Namur, Bister-Boisdenghien, p. 433), *Prélude ou les Vagues de la mer*, par Joseph Autran (*Perles de la poésie française contemporaine*, 4^e édition, Amsterdam, Van Holkema et Warendorf, p. 173 ; et Merlet, p. 169).

Pour nos exercices allemands de lecture, d'analyse et de mémoire, nous choisîmes une poésie de W. Muller, *Der kleine Hydriot*, qui raconte, comme on sait, l'éducation d'un mousse ; nous rapprochâmes de ce morceau *L'aspirant de marine*, par E. Sue (Tissot et Collas, p. 45), *L'enfant du marin*, par H. Malot (Tissot et Collas, p. 257). *Le marin*, par E. Corbière (Tissot et Collas, p. 369). Avec une autorisation spéciale, nous pûmes visiter le bateau dit l'*École des mousses*,

Nous avions dès lors toutes les données nécessaires pour une rédaction allemande intitulée *Die Erziehung eines Schiffsjungen*, qui se terminait par quelques réflexions philosophiques sur la carrière de marin.

Dans l'histoire, nous répétions les grandes batailles navales de l'antiquité et des temps modernes : celles du mont Athos, des Arginuses, de Salamine, de Corvinus, de l'Armada, de Lépante, de Navarin, l'expédition de Guillaume le Conquérant, etc. De cette façon, les élèves se familiarisèrent avec les termes techniques indispensables à une description d'un combat naval ; les modèles ne manquaient pas, du reste : *Sur le vaisseau le Vengeur*, par E. Lebrun (Charles-André, *Leçons choisies de littérature française et de morale*, Bruxelles, Bruylant-Christophe et Cie, col. 808), *Incendie d'un navire turc*, par Lamartine (Charles-André, col. 543), *Les combats de mer, plus terribles que ceux de terre*, par Thomas (Charles-André, col. 949).

En géographie, outre l'étude des côtes de la Belgique, nous approfondîmes certaines parties de la cosmographie et de la géographie physique : les marées, les parties de mer, l'étendue et les profondeurs de l'Océan, le relief sous-marin, les courants, les brises. Nous mêlions aussi à l'enseignement de la géographie des notions de physique, de botanique, de chimie, de géologie, en étudiant les plantes et la faune marines, la phosphorescence de la mer, les alluvions, les dunes, la tourbe, le sel, le brôme, etc. Ici encore, l'intuition jouait un grand rôle ; c'était généralement l'observation directe de la nature, d'autres fois des lectures ou des dictées ; je dictai ainsi à mes élèves *La phosphorescence de la mer*, d'après Aimé Martin (Lepetit, p. 38) et *Les alluvions*, d'après G. Cuvier (Lepetit, p. 185). Je leur lisais ou je les engageais à lire *La mer*, par Buffon (Charles-André, col. 95), les belles pages de Michelet sur les oiseaux marins, par exemple : *Le pétrel* (Michelet, *L'oiseau*, Paris, Hachette), la poésie de Ch. Baudelaire intitulée *L'albatros* (*Perles*, p. 283), *Une trombe en mer*, par Hennequin (Tissot et Collas, p. 330), *Récif de corail*, par J.-M. de Hérédia (*Perles*, p. 478), *La mer de corail*, extrait de *Mon frère Yves*, par P. Loti (J. Châlon, *Lisons !* p. 55), *Pêcheuse de varech*, par A. Lemoyne (*Perles*, p. 280), *Les mouettes*, par J. Lemaître (*Perles*, p. 673). Après leur avoir lu *L'enlèvement*, par V. Hugo (Loise, *Anthologie*, 1^{re} partie, p. 262 ; Tissot et Collas, p. 37) et *Surpris par la marée*, de Theuriet (Tissot et Collas, p. 278), je fis faire à mes élèves une rédaction sur le même sujet.

En latin, nous reprîmes, en lecture cursive, un certain nombre de chapitres de la *Guerre des Gaules* : les chap. 7-16 du III^e livre, relatant la guerre navale de César contre les Armoricaains et contenant des indications intéressantes sur les marines romaine et gauloise ; les chapitres consacrés aux deux expéditions de César en Bretagne,

IV, 20-36, V, 1 et 8-23, où sont décrits les désastres de la flotte romaine. Nous traduisîmes quelques passages choisis des *Métamorphoses* d'Ovide : le déluge, livre I, vi (édit. Legouëz, Paris, Belin) et la tempête, livre X, vii. Comme exercice de mémoire, mes élèves apprirent, après explication préalable, la belle poésie d'Horace sur la république, *O navis, referent*, et la 3^e ode du I^{er} livre, sur les dangers de la navigation. En fait de versions écrites, je leur dictai la description de la tempête du I^{er} livre de l'*Enéide*, que nous comparâmes avec la description analogue du 5^e chant de l'*Odyssée*.

Dans nos leçons de grec, nous passions encore en revue les nombreuses épithètes, si variées, par lesquelles Homère peint la mer. (Cf. Paul Lallemand, *A travers la littérature*, Lyon, Vitte et Perrussel.)

Plusieurs fois par semaine, on faisait des promenades à ânes. Pendant la leçon d'analyse française, nous lûmes les portraits de l'*Ane* par Buffon (Van Hollebeke, *Chrestomathie française*, 5^e édition, Namur, Wesmael-Charlier, 1892, p. 112), Toepffer (id., p. 113), Delille (id., p. 329) ; nous comparâmes ces descriptions entre elles. nous faisons ressortir les différences de conception et d'exécution entre le savant et le romancier, entre le prosateur et le poète. Je fis encore connaître à mes élèves le *Portrait de l'Ane*, par Rauber (Exercices de style, p. 221), par Raoul Lafagette, *Les Bourricots*, par F. Coppée (*Annales politiques et littéraires* du 30 janvier 1898), *Les Bourricots d'Alger*, par J. Aicard (*Perles*, p. 537). Après tous ces exercices préparatoires, nous décrivîmes *Une partie à ânes*. Le corrigé que je lus à mes élèves était emprunté à Cl. de Juranville (*Manuel de style et de composition*, Livre du maître, Paris, Larousse, p. 128).

C'est d'après nature, en profitant toutefois de lectures scientifiques tirées du *Livre de la nature*, par Cousin-Despréaux et Desdoutis, Paris, Lecoffre, 3 vol., et du *Savant du foyer*, par Figuiier, que mes élèves décrivirent une pêche aux crevettes et aux crabes.

Les mathématiques ne furent pas complètement négligées. Tout en fortifiant leurs corps par les jeux de la plage, les enfants, dans leurs constructions, observaient certaines lois, calculaient des dimensions et le volume de leurs forteresses, l'inclinaison de leurs canaux, etc. Ils s'essayèrent, d'ailleurs, aussi à fabriquer eux-mêmes de petits bateaux, d'après des modèles dont ils devaient réduire proportionnellement les dimensions.

A propos des divertissements de la plage, je fis apprendre par cœur aux enfants la jolie poésie de Coppée *Aux bains de mer* (Merlet, p. 41).

Ils se servaient de cahiers spéciaux, portant, sur la couverture, des reproductions des diverses espèces de navires, qu'ils apprirent ainsi à connaître. Ils consultèrent les dictionnaires de Gazier et de Larousse au mot *navire*. De plus, nous lisions des extraits des *Tra-*

vailleurs de la mer, par Victor Hugo, *Le musée de marine*, sonnet de Coppée (Merlet, p. 30), et des passages du poème de *la Navigation*, d'Esménard. Ces renseignements devaient leur venir en aide, jusqu'à un certain point, pour une composition intitulée : *D'Ostende à Canterbury ; mon premier voyage en mer*. A Canterbury, nous avons admiré la célèbre cathédrale, où Thomas Becket a été assassiné ; je lus donc à mes élèves *Le meurtre de saint Thomas Becket*, par Augustin Thierry (Charles-André, col. 60).

Un autre jour, nous eûmes la bonne fortune de visiter, en compagnie d'un ingénieur distingué, les travaux de Zeebrugge, dans les environs de Heyst. C'eût été trop demander à des enfants de douze à quatorze ans que de leur faire décrire une entreprise aussi colossale et aussi technique ; nous avons donc simplement fait le canevas oral de cette description, la recherche des idées ; j'avais d'ailleurs lu auparavant à mes élèves la description d'une usine, par C. Lemonnier (J. Chalon, *Lisons !* p. 208) et par Delon (Raubert, p. 198).

Nous nous sommes contentés aussi de la description orale du marché aux poissons, que nous avons été voir à Ostende ; la célèbre description des *Halles de Paris*, par Zola (J. Chalon, *Lisons !* p. 200) nous servait ici de guide.

Les belles pages de Henry Havard extraites de *La Hollande pittoresque* et décrivant *La digue de Westkapelle* et *le Zinkstuk* (J. Chalon, *Lisons !* p. 422 et suiv.) nous ont initiés aux formidables travaux de la défense des côtes.

Restait un dernier genre de compositions que nous abordâmes après les descriptions ordinaires : les rédactions d'ordre moral ou sentimental. L'imposante cérémonie de la bénédiction de la mer (Cf. V. Hugo, *Océano nox* ou les Victimes de la mer, dans Loise, *Anthologie*, 2^e partie, p. 247, et Merlet, p. 364 ; Jean Richepin, *Les Trois matelots de Groix*, dans les *Perles*, p. 598) nous fournit le sujet d'un de ces devoirs ; dans la leçon de latin, nous traduisîmes auparavant les belles paroles que le prêtre prononce lors de la bénédiction. Les autres devoirs avaient pour sujet : *Un naufrage* (Cf. Zurcher et Margollé, *Les naufrages célèbres*, Paris, Hachette, et F. Coppée, *Le naufrage*) ; — *Une tempête sur mer* (Lepetit, p. 180, et Charles-André, col. 119 : *Une tempête dans les mers de l'Inde*, d'après Bernardin de Saint-Pierre) ; — *Une rencontre de deux vaisseaux* (Lepetit, p. 116 : *Rencontre de deux vaisseaux sur l'océan*, d'après Chateaubriand) ; — *Un homme à la mer et une scène de sauvetage* (Gustave Mathieu, *Un homme à la mer*, dans les *Perles*, p. 190 ; Lepetit, p. 198 : *Le généreux pilote*, d'après Rendu ; Octave Feuillet, *Histoire de Sibylle*) ; — *Funérailles à la mer* (Ch. Grandmougin, *Funérailles à la mer*, dans les *Perles*, p. 658) ; — *Veuve de marin* (Cf. P. Loti, *Pêcheur d'Islande*, et un extrait de ce

roman dans *Lisons !* p. 45) ; — *La chapelle des dunes* (J. Autran, *Stella Maris*, dans les *Perles*, p. 179 ; Théophile Gautier, *Ex-voto*, dans Merlet, p. 248) ; — *Prière du soir à bord d'un vaisseau*, d'après Chateaubriand (Loise, *id.*, p. 174) et, en vers, Esménard (Charles-André, col. 990).

Je jugeai utile aussi de donner à mes élèves quelques notions d'hygiène, à propos de la mer ; c'étaient des causeries sur le climat marin, les brises, les bains. (Cf. Laumonier, *Les bains de mer*, dans la Bibliothèque scientifique des écoles et des familles, à 15 centimes le vol., Paris, Gautier).

Enfin, comme couronnement de nos études à Ostende, et pour contrôler l'ensemble des connaissances acquises au bord de la mer, mes élèves firent une dissertation-concours sur *la Mer*, considérée sous toutes ses faces ; j'en ai emprunté le plan à Larive et Fleury, *La troisième année de grammaire*, Paris, Colin, p. 270, *La mer*.

Le professeur désireux de connaître et d'utiliser d'autres ouvrages sur la mer, pourrait lire les romans maritimes de P. Loti, G. de la Landelle, Sue, Corbier, Pierre Maël, etc. ; les guides de Baedeker, de Jean d'Ardenne (*Le littoral belge*) ; *Nos plages* ; Michelet, *La mer* ; Autran, *Poèmes de la mer* ; Richépin, *La mer* ; André Lemoyne, *Paysages de mer* et *Chansons marines* ; Jules Breton, *Les champs et la mer* ; Heine, *Meerlieder* ; etc.

* * *

Dans l'enseignement public, il est évident qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de multiplier les rapprochements autant que je l'ai fait ; le programme ne permettrait pas de s'appesantir aussi longuement sur le même sujet. Mais il me suffit, ce me semble, d'avoir montré comment, dans une ville comme Ostende, tout en faisant marcher de pair l'intuition et la concentration, on peut grouper certaines matières du programme.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

1. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

40. — *Homeri Odysseae carmina cum apparatu critico ediderunt* J. VAN LEEUWEN J. F. et M. B. MENDES DA COSTA. — Editio altera passim aucta et emendata : accedunt tabulae tres. — Pars prior. Carm. I-XII. Leyde, A. W. Sijthoff, 1897. Prix : fl. 1.50

Cette édition d'Homère n'ayant pas encore été annoncée dans cette revue, j'exposerai en général le système des auteurs.

Dans la préface de l'*Enchiridion dictionis epicae* du professeur van Leeuwen, nous trouvons quelques indications historiques sur l'origine et la composition des poèmes épiques attribués à Homère.

Il admet qu'ils sont l'œuvre de plusieurs poètes et qu'ils ont reçu peu à peu la forme et l'étendue dans lesquels nous les possédons. Il y a des parties plus modernes mélangées à d'autres plus anciennes. Il est certain qu'une grande partie a été insérée mal à

propos et que des chants qui autrefois avaient été composés séparément, ont été réunis en un seul corps (page xx).

Ces poèmes datent au moins du XI^e siècle av. J.-C., et on pourrait distinguer quatre, peut-être cinq ou même six périodes de l'art épique (page xxix).

M. van Leeuwen ne détermine pas le laps de temps qui s'est écoulé jusqu'à l'achèvement des épopées. Il dit (page xxxv) que depuis leur plus tendre enfance elles se sont développées lentement et ce n'est que bien tard qu'elles ont atteint leur pleine vigueur et la force de l'âge. Mais il est certain que l'Iliade et l'Odyssée étaient vers le VIII^e siècle avant J.-C. telles qu'elles sont parvenues jusqu'à nous (page xxxvi).

Tous sont assez bien d'accord quant à ces points généraux, et il paraît évident qu'une langue doit avoir subi une énorme transformation dans le cours d'au moins trois siècles. Les poèmes épiques

eux-mêmes portent les traces de cette transformation et nous offrent les preuves certaines de deux dialectes différents, dont les divers poètes se sont servis.

C'est pourquoi Ludwich veut qu'on commence avant tout par fixer le texte des Alexandrins. Celui-ci servira ensuite de base pour des investigations sur les temps qui précèdent cette période. Mais Ludwich a lui-même renoncé à son principe en adoptant dans son édition de l'Odyssée des émendations contraires aux manuscrits et à la tradition. (Praef. page xix).

Aug. Fick prétend qu'il faut remonter à une époque antérieure à celle des Alexandrins, il croit que les poèmes d'Homère ont été chantés dans le dialecte éolien. Après avoir remanié la langue épique d'après ce principe, il nous offre son édition, portant le titre passablement ambitieux : « Homère rétabli dans sa langue originale. » L'auteur a péché par excès. Pour avoir trouvé des admirateurs, il ne compte guère de partisans.

P. Caer admet que les parties les plus anciennes de l'épopée ont été composées en éolien. Dans le cours des siècles plusieurs chants en ionien y ont été ajoutés et ont en outre exercé leur influence sur les parties déjà existantes. Cette opinion est défendue avec une rare science et avec beaucoup de subtilité dans les *Grundfragen der Homerkritik* et il sera difficile de réfuter sa

thèse. Il veut donc qu'on examine soigneusement le texte pour trouver les parties contenant des éolismes ou des ionismes primitifs, afin de reconstruire ainsi la poésie originale. Il s'oppose à tout changement violent, à toute correction arbitraire là où les lois de la logique, de la grammaire et de la métrique ne démontrent pas clairement que le texte est réellement mutilé.

MM. van Leeuwen et Mendes Da Costa ne tiennent compte ni des données historiques, ni des faits que le texte même nous apprend. Ils prescrivent des règles aux vieux chantres et veulent absolument que la langue de tant de siècles et de tant de poètes divers, qui ne se sont pas même servis du même dialecte, suive sans jamais s'en écarter, les préceptes tels qu'ils se sont plu à les formuler.

Ils sont ce qu'on appelle en politique radicaux du plus pur sang. Ils s'approprient tout ce qu'il y a de plus audacieux dans leurs prédécesseurs, comme la doctrine de Fick sur la particule «i», de Wackernagel et Caer sur les formes distraites des verbes contractes, de Bekker et Curtius sur la formation des subjonctifs des aoristes athématiques. Dans la déclinaison et la conjugaison ils ont accueilli tout ce qui a été avancé avec plus ou moins de probabilité par les savants, et leur texte d'Homère a reproduit toutes ces opinions, que les auteurs plus considérés ont hésité à adopter

et qu'ils ont reléguées parmi les conjectures. Ils ont surpassé tous leurs devanciers par leur doctrine sur l'augment qu'ils ajoutent même aux formes fréquentatives, sur les pronoms personnels et par la manière dont ils ont traité le digamma. Celui-ci a été imprimé partout où il est la première ou la deuxième lettre du radical. Les vers qui s'opposent à cette orthographe sont évidemment une bien riche matière pour la critique conjecturale.

Laissez-moi citer une couple d'exemples de l'Odyssée, pour donner un échantillon de la critique des auteurs.

D'après ce que M. van Leeuwen nous a dit plus haut, il est certain que l'Iliade et l'Odyssée étaient vers le VIII^e siècle av. J.-C. telles qu'elles sont parvenues jusqu'à nous. Après avoir cité à la page 150 de l'« Enchiridion » des exemples du digamma dans l'ionien et l'attique, dont Causer a démontré la valeur dans ses *Grundfragen*, page 102 etc., il conclut que les Ioniens et les Attiques ont perdu le digamma au VII^e ou au commencement du VI^e siècle.

Dans l'édition de l'Odyssée au 1^{er} v. du XXIV^e livre, les auteurs disent qu'ils sont d'accord avec Fick que la *νεμενι δει-ίρα* a été insérée bien tard. Puis ils ajoutent : Fick suppose qu'elle a été faite au commencement du VI^e siècle.

Il faut réellement de la bonne volonté pour ne pas y découvrir quelque contradiction. Mais pour

quoi donc ajouter le digamma à cette partie ? pourquoi la note au v. 161 « ἱμετω neglecto F. Vitiurne interpolatoris ? » pourquoi au v. 169 ἱμετω etc. etc.

Je viens de citer l'admirable conjecture ἱμετω. Après avoir éliminé toutes les formes éoliennes des pronoms sans autre motif que leur bon plaisir, ils introduisent en outre pour le datif pluriel les formes ἱμετω et ὑμετω, dont ils ne retrouvent aucune trace dans Homère, qui de plus ne se rattache aucunement à la tradition, si ce n'est ἄμμετω. Alk. 100 Apoll. 123 C Non seulement ils proposent ces nouveautés inouïes comme des conjectures tant soit peu plausibles, comme Fick a mentionné ἄμμετω γ. 56, mais ils ne craignent pas de les mettre dans le texte même. Ainsi l'on trouve ἱμετω 9 566, 1 53 dans la première partie de l'Odyssée.

Or, ce n'est pas là une saine critique, me semble-t-il, c'est agir arbitrairement, comme peut faire celui qui forge du Volapük. Cela ne s'accorde pas trop bien avec la science sérieuse et critique d'

ἄνδρες παιδείης ἡγήτορες ἐν τε καθιδόραις
γρᾶμματικαῖς δὴμοιο βίον διαποιμαίνοντες.

Si l'on m'objecte que j'ai suivi l'édition de van Leeuwen et Mendes Da Costa dans mon abrégé du dialecte d'Homère, je réponds que j'ai fait ce petit aperçu pour mes élèves, qui se sont servis jusqu'ici de cette édition. Par la manière arbitraire dont les auteurs ont formulé les règles qu'ils appliquent rigoureusement dans

leur édition, quel que soit le texte traditionnel, le dialecte d'Homère est devenu plus facile pour les élèves par son invariable uniformité. L'arbitraire de la langue n'empêche pas d'admirer les beautés du plus grand des poètes et n'a aucun désavantage pour les élèves s'ils ne doivent pas s'appliquer à des études philologiques ultérieures. A ce point de vue, cette édition est un avantage pour la classe. Ce n'est pas à dire, comme je l'ai indiqué d'ailleurs dans l'avant-propos, que j'adhère par là à toutes les opinions des auteurs. L'expérience m'avait appris que la grammaire de van Leeuwen et Mendes (*Taal-eigen der homerische gedichten*) est trop vaste pour les élèves du gymnase et voulant remédier à cet inconvénient j'ai composé mon petit aperçu.

On pourrait encore me dire, que cette édition doit être fatale à ceux qui voudront se livrer plus tard à une étude plus approfondie de la philologie, parce qu'elle part d'un faux principe et donne un texte qui ne ressemble plus à celui d'Homère.

Je ne le contesterai pas. En affichant une prédilection marquée pour mes compatriotes, je me suis laissé entraîner trop loin ; je l'avoue, je reconnais mes torts. Aussi bien, on ne m'y attrapera plus.

Mais peut-être mon compte-rendu est-il déjà trop long ; je finis donc tout en espérant que sous peu j'aurai le loisir de revenir sur ce thème.

W. JASPAR.

41. — *Ciceros Rede fuer Sex. Roscius aus Ameria*, fuer den Schulgebrauch erklärt von Dr G. LANDGRAF, 3^{me} éd. revue. Gotha, F. A. Perthes, 1897 ; VIII-102 pp. in-8°. Prix : 1 marc ; texte seul, 40 pf ; commentaire seul, 60 pf.

Dans sa préface, M. Landgraf nous fait connaître les principes qu'il a suivis pour élaborer une édition vraiment classique de la *Rosciana*. Les voici en résumé : Ne comprendre dans l'introduction que ce qui est nécessaire à l'intelligence du discours ou ce qui aurait pris trop de place dans le commentaire ; expliquer les difficultés de préférence par la comparaison avec des passages analogues du discours ou avec les autres écrits de Cicéron ; remplacer les renvois aux grammaires et stylistiques par des remarques plus ou moins étendues selon les connaissances de l'élève ; se contenter parfois d'une simple indication ; viser à la concision dans les explications *réelles* ; enfin, ne donner de notes sur la technique et le plan que dans les passages où elles en faciliteraient la compréhension.

Ce programme si sage, M. Landgraf a eu le mérite de le réaliser dès la 1^{re} édition (1882) ; et aujourd'hui qu'à deux reprises il a pu faire profiter son œuvre des remarques bienveillantes de la critique, on doit la considérer comme remplissant les principales conditions d'un livre classique. — L'*Introduction*, qui est

fort condensée, comprend le récit des circonstances dans lesquelles Cicéron prononça ce discours et une brève appréciation littéraire. Le commentaire (disposé au bas des pages, mais que l'on peut se procurer à part) est visiblement le fruit d'études longues et patientes ; peut-être est-il parfois trop développé. Quant au texte, il reproduit celui de la 2^e édition, sauf dans les six passages suivants : § 34 *factum est, magis indignum... num est ferendum ?* § 85 *applicatus ad* ; § 125 *haec libenter audientur* ; § 133 *de Palatio ex aedibus suis* ; ibid. *praetereuntes praeconem enuntiare audiebant* ; § 135 *videtis, judices, et aequo animo videtis, ut.*

Les professeurs consulteront avec beaucoup de profit, en même temps que cette édition classique, celle que l'auteur a publiée en deux volumes, avec un appareil critique et un commentaire plus étendu (I. *Text mit den Testimonia veterum und dem Scholiasta Gronovianus*, 1882. — II. *Kommentar*, 1884 : chez A. Deichert, à Erlangen).

LÉON HALKIN.

42. — RUDOLF MERINGER, Prof. à l'Université de Vienne, *Indo-germanische Sprachwissenschaft*. — Collection Goeschel, Leipzig, 1897. Prix : 1 fr.

Ce livre est très digne de remarque. C'est en vérité un chef-d'œuvre. L'auteur, bien connu par des travaux nombreux et personnels, n'a pas dédaigné d'écrire un petit volume d'aspect modeste, 136 pages de petit for-

mat ; il y a concentré toute l'essence, toute la saveur d'une science qui aime les « Grundriss » compacts et les savantes discussions.

On ne peut signaler aucune tentative du même genre et de la même valeur. Dans ce bref manuel, rien d'essentiel n'est omis. Étude physiologique et psychologique du langage, histoire des théories, exposés de principes, exemples nombreux et mis en valeur, réflexions judicieuses sur les lois phonétiques et l'analogie, sur les patois et les dialectes, sur la destinée des mots et de leur signification. Le lecteur le moins préparé se familiarisera sur le champ avec les théories relativement complexes de la linguistique ; le lecteur informé rendra justice au tact et à l'habileté de l'écrivain qui doit être un admirable professeur, possédant à un haut degré ce que j'appellerai le don de « l'épisode », l'art de fixer l'attention sur un fait suggestif et d'en dégager, d'une manière vivante, toute la signification.

J'ai dit que rien d'essentiel n'avait été oublié ; j'ajoute qu'une place a été réservée à l'examen de questions, qui, pour être accessoires, n'en sont pas moins captivantes. Voici l'énumération des chapitres : 1. le rôle du corps et de l'âme dans le langage (3 planches) ; 2 le développement des langues (changements phonétiques ; leur régularité, leurs causes ; lois de Grimm et de Verner ; langues agglutinantes,

etc ; origine du langage) ; 3. les langues indo-européennes anciennes et modernes ; leur parenté ; l'écriture ; 4. phonétique du sanscrit, du grec, du latin, du gothique, du lithuanien et du slave (pp. 67-90) ; 5. morphologie : désinences casuelles et verbales, pronoms, noms de nombre, temps et modes (pp. 90-121) ; 6. civilisation et habitat des « Indo-européens » (très sensé et très instructif).

Le lecteur, quand il aura lu ce petit volume, ne connaîtra pas la grammaire et le lexique de toutes les langues énumérées plus haut ; ce serait trop beau ; — mais il en connaîtra le mécanisme, il se fera une idée précise de la méthode de la grammaire comparée (1).

LOUIS DE LA VALLÉE POUSSIN.

(1) Voici un bref fragment du § consacré à l'étude de l'accentuation : L'accent indo-germanique était libre, c'est-à-dire non lié à une syllabe déterminée. Le védique a conservé, sur ce point, l'accentuation primitive... toutes les autres langues l'ont altérée... Le latin fait dépendre la place de l'accent de la quantité de la pénultième syllabe.... : mais le latin prouve lui-même qu'il fut un temps où cette loi n'existait pas ; comparez *capiō* et *accipio*. Le changement de *a* en *i* n'a pu se produire qu'en syllabe *atone* ; on prononçait : *accapio*.

Voyez p. 60, un résumé de la Littérature indienne ; p. 62, la discussion des théories de Schleicher, la doctrine dite des « ondes » ; p. 66, la note sur l'écriture indienne appelle des réserves, la solution proposée n'est pas la plus vraisemblable ; p. 136, les hypothèses de Jacobi sur les données astronomiques du Veda sont peut-être hasardées ; la thèse de M. Meringer est d'ailleurs indépendante de cette discussion.

43. — *Beitrag zur griechischen Altertumswissenschaft* von JOH. TOEPFFER. Mit dem Bildnis Toepffers. Weidmann, 1897. in-8°, 384 pp. Prix : 10 ms.

Le 23 août 1895, mourut à Porto d'Anzio, à l'âge de trente-quatre ans, Joh. Toepffer, professeur à l'Université de Bâle, auteur de *Attische Genealogie*, un des meilleurs ouvrages qui aient paru depuis 1889, et collaborateur très actif de l'Encyclopédie de Pauly refondue par Wissowa. Ce décès prématuré fut pour la science allemande une perte considérable : le présent volume le prouverait à lui seul. Cédant à une pieuse inspiration, les amis du défunt y ont réuni, avec sa biographie et la liste de ses travaux, une bonne partie de son héritage scientifique, un héritage formé en dix années ! En tout vingt opuscules. Tous sont consacrés à l'histoire et aux antiquités grecques, tous témoignent également de l'esprit pénétrant et original de l'auteur, de la science et de la conscience qu'il apportait à tous ses écrits.

Seize de ces articles avaient déjà paru soit séparément comme les *Quaestiones Pisistrateae*, dissertation inaugurale de Dorpat (1886), soit dans les recueils allemands les plus estimés, tels que *Hermes*, *Rheinisches Museum*, *Athenische Mittheilungen* et l'Encyclopédie déjà citée. Quatre sont inédits ; ce sont les nos 17 à 20. Les trois premiers : *Les débuts*

de la démocratie athénienne, *Vingt ans de politique athénienne, Les mystères d'Eleusis*, ne sont pas des travaux d'érudition pure : Toepffer y donne, plutôt pour le grand public et dans la manière de Curtius, trois chapitres d'histoire grecque. Les développements de la constitution athénienne jusqu'après la réforme de Clisthène, l'histoire intérieure d'Athènes depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la chute de Démétrius de Phalère, enfin les questions si intéressantes qui se rattachent au sanctuaire et au culte d'Eleusis y sont résumées d'après les dernières découvertes et les plus récents travaux.

Le numéro XX est une leçon faite à Bâle, pendant le semestre d'hiver 94/95 sur les réformes de Lycurgue. On sait que le législateur de Sparte a couru, durant ces dernières années, les plus sérieux dangers de voir son nom rayé des manuels d'histoire pour être porté dans les ouvrages de mythologie et cela, sur les conclusions des plus savantes dissertations. Il a trouvé ici un défenseur. Tout l'article du professeur de Bâle est une critique très vive de l'opinion soutenue par Ed. Meyer dans ses *Forschungen zur alten Geschichte* (Halle, 1892). On a voulu voir en Lycurgue la personnification d'un dieu, d'un héros mythique : le contraire est vrai, il faut voir plutôt en lui un homme, un grand homme élevé par la postérité au rang des dieux. Le culte rendu au législateur est plus

récent que la législation, dit Toepffer, — et il a raison.

ALPHONSE ROERSCH.

44. — *Leitfaden der griechischen und roemischen Altertuermer fuer den Schulgebrauch zusammengestellt von Dr ERNST WAGNER und Dr GEORG VON KOBILINSKI*. Berlin, Weidmann, 1897, 1 vol. in-8°, 181 pages, 14 figures, 22 planches et deux plans hors texte. cart. Prix : 3 marcs.

La maison Weidmann de Berlin, qui a déjà tant contribué au progrès des études classiques, vient de se signaler encore par la publication d'un ouvrage utile ; c'est un *compendium* des antiquités de la Grèce et de Rome dû à la collaboration éclairée de deux professeurs au gymnase de Königsberg. Les antiquités grecques sont l'œuvre de M. Wagner ; M. von Kobilinski s'est occupé des antiquités romaines.

Les deux auteurs ont divisé leur sujet de la même manière : la vie publique — la vie privée ; et dans ce cadre, ils résument fort exactement les antiquités politiques, judiciaires, religieuses, militaires et privées des deux grands peuples. Quelques pages consacrées à la topographie athénienne et aux résultats des fouilles d'Olympie terminent la partie grecque ; la partie romaine s'ouvre par la description de Rome antique.

Le livre a, on le voit, de la symétrie ; il manque quelque peu — et dans ses deux parties — de

proportion. L'exposé des antiquités privées est légèrement écourté, et c'est précisément la partie qui intéressera le plus les jeunes lecteurs. Ce défaut est d'autant plus frappant que les nombreuses planches ornant le volume sont empruntées à l'ouvrage de Guhl et Koner, *La Vie des Grecs et des Romains* (6^e édition par Richard Engelmann). Ces illustrations sont, du reste, aussi bien exécutées que bien choisies, et elles méritent tous les éloges.

On comprend tous les services qu'un pareil ouvrage peut rendre dans les classes d'humanités.

ALPH. ROERSCH.

45. — LÉON HALKIN, *Les esclaves publics chez les Romains*, Bruxelles, Société belge de librairie et Office de publicité, 1897. (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Fasc. I.) 250 pp. Prix : 5 fr.

M. Wallon a fait ressortir, dans son *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, l'importance économique et sociale que présente l'institution des esclaves publics. Il les a montrés aux degrés inférieurs de la hiérarchie administrative, barant le chemin aux citoyens et leur fermant l'accès des carrières qui sont la transition du prolétariat à la bourgeoisie. M. L. Halkin a cru avec raison que ces vues un peu générales demandaient à être précisées. Il a prouvé une fois de plus que, même sur le champ où d'habiles moissonneurs ont passé, il reste beaucoup à glaner pour

les chercheurs patients et sagaces. Si cela est vrai des « vieux sujets », cela l'est évidemment bien plus encore de ceux qui, comme celui-ci, n'ont été qu'effleurés ou rapidement parcourus. Venant après Wallon, même après Mommsen, M. Halkin a recueilli une ample moisson de faits nouveaux, de détails précis et il a pris la peine louable de les coordonner avec beaucoup de clarté et de méthode.

Le livre comprend deux grandes parties : les esclaves de l'État et les esclaves des villes. Chacune de ces deux parties se subdivise de même façon : idées générales, emploi des esclaves, condition juridique et sociale des esclaves. Un vrai diptyque, où tout est à sa place et où rien ne manque.

L'ouvrage est de ceux qui donnent l'impression que l'auteur n'a rien laissé échapper, par scrupuleuse exactitude et habileté à utiliser les détails les plus menus. On trouvera là tous les résultats d'une patiente exploration des témoignages littéraires et surtout des témoignages épigraphiques, d'heureuses solutions des petites et des grandes difficultés du sujet ; on y verra à l'œuvre un esprit mûri par de fortes études, en possession d'une excellente méthode de travail, qui, à tous ces mérites, joint celui de la reconnaissance : je constate avec plaisir que le livre est dédié à M. J. P. Waltzing. J'aime à mon tour à associer le nom du maître et celui de l'élève dans les éloges que j'adresse au livre que j'ai sous les yeux.

HENRI FRANCOTTE.

46. — *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles* par DOM GUÉRANGER, 8^e éd., 2 vol. in-8°, Paris, Retaux. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est connu ; il a eu, depuis 1873, huit éditions. Il mérite son succès, car cette « rénovation de l'histoire chrétienne de Rome » n'a pas seulement un caractère apologétique. C'est une œuvre dont l'archéologie et l'histoire ont fourni les données, contrôlées à la lumière de la critique, bien que le savant auteur mêle à sa narration certains faits qui, pour être vraisemblables, ne sont pas certains.

Sainte Cécile est l'héroïne de cette histoire, mais Dom Guéranger

a placé la sainte dans un cadre assez étendu pour qu'il puisse la faire revivre au milieu de la société de son temps. Il met sous nos yeux la Rome chrétienne jusqu'à l'époque de Septime Sévère : saint Pierre et saint Paul à Rome, les persécutions, les progrès grandissants de l'Église romaine, ses luttes, ses victoires, ses martyrs et ses chefs. A côté ou tout autour apparaît le monde païen, surtout le monde aristocratique. Peu à peu nous voyons les deux sociétés se mêler. Tout cela est amené fort naturellement sous la forme narrative qui rend la lecture de ce livre très attachante.

J. P. WALTZING.

2. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

47. — *Extraits des Poètes lyriques du XIX^e siècle*, par GUSTAVE MERLET. Paris, A. Colin et A. Lemerre, 464 pp. Prix : 3.50 fr.

L'auteur débute par quelques notions de versification. Puis viennent les « Extraits » qui sont disposés dans l'ordre suivant : Poésies 1^o domestiques : l'enfance, la famille ; 2^o pittoresques : la nature, les animaux ; 3^o morales : l'homme, le travail ; 4^o patriotiques. L'ouvrage se termine par des notices biographiques, courtes et suffisantes, sur les auteurs qui y sont cités. Dans le cours du recueil, des notes au bas des pages aplanissent les principales difficultés que peut rencontrer le jeune lecteur.

Car telle est l'idée qui a présidé à l'exécution de ce livre : il est destiné à « l'enfance et à la jeunesse » des écoles, « aux cours élémentaires et moyens ».

Je commencerai par lui faire un reproche relativement grave : sa disposition. Ce recueil, en effet, a surtout en vue la formation littéraire de nos jeunes étudiants. Or les morceaux d'un même auteur y sont absolument dispersés. M. Merlet n'a pas même réuni ceux qui, d'après sa « classification », ont le même objet : l'enfance, la famille, etc.

Se peut-il, dès lors, que les jeunes élèves qui font, pour la première fois, connaissance avec nos lyriques, conçoivent du genre et du talent de chacun d'eux une idée claire, ou même quelque idée?

Ils n'en auront que des notions éparpillées qu'ils sont encore incapables de synthétiser.

Autre inconvénient de cette division : l'uniformité, plus dangereuse dans l'enseignement de la jeunesse. Si belles que soient, par exemple, les descriptions de la deuxième partie, ainsi réunies elles ne tardent pas à fatiguer l'élève.

J'aurais aussi aimé voir indiqué, après chaque morceau, l'ouvrage d'où il est extrait, toujours dans le même but d'éducation littéraire du lecteur.

J'ajouterai enfin que la dernière partie de ces extraits me paraîtrait devoir plutôt s'intituler « Poésies militaires ». L'auteur semble y poser en thèse qu'on ne peut servir sa patrie que dans le métier de soldat. « Nous avons voulu, dit-il, surtout animer les courages par la perspective d'une *revanche* que mériteront des vertus viriles. »

Ces défauts du recueil de M. Merlet sont rachetés par de sérieux mérites. N'en est-ce pas un déjà d'avoir osé proposer aux études de nos jeunes collégiens des auteurs contemporains ? Les deux tiers, en effet, des pièces citées par M. Merlet, sont des poètes encore en vie. Que de fois leurs idées, leurs sentiments, leur langage sont plus à portée de nos enfants que ceux des classiques du XVII^e siècle !

Je ne puis assez louer M. Merlet du choix de ses morceaux. Trois considérations semblent l'avoir guidé ici : la valeur littéraire

des extraits, leur moralité, le niveau intellectuel des lecteurs à qui ils sont destinés. Ce dernier point de vue surtout a préoccupé l'auteur. Il a écarté toute pièce dont la pensée trop profonde eût été incomprise des jeunes intelligences ; il a choisi les morceaux de nos lyriques modernes qui décrivent des objets connus des enfants, des impressions qu'eux-mêmes ont ressenties. Bois, nids, fleurs, papillons, saisons, astres, vie à la campagne, au collège, foyer, amis, sœurs, mère : quel délicieux plaisir pour un enfant — je devrais dire pour toute âme humaine — de se rappeler ces objets chéris et de les voir si poétiquement dépeints !

Formation du goût littéraire et formation du cœur de nos jeunes étudiants : tel est le but de ce recueil, et il l'atteindra sûrement. H. GEVELLE.

48. — *Histoire de la Langue et de la Littérature française des origines à 1900*, publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE. Paris, Colin et Cie, 1897. Vol. III. Prix : 16 frs.

On connaît assez l'esprit et la nature de cet ouvrage par le compte rendu qui a été fait ici des deux premiers volumes, pour que je puisse me dispenser de toute considération nouvelle à ce sujet. Je n'ai pas non plus à indiquer, une seconde fois, les avantages et les inconvénients d'une œuvre composée en collaboration. Il me suffit sur ce point — comme pour bien d'autres — de rappeler

les observations formulées par M. Béthune dans les numéros de février et mars 1897.

Le directeur de l'œuvre a cru devoir se réserver le chapitre introductif : *La Renaissance* ; — peut-être aurait-il dû y faire la synthèse du livre, racheter par là l'inévitable morcellement du volume. M. Marty Laveaux a parlé de *Rabelais et des conteurs* ; M. Bourciez, de *Marot et la Poésie de 1500 à 1550*. M. G. Pellissier a fait l'histoire de *Ronsard et de la Pléiade*. M. Paul Morillot a signé *La poésie après Ronsard*. M. Rigal était tout désigné pour écrire *Le théâtre de la Renaissance*. Le chapitre VII, *Théologiens et prédicateurs* (Calvin, S. François de Sales) a pour auteurs MM. Petit de Julleville et Alf. Rébelliau. *Les moralistes* (Montaigne) et *Les écrivains scientifiques* ont été étudiés par M. Bonnefon ; *Les auteurs de mémoires, historiens, écrivains politiques*, par M. J. de Crozals, *Les érudits et les traducteurs*, par M. Ch. Dejob. Enfin *La langue du seizième siècle* occupe les pages 638-855, signées F. Brunot.

Nécessairement, il y a inégalité de valeur entre ces différents chapitres, mais l'ensemble est honorable. On ne peut faire ici à chacun la part d'éloges et de critiques qui lui revient. Je me borne à faire remarquer que l'auteur de Rabelais a découpé en trop de « tranches » son « bouffon de génie » ; que l'étude sur les prédécesseurs de Marot est trop une réédition de clichés de manuels ; que le programme de la Pléiade est

bien exposé, et que l'histoire du théâtre manque de grâce : elle est peu intéressante par elle-même, et l'auteur ne s'y est guère mis en frais d'« exposition ». Je crois devoir une mention toute spéciale à l'œuvre de M. Brunot. De toutes ces monographies, la sienne a été la plus laborieuse. Une première partie, la lutte avec le latin, est neuve. Elle est bien venue : claire, concrète, intéressante. L'autre, l'histoire interne du français, est plus technique et d'une lecture plus pénible.

Au point de vue de l'histoire des Lettres, les tomes I et II de l'ouvrage de M. Petit de Julleville constituaient une réelle nouveauté pour le grand public. Le tome III ouvre une période mieux connue de la littérature française. Toutefois, le temps n'est pas si loin où on la lisait encore dans l'*Art poétique* de Boileau. Et combien de soi-disant lettrés dont les lumières sur le xvi^e siècle se bornent à la lecture de quelques pages de Rabelais et de Montaigne, de quelques vers de Ronsard, du Bellay et d'Aubigné ! Il s'agissait donc — dans ce troisième volume — non pas de réhabiliter des talents méconnus, mais de les faire mieux connaître, mieux apprécier.

Pour le moyen âge, on devait se livrer surtout à des recherches scientifiques. Le travail portait en premier lieu sur la genèse des œuvres. L'étude était plus matérielle, partant moins exposée à s'imprégner de la personnalité de l'auteur. Avec le xvi^e siècle,

arrive la période littéraire où la subjectivité de l'historien se trahit nécessairement. Les collaborateurs de M. Petit de Julleville ont tâché, dans la mesure du possible, de faire œuvre objective, en s'inspirant des travaux de tout un demi-siècle.

Le défaut général du livre, c'est, je crois, de ne pas donner une idée suffisamment exacte des œuvres étudiées; c'est de supposer, chez le lecteur, le commerce — et le commerce intime — des productions de l'époque. Il est vrai que la remarque en est faite quelque part : l'histoire littéraire ne dispense pas de la lecture des œuvres, elle les fait comprendre. Cependant, en n'analysant pas ces œuvres, on me paraît restreindre singulièrement le monde auquel s'adresse l'*Histoire de la Littérature*. D'une part, elle n'est pas pour les purs savants. Et d'autre part, quel est le public qui fréquente assez les auteurs du xvi^e siècle, qui soit assez familiarisé avec leur langue, pour mener de front la lecture de *Gargantua* ou de la *Franciade* et celle de l'ouvrage? Insuffisante pour les érudits, cette *Histoire* n'est pas assez abordable pour les profanes. C'est un de ses points faibles, et il est à regretter.

ALPH. BAYOT.

49. — *Précipies de composition littéraire* d'après les meilleurs traités, à l'usage de l'enseignement moyen, par A. COURTOY, ancien professeur. — Ballon-Vincent, Namur. Prix : 1.60.

M. Courtoy a fait œuvre pratique. En un volume de 200 pages, il a résumé — en les passant au crible d'une grande expérience et d'un goût très sûr — les préceptes littéraires qui forment la matière de l'enseignement théorique des quatre classes supérieures des athénées. L'un des mérites du livre est précisément de ne pas constituer un traité approfondi destiné aux lettrés, mais de préciser les procédés de l'art d'écrire pour fournir à l'observation personnelle des jeunes gens des points de repère. — Je félicite l'auteur d'avoir prescrit délibérément certaines définitions abstraites, d'un dogmatisme démodé et qui échappent à la conception nette de l'esprit. L'étude de la composition et du style doit devenir de plus en plus un travail d'observation que l'on opère sur les autres et sur soi-même. L'explication des procédés de la pensée et des secrets de la phrase est autrement féconde que l'amplification des formules.

Telle a été — c'est visible — la tendance constante de M. Courtoy. Elle se révèle, d'ailleurs, par le choix judicieux des exemples.

Notions préliminaires sur le beau et les facultés de l'âme, composition et style, versification, genres littéraires, voilà le plan du manuel que je recommande de façon spéciale aux professeurs d'humanités anciennes dont les heures de français ne sont que très rigoureusement suffisantes.

L. MOLITOR.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

50. — Dr G. KALFF, *Vondels leven*. Haarlem, H. D. Tjeenk Wil-link, s. d. (1896). Prix : 1 flor.

Le volume de M. Kalff n'est que la réimpression de deux articles qui ont paru dans le *Gids* de 1896. L'auteur ne nous donne pas une biographie complète du poète néerlandais, ni une étude approfondie de son œuvre; sous ce rapport, son livre ne tient pas la promesse du titre. M. Kalff le sait bien, et a soin de nous en avertir; dans ces pages, déclare-t-il, il a voulu rassembler et relier entre elles quelques considérations sur la personnalité du grand poète. C'est un aperçu synthétique sur la vie de Vondel, pour autant qu'elle se reflète dans ses œuvres; ce qu'il veut caractériser, c'est l'homme; ce qu'il cherche dans les poésies, c'est l'âme du poète. En une série de chapitres écrits avec élégance et avec goût, il nous fait d'abord connaître le milieu dans lequel vivait Vondel : Amsterdam et ses habitants au XVII^e siècle; les parents et amis de l'écrivain. Puis, par l'analyse et l'examen de ses œuvres, il recherche quelles étaient les idées de Vondel relativement aux beaux-arts, leurs relations, la mission du poète; il montre comment, chez Vondel, le sentiment de la nature était vif, mais peu délicat, peu épuré; enfin, il considère le grand écrivain dans ses rapports avec la religion, et termine par

expliquer ce qui déterminait sa conversion au catholicisme.

M. Kalff est homme de beaucoup de goût et d'un vaste savoir; son opusculé, très attrayant et instructif, nous apprend à saisir la haute portée de la poésie de Vondel, et plus encore que le poète, nous fait aimer l'homme. Le style de l'ouvrage est élégant et très soigné; M. Kalff possède l'art d'intéresser ses lecteurs par une exposition claire et des divisions nettes; on lit son étude d'un bout à l'autre avec grand charme et beaucoup de profit.

C. LECOUTERE.

51. — B. LITZMANN, *Das deutsche Drama in den literarischen Bewegungen der Gegenwart*. 4^e édition, Hambourg et Leipzig, L. Voss, 1897. Prix : 5 fr.

Je suis heureux de pouvoir signaler aux lecteurs du *Bulletin* la quatrième édition du bel ouvrage de M. Litzmann. On sait que ce livre est la reproduction d'un cours que le distingué professeur a fait à l'Université de Bonn pendant le semestre d'hiver 1892-93. La première édition a paru en 1894; ces leçons ont eu une rapide fortune.

Dans une introduction assez étendue (pp. 1-58), l'auteur jette un coup-d'œil d'ensemble sur le mouvement littéraire en Allemagne pendant les années 1870-1880, et spécialement sur le théâtre; puis il entame son sujet :

le drame contemporain (pp. 59-215). Il passe en revue les dramaturges les plus remarquables : Wildenbruch, Hauptmann, Sudermann ; il analyse et examine leurs pièces principales. Il s'étend sur ce qu'il appelle « la révolution littéraire » des années 1880 et suivantes, en recherche les causes, en définit le caractère ; il traite longuement de l'influence du théâtre scandinave en Allemagne (Ibsen), influence qu'il ne craint pas d'appeler néfaste. M. Litzmann s'était arrêté en 1893 ; dans les deux dernières éditions, qui ont paru respectivement en 1896 et 1897, il a suivi, dans une espèce d'appendice (pp. 216-240), la littérature dramatique jusqu'en 1896 : il nous entretient des dernières œuvres de Wildenbruch, Hauptmann, Sudermann, Halbe, Hirschfeld, etc.

Dans sa leçon d'ouverture, M. Litzmann s'empresse de déclarer qu'il ne veut pas faire l'histoire du théâtre allemand contemporain : entreprise trop vaste, impossible même. Ce qu'il nous présente, ce sont les impressions de quelqu'un qui a suivi avec attention l'évolution de la littérature dramatique pendant les dernières années ; il essaie d'en déterminer les causes, l'importance, les résultats probables, surtout dans ses rapports avec le mouvement général de la littérature. Il convient lui-même que son livre sera très subjectif ; que, malgré ses efforts d'être impartial, il se sera peut être laissé guider

par certaines sympathies ou antipathies ; il ne prétend d'ailleurs pas fournir des jugements infailibles. Cette réserve est très louable. Le sujet est trop délicat ; l'auteur doit toucher à trop de questions brûlantes et difficiles pour qu'il puisse contenter tout le monde. Quelles que soient leurs opinions et vues personnelles, tous ceux qui étudient la littérature allemande contemporaine devront m'accorder que le savant professeur traite son sujet de main de maître. Son livre est très suggestif ; il témoigne d'une compétence rare. La méthode est sûre, les principes sont excellents. J'ajoute que l'exposition est claire, le style brillant ; M. Litzmann paraît un enthousiaste.

C. LECOUTERE.

52-54. — *Sammlung von Elementarbüchern der altgermanischen Dialekte*. Herausgegeben von Dr W. STREITBERG, Prof. der indo-germ. Sprachwiss an der Univ. Freiburg (Schweiz). Heidelberg, Carl Winter.

I. *Urgermanische Grammatik* von Dr STREITBERG. 1896. XII-200 pp. Prix : 8 marcs.

II. *Gotisches Elementarbuch* von Dr STREITBERG. 1897. XII-208 pp. Prix : 3 marcs.

III. *Altislaendisches Elementarbuch* von Dr KAHLE 1896. XII-238 pp. Prix : 4 marcs.

IV. *Altenglisches Elementarbuch* von Dr BUELBRING.

V. *Altsaechsisches Elementarbuch* von Dr HOLTHAUSEN.

VI. *Althochdeutsches Elementarbuch* von D^r SUETTERLIN.

VII. *Mittelhochdeutsches Elementarbuch* von D^r MICHELS.

Publier, d'après un plan uniforme, une série d'ouvrages ayant pour objet soit d'exposer les derniers résultats des investigations scientifiques dans un domaine déterminé, soit de servir de guide à ceux qui désirent s'initier à une branche quelconque, ce n'est pas là, certes, une idée tout à fait neuve. Il suffira de mentionner la *Bibliothek indo-germanischer Grammatiken*, Leipzig. Breitkopf et Haertel; *Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte*, von W. BRAUNE, Halle a. S., Max Niemeyer; *Handbooks of English Literature*, edited by Prof. HALES. London, Bell & Sons; *The Warwick Library of English Literature*, edited by Prof. HERFORD. London, Blackie & Son, et tant d'autres. La collection publiée sous la direction de M. Streitberg, dont nous voulons parler, est une nouvelle application de ce système de collaboration. L'unité de plan et l'habileté d'exécution des spécialistes ne manqueront pas, nous en sommes convaincu, d'assurer le succès de cette nouvelle entreprise.

Elle est destinée à servir d'initiation à l'étude des anciens dialectes germaniques, en offrant à l'étudiant germaniste tout le bagage scientifique dont il aura besoin.

La collection s'ouvre par l'*ur-*

germanische Grammatik de M. Streitberg. L'objet de ce volume, bien défini par l'auteur lui-même dans sa préface, est de déterminer, par une comparaison systématique des anciens idiomes germaniques, la base commune et de faire entrer les résultats acquis dans le cadre plus large de la grammaire indo-européenne. Par ce procédé, on saisira aisément l'évolution de la langue-mère aboutissant au point intermédiaire : le germanique primitif. Si l'auteur a placé l'*urgermanische Grammatik* à la tête de cette collection, c'est pour se conformer à la méthode purement historique, qui exige qu'on établisse une base solide pour les recherches ultérieures ; dans la pratique, elle trouvera, au contraire, sa place naturelle à la fin, parce qu'elle doit mettre en œuvre les matériaux qu'une étude préliminaire des divers dialectes a réunis et établir la synthèse des faits acquis.

Faire une telle œuvre de reconstitution à l'usage des étudiants germanistes n'est pas chose facile. Car pour expliquer et faire comprendre l'état du germanique primitif, il faut sans cesse remonter aux problèmes de la grammaire indo-européenne et élargir ainsi le cadre de l'ouvrage tout en faisant un choix judicieux de la matière. L'auteur a, sous ce rapport, été particulièrement heureux. On voit presque à chaque page qu'il a profité de sa grande expérience personnelle, qui lui a facilité sa tâche et lui a

permis de fournir un ouvrage éminemment pratique qui se distingue à la fois par un exposé clair et simple et par une science profonde.

Tous les étudiants germanistes sauront gré à M. Streitberg de leur avoir aplani les difficultés de leurs études. Car c'est jusqu'ici le seul ouvrage qui ait traité avec cette ampleur le germanique primitif dans un but pratique. Le *Grundriss* de M. Brugmann et la *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte* de M. Kluge, publiée dans le *Grundriss der germanischen Philologie* de M. Paul, poursuivent un but purement scientifique. M. Streitberg, au contraire, s'offre comme guide pour initier les débutants germanistes aux théories les plus modernes de la science du langage, à l'examen desquelles il a pris une large part lui-même.

Est-ce à dire que toutes les théories de l'auteur seront admises comme résultats définitifs de la science? Plusieurs seront accueillies, nous le craignons, comme des hypothèses qui n'ont pas encore passé par le creuset d'une démonstration rigoureuse.

La place nous manque pour entrer ici dans des détails. Nous nous bornerons à indiquer brièvement le plan de l'ouvrage. L'introduction se compose de deux chapitres : le premier est consacré aux indications bibliographiques très étendues, rangées selon les diverses subdivisions de la discipline (pages 1-8), et le second dis-

cute la place et les divisions du germanique (pages 9-17), le tout basé, cela va de soi, sur les résultats des plus récentes recherches. Le corps de l'ouvrage examine les divers problèmes de la grammaire et comprend deux parties. La première traite, avec une grande clarté et tous les développements nécessaires, de la phonétique et de l'accent (pages 18-191); la seconde, de la morphologie (pages 192-348); un excellent index termine le volume (pp. 349-369). L'auteur ne nous donne pas une étude d'ensemble sur la formation des mots, dans le genre du travail de M. Kluge, limité malheureusement au substantif et à l'adjectif (*Nominale Stammbildungslehre der altgermanischen Dialekte*); un chapitre spécial traite cependant de la formation des thèmes nominaux servant ainsi de base à la classification des déclinaisons.

Pour conclure, nous recommandons encore une fois cet ouvrage aux étudiants germanistes ainsi qu'à tous ceux qui désirent se mettre au courant de l'état actuel de la linguistique ou compléter, par des notions exactes et précises des anciens idiomes, la connaissance pratique qu'ils possèdent des langues germaniques. Grâce à ce guide, ils ne courront pas risque de s'égarer —

Les numéros II et III, les seuls qui aient paru jusqu'ici, ouvrent la série des *Elementarbücher*. La publication d'une nouvelle collection de semblables manuels

prouve à suffisance l'extension qu'a prise en Allemagne l'étude de la philologie germanique. Ces volumes sont destinés à faire concurrence à la *Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte*, publiée à Halle, chez Niemeyer, sous la direction de M. Braune qui est, comme on sait, l'auteur de la grammaire gotique, véritable modèle du genre. Ces deux collections sont conçues d'après un plan analogue et poursuivent le même but : servir 1° de guide dans l'étude pratique des vieux idiomes germaniques, et 2° de base à l'enseignement universitaire. Les manuels des deux collections sont munis d'un choix de mor-

ceaux de lecture et d'un glossaire.

Le trait caractéristique qui distingue les nouveaux volumes de leurs aînés et qui est un réel avantage, c'est qu'ils renferment une partie complémentaire exposant succinctement les règles les plus essentielles de la syntaxe. Il va sans dire que les auteurs nous présentent les derniers résultats de la science. Quand les quatre autres volumes seront publiés, nous posséderons une nouvelle collection complète de grammaires des anciens dialectes germaniques, excellente sous tous les rapports et qui se recommandera par son caractère à la fois scientifique et pratique. O. ORTH.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

55.—CH. V. LANGLOIS et CH. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, 1 vol., XVII-308 p. in-12. Paris, Hachette, 1898. Prix : 3.50 fr.

Quel est le but et quel est le plan général de cet ouvrage ? Nous l'avons dit dans le numéro précédent de cette revue (pages 53-54). Examinons aujourd'hui s'il réalise les conditions d'un manuel de méthodologie, telles que nous les avons indiquées.

Certes, l'ensemble de la structure est correct. Cependant, il est à noter que les sciences auxiliaires sont en corrélation non seulement avec les recherches, mais avec tout le travail historique. Au lieu de les annexer à l'heuristique, comme

l'a fait Bernheim, il eût été préférable d'en parler au début dans un livre distinct. Au livre II, le chapitre V sur la critique d'érudition et les érudits établit le bilan des idées régnantes sur l'importance de la critique externe et renferme d'excellentes considérations pratiques ; mais c'est plutôt un *excursus*. Il eût été bien de le traiter comme tel.

Quoi qu'il en soit, les deux auteurs ont résumé, dans le cadre adopté, les principes essentiels de la méthode tels qu'ils sont admis aujourd'hui par les historiens de valeur et tels qu'ils ont été énoncés par des écrivains éminents soit *ex professo* dans des ouvrages doctrinaux, soit occasionnellement dans des articles et des

travaux d'histoire ou de critique: ils y ont ajouté beaucoup d'observations personnelles d'un très grand prix. Règles et notions sont exposées en un style concis, lucide, ferme et incisif; mais elles n'ont pas toujours été ramenées à des formules didactiques. S'adressant en partie au grand public, MM. Langlois et Seignobos ont délibérément évité les termes techniques, à telles enseignes qu'ils ont oublié de définir ce que c'est que l'histoire et quel en est l'objet. C'est un tort, croyons-nous: il fallait avant tout viser les intérêts des débutants, leur fournir les expressions consacrées, des formules facilement assimilables, donner à leur enseignement une allure plus familière, à l'exemple du P. De Smedt. Même il eût été avantageux de souligner par des artifices typographiques les parties essentielles de l'exposé. Ce qu'il y avait plutôt à éviter, c'était de substituer inutilement des mots nouveaux à l'ancienne terminologie. Pourquoi remplacer l'antique « autorité » par la « critique interne négative de sincérité et d'exactitude »? Cet énoncé n'est d'ailleurs pas correct: on peut être inexact, soit parce que l'on se trompe, soit parce que l'on trompe. La distinction n'est donc pas adéquate. Quelle utilité aussi à déloger la « comparaison des sources » pour faire place à la « détermination des faits particuliers »? Il est vrai que pour les « conceptions » dont M. Seignobos traite sous

cette rubrique, il n'y a pas nécessité de confronter les observations; mais il suffisait de faire cette remarque, soit ici, soit préalablement. — Encore, la définition de la « période » telle que M. Seignobos la donne, s'applique généralement au terme « époque », tandis que l'on désigne ordinairement par le mot « période » ce qu'il appelle « sous-période ». — D'autres expressions ne nous paraissent pas d'un emploi très heureux. Le livre I^{er} sur la recherche des documents et sur les sciences auxiliaires est intitulé: « les connaissances *préalables* ». Les sciences auxiliaires sont des connaissances préalables, mais la recherche des documents fait partie intégrante du travail historique. Le chapitre II du livre III (*conditions générales de la connaissance historique*) ne fait qu'indiquer la raison d'être et la division des opérations analytiques. Or, les conditions générales de la connaissance historique font l'objet même des trois livres de ce volume. Enfin, les titres des quatre premiers chapitres du livre III ne nous semblent ni assez nets ni assez précis (*conditions générales de la construction historique; groupement des faits; raisonnement constructif; construction de formules générales*).

Un défaut plus grave c'est que, si ce manuel expose fort bien les conditions du travail scientifique, s'il entre dans des considérations très précises, ces considérations sont parfois trop subtiles, alors

que, tout en traitant leurs prédécesseurs avec hauteur, MM. Langlois et Seignobos ont souvent négligé de détailler les procédés techniques des opérations analytiques. Certes la question des recherches a été traitée avec *maestria* par M. Langlois dans son *Manuel de bibliographie historique*. Il n'y avait donc pas lieu d'y revenir. Mais quel élève serait en état, même après s'être assimilé l'*Introduction aux études historiques*, d'aborder un problème sur la constitution d'un texte, sur la provenance et la filiation des sources ? C'est cependant ce mécanisme qu'il importe de faire connaître aux novices. Remarquons encore qu'il eût été bon d'insister davantage sur la différence des procédés de la critique externe selon qu'il s'agit de sources diplomatiques ou de sources littéraires ; de même, en critique interne, la nuance entre le caractère objectif et subjectif des diverses catégories de documents a été trop peu accentuée, beaucoup moins que dans le *Lehrbuch* de Bernheim. Enfin, il est à regretter que dans la critique d'érudition, M. Langlois se soit fait une règle de ne pas traiter « particulièrement de la critique des documents matériels (objets, monuments, etc.) en tant qu'elle diffère de la critique des documents écrits. »

Si remarquable qu'il soit, l'exposé des théories n'est donc pas suffisamment didactique. Quant à la doctrine, elle est généralement sûre : elle appelle

cependant quelques observations.

M. Seignobos croit faire des révélations quand il détaille les causes qui vicient la sincérité des sources. Bien de ses prédécesseurs les ont étudiées avant lui ; mais généralement ils ont glissé sur ce point au chapitre concernant l'autorité, parce qu'ils l'avaient déjà traité en parlant de l'authenticité. — Ce que M. Seignobos dit de la tradition orale est à compléter non seulement par Bernheim, mais aussi par le chapitre du P. De Smedt sur le même sujet. Après une lecture sur le « raisonnement constructif » dans Seignobos, il sera également utile de faire une visite aux chapitres du P. De Smedt sur l'argument négatif, la conjecture et les arguments a priori. — Les idées de M. Seignobos sur la causalité nous paraissent assez confuses. « Toute l'histoire des événements, écrit-il (p. 253), est un enchaînement évident et incontesté d'accidents, dont chacun est cause déterminante d'un autre. Le coup de lance de Montgomery est cause de la mort de Henri II, et cette mort est cause de l'avènement des Guises au pouvoir, qui est cause du soulèvement du parti protestant. » Le mot cause est employé trois fois, mais chaque fois il comporte un sens différent. — Ailleurs M. Seignobos rejette le miracle comme contraire aux résultats des méthodes directes des sciences d'observation. Mais ces méthodes n'ont rien établi de semblable jusqu'ici. Dès lors, les documents historiques qui con-

cernent les faits miraculeux doivent être traités comme tous les documents historiques. Beaucoup d'historiens gagneraient à lire sur cette matière un traité *De vera Religione*. — M. Seignobos a fait de judicieuses réflexions sur la philosophie de l'histoire et montré tout ce qu'il y a de subjectif et d'arbitraire dans les divers systèmes. Nous reconnaissons volontiers que généralement les hommes prêtent à la Providence leurs propres conceptions; mais ce n'est pas une raison de nier son existence et son action. De même, dans plusieurs systèmes qu'il écarte, certains points de vue ont contribué et contribuent encore à mettre en lumière un côté nouveau des faits. Le malheur c'est que, comme le constatent nos deux auteurs, généralement ceux qui se sont occupés de la philosophie de l'histoire, sont « des penseurs, qui, pour la plupart, ne sont pas historiens de profession ». Les philosophes expliquent volontiers des faits qu'ils ne connaissent pas, tandis que les historiens restent de préférence sur le terrain de l'histoire positive. — Celle-ci a bien le caractère de subjectivité que lui attribue M. Seignobos. Mais encore eût-il bien fait d'ajouter qu'ordinairement on dit d'un travail que c'est une œuvre subjective parce que l'auteur assouplit les faits à ses idées, tandis que d'autre part on reconnaît à une publication un caractère objectif, parce que les assertions sont conformes aux documents métho-

diquement interprétés et critiqués.

— MM. Langlois et Seignobos ont raison d'insister sur la nécessité d'une division et d'une organisation du travail en histoire. Mais M. Langlois amoindrit trop, semble-t-il, les avantages d'un stage en critique externe et M. Seignobos oublie que les divergences philosophiques empêcheront toujours les auteurs d'adopter adéquatement la même méthode dans le travail de synthèse historique. Ce qu'on peut demander pour les travaux de construction générale, c'est que les historiens explorent avant tout les sujets nouveaux et que chacune de leurs assertions soit accompagnée d'une référence précise, non pas aux sources, mais aux monographies dont ils adoptent et synthétisent les résultats. Ce serait un frein salutaire aux funestes entreprises des dilettautes et des vulgarisateurs sans conscience scientifique. D'autre part, je doute fort qu'on soit autorisé à penser avec M. Langlois qu'un jour viendra où, grâce à l'organisation du travail, tous les documents auront été découverts, purifiés et mis en ordre, et tous les faits dont la trace n'a pas été effacée, établis. Qui sait quelles découvertes et quels procédés plus parfaits nous réserve l'avenir? — Les deux auteurs exagèrent encore lorsqu'ils écrivent: « L'évolution des sociétés civilisées s'est accélérée à tel point depuis cent ans, que pour l'intelligence de leur forme actuelle, l'histoire de ces cent ans importe

plus que celle des dix siècles antérieurs. » Par exemple, le christianisme est toujours un facteur important dans la société contemporaine. Or pour comprendre le christianisme actuel, l'histoire de la Réforme et celle des origines catholiques importent à coup sûr autant que celle du siècle qui finit. — Enfin, en bien des endroits, M. Seignobos appuie avec raison sur la nécessité d'étudier les faits passés en leur appliquant des questionnaires basés sur l'étude du présent ; mais il ne met guère en garde contre le danger d'altérer l'image du passé en substituant aux cadres des sociétés disparues, ceux de la société contemporaine. De plus, le questionnaire qu'il imprime, est très embrouillé.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des théories. Il est temps de rappeler qu'un manuel de méthodologie doit être avant tout pratique ; les notions et les règles doivent être éclairées ou confirmées par des exemples. C'est bien le cas de rappeler le vieil adage : « *Longum iter per praecepta, breve per exempla* ». Or, ça et là, il y a bien quelques exemples, mais très fugitifs, très sommaires : il n'y a pas d'application complète. L'inconvénient ne serait pas grand si les auteurs du manuel avaient, dans des références précises, renvoyé à des travaux typiques. Ce n'est généralement pas le cas.

MM. Langlois et Seignobos se sont aussi systématiquement abstenus de donner une bibliographie complète et même une bibliographie choisie des écrivains qui ont traité en tout ou en partie les questions de méthodologie historique. Un *conferatur* à Bernheim et à Flint ne suffit cependant pas aux nécessités actuelles des étudiants d'origine française.

Enfin, on peut aussi leur reprocher de n'avoir pas fait l'histoire de la méthode. C'est une lacune regrettable, mais le défaut n'est pas grave. Car, en définitive, l'essentiel est de savoir quelles sont aujourd'hui les conditions d'un travail scientifique. Ces conditions, ils les ont généralement bien indiquées.

Ces observations montrent quelle importance nous attribuons au travail de MM. Langlois et Seignobos. Nous le signalons à tous les néophytes de la science, tout en leur recommandant de lire préalablement les *Principes de Critique* du P. De Smedt. Dès lors il leur sera, avec le *Lehrbuch* de Bernheim, un précieux *vademecum*. Il est aussi à désirer que cette œuvre soit lue par tous ceux que l'histoire intéresse. Si celle-ci est une branche dont beaucoup parlent aisément, il n'est pas rare de rencontrer des hommes, très cultivés d'ailleurs, qui sont incapables d'apprécier scientifiquement un travail historique, même après avoir fait de longues études dont le programme comporte l'enseignement de l'histoire. Beaucoup en sont encore à faire leur éducation critique dans les *Erreurs et mensonges historiques* de Ch. Barthélemy et dans d'autres ouvrages de ce genre. Et pourtant l'histoire occupe une place capitale dans les préoccupations intellectuelles de notre époque. A. CAUCHIE.

46 et 57. — I. *Publications de la Société Historique et Archéologique dans le Duché de Limbourg*. T. XXXIII, 1896-1897, Maestricht, 1897.

II. *Jaarboek van « Limburg » Provinciaal genootschap voor geschiedkundige Wetenschappen, Taal en Kunst*. T. III, 1896. Ruremonde, 1896-1897.

Il n'est pas sans utilité, je

pense, d'appeler l'attention de nos historiens belges sur les publications des deux sociétés savantes établies dans le Limbourg neerlandais. En effet, les annales des nombreuses seigneuries, dont se composait le Limbourg neerlandais pendant le moyen âge, font partie intégrante de l'histoire de nos provinces belges, et même depuis que la majeure partie du Limbourg fut soumise aux Provinces-Unies, des relations multiples ne cessèrent d'exister entre le Limbourg et la Belgique.

Des deux sociétés savantes du Limbourg la plus ancienne est la Société historique et archéologique, dont le siège est à Maestricht. Cette société, dont l'abbé Habets, le savant archiviste, mort en 1893, fut pendant de longues années le travailleur infatigable, a publié jusqu'ici 33 tomes consacrés spécialement à l'histoire locale du Limbourg neerlandais. Parmi les principales études qui ont paru de 1890 à 1897, c'est-à-dire dans les sept derniers tomes, nous mentionnerons un aperçu des résultats acquis par les recherches de l'abbé Habets sur les chaussées et les constructions de l'époque romaine dans le Limbourg (t. XXXII), les anciens statuts et ordonnances de la seigneurie de Reekheim, l'ordonnance de Vleytingen, seigneurie et chef-banc du chapitre de Saint-Servais à Maestricht, et les statuts de la baronie impériale libre de Pietersheim et Lanaken (publiés dans le t. XXVII), les monographies sur les seigneuries de Weert par A. Flament (t. XXIX), de Gennep par Ch. Creemers, (tome XXXI), de Spraeland-Oostrum par J. Janssen, et de Baarlo par H. de l'Escaille (t. XXXIII), et des contributions à l'histoire d'Asselt et de Swalmen par Ad. Stefens (t. XXXI).

D'autres travaux sont consacrés

au chef-lieu de la province : telle l'étude de M. Flament sur les tours de l'église de Saint-Servais, et des listes très curieuses des émigrés français fort nombreux qui ont séjourné à Maestricht de 1793 à 1797 (t. XXVIII), trois dissertations de G. Fexhim, doyen du chapitre de Saint-Servais (au commencement du XVIII^e siècle), *de origine et progressu ecclesiae Sancti Servatii*, publiées par P. Doppler (t. XXIX), et l'histoire des couvents de Maestricht par le baron von Geusau (t. XXXI).

D'un intérêt moins local sont l'inventaire des fiefs du haut quartier de Gueldre, publié d'après une copie authentique (t. XXXI), et l'histoire du pays d'outre-Meuse depuis la paix de Munster jusqu'au traité de partage, 1648-1662, par A. Habets (t. XXXIII).

La société « Limburg », dont le siège central est à Ruremonde, fut fondée en 1893. Elle ne se propose pas seulement d'étudier l'histoire, mais, comme le sous-titre l'indique, « voor Geschiedkundige Wetenschappen, Taal en Kunst », elle s'intéresse aussi à la linguistique et à l'art limbourgeois.

Nous avons spécialement remarqué, dans les volumes parus, le récit original d'un voyage en Terre-Sainte, par un Frère-Prêcheur du couvent de Bois-le-Duc en 1519 (t. IV), une monographie étendue sur Boxmeer par A. F. van Beurden (t. III), une ordonnance sur le droit d'ouvrir des écoles à Ruremonde en 1592 (t. I), et des récits populaires, écrits en patois, qui, outre qu'ils s'occupent, du moins partiellement, du folklore limbourgeois, sont des contributions à l'étude soit du dialecte maestrichtois (t. II), soit du dialecte des environs de Ruremonde (t. I, II et III).

P. WILLEMS.

PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LE PREMIER ACTE DE « CINNA »,

par V. GÉRARD, professeur au Collège de Bellevue, à Dinant.

Nous nous proposons dans le présent article d'appliquer au premier acte de *Cinna* la théorie de l'analyse littéraire exposée dans un précédent numéro par M. le professeur Collard (1). Cependant nous omettrons complètement ce qui regarde la forme, les explications de mots, les remarques sur le style et sur la langue, que l'on trouvera dans les bonnes éditions, pour nous borner à l'analyse du fond.

I. Voici d'abord la marche que nous suivons dans la lecture d'une tragédie. Nous commençons par une courte notice sur l'auteur. Puis les élèves sont invités à lire le drame en entier à l'étude pour le résumer oralement en classe. On peut dès lors déterminer exactement le sujet. Ensuite on reprend la lecture en procédant de la manière suivante :

1° Le professeur lit ou fait lire une ou plusieurs scènes en classe ; pour gagner du temps, les élèves pourront parfois faire cette lecture d'avance, à l'étude.

2° Le professeur donne, ou fait lire, ou fait trouver les explications qui concernent la langue et le style (2).

3° On résume la scène ; on la relie aux scènes précédentes, de manière à faire saisir nettement la marche de l'action ; on détermine les parties principales : exposition, nœud, etc.

4° On étudie le caractère des principaux personnages.

5° S'il y a lieu, on discute les problèmes que la critique soulève autour de cette scène.

Empressons-nous d'ajouter qu'il faut grouper ensemble les scènes d'une importance secondaire et qu'on procède pour celles-là beaucoup plus sommairement et plus rapidement.

6° A la fin de chacun des actes, on récapitule les observations faites sur la marche de l'action et sur les caractères des personnages.

7° A la fin de la pièce, on fait une récapitulation générale ; on étudie l'intérêt dramatique, l'unité d'action et les autres questions qui peuvent se présenter. On termine par une appréciation d'ensemble.

Tout se ramène donc à trois chefs principaux : l'action, les personnages, l'intérêt dramatique.

(1) Numéro du 15 mai 1897.

(2) Il semblerait plus naturel de placer ici le résumé de la scène ; mais nous avons surtout en vue Corneille, dont la langue exige souvent, avant d'être comprise par les élèves, un commentaire explicatif.

On ne peut évidemment pas épuiser en quelques leçons une matière aussi étendue. Il y a des points qui s'imposent; ce sont à notre avis : la détermination du sujet, la marche de l'action, les caractères, l'unité d'action et l'unité d'intérêt. On choisira parmi les autres questions celles qui intéressent le plus les élèves, ou qui cadrent le mieux avec les autres points du programme; ou bien on y puisera des sujets de dissertations littéraires ou de travaux personnels à distribuer entre différents groupes d'élèves.

II. Comme nous l'avons dit, nous appliquerons ici cette méthode au premier acte de *Cinna*. Nous nous sommes inspiré des éditions de Sengler et de F. Hémon, et surtout des études de Liéby sur le théâtre de Corneille (1); on nous permettra d'en emprunter parfois même les termes, lorsqu'ils nous paraîtront rendre exactement et clairement notre pensée.

A. La pièce a été lue par les élèves et le résumé en a été fait en classe. Il s'agit d'en déterminer exactement *le sujet*. Il est indiqué par le sous-titre : *la clémence d'Auguste*. Tous les autres événements sont subordonnés à celui-là; tous ont pour but d'amener l'acte de clémence posé par Auguste; ce fait remplit donc tout le drame, non par lui-même sans doute, mais par les occasions et les causes qui le produisent. Cette action comprend trois moments principaux : 1° Auguste est menacé par une conspiration; 2° Auguste la découvre; 3° Auguste pardonne aux conjurés.

B. Après cette synthèse nous passons à *l'analyse*.

Scène I. *Résumé* : Emilie, *a*) après avoir repris son calme, *b*) réfléchit sur le projet qu'elle a formé de se venger d'Auguste par la main de Cinna et *c*) s'affermir dans son dessein. Cette scène apprend au spectateur : 1° L'existence d'un complot contre Auguste; 2° la cause, l'auteur, l'instrument du complot; 3° l'amour réciproque de Cinna et d'Emilie.

Caractères : Emilie *hait Auguste*. Cette haine lui a été inspirée par le souvenir de son père, que ce prince a fait assassiner. Elle veut venger son père, et c'est dans ce but qu'elle a chargé Cinna de tramer contre Auguste une conjuration. Emilie *aime Cinna*; elle l'aime sincèrement, car elle craint pour ses jours. Mais cet amour et cette haine se combattent. L'amour est vaincu : ce ne serait qu'un égoïsme cruel et affreux, si la vengeance n'était pas un devoir aux yeux d'Emilie. Devoir factice, il est vrai; devoir monstrueux ! Mais Emilie est de bonne foi. Elle obéit même à ce devoir comme à une sorte de point

(1) Sengler, *Théâtre choisi de P. Corneille*. Première Partie. Lille, Lefort, 1885. — F. Hémon, *Cinna*, 5^e édition. Paris, Delagrave, 1891. — A. Liéby, *Corneille, Études sur le théâtre classique*. Paris, Lecène, Oudin et C^{ie}, 1892.

d'honneur de la piété filiale plutôt qu'à un sentiment de tendresse pour un père qu'elle n'a pas connu.

Nota. — On veillera à ce que les élèves justifient leurs réponses par des citations.

Scène II. *Résumé* : Fulvie cherche à détourner Emilie de son projet ; celle-ci résiste. Cette scène complète les renseignements donnés par le monologue d'Emilie. On apprend ici qui est Auguste, quelle est la situation d'Emilie dans la famille impériale, par quels moyens ce prince est arrivé à l'empire ; on apprend que d'autres ont déjà tenté de l'assassiner, que sa mort est pour Cinna la condition sine qua non de son union avec Emilie ; enfin on apprend que le moment décisif approche, que c'est le jour où les conjurés assemblés arrêtent leurs dernières résolutions. Remarque importante : tout ce qui est dit dans le monologue est répété ici.

Caractères : Emilie reste telle qu'elle s'est révélée dans la première scène. *Elle veut se venger d'Auguste* : c'est une ingratitude. Il est vrai qu'elle n'a pas été libre de refuser ses bienfaits. D'autre part elle pourrait les refuser maintenant. Sa situation est donc fausse ; mais elle y voit un moyen de mieux se venger ; elle s'en fait gloire ; elle pousse le sentiment de la vengeance jusqu'au fanatisme. *Emilie aime Cinna* et elle l'aime sincèrement. Sans doute, au commencement de la scène, elle rappelle qu'elle a mis comme condition à son mariage que Cinna tuât Auguste ; mais c'est parce qu'elle l'aimait et voulait le « rendre digne d'elle ». D'ailleurs à la fin elle avoue que Fulvie l'a touchée à l'endroit sensible en lui faisant craindre l'échec et la mort de Cinna. Il y a donc toujours lutte : mais ici encore la vengeance triomphe et cette vengeance est considérée comme un devoir, comme une gloire dont Emilie est fière.

Toutefois, à ce devoir d'ordre privé se joint pour elle un devoir civique : celui de délivrer Rome d'un tyran. Elle paraît sentir ce qu'il y a de factice dans le devoir de la vengeance. Aussi s'exalte-t-elle à la pensée de cet autre devoir d'un ordre plus élevé ; elle se voit déjà acclamée par toute l'Italie. Pourtant ce second motif n'agit sur elle que d'une façon secondaire ; c'est sa vengeance avant tout qu'elle poursuit ; bien plus, elle pleurerait Auguste, « si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à son père ».

Scène III. *Résumé* : Cinna rend compte à Emilie de la dernière réunion des conjurés. Trois parties : 1° Préliminaires du récit de Cinna ; 2° le récit ; 3° exhortation d'Emilie.

Le récit de Cinna comprend : 1° Une introduction ; 2° le discours de Cinna aux conjurés ; 3° les résolutions prises par ceux-ci ; 4° la conclusion. Plan du discours de Cinna : 1° Exorde : vv. 163-168. L'orateur rappelle le but de la réunion. — 2° Confirmation : Première

partie : vv. 169-212. Elle contient un double tableau : celui des guerres civiles et celui des proscriptions. Elle a pour but d'exciter la haine des conjurés contre Auguste et de préparer ainsi la seconde partie. — Deuxième partie : vv. 213-240. C'est l'exposé du complot.

Le récit de Cinna mérite une analyse littéraire complète. Après en avoir recherché le plan, on fera donc la critique des pensées et des sentiments : par exemple, on fera voir combien Corneille est resté fidèle à la vérité historique dans la peinture des guerres civiles et des proscriptions ; avec quelle vigueur de pensée et quelle véhémence de sentiment l'orateur apprécie la conduite d'Octave et celle de ses contemporains ; quelle impression il doit ainsi produire sur les conjurés ; combien il était naturel que Cinna s'étendît longuement sur ce tableau pour être dans la seconde partie plus rapide et plus précis ; combien il était habile de placer avant le discours une courte introduction qui, en mettant sous les yeux d'Emilie les acteurs de la scène qui va être racontée, la fait assister à cette scène et augmente son plaisir en produisant cette illusion ; comment le poète se révèle observateur attentif et perspicace dans la réflexion qui termine le récit : « Le peuple inégal à l'endroit des tyrans... etc. » Quant à la forme : on insistera sur la variété ; elle est due aux alternatives de discours direct et de style narratif ; elle donne au récit de l'animation et soutient l'attention. On remarquera l'éclat des figures, surtout dans la première partie du discours. On fera observer que le ton exalté de ce récit répond bien à l'état d'âme de celui qui le fait ; c'est ce qui l'empêche de paraître emphatique. On pourra lire les passages de Lucain, de Tacite, d'Horace, que Corneille a imités.

Il y a bien quelques faiblesses dans ce morceau : par exemple, la construction lourde du v. 223, l'antithèse peu naturelle et la tournure irrégulière du v. 236, la transition un peu recherchée que constituent les vv. 167 et 168 ; mais ces détails ne méritent peut-être pas d'être relevés. Ce qui est plus grave, c'est l'immoralité du moyen préconisé par Cinna pour rendre à Rome la liberté.

Cette scène nous apprend que l'action se passe à Rome ; que nous sommes à la veille du jour où le sort des principaux personnages se décidera. Auguste y apparaît de plus en plus haïssable. Il y est question d'un nouveau personnage, Maxime, le second chef de la conjuration.

Caractères : 1° Emilie reste la même. Cependant elle fait surtout valoir ici le second motif de sa haine : l'intérêt de Rome et la gloire de la délivrer. *Elle aime Cinna* : elle lui recommande le soin de sa vie ; elle dit même que ses jours dépendent de ceux de Cinna.

2° Cinna est aussi exalté qu'Emilie. Celle-ci lui a communiqué son exaltation. *Il hait donc aussi Auguste* : non pas, semble-t-il, pour des

motifs personnels, mais pour *plaire à Emilie*. Cependant ce motif à lui seul ne serait pas assez puissant : un effort de volonté pourrait lui rendre sa liberté ; mais il s'est engagé par serment. Dès lors un faux point d'honneur l'oblige lui aussi.

Ce n'est pas tout. La conduite de Cinna ne se justifie pas, même à ses propres yeux, sans doute. Emilie paraît le sentir et voilà pourquoi elle fait appel au patriotisme de son amant ; et voilà pourquoi Cinna s'empresse de saisir ce spécieux prétexte. Les grands mots de patrie, de liberté, de gloire, le grisent. Et puis il cherche à se persuader qu'Auguste est bien un tyran, comme Emilie le dit ; et il y parvient. De là l'enthousiasme de son discours aux conjurés, à qui il n'a pas révélé le véritable motif de la conjuration ; de là la chaleur de son récit, augmentée encore par la joie de montrer à Emilie, comment il a réussi à la servir.

En résumé, Cinna hait Auguste et aime Emilie ; mais il aime Emilie plus qu'il ne hait Auguste.

Scène IV. *Résumé* : a) Evandre vient annoncer à Cinna qu'Auguste le mande avec Maxime ; b) après quelques instants de trouble et de frayeur, c) Emilie et Cinna se rassurent à demi et se jurent une mutuelle fidélité jusque dans la mort.

Marche de l'action : Avant de l'étudier, je fais répéter la définition de l'exposition, celle du nœud, celle de l'intrigue, que les élèves ont apprises les années précédentes. Puis j'interroge : « Vous venez de dire que le nœud est le fait qui met en lutte les obstacles qui retardent et les efforts qui accélèrent l'accomplissement de l'action. Jusqu'à cette scène, y a-t-il lutte entre les événements ? » — « Non. » — « Montrez-le. » — « Dans les trois premières scènes, il ne saurait y avoir de lutte, de complication, puisqu'il n'y a qu'un seul fait, la conjuration, qu'un seul personnage, ou du moins une seule personne morale, le groupe des conjurés. » — « En est-il encore ainsi à la 4^e scène ? » — « Non ; car ici apparaît l'intervention d'un nouveau personnage, que l'on sait menacé par les conjurés ; un nouvel événement survient qui contrarie la conjuration, du moins en apparence : l'ordre soudain d'Auguste laisse tout supposer ; la seule coïncidence de cet ordre et du fait de la conjuration avec toutes ses circonstances de personnes, de temps et de lieux, suffit pour qu'un point d'interrogation soit posé, pour que la marche des événements soit embarrassée. Le fait qui amène cette complication, l'ordre d'Auguste, constitue donc le *nœud* de la pièce, et l'on peut dire que *l'intrigue* commence à la 4^e scène du premier acte. » — « A quoi servent les trois premières scènes ? » — « Elles font connaître aux spectateurs les principales circonstances de personnes, de lieux, de temps ; elles les mettent au courant de la situation d'Auguste, d'Emilie, de Cinna, de Maxime, au moment où l'action commence ; enfin elles

contiennent le premier germe de l'action : le complot tramé contre Auguste. » — « Quelle partie du drame constituent-elles ? » — « *L'exposition.* » — « Remarquons que l'acte finit en laissant, comme il convient, l'intérêt suspendu. »

Caractères : 1^o Emilie manifeste surtout ici *son amour*. Ses alarmes, le cri de douleur qu'elle laisse échapper en voyant Cinna menacé, prouvent qu'elle l'aime sincèrement. Cette remarque est confirmée par la suite : elle le presse de fuir ; elle lui promet de le suivre dans la mort, si son intervention auprès de Livie est impuissante. Ce dernier sentiment est excessif ; c'est une *fierité* exagérée et même criminelle que Cinna a réveillée et qui la fait si complètement changer de langage. *Elle hait toujours Auguste* ; mais il semble qu'ici l'amour l'emporte sur la haine : elle ne veut pas survivre à Cinna ; mais nous pouvons nous demander si cette résolution ne sera pas regardée bientôt par elle-même comme « une indigne faiblesse ».

2^o Cinna *hait Auguste* surtout par amour pour Emilie : voyez les vv. 339 et suivants. *Il aime Emilie* : aussi se déclare-t-il heureux de perdre la vie pour la servir ; à la fin de la scène, il la conjure de ne pas s'obstiner à chercher la mort. Dans la première moitié de cette scène, Cinna se montre supérieur à Emilie en *fierité*, en énergie ; il ne veut pas fuir, il n'a pas peur de la mort. Cela est parfaitement conforme à la nature : Emilie agit en femme, sous le coup d'une première impression.

C. Il est inutile de récapituler ici ce qui concerne la marche de l'action : ce serait répéter ce qui vient d'être dit. Mais on résumera ce qui concerne les personnages. A ce propos, nous croyons devoir prévenir une objection qui s'est peut-être déjà présentée à l'esprit de quelques lecteurs : « En étudiant les caractères, nous dira-t-on, vous analysez *le rôle* de chacun des principaux personnages, mais vous ne synthétisez pas vos observations pour donner de chaque caractère une vue d'ensemble, pour tracer *des portraits*. » C'est vrai ; mais on comprendra aisément que cela ne se peut faire qu'à la fin de la pièce, quand la conduite de chaque personnage a été étudiée jusqu'au bout, pour en dégager sa physionomie propre. Alors seulement on pourra les reprendre l'un après l'autre et dire de Cinna, par exemple, que c'est un caractère généreux, mais faible, et ainsi des autres.

Il reste à examiner trois questions qui ne pouvaient être résolues avant la fin du premier acte : 1^o l'intérêt au premier acte ; 2^o la valeur dramatique du monologue d'Emilie ; 3^o la valeur dramatique du récit de Cinna.

1^o L'intérêt au premier acte.

Il se concentre évidemment sur Cinna et sur Emilie, parce que : a) on s'intéresse toujours à deux jeunes gens qui s'aiment d'un amour légitime ; b) parce que leur dessein paraît juste : Auguste est un

tyran; à première vue, la généralité des hommes approuvera son châtement, sans examiner sérieusement la moralité de l'acte des conjurés; c) parce qu'il y a dans Emilie une grande âme qui fait généreusement le sacrifice de son amour à ce qu'elle croit son devoir. Quant à Auguste, on le hait pour ses crimes.

Ainsi raisonnent Voltaire et d'autres critiques après lui. Mais il en est qui pensent que Cinna et Emilie peuvent bien éveiller cet intérêt général de curiosité sympathique qu'on éprouve pour toute personne exposée même par sa faute à quelque danger grave; qu'ils excitent même, Emilie surtout, une certaine admiration, mais qu'on ne peut raisonnablement s'intéresser au succès de la conspiration. Aussi, concluent-ils, le personnage auquel nous sommes sympathiques, c'est Auguste, seul menacé jusqu'ici.

Il faut, croyons-nous, reconnaître qu'Auguste, tel que nous le dépeignent Emilie et Cinna, ne saurait intéresser à son sort, et que ses bienfaits envers Emilie sont bien peu de chose pour racheter ses nombreux crimes. S'il est menacé, nous n'y voyons qu'un juste châtement de ses forfaits; et si nous réprouvons l'acte des conspirateurs, nous trouvons que les effets en sont cependant fort justes. Quant aux conjurés, nous n'avons pas à apprécier ici la moralité de leur conduite; mais sans souhaiter la réussite de leurs projets criminels, nous ne pouvons cependant nous défendre de nous intéresser à leur sort, à leur amour. On s'intéresse à eux non pas à cause de leurs projets, mais malgré leur culpabilité; on n'échappe jamais entièrement à la contagion d'un sentiment passionné, surtout quand il revêt l'apparence de la justice. Nous n'irons pas jusqu'à dire avec Voltaire qu'on s'intéresse à la conspiration, ni surtout qu'on s'y intéresse, parce que c'est une conspiration, ou parce qu'il n'y a point de spectateur qui ne prenne dans son cœur le parti de la liberté; l'acte des conjurés est criminel, nous inspire de la répulsion; mais ceux qui le posent, le prennent pour un acte de vertu et manifestent des sentiments généreux qui ne laisseront personne indifférent. Nous concluons en disant que notre intérêt se porte tout entier sur Cinna et sur Emilie et nullement sur Auguste. Est-ce un défaut ou un mérite? Ce problème ne pourra se résoudre qu'à la fin de la pièce.

2^o Le monologue d'Emilie.

a) Voltaire, tout en défendant ce monologue à cause des beaux vers qui s'y trouvent, avoue que *l'exposition peut s'en passer*. Il nous semble qu'il a raison. En effet, nous l'avons constaté, tout ce que nous apprend ce monologue, nous le connaîtrions suffisamment par la scène suivante : la résolution arrêtée se marque tout aussi bien dès les premiers vers de cette scène, et les luttes de l'amour, vers la fin. Il est vrai que la seconde scène n'indique plus d'une manière aussi nette ce qui concerne la mort du père d'Emilie, précisément

parce qu'Emilie en a déjà parlé; mais il eût été facile d'y insister davantage.

On objecte qu'il y a dans ce monologue un accent d'exaltation qui nous fait bien connaître dès le début l'âme ardente d'Emilie et prépare aux fureurs de la scène suivante, lesquelles, si elles n'étaient préparées, ni expliquées, ne nous causeraient plus que de l'effroi et de l'étonnement; de plus supprimez ce monologue, vous supprimez le spectacle de la lutte qui se livre dans l'âme d'Emilie; vous la rendez moins humaine et moins intéressante.

Cela prouve que, la seconde scène restant ce qu'elle est, on aurait tort de supprimer le monologue. Mais supposez que Corneille ait développé davantage la scène des confidences; supposez, par exemple, qu'Emilie se soit laissée ébranler plus longtemps par la dernière objection de Fulvie, que le combat entre son amour et son prétendu devoir se soit livré alors sous nos yeux comme à la première scène, le monologue n'aurait plus de raison d'être.

b) Cela posé, le poète avait-il des motifs pour adopter le plan que nous proposons? Oui, à notre avis du moins. En effet *ce monologue a le tort de paraître assez peu naturel*. Un monologue ne se comprend guère dans une tragédie que s'il traduit une vive et forte émotion. Corneille énonce lui-même ce principe dans son *Discours du poème dramatique*: « ... Quand un acteur parle seul... il faut que ce soit par les sentiments d'une passion qui l'agite et non pas par une simple narration. » Mais cela ne suffit pas: il faut en outre que nous soyons préparés à comprendre le trouble et l'agitation de celui qui parle; sinon, ce personnage parlera beaucoup plus le langage de la raison ou plutôt du raisonnement que celui de la passion, préoccupé qu'il sera de nous instruire sur son compte, de justifier toutes ses paroles, tous ses sentiments. Or, c'est le cas ici, comme au début de toute tragédie. Ainsi s'expliquent et se condamnent des vers comme ceux-ci: « Au milieu toutefois d'une fureur si juste,... etc. » (vv. 17 et suiv.). « Souffrez que je respire et que je considère, etc. » (vv. 6-8). Voilà bien le langage du rhéteur qui disserte et non celui de la passion qui s'emporte. Ainsi s'explique encore l'effet produit de tout temps, même au temps de Corneille, sur les spectateurs qui ne voyaient qu'emphase et déclamation là où le poète voulait voir l'éclat naturel d'une âme passionnée: « Plusieurs actrices, écrit Voltaire, ont supprimé ce monologue dans les représentations. Le public même paraissait souhaiter ce retranchement. »

3^o Le récit de Cinna.

On peut se demander d'abord s'il ne serait pas plus dramatique de mettre les conjurés eux-mêmes sous les yeux du spectateur, de nous faire assister autrement qu'à travers le voile d'un récit, si magnifique soit-il, à la scène même de la conjuration. Nous croyons qu'il en est

ainsi et nous trouvons avec W. Schlégel que l'inquiétude, l'attente de l'événement serait plus vive et par conséquent l'intérêt plus fortement excité, si nous avions assisté à la réunion des conjurés, parce que nous serions entrés plus directement et plus intimement en communion avec leurs âmes. D'ailleurs cette question peut s'élever à la hauteur d'un problème plus général et l'on a le droit de croire que l'habitude française des récits, surtout des longs récits, substitués à l'action, est directement opposée à la nature même du poème dramatique et qu'au théâtre l'action doit toujours avoir le pas sur la narration.

Ces réserves faites, on ne peut blâmer Corneille d'avoir recouru à ce récit et de l'avoir placé à cet endroit. Il pouvait suffire, à la rigueur, d'une brève indication des résultats de l'entrevue des conjurés : nous eussions été suffisamment instruits des principales circonstances de l'action. Mais Corneille a mis dans la bouche de Cinna un long discours. Ce discours est pour Emilie comme pour nous l'équivalent de la scène même de la conjuration ; nous savons que cette conspiration est son œuvre, et nous partageons sa curiosité, nous nous associons presque inconsciemment au plaisir qu'elle doit trouver à entendre Cinna lui rapporter tous les détails de ce fait dont elle aurait voulu être témoin. Corneille indique très justement dans son *Examen* ce qui fait l'intérêt de cette longue narration : « Le compte que Cinna rend à Emilie de sa conspiration justifie ce que j'ai dit ailleurs, que pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute aient l'esprit assez tranquille et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Emilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions ; et Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite... » De plus ce récit augmente notre aversion pour Auguste, notre sympathie pour Emilie et Cinna qui croient faire acte de patriotisme, et il accroît notre attente. Or il importe que nous soyons entretenus dans ces sentiments : le coup de théâtre de la scène 4^e n'en sera que plus émouvant. Quant à la place qu'occupe ce récit, il était impossible d'en trouver une plus favorable : avant les confidences d'Emilie on n'eût pu l'entendre avec le même plaisir ; après l'ordre imprévu d'Auguste on n'eût guère pu le supporter. C'est ce que Corneille lui-même fait encore remarquer.

Concluons : nous trouvons dans le premier acte de *Cinna*, le monologue excepté, une exposition naturelle, intéressante, simplement et clairement ordonnée ; l'intrigue y est nouée d'une manière saisissante, par un véritable coup de théâtre ; les caractères s'y dessinent en traits nets et vigoureux et ils se soutiennent constamment.

III. On trouvera certainement cette analyse fort longue. Mais

nous prions le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit au début de cet article : notre but n'est pas d'indiquer tout ce qu'il faut dire, mais à peu près tout ce que l'on peut dire, et surtout la manière dont il faut le dire. Au reste on gagnera du temps en réservant, comme nous l'avons conseillé, certaines questions pour être traitées par les élèves oralement ou par écrit, soit qu'on les distribue entre différents groupes, soit qu'on en charge seulement les meilleurs élèves. Donnons un exemple ; c'est par là que nous terminerons.

Prenons les trois questions que nous venons d'examiner : l'intérêt au premier acte ; le monologue d'Emilie ; le récit de Cinna.

Première question. Avant de l'étudier en classe, nous donnons aux élèves tous les éléments du problème : Voltaire et d'autres critiques après lui ont pensé que l'intérêt dans le premier acte de *Cinna* se concentre sur Cinna et Emilie : 1° parce qu'il s'agit d'une conspiration ; 2° parce que l'amant et l'amante sont en danger ; 3° parce qu'on trouve Auguste exécration ; 4° parce que chacun prend le parti de la liberté. D'autres pensent au contraire que c'est sur Auguste que se porte principalement l'intérêt : 1° parce qu'il est « seul menacé jusqu'ici » ; 2° parce qu'on ne peut raisonnablement s'intéresser au succès de la conspiration. La tâche des élèves sera : 1° d'apprécier les arguments sur lesquels ces deux opinions s'appuient ; 2° de se prononcer sur ces deux opinions ; 3° d'exprimer la leur, dans le cas où ils rejetteraient les deux premières ; 4° de la justifier. Ce travail se fera par écrit sous la forme d'une dissertation littéraire ; ou oralement, en classe, sous la forme d'un exposé suivi ; ou enfin l'on groupera les élèves selon les opinions choisies et chaque groupe défendra celle qu'il a adoptée.

Deuxième question : Le monologue d'Emilie a souvent été supprimé au théâtre. Pensez-vous que l'exposition puisse s'en passer ? Etant donné que pour être naturel un monologue doit satisfaire aux deux conditions suivantes : 1° que le personnage qui parle soit sous l'empire d'une vive émotion ; 2° que les spectateurs soient préparés à comprendre cette émotion ; que pensez-vous à cet égard du monologue d'Emilie ?

Troisième question : Appréciez le récit de Cinna au point de vue de l'art dramatique : a) N'eût-il pas été préférable de mettre les conjurés eux-mêmes sous les yeux des spectateurs ? b) Du moins, une brève indication des dispositions prises par les conjurés n'eût-elle pas été suffisante ? c) Ce récit est-il bien à sa place ?

Nous savons, pour en avoir fait l'expérience, que ce genre de travail intéresse vivement les élèves, surtout quand on adopte la forme d'une discussion entre plusieurs groupes.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE (I).

- 59-61. — 1. SERAFINO RICCI, *Epigrafia latina*, Trattato elementare con esercizi pratici e facsimili illustrativi, U. Hoepli, Milan, 1898, 1 vol. de 448 pp. Prix : 6 fr. 50.
2. *The ruins and excavations of ancient Rom*, by R. LANCIANI. Londres, Macmillan, 1897, 1 vol. de 632 pp. Prix : 16 sh.
3. HENRY THÉDENAT, *Le forum romain et les forums impériaux*. Paris, Hachette, 1898, 1 vol. de 406 pp. Prix : 3 fr. 50.

1. A ceux qui veulent s'initier à l'épigraphie latine, comme aux gens du métier, nous signalons le *Traité* de M. Ricci. A certains points de vue, cet élégant volume l'emporte sur le magistral *Cours d'épigraphie latine* de M. Cagnat (2^e éd., 1889, Thorin, 12 frs). Il s'ouvre par une courte histoire de l'épigraphie qui est bien à sa place; malgré son prix peu élevé, il renferme 65 gravures vraiment réussies, donnant un beau spécimen de chaque genre d'inscriptions. La bibliographie est riche et elle est au courant. Les noms,

les *carrières* et la titulature impériale sont expliqués à propos des inscriptions sépulcrales, honorifiques ou publiques : ce sont là des notions générales qui peuvent se retrouver dans presque tous les genres d'inscriptions, et il eût mieux valu les réunir, comme M. Cagnat l'a fait, dans l'Introduction. Il n'y avait pas de raison non plus de faire deux listes distinctes d'abréviations. Malgré ces défauts, le livre de M. Ricci est un excellent manuel.

2. M. Lanciani est un Romain qui écrit tout d'abord pour les Anglais, car il a pris l'habitude de se servir de leur langue. Personne ne connaît mieux que lui la topographie romaine et l'art d'y intéresser tout le monde. Trois ouvrages faisaient foi de sa science : *Ancient Rom in the light of recent discoveries*, 1889, Macmillan, Londres; *Pagan and christian Rom*, 1893, *ibid.*; et surtout le plan monumental de Rome, *Forma Urbis Romae*, à 1/1000, publié en 46 feuilles dont 30 ont paru. Voyez ci-après, p. 113.

(1) Pour la géographie ancienne, voyez ci-après, pp. 111-114.

M. Lanciani destine son nouveau livre aux étudiants et aux touristes qui veulent étudier les ruines sur place. Grâce à de très nombreuses illustrations (216 plans, dessins, photographies dans le texte et hors texte), qui donnent une idée exacte des lieux et des objets, il pourra servir à tout le monde. Il sera utile même aux archéologues de profession, qui y trouveront une bibliographie complète de chaque sujet.

L'auteur se place au triple point de vue chronologique, topographique et architectural, mais son plan est une combinaison de ces trois points de vue. Le livre I donne une idée générale de la topographie romaine : situation, géologie, configuration du sol, malaria, climat, rivières, sources, aqueducs, égouts, murailles et routes. Le livre II décrit le Palatin, berceau de Rome et siège de l'Empire, où les dernières fouilles ont donné de si beaux résultats. Le livre III suit la Voie Sacrée et décrit en détail le Forum et le Capitole. Le livre IV, enfin, est consacré à la description des 14 régions d'Auguste. Une table alphabétique et une table chronologique des ruines, plusieurs listes des empereurs, des rois et des papes, des artistes, etc., etc., facilitent l'usage de ce livre, savant et intéressant à la fois.

3. Le P. Henry Thédénat ne traite qu'une partie du même sujet, mais certainement la plus importante pour les professeurs et les élèves. Comme il le dit, le

Forum fut le centre de la vie romaine et son nom revient à chaque page des auteurs. Pour faire revivre l'histoire, pour comprendre de nombreux passages des auteurs, il faut connaître le forum et son histoire. Le P. Thédénat s'est efforcé de réunir tout ce qu'on peut en savoir et il a fait « un livre de travail et d'étude ». La partie principale est *historique*. Après avoir dit ce que c'est qu'un forum, après avoir décrit la vie romaine au forum, il fait l'histoire de tous les monuments du *forum romanum*, depuis les origines jusqu'aux empereurs, suivant l'ordre chronologique. Toute cette partie (pp. 1-243) est fouillée : toutes les trouvailles archéologiques, les textes d'auteurs, les inscriptions, les travaux modernes sont mis à profit et indiqués. La seconde — *une visite au forum* — est descriptive. Débarrassée de notes, elle s'adresse aux gens instruits qui visitent le forum (pp. 243-271). Nous recommandons vivement ce volume à ceux qui enseignent le latin ou l'histoire romaine. Il contient 48 gravures ou plans. Quand donc ces plans de Rome et du forum — agrandis — feront-ils partie de notre mobilier classique ? J. P. WALTZING.

62. — *M. Tullii Ciceronis in Catilinam Orationes quatuor*, publiées avec une Introduction et un Commentaire explicatif par FERD. ANTOINE. Paris, A. Colin et Cie. 1897.

Le *Bulletin* (I, p. 35) a déjà

fait ressortir la valeur des éditions de la collection dirigée par M. Cartault ; elles sont « à la fois savantes et classiques », s'adressent au professeur et à l'élève, et sont toutes conçues sur un même plan. Celle que nous signalons aujourd'hui, se recommande aux mêmes titres que les précédentes : texte établi d'après une étude comparative des manuscrits et des meilleurs travaux, discussion des variantes dans un appendice critique, notes abondantes de grammaire, d'histoire et de style, exécution typographique soignée. M. Antoine est d'ailleurs déjà connu par ses éditions du *pro Murena*, du *pro Milone* et du *Cornelius Nepos* qui, il le déclare lui-même, sont faites « dans le même esprit, d'après les mêmes principes et la même méthode. »

Le texte latin est précédé d'une *Introduction historique* de 21 pages qui « sera comme un commentaire anticipé des passages dans lesquels Cicéron appuie sa défense sur des exemples tirés de l'histoire du passé ». M. Antoine a pris soin d'indiquer, entre parenthèses, les passages des Catilinaires où l'orateur rappelle les faits relatés dans l'Introduction. Ces quelques pages d'histoire, que met en valeur un style clair et concis, sont une excellente préparation à la lecture des discours de Cicéron contre Catilina. Elles font connaître les événements qui ont précédé et amené le grand complot, elles font connaître surtout l'homme

moral dans Catilina, et les menées du dangereux agitateur. L'auteur met aussi en lumière l'ardent patriotisme du consul, et ses efforts pour sauver l'État.

M. Antoine nous donne en tête de chaque discours le plan et une courte analyse, et rappelle, en renvoyant à l'Introduction, les circonstances dans lesquelles le discours a été prononcé.

Les notes au bas des pages, nous l'avons dit, sont nombreuses et bonnes ; peut-être en est-il dans le nombre qui sont inutiles. Notre observation s'applique aux explications grammaticales, qui sont souvent élémentaires, et aussi aux remarques de style et de mots ; celles-ci sont parfois longues et appartiennent plutôt au commentaire oral.

P. ALTENHOVEN.

63. — *Grieksche oefeningen. Regels, vocabularium en alphabetische woordenlijsten bij de Grieksche oefeningen*, door Dr P. V. SORMANI en Dr P. VERSMEETEN. Eerste deel. Tweede druk. P. Noordhoff, Groningen. Prijs : f. 1.50.

Composer des exercices adaptés à l'intelligence et autant que possible proportionnés aux goûts des élèves qui commencent l'étude du grec, c'est une tâche aussi difficile qu'ennuyeuse. Vaincre cette difficulté, ces dégoûts, c'est une œuvre des plus méritoires et des plus utiles pour l'instruction de la jeunesse studieuse. On ne saurait donc assez louer les auteurs de l'ouvrage dont nous venons de

citer le titre et dont la première édition a été épuisée en quatre ans. C'est un livre très pratique, qui aide l'élève à surmonter peu à peu les premières difficultés de la langue grecque. Pour ne pas décourager les commençants par un trop grand nombre de mots, par des tournures ou des expressions qu'ils ne retrouveront que dans les auteurs des classes supérieures ou qu'ils ne rencontreront peut-être jamais, ces exercices ne contiennent qu'un millier de mots des plus usités, que l'élève devra apprendre durant la première année. Quant au verbe, ils se bornent aux formes traitées dans l'excellente grammaire de Kaegi, adaptée aux cours des gymnases néerlandais par un des auteurs de ces exercices, M. Sormani.

Les thèmes sont précédés des formes de l'indicatif, de l'impératif et de l'infinitif présent de l'actif du verbe en —ω, arrangement qui rend les élèves capables de former, dès le commencement des propositions complètes et intéressantes. On n'aura pas grande difficulté à apprendre ces formes aux commençants et l'avantage de cette méthode me paraît incontestable.

Les phrases qui entrent dans les thèmes ainsi que les narrations suivies, dont la première (sur les guerres médiques) peut déjà être lue après qu'on a appris le présent et l'imparfait du verbe en —ω, intéresseront par les idées; le choix, toujours heureux, dénote beaucoup de tact et une longue et féconde expérience.

Les règles, le vocabulaire, les listes alphabétiques, qui accompagnent les exercices, mettent les élèves à même de faire, sans beaucoup de peine, leur devoir si difficile au commencement et d'apprendre aisément quelques préceptes fondamentaux de la syntaxe.

L'expérience nous a appris, que ces exercices sont une excellente introduction à la lecture de Xénophon. W. JASPAR.

64. — A. MASSON, *Leçons de latin en sixième*. Tournai, Decalonne, 1898, 12 pp., extr. de la *Revue des Humanités*.

Quelques pages essentiellement pratiques, qui nous permettent d'assister à une leçon orale de latin en sixième. Le but de la leçon est de faire traduire par les élèves un chapitre du *de Viris* à seule audition. Le procédé est simple. La préparation donne le sens des mots nouveaux, des passages difficiles, et l'explication des règles syntaxiques qui s'y rencontrent. Puis, la version lue est répétée par phrases; tous les élèves doivent montrer qu'ils comprennent et les plus faibles sont généralement choisis pour faire la traduction.

Le résultat a déjà de la valeur; il en acquiert plus encore par l'exercice qui suit immédiatement et où le français de la traduction sert à faire reproduire oralement le latin du chapitre.

La leçon est suivie d'autres exercices, faits en classe ou à domicile, qui doivent graver dans

la mémoire la somme nouvelle de connaissances acquises.

C'est : *tout* le chapitre appris de mémoire ; le thème reproduisant le texte traduit ; puis les thèmes et versions d'imitation, si bien qu'il ne reste rien qui n'ait attiré l'attention des jeunes intelligences.

Cette série d'exercices variés doit plaire, et certes ils valent mieux que la machinale et monotone traduction de tant de chapitres à l'heure et par semaine. L'élève s'intéresse, il ne dort pas sur ses livres, et les brillants résultats que nous indique M. Masson, réclament l'application de sa méthode.

Pourtant, — ce n'est qu'une opinion — cette suppression de livres, de grammaire particulièrement, n'a-t-elle pas l'inconvé-

nient d'éparpiller les notions ? et ce succès immédiat n'est-il pas contrebalancé par un manque d'unité et de clarté qu'offrirait la synthèse d'une grammaire bien apprise et bien sue, et dont, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique, on aurait devant les yeux le simple tableau ; au lieu que ces connaissances éparses nécessitent trop de tiroirs dans de si jeunes mémoires. Ce qui est le plus clair et le moins délayé ne vaut-il pas le mieux ? Nous ne faisons que signaler le danger que présente cette méthode et qu'on peut certes éviter. M. Masson, qui aime la discussion, ne trouvera pas là la moindre réprobation de son système où, je n'en doute pas, il sait unir la synthèse à l'analyse.

Fritz MASOIN.

2. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

65. — *Dictionnaire-manuel illustré des Écrivains et des Littératures*, par CHARLES GIDEL et FRÉDÉRIC LOLIÉE. 1 fort vol. in-18 Jésus, relié toile. Paris, Colin, 1897. Prix : 6 fr.

« Composer un dictionnaire » aisé, maniable, sur des documents originaux et d'après des études vraiment personnelles, » pouvant éclairer la lecture d'une » manière prompte et sûre », tel a été le but des auteurs. Ce plan, difficile à exécuter, a été le plus souvent réalisé par MM. Gidel et Loliée. En quelques mots, ils font connaître « la qualité maî-

tresse » d'un écrivain, ce qui constitue « sa personnalité ». Les notices, quoique très courtes, nous intéressent toujours. Il y aurait bien concernant certains écrivains — rares pourtant — des réserves à faire, des opinions à discuter, mais on peut dire que le jugement porté est généralement marqué au coin de la plus saine critique.

Après avoir rendu à ce livre un hommage bien mérité, il nous sera permis de lui adresser quelques reproches, en nous plaçant au point de vue particulier de l'histoire littéraire de la Belgique.

A entendre M. Loliée, notre littérature « n'existe pas à proprement parler ». « Il y a peu d'écrivains à citer » ajoute-t-il. Heureusement pour eux, car il estropie les noms de ces élus ! De Coster devient « Du Coster » ; Eekhoud, « Eckhund » ; Greyson, « Grey-sen », etc. Nous estimons que si l'auteur avait bien voulu ne pas fermer les yeux, il aurait distingué chez nous d'autres écrivains que ceux qu'il cite, et ce ne sont pas les moins grands. Pour n'en nommer qu'un seul — et il ne serait pas difficile d'en citer beaucoup, — parmi nos historiens, il oublie le premier de tous, Godefroid Kurth, aussi connu en France qu'en Belgique. Pour ce qui regarde la littérature belge d'expression flamande et les littératures étrangères en général, il y a aussi de grandes lacunes.

L'exécution matérielle du volume est très soignée. Outre les portraits des principaux littérateurs de tous les pays, il offre de nombreuses illustrations se rapportant à la calligraphie du moyen âge, aux romans de chevalerie ; nous y trouvons aussi des reproductions d'autographes, d'anciens manuscrits, etc. Il faut dire cependant que toutes ces illustrations ne sont pas également réussies.

En résumé, ce dictionnaire est pour les élèves un bon guide et, pour tout le monde il est un de ces livres à consulter qu'il est utile d'avoir toujours sous la main, sauf les réserves que nous avons faites.

E. BOUCHER.

66. — L. GUICHARD, *Les mots italiens groupés d'après le sens*. Paris, Hachette, 1897, vi-171 pages.

Aux siècles passés, tout homme bien élevé, en France, entendait l'italien. Injustement négligée de notre temps, cette langue n'était plus cultivée que par quelques savants épris de littérature, ou par des dilettanti amoureux des choses de l'art ; elle n'occupait plus dans les programmes que la place restreinte et bien humble d'un accessoire de luxe ou d'un bagage à peu près inutile. Mais voici qu'elle jouit d'un regain de faveur ; grâce aux efforts d'italianisants dévoués et savants, elle a reconquis un rang honorable dans les études ; le Gouvernement français vient d'augmenter, dans la région du sud-est, le nombre des chaires où elle s'enseigne et qui réunissent des auditoires considérables. N'est-il d'ailleurs pas évident que la connaissance de cette langue est appelée à rendre de grands services dans cette partie de la France où les relations avec l'Italie sont de plus en plus fréquentes, et où le nombre des Italiens émigrés ne cesse de grandir ? De là le livre de M. Guichard. Mais il va sans dire qu'il ne sera pas inutile à ceux qui s'intéressent aux glorieuses manifestations de la littérature et de l'art en-deçà des Alpes.

L'idée et le plan de ce recueil ne sont pas nouveaux : déjà le même travail avait été fait pour le latin et le grec par MM. Bréal et Bailly, pour l'espagnol par

MM. Lanquine et Baro, pour l'anglais par M. Beljame, pour l'allemand par MM. Bossert et Beck. C'est sur le plan de ces derniers que M. Guichard a composé son ouvrage : les élèves de l'enseignement moderne apprenant tous deux langues, il lui a paru très rationnel de leur présenter les Mots Italiens dans l'ordre des Mots Allemands ou Anglais. Au point de vue du vocabulaire, il a conservé autant que possible, dans la partie française, les mêmes expressions ; mais la différence de génie des langues lui a imposé quelques changements, d'ailleurs rares et peu importants. Quant à la partie italienne, son travail a consisté surtout à élaguer, vu la richesse et la merveilleuse délicatesse de la langue. Il s'est efforcé de donner toujours le mot propre, le plus en usage, s'interdisant surtout les gallicismes qui ont passé les Alpes en si grand nombre, et les formes dialectales. Dans une série de douze chapitres, soigneusement subdivisés, l'auteur *groupe* les mots italiens et français qui concernent *l'homme, la famille et la maison, l'école, l'univers et la terre, les végétaux, les animaux, les minéraux, la vie intellectuelle et morale, les lettres et les sciences, les arts, l'activité sociale, la société civile, religieuse et militaire*. Cette simple énumération suffit à montrer combien le recueil de M. Guichard sera utile à quiconque veut acquérir une connaissance pratique de la langue italienne. A. DOUTREPONT.

67. — *Exercices de langage et de rédaction* à l'usage des écoles moyennes, par COLINGE et BARDIAUX. Namur, Wesmael-Charlier, 1897. Livre du maître : 2 fr. 50. Livre de l'élève : 3 parties à 0.40 ; 0.50 ; 0.40.

Bien que destiné aux écoles primaires et aux écoles moyennes, ce livre de 250 pages peut être utilisé dans les classes inférieures des athénées. C'est dire que les auteurs ont fait œuvre utile, en le publiant. Il est d'ailleurs des plus touffus. On y trouve le développement de cent sujets, dont plusieurs avec variations, consistant en descriptions, narrations et lettres. Ensuite les analyses littéraires de trente morceaux, fort heureusement choisis en ce qu'ils peuvent contribuer à la formation de la conscience morale de l'enfant. Or, à notre époque, où le côté éducatif est si défectueux, cette considération a bien sa valeur. Enfin les sommaires de septante-sept sujets de rédaction. Ceux-ci, empruntés aux faits ordinaires de la vie, aux phénomènes naturels, à tout ce que nous voyons, sentons et comprenons, constituent un joli répertoire à la portée de l'élève, où son imagination jeune, guidée par une main sûre, peut essayer ses ailes.

L'énumération de ces sujets est précédée de deux leçons modèles, où les auteurs nous montrent la méthode à suivre pour traiter un devoir d'amplification

et pour le corriger. Ils emploient le procédé socratique, amenant par une série de questions habilement posées les développements successifs d'une idée. Ainsi en est-il et pour la composition du canevas et pour la correction finale du travail : la rédaction se fait en commun au tableau. Certes, ce système est lent et entraîne la dépense d'un temps assez long ; mais au moins est-il d'un effet peu douteux. Car il tient en éveil toutes les intelligences, proscriit de la leçon l'ennui et la monotonie, ces deux fléaux de l'enseignement, enfin profite à la classe entière, au lieu que le mode habituel ne profite qu'à celui dont le professeur redresse les fautes.

La préparation et la correction entendues de cette façon produiront des résultats infailliblement heureux, en stimulant l'ardeur de chaque élève. Peut-être alors ne verrons-nous plus nos jeunes gens arriver en rhétorique avec une pauvreté complète de fond et de forme.

Une petite remarque. Pourquoi les auteurs n'ont-ils pas inséré dans la partie du maître la partie de l'élève ? Il nous semble qu'il eût été plus pratique d'avoir sous les yeux le texte de l'élève, que de porter son attention alternativement d'un volume à l'autre, d'autant plus que la dimension n'en aurait pas été exagérée.

Pour finir, nous n'hésitons pas à conseiller chaudement cet ouvrage aux professeurs de français

dans les classes inférieures des athénées et des collèges.

J. FLEURIAUX.

68. — *La grammaire française* et la critique grammaticale en Belgique, par R. LAPAILLE. Liège, Demarteau, 32 pp. Prix : 0,50.

Soyons Belges, dit M. Lapaille, c'est-à-dire, ne fermons pas les yeux sur le mérite des livres belges pour vanter ceux de l'étranger. M. Lapaille, auteur d'une *Grammaire française* estimée, part de là pour dire leur fait à deux Belges qui ont fait l'éloge de la *Grammaire classique* de Clédât. Il nous semble qu'on peut signaler et louer un livre étranger sans mépriser pour cela ceux de ses compatriotes. Quant à cet examen critique de la grammaire classique de Clédât, il contient beaucoup d'observations justes et il intéresserait tous ceux qui enseignent le français, si le ton n'était pas trop personnel. M. Lapaille accuse notamment M. Clédât de lui avoir emprunté, sans le dire, les changements apportés par celui-ci à certaines parties de sa *Grammaire raisonnée* ! M. Clédât nous dira peut-être ce qu'il faut en croire.

J. P. WALTZING.

69. — *A la porte du Paradis*. Jugements de Mgr Saint Pierre, par ANDRÉ LEPAS, 4^e édit. 1 vol. in-8°. Prix : 4 frs. Le même in-18. Prix : 3 frs. Bruxelles, Soc. belge de librairie, 1897.

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

C'est sans doute pour faire

mentir ce dogme janséniste de Maître Nicolas qu'un écrivain belge, aussi distingué que modeste, André Lepas, conçut un jour l'idée de ses « Jugements de Saint Pierre ».

Cette idée *spirituelle* (dans les deux sens du mot) lui a fourni une série de situations amusantes, d'aperçus piquants sur la vie contemporaine, de leçons morales appropriées à toutes les conditions de notre société.

Les âmes comparaissent devant St-Pierre, nommé par arrêté divin « juge de première instance ». Le saint a bientôt fait d'établir leur compte personnel en *Doit* et *Avoir*, l'âme se justifie de son mieux avec une franchise respectueuse de bon aloi, et du dia-

logue finement conduit et finement écrit, ressort un enseignement qui ne cède pas à celui des meilleurs apologues.

Qu'on lise à ce point de vue *Pierre l'Intègre, comme quoi Madame la duchesse de las Caristas alla où elle ne pensait pas aller, comme quoi il ne suffit pas d'être pauvre pour entrer au Ciel, l'Accusateur public, Que la meilleure aumône est celle du travail, Le scandale d'en haut* (j'en passe et des meilleurs)... et l'on comprendra la vogue, un peu passée aujourd'hui, dont ce livre original a longtemps joui chez des gens de toute opinion et qui lui a valu l'honneur — rare pour un livre belge — d'être traduit en trois langues étrangères.

J. FOIDART.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

70. — W. DE VREESE, *Gabriel Meurier*. Extrait de la *Biographie nationale*, t. XIV (1897).

Gabriel Meurier est un pédagogue et philologue belge du xvi^e siècle. « Meurier, dit M. de Vreese en terminant son étude, n'est pas un homme de premier ordre, loin de là ; sa valeur absolue n'est pas grande, mais il a été un novateur hardi, intelligent et savant, ce qui lui donne, au point de vue historique, une valeur relative fort notable. Il a vulgarisé les langues modernes à une époque où la suprématie du latin était encore dominante... C'est [pour lui] un titre de gloire que

d'avoir compris les exigences de son temps. Pour l'histoire de la pédagogie, et surtout pour l'histoire des langues néerlandaise et française, les ouvrages de Meurier contiennent des matériaux d'une valeur considérable, et à ce titre seul, le nom du maître d'école anversois mérite d'être remis en honneur. »

L'étude de M. de Vreese se divise en deux parties : d'abord une biographie détaillée et intéressante de Meurier ; puis l'examen de son œuvre. Les ouvrages de Meurier, très nombreux, sont de deux espèces : livres d'instruction et livres de morale et de pédagogie. Parmi les premiers, il

faut surtout citer le *Vocabulaire françois-flameng* (première édition en 1557), le plus ancien de ce genre qui ait paru, et qui justifierait seul la tentative de M. de Vreese pour tirer son auteur de l'oubli dans lequel il est tombé.

Comme toutes les publications du professeur gantois, la brochure consacrée à Meurier est faite avec beaucoup de soin et témoigne de recherches personnelles.

C. LECOUTERE.

71. — *Deutsche oesterreichische Literaturgeschichte*. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Dichtung in Oesterreich-Ungarn. Unter Mitwirkung hervorragender Fachgenossen herausgegeben von Dr J. W. NAGL und JACOB ZEIDLER. Carl Fromme. Verlag. Wien 1897 (8 Lief. I Band). Prix : 8 marks.

« Hast du vom Kahlenberg (1), das Land
[dir rings beschn,
» So wirst du, was ich schrieb und was
[ich bin verstehn »

Prises dans un sens plus étendu, ces paroles du plus grand poète dramatique autrichien, F. Grillparzer, expriment ce qui est heureusement devenu de nos jours un lieu commun, mais un lieu commun qui a été généralement trop peu pris à cœur par les historiens de la littérature. Les auteurs de l'*histoire littéraire allemande en Autriche* ont tout fait

(1) Montagne près de Vienne d'où l'on jouit d'un magnifique coup d'œil sur toute la Basse-Autriche.

pour éviter ce reproche ; c'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de leur entreprise. Ils se sont entourés d'une quarantaine de collaborateurs distingués, choisis dans les contrées si diverses de l'Autriche allemande, de façon à représenter chacune par des écrivains de marque connaissant à fond la nature et l'histoire du sol et de ses habitants. Les noms de MM. Khull pour la Styrie, Werner pour la Galicie, Wolkan pour la Bohême, Schwicker pour la Hongrie, je ne cite que les principaux, constituent la meilleure garantie qu'on puisse désirer. Que le lecteur ne déduise point de ceci que l'histoire littéraire de chaque contrée ou colonie allemande en Autriche est traitée à part par chacun de ces spécialistes. Le travail est adroitement fondu ensemble et l'on peut féliciter les auteurs d'avoir su si bien éviter les inconvénients d'une œuvre composée en collaboration.

Le livre débute par une histoire approfondie de la colonisation allemande en Autriche-Hongrie, depuis les premières traces laissées par les Goths et les Langobards jusqu'aux temps de Marie Thérèse et de Joseph II. Il a fallu ici l'intervention de presque tous les collaborateurs pour constituer une étude aussi détaillée, aussi scrupuleusement exacte, aussi hautement intéressante au point de vue historique et philologique de la lente occupation de la terre autrichienne par l'élément germanique et de la con-

version de ce dernier au christianisme.

Une bonne carte historique et linguistique aurait fait bonne figure parmi les illustrations de cette première partie constituant la première livraison.

Après avoir assis leur œuvre sur cette base solide, les auteurs abordent l'étude de ce qu'ils appellent l'*héritage national*, qu'ils examinent successivement au point de vue de la religion, de la langue, de la légende et de la poésie épique issue de cette dernière. La langue et la religion sont traitées très sommairement, la légende et la poésie épique avec plus d'étendue, cette dernière par un fin connaisseur, M. Kralik, le distingué rénovateur de ce genre. La fibre patriotique qui vibre dans cet exposé n'y est certes pas déplacée, car c'est avec une légitime fierté que les Autrichiens peuvent revendiquer pour eux les grandes épopées populaires du moyen-âge, le *Nibelungenlied* et la *Kudrun*. A noter ici les preuves très convaincantes pour l'existence historique du margrave Ruedeger de Pechlarn, contrairement à l'opinion de Muellenhoff, généralement reçue, et la revendication pour la Styrie du poème *Biterolf et Dietleib* contre le critique allemand Weinhold. L'exposé de la littérature épique se termine — et ceci est du neuf dans une histoire littéraire — par une étude bien intéressante sur la musique de l'ancienne épopée germanique. C'est encore à M. de

Kralik, aussi fin musicologue que distingué poète et philosophe, que la *Deutsch-oesterreichische Literaturgeschichte* doit cette innovation. Nous y trouvons entre autres, en transcription moderne une mélodie dans le genre de celle qu'eut probablement le *Nibelungenlied* et celle du *Titarel*. M. de Kralik étudie de même, dans la suite du livre, la musique de la poésie lyrique du moyen-âge.

Le troisième chapitre : *Influence de l'Église*, étudie très en détail la poésie religieuse de l'Autriche, qui, au XI^e et XII^e siècles, surpasse de beaucoup celle de l'Allemagne. Les auteurs décrivent d'abord les centres de la vie religieuse de l'Autriche au moyen-âge, Salzbourg et Passau, et analysent ensuite les riches trésors poétiques des abbayes de Millstadt, Vorau, Gleink, Melk et d'autres.

Les origines du drame sont traités par l'un des rédacteurs en chef, M. J. Zeidler, que ses travaux antérieurs sur le drame des jésuites, dont Vienne fut le centre, appelaient spécialement à cette tâche et qui s'est du reste réservé toute la partie dramaturgique du livre. La compétence éprouvée de M. Zeidler devait nous garantir un travail excellent et notre espoir n'a pas été déçu. De tout son exposé on n'aurait à reprendre que l'affirmation un peu hasardée que la fête de Pâques est la source du drame du moyen-âge.

L'étude de la poésie chevale-

resque fait suite à celle de la poésie religieuse. La subdivision en poésie chevaleresque narrative, lyrique et didactique, adoptée par les auteurs, est ici d'autant plus opportune que, pour la première, l'Autriche, comparée à l'Allemagne, nous montre une étonnante infériorité, tandis que, pour la seconde, elle a joué le rôle prédominant depuis le commencement jusqu'à la fin de son développement. Aux grands noms de la poésie épique chevaleresque en Allemagne, Hartmann, Wolfram et Gottfried, l'Autriche ne peut opposer que son Stricker et son Pleier, dont les œuvres marquent la décadence du genre; par contre, elle peut se vanter d'avoir donné naissance à la poésie narrative villageoise (le *Meier Helmbrecht* de Wernher) et au roman autobiographique (*Frauendienst* de Ulrich von Lichtenstein). La naissance de ces deux rejets tout particuliers de la poésie épique chevaleresque en terre autrichienne suffit pour lui assurer une place à part dans la littérature du genre. De plus, c'est en Autriche que se développa et fleurit le genre comique des *Maeren* et *Schwaenke*. L'Autrichien *Pfaffe Amis* devint l'aïeul de toute une série de joyeux compères.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les auteurs s'arrêtent *con amore* à la peinture de la poésie lyrique chevaleresque en Autriche et surtout à leur bien-aimé Walter von der Vogelweide. C'est encore en Autriche que naît, avec Neidhart et parallèlement au genre narratif comique, le genre

lyrique comique; c'est un grand mérite de ce livre de mettre bien en lumière tous ces phénomènes qui impriment à la littérature autrichienne un cachet aussi original et qui permettent des conclusions aussi sympathiques et aussi flatteuses pour le caractère de l'Allemand autrichien.

Le 5^e et dernier chapitre du 1^{er} volume, intitulé *Das ausgehende Mittelalter*, étudie l'arrière fleuraison de la poésie en Autriche, avec le moine de Salzbourg comme représentant principal. M. Kralik nous fournit encore ici une étude détaillée sur la musique de ses chants, qu'un manuscrit nous a conservés. Au moment où la poésie lyrique commença déjà à passer en Allemagne dans la main des maîtres-chanteurs, l'Autriche nous offre encore une abondante glanure de véritable poésie.

Ici, comme pour l'étude suivante de la prose à la fin du moyen-âge, les auteurs adoptent la division par contrées, ce qui leur permet de faire cette glanure d'une façon complète, chose d'autant plus nécessaire, que cette littérature, surtout celle en prose, était peu connue jusque maintenant.

Le développement du drame de la même époque dont l'étude termine le 1^{er} volume, est décrit de main de maître par M. Zeidler. Ici encore, nous constatons le même phénomène que dans la poésie épique et lyrique; c'est l'Autriche surtout qui introduit l'élément comique dans le drame du moyen-âge. C'est en Autriche

aussi que naît la comédie allemande proprement dite; et cette comédie autrichienne, représentée par les *Neidhartspiele* se distingue bien avantageusement de la comédie allemande, représentée par les *Fustnachtsspiele* de Nuremberg, en ce qu'elle est et plus spirituelle et moins crue. Le drame religieux, le mystère, atteint son apogée dans le Tyrol, le drame inondain et la comédie atteignent la leur dans la Basse-Autriche. C'est par la constatation de ces faits tout à l'honneur des Autrichiens que les auteurs clôturent dignement la première partie de leur belle œuvre.

Nous analyserons en son temps le tome II dont la 1^{re} livraison a déjà paru.

L'ouvrage est richement illustré. Chaque livraison contient le facsimilé d'un manuscrit important, une chromolithographie et un portrait; 63 gravures sur bois ornent en outre ce 1^{er} volume, parmi lesquelles nous citerons comme particulièrement intéressants un masque de diable pour un jeu de passion, Neidhart en-

touré de ses joyeux paysans, le monument de Walter à Bozen, la création et la course de Théodoric en enfer d'après des reliefs de l'église St-Zeno à Vérone, le tumulus de Stockerau, une pierre sacrificatoire, etc., et les nombreuses reproductions des illustrations de manuscrits en général.

Les Autrichiens se sont plaints depuis longtemps, et avec raison, d'être mis à l'arrière-plan par les historiens de la littérature allemande.

L'ouvrage de MM. Nagl et Zeidler opérera sous ce rapport un revirement nécessaire et j'en vois déjà la preuve dans la nouvelle histoire illustrée de la littérature allemande par Vogt et Koch (Leipzig. Bibliographisches Institut) qui annonçait dans son prospectus qu'elle donnerait juste satisfaction aux plaintes fondées des Autrichiens et qui accorde en effet à la littérature autrichienne une place plus grande et une appréciation plus équitable que ses devancières.

H. BISCHOFF.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

72. — ERNEST GOSSART, *Notes pour servir à l'histoire du règne de Charles-Quint*. Bruxelles, Hayez, 1897. iv-120 pages. Prix: 2.50 fr

L'étude de M. Gossart, qui a eu les honneurs de l'impression dans le recueil des Mémoires académiques (t. LV, 1897), embrasse cinq questions se rattachant, comme le titre l'indique, au règne de Charles-Quint. Bien qu'elles n'aient pas entre elles un lien très étroit, elles offrent cette particularité commune que les éléments en ont été puisés dans les relations et les correspondances imprimées des ambassadeurs vénitiens, trésor inépuisable, selon l'expression de Ranke,

pour l'histoire du xvi^e siècle.

Le chapitre 1^{er} analyse les rapports des ambassadeurs Pasqualigo, Contarini et Corner, chargés de missions diplomatiques en Espagne et dans les Pays-Bas pendant les années 1515-1521. Nous y trouvons des appréciations fort sincères et par cela même peu flatteuses sur l'archiduc et son entourage, des observations fort piquantes au sujet de la vie que mène la cour et des dépenses considérables qu'exige son entretien, des traits de mœurs fort joliment notés à propos des villes et des pays que ces ambassadeurs ont eu l'occasion de visiter.

Le 1^{er} chapitre, le plus développé et le plus intéressant, est intitulé *l'apprentissage politique de Charles-Quint*. Tant que vécut de Chièvres, le prince supporta sa tutelle de bonne grâce, ne faisant rien pour s'en affranchir. Mal préparé, quoi qu'on en ait dit quelquefois, par sa tante Marguerite au rôle qu'il devait jouer, ne connaissant guère que le français, par conséquent incapable de se faire entendre du plus grand nombre de ses sujets, jeune d'ailleurs et dépourvu d'expérience, l'archiduc Charles semblait se désintéresser des affaires au point qu'il paraissait incapable de les comprendre, et il en abandonnait le soin exclusif à son principal conseiller, Guillaume de Croy, l'*alter rex*, comme on l'appelait. « C'est postérieurement à son couronnement que l'on voit se produire les premières manifestations d'un sentiment qui lui soit propre et d'une volonté qui ne soit pas uniquement mue par une impulsion étrangère (p. 37). » De Chièvres étant mort inopinément à Worms, sa disparition laissa le champ libre et la responsabilité des mesures à prendre au jeune empereur. Sans doute Gattinara occupa la charge vacante, mais il fut moins envahissant que son prédécesseur et il procéda par voie de conseils plutôt qu'à coup de décisions expresses. Charles prenait chaque jour de plus en plus conscience de son individualité propre ; aussi « les actes qui précèdent immédiatement la bataille de Pavie nous le montrent affirmant avec énergie sa volonté et ses idées personnelles (p. 59). » L'influence de son premier ministre ne pouvait naturellement que décroître ; quand il mourut en 1530, il parut inutile de le remplacer.

Le 3^e chapitre traite une question très importante de notre histoire, encore qu'elle n'ait pas

reçu de solution, à savoir les divers projets de cession des Pays-Bas et leur transformation en État distinct. M. Gossart se demande si les combinaisons successives imaginées dans ce but par l'empereur ont jamais été sincères et il opine pour la négative, réserve faite de celle de 1527. D'une lettre que Charles-Quint écrivit, sur la fin de son règne, à son fils Philippe, il conclut « que bien longtemps avant l'abdication, il ne songeait plus qu'à transmettre à son fils seul la totalité de ses États (p. 74) ».

Le 4^e chapitre porte en vedette *Après l'abdication*. L'auteur fournit, toujours d'après les correspondances de l'époque, des renseignements inédits sur la cérémonie du 16 janvier 1556, dans laquelle l'empereur remit à son fils les royaumes d'Espagne et de Sicile avec leurs dépendances. Nous y lisons certains détails, qui ne manquent pas de saveur, sur les dispositions très peu sérieuses du nouveau souverain, sur les inquiétudes qu'en concevait son père et le peu d'estime que lui accordaient ses contemporains, en particulier Henri II.

Suit une analyse sommaire des *testaments de Charles-Quint* (ch. V). Enfin, en appendice, viennent le récit d'un curieux incident auquel fut mêlé Contarini en Espagne, ainsi que le texte d'une instruction rédigée par Gattinara avec les apostilles qui y furent ajoutées par Charles et ses ministres.

En résumé, l'étude de M. Gossart est très intéressante et bien documentée. Si elle ne nous laisse guère l'espoir de voir l'auteur étendre ses recherches au règne entier de l'empereur (v. Préface), elle n'en constitue pas moins une contribution importante dont devront tenir compte les historiens qui se proposeraient de compléter son travail.

A. DUTRON.

PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE ET DE LA CARTOGRAPHIE (1895-1897)

par Ab. DE CEULENEER
professeur à l'Université de Gand.

Je me propose, dans les pages suivantes, de donner un aperçu critique des principales études sur l'histoire de la géographie et de la cartographie parues de 1895 à 1897.

GÉOGRAPHIE : Une histoire scientifique de la géographie reste encore à faire; celle de VIVIEN DE S. MARTIN donne une bonne vue d'ensemble, mais manque d'exactitude dans les détails. Ce travail est d'autant plus difficile qu'il embrasse l'histoire de tous les temps et de tous les pays et que l'étude sérieuse des sources n'est encore que bien peu avancée. Les sources géographiques de l'antiquité ont été moins étudiées jusqu'ici que celles de l'histoire politique ou littéraire; celles du moyen âge sont encore en grande partie quasi inconnues.

Parmi les études de sources, nous citerons celle de M. MYRES (1). Il soutient qu'Hérodote s'est servi d'une carte ionienne et d'une carte persane, et essaie de les reconstituer. Seulement, cette reconstitution a plus de précision qu'il n'était possible d'en avoir au ^{ve} siècle av. J.-C.

M. GERMI (2) étudie la partie de la Géographie de Ptolémée relative à l'Inde transgangaïque. D'après lui, les données de Ptolémée, pour ce pays, présentent moins de difficultés que pour l'Inde cisgangaïque. Il identifie, avec grande probabilité, l'*Akadra* de Ptolémée avec *Hatien* et *Pothonobasto* avec *Panthai Mas* située sur la côte cambodgienne du golfe de Siam.

Nous passons maintenant à un géographe-poète du ^{iv}e siècle : RUFUS FESTUS AVIENUS. M. F. MARTINS SARMENTO avait déjà étudié l'*Ora maritima* pour la partie relative aux côtes de la Gallicie et du Portugal (Porto, 1880). Il a refondu ce mémoire en l'étendant à toute la côte occidentale de l'Europe. Il en a fait un livre tout nouveau, de loin supérieur au premier (3). M. Sarmento possède fort bien son sujet; il a examiné presque tous les ouvrages de quelque importance publiés sur la matière. Après avoir étudié l'*Ora maritima* au point de vue géographique, il examine les diverses questions d'ethnographie qu'elle soulève. Nous ne saurions entrer dans l'examen détaillé de cette étude: qu'il nous suffise de dire que M. Sarmento soutient qu'Avienus a eu, comme source, un périple phénicien que le poète n'a pas toujours suivi avec exactitude. Les erreurs géographiques si nombreuses dans l'*Ora maritima* proviennent de l'idée que se faisait Avienus des colonnes d'Hercule,

(1) J. L. MYRES. *An attempt to reconstruct the maps used by Herodotus* (Geogr. Journ., 1896, VIII, 603-631).

(2) Dans le *Journal of the royal asiatic Society*, July 1897. On ne saurait assez regretter que l'édition de Ptolémée de MULLER (Paris, Didot, 1883) en reste au I^{er} vol. (Liv. I-III).

(3) M. MARTINS SARMENTO. *R. Festus Avienus. Ora Maritima, estudo d'este poema na parte respectiva as costas occidentaes da Europa*. Porto, 1896, in-8°, 164 p. et 1 carte.

et non de son périple, dont les données étaient exactes. Cette thèse est fondée; seulement, je ne saurais admettre que le périple ait été fait par un Carthaginois. Je crois bien plus, avec Unger (1), que le périple fut écrit par un marin grec entre 390 et 370 av. J.-C. Quoi qu'il en soit, l'étude de M. Sarmento est très suggestive, et il ne sera plus permis de s'occuper d'Avienus sans étudier sérieusement ce que notre auteur a écrit sur ce sujet.

La meilleure histoire générale de la Géographie ancienne est celle du regretté BUNBURY (2). M. TOZER (3) vient d'en publier une nouvelle, non qu'il prétende remplacer la première, mais il veut fournir aux étudiants un bon manuel. Son livre fait partie des *Cambridge geographical series*, publiées sous la direction du Prof. GUILLEMARD (4). L'auteur s'est surtout inspiré des résultats obtenus par BUNBURY, et a utilisé aussi le savant ouvrage de HUGO BERGER (5), une des études les plus importantes parues dans ces derniers temps. M. Tozer est bien au courant des travaux anglais et allemands publiés sur la matière. Il est à regretter cependant que, pour la période d'Alexandre, il n'ait pas consulté les études du vice-amiral JURIEU DE LA GRAVIERE, qui ont le mérite d'être écrites par un homme joignant la pratique du métier aux connaissances acquises dans les études du cabinet (7). Si l'auteur avait connu le travail topographique de V. SCHWARZ sur les expéditions d'Alexandre, il aurait pu donner plus de précision à son chapitre VII (*Alexander's eastern expedition*), et l'itinéraire indiqué sur la carte V aurait été dressé avec une plus rigoureuse exactitude.

M. Tozer admet comme fort improbable que les Phéniciens aient fait le tour de l'Afrique au VI^e siècle (Expédition de Nechao II), opinion que nous ne pouvons partager, car la réalité de ce voyage ressort clairement du texte d'Hérodote (IV, 42). Quant à Thule, il ne l'identifie point avec l'Islande, mais y reconnaît Mainland, la principale des îles Shetland. Il serait prudent d'être moins affirmatif; et je préfère admettre avec THORODDSEN (8) que Pythéas désigne sous ce nom l'extrême Nord. Les Romains considèrent les Orcades ou les Shetland, comme étant la Thulé de Pythéas; au VI^e et au VII^e siècle, on dénomma ainsi la Norvège ou même toute la Scandinavie; et Dicuil (vers 825) est le premier à dire que Thulé est l'Islande. Mais ne nous arrêtons pas à ces détails et reconnaissons que, même après Bunbury, le livre de M. Tozer sera encore lu avec fruit. Comme Manuel, il est fait avec cette clarté et cette vue d'ensemble que les Anglais savent donner à leurs livres

(1) UNGER. *Der Periplus des Avienus*. Göttingen, 1882 (Philologus. Suppl. IV, 189-280). M. Sarmento ne connaît pas ce travail.

(2) E. H. BUNBURY, *A history of ancient geography*. London, Murray, 1883. 2 vol. in-8°.

(3) TOZER. *A history of ancient geography*. Cambridge, 1897. in-8° XVII-387 pp. et 10 pl. 13 fr.

(4) Les autres manuels parus sont ceux de KEANE, *Ethnology*, et de LYDEKKER, *A geographical history of Mammals*.

(5) HUGO BERGER. *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*. Leipzig, Veit, 1887-1893, in-8° de XII-143; XII-150; XII-158; XII-170 pp.

(6) Nous citerons : *L'héritage de Darius; La conquête de l'Inde et le voyage de Néarque; Le démembrement de l'Empire; Le drame macédonien; L'Asie sans maître*. Paris 1883, 5 vol. in-12. — *La marine des anciens*, 2 vol., 1880; *La marine des Ptolémées et la marine des Romains*. 2 vol., 1885.

(7) FR. V. SCHWARZ. *Alexander des Grossen Feldzüge in Turkestan*. München, 1893.

(8) *Gesch. der Islaendischen Geographie*. Leipzig, 1897, in-12.

classiques. Ils n'écrivent qu'après avoir acquis une connaissance sérieuse du sujet; et, dominant la matière, ils n'oublient rien de ce qui est essentiel sans se perdre dans les discussions de détail. Aussi leurs livres sont-ils toujours des plus suggestifs.

Un des points les plus obscurs de l'histoire de la Géographie ancienne est celui des rapports entre le monde antique et l'extrême Orient. Bien peu de personnes sont à même de se livrer à cette étude, parce qu'elle exige la connaissance des langues orientales unie à celle de l'*Altertumswissenschaft*. C'est tout au plus si l'on peut citer REINAUD, ABEL REMUSAT, KINGMULL, WERDMULLER et EDKING. Le savant qui, dans ces derniers temps, a fait faire le plus de progrès à ces questions, grâce à sa connaissance profonde du chinois, est F. HIRTH (1). Dans sa plus récente étude il nous fait connaître, d'après les sources chinoises, quelles furent anciennement les relations maritimes de l'extrême Orient avec le monde occidental (2). Ce sujet étant peu connu, je résume les résultats auxquels M. Hirth est arrivé. La Chine était dans l'antiquité mieux informée au sujet de l'Asie occidentale que celle-ci ne l'était de la Chine; et cela grâce à un rapport écrit au ^{II} siècle av. J.-C. par le général Chang K'ien envoyé jusqu'en Bactriane pour conclure une alliance avec les Yueh-chih (les Indoscythes); mais il n'y réussit pas. Ce rapport existait encore en 618 après J.-C.

Au premier siècle, les Chinois s'avancèrent jusqu'au Ferghana. A la fin du ^I siècle après J.-C., le général Pan Tsch'ao alla jusqu'en Parthie, d'où il envoya son adjudant Kan-Ying jusqu'au port de Hira, sur le golfe persique, pour y développer le commerce de la soie. Ce commerce fut entravé par suite de la destruction de deux entrepôts commerciaux : Séleucie et Ctésiphon, en 163, par Avidius Cassius, et aussi par suite de la cruelle peste qui suivit. Le commerce de la soie par voie de terre ayant cessé, les commerçants de Beyrouth, de Sidon, de Tyr et d'Alexandrie cherchèrent à l'établir par la voie maritime. En 166, une mission de Syriens arriva dans l'Amman, développa le commerce maritime que les Syriens exerçaient déjà à Ceylan, et alla même jusqu'à Kattigara, Kaote ou Kotak sur le golfe du Tonkin. Ce fut le point extrême atteint par le commerce antique dans l'extrême Orient. Les Syriens maintinrent leur influence dans ces contrées jusqu'à l'arrivée des Arabes.

Signalons aussi, pour ceux qui s'intéressent à l'histoire romaine, le plan de la Rome antique au ^I : 1000, publiée sous les auspices de l'Académie des Lincei par M. R. LANCIANI. Grâce à cette grande échelle, il indique tous les monuments depuis la période royale jusqu'au ^{VI} siècle ap. J.-C. (3). Ce monument de science archéologique remplace définitivement le plan de Canina (4). Le plan de Lanciani est le résumé graphique de tous les travaux entrepris sur la topographie romaine. Ce travail de bénédictin n'a qu'un seul défaut, c'est que son prix élevé ne le met pas à la portée des bourses de la plupart des philologues; au moins est-il à espérer qu'on le trouvera dans toutes les bibliothèques universitaires. Un

(1) Citons entre autres : *China and the roman orient*. Shanghai, 1886.

(2) *Ueber den Seeverkehr Chinas im Altertum nach chinesischen Quellen* (Geogr. Zeitschr. II, 1898, pp. 444 et suiv.).

(3) LANCIANI. *Forma urbis Romae*. Milan, Hoepli, 1893-96, en 46 feuilles. 180 fr.

(4) CANINA. *Edificii di Roma antica*. Parma, 1848-51, 3 vol.; le plan appartient au 2^e vol.

travail de proportions plus modestes est celui de KIEPERT et HUELSEN (1). Ce dernier y a ajouté un *Nomenclator topographicus* ou index alphabétique des monuments et noms locaux avec l'indication des sources et des travaux modernes. Cet index rendra les plus grands services et facilitera notablement les recherches sur la topographie de Rome. M. BORSARI (2), de son côté, a publié un excellent petit manuel, très au courant des dernières découvertes. Neuf chapitres sont consacrés à la topographie générale de Rome, puis vient la description des monuments des 14 régions. Nous ne saurions assez le recommander. Vu que nous en sommes à parler de la topographie romaine, nous ne pouvons pas négliger à dire un mot de l'Atlas publié par M. A. SCHNEIDER (3). Dans une introduction M. Schneider résume ce qui peut faciliter l'intelligence de chaque carte. Sur les planches sont reproduits les monuments les plus importants; mais ce sont les cartes qui présentent le plus d'intérêt. L'auteur a eu l'ingénieuse idée de dresser au 1 : 11400 la carte de la Rome antique aux principales périodes de son existence sur des feuilles à calquer d'une teinte légèrement brunâtre. A l'ouvrage est ajoutée une carte libre de la Rome moderne, qu'on peut glisser sous chaque carte ancienne de manière à se rendre facilement compte, pour celui qui connaît la Rome actuelle, de l'emplacement occupé anciennement par une rue, une place ou un édifice. Les 12 cartes anciennes représentent la *Roma quadrata*, le *Septimontium*, la Rome des quatre régions, celle de Servius, la Rome républicaine (510-80 et 80-50), celle de César (50-44), d'Auguste (44 av. J.-C. à 14 après J.-C.), des premiers empereurs (14-69), des Flaviens (69-96); celle de Nerva à Commode (92-192), enfin la Rome du III^e et du IV^e siècle. Inutile d'insister sur les grands services qu'un pareil atlas rendra non seulement à l'enseignement, mais aussi à tous ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire romaine.

L'histoire de la géographie du moyen âge est bien moins avancée que celle de l'antiquité. Les sources n'en ont pas encore été suffisamment étudiées; de plusieurs nous ne possédons que des éditions fautives, et quantité d'autres sont encore manuscrites. C'est ce que reconnaît lui-même M. BEAZLEY (4), qui vient de publier une histoire de la géographie pendant le haut moyen âge et de combler ainsi une lacune que les ouvrages de LELEWEL et de SANTAREN, malgré leur grande valeur, n'avaient comblé que partiellement. Nous possédons bien quelques travaux spéciaux, ceux de MARINELLI (5) et de KRETSCHMER (6) par exemple, mais une vue d'ensemble nous faisait encore défaut. Je n'ignore pas que M. Sophus Ruge a fait

(1) *Forma urbis Romae*. Berlin, Reimer, 1896. 13 fr.

(2) L. BORSARI. *Topografia di Roma antica*. Milano, Hoepli, 1897, in-12. VIII-434 pp. et 7 plans. 4 fr. 50.

(3) A. SCHNEIDER. *Das alte Rom. Entwicklung seines Grundrisses und Geschichte seiner Bauten*. Leipzig, Teubner, 1896, in-fol. pl. 12 pages, 12 cartes et 14 pl. et 1 plan de Rome. 20 fr.

(4) L. RAYMOND BEAZLEY. *The dawn of modern geography. A history of exploration and geographical science from the conversion of the roman empire to A. D. 900, with an account of the achievement and writings of the early christian, arab, and chinese travellers and students*. London, Murray, 1897, in-8°, XVI-538 pp. 20 fr.

(5) G. MARINELLI. *Die Erdkunde der Kirchenväter; deutsch von L. NEUMANN*. Leipzig, 1884, in-8°. VIII-87 pp. et 2 cartes.

(6) KRETSCHMER. *Die physische Erdkunde im christlichen Mittelalter*. Wien, 1889.

de nombreuses critiques à cet ouvrage (1), mais celles-ci ne me paraissent pas enlever, quoi que ce soit, au mérite du travail de M. Beazley. Si les voyages des pèlerins, auxquels l'auteur consacre une centaine de pages, n'ont pas contribué grandement aux progrès de la connaissance du globe, la plupart ayant suivi la même route, il n'en était pas moins intéressant de les réunir ici, vu qu'on ne l'avait pas encore essayé jusqu'ici. M. Ruge ne relève pas d'erreur grave dans le livre de M. Beazley, mais bien certaines lacunes et l'ignorance de quelques études spéciales, ce qui est inévitable dans une étude aussi étendue. Il est du reste à remarquer que dans la plupart des ouvrages anglais que nous avons à signaler, les auteurs sont plus au courant de la littérature allemande que les Allemands ne le sont d'ordinaire de ce qui se publie en Grande Bretagne. En général, l'auteur connaît bien la bibliographie du sujet, surtout celle des sources, ce qui, après tout, est l'essentiel. Certes, la connaissance de l'ouvrage de VAMBERY (*Das Turkenvolk*, p. 128) lui aurait appris quelques détails nouveaux sur le voyage de Zemarchos (p. 188) de 568, et il aurait pu insister plus longuement sur les voyages des moines irlandais. Seulement, il aurait dû alors en faire l'objet d'une étude spéciale ; car, malgré tout ce qui a été écrit sur ce sujet, plusieurs de ces voyages sont entourés de tant de légendes qu'il était peut-être préférable de ne pas trop s'y étendre.

Pour le voyage d'Ohters ou Ottar, le premier Normand qui arriva près de la mer Blanche ou plutôt jusqu'à Kandalakscha, sur le golfe du même nom, M. Ruge signale l'ouvrage de STORM, *Om Opdagelsen af Nordkap og veien til det hvide had* (Norske G. Silskabs Aarbog 1894. V. Kristiania), qu'il a résumé dans le *Geographisches Jahrbuch* (XX, 1897, p. 224) ; mais ce résumé n'a paru qu'après la publication du livre de M. BEAZLEY. Un reproche plus sérieux est celui d'avoir parlé de la Chine sans consulter les écrits de Hirth et de Schlegel (voir Ruge dans le *Geogr. Jahrb.* XVIII, p. 9), et d'avoir glissé trop vite sur les mesurages effectués par ALMAMOUN (p. 410). Ce qui est vrai aussi, c'est que le Ch. VI, qui traite des théories géographiques, n'est pas assez systématique et que M. Beazley aurait pu accorder plus d'importance à l'Anonyme de Ravenne (voir WALLESEB. *Die Welttafel des Ravennate*. Progr. d. höh. Mädchensch. Mannheim, 1894). Mais pourquoi M. Ruge ne signale-t-il que des imperfections de détail, pourquoi ne pas parler des pages si intéressantes consacrées à COSMAS INDICOPLEUSTES. Du reste, c'est un premier essai, et il est bien réussi. Les quelques tâches qu'on y rencontre disparaîtront facilement dans une seconde édition (2) ; et dès maintenant, l'ouvrage de M. Beazley nous donne un excellent tableau de ce que fut la géographie dans le haut moyen âge. C'est un travail aussi savant que bien écrit, il constitue un véritable progrès pour la connaissance de l'histoire de la géographie et renferme un certain nombre de cartes qui ne peuvent manquer d'intéresser le lecteur. Il reproduit aussi, et cela d'une manière fort exacte et avec la croix au sommet, si souvent omise, la célèbre inscription nestorienne de *Sin Gan fu* dont, avec raison, il reconnaît l'authenticité et l'importance historique (3).

(1) *Petermann's Literaturbericht*, 1897, p. 141.

(2) Je signalerai aussi à l'auteur pour la géographie des Arabes l'article de M. SCHWARZ, *Die alle geographische Litteratur der Araber* (*Geogr. Zeitschr.*, III, p. 137).

(3) V. RICHTHOFEN, *China*, Berlin, 1877. I. 533, écrit : *Hsi-ngan-fu*. On trouve dans Richthofen une bibliographie plus complète sur cette célèbre inscription, publiée pour la

La grande période des découvertes a été l'objet, dans ces dernières années, de travaux si nombreux qu'il faudrait écrire un gros volume pour les examiner et juger de leur valeur relative. Le plus grand nombre a paru avant 1893. Nous n'avons donc pas à mentionner tout ce qui a été écrit à l'occasion du Centenaire de la découverte de l'Amérique, quoique des travaux de premier ordre aient paru à cette occasion. Ne citons que l'ouvrage de HARRISSE (1) et celui de KRETSCHMER (2). Tous deux, mais le second surtout, sont avant tout importants pour l'histoire de la cartographie. Mais nous croyons cependant utile d'appeler l'attention sur deux collections de documents qui devront être consultés dans la suite par tous ceux qui étudieront les grandes découvertes des *xv^e* et *xvi^e* siècles.

La première est la collection de documents publiés par la Commission instituée par le gouvernement italien à l'occasion du Centenaire (3). C'est la publication la plus importante qui ait paru à cette occasion. M. de Lollis y a publié chronologiquement tous les écrits de Colomb parvenus jusqu'à nous, entre autres le *Journal de bord* de Colomb d'après les extraits comparés de *Las Casas* et des *Historie de Fernand Colomb*. La seconde partie des documents est relative à la vie privée de Colomb et à sa famille. La troisième contient les sources italiennes pour l'histoire des découvertes. Parmi celles-ci plusieurs sont publiées pour la première fois, d'autres sont plus exactement éditées qu'auparavant, telles les lettres de *Petrus Martyr*. La quatrième partie, une des plus curieuses, est consacrée à la science maritime de temps du Colomb et la cinquième à *Toscanelli*, *Petrus Martyr*, *Vespucci*, *Verrazzano*, *J. Bautista*, *Pigafetta* et *Benzoni*. Enfin le dernier volume renferme une bibliographie complète de tous les livres italiens ou publiés en Italie sur Colomb, ses prédécesseurs et successeurs. Celle-ci est donc plus restreinte que la bibliographie générale publiée en 1892 par l'Académie royale d'histoire de Madrid.

On pourra rectifier des détails de cette grande publication, discuter certaines opinions émises; mais dans son ensemble la *Raccolta* restera une des sources les plus importantes pour la période des découvertes. On n'a rien élevé de plus grandiose ni de plus durable à la gloire de l'illustre Gênois. On peut considérer comme un supplément de la *Raccolta* les notices et études parues dans les *Bulletins* de la Société de géographie de Rome publiées en tiré à part en 1894 (4). On y trouve quinze études, parmi lesquelles nous signalerons un travail de MARKHAM sur l'identification de l'île où Colomb aborda en premier lieu.

première fois en 1636 par le P. Kircher. Cf. aussi le mot *Chine*, dans la *Topo-bibliographie du Rép. des sources hist. du moyen âge* d'ULYSSE CHEVALIER.

(1) H. HARRISSE. *History of the discovery of N. America*. New York, 1893, in-4°. 150 fr.

(2) K. KRETSCHMER. *Die Entdeckung Amerika's in ihrer Bedeutung f. die Geschichte des Weltbildes*. Berlin, 1873, in-4° de XXIII-471 pp. et atlas de 40 pl. 90 fr. Actuellement le prix en a été réduit à 50 fr.

(3) *Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla R. Commissione Colombiana pel quarto centenario dalla scoperta dell' America*. Roma 1892-94. 6 parties en 15 vol. in-4°. 500 fr. A titre de renseignement, je dirai que cette collection, de même que la plupart des ouvrages dont nous parlons dans ce *Bulletin*, se trouve à la bibliothèque de l'Institut géographique de l'Université de Gand. On trouvera une analyse assez détaillée de la *Raccolta* par S. RUGE dans le *Geogr. Jahrb.*, XX, 1897, p. 218-223, cf. *Petermann's Mitt.*, 1893 p. 286, et 1897 p. 70.

(4) *Notizie e studi in connessione colla raccolta pubblicata dalla R. Commissione Colombiana*. Roma, Soc. geogr. ital., 1894, in-8°, 254 pp.

Pour lui, San Salvador ou Guanahani est l'île Watling (1). D'autres études sont relatives à *Pizarro*, *Vespucci*, *Pigafetta*, aux *Cabot*, *Toscanelli* et à son portrait au Palazzo Vecchio de Florence. On y trouve aussi une lettre de 1501 de D. Manuel à Los Reyes, se rapportant à Cabral, et une de Charles Quint à Cortès.

Il y eut aussi une *Commissao portuguesa*. Ses publications ne furent pas aussi étendues que celles de la Commission italienne. Il y en a cependant quelques-unes qu'il ne sera pas inutile de faire connaître à cause de l'importance réelle qu'elles présentent.

La Commission publia un volume de Mémoires basés avant tout sur des documents portugais (2). Après quelques études d'intérêt général de JOAQUIM DE ARAUJO et TH. BRAGA, M. TEXEIRA DE ARAGAO publie, avec facsimilé, une lettre de *Maître Jean* et une autre de *Pero Vaz de Caminha*, toutes deux datées du 1^{er} mai 1500 et dont les originaux sont conservés dans le riche dépôt des archives du Portugal, à Lisbonne, connu sous le nom de Torre do Tombo. La lettre de Pero Vaz est fort importante pour la découverte du Brésil par Cabral. M. TEXEIRA publie aussi le catalogue des 457 antiquités américaines envoyées à l'exposition de Madrid. Un des mémoires les plus curieux est celui de H. LOPEZ DE MENDONÇA sur les navires portugais aux ^{xv}e et ^{xvi}e siècles : il complète heureusement l'étude sur les navires de cette époque publiée dans la quatrième partie de la *Raccolta*. M. J. BRAZ D'OLIVEIRA, de son côté, résume ce que l'on sait des navires de Vasco de Gama ; M. A. DE ORNELLAS nous parle du séjour de Colomb à Madère, et M. BALDUQUE DA SILVA reprend l'histoire de la découverte du Brésil par Cabral. Enfin le volume se termine par la reproduction de la lettre écrite en espagnol par D. Manuel au roi Ferdinand sur les voyages des Portugais aux Indes de 1500 à 1503, publiée à Rome en 1503. M. P. PERAGALLO y a ajouté une traduction portugaise et un excellent commentaire. Ce volume, de même que les autres, publiés à l'occasion du Centenaire, s'occupent moins de Colomb que des voyages entrepris par les Portugais tant en Amérique que dans les Indes (3). C'est ainsi qu'on réimprima, malheu-

(1) On sait qu'il y a toute une bibliographie sur cette question. Je ne veux en citer qu'une seule étude, parce qu'elle complètera les bibliographies qu'on rencontre ailleurs et que, tout en étant une des plus sérieuses et des plus importantes, elle est restée quasi inconnue, probablement à cause de son lieu d'impression : ANTONIO MARIA MANRIQUE, *Guanahani. Investigaciones hist. geogr. sobre el derrotero de C. Colon por las Bahamas y costa de Cuba*. Arrecife de Lanzarote (Canarias) 1890, in-8° de 228 pp. M. Manrique admet aussi Watling, seulement il ne se contente pas d'affirmer, mais cherche à donner des preuves irréfutables de son opinion. Sous ce rapport, son travail est indispensable pour ceux qui s'occupent de la question de Guanahani. Je ne puis entrer ici dans de plus amples détails. Seulement, je tiens à dire que cette étude est parfaitement bien faite et mérite d'être connue. Du reste, l'opinion de Manrique est celle qui est généralement adoptée aujourd'hui. Citons encore comme partisans de cette thèse qui est aussi la nôtre : H. LEYVA Y AGUILERA, *Estudio acerca del primer punto visitado por Colon en la isla de Cuba*. Habana, 1890 ; — P. MONTJO, *Las primeras tierras descubiertas por Colon*. Madrid, 1892. Fol. 47 pp. et 3 pl.

(2) *Centenario do descobrimento da America. Memoria das Commissao portuguesa*. Lisboa 1892, in-4°.

(3) Je ne parle pas de plusieurs intéressantes brochures se rapportant à Colomb et dont je citerai : E. DO CANTO, *Centenario da Descoberta da America* ; et J. DE ARAUJO e GABRIEL D'ALMEIDA, *Os Açores a Colombo*, publiées toutes les deux à Ponta Delgada en 1892.

reusement sans notes ni commentaires, le livre du P. FRANCISCO ALVARES, *Verdadeira Informação das terras do Preste Jodo das Índias*, qui était devenu fort rare (1).

Dans d'autres publications on a cherché à revendiquer pour les Portugais une large part dans les découvertes américaines. C'est notamment le but du travail de M. M. *Pinheiro Chagas*. Nous ne voulons pas discuter ici cette question, contentons-nous de dire que ce mémoire, fort bien écrit, mérite un sérieux examen (2). D'une importance réelle pour l'histoire des découvertes portugaises dans les Indes est la publication du livre manuscrit de DUARTE PACHECO PEREIRA, faite d'après les deux manuscrits du XVII^e siècle qui en existent à Evora et à Lisbonne; le premier est le meilleur des deux. Malgré son titre, cet ouvrage n'est pas un traité de géographie. Le premier livre seul traite de la géographie générale, les trois autres sont consacrés aux découvertes des Portugais sous Alphonse V, Jean II et D. Manuel. Ce livre est d'autant plus important que l'auteur a participé à mainte expédition (il naquit peu après 1450 et mourut en 1533). L'édition est fort soignée et accompagnée d'une excellente introduction, de notes et d'une table alphabétique (3). Non moins importante est la collection de documents tirée des archives de Torre do Tombo, publiée par une Commission de l'Académie royale des sciences. La plupart sont reproduits en entier; accompagnés de quelques facsimilés, d'autres moins importants sont résumés. Parmi ces documents il y en a plusieurs qui concernent le Congo et l'on y trouve aussi le texte de la célèbre bulle de démarcation d'Alexandre VI du 4 mai 1493 (p. 66) (4). Le plus ancien document est du 18 février 1416 et le plus récent du 25 novembre 1534. Nous ne voulons quitter cette série de publications du centenaire sans dire un mot des diverses études publiées à cette occasion par l'Université de Santiago du Chili. On n'y rencontre aucun document nouveau; mais plusieurs de ces études sont fort bien faites et méritent une sérieuse attention. Nous citerons un savant travail du Prof. D. BARROS ARANA sur *Pantaleon Giustiniani (Agustin)* le premier biographe de Colomb. M. Arana y soutient, avec raison à notre avis, que la vie écrite par F. Colomb a dû au moins être fortement interpolée dans la traduction italienne que nous possédons (5). M. le Dr STEFFEN qui étudie spécialement ce dernier point en arrive à conclure dans le même sens et nous parle aussi de rapports de Colomb avec Toscanelli.

(A continuer.)

(1) Il fut imprimé à Lisbonne chez Luis Rodriguez en 1540. La réimpression fut faite à Lisbonne, à l'imprimerie nationale en 1889, in-4^o de 207 pp.

(2) *Os descobrimentos portugueses e os de Colombo*. Lisboa, 1892, in-8^o, 244 pp.

(3) DUARTE PACHECO PEREIRA. *Esmeraldo de situ orbis; edição comemorativa da desc. da America por C. Colombo no seu quarto centenario sob a direcção de R. E. DE AZEVEDO BASTO*. Lisboa, 1892, in-fol. XXV-125 pp.

(4) *Alguns documentos do Archivo nacional da Torre do Tombo acerca das navigações e conquistas portuguesas*. Lisboa 1892, in-fol. XXVII-351 pp. 50 fr.

(5) *Anales de la Universidad. Numero extraordinario publicado para conmemorar el cuarto centenario del descubrimiento de America*. Santiago, 1892, in-8^o, LXIII-294 pp.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LE VOCABULAIRE LATIN,

par F. COLLARD, professeur à l'Université de Louvain.

Sans une certaine connaissance du vocabulaire, la lecture des auteurs est lente, difficile et, partant, rebutante. Arrêtés à tout instant par le sens des mots, les élèves sont obligés de recourir à un gros dictionnaire : ils perdent un temps considérable à le feuilleter, à parcourir, cent fois peut-être, les mêmes colonnes ; ils se contentent d'un travail machinal qui doit leur fournir purement et simplement l'acception d'un mot dans un passage donné ou même une ou deux lignes de traduction ; ne voyant que des mots, ils oublient l'ensemble d'une phrase et ils ne cherchent pas à en saisir vite, instinctivement, dirais-je, le sens général, à pénétrer dans l'esprit de l'auteur ; finalement, après ce travail qui n'a guère réclamé d'efforts que de leurs bras, ils succombent à la fatigue et à l'ennui. Ne nous étonnons pas si ceux qui n'ont pas cette patience, se servent d'une traduction imprimée et la copient entre les lignes de leur auteur.

C'est donc en vue de faciliter la lecture des auteurs qu'on a rétabli dans un certain nombre de nos classes l'étude du vocabulaire, qui y était autrefois en grand honneur.

Dans la disposition d'un vocabulaire (1), on peut adopter : 1^o l'ordre *alphabétique*, comme les dictionnaires ordinaires ; 2^o l'ordre *réel* ou *analogique*, groupant les mots d'après l'affinité du sens (2) ; 3^o l'ordre *grammatical*, reproduisant la classification des parties du discours, telle que la donnent les grammaires (3) ; 4^o l'ordre *étymologique* (4), rangeant les vocables d'après la parenté étymologique.

Quel ordre convient-il de préférer ? Tous les pédagogues sont d'accord pour rejeter l'ordre alphabétique, qui offre peu de prise à la mémoire ; mais ils se divisent, quand il s'agit de choisir entre les trois autres ordres ; peut-être cependant penchent-ils en majorité pour l'ordre étymologique.

(1) F^ron, *L'enseignement du latin*, Tournai, 1889, p. 64 ; Horner, *Quelques directions pour l'enseignement du latin et du grec*, Paris, 1895, p. 11.

(2) Par exemple. Haupt und Krahner, *Vocabularium latinum* (Posen, Merzbach) ; Moritz y a ajouté un vocabulaire pour la 6^e.

(3) Tel est le *Vocabulaire latin* de Jaspar (Namur, Wesmael), contenant les mots du cours de septième (*Une première année de latin*, id.). L'auteur a surtout employé, et avec raison, des termes de Cornélius Népos et de César.

(4) Le plus célèbre vocabulaire de ce genre, c'est celui de Doederlein (Erlangen, Deichert), fréquemment réédité Wiggert, *Vocabula linguae latinae primitiva*, (Leipzig, Teubner), a eu également beaucoup de succès Hauser (Carlsruhe, Gross), Langensipen (Leipzig, Teubner), Heskamps (Hildesheim), etc. ont aussi adopté l'ordre étymologique.

En présence de ce désaccord, Ostermann (1) a cherché à combiner les divers systèmes, à mettre ses quatre cours en rapport avec l'enseignement que les élèves reçoivent et les connaissances qu'ils acquièrent. Il suit, en 6^e et en 5^e, l'ordre grammatical, qui lui permet de faire marcher de pair la grammaire et le vocabulaire; en 4^e, il adopte l'ordre réel pour les substantifs et l'ordre grammatical pour les verbes; en 3^e, l'ordre étymologique. Outre ses quatre recueils de mots, il a publié quatre cours d'exercices : les deux premiers renferment des versions et des thèmes; les deux derniers n'ont que des thèmes.

Les livres d'Ostermann jouissent d'un grand renom en Allemagne, surtout les premiers cours. Nos professeurs peuvent en profiter, pour y trouver un plan satisfaisant, selon le point de vue auquel ils se placeront.

En France, MM. Bréal et Bailly se rattachent, en partie du moins, au système d'Ostermann. Leur cours élémentaire groupe les mots d'après le sens; le cours intermédiaire les range d'après leur étymologie et leur filiation; le cours supérieur est un dictionnaire étymologique (2). Person (3) a fait un recueil d'exercices pour le cours élémentaire : ce sont des versions et des thèmes. Malheureusement, les cours de MM. Bréal et Bailly ne se préoccupent pas des textes que lisent les élèves, ou ne se proposent pas de préparer la lecture des premiers auteurs. Ils ne peuvent être utiles, ce me semble, qu'aux professeurs.

A mon avis, l'ordre grammatical s'impose incontestablement, au moins au début; l'ordre réel convient aux répétitions et il est de rigueur du moment où l'on fait entrer dans le vocabulaire la phraséologie; l'ordre étymologique ne peut jamais être négligé tout à fait : il est un peu partout à sa place, pourvu qu'il reste à la portée des élèves et qu'il s'appuie sur leurs connaissances; il ne peut donc être exclu au début même, où il se combine fort aisément, mais d'une façon tout élémentaire, avec l'ordre grammatical; il est également employé avec avantage dans des répétitions, et il convient, comme synthèse, à la dernière étape. Ostermann est donc assez près de la vérité, si l'on ne tient compte que de l'ordonnance générale; mais il est trop

(1) L'ordre mixte, réunissant l'ordre réel et l'ordre étymologique, est adopté par Bonnel (souvent réimprimé depuis 1858, Berlin, Euslin) et par Meiring (Bonn, Cohen).

(2) M. Bréal et Bailly, *Les mots latins, cours élémentaire; — cours intermédiaire; — cours supérieur ou dictionnaire étymologique latin*, Paris, Hachette. Le cours intermédiaire peut aider les professeurs dans une répétition faite au point de vue réel; mais ce sera surtout le cours supérieur qu'ils consulteront avec le plus grand profit; car ils y trouveront non seulement l'étymologie des mots latins, mais encore leur histoire et la série de leurs sens disposée dans l'ordre véritable.

(3) Person, *Exercices de traduction et d'application (thèmes et versions) sur les mots latins, Cours élémentaire*, Paris, Hachette.

exclusif; je crois, en effet, qu'il est nécessaire de faire de l'étymologie partout où l'occasion s'en présente, et qu'il ne faut jamais renoncer aux répétitions dans l'ordre réel, dès qu'on dispose d'un nombre suffisant de mots *ad hoc*.

Perthes ne s'est pas heurté à cette difficulté. Il a publié, en collaboration avec Gillhausen et Vogel, trois livres de lecture : les deux premiers renferment des phrases détachées ou des textes suivis; le troisième, Cornélius Népos (1). Les cours de vocabulaire qui se rapportent à ces textes et au *de Bello Gallico* de César (2), donnent les mots latins, chapitre par chapitre : l'auteur rattache de cette façon, aussi étroitement que possible, l'étude du vocabulaire à la lecture, et il fait valoir dans toute sa force le principe de l'induction. Dans les deux premiers volumes, il suit l'ordre grammatical; dans les deux derniers, il mène de front le vocabulaire et la phraséologie; dans tous les quatre, mais surtout dans le second et le troisième, il se préoccupe beaucoup de l'étymologie; dans le quatrième enfin, grâce à ses traductions qui rendent élégamment le sens, il montre la richesse de la langue allemande. Les livres de Perthes s'adressent aux Allemands; nos élèves n'en retireraient aucun profit; mais nos professeurs y trouveront de bonnes indications.

Chez nous, M. Féron a cherché à résoudre le problème, en publiant un ouvrage qui porte le titre un peu barbare de *Tirocinium Nepocæsarianum* (3). C'est, en somme, un recueil de thèmes dans lequel l'auteur combine l'étude simultanée de la grammaire, du vocabulaire et de la phraséologie pour préparer la lecture des premiers auteurs, Cornélius Népos et César.

Le premier volume est destiné à la 6^e; le second à la 5^e, et le troisième à la 4^e et à la 3^e. L'ordre est grammatical. L'œuvre de M. Féron, dont l'emploi est autorisé dans les athénées, est certes fort méritoire et a exigé une grande patience; mais, à mon avis, elle pêche malheureusement en deux points. D'abord, elle devrait contenir des versions, et non des thèmes : c'est dans un texte latin imprimé, en classe et chez lui, que l'élève doit voir les mots qu'il aura à retenir. Je sais bien que M. Féron demande que le professeur traduise le texte français et le présente en latin à sa classe; mais ce n'est pas sans de

(1) Perthes und Gillhausen, *Lateinisches Lesebuch fuer Sexta*; id., *fuer Quinta*; — Perthes und Vogel, *Nepos Plenior*, Berlin, Weidmann.

(2) *Grammatisches Vocabularium fuer Sexta*; — *Grammatisch-etymologisches Vocabularium fuer Quinta*; — *Etymologisch-phraselogisches Vocabularium im Anschluss an Vogel's Nepos Plenior*; — *Lateinisch-deutsche vergleichende Wortkunde im Anschluss an Caesar's Bellum Gallicum*, 2 parties, Berlin, Weidmann.

(3) Féron, *Tirocinium Nepocæsarianum* ou rudiments de grammaire, vocabulaire et phraséologie pour préparer l'étude des premiers auteurs : Népos et César, Tournai, Decallonne-Liagre.

multiples inconvénients. Ensuite, l'unité de l'enseignement souffre de ce système. Tandis que les élèves font des thèmes qui les aideront à traduire Cornélius Népos et César, ils lisent l'*Epitome* et le *De Viris*, c'est-à-dire que forcément ils apprennent d'autres mots dont il n'est pas tenu compte dans leurs exercices écrits. De plus, ils abordent Cornélius Népos et César, quand ils n'ont pas encore acquis tout le vocabulaire de ces auteurs, et les thèmes qu'ils font sans désespérer, ne sont pas des thèmes de reproduction de passages étudiés en classe. Il y a là, en un mot, deux enseignements parallèles, outre l'inconvénient de multiplier les devoirs écrits et de ne s'adresser dans les thèmes qu'à la mémoire.

Beaucoup de pédagogues rejettent l'emploi d'un recueil de mots et demandent que l'élève fasse lui-même son vocabulaire sous la dictée du professeur. Dans ce cas, on adopte, pour les deux premières années, l'ordre grammatical; la troisième année, en abordant César, il est plus simple, ce me semble, de procéder comme Perthes et de noter les mots et les expressions au fur et à mesure de la lecture, sauf à relever, dans un cahier *ad hoc*, les expressions groupées selon l'affinité du sens. Il est bien entendu cependant qu'on n'oublie jamais de faire, au point de vue étymologique, de nombreux rapprochements.

Que doit contenir le vocabulaire des élèves? Le problème est plus facile à résoudre en Allemagne que chez nous: on n'y lit ni l'*Epitome*, ni le *De Viris*, et l'on débute par une chrestomathie que l'on conserve pendant deux ans. On se fait donc une règle d'apprendre, dans les classes élémentaires, les mots de Cornélius Népos et de César que l'élève retrouvera plus tard. Nous, qui lisons l'*Epitome* et le *De Viris*, nous devons tenir compte de ces textes, et nous sommes ainsi dans l'impossibilité de préparer convenablement la lecture de Cornélius Népos et de César. La chrestomathie, dont on se sert dans les classes de 7^e, de 6^e et de 5^e de nos athénées, pourrait cependant, si elle était bien conçue, remédier en partie à cet inconvénient.

Voici donc, abstraction faite de ce point, les principes à observer, quand le maître introduit dans sa classe le cahier de vocabulaire.

1^o Il ne fera retenir que des mots vus dans les textes étudiés en classe. La quantité des mots est par là nettement déterminée.

2^o Il ne prétendra pas faire retenir tous les mots des auteurs: il y a de ces mots rares, peu employés, par trop techniques, qu'on peut et qu'on doit laisser de côté. Ne surchargeons pas inutilement la mémoire de nos enfants.

3^o Il donnera le sens propre des mots et il y ajoutera, si c'est nécessaire, l'acception spéciale qu'ils ont dans le texte étudié. Il se gardera de faire noter, dès la première fois, toutes les significations; mais le cas échéant, il fera sentir, si possible, le passage d'une acception à l'autre.

Quelle est la méthode d'enseignement ? La méthode est ici chose importante. Comme le dit fort bien Eckstein (1), « on veillera à ce que cet exercice ne prenne pas trop de temps en pure perte, ne manque de vie et de naturel, n'éparpille l'enseignement et ne mène à l'emploi exagéré de la mémoire mécanique. » On ne peut donc songer à faire simplement apprendre par cœur des listes de mots : ce serait un pur exercice de mémoire, isolé des autres exercices ; il faut, au contraire, mêler cette étude à d'autres et utiliser continuellement dans les exercices oraux et écrits les mots qu'on apprend chaque jour.

Précisons. Les élèves voient tout d'abord les mots latins dans les phrases ou les morceaux de leur chrestomathie ou dans leur auteur. Le professeur ne donne lui-même la signification d'un mot que si les élèves ne peuvent la trouver. Il a donc soin, chaque fois que l'occasion s'en présente, de s'appuyer sur l'étymologie d'un mot latin ou sur les mots français qui en dérivent. Ainsi l'élève de 6^e qui connaît *verto* ou *pugno*, est amené à traduire lui-même *evertio* ou *repugno* ; de même le mot *insula* se retient mieux, si l'on en rapproche *insulaire* et *péninsule*. Que le professeur n'oublie pas d'expliquer, le cas échéant, le sens d'un mot français ; car le vocabulaire des élèves est beaucoup plus restreint qu'on ne le pense généralement.

A la leçon suivante, le professeur questionne pendant une dizaine de minutes sur les mots pris isolément : il les fait traduire d'abord du latin en français ; ensuite, du français en latin ; ce second exercice est certainement plus important que le premier, parce qu'il est plus difficile, et qu'il nous permet de mieux nous assurer que les élèves sont maîtres des mots. Après un certain temps, on se contentera de la traduction en latin. Pour le genre des mots, au lieu de le demander, on fait accoler un adjectif au substantif, chaque fois qu'on le peut. Quant aux verbes, on exige les temps primitifs.

Veut-on varier, — et c'est une nécessité, car l'ennui naquit un jour de l'uniformité, — on recourt à une rétroversion, à un petit thème de reproduction, à une courte interrogation latine, à un résumé en latin, ou bien on fait composer de petites phrases à l'aide de termes donnés.

Tous les huit jours, on fait des répétitions soit directes, en interrogeant sur un certain nombre de vocables, soit indirectes, en faisant entrer ces mots dans des exercices oraux et écrits qui, en même temps, ont pour objet l'application de règles de grammaire.

Je ne saurais trop recommander de grouper, dans les répétitions, les mots, si possible, d'après le sens : c'est un exercice que les élèves font avec beaucoup d'entrain ; ils voient les mots sous un jour nou-

(1) Eckstein, ouvr. cité, p. 180 ; traduit par Féron, ouvr. cité, p. 75.

veau, tous reliés entre eux, et ils s'intéressent aux choses elles-mêmes que ces mots désignent : la leçon de mots devient une vraie leçon de choses. L'assimilation sera pour ainsi dire complète, si l'intuition s'y mêle. Rien de plus facile dans un certain nombre de cas. Ainsi, je suppose que le professeur se propose de répéter des termes militaires : qu'il prenne un tableau de Cybulski, qu'il fasse sa répétition en le montrant aux élèves, mais qu'il se garde bien de viser à être, dès le premier jour, plus ou moins complet : peu à peu le cercle des connaissances s'élargira.

Ces répétitions me paraissent assez importantes pour que je m'y arrête un instant, et que je fasse saisir sur le vif la méthode à l'aide de quelques exemples. En voici tout d'abord un, emprunté aux notes que j'ai recueillies à Iéna. La leçon s'est faite en 6^e à des élèves qui avaient entre les mains le *Pauli sextani liber* (1) : « Chers amis, dit M. Koetschau en commençant, nous allons répéter en latin tout ce que nous savons de l'arbre. Voyons ! vous avez un arbre devant vous : quelles qualités lui attribuerez-vous, X. ? — *Altus*, a, um (2) ; *magnus*, *parvus*, *pulcher*, etc. — Si l'on veut le mesurer ? — *Longus*. — S'il étend ses branches à une certaine distance ? — *Latus*, *amplus*. — S'il enfonce ses racines profondément dans le sol ? — *Profundus*. — S'il est bien taillé, s'il a une belle forme ? — *Rotundus*. — Le contraire ? — *Angustus*. — Les arbres s'achètent. Dans une vente, on en achète un petit nombre ou beaucoup. Comment exprimerez-vous ces idées en latin ? — *Multi*, *pauci*. — Un arbre peut donner de l'ombre. Comment exprime-t-on cette idée en latin ? — *Umbrosus*. — En été, qu'est-ce qu'un tel arbre est pour les hommes ? — *Jucundus*. — Voyons maintenant comment les arbres peuvent être placés : j'ai, par exemple, trois arbres devant moi. Comment puis-je indiquer la place de chacun d'eux ? — Le premier est à gauche, le second au milieu des deux, le troisième à droite. — En latin ? — *Sinister*, *medius*, *dexter*, etc.

De là M. Koetschau passait à l'énumération d'un certain nombre d'arbres connus des élèves, s'arrêtait au ruisseau et à ses rives, etc.

Le *Pauli sextani liber* n'est pas employé chez nous. Il sera partant plus intéressant de prendre un exemple tiré de l'*Epitome*. Si je me propose de revoir les mots contenus dans les dix premiers chapitres, je puis les grouper, comme suit :

I. L'homme : *homo*, *anima* et *corpus*. a) le corps et les membres : *caput*, *pectus*, *costa*, *manus*, *sanguis*.

b) La vie de l'homme : *esse*, *vivere*, *mori* ; — *edere*, *comedere*, *victus*, *bibere* ; — *quiescere* ; *dormire*, *sopor* ; — *dicere* (*verbum*), *respondere*, *vocare*,

(1) H. Meurer, *Pauli sextani liber*, Weimar, Boehlau, 1887.

(2) *Arbor* étant du féminin, le professeur avait soin de faire accorder les adjectifs avec ce substantif.

clamare, scire (scientia); — labor (multus, longus, durus), colere; — agricola, pastor (1).

c) Le nom : *nomen, nominare, appellare*.

d) La famille : *matrimonium; — vir; — mulier, uxor, socia; — liberi, frater*.

II. Les animaux : *animans, avis (volitare), piscis (natere), ovis, serpens (reptare)*.

III. Le ciel et l'air : *coelum, firmamentum, sol, luna, stella, lux, aer*.

IV. La terre : *terra (terrestris), colere, fundere, ferre; limus; — aqua; — fluviu (irrigare)*

V. L'agriculture : *ager, hortus (amoenus), planta, spina, carduus*.

VI. Les arbres : *arbor (jucundus, a, um), fructus (decorpere, tangere; suavis)*.

J'entremêle, comme on le voit, les substantifs, les adjectifs et les verbes, pourvu qu'ils appartiennent à la même idée. On peut évidemment séparer les différentes espèces de mots et grouper, par exemple, à part les adjectifs exprimant 1° une qualité physique, comme *ingens, suavis*; 2° une idée morale, comme *callidus, infestus, odiosus, execratus*; 3° l'état, comme *similis*.

Dans les groupements que j'ai faits, je me suis placé au point de vue réel; si je veux varier, je réunis, par exemple, les opposés : *ire, abire; — scire, nescire; — dare, recipere; — recte, male; — bonum, malum; — merces, poena*. Je puis aussi tenir compte de la synonymie : *creare, facere, fingere, formare; — vetare, prohibere; — jucundus, amoenus*, évidemment sans insister sur les différences.

Le choix de mes mots fait, comment vais-je procéder en classe? Je me garde bien de demander purement et simplement la traduction des mots : *l'homme, l'âme, le corps, la tête*, etc. Ce serait trop ennuyeux et trop fatigant pour les élèves; mais je leur dis : « Nous allons revoir, mes amis, les mots latins qui se rapportent à l'homme dans les chapitres que nous avons étudiés. Comment dit-on en latin *l'homme*? — *Homo, hominis*. — De combien de parties l'homme est-il composé? — De deux parties : d'une âme et d'un corps. — En latin? — *Anima, ae; corpus, oris*. — De quel genre est *corpus*? — Du neutre. — Prouvez-le par un passage de l'*Épître*. — Quels sont les membres du corps humain dont vous connaissez la traduction en latin? — *Caput*, etc. — Traduisez : *ta main, ta poitrine*. — Passons à la vie de l'homme. L'homme *vit*. En latin? — *Vivere*. — Pour vivre, il doit manger et boire. — En latin? — *Edere, comedere, bibere*, etc.

J'emprunte un dernier exemple à César, *Guerre des Gaules*, livre 2,

(1) La liste pourrait être plus longue : *dare (donum), recipere; — decipere, dissimulare, timere, invidere; — praeferre, porrigere, offerre; — aegre ferre*.

ch. 20-29 (1). Après avoir lu ces neuf chapitres, j'obtiens aisément le tableau suivant :

L'ARMÉE.

1. *Exercitus, agmen, acies.*
2. *Pedites, equites, impedimenta.*
3. *Legionarii milites, legio, cohors, manipulus; — levis armaturae pedites, funditores, Numidae; — calones.*
4. *Arma, tela (conicere, vitare); — pilum (pila emittere, interciperi), gladius (gladiis uti); — scutum (scutis legimenta destrudere), galea (galeam induere); — insignia (accommodare).*
5. *Signum (expressions, v. plus bas), signifer; vexillum.*
6. *Centuriones, primipilus.*
7. *Tribunus militum, legatus, dux, imperator.*

LA BATAILLE.

1. *Pugna, pugnare; proelium, proeliari; proelium committere, facere, redintegrare, deserere; dimicare; congredi.*
2. Préparatifs. a) *Vexillum proponere; signum tuba dare; ad arma concurrere.*
b) *Aciem (exercitum) instruere; — rei militaris ratio atque ordo; — locus iniquus, loci natura, summum jugum collis, tumulus, aestuarium, palus, sepes; — prima acies, frons, apertum latus, dextrum cornu, sinistra pars, novissimi, novissimum agmen; — ad signa consistere.*
c) *Milites cohortari, cohortatio.*
3. Attaque et résistance : *pila emittere; signa inferre in hostem; conversa signa in hostes inferre; impetum sustinere, tardare; audacter resistere; in tanta rerum iniquitate; desperatis nostris rebus; res est in angusto; in extremis suis rebus; in periculo versari; premi, urgeri; circumvenire hostem aversum; his difficultatibus duae res erant subsidio; subsidium ferre, submittere; legionem subsidio nostris mittere; certa subsidia collocare; manipulos laxare.*
4. *Pellere; profligare; in fugam conicere; hostes insequi; fugere, fugam, petere, praecipitem se fugae mandare; se dedere alicui; gentem ad internecionem redigere; multis gravibusque vulneribus confici.*
5. *Scientia atque usus militum; per se aliquid facere ou administrare; nihil imperium alicujus exspectare; nihil sibi reliqui facere, virtutem praestare; operam navare.*

Évidemment, certains mots sont trop connus pour que le professeur s'y arrête; mais j'ai cru devoir les relever, afin de donner à l'élève une idée d'ensemble assez complète de l'armée romaine.

Au vocabulaire proprement dit j'ai joint ce qu'on appelle la phra-

(1) Cf. Fries, *Bemerkungen zu dem neuen preussischen Lehrplane fuer den lateinischen Unterricht*, dans les *Lehrproben*, 33^e cahier, novembre 1892, p. 74 et suiv.

séologie, parce qu'il me paraît impossible de séparer les deux exercices, surtout quand on lit César.

En replaçant en classe les choses dans leur milieu, en reliant les mots par quelques réflexions, en mêlant le fond à la forme, j'évite de rendre l'exercice trop formel et trop sec. Je demande donc, par exemple : quels genres de troupes comprend l'armée romaine ? — De quoi se compose l'infanterie ? — Comment se divise la légion ? — Donnez des exemples d'auxiliaires à pied. — Quelles sont les armes offensives du légionnaire ? — Quelles sont ses armes défensives ? — Chaque fois, la réponse est donnée en français et en latin.

Je puis présenter les mots dans un exposé suivi. Exemple : Les soldats romains avaient des armes défensives et offensives. Comment dit-on en latin *des armes défensives* ? — *des armes offensives* ? — Les armes défensives étaient le *bouclier* et le *casque*. En latin ? — Pendant la marche, le bouclier était protégé par une enveloppe de cuir que l'on enlevait au moment du combat. Traduisez : *enlever le bouclier de l'enveloppe*. — On portait le casque suspendu sur la poitrine ; on le remettait au moment du combat. Traduisez : *mettre son casque*, etc.

Ces questions, surtout celles du premier exercice, se succèdent aussi rapidement que possible, et elles répandent beaucoup de vie dans la classe. Elles provoquent déjà une certaine répétition au point de vue du fond, bien qu'on s'attache surtout aux mots.

Au lieu de questionner, je fais aussi parfois un thème oral ; mais cet exercice n'a pas le même entrain. Exemple : « La légion romaine était divisée en dix cohortes, et chaque cohorte en trois manipules. Un manipule comprenait deux centuries, de sorte que la légion était composée de soixante centuries et de trente manipules. Celui qui commandait une centurie était appelé centurion, et le centurion du premier rang primipile. — Lorsque l'armée était rangée en bataille, les soldats mettaient le casque (en tête) et tiraient leur bouclier du fourreau. Le général en chef haranguait ses compagnons d'armes. Les enseignes étaient ensuite portées au-devant de l'ennemi, etc. (1). »

On peut concrétiser les faits et mettre en scène César : l'important, c'est d'employer d'une façon intéressante le plus de mots possible.

Est-il besoin de l'ajouter ? Le groupement des mots d'après le sens n'est pas difficile pour le professeur et ne lui prend guère de temps : j'ai toujours constaté que mes étudiants découvrent aisément les idées générales et réussissent particulièrement dans ce genre d'exercices.

L'ordre étymologique convient également fort bien aux répétitions. On rapproche les mots de même famille, comme aussi les mots de

(1) Voir PERSON, *Exercices de traduction et d'application sur les mots latins*, p. 40 et 41.

même formation ou de même terminaison (1). Ce travail, qui permet de pénétrer dans le mécanisme même de la langue, est souvent réservé, en principe, à la dernière étape; ce serait cependant un tort de le négliger au début, de ne pas saisir partout les occasions qui se présentent naturellement, de ne pas aider les élèves, au moyen de l'étymologie, à mieux comprendre certains mots et à les retenir avec plus de facilité; mais il n'en est pas moins vrai que ce genre d'étude résume, en quelque sorte, tout l'exercice du vocabulaire, en mettant sous les yeux des élèves la formation, la dérivation et la composition des mots.

Je me contenterai de deux exemples, l'un concernant la 6^e, l'autre la 4^e. Déjà, dans les dix premiers chapitres de l'*Epitome*, je rapproche *ferre* (*aegre tulit*), *offerre* et *praeferre*; — *custos*, *custodire*; — *ire*, *abire*, *aditus*; — *terra*, *terrestris*; — *nomen*, *nominare*; — *similis*, *similitudo*, *dissimulare*; etc. Dans une répétition, qui a pour objet les 20 premiers chapitres de César, *Guerre des Gaules*, j'insiste, par exemple, sur les groupes suivants : *dies*, *diu*, *diuturnus*, *quotidie*, *quotidianus*; — *finis*, *finitimus*, *affinitas*; — *largus*, *largior*, *largitio*, *largiter*; — *tenere*, *continere*, *continenter*, *obtinere*, *pertinere*; — *communire*, *contendere*, *consciscere*, *comburere*, *confirmare*, *conscribere*, *consumere*, etc.

Entendu comme je l'ai exposé d'après l'expérience des meilleurs maîtres, l'exercice du vocabulaire est plein de vie et d'intérêt; mais on ne se fera pas d'illusion à cet égard : la répétition est ici, comme ailleurs, l'âme de l'enseignement. Ce n'est qu'en exerçant souvent les mots étudiés que les élèves les retiendront.

Le vocabulaire s'apprendra pendant trois ans, jusqu'en 4^e inclusivement; mais on insistera beaucoup plus sur cette étude dans les deux premières années.

* *

Des pédagogues recommandent de remplacer, dans les classes supérieures, le vocabulaire par le recueil phraséologique. Je crois qu'ils ont tort d'opposer en quelque sorte ces deux études. Dès qu'on aborde un auteur, la phraséologie entre nécessairement en ligne de compte : déjà en étudiant Cornélius Népos, l'élève notera certaines expressions dans son vocabulaire grammatical; mais, dès qu'il lira César, tout en relevant les mots nouveaux dans l'ordre des chapitres, il aura soin de faire un recueil phraséologique, contenant les tournures les plus usitées rangées dans l'ordre réel. Ce travail se fait à domicile ou à la salle d'étude. Le professeur le contrôlera, fera répéter ces expressions comme pour le vocabulaire et les emploiera dans les thèmes. Il trouvera dans Meissner un bon guide (2).

(1) Dettweiler, *Lateinisch*, p. 109, dans Baumeister, *Handbuch der Erziehungs- und Unterrichtslehre fuer hoehere Schulen*, 3^e vol., Muenchen, 1895.

(2) C. Meissner, *La phraséologie latine*, traduite de l'allemand par Ch. Pascal, Paris, Klincksieck, 1895.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE (1).

73. — *Les Poèmes de Bacchylide de Céos*, traduits du grec, d'après le texte récemment tiré d'un papyrus d'Égypte, par A.-M. DESROUSSEAUX, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études. Paris, Hachette. 1 vol. in-16, br. 3 fr.

L'œuvre de Bacchylide de Céos, neveu de Simonide, contemporain et émule de Pindare, compté dans l'antiquité parmi les grands lyriques de la Grèce, était jusqu'à ces derniers temps entièrement perdue.

Dans le courant de l'année 1897, la bibliothèque du *British Museum* a fait l'acquisition d'un papyrus trouvé en Égypte et qui contient vingt odes de Bacchylide, dont plusieurs intégralement conservées. Le texte en a été publié au mois de décembre, par M. F. G. Kenyon.

C'est un recueil qui contient, outre de belles *Odes triomphales* où le poète s'est parfois trouvé en rivalité avec Pindare, quelques poèmes appartenant à des genres dont nous ne possédions aucun échantillon : par exemple, un grand *Péan* chanté à Délos, qui rapporte un épisode du Thésée connu jusqu'ici seulement par des textes de mythographes et des peintures de vases antiques ; un *Dithyrambe* dédié aux Athéniens ; un *Dialogue lyrique* sur la jeunesse de Thésée.

C'est ce texte tout nouveau dont M. D. donne la première traduction. L'auteur s'est attaché à rendre avec exactitude le tour et le mouvement lyriques de l'original. Il a de plus traduit les courts fragments qui étaient tout ce qui nous restait de Bacchylide avant la découverte du papyrus.

Des notes placées à la fin du volume donnent les renseignements historiques et mythologiques propres à faciliter la lecture et signalent les endroits où le traducteur, s'aidant de quelques articles parus sur ce sujet, et d'une étude personnelle du texte paru en fac-similé, a adopté une leçon différente de celle de l'édition princeps.

74. — *Comicorum Romanorum fragmenta tertius curis rec.* OTTO RIBBECK. Teubner, 1898, 394 pp. Prix : 5 m.

Nous avons annoncé l'an passé (*Bull.*, I, p. 165) le premier volume des *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta*, 3^e éd., par O. Ribbeck. Voici le second volume consacré aux poètes comiques, à l'exception de Plaute, de Syrus et de Térence. Il contient les fragments, d'un ou deux vers le plus souvent, que nous avons

conservés de 20 auteurs de *fabulae palliatae*, de 5 auteurs de *togatae*, d'une *fabula trabeata*, de 5 auteurs d'atellanes et de 10 auteurs de mimes, sans compter de nombreux vers anonymes. Il y a en tout environ 400 titres de pièces. Ce volume nous donne une idée du développement que la comédie avait pris et il sera surtout utile pour l'étude de la langue latine. Il est dommage que l'auteur n'ait pas fait suivre ce recueil d'un *Index verborum*. Chaque fragment est suivi d'un appareil critique et de notes explicatives.

J. P. WALTZING.

75. — *Les éléments du latin de l'Église*, traduits de l'anglais et adaptés par AD. SEVIN, Soc. de S. Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1898. 122 pp.

Ce petit livre ne s'adresse pas aux latinistes, mais aux fidèles qui n'ont pas fait d'études latines et qui veulent apprendre juste assez de latin pour entendre les offices et les prières de l'Église. L'auteur a réuni ce qui est essentiel, sous ce rapport, dans la lexicographie et la syntaxe, ayant soin de choisir comme exemples des mots et des phrases tirés des livres saints ou de la liturgie. Il termine le volume par 20 pages d'exercices et par un vocabulaire. Ce manuel rendra service au public auquel il est destiné.

J. P. WALTZING.

76-77. — 1. *Les désinences verbales en r*, en sanskrit, en italique et en celtique, thèse présentée à la

Faculté des Lettres de Paris, par GEORGES DOTTIN, ancien élève de l'École pratique des Hautes-Études et de la Sorbonne, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rennes. 1896. 1 vol. in-8 de xxiii-412 pp. Rennes, Plihon et Hervé.

2. *De eis in Iliade inclusis hominum nominibus* quae non unice propria nomina sunt, disserebat GEORGIUS DOTTIN. 1896. 1 vol. in-8 de xxxi-103 pp. Même librairie.

1. Les langues ariques (1), les langues italiques et les langues celtiques présentent dans leur conjugaison des suffixes, peu nombreux d'ailleurs, qui se composent d'un élément *r*. Quelle est la valeur de cet *r* dans les langues en question, et que signifiait-il dans la langue-mère indo-européenne d'où elles sont censées être dérivées? Telle est la question que M. G. Dottin s'est proposé d'élucider dans la thèse française qu'il a soutenue à la Sorbonne.

Il était préparé à cette tâche par une forte éducation grammaticale, par de sérieuses études linguistiques et par une connaissance approfondie des idiomes

(1) Nous conformant à la terminologie proposée par M. L. Havet, nous appelons « arique » le groupe linguistique indo-éranien; le terme « àryen » est appliqué à l'ensemble des langues que l'on appelle assez improprement « indo-européennes », et plus improprement encore « indo-germaniques ».

celtiques. Il a suivi les controverses soulevées par les grammairiens de notre temps, et il connaît trop bien les écueils pour qu'il risque d'y briser sa barque. Bopp et Schleicher s'étaient trop hâtés de généraliser, et, sur des rapprochements contestables, ils avaient basé des théories très discutables. Leurs successeurs, et les néo-grammairiens en particulier, ont repris leur œuvre et en ont visité les détails, pour en signaler les parties mal assises, les démolir sans pitié, et édifier de nouvelles doctrines sur des bases plus solides. Mais il arrive souvent qu'une théorie contestable ne peut être remplacée par une théorie plus certaine : alors il vaut mieux s'abstenir et laisser l'édifice incomplet dans certaines de ses parties. C'est dans ce sens que M. G. Dottin a étudié son sujet : « Il est inutile, dit le savant professeur, de proposer une solution hypothétique, quand il s'agit de questions obscures que seule, la découverte de faits nouveaux pourrait éclairer, mais que l'on ne cessera pas, sans doute, de vouloir pénétrer à l'aide des lumières de l'imagination. Il est à craindre, de plus, qu'une ingénieuse théorie, édifiée par un linguiste à l'esprit systématique, ne semble être la synthèse de ces faits épars que nous n'avons pas pu et que nous n'avons pas voulu combiner ensemble, et que cette théorie, admise par de bons esprits, poussés par ce besoin perpétuel de savoir ce que l'on devrait se résoudre à

ignorer, ne serve à la solution de quelque autre problème linguistique. Ainsi, peu à peu, viendraient s'entasser les unes sur les autres les constructions simples et élégantes que l'esprit humain aime à substituer à la complexité des faits réels, et la science du langage tendrait à devenir un art, dès que l'esthétique des démonstrations nous serait plus indispensable que leur vérité. »

L'auteur est arrivé à des conclusions négatives, c'est-à-dire que, après avoir montré l'improbabilité de certaines théories, il n'a pas pu en trouver qui fussent plus certaines. L'élément *ʔ* a, dans les langues dont nous avons parlé, des emplois trop différents pour qu'il soit possible de restituer, par comparaison, la valeur qu'il avait dans la langue-mère indo-européenne. Peut-être était-ce une désinence de la troisième personne du pluriel. Peut-être aussi était-il la caractéristique de l'impersonnel. Mais nous sommes obligés de rester dans le domaine des hypothèses.

Du moins, dans le cours de cette étude, M. G. Dottin fait preuve d'une érudition de bon aloi et d'un sens critique très développé. Une grande partie du livre est consacrée aux langues celtiques, trop peu connues encore du monde savant. Mais le chapitre trois, où il est question du latin, sera lu avec fruit par les professeurs de l'enseignement secondaire qui savent déjà la grammaire comparée. Dans tous

les cas, nous remercions l'auteur de ce qu'il nous appris et des lumières dont il a éclairé certaines parties des questions qu'il a traitées.

2. Malgré son titre, la thèse latine de M. G. Dottin appartient aussi à la grammaire comparée par la manière large dont elle est traitée, et par le caractère général de ses conclusions. Il s'agit ici des noms propres de personnes qui ont pu être des noms communs, et qui ont été assignés à des individus pour indiquer une particularité apte à les faire reconnaître. Or, si l'auteur avait dû étudier ces sortes de noms, nous ne disons pas dans toutes les langues aryennes, ni même en grec, mais seulement dans tous les ouvrages qui portent le nom d'Homère, la tâche aurait été difficile. Il s'est restreint à ceux qui se trouvent dans l'Iliade, et il y a trouvé matière à une thèse déjà longue.

Cette étude renferme des vues très ingénieuses sur la manière dont les Grecs se désignaient entre eux. Elle soulève, du moins en passant, plusieurs questions intéressantes : celle, par exemple, de la langue dans laquelle ont été composés les poèmes homériques. Elle comprend un chapitre tout entier pour la discussion du problème suivant : pourquoi, en grec, les mêmes noms ont-ils souvent un accent différent selon qu'ils sont communs ou qu'ils ont pris le caractère de noms propres ? Ici, vu le peu de certitude que

présentent les hypothèses émises sur la nature de l'accent primitif, en grec comme dans les autres langues aryennes, l'auteur n'a pu arriver à des conclusions positives : il a dû indiquer les faits, sans arriver à les expliquer d'une manière satisfaisante.

La conclusion de la thèse est celle-ci. En grec, comme dans toutes les autres langues, — et l'auteur vise ici tout particulièrement le français, — il n'y a pas de noms propres véritables, c'est-à-dire de noms uniquement employés pour distinguer une personne d'une autre personne. Tant qu'il n'est pas héréditaire, un nom propre n'a d'autre valeur que celle d'un nom commun. Quand il se transmet d'une manière régulière du père au fils, il a celle d'un nom de peuple, qui n'est pas un nom propre, si nous voulons bien l'examiner de près. Il est très intéressant de suivre M. G. Dottin dans l'exposition de ces idées, même quand on se sent porté à formuler des réserves sur certains points de détail. Mais c'est grand dommage que les exigences des examens l'aient obligé à rédiger sa thèse en latin, où elle est peu accessible à bien des lecteurs. Espérons qu'il la reprendra pour la rédiger en français et au besoin pour la compléter : le grand public pourra mieux apprécier alors les qualités sérieuses dont M. G. Dottin a fait preuve dans cette importante étude.

Lyon, 1897. A. LEPITRE.

78. — *Grundfragen der Homerkritik*, von PAUL CAUER. Leipzig, S. Hirzel, 1895. Prix : 6 marcs.

L'auteur a divisé son travail en deux livres. Le premier traite des questions fondamentales concernant le texte d'Homère, le second passe en revue les principaux problèmes que soulève l'étude du fond des poèmes homériques.

Ce qui a guidé l'éminent professeur de Kiel dans ce travail, c'est le vif regret de voir que les différences de méthode et les oppositions de principe continuent à mettre le désaccord entre les critiques d'Homère et empêchent leurs travaux d'aboutir à une solution unanime et définitive. Aussi s'attache-t-il, avec un zèle très louable, à montrer combien l'union dans cette œuvre est nécessaire et combien elle est réalisable.

A cet effet, il réunit et examine, dans son premier livre, les principales opinions émises jusqu'à ce jour sur les quatre questions suivantes :

1° Quelle est la part de l'Alexandrin Aristarque dans la critique du texte d'Homère? — 2° Faut-il remonter dans l'histoire de ce texte au-delà de l'époque alexandrine? Comment un pareil procédé se justifie-t-il? Quel parti en peut-on tirer? — 3° Peut-on admettre que la première rédaction écrite des poèmes homériques ait été faite par Pisistrate? — 4° Quels sont les dialectes qui ont vu naître l'Iliade et l'Odyssée?

Si l'auteur apprécie avec la plus grande impartialité les opinions de ses collègues, nous devons avouer que ses propres conclusions portent l'empreinte d'une indépendance et d'une sagacité d'esprit fort remarquables. Il est d'avis que l'influence d'Aristarque sur la vulgate d'Homère a été, sinon nulle, du moins fort peu considérable. Il refait l'histoire du texte homérique avant les Alexandrins, et les sources qu'il exploite dans ce travail épineux, ce sont les textes épigraphiques du ^ve et ^{vi}e siècle av. J.-C., et les vestiges des éléments éoliens souvent méconnus par les copistes et obscurcis par la tradition, mais que l'on trouve dans le dialecte épique; il ajoute à cela des raisons internes, tirées du texte lui-même, telles que les fautes métriques, grammaticales, logiques, syntaxiques, etc., fautes introduites dans le texte ou bien par des poètes postérieurs, qui ont souvent imité servilement et, pour ainsi dire, machinalement leurs grands modèles, ou bien par les corrections successives des copistes. M. Cauer adhère de plus à l'opinion que la première rédaction écrite de l'Iliade et de l'Odyssée fut ordonnée par Pisistrate. Il distingue dans le texte d'Homère des caractères éoliens et ioniens. Tout en rejetant la conjecture d'un mélange artificiel de ces deux dialectes, il se rallie plutôt à l'opinion de Ritschl et Hinrichs, qui expliquent ce mélange par des raisons historiques.

Ajoutons enfin que M. Cauer attend d'une saine critique du texte homérique des résultats heureux, d'abord pour l'intelligence de la poésie elle-même, puis, ce qui n'est pas moins important, pour l'histoire de cette époque du monde hellénique, couverte jusqu'à ce jour par les ténèbres de la légende.

Le second livre est consacré à l'étude critique du contenu des poèmes homériques. L'auteur divise ce livre en cinq chapitres; le premier a pour objet le fond historique des deux épopées; le second traite de la civilisation de ces temps préhistoriques; le troisième, du monde divin d'Homère; le quatrième, de la composition homérique; enfin le cinquième, de l'application à l'Iliade et à l'Odyssée des principes de critique acquis au cours de cette étude.

Sans entrer dans d'autres détails, contentons-nous de relever ici que, dans le IV^e chapitre, le savant philologue s'applique à réfuter un principe de critique qu'il avait défendu longtemps et qui aujourd'hui encore compte nombre d'adhérents distingués. Ce principe a été formulé par Kirchhoff comme suit : « Il faut supposer chez tous les écrivains et poètes de tous les temps assez de logique pour les mettre en garde contre les contradictions. » Ce principe admis, on a conclu que, si dans une même composition on trouve des contradictions, il faut que les passages où elles

figurent, appartiennent à des auteurs divers. M. Cauer, à son tour, énumère quatre manières d'expliquer les contradictions qui se rencontrent dans les œuvres d'esprit tant artistiques que littéraires. Ainsi, la contradiction entre la réalité objective des choses et la façon dont on les présente, peut s'expliquer par l'intention de l'auteur lui-même : il manifeste par là la supériorité du génie sur la nature ou bien vise à un effet extraordinaire. C'est alors l'exubérance du génie qui en est la cause. Il arrive plus souvent qu'il faut rapporter ces contradictions, soit à un manque de culture intellectuelle, soit à une imitation inconsciente et servile d'un maître ou d'un modèle, soit enfin à la collaboration de plusieurs auteurs à un seul et même ouvrage.

Le cinquième chapitre met en œuvre la vaste érudition et toute la sagacité de l'éminent professeur que nous avons appris à admirer par la lecture de sa magistrale étude; il couronne dignement ce travail, qui est aussi indépendant qu'impartial et juste envers les opinions des autres. Nous osons donc exprimer l'espoir que les *Grundfragen der Homerkritik* de M. Cauer ne manqueront pas d'exercer une influence salutaire sur les travaux des philologues dans cette matière hérissée de difficultés : elles occuperont toujours dans l'histoire critique des poèmes homériques une place d'honneur.

GUILL. PLETSCHETTE.

79. — *Handlexikon der roemischen Literaturgeschichte* fuer Gymnasien und angehende Philologen, von FR. UTZIG. Braunschweig, Wismann, 1898.

En 87 pages à deux colonnes, M. Utzig nous donne, dans l'ordre alphabétique, 1^o les noms de tous les auteurs latins, petits et grands, depuis les origines jusqu'au vi^e siècle de notre ère, 2^o les titres d'ouvrages, le plus souvent avec renvoi au nom de l'auteur, 3^o les genres littéraires (éloquence, épopée, bucoliques, etc.) et autres termes ayant rapport à la littérature (*acta*, épilogue, *exodia*, géométrie, médecine, *itineraria*, italique, *tabula Peutingeriana*) dans le sens le plus étendu. Les notices sont courtes (il y a 6 colonnes pour Cicéron, 1/2 pour Lucrèce et pour Minucius Felix, 3 pour Ovide, 1 pour Plaute) et se terminent par l'indication des éditions récentes et des principaux travaux modernes. Ce livre n'a aucune prétention à l'originalité; il est tiré des manuels de Teuffel et de Zoeller. Pour les élèves et les étudiants en philologie, et même pour les professeurs, il sera un répertoire utile.

J. P. WALTZING.

80. — *Histoire romaine*, par l'abbé TIMMERMANS. Gand, Siffer, 1898, 440 pp.

M. Timmermans, auteur de nombreux livres théologiques et ascétiques, cherche dans l'histoire, dans la littérature et dans l'art une distraction à ses études ordinaires. Ce gros volume en est

une preuve nouvelle. Il s'adresse au « public lettré » qui ignore trop « tout ce qui concerne les Romains. » Il n'est pas fait, ni pour les historiens, ni pour les gens d'étude. Pourra-t-il rendre service aux autres ? Je ne sais si M. Timmermans ne s'abuse pas. Son livre qu'il intitule à tort *Histoire romaine* devrait avoir pour titre : *Chronique des empereurs romains*. En effet, après une introduction de 100 pages, qui donne, sans suite aucune, des notions plus ou moins exactes sur la religion, les coutumes, les institutions, etc., l'auteur raconte, à la façon de Suétone, en 44 chapitres, la vie des empereurs depuis Auguste jusqu'à Théodose. Notre *chroniqueur* rapporte, sans la moindre critique, ce qu'il a lu dans les historiens romains, ne s'inquiétant pas de leur valeur ni des travaux modernes, omettant ce qui est essentiel, sans aucune idée générale de la politique impériale, accumulant sans ordre les détails accessoires, ajoutant foi à tout ce qu'il rencontre, maintenant tout ce que la critique historique a écarté.

Cela suffira pour donner à nos lecteurs une idée de son ouvrage. Intéressant à lire, il est sans valeur scientifique.

J. P. WALTZING.

81. — OTTO SEECK, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*. Tome I, 2^e éd., 1 vol. in-8^o de 428 pp. Berlin, Siemenoth et Troxhl, 1898. Prix : 6.50 frs.

Dans cette nouvelle édition, M. Seeck a divisé son premier

volume en deux livres. Le premier est intitulé : *Commencements de Constantin le Grand*. On y trouve en réalité l'histoire politique de l'Empire depuis l'avènement de Dioclétien jusqu'à la mort de Licinius (284-325). « Dioclétien, idéologue, cerveau fameux sans cesse en travail », imagine tour à tour divers systèmes de gouvernement pour s'arrêter enfin à la polyarchie non héréditaire et à terme. Les événements montrent la faiblesse de cette construction. Constantin seul y reste fidèle, et ne reconstitue l'unité de l'empire que forcé par les circonstances.

Le second livre traite de la *Décadence de l'Empire*. Les Germains n'ont pas abattu l'Empire romain : ils lui ont infusé au contraire pendant des siècles leur sang et leurs vertus ; ils ont prolongé son existence. Si l'Empire tomba, ce fut par suite de la diminution de la population et par une sorte de sélection à rebours qui supprimait les forts et épargnait les faibles.

Nous ne voulons pas donner une critique détaillée de ce travail, fruit de longues recherches, mais pauvre en indications bibliographiques, riche en idées neuves et originales, mais où toutes les parties ne sont pas d'égale valeur. Nous nous contenterons d'examiner ce que l'auteur dit au sujet de la conversion de Constantin. Seeck a raison de dire qu'elle n'est pas un acte de politique ; mais il se laisse em-

porter par sa thèse : pour la prouver, il se plaît à exagérer le petit nombre et la faiblesse des chrétiens de ce temps et ne marque pas assez que s'ils ne formaient qu'une minorité, c'était une minorité compacte et pleine d'avenir, déjà assez forte, sur laquelle pouvait donc s'appuyer un empereur tout en respectant les sentiments de la majorité païenne. L'auteur prétend que Constantin, loin de vouloir dominer l'Église, n'a jamais été qu'un catéchumène bien docile : ses actes et ses paroles montrent au contraire qu'il pensait inconsciemment ou non, avoir sur l'Église les mêmes droits qu'il avait sur le paganisme par son titre de Pontifex Maximus. Cette partialité en faveur du premier empereur chrétien fait encore tomber Seeck dans des fautes de critique inconcevables : pour le justifier du meurtre de Licinius, il donne la même valeur aux renseignements de Zonare (xii^e s.) qu'à ceux de l'Anonymus Valesii, de Socrate (v^e s.) et adopte une solution que les données de la chronique d'Eusèbe, Aurelius Victor, Eutrope, le silence d'Eusèbe dans son *Historia Ecclesiastica* et sa *Vita Constantini* rendent fort douteuse. La même opération pour le meurtre de Licinius le jeune l'oblige à rejeter la date de 325 donnée par la Chronique d'Eusèbe pour placer ce fait en 336.

Dans le récit même de la conversion, il rejette à bon droit le fait de l'apparition d'une croix

lumineuse (Eus. *V. Const.* I, 28) et prouve la vraisemblance du songe (Lactance, *De morte Pers.*, 44) par une étude psychologique de Constantin qui n'est pas toujours claire ni précise ; mais en même temps il admet la présence d'évêques chrétiens dans l'armée de Constantin dès le début de la campagne, détails que rendent tout à fait invraisemblables les circonstances, le silence de Lactance et d'Eusèbe. Enfin nous remarquerons qu'il est plus conforme au texte de Lactance de placer le songe de Constantin peu de temps avant la bataille du pont Milvius que dans la Haute Italie, comme le fait Seeck.

J. FLAMION.

82. — GASTON DESCHAMPS. *La Grèce d'aujourd'hui*. Paris, Colin, 1897, in-18. Prix : fr. 3.50.

Tout est moderne dans ce livre, le titre lui-même nous en avertit, le style, l'esprit et jusqu'à un certain accent de moquerie irrévérencieuse, les paysages, les hommes et les choses. Par d'autres côtés, tout est ancien. Dans la *Grèce d'aujourd'hui*, l'auteur a surtout vu la Grèce antique, ou, si l'on veut, c'est en archéologue et en philologue qu'il a étudié « la cour et la ville ».

Au fond de la Doride, à Lidoriki, un ancien maître d'école impose aux voyageurs son éloquence intarissable. Il fait une conférence. La politique en est l'objet. L'auditoire écoute avec patience ; chacun se dit qu'il aura

son tour tout à l'heure et le rhéteur va, va toujours sans perdre haleine, sans rater une période. On se croirait au Pnyx, ou même « ce sont des dialogues platoniciens destitués de leur grâce première, adaptés à l'usage des cafetiers et des candidats. »

Les flâneurs de l'agora sont toujours là, pleins d'une heureuse philosophie, avec la sobriété de leurs joies et leur humeur facilement égayée, travaillant quand il le faut bien. « Éviter autant que possible le poids du temps, faire que les heures soient faciles et légères, c'est pour eux le but de l'existence. »

Les politiciens abondent comme autrefois : *πολιτεύομαι*, je politique, dit un jeune étudiant à l'auteur. En fait il y a une foule de partis avec une foule de nuances dans chacun, mais comme du temps de Périclès, tout se réduit à savoir qui sera le maître, Périclès ou Cléon, Tricoupis ou Delyannis.

Le commerce est resté la grande passion du Grec : « c'est un plaisir divin. Depuis le jour où Hermès, messager des dieux, vendit à son frère Apollon, en échange de quelques services, la lyre qu'il venait d'inventer avec une écaille de tortue et deux ou trois cordes de boyau, les Hellènes n'ont pas cessé de trafiquer. »

Enfin là-bas, dans la montagne, le pâtre solitaire garde ses troupeaux de chèvres ; c'était le métier que, du temps d'Homère, ne dédaignaient pas les princes et ce pauvre berger d'aujourd'hui est

prince aussi, à sa manière : il est Palikare et ce mot dit tout.

La Grèce antique se survit ainsi ; mais elle n'a pu se préserver de toute invasion des mœurs et des usages européens, et rien n'est plus curieux que ce mélange de vieux et de neuf. Elle a des journaux, des bals de cour, des cuirassés, des écoles : dans les villages perdus de la montagne, comme dans les villes, l'instituteur est un grand personnage. Les Palikares ont gardé des jeunes élèves de Socrate la curiosité de l'esprit, la fièvre d'apprendre, le respect de la science et la notion très claire et très pratique de son utilité pour la vie et il n'est pas rare de trouver sur les bancs de l'école des élèves à cheveux gris qui cherchent à regagner le temps perdu.

Je pourrais continuer longtemps à glaner dans ce livre tout moderne les souvenirs antiques. La Grèce n'est pas tout entière dans les livres et dans les restes de son art. Il n'est pas tout à fait vrai, comme on le croit parfois là-bas, que depuis Périclès jusqu'à M. Tricoupis, il ne s'est rien passé ; mais les invasions successives, les malheurs de toute sorte n'ont pu complètement détacher les Grecs d'aujourd'hui de leurs devanciers.

HENRI FRANCOTTE.

83. — *Outlines of the History of Classical Philology* by ALFRED GUDEMAN. Boston, Ginn et C^o, 1897, 81 pp. in-8^o, cart. Prix : 1 sh. 05.

Voici la 3^e édition d'un petit traité fort recommandable et qui, en quelques pages, contient plus que bien des volumes. Il renferme l'histoire de la philologie classique depuis l'époque de Pisistrate jusqu'à nos jours. L'auteur y passe en revue les principaux philologues de tous les temps et, en quelques lignes d'une concision vraiment télégraphique, résume leur biographie, en renvoyant aux sources, et cite leurs œuvres principales.

Il a eu l'heureuse idée d'y joindre six appendices donnant l'indication des signes critiques les plus usités et des termes de grammaire, les listes des scholies importantes, des manuscrits les plus anciens et des *éditions principes* des auteurs grecs et latins ; le tout avec des explications aussi instructives que savantes. Ces pages comptent certainement parmi les meilleures du volume.

On peut décerner tous les éloges, ce nous semble, aux parties qui traitent de l'antiquité, du moyen âge, de la renaissance en Italie et de l'histoire des écoles anglaise et allemande (où il ne faut pas placer Madvig). Mais il y aurait des réserves à faire pour la France et les Pays-Bas. M. Gudeman ne trouvera pas grâce devant les lecteurs français de n'avoir cité aucun de leurs compatriotes depuis Montfaucon ; franchement, c'est peu. Contentons-nous d'élever la voix à propos de nos grands humanistes : il y a là des omissions impardonnables. L'auteur ne connaît d'ailleurs ni l'*Histoire*

de la *philologie classique en Belgique* (*Patria Belgica*), ni la *Bibliotheca Belgica* de F. van der Haeghen,

ni la *Biographie Nationale* publiée par notre Académie royale.

ALPHONSE ROBERSCH.

2. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

84. — CHARLES DEJOB. *Études sur la tragédie*. A. Colin, Paris, 1 vol. in-18, xxiii-414 pp. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre se compose de quatre études. Après avoir montré l'influence funeste de la vie artificielle de cour sur les meilleures âmes (et cela, à propos de Corneille et de Racine), l'injustice qu'il y a de dénier toute originalité à Campistron, les rapports qui existent entre la tragédie française et la tragédie italienne au XVIII^e et au XIX^e siècle, ainsi que le peu de succès obtenu par le drame romantique au-delà des Alpes, il finit en proclamant la supériorité, quant au fond, du drame historique sur le théâtre romantique.

On voit, par ces deux mots d'analyse, l'intérêt de l'ouvrage de M. Dejob. Il y plaide la cause de la tragédie, en ce sens qu'il voudrait la voir encourager sous la forme qu'elle a prise aujourd'hui : le drame historique. Nous n'irons pas jusqu'à placer aussi haut que lui ce drame historique, mais son livre n'en contient pas moins beaucoup d'idées justes, des aperçus intéressants sur le genre tragique et un excellent chapitre d'histoire littéraire comparée.

G. DOUTREFONT.

85. — GASTON DESCHAMPS. *La Vie et les Livres*. Quatrième série. A. Colin, Paris, 1897, 1 vol. in-18, 404 pp. Prix : 3 fr. 50.

Comme dans ses trois premières séries de chroniques, M. G. Deschamps disserte ici, et fort agréablement, sur toute espèce de livres, d'écrivains, de problèmes de la vie. Nous l'entendons successivement parler histoire, littérature, politique et morale. Ici une chronique d'*Enquêtes sur l'Angleterre*, là une autre sur les *Trois mousquetaires*, c'est-à-dire les trois Dumas, plus loin une étude sur la *prose de M. François Coppée* ou bien sur *M. Alfred Rambaud, historien de la Russie*, plus loin encore des pages très délicates sur un *pèlerinage à Combourg*, à propos de l'anniversaire de la naissance de Chateaubriand. Mais M. Deschamps n'a pas voulu publier ses articles, de nature si variée ainsi qu'on le voit, comme autant de « morceaux détachés ». Il a découvert entre eux certains rapports et il les a groupés en quatre classes ainsi étiquetées : *A la recherche de l'énergie*. — *A la recherche du bonheur*. — *A la recherche d'une politique*. — *A la recherche de la beauté*. On pourrait, sans doute, le chicaner sur ce qu'un pareil classement a nécessairement d'un peu

artificiel et forcé. Toutefois, on passe condamnation là-dessus en raison de ses bonnes intentions : car, en ramenant l'ensemble de ses études à ces idées générales, il nous paraît ici vouloir faire besogne d'éducateur public, et ne pas considérer la critique, à l'instar de tant de chroniqueurs parisiens, comme une capricieuse spéculation de lettré.

G. DOUTREPONT.

86. — ADOLPHE BRISSON, *Portraits intimes*, 3^e série. Paris, A. Colin, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est précédé d'une préface où l'auteur expose la psychologie de l'interview. Il se demande d'où vient l'impopularité de l'interview, et il en trouve la cause dans l'inexpérience, l'inhabileté de certains interviewers et dans la forme brutale que lui donne l'Américain, le père de cette nouveauté. Nous pensons que les vraies causes sont d'une part l'importunité de l'interview pour celui qui la subit, et d'autre part son manque de vérité. L'écrivain, prévenu, ne se montrera pas tel qu'il est. Sachant qu'on vient l'interroger, qu'on désire « surprendre le secret de sa pensée », il se fera la mine qu'il lui plaira d'avoir. Au contraire, dans ses livres, restant pleinement libre, il se trahit et se donne tel qu'il est. C'est donc dans ses œuvres qu'il faut étudier l'homme, et pas ailleurs. Quant à l'interview, c'est, comme le dit M. Brisson, une sorte de duel où

les deux adversaires se mesurent, s'observent, cherchent à se tromper par d'habiles feintes.

Enumérant les conditions que doit remplir le parfait interviewer, M. Brisson écrit, sans rire, qu'il doit avoir plus de vingt-cinq ans et moins de cinquante. Il lui faut encore, ceci est plus sérieux, une grande facilité d'assimilation et une certaine réserve d'investigation. Ajoutez à cela qu'il lui est bon de posséder des connaissances encyclopédiques, et vous comprendrez que le reporter, tel que le conçoit M. Brisson, est une chose rare.

Quoi qu'il en soit, et sans examiner si M. Brisson remplit ces conditions, nous pouvons assurer que son ouvrage est fort intéressant. Tout homme curieux des choses artistiques et littéraires le lira avec plaisir. Ce n'est pas que tout y soit bien ; car le critique s'est promené partout, même à Montmartre où n'habite pas précisément la vertu. Il y ressuscite la figure de Rodolphe Salis, qui, de cabotin, est devenu paisible châtelain ; et celle de M. Bruant, qui est devenu rentier grâce à la bêtise publique et appelle aujourd'hui Montmartre un cloaque.

M. Brisson nous apprend aussi que J. Richepin, le poète immoral, « rêve de fonder un théâtre municipal, consacré à la gloire de la ville de Paris, et de l'alimenter à lui tout seul en y faisant jouer de grands drames patriotiques... » Il nous annonce que Bourget doit se rendre prochainement au Japon

pour un an, d'où il rapportera un volume nouveau ; ensuite que, pendant son voyage en Amérique, Bourget fut gagné par une ivresse particulière « la griserie de l'action » due au contact de l'énergie des Yankees ; enfin qu'aux élections académiques il vote pour Zola dont « les livres, dit-il, sont lus partout en Amérique. » Nous regrettons, pour les mœurs de ce pays, qu'il en soit ainsi.

M. Brisson a ensuite interviewé l'éminent bibliographe bruxellois, le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, qui possède tant de lettres inédites d'écrivains français ; et les deux secrétaires de Sainte-Beuve, de la conversation desquels il appert, une fois de plus, que celui-ci ne fut pas seulement libre-penseur, mais libre viveur.

Connaissez-vous le spiritisme ? Dans la négative, vous pourriez lire « Une soirée avec les esprits », l'auteur ayant assisté à une séance très grotesque, où mystification et superstition s'entendent à merveille.

Cueillons, pour finir, une perle d'une certaine Madame Pognon, présidente d'un Cercle féministe quelconque. Elle prétend que les principaux ennemis de l'émancipation féminine sont suscités par le clergé. « La religion se sent directement menacée. Toute femme échappe à l'Église dès qu'elle a bu le vin de la science. » Voilà de nouveau l'Église accusée d'obscurantisme, et les catholiques de crétinisme. *Risum teneatis, amici.*

J. FLEURIAUX.

87. — R. LAPAILLE. *La Grammaire française et la Critique grammaticale en Belgique*. Liège, Demarteau, 32 pp. in-8°.

Nous croyons juste de reproduire la protestation suivante que nous envoie M. Clédat, doyen de la Fac. des Lettres, de Lyon.

M. Lapaille a pris feu à la lecture de deux articles que des revues belges (1) ont consacrés à ma *Grammaire classique*, et dont il cite notamment, en les soulignant, les passages suivants : « Le grand mérite du travail de M. C. est d'abandonner systématiquement toute explication empirique. A ce point de vue, le chapitre des conjugaisons est un petit chef-d'œuvre d'exactitude scientifique, de précision et de clarté... Résumons-nous. Ce livre mérite de faire époque dans l'histoire de l'enseignement grammatical. » M. Lapaille n'est pas de cet avis, et nous pourrions nous entendre sur ce point ; car je suis loin de croire mon œuvre parfaite, et je ne souhaite rien tant que de l'améliorer. Mais, pour M. Lapaille, la question est plus haute, il s'agit de prouver qu'il m'a fourni dans une première brochure, parue en 1896 (notez cette date, s'il vous plaît) (2), les éléments des principales corrections que j'aurais faites, d'après lui, à ma *Grammaire raisonnée*, pour la transformer en *Grammaire classique*. Or, la vérité est que je n'avais lu, de

(1) *Bulletin bibliographique du Musée Belge*, et *Revue des Humanités*.

(2) C'est un tirage à part d'articles parus dans la *Gazette de Liège* en janvier 1896.

cette première brochure, que l'entrée en matière, où éclatait l'incompétence absolue de l'auteur. J'avais jugé inutile d'aller plus loin.

Parce que, dans mon livre « classique », j'ai allégé de quelques développements la partie phonétique et présenté la théorie de la conjugaison sous une forme plus élémentaire, M. Lapaille s' imagine naïvement que j'ai abandonné, grâce à lui, un bon nombre des idées que j'exprimais dans ma *Grammaire raisonnée*. Qu'il se détrompe ! Je continue à penser et je continuerai à dire que les graphies *piéd, temps, corps*, etc., sont déplorable. Quant à la théorie de la conjugaison, telle qu'elle figure dans ma *Grammaire classique*, elle a paru dans la *Revue*

de Philologie française à la fin de 1894 et au commencement de 1895, c'est-à-dire plus d'un an avant la brochure de M. Lapaille, dont je me serais inspiré sans le dire ! Au surplus, il est de toute évidence que M. Lapaille n'a pas la moindre idée de l'histoire de notre langue, et, comme je n'ai pas le temps de la lui apprendre, je me garderai de toute discussion avec lui. Comment lui faire comprendre que le *g* de *pingere* n'a pas « nasalisé la voyelle » ? Les lecteurs me pardonneront d'arrêter leur attention sur un opuscule de si minime valeur (je dis minime, par politesse) ; mais M. Lapaille a insisté pour avoir de moi une réponse imprimée. Il l'a.

L. CLÉDAT.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

88. — H. PAUL, *Deutsches Woerterbuch*. Halle s. S., M. Niemeyer, 1897. Prix : 10 frs.

A tous les égards, le nouveau dictionnaire de M. Paul mérite d'être vivement recommandé à quiconque étudie l'allemand, spécialement aux professeurs chargés de l'enseignement de cette langue. C'est pour eux surtout que l'auteur — il le déclare lui-même — a entrepris ce travail. Il est incroyable quelle immense richesse se trouve condensée dans ce livre relativement peu volumineux (576 pp. in-8°, à deux colonnes). L'ouvrage de M. Paul

ne ressemble d'ailleurs, quant à la disposition et à l'arrangement, à aucun des dictionnaires existants. Il n'est pas superflu à côté des grands dictionnaires de Grimm, Weigand, Sanders, Heyne. Il comble même une lacune, car il donne bien des choses qu'on chercherait en vain dans ces livres volumineux. Il n'est pas « complet », dans ce sens qu'il n'explique pas ce qui n'a pas besoin d'explication ; ainsi, par exemple, on n'y trouve pas mentionnés les mots simples et les nombreux dérivés dont le sens est clair et dont l'emploi n'offre aucune particularité. En revanche, il contient énormément

ment de renseignements touchant l'histoire et l'usage des mots et des locutions. M. Paul a surtout voulu montrer ce qu'il appelle le « historischer und psychologischer Zusammenhang » dans l'emploi des vocables. C'est précisément sous ce rapport que son livre offre des indications précieuses; l'auteur s'attache à établir d'une manière claire, quoique concise, la filiation des significations des mots qu'il traite; il indique les expressions dans lesquelles ils entrent; il renseigne, le cas échéant, dans quelles régions de l'Allemagne on les emploie. Il détermine ainsi — chose qu'on a assez négligée jusqu'ici — le côté « particulariste » d'un grand nombre de mots et de locutions. En nous fournissant tout cela, M. Paul sait qu'il répond à un besoin réel. Son ouvrage est appelé à rendre des services signalés dans l'enseignement; le professeur d'allemand s'en servira avec grand avantage pour l'explication des textes; il y recourra rarement sans trouver la solution d'une difficulté. D'ailleurs (c'est encore l'auteur qui le dit), ce dictionnaire n'est pas seulement un livre qu'on doit consulter, c'est un livre à lire: on ne saurait trop y insister. Ce n'est qu'à la suite de la lecture fréquente et attentive qu'on en pourra tirer tout le profit désirable. C. LECOUTERE.

89. — *Altislaendisches Elementarbuch* von Dr B. KAHLE, Privatdozenten an der Univ. Heidelberg.

Heidelberg, Carl Winter, 1896, 238 pp. 8°. Prix : 4 marcs.

Ce volume fait partie de la collection éditée par le Dr W. Streitberg sous le titre de *Sammlung von Elementarbuechern der altgermanischen Dialekte*. (Voy. ci-dessus, p. 78). L'auteur a voulu offrir à ceux qui désirent s'initier à la connaissance de l'ancien islandais un manuel clair et commode, ne contenant que ce qu'il est à peu près indispensable de savoir pour aborder avec fruit la lecture des textes.

L'étude de la grande grammaire de Noreen (2^e éd. 1892) est rebutante pour des commençants, surtout dans la partie qui traite de la phonétique. L'abrégé de Noreen, qui a paru récemment, (Halle, 1896), et le livre de F. Holthausen (*Lehrbuch der altislaendischen Sprache I. Altislaendisches Elementarbuch*. Weimar, 1895), quels que soient les avantages qu'ils présentent au point de vue de la simplicité et de la clarté, ne rendent cependant pas inutile l'ouvrage du Dr Kahle. Celui-ci repose, au fond, sur Noreen et les travaux de Wimmer; mais il ne manque pas d'aperçus originaux. L'originalité apparaît notamment dans la disposition méthodique de certains chapitres et surtout dans la façon dont l'auteur a exposé la théorie de l'*Umlaut* (§§ 126-134).

La phonétique et la morphologie sont traitées d'une manière excessivement claire et rationnelle, mais les développements donnés sous forme de remarques

à plusieurs chapitres (Voir p. ex. les §§ 270, 274, 395, 424) ne nous paraissent pas *tous* indispensables dans un livre élémentaire. Ces deux parties occupent plus de cent pages. La syntaxe, esquissée en une vingtaine de pages, offre néanmoins tout ce qu'il importe de connaître au début. La grammaire proprement dite est précédée d'une dizaine de pages où nous trouvons une bibliographie assez détaillée, un tableau résumant les différences essentielles entre l'ancien islandais et les autres dialectes scandinaves, et l'indication des sources. L'auteur passe sous silence la dérivation et la composition des mots; une esquisse rapide cependant n'eût pas été sans intérêt ni sans utilité.

Les morceaux de lecture (pp. 145-187), au nombre de cinq, présentent quelques épisodes des plus caractéristiques extraits de la *Homiliubók*, de la *Laxdæla saga*, de la *Heimskringla*, de la *Njáls saga*, de la *Vatnsdæla saga*. Ils sont accompagnés de notes explicatives et suivis d'un vocabulaire fournissant tous les mots nécessaires à la traduction de ces textes. Nous constatons à regret l'absence de quelques spécimens de poésie. Le choix n'eût cependant pas été difficile et le débutant aurait trouvé là une excellente occasion de s'initier à l'étude des chants de l'Edda.

Tout bien considéré, le manuel de M. Kahle est encore un des meilleurs que nous possédions et une place honorable lui sera

réservée à côté des livres de Noreen, Poestion et Holthausen.

FÉLIX WAGNER.

90. — Dr WILHELM VIETOR, *Einführung in das Studium der Englischen Philologie mit Rücksicht auf die Anforderungen der Praxis*. 2^{te} Aufl. Marburg, N. G. Elwert, 1897. Prix : 2 m. 20.

Après quelques considérations sur la philologie anglaise en elle-même et dans ses rapports avec la langue, M. Viotor donne une idée générale de la marche à suivre dans cette étude. Nous devons, et c'est aussi l'avis de Sweet et de Storm, commencer par nous initier à la langue actuelle, puis, à l'aide de quelques textes importants, faire la connaissance de la langue dans les stades plus reculés, pour apprendre enfin et simultanément la grammaire scientifique, l'histoire des variations successives et l'étymologie. L'auteur s'arrête assez longuement à la question du séjour en Angleterre et a soin d'indiquer les instituts et les universités où l'on pourrait se rendre de préférence.

Un point qui, dans une introduction à l'étude de la philologie anglaise, s'impose à un examen très sérieux, c'est naturellement la prononciation. *Dialect oder Standard? Was fuer ein Standard?* Que faut-il choisir? se demande M. Viotor. Mettant en lumière les opinions divergentes de Western, Sweet, Ellis, Passy, Lloyd et autres, il conclut, pour des motifs certainement plausibles, qu'on

doit prendre comme modèle le *dialect* de Londres débarrassé de quelques particularités locales. Pour s'approprier cette bonne prononciation, il y a, entre autres moyens, des dictionnaires fort recommandables et des livres d'instruction et d'exercices, surtout ceux de Sweet, de Miss Soames, de Lloyd.

Comme il ne suffit pas de savoir prononcer correctement les mots et les phrases, mais qu'il faut en outre se sentir une certaine facilité à parler et à écrire, l'auteur vient encore en aide ici en donnant d'amples renseignements sur les moyens à employer pour parvenir à satisfaire à cette nécessité. Tels sont : l'entretien avec des Anglais, les manuels de conversation, les lectures, les exercices, la composition, la connaissance de la grammaire, etc.

Pour ce qui concerne l'étude historique de la langue et de la littérature, nous trouvons dans le livre de M. Vietor l'énumération et l'appréciation judicieuse des principaux ouvrages qui se rapportent directement à cette matière, ainsi qu'un excellent aperçu sur les sources les plus autorisées pour l'histoire politique et sociale du peuple anglais.

Un dernier chapitre est consacré aux *connaissances pédagogiques* nécessaires à tout bon professeur.

Enfin, dans un court appendice, la philologie anglaise est considérée en tant que *Fach des Frauenstudiums*.

M. Vietor a écrit ce livre pour

aider dans leurs études ceux qui, en Allemagne, se préparent à l'obtention de leurs grades et se destinent à l'enseignement de l'anglais. C'est un manuel dont on doit faire l'éloge, car la matière et la façon de l'exposer indiquent suffisamment que c'est un guide éclairé à la hauteur du temps et du progrès. Un aspirant philologue anglais le consultera avec beaucoup de fruit : grâce à lui, il trouvera indubitablement un chemin bien frayé dans le domaine des connaissances philologiques qu'il pourra acquérir désormais sans devoir perdre des heures entières dans des recherches inutiles. A. VAN ACOLEYEN.

91-92. — J. H. VAN DEN BOSCH, *Prozastukken voor de laagste klassen van 't Gymnasium*. Utrecht, H. Honig, 1896. Prix : 4 frs.

LE MÊME, *Oud-nederlandsch Leesboek voor Hoogere Burgerscholen en Gymnasium, tot de XIX^e eeuw. Met woordenlijst*. Twee deelen, chez le même, 1897-1898. Prix : vol. I, frs 2,50; vol. II, frs 3.

1. Les *Prozastukken* de M. van den Bosch se distinguent de la plupart des recueils similaires par le choix et l'étendue des « extraits ». Les 430 pages du volume sont consacrées à un nombre très restreint d'auteurs (onze seulement); en revanche, on a donné autant que possible des morceaux entiers. C'est ainsi que Geel est représenté par deux de ses meilleurs écrits (*Over het proza*

et *Gesprek op een Leidschen buitensin-gel over poëzie en arbeid*); van der Palm par deux discours en entier (*Over het oordeel der nakomelingschap* et *Over de zelfkennis, toegepast op de beoefening der letterkunde*); du *Hollandsche Spectator*, de van Effen, on a inséré une cinquantaine de pages, et de l'*Historie van den Heer Willem Leevend*, de Wolff et De-ken, au-delà de cent vingt. Il faut certainement féliciter M. van den Bosch d'avoir fait connaître aux élèves des prosateurs d'élite par autre chose que par les traditionnelles descriptions, la péroration

d'un discours, des fragments sans intérêt. Sa chrestomathie a le grand mérite d'être originale et neuve; elle fournit aux étudiants des classes supérieures un excellent choix de textes, des morceaux suffisamment variés et intéressants. Un des avantages du nouveau recueil, c'est qu'il contient assez bien de pièces traitant de questions littéraires (par exemple l'étude de Potgieter sur C. Huygens; l'essai de Feith : *Waarde der zinnelijkheid in de poëzie*, etc.). (A continuer).

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

93. — L'ABBÉ FOUARD, *Saint Paul, ses dernières années*. Un volume in-8 de XII-426 pages. Paris, Lecoffre, 1897. Prix : 7,50 fr.

M. Fouard est très avantageusement connu par ses études sur les origines de l'Église : *la Vie de N. S. J.-C.*; *Saint Pierre et les premières années du christianisme*. De plus, dans un récent volume, il avait raconté les missions de S. Paul, la majeure partie de son apostolat (de l'an 42 à 62). Dans une seconde étude sur l'apôtre des gentils, celle que nous annonçons, il fait l'histoire des cinq dernières années de sa vie. Quoique l'intérêt se concentre surtout sur S. Paul, cependant l'œuvre de S. Pierre, de S. Jacques de Jérusalem, de S. Jude, en un mot toute l'histoire de la chrétienté depuis la première capti-

vité de S. Paul jusqu'à la ruine de Jérusalem est présentée dans un récit suivi et soutenu, d'un intérêt puissant.

L'auteur accepte les documents chrétiens, tels que la tradition nous les transmet et pour plus amples informations sur l'authenticité et l'intégrité, il renvoie aux traités spéciaux, sans s'arrêter à réfuter une à une toutes les objections. Mais il a soin d'en prévenir un grand nombre en exposant fidèlement les circonstances de temps, de personnes, de lieux, ce qui aide d'ailleurs puissamment l'intelligence des textes. Il fait de la critique externe pour autant qu'elle est utile à l'interprétation; il ne s'arrête pas à présenter les témoignages, qu'il pourrait alléguer en faveur de l'autorité des écrits canoniques.

M. Fouard sait tirer le parti le

plus heureux de ses sources : pour nous exposer l'état des communautés chrétiennes à cette époque, il introduit tour à tour les témoins eux-mêmes, S. Paul dans les lettres de la captivité, dans celle aux Hébreux, dans les Pastorales, S. Jacques, S. Pierre et S. Jude; le but de l'auteur, l'état d'âme et la situation des destinataires, la source et la nature des hérésies naissantes, les questions de doctrine exposées et les points de morale traités sont relevés avec netteté et clarté. Les citations sont habilement choisies, donnent une idée exacte du document auquel elles sont empruntées, et projettent une plus grande lumière sur son analyse.

Mais les événements politiques de l'empire ont exercé une grande influence sur les origines chrétiennes. M. Fouard met à contribution les historiens profanes pour les narrer et préfère puiser aux sources de première main : il cite souvent Tacite, Suétone, Dion Cassius. Les événements de Judée et la ruine de Jérusalem sont décrits d'après Josèphe.

L'auteur a jugé à bon droit qu'il pouvait s'étendre quelque peu sur certaines questions plus importantes. Ainsi l'œuvre littéraire de S. Luc est bien analysée, le massacre des chrétiens à Rome et la première persécution générale excitent en nous une vive pitié et une grande admiration pour ces humbles héros de la foi au Christ. A ce propos il expose la législation romaine et la nature de l'édit de persécution.

Il y aurait plusieurs assertions de M. Fouard à discuter; mais en général, il fait œuvre de sage critique : il n'admet pas à la légère des opinions non fondées, des traditions douteuses, mais distingue leur degré de certitude ou de probabilité. Son érudition est du reste très discrète, elle a servi à l'écrivain pour écrire sans se perdre dans de longues discussions.

La lecture de ce livre est agréable et facile : il brille par l'ordre et la clarté des pensées, par un style grave et soigné. Tous ceux qui prennent intérêt aux origines chrétiennes le liront avec avantage et grand fruit : ils y puiseront une connaissance éclairée et solide de ces temps apostoliques. Il est surtout à recommander aux professeurs appelés à enseigner l'apologétique. Les jeunes gens le liront avec goût et il est à souhaiter qu'on le mette entre leurs mains.

A. MICHIELS.

94. — *Cours d'Histoire moderne*, par le P. ALFRED DUMONT, S. J. Namur, Wesmael-Charlier, 1897. Prix : 2 fr.

Ce livre peut compter parmi les bons manuels classiques et plus d'un professeur sera heureux d'en prendre connaissance. Il n'a ni la sécheresse outrée de ceux-ci, ni le décousu superficiel de ceux-là, il a de la méthode, de la clarté, une sérénité d'exposition qui le recommande. L'auteur s'efforce de présenter en un exposé succinct les grands faits qui caractérisent chaque période en même temps que les détails typiques

qui en fixent la physionomie et la couleur propres. Tel doit être le but du bon professeur d'histoire dans l'enseignement moyen. La disposition typographique du livre aide efficacement au but de l'auteur. Les faits principaux sont présentés en un texte saillant ; un caractère moindre présente les événements de second ordre, les appréciations, les récits occasionnels. C'est de bonne méthode. Excellents aussi les tableaux généalogiques qui terminent le volume. Mais quand donc pourrions-nous signaler chez nous un manuel classique d'histoire, que, toutes réserves faites, nous appellerons à la Duruy ? Sobriété substantielle dans l'exposé principal, choix judicieux de certains détails frappants, inoubliables, le tout enchâssé en un style pittoresque et captivant qui font du plus humble manuel de Duruy un attrayant livre d'étude et de lecture, pour les grands et pour les petits enfants.

Et pourquoi ne pas compléter l'histoire par la géographie historique ? Pourquoi ne pas mettre en regard des faits, en un même manuel, quelques cartes intuitives, montrant les lieux dont on parle et les territoires où les faits relatés s'accomplissent ?

L'intérêt d'un manuel ainsi conçu serait décuplé et son auteur aurait l'incontestable mérite d'avoir élargi considérablement l'horizon de l'enseignement historique.

FR. VAN CAENEGEM.

95. — *Tableau synoptique de l'histoire universelle depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*, par le COLONEL MASSON. Tableau A. Depuis les origines jusqu'au IV^e siècle de notre ère. Tableau B. Depuis le IV^e siècle jusqu'à nos jours. Chacun en deux feuilles (140 X 85); imprimés en sept couleurs. Paris, G. Guérin, Nicolle et C^{ie}, 1898. — Prix de chaque tableau : en feuilles, 6 fr. collé sur toile, gorge et rouleau, 12 fr.

« Nous apprenons la géographie par des images qui frappent nos yeux. Des cartes générales nous initient d'abord à la connaissance des différents pays; elles nous en montrent la configuration, l'étendue, les grandes lignes qui les unissent ou les séparent, les points principaux, la position respective dans l'ensemble. Nous n'entreprenons une étude détaillée que quand nous avons acquis ces premières notions générales.

» L'histoire, au contraire, s'apprend dans des livres. Les uns ne sont guère que des nomenclatures sèches et sans intérêt; les autres regorgent de détails et ne nous laissent que des impressions fugitives et des souvenirs confus.

» C'est aussi par des tableaux d'ensemble que nous devons aborder l'étude de l'histoire, si nous voulons y puiser des enseignements sérieux qui se gravent dans notre esprit. Ces tableaux devront nous permettre d'embrasser d'un coup d'œil la vie histo-

rique des différents peuples, les grandes époques qui caractérisent chacune d'elles, la place que ces époques occupent dans le cours des siècles et dans l'histoire générale de l'humanité. Ce n'est que lorsque nous serons familiarisés avec les grandes lignes que nous pourrons entrer dans les détails, sans craindre de nous y noyer et sans jamais perdre de vue l'ensemble. »

C'est en ces termes excellents que le Colonel Masson nous fait connaître l'idée qui a présidé à la composition de son œuvre. On ne pouvait mieux dire, aussi nous sommes-nous plus à lui laisser la parole. Nous ajouterons, après avoir examiné son travail : on ne pouvait mieux faire.

C'est rendre aux amis de l'histoire un grand service que de leur donner en un tableau synoptique, où tout est parfaitement conçu et ordonné, où rien n'est superficiel, où toute information est puisée aux sources les plus sûres, une esquisse générale de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne. L'intérêt et l'utilité de pareille entreprise sautent aux yeux — c'est bien ici le cas de le dire. Mais, il fallait, pour la mener à bien, non seulement un homme au courant des diverses périodes de l'histoire du monde, mais aussi un érudit familiarisé avec les choses de la « préhistoire », avec tous ces problèmes des origines, ces questions de la migration des races qui préoccupent tant la science moderne : le savant offi-

cier d'état-major français a montré qu'il était parfaitement en mesure de le faire.

Nous ne pouvons entreprendre un examen détaillé de ce vaste ouvrage, dont bien des parties échappent à notre compétence, mais ce que nous pouvons dire de la partie ancienne donnera de l'ensemble, nous l'espérons, une idée suffisante. Le tableau A comprend les divisions suivantes : Temps préhistoriques. Les grandes lignes en sont : à droite, premier peuplement du globe, unité de l'espèce humaine, peuplement du globe par migration, formation des races et des types ethniques fondamentaux ; au centre, périodes géologiques ; à gauche, premières populations de l'Europe, avec étude plus spéciale des races qui ont habité le sol de la Gaule. Plus bas, l'auteur nous donne en les menant de front, l'histoire des peuples de l'antiquité : à droite, le monde oriental ; au centre, la Grèce et Rome ; à gauche, les Barbares. Des dispositions très ingénieuses permettent au lecteur de se rendre compte de l'évolution successive de toutes ces nations, des développements de leur territoire, des vicissitudes principales de leur politique. Des teintes spéciales sont affectées aux différents peuples, les grandes phases ressortent, les *tournants* de l'histoire apparaissent en relief ; tout cela parle aux yeux et à la mémoire et constitue un enseignement intuitif éminemment profitable. Telle est la charpente

du tableau. Ce qui lui donne du corps, c'est l'indication des faits principaux : verticalement, leur succession par ordre chronologique, horizontalement les événements contemporains.

L'œuvre du colonel Masson est faite, nous l'avons dit, d'après les travaux des autorités les plus compétentes. Pour cette partie, ce sont Jubainville, Bertrand, Sal. Reinach, Quatrefages, Lenormant, Maspero, Curtius et Mommsen, pour nous en tenir à quelques noms. Mais, si la documentation en est savante, les indications en sont concises et l'information en est discrète; toujours elle se fait lire avec facilité et agrément. ALPH. ROERSCH.

96. — ALPHONSE WAUTERS. *Quelques mots sur André Vésale* (Mémoires couronnés et autres, tome LV). Bruxelles, Hayez, 1898, 74 pp.

Cette notice consacrée à André Vésale comprend 4 paragraphes. Elle n'a pas la prétention d'être complète, d'analyser l'œuvre si considérable d'un homme qui est une des plus grandes gloires de la Belgique, mais elle se borne à quelques renseignements en partie rectifiés ou inédits sur sa *famille*, sa *vie* et ses *biens*. L'auteur jette d'abord un coup-d'œil sur l'état dans lequel se trouvaient la médecine et plus particulièrement la chirurgie au xvi^e siècle. Ensuite il nous donne quelques indications sur les ascendants de l'illustre médecin jusqu'à la troisième génération. Puis vient la biographie d'André Vésale. Il est utile de rappeler ici les circonstances qui ont précédé sa mort, d'autant qu'il se rencontre encore, à cet égard, toute espèce de légendes dans certains livres et manuels. Il est faux que Vésale, parti pour l'Es-

pagne en 1559, y eût jamais été tracassé soit à cause de ses opinions religieuses, soit à cause de ses travaux anatomiques. Son orthodoxie ne fut jamais suspectée, et quant à ses recherches scientifiques, les théologiens de l'Université de Salamanque déclarèrent que la dissection des corps humains était utile, partant licite. Il est tout aussi absurde de prétendre qu'il ait été accusé d'avoir pratiqué une opération chirurgicale sur un gentilhomme ou sur une princesse dont la mort n'était pas absolument certaine. Donc il est allé en Terre-Sainte volontairement, en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait, non pas pour expier une peine à laquelle il aurait été condamné. Tout fait présumer qu'il mourut au retour de ce pieux voyage, après avoir été jeté par une tempête dans l'île de Zante, où les habitants, le croyant atteint de la peste, le laissèrent périr dans le dénûment et l'abandon. On n'a pas retrouvé de trace de sa sépulture.

Dans un dernier paragraphe, l'auteur, après une courte appréciation sur le savant et ses travaux, parle de sa veuve et de sa fille et il fait l'historique de la maison de Vésale et des mutations dont elle a été l'objet jusqu'à sa transformation en couvent et église des Minimes. Quatre planches, quelques pièces justificatives, un croquis généalogique et un répertoire des personnages cités accompagnent ce substantiel et intéressant travail, suprême témoignage, après tant d'autres, de l'érudition patiente et perspicace, du labeur opiniâtre et consciencieux d'un homme qui a eu, depuis plus d'un demi-siècle, une part si importante dans le mouvement historique et archéologique de notre pays.

A. DUTRON.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

ANALYSE LITTÉRAIRE

par S. FRANÇOIS, professeur au Collège Notre-Dame de Tirmont.

A ma nièce Marguerite Veuillot, bonne petite fille de sept ans, un peu légère.

« Au Tréport, 31 juillet 1868.

« Ma nièce Marguerite,

« Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau. Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait, tandis que je regardais la mer.

« Je lui ai dit : Qui est tu ? — Je suis un oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. — Oiseau du bon Dieu, volant sur la mer du bon Dieu, que veux-tu ?

« Alors il me dit : Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude ; la connais-tu ? — Je crois la connaître. — Cette petite fille est dans un couvent de Paris ; la connais-tu ? — Je la connais. — Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe ; la connais-tu ? — Oui, oui, je la connais très bien. — Eh bien ! alors, reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler, et à être sage, et à servir le bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'emmenner au Tréport ; elle verra la mer, elle jouera sur les galets. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate ; il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la sainte Vierge. Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu.

« Et moi je dis à l'oiseau : Que faut-il qu'elle fasse, la petite fille ? Car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout à fait.

« L'oiseau reprit : Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être votre petite fille et celle de la sainte Vierge. Si elle fait bien cette prière, tout ira bien ; et le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au Ciel comme je vole sur la mer.

« Alors l'oiseau du bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes et il s'envola bien loin, bien loin sur la mer du bon Dieu.

« Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela. Moi, je suis ton oncle et je t'aime beaucoup.

« LOUIS VEUILLLOT. »

I. *Notice bibliographique et littéraire.* Veuillot (Louis-François-Victor), né à Roynes, Loire, en 1813, mort en 1883. Rédacteur en chef de l'*Univers*, 1848, — conteur, poète, romancier : type du journaliste et du littérateur catholique.

Ses adversaires même ont été obligés de reconnaître son style inimitable.

Par sa *Correspondance intime*, pleine d'intérêt, dont sept volumes ont été d'ores et déjà publiés, Louis Veuillot partage la gloire de M^{me} de Sévigné et de Joseph de Maistre.

« Par d'autres côtés, ces grands rivaux, les seuls qu'il ait dans le genre épistolaire, peuvent reprendre leurs avantages ; sur le point des effusions de famille, il est hors de pair. » Cornut.

Dans ses lettres, principalement adressées à sa famille ou dédiées à ses amis, l'ardent polémiste révèle *les sentiments les plus délicats*, piété, tendresse, sollicitude, dévouement, amitié, dignité ; citons particulièrement ses lettres à son frère Eugène. Il y perce un *naturel enchanteur*.

prenant air dans des choses exquises d'à propos, de sagesse, de gaieté, en des badinages aux saillies spirituelles avec ses neveux Pierre et Bernard, aux tours charmants avec sa nièce Marguerite. Pensées et expressions portent l'empreinte d'une *originalité*, marquée du sceau de la *franchise* aux allures fines, aux formules ingénieuses, aimable parfois jusque dans le reproche, dont on ne ressent guère l'amertume.

« La plupart de ses billets sont de purs chefs d'œuvre d'esprit, de tendresse, d'humour et de foi. » Les exemples abondent : celui que nous avons choisi en est un déjà célèbre.

II. Avant d'étudier en détail, les beautés charmantes de ce fragment de la correspondance de Louis Veillot, n'omettons pas la petite *adresse*, mise en vedette de la lettre.

Elle n'est pas conçue dans les termes officiels des conventions postales.

Elle renseigne bien vite la jeune destinataire sur la nature des choses développées dans les deux pages d'écriture serrée, qu'oncle Louis lui envoyait pour elle seule.

Dans sa poitrine dut battre son petit cœur affectueux, non pas uniquement de joie, j'imagine : sa conscience écolière n'appréhendait-elle rien, restait-elle bien à l'aise ?

Pour nous, c'est une courte préface, qui nous informe et du *but*, et du *fond*, et de la *forme* de cette composition épistolaire.

C'est à sa nièce *Marguerite Veillot*, une enfant, une *bonne petite fille de sept ans, un peu légère*, comme il dit, que s'adresse Louis Veillot. Ajoutons, d'après les renseignements donnés plus loin, qu'elle est dans un couvent à Paris, à la veille des grandes vacances d'août-septembre.

A) Ces circonstances vont premièrement déterminer la *forme* de la lettre. L'auteur s'y attachera à prendre un *ton* bien *simple*, pour être à la portée de sa naïve correspondante. — Pour charmer et fixer ce jeune esprit tout distrait, il cachera sa pensée sous une forme intéressante et nouvelle, sous quelque *aimable et ingénieuse allégorie*. — Et comme il écrit à une enfant, qu'il aime beaucoup, à sa nièce, qui, toute légère soit-elle, n'est pas méchante : le bon oncle lui parlera *doucement, affectueusement*, comme un père. Il laissera courir sa plume : son cœur l'inspirera.

Grand dommage ! La petite fille n'est guère studieuse, *jamais la première de sa classe, c'est une tête légère tout à fait*.

C'est la fin de l'année scolaire, et la négligence de Marguerite a fait ses preuves. Tout bon qu'il est, l'oncle qui va bientôt la revoir, avant de l'embrasser, doit lui faire aujourd'hui la leçon. Cette leçon tiendra lieu de toutes celles qu'elle a si peu écoutées : car il faut qu'elle satisfasse.

B) La lettre à Marguerite est donc pour le *fond*, une tendre *lettre de réprimandes et de petits reproches* avec la suite naturelle de *sages conseils*.

Mais avec des enfants telles que Marguerite, qui sont la sensibilité et l'amour-propre même, les *précautions*, partout d'ailleurs indispensables, sont plus que jamais nécessaires. Aussi, ces petits reproches seront-ils faits d'abord avec tant d'autorité, mais ensuite si délicatement entourés d'euphémismes et de réticences, et en même temps si

sensibles et bien compris, que Marguerite ne pourra ni n'osera ne pas s'avouer humblement, spontanément coupable; ressentira regret et confusion de ses torts et ne saura pas se fâcher contre son oncle, l'en aimera même davantage et se proposera bien de s'amender, par honte de sa faute et par amour pour son oncle.

C) Louis Veuillot *se propose* donc dans cette lettre, *de corriger Marguerite de la légèreté*, naturelle sans doute à son âge, mais si l'on n'y prend garde de bonne heure, funeste et conséquente pour l'avenir; *de la rendre plus appliquée à l'étude, plus sage dans sa conduite, plus pieuse au service de Dieu*. Voyez avec quels ménagements il poursuit son but, avec quelle part de succès, Dieu aidant, il l'atteindra.

Ainsi, « cette main loyale et lourde, dont les mécréants ont tant de fois senti la vigueur, devient à volonté d'une souplesse et d'une douceur infinies, pour redresser et caresser l'enfance. » Cornut.

III. La lettre est pourvue de ses trois parties essentielles.

A) D'une *introduction* d'abord, *je regardais... que veux-tu ?*

En voici l'idée simple : *j'ai quelque chose de très important à te dire, Marguerite, fais-y donc bien attention.*

Sous la plume géniale du grand écrivain, l'idée prend un développement nouveau. Que la chose soit importante, sans qu'on le dise, elle apparaît telle, et l'attention de la petite nièce se trouve éveillée, intéressée, sans que l'oncle l'en ait priée.

On comprend : ce n'est point l'ordre syntaxique des mots et des propositions, qui forment le développement de l'idée; celle-ci se trouve signifiée, peinte et nuancée par des figures bien faites pour frapper un enfant, à qui l'intuition, le tableau rend l'enseignement merveilleusement plus saisissable.

Les détails du développement se trouvent suggérés par les circonstances où se trouvait l'écrivain : en villégiature dans une ville de bain, au Tréport, sous le grand soleil de juillet.

Le poète se révèle dans la courte description marine, charmante sans pareille, qui commence sa lettre. Ce sont les traits d'un peintre, et les effets de lumière, tels qu'il les distribue, répondent en même temps aux observations d'une optique scientifique.

La mer, personnifiée, *chantait en dansant et en brillant.*

Je me la figure, drapée dans sa robe à zones bleue, verte et jaune d'or, avec de grosses franges au bord comme de l'argent. Elle chantait, quand ses eaux clapotaient; elle dansait, quand ses flots ballotaient; elle brillait, quand ses ondulations mobiles miroitaient aux rayons colorés du soleil.

C'était très beau : c'est le langage simple de l'enfance, mais l'expression vraie d'une sincère admiration.

Alors... L'imagination du poète fait voler sur la scène magique un oiseau du bon Dieu, messenger extraordinaire d'avertissements célestes.

Au moment où l'oncle, — sous-entendons, comme sujet principal, la petite nièce — regardait avec une attentive admiration le beau spectacle de la mer, voilà qu'un oiseau, descendu, on ne sait d'où, des hauteurs ensoleillées que l'œil s'éblouirait à pénétrer, s'est trouvé tout-à-coup près de lui, *et il me regardait, tandis que je regardais la mer,*

comme qui dévisagerait et reconnaîtrait un inconnu signalé et recherché.

On remarque la répétition naïve du même mot, c'est toujours le langage de l'enfance, qui n'a pas deux termes pour signifier une même chose : l'attention de part et d'autre également grande.

Je lui ai dit : qui es-tu ? Tu me regardes ainsi, — comme si tu voulais me parler : c'est si extraordinaire, tu me parais si merveilleux ; qui es-tu, ou plutôt d'où viens-tu ?

Le spectateur n'a pu voir d'où il venait. Son origine est mystérieuse comme celle des êtres d'un autre monde.

L'imagination candide de la fillette est vivement impressionnée, et sa curiosité intriguée se traduit dans la question de l'oncle, formulée bien en son nom.

L'oiseau s'empresse de la satisfaire : il se fait connaître.

Oiseau mystérieux, il vient du Ciel, palais du bon Dieu ; il a été créé par la Providence spéciale du bon Dieu : *je suis un oiseau du bon Dieu, qui vole* : fait pour voler et accomplir une destinée particulière sur cette mer, *la mer du bon Dieu*, formée comme lui aussi et toute chose par le bon Dieu, et si grande et si belle qu'il n'y a que le bon Dieu pour la faire et le bon Dieu pour l'avoir.

Réponse dans le style de Marguerite : elle inspire une haute idée de celui qui la donne, lui concilie l'autorité et la vénération nécessaires pour parler tantôt le langage des réprimandes et des conseils.

Ce dialogue rentre jusqu'ici dans l'introduction : il met sur la scène un acteur qui, dans l'esprit de l'enfant, remplit le rôle principal, provoque singulièrement son attention, respectueuse et docile. Ainsi se trouvent préparées et naturellement amenées les leçons qui vont suivre.

B) *Alors il me dit... bien loin sur la mer du bon Dieu.* Ici commence le nœud, qui va jusqu'à la disparition de l'oiseau. son message accompli. *Il y a une petite fille...* Le bon Dieu a envoyé son oiseau avec un *message spécial* pour une petite fille, qui l'intéresse beaucoup.

Quelle est la *nature* de ce message et quelle est la jeune et assurément privilégiée *destinataire* ?

Deux idées divisent cette 2^e partie : les *reproches*, les *conseils pratiques*.

A) *Reproches.* L'oiseau donne de la *petite fille*, le signalement tel que le bon Dieu le lui a révélé. Mais remarquons comment il la fait connaître. Il la signale particulièrement par les *défauts*, sur lesquels il faut qu'elle soit reprimandée. et il n'y aura pas à s'y méprendre. Ce sera le frappant portrait de la *légère* petite Marguerite. Les traits du signalement formulent donc en même temps les reproches.

— Premier trait du signalement et premier reproche.

La petite fille goûte fort les douceurs, et ses friandises favorites sont *le sucre d'orge et le chocolat*. Les mérite-t-elle bien ? Elle n'a guère autant de goût pour l'étude.

Après le détail du portrait, l'interrogation animée dans le style direct : *La connais-tu ?*

La première pensée de l'oncle, qui feint encore d'hésiter, commence vaguement à se déterminer. Je crois la connaître. C'est une

conjecture. Marguerite, sûr, ne doute pas. La conscience coupable se reconnaît très vite ; l'affection a peine à croire aux accusations qui la blessent dans ce qu'elle aime.

Il faut donc éclaircir ; et puis il y a d'autres et de plus graves reproches.

— *Cette petite fille est dans un couvent de Paris* : objet par conséquent des sacrifices de sa famille et de soins choisis de maîtresses chrétiennes et dévouées.

Deuxième trait et deuxième reproche bien ménagé par la *réticence*. L'hésitation tombe : la circonstance est précise, *je la connais*. C'est l'affirmation, mais l'oncle s'y résout malgré lui, avec un serrement de cœur.

La petite délinquante peut-elle se récrier contre un accusateur, divinement renseigné ? Elle rougit, mais il faut que l'aiguillon la pique, encore y aura-t-il une goutte de miel au bout.

— Cette petite fille est la dernière ou presque la dernière de sa classe, tant elle est paresseuse. Troisième trait, et c'est le reproche honteux. Mais l'expression est radoucie par l'*euphémisme* : *cette petite fille n'est jamais la première de sa classe. La connais-tu*, cette fois ?

A la conjecture, à l'affirmation forcée, fait place la pleine certitude, spontanée, triplement affirmative, mais toujours bien pénible.

Marguerite est confuse et demande grâce : elle pleure.

L'accusation doit s'arrêter et on n'y reviendra plus : il ne faut pas verser dans l'âme repentante l'amertume du reproche.

O l'enfantine diplomatie, marquée au coin de la profonde connaissance des cœurs et de la délicate prudence dans leur traitement !

Ici se place le *repentir* de Marguerite : il n'est pas formulé, mais très bien sous-entendu.

B) Viennent ensuite les *conseils* : Comment la petite fille doit-elle se corriger de ses vilains défauts ? Partie principale, surtout par son côté pratique.

Il faut que... On lui montre tant d'affection, on lui prépare les plus agréables vacances, elle est choyée par son *papa* et sa *maman*, qui vont l'emmener au *Tréport*, près de son oncle ; elle verra la mer, elle jouera sur les *galets*. Jouer sur la plage, la plus grande et la plus belle de récréation, quel amusement pour un enfant ! C'est un devoir de gratitude, de travailler, d'être sage, de servir le bon Dieu. L'oncle fait appel à son cœur reconnaissant *Il faut qu'elle ne soit pas ingrate*. Pour corriger l'enfance, il faut avant tout lui parler le langage du cœur : des enfants tels que Marguerite y résistent-ils ? La générosité de leur volonté, une fois touchée, est aussi grande que la légèreté naturelle de leur esprit.

Ainsi parla l'oiseau... Le message comprenait donc des remontrances et des avis. Il était un peu sévère pour Marguerite ; la petite fille réprimandée se sera trouvée peut-être trop morfondue, trop attristée, et l'oncle, qui vient de faire lui-même ces reproches et d'humilier sa petite nièce, mais qui s'est déchargé habilement de sa délicate mission sur un messenger fictif, semble vouloir excuser la petite fille. Celle-ci ne lui en voudra pas.

Et moi, je dis... Il demande à l'oiseau de préciser un peu ses conseils ;

car Marguerite est bien résolue à les suivre, elle a formé son *bon propos*. Mais en matière de conseils, surtout avec les enfants, il faut descendre dans les détails familiers de la vie. Sinon, quelque bien disposée qu'elle soit, leur volonté ne peut s'arrêter à aucune résolution *pratique*.

Il importe par conséquent de *déterminer*, de *spécifier* à Marguerite quelque objet ou acte simple et facile, *tout à fait circonstancié*, sur lequel puisse porter sa bonne résolution. *Que faut-il qu'elle fasse...?*

L'oiseau avait bien dit : *il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la Sainte Vierge*; mais c'est trop général, et l'enfant n'aurait su comment faire.

L'Oiseau reprit : *quand elle sera dans l'église du Tréport...*

La *prière*, voilà donc le premier moyen; sans elle, nous ne pouvons rien : elle seule nous donne la grâce, et la grâce seule, implorée par elle et bénissant nos efforts, peut transformer notre nature viciée par le péché : il l'a bien compris, le chrétien Veillot, qui a raconté les merveilleux effets de la prière et de la grâce dans l'œuvre de sa conversion, le grand chapitre de sa vie.

Conformément à nos observations sur les conditions des conseils et des résolutions pratiques, la prière est même formulée. Le moyen est bon, c'est le grand moyen : *tout ira bien*. Par la prière, l'âme s'élève jusqu'à Dieu : *la prière donne des ailes à l'âme pour voler au Ciel*.

Alors l'oiseau... : elles plaisent ces répétitions parfumées de la simplicité et de la grâce enfantine. L'écrivain a voulu parler, comme on parle à sept ans. L'enfant n'a point de vocabulaire très fourni. Il dit sans art, reprend et les mêmes mots et les mêmes phrases; tout est simple, terme et tournure, et c'est le charme de leur langage que Louis Veillot a fait passer dans son style.

C) *Ma nièce Marguerite...* C'est la *finale* de la lettre.

On s'attend à voir se déchirer les voiles de la fiction, l'acteur se révéler et nommer la petite fille. Il n'en est rien : c'est la surprise. Pas n'est besoin : depuis longtemps, il n'y a plus d'énigme pour l'intéressée; l'expression en prend un ton plaisant de spirituel humour. Pour comble, Marguerite est chargée de transmettre à qui de droit le message du bel oiseau. L'*allégorie* continue; seulement dans la *souscription* perce un *moi* révélateur, mais le *sujet* s'échappe légèrement : il prend pour *attribut* le bon mot d'oncle et pour *verbe* le mot tendre d'aimer.

IV. *Remarques générales*. — Lettre *charmante* ! L'exclamation échappe naturellement; c'est le mot pour *caractériser* cet exquis chef d'œuvre épistolaire.

a) Résumons brièvement. Ce qui fait le charme *littéraire* de cette correspondance, c'est la forme nouvelle, intéressante et variée dans le développement génial de l'idée, les fictions de l'allégorie et les couleurs de la description; le ton animé ou spirituel dans les discours du dialogue ou le badinage de la fine plaisanterie; le langage délicat et prudent dans les reproches, adoucis par l'euphémisme et formulés avec ménagement par le moyen de la réticence, sans que, par là, la vérité soit en rien diminuée ou la correction affaiblie; c'est par-dessus tout, le style simple, naïf, dans les termes répétés, les tournures

enfantines, mettant à la même taille deux intelligences (qualité première de l'art épistolaire) : l'intelligence d'un grand écrivain et celle d'une enfant de sept ans.

b) Et pour faire sortir à notre sujet sa valeur *morale* : dans les leçons et les conseils adressés à Marguerite, l'analyse découvre un fond d'idées ou de règles religieuses, qui relèvent singulièrement l'enseignement et le placent à la hauteur de sa véritable mission ; car pour nous le but est la formation chrétienne de la jeunesse, et l'instruction un moyen.

c) *Succès*. Suit immédiatement dans la « Correspondance » une autre lettre adressée à la même destinataire. Quoique datée d'assez longtemps après, elle fait pendant à la précédente et semble vouloir nous en apprendre le *succès*. Louis Veuillot félicite Marguerite du billet doré « qu'elle lui envoie, et qui témoigne qu'elle est très sage. »

LEÇON DE LECTURE

SOUS LA FORME EXPOSITIVE,

par F. COLLARD, professeur à l'École normale de l'État, à Nivelles (1).

LE NID DE FAUVETTE (2).

Je le tiens ce nid de fauvette !
Ils sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si longtemps, je vous guette ;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encore d'ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?

Mais, quoi ! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi, qui, l'été dans les vallons,
Venaïs m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare ;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

(1) J'ai trouvé dans les papiers de mon père ce canevas d'une leçon qu'il a faite à l'École normale de Nivelles. Il ne le destinait pas à la publicité ; mais j'ai pensé qu'on ne le lira pas sans profit. La lecture est encore trop souvent négligée dans nos classes, et la méthode y est fort défectueuse.

F. COLLARD.

(2) L'analyse littéraire de ce morceau a été faite par Van Hellebeke, dans son *Recueil d'analyses littéraires*, Namur, Wesmael, et par C. J. L., dans *L'Abeille* 1889-1890, p. 17 et suiv., et p. 73 et suiv.

I. Je me propose de vous expliquer ce morceau au point de vue de la lecture expressive

Voici, en résumé, le sujet Un enfant parvient à prendre un nid de fauvette dans lequel se trouvent des petits. A peine les possède-t-il, qu'il entend leur mère jeter des cris de douleur, et qu'il aperçoit leur père voltigeant auprès d'eux. L'enfant, ému, ne veut pas être la cause de leur peine, et il leur rend leurs petits.

Pour traiter ce sujet, l'auteur emploie le discours direct : il fait parler l'enfant depuis le commencement jusqu'à la fin. Le ton général que demande la lecture de ce morceau, est donc le ton qui est naturel à l'enfant. Comme l'enfant a la voix faible, et qu'il est fort sensible, nous lirons d'un ton peu élevé, mais en caractérisant bien les sentiments exprimés.

1. L'enfant, qui recherchait le nid depuis longtemps, le découvre enfin et le prend avec une joie vive : c'est le sentiment qu'il faut exprimer en lisant le premier vers. Mais le complément direct est énoncé deux fois, par *le* et *ce nid de fauvette* ; or, quand on répète une partie de la proposition, c'est pour insister sur l'idée qu'elle exprime ; il faut alors appuyer sur la partie répétée, l'accentuer davantage. Mais en même temps, il faut faire entendre que les mots *ce nid de fauvette* expliquent le sens du pronom *le*. On dira donc : *Je le tiens CE NID DE FAUVETTE !* L'enfant veut savoir en quoi consiste sa trouvaille ; il voit les petits ; mais, comme il n'est pas encore habitué à déterminer d'un seul coup d'œil la somme de plusieurs objets, il compte les petits à peu près un à un, et il les compte lentement pour ne pas se tromper. Le dernier nombre, qui comprend tous les autres, doit être plus accentué ; d'ailleurs, *quatre petits*, c'est un grand nombre, ce qui le rend plus joyeux ; de là l'emploi du point exclamatif : *Ils sont | deux, | trois, | QUATRE petits !* Il ne les a pas sans s'être donné de la peine ; il les guettait non seulement depuis longtemps, mais depuis très longtemps : les deux mots *si longtemps* doivent être accentués, et le premier doit l'être un peu plus que le second : *Depuis si longtemps je vous guette*. Mais enfin, l'enfant est récompensé de sa longue attente, les petits oiseaux sont pris ; il le leur dit en les appelant *pauvres oiseaux*, pour leur témoigner de l'amitié plutôt que de la commisération ; on dira donc encore avec un certain accent de joie : *PAUVRES oiseaux, vous voilà PRIS !* en appuyant sur le premier et sur le dernier mot.

2. Les oiseaux, effrayés, voudraient s'enfuir : ils crient, puis ils sifflent, c'est-à-dire qu'en criant plus fort, ils font entendre un bruit aigu, enfin ils s'agitent vivement pour se dégager des mains de leur petit ravisseur. Il y a gradation dans les actions ; par conséquent, la seconde doit être exprimée avec un peu plus de force que la première, et la troisième avec plus de force encore que la seconde. Les

mots *petits rebelles* étant employés en apostrophe, demandent un ton un peu plus bas que ceux entre lesquels ils sont placés. L'interjection *oh !* sert à exprimer avec plus de force l'inutilité des efforts ; cette inutilité, il faut la faire sentir en énumérant les actions :

*Criez, sifflez, petits rebelles,
DÉBATEZ-VOUS ; Oh ! c'est en vain.*

Pour prouver que c'est en vain, il constate un fait, et il en tire la conséquence :

*Vous n'avez pas encore d'ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?*

3. Mais le plaisir de l'enfant n'est pas de longue durée : il entend la mère qui jette des cris de douleur ; il aperçoit le père qui veut venir voltiger auprès d'eux. Il est à la fois étonné et ému. L'étonnement et une émotion pénible, voilà ce que nous ferons sentir dans la troisième strophe, en prenant un ton plus bas. Mais, en outre, il faut tenir compte de l'exclamation *quoi !* qui exprime les sentiments de l'enfant ; de l'interrogation, qui indique que l'enfant écoute ; de l'emploi et de la répétition de *oui*, et des mots *je le vois* : tout cela indique que l'enfant constate bien le fait qui attire son attention. Nous dirons donc :

*Mais quoi ! n'entends-je point leur MÈRE
Qui pousse des cris DOULOUREUX ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur PÈRE
Qui vient voltiger auprès d'eux.*

4. Après avoir vu la douleur du père et de la mère dont il a enlevé les petits, l'enfant se dit qu'il est impossible qu'il en soit la cause, non seulement parce qu'il est sensible, mais encore parce qu'il serait ingrat ; car ces oiseaux ont charmé ses loisirs et lui ont procuré de doux moments de repos. *Ah ! pourrais-je causer leur peine !* annonce le revirement qui s'opère en lui et trahit déjà du regret. L'enfant a une raison particulière pour ne pas faire souffrir les oiseaux qui ont perdu leurs petits : je viens de l'indiquer. De là, la nécessité d'appuyer sur le pronom *moi*. Nous dirons donc :

*Ah ! pourrais-je CAUSER leur peine,
Moi qui, l'été dans les vallons,
Venais m'ENDORMIR sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons.*

5. En voyant une mère qui souffre, l'enfant pense naturellement à la sienne : que deviendrait-elle, si un méchant le ravissait à son amour ? Elle mourrait de chagrin. Cette pensée touche plus vivement l'enfant ; car il s'agit de sa mère et de lui-même ; il pousse un cri de douleur : *Hélas !* La strophe qui nous occupe demande donc plus d'expression que la précédente ; le second vers doit faire sentir une

certaine appréhension, et les mots *méchants* et *ravir* doivent être accentués.

6. Attendri, touché de compassion, l'enfant sent qu'il serait barbare, s'il conservait les petits. Les deux premiers vers de la strophe font entendre vivement qu'il est impossible qu'il le soit; ces deux vers forment une exclamation; l'emploi du conditionnel et du point final l'indiquent bien. L'enfant exprime ensuite avec force l'idée négative qui se présente à son esprit: il ne sera pas barbare. Cette idée, il l'énonce par un seul mot, *non*, qu'il répète deux fois; les deux premiers *non* doivent être liés: bien que l'expression soit double, l'idée est une; le dernier *non*, comme mot *répété*, doit être un peu plus accentué. Les mots *que rien ne vous sépare, les voici, je vous les rends*, sont la conséquence de ce qu'il ne veut pas être cruel: *que rien ne vous sépare*, c'est sa ferme volonté de rendre les petits à leurs parents; *les voici, je vous les rends*, c'est l'exécution immédiate de sa volonté. Pour marquer l'empressement avec lequel l'enfant rend les oiseaux, il faut accélérer la marche du discours.

*Et je serais assez barbare
Pour vous ARRACHER vos enfants !
NON, NON, que rien ne vous sépare ;
NON, les voici, je vous les rends.*

L'enfant a mis fin à la peine qu'il avait causée aux fauvettes, et il a soulagé son cœur. Satisfait de lui-même, il engage les fauvettes à élever leurs petits, à leur apprendre à voltiger et à chanter; l'avant-dernière strophe doit être dite d'un ton plus bas et avec satisfaction, avec douceur, en accentuant les mots *voltiger* et *former* :

*Apprenez-leur dans le bocage,
A VOLTIGER auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour FORMER des sons aussi doux.*

8. Mais l'enfant, lui aussi, aura sa part dans le bonheur des fauvettes; en élevant leur jeune famille, elles pourront lui procurer plus tard quelque plaisir: lorsque leurs petits sauront chanter, c'est-à-dire à la saison prochaine, il ira dormir quelquefois sous un chêne, au bruit de leurs jeunes chansons. La dernière strophe demande le même ton que la précédente, avec accentuation des mots *moi*, qui marque opposition ou distinction, *dormir* et *jeunes*.

*Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons,
DORMIR quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs JEUNES chansons.*

II. Reste maintenant à vous lire tout le morceau.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

97. — *Babrii Fabulae Æsopæae* recognovit O. CRUSIUS. *Editio major*, dans la *Bibliotheca Teubneriana*, 1897. Prix : M. 8,40.

Cette édition, l'une des meilleures œuvres de la critique allemande, couronne dignement les travaux remarquables que l'auteur, depuis plus de vingt ans, a consacrés au fabuliste grec.

Des *Prolegomena* très étendus (xcv pp.) ouvrent le volume. Le ch. I^{er} discute l'autorité des différents manuscrits : l'*Athous*, qui a souffert du travail des diascévastes, mais que l'on a souvent corrigé à la légère ; le *Vaticanus* qui paraît dériver d'un archétype voisin du précédent, plus altéré encore par les éditeurs byzantins ; les *tabulae Assendelfianae*, le plus ancien monument des fables de Babrius, mais en même temps le plus corrompu et le plus difficile à déchiffrer ; enfin, contrairement à Rutherford, Crusius donne avec raison la préférence aux leçons conservées par Suidas, surtout lorsqu'elles s'éloignent considérablement de l'*Athous* (voir f. 65, 80,

103, etc.). — Le ch. II étudie les paraphrases dont la plus importante, la *bodléienne*, fut éditée par Knoell en 1877. D'après Crusius, pour corriger l'*Athous*, on ne peut s'appuyer sur elles qu'avec une extrême précaution. Il démontre que Knoell n'a pas toujours usé de cette sage réserve, et qu'à part trois ou quatre passages où la *bodléienne* peut remédier aux lacunes des manuscrits, elle ne corrige que de légères corruptèles.

— Le ch. III traite brièvement de *excerptoribus et imitatoribus*. — Le ch. IV (p. 27 63) est le plus important. Il contient des études minutieuses, indispensables pour établir solidement la critique du texte, sur l'époque de Babrius, sur le style, le dialecte, la métrique et les sources du poète, sur l'hiatus, l'élision, l'aphérèse, la crase, la quantité des syllabes et la combinaison des mots. Plusieurs de ces pages seront très utiles aux professeurs chargés d'expliquer Babrius. — Le ch. V passe en revue les tentatives de quelques éditeurs récents. Crusius

s'en prend notamment à Rutherford qui eut, d'après lui, le grand tort de négliger les paraphrases, d'oublier trop souvent l'idée pour ne voir que le mot, de mutiler et même de supprimer nombre de fables. Il maintient que l'*Athous* ne renferme que des fables de Babrius : ses imitateurs se sont servis du distique élégiaque, de l'hexamètre ou de l'iambe pur. — Quelques mots sur les fables dactyliques et iambiques terminent cette introduction (ch. VI).

Voulant présenter en un corps aussi complet que possible les *disjecti membra poetæ*, l'éditeur a réuni toutes les fables et tous les fragments où apparaît quelque trace du *sermo Babrianus*. Aussi le texte comprend, outre les cho-liambes, 53 fables de la paraphrase bodléienne dont nous ne possédons plus l'original, une douzaine d'autres fables ou fragments attribués à Babrius par des témoignages certains, des ἀμρῖσθητῖσιμα et des ψευδῖτιγχαχα, puis les imitations en vers dactyliques et iambiques. Enfin, pour que rien ne soit omis dans cette *supellex Babriana*, C. Fr. Mueller s'est chargé d'éditer les quatrains iambiques d'Ignatius Magister et de ses imitateurs (pp. 250-296).

Les *Indices* sont au nombre de sept ; il convient surtout de signaler le *Sermo Babrianus* qui renferme, en plus de cent pages, tout le lexique du poète avec l'indication, pour chaque mot, de tous les passages où il se trouve employé. Cinq photographies d'ex-

traits de l'*Athous* et des *tabulae Assendelftianaë* terminent le volume.

Telle est cette édition remarquable, œuvre de science minutieuse et d'infinie patience. Elle est beaucoup plus complète que celles qui l'ont précédée, et l'on peut la considérer comme définitive en l'état actuel de nos connaissances sur Babrius. Examen scrupuleux des diverses leçons, étude intrinsèque de la langue et de la métrique, l'auteur, dont la compétence est indiscutée, a su mettre tout en œuvre pour établir et justifier un texte aussi correct que possible. J. HAUST.

98-123. — *Ouvrages sur la langue latine.*

1. *The latin language*. An historical account of latin sounds, stems, and flexions, by W. M. LINDSAY, M. A., fellow of Jesus College, Oxford. Clarendon Press, Oxford, 1894. 1 vol., 660 pp. 21 sh.

2. *Die lateinische Sprache*. Ihre Laute, Staemme und Flexionen in sprachgeschichtlicher Darstellung von W. M. LINDSAY. Vom Verfasser genehmigte und durchgesehene Uebersetzung von HANS NOHL. Leipzig, Hirzel, 1897. 14 m.

3. *A short historical latin grammar* by W. M. LINDSAY. Oxford, Clarendon Press, 1895. 200 pp. 5 sh.

4. *Historische Grammatik der lat. Sprache*. I Bd., 1, Einleitung und Lautlehre; 2, Stammbildungslehre, von FR. STOLZ. Teubner,

1894-1895. 1 vol. en 2 tomes, 700 pp.

5. *Formenlehre der lat. Sprache* von FR. NEUE. Vol. I, 2^e éd., 1877. Vol. II, 3^e éd. par C. WAGENER, (32 marks), 1892. Vol. III, 3^e éd. par le même, (21 marks) 1897. Berlin, Calvary.

6. *Zur lat. Sprachgesch.*, II Teil. *Grammatische Aufsätze* von OTTO KELLER. Teubner, 1895, 14 m.

7. *La flexion dans Lucrèce*, par A. CARTAULT. Bibl. de la Fac. des Lettres. de Paris, F. Alcan, 1898, 1 vol. de 124 pp 4 fr.

8. *Word formation in the roman sermo plebeius*. An historical study on the development of vocabulary in vulgar and late latin, with special reference to the romance languages, by FR. T. COOPER. Thèse de doctorat, Columbia College. Boston et Londres, Ginn et C^{ie}, 1895, 330 pp.

Les Anglais s'entendent à coordonner et à présenter de façon claire les résultats les plus abstrus de la science. Le livre de M. Lindsay en est une nouvelle preuve : les savants y trouveront un résumé de tous les travaux publiés depuis l'ouvrage, célèbre mais arriéré aujourd'hui, de Corssen, *Aussprache, Vocalismus und Betonung der lat. Sprache* (dernière éd., Leipzig, 1858 1870), et les ignorants pourront s'y mettre facilement au courant.

Pourtant, ce n'est pas le premier travail d'ensemble qui paraisse depuis Corssen. En 1894 et 1895, M. Fr. Stolz a publié un volume (en deux tomes) qui doit

ouvrir l'*Historische Grammatik der lat. Sprache* entreprise de commun accord par C. Wagener (déclinaisons et conjugaisons), Landgraf (syntaxe d'accord et emploi des cas), Blase (emploi des temps et des modes), Weinhold (verbum infinitum), Thuessing (prop. coordonnées), Schmalz (prop. subordonnées). L'*Introduction* de M. Stolz traite (pp. 1-47) de l'histoire de la langue latine, considérée d'abord dans ses rapports avec les autres langues européennes, avec les langues italiques, et avec les langues romanes, considérée ensuite dans ses trois périodes, archaïque, classique et décadente. Elle se termine par l'indication des matériaux dont nous disposons pour construire l'édifice entrepris : travaux des grammairiens anciens, inscriptions, manuscrits et le travaux modernes. Le volume I^{er}, le seul qui ait paru, a pour objet les voyelles, les consonnes, les mots composés et les mots dérivés : tous les suffixes sont passés en revue. Il n'a pas précisément répondu à ce qu'on attendait.

Il faut rappeler également ici l'ouvrage capital de Fr. Neue, *Formenlehre der lat. Sprache*. Neue avait donné lui-même une seconde édition de ses trois gros volumes qui sont consacrés, le premier au substantif (592 pp., 1877), le second aux autres parties du discours à l'exception du verbe, et le troisième au verbe. M. C. Wagener avait publié, en 1877, un registre de 176 pages pour cette

seconde édition. Plus tard, il a fait paraître une 3^e édition du 2^e volume (1892, 1000 pages) et il vient d'achever la 3^e édition du 3^e volume (1894-1897, 664 pp.). Neue et Wagener se sont attelés à une entreprise encore impossible : ils ont voulu rassembler, dans cette énorme publication, toutes les formes de la langue latine ; et il les ont ordonnées suivant la nature des mots, tandis que Georges les a classées alphabétiquement dans son *Lexikon der lateinischen Wortformen* (Leipzig, Hahn, 1889-1890, 1 vol. de 758 pp., 10 m.). Ce sont des ouvrages à consulter, d'un prix élevé, qui doivent se trouver dans toutes les bibliothèques de nos athénées et collèges.

L'édition anglaise du livre de M. Lindsay paraissait en 1894. M. Hans Nohl en entreprit la traduction sur les conseils de son maître Osthoff. Cet honneur échu à cet ouvrage suffit pour en prouver la valeur. La traduction a été adaptée à l'allemand : les exemples empruntés à l'anglais et à l'anglo-saxon par M. Lindsay, sont remplacés par d'autres tirés de l'allemand, du *Althochdeutsch* et du gothique ; quelques notions élémentaires sur la phonétique ont été raccourcies et l'indication des sources a été transportée du texte dans les notes. En somme, le livre conserve son caractère et il est pour faire honneur à la science et au sens pratique des Anglais.

Il se divise en 10 chapitres traitant des matières suivantes :

1^o alphabet latin (origine de chaque lettre, pp. 1-14) ; 2^o prononciation (voyelles, diphtongues, semivoyelles *i* et *u*, *h*, consonnes, quantité, crase, élision, etc.) ; 3^o accentuation ; 4^o correspondance des voyelles et consonnes latines avec celles des autres langues indo-européennes ; 5^o formation des radicaux des noms et des adjectifs, suffixes et composition ; 6^o déclinaison des substantifs et des adjectifs, degrés de comparaison, adjectifs numéraux ; 7^o pronoms ; 8^o verbe ; 9^o adverbe et préposition ; 10^o conjonctions et interjections.

Ces matières si étendues sont traitées en un seul volume, de 700 pages, qui est à la portée de tous, par son exposition claire, par la juste mesure observée dans la discussion des points douteux. C'est ce qui existe de meilleur pour celui qui veut avoir « le dernier mot de la science, » sans trouver le temps ou l'occasion de consulter les travaux nombreux publiés sur le sujet.

Les professeurs de latin, qui voudront se faire seulement une idée de la grammaire historique du latin et comprendre — je prends les exemples cités dans la *Préface* — comment *itineris* est le génitif de *iter*, comment *volo*, *vis*, *vult* diffèrent de *lego*, *legis*, *legit*, ou encore pourquoi le comparatif de *magnificus* est *magnificentior*, pourquoi *circum* a une forme accessoire, *circa*, ceux-là pourront se servir de la *Short historical latin grammar* de M. Lindsay.

M. O. Keller avait publié en

1891 un ouvrage intitulé *Latéinische Volksetymologie* (Teubner, 10 m.); en 1893, il fit paraître la première partie de ses études sur l'histoire de la langue latine; elle traite aussi de l'étymologie (*Lat. Etymologien*, 5 m. 60). La seconde, qui a paru en 1895, a pour titre : *Grammatische Aufsätze*; on pourrait l'intituler : *Mélanges de phonétique, de sémantique, de morphologie et de syntaxe latines*. C'est une série de huit dissertations richement documentées, car l'*Index* contient plus de 3000 mots ou formes qui sont examinés.

La première étude traite de l'allitération (pp. 1-73), la seconde examine sous tous ses aspects la *différenciation* que M. Bréal appelle *loi de spécialité*. Voici quelques exemples pris au hasard. Pourquoi les deux formes de *cernere* : *certus* et *cretus* ? Pour distinguer les deux idées : *trié, passé au crible* et *decroûté, sûr*. Pourquoi *vis* n'a-t-il pas de génitif ? Parce qu'on l'aurait confondu soit avec le nominatif (*vis*), soit avec l'accusatif pluriel (*viris* = *vires*) et avec le datif pluriel de *vir* (*viris*). Pourquoi *manducare* a-t-il prévalu dans les langues romanes (*manger, mangiare*) ? Parce que *edere* pouvait être confondu avec *edere*, mettre au jour. Le chapitre sur l'euphémisme est fort curieux (pp. 154-189). Suit une étude sur le pluriel poétique (pp. 189-219), et d'autres sur l'assimilation des voyelles (pp. 219-261), sur la chute des syllabes malgré l'accent (*navifragus* = *naüfragus*, *quaestor* pour *quaesi-*

tor, etc.), l'accusatif pluriel en *is* chez les poètes du temps d'Auguste (pp. 289-325), enfin deux études syntaxiques sur l'ablatif et le locatif.

Bien que ce volume renferme beaucoup d'hypothèses, il fournit une ample moisson d'observations justes et intéressantes.

Le mémoire de M. Cartault est une contribution très importante à l'étude historique du latin. L'auteur a relevé dans Lucrèce toutes les particularités de flexion, c'est-à-dire de la déclinaison et de la conjugaison, qui peuvent intéresser, en tenant toujours compte de l'incertitude qui règne sur certaines formes dans les manuscrits et en prenant pour base les éditions les plus correctes. A l'occasion, le texte est même discuté. Dans le chapitre I^{er}, il passe en revue les cinq déclinaisons (substantif et adjectif), puis les substantifs appartenant à plus d'une déclinaison, enfin la déclinaison des pronoms. Le chapitre II traite de la conjugaison. C'est un ouvrage qui peut servir de modèle pour des études de ce genre, et si les études de ce genre se multiplient, on finira par pouvoir dresser un inventaire complet des formes de la langue latine.

Nous signalons la thèse de M. Cooper à ceux qui s'occupent spécialement de la *langue post-classique* et de celle qu'on est convenu d'appeler *latin de la décadence*. M. Cooper ne dit rien de neuf, mais il a le mérite de coordonner une grande quantité de travaux

partiels. Le sujet qu'il traite demande, du reste, encore beaucoup d'ouvriers et c'est à peine si l'on a commencé à l'explorer sérieusement. Dans une introduction de 47 pages, M. Cooper distingue d'abord le *sermo plebeius*, *cotidianus* et *rusticus*; il recherche les destinées du latin populaire ou vulgaire dans les provinces (*sermo militaris*, *Africus*); il examine la formation des mots dans le latin classique; il fait connaître les sources littéraires du *sermo plebeius* et décrit les caractères généraux de cette langue. L'ouvrage lui-même se divise en deux parties : l'une traite de la dérivation (1^o subst.; 2^o adj.; 3^o diminutifs; 4^o adverbes; 5^o verbes) et l'autre s'occupe de la composition (1^o composés d'une préposition; 2^o composés d'un nom; 3^o composés hybrides.)

En étudiant le vocabulaire du latin vulgaire, M. Cooper est amené à étudier la langue de presque tous les auteurs archaïques et post-classiques. Vaste sujet! On sait, en effet, que le droit de cité fut refusé par les classiques à une foule de mots usités à l'époque archaïque, surtout dans la comédie, et que ces mots reconquirent leurs droits à mesure que les règles étroites se relâchèrent. D'autre part, la langue fut arrêtée dans son développement à l'époque classique par la proscription de certains procédés de formation des mots. Quand le latin vulgaire réussit à envahir la littérature, ces procédés

furent remis en honneur et la langue put s'enrichir à l'infini, conformément à son génie et sans devenir barbare. Dans chacun de ses 83 paragraphes, M. Cooper dresse des listes de mots usités avant ou après l'époque classique. Ces listes ont un défaut : c'est que les passages où le mot se trouve n'est pas indiqué. Elle ne sont pas non plus complètes, mais actuellement nous ne pouvons demander qu'elles le soient et il faudra encore quantité de travaux partiels sur les différents auteurs avant qu'elles puissent l'être. Telles qu'elles sont, elles sont précieuses; elles montrent le riche développement du vocabulaire latin sous l'influence du parler populaire et les principes qui ont présidé à ce développement.

Nous ajoutons ici les titres de quelques dissertations récentes qui seront utiles à ceux qui s'occupent de ces matières (1).

9. ALB. ROOSENS, *De quarundam verbi et adjectivi formarum usu Plautino, Annaeano*. Progr. Bonn. 1896, 31 pp., in-4^o.

10. K. REISSINGER, *Ueber Bedeutung und Verwendung der Praetp. ob und propter im älteren Latein*. Erlangen. Diss. Landau 1897.

11. M. NIEDERMANN, *Ē und Ī im lateinischen*. Bale, 1897, 126 pp. in-8^o.

12. H. ZIEGEL, *De is et hic pronomiibus quatenus confusa sint*

(1) Toutes ces dissertations sont en vente chez Fock, Neumarkt, 40, à Leipzig. Le prix varié de 1 à 3 marks.

apud antiquos. Marburg, Diss., 1897, 67 pp.

13. H. CANNegiETER, *De formis quae dicuntur futuri exacti et conjunctivi perfecti formae syncopatae in -so, -sim*. Diss. Utrecht, 1896, 107 pp.

14. O. ALTENBURG, *De sermone pedestri Italorum vetustissimo*. Greifswald, Diss., 1898, 37 pp.

15. C. LINDSKOV, *De parataxi et hypotaxi apud priscos scriptores Latinos*. Lundae, 1896, 95 pp.

16. C. J. HIDEN, *De casuum syntaxi Lucretiana*, I. Helsingfors, 1896, ix-122 pp.

17. L. BERGMUELLER, *Ueber die Latinität der Briefe des L. Minutius Plancus an Cicero*. Erlangen et Leipzig, Deichert, 1897, 102 pp. 2 m. 25.

18. A. CZYCKIEWICZ, *De dativi usu Taciteo*. Brody, 1896, 27 pp.

19. H. HOPPE, *De sermone Tertulliano*, Diss., Marburg., 1897, 84 pp. 3 fr. 50

20. H. OERTEL, *Ueber den Sprachgebrauch des Pomponius Mela*. Erlangen, Diss., 1898, 67 pp.

21. J. SCHARNAGL, *De Arnobii Majoris latinitate*. Pars I, 1894. Pars II, 1895. 46 et 40 pp. Goriziae. 1 m. chacune.

22. CH. DEHORBE, *De Senecae tragici substantivis*. Bernae, 1896. 133 pp.

Nous ajoutons les dissertations suivantes, bien qu'elles traitent des sujets différents :

23. E. NORDEN, *De Minucii Felicis aetate et genere dicendi*. Index lect. Gryph.. 1897, 62 pp. M. Norden donnera l'*Octavius*

dans la Collection Kaibel (Voy. *Bull.*, I, p. 129). Il incline à croire cet écrit antérieur à l'Apologetique de Tertullien. Dans la seconde partie, il fait ressortir le caractère oratoire du style de Minucius.

24. C. H. MOORE, *Julius Firmicus Maternus*. Der Heide und der Christ. Diss., Munich, 1897, 51 pp.

25. H. BOENIG, *M. Minucius Felix. Ein Beitrag zu Geschichte der altchristlichen Litteratur*. Progr. Koenigsberg, 1897, 32 pp.

26. H. LIMBERG, *Quo jure Lactantius appelletur Cicero Christianus*. Muenster, 1896, Diss., 40 pp.

J. P. WALTZING.

124. — *Histoire de la littérature grecque*, par MAX EGGER, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. in-12, vii-396 pp., accompagné de résumés, d'indications d'ouvrages et de textes à consulter. 7^e édit., Paris, Delaplane, 1897. Prix : broché, 3 fr. ; relié, 3 fr. 50.

Ce volume fait partie du *Cours d'histoire littéraire à l'usage des classes*, commencé par M. René Doumic pour la *Littérature française* et continué par MM. Jeanroy et Puech pour la *Littérature latine* ; c'est assez dire que cette collection est en bonnes mains.

Quant au manuel d'*Histoire de la littérature grecque* en particulier, on ne saurait en faire de plus bel éloge qu'en affirmant qu'il fait honneur au fils de celui qu'on a appelé à juste titre « le patron et

le patriarcat des études grecques en France ». M. Max Egger avoue dans la préface qu'il doit beaucoup aux livres et aux notes manuscrites de ce père qui l'a élevé dans le culte de l'Hellénisme, ainsi qu'aux leçons et aux écrits de MM. Alfred et Maurice Croiset.

Les précis d'histoire de la littérature grecque ne manquent pas précisément; cependant, même après Burnouf et Nageotte, dont on ne peut user en général qu'avec circonspection, il restait encore quelque chose à faire. M. Max Egger a comblé une véritable lacune par son petit manuel, qui se recommande par des qualités nouvelles et personnelles. Tout en s'adressant spécialement aux élèves et aux étudiants d'Université, il rendra des services signalés aux professeurs par l'indication des éditions et des travaux à consulter. Malgré le cadre restreint de l'ouvrage, l'auteur a su y faire entrer des analyses et des citations assez nombreuses; les résumés qui suivent chaque chapitre facilitent considérablement les répétitions et les vues d'ensemble. Mais l'avantage le plus estimable de ce *Précis*, c'est l'esprit même dont il est animé, le noble but poursuivi par l'auteur: « Faire comprendre et aimer la littérature de la Grèce antique, dissiper les préjugés qui nous séparent d'elle, montrer qu'elle est toujours souriante et jeune, dire quels trésors de sagesse et d'expérience elle réserve à ceux qui l'étudient, tel est le but de ce livre. » (Avertis-

sement, p. v-vi.) Dans l'intérêt des études grecques, il est donc à souhaiter que ce petit manuel, très bien écrit, mêlant dans une mesure harmonieuse l'érudition et l'agrément, soit répandu davantage. Son bon marché exceptionnel le met d'ailleurs à la portée de toutes les bourses.

L. MALLINGER.

125. — *Qua mente Phæder fabellas scripserit.* Facultati litterarum parisiensi thesim proponebat, HILARIUS VANDAELE. Parisiis, E. Bouillon, 1897. 1 vol. in 8°, iv-101 pages.

La littérature sur Phèdre, quoique très vaste, ne contient guère que des travaux de critique. C'est au point de vue exégétique que se place M. Vandaele.

Prenant comme base les renseignements que nous donne Phèdre lui-même dans ses prologues, ses épilogues et les autres passages où il prend la parole en son nom personnel, l'auteur recherche, dans la première partie de cette étude, la date de composition et le but de chacun des livres de fables; il en infère les pièces qui doivent être attribuées à chacun d'eux. La classement des fables que propose M. Vandaele s'écarte assez notablement de celui du manuscrit Pithou; il se rapproche de celui proposé par M. L. Havet dans son édition de Phèdre et se justifie au point de vue diplomatique par les mêmes procédés arithmétiques.

La seconde partie a pour objet

de nous révéler le sens caché des fables. Selon M. Vandaele, les fables de Phèdre sont une œuvre essentiellement subjective ; le fabuliste rapporte tout à lui, et sous le voile de l'apologue, ce sont ses désirs, ses amitiés, ses haines, ses sentiments personnels qu'il veut constamment nous faire entendre. Voilà sur quel principe se base toute l'interprétation.

Or ce principe n'est pas fondé ; car si le poète s'est parfois servi de l'apologue pour exprimer ses sentiments personnels, rien ne prouve qu'il le fait toujours, et que jamais il ne conte une fable, simplement pour le plaisir de conter. — Au reste, supposez que le principe soit vrai : nous sommes encore sur le terrain de la pure conjecture ; une foule d'autres interprétations tout aussi probables que celles de l'auteur seraient possibles ; les fables comme les proverbes prêtent à de multiples applications. — Ajoutons que l'auteur, se croyant obligé de découvrir partout quand même une intention cachée, en arrive plus d'une fois à des interprétations passablement bizarres.

Signalons encore le chapitre consacré aux procédés d'imitation et au comique de Phèdre.

Ce qui fait surtout le charme et l'intérêt de l'ouvrage, c'est la vivante image que nous a tracée l'auteur de la physionomie du poète latin tel qu'il se révèle dans son œuvre, avec ses haines, ses révoltes, ses intempérances de langage et sa vanité d'homme de lettres.

MAUR. ZECH.

126. — GEORG EULITZ, *Der Verkehr zwischen Vives und Budaeus*. Inaugural Dissertation (Erlangen). Chemnitz, J. C. F. Pickenhahn und Sohn, 1896, 32 pages in-4°.

L'illustre humaniste espagnol Jean Louis Vivès séjourna pendant de longues années en Belgique et considéra notre pays comme une seconde patrie ; il fut vraiment Brugeois de cœur, ainsi qu'il le déclare dans la préface de son livre *De subventionem pauperum* (1526), et tous les détails de sa biographie — à l'égal de nos plus grandes gloires nationales — présentent pour nous un puissant et multiple intérêt. Aussi nous plaçons-nous à signaler à nos lecteurs, la consciencieuse dissertation que M. Eulitz vient de consacrer aux relations de Vivès avec Budé et, subsidiairement, aux relations de ces deux personnages avec Erasme, dont la grande figure devait nécessairement apparaître entre celles de ses amis.

Deux parties composent cette étude. La première (pages 3-24) renferme surtout l'analyse de la correspondance *imprimée* de Vivès et de Budé et de quelques lettres d'Erasme, ainsi qu'une bonne traduction de nombreux fragments. Qu'on n'y cherche point de discussions de haute portée, des échanges de vues sur les grands problèmes politiques, religieux et sociaux qui ont passionné ces hommes de génie. Leurs lettres sont d'un ordre moins

relevé et appartiennent pour la plupart au genre familial. Ce sont de simples communications, des conversations tout intimes où s'épanchent leur âme et leur cœur. Elles nous donnent, comme le constate à bon droit l'auteur, la peinture de leur existence dans leur cabinet de travail, de leur vie au sein de leur famille, et c'est une peinture frappante de relief et de fidélité.

M. Eulitz a réservé pour la seconde partie les notes, pièces justificatives etc. Là, son érudition, qui est vaste, se donne libre carrière. Nous y trouvons des informations exactes et précises non seulement sur Vivès et Budé, mais aussi sur Erasme et un grand nombre de célébrités contemporaines, notamment sur le cardinal Guillaume de Croy, Simon Grynaeus, C. Tonstallus, Henri Loriti (Glareanus), Hermann Humpius Frisius, Nicolas Beraldu (Beraud), Germanus Brixius, Thomas Linacer, Georges van Halewyn.

Les nombreux ouvrages et articles sur Vivès qui ont paru pendant ces dernières années sont indiqués et parfois résumés en quelques mots. Nous n'avons relevé qu'une omission, celle d'un article de M^{lle} Berthe Vadier : Un moraliste du seizième siècle — Jean Louis Vivès, dans « Bibliothèque Universelle et Revue Suisse », 1892, 97^e année, III^e période, tome 54, pp. 68 sqq. et 281 sqq. (Analyse et extraits du traité de *Institutione feminae chris-*

tianae). En outre, depuis 1897, quelques pages ont été consacrées au système pédagogique de Vivès dans *Neue Jahrb. für Philologie und Pädagogik*, LXVII, 1898, 2^e partie, pp. 457-469.

ALPHONSE ROERSCH.

127. — *Bibliographie der deutschen Zeitschriften-Literatur*. Band I (1896). Leipzig. Andrae, 1897. Prix : 7.50 marcs.

L'ouvrage constitue une bibliographie complète de tous les travaux parus dans les revues allemandes pendant l'année 1896, à l'exception des revues techniques et médicales, pour lesquelles existe déjà un travail de ce genre. Deux cent soixante-dix-sept revues, parmi lesquelles ne manque aucune de quelque importance, ont été épluchées par l'auteur, M. Dietrich ; il a catalogué plus de 8500 articles. Cette liste est beaucoup plus complète que l'*Index to Periodicals* anglais et le *Literary Index* américain. Elle est très scrupuleusement faite, nous indique, par exemple, le nombre des pages, les illustrations s'il y a lieu ; pour les articles théologiques, s'ils sont protestants ou catholiques, etc. La disposition est excellente et nous permet, grâce à des combinaisons très ingénieuses, de trouver immédiatement ce que nous cherchons. En effet, le classement est fait à la fois alphabétiquement et par ordre des matières, chacune de celles-ci étant indiquée par un mot important (*Latin, Vulgaerla-*

tein, Drama, Juden, Kymrisch, etc.)

L'auteur nous dit dans la préface que les particuliers achètent rarement des bibliographies et que son entreprise ne pourra durer que si elle est soutenue par les bibliothèques publiques. Nous

nous joignons de tout cœur à l'appel qu'il adresse aux bibliothécaires. Ce serait vraiment dommage si une entreprise aussi utile devait périr par l'indifférence du public.

H. BISCHOFF.

2. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

128. — CHATEAUBRIAND. *Récits, scènes et paysages*, choisis, annotés et précédés d'une introduction par M. l'abbé A. LÉPITRE, docteur ès lettres, professeur à la Faculté catholique des Lettres de Lyon. 1897, 1 vol. in-18 de xxxv-124 pp. Paris, Poussielgue (Alliance des Maisons d'éducation chrétienne). Prix : 1 fr. 25.

Chateaubriand occupe une place éminente, — la première, — dans l'histoire littéraire du xix^e siècle. Aussi les récents programmes de l'enseignement secondaire en France ont-ils accordé une place à ses écrits, tout en spécialisant la nature des fragments qui doivent être étudiés dans les classes : ce seront exclusivement des récits, des scènes et des paysages. « Ne nous en plaignons pas trop, dit avec raison le sympathique professeur. C'est surtout dans des passages de ce genre que nous voyons briller les plus rares qualités de l'écrivain : une sensibilité qui vibrait à toutes les impressions, une imagination qui savait tout voir, et au besoin restituer le passé avec une puissance étonnante, un style merveil-

leusement adapté à tous les sujets, et dont les ressources sont presque celles de la peinture. »

L'œuvre est bien conçue et exécutée d'une manière parfaite. Elle débute par une introduction, où l'auteur fait connaître admirablement la vie, le caractère, le génie et les œuvres de Chateaubriand. Les morceaux qui composent l'anthologie sont choisis avec soin, et dans la pensée qu'ils sont destinés à des adolescents. *Maxima debetur puero reverentia* Les notes, sans être trop développées, ne laissent aucun détail important sans explication. M. Lépitre a la passion de la précision, et il la montre surtout dans ses notes géographiques relatives à la Grèce, à l'Italie et à la Judée. Ajoutons qu'il y a dans cette œuvre un caractère de modernité qui lui donne un charme de plus : à l'occasion, il rappelle un fragment de Théophile Gautier, un vers de Casimir Delavigne, une page de *Bernadette de Lourdes*, par E. Pouvillon. Ce petit livre ne peut donc manquer d'être chez nous le bienvenu, et nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite.

CLÉM. JACQUIER.

129. — EMILE DESCHANEL, *Les Déformations de la langue française*. Calmann-Lévy, 1898. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Que ce titre un peu dogmatique n'effraie pas le lecteur. Ceci est un livre de science aimable, mondaine même, et l'auteur ne craint pas d'avouer que certaines indications ne prétendent point à la rigoureuse précision scientifique.

Les langues, comme les sociétés, ont leurs maladies, s'altèrent, se décomposent. « La bonne langue française, honneur de nos pères » en est à ce période critique et va se corrompant de jour en jour. M. Deschanel assiste, attristé, à cette décomposition, et semble regretter que des linguistes comme Littré, que l'Académie française elle-même se contentent d'observer ces lésions pathologiques avec moins de sévérité que de curiosité presque bienveillante. Il voudrait, quant à lui, — même sans espoir d'être écouté — maintenir en sa pureté et en sa gloire cette langue française à présent « saccagée » par des écrivains qui l'ignorent, il voudrait en éloigner les expressions impropres ou mal venues, y faire la guerre aux doubles emplois, en écarter tout ce qui est obscur, inutile, bas, trivial. M. Deschanel classe sous cinq rubriques de nombreux exemples de ces déformations du langage 1^o changements de signification ; 2^o changements de prononciation et de forme ; 3^o changements de

construction et de tours ; 4^o changements de genre, de nombre ; 5^o création de mots mal venus ou inutiles. Le volume se termine par quelques observations tirées d'une Etude sur le *Dictionnaire étymologique de la langue française* et le *Dictionnaire des doublets* d'Aug. Brachet.

L'œuvre, on le voit, ne manque pas d'intérêt. Les profanes y apprendront, non sans plaisir, l'origine de *maille à partir, mouchoir, poncif, truculent, bureau, dais, cordonnier, dindon* etc. ; ils s'extasieront devant les phénomènes linguistiques que recèlent les mots *lièvre, loriol, lendemain, ma mie, mamour, matante* ; ils souriront aux exclamations irritées de l'auteur, défendant le tréma et le trait-d'union ; peut-être aussi regretteront-ils de découvrir que la jolie nymphe Syrinx — ô vicissitude affreuse ! — a donné son nom à l'instrument de M. Fleurant, et que Cendrillon chaussait — non pas une pantoufle de verre — ce qui est sans doute merveilleux — mais une pantoufle de vair, c'est-à-dire de fourrure chatoyante. Par contre, l'ouvrage réservera peu de surprises aux initiés, et, sur certains points, tel ouvrage belge — *Les Wallonismes* de M. Dory par exemple — nous offrent une documentation autrement riche et savante. Encore le livre de M. Deschanel aura-t-il le mérite de nous avoir appris agréablement et sans pédanterie combien d'in-corrections et d'erreurs se glissent

à tout coup dans la conversation même des gens qui se piquent de beau langage, et, à ce titre, nous ne pouvons qu'en recommander la lecture. OSCAR PECQUEUR.

139. — LE BRETON (A.), *Rivarol, sa vie, ses idées, son talent*, d'après des documents nouveaux. Hachette, 1895, in-8°, 000 pp. Prix :

Je ne sais ce qu'il faut louer davantage dans le beau livre de M. Le Breton : la solide et approfondie documentation qui lui sert de base ou l'art spirituel et charmant avec lequel elle est mise en œuvre pour faire revivre d'une manière si intense une des personnalités les plus curieuses de l'époque révolutionnaire. La gracieuse figure, au regard pénétrant et railleur, d'Antoine Rivarol apparaît en singulier relief parmi les hommes de son temps. En lui s'allient, d'une façon intéressante, à l'esprit pétillant, au dandysme et à l'inconscience morale d'un homme de salon de l'ancien régime, l'intelligence ferme et vaste d'un penseur du XVIII^e siècle, avec même quelque chose en plus (il a aimé et traduit Dante) — et le génie en moins.

Ses idées philosophiques, politiques, littéraires sont, en effet, supérieures à celles de ses contemporains. Il n'est pas chrétien, sans doute, et son scepticisme professe le « quid est veritas ? » (lisez son dialogue entre un roi et un fondateur de religion); mais il est déiste sincère et respectueux

du christianisme, également éloigné des holbachiens athées et des voltairiens haineux. « L'impunité, disait-il, est la plus grande des indiscrétions ». En politique, il est, comme dit M. Le Breton, conservateur libéral, mais indépendant. S'il fut le plus violent adversaire des hommes de la révolution, il voyait d'un œil clairvoyant les lourdes fautes de la royauté et les abus de l'ancien régime. Au contraire des utopistes tels que Rousseau et les encyclopédistes, il considère les sciences, les lettres, les arts comme d'heureux produits de la société traditionnelle. Tradition et progrès, telle est sa devise.

Ses idées littéraires surtout sont intéressantes. Son estime pour la pureté classique, la « logique lumineuse » de Virgile ou de Racine n'empêche pas ses préférences de se fixer sur les vrais originaux tels que Molière et La Fontaine, et ses admirations les plus vives vont aux penseurs de génie : Pascal, Dante. Parmi ses contemporains il n'aime guère que Montesquieu. Il voit très clairement les défauts d'un Voltaire, d'un Rousseau, d'un Buffon, d'une M^{me} de Staël (qu'il a un peu trop maltraitée) quoiqu'il ne méconnaisse nullement leurs mérites littéraires. Quant aux pseudo-classiques : Florian, M^{me} de Genlis, Delille, Ducis, La Harpe il les raille cruellement ainsi que l'Académie. Il ne faut pas oublier non plus de rappeler à sa louange ses méprisantes

attaques contre les malfaisants et grossiers artisans de la plume tels que Restif de la Bretonne et Sébastien Mercier.

Les derniers travaux marquants parus sur Rivarol étaient ceux de M. de Lescure, qui publia en 1880 chez Jouaust, 2 vol. d'*Œuvres choisies de Rivarol* précédées d'une notice, et en 1883 son ouvrage important *Rivarol et la Société française pendant la Révolution et l'Émigration*. Le sujet méritait d'être traité d'une manière plus complète et approfondie; il l'a été excellemment dans le présent livre et de façon à satisfaire les plus exigeants. M. Le Breton a, le premier, sérieusement étudié l'œuvre *entière* (imprimée ou inédite) de Rivarol et il lui a fallu, rien que pour lire son auteur, de longues et patientes recherches dans les bibliothèques. Un des résultats les plus utiles de son étude est une bibliographie de Rivarol qui était aussi désirable que difficile à faire.

Le livre de M. Le Breton est bien conçu, clairement et logiquement divisé. Un long chapitre nous raconte d'abord l'*homme*, sa vie, son caractère. Les origines de Rivarol sont inextricables, disait Sainte-Beuve en 1857. M. de Lescure, le premier, les avait éclaircies. M. Le Breton a dissipé presque les dernières ombres. Et nous pouvons suivre toute la carrière mouvementée de notre publiciste : son enfance à Bagnols, ses premières études à Bourg-St-Andéol et au séminaire

d'Avignon, son arrivée à Paris, ses succès littéraires, son malheureux mariage, — puis la Révolution qui éclate tout à coup et l'amène à se jeter dans la mêlée furieuse — sa fuite et sa vie d'émigré à Bruxelles, à Londres, à Hambourg (il y publie son *Discours préliminaire* au nouveau Dictionnaire de la langue française dont le libraire Fauche l'avait chargé), enfin à Berlin où il meurt en 1801. Les chapitres suivants traitent du caractère général de son œuvre, de ses idées littéraires, politiques, philosophiques et religieuses, de son talent d'écrivain, qui est analysé sous toutes ses faces de la manière la plus heureuse.

M. Le Breton ne peut cependant échapper complètement au reproche d'avoir trop grandi son héros. « L'anti-Rousseau », comme il l'appelle avec une certaine exagération, n'exerça qu'une influence très restreinte, et si son esprit curieux et ferme fut en quelque manière encyclopédique, il n'a rien approfondi et n'a laissé aucune grande œuvre. Il ne peut être surtout traité de « préromantique ». Malgré la largeur et la clairvoyance de ses idées littéraires, Rivarol est bien du XVIII^e siècle : on ne trouve guère en lui de germe nouveau.

Si l'auteur a, de plus, apprécié avec une indulgence un peu trop souriante la personnalité morale de son Rivarol, il nous paraît, en revanche, se donner bien du mal pour faire pardonner à l'auteur

du *Journal politique national* et des pamphlets que l'on sait, à l'impertinent collaborateur des *Actes des Apôtres* ses trop violentes attaques contre les grands hommes de la révolution. « Leur crânerie et leur drôlerie, dit-il en parlant de ce groupe, rachètent bien des choses. » — Sans doute, et d'autant plus que, ose écrire M. Le Breton, « leur cause en somme n'était pas si mauvaise. » Pour nous, le courage de ces quelques jeunes insolents qui s'étaient jetés à corps perdu dans le parti de la contre-révolution et que, suivant le mot charmant de Suleau, « un réverbère ne pouvait voir passer sans un mouvement de convoitise » nous aurait inspiré un éloge plus ému et nous les aurions absous, sans aucune difficulté, du crime d'avoir, en se riant des fureurs populacières, étrillé un peu vivement Mirabeau, Robespierre et même M. de la Fayette (réserves faites naturellement sur quelques actes indéfendables). CH. MARTENS.

131. — R. LAPAILLE. *La grammairie française et la critique grammaticale en Belgique* (Voy. plus haut, pp. 104 et 141).

M. Lapaille nous prie d'insérer les lignes suivantes :

Votre bulletin a parlé à deux reprises de ma brochure intitulée : *La grammairie française et la critique grammaticale en Belgique*. La seconde fois, vous avez trouvé juste de reproduire ce que vous appelez une protestation de M. Clédat et qui n'est rien autre que

l'article publié par lui dans la Revue qu'il dirige.

Que M. Clédat parle de la sorte dans une publication qu'il tient sous sa férule, cela m'étonne peu ; mais qu'il fasse reproduire son langage dans une Revue belge, où la contradiction peut l'atteindre, voilà qui me paraît fort imprudent, après la correspondance que nous avons échangée ensemble.

J'ai accusé M. Clédat d'avoir utilisé certaines de mes critiques sans en avoir rien dit. Il nie le fait. De quel côté est la vérité ?

Et d'abord, ce n'est pas M. Clédat, le plaignant, c'est moi qui ai insisté pour éclaircir l'affaire : j'ai dû en quelque sorte le poursuivre de mes lettres, car il avait plutôt l'air de vouloir éviter un débat.

L'argument, en apparence décisif, qu'il produit maintenant et consistant à dire que son nouvel exposé de la *Conjugaison* avait paru sous forme d'articles en 1894 et en 1895, donc avant mes critiques, il ne me l'a donné dans aucune de ses lettres, et je ne l'ai appris que plus tard, par l'article paru dans sa Revue.

A l'heure présente, et bien que je lui en aie écrit à deux reprises, M. Clédat ne m'a encore envoyé qu'un seul de ses articles, de sorte que je ne puis me prononcer sur la valeur de sa réclamation, et encore ceci ne concerne-t-il qu'une partie de ce que j'ai cru devoir lui reprocher, car il reste mes critiques à propos de différents points de la réforme orthographique.

Or tels changements ou suppressions opérés par lui correspondent si bien à telles de mes remarques, qu'il est difficile de ne pas y reconnaître l'influence de ces dernières. Les apparences doivent être en ma faveur, car M. Clédat lui-même a reconnu ma bonne foi, ce qu'il aurait dû dire.

L'avoué a dû lui coûter ; il l'a fait de mauvaise grâce et maladroitement. « Je ne mettrai pas en doute votre bonne foi, écrivait-il, *malgré vos citations tronquées*. » Il croyait naïvement que, par cette attaque feinte, il allait dissimuler sa

retraite; il s'est trompé. A l'instant même, je l'ai mis en demeure de me dire ce qu'il entendait par *citations tronquées* et où j'avais tronqué ses textes. Voici la pitoyable réponse qu'il m'envoya : « Vous me demandez ce que j'entends par *citations tronquées*. Ce que tout le monde entend par là : des citations *incomplètes* qui ne permettent pas au lecteur de se faire une idée exacte d'une théorie. » Ainsi ce doyen de la Faculté des lettres à Lyon ignorerait le sens précis du mot *tronqué*, et il se retranche derrière un sens vague pour lancer une accusation sans preuve !

Je prie le lecteur de ne pas s'en étonner : M. Clédât n'est pas de la dernière rigueur dans ses affirmations. Il veut, par exemple, montrer que ses remaniements ne sont pas des corrections. « Dans le dernier tirage de la *Grammaire raisonnée*, qui date de l'an dernier, vous retrouverez les prétendues erreurs dont vous vous imaginez m'avoir convaincu. » Ainsi s'exprime-t-il. Renseignement pris à Paris, ce tirage ne date pas de l'an dernier, comme il l'affirme, mais d'il y a deux ans !! L'argument qu'il nous lançait reposait donc sur une erreur, difficilement explicable de sa part. Ajoutons qu'un tirage n'est pas une édition; on n'y remanie pas les textes.

Il n'est guère plus exact quand il dit dans l'article reproduit par vous, que *j'ai insisté pour avoir de lui une réponse imprimée*. Je l'avais prié de justifier sa réclamation en me répondant sur deux points, et cette demande était d'autant plus naturelle que ses dénégations n'avaient rien de bien convaincant.

M. Clédât reconnu ma bonne foi, mais la réponse aux deux questions posées est encore à venir.

Les faits qu'il a avancés ont tourné contre lui. Il y a mieux : il a trouvé moyen de s'enfermer en m'écrivant qu'en décembre 1895, il corrigeait les dernières épreuves de sa *Grammaire classique*. Or dès le commencement du mois suivant, il était averti de la publication de mes articles. Comment se fait-il que cette grammaire n'ait pas paru alors, puisque, d'après lui, les dernières épreuves en étaient corrigées dès décembre ?

On n'a pas oublié cette 4^e édition de la *Grammaire raisonnée*, qui se vendait en même temps que la 1^{re}, ni le truc de la Préface, où M. Clédât, taille une réclame à son livre par l'intermédiaire de son éditeur.

Il me faudrait encore relever, mais je ne le ferai pas maintenant, un procédé de discussion auquel certaines gens recourent d'autant plus volontiers qu'ils se sentent en défaut. Après les nombreuses et invraisemblables bévues que j'ai signalées dans la *Grammaire classique* de M. Clédât, il lui siedrait d'être plus modeste. Sa dernière lettre montrait chez lui une appréciation plus sage des faits; il a eu tort de ne pas persévérer.

Je conclus. Je pouvais évidemment avoir été trompé par des coïncidences; les lettres de M. Clédât ont eu pour moi l'heureux avantage de faire taire mes scrupules; à part quelques points de la conjugaison, je maintiens ce que j'ai avancé dans mon dernier travail.

R. LAPAILLE.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

132-3. — J. H. VAN DEN BOSCH, *Prozastukken voor de laagste klassen van 't Gymnasium*. Utrecht, H. Honig, 1896. Prix : 4 frs.
LE MÊME, *Oud-nederlandsch Leesboek voor Hoogere Burgerscholen en Gymnasium, tot de XIX^e eeuw*

Met woordenlijst. Twee deelen, chez le même, 1897-1898. Prix : vol. I, frs 2,50; vol II, frs 3. *Suite*. Voyez plus haut, p. 145.

Tout en approuvant M. van den Bosch de ne nous présenter que

des auteurs du premier rang, le « dessus du panier », l'on peut ne pas être d'accord avec lui quant au choix de certains morceaux. Il ne convient pas de discuter ici ce choix; s'il ne satisfait pas tout le monde, quoi d'étonnant? En pareille matière : *quot capita, tot sensus*.

Je ne puis cependant m'empêcher de faire quelques remarques qui regardent cette question. — Et tout d'abord, M. van den Bosch me semble avoir accordé une place trop grande à Wolff et Deken; il en résulte un manque de proportion dans le livre. — Ensuite, pourquoi choisir, parmi les articles de critique littéraire de Bakhuizen van den Brink, un morceau qui analyse et examine deux études de Geel, alors qu'une seule de celles-ci a été présentée aux élèves? N'y a-t-il pas lieu de craindre qu'ils ne comprennent pas, *a fortiori* qu'ils n'y trouvent aucun intérêt? — Si je comprends bien le « Woord vooraf », il entrerait dans les intentions de l'auteur de faire connaître les principaux prosateurs du XVII^e siècle. Mais suffit-il alors de quelques *Brieven* de Hooft? Il eût fallu représenter dignement la période classique, ou bien (et c'est ce qui me paraît préférable) se borner aux auteurs des deux derniers siècles.

Ce que je regrette surtout, c'est l'absence de toute note explicative. Parmi les textes choisis, il y en a qui sont difficiles au point de vue de la langue; d'autres ont

besoin d'un ample commentaire historique et réel. Des écrivains comme, par exemple, Potgieter et Geel, supposent chez le lecteur une somme de connaissances positives beaucoup plus grande que les plus brillants élèves d'un collège ou d'un gymnase possèdent. M. van den Bosch n'a peut-être pas tort d'abandonner au professeur le soin de donner les éclaircissements nécessaires. Mais je crois que plus d'un professeur, même parmi ceux qui ont fait des études universitaires, sera embarrassé pour aplanir toutes les difficultés, pour expliquer les multiples allusions à l'antiquité, à l'histoire moderne et contemporaine, aux littératures étrangères, etc. Du moins, cela pourrait lui demander beaucoup de travail et de recherches. Pourquoi ne pas lui fournir quelques indications, lui faciliter la besogne?

Ces réserves faites, je ne puis qu'applaudir à l'entreprise de M. van den Bosch, et recommander vivement ses *Prozastukken*.

2. Le *Oud-nederlandsch leesboek* — disons-le franchement — semble beaucoup moins « réussi ». Je ne dis rien du titre, qui est singulier, et même quelque peu prétentieux; il cache d'ailleurs tout un « programme », qu'il n'est pas besoin d'exposer ni de discuter ici. Le contenu des deux volumes? Des extraits de la littérature néerlandaise — poésie et prose — depuis le XIII^e siècle jus-

qu'au *xix^e*. Il y a de tout ; beaucoup de petites pièces, d'extraits insignifiants, empruntés à des auteurs qui méritent à peine l'honneur d'une citation. Quand on tire de l'oubli dans lequel ils sont tombés certains *dii minores*, il va de soi qu'on ne passe pas un écrivain comme Pater Poirters ; mais, je le demande, *une* page peut-elle le faire connaître convenablement ? — De quelle utilité seront, pour les élèves de l'enseignement moyen, les deux « extraits », datant respectivement du *xvii^e* et du *xviii^e* siècles, et traitant de la ... prononciation ? Je sais très bien qu'ils ont leur importance pour l'histoire de la langue néerlandaise ; mais celle-ci forme l'objet d'une science spéciale, qu'on ne traite pas dans les classes du collège, ou qu'on traite comme il convient. Dans la première hypothèse, que viennent faire ces pages ? Et dans la seconde, ne sont-elles pas absolument insuffisantes. — Parfois, mais trop rarement, M. van den Bosch ajoute quelques mots pour orienter le lecteur ; il n'y a aucune note explicative, mais un vocabulaire des mots vieillis ou employés avec une signification spéciale ou qu'ils n'ont plus. Malheureusement ce vocabulaire laisse beaucoup à désirer ; une foule de mots ne sont pas expliqués (à quoi bon les citer alors ?) ; d'autres le sont trop vaguement ; certaines explications sont superflues, comme, par exemple, *banket* = « feestmaal, lekkernij » ; *bejaert* = « niet meer

jong » ; *deftig* = « fatsoenlijk, beschaafd, enz. » ; *heul* = « troost », etc. Assez souvent, M. van den Bosch oublie d'indiquer le passage où le mot a la signification qu'il lui attribue.

Voilà quelques remarques qui ne visent que des points de détail. Quant à l'ensemble du livre, le but qu'a voulu atteindre l'auteur et la méthode suivie, je regrette de devoir dire que, sous ce rapport, le *Oud-nederlandsch leesboek* ne me satisfait pas. A mon avis, M. van den Bosch n'est pas parvenu à réaliser son programme. Ses deux volumes ne me paraissent pas donner une vue exacte d'ensemble sur le développement historique de la littérature néerlandaise ; ils ne caractérisent aucune période littéraire ; et cela, parce qu'en général les extraits ne permettent pas d'apprécier suffisamment un auteur ou même une œuvre quelconque. En revanche, sous la direction d'un professeur habile et bien au courant, ils peuvent rendre de réels services pour l'étude de l'histoire de la langue néerlandaise. Il est juste d'ajouter que cela aussi entre dans les intentions de M. van den Bosch. Mais, encore un coup, l'étude scientifique de l'histoire de la langue ne doit pas être entamée au collège, et, en aucun cas, elle ne peut devenir un enseignement occasionnel, à propos de certains textes du livre de lecture.

Malgré ma critique, peut-être trop sévère, je ne veux pas condamner le *Oud-nederlandsch leesboek*.

Si M. van den Bosch n'a pas réussi, il convient de ne pas oublier qu'il a fait la première tentative de ce genre. C'est déjà beaucoup que d'avoir osé.

C. LECOUTERE.

134. — *Geschichte der deutschen Literatur von den aeltesten Zeiten bis zur Gegenwart* von Prof. Dr FRIEDRICH VOGT und Prof. Dr MAX KOCH. Mit 126 Abbild. im Text, 25 Tafeln in Farbendruck, Kupferstich und Holzschnitt, 2 Buchdruck- und 32 Faksimile-Beilagen. Leipzig und Wien. Bibl. Institut. 1897. 760 pp. Prix : 16 mark (relié).

L'institut bibliographique de Leipzig a entrepris la publication d'une série d'histoires *illustrées* des différentes littératures. Les deux premiers volumes ont paru dans le courant de l'année dernière : l'histoire de la littérature anglaise par R. Wülker, et l'histoire de la littérature allemande par Koch et Vogt. Avant la fin de cette année paraîtront encore l'histoire de la littérature française par Suchier et Birch-Hirschfeld et l'histoire de la littérature italienne par Wiese et Percopo.

Quant à la littérature allemande, les histoires illustrées ne nous font pas défaut. Au moment où paraissait l'ouvrage de Koch et Vogt, la librairie Velhagen et Klasing publiait la 25^e édition jubilaire du livre bien connu de R. Koenig (1), et la librairie Spamer

(1) R. KOENIG : *Deutsche Litteraturgeschichte*. Jubilaeums Ausgabe. 25 Au-

donnait la 4^e édition de l'ouvrage de O. Leixner (2). Cela prouve suffisamment que des travaux de ce genre peuvent toujours compter sur un succès de librairie et il est regrettable qu'un aussi mauvais livre que celui de Koenig ait trouvé, grâce à ses illustrations bien soignées, une aussi grande diffusion. Le livre de O. Leixner, quoique supérieur quant au texte, n'est pourtant qu'une habile compilation. Il en est tout autrement de l'ouvrage de MM. Vogt et Koch, tous deux professeurs à l'Université de Breslau, deux spécialistes distingués, l'un pour l'histoire littéraire du moyen âge, l'autre pour la littérature moderne. Le texte prime ici les illustrations, qui, pour être moins nombreuses, sont pourtant plus soignées que dans les travaux analogues précédents. Les reproductions de manuscrits du moyen âge sont des chefs-d'œuvre de technique, les fac-similés d'autographes modernes sont également excellents ; les portraits, par contre, ne sont pas toujours reproduits d'après les originaux.

flage. Mit 126 zum Teil farbigen Beilagen, 2 Lichtdrucken und 433 Abbildungen im Text. Bielefeld. Velhagen und Klasing. 1896. 20 marcs.

(2) O. VON LEIXNER, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 4. Auflage. Mit 423 Textabbildungen und 56 teilweise mehrfarbigen Beilagen. Leipzig. Spamer. 1897. 16 marcs.

Il y a aussi lieu de citer ici l'excellent *Bilderatlas zur Geschichte der deutschen Nationalliteratur* par G. KOENNECKE paru en 1895, en 2^e édition chez Elwert, à Marburg.

M. Vogt avait déjà traité de main de maître la littérature du moyen âge dans le *Grundriss der germanischen Philologie* de H. Paul. C'est un guide sûr dans lequel nous pouvons avoir toute confiance. La seule chose qui fût à craindre, c'était qu'il ne parvînt pas à rendre la matière intéressante pour le grand public. Il y a pourtant assez bien réussi. D'après le plan et la tendance de l'ouvrage les analyses détaillées occupent la plus grande place dans cet exposé. Ses observations sur le poète du Heliand et sur Otfried, sur la philosophie, le fond d'idées des poésies religieuses du moyen âge, sur Hartmann, Wolfram et Gottfried, sont particulièrement intéressantes et justes; l'influence française chez ces derniers n'est pourtant pas suffisamment mise en lumière. Les courants intellectuels d'où est sortie la littérature du ^{xiv}^e au ^{xvi}^e siècle sont clairement dessinés. La description du drame du moyen âge est également assez bien réussie.

L'exposé de la littérature moderne par M. Koch est supérieure à celle qu'il a faite dans son histoire de la littérature allemande, parue dans la collection Goeschel. Plusieurs innovations méritent d'être soulignées et applaudies. Il y a d'abord une plus grande place et une plus équitable appréciation accordée à la littérature de l'Autriche; il faut notamment le louer d'avoir pleinement reconnu le grand talent de M^{lle} delle Grazie, la jeune et

brillante poète épique viennoise, et l'on peut souscrire des deux mains à l'appréciation de M. Koch qui accorde à son *Robespierre* la première place parmi les épopées modernes. Notons ensuite que l'importance de R. Wagner dans le développement de l'art allemand est entièrement mise en lumière, et que M. Koch montre fort bien que l'œuvre réalisée par Wagner est l'accomplissement des idées et aspirations plus ou moins clairement définies de poètes et penseurs allemands antérieurs. Il y a ensuite une concise mais très complète étude sur la littérature contemporaine, avec une nette distinction des différents courants, toujours un peu sévère, à mon avis, quoique moins tranchante que dans le petit traité de la littérature allemande du même auteur. (Voy. *Bulletin*, tome I, p. 301.) A remarquer aussi le rapprochement fait entre la période du *Sturm und Drang* et les tendances naturalistes modernes, la comparaison de la peinture moderne avec la littérature, le jugement très sévère sur Henri Heine, la très juste appréciation des réformes dramaturgiques tentées par Immermann et si peu connues, les observations sur le roman historique, etc. Tout l'exposé de M. Koch est animé d'un intense souffle patriotique.

Je regrette, dans un travail d'une aussi réelle valeur scientifique, le manque complet d'indications de sources, de notices bibliographiques. Si on craignait

d'ennuyer par là le lecteur, on pouvait les placer à la fin du volume, où elles n'auraient certes gêné personne. Ces indications auraient sans doute pu et dû être limitées au strict nécessaire, par exemple, pour chaque écrivain de marque, la meilleure édition et la meilleure biographie. Le petit traité de l'histoire de la littérature allemande par Koch est précisément sous ce rapport un modèle. Le reproche doit être adressé,

je crois, plutôt à l'éditeur qu'aux auteurs; c'est probablement lui qui n'a pas voulu ce qu'à tort il aura considéré comme bagage trop lourd.

Je n'hésite pas à recommander chaleureusement l'ouvrage de MM. Vogt et Koch. Comme histoire littéraire, populaire et scientifique à la fois, c'est certainement ce que nous avons jusqu'à maintenant de meilleur.

H. BISCHOFF.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

135. — *Die Thätigkeit und die Stellung der Cardinale bis Papst Bonifaz VIII.* Historisch-canonistisch untersucht und dargestellt von Dr J. B. SAEGMUELLER. Fribourg en Brisgau, 1896, 262 pp.

Il n'est jamais trop tard pour signaler un livre comme celui du docteur Saegmueller à l'attention des lecteurs du *Musée Belge*. En effet, l'ouvrage en question est le seul et le premier qui traite du cardinalat d'une manière approfondie. Pour nous renseigner sur cette matière, il nous fallait jusqu'ici recourir aux ouvrages volumineux du xvii^e et du xviii^e siècle (1). Mais encore nous n'y trouvions pas le développement historique du sénat de l'Eglise romaine. Il n'y est question que des fonctions des cardinaux au point de vue hiérarchique et pratique. Il est vrai, les recherches

solides de l'abbé Duchesne sur les institutions de l'Eglise nous éclairent sur bien des points, mais il nous manquait jusqu'à présent un ouvrage d'ensemble qui résumât les résultats des canonistes, et des historiens (1).

Certes le docteur Saegmueller ne se fait pas illusion sur la portée de son travail. Il sait bien que pour donner une histoire complète et détaillée du cardinalat, il faudrait encore bien des publications et des monographies sur ce sujet. De même on trouverait aux archives et à la bibliothèque du Vatican des documents concernant le Sacré Collège (2). Tout cela n'empêche pas le mérite réel du livre de M. Saegmueller. Il suffit de dire que quiconque voudra se renseigner sur le dévelop-

(1) Il suffit de nommer ici Philips et Hinschius.

(2) Je cite à tout hasard et sans trop les contrôler les documents suivants : Vat. lat. cod. 7023. Reg. lat. cod. 550. 557. 711. Ottobon. lat. cod. 65.

(1) Tels sont les ouvrages d'Aubéry, de Ciaconius, Cardella, de Cinque et Guarnacci.

pement du cardinalat depuis ses origines jusqu'à Boniface VIII, devra consulter ce livre. Il sera désormais indispensable à tous ceux qui étudient l'histoire politique et religieuse du moyen âge, comme telle autre étude critique du savant professeur Finke de Munster que je mentionne en passant (1). E. HAUVILLER.

135. — *Toponymische studie over de oude en nieuwere plaatsnamen der Gemeente Bilsen* door JEF CUVELIER en CAMIEL HUYSMANS. Gent, Siffer, 1897. 1 vol. in-8° de 314 pp. (Publications de la Kon. vlaamsche Acad. III^e reeks, n° 4).

Le travail commun d'un historien et d'un philologue, nés et élevés l'un et l'autre dans la commune dont ils décrivent la toponymie et qui s'étaient signalés tous deux, avant l'apparition de leur œuvre par des travaux appréciés dans leur branche respective, a produit ici un livre de toute première valeur, la meilleure et la plus complète étude toponymique que nous possédions en Belgique, un modèle à suivre pour les travaux analogues postérieurs. L'historien a dépouillé tous les documents avec la plus scrupuleuse exactitude; le philologue a analysé les vocables fournis par son collaborateur avec une savante perspicacité. Et que l'on

(1) FINKE, H., *Die kirchenpolitischen und Kirchlichen Verhältnisse zu Ende des Mittelalters nach der Darstellung K. Lamprechts*, 1896.

ne se figure pas que le livre se compose d'une longue et monotone nomenclature de noms de lieux, assaisonnée d'une multitude de radicaux indo-européens. Il n'est pas seulement fait pour le spécialiste; il est destiné au grand public et bien de nature à intéresser celui-ci à la science toponymique. Tout le monde lira avec intérêt comment le peuple transforme des dénominations qu'il ne comprend plus. On trouve ici de nombreux et bien jolis exemples d'étymologie populaire. On rira de bon cœur de la continue et spirituelle polémique contre des toponymistes maniaques tels que Obermüller et Peeters. On sera charmé par l'ingéniosité avec laquelle certains problèmes sont résolus et, *last not least*, par les très artistiques descriptions de paysages en prose et en vers. Car il y a aussi des vers et même de très jolis, et tout lecteur, en déposant le livre, se dira certainement qu'il a fait une bien instructive et bien intéressante promenade à travers la commune de Bilsen. H. BISCHOFF.

137. — E. VANDER MYNSBRUGGE. *Un diplôme de l'empereur Henri III conservé aux archives de M. le comte de Mérode-Westerloo à Bruxelles. Notice et fac-simile* 25 pp. in 8°. (Extrait des *Comptes rendus de la Commission royale d'histoire*, 5^e série, t. VII). Bruxelles, Hayez, 1897. Prix : 1 fr. 50.

Le diplôme dont M. Vander Mynsbrugge vient de publier le

texte accompagné d'une notice critique et d'une reproduction phototypique, est un original avec sceau, daté du 27 mai 1040. Dans cet acte, l'empereur Henri III fait don d'une ferme, sise à Groesbeek, à son forestier Sindicho.

Un des mérites de cette publication, c'est que l'auteur nous donne un texte très exact de ce document. La teneur en était déjà connue auparavant par un *vidimus* de 1617, publié en 1805 par un érudit hollandais Van Spaen. Seulement le manuscrit utilisé par ce savant a été perdu depuis et, ce qui plus est, le texte qu'il en a donné fourmille d'erreurs. M. Vander Mynsbrugge a redressé ces erreurs d'après l'original que lui-même a découvert. Une belle phototypie fournit en outre un instrument nouveau à l'étude pratique de la paléographie et de la diplomatie impériales du XI^e siècle.

A ce point de vue la notice de M. Vander Mynsbrugge est de tous points remarquable. L'auteur y examine avec une minu-

tieuse acribie tous les critères d'authenticité : usages diplomatiques, données chronologiques, particularités paléographiques et philologiques, rien n'a été négligé. C'est là, beaucoup plus que le fonds historique de l'acte, le côté vraiment instructif du travail.

Toutefois il y a aussi un point d'histoire médiévale tout à fait neuf. Nous l'avons déjà fait remarquer, par le diplôme en question l'empereur Henri III fait don d'une ferme à son forestier *Sindicho* : « *Sindicho nostro forestario* ». Or des historiens, tels que Steindorff, Stumpf et Waitz, avaient cru découvrir dans le terme *Sindicho* (*Sindico* chez Van Spaen) le nom d'une dignité. De là ils ont conclu à l'existence d'un syndic forestier au XI^e siècle. M. Vander Mynsbrugge prouve par d'excellents arguments, que « *Sindicho* » est un nom propre et qu'il s'agit non pas d'un syndic forestier, mais d'un forestier appelé Sindicho.

H. VAN HOUTTE.

PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE ET DE LA CARTOGRAPHIE (1895-1897)

par AD. DE CEULENEER
professeur à l'Université de Gand.

(Suite).

Les *Anales* renferment encore plusieurs autres travaux de M. BARROS ARANA. Il nous fait connaître les principaux poèmes célébrant la découverte de Colomb, et cherche à prouver que le livre du P. H. PHILIPINO (un pseudonyme) sur le voyage du Freij B. Buyl n'est qu'un pamphlet. Le même savant retrace les grandes lignes d'une historiographie de l'Amérique et établit la valeur relative de ses premiers historiens *Oriedo*, *Calacto de Estrella*, *Lopez de Velasco*, *Herrera*, *Tubaldos de Toledo*, *Tamayo de Vargas*, *Davila*, *de Leon Pinela*, *de Solis*, *del Pulgar*, *Salazar i Castro*, *Herrero de Espeleta* et *Munoz*. M. J. FASTENRATH a consacré au même sujet un intéressant article dans son livre *Christoph Columbus*, dans lequel il a réuni diverses études sur le grand navigateur. Ces notices, sans présenter des recherches originales, sont cependant d'une lecture aussi agréable qu'instructive (1).

Ce ne sont là du reste que des essais, car l'historiographie de l'Amérique, sans laquelle toute géographie historique et toute étude historique définitives sont impossibles, est un livre qui reste encore à faire, quoiqu'un bon nombre d'éléments aient déjà été réunis. Dans un autre essai, M. Barros Arana relate ce qui a été fait en vue d'obtenir la canonisation de Colomb et il en profite pour attaquer, bien injustement à notre avis, les écrits du regretté ROSELLY DE LORGUES. C'est au même historien que s'attaque M. LUIS AMUNATEGUI dans un article sur les premières difficultés ecclésiastiques qui surgirent dans le Nouveau Monde. M. VITAL GORMAZ examine de nouveau la question de Guanahani et en arrive à la conclusion universellement admise que cette île répond à l'actuelle Watling. M. HORTOS venge Colomb des attaques dont il a été l'objet dans ces derniers temps; et le volume des *Anales* se termine par un drame historique en vers d'ALVAREZ et par une note sur la statue élevée à Colomb dans la ville de Valparaiso. Cette statue, malgré des qualités sérieux, ne saurait soutenir la comparaison avec le monument de Mexico qui me plaît d'autant plus que le socle en est décoré de la statue de notre illustre FRA PEDRO DE GANTE.

Si après les fêtes du Centenaire la bibliographie colombienne a quelque peu diminué, ce n'est pas à dire que depuis lors il n'ait plus rien paru qui ne mérite d'être signalé. C'est ainsi que de 1893 à 1896 M. P. GAFFAREL, très avantageusement connu de tous les Américanistes par ses nombreuses études de géographie historique et surtout par son savant ouvrage sur la découverte de l'Amérique (2), a traduit les lettres et les trois premières

(1) J. FASTENRATH. *Christoph Columbus. Studien zur spanischen vierten Centenarfeier der Entdeckung Americas*. Dresden, 1895, in-8°, XII-636 pp. 10 fr. 70.

(2) P. GAFFAREL. *Hist. de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de C. Colomb*. Paris, 1892, 2 vol. in-8° de 454 et 427 pp. 15 fr.

Décades de PIERRE MARTYR (1). Espérons qu'il publiera aussi la traduction des cinq dernières Décades et mettra ainsi la grande œuvre de Pierre Martyr à la portée de tout le monde. Ses écrits en effet ne sont pas toujours d'une lecture facile et ses livres sont tous fort rares et ne se rencontrent pas souvent même dans les grandes bibliothèques.

Dans un très savant article, M. J. BATALHA REIS (2) discute les opinions récemment émises par C. ERRERA (3) et par YULE OLDHAM (4) au sujet de la carte d'Andrea Bianco et de la soi-disant découverte de l'Amérique méridionale avant 1448. Il s'appuie avant tout sur des documents portugais, entre autres sur ceux des Archives de Torre do Tombo, qu'avec raison, il estime qu'on consulte trop peu. De cette discussion il résulte qu'en 1448 Bianco croyait qu'au S. O. du Cap Vert, à 1500 milles, il existait une île ou un continent. Cette distance correspond au promontoire N. E. de l'Amérique méridionale. En fait il existait de vagues traditions qui se développèrent au fur et à mesure des découvertes. Il est possible que l'un ou l'autre marin fut jeté sur la côte américaine; mais en réalité le Brésil ne fut découvert qu'en 1500 par Cabral.

Le nom Amérique a naturellement provoqué des publications nouvelles. On sait que ce fut WALZEMULLER (HYLACOMYLUS) de St-Dié qui, publiant en 1507, à la suite de sa *Cosmographiae introductio*, les quatre navigations d'Amerigo Vespucci, proposa de donner au nouveau continent le nom de celui qu'il croyait l'avoir découvert. Cette origine vosgienne du mot n'avait jamais été contestée, lorsqu'en 1875 M. Marcou, dans une dissertation sur l'origine du nom d'Amérique, publiée dans le *Bulletin de la Société de géographie* de Paris, soutint que l'Amérique était redevable de son nom à une Sierra America du Nicaragua. Depuis lors, il a paru un nombre prodigieux de brochures pour et contre la thèse de M. Marcou, et l'on a même cherché à inventer des hypothèses nouvelles. M. FRANCIOT-LEGALL (5) a appelé à son secours toutes les ressources de la cartographie et surtout de la philologie pour prouver que le nom d'Amérique était un nom indigène. On ne se serait jamais douté que les langues indigènes de l'Amérique, que l'on connaît cependant si imparfaitement, pussent donner lieu à des rapprochements aussi remarquables, et fournir des résultats aussi surprenants. C'est du vrai dilettantisme dont la lecture peut nous distraire dans nos moments de loisir. J'ignore quelle est la valeur de l'ouvrage de M. Thacher (6), n'ayant pas eu l'occasion de le consulter; et, si je parle ici de cette polémique, c'est pour appeler l'attention sur une petite dissertation d'une valeur réelle de M. le Prof. L. HUGUES. Ce savant avait déjà écrit une dissertation sur le nom

(1) *Lettres* dans Rev. de Géographie 1893-94; *Première Décade* (ib.); *Seconde Décade* (Rev. Bourguignonne de l'enseignement supérieur, 1895); *Troisième Décade* (Mém. de la Soc. bourguignonne de géographie et d'histoire, III, 1896).

(2) *The supposed discovery of south America before 1448 and the critical method of the historians of geographical discovery* (Geogr. Journal. 1897, IX, février).

(3) *Della carta di Andrea Bianco del 1448 e di una supposta scoperta del Brasile nel 1448* (Mem. Soc. geogr. ital. Rome 1895, V).

(4) Geogr. Journal, 1895, mars.

(5) X. FRANCIOT-LEGALL. L'Amérique a-t-elle droit sous ce nom à un nom indigène. Paris, 1896, in-8°, 88 pp., 11 cartes. 5 fr.

(6) J. B. THACHER *The continent of America, its discovery and its baptism*. New-York, Benjamin, 1896 135 fr.

Amérique en 1886 (1), et l'an dernier il a publié un dictionnaire de géographie ancienne (2) qui, malgré quelques erreurs de détail inévitables dans un ouvrage de ce genre, est excellent et rendra les plus grands services. Dans sa dernière étude (3), M. Hugues recherche les vicissitudes du nom de l'Amérique; et rappelle les différents noms qui ont été appliqués au nouveau continent depuis sa découverte, tant dans la cartographie que dans la géographie. C'est un travail aussi savant qu'exact et que l'on consultera avec grand fruit.

Les découvertes géographiques, devenues de plus en plus nombreuses depuis le jour où Colomb aborda à Guanahani, font que les anniversaires se multiplient naturellement depuis 1892. C'est ainsi qu'en 1897 on a célébré l'anniversaire de la découverte de l'Amérique du Nord par JEAN CABOT et celui du célèbre voyage de Vasco de Gama. Ces anniversaires provoquèrent l'apparition de plusieurs publications. En 1896 M. HARRISSE (4) publia un nouveau travail sur Jean et Sébastien Cabot et soutint que Jean Cabot aborda au continent de l'Amérique du Nord au Cap Chidley (Chudleigh), à cette pointe extrême du Labrador où commence le détroit d'Hudson. L'anniversaire fut célébré aussi bien en Amérique qu'en Angleterre. Le secrétaire de la Royal Society of Canada, M. DAWSON (5), publia à cette occasion une savante étude pour prouver que Cabot avait abordé à la pointe orientale de l'île du cap Breton et réfuter l'hypothèse de HARRISSE et aussi celle de PROWSE qui avait donné ses préférences au cap Bonavista sur la côte orientale de Terre Neuve. M. SOPHUS RUGE (6) examina à son tour la question avec sa compétence bien connue; et, tout en admettant qu'on ne possède pas de données suffisantes pour résoudre la question avec certitude, il croit cependant, et cela avec raison, que toutes les probabilités sont pour le cap Breton, pointe orientale de l'île Breton située au Nord de la Nouvelle Ecosse. Dans la même étude, M. Ruge prouve que Jean Cabot fit le voyage sans être accompagné de son fils Sébastien, qu'il partit sur un navire équipé à frais privés avec 18 hommes et cela au commencement de mai 1497 pour rentrer à Bristol, son point de départ, au commencement d'août. C'est donc au mois de juin qu'il a dû aborder au continent américain (la date du 24 est hypothétique), un an avant que Colomb, lors de son troisième voyage, ne touchât au continent de l'Amérique du Sud. Le voyage de Cabot n'avait pas été entrepris aux frais du Gouvernement anglais; seulement Henri VII, et cela contrairement à la Bulle d'Alexandre VI de 1493, lui avait, dès le 5 mars 1496, octroyé une patente pour explorer les terres inconnues, ce qui provoqua, dès le 26 mars, une protestation de la part des Rois catholiques. Henri VII, pour récompenser Cabot de ses services, lui fit remettre une somme de dix livres. Les droits primordiaux de l'Angleterre sur l'Amérique du Nord lui coûtèrent donc la bagatelle de 230 francs.

(1) L. HUGUES. *Sul nome America*. Torino, 1886, 1 fr. 50.

(2) L. HUGUES. *Dizionario di geografia antica*. Torino, 1897, x-576 pp. 6 fr.

(3) L. HUGUES. *Le vicende del nome America*. Torino, 1898, 58 pp. 2 fr.

(4) HARRISSE. *John Cabot, the discoverer of North America, and Sebastian, his son*. London, 1896.

(5) P. E. DAWSON. *The discovery of America by John Cabot in 1497*. Ottawa, 1896.

(6) Dans le *Globus* du 3 juillet 1897. Citons encore sur le voyage de Cabot : *Blackwoods magazine* (1897, pp. 838-851); SHERTON BAKER, *J. Cabot and the discovery of Newfoundland* (*Nautical Magazine* 1897, pp. 534-543) et WOLKENHAUER dans la *Deutsche Rundschau-Geographie*. Oct. 1897, p. 36.

C'est dans l'Amérique du Sud que nous conduit M. HEULHARD avec son livre sur *Villegagnon* (1). C'est l'histoire documentée d'un essai de colonisation fait au Brésil et notamment dans la baie de Rio, par Nicolas Durand de Villegagnon. Après le voyage au Brésil de THEVER et LE TESTU (de retour en 1532), il entreprend un voyage de reconnaissance au Brésil en 1534 sur l'ordre du roi Henri II, et part pour un second voyage du Havre le 15 juillet 1535, commandant 3 vaisseaux et 600 hommes. Le 30 novembre l'expédition entre dans la baie de Ganabara (Rio) et Villegagnon s'établit et se fortifie dans l'île de Villegagnon (dite aussi île de Coligny). Coligny eut la malheureuse idée d'envoyer comme renfort à Villegagnon une expédition composée en grande partie de Calvinistes sous le commandement de *Du Pont*. Celle-ci partit de Honfleur le 19 novembre 1536 et aborda le 27 mars 1537 à l'île de Coligny. Au lieu de chercher à fortifier et à développer l'établissement français, ces derniers arrivés eurent avant tout pour but de faire dans ces contrées sauvages la propagande calviniste. De là des luttes de toute sorte avec Villegagnon. Du Pont retourna en France le 4 janvier 1538, Villegagnon y revient à son tour vers la fin de 1539 ; et le 15 mars 1560 le fort Coligny est pris par les Portugais. Les efforts de Villegagnon avaient été annulés par les calvinistes ; et qui sait si, sans les malheureuses querelles religieuses, une partie du Brésil ne serait pas devenue une colonie française ? M. Heulhard a parfaitement réussi à laver Villegagnon des accusations sans nombre que lui adressent les auteurs calvinistes tels que RICHER et JEAN DE LÉRY ; mais pourquoi déparer une si belle étude, fruit de longues et sérieuses recherches, par un style qui n'a pas la gravité du style historique, pourquoi employer ce langage gouailleux et parler sur un ton de plaisanterie des plus déplacés des choses les plus saintes et les plus augustes ? On s'aperçoit bien vite que l'auteur a fait une étude toute spéciale de Rabelais, mais le style rabelaisien n'était guère de mise ici.

Sur un tout autre ton est écrite la dissertation du Dr F. HUEMMERICH sur le premier voyage de *Vasco de Gama* (2). C'est un travail préliminaire à une histoire de la découverte de la route orientale vers les Indes. M. Huemmerich examine quelles sont les meilleures sources du premier voyage de Vasco de Gama. La plupart des historiens rendent éclectiquement les récits de *Barros*, *Damien de Goes*, *Castanheda*, *Osorio* et *Gaspar Correa*. C'est à ce dernier que M. H. STANLEY (*The three voyages of Vasco de Gama*, Londres, 1869) donne la préférence ; et M. SOPHUS RUGE suit en grande partie les données fournies par Stanley. PESCHEL préfère Barros. M. STANLEY suit surtout Correa, parce que celui-ci aurait puisé aux notes de JEAN FIGUEIRA qui avait accompagné Gama. Seulement le manuscrit de Figueira est perdu et nous n'avons aucune raison de croire à la supériorité des notices de Correa. M. Huemmerich rappelle du reste avec beaucoup d'à propos que ces historiens ne

(1) G. HEULHARD. *Villegagnon, roi d'Amérique, un homme de mer au XVI^e s.* (1510-1572). Paris, Leroux, 1897, in-4°, VI-366 pp. et nombr. pl. 40 fr. L'auteur cite comme unique étude spéciale parue jusqu'ici sur le même sujet ALVES NOGUEIRA. *Der Monchritter Nikolaus Durand von Villegaignon. Ein Beitrag z. Kenntniss französisch-brasilianischer Verhältnisse im XVI. Jahrh.*, Leipzig, 1887. N'ayant pu examiner cet ouvrage, je ne saurais dire si l'appréciation défavorable qu'en porte M. Heulhard est justifiée.

(2) F. HUEMMERICH. *Quellenuntersuchungen zur ersten Indienfahrt des Vasco de Gama*. Muenchen, 1897, in-8°, 41 pp. 1 fr. 50.

peuvent être considérés comme de vraies sources, vu qu'ils ont puisé leurs notices à des écrits antérieurs. Il y a deux sources du premier voyage de Gama : d'abord, la lettre d'un noble, Florentin qui séjournait à Lisbonne lors du retour de Gama (août ou septembre 1499), publiée par Ramusio ; l'auteur nous en est inconnu, car c'est à tort qu'on l'a attribué à Vespucci, vu que celui-ci ne revint à Lisbonne qu'en 1500 ; et en second lieu le *Roteiro da viagem de Vasco da Gama em 1497*, écrit par un homme de bord de l'expédition et dont nous ne possédons qu'une seule copie du xvi^e s., originaire de Santa Cruz de Coimbre et actuellement à Porto. Cette dernière source est la plus importante ; malheureusement elle est incomplète, car le Journal s'arrête au 25 avril 1497. Castanbada a surtout puisé à cette source et c'est donc à cet auteur qu'on doit donner la préférence.

M. Huemmerich développe fort savamment sa thèse et il serait à souhaiter qu'on nous fournit quelques dissertations de cette valeur pour préparer une véritable historiographie de la période des grandes découvertes.

Il est à regretter que cette savante étude n'ait pas été connue de M. SOPHUS RUGE pour la rédaction de la conférence qu'il fit en octobre 1897 sur le voyage de Vasco de Gama (1). Le savant historien continue en effet à donner la préférence au récit de Barros (p. 31). A part cela, le travail de M. Ruge est un excellent résumé du voyage de Gama. M. Ruge indique fort bien comment on en arriva graduellement à se rendre compte de la configuration du continent africain et de celle du monde oriental. Pendant de longs siècles on vécut de légendes fantastiques qui perdurèrent jusqu'à la fin du xiv^e siècle, car on en trouve encore des traces chez Sébastien Munster (1598). Ces légendes remontaient à Mégasthènes, l'envoyé de Séleucus Nicator à la cour de Patalipoutra. Ce ne fut que bien lentement que l'Orient fut révélé à l'Occident. La découverte de la régularité des Moussons par Hippalus et qui permettait de prendre la haute mer pour se rendre aux Indes, y contribua quelque peu, tout comme le Périples de la mer Erythrée composé vers les années 70 après J.-C. Bien des siècles plus tard vinrent les voyages de Marco Polo, de Giovanni Montecorvino, d'Oderic de Pordenone et de Nicolo dei Conti ; mais pourquoi donc oublier, comme le fait M. Ruge, le célèbre voyage de notre Guillaume de Rubruk ? C'est bien cependant le plus important après celui de Marco Polo.

Déjà en 1291, les Génois Ugolino et Guido Vivaldi avaient entrepris d'atteindre les Indes par la côte occidentale d'Afrique ; seulement on n'entendit plus parler des Vivaldi depuis qu'ils avaient quitté la côte marocaine. Au xv^e siècle, les théories de Ptolémée furent remises en honneur et dès lors on considéra l'Océan indien comme une mer fermée. Tout semblait donc concourir à retarder le progrès d'une connaissance exacte des deux continents, lorsque Henri le Navigateur fonda son école de Sagres afin de convertir les payens et d'enrayer les progrès de l'Islam. En 1434, Gil Eannès double le cap Bojador ; en 1443, Diniz Dias touche au Cap Vert. La zone torride est donc habitable ; Aristote et Ptolémée ont donc émis des théories erronées et leur autorité est conséquemment fortement ébranlée.

Aussi, dans la cartographie, la forme de l'Afrique prend-elle une forme nouvelle ; ainsi

(1) S. RUGE. *Die Entdeckung des Seeweges nach Ostindien durch Vasco da Gama 1497/8*. Dresden, 1898, in-8°, 47 pp. et 2 cartes. 2 fr.

chez Andrea Bianco (1436) et sur la mappemonde génoise (1447). Chez Fra Mauro (1437-39) la configuration de l'Afrique est déjà à peu près exactement dessinée. Pendant le règne d'Alphonse V l'activité des Portugais se ralentit sur mer (1438-1481); mais elle reprend sous Jean II et sous Don Manuel. Diego Cao atteint la Walfischbai (1482, 1484), Bartolomeo Diaz double le cap et pousse jusqu'à l'Algoabai (1486), enfin Vasco de Gama immortalise son nom en couronnant un siècle d'expéditions maritimes par le célèbre voyage qui, par le cap, le conduit à Calicut (8 juillet 1497-20 mai 1498; retour à Lisbonne en septembre 1499).

M. Ruge donne de nombreux détails sur ce célèbre voyage et termine en comparant les découvertes de Colomb et de Gama et en établissant leur importance respective. Son appréciation de Colomb me paraît plus équitable que celle émise par lui sur l'illustre Génois dans la savante biographie qu'il en publia en 1892. Il y est trop sévère et ne rend pas à Colomb suffisamment justice (1). M. Ruge ajoute à son travail une reproduction de la carte de Fra Mauro, qu'il a tort de ne pas reproduire dans l'orientation méridionale de l'original de Venise, et celle de la partie africaine d'une carte marine portugaise de 1302, d'autant plus intéressante qu'on y trouve indiqué l'équateur par deux lignes différentes, une à l'Occident qui est exacte et une autre à l'Orient qui ne l'est pas.

Nous pouvons encore rapprocher des livres consacrés à l'histoire de la Géographie de l'Orient, la savante dissertation publiée par M. S. GENTHE (2). Quoiqu'une bonne partie de ce travail traite de l'étude, toute nouvelle, de la géographie physique du golfe persique, nous y rencontrons cependant un long chapitre résumant l'importance historique du golfe, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours. On lit cette vue d'ensemble avec le plus grand intérêt : elle est le résultat d'une étude sérieuse de la matière. L'auteur y a ajouté une bibliographie complète du sujet et sa carte du golfe, à l'échelle de 1 : 2,500,000, est la meilleure qui ait été exécutée.

Nous ne pouvons mieux terminer cette revue relative à l'histoire de la Géographie que par le grand ouvrage de THORODDSEN, dont M. GEBHARDT vient de traduire en allemand le premier volume ayant trait à l'histoire géographique de l'Islande depuis la plus haute antiquité jusqu'à la fin du xvi^e siècle (3). Le livre de M. Thoroddsen, résumé de longues années d'études, est un véritable monument que l'auteur a élevé à sa patrie. Tout le monde savant a été unanime à en reconnaître l'immense valeur.

Rien ne prouve que Pythias ait eu connaissance de l'Islande; et, en fait, les Anciens nommaient *Thulé* la partie la plus septentrionale de l'Europe. L'île fut visitée par les Irlandais avant la fin du viii^e siècle. M. Thoroddsen expose ensuite la découverte et l'occupation de l'île par les Normands (874-943). Les Islandais se développent librement pendant plusieurs siècles, leur clergé est populaire et leurs rapports avec les étrangers sont si nombreux que nous possédons quantité de notices sur l'île dans différents auteurs tels

(1) S. RUGE. *Christoph Columbus*. Dresden, 1892, in-12, 163 pp.

(2) S. GENTHE. *Der persische Meerbusen. Geschichte und Morphologie*. Marburg, 1896, in-8°, 98 pp. et 1 carte.

(3) TH. THORODDSEN. *Geschichte der islandischen Geographie*. Leipzig, Teubner, 1897. XVI-237 pp. 10 fr. Cf. E. MOGK. *Zur Gesch. der Geographic Islands* (Geogr. Zeitschr. III, 1897, juni).

que l'abbé ARNGRIMR DE THINGREYAR († 1361), ADAM DE BRÈME, GIRALDUS CAMBRENSIS, SAXO GRAMMATICUS et d'autres. Avec la domination étrangère arrive la décadence. Le clergé est dirigé par des chefs étrangers, une mauvaise politique commerciale rend les relations difficiles en même temps que des épidémies déciment la population et que des troubles naturels occasionnent les plus grands ravages. Le xve siècle est l'époque la plus lamentable de toute l'histoire islandaise. Le commerce se fait presque exclusivement avec l'Angleterre malgré la domination danoise. Bientôt les Hanséates cherchent à supplanter les Anglais. L'auteur entre dans de curieux détails sur les rapports des Islandais avec les Allemands et les Hollandais, et nous parle des livres écrits à cette époque sur l'Islande ainsi que de sa cartographie. La carte du Suédois Olaus Magnus, retrouvée par Brenner, resta longtemps la source principale de la connaissance des contrées septentrionales (1). On trouve chez Thoroddsen des notes fort curieuses sur *Gemma Frisius*, *Mercator*, *Hondius*, *Ortelius*, *Gories Peerse*, qui décrit le premier l'Islande d'après des observations personnelles, *Blesken*, qui ne visita jamais l'île, et Daniel Fabricius. A partir de la Réforme, on rencontre des géographes indigènes tel que *Arngrimur Jonsson*, qui s'attache bien plus à réfuter les fables de Peerse qu'à écrire lui-même une description de l'île. Thoroddsen s'est servi de quantité de travaux manuscrits et son savant livre ouvre une ère nouvelle pour l'étude de la Géographie et de l'Histoire de l'Islande.

V. PÉDAGOGIE ET MÉTHODOLOGIE.

138. — P. DIDON, *L'éducation pré-sente*. Discours à la jeunesse. Plon, Nourrit et Cie, 1898. Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, le Père Didon a réuni quinze discours de distributions de prix ou de rentrée, où il traite, avec l'éloquence qu'on lui connaît et avec l'expérience d'un maître, les plus hautes questions qui intéressent aujourd'hui la jeunesse et ceux qui ont pour mission de la former. Il suffira d'en indiquer le sujet : 1° La culture de la volonté ; 2° Devoirs de la jeunesse lettrée ; 3° L'apprentissage de la vie par l'école ; 4° La jeunesse contemporaine ; 5° L'école Lacordaire et le régime de la liberté ; 6° Le choix de la car-

rière ; 7° L'homme d'action ; 8° Le devoir intellectuel et social de la jeunesse ; 9° L'éducation nationale ; 10° Les énergies humaines ; 11° L'école libre ; 12° L'éducation présente ; 13° Le régime de l'externat ; 14° L'influence des sports athlétiques ; 15° L'école religieuse.

Il est à souhaiter que ces discours « où palpite un souffle de rénovation de la jeunesse française » soient lus partout. Le P. Didon pense que l'éducation française n'est pas ce qu'elle devrait être, que, si elle forme des natures intelligentes et cultivées, elle ne forme ni des citoyens, ni des hommes forts physiquement, moralement et religieusement, ni des hommes d'action, ni des cer-

(1) O. BRENNER. *Olaus Magnus und seine Karte des Nordens* (Historik Tidskrift. Christiania, 1886).

veaux équilibrés, ni des natures résolues et courageuses. Si plusieurs de ses conseils s'appliquent spécialement à la France, il est certain que tout le monde peut tirer profit de ces pages éloquentes.

J. P. WALTZING.

139. — *Der Stundenplan*, ein Kapitel aus der paedagogischen Psychologie und Physiologie, von H. SCHILLER. Berlin, Verlag von Reuther und Reichard, 1897. Prix : 1 m. 50.

Rien de plus arbitraire, rien de moins raisonné, en général, que le tableau de l'emploi du temps dans beaucoup d'établissements. Le directeur le fait sans principe aucun, au hasard, d'une façon toute mécanique : il résout ainsi à la légère une des questions les plus graves de la psychologie pédagogique et de la physiologie.

Schiller a compris toute l'importance de l'horaire. Dans sa monographie, qui inaugure la bibliothèque de psychologie pédagogique et de physiologie, publiée sous sa direction et celle de Ziehen, professeur à Iéna, il reprend ce problème dont il avait déjà esquissé en 1881 la solution.

Tout ce que le savant pédagogue propose, est mis en pratique dans son gymnase depuis bon nombre d'années : Schiller n'est donc pas ici à la recherche d'un horaire idéal ; il ne fait, en somme, que défendre, au nom de la psychologie et de la physiologie, le tableau de l'emploi du temps qu'il a adopté à Giessen.

Schiller se demande tout d'abord à quelle heure il convient de commencer les classes. Les enfants de 6 à 11 ans ont besoin de 10 à 12 heures de sommeil ; mais les jeunes gens de 17 ou de 18 ans peuvent se contenter de 9 à 10 heures. Fixé sur ce point, le directeur doit tenir compte d'abord de l'âge des élèves, ensuite de la saison, enfin de la ville que l'on habite et dont le mouvement peut se prolonger assez tard la nuit. En conséquence, pour Giessen, les leçons ne commencent à 7 $\frac{1}{4}$ qu'après la Pentecôte, tandis que l'heure ordinaire, c'est 8 heures.

Plus difficile est la question de savoir quand il faut terminer les classes. Schiller est d'avis de supprimer, dans la mesure du possible, les leçons de l'après-dîner et de reporter la plus grande partie du travail scolaire dans la matinée. Il ne reste plus pour l'après-dîner que les leçons de chant, de gymnastique, d'anglais et d'hébreu. En accordant, après chaque leçon, aux classes inférieures un repos de 10 minutes, aux classes supérieures, un repos de 5 minutes, à 10 heures, à toutes, une récréation d'un quart d'heure, et en réduisant la dernière heure à 50 minutes, il croit répondre aux objections qu'on pourrait lui faire. Les expériences qui ont été faites pour déterminer à l'aide de l'esthésiomètre le degré de fatigue, semblent lui donner raison. Mais il reconnaît qu'on ne peut pas partout supprimer l'en-

seignement de l'après midi : dans les écoles primaires qui se recrutent surtout dans la classe pauvre, on se heurterait, dit-il, à des difficultés réelles; mais il n'arrive que trop souvent, ajoute-t-il, que là où le système fonctionnerait aisément, on le rejette *a priori*, parce qu'on est esclave d'une habitude invétérée ou qu'on se préoccupe trop de savoir ce que pourraient bien faire des élèves qui ne sont pas condamnés à s'asseoir sur les bancs d'une classe pendant deux heures chaque après-dîner.

Schiller se demande ensuite comment il faut répartir les différentes branches. A cet effet, il rend compte minutieusement de toutes les expériences qui ont été faites par Griessbach, Wagner, Ebbinghaus, Kraepelin, etc.; il montre la nécessité de poursuivre ces études et de chercher à déterminer aussi exactement que possible ce qu'on peut exiger raisonnablement des élèves; il recommande de constater particulièrement le degré de fatigue que causent les divers travaux écrits, les exercices de mémoire et les leçons qui s'adressent surtout à l'intelligence; enfin il passe en revue les exigences de la psychologie qui demande d'imposer à l'élève un travail difficile et abstrait, quand son esprit est frais et dispos, et qui veut que la variété du programme d'une journée consiste dans l'alternance non seulement des matières, mais encore et sur-

tout des facultés mises en jeu. En conséquence, d'une part Schiller fait porter le poids principal du travail sur la première heure et sur la troisième, qui suit la récréation principale, parce que ce sont là les deux heures les plus favorables aux exercices et aux leçons difficiles; d'autre part, il donne la seconde heure aux branches qui jouent le rôle principal dans la concentration de l'enseignement, et il attribue la quatrième heure aux matières qui présentent pour l'élève un intérêt particulier, qui sont faciles à savoir ou à retenir, ou bien encore qui reposent l'esprit en occupant le corps. Abstraction faite de ces règles générales, il convient de donner deux jours consécutifs à un enseignement ne comportant que deux heures par semaine. Schiller est même disposé à les inscrire à l'horaire du même jour.

Il ne suffit pas de dresser un bon tableau de l'emploi du temps; il faut encore, dit l'éminent pédagogue, faire une grande place à l'enseignement intuitif, ne pas s'adresser exclusivement à la raison, mais aussi au sentiment et à la volonté, tenir compte de la concentration et diminuer, autant que possible, le nombre des maîtres spéciaux.

Est-il besoin de le dire? La monographie de Schiller, œuvre de raison et d'expérience, devrait être étudiée et méditée de tous ceux qui sont appelés par leurs fonctions à faire l'horaire de leur établissement. F. COLLARD.

140. — *La fatigue intellectuelle*, par A. BINET, docteur ès sciences, directeur du Laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne, et V. HENRI, docteur en philosophie, secrétaire de la rédaction de l'*Année psychologique*. Paris, Reinwald, 1898, Prix : 8 fr.

Ce beau volume peut servir d'introduction à l'étude de la brochure de Schiller ; car il nous initie aux progrès récents de la psychologie expérimentale sur lesquels s'appuie constamment le grand pédagogue hessois.

Les effets produits par le travail intellectuel peuvent être divisés en deux groupes : d'une part, il se produit des modifications dans les fonctions physiologiques de l'organisme, telles que la circulation, la respiration, la température, l'alimentation, les sécrétions ; ce sont les *effets physiologiques* ; d'autre part, le travail intellectuel produit une fatigue de l'attention plus ou moins forte et influe sur différentes fonctions intellectuelles et morales ; ce sont les *effets psychologiques*. De là, la division du livre de MM. Binet et Henri en deux parties, l'une consacrée aux effets physiologiques du travail intellectuel, l'autre aux effets psychologiques.

On ne peut étudier les effets physiologiques qu'en employant des instruments spéciaux, et, en outre, il faut, pour faire des expériences, avoir des connaissances sur la physiologie de la circulation, de la respiration, etc. MM.

Binet et Henri exposent longuement non seulement les résultats qui ont été trouvés par les auteurs, mais aussi les méthodes à suivre. Ils rendent service ainsi à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la psycho-physiologie.

La seconde partie, consacrée à la psychologie, est plus intéressante encore que la première. Bien des pédagogues ne soupçonnent même pas la possibilité des méthodes expérimentales et pratiques permettant de déterminer le degré de fatigue intellectuelle. Il existe pourtant toute une série de recherches faites dans ces dix dernières années, qui ont pour but d'étudier la fatigue intellectuelle ; ces études ont été exécutées en partie dans des laboratoires de psychologie sur des personnes adultes qui se prêtent volontairement à ces expériences ; mais surtout on a fait des expériences dans les écoles sur des élèves de différentes classes, et l'on a ainsi cherché à déterminer le degré de fatigue intellectuelle qui succède à différentes leçons. A notre grand regret, nous ne pouvons exposer et apprécier ici les différentes méthodes employées dans ces expériences. Nous nous bornons à constater l'un des résultats les plus intéressants. En général, on considère la gymnastique comme un repos pour l'esprit : l'expérience faite par la méthode des dictées prouve nettement le contraire ; avant la classe de gymnastique le nombre de fautes était de 62, et il est monté à 152 après une heure

de gymnastique; c'est une augmentation plus considérable que celle produite par une heure de classe ordinaire. Aussi notre Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique a-t-il fait chose sage, en n'inscrivant plus les leçons de gymnastique pendant les récréations.

Après avoir dit ce qui a été fait, MM. Binet et Henri déterminent, avec autant de précision que possible, ce qui reste à faire; malgré dix années d'expériences, les recherches sur les effets du travail intellectuel ne sont pas encore assez avancées pour qu'on puisse résoudre actuellement la question du surmenage.

MM. Binet et Henri nous annoncent un volume qui traitera de l'*Éducation de la mémoire*. Nous espérons qu'on le lira avec le même profit que leur premier ouvrage. F. COLLARD.

141. — *Aus dem paedagogischen Universitäts-Seminar zu Iena*, Siebentes Heft. Langensalza, Beyer und Soehne, 1897. Prix : 3 marcs.

Stoy, professeur de pédagogie, avait fondé à Iéna un séminaire avec école d'application. A sa mort, Rein, bien connu dans le monde pédagogique, en reprit la direction. Il commença avec onze étudiants : le nombre des séminaristes s'accrut assez rapidement en sorte qu'on compte actuellement, après dix années d'existence, plus de trois cents anciens membres, appartenant à

la plupart des états de l'Europe et à quelques pays d'outre mer. Comme témoignage de leur profonde gratitude, ils viennent d'offrir à leur vénéré maître ce volume, auquel plusieurs d'entre eux ont collaboré. D'une part, ce sont des études très bien faites sur des questions de pédagogie, telles que la réforme du livre de lecture, un essai de leçon tirée de l'histoire nationale, les principes de Pestalozzi au point de vue social et politique; d'autre part, ce sont des rapports fort intéressants sur les progrès que fait la pédagogie de Herbart dans différents pays. Les membres du séminaire d'Iéna sont tous de fervents disciples de Herbart. Ils restent fidèles aux principes que leur a inculqués Rein, sans cependant renoncer à toute originalité; car ils ont pour devise : *in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*. Nous recommandons vivement de lire et d'étudier ces différentes monographies, comme d'ailleurs toutes celles que publie cet excellent séminaire, où nous avons passé des heures bien agréables et bien instructives. F. COLLARD.

142. — Prof. GIOVANNI STADERINI, *Nel ginnasio inferiore. Etimologia*. Milan, 1897, 7 pp.

Ces quelques pages sont tirées de la revue : *La Scuola Secondaria Italiana*. M. Staderini insiste sur la nécessité de commencer les exercices étymologiques dès la première année de gymnase et de

les continuer pendant toute la durée des études. Il en fait ressortir le côté utile et agréable pour les élèves et énumère quelques bonnes occasions de les faire avec fruit.

Les idées sont exprimées avec clarté et seraient mises en pratique avec succès.

L. BALLET.

143. — GIOVANNI STADERINI, *Nel ginnasio inferiore*, 15 pp. Roma, 1896.

L'auteur expose dans cette brochure sa méthode d'apprendre le latin aux commençants. Il traite de la manière de former le vocabulaire, d'enseigner la grammaire, de faire les thèmes latins et les traductions en classe; il termine par quelques conseils sur la conduite à tenir par le professeur à l'égard de ses élèves.

Nous nous rallions volontiers à la plupart des idées de M. Staderini; mais nous ne pouvons approuver certaines exagérations dans sa critique, le peu de temps qu'il accorde aux élèves pour faire en classe les thèmes écrits, son choix de César comme premier auteur à lire, ni les années qu'il veut lui consacrer, afin de voir en entier ses « Commentaires ».

L. BALLET.

144. — P. MONET, *Guide pratique d'Analyse littéraire*. 4^e édition. Bruges 1898. Prix : 1 fr. 25.

En rendant compte l'an dernier de cet ouvrage, nous prédisions la 4^e édition « très prochaine ».

Son succès n'a donc rien qui nous étonne. Les légères imperfections du livre sont largement compensées par ses solides qualités et surtout par la conception vraiment pédagogique de la méthode d'analyse. Nous renvoyons, pour plus ample information, au *Bull.*, I, p. 212. L. MOLITOR.

145. — *Du rôle des beaux-arts* (architecture, sculpture, peinture) dans l'instruction et l'éducation, par J. KREKELBERG, préfet des humanités classiques à l'institut épiscopal de La Louvière. Tournai, Decallonne-Liagre, 1897. Prix : 0,50

L'auteur pense que notre enseignement, sous peine d'être incomplet, exige la formation du goût par tous les beaux-arts; d'après lui, « l'ostracisme est injustifiable en principe; en pratique, il ne peut s'appliquer qu'à ceux ou à celui des arts dont l'introduction dans les programmes se heurterait à des difficultés matérielles insurmontables; l'œil réclame des soins tout spéciaux; nous devons l'amener à voir avec justesse, avec rapidité, avec plaisir esthétique. Le dessin, nécessaire d'ailleurs comme préparation à certaines branches universitaires, extrêmement utile à toutes les branches de l'enseignement secondaire, est d'une utilité indiscutable au point de vue de l'enseignement esthétique. »

Après avoir traité de la relation entre l'enseignement et les beaux-arts, M. Krekelberg passe au rôle

que l'enseignement esthétique peut jouer dans l'instruction et dans l'éducation. Toute cette partie de son travail nous paraît un peu longue et diffuse ; mais les dernières pages sont nettes et fort intéressantes. Insistons donc sur ce qui est, d'après nous, surtout pratique.

L'enseignement esthétique ne doit pas se greffer sur l'explication littéraire, qui ne demande que le secours de l'enseignement intuitif.

M. Krekelberg élimine ensuite l'histoire de l'art proprement dite et enseignée *ex professo* ; mais il lui paraît cependant important de présenter l'œuvre d'art dans son cadre naturel, c'est-à-dire de l'étudier en connexité avec l'époque qui lui a donné naissance. On choisit comme point de concentration les différentes époques en groupant autour de chacune d'elles les œuvres des trois arts ; ou bien l'on traite chaque art séparément en exhibant ses créations dans l'ordre chronologique.

L'auteur, qui ne veut pas se borner à l'art ancien, donne un programme pour la rhétorique, au total 92 œuvres, depuis l'art égyptien jusqu'à l'école belge. Voici comment il procède pour montrer et faire analyser ces reproductions artistiques. Il accorde aux élèves 5 à 10 minutes de liberté, c'est-à-dire de conversation à voix basse, en dehors de tout contact immédiat avec le professeur, avant le 2^e cours du matin ainsi que de l'après-midi. Pendant deux jours, les élèves

regardent et observent l'œuvre d'art exposée. Une courte notice, affichée dans un petit cadre, sert de questionnaire pour les guider dans leurs observations. Le troisième jour, le professeur interroge ses élèves qui rivalisent d'entrain, chacun voulant prouver qu'aucun détail ne lui a échappé. Une synthèse générale, très courte, termine cet entretien tout familial, de sept minutes, au plus. Ce n'est pas tout. Pour que l'œuvre d'art puisse agir dans toute sa force sur l'imagination, et qu'elle se grave efficacement dans la mémoire, elle reste encore exposée pendant une journée, et un élève l'apprécie en un exposé net et précis, qui ne demande pas plus de trois minutes.

La question de méthode et de temps résolue, M. Krekelberg passe en revue les principales reproductions artistiques. Il recommande tout particulièrement : 1^o la collection de Seemann, qui a réuni en 10 livraisons 100 chefs-d'œuvre d'art ; 2^o les 62 tableaux en chromolithographie par Langl (Vienne, Hoelzel) ; 3^o des oléographies artistiques (Paris, rue Vaugirard, 63) ; 4^o des photographies d'œuvres artistiques (Grosser, Leipzig). Si l'on veut se servir d'un appareil à projections lumineuses, on a à sa disposition les positifs de Molteni, à Paris, 44, rue du Château d'Eau, et de Bruno Meyer, à Berlin.

Quant aux ouvrages dans lesquels le professeur peut puiser les connaissances esthétiques dont il a besoin, l'auteur cite avantagieu-

ment : Menge, *Einfuehrung in die antike Kunst*, avec l'atlas (Leipzig, Seemann); Luebke, *Précis de l'histoire des beaux-arts* (Bruxelles, Muquardt); Péliissier, *L'art ancien, Orient, Athènes et Rome* (Tours, Mame); Bornecque, *Oratio in Verrem de signis* (Paris, Colin); K. Hachtmann, *Die Verwertung der 4^{ten} Rede Ciceros gegen C. Verres (de signis) fuer Unterweisungen in der antiken Kunst* (Bernburg, 1895).

En résumé, nous ne saurions trop recommander à nos professeurs de collège cette excellente brochure; ils la liront avec le plus grand profit, et s'ils ne sont pas tous gagnés immédiatement à la cause que défend avec tant de chaleur M. Krekelberg, tout au moins feront-ils à l'enseignement intuitif une place qui est encore beaucoup trop minime.

F. COLLARD.

146. — *Klassischer Skulpturenschatz*, par F. VON REBER et AD. BAYERSDORFER, chez F. Bruckmann A. G., à Munich. — Tous les quinze jours un fascicule de 6 planches. — Dimensions : 23 × 31 cm (espace couvert : env. 16 × 25 cm). — Prix du fasc. : 0 M. 75; abonnement : 3 marcs par trim.; 12 marcs par an.

Depuis quelques années déjà on a réussi à résoudre un problème dont une longue habitude nous avait fait regarder les facteurs comme contradictoires :

produire du beau à bon marché. La publication annoncée est une nouvelle et remarquable solution de ce problème. Les auteurs se proposent de vulgariser, par des moyens artistiques, les œuvres les plus importantes que les arts plastiques ont produites depuis l'époque grecque jusqu'au commencement de ce siècle. Ils font naturellement la place large aux œuvres appartenant à l'apogée de chacune des époques classiques — et nous constatons avec plaisir qu'ils rendent justice aux arts roman et gothique — mais leur programme embrasse en outre les époques de transition, de manière à nous permettre de suivre la marche ascendante ou descendante des arts plastiques dans les divers pays. Dans le premier volume, l'Antiquité figure avec 47 planches, le Moyen-âge avec 135 et la Renaissance avec 64.

Les reproductions sont obtenues par l'autotypie, procédé à base photographique qui permet non seulement d'étudier l'original mais encore d'en goûter, approximativement, la beauté. Les planches sont nettes, claires; elles ont la fidélité et la finesse de la photographie et donnent l'illusion du relief, au point que certaines d'entr'elles invitent le doigt à rassurer l'œil. — Un texte clair et sobre accompagne chaque fascicule; il explique brièvement la composition et donne des renseignements précieux au point de vue de l'histoire de l'art. Il s'in-

terdit tout commentaire laudatif, tout verbiage esthétique.

Nul doute qu'une publication qui se présente dans de telles conditions de richesse dans le choix, de perfection dans l'exécution et de bon marché vraiment extraordinaire n'obtienne le succès qu'elle mérite. D'ailleurs, le passé est le garant de l'avenir : les mêmes auteurs publient, dans des conditions identiques, un *Bilderschatz* qui vient d'entrer dans sa 10^e année après avoir répandu à profusion plus de 1300 reproductions de tableaux. L'amateur, le connaisseur, l'érudit, l'artiste seront heureux, les uns de pouvoir parcourir, sans se déplacer, un musée des chefs d'œuvre de l'art classique, les autres d'avoir toujours sous la main les documents moins connus ou difficilement accessibles. En ce qui concerne l'enseignement, l'œuvre de von Reber et Bayersdorfer nous semble appelée à compléter plutôt qu'à remplacer la collection des 100 chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture et de la peinture édités par Seemann à Leipzig et destinés, avant tout, à l'école. Les dimensions du *Skulpturen-schatz* supposent l'enseignement individuel : les dépenses nécessaires dépasseraient le budget de nos élèves, surtout que les plan-

ches ne se vendent pas séparément. Mais, comme on peut acquérir séparément les fascicules, certain nombre d'élèves voudraient probablement en posséder quelques-uns et de préférence ceux qui renferment des œuvres expliquées en classe. Le professeur, qui a la publication à sa disposition, pourrait encore signaler aux élèves une série de fascicules renfermant un choix d'œuvres de transition et montrer aux futurs amateurs dans quelle voie ils ne chercheront pas en vain de belles et nobles jouissances. Sous ce double rapport, les deux publications de von Reber et Bayersdorfer répondent à un vœu que nous avons exprimé récemment : « ... Pareille collection, bon nombre d'élèves voudraient la posséder ; ou du moins s'en feraient-ils guider dans le choix d'un album vraiment artistique, destiné à orner plus tard la table d'un salon... Notre enseignement se prolongerait plus efficacement au delà de l'enceinte de l'école » *Hoc erat in votis... Auctius atque di melius fecere. Bene est.* Puissent les succès qui ont récompensé l'initiative hardie des éditeurs allemands, provoquer des entreprises similaires en Belgique !

J. KREKELBERG.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

DÉMOSTHÈNE AU COLLÈGE,

PAR

F. COLLARD,

professeur à l'Université de Louvain.

Aucun pédagogue ne songe, pensons-nous, à exclure de nos classes Démosthène. Cependant, — pourquoi ne pas l'avouer ? — c'est un auteur qui n'a pas toujours l'heur de plaire aux élèves, ni même à plus d'un maître (1). Démosthène est ennuyeux, disent-ils ; car il piétine sur place : il reprend partout et toujours les mêmes idées ; il se répète sans cesse et il va jusqu'à se copier. A quoi bon, du reste, lire ses harangues ? ajoutent-ils en maugréant. Les efforts de l'orateur n'ont-ils pas été vains ? N'a-t-il pas piteusement échoué dans sa lutte contre Philippe ? A notre avis, ces plaintes et ces critiques prouvent seulement que Démosthène est, dans ce cas, mal expliqué. Une bonne interprétation en ferait vite justice. En effet, 1^o elle montrerait que les répétitions ne sont qu'apparentes, et qu'en réalité elles révèlent un talent supérieur qui sait toujours varier en reprenant les mêmes faits, parce qu'il s'entend merveilleusement à les grouper et à les exposer à des points de vue nouveaux. 2^o Elle ferait saisir sur le vif et apprécier à sa juste valeur les ressources multiples du talent du prince des orateurs. 3^o Elle initierait les élèves à l'étude de grandes questions, aussi importantes de nos jours que dans l'antiquité : régime monarchique, régime républicain, vie parlementaire, luttes de partis, impôts, organisation du service militaire. 4^o Elle contribuerait puissamment à la formation morale de la jeunesse : compter sur l'aide divine, quand on fait son devoir, aimer sa patrie, être chatouilleux de l'honneur national, lutter sans cesse pour tout ce qui est juste et honnête, vouloir avec énergie, remplir son devoir sans défaillance et sans mollesse, ne se décider à agir que pour les motifs les plus purs, n'est-ce pas ce que Démosthène demande à chaque page avec une insistance qui l'honore ? 5^o Finalement, une bonne exégèse ferait reconnaître la nécessité des principes politiques que défend l'orateur et des sacrifices qu'il exige de sa patrie. Elle montrerait donc, en dernière analyse, que la lutte qu'il a soutenue contre la Macédoine fut nécessaire, honorable et même

(1) Nous avons repris ici quelques idées fort bien défendues par P. Dettweiler, *Eine Demosthenesstunde in Unter-Prima*, dans les *Lehrproben*, 10 Heft, février 1887, p. 71-96.

utile, puisque les Athéniens « ont obtenu, en définitive, de meilleures conditions que les traîtres et les pusillanimes (1) »

..

Les œuvres de Démosthène sont nombreuses : nous avons sous son nom soixante discours, outre un recueil d'exordes et six lettres (2). Que lirons-nous dans nos classes ? Il ne peut être question que des discours politiques, et encore ici un choix s'impose.

La vie politique de Démosthène se partage, comme le dit M. Croiset (3), en trois périodes : dans la première, il est un orateur d'opposition de plus en plus écouté ; dans la seconde, il est le véritable chef du parti dirigeant ; dans la troisième, après que la bataille de Chéronée a réduit Athènes à l'inaction, il est surtout mêlé à des débats parlementaires, où son honneur politique est en jeu. La première de ces périodes est riche en œuvres oratoires écrites ; c'est alors que Démosthène prononce ses *Philippiques* et ses *Olynthiennes* ; la deuxième n'offre aucune œuvre : Démosthène n'écrit plus ; il parle et il agit ; à la troisième appartient le discours *de la Couronne*, qui est, on le sait, un plaidoyer politique.

Le discours *de la Couronne*, quel qu'en soit le mérite, est trop long et trop difficile pour nos classes (4). On n'en lirait que des extraits, ce qui serait regrettable, et pour bien comprendre Démosthène, il faudrait lire préalablement les *Philippiques* et y étudier le rôle politique de l'orateur, avoir présents à la mémoire des événements compliqués et tenir toujours compte du discours d'Eschine (5).

Le discours *de la Couronne* écarté, il reste pour nos classes les *Philippiques*, les *Olynthiennes*, le discours *sur la Paix* et la *harangue sur la Chersonèse*. « Au double point de vue de l'histoire et de l'art, rien de plus intéressant, comme l'a dit Plougoulm (6), que ces harangues célèbres, de plus digne d'une sérieuse étude. Là, on assiste aux derniers jours de la liberté grecque ; on voit clairement pourquoi elle est tombée ; comment avec un peu de vigilance et de sagesse, elle aurait pu vivre longtemps encore. Là surtout, on pénètre à fond la politique de Philippe, cet homme si habile, qui ne fut pas seulement l'acheteur,

(1) Baron, *Démosthène, Sept Philippiques*, Paris, Colin, p. 52-53. Cf. A. Croiset, et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, Thorin, t. IV par A. Croiset, p. 527-530.

(2) A. et M. Croiset, tome IV, p. 524.

(3) A. et M. Croiset, tome IV, p. 518.

(4) Kohl, *Griechischer Unterricht*, p. 55, dans l'*Encyklopaedisches Handbuch*, 3^e vol., Langensalza, Beyer, 1896.

(5) Cf. *Instruktionen fuer den Unterricht an den Gymnasien*, 3^e Auflage, Wien, Pichler, 1891, p. 108.

(6) Plougoulm, *Œuvres politiques de Démosthène traduites*, Paris, Thorin, 1861, tome II, p. viii.

le corrupteur de ce glorieux pays; mais qui sut profiter de ses fautes, de ses discordes, et l'asservir en le protégeant. Les discours de Démosthène sont le vivant tableau de cette singulière conquête, si tortueuse, pacifique et rusée beaucoup plus que violente, où dans une carrière de vingt années, on ne rencontre qu'une importante victoire, et qui pourtant fonda un grand empire. A ne voir que ce seul côté, ces harangues seraient déjà un des précieux monuments de l'antiquité grecque. Elles sont, de plus, des chefs-d'œuvre d'éloquence; de cette éloquence telle que la veut la tribune moderne : énergique et simple, jamais théâtrale ni occupée d'elle-même, tout entière aux choses, lumineuse de bon sens, ardente, élevée, quand le sujet l'enflamme, et par-dessus tout, naturelle et vraie. »

Le professeur trouvera donc dans ces discours, tous également beaux, de quoi varier son enseignement (1). La première *Philippique* se distingue par une ardeur toute juvénile; la seconde dénonce avec force et avec calme l'homme qui a ouvert les Thermopyles et livré les Phocidiens; la troisième est la plus importante pour le fond et pour la forme : Démosthène s'y montre ardent patriote, homme d'État perspicace et grand orateur (2). Quant à la quatrième, l'authenticité en est vivement discutée.

Dans les trois *Olynthiennes*, l'orateur plaide la cause d'Olynthe. La première *Olynthienne*, qui offre, dans sa structure, plus d'une ressemblance avec la première *Philippique*, respire la confiance; si on n'y trouve pas la même vivacité, le même entrain, c'est que l'orateur est obligé de ruser avec son auditoire. La deuxième *Olynthienne*, dont le plan est particulièrement net, est un exemple remarquable d'une harangue politique où dominent les considérations morales et religieuses. La troisième se distingue des deux autres en ce que Démosthène consacre cette fois une attention toute particulière à la situation intérieure et en ce que son style gagne encore en largeur et en souplesse.

Dans le discours *sur la Paix*, Démosthène conseille de maintenir la paix avec Philippe : il ouvre donc ici un avis contraire à la passion

(1) A. Croiset, ouv. cité, p. 581, fait observer qu'il est difficile de dire quelle est la plus belle de ces harangues. « La première *Philippique* avec son optimisme impérieux est admirable; mais la troisième, si sombre par endroits, si mélancolique au fond dans son énergie obstinée, remplit l'âme d'émotion. Et que dire du discours *sur la Paix*, si courageux, où Démosthène, l'homme de la lutte à outrance contre la Macédoine, ose conseiller la prudence aux exaltés de son parti? Ou encore cette merveilleuse harangue *sur la Chersonèse*, où la question particulière de Diopithe est si hardiment écartée pour faire place à une étude implacable du fond des choses, la situation respective d'Athènes et de Philippe? »

(2) Nous avons suivi, pour l'appréciation de ces discours, Baron, *Démosthène, Sept Philippiques*, ouv. cité. Nous y renvoyons le lecteur, qui y trouvera une bonne analyse en tête de chaque discours.

du moment qui voulait la lutte à tout prix, et contraire aussi, du moins en apparence, à ses antécédents (1).

Enfin, *le discours sur la Chersonèse* est une harangue remarquable par l'unité, le ton et le style. Les qualités de Démosthène y apparaissent dans leur plein épanouissement.

*
*
*

Une introduction substantielle est nécessaire. Les élèves ne peuvent aborder la lecture d'un discours sans connaître les faits principaux de cette période de l'histoire d'Athènes, les questions à l'ordre du jour que soulevait l'accroissement successif de la puissance macédonnienne, le rôle des partis, leurs aspirations, leurs chefs respectifs (2). Le professeur, tenant compte des connaissances acquises dans le cours d'histoire, questionnera ou exposera ; il se contentera toujours des notions essentielles, et il se réservera d'entrer plus tard dans les détails au fur et à mesure des nécessités d'une bonne interprétation. Pour le moment, il suffit de replacer les élèves au milieu de l'époque de Démosthène et de les mettre dans les dispositions générales nécessaires pour comprendre le discours qu'ils vont lire.

L'interprétation de Démosthène sera tour à tour *grammaticale* et *lexicographique*, *réelle* ou *historique* et *littéraire*.

I. Il est un certain nombre de questions de *grammaire* sur lesquelles il y a lieu d'insister ; telles sont, par exemple, les périodes, les particules, les constructions participiales, l'attraction du relatif, l'emploi de l'infinitif avec l'article, les propositions hypothétiques et *āv*.

Outre ces questions qui, si elles ne sont pas toutes nouvelles, sont cependant fort importantes, il est bon de revoir certains chapitres qu'on est en droit de supposer plus familiers aux élèves. Ce genre de répétition est mené lestement : ainsi le professeur prend un passage et demande qu'on lui cite l'exemple-type de la grammaire, en ajoutant d'un mot le fait grammatical, par exemple, rien que *génitif d'abondance*, *datif d'instrument* ; ou bien il fait énumérer tous les cas d'application d'un chapitre de la grammaire qui se présentent dans un passage ; ou bien encore il donne en français un membre de phrase et le fait traduire en grec. Dettweiler (3), qui recommande la revision de certaines règles, fait observer que, selon la force des élèves, cet exercice peut se faire avant la première traduction ou lors de la répétition d'un passage. Évidemment, on se gardera bien de s'astreindre à ne pas laisser de côté le moindre fait grammatical ; il convient, au contraire, de savoir toujours profiter des avantages que les différents paragraphes présentent à tour de rôle. Il va sans dire que, abstraction faite des

(1) Voir Weil, *Les harangues*, Paris, Hachette, p. 194.

(2) Schiller, *Das Griechische im Gymnasium*, Konstanz, 1875, et son manuel de pédagogie, p. 516.

(3) Étude citée, p. 78 et 81.

règles particulières qu'on a à étudier ou des faits sur lesquels il importe de revenir, afin que le souvenir en soit toujours frais, on expliquera encore les difficultés grammaticales qui, sans quelque éclaircissement, ne permettent pas de bien comprendre un passage.

Quant au *vocabulaire*, on insiste sur les expressions qui se rapportent à la vie politique, ou sur le sens particulier des métaphores.

II. L'explication *réelle* joue ici un grand rôle : c'est à l'histoire, à la géographie, aux antiquités qu'il faut fréquemment demander les éclaircissements nécessaires.

L'*histoire* intervient à trois reprises : 1° l'introduction refait brièvement l'histoire de la Grèce à la veille de passer sous la domination de la Macédoine et retrace, dans ses grands traits, la politique de Philippe et d'Athènes. Ce n'est qu'une esquisse, suffisante pour le moment.

2° Bien des allusions ne se saisiraient pas, bien des arguments ne se comprendraient pas, si on ne connaissait pas les faits que Démosthène rappelle souvent d'un mot. En lisant la première *Olynthienne*, par exemple, un bon professeur donnera quelques détails précis sur l'expédition en Eubée dont parle l'orateur, au § 8. Les mots *οὗ ἡρώμεν* *Εὐβοῦντιν βίβραχον*; ne semblent ajoutés ici que tout accessoirement pour fixer l'époque dont l'orateur parle; mais en réalité Démosthène a un autre but : il veut donner un exemple qu'on devrait suivre en ce moment. En effet, que d'analogies entre le passé et le présent ! Les Eubéens avaient été auparavant des ennemis d'Athènes; il en est de même des Olynthiens; l'expédition en Eubée a été l'œuvre de milices citoyennes; un grand nombre d'auditeurs, l'orateur lui-même y ont pris part : c'est ce que Démosthène réclame maintenant; enfin la victoire a été remportée pour ainsi dire par la seule arrivée des Athéniens : c'est ce que Démosthène peut faire espérer ici. Cette expédition si glorieuse est en même temps présentée par l'orateur comme un acte honteux de folie, si on considère la conduite des Athéniens dans l'affaire d'Amphipolis qui la suivit immédiatement : là, dans leur paresse, ils ont sacrifié leurs plus grands intérêts et ils se sont préparé mille embarras.

3° L'histoire du passé lointain a fourni à Démosthène, mais beaucoup moins qu'à Eschine, des arguments, des exemples topiques. C'est ainsi que, dans un passage fort remarqué de la 3^e *Olynthienne*, il compare la conduite actuelle des Athéniens à celle de leurs ancêtres (§ 24 et suiv.).

Certains rapprochements sont à faire avec l'histoire moderne et même avec l'histoire contemporaine. Un exemple bien choisi, connu des élèves, fait souvent mieux comprendre une situation donnée qu'une paraphrase du texte.

Aux explications historiques se rattachent intimement les remarques tirées de la *géographie*. Lit-on une *Olynthienne*, la carte de la Grèce et en particulier de la Chalcidique sera mise constamment sous les yeux des élèves.

Les « *antiquités* », elles aussi, répandront une vive lumière sur plus d'un passage. Prenons, par exemple, la première Olynthienne. Si Démosthène fait allusion aux *θεωρικά*, il est de toute nécessité de faire connaître ce qu'on entend par là et d'expliquer la prudence extrême de l'orateur; emploie-t-il le terme *γάρει*, il faut déterminer le sens exact de ce verbe, qui indique une motion formelle, nécessairement rédigée par écrit, bien différente d'une simple opinion, émise en passant, de vive voix; parle-t-il de l'*ἰεργονία*, il importe de définir cet impôt et de dire qui y était astreint; on comprendra alors l'impopularité de cette mesure.

Est-il nécessaire de le redire ? L'explication réelle ne doit pas étouffer le texte, ni prendre les développements d'une petite dissertation. Se bornant au strict nécessaire, elle prépare déjà l'étude du plan, puisqu'elle fait noter ce qu'on apprend tour à tour sur l'époque, sur les localités, les personnages et les peuples dont on parle.

III. L'*analyse oratoire* fixe d'abord à quel genre de cause appartient le discours étudié; elle examine ensuite ce discours au triple point de vue de l'invention, de la disposition et de l'élocution. On sait comment on procède généralement. On passe en revue les différentes parties du discours et on les analyse en détail. Ainsi, pour la confirmation, on prend d'abord chaque argument à part, on en recherche la source, la forme et la valeur; puis on discute la place qu'il occupe dans l'ensemble des preuves; enfin on étudie le style. Ce sont là choses bien connues, traitées dans des ouvrages spéciaux. Il sera plus utile, pensons-nous, de relever quelques points qu'une bonne analyse fera ressortir tout particulièrement.

Commençons par les *faits et les idées*.

1^o Comme le dit fort bien M. Baron dans son excellente introduction (1), « Démosthène se borne à un petit nombre de faits élémentaires; il appuie surtout sur les considérations *morales* que ces faits suggèrent... Ses principaux adversaires sont des vices. » Le professeur se fera donc une règle d'insister avec soin sur ce caractère essentiellement *moral* de l'éloquence du prince des orateurs.

2^o La *politique intérieure* le préoccupe peu; c'est la *politique extérieure* qui l'absorbe. Elle est bien simple et toute pratique: « Agissez, répétez-il sans cesse aux Athéniens, combattez Philippe non plus par décrets et par lettres, mais par des actes; marchez vous-mêmes; faites la guerre au loin, si vous ne voulez pas l'avoir en Attique. » Telle est la thèse qu'il défend avec une énergie indomptable, et qu'il présente sous les formes les plus variées.

3^o En *religion*, il est difficile, pense M. Baron (2), de savoir quels étaient ses sentiments intimes. Chose certaine, il n'hésite pas à recon-

(1) Édition citée, p. 75.

(2) Édition citée, p. 77.

naître l'action divine dans les choses humaines ; il se plaît à montrer l'éclatante bonté des dieux et il aime à rappeler que ceux-là qui font leur devoir, peuvent compter sur la protection divine. Aide-toi, le ciel t'aidera, voilà ce qu'il ne cesse de dire à ses concitoyens, et ce qu'il faut avoir soin de montrer aux élèves. Écoutez-le, par exemple, dans la seconde *Olynthienne* (1) : « S'il m'était donné de choisir, à la fortune de Philippe, je préférerais celle de notre ville pour peu que vous voulussiez faire vous-mêmes ce qu'il convient ; car je vois que vous avez bien plus de titres à la bienveillance des dieux que lui. Mais, si je ne m'abuse, nous restons en place, ne faisant rien ; et quiconque n'agit pas en personne, ne peut demander à ses amis, encore moins aux dieux d'agir pour lui. »

Passons à la *disposition*. Le plan est souvent difficile à reconnaître. M. Weil (2) l'a dit en termes excellents : « L'orateur revient toujours et toujours sur l'idée essentielle, sur le point capital ; il frappe à coups redoublés là où il faut frapper, sans craindre un certain désordre apparent. » Ce genre de composition est de nature à dérouter l'élève, qui s'attend à un plan conforme, en tout point, aux formules d'école. Le professeur l'avertira du procédé de Démosthène et en rendra compte, en lui disant que l'orateur, s'adressant au peuple, doit, pour triompher de son indifférence et de sa torpeur, se limiter à deux ou trois considérations, mettre ces points le plus possible en lumière en les montrant sous toutes les faces, et présenter sans cesse sa conclusion, qui devient ainsi familière aux auditeurs et s'impose irrésistiblement. On en a fait la remarque (3) : « Démosthène presse le peuple qui l'écoute, l'entraîne, l'oblige de marcher avec lui : sa force est invincible. Obligé de se rendre à l'évidence, l'Athénien pourrait s'écrier, comme le maréchal de Gramont au pied de la chaire de Bourdaloue : « Mordieu, il a raison. »

Considérons enfin l'*élocution*. 1^o Dans cette langue si claire, qui est le pur attique parlé du temps de Démosthène et composée surtout des mots usuels, on remarquera que les *synonymes* s'accumulent, que les phrases affectent les *formes les plus variées*, et que les *figures* y sont fort nombreuses. Certes, nous ne demandons pas qu'on détermine le sens exact de tous les synonymes ; mais s'il convient plus d'une fois de noter des nuances qui ressortent, du reste, vivement, comme dans *προσέχει προθύμως* ; *ἐθέλειν ἀκούειν τῶν βουλευμένων συμβουλεύειν* (*Olynth.*, I, 1) ou dans *ἂν οἱ τε θεοὶ θέλωσι καὶ ὑμεῖς βούλησθε* (*Olynth.*, 2, 20), il importe toujours de rendre compte de l'emploi des synonymes, qui agrandissent l'idée et la font pénétrer davantage dans l'esprit des auditeurs. Nous n'exigeons pas non plus qu'on insiste partout et toujours sur la variété

(1) *Olynth.*, 2, § 22.

(2) Weil, *Les Harangues politiques*, p. 242.

(3) Brédif, *L'éloquence politique en Grèce, Démosthène*, Paris, Hachette, 1879.

de la structure, soit que l'on considère la succession des phrases, ou l'ordre des mots dans chaque proposition; mais il n'est pas sans intérêt de montrer, par exemple, ici de vraies périodes, là le laisser aller de la conversation et de rechercher la cause de cette différence. Nous ne voulons pas enfin qu'on relève minutieusement toutes les figures, ni qu'on fatigue l'élève de noms rébarbatifs (1); mais on aurait tort de ne pas s'arrêter un instant quand on rencontre, par exemple, une antithèse, une métaphore, une comparaison, une interrogation. Quelques mots suffisent pour faire voir l'emploi judicieux d'une figure. Montrons le brièvement. Une métaphore s'explique par le fait même qu'on précise le sens du mot. Ainsi, dans la seconde *Olynthienne*, § 9, pour faire observer que ἀνελκίσσει est une figure hardie et presque poétique, on remarquera, avec M. Weil, que ἀνελκίσσειν signifie proprement *rejeter sa chevelure en arrière* et se dit du cheval qui agite sa crinière en se cabrant, renverse son cavalier ou secoue le joug. Si on voulait développer le trope, on pourrait dire : il suffit du moindre heurt (πτύσμα) pour faire cabrer ces peuples qui portent le joug en frémissant et pour renverser le char de Philippe. Mais l'orateur indique cette image rapidement par un seul mot, et il se hâte d'ajouter δειλότες, qui adoucit la hardiesse de la métaphore et qui rappelle la première image indiquée par συστῆ : le corps se décompose. — Un peu plus loin, καταρραί, préparé par ἤθησεν, se dit des fleurs fanées qui tombent en s'effeuillant. Plus loin encore, συμπλαίξ (§ 21) et ἀντέρπει (§ 24) sont des locutions empruntées à la lutte. Après ces deux cas, une remarque générale est de mise : on en conclut, en effet, que de nombreuses métaphores sont tirées de la palestre; ce qui n'est pas étonnant, si l'on tient compte de la place qu'occupaient dans la vie des Grecs les jeux gymniques.

Une comparaison exige, cela va sans dire, plus d'explications. Au § 15 de la première *Olynthienne*, Démosthène compare les Athéniens à ces prodiges étourdis, à ces emprunteurs imprudents qui, après avoir acheté à usure une opulence passagère, se voient enfin dépouillés même de leur patrimoine. Le professeur rendra compte de cette comparaison : Philippe, c'est l'usurier; les hauts intérêts qu'on lui paie, ce sont les possessions en dehors de l'Attique dont on lui permet de s'emparer; le capital emprunté, c'est cette douce paix, ce bien-être dont on jouit passagèrement; enfin le patrimoine qu'on engage, qu'on risque, c'est la patrie elle-même. Cette comparaison, comme d'autres encore, est empruntée à la vie ordinaire, aux habitudes des Athéniens. Elle est donc à la portée de l'auditoire qui se pressait au Pnyx pour entendre Démosthène, et un tel exemple concret est

(1) Voyez les *Indices* de Rehdantz et Blass, *Die attische Beredsamkeit*, tome III, 1^{re} partie, (Leipzig, Teubner), p. 137.

bien de nature à le frapper plus que les meilleurs raisonnements (1).

L'interrogation est fréquente dans Démosthène. Tantôt il se fait à lui-même, sous cette forme, une objection; tantôt, il prend à partie son auditoire. Le but qu'il poursuit, est fort divers. Ici, il veut simplement attirer l'attention de ceux qui l'écoutent, et rendre à leurs yeux plus évident ce qu'il avance; là, il veut prouver (2); ailleurs il se propose d'exhorter (3); ailleurs encore il montre par là sa surprise et son étonnement (4).

Qu'on fasse une remarque sur le soin avec lequel l'orateur s'interdit l'hiatus, et sur cette loi rythmique qui lui fait éviter plus de deux syllabes brèves, soit! mais qu'on se garde de suivre Rehdantz dans cette voie.

2° On étudiera, tour à tour, l'art de *raisonner*, d'*exposer* et de *peindre*.

Le raisonnement est l'âme même de l'éloquence de Démosthène. Il ne connaît ni les arguments compliqués, ni les considérations abstraites. « C'est le bon sens qui parle — Fénélon l'a déjà remarqué — sans autre ornement que sa force »; ce qui ne l'empêche pas d'être insinuant, mordant ou sarcastique.

Ses procédés méritent d'être signalés : il *pousse à bout sa démonstration*, tournant et retournant la même idée sous toutes ses faces; il tire un grand effet des *exemples* qu'il multiplie; il recourt à la *forme paradoxale*; enfin il emploie le *dialogue*. Quel que soit le discours choisi, le professeur trouvera assez d'occasions de faire voir ces procédés.

La *narration* est toujours démonstrative. En narrant, l'orateur est préoccupé uniquement de trouver des arguments. Qu'on lise, pour s'en convaincre, le récit des progrès de Philippe dans le discours *sur la Chersonèse* (5), ou le tableau de l'ancienne politique des Athéniens dans la troisième *Olynthienne* (6). Là, l'orateur prouve que, afin de vaincre les ennemis du dehors, il faut d'abord châtier les ennemis domestiques qui ont permis à Philippe d'humilier et de dépouiller Athènes. Ici, il démontre que la complaisance des orateurs qui ont succédé aux grands hommes d'autrefois, a tout perdu.

Les *portraits*, les *peintures de mœurs* sont aussi des preuves. Pourquoi Démosthène peint-il sous les traits les plus vifs l'entourage de Philippe? (7) C'est qu'il veut prouver que le roi de Macédoine n'est pas aussi puissant qu'il le paraît.

(1) Baron, ouv. cité, p. 68, rappelle *Phil.*, I, § 40; III, § 30 et § 69; *Olynth.*, II, § 33; III, § 29.

(2) *Chersonèse*, § 64; *Phil.* III, §§ 32 et 34.

(3) *Phil.* I, § 44.

(4) *Cour.* § 51. Cf. Blass, *Die attische Beredsamkeit*, p. 152.

(5) § 61-67.

(6) § 24-26.

(7) *Olynth.*, II, § 19.

3° On relèvera le *pathétique et les mœurs oratoires*. M. Croiset (1) l'a fort bien dit : « Ce qui caractérise par dessus tout cette éloquence, c'est le pathétique, ou plus exactement, ce que les rhéteurs grecs appelaient *πάθος*, c'est-à-dire la passion et la véhémence. Non point une seule espèce de passion, mais toutes à la fois ou tour à tour, dans une succession rapide et tumultueuse, dans une variété de tons très bien notés par Denys d'Halicarnasse (2). La colère et la raillerie, la gravité et la trivialité, les éloges délicats et les brusques gronderies s'y pressent dans une même page, dans une même phrase (3)... Ce qui manque à Démosthène, ce sont les passions douces, celles qui font verser des larmes, la pitié, la tendresse. »

Quant aux mœurs oratoires, ce qu'on voit et ce qu'on sent partout dans les discours de Démosthène, c'est, dit encore M. Croiset (4) le sérieux, l'élévation, la force de la pensée, la résolution dans la conduite. Mais on n'y trouve que fort peu les qualités qu'on est plus habitué à ranger sous cette appellation, c'est-à-dire les qualités agréables, la douceur, la grâce, l'amabilité, l'esprit.

L'étude ainsi menée serait incomplète, si l'on ne disait aux élèves « qu'il manque aujourd'hui aux harangues de Démosthène l'action comme il manque aux hymnes de Pindare la musique et la danse. Or, on sait combien cette partie de l'art était jugée importante par notre auteur. Il convient donc de se représenter une période de Démosthène, interprétée par les inflexions de la voix et par le geste, avec de légères poses, servant à détailler les membres rythmiques (5) ».

* *

Quand on aura achevé la lecture d'une harangue, on n'oubliera pas quelques exercices de répétition. On résumera, par exemple, et l'on appréciera le discours étudié; on le comparera, si possible, avec un autre (6); ou bien prenant un point particulier, on synthétisera tous les renseignements fournis par l'auteur. Voici quelques questions de ce genre : 1° Philippe : le capitaine et le politique; 2° les Athéniens : leur caractère et leur politique; 3° Démosthène : son rôle politique; ses idées morales et religieuses; 4° détails sur l'organisation politique, sociale, militaire et financière d'Athènes; 5° l'histoire d'Athènes ou de la Macédoine à l'époque de Démosthène; 6° la géographie de la Grèce, etc.

Tout en avançant dans la lecture d'un discours, on fera bien de porter toujours son attention sur ces divers points : on creuse ainsi le sujet et l'on se prépare aux vues d'ensemble.

(1) Croiset, ouv. cité, p. 560.

(2) Denys, *Démsth.*, 8.

(3) A. Croiset cite comme exemples : *Phil.* I, 45 et 49.

(4) A. Croiset, p. 561.

(5) Baron, édition citée, p. 63.

(6) Exemple : la 1^{re} *Philippique* et la 1^{re} *Olynthienne*.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

147. — *Die Weltanschauung Platos dargestellt im Anschluss an den Dialog Phaedon*, von Dr G. SCHNEIDER. Berlin, Weidmann, 1898, 138 pages. Prix : 3 fr.

Tout d'abord il convient de féliciter M. Schneider de l'intention qu'il a eue en composant l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Avec bon nombre d'éducateurs, il estime que la lecture des auteurs anciens au gymnase doit initier davantage les jeunes gens à l'étude de la philosophie : en conséquence, les programmes allemands prescrivant l'explication du Phédon en 1^{re} A, il s'est proposé d'élucider la marche suivie par Platon dans sa démonstration de l'immortalité individuelle de l'âme humaine, et, chemin faisant, de préciser, de compléter, et, çà et là, de critiquer cette démonstration en la rapprochant de certains passages du Timée. On a donc affaire ici à un de ces livres « auxiliaires », comme il en existe déjà tant de sérieuse valeur chez

nos voisins d'Outre-Rhin, et qui rendent à leur enseignement d'inappréciables services.

Nous n'insisterons pas sur la nécessité d'introduire quelque peu la philosophie tout au moins dans les cours littéraires de la Rhétorique de nos Athénées et de nos collèges ; nous sommes d'ailleurs convaincu que cela peut se faire sans nuire à la gymnastique intellectuelle ni à l'affinement du goût, et bien que chez nous la Rhétorique ne corresponde pas précisément à la 1^{re} classe des gymnases allemands. Le principe admis, nous dirons avec M. Schneider que la lecture d'un ouvrage n'est plus propre à donner aux jeunes gens les premières notions des thèses philosophiques les plus importantes que la lecture du Phédon de Platon. A ce point de vue spécial, quel faisceau d'éminentes qualités présente l'incomparable chef-d'œuvre ! Le sujet même est d'un intérêt toujours actuel ; Platon y rattache une théorie générale de la nature du monde ma-

tériel et du monde immatériel; l'argumentation du Phédon se distingue par une logique très serrée; les idées philosophiques y sont nettes et profondes à la fois, et là même où le « divin » auteur se trompe ou s'égare, combien il fait encore réfléchir! On sait que ces mérites sont encore rehaussés par un art dramatique vraiment prestigieux et par la ravissante fraîcheur du style. Ajoutons, comme dernière recommandation, que les termes techniques qui pourraient effaroucher les jeunes gens, sont en somme peu nombreux dans le Phédon et n'offrent rien de rebutant (1).

Les travaux antérieurs de M. Schneider sur la philosophie hellénique en général et sur la philosophie de Platon en particulier l'avaient parfaitement préparé à la tâche qu'il a entreprise, outre qu'il pouvait tirer profit d'une série d'œuvres d'une valeur incontestée. L'auteur a suivi l'ordre même des chapitres du Phédon; il en fait connaître succes-

(1) Les programmes allemands comprennent pour les classes supérieures huit dialogues de Platon. En France, Platon figure au programme de la 2^e, de la Rhétorique et de la Philosophie; on y lit le Phédon en Rhétorique. Les Athénées et les collèges belges ont moins de classes que les gymnases allemands et les lycées français; on pourrait cependant lire chez nous en Rhétorique avec grand profit les parties essentielles du Phédon, si le maître résumait les chapitres qu'il ne ferait pas traduire et s'attachait à faire comprendre la suite des idées; c'est d'ailleurs ce qui se fait en Allemagne, l'ouvrage étant assez long.

sivement le contenu, ajoutant à cet exposé, là où cela lui a paru nécessaire, des observations parfois assez étendues sur l'enchaînement des pensées, ainsi que l'explication et la critique de ce que l'élève vient de lire. Il partage judicieusement le dialogue en deux grandes parties, dont la première se termine après le chapitre 34, au moment où il semble en effet que la démonstration soit achevée. Chacune de ces parties comprend un certain nombre de divisions et de subdivisions; elles présentent des en-tête et sont rigoureusement motivées. Parvenu à la fin du chapitre 34, M. Schneider, dans une section spéciale, étudie la composition de la première partie de la démonstration; il y montre qu'elle forme un tout et qu'elle comprend deux preuves distinctes mais connexes, placées dans l'ordre que réclame la logique. Nous croyons avec l'auteur que les chapitres 29 à 35 (sort futur de l'âme; mythe) sont certainement à leur place; ils forment la conclusion de la première partie, c'est-à-dire d'un ensemble complet; toutefois nous avons à faire ici certaines réserves que nous indiquerons plus loin. A la fin de l'ouvrage une section spéciale est consacrée à la texture des deux parties du dialogue, considéré au point de vue philosophique: on y trouve en même temps la justification du groupement des idées, proposé par M. Schneider. Ce chapitre se termine par l'exposé du plan pu-

rement scientifique de l'argumentation du Phédon : l'auteur fait remarquer que l'ordre scientifique ne diffère pas beaucoup de l'ordre suggéré à Platon par des convenances artistiques. Un dernier chapitre a pour objet de faire connaître les principes généraux sur lesquels Platon a basé sa conception du monde visible et du monde invisible, et de faire saisir la connexité de ces principes.

On voit que M. Schneider s'est appliqué avec un soin extrême à montrer la filiation des idées du Phédon. Pour ce qui concerne particulièrement les divisions et les subdivisions essentielles, il en explique l'enchaînement avec une insistance qui brave les redites. Et sans doute l'auteur a raison d'attacher une si grande importance à ce que la suite du raisonnement dans cette œuvre philosophique assez complexe soit bien comprise : nous estimons cependant qu'il a dépassé la mesure en se répétant si souvent et en ne laissant pour ainsi dire rien à l'initiative de l'élève. L'avant-dernier chapitre, qui est excellent, eût pu suffire, croyons-nous, à part quelques indications indispensables à intercaler dans le corps du livre aux endroits voulus. Le maître ferait résumer, au surplus, chaque chapitre qu'on vient de lire et chaque groupe de chapitres formant un tout ; il exercerait les jeunes gens à découvrir eux-mêmes l'enchaînement et la valeur des différentes parties du Phédon au moyen de ques-

tions, qui tantôt seraient résolues oralement, tantôt feraient l'objet d'un devoir. A notre avis, un des mérites de la récente édition du Phédon due à M. Stender, c'est précisément d'offrir une série de questions du genre de celles que nous avons ici en vue. Quant à M. Schneider, il a cru devoir fournir, outre les longs développements dont nous venons de parler, la paraphrase et très souvent la traduction littérale d'une bonne partie du Phédon, en y comprenant même les parties narratives du début et de la fin ; cette idée-là nous ne saurions l'approuver : il ne faut pas rendre à la classe des services ou inutiles ou dangereux.

Examinons à présent la critique philosophique de l'ouvrage. Elle mérite assurément des éloges pour sa justesse et sa clarté, mais elle ne nous paraît pas irréprochable en tout point, et surtout elle offre de regrettables lacunes. Voici ce que nous en louons tout particulièrement. Ça et là les raisonnements abstraits sont « illustrés » au moyen d'exemples bien choisis, puisés au domaine des sciences, spécialement à la géométrie, dont les notions idéales sont plus familières aux jeunes gens. Au chapitre 17, deux objections sérieuses sont faites à l'application de la théorie des contraires à la démonstration de l'immortalité de l'âme. Au chapitre 18, l'auteur prouve, trop brièvement à notre gré, que la théorie de la réminiscence est plus ingénieuse

qu'exacte. Au chapitre 19, il explique très bien la raison psychologique qui a déterminé Platon à tant insister sur l'idée d'égalité; il montre aussi que Platon tire de ces prémisses des conséquences exagérées; au chapitre 20, il fait bien comprendre que les idées absolues sont des idées à priori; au chapitre 22, il explique d'une manière exacte, mais prolixe, l'existence réelle que Platon attribue aux Idées, leur lieu étant l'esprit : « der Geist ist die Staette der Ideen »; au chapitre 31, que M. Schneider rapproche des chapitres 90 et 91 du *Timée*, il signale la ressemblance et la différence que présentent la théorie platonicienne de l'origine et du développement des êtres et la théorie darwinienne de l'évolution; au chapitre 49, il soutient que, si Platon a laissé indécise dans le *Phédon* la question des rapports existant entre les Idées et les objets sensibles, c'est qu'il n'a pas voulu interrompre la marche de son raisonnement en s'attardant à l'examen d'un problème très difficile, dont la solution n'avait aucune importance pour sa thèse; au chapitre 55, il fait ressortir le grave paralogisme de Platon, qui passe de l'idée d'*ἀθάνατος* « non mort » à celle d'*αἰδιον* « éternel » et d'*ἀσθροον* « impérissable ».

Comme la démonstration de l'immortalité de l'âme est basée dans le *Phédon* sur la conception que Platon se fait du monde en général, M. Schneider a jugé bon de ne pas s'en tenir à la doctrine métaphysique de notre dialogue,

mais de la compléter par certains passages similaires du *Timée*. Jusqu'à quel point ce rapprochement est-il permis? C'est une question difficile à résoudre. Il est parfaitement admissible qu'à partir du moment où Platon s'est mis à écrire, ses théories essentielles étaient dessinées dans son esprit : il n'en est pas moins vrai qu'il n'a cessé d'en modifier et d'en rectifier maint détail dans la suite. Or, entre la composition du *Phédon* et celle du *Timée*, il s'est écoulé un laps de temps qu'il est impossible de déterminer, mais qui paraît avoir été assez long; il suffit d'ailleurs de constater que l'influence pythagoricienne est bien plus manifeste dans le second de ces ouvrages que dans le premier. Pour nous en tenir à la nature de l'âme, Platon ne l'a pas tout à fait expliquée de la même manière dans le *Banquet*, dans le *Phédon*, dans le *Philèbe*, dans la *République*, dans le *Timée*. M. Schneider, au chapitre 28 de son livre, ne considère que ce qu'on lit à ce sujet dans le *Timée* et dans le *Phédon*; il soutient à tort, selon nous, que les divergences sont plus apparentes que réelles. Au chapitre 31, il se donne beaucoup de mal pour prouver la connexité qui existe entre la théorie de la métempsycose exposée dans le *Phédon* et celle de la création établie dans le *Timée*; soit, mais nous nous permettons de trouver ce développement trop étendu (1); surtout nous

(1) Au ch. 19, p. 27, l'auteur nous

ne saurions admettre qu'il n'y ait pas de désaccord entre le chapitre 31 (métempsychose) et les chapitres 57 et sqq. (destinées ultérieures de l'âme) du Phédon; il ne nous paraît pas même possible de concilier parfaitement ce qui est dit 107, D. et sqq. et 113, D et sqq.; nous estimons, quant à nous, que, si Platon était pleinement convaincu de l'origine divine et de l'immortalité de l'âme, en revanche, du moins à l'époque de la composition du Phédon, il n'avait pas d'idée bien nette au sujet de ses destinées ultérieures, sauf pour ce qui concerne les âmes pures. — A ce propos, nous aurions désiré que l'auteur eût fait ressortir la distinction que Platon établit lui-même entre sa démonstration scientifique et son exposé du mythe : cette distinction est déjà faite à la fin du chapitre 5 : διαταραχὴν τε καὶ μυθολογίαν. — Nous regrettons aussi que M. Schneider n'ait pas brièvement indiqué ce que Platon, pour sa démonstration de l'âme, doit à ses devanciers et ce que néanmoins il y a d'original dans cette démonstration. Nous n'ignorons pas qu'en cette matière il règne encore bien des incertitudes, mais enfin certains points généraux sont définitivement acquis et il convient, semble-t-il, que les élèves ne se fignient pas que la

semble forcer le sens de βούλεται (74, D), qui signifie ici simplement *pouvoir*, comme assez souvent les verbes θέλειν, τολμᾶν, ὀρεγέσθαι : nous doutons fort que Platon ait ici en vue une théorie du « devenir », ainsi que l'explique M. Schneider.

démonstration platonicienne ait été créée de toutes pièces. — Nous pensons encore qu'il eût été opportun de montrer comment les philosophes spiritualistes établissent de nos jours l'immortalité substantielle et personnelle de l'âme et comment leur argumentation dérive de celle de l'auteur du Phédon, qu'ils ont corrigée en certains points; la philosophie est d'ailleurs impuissante à préciser le sort futur de l'homme : c'est là un objet de foi, non de démonstration proprement dite. — Au chapitre 11 nous aurions souhaité que M. Schneider signalât ce qu'il y a d'excessif dans la doctrine de la séparation de l'âme du corps pour pouvoir acquérir des connaissances. — A ce propos, et aussi à propos de ce qui est dit au chapitre 13, ainsi qu'à propos de ce que Platon nous apprend concernant la destinée des âmes pures, qui pour lui sont uniquement les âmes des philosophes, ne convenait-il pas de dire que la philosophie platonicienne, si sans doute elle est très haute, ne laisse pas d'être parfois hautaine et même étroite? — Quelques brèves explications au sujet des points que nous venons d'indiquer nous paraissent absolument indispensables pour que l'élève comprenne et apprécie mieux l'enseignement du Phédon; or, tel est bien le but que M. Schneider s'est proposé, et au surplus nous ne saurions approuver l'emploi d'un second « Huelfsbuch » pour l'élucidation du texte philosophique du dialogue.

Nous croyons en avoir dit assez et même trop pour que notre conclusion paraisse fondée. L'œuvre de M. Schneider a une valeur incontestable, mais à nos yeux c'est plutôt un livre auxiliaire pour le maître, qui pourra y puiser de précieux renseignements; considéré au point de vue objectif, c'est-à-dire comme livre auxiliaire destiné aux élèves, l'ouvrage présente certes encore des qualités, mais aussi des défauts, notamment de la prolixité, des lacunes. Trop de paraphrase et de traduction. CH. BONNY.

148. — *M. Tullii Ciceronis pro T. Annio Milone oratio ad judices*, texte latin, revu, corrigé et annoté par J. WAGENER et A. WAGENER, 3^e édit., 1 vol. in-18 de XLVIII 186 pp., Bruxelles, Société Belge d'éditions, 1898

Il serait superflu de faire à nouveau l'éloge de ce livre si légitimement apprécié et dont la 1^{re} édition, due à la collaboration de Jean et d'Auguste Wagener, parut en 1860 : l'un avait donné ses soins à la constitution du texte et à l'élaboration du commentaire, l'autre avait composé l'*Esquisse historique sur la situation des partis politiques à Rome à l'époque du procès de Milon*, qui sert d'introduction. En 1876, après la mort de son père, A. Wagener publia une nouvelle édition de l'œuvre commune, et il en préparait une troisième lorsque la mort vint le surprendre (mai 1896); toutefois il avait eu le temps de mettre à

profit les études dont la Milonienne a été l'objet pendant ces dernières années, surtout en Angleterre et en Allemagne.

A la demande de M^{me} veuve Wagener, M. Paul Thomas se chargea de la revision générale et de l'impression du travail de son collègue. Il y a apporté un certain nombre d'heureuses modifications, dont voici les principales : les notes critiques relatives à Asconius et à Cicéron ont été réunies en appendice (pp. 181-186); les renvois à la *Real-Encyclopædie* de Pauly, qui est vieillie, ont été supprimés; enfin, le commentaire s'est enrichi de plusieurs notes explicatives. — On ne peut que féliciter M. P. Thomas pour la manière remarquable dont il s'est acquitté de la tâche délicate qu'il avait assumée. LÉON HALKIN.

149. — *Q. Horatius Flaccus*, erklært von ADOLF KIESSLING. Dritter Teil : Briefe; Zweite Auflage besorgt von RICHARD HEINZE, 1 vol. de 312 pp. Berlin, Weidmann, 1898. Prix : 3 m.

La revision de l'édition d'Horace publiée par A. Kiessling est terminée avec ce troisième volume qui comprend les épîtres. Il suffit d'un examen rapide pour se convaincre que ce travail, confié à M. R. Heinze, ne pouvait être mis en meilleures mains. Sans toucher au fond même de l'œuvre de son devancier, le nouvel éditeur l'a amenée à un plus haut degré de perfection, soit en ajoutant des notes pour l'intelligence

des passages assez nombreux que le commentaire n'élucidait pas suffisamment, soit en modifiant la ponctuation ou en corrigeant le texte latin (A. P., v. 23). Pour se guider dans son travail, M. Heinze a pu tirer parti des indications manuscrites de l'exemplaire de Kiessling lui-même.

LÉON HALKIN.

150. — *De Arnobii majoris latinitate*. part. I et part. II scripsit Dr JOANNES SCHARNAGL. Deux progr. du gymn. de Goerz, 45 et 40 pages. Prix de chacun : 1 m.

Cette étude, qui a pour base le texte de l'édition Reifferscheid, embrasse à la fois le vocabulaire, la syntaxe et le style d'Arnobé. C'est le premier travail d'ensemble paru sur la latinité de cet auteur.

La forme en est sèche, j'allais dire bien allemande : défaut qui trouve, il est vrai, son excuse dans la destination même des travaux de ce genre et que rachète, d'ailleurs, l'exactitude avec laquelle a été fait ce relevé complet, ou peu s'en faut, des particularités de la langue et de la grammaire du rhéteur africain.

Le vocabulaire renferme les mots qui ne se trouvent pas dans les écrits de Cicéron ou qui, s'ils s'y rencontrent, paraissent appartenir à la langue archaïque, vul-

gaire ou poétique; les changements et particularités de sens; les mots dont la déclinaison ou la conjugaison est insolite. Ces recherches lexicographiques et morphologiques permettront de compléter sur plusieurs points le *Formenlehre der lateinischen Sprache* de Neue et le Dictionnaire de Georges, le plus complet que nous possédions pour les écrivains postérieurs à la latinité d'argent.

La seconde partie est une contribution nouvelle à la syntaxe historique du latin, la langue d'Arnobé, au point de vue syntaxique, n'ayant fait, jusqu'au présent opusculé, l'objet d'aucune étude spéciale et Draeger n'ayant pas, en ce qui concerne les écrivains ecclésiastiques, poursuivi ses recherches en dehors de Lactance, Tertullien et saint Augustin. L'emploi des pronoms démonstratifs, présentant chez Arnobé de nombreuses irrégularités, aurait dû, ce nous semble, attirer l'attention de l'auteur.

C'est en philologue que M. Scharnagl a traité le troisième point : il s'est borné, en effet, à observer des faits de langue et des détails de style, mettant particulièrement en relief dans un dernier chapitre — de *orationis ubertate* — le caractère que revêt, chez Arnobé, le *tumor Africanus*.

MAURICE GRAINDOR.

2. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

151. — BONNEMAIN. *Pages choisies des auteurs contemporains : André Theuriel*. Colin, Paris, 1898,

1 vol. in-18, xvi-311 pp. Prix : fr. 3.50.

M. E. Faguet a dit quelque

part que les recueils de *morceaux choisis* sont d'« odieux livres ». Mais c'était, je pense, dans un temps où l'on n'avait guère que cette chrestomathie qui, en quelques centaines de pages, par des extraits de vingt, trente ou quarante lignes, visait à faire connaître tous les écrivains, grands ou quelconques, soit illustres soit oubliés d'une littérature. Il nous semble qu'il serait moins sévère pour la série d'anthologies entreprises par la maison Colin. Chacune d'elles, au moins, permet de prendre une idée suffisamment exacte d'un auteur, tandis que nos vieux *florilèges* ne les font connaître tous que très imparfaitement.

Les pages choisies d'André Theuriet sont précédées d'une étude biographique et littéraire par M. Raoul Guillard. L'anthologie a sept parties : *Mémoires et Souvenirs* (d'après *Années de Printemps*) — *Intérieurs et Paysages* — *Extraits des Nouvelles et Romans* — *Poésies domestiques* — *Poésies pittoresques* — *Poésies morales* — *Théâtre*. En tête des œuvres *anthologisées*, l'auteur donne le sujet en quelques mots. Il a placé entre les « morceaux choisis » d'une même œuvre des notes pour les rattacher les uns aux autres.

G. DOUTREPONT.

152. — CHARLES RENOUVIER, *Victor Hugo, le Poète*. A. Colin, Paris, 1897, 1 vol. in-18, VIII-375 pp. Prix : 4 fr.

L'ouvrage de M. Renouvier se

compose surtout d'articles qui avaient paru en 1889 dans la revue : *La critique philosophique*. Disons tout de suite qu'on y constate certain manque d'unité provenant de ce que ces morceaux divers, ces études sur V. Hugo, ne devaient pas, dès l'abord, former un livre. Aussi pourrait-on intervertir l'ordre de plusieurs chapitres sans nuire grandement à l'économie générale de l'œuvre. Toutefois la manière dont ce livre a été composé ne l'empêche pas d'avoir une très sérieuse valeur. Le philosophe Renouvier, sans négliger la pure critique littéraire, s'est particulièrement attaché à étudier le mécanisme de la merveilleuse imagination de Victor Hugo, les modes divers de son activité intellectuelle, bref son *génie* poétique dans ce qu'on pourrait appeler ses splendeurs et ses tares. C'est ainsi qu'après avoir « reconnu et défini chez Hugo la puissance imaginative et de personnification, le génie mythologique », il s'applique à montrer les effets et les excès de cette force qui a manqué d'un frein pour la modérer et la contenir. Je recommande à l'attention du lecteur les chapitres consacrés à cette question : *L'imagination et le génie mythologique* — *Les personnifications* — *Les vices de la méthode imaginative*. — Il rencontrera de plus, dans ce livre, d'excellentes pages sur la prodigieuse puissance verbale de Hugo, sur les défauts de cette qualité, sur sa prétention à être le *flambeau*

des peuples, le *songeur*, et sur les incontestables « trous » de son érudition. Le virtuose du vers n'a pas été oublié par l'auteur (cf. surtout la *révolution du rythme poétique*). L'homme dans le poète a fourni l'objet du chapitre final.

Le livre de M. Renouvier n'est pas l'acte d'un hugolâtre; c'est l'œuvre d'un esprit judicieux, sincère et libre, qui marque clairement les défauts de ce poète et qui sait aussi montrer combien il est grand.

G. DOUTREPONT.

153. — W. GEBERT, *Précis historique de la littérature française*. Stuttgart, Hobbing et Buechle, 1896. 1 vol. de 305 pp. Prix : 3.75 frs.

On ne peut se montrer sévère dans l'appréciation d'un ouvrage de pensée et d'expression françaises, lorsqu'il a pour auteur un étranger. Il est difficile en effet, entouré d'influences tout autres, de porter un jugement sûr et exact sur les écrivains et les œuvres d'un peuple de génie essentiellement différent.

C'est à cela qu'il faut attribuer les défauts saillants et presque inévitables du livre de W. Gebert. Le manque de proportion en caractérise le plan : c'est ainsi que le *xix^e* siècle prend près de la moitié de l'ouvrage, et les origines du français avec le moyen âge, les 30 premières seulement. L'écrivain auquel s'attarde le plus l'auteur est Voltaire, alors que L. Veuillot n'est pas même cité ;

cependant J. Lemaître le compte « dans la demi-douzaine de très grands prosateurs de ce siècle. » Trop souvent le sens critique fait défaut ou n'est que superficiel ; Gebert se contente de résumer plutôt que d'analyser le caractère littéraire des ouvrages et de leurs auteurs.

Pour ne prendre qu'un exemple, cet épisode si simple et de grandeur si touchante d'*Aude la belle* dans la *Chanson de Roland*, ne lui inspire que cette réflexion : « La fiancée de Roland, la belle Aude, qui d'ailleurs ne joue aucun rôle dans le poème, meurt de douleur. » A propos des *Mystères*, il se contente de cette trop sommaire appréciation : « Ils sont généralement le produit d'une intention pieuse et destinés à l'édification. On les joue aussi pour obtenir la fin d'une peste, pour remercier Dieu de bonnes récoltes, etc. » Quant à la grandeur de ces représentations populaires, leur influence morale, leur mérite littéraire, pas un mot. Il est toutefois juste de dire que pour les *xvii^e* et *xix^e* siècles, il y a des pages de critique moins hâtive et plus soignée.

Le procédé énumératif employé par W. Gebert n'échappe pas à la monotonie d'un catalogue. Sous le titre des différents genres littéraires, il range à la file chaque auteur, connu ou inconnu ; mettant sur la même ligne Toepffer et Claude Tillier et A. Karr comme leur étant inférieur ; J. Janin après G. Planche, etc.

Étant donné l'originalité individuelle, il est impossible d'obtenir, en matière littéraire, une classification rigoureusement exacte de la valeur personnelle.

Les nombreuses citations dont l'ouvrage est émaillé, sont simplement entre guillemets sans que l'on sache d'où elles sont extraites. La phrase généralement trop chargée manque de relief et nage dans des termes impropres, ou du moins ne correspondant pas à la pensée de l'auteur. C'est trop scientifique, trop étiqueté, on n'y trouve pas assez de chaleur, ni cet enthousiasme, ne serait-ce qu'à petites doses, auquel on s'attend, même dans une rapide nomenclature de chefs-d'œuvre. Aussi bien eut-il fallu égarer par-ci par-là quelques extraits des maîtres.

Nous ne voulons cependant pas nier l'utilité de ce *Précis de la littérature*. C'est un Vapereau résumé, présenté chronologiquement, qui va jusqu'aux plus contemporains de nos écrivains. Ce livre ne peut que faire bonne figure dans une bibliothèque où l'on désire avoir à portée de la main un renseignement immédiat; ce qui est souvent le cas pour les membres du personnel enseignant. Il peut encore servir de base à des travaux, conférences, ou cours littéraires, parce qu'il offre en quelques pages les grandes lignes nécessaires au plan de toute étude sur ce sujet. Bref, c'est de l'érudition qui s'est efforcée d'être précise et complète; et sous ce rapport,

je crois qu'il n'est aucun de nos manuels qui lui soit supérieur.

F. MASOIN.

154. — EMILE FAGUET, *Drame ancien, Drame moderne*. A. Colin, Paris, 1898. 1 vol. 3 fr. 50.

« A la comédie comme à la tragédie nous venons pour voir souffrir. Le malheur d'autrui fait rire ou il fait pleurer; dans les deux cas il fait plaisir. Tout le théâtre est fort triste; il est la peinture de nos malheurs ou de nos sottises. Le fond de l'émotion dramatique n'est pas précisément la sympathie de l'homme pour l'homme, comme le prétendait Saint-Marc Girardin, mais plutôt la férocité de l'homme à l'égard de l'homme. » Telles sont les idées développées dans l'Avant-Propos. Elles ne manquent ni d'imprévu ni de piquant. Mais nous doutons qu'elles soient généralement adoptées. De plus, elles sont présentées d'une façon trop légère, qui contraste singulièrement avec le reste de l'ouvrage, plus solide comme fond, plus sévère comme forme.

Dans le premier chapitre M. Faguet établit, non sans quelque raison, que la tragédie a été par excellence le genre classique français.

Le chapitre suivant est consacré à une question fort intéressante, remarquablement traitée par l'auteur, à savoir quelle est la place du théâtre parmi les arts? L'art dramatique est l'expression la plus vaste de l'art humain,

étant la peinture la plus complète de la vie; il sera avant tout un art littéraire, et les autres arts : musique et peinture viendront se grouper autour de lui, mais avec le caractère de subordonnés.

M. Faguet passe ensuite à l'étude du drame grec, du drame moderne et de la tragédie française.

En ce qui concerne le drame grec, il montre fort bien que l'art dramatique chez les Grecs était à la fois art plastique, art épique, art rythmique et que le drame grec était comme une synthèse harmonieuse de toutes les formes de l'art.

Le drame moderne, lui, le drame anglais et espagnol du ^{xvii}^e siècle, est l'expression forte et profonde de la vie, de la vie intense, véhémence et variée. Il est tout d'observation morale pénétrante et de sens historique puissant.

A propos de la tragédie française, l'auteur se livre tout d'abord à d'ingénieux rapprochements entre la tragédie française d'une part, le drame grec et la tragédie anglaise d'autre part. Dans cet ordre d'idées il traite la question du monologue, des trois unités et de l'intrigue. Il s'étend ensuite sur les caractères généraux de la tragédie française qu'en matière de conclusion il déclare se composer des éléments suivants : une intrigue forte et variée, une logique sévère, une action rapide, de belles actions morales, de beaux discours, des caractères

tout d'une pièce et tout abstraits. En cela il ne nous paraît pas être bien éloigné de la vérité.

La Muse grecque, c'est la Beauté; la Muse anglaise, la Vie; la Muse française, la Raison. Nous avons donc trois systèmes dramatiques différents. Mettons aux prises ces trois systèmes. Choisissons un sujet commun et voyons comment il a été respectivement traité par Sophocle, Shakspeare et Corneille. Ils ont donné trois œuvres sublimes et absolument diverses : *Antigone*, *Roméo et Juliette*, *le Cid*.

M. Faguet analyse ces trois pièces, et son analyse procède par comparaison. Les principes généraux qu'il avait dégagés de l'étude des trois systèmes grec, anglais, français, il les retrouve appliqués dans les trois pièces précitées.

Tout ce dernier chapitre est absolument remarquable. Il témoigne d'un jugement très sûr, d'une sagacité très profonde; nous en recommandons vivement la lecture. Il clôt dignement un livre qui n'est pas fait pour diminuer la réputation de critique reconnue à M. Faguet et qui figurera honorablement sur la liste de ses ouvrages d'études littéraires.

E. GORISSEN.

155. — M. Clédat nous demande de « donner l'hospitalité de nos colonnes à la courte réponse » qui suit :

M. Lapaille continue à tronquer les

textes. Je lui avais écrit : « Je tiens à rester poli avec un homme qui l'est si peu. Je ne mettrai donc pas en doute votre bonne foi, etc. » Il supprime purement et simplement la première phrase, qui explique la seconde. Son attitude me fait regretter la courtoisie avec laquelle j'ai répondu à ses lettres ; si j'avais pu y voir une « mise en demeure », j'aurais répondu comme Erec à Mabonagrain :

Menaciez tant con vos pleira,
Et je suis cil qui se teira ;
Qu'an menacier n'a nul savoir.

M. Lapaille m'a attaqué violemment à deux reprises, sans provocation aucune

de ma part. Je me suis borné à déclarer que je n'avais pas lu son premier article, à faire remarquer que je n'avais pu, d'ailleurs, en 1895 utiliser un article paru en 1896, et à constater son ignorance en grammaire historique, ce qui ne peut l'offenser que s'il a des prétentions à la science universelle. Les apprentis les plus novices en philologie romane savent qu'une palatale n'a jamais pu produire une nasalisation. Mais je n'insiste pas. Libre à M. Lapaille de jouer à lui tout seul la scène V de l'acte III des *Femmes savantes*.

L. CLÉDAT.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

156. — K. BREUL. *A handy bibliographical guide to the study of the German language and literature, for the use of students and teachers of German*. Londres et Paris, Hachette, 1895. Prix : 3 fr. 50.

Ce petit livre, dont l'utilité n'a pas besoin d'être démontrée, met rapidement « au courant » celui qui veut s'appliquer à l'étude de la langue et de la littérature allemandes ; il est, en quelque sorte, le pendant de l'excellente *Einführung in das Studium der Englischen Philologie* de M. W. Vietor (Marrburg, 1897). Il est divisé en quinze paragraphes, dont je transcris les titres, pour donner une idée exacte des renseignements abondants qu'on y trouve. § 1, Periodical Publications, pp. 1-13 ; § 2, Series of Essays and collected Writings, pp. 14-17 ; § 3, Germanic and German Philology, pp. 18-29 ; § 4, Language, pp. 20-26 ; § 5, German Language and Grammar, pp. 27-44 ; § 6,

Dictionaries, pp. 45-54 ; § 7, Names, pp. 55-56 ; § 8, Literature, 57-73 ; §§ 9-10, Theory of Poetry, Metre, pp. 74-78 ; § 11, German Classics and Annotated Editions, pp. 79-104 ; § 12, Popular Songs, Ballads, etc., pp. 105-109 ; §§ 13-14, Folklore, History, etc., pp. 110-118 ; § 15, Teaching of German, pp. 119-120. L'auteur a pris soin d'indiquer, au moyen de certaines abréviations (les lettres *a*, *b*, *c*, *p*), quels ouvrages s'adressent aux débutants ou aux étudiants plus avancés, quels sont ceux dont il convient de se servir avec prudence, et quels autres n'ont pas été écrits pour les spécialistes, mais pour le grand public. On saura également gré à l'auteur d'avoir indiqué, assez souvent, par deux mots, la valeur des livres qu'il mentionne ; il a montré beaucoup de prudence en ceci ; on peut regretter cependant que ces indications soient laconiques. — Cette bibliographie systéma-

tique est faite avec beaucoup de soin; l'auteur omet les ouvrages sans valeur réelle ou démodés; on peut dire qu'elle était complète au moment de son apparition. Pour la tenir facilement au courant, M. Breul a eu l'heureuse idée de réserver à la fin du volume quelque feuillets blanc.

Comme le titre l'indique, ce petit guide s'adresse aux étudiants et professeurs *Anglais*; mais il n'en rendra pas moins des services à ceux du continent. Il a été accueilli avec faveur, et je n'hésite pas à le recommander vivement.

C. LECOÛTERE.

157. — O. WEISE, *Unsere Muttersprache, ihr Werden und ihr Wesen*. 3^e Aufl, 1 vol. de 270 pp. Leipzig, Teubner, 1898. Prix : 2.40 mark.

Le sujet traité en ce livre avait été mis au concours par l'association linguistique allemande (*Der allgemeine deutsche Sprachverein*). On demandait une étude populaire, à base scientifique, sur le développement et l'essence (*Werden und Wesen*) de la langue allemande.

L'auteur reçut à défaut du prix, un don honorifique de 600 marks. Ce qui a empêché le jury d'accorder le prix à ce livre, ce sont probablement les multiples lacunes et les quelques erreurs *scientifiques* qu'il présente. A part cela, il n'y a que louanges à lui adresser. L'auteur sait intéresser le grand public au sujet qu'il traite; il est très habile dans le

choix des points présentant un intérêt général, il glisse adroitement sur les aridités inhérentes à un tel sujet. Le succès de l'ouvrage n'a donc rien d'étonnant. Il y a plus d'un chapitre d'un intérêt tout à fait captivant : affinité entre la langue et la race (ch. II), comparaison entre la langue de l'Allemagne du Nord et celle de l'Allemagne du Sud (ch. III), différence entre la langue littéraire et le dialecte (ch. IV), le vocabulaire d'un peuple, miroir de sa culture (ch. V), développement du style en rapport avec celui de la civilisation (ch. VI), etc. Et puis l'utilité pratique d'un livre de ce genre n'est pas moins grande que son intérêt pour le grand public.

Au professeur qui voudra tempérer un peu l'aridité d'un cours de grammaire, il rendra de grands services.

Il l'aidera beaucoup à faire entrevoir à ses élèves la psychologie de la langue, à éveiller leur curiosité pour les phénomènes linguistiques, à leur faire comprendre le pourquoi de ces phénomènes. L'auteur nous apprend dans sa préface qu'on se sert de son livre dans les universités étrangères. Il y aurait, je crois, tout profit à l'introduire chez nous, pourvu qu'on s'en serve avec la circonspection que nécessitent les lacunes de la science philologique de l'auteur.

Ces lacunes apparaissent surtout dans le 1^{er} chapitre, traitant de l'histoire de la langue alle-

mande. L'auteur ne parle pas de la loi de Verner, expose très incomplètement la seconde substitution des consonnes, de même que le développement progressif de l'ancien-haut-allemand au moyen-haut-allemand; plus loin, il ne nous dit rien de l'influence du dialecte moyen-allemand sur la langue de Luther. Ses déclamations et complaints sur la décadence de la langue au xix^e siècle, après la période classique, sont fausses et déplacées. Ses explications psychologiques des lois phonétiques sont souvent très fantaisistes.

J'ai indiqué tantôt le contenu des cinq chapitres qui suivent cette introduction historique. Dans la suite, l'auteur étudie les lois de la permutation des sons (ch. VII) et celles de la flexion (ch. VIII) et expose ensuite sous une forme très attrayante la formation des mots (ch. IX). L'étude de l'influence étrangère sur la langue allemande (ch. X) est également extrêmement intéressante. Outre une riche collection de mots étrangers, nous y trouvons une brève, mais excellente histoire de cette influence. L'histoire du vocabulaire allemand, de ses pertes et gains successifs (ch. XI) forme le complément nécessaire de l'étude précédente et n'est pas moins instructive. Vient ensuite l'étude de la vie intérieure des mots, celle de leur genre naturel et grammatical (ch. XII) et celle de leur changement de signification (ch. XIII).

L'explication du genre sera toujours difficile là où le genre naturel ou l'effet de l'analogie n'apparaissent pas. Nous ne ferons donc pas un grand grief à l'auteur des quelques explications fantaisistes qu'il nous donne. La construction de la phrase, si caractéristique pourtant pour le génie propre de l'allemand, est étudiée très insuffisamment dans le dernier chapitre.

Très précieuses et très complètes sont les indications bibliographiques en tête de chaque chapitre. Le ton chaleureux du livre n'est pas pour nous déplaire. L'auteur est un enthousiaste de sa langue maternelle. Nous applaudissons de tout cœur à ses sorties fréquentes contre tout ce qui est de nature à en ternir la clarté, la pureté et l'éclat.

L'impression est très soignée, la reliure d'une grande élégance et le prix très modique.

H. BISCHOFF.

158-160. — R. C. BOER : *Oerrav-Odds Saga*. xxiv 124 pp. 1892. Prix : 3 m. 60 — FINNUR JÓNSSON : *Egils Saga Skallagrimssonar, nebst den grösseren Gedichten Egils*. xxxix-334 pp. 1894. Prix : 9 m. — KR. KALUND : *Laxdoela Saga*. xiv-276 pp. 1896. Prix : 8 m. — (*Altnordische Sagabibliothek*, Vol. 2, 3 et 4. Halle a. S., Max Niemeyer).

Nous avons dit quelques mots, l'an dernier (*Voy. Bull. T. I^{er}, p. 75*), de la création, à Halle, d'une bibliothèque de sagas, grâce au

concours d'une série de philologues de renom. Nous avons parlé également du but et du caractère de ces publications et de leur importance pour l'étude de l'anciennelittérature du Nord. Quatre volumes, dont trois sagas, ont paru. Sous tous les rapports, ces éditions sont de véritables modèles. Sans parler des sagas elles-mêmes qui sont choisies parmi les plus marquantes et les plus significatives et par le fond et par l'étendue, le fait qu'elles nous sont présentées par des spécialistes et des savants de la trempe de Boer, Finnur Jónsson, Kaalund est une garantie certaine que les œuvres que nous signalons sont absolument à la hauteur de la science et réalisent ce que l'on peut fournir de plus parfait en ce genre.

Toutes sont modelées sur un plan uniforme. L'introduction offre un aperçu bref mais substantiel sur le contenu, l'âge, les sources et la formation de la saga, sur l'auteur supposé, la composition et le style. Pas ou peu de critique. Ces textes, du reste, ont été édités antérieurement par les mêmes savants et ont fait, à cette occasion, l'objet d'études critiques approfondies. Le commentaire, très fourni et très suggestif, ne se borne pas à l'explication des difficultés grammaticales, des termes et des expressions dont la nature ou le sens présentent quelque particularité, des idées avec lesquelles il n'est pas facile de se familiariser à première vue, il

accorde aussi — et c'est un de ses grands mérites — une importance capitale aux observations historiques, géographiques, mythologiques, etc. et aux détails relatifs à l'état politique et social de l'ancienne Scandinavie.

Il faut remarquer aussi, dans le livre de F. Jónsson, une étude claire et concise sur l'évolution de l'historiographie islandaise. A la fin de chaque volume, nous trouvons un très utile registre des noms propres généralement nombreux dans les sagas.

FÉLIX WAGNER.

161. — Dr Cl. KLOEPPER, *Englisches Real-Lexikon (mit Anschluss Amerikas)*, vollstaendig in 4 Halbbaenden. 1 Halbband, Leipzig 1897, Gebhardt & Wilisch (Prix 15 M.).

Les philologues classiques ont depuis longtemps à leur disposition ce que les Allemands appellent un *Real-Lexikon des klassischen Altertums*, une sorte de dictionnaire donnant dans un ordre alphabétique, avec les explications requises, tout ce qui a rapport à l'antiquité, à la vie des Grecs et des Romains. Un livre de ce genre, on le conçoit aisément, jette à chaque pas de la lumière sur les endroits obscurs et ne peut manquer d'aider avantageusement l'élève et le professeur. Tant il est vrai que pour comprendre à fond un auteur et l'expliquer avec fruit, on doit être à même de s'acquérir la connaissance des us et coutumes et de

tous les autres éléments qui sont l'expression de la vie au pays et à l'époque de l'écrivain en question.

Une situation moins favorable était faite aux philologues qui s'adonnent à l'étude des littératures modernes. Mais on pouvait entrevoir heureusement qu'à bref délai, grâce surtout à l'activité des Allemands, la lacune serait comblée.

Parmi les ouvrages dont la publication a réjoui le monde littéraire, il en est un qui est appelé à rendre les plus grands services aux Anglistes et qui, réunissant toutes les bonnes qualités, primera probablement tous les autres : c'est l'ouvrage de

M. Klöpfer. Aidé du concours de savants comme Becker, Boedeker, Krueger, Leitritz et Wershoven, tous des collaborateurs après au travail, le Dr Klopfer se mit résolument à l'œuvre et publia en 1897 le premier volume de l'*Englisches Real-Lexikon*.

En feuilletant ce volume de plus de 600 pages, on s'arrête instinctivement à certains endroits, et l'on s'étonne à la vue d'une matière si vaste et néanmoins si admirablement condensée et dans tous ses éléments si méthodiquement agencée, que l'on se sent un vrai plaisir à continuer la lecture de plusieurs articles.

(A continuer). F. VAN ACOLEYEN.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

162-164. — ABBÉ FL. DE PRATERE. *Histoire du Moyen Age*, 1 vol. de 240 pp., 1895. Prix : 4 fr. — *Histoire de l'Orient et de la Grèce*, 1 vol. de 124 pp., 1897. Prix : 2 fr. — *Histoire romaine*, 1 vol. de 165 pp., 1897. Gand, Siffer.

Ces trois livres, pour ne pas avoir paru dans un ordre historiquement chronologique, forment cependant un tout; ils s'adressent aux élèves de sixième, de cinquième, de quatrième et de troisième.

Je ne crois pas me tromper en disant que l'auteur n'a eu d'autre but que de condenser son enseignement personnel en des manuels relativement restreints, il a voulu ainsi épargner à ses

élèves les stériles et interminables annotations pendant les heures de cours, s'épargnant à lui-même l'ennui qu'éprouvent tant de professeurs d'histoire, forcés de suivre pas à pas un manuel souvent détestable pour de bonnes et multiples raisons.

L'auteur a mené à bonne fin son projet. Dès la première lecture de ses livres on devine le maître formé à la matière par une pratique déjà longue. La matière est méthodiquement exposée, présentée en une forme simple et agréable, avec des caractères typographiques judicieusement choisis.

Des notes marginales nombreuses forment des jalons qui guideront l'élève dans ses répé-

titions ou dans la préparation des examens et des concours. Quelques-unes de ces notes pourtant devraient avoir plus de netteté ; on en trouve de ci de là, qui sont trop vagues ; telles, dans le manuel de sixième, page 76 la note : *Pays*, page 77 : *Projet*, page 82 : *Départ*, page 102 : *les Juifs*.

L'auteur ajoute aux deux premiers manuels un appendice où il expose la chronologie, les mesures, les poids et monnaies, la mythologie en usage chez les anciens. Ces détails souvent négligés concourent à l'intelligence des choses anciennes et augmentent l'intérêt des études historiques. J'eusse préféré les voir en tête de l'ouvrage.

Je félicite particulièrement l'auteur pour ses deux manuels d'histoire ancienne, surtout pour son histoire romaine ; tout s'y déroule à l'aise, aucun détail n'y est superflu, rien d'important n'y est omis. On sent que l'auteur s'est inspiré de nos illustres maîtres, de Louvain Moeller et le regretté Pierre Willems.

Son histoire du Moyen Age, pour être plus volumineuse, me paraît moins substantielle en plusieurs endroits. Le sujet en est cause plus que celui qui le traite. N'est-ce pas le défaut de tous nos manuels d'histoire du Moyen Age ? Je ne renonce pas cependant à l'espoir de voir paraître un jour un manuel classique où l'on glissera légèrement sur des faits compliqués, incer-

tains, sans importance, pour appuyer sur des événements certains, dont les effets subsistent directement ou par réaction, dans les institutions modernes et contemporaines. Le but des études historiques ne doit-il pas être d'éclairer le présent par le passé ?

M. De Pratere a droit aux félicitations de ses collègues ; ses livres résument son enseignement à lui ; ceux qui sont du métier n'hésiteront pas à dire avec moi que cet enseignement est excellent.

FR. VAN CAENEGEM.

165. — FR. FUNCK-BRENTANO.
Philippe le Bel en Flandre. Paris, Champion, 1897 (pp. xxxiv-707).
(Suite. Voyez ci-dessus, p. 51).

M. l'unck-Brentano prend soin de nous indiquer dans son Introduction (p. 11) les règles qui l'ont guidé dans la composition de son bel ouvrage : « 1° Nous avons exposé ces faits d'après les documents contemporains ; 2° Nous nous sommes efforcé de les expliquer avec les idées et d'après l'état social et économique de l'époque. » La préoccupation essentielle de l'écrivain a été la recherche de la vérité. Il s'est efforcé de se dégager de toute idée préconçue, il s'est mis en garde contre les opinions toutes faites, afin de se reporter dans le milieu historique de l'époque et de restaurer le passé sans parti pris, en s'aidant des témoignages les plus sincères et les plus authentiques.

Dès lors il doit être aussi curieux qu'instructif de voir à quelles conclusions aboutit un

travail fait avec un pareil souci de la vérité.

Disons-le tout de suite : ces conclusions diffèrent complètement de celles de tous les historiens qui ont étudié avant lui la même période. Sa façon d'expliquer les événements, d'en démêler les causes et d'en déterminer le caractère s'écarte absolument de celle de ses devanciers. Lui-même nous en donne la raison : « Michélet, Kervyn de Lettenhove, Le Glay, Vandenpeereboom et leurs successeurs (parmi lesquels il n'excepte pas M. Vanderkindere lui-même, cf. p. 218,) ont exposé les événements en se servant principalement des compilations des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, auxquelles ils empruntaient non seulement les faits, mais, ce qui était plus dangereux, les appréciations et les idées. » (Introd. II) Tous les historiens qui ont raconté les guerres des communes flamandes au ^{xiv}^e siècle y ont vu une lutte de classes entre l'aristocratie et la démocratie bourgeoise pour la conquête de l'égalité politique, sur laquelle est venue se greffer une guerre *nationale* entreprise pour défendre l'indépendance de la Flandre contre les tentatives d'annexion du roi de France. C'est ce dernier point de vue que l'auteur ne peut pas admettre. Il nie de la façon la plus catégorique que le sentiment national ait fait agir les communiens flamands, il ne croit pas à leur *patriotisme*, parce que, selon lui, l'idée de la patrie n'existait pas encore, surtout parmi l'élément populaire. « Il importe, dit-il, d'insister sur l'une des erreurs commises par les historiens modernes qui se sont occupés de ces événements. La plupart d'entre eux ont donné au mot *leliaert* une signification outrageante pour ceux qui le portaient, ils en ont

fait comme un synonyme de traître à la patrie. On ne saurait méconnaître davantage le caractère des événements. S'il est vrai que l'on trouve l'idée de patrie exprimée avec élévation dans les lettres de Philippe le Bel, qui — selon une remarque souvent faite — se trouve par son esprit, son caractère, en avance sur son temps, il est d'autre part non moins vrai, et c'est également une remarque faite depuis longtemps, qu'à cette époque l'idée de patrie n'existait pas parmi les populations. Dans la pensée de la noblesse féodale, les sentiments que nous appelons aujourd'hui patriotiques, se confondaient entièrement avec la fidélité et le dévouement au suzerain ; dans la pensée des populations urbaines, avec l'orgueil municipal et l'amour de la cité. De là naissaient les rivalités des villes entre elles, leurs jalousies, les haines mortelles qui les séparaient, sentiments qui vont exercer une si grande action sur les événements qui suivent et tant les compliquer... Les nobles partisans ou adversaires du roi de France ne suivirent en réalité que la voix de l'intérêt, ou des traditions de famille, ou des sympathies personnelles. Nobles *leliaerts* et nobles *clauwaerts* eussent été fort surpris les uns et les autres d'entendre parler de trahison et de manque de patriotisme. » (pp. 217-220).

Nobles clauwaerts, voilà deux mots qui, d'après l'opinion commune, furent presque de se trouver ensemble. Nous les retrouvons ailleurs encore dans le livre de M. Funck-Brentano, car il n'admet pas que l'on identifie ni le parti des *leliaerts* avec la noblesse rurale et l'aristocratie bourgeoise, ni le parti des *clauwaerts* avec la démocratie communale. Il établit par des

faits et par des textes que les sympathies des villes, même des gens des métiers sont allées tour à tour au comte ou au roi de France, suivant les circonstances et l'intérêt du moment. Ainsi au début des hostilités, Philippe le Bel avait pour lui la plupart des villes (p. 224). Gand (p. 357) et Ypres (p. 362) reçurent le roi avec enthousiasme, et l'accueil réservé des Brugeois eut pour cause moins la personne du roi que l'interdiction faite par les échevins de lui demander l'abolition de l'accise (p. 359). Plus tard, tandis qu'à Bruges le parti populaire domine par la terreur et soulève la plupart des villes du comté (p. 394), à Gand, Jean Borluut ne réussit pas à entraîner la commune dans la guerre contre la France, et il est réduit à venir rejoindre l'armée flamande sous les murs de Courtrai avec une petite armée de 700 hommes seulement (p. 400). Après la défaite de Mons-en-Pévele, toutes les communes, sauf Bruges, manifestent envers le roi des dispositions beaucoup plus bienveillantes (p. 485); elles acceptent sans trop de répugnance le traité d'Athis (p. 510 et 513), et n'eût été l'opposition du comte et de la ville de Bruges, la paix aurait été rétablie bien plus promptement entre Philippe et le comté de Flandre.

Donc M. Funck-Brentano prétend que l'antagonisme n'existait pas entre le roi et le peuple, entre l'esprit français et le caractère flamand. Pour lui, ce ne fut pas une guerre de races, mais une lutte sociale et économique. C'est, dans

l'ensemble du comté, la puissance féodale qui se trouve aux prises avec le pouvoir communal, souvent les grandes communes qui, jalouses l'une de l'autre, se font la guerre entre elles; et, au sein des villes, c'est l'aristocratie des propriétaires et des commerçants qui ne veut pas laisser entamer ses privilèges politiques par la masse des ouvriers et des détaillants, ou bien encore les métiers qui se combattent réciproquement. Quant au roi et au comte, on les tiendrait volontiers en dehors de la lutte; s'ils y interviennent de leur propre mouvement, les deux partis sont tout disposés à implorer leur appui et à soutenir indifféremment la politique de celui des deux qui leur accorde le secours de ses armes.

Telle est la thèse de M. Funck-Brentano; il l'appuie (p. 329) sur le passage suivant des *Annales Gandenses*, « chronique contemporaine d'une valeur exceptionnelle pour la sûreté des informations » et « l'œuvre d'un véritable écrivain » : « En ce temps, écrit le Minorite à l'année 1308, le duc Jean de Brabant, allié à la noblesse de Flandre et au comte Robert lui-même et à ses frères, voulait écraser le parti populaire dans le pays. Aussi, dans les villes, les gens du peuple et dans les campagnes la majeure partie des paysans, conçurent ils une haine profonde contre le Roi, le Comte et ses frères, et les nobles et les riches, craignant qu'il en advînt en Flandre comme dans les autres autres pays où le commun peuple est en servage par l'union des nobles et des patriciens » (*A continuer*).

V. PÉDAGOGIE ET MÉTHODOLOGIE.

166. — J. VEREST. *Un dernier mot dans le débat sur les humanités*. Bruxelles, Soc. belge de librairie, 1898, 54 pp.

Nous sommes un peu en retard pour parler de la brochure où le P. Verest répond à ses principaux contradicteurs, MM. Proost, Wouters et Guillaume,

pour terminer par un éloge de MM. Collard et Féron, avec qui il se déclare d'accord. A vrai dire, ce ne sont que questions de détail, presque personnelles, et ce *Dernier (?) Mot* n'ajout : rien d'important à la *Question des Humanités*. Le P. Verest conserve ses idées ; il reprend, mais ne fortifie pas ses preuves.

D'après son système, ou, puisqu'il le préfère, d'après le *vieux* système, les sciences naturelles n'auront qu'une place insignifiante et les langues modernes seront à peu près sacrifiées au grec et au latin. Sur ce point, nous dirons notre avis en deux mots. La connaissance des sciences naturelles et des langues modernes est devenue aujourd'hui si nécessaire qu'il *faut* les étudier. Après leurs classes, les jeunes gens entrent dans la vie active ou ils abordent, à l'Université, des études différentes. Ils n'ont plus le loisir ni l'occasion d'étudier les sciences dont les merveilles éclatent de toutes parts et étonneraient leur ignorance ; quant aux langues modernes, *tous* en ont besoin, et un besoin *immédiat*. Ils doivent donc en apporter la connaissance du collège ; *cette connaissance est une partie indispensable de la préparation aux études supérieures ou à la vie*. C'est une exigence absolue de notre temps et tous les raisonnements sont incapables de changer ces faits. Nous plaignons les malheureux qui, par la faute d'un programme d'études arriéré ou incomplet ou non réalisé, s'engagent dans la vie active ou dans les études supérieures sans ces outils, sans ces armes devenues indispensables. Tandis que leurs condisciples, déjà bien outillés, poursuivront leurs études, ils devront travailler péniblement à apprendre les langues modernes. Il faut qu'ils connaissent bien l'allemand et l'anglais (et, chez nous, le flamand), nous voulons dire : assez bien, pour les lire couramment et pour pouvoir, avec un peu de pratique, les parler. L'expérience nous a prouvé, d'ailleurs, que cela est possible. Et si cela n'est pas possible, qu'on se dise bien que ce ne sont pas les langues modernes qui céderont jamais la place

déjà conquise dans nos athénées. Elles y sont et elles y resteront. Et si jamais il vient à être démontré qu'il y a surcharge de travail, c'est le grec, c'est le latin qui est en danger (nous entendons : le latin servant de base aux humanités, car on peut l'enseigner autrement, comme objet de science utile, par exemple pour aider à l'étude historique du français). Les langues modernes l'emporteraient, parce qu'elles présentent le double avantage de pouvoir servir à la culture formelle, en même temps qu'elles armeront pour la vie, à condition qu'elles soient enseignées non seulement au point de vue pratique — comme jusqu'ici — mais aussi au point de vue éducatif. En résumé, nous sommes bien convaincu que, si les humanités gréco-latines ne peuvent conserver leur efficacité que par l'exclusion plus ou moins complète des langues modernes, les *humanités anciennes* finiront par céder la place à des *humanités modernes bien organisées*. Nous disons : *bien organisées*, car en réalité, les *humanités modernes* n'existent encore nulle part, et tous les arguments de fait produits contre elles sont sans valeur. Quant aux arguments théoriques, si bien développés par le P. Verest, fussent-ils plus forts encore qu'ils ne sont, ils tomberaient devant la nécessité.

Nous tenons à relever un autre point. Le P. Verest prétend se servir de quelques phrases habilement détachées de nos comptes rendus pour accabler l'abbé Guillaume. A lire les pp. 45-49. on pourrait se tromper sur notre pensée. La voici. Tant que les élèves apprenaient à parler et à écrire le latin, il était difficile de mêler le latin de toutes les époques. Un Allemand qui veut apprendre à parler le français, n'étudiera pas à la fois le français du moyen âge, celui du *xvi^e* siècle et le français moderne. Mais aujourd'hui — c'est une chose qu'on oublie trop, aussi bien quand on traite de la méthode que du programme — nos humanités gréco-latines sont profondément changées. On se contente, dans les classes, de *lire* les auteurs : tout tend à ce but. Quel mal y a-t-il, dès

lors, que l'on rencontre, dans des écrivains séparés par des siècles, des tournures, des constructions différentes, pour rendre la même idée? que Tertulien dise parfois : *dixi quia, vidi quoniam*, au lieu de mettre l'accusatif et l'infinitif que l'on promène les élèves, avec l'abbé Guillaume, à travers vingt siècles de littérature latine? Reproche bizarre, puisqu'on les promène à travers toutes les littératures, depuis Moïse jusqu'à Rostand! On les initiera à l'évolution historique des langues et des lettres : travail profitable, intéressant et à la portée des intelligences moyennes.

Toutefois il faut un point de départ, où l'on puisse toujours revenir se reposer de cette promenade; il faut, si l'on préfère, une base sur laquelle l'édifice s'élèvera peu à peu. Voilà pourquoi nous voudrions donner d'abord aux jeunes latinistes une connaissance solide des éléments de la syntaxe classique; nous choisissons celle-là, uniquement parce qu'elle marque un *point d'arrêt*, où la langue est fixée, auquel les siècles précédents préparent et d'où partent les générations suivantes pour se créer une langue nouvelle.

Remarquez que cela n'exclut pas l'étude des auteurs chrétiens, même dès le début; seulement, il faut choisir parmi ces auteurs, et dans les auteurs adoptés, il faut choisir les morceaux. On trouvera assez de passages où un professeur habile aura quelque peine à découvrir les écarts du latin classique. On réservera pour un peu plus tard les ouvrages où se montre, dans sa plénitude, la langue nouvelle.

Qu'on nous entende bien : si nous reculons la lecture de ces ouvrages, ce n'est pas que nous regardions leur langue comme moins belle ou moins parfaite que la langue classique, c'est pour une raison purement pédagogique.

« La cause (des auteurs chrétiens) est entendue et jugée », conclut le P. Verest. — Un arrêt fondé sur des témoignages mal compris par le juge doit être cassé.

J.-P. WALTZING.

167. — ALPH. ROEGIERS, *La question du stage professoral*. (Revue des Humanités, II, 1, pp. 1-7.)

M. Roegiers est adversaire du stage. Après avoir fait l'historique de la question en Belgique, il présente trois arguments, que nous allons rencontrer, sans vouloir discuter la question dans toute son ampleur.

1. « En Allemagne, dit-il, le *Probejahr* (année de stage) n'a pas donné d'heureux résultats. » Or, voici ce qu'écrit, à la date du 5 mai 1898, M. le Prof. Dr Wychgram, directeur de la *Zeitschrift fuer auslaendisches Unterrichtswesen* : « En Allemagne, on ne songe absolument pas à la suppression du stage. A la vérité, on a reconnu que le stage à lui seul ne suffit pas à la formation pratique des professeurs, et, en Prusse, on le fait précéder d'une année de séminaire pédagogique. Mais, je le répète, il n'est pas une administration scolaire qui songe à supprimer le stage. » Ainsi donc, en Prusse, on a pensé que les candidats devaient se préparer au stage par une année de pédagogie pratique, mais l'efficacité du stage n'est pas mise en doute. M. Roegiers était donc mal informé.

2. La loi de 1890 sur l'enseignement supérieur, en exigeant une leçon des docteurs qui se destinent à la carrière professorale, aurait interdit d'exiger autre chose, et il faudrait modifier la loi pour créer le stage. M. Roegiers s'imagina-t-il donc que la loi donne à tout docteur, qui a subi cette épreuve supplémentaire, le droit d'entrer dans un athénée? Elle impose cette condition, mais ne dit pas que le Ministre ou le Roi, chargé de recruter le corps enseignant, ne peut pas en imposer d'autre. Cela est clair. La loi règle aussi l'examen des ingénieurs qui veulent entrer au service des Chemins de fer de l'État et pourtant le Ministre a pu établir un concours. L'argument juridique, présenté avec tant d'assurance par M. Roegiers, ne vaut donc rien. Eût-il de la valeur, il ne soulèverait qu'un inci-

dent de procédure; il ne toucherait pas au fond et ne prouverait pas contre la nécessité du stage. Si nous voulions prendre le ton que le jeune préfet de Hasselt prend à l'égard de « l'invent professeur de l'Université de Liège », qui a montré avec tant de force l'utilité du stage, nous lui dirions : « On comprend à peine » que M. Roegiers « ait pu » alléguer pareil argument !

3. M. Roegiers préconise ensuite des exercices didactiques et une sorte d'école d'application annexés au cours de *Méthodologie*, que la loi de 1890 a inscrit au programme du doctorat en philosophie et lettres. Soutiendra-t-il que ces exercices rendent le stage inutile? Nous attendrons la fin de son étude.

Quant à nous, qui connaissons l'enseignement moyen pour y avoir passé de longues années, nous pensons que l'enseignement didactique, tel que M. Roegiers le préconise, est très utile et même nécessaire, mais tout à fait insuffisant à lui seul; que, pour être sérieux, sans nuire à la formation scientifique qui réclame les deux années du doctorat, il exigerait une année supplémentaire; qu'en tous cas le stage est indispensable pour le compléter, comme en Prusse, et que le Ministre qui organisera le stage, déjà voté par le Conseil de perfectionnement, rendra un grand service à l'enseignement moyen, dont l'intérêt doit seul être envisagé dans toute cette question.

J.-P. WALTZING.

168. — *Pro domo*. Reden und Aufsätze von Dr Oskar JAEGER, Director der koenigl. Fr. Wilh. Gymn. zu Koeln. Berlin, Oswald Seehegen, 1894. Prix : 6 marcs.

L'ouvrage du directeur de Cologne est divisé en trois parties : la première, intitulée *Ecole et Patrie*, comprend des discours qu'il a prononcés de 1859 à 1888,

sur des sujets fort divers, tels que Solon, le vrai et le faux patriotisme, Bismarck, l'empereur Guillaume, etc.; la seconde partie renferme des études sur l'histoire et la philologie classiques, et la troisième, de nouveau des discours sur des questions de pédagogie. Disons un mot de ces deux parties.

Comme pédagogue, Jaeger traite des devoirs d'un directeur de gymnase; il recherche comment on peut préparer les élèves à remplir plus tard leurs devoirs de citoyen; il détermine le rôle de l'école considérée tour à tour comme une famille et comme un état, *respublica*; il discute les plans d'études des gymnases. Bref, il y a dans ces pages des considérations un peu générales et vagues dont nous ne pouvons pas retirer un grand profit.

Comme historien, Jaeger refait d'une façon vivante la vie d'Alexandre le Grand considéré comme régent; il discute avec méthode la légende qui s'est formée autour du nom d'Atilius Regulus; il refait d'une plume alerte l'Odyssée d'un esclave, devenu peltaste et dont Xénophon parle dans l'Anabase (liv. IV, 8, 4); il résume, en prenant pour guide Hertzberg, l'histoire de la Grèce sous la domination des Romains; il reproduit quelques pages qu'il a publiées sur Horace dans les *Fleckeisens Jahrbuecher*, etc. Ces pages sont toutes instructives. Jaeger est un grand travailleur : non content de publier des manuels fort estimés en Allemagne, il scrute avec patience et habileté des questions de philologie et d'histoire qui intéressent tout particulièrement le corps professoral des gymnases.

KARLSHAUSEN.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LES
EXERCICES DIDACTIQUES A L'UNIVERSITÉ.

par F. COLLARD (1).

L'excellence de notre enseignement primaire est due, en grande partie, à celle des maîtres. Non seulement nos instituteurs ont un ensemble de connaissances variées et solides ; mais encore ils sont rompus aux méthodes, qui jouent un rôle si important dans les écoles primaires. Ils ont acquis cette double préparation, scientifique et professionnelle, à l'école normale, où, après les avoir initiés à la pédagogie et à la méthodologie par un cours théorique bien conçu, on les met aux prises avec les difficultés de la pratique dans une école d'application.

L'école d'application, voilà l'annexe obligée de toute école normale. Elle est pour le jeune instituteur ce que la plaine d'exercices est pour le soldat, ce que les grandes manœuvres sont pour l'armée, ce que les cliniques sont pour nos futurs médecins. Quand il s'agit de l'art si difficile d'enseigner, peut-on se contenter de dire ce qu'il faut faire, sans jamais montrer une classe, sans mettre sous les yeux un seul exercice, sans exiger un essai ? Peut-on se flatter d'être toujours bien compris dans un enseignement *ex cathedra*, purement abstrait, heurtant les idées reçues et entrant résolûment dans la voie du progrès ? A quoi bon insister ? Nos écoles primaires n'auraient jamais réalisé les progrès surprenants dont elles sont fières à juste titre ; elles seraient encore encroûtées dans la routine, si les professeurs de pédagogie des écoles normales avaient dû abdiquer l'initiation à la pratique entre les mains d'instituteurs qui, issus d'un autre régime, n'entendaient mot à la pédagogie.

Qu'on entre dans les écoles d'application et qu'on voie ce qui s'y passe. Ce sont des écoles modèles : on y vit dans une atmosphère vraiment pédagogique ; on se surveille, on cherche à faire mieux chaque jour, à s'élever ou à se maintenir à la hauteur des progrès de l'enseignement. Nulle part, en Allemagne, je n'ai trouvé mieux que chez nous. Je me rappelle toujours avec plaisir la visite que je fis à la section préparatoire du gymnase de Giessen, qui se compose, en somme, de classes primaires confiées à un instituteur. A mon arrivée dans la ville hessoise, Schiller m'avait vivement engagé

(1) Dans cet article, je me propose seulement de montrer l'utilité et la nécessité des exercices didactiques à l'Université. Je laisse de côté, pour le moment, le stage, que j'ai déjà combattu à trois reprises, et dont l'étude m'entraînerait trop loin.

à y suivre des leçons, et je ne manquai pas de me conformer à son conseil. « Etes-vous satisfait? me demanda-t-il au sortir de ma visite. — Certainement, répondis-je ; j'y ai passé des heures bien agréables ; mais « nourri dans le sérail, j'en connais les détours. » — Que voulez-vous dire ? reprit-il étonné. — J'ai fait, dis-je, mes études primaires dans une excellente école, l'école d'application de Nivelles, alors dirigée par un Allemand, M. Braun ; je l'ai revue il y a quelques mois, grâce à l'obligeance de son professeur de pédagogie, M. Damseaux, aujourd'hui un de nos inspecteurs les plus distingués ; j'ai visité en même temps d'autres écoles primaires annexées à des écoles normales. Dans tous ces établissements, je suis heureux de le constater, on enseigne comme chez vous, abstraction faite de menus détails : même entrain, même vie, mêmes procédés rationnels. Ici, au moins, notre petite Belgique peut soutenir la comparaison avec la grande Allemagne. »

Formés dans de telles écoles, nos instituteurs ont pris goût à leur métier, se sont faits à l'art d'enseigner et ont répandu dans tout le pays ce souci des méthodes qui caractérise si bien notre enseignement primaire. Il ne serait ni prudent, ni raisonnable, quand il s'agit de notre enseignement moyen, de faire fi de cette expérience, couronnée de succès, pour adopter un système assez récemment imaginé, que ne connaissent pas, pour l'avoir essayé, ceux qui le recommandent, et que n'ont jamais vu mis en œuvre ceux qui devraient le pratiquer.

Notre enseignement moyen compte deux catégories de maîtres, des régents et des professeurs d'athénée ou de collège. Jusqu'ici les régents se sont souvent bornés à faire des leçons devant leurs condisciples. Les résultats obtenus ont été plus satisfaisants qu'on ne pouvait l'espérer (1), alors que les jeunes maîtres n'étaient pas en contact avec une classe véritable. Néanmoins on a pensé qu'on pouvait faire mieux encore, et le nouveau règlement exigera des leçons faites à des élèves d'une école moyenne. Voilà donc le système des écoles normales primaires étendu aux écoles normales moyennes. Pourquoi ne préparerait-on pas ainsi nos professeurs d'athénée ?

Voyons, du reste, ce qu'exige la loi sur la collation des grades académiques pour assurer au doctorat en philosophie et lettres le caractère professionnel qu'on lui reprochait de ne pas avoir, alors qu'on voulait maintenir un régime de faveur pour les normaliens. Elle inscrit, on le sait, comme matières d'examen l'histoire de la pédagogie et la méthodologie, et elle impose à ceux qui se destinent

(1) « Les instituteurs qui ont passé par l'École normale de l'enseignement moyen du degré inférieur enseignent supérieurement et souvent avec plus de méthode que les professeurs sortis de l'École normale des humanités. » Vinçotte, dans le *Rapport triennal de l'enseignement moyen*, 1879-81, p. 238.

au professorat, une leçon sur un sujet pris dans le programme des athénées. Ces exigences peuvent déplaire à ceux qui maintenant, par une singulière volte-face, ne voudraient plus qu'un doctorat scientifique. Nous n'avons pas à nous préoccuper de ces désirs ; nous devons nous en tenir aux faits, aux textes ; or la loi est formelle : elle réclame l'enseignement de la pédagogie, à la fois *théorique* et *pratique*.

L'histoire de la pédagogie n'est pas un cours de pure érudition, si le professeur, sans s'attarder à des détails d'organisation ou d'œuvres de médiocre importance, sait se placer sur le terrain pratique et tâche, par un exposé critique, de dégager du passé des lois et des principes dont ses auditeurs auront besoin dans leur enseignement. Mais néanmoins le cours de méthodologie est autrement utile, puisqu'il cherche à résoudre, d'une façon complète et systématique, les difficultés du métier. Il a même, en raison de circonstances qui nous sont spéciales, une importance qu'on méconnaît, faute d'examiner de près les choses. D'une part, nous n'avons pas en langue française de méthodologie de l'enseignement moyen, tandis que nous en possédons pour l'enseignement primaire : les livres de M. Bréal et de J. Simon n'effleurent que certaines questions, parce qu'ils s'adressent avant tout au grand public. D'autre part, le cours de méthodologie fait autrefois à l'École normale des humanités, roulait plus sur la méthodologie générale que sur la méthodologie spéciale ; il ne différait guère de la partie correspondante d'un cours d'école normale primaire ; il n'était, du reste, qu'un cours à certificat ; bref, il était mis à l'arrière plan et il n'avait pas le caractère pratique qui, à lui seul, l'eût rehaussé aux yeux des élèves. Il en résulte que les jeunes professeurs, au sortir de l'École normale aussi bien que de l'Université, ont dû se former par eux mêmes : les uns ont échoué, les autres ont réussi, grâce à leurs efforts, grâce surtout à leurs aptitudes personnelles, qui, il faut bien le reconnaître, jouent ici un grand rôle ; mais en tâtonnant ils ont perdu eux-mêmes et ils ont fait perdre à leurs élèves un temps précieux, et, après toutes ces peines, sont-ils sûrs d'être au niveau des progrès de la méthodologie ? J'ai connu un professeur intelligent et travailleur qui avait cherché et croyait avoir trouvé : il était tout heureux de sa découverte et s'applaudissait des résultats obtenus. Quel n'a pas été son étonnement de voir qu'il était une autre voie, plus simple, plus sûre, mettant davantage en jeu les facultés de l'élève et qu'il n'avait pas trouvée, parce qu'elle dépendait de tout un système ?

Un cours de méthodologie tel que les Universités belges le font depuis 1890, est appelé à rendre plus de services qu'on ne le croit parfois : en effet, abstraction faite des questions de méthodologie générale, il permet de tracer, entre autres, nettement la méthode à suivre pour l'enseignement de chaque branche envisagée en général,

et en particulier pour chaque classe ; il peut rompre avec les préjugés, marcher avec les progrès incessants de l'expérience quotidienne, enfin provoquer dans tout le corps professoral le goût des méthodes. Ce cours doit être, à mon avis, aussi pratique que possible et être débarrassé de ces considérations générales ou vagues qui traînent dans tant de livres et de brochures. Il faut faire voir à l'étudiant que la pédagogie est une science, ayant ses principes et ses lois, qu'on doit l'étudier avec d'autant plus de soin que jusqu'ici on se flattait souvent de pouvoir se tirer d'affaire avec un peu de bon sens.

Le cours de méthodologie, quelque pratique qu'il soit, ne peut évidemment suffire. Les exercices didactiques en sont le complément nécessaire, si l'on veut que le cours de méthodologie soit bien compris, réellement utile, et que théorie et pratique marchent de pair.

C'est convaincu de cette nécessité que j'ai organisé, depuis 1890, des exercices au Collège Saint-Pierre, mis gracieusement à ma disposition par S. E. le Cardinal Archevêque de Malines, qui, au lendemain du vote de la loi, a compris tous les avantages d'un institut pédagogique. Ces exercices sont assez connus, du moins dans certains milieux, pour que je puisse me contenter d'en esquisser la marche générale.

1° Avant d'enseigner dans une classe, l'étudiant assiste à un certain nombre de leçons dans cette classe, afin de se familiariser avec celle-ci, d'apprendre à connaître les élèves.

2° Le sujet de la leçon à faire est donné par le professeur de la classe : il n'est que la continuation de son enseignement, de sorte que l'étudiant se substitue simplement, à un moment donné, au professeur et n'interrompt ni ne trouble la suite régulière des leçons. L'enseignement n'a donc rien d'artificiel ni de fictif.

3° Le sujet choisi, je donne à l'étudiant quelques conseils ; je lui remets au besoin quelques ouvrages ; et si je le juge nécessaire, je prends connaissance de sa préparation.

4° L'étudiant fait sa leçon à l'Université devant ses condisciples. Immédiatement après la leçon, nous la discutons. Dispense de cette leçon est *souvent* accordée, surtout aux étudiants de seconde année, quand ils ont fait preuve d'une certaine habileté pédagogique.

Pourquoi cette leçon ? Ce procédé, que j'ai emprunté à Hoffmann (1), habitue le jeune homme à parler en public, lui donne de l'assurance, quand il débute au collège, l'empêche de faire une mauvaise classe qui nuirait aux élèves, et permet de juger de l'efficacité des leçons, de constater sur-le-champ les progrès, de redresser immédiatement les mauvaises habitudes, avant qu'elles se soient enracinées, de ne pas multiplier outre mesure les leçons.

(1) R. Hoffmann, *Die praktische Vorbildung zum höheren Schulamt auf der Universitaet*, Leipzig, 1881.

5° Le surlendemain, l'étudiant refait sa leçon au Collège Saint-Pierre, en ma présence et en présence du directeur, du professeur de la classe et de quelques condisciples. Cette seconde leçon est une réédition revue et corrigée de la première, mais qui l'emporte tellement sur celle-ci que la comparaison entre les deux est souvent impossible.

La leçon est suivie d'une discussion à laquelle assistent le directeur du collège et le professeur de la classe. La discussion instruit à la fois celui qui a enseigné et ceux qui l'ont écouté, et elle provoque une *émulation* bienfaisante.

Dans la critique méthodique d'une leçon, je recommande, avec les meilleurs pédagogues, la marche suivante, que j'ai vue avec plaisir adoptée, il y a quelques jours, dans une école normale où j'assistais à un exercice didactique.

I. *Fond.* — Le choix du sujet (s'il s'agit d'un thème, d'une rédaction, d'une dictée, etc.) était-il heureux? — La *quantité* de la matière enseignée était-elle en rapport convenable avec le temps accordé? — La matière donnée était-elle toujours à la *portée* de la majorité des élèves? — Était-elle *exacte*? — Était-il tenu compte de la *concentration de l'enseignement*? Les questions de concentration étaient-elles bien amenées?

II. *Forme.* — a) La *marche suivie* était-elle méthodique? — La leçon était-elle bien *rattachée* à la précédente? — Était-elle convenablement *introduite*? — Le sujet était-il *exposé* clairement, bien *divisé*, *développé* logiquement, *approfondi* convenablement, *résumé* et *condensé* rigoureusement? — L'*application* était-elle bonne? — Toutes les parties de la leçon étaient-elles bien équilibrées?

b) Que faut-il penser de la *forme* d'enseignement qui a été choisie? Les règles en étaient-elles observées?

c) Les *moyens intuitifs* étaient-ils bons? N'en a-t-on pas oublié? — En particulier, le tableau noir a-t-il été assez employé?

III. *Le maître.* — Quelle était la tenue du maître? Savait-il apporter à son enseignement la fraîcheur, l'intérêt et la vie? Dominait-il la classe du regard et d'une voix forte et chaleureuse? Son langage était-il correct, bien articulé, distinct, sobre? Sa manière de lire était-elle irréprochable? L'ensemble de ses manières avait-il de la dignité?

IV. *Discipline.* — Le maître répartissait-il ses questions entre tous les élèves? Savait-il constamment occuper la classe entière? Maintenait-il en général, au même degré, l'attention et l'intérêt des élèves? Savait-il, en temps utile, les ranimer par des moyens extérieurs convenables (par des moments de repos, en faisant lever les enfants, etc.)? Avait-il l'oreille et l'œil attentifs aux fautes et aux manquements des élèves, ou bien y avait-il beaucoup de choses qui lui échappaient ou auxquelles il ne prenait pas garde?

V. *Impression générale et profit de la leçon.* — Pouvait-on remarquer

que les *élèves* eussent gagné quelque chose à la leçon ? que le *maître* eût fait quelque progrès ?

On le voit : la discipline n'est pas oubliée ; bien au contraire, il n'est pas de discussion de leçon où nous n'ayons à examiner un point de discipline. Il est vrai que mes étudiants peuvent écrire au tableau noir sans craindre la boulette de papier, non parce que le professeur de pédagogie est là, mais parce que l'esprit de l'établissement est tel que pareille chose y est inconnue. Néanmoins, comme ils peuvent être exposés ailleurs à cette espièglerie, j'ai soin de les prévenir et de leur faire prendre l'habitude d'écrire au tableau sans perdre de vue leur classe.

Je demande, comme dans les Écoles normales, que tous les étudiants fassent au moins par semaine une préparation écrite. Tous apprennent ainsi à mettre en pratique sur des sujets divers l'enseignement théorique qu'ils ont reçu ; tous peuvent faire de la leçon de leur condisciple une discussion plus vive, plus approfondie, partant plus profitable.

Les leçons sont souvent suivies d'un devoir, en sorte que les étudiants s'exercent à *enseigner*, à donner des *devoirs* et à les *corriger*.

Qui oserait le nier ? De telles leçons sont de *vraies* classes, faites à de *vrais* élèves, dont les uns sont ici, comme partout ailleurs, attentifs et bien doués, les autres distraits et rebelles. Chacun d'eux y conserve son caractère, nettement reconnaissable, ce qui étonnera peut-être les profanes, mais non des gens du métier (1), et toujours le professeur titulaire a confirmé l'impression qu'ils me faisaient.

Il n'y a donc pas ici de parade, pas plus que dans toute autre école d'application, que chez Schiller ou Fries ; mais c'est le travail de chaque jour qui se poursuit sous un contrôle rendant l'épreuve du jeune maître plus difficile, mais aussi plus profitable. Demandez à mes étudiants s'ils ont devant eux des élèves de convention et s'ils font leur classe sans se préoccuper de ce petit monde. Que de fois, au sortir du collège, j'ai pu constater, en causant avec eux, qu'ils se rendaient compte, dès le premier jour, des difficultés du métier ! Ils me disaient : « Nous avons bien vu qu'il ne suffit pas de posséder à fond ce qu'on doit enseigner, ni d'être à même de l'exposer parfaitement ; ce qu'il importe surtout et ce qui est difficile, c'est de s'emparer de l'attention de tous, de les faire travailler, de formuler nettement ses questions, de les distribuer convenablement, de mettre sur la voie ceux qui se trompent, de leur faire trouver ce qu'ils ignorent, de ne

(1) Voici un souvenir de mes visites scolaires. Au sortir d'une classe d'un établissement, le directeur me demande : — « Que pensez-vous de la leçon que vous avez entendue ? — La leçon était fort bien donnée ; mais il me semble qu'il faut une main de fer pour conduire cette classe. — Vous avez raison, dit-il ». Il me donna des détails très instructifs à ce sujet.

pas se laisser déconcerter par des réponses inattendues, d'entraîner en un mot toute la classe. »

La préparation pratique d'un futur professeur ne se borne pas à des exercices didactiques : elle comprend encore des leçons-modèles et des visites scolaires. Les leçons-modèles ont pour but de faire saisir, sur des sujets habilement choisis, la méthode à suivre en général dans l'enseignement d'une branche. Les visites scolaires, bien dirigées, ne sont pas moins intéressantes. Jusqu'ici je ne les ai faites que rarement avec quelques étudiants ; je ne désespère pas cependant de pouvoir les organiser un jour. Ceux qui m'ont accompagné à Herve, par exemple, ont conservé le meilleur souvenir de cette bonne journée, très instructive au point de vue pédagogique.

Les exercices didactiques durent, pour les uns, deux ans ; pour les autres, quatre ans : ceux-ci les suivent dès leur entrée à l'Université.

La leçon *publique* que prescrit la loi, se fait au Collège Saint-Pierre, où tout le jury se transporte.

Telle est donc, dans les grandes lignes, l'organisation des exercices didactiques à Louvain. Elle présente de grands avantages pour le collège, qui devient une vraie école d'application, et pour les étudiants, qui peuvent mettre en pratique les principes de leur cours de méthodologie et s'initier à leur profession future, et elle offre une solution simple, aisée et rationnelle de la préparation pédagogique des maîtres. C'est en voyant à l'œuvre des hommes de valeur, Eckstein, à Leipzig, Schiller, à Giessen, Rein et Richter, à Iéna, Fries, à Halle, Jaeger, à Cologne ; c'est en visitant des écoles normales primaires et moyennes, des écoles d'application et des gymnases ; c'est en étudiant les œuvres de tous ceux qui se sont occupés avec compétence de la formation des professeurs d'enseignement moyen que je me suis fait une opinion depuis longtemps, alors que je devais me borner à faire donner des leçons devant des condisciples. Huit années de pratique dans une école d'application n'ont fait que la confirmer ; car j'ai reconnu de plus en plus l'*utilité* et la *nécessité* d'exercices didactiques.

En terminant ce court exposé, je me permettrai de répéter ce que j'ai dit ailleurs (1). Certes je ne me flatte pas de ne former que d'excellents professeurs qui révolutionneraient nos collèges ; je n'ai garde de « promettre monts et merveilles dans un art où, comme le fait très bien remarquer M. Marion (2), le succès tient tant aux conditions individuelles, aux dispositions, pour ne pas dire, aux vertus

(1) *La préparation pédagogique des docteurs en philosophie et lettres à l'Université de Louvain*, 2^e édition, Malines, Ryckmans, 1893.

(2) *Cours sur la science de l'éducation*, Leçon d'ouverture, dans la *Revue internationale de l'enseignement*, 1883, t. 2, p. 1275.

personnelles. » Il en sera de l'institut pédagogique de Louvain comme des cliniques, qui, quelque parfaites qu'elles soient, ne font pas de tous leurs étudiants des médecins distingués.

REMARQUES SUR LA VERSION GRECQUE

ENVISAGÉE COMME EXERCICE DE STYLE (1),

par L. MARÉCHAL, professeur à l'Athénée royal de Hasselt.

Dans une traduction, il y a deux choses à distinguer : le sens et le style. C'est en me plaçant uniquement au point de vue du style que je me propose de présenter quelques observations sur la version grecque. De quelle manière faut-il traduire un passage dont on saisit d'ailleurs parfaitement le sens ?

Je considérerai d'abord les mots, puis les phrases.

Envisageons d'abord les noms propres. Comment faut-il rendre les noms des dieux de la Grèce ? Il n'est point permis de donner à ces dieux les noms des divinités latines correspondantes : Zeus n'est pas Jupiter et Minerve n'est pas Athéné. On ne doit pas laisser croire aux élèves que les Grecs et les Romains adoraient le même dieu sous des noms différents. La mythologie est presque tout entière d'origine grecque, laissons aux Grecs ce qui leur appartient.

Quant aux autres noms propres, il faut, en les traduisant, se conformer au bon usage. Beaucoup de ces noms ont été francisés d'après des règles établies : Ἀχιλλεύς; deviendra Achille, Ἀγαμέμνων, Agamemnon, Κλυταιμνήστρα, Clytemnestre, Ἀχαιοί, Achéens. Ne disons pas avec Leconte de Lisle, d'après un système peu conforme au génie de la langue française : Akhilleus, Agamemnôn, Clutaimnestra, Akhaiens. Mais dans les autres noms, sachons respecter la forme grecque : que Ἄρμόδιος; reste Harmodios et Τάλθύβιος;, Talthybios. Gardons-nous bien surtout de les latiniser et de dire, par exemple, Harmodius et Talthybius.

Abordons maintenant un autre ordre d'idées et remarquons d'abord que plusieurs espèces de mots, passant du grec en français, se remplacent volontiers les uns les autres : ce sont le substantif, l'adjectif, le verbe et l'adverbe. Citons les exemples suivants : γράς; γράς, une vieille femme; τὰ ἱερά;, les sacrifices; ἐκόν;, volontairement; τὰ ὕψω;, les choses d'en haut; τὸ γεγενημένον;, l'aventure; τὸ αὐτίκα δεινόν;, le danger immédiat; ἔφθην, εἰπών;, je l'ai déjà dit.

Il peut arriver aussi que le substantif concret se rende par un sub-

(1) Nous n'avons pas l'intention de donner une théorie complète; nous nous bornons à présenter quelques observations pratiques.

stantif abstrait et réciproquement : ἐκ παιδός, ἐκ παιδῶν, dès l'enfance ; ἡπρεσβία, la vieillesse (pour : les vieillards) ; — que l'adjectif au positif se traduise par un adjectif précédé de *pour*, et que le superlatif se rende par le positif seul ou accompagné de *si* : Ὁ χείρων· βραχὺ· διηγρ-σασθαι ἔστι, le temps est trop court pour discourir ; φίλταθ' ἑταῖρε, cher camarade ; Κόρινθος, καλλίστη πόλις, la belle ville de Corinthe, ou : Corinthe, cette ville si belle ; — qu'un verbe grec corresponde à deux verbes français dont le premier soit un auxiliaire de mode, comme *faire*, *devoir*, ou bien qu'un participe grec ait pour équivalent français un verbe à un mode personnel, précédé d'une conjonction : Κύρῳ· κατέκρινε βασιλεία, Cyrus fit incendier un palais ; Θνήσκειν δεῖ ἀνθρώπου· θνητού· ὄντα, les hommes doivent mourir, puisqu'ils sont mortels.

Enfin les figures, en général, et la métaphore, en particulier, offrent au traducteur des ressources précieuses. Tantôt la métaphore grecque ressemble ou à peu près à la métaphore française ; tantôt elle s'en écarte davantage ou en diffère absolument. Dans le premier cas, la traduction est tout indiquée, exemple : τῶν πόλιν ἐνιοχεῖν, tenir les rênes de l'État ; διὰ στόματό· τινα ἔχειν, avoir à la bouche le nom de quelqu'un ; — dans le second, il faut recourir à un correctif ou à un équivalent, exemples : Πᾶν πρᾶγμα δύο ἔχει λαβὰς, toute chose a comme deux anses, *ou* a deux faces ; διὰ φιλία· ἰσχύει τινί, avoir de bonnes relations avec quelqu'un. Les autres figures, telles que la métonymie et la synecdoque, se traduisent aisément. Quoi qu'il en soit, ces sortes d'expression réclament tous les soins de l'élève : ce sont elles qui, bien rendues, laissent à la version tout le coloris de l'auteur grec.

Cependant la propriété des termes ne suffit pas pour constituer une bonne traduction, il y faut encore le mouvement, que la construction seule peut donner à la phrase. Quelle règle faut-il suivre à cet égard ? Pour bien écrire, en français comme en grec, il est nécessaire de se conformer à l'ordre des idées ; il conviendra donc que la phrase française reproduise le mouvement ou le dessin de la phrase grecque, autant du moins que le tolèrent la clarté et l'harmonie. Ainsi les prosateurs et les poètes, soit attiques, soit ioniens, se servent souvent de l'inversion pour mettre en relief une pensée ou un sentiment. Tantôt c'est à la fin, tantôt c'est au commencement de la phrase que se place le mot de valeur, comme dans ces phrases : Ταραττει τοὺς ἀνθρώπους· οὐ τὰ πρᾶγματα, ἀλλὰ τὰ περὶ τῶν πραγμάτων δόγματα (Epictète), ce qui trouble les hommes ce ne sont pas les choses, mais leurs jugements sur les choses ; φίλων παρόντων καὶ ἀπόντων μέμνητο (Thalès), des amis présents et des amis absents souviens-toi. Le français ne répugne pas à ces constructions, bien au contraire, et l'élève ne perdra jamais l'occasion d'assouplir son style en calquant sa phrase autant que possible sur la phrase originale.

Ce procédé, facilement applicable aux phrases et aux périodes

simples, ne peut être toutefois employé dans toute sa rigueur, quand on a affaire à de longues périodes composées et que le style de la version risque de s'alourdir. La traduction des périodes les plus longues deviendra aisée, à condition que l'on ne rende pas les conjonctions *καί* et *ὥς* placées avant les verbes des propositions antérieures, qu'on traduise le participe présent par l'imparfait de l'indicatif et le participe aoriste par le passé défini. Exemple : 'Ω; ἀνέλαβον οἱ Λακεδαιμόνιοι τοὺς χροσμοὺς; καὶ τοὺς Ἀθηναίους ὥρεον αὐξομένους; καὶ οὐδαμῶς ἱτοίμους ἰόντας; πειθεσθαι σπρ, νόη λαθόντες; , ὡς ἐλεύθερον μὲν ἔόν τὸ γένος τὸ Ἀττικὸν ἰσόροπον τῷ ἰσχυρῶν ἂν γίνετο, κατεχόμενον δὲ ὑπὸ τυραννίδος ἀσθενές; καὶ πειθαρχεσθαι ἱτοίμον, μαθόντες; δὲ τούτων ἕκαστα μεταπέμποντο Ἰππίην τὸν Πεισιπράτου ἀπὸ Σιγείου τοῦ ἐν Ἑλλησπόντῳ, ἐς τὸ καταφεύγουσι οἱ Πεισιπρατίδαι. (Hérod. V, 91.) « Les Lacédémoniens avaient pris possession des oracles, ils voyaient que les Athéniens accroissaient leur puissance et n'étaient point disposés à leur obéir; ils comprirent que libre le peuple de l'Attique deviendrait leur égal, mais que soumis à la tyrannie il deviendrait faible et docile; ils saisirent chacun de ces rapports et mandèrent de Sigée, sur l'Hellespont, où s'étaient réfugiés les Pisistrasides, Hippias, fils de Pisistrate. » En traduisant de cette façon, l'on ne brouille pas l'ordre des idées, ce qui est essentiel. Quant au style, par le simple changement des subordonnées en coordonnées, il devient analytique de synthétique qu'il était : le traducteur respecte la physionomie de l'écrivain grec, sans méconnaître le clair génie du langage français (1).

Propriété des termes, mouvement du style, telles sont donc les qualités que l'élève pourra acquérir par l'exercice répété de la version grecque. Je ne parle pas de cette simplicité si fine et si délicate dont le dialecte attique en particulier ne tardera pas à lui révéler le secret.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas : pour que la version grecque produise d'excellents fruits, on ne saurait trop veiller à ce que le texte en soit facile. Si l'élève, par exemple, ne voit pas le sens d'un mot, comment trouvera-t-il le terme propre pour le rendre? Le texte sera donc d'une difficulté moyenne, plutôt aisé que malaisé. Cependant il n'y a pas de règle sans exception et parfois le professeur pourra choisir un passage quelque peu épineux, en avertissant la classe et en la stimulant à la fois. En outre, quelle que soit la facilité de la version, le maître prendra toutes ses mesures pour que le texte de l'élève soit absolument sans faute. En présence d'un texte incorrect, l'élève le plus brillant restera interdit; au contraire, un élève médiocre pourra se tirer avec quelque succès d'une version dont le texte sera irréprochablement correct.

(1) Cf. F. Damoiseaux : *Essai sur le style synthétique des historiens latins et grecs*. Mons, Manceaux.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

169. — *Nouvelle Chrestomathie grecque*, par A. MATHIEU et A. GRÉGOIRE, précédée d'un avant-propos par L. PARMENTIER. Liège, H. Dessain, 1898. 262 pp. Cart. Prix : 3 frs.

On déplorait depuis longtemps l'absence d'une bonne chrestomathie grecque. Nous nous hâtons de signaler celle-ci, car elle nous paraît remplir toutes les conditions désirables. Les auteurs ont traduit un ouvrage allemand d'un grand mérite et ils l'ont encore amélioré en l'adaptant aux besoins de notre pays. Tel qu'il est sorti de leurs mains, il nous semble convenir admirablement, d'abord pour *familiariser* les élèves avec les *formes* si nombreuses de la lexigraphie grecque, et ensuite pour leur apprendre, *sans beaucoup de peine*, un très riche *vocabulaire* : deux choses indispensables et dont le manque arrête et rebute les élèves dans les classes supérieures. Cette chrestomathie contient 107 paragraphes, comprenant chacun un vocabulaire, des versions et des thèmes. Les ver-

sions et les thèmes sont composés de phrases où sont appliquées successivement les déclinaisons et les conjugaisons. Les mots sont bien choisis : ce sont ceux que les élèves retrouveront dans leurs auteurs, surtout dans Xénophon. Les difficultés sont graduées et la mémoire est aidée par le retour des termes déjà vus. Deux dictionnaires terminent le volume et facilitent aux élèves la recherche des mots oubliés. Les vocabulaires sont *étymologiques* : c'est une idée heureuse de réunir les mots de même famille, de joindre les dérivés et les composés aux primitifs et aux simples, et ce n'est pas l'un des moindres mérites de cet ouvrage. A partir du § 40, les auteurs belges ont inséré des morceaux détachés. Ils ont aussi ajouté des notes renvoyant à la *Grammaire grecque* de Roersch et Thomas.

Nous recommandons vivement aux professeurs de 5^e et de 4^e cette chrestomathie, qui se présente au public sous le patronage de deux savants hellénistes,

MM. Michel et Parmentier. Au point de vue typographique, c'est l'un des plus beaux livres classiques que nous ayons : nous félicitons l'éditeur.

J. P. WALTZING.

170. — *Étude sur Théocrite*, par PH.-E. LEGRAND, ancien membre de l'École française d'Athènes, Maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascic. 79). 1898. 1 vol. in-8 de III-442 pp. Paris, A. Fontemoing. Prix : 12 fr. 50.

Dans la préface de son livre, M. Legrand nous indique lui-même quel en est le sujet, et il le fait avec une loyauté qui désarmerait d'avance la critique la plus prévenue. « Ce livre, nous dit-il, a des prétentions modestes ; il ne pose pas de questions nouvelles ; sauf sur quelques points de détail, il ne propose pas de nouvelles réponses aux questions que d'autres ont posées : c'est un livre de récapitulation. » D'ailleurs, ajoute-t-il, « si l'on espérait, sur la foi d'un titre trop large, se faire d'après ce livre une idée complète de Théocrite, on se tromperait incontestablement. » Les caractères qui distinguent le poète de ses contemporains, voilà ce que M. E. Legrand a voulu surtout mettre en lumière. Quant aux traits par lesquels Théocrite ressemble aux Alexandrins de son temps, ils sont indiqués assez

sommairement, et parfois même ne sont signalés que par voie d'allusion. Encore l'auteur se garde-t-il bien de présenter comme certaines et solidement établies les comparaisons instituées entre le poète des idylles et les écrivains de son époque. « Pour voir clair au milieu de ces ténèbres, pour suivre d'un regard assuré les rapports de filiation, les emprunts, les actions réciproques, il faut des yeux plus perçants que les miens : à peine ai-je saisi quelques linéaments. » Est-il possible d'être plus modeste ? Toutefois, ceux qui prendront la peine de lire cette étude longue et nourrie, qui est un ouvrage d'érudition plutôt qu'une œuvre littéraire, y trouveront avantage et profit. L'auteur a remué trop de questions, consulté trop de philologues et mis en œuvre des matériaux trop nombreux, pour que les lecteurs, — ceux-mêmes qui ont étudié Théocrite, — n'y trouvent pas des détails qui leur avaient échappé. Sans parler des questions d'authenticité des œuvres théocritiennes, et de celles qui ont trait à la biographie du poète, il y a beaucoup à apprendre dans les pages consacrées à l'invention des motifs, à l'expression, et à la construction des poèmes. Le chapitre qui traite de l'expression n'a pas moins de 170 pages, et comporte les divisions suivantes : les dialectes, le vocabulaire, la grammaire, la versification, et enfin le style, considéré au point de vue des vocables employés et

sous le rapport de l'ordre et du mouvement.

Pour conclure, ceux qui aiment les larges appréciations et les conclusions nettement formulées, ne seront peut-être pas contents d'un érudit aussi méticuleux que M. E. Legrand, qui ne résout jamais une question sans posséder les éléments suffisants pour se faire une conviction raisonnée. Mais ceux qui apprécient avant tout l'exactitude et la sincérité, et qui savent, au besoin, se contenter de conclusions négatives, lui seront reconnaissants d'avoir donné au public cette œuvre consciencieuse. A. LÉPITRE.

171. — LÉON LEVRULT, *Auteurs grecs*, Études critiques et analyses. Paris, Delaplane, 1897, 1 vol. in-12, viii-354 pp. Prix : broché, fr. 2,50; relié toile souple, fr. 3.

Si certaines éditions récentes offrent au professeur de langues anciennes une ample matière à un commentaire grammatical et réel ou historique de l'auteur qu'il explique, par contre il se trouve souvent dans un cruel embarras quand il s'agit de réunir les éléments de l'appréciation littéraire d'un écrivain ancien, ou simplement de donner le plan ou le résumé d'une œuvre. Pour l'enseignement du français, tout le monde connaît les excellentes analyses du P. Mestre et du P. Caruel. La même ressource existe, sans qu'on s'en doute, pour les auteurs grecs et latins.

M. Levrault a publié coup sur coup des études critiques et des analyses sur les auteurs grecs, latins et français figurant au programme des classes de Troisième, Seconde et Rhétorique, en vertu de l'arrêté du 8 août 1895. Les auteurs grecs pris en considération sont : Homère, les Tragiques, Hérodote, Thucydide, Aristophane, Xénophon, Platon, Démosthène, Aristote, Théocrite, Plutarque, Lucien. Ce programme diffère de celui des athénées belges : il ne porte pas certains auteurs qu'on lit chez nous, comme Lysias ; d'autre part, on y trouve plusieurs noms bannis de nos établissements. Il ne faudrait pas croire cependant que les études critiques et analytiques relatives à ces derniers auteurs soient absolument dénuées d'utilité dans notre pays. Le livre de M. Levrault s'adresse aussi aux professeurs et aux étudiants désireux d'élargir l'horizon de leurs études classiques et de faire au moins une connaissance sommaire avec Aristote, Théocrite, etc. Les *Auteurs grecs* du professeur d'Angers seront ici d'un puissant secours et faciliteront considérablement la lecture. M. Levrault a mis à profit les écrits de Patin, Paul de Saint-Victor, Weil, Egger, Croiset, Couat, ainsi que certaines monographies de J. Girard, Taine, Huit, Ouvré, Gréard, etc. Après une courte notice sur la vie et le rôle de chaque écrivain, il examine en détail les diverses œuvres portées au pro-

gramme : il en fait l'exposé historique, dans lequel il élucide les questions d'authenticité et de date et replace l'œuvre dans son milieu ; suit une analyse assez détaillée ; enfin une étude littéraire (épisodes remarquables, caractères, art et style), donnant sur l'auteur et son œuvre un jugement qu'on peut contrôler grâce à des notes nombreuses. Par-ci par-là, M. Levraut établit des rapprochements avec les modernes ; nous regrettons qu'il ne l'ait pas fait plus souvent encore : ces études comparées sont si intéressantes et si instructives. Mais il faut lui savoir gré d'avoir indiqué un certain nombre de sujets de devoirs qui se rattachent aux auteurs lus. La concentration n'a qu'à gagner à ces sortes de rédactions fort en vogue en Allemagne. L. MALLINGER.

172. — *Aristotelis ΠΟΛΙΤΕΙΑ ΑΘΗΝΑΙΩΝ* tertium ediderunt G. KAIBEL et M. DE WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Weidmann, 1898. Prix : 1 m. 80.

Cette nouvelle édition n'est pas une simple réimpression. Les auteurs avaient chargé M. Wilcken de se rendre à Londres et d'examiner à nouveau le papyrus, et ce nouvel examen n'est pas resté sans heureux résultats. La 3^e édition de MM. Kaibel et Wilamowitz est donc nécessaire à quiconque s'occupe de l'*Ἀθηναίων πολιτεία*, même après la 3^e de Kenyon (Londres) et la 2^e de Blass (Teubner). J. P. WALTZING.

173. — *Ausgewählte Briefe von M. Tullius Cicero*, erklärt von FR. HOFFMANN, 1 Bd., 7te Aufl., von F. STERNKOPF. Weidmann, 1898, Prix : 3 m.

Nous signalons cette nouvelle édition, parce qu'il nous semble que ce Recueil

pourrait servir pour la lecture cursive dans les classes où l'on explique les discours de Cicéron dont le fond est historique et politique. Quel meilleur commentaire du *Pro Sestio*, par exemple, que ces lettres classées sous les trois rubriques : *Exil de Cicéron. Proconsulat de Cicéron. La guerre de César et de Pompée* ? Le commentaire est riche en notes historiques et grammaticales : un index permet de les retrouver facilement. J. P. WALTZING.

174. — *Three Lectures on the Science of Language* delivered at the Oxford University Extension meeting, with a supplement « *My predecessors* » by F. MAX MUELLER, 112 p. 2^d ed. Cloth, 75 cts. Paper, 25 cts. Chicago, The Open Court Publishing Company, 1895.

Cet ouvrage est suffisamment connu et apprécié pour que je me dispense d'entrer ici dans beaucoup de détails. Il me suffira d'en signaler la seconde édition qui comprend, outre les trois leçons sur la science du langage proprement dit, une étude sur les rapports de la pensée et du langage (« an essay on the genesis of the Science of Thought. »)

Ces pages, admirables de simplicité et d'élégance, s'adressent au public éclairé ; elles sont destinées à mettre en lumière quelques-uns des plus importants et en même temps des plus intéressants problèmes que la philologie comparée est parvenue ou est appelée à résoudre : Origine et véritable nature du langage, analyse du langage, nature et rôle des racines, leur mode d'extraction,

parenté et commune origine des langues indo-européennes, classification morphologique des langues, le langage comme base certaine de classification des races, importance de l'étude du sanscrit etc.

A peu près toutes ces questions, objet de la discussion des linguistes depuis un siècle et que Max Müller a exposées d'une manière plus détaillée dans son grand ouvrage « *The Science of Language* », ont reçu de nos jours une solution satisfaisante et qui paraît définitive. Nous n'y insisterons pas davantage. Celle de l'origine du langage cependant est encore actuellement une des plus controversées, pour la raison qu'elle est étroitement liée à la conception de l'univers, de l'humanité, de la nature en général. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ce long débat. A ce sujet, il convient toutefois de ne pas se laisser trop facilement abuser par les raisonnements de Max Müller, tout séduisants qu'ils paraissent.

Max Müller marche ici sur les traces de Renan qui considère les différentes familles de langues comme formées « d'un seul jet » dans leurs éléments essentiels par toutes les facultés de l'homme agissant ensemble et spontanément, « comme sorties instantanément du génie de chaque race. » (cf. *De l'Origine du Langage*, 4^e éd. 1864, p. 73). Mieux au courant des sciences naturelles que Renan, il prétend néanmoins que l'homme, par un instinct irrésistible de son

esprit, possédait la faculté de donner à ses conceptions une expression plus articulée que le cri des animaux, que toutes les racines expriment une idée générale et sont des types phonétiques produits instinctivement par une puissance inhérente à la nature humaine (cf. p. 28 1^o) *All roots are perfectly definite in sound* ; 2^o) *they nearly all express acts* ; 3^o) *they are all conceptual...*)

Sa théorie, toute métaphysique et subjective, a contre elle les nombreux partisans de l'école évolutionniste. Withney, dont l'autorité est grande en cette matière, malgré sa réserve et son esprit méthodique, et tout en se faisant le défenseur le plus convaincu de la *Vie* du langage (cf. *La vie du Langage*, Bibl. scient. intern. Paris, 1892, 4^e éd.) trahit à peu près les mêmes idées subjectives, idées que les disciples de Darwin rejettent comme surannées et contraires à l'esprit scientifique. Max Müller considère, il est vrai, le langage comme une branche des sciences naturelles. Mais, malgré ces velléités scientifiques, les partisans de l'évolution lui reprochent une quantité d'incohérences, et aujourd'hui ses opinions relatives à l'origine du langage se trouvent battues en brèche par tous les champions du transformisme. Aujourd'hui, cette école évolutive et transformiste, qui procède de Schleicher et compte parmi ses plus ardents défenseurs Abel Hovelacque, Georges Darwin, Michel Bréal, Paul Regnaud, travaille

avec plus d'ardeur que jamais à faire prévaloir ses conceptions franchement naturalistes et à bannir toute métaphysique de la science du langage.

Max Müller a fait suivre ses trois leçons d'une étude extraite de la *Contemporary Review*, vol. LIV, et qui montre de quelle façon a été traitée et sous quels aspects a été envisagée, par ses prédécesseurs, la question des rapports de la pensée et du langage. La théorie de l'identité absolue a été soutenue et développée par lui dans des ouvrages antérieurs (*The Science of Thought*, London, Longmans & Co 1887, *Three Introductory Lectures on the Science of Thought*. Ibid. 1888). Devant l'opposition que ces idées ont rencontrée parmi les philosophes modernes, en Angleterre surtout, qui les considéraient comme toutes nouvelles et paradoxales, Max Müller a voulu retracer l'historique de ces idées et faire voir que dès l'antiquité, pendant le moyen âge et jusqu'en ce siècle, les plus grands esprits avaient deviné que la pensée et le langage ne sont que deux termes pour désigner la même chose envisagée à deux points de vue différents. Il montre les diverses formes que ce problème a revêtues avant que les progrès de la science du langage y soient venus répandre des lumières nouvelles.

Les Grecs n'avaient qu'un mot, *λόγος*, pour désigner les deux ; ils avaient tranché la question instinctivement. Les controverses des nominalistes et des réalistes n'avaient, au fond, pas d'autre objet. Plus tard, Condillac, Rousseau, de Bonald, J. de Maistre, Taine, en France, Hobbes en Angleterre, Dugald-Stewart en Ecosse, W. von Humboldt, Schelling et Hegel en Allemagne avaient résolu la question dans le sens de l'identité du langage et de la pensée, avec certaines divergences cependant avec les idées que défend Max Müller, divergences qu'il a eu soin d'indiquer ; elles sont, d'ailleurs, toutes d'ordre secondaire, et ne tiennent qu'à une interprétation différente des termes « langage » et « pensée ».

La discussion n'est toutefois pas close ; l'identité absolue est loin d'être admise par tous les philosophes et linguistes modernes. Cependant les conquêtes incessantes faites par la science du langage dans les derniers temps, tendent de plus en plus à la faire reconnaître.

En somme, la lecture du livre de Max Müller est fortement à recommander. C'est un de ceux qu'on se plaît à relire et qui impressionnent toujours grâce au charme du style et à l'exposition nette et méthodique des idées.

FÉLIX WAGNER.

2. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

175. — *La Fin du Classicisme et le retour à l'antique* dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e, en France, par LOUIS BERTRAND, professeur de Rhétorique au Lycée d'Alger. Paris, Hachette, 1 vol. in-16, xvi-425 pp. Prix : 3 fr. 50.

Le grand mérite de cet ouvrage, c'est de préciser nos idées, fort vagues, sur la prosaïque période qui s'étend entre Voltaire et le romantisme. C'est l'histoire de ces épigones impuissants et dégénérés des grands classiques qu'on est convenu d'appeler l'école pseudo-classique. D'une façon à la fois attrayante et savante, M. Bertrand nous expose la genèse de ce mouvement littéraire, qui répondait à une tendance générale de l'époque, les circonstances morales et historiques qui l'ont favorisé, les causes qui en ont amené l'échec final. C'est le paganisme des mœurs, mais un paganisme de décadence, qui a suscité, vers le milieu du XVIII^e siècle, un retour à l'antique, dans les idées, les modes, le costume, le langage, les institutions, l'art, la littérature ; l'imitation de l'antique semblait l'unique moyen d'arrêter la décadence de la littérature, abâtardie par l'avènement des petits genres et de la littérature facile. L'auteur passe en revue les principaux représentants du pseudo-classicisme dans

l'archéologie, la critique, au théâtre, dans la poésie : La Harpe, Saint-Lambert, Lemierre, Thomas, Delille, Roucher, Ducis, M.-J. Chénier, Lebrun, Parny, La Touche, Luce de Lancival, etc., auxquels correspond en peinture l'école de David. Mais ce mouvement devait fatalement avorter : les Français d'alors ne surent pas ou ne voulurent pas se dégager de la forme et de la discipline classiques du XVIII^e siècle, devenues trop étroites et conventionnelles ; ils ne pénétrèrent pas l'âme des civilisations antiques et n'envisagèrent les œuvres grecques et romaines que par l'extérieur. Toute cette littérature, d'une stérilité poétique presque complète, d'un absolu dénûment d'invention, n'est qu'une imitation extérieure : pastiche, traduction ou paraphrase ; elle est mort-née.

Quelques réserves s'imposent. Nous protesterons d'abord contre les limites arbitraires que M. Bertrand assigne au classicisme. Pour lui, ce classicisme qui commence à la Renaissance, est bien fini depuis l'avènement de V. Hugo ; le pseudo-classicisme en a été la dernière période, le suprême effort de rajeunissement. De parti pris, l'auteur fait donc abstraction de toute cette école hellénisante du XIX^e siècle, si féconde, si personnelle, qui a provoqué une magnifique résurrection de l'antiquité, mieux comprise, libre-

ment, poétiquement interprétée. Sérieusement, peut-on sans injustice méconnaître un courant littéraire qui compte parmi ses adhérents presque tout ce que la France de ce siècle a eu de gloires littéraires : P.-L. Courier, Leconte de Lisle, Th. de Banville, V. de Laprade, Anatole France, Augier, de Hérédia, J. Autran, Bouilhet, Sully Prudhomme, A. Silvestre, A. Houssaye, Richepin, H. de Régnier, et tant d'autres ?

Une autre erreur, qui découle de la première et qui est d'autant plus regrettable qu'elle concerne précisément la partie la plus originale du livre, c'est que l'auteur confond à dessein des poètes personnels, originaux, inspirés, comme André Chénier et Chateaubriand, avec les pseudo-classiques, ces pâles versificateurs, ces imitateurs pédantesques et serviles qui n'arrivaient pas à cacher le vide de leurs idées sous la banalité d'un style d'emprunt. Certes, Chénier tient au XVIII^e siècle par certains côtés — les pires de sa personnalité — : la frivolité, les préjugés, et plusieurs défauts de style ; mais il s'est élevé bien au-dessus de ses contemporains par son goût, sa méthode philologique, la portée esthétique et littéraire de son œuvre ; il est bien loin de la routine des pseudo-classiques, de leur inintelligence de l'antique, de leur sécheresse, de leur médiocrité. Aussi est-il faux de voir dans son œuvre l'aboutissement

des aspirations du XVIII^e siècle, plutôt que le point de départ d'une poésie nouvelle, l'aurore de l'ère moderne. Chénier et Chateaubriand sont les initiateurs du néo-hellénisme.

Nous préférierions donc une autre disposition des matières du volume de M. Bertrand, et nous n'hésiterions même pas à séparer du pseudo-classicisme, pour les rattacher au réveil hellénisant du XIX^e siècle, certains écrivains et artistes du XVIII^e siècle qui ont devancé leur époque et frayé la voie à une compréhension plus intelligente et plus exacte de l'antiquité : Diderot, Barthélemy, Caylus, d'Ansse de Villosion, Glück, Lemercier, etc. pourraient être groupés dans un chapitre spécial qu'on intitulerait : les précurseurs.

Nous aurions mauvaise grâce à insister sur quelques omissions, sur les redites et certaines lourdeurs de style, traces d'une composition trop hâtive, sur le vague et le chimérique des conclusions. Disons plutôt que l'ouvrage de M. Bertrand est souverainement intéressant, rempli d'une foule d'idées et de faits, de vues neuves et ingénieuses sur le XVIII^e siècle, la Renaissance, les débuts du romantisme ; l'auteur met constamment la littérature en rapport avec les idées et les mœurs. Son livre constitue une importante contribution à l'histoire de la littérature française.

L. MALLINGER.

176. — ARTHUR BOVY : *Adenet le Roi et son œuvre, étude littéraire et linguistique*, 113 pages 8°. Extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, tomes X à XII. — 1896-1898. Bruxelles, Vromant, 1898.

Un célèbre grammairien belge reprochait naguère à M. Bovy et au soussigné de manquer de patriotisme : ils avaient eu l'inconcevable audace de trouver quelque mérite à une grammaire française écrite par un Français. Mais voici qui montrera combien cette accusation était peu fondée : M. Bovy publie une étude sur un écrivain « belge », et c'est son ex-complice qui a l'honneur de la présenter à ses compatriotes.

Adenet a dû jouir d'une grande notoriété, il occupait une situation brillante dans la seconde moitié du XIII^e siècle ; l'importance des sujets qu'il a traités suffisait pour le rendre célèbre. Nous le voyons figurer à la cour de Flandre avec le titre de *Roi des Ménestrels* ; bien qu'homme de basse extraction, il vit dans l'intimité des princes du sang. En somme, il tient une place d'honneur parmi les écrivains de son époque. M. Bovy a donc entrepris une noble tâche en essayant de faire mieux connaître le vieux poète trop négligé jusqu'en ces derniers temps.

Le remanieur Adenet est déjà un écrivain-artiste : à défaut d'originalité dans le fond, il se préoccupe avant tout de la forme, il recherche l'effet, il vise au succès.

Aussi est-il extrêmement intéressant d'étudier, d'analyser, avec M. Bovy, ses procédés littéraires. C'est ce que fait celui-ci après une *Introduction* où il passe rapidement en revue les travaux, d'ailleurs insuffisants ou inexacts, consacrés au vieux ménestrel depuis le XVI^e siècle jusqu'aux publications plus scientifiques de Paulin Paris et de quelques érudits modernes. Ensuite il fait ressortir la grande importance littéraire d'Adenet à son époque, et il indique l'esprit et la division de l'étude qu'il lui consacre. Les ressources du *Roi des ménestrels* « consistent dans l'intérêt de ses récits, dans son habileté d'écrivain et dans la richesse de sa versification ». La seconde section du travail est consacrée à l'étude de sa langue, du reste peu intéressante : c'est le parler de l'Ile-de-France, le « langage central, adopté à cette époque déjà, dans une grande mesure, par la plupart des lettrés, » mais mélangé de « traits dialectaux empruntés aux patois du Nord et de l'Est, et spécialement au picard ». Il est donc absolument hors de doute que notre remanieur a passé sa vie dans notre pays. Le tableau de la *Phonétique* d'Adenet, dressé par M. Bovy est la partie faible de son travail : en l'absence d'éditions critiques, ses recherches devaient porter exclusivement sur les rimes et la mesure des vers ; c'était le seul moyen d'aboutir à des conclusions certaines. Nous ne relèverons pas une foule d'inexactitudes de détail,

d'affirmations sujettes à caution, d'hésitations et d'incertitudes; l'auteur ne tient pas assez compte du latin vulgaire et des lois de l'analogie; il a eu le tort de disséminer des observations qu'il y aurait eu intérêt à rapprocher. Une dernière critique: l'impression est extrêmement négligée.

Mais la première section, l'étude littéraire, est digne de tous nos éloges. Dans l'étude des *Sources*, nous voyons comment Adenet, dans les *Enfances Ogier*, *Bueves de Commarchis*, *Berte aus grans piés*, *Cléomadès*, a profité de ceux qui, avant lui, avaient traité les mêmes sujets, ce qu'il leur a emprunté, ce qu'il ne doit qu'à son imagination et à son talent. Un deuxième chapitre (la *Stylistique*) examine l'exécution des œuvres dans leurs détails, leur structure interne (composition: *a*) narration, *b*) description) et les procédés de style, fait le départ entre les formules, les clichés épiques, les constructions et les caractéristiques banales, enfin tout ce qu'Adenet a dû emprunter à la mode, au milieu littéraire de son époque, et ce qu'on peut lui attribuer en propre, ce qu'il présente de personnel et d'original. Enfin, s'occupant de la *Versification* d'Adenet, M. Bovy distingue les éléments qu'il a trouvés tout constitués et les innovations qu'il a introduites dans l'art de versifier. Ces différentes études permettent de dégager la part qu'on doit faire au talent du remanieur: c'était un écrivain très lettré, connaissant

dans tous ses secrets la langue littéraire; son ambition fut de renouveler dans cette langue, et pour l'usage d'une société raffinée, des poèmes écrits dans une langue plus ancienne et moins pure. Ses prétentions portaient sur le fond des récits, dont il veut rectifier le sens et adoucir la rudesse, sur leur forme, qu'il veut améliorer, et sur leur versification, qu'il veut adapter aux exigences de son époque en transformant les assonances en rimes.

L'étude de M. Bovy est remarquable par sa clarté, sa méthode, sa belle ordonnance; les conclusions se dégagent nettement de la rigueur de ses raisonnements. Nous le félicitons de nous avoir fait connaître, aussi définitivement qu'il est possible aujourd'hui, notre vieux poète Adenet.

A. DOUTREPONT.

177-178. — *Un congrès d'intellectuels à Gand en février 1897*, 120 pages, par A.-J. DELATTRE, S. J. Louvain, Polleunis et Ceuterick. Prix: 1 fr. 50.

Un avocat du grand siècle (réponse au R. P. Delattre) par F. VAN DEN BOSCH. Gand, imprimerie Siffer 1898, 21 pp. Prix: 0 f. 50.

De jeunes et fervents littérateurs se réunirent à Gand le 20 et 21 février 1897 pour examiner quelle devait être l'attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires contemporaines. Comme conclusion, on se rallia au plus large éclectisme, « la morale et le bon goût étant sauvegardés en

ce qu'ils ont d'essentiels. » Certains orateurs allèrent trop loin dans leurs critiques du xviii^e siècle. C'était fatal, au reste. En s'élevant contre l'engouement exclusif du grand siècle et en réagissant en faveur du xix^e, on tombe aisément dans l'excès, parce qu'une réaction est toujours excessive.

Voulant remettre les choses au point, le P. Delattre a écrit une brochure de 122 pages, où il se fait, suivant l'expression de M. Van den Bosch, l'avocat du grand siècle. A-t-il eu tort ou raison ? A-t-il su garder constamment lui-même la juste mesure ?

Quoi qu'il en soit, le P. Delattre justifie d'abord Boileau attaqué par M. Klein à propos de ce vers :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul
est aimable.

Le P. Delattre prétend que ce vers a été méchamment détaché du contexte pour être mal interprété. Boileau n'a nullement entendu enfermer dans la raison l'illimité domaine de l'art ; car la raison pure ne peut suffire à l'épanouissement total de celui-ci. Mais ce vers signifie : rien n'est beau que le naturel ; le faux, en soi, n'a aucune beauté.

M. Demade avait affirmé que les conservateurs littéraires méconnaissaient la renaissance et admiraient uniquement le siècle de Louis XIV, siècle qui n'est pas français, mais grec et latin. Le même reproche s'adresse, et avec plus de raison, répond le P. Delattre, à toute la Pléiade. En

outre, ajoute-t-il, il est faux d'avancer que la nature fut tenue comme inexistante au xviii^e siècle. Et il cite, comme preuve, des extraits de Racine, de Boileau, de La Fontaine. Ici, le P. Delattre se trompe. Il semble croire que les congressistes nient toute existence du sentiment de la nature chez les écrivains du grand siècle, tandis qu'on regrette seulement que ce sentiment n'y soit pas assez développé — ce qui est incontestable. C'est donc une question de quantité. « On peut trouver dans la littérature classique, dit M. Van den Bosch, des descriptions de nature, — qui a nié cela ? — mais généralement ces descriptions voilent les choses vues de tant de périphrases languissantes et banales et glacent l'impression du lecteur par un tel abus de souvenirs mythologiques, que tout sentiment de sincérité, d'émotion et de profondeur en est annihilé. »

Le P. Delattre défend ensuite Boileau contre les attaques dont il a été l'objet, et montre qu'il ne les mérite pas. Or, un peu plus loin, il rapporte p. 25 les coups de griffe (c'est son mot) légers mais sûrs du P. Broeckaert à Boileau, dans son *Histoire de la littérature*. Si la chose est permise au P. Broeckaert, pourquoi ne le serait-elle pas aux congressistes ? Ils ont été plus violents ? C'est dans leur nature : ils sont « les jeunes ».

Le P. Delattre leur reproche, en passant, leur étonnante indif-

férence pour la littérature flamande. Ce point n'étant pas inscrit à l'ordre du jour, ils n'avaient pas à s'en occuper plus spécialement; leur silence n'implique donc aucun mépris.

Enfin le P. Delattre s'en prend à l'idéal littéraire de M. Klein. Celui-ci le place dans ces « œuvres admirables qui d'un même coup mettraient en branle toutes nos puissances intellectuelles et sensibles. » Cette théorie, le P. Delattre prétend la retrouver dans Cicéron et dans Boileau, *Art poétique*. Mais il a tort quand il blâme M. Klein de distinguer entre la beauté de la forme et la perfection du fond. Il affirme qu'il y a une beauté du fond aussi bien qu'une beauté de la forme. En réalité, c'est une simple question de mots; les adversaires sont, au fond, d'accord.

Si cette polémique entre coréligionnaires est regrettable et pénible à constater, elle prouve au moins l'intensité du mouvement littéraire en Belgique, et fait entrevoir le temps prochain où nous occuperons un rang honorable dans la république des lettres.

J. FLEURIAUX.

179.—M. Lapaille nous adresse cette nouvelle lettre que nous publions avec les observations de M. Clédât. Nous pensons que tout a été dit de part et d'autre et nous considérons l'incident comme clos.

M. Clédât eût mieux fait de garder le silence. De tous les faits précis où je l'ai montré reculant dès que j'acceptais le terrain sur lequel il se plaçait, en lançant des affirmations hasardées, qu'a-t-il donc relevé?

Il répète qu'il n'a pu utiliser en 1895 un article (sic) paru en 1896; or son livre est de 1896, et malgré l'invitation, aujourd'hui publique, à fournir la preuve de ce qu'il avançait, je n'ai toujours rien vu venir.

Sans avoir montré que j'aie jamais tronqué quoi que ce soit, il écrit bravement : M. Lapaille continue à tronquer les textes. Il est en plein dans la chicane, car il omet de dire que s'il m'a écrit, bien malgré lui (1) : *je ne mettrai pas en doute votre bonne foi*, c'était pour échapper à une autre extrémité. Inutile d'en dire davantage. J'espère avoir encore l'occasion de rencontrer M. Clédât (2).

R. LAPAILLE.

(1) « Pour rester poli même avec un homme qui l'est si peu. » L. C.

(2) Le lecteur est édifié. Je ne puis que répéter une nouvelle fois ce que j'ai dit et prouvé dès mon premier article, à savoir : 1° que je n'ai pas utilisé les publications de M. Lapaille, et 2° que M. Lapaille est profondément incompétent en matière de grammaire historique. — L. Clédât.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

180 — CL. KLOPPER, *Englisches Real-Lexikon*. (Voy. ci-dessus, p. 223).

Certes, comme l'« Archiv fuer neuere Sprachen » (*Bd.* 96, *Heft* 3-4) le dit justement, l'ouvrage est riche en articles, plus facile

à manier et, vu son étendue, à meilleur marché que les encyclopédies anglaises elles-mêmes qui, pour des étrangers, laissent toujours sans éclaircissement une foule de termes juridiques et bien des choses assez importantes de

la vie ordinaire. On peut dire que le livre du Dr Kloepper embrassera absolument tout ce qui concerne l'Angleterre. Consultez le premier volume et, pour autant qu'il peut déjà la donner, vous y trouverez dans une forme élégante et sur une base solide la solution des problèmes de quelque ordre qu'ils soient : l'histoire, la géographie, l'Église, l'architecture, la numismatique, l'instruction, le droit, la milice, la flotte, la vie de l'Anglais... tout y passe.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire quelques articles, comme celui que l'auteur consacre à l'agriculture, p. 56. C'est l'histoire de l'agriculture avec toutes ses péripéties depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. Suivent aussi des renseignements très instructifs sur le ministère de l'agriculture, sur les écoles d'agriculture, sur les associations... Les passages qui se rattachent à l'histoire de l'Église abondent : on n'a qu'à voir les explications sur « Agapémone », p. 51, et « Anabaptists », p. 82. Quant au droit, il y a p.e. toute une colonne réservée uniquement aux lois portées dès le vi^e s. contre l'adultère, p. 43. M. Kloepper remplit plus de 20 pages (109-130) pour faire connaître dans les détails les plus minutieux l'organisation de l'armée en l'Angleterre. Nous y remarquons un tableau qui donne, d'après *Loebells Jahresberichte*, le recensement et la répartition de l'armée en 1894. Les

articles sur « Advertisment » (annonces), p. 44, et sur « Bill » (lettre de change), p. 258, sont admirables : les modèles intercalés rendent les explications plus claires encore. Et que dire de « Christmas », p. 470 ? Nous y voyons les Anglais fêter leur plus grand jour de fête, la Noël : la lecture de cet article, outre l'agrément qu'elle cause, présente aussi le grand avantage de nous faire mieux comprendre certains passages de plusieurs livres, comme c'est le cas pour le *Christmas Carol* de Dickens.

En dehors de cela, il y a encore des articles très intéressants dont nous voudrions dire quelques mots : tels sont ceux qui traitent des jeux nationaux, des « club-houses » etc....

Mais pourquoi aller plus loin ? L'examen que nous avons fait nous impose de déclarer que ce premier volume fait honneur à M. Kloepper et à ses collaborateurs. Il en sera bien de même pour les trois volumes à suivre. Aussi nous nous associons volontiers aux revues allemandes qui ont prodigué leurs éloges à l'auteur. Comme ces revues, nous recommandons hautement l'ouvrage à tous ceux qui étudient la littérature anglaise et qui veulent comprendre l'esprit vraiment germanique dont elle est l'expression la plus énergique.

En finissant nous voudrions cependant faire une remarque, mais sans avoir la prétention de diminuer les mérites incontestés

blement supérieurs de l'*Englisches Real-Lexikon*. L'auteur oublie bien des fois d'indiquer l'endroit précis où un texte a été puisé, ou auquel un renvoi a lieu. Il en est ainsi pour le mot «advocate» p. 48, où nous trouvons un passage tiré du « Prologue » des *Canterbury Tales*. De même il nous est difficile de consulter la *Geschichte der Englischen Literatur* de ten Brink pour l'«Ayenbite of Inwytt», p. 165, quand nous ne disposons que d'une indication générale comme celle ci. Sous le même rapport il y a un côté plus ou moins défectueux dans les explications sur «Ale», p. 66 et «Ash-Wednesday», p. 139-140. Et pour ce qui concerne les «alewives», p. 66, l'auteur aurait pu ajouter peut-être que l'«alewife» portait encore le nom de «tappestere» surtout avant le xiv^e s. *Cfr.* Chaucer, *Edit. Skeat Prol. c. 7.* et la note au v. 241. — Une autre remarque encore : quelquefois, mais fort rarement, on s'attendrait à un plus long développement. Ainsi nous croyons qu'à l'endroit de la «Bacon Society», p. 173, l'auteur aurait pu nous en dire un peu plus de la fameuse «Shakespeare-Bæconfrage».

F. VAN ACOLEYEN.

181-188. — Ouvrages critiques sur la littérature allemande moderne (1^{er} article).

1. AD. STERN : *Studien zur Litteratur der Gegenwart*, 2te Aufl. mit 20 Bildnissen. Dresden und Leipzig. Koch 1898. 504 pp. Prix : 10 m. 50.

2. J. E. VON GROTHUSS : *Probleme und Charakterköpfe*. Studien zur Litteratur unserer Zeit. Mit 10 Portraits. 2te Aufl. Stuttgart. Greiner et Pfeiffer, 1898. 419 pp. Prix : 5 m. 50.

3. E. WOLFF : *Geschichte der deutschen Litteratur in der Gegenwart*. Leipzig. Hirzel. 1896. 400 pp. Prix : 5 m.

4. AD. BARTELS : *Die deutsche Dichtung der Gegenwart*. Die Alten und die Jungen. Leipzig. Avenarius. 1897. 119 pp. Prix : 1 m. 50.

5. ANTON E. SCHOENBACH : *Ueber Lesen und Bildung*. 5te Aufl. Graz. Leuschner u Lubensky's. 1897. 331 pp. Prix : 3 m.

6. D. W. BEYCHLAG : *Ein Blick in das jungdeutsche naturalistische Drama vom Standpunkt der inneren Mission*. Halle. Strien. 32 pp. Prix : 0 m. 50.

7. K. KRAUS : *Die demotirte Litteratur*. Wien, Bauer. 1897. 37 pp. Prix : 40 kreuzer.

8. EDG. STEIGER : *Das Werden des neuen Dramas*. 2Bde. Berlin. Fontane. 1898. 318 et 355 pp. Prix : 10 m.

Le fécond professeur de littérature allemande à l'école polytechnique de Dresde réunit dans son livre le plus récent une série de conférences publiques sur les principaux écrivains modernes. L'Allemagne y est représentée par quatorze écrivains sur dix-neuf, que comporte toute la liste de *M. Stern*. Ce sont Heibel, Freytag, Bodenstedt, Storm, Keller, Scheffel, Fontane, Baumbach et Seidel, Rosegger, Raabe, Wilbrandt, Wildenbruch, Sudermann, Hauptmann. La Norwège est ensuite représentée par Ibsen, la Russie par Tolstoi, la France par A. Daudet, la Suède par Snoilsky et Rydberg. Il y aurait beaucoup à dire sur le choix de *M. Stern*. Tout d'abord il ne correspond nullement au titre de son livre. Une demi-douzaine des écrivains traités par l'auteur appartiennent au passé, sont morts depuis longtemps sans laisser des traces bien marquantes dans la littérature contemporaine et les vivants sont loin d'être les représentants les plus caractéristiques de la littérature

contemporaine de leur pays. Pour Daudet et Tolstoi cela saute aux yeux ; passe encore Ibsen pour la Norvège, mais la Suède Rydberg appartient au passé, et Snoilsky est un poète de second ordre, qui ne doit sa place dans la série qu'à la sympathie personnelle de M. Stern, qui a traduit ses poésies en allemand. Tout fil conducteur, toute idée dominante manque dans ce pêle-mêle d'études disparates. L'auteur semble avoir horreur de la méthode scientifique en littérature ; le développement historique d'une personnalité littéraire ne le préoccupe pas ; il l'étudie en elle-même dégagée de tout lien. Cette façon de procéder demande une compensation consistant à mettre mieux en lumière le côté psychologique et purement artistique d'un écrivain. On est d'autant plus en droit de l'attendre de M. Stern, qu'il est lui-même poète non sans valeur, que son expérience propre et ses lectures étendues doivent l'avoir particulièrement bien préparé à cultiver la critique littéraire genre Bourget ou James. A plus d'un endroit de son livre M. Stern montre suffisamment que, s'il mettait plutôt sa gloire à écrire bien qu'à écrire beaucoup, il pourrait regagner du côté indiqué ce qu'il perd soit par caprice, soit par défaut de science solide.

M. Grotthuss a une qualité qui manque absolument à M. Stern : c'est la précision, la netteté du style. Son livre se lit très agréablement. C'est plutôt un travail de polémique que de littérature. Le fond d'idées des grands écrivains contemporains, Nietzsche, Hauptmann, Sudermann, Voss, Ibsen, Tolstoi, Echegaray, Guy de Maupassant le préoccupe plus que leur forme littéraire. Conséquemment son étude la plus réussie est celle sur le philosophe Nietzsche ; il analyse très bien ses écrits et montre d'une façon frappante ses perpétuelles contradictions. Sa critique d'Ibsen est par contre à plus d'un endroit d'une naïveté qui fait sourire ; il est beaucoup plus indulgent pour Sudermann et Hauptmann. L'auteur est un chrétien convaincu, mais sans aucune étroitesse

d'esprit. Le caractère original, tout à fait personnel du livre ajoute beaucoup à son charme.

La critique allemande s'est jetée avec une véritable rage sur le livre de M. Wolff, Privatdocent à l'Université de Breslau, pour se venger sans doute des dures vérités que l'auteur lui dit. Il consacre en effet un long chapitre de son livre à un exposé très agressif de la situation actuelle, qui serait mieux à sa place dans une brochure de combat que dans une histoire de la littérature moderne. Il était assez malséant d'assaisonner cet exposé par le récit des peu agréables expériences personnelles que l'auteur a faites avec la critique ; cela lui donne l'air d'en vouloir à la « méchante Presse » parce qu'elle n'a pas loué ses livres au gré de l'auteur. Il a prêté par là le flanc à d'assez dures plaisanteries, qui ne lui ont pas été épargnées. Le plus terrible de ses « démolisseurs » a été son collègue de l'Université de Berlin, M. Rich. Meyer. Il est vrai que le livre de M. Wolff fourmille de phrases vagues, de citations mal choisies, remplaçant les analyses, d'inexactitudes de toute espèce ; mais il a aussi des qualités précieuses : bonne disposition, nette distinction des différents courants, étude consciencieuse de l'influence étrangère, etc.

La brochure de M. Bartels ne le cède pas en richesse d'informations au gros volume de M. Wolff. La liste des auteurs traités dans les 119 pages de sa brochure est même beaucoup plus considérable que celle de Wolff. L'auteur, poète distingué lui-même, révèle un talent particulier à caractériser un écrivain, une époque, en quelques mots justes et frappants. Rarement il tombe dans le défaut de la simple nomenclature. Le tout est heureusement groupé autour de quelques idées dominantes ; régulièrement, de 30, 30 années eu les « jeunes » et les « vieux » sont entrés en lutte ; l'année 1860 est le point culminant d'un « âge d'argent » de la littérature allemande ; Hebbel et Otto Ludwig sont les deux grands maîtres de la littérature allemande du XIX^e siècle, avec lesquels la

production moderne doit renouer la chaîne interrompue par une triple décadence, l'une de 1860 à 1870 (Hamerling, Spielhagen), l'autre de 1880 (Wagner, Fitger, Voss), la troisième contemporaine (le symbolisme), entrecoupée de multiples tentatives de relèvement. Les conditions historiques desquelles sont nés le réalisme et le naturalisme sont exposées avec une remarquable netteté, les bons et mauvais côtés du mouvement sont impartialement distingués. Le mérite principal de la brochure de Bartels consiste dans la réhabilitation de la littérature allemande du 3^e quart de ce siècle, si injustement mise au rancart par les modernes.

Un succès bien mérité est celui du beau livre de *M. Schoenbach*, professeur à l'université de Graz. Son but est de familiariser le grand public avec les principales productions littéraires modernes, de répandre le goût de la lecture. Une excellente liste des chefs-d'œuvre littéraires de tous les temps et de tous les pays, placée à la fin du volume, est destinée à servir de guide au profane. L'exposé même ne traite que de la littérature moderne, surtout de l'allemande et de l'américaine. La chaude sympathie de l'auteur pour les Yankees ne sera pas du goût de nos hispanophiles. Un chapitre spécial est consacré à Emerson et un à Ibsen. Ce dernier est la perle du livre. On n'a rien écrit de mieux sur le grand Norvégien. Les considérations générales de l'auteur sur ce que l'on doit entendre par *culture*, sur les moyens de l'acquérir, sur l'indifférence du public pour la littérature, sur l'art de la lecture, sur la critique moderne sont palpitantes d'intérêt et frappantes de vérité.

La brochure de *Beyschlag* pourrait être rapprochée de l'ouvrage de Grotthuss. C'est un rapport sur la littérature dramatique contemporaine fait à un congrès de pasteurs protestants à Weimar en 1896. L'auteur, professeur de théologie à Halle, un des piliers de l'Église protestante d'Allemagne, examine le drame moderne au point de vue de la morale chrétienne. Il y trouve évidemment beaucoup à redire, reconnaît pourtant le grand talent

des deux coryphées Hauptmann et Sudermann, qu'il qualifie même de « poètes par la grâce de Dieu ». Les analyses que donne Beyschlag pourraient servir de modèle à plus d'un critique de profession, et plus d'une fine observation, surtout en ce qui concerne Sudermann, témoigne chez M. Beyschlag d'un goût littéraire sûr.

Un petit chef-d'œuvre d'esprit et de verve caustique, c'est la brochure de *M. K. Kraus*. C'est une très amusante satire contre la jeune école naturaliste viennoise. Il les passe tous en revue, les habitués du café Griensteidl, saisissant admirablement le côté ridicule de chacun. Cela ne manque pas de méchanceté, mais c'est si bien dit. Le talent satirique de M. Kraus est plein de promesses pour l'avenir.

C'est un ouvrage bien original, que celui de *M. Steiger*. Tout d'abord parce que, comme l'auteur nous l'apprend dans la préface, il a été écrit en prison, où M. Steiger expiait sans doute un crime de lèse-majesté. Car c'est un *Socialdemokrat* convaincu; aussi n'attend-il l'art dramatique idéal que d'une société réformée d'après les principes socialistes. Cela ne l'empêche 1^o de dire crânement leur fait aux compagnons qui ne jugent la poésie actuelle qu'au point de vue du renfort qu'elle peut leur apporter dans la lutte des classes et 2^o d'être déjà grand admirateur de ce qui existe, ou plutôt de ce que la fin de notre siècle a produit dans le domaine de l'art dramatique. Le drame classique, il l'abhorre tout autant que le capitalisme. Ibsen, dans certains de ses drames symboliques, et Hauptmann, dans ses deux dernières œuvres (*Hannele*, *Ver-sunkene Glocke*), se rapproche le plus de l'idéal rêvé par M. Steiger; il oublie naturellement de nous dire *clairement* en quoi il consiste. On saisit bien qu'il veut une fusion du naturalisme et du symbolisme; moins bien, comment elle devra, au gré de l'auteur, être faite. Ibsen, Hauptmann et Maeterlinck sont les trois pivots autour desquels tourne tout le raisonnement de l'auteur. Il les

étudie très en détail, comme les représentants les plus caractéristiques des différentes tendances de l'art moderne. Tous les autres dramaturges contemporains sont passés assez rapidement en revue dans le chapitre final, qui constitue néanmoins l'étude la plus complète que nous ayons sur les *homines novi* du drame allemand. Ce qui frappe tout d'abord dans le livre de M. Steiger, c'est le rapprochement constant entre l'art et les découvertes de la science moderne. C'est une louable nouveauté dans un

travail de critique. C'est ainsi que l'auteur montre clairement l'influence du darwinisme sur le drame moderne; on lira aussi avec plaisir ses considérations sur l'influence du microscope, quoique ici l'amour du paradoxe joue déjà un certain rôle. Le livre de M. Steiger abonde en aperçus nouveaux, quelquefois, il est vrai, plutôt ingénieux que justes, mais souvent aussi d'une remarquable finesse et vérité. Ajoutons que le style est coloré, entraînant, plein de chaleur.

HENRI BISCHOFF.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

189. — AUGUSTIN THYS, *La Persécution religieuse en Belgique sous le Directoire exécutif* (1798-99). Bruxelles, Soc. belge de librairie. Prix : fr. 3 50.

Le livre dont le *Musée* me charge de rendre compte aujourd'hui touche de si près à un de mes propres ouvrages, que, vraiment, je crains de me montrer trop susceptible ou trop indulgent. Mon *Histoire de la Guerre des Paysans* 1798-99 a tant d'affinités avec le sujet traité par M. Thys que les deux ouvrages semblent se compléter mutuellement. Dans mon livre je n'ai pu qu'effleurer au passage le sujet que M. Thys traite aujourd'hui d'une façon spéciale. La majeure partie de son ouvrage est réservée à la persécution religieuse dans le département des Deux Nèthes et dans la ville d'Anvers. Le livre est très documenté et, ce qui mieux est, la plupart des documents qui le composent sont inédits. L'auteur a puisé à pleines mains dans les pièces extraor-

dinairement nombreuses, qui jusqu'ici reposaient en paix dans les archives de la province. Son livre est un exposé suivi de documents, triés et coordonnés de façon à présenter une page complète d'histoire, page douloureuse entre toutes pour la Patrie et pour l'Eglise; c'est l'histoire de ce temps prise toute fraîche sur le vif; l'auteur y parle beaucoup moins que les contemporains des événements dont il s'occupe.

Historiquement parlant, c'est précieux; l'auteur fait preuve d'un travail consciencieux et d'une intégrité digne d'éloges.

Mais au point de vue vulgarisateur (l'auteur se l'est proposé, sans nul doute), les choses sont différentes et la lecture suivie du livre y perd de son intérêt immédiat. Plusieurs de ces annales d'exil, comptes rendus de voyage, procès-verbaux et citations officielles se ressemblent sous tant de rapports qu'ils compromettent la variété du récit. Ceci soit dit sans reproche pour l'auteur. Je

n'ai pas suffisamment parcouru les archives ayant trait à la persécution dans les Deux-Nèthes, pour estimer jusqu'à quel point ces documents eux-mêmes sont variés.

Je ne sais qu'une chose à priori ; c'est que dans mes recherches j'ai eu la partie plus belle que M. Thys, en ce sens que les événements qui se rattachent à un soulèvement aussi typique que le *Boerenkrijg* et le *Kloppelkrieg*, que ces événements, dis-je, sont plus divers, plus animés, plus captivants ; partant même la lecture en devient plus facile pour le grand public.

Je me montrerai plus sévère pour quelques endroits où l'auteur prend lui-même la parole ; beaucoup de phrases y sont malheureusement tournées et semblent traduites du flamand. Citons entre autres :

Page 8. — Car là, il y eut beaucoup de départements dans le centre et la presque généralité de ceux du midi où les violences contre les prêtres ne se firent que peu ou point sentir à cette époque, où les arrestations furent tout à fait insignifiantes, deux, trois, cinq, ou même tout à fait nulles.

Page 55. — Fatigués et brisés par le cahotage des lourdes et incommodes charrettes, ne recevant en chemin qu'une nourriture peu réconfortante et insuffisante, ils devaient passer, après une rude journée, sur la paille infecte des prisons où l'on relayait, une longue et triste nuit qui, loin de

les reposer, ajoutait encore à leurs souffrances.

Page 78. — Maintenant leurs souffrances, au lieu de s'adoucir, allaient seulement commencer sérieusement.

Page 309. — En tout donc 35 pour l'évêché d'Anvers ; nous n'en avons pas découvert d'autres dans les archives de la province, mais celle-ci, peu classées, pourraient offrir des lacunes, car d'autre part l'arrêté du 22 ventôse an VII (p. 154), ordonnant la mise en liberté, sous certaines conditions, de 29 prêtres assermentés, comprend à part ceux indiqués déjà et dix prêtres de Malines, quatre Dominicains anglais du collège de Bornhem, ensuite Jean François Joris, prêtre à Bornhem, et Van Soetendaël, Récollet à Sant-hoven.

L'auteur me permettra d'attirer son attention sur ce point, secondaire, je l'admets, au point de vue purement historique, mais important au point de vue de l'exposé. Il lui sera facile d'y remédier dans la prochaine édition de ce livre digne assurément de s'écouler rapidement et d'être réimprimé à bref délai.

FRANZ VAN CAENEDEM.

190. — Dr E. R. DAENELL ; *Geschichte der deutschen Hanse in der zweiten Hälfte des 14^{ten} Jahrhunderts*. Leipzig, B. G. Teubner, 1898. 1 vol. in-8°, xi-210 pp. Prix : 8 m.

Depuis que Sartorius a publié, de 1802 à 1808, les trois volumes

relativement minces de son histoire de la Ligue hanséatique, les documents concernant cette institution se sont tellement accrus en nombre, qu'actuellement ils remplissent plusieurs séries de volumineux in-quartos. On connaît suffisamment à cet égard les publications de la commission historique de l'académie royale de Bavière et celles de la société d'histoire hanséatique : Hoehlbaum, von der Ropp, Koppmann, Dietrich Schaefer et Kuntze doivent en grande partie à ces publications leur notoriété scientifique.

D'autre part, grâce à une orientation plus marquée des esprits vers l'histoire économique, ces matériaux ont provoqué des études historiques nouvelles : la gilde marchande, à des points de vue divers, a constitué l'objet favori des travaux d'un grand nombre de savants modernes.

Le temps n'est-il pas venu de tenter une *synthèse*, une histoire de la hanse teutonique comme telle, ne fût-ce que pour une période très restreinte de son existence ? E. R. Daenell répond affirmativement à cette question. « La publication du IV^e volume du *Hansisches Urkundenbuch* en 1896 et celle du VIII^e volume des *Hanserecasse* en 1897 (l'auteur a reçu communication des épreuves de ce dernier ouvrage quand il était encore sous presse) ont rendu définitive et complète, dit-il, la publication des textes relatifs à l'histoire de la Hanse

jusqu'à la fin du xiv^e siècle. » Cette affirmation, évidemment, est trop absolue. La période des découvertes archivales serait-elle bien close pour n'importe quel siècle ou pour n'importe quelle institution fondamentale du moyen âge ?

Néanmoins on ne saurait dire que l'œuvre tentée par l'auteur soit prématurée ou hâtive. Elle repose sur un ensemble de documents nombreux, utilisés d'ailleurs de la façon la plus large et la plus judicieuse. Aussi présente-t-elle un caractère d'objectivité remarquable. On peut croire que les découvertes éventuelles des érudits n'y apporteront plus que des modifications de détail.

A un autre point de vue, l'ouvrage de Daenell a le mérite de traiter la période sinon la plus intéressante, du moins la plus brillante de l'histoire de la hanse teutonique. C'est pendant la seconde moitié du xiv^e siècle que les villes de la Basse-Allemagne, unies dans la conscience de leurs intérêts communs, poursuivent et réalisent le mieux le monopole du commerce de l'Europe centrale et septentrionale. C'est également pendant ce demi-siècle que les hanséates, protecteurs attitrés du patriciat urbain, font sentir partout aux princes et aux peuples ce qu'il en coûte aux uns et aux autres d'enlever les privilèges de cette puissante corporation marchande, qui dominait alors la vie économique des communes. Rappelons-nous l'exode des Teutons

de Bruges et leur fixation temporaire à Dordrecht. Donc au point de vue de l'histoire interne des villes comme au point de vue des relations internationales, la Hanse occupe dans la seconde moitié du xiv^e siècle une situation prépondérante, Daenell étudie cette situation sous les différents aspects qu'elle présente.

Son ouvrage, très important pour l'histoire économique en général, offre pour les Pays-Bas cet intérêt spécial, qu'il traite longuement des relations de la Hanse teutonique avec la Flandre et la Hollande, ainsi que du rôle joué par elle dans l'histoire si mouvementée de nos villes au xiv^e siècle.

Dans cette partie de son étude aussi bien que dans les autres, l'auteur s'appuie sur une masse considérable de documents. Il a consulté, en outre, sur ce sujet, un bon nombre d'historiens allemands. Malheureusement, la bibliographie belge et néerlandaise est maigre : il ne cite que l'« Histoire de Flandre » de M. Kervyn. Il y renvoie notamment en parlant des révolutions démocratiques flamandes de l'époque. Encore pourrait-on désirer sur cet épisode de notre histoire nationale un renvoi à quelques ouvrages plus récents et plus spéciaux.

H. VANHOUTTE.

191. — *Buddismo*, par M. P. E.

PAVOLINI, prof. à l'Institut des études supérieures de Florence. xv-163 pp. (Dans la collection des *Manuali Hoepli*, Milano 1898. Prix : 1 fr. 50).

Ce petit livre se recommande par de sérieuses qualités : sous une forme attrayante est dissimulé beaucoup de science et de documentation. La bibliographie, très bien faite, rendra des services. Les antécédents du Bouddhisme sont clairement exposés ; la doctrine, l'organisation et l'histoire de l'Église du sud sont sobrement et judicieusement expliquées. L'ouvrage, qui contient d'assez nombreuses citations et un comode résumé du Tipitaka, se termine par un intéressant chapitre sur « les études bouddhiques ».

En résumé, un bon livre de vulgarisation et de référence. C'est de la science *simplifiée*, mais l'histoire simplifiée reste scientifique quand elle est professée par un homme très documenté et très habile.

Je reprocherai à l'auteur d'émettre (p. 79) sur l'organisation des Églises chrétiennes une appréciation fautive à mon avis : en tout cas la comparaison établie sur ce point n'est pas à l'avantage du Bouddhisme. Je doute aussi que tous les ouvrages mentionnés (pp. 155 et suiv.) méritassent d'être cités : mais la liste est « exhaustive », et c'est un mérite.

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

5. PÉDAGOGIE ET MÉTHODOLOGIE.

192. — ALFRED FOUILLÉE, *Les Études classiques et la démocratie*. Paris, A. Colin, 1 vol. de 250 pp. Prix : 3 fr.

Ici, comme dans l'*Enseignement au point de vue national* (Hachette, 3 fr. 50), M. Fouillée se place au point de vue français, et, à le lire, on voit qu'en France les études classiques traversent une crise autrement grave qu'en Belgique. Elles sont menacées par la concurrence de l'*enseignement moderne* (appelé d'abord *spécial*), établi à côté d'elles sous le prétexte plausible de préparer une partie de la jeunesse aux carrières commerciales, industrielles, agricoles et coloniales, puis investi à peu près des mêmes prérogatives que les humanités classiques (préparation aux emplois et aux professions libérales, etc.). Nous n'en sommes pas encore là, mais, sous ce rapport, nous pouvons tirer d'utiles leçons de ce qui se passe chez nos voisins.

M. Fouillée montre fort bien que la *section moderne*, comme nous disons, doit être avant tout pratique et utilitaire. C'est sa raison d'être. Si elle a l'ambition de rivaliser avec la *classique*, de donner une haute culture et de conduire aux carrières libérales — comme on le demande en France au nom de l'égalité ! — elle perdra de vue les besoins auxquels elle doit satisfaire, en « dirigeant la sève de la nation agricole et commerçante à l'opposé du commerce et de l'agriculture », et elle tuera

les *Humanités* qui seront désertées, parce que, tout en restant plus difficiles, elles ne procureront plus aucun avantage.

Ce livre contient aussi un chaud plaidoyer en faveur des langues anciennes, et parmi les arguments qu'il développe, nous en relevons un qui nous paraît plus nouveau que les autres. Les études qui ont pour but l'éducation de l'esprit par un long et patient apprentissage, doivent être *désintéressées*, comme l'étude des langues anciennes. On conçoit sans doute que l'étude des langues modernes puisse avoir ce caractère, mais ici l'utilité pratique et immédiate est si grande qu'elle ne tarderait pas à dominer le reste et la culture intellectuelle en souffrirait. On appréciera la valeur de cet argument. M. Fouillée insiste sur un autre, qui fera surtout impression sur ses compatriotes : c'est que les études latines, qui nous font remonter aux origines des races latines, servent puissamment à maintenir les traditions et l'influence françaises.

Après ce plaidoyer, M. Fouillée convient que les Humanités doivent être réformées et appropriées aux besoins nouveaux. Les études scientifiques, les études sociales, les langues vivantes : voilà les trois éléments nouveaux qui réclament une place ; la leur refuser, ce serait faire le plus grand tort aux Humanités. Ces études devenues nécessaires ne sont du reste pas incompatibles avec les anciennes, dit M. Fouillée, et il

croit qu'on peut trouver une place pour elles par une « simplification » des études classiques. Voici son plan :

« Nous voudrions voir l'enseignement classique se réformer d'après les principes suivants : unité d'éducation et diversité d'instruction.

L'unité aurait pour moyens le français, le latin, l'histoire, la philosophie, bases immuables et intangibles, qui répondent aux besoins permanents d'une éducation libérale.

Dans les trois dernières années d'études, pour introduire une diversité de *connaissances* devenue nécessaire, des équivalences seraient admises (c'est-à-dire que les élèves auraient le choix) entre : 1° les mathématiques; 2° les sciences physiques et naturelles; 3° le grec; 4° les langues modernes. » La seule chose qui importe, c'est que « tous aient reçu depuis la septième et continuent de recevoir simultanément, jusqu'à la fin des études, une forte culture franco-latine, morale et philosophique. »

En poursuivant la lecture, on est tenté de croire que M. Fouillée est de ceux qui se déclarent partisans des Humanités anciennes pour mieux les ruiner : en effet, il supprime à peu près le grec et il « simplifie » tellement l'étude du latin qu'il reste peu de cette « base des études. »

« Les études classiques ne seront sauvées que par l'abandon presque total du grec pour la grande majorité des élèves, et par le retour à l'étude simplifiée du latin en vue de la culture littéraire et française, enfin par l'extension à tous les élèves des études scientifiques, morales et philosophiques » (1).

L'étude simplifiée ! Sans doute, M. Fouillée a raison de partir en guerre contre la *philologie* qui envahit les classes (lisez ces pages sensées, mais non exemptes d'exagération, pp. 96-108), comme il a raison de proscrire l'*histoire érudite* et toute cette *histoire litté-*

raire, stérile exercice de mémoire, qui surcharge les programmes français. Oui, cette érudition, c'est « la peste de l'enseignement classique ».

Mais M. Fouillée réduit le latin à un si petit nombre d'heures (1 heure par semaine en 8^e et en 7^e; 3 classes de 2 heures en 6 et en 5^e; 4 heures en 4^e, en 3^e et en 2^de; 3 heures en rhétorique) ! Il simplifie tant les méthodes : peu de thèmes, peu de grammaire jusqu'en 3^e; plus de thèmes en 2^de et en rhétorique; rien que des versions. Nous pensons que cette « simplification » sera la ruine des études latines, qu'elle ébranlera au moins cette base des Humanités.

Le chapitre intitulé : *La réforme du baccalauréat* (nous disons : *graduat*) est à lire. C'est une réponse victorieuse aux adversaires d'un examen final, servant de sanction aux études moyennes. Les arguments que M. Fouillée réfute, sont ceux qu'on ne cesse d'alléguer chez nous : l'examen troublerait les études en exigeant des efforts excessifs de mémoire et un travail d'emmagasinage funeste à l'intelligence, etc., etc. (Pages 184-194). Toutes ces raisons sont faciles à réfuter, mais chez nous les adversaires du *graduat* en ont d'autres qu'ils ne disent pas tout haut et qui seules les guident.

M. Fouillée, qui est philosophe, a la naïveté de croire qu'un enseignement philosophique et social aura pour effet de régénérer la France et qu'il suffira d'*enseigner* la morale pour la faire *pratiquer* (p. 124). Il a d'autres illusions et nous aurions d'autres opinions à contester; néanmoins nous pensons que ce livre mérite d'être lu de tous ceux qui s'intéressent à ces questions.

J. P. WALTZING.

(1) En France, la philosophie occupe une grande place dans les dernières années des lycées. — On remarquera que les langues vivantes sont ici oubliées !

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

UNE LEÇON DE RÉPÉTITION EN 4^e LATINESUR CÉSAR, *Guerre des Gaules*, V, ch. 1-8,

par F. COLLARD.

On sait que le cinquième livre de la *Guerre des Gaules* se divise en trois parties : la seconde guerre de Bretagne (ch. 1-23), la guerre contre Ambiorix (ch. 24-42), et la soumission des Trévires (ch. 43-48). Nous n'avons pas pris comme objet de notre répétition toute la première partie ; nous nous sommes contenté des huit premiers chapitres, qui forment un tout, se détachant facilement de l'ensemble du récit de la seconde expédition de Bretagne. Nous croyons, en effet, que les répétitions, du moins dans les premières classes, ne peuvent porter sur un trop grand nombre de chapitres. Il faut éviter de surmener les élèves, qui doivent s'y préparer par une lecture attentive de ce qu'ils ont traduit et expliqué en classe.

Nous ne reproduisons pas la leçon telle qu'elle a été donnée au Collège St-Pierre, dans un exercice didactique ; nous n'en donnons que le canevas, et, quoique le professeur ne puisse pas exposer dans ce genre de leçons, mais se borne à questionner, nous entremêlons ici les questions et l'exposé, pour rompre la monotonie d'une esquisse sous la forme exclusivement interrogative.

Inutile de dire que les textes des élèves restent fermés pendant toute la répétition.

Avant d'aborder la leçon proprement dite, le professeur *résume*, au moyen de questions, les huit chapitres. Il obtient ainsi le résumé suivant : 1. César, après avoir ordonné la construction d'une flotte, passe en Italie, où il tient ses assises. Il se rend en Illyrie, où il force les Pirustes à se soumettre. 2. Il retourne en Gaule, inspecte ses troupes et sa flotte, donne l'ordre de se concentrer au port Itius et marche contre les Trévires. 3 et 4. Il accepte les excuses d'Indutiomare et l'accueille avec bienveillance ; mais il recommande Cingétorix aux Trévires. 5. Il se rend au port Itius. 6. Dumnorix tente d'empêcher les chefs gaulois de suivre César. 7. Au milieu des préparatifs de l'embarquement, il s'enfuit, mais il est poursuivi, atteint et mis à mort. 8. César débarque en Grande-Bretagne. En d'autres termes, César nous raconte les préparatifs de sa deuxième expédition en Bretagne, sa campagne contre les Pirustes et les Trévires et le débarquement de ses troupes en Grande-Bretagne.

Ce résumé fait, le professeur aborde la récapitulation proprement dite, qui porte successivement sur César, les pays et les peuples dont il parle, ainsi que sur les institutions militaires auxquelles il fait allusion.

I. CÉSAR.

1^o Son titre et ses fonctions.

a) César est *proconsul* ou gouverneur d'une *province*. Que comprend sa province ? — La Gaule cisalpine, l'Illyrie, la Gaule narbonnaise. — Montrez ces pays sur la carte. — Comment César désigne-t-il ici la Gaule cisalpine ? — Il se sert de *Italia* tout court (ch. 1, 1), ou de *Gallia citerior* (ch. 1, 5 ; ch. 2, 1). — Comment dit-il l'Illyrie ? — *Illyricum* (ch. 1, 5), ou même simplement *provincia* (ibid.).

b) *Fonctions*. 1. César a des fonctions *militaires* : il est à la tête d'une armée. Fait-il la guerre toute l'année ? — Non, pendant l'hiver les

troupes se retirent dans un camp. — Prouvez-le. — *Discedens ab hibernis Caesar in Italiam* (ch. 1, 1); *circuitis omnibus hibernis* (ch. 2, 1), Cf. 4, 1.

2. Il a aussi des fonctions judiciaires et administratives. En effet, pour quoi se rend-il dans la Gaule cisalpine? — Pour y tenir ses assises judiciaires, ou *conventus*. — Que fait-il dans ces *conventus*? — Il y rend la justice aux provinciaux et y traite toutes les questions qui ont rapport à son administration. — Quand tient-il ses assises dans la Gaule cisalpine? — Régulièrement chaque année, *discedens ab hibernis Caesar in Italiam ut quotannis facere consuevit* (ch. 1, 1; cf. 1, 5 et 2, 1).

Abstraction faite des *conventus*, César tient des *concilia*. « A partir de 54, deux fois par an, dit M. Dosson, il appelait à lui les chefs des cités; dans la réunion du printemps, il fixait le contingent en hommes, vivres, chevaux, pour la campagne; en automne, il distribuait les quartiers d'hiver et déterminait la part que chaque cité prendrait dans l'approvisionnement des légions. » Que pense César des peuples qui n'assistent pas à ces *concilia*? — Il les regarde comme des ennemis : *in fines Treverorum proficiscitur, quod hi neque ad concilia veniebant, neque imperio parebant* (ch. 2, 4).

2° Le Général. a) Comment César cherche-t-il à s'attacher ici ses soldats? — En saisissant toutes les occasions de les louer. — Donnez-en des exemples. — Au ch. 2, *singulari militum studio in summa omnium rerum inopia... Collaudatis militibus*. Au chap. 8, 4 : *Qua in re admodum fuit militum virtus laudanda*.

b) Quelles preuves trouvez-vous ici de l'activité et surtout de la prudence de César? — Avant de partir pour la Bretagne, il soumet les Pirustes et les Trévires; il prend la résolution d'emmener avec lui un certain nombre de Gaulois influents sur la fidélité desquels il ne peut compter; il veut forcer Dumnorix à l'accompagner et le fait mettre à mort quand il résiste à ses ordres; enfin il laisse Labiénus sur le continent avec trois légions et deux mille cavaliers pour défendre les ports, pourvoir aux approvisionnements, surveiller ce qui se passe dans la Gaule et agir suivant le temps et les circonstances.

c) Comment César profite-t-il des divisions des Trévires? — Tandis qu'il accepte les excuses d'Indutiomare et qu'il l'accueille avec bienveillance, il rattache individuellement les principaux Trévires à Cingétorix, qui lui était favorable. — Que prouve une telle conduite? — Le tact politique de César. — Comme conclusion, le professeur fera remarquer que ces divisions ont favorisé la conquête des Gaules.

3° L'historien. — A. Sources des renseignements de César.

De qui César tient-il ici ses renseignements, quand il parle d'événements auxquels il n'a pas pris part ou qu'il n'a pas vus? — Il les tient (1) : 1° de ses hôtes éduens (*Id factum ex suis hospitibus Caesar cognoverat*, ch. 6, 2); 2° de Cingétorix, un Trévire qui lui est dévoué (ch. 3, 3); 3° de ses espions (*Haec a compluribus* (2) *ad Caesarem deferbantur*) (ch. 6, 6); 4° de ses captifs (*Ut postea Caesar ex captivis cognovit*)

(1) Un élève donnera difficilement une réponse aussi complète, et le maître se verra forcé de recourir à plus d'une question. On peut, du reste, procéder autrement, en demandant, par exemple : Comment César connaît-il les propos qu'a tenus Dumnorix dans l'assemblée des Eduens? Comment a-t-il été informé de ses démarches auprès des chefs éduens? etc.

(2) On peut l'entendre aussi des chefs auxquels Dumnorix s'était adressé (Dosson).

(ch. 8, 6). — Montrez que César est fort bien renseigné. — *Nominatim evocaverat* (ch. 4, 2).

B. *Causes des expéditions faites par César*. Contre qui marche-t-il? — Contre les Pirustes, les Trévires et les Bretons. — Comment motive-t-il ces expéditions? — Pour répondre à cette question, il faut prendre chaque expédition en particulier.

1. Les *Pirustes* : *a Pirustis finitimam partem Provinciae incursionibus vastari audiebat* (ch. 1, 5).

2. Les *Trévires* : Ici les causes sont multiples. César leur reproche de ne pas assister aux *concilia*, de ne pas payer les redevances imposées et de ne pas fournir les contingents fixés, d'engager les Germains transrhénans à passer dans la Gaule (ch. 2, 4), enfin de faire même des préparatifs de guerre (*Indutiomarus... bellum parare instituit*, ch. 3, 4).

3. Les *Bretons*. Le motif de cette campagne a été donné au livre précédent, ch. 20. César y soutient que les Bretons sont venus en aide aux Gaulois dans toutes leurs guerres contre les Romains. Il y a là une exagération : César ne mentionne expressément qu'une guerre à laquelle les Bretons participèrent.

Que conclure de l'exposé de César? — A ses yeux, ses différentes expéditions sont des guerres *défensives*.

C. *Justification de sa conduite à l'égard des Gaulois*.

Qui a-t-il fait tuer? — Dumnorix. — Qui était Dumnorix? — Comment César se justifie-t-il?

Ce n'est que par une série de questions bien menées que les élèves ont pu répondre. Ils ont ainsi trouvé que César s'attache, dans un récit très habile, à accumuler toutes sortes de griefs sur Dumnorix : 1° son caractère : ambitieux, révolutionnaire, plein de courage, *quod eum cupidum rerum novarum, cupidum imperii, magni animi... cognoverat*, (ch. 6, 1);

2° Sa grande influence : *magnae inter Gallos auctoritatis* (ch. 6, 1);

3° Sa conduite insensée, *amentia* (ch. 7, 2) :

a) Ses propos calomnieux : 1. *In concilio Haeduorum Dumnorix dixerat sibi a Caesare regnum civitatis deferri* (ch. 6, 2); 2. *Id esse consilium Caesaris, ut, quos in conspectu Galliae interficere vereretur, hos omnes in Britanniam traductos necaret* (ch. 6, 5).

b) Les vains *prétexes* qu'il allègue pour rester en Gaule : *partim quod insuetus navigandi mare timeret, partim quod religionibus impediri sese diceret* (6, 3).

c) Ses excitations : *principes Galliae sollicitare...* (ch. 6, 4).

d) Son but : *ut, quod esse ex usu Galliae intellexissent, communi consilio administrarent* (ch. 6, 6), ou *sibi (César) ac reipublicae nocere* (ch. 7, 2).

e) Sa fuite et sa résistance à main armée (ch. 7).

En résumé donc, Dumnorix n'est, aux yeux de César, qu'un homme dangereux qui veut pousser la Gaule à la révolte et qui méconnaît ses ordres.

On peut terminer cette partie de la répétition en faisant déjà remarquer le caractère *apologétique* de l'œuvre du conquérant des Gaules, qui cherche à présenter partout sa conduite comme irréprochable.

II. PEUPLES ET PAYS.

A. César cite, sans entrer dans des détails, certains peuples ou pays. — Nommez-les.

1° L'*Italia*, c'est-à-dire la Gaule citérieure ou cisalpine. — 2° L'*Illyricum*. — 3° Les *Pirustes* : *a Pirustis finitimam partem Provinciae incursionibus vastari audiebat* (ch. 1, 5). A l'approche de César, ils se soumettent. — 4° L'*Espagne*. César fait venir de ce pays tous les objets nécessaires à l'équipement des vaisseaux : *ea quae sunt usui ad armandas naves, ex Hispania apportari jubet* (ch. 1, 4). Ces objets sont, sans doute, dit M. Dosson, du jonc, pour tresser des câbles, du fer et du cuivre. — 5° Les Germains transrhénans — 6° Les Meldes. — Où habitent-ils? — Pourquoi César en parle-t-il ici? — Il fait construire chez eux 60 vaisseaux : *LX naves... in Meldis factae* (ch. 5, 1). — Cette assertion est-elle vraisemblable? — 7° la Bretagne. L'auteur se réserve de la décrire plus loin.

B. César nous fournit plus de détails sur deux peuples, les Trévires et les Eduens.

1° Les Trévires.

a) *Situation géographique*. — Que nous dit l'écrivain de la situation géographique de leur pays? — *Haec civitas Rhenum tangit* (ch. 3, 1). Qu'en concluez-vous? — Cette situation géographique rend les Trévires dangereux à cause de leurs intrigues avec les Germains transrhénans. — Quel détail topographique César nous donne-t-il sur le pays des Trévires? — La forêt des Ardennes couvre tout le pays (ch. 3, 4). — Quel avantage offre-t-elle aux Trévires? — *Iis... in silvam Arduennam additis* (ch. 3, 4).

b) *Forces militaires*. — En quoi consistent les forces des Trévires? — *Haec civitas longe plurimum totius Galliae equitatu valet magnasque habet copias peditum* (ch. 3, 1).

c) *Organisation politique*. 1. *Éléments de la population*. — De quels éléments la population se compose-t-elle? — Du peuple, *plebs*, et de la noblesse, *nobilitas* (ch. 3, 1). Que reproche Indutiomare à la plèbe? — D'être irréflechie, *imprudencia* (ch. 3, 6). La noblesse forme une caste à part, distincte de la plèbe. Prouvez-le. — Ch. 3, 2 et ch. 6, 5. — Que voudrait faire César de la noblesse, au dire du moins de Dumnorix? — S'en défaire, en la massacrant en Bretagne (ch. 6, 5).

2. *Le pouvoir*. — César ne donne pas ici de détails sur les magistrats qui existaient chez eux. Il ne faut pas, en effet, confondre la magistrature avec le *principatus*. — Où César emploie-t-il le mot *principatus*? — Au ch. 3, 2, en parlant d'Indutiomare et de Cingétorix : *duo de principatu inter se contendebant*. — Que faut-il entendre par là? — C'est une primauté parmi les *principes*, sorte de prépondérance au sénat. — Qu'est-ce qu'un *princeps*? — C'est une personne influente, riche, commandant à une *gens* puissante. — Dans quelles circonstances César parle-t-il des *principes*? — Ch. 3, 5 : *sed posteaquam nonnulli principes ex ea civitate*; ch. 4, 3 : *principibus Treverorum*, cf. ch. 5, 3 et ch. 6, 4.

d) *Leur attitude révolutionnaire*. — Quelles preuves César donne-t-il de leur attitude révolutionnaire?

e) *Personnages influents*. — Quels sont les personnages les plus influents chez les Trévires? — Quel but poursuivent-ils? — Quel est

le caractère d'Indutiomare? — Quel est celui de Cingétorix? — Que fait Indutiomare? — Que fait Cingétorix? — Quelle conduite César tient-il à leur égard?

2° Les *Éduens*. — Où habitent-ils? — César les avait-il favorisés? — Oui : *Caesar, quod tantum civitati Haeduae dignitatis tribuerat* (ch. 7, 1). — La royauté existe-t-elle chez eux? — A qui César aurait-il voulu, dit-on, donner le trône? — Quel est le caractère de Dumnorix? — Que veut-il? — Quels moyens emploie-t-il pour réussir? — Que fait à son tour César? — Appréciez et la conduite de Dumnorix et celle de César.

III. INSTITUTIONS MILITAIRES.

En procédant toujours par questions, nous obtenons les détails suivants.

1. *Composition et organisation de l'armée*. — Dans l'armée de César, nous trouvons deux éléments d'origine différente : l'élément romain (l'infanterie) et l'élément non romain (la cavalerie et l'infanterie auxiliaire) — Quel est l'effectif des troupes que César emmène avec lui contre la Bretagne?

Les corps d'infanterie sont répartis en légions (ch. 1, 1; 2, 4; 5, 1; 8, 1).

2. *Troupes non romaines*. — L'infanterie auxiliaire et la cavalerie sont fournies, sur l'ordre de César, par des peuples alliés, *militēs imperare* (ch. 1, 6); *eodem equitatus totius Galliae convenit* (ch. 5, 3). — A combien s'élève l'effectif de cette cavalerie? — *Numero millium quattuor* (ch. 5, 3).

3. *Services militaires* : a) *Intendance*. Qu'est-ce qui forme la base de l'alimentation du soldat? — Quel est donc le devoir de César? — Prend-il les précautions nécessaires dans ce but? — Cf. ch. 8, 1.

b) *Train*. — Que signifie *legio expedita*? — Cf. ch. 2, 4. Qu'entend-on par *jumenta*? — Ces bêtes de somme sont-elles nombreuses? — Ch. 1, 2.

4. *Commandement*. Abstraction faite de César, général en chef, il est question ici de *legati*. Connaissez-vous le nom d'un *legatus* de César? — Labiénus. — Quelle mission César lui confie-t-il? — Que commandent les *legati*? — De quoi César les charge-t-il ici spécialement? — De la construction et de la réparation de la flotte. — Comment s'acquittent-ils de cette tâche? — *Legatus* désigne-t-il toujours un lieutenant? — Motivez votre réponse.

5. *Campements*. — Les soldats stationnent pendant l'hiver dans des camps appelés *hiberna* (ch. 1, 1).

6. *Marine*. — Combien d'espèces de vaisseaux César distingue-t-il ici? — 1° Des bâtiments de transport, appelés *vectoria navigia* (ch. 8, 4); 2° des vaisseaux de guerre, *naves longae* (ch. 2, 2); 3° des *naves actuariæ*, bâtiments intermédiaires (ch. 1, 3). — Comment César fait-il construire ces derniers? — Pourquoi? — La construction d'une flotte demande-t-elle beaucoup de temps? — Prouvez votre réponse (ch. 1, 1-4). — Expliquez cette rapidité. — Qu'entend ici César par *privatae naves*? — Quel est l'effectif de la flotte de César? — En quoi consiste la *subductio*? — Quelle est la manœuvre contraire? — Qui fait ici l'office de rameurs? — Des légionnaires (ch. 8, 4). — Est-ce la règle?

UNE LETTRE DE CICÉRON

POUR LA CLASSE DE 3^e,

(Ad. famil. lib. II Ep. 18).

par H. GÉRARDY, professeur au Séminaire de St-Trond.

M. Cicero Imp. S. D. Q. Thermo propraet.

Officium meum erga Rhodonem ceteraque mea studia, quae tibi ac tuis praestiti, tibi, homini gratissimo, grata esse vehementer gaudeo : mihi quae scito in dies majori curae esse dignitatem tuam ; quae quidem a te ipso integritate et clementia tua sic amplificata est, ut nihil addi posse videatur. Sed mihi magis magisque quotidie de rationibus tuis cogitanti placet illud meum consilium, quod initio Aristoni nostro, ut ad me venit, ostendi : graves te suscepturum inimicitias, si adolescens potens et nobilis a te ignominia affectus esset. Et hercule sine dubio erit ignominia : habes enim neminem honoris gradu superiorem. Ille autem, ut omittam nobilitatem, hoc ipso vincit viros optimos hominesque innocentissimos. legatos tuos, quod et quaestor est et quaestor tuus. Nocere tibi iratum neminem posse perspicio : sed tamen tres fratres, summo loco natos, promptos, non indisertos, te nolo habere iratos, jure praesertim, quos video deinceps tribunos pl. per triennium fore. Tempora autem reipublicae qualia futura sint, quis scit ? Mihi quidem turbulenta videntur fore. Cur ego te velim incidere in terrores tribunicios, praesertim cum sine cujusquam reprehensione quaestoriis legatis quaestorem possis anteferre ? Qui si se dignum majoribus suis praebuerit, ut spero et opto, tua laus ex aliqua parte fuerit. Sin quid offenderit, sibi totum, nihil tibi offenderit. Quae mihi veniebant in mentem, quae ad te pertinere arbitrabar, quod in Ciliciam proficiscebar, existimavi me ad te oportere scribere Tu, quod egeris, id velim dii approbent. Sed, si me audies, vitabis inimicitias et posteritatis otio consules.

PRÉPARATION.

1. Un mot des personnages dont il est parlé ici :

Cicéron, auteur de la lettre, alors gouverneur de la Cilicie (cfr. *quod in Ciliciam proficiscebar*). — *Thermus*, propréteur ou gouverneur de la province d'Asie. — *Rhodon*, ami de Thermus. — *Ariston*, ami de Thermus et de Cicéron. — Les *Antoine*, famille puissante ; ils devinrent, en effet, tribuns du peuple.

2. *Occasion de la lettre*. Thermus veut quitter l'Asie et doit désigner un remplaçant. S'il y a un *questeur*, celui-ci doit être nommé avant les *legatos* (*officiers*) *praetoris*. Thermus voulait ne pas nommer Antoine, et il a consulté Cicéron à ce sujet. Nous avons ici la réponse de Cicéron.

3. Préparation proprement dite.

1^{re} *Phrase*. Lire ou faire lire lentement ; mettre comme entre parenthèses les mots « *quae tibi ac tuis praestiti* », « *homini gratissimo* », de sorte que les élèves distinguent sans peine les mots principaux : *Officium... tibi grata esse gaudeo*. — S'arrêter après *gaudeo*. — De même

après *amplificata est*, en faisant ressortir cependant le *sic ... ut*. — Un synonyme de *sic* serait *ita*. Une remarque encore: *homo gratus* = ici homme reconnaissant; *officium gratum*: service agréable.

2^e Phrase. *Rationibus tuis* = raisons que toi, Thermus, tu as apportées. — *Ostendi*: voir ponctuation. — On doit répéter cet *ostendi* devant *graves te ...* — *Adolescens*. Qui est cet *adolescens*? Jusqu'à quel âge durerait l'*adolescentia*? (plus de 30 ans). — *Hercule*: interjection: 1) par Hercule; 2) certes, sans aucun doute.

3^e Phrase. Faire remarquer *hoc ipso ... quod*.

4^e Phrase. Qui sont ces 3 *fratres*?

5^e Phrase. Signification de *turba* (trouble), *turbare* (troubler), *turbulentus* (troublé).

6^e Phrase. *Tribunitios* équivalent à *tribunorum*. — *Reprehensio* = réclamation.

7^e Phrase. Remarquer le 1^{er} *si*; puis le *sin* (si au contraire) qui commence la 2^e proposition. — *Offendere*: signification: 1) heurter; 2) faire une faute. — *Sibi, tibi*: datifs de désavantage.

8^e Phrase. Construction: *Existimavi* — *oportere* — *me scribere ad te* — *quae*, etc.

Finale: *posteritas*: sens d'avenir.

TRADUCTION EN CLASSE.

1. Les élèves ont fait ce devoir à l'étude. Après l'avoir corrigé en particulier, j'aborde la correction en classe.

2. Je n'entre pas ici dans la méthode de correction en classe: on insiste d'abord sur les contre-sens faits par tous les élèves ou par beaucoup d'entre eux. — Faire traduire la première phrase par un élève, corriger par un autre, répéter par un troisième, de sorte que toute la classe travaille à la rédaction d'une version correcte et élégante.

3. Pour terminer, je reprends moi-même toute la traduction.

EXPLICATIONS.

a) *Lexigraphie*: *praestiti*, *scito*, *addi*, *hercule...*

b) *Vocabulaire*: *nomen*, *noscere*, *nobilis*, *nobilitas*, *ignominia*. — Sens de: *integritas*, *reprehensio*.

c) *Phraséologie*: *in dies* — *nihil addi posse videtur* — *inimicitias suscipere* — *aliquem ignominia afficere* — *ut omittam* (pour ne pas parler de ...) — *legatis praetorem anteferre* — *dignum se majoribus praebere* — *haec veniunt mihi in mentem* — *posteritatis otio consulere*.

d) *Syntaxe*: *dignitas sic amplificata est ut nihil...*; *ostendi* (te) *graves suscepturum inimicitias si adolescens affectus esset*. *Hoc ipso vincit optimos quod est* *quaestor*. *Quis scit qualia futura sint tempora?* *Si se praeberit...* *Sin offenderit...* *Velim dii approbent quod tu egeris*.

e) Remarquer *non indisertos*, litote pour *disertissimos*.

Ces explications sont à donner ou à répéter avec les élèves qui doivent trouver le plus possible par eux-mêmes. — Naturellement le professeur est juge ici du plus ou du moins d'explications qu'il doit donner. Ce qu'il faut éviter, c'est une explication de mots à la queue

leu-leu, analyse de mots dans l'ordre où ils se présentent ; il vaut mieux concentrer, donner les explications de lexicographie, puis de vocabulaire, etc...

ANALYSE LITTÉRAIRE.

Indiquons brièvement la manière de procéder :

A., lisez la première phrase ? — B., traduisez.

C., Que renferme cette phrase ? (Éloge de Thermus). — D., lisez la seconde phrase. — E., traduisez. — Que dit Cicéron dans cette phrase, F. ? (Cicéron exprime sa bienveillance pour Thermus).

H., allez écrire ces deux idées au tableau.

C'est par ce système de questions et de sous-questions que j'amène les élèves à indiquer la suite des idées. Je les écris au tableau dans l'ordre suivant :

SUITE DES IDÉES.

Introduction.	{ Éloge de Thermus. Cicéron exprime sa bienveillance.
	{ Cicéron donne le conseil : Il faut choisir Antoine. 1 ^{re} raison : C'est utile pour toi.
Corps.	{ 2 ^e raison : Ce n'est pas mal en soi, il a droit à la place. On revient sur la 1 ^{re} raison (la plus forte). Résumé des 2 raisons (<i>terrores</i> — <i>sine reprehensione</i>). Objection : S'il agit indignement... (réponse).
Finale.	{ Pourquoi je te donne ce conseil. Vœux. Répétition du conseil et de la principale raison.

*
*
*

Il faut arriver à un plan. Quelques questions vont nous y amener.

1. Quelle est la nature de cette lettre ? (conseil)
2. Combien de parties dans une lettre ? (introduction, corps, finale)
3. Dans une lettre de conseil, où exprimera-t-on le conseil ? (dans le corps)
4. Dans notre lettre, où Cicéron donne-t-il le conseil ? (on l'indique au tableau)
5. Jusqu'où ira l'introduction ? (marquez le au tableau)
6. Jusqu'où ira le corps de la lettre ?
7. Qu'y fait Cicéron ? a) Il donne le conseil ; b) il l'appuie par des raisons ; c) il réfute une objection qu'on pourrait faire)
8. Que fait Cicéron dans la finale ?

QUELQUES PRÉCEPTES DE STYLE ÉPISTOLAIRE.

1. Dans une lettre de conseil, par quoi faut-il commencer ? (gagner la bienveillance). Pourquoi ? (pour faire accepter notre conseil). Comment ? (en faisant l'éloge du correspondant et en lui montrant notre dévouement).
2. Quand on a donné le conseil, sur quoi faut-il le baser ? (sur des raisons).
3. Quelle considération peut-on apporter en premier lieu ? (argument tiré de l'utilité du correspondant).

4. En second lieu ? (il faut dire que, outre son utilité, la chose n'est pas mauvaise en soi)

5. Que restet-il à faire après cela ? (prévoir les objections et y répondre).

6. Que faut-il exprimer en terminant ? (bienveillance). -- Pourquoi ? (pour laisser une bonne impression et encore une fois, faire bien recevoir notre conseil).

Ce ne sont pas tous les préceptes, ce sont les principaux, les préceptes relatifs aux lettres de conseil.

PREMIÈRE APPLICATION.

Sujet de devoir : Lettre à un frère qui n'étudie guère.

Recherche des idées :

1. Que mettez-vous dans l'introduction ?

2. Mettez le conseil sous sa forme la plus simple.

3. Donnez quelques raisons ? (douleur des parents — perte de temps et avenir compromis — travail, loi de nature).

4. Quelle raison mettez-vous en premier lieu ? (Douleur des parents). Expliquez cette raison. (promesses faites, sacrifices).

5. Donnez un autre motif. Expliquez-le. Ne connaissez-vous pas quelques proverbes ? Travaillez, prenez de la peine... L'oiseau est né pour voler et l'homme pour travailler... Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

6. Quelle objection pourra faire votre frère ? (C'est difficile).

7. Répondez-y en peu de mots.

8. Donnez une autre objection. (C'est ennuyeux).

9. Répondez-y.

10. Quelles seront les idées de la finale ?

11. Cicéron, quoique païen, ne nous donne-t-il pas une belle leçon à la fin de sa lettre ? (Il termine par une pensée religieuse : *velim dii approbent*). Nous pourrions donc faire de même.

Disposition de ces idées en plan :

Introduction. { Éloge.
 { Bienveillance.

Corps.	{	Donner le conseil :	{	
		1 ^{re} raison : douleur des parents		recommandation.
				tes promesses.
				leurs sacrifices.
		2 ^e raison : perte de temps, avenir compromis. Proverbes.		
		3 ^e raison : travail, loi de nature (Exemples autour de nous).		
		4. Résumé des raisons.		
		5. Objection	{	1. C'est difficile (réponse).
				2. C'est ennuyeux (réponse).
Finale.	{	1. Pourquoi je te conseille.		
		2. Vœux.		
		3. Répétition du conseil.		

Faire remarquer aux élèves que c'est une lettre de conseil, et non une lettre de reproche. Ils pourraient confondre facilement.

DEUXIÈME APPLICATION.

Epistola latina. Scribas ad Paulum ut Petrum amicum vitiis affectum deserat.

Argumenta seu rationes : 1) fies tam malus quam iste Petrus; — inde suscipies odium bonorum et primo parentum et mei.

2) Petrus non est dignus qui amicos habeat.

Objectio : At Petrus mihi erit infestus.

Responsum : 1) parum refert. 2) multos alios numerabis amicos.

Textus : beatus vir qui non abiit in consilio impiorum... ne perdas cum impiis, Deus, animam meam, etc...

On aurait ici un excellent exercice de conversation latine; mais il faut de la patience, beaucoup de patience pour ne pas rebuter les élèves dans leurs premiers essais de composition latine. Ordinairement, ils sont bien disposés et tout pleins d'ardeur; ne les décourageons pas par trop d'exigences ou par des critiques; soyons indulgents, nous obtiendrons peu de chose peut-être, mais quelque chose cependant, plus assurément qu'avec trop de sévérité.

PLAN DE CETTE LETTRE LATINE.

Introductio : a) Incipe a laude amici Pauli cui scribis.

b) Indica quatenus sit tua benevolentia.

Corpus : a) Exprime consilium Petri vitandi.

b) Indica prius argumentum :

α) fies tam malus (cur ?).

β) afficies dolore parentes (cur ?).

γ) suscipies odium bonorum (cur ?).

δ) afficies me dolore (cur ?).

c) Indica alterum argumentum :

α) Petrus non est dignus qui habeat... (cur ?).

β) affer varios textus.

d) Transito : repete consilium cum argumentis.

e) Exprime objectionem : At Petrus (quid forte faciet ?).

f) Refuta :

α) parum refert.

β) multos alios habebis amicos.

γ) secus, mox eris solus cum vitiis *tuis* et conscientiae remorsibus.

Finis : a) Repete consilium.

b) Indica cur hoc dederis tuo amico consilium.

c) Vota.

d) Resume breviter rationes allatas.

Remarque. L'élève nous remettra donc 14 ou 15 petites phrases, simples, correctes probablement, élégantes chez l'un ou l'autre. Soyons contents de ce premier, quoique modeste résultat. En tout cas, cet exercice plaît beaucoup aux élèves : donc il peut leur être utile.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

193. — VIRGILE, *Les Géorgiques*.
Texte latin établi et annoté par
A. WALTZ, professeur à la Fa-
culté des lettres de l'Université
de Bordeaux. Paris, A. Colin
et Cie, 228 pp. in-12. Prix :
fr. 1.75.

Ce volume appartient à la collection de classiques latins publiés sous la direction de M. A. Cartault; disons tout de suite qu'il présente en général les solides qualités qui distinguent ses aînés et que le *Bulletin* a eu l'occasion de faire ressortir précédemment (T. I, p. 35). Pour bien apprécier cette édition des *Géorgiques*, il ne faut donc pas perdre de vue qu'elle est destinée à la fois aux élèves et aux maîtres; c'est ce qui explique d'une part le développement accordé à l'*Introduction* et la présence d'un appareil critique, d'autre part l'abondance des notes qui forment le commentaire placé au bas des pages.

On sait que M. Waltz a déjà publié, il y a cinq ans, une édition des *Bucoliques* à laquelle la

critique a réservé le meilleur accueil (*Bull.*, t. I, p. 98) (1). Nous retrouvons dans les *Géorgiques* l'application de la même méthode. Dans l'*Introduction*, qui fait suite à celle des *Bucoliques*, l'auteur détermine d'abord la date de la composition et de la publication des *Géorgiques* (pp. 5 à 9), et montre ce qui constitue l'originalité de cette œuvre : il en étudie les sources, recherche de quelle manière le poète a imité ses modèles grecs ou latins et arrive à cette conclusion que si, pour le fond, ses emprunts sont nombreux, ils ne peuvent entraîner l'accusation de plagiat. D'ailleurs, c'est plutôt dans le plan et la composition que se révèle ici la profonde originalité de Virgile; pour s'en convaincre, il suffit de lire ces quelques pages d'une critique délicate et sûre où le savant éditeur montre combien Varron est inférieur sous ce double rapport à l'auteur des *Géorgiques* (pp. 9 à 20).

(1) M. Waltz a aussi fait paraître des *Pages choisies de Virgile*, chez A. Colin.

M. Waltz expose ensuite par quels moyens de développement Virgile a paré de tant d'attraits et de réelles beautés ses leçons sur l'agriculture (pp. 20-24). La *Métrique* des *Géorgiques* est exposée avec tous les détails que comporte un poème où la versification de Virgile a atteint sa perfection (pp. 25 à 32).

Enfin, en prenant pour base le catalogue publié par Fée dans les éditions Panckouke et Lemaire, l'éditeur a dressé la liste des plantes nommées dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques* : elle comprend l'identification des plantes dans tous les cas où on peut le faire avec sûreté, une courte description et la désignation des familles auxquelles elles appartiennent (pp. 33 à 39). Nous ne doutons pas que cette liste ne facilite la tâche des élèves en leur épargnant des recherches fastidieuses dans les dictionnaires. Mais pour leur rendre plus intéressante la lecture des *Géorgiques*, qui parfois leur paraît si aride, il conviendrait, à notre avis, d'intercaler dans le texte des gravures exécutées d'après l'antique et représentant notamment les principaux instruments de culture mentionnés par Virgile. Ainsi, dans la première moitié du livre I^{er}, que de termes qui demanderaient à être illustrés de la sorte : *aratrum* (*vomer, stiva, aures, dentale, jugum, buris*), *raster, crates, funda, serra, tribulus, falx, plastrum, trahea, vannus, cylindrus*, etc.

Que M. Waltz nous permette

encore cette observation : N'aurait-il pas dû insister davantage sur les caractères et l'histoire de la poésie didactique où le génie utilitaire des Romains s'est fait jour de si bonne heure ? De plus, en appréciant l'épisode d'Aristée, M. Waltz y voit avec raison comme le prélude de la grande épopée virgilienne : c'était, nous semble-t-il, le moment d'indiquer en quelques mots l'évolution, dans l'esprit du poète, de l'idée épique, déjà en germe dans les *Bucoliques* et soupçonnée dans les *Géorgiques*, avant de trouver son expression complète et définitive dans l'*Enéide*.

Le texte de cette édition a été établi avec un soin dont témoignent les *Notes critiques*, où les manuscrits sont décrits et où les leçons adoptées sont justifiées (pp. 40 à 60). Quant au commentaire, il est abondant et comprend tout ce qui est nécessaire à l'interprétation, ainsi que des rapprochements nombreux avec Hésiode, Aratos, Caton, Varron, Lucrèce et Columelle. Les explications grammaticales sont rares, les notes mythologiques et géographiques sobres, mais suffisantes. Le volume se termine par la reproduction en *fac-simile* de deux manuscrits, l'*Augusteus* et le *Romanus*, et par quelques feuillets blancs pour notes.

Il nous reste à souhaiter que M. Waltz fasse paraître bientôt l'*Enéide*, dont la publication nous donnera enfin, de toutes les œuvres de Virgile, une édition

classique en rapport avec les progrès de la philologie et les exigences de l'enseignement moderne.

LÉON HALKIN.

194. — *I dialetti greci — Epico, Neo-ionico, Dorico, Eolico* —, del Prof. G. B. BONINO. Milan, Ulrico Hoepli, 1 vol. in-18 de xxix-214 pp. Prix : 1 fr. 50.

Ce petit manuel est rédigé sans prétention, à l'usage de ceux qui veulent lire avec intelligence les auteurs grecs qui n'ont écrit ni dans la *κοινὴ διαλέκτος*, ni en attique. C'est sur ce dernier dialecte que l'auteur s'est basé pour son exposition. Il donne les phonèmes ou les formes attiques, et il indique leurs correspondants pour les autres dialectes.

Le Prof. G. B. Bonino a voulu faire une œuvre pratique avant tout. Il n'a pas cherché à profiter des belles découvertes de la grammaire comparée pour essayer d'expliquer les faits et pour en trouver les raisons dernières. Du moins il n'a donné que l'essentiel : ainsi, il a compris qu'il devait parler du digamma, mais il l'a fait très brièvement. Tel qu'il est, son petit livre est bien conçu, bien disposé et suffisamment complet, ou peu s'en faut. Vu la pénurie où nous sommes d'ouvrages similaires, il rendra des services pour l'enseignement de la philologie grecque.

A. LÉPITRE.

- 195-197. — P. REGNAUD, *Éléments de grammaire comparée du grec et du latin*, d'après la méthode historique inaugurée par

l'auteur. Paris, A. Colin et Cie, 1895-96. 2 vol. in-8°. Prix : 16 fr.

LE MÊME, *Précis de logique évolutionniste*. L'entendement dans ses rapports avec le langage. Paris, Alcan (Biblioth. de philos. contemp.), 1897, 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

LE MÊME, *Comment naissent les mythes*. (Les sources védiques du Petit Poucet. — La légende hindoue du déluge. — Pūru-ravas et Urvaci.) Paris id., id., 1898. Prix : 2 fr.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver, dans le premier de ces ouvrages, l'exposé de la linguistique grecque et latine telle qu'elle a été édifiée dans les derniers temps et telle que la représentent, en Allemagne, les Brugmann et les Joh. Schmidt. Ce n'est pas un essai de vulgarisation de la science actuelle, à l'adresse du public français, dans le genre des *Précis* de M. Victor Henry. L'auteur, M. P. Regnaud, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Lyon, a depuis longtemps rompu avec les méthodes des successeurs de Bopp, de Schleicher et de Curtius. Il a construit lui-même, de toutes pièces, un système linguistique auquel il donne le nom d'évolutionniste. Ce système, il l'a exposé d'abord en ce qui concerne le sanscrit et le zend ; il l'a poursuivi récemment dans ses rapports avec les langues classiques. Comme M. Regnaud destine sa

Grammaire comparée aux étudiants et aux professeurs de l'enseignement secondaire, il est utile d'indiquer brièvement les tenants et les aboutissants de ses théories.

« L'altération des sons vocaux, dit l'auteur (p. 2), est soumise à une seule et même loi, qui consiste dans le passage d'un son plus fort à un son plus faible, ou d'un son plus ample à un son plus bref. La principale cause de cette loi est d'origine dynamique, et tient, soit à la dérivation, soit au discours, qui en allongeant les mots et en établissant une certaine solidarité phonétique entre les différents termes dont se compose une phrase, exigent un surcroît de dépense physiologique dont l'effet se traduit sur l'ensemble par une atténuation de l'effort requis pour l'expression phonétique complète et exacte de telle ou telle des parties qui la composent. C'est ainsi que l'*av* du grec (dorien) *πῶς*, pied, s'affaiblit en *o* au génitif *πῶδος*; et que le *s* final du sanscrit *avis*, brebis, s'adoucit en *r* dans la phrase *avir dhāvati*, la brebis court. » — P. 4 : « De tout ce qui vient d'être dit, il résulte, qu'à défaut de documents positifs, le criterium constant pour déterminer l'âge d'un son relativement à un son qui lui est apparenté réside dans leur force ou leur ampleur respectives : à moins de preuves contraires, le son le plus fort ou le plus ample devra toujours être considéré comme le plus ancien. »

De ces principes fort simples

et à peu de chose près absolus, découlent avec logique les altérations phonétiques dont nous donnons les principales. P. 12 : « Au point de vue de l'effort physiologique requis pour l'émission des sons voyelles et en passant du plus au moins à cet égard, les voyelles de la première série (*a, e, i*) doivent se ranger dans l'ordre de *a, e, i*, et celles de la seconde, dans l'ordre *o, u*. — Toute voyelle longue doit être considérée, du moins à l'origine, comme la juxtaposition ou la combinaison de deux brèves semblables. Les anciennes grâphies, celle de l'*av* (*av*) par exemple, ajoutées aux considérations métriques et particulièrement à celles auxquelles donne lieu le *Rig-Vêda* pour l'ancien sanscrit, justifient ce principe. » P. 14 : « Toute voyelle longue peut se modifier par l'affaiblissement de quatre manières différentes : *ā* peut donner, par exemple, *ea*; inversement, elle est transformable en *ae*; en *ee* ou *ē* ou enfin en la brève correspondante, *a*. »

Quant aux consonnes, voici les règles d'après lesquelles devraient s'expliquer les changements qu'elles ont subis. P. 64 : « Parmi les explosives, les gutturales doivent être considérées comme les plus anciennes. Elles sont susceptibles, en effet, de s'adoucir en passant aux autres ordres, ou tout au moins à celui des dentales, sans que l'inverse soit vrai. — Dans chaque ordre d'explosives, les lettres dites doubles (*ḥ,*

τ, ψ), sont les antécédents des lettres simples de ces différents ordres. En tout cas, les éléments des lettres doubles nous apparaissent en général comme réunis dès l'origine, tandis que les lettres simples correspondantes sont, le plus souvent, sinon toujours, devenues telles, l'expérience le fait voir, par l'effet de l'usure de celles-là. C'est ainsi que dans $x = c + s$, la perte du terme initial c , par des procédés que nous verrons, a dégagé et isolé le terme final s , de même que la perte de celui-ci a dégagé et isolé l'élément c . » Comprenez bien : g , par exemple, provient d'un groupe primitif $χs$ ou $sχ$, par différents intermédiaires, comme $χζ$, $cζ$, etc., et enfin par le moyen de c . P. 76 : « Dans un très grand nombre de cas, sinon toujours, les explosives dentales sont le résultat d'un affaiblissement des gutturales. On peut se rendre compte des raisons physiologiques de cette modification par l'impossibilité où se trouvent souvent les enfants, tant que leurs organes vocaux n'en ont pas acquis la force, de prononcer les sons c et g auxquels ils substituent t et d , comme dans *totalat* pour *chocolat* et *darçon* pour *garçon*. » N'est-il pas étrange que les langues n'aient d'abord connu que les combinaisons phonétiques les plus difficiles et que, malgré l'action continue de la loi d'affaiblissement, elles en conservent encore d'aussi incommodes et d'aussi nombreuses, tout comme si rien

n'était changé ? — Il est donc bien entendu que la dentale d , par exemple, dérive d'un groupe $χs$ ou $sχ$. La labiale b ne remonte qu'à $ψs$ ou à $sψ$.

A l'appui de sa phonétique, l'auteur invoque des étymologies; il va sans dire qu'elles lui sont personnelles, la plupart du temps. Le dorien ξίνο; représente un état ancien de l'ionien ξεινο; ; *bovis*, *bovem* sont pour **bois*, **bedem*; cf. βόειο;, dont le radical βοει-, βοη- est pour β(ε)ση; βιβρώτων est pour *βιβρωστων; γίγρρα pour *γιγρρα; indépendamment des groupes βρ, γρ qui ne sont pas *primitifs*, le redoublement indique qu'il s'est produit une *contraction interne*. « Les phénomènes prétendus d'épenthèse et de métathèse qui auraient lieu, surtout en grec, auprès des liquides et des nasales, s'expliquent par la contraction ». — $χs$ ou cs ($;$, x) se change par métathèse en $sχ$ ou sc . C'est ainsi que (τ)χοίνο;, lat. (*s*)*cum*, σύν pour *στυν — att. ξύν, ξυνό;. γυρό;, rond — χοίλο;, κυλλό;, lat. *curvus*. βάθο;, βέθο;, viennent d'un primitif *βάνθ; ; πάθο;, *patior*, πίθε;, supposent à l'origine *πανξ(γάτχω), *πανζ.

La morphologie, telle que l'auteur la conçoit, ne renferme pas moins d'innovations curieuses. C'est ainsi qu'il donne comme types d'alternance vocalique dans les thèmes de la déclinaison imparisyllabique les exemples suivants : ὕδαρ (*ὕδης) = ὕδα-, pour *ὕδωναντ; ; δόρυ(ν) = δορατ-, pour *δοροσαντ, *δορφα(ν)τ; ; γένυ; = γενε-, pour *γενουε;, etc. Le pronom tú est

pour *στειν; la forme σὺ vient de *στου(ν). On est étonné d'apprendre que « cinq paraît être un développement phonétique de six, et que quatre est une variante de cinq. Peut-être faut-il en dire autant de sept. » Les pages qui suivent renferment le mot de l'énigme : les formes indo-européennes du nombre six supposent un antécédent commun *σFεξ, *ξFεξ, auquel on doit comparer le radical *quinc*, ou *ξFινκον(τ), *κονκ-ωνετ, antécédent des formes du nombre cinq.

La sémantique offre peu de difficultés à l'auteur qui, en un tour de main, en résout les délicats problèmes : « Le participe passé est un développement, au moyen du suffixe *ος, us*, des noms d'agent primitifs... On s'explique ainsi que *datus*, issu de *dānts* « donneur », signifie « ce qui vient du donneur, ce qui le concerne, ce qui est donné, ce qui a été donné ». De là, le sens passif et passé de ces participes. »

Les principes qui, d'après M. Regnaud, régissent la dérivation font, entre tous, ressortir la façon éminemment simple et logique dont il faut dorénavant comprendre le développement du langage. A part les monosyllabes *primitifs*, tout mot est un dérivé d'un primitif antérieur : *decorus* vient de *decor*; *decor* vient de *dex*, « ce qui montre, indique, distingue. » Mieux encore : « Les radicaux primaires d'une même langue (*sthan, dhan ...x*) peuvent être considérés comme issus tous d'une commune origine, ou comme les

variantes d'un antécédent commun diversement altéré quant à la forme par les variations phonétiques et, quant au sens, par l'évolution sémantique. Il est à peine besoin d'ajouter que ce principe résout la question de l'origine du langage en tant que formé de sons articulés et significatifs. » La page 239 contient un tableau intéressant de la famille engendrée par le prototype radical *σχωσγξ* : les rejetons en sont nombreux ; nous citons les extrêmes : *σχάξω, σγίξω, ... ξείνω, ξί (τ)ω, στείνω, κείνω*. Ils ont de plus donné naissance à des dérivés étranges : *χωρίξω, χηρύττω, χατίω, τεράσσυμι, κεράσσυμι*.

On savait que l'accentuation grecque soulève des questions compliquées et d'une discussion malaisée. M. Regnaud ne s'y attarde pas ; il trouve dans les données des grammairiens alexandrins la confirmation de plusieurs de ses théories phonétiques. L'accentuation de *γορός, -ά, -όν*, prouve que *ω* (ou ses substitués) s'élide devant *ι* ou *ά* accentué : « Les formes originaires étaient certainement *γορός; et *γοράς; d'où *γορός* et *γορά(ς)*... »

Le *Précis de logique évolutionniste* a pour but de tracer l'histoire de l'esprit humain d'après celle du langage, à l'inverse de ce qui se fait ordinairement. Il est fondé sur l'idée « que la logique n'est que le cadre des lois communes à l'entendement et aux signes vocaux qui le manifestent. » Le plan de l'auteur nous vaut donc tout

au début une théorie du développement du langage. « Le cri est l'antécédent direct du langage articulé... On peut se représenter une époque tout à fait primitive où le cri étant monotone se trouvait être le signe uniforme de la sensation propre à la produire... » Nous répétons : à l'origine, un seul cri. Ce cri se diversifie en modulations, en variantes désignant les qualités des sensations. L'éveil de la conscience individuelle coïncide avec la distinction significative du cri. Le cri initial représente le *genre universel* des objets propres à provoquer le cri ; les variantes primitives correspondent aux *genres généraux*, c'est-à-dire « à ceux qui caractérisent les différentes qualités qui mettent ces genres en rapport avec la sensibilité répercutée par la voix du sujet parlant. Enfin, « des distinctions plus précises, signifiées par de nouvelles formes vocales ont atteint les *genres* proprement dits et ont donné naissance aux *noms communs* ». La discussion de ce système demanderait plus de place que nous n'en disposons ici. Le lecteur trouvera dans le livre de M. Regnaud des commentaires intéressants (sur la proposition, sur les axiomes, sur la définition). Signalons aussi la critique animée, mais souvent fondée que l'auteur fait du livre récent de M. V. Henry, *Antinomies linguistiques*. Malheureusement les réflexions judicieuses sont noyées dans un flot d'hypothèses personnelles que M. Re-

gnaud considère d'ailleurs comme certaines. Elles découlent des mêmes principes que l'*Essai de grammaire comparée*.

Comment naissent les Mythes. « Cet ouvrage qui repose directement sur les textes, dit le prospectus, répond aux exigences de la méthode scientifique la plus sévère. C'est en résumé un chapitre inédit de psychologie ethnique et pour ainsi dire, de paléontologie mentale ». L'auteur y démontre, par des exemples, « que toute la mythologie indo-européenne tire son origine de substitutions et de personnifications verbales. » Notez que dans l'occurrence il s'agit seulement de retrouver dans le Rig-Véda le conte du Petit Poucet de Perrault, en arrangeant une mosaïque de passages glanés à travers les hymnes et commentés d'une façon adéquate ; de montrer comment dérive des poésies védiques la légende brahmanique du déluge ; enfin de retrouver dans un hymne védique l'origine de l'histoire de Pururavas et de Urvaçī racontée dans le Çatapatha Brahmana. Toutes les discussions dévoilent le parti-pris de l'auteur de considérer la poésie védique comme visant le sacrifice et d'y rechercher à toute occasion l'idée des deux éléments : le feu sacré et la libation. Le chapitre du Petit Poucet est surtout instructif : il fournit une démonstration éloquentes de l'aphorisme, que tout est dans tout, ou plus exactement qu'on peut trouver tout dans tout, avec un peu d'ima-

gination et beaucoup de bonne volonté.

Ce qui caractérise les ouvrages de M. Regnaud, c'est la logique. L'auteur a beau se réclamer de son titre de linguiste et faire fi de ses aptitudes de logicien. On se vante rarement de la qualité que l'on possède, et plus souvent de celle qui nous manque, disait Lessing. M. Regnaud ne fait-il pas de la consistance logique de son système grammatical le gage de sa valeur ? Chaque partie de son œuvre ne révèle-t-elle pas le besoin de tout ordonner suivant un principe unique, et faut-il s'étonner que cette méthode impitoyable aboutisse aux invraisemblances les plus bizarres ?

A. GRÉGOIRE.

198. — *La Question Homérique*, suivie de variétés littéraires : *Un récent voyage en Grèce. — Les jeux Olympiques d'aujourd'hui. — A la Sorbonne. — Les sermons de Bossuet. — Victor Hugo. — Mgr d'Hulst*, — par GEORGES BERTRIN, agrégé des lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. — Paris, Poussielgue, 1898. Prix : 3 fr. 50.

Cette étude sur la question homérique paraît accompagnée de divers autres écrits : conférences, études critiques, articles de circonstance. Nous ne voulons parler ici que de la question homérique.

Dans une première partie, l'auteur retrace l'histoire de la question.

Après avoir établi comme faits incontestés, 1^o l'existence d'aèdes antérieurs à Homère ; 2^o l'apparition des poèmes homériques sous une forme autre que celle qu'ils revêtent aujourd'hui, M. Bertrin parcourt rapidement l'antiquité, le moyen-âge, et poursuit son étude jusqu'à Wolf, citant les noms des anciens qui se sont occupés de l'Iliade : Solon, Pisisstrate, Aristarque, sans paraître douter de son authenticité.

Il s'arrête ensuite au nom de Wolf, pour bien établir enfin les trois courants que le scepticisme du maître a déterminés dans le monde lettré : 1^o l'opinion traditionnelle, défendue par Schœll, Rühnken, Otfried Müller ; 2^o la négation de l'unité de l'Iliade, soutenue par Schlegel, Dugas-Montbel ; 3^o les systèmes intermédiaires enfin.

Parmi ceux-ci, l'auteur ne cite pas celui du P. Sortais (Ilios et Iliade). Il est assez différent, me semble-t-il, de celui de M. Croiset pour mériter une mention spéciale.

Vient ensuite une étude du système des Chorizontes : Il existe un Homère, c'est-à-dire que les poèmes homériques ne sont pas des fragments divers adroitement réunis plus tard par les diascévastes ; mais il semble que les deux poèmes homériques n'ont pas le même auteur. M. Bertrin est manifestement partisan du système : de là, cet air de conviction qui règne dans cette deuxième partie.

Il nous montre les nombreuses différences qui séparent les deux poèmes, dans leur poésie, leur tableau de la société et des dieux, leur géographie même. Lecture pleine d'intérêt et qui révèle chez l'auteur une connaissance approfondie d'Homère : en le lisant, on songe aux précieux aperçus qu'en 1866 Em. Burnouf donnait déjà de cette question.

Une troisième partie est intitulée : *L'unité primitive de l'Iliade*. Ce que l'auteur se propose dans cette partie, la plus importante de son ouvrage, c'est de montrer que l'on doit, quand bien même on donnerait aux deux poèmes deux auteurs divers, leur reconnaître à chacun, et surtout à l'Iliade un seul auteur.

C'est une démonstration de l'opinion traditionnelle : accumulation des preuves d'abord, témoignages des historiens, des critiques, étude intime du poème; puis réfutation des vieilles objections des Wolfiens, et, pour terminer, une attaque en règle contre leur doctrine.

On ne saurait trop conseiller la lecture de ce livre à ceux qui veulent se faire une idée de cette question si importante encore de nos jours. Elle affermira, croyons-nous, les partisans de l'opinion traditionnelle; quant à ceux que leurs recherches rattachent au Wolfianisme, ils comprendront que la thèse de l'unité de l'Iliade n'est pas encore sans défenseurs, qu'elle mérite donc leur attention et leur étude. I. DELNEST.

199. — *Précis des Institutions du droit privé de Rome* destiné à l'explication des auteurs latins, par GASTON MAY et HENRI BECKER. Paris, Larose et Forcel, 1892, 1 vol. de xx-273 pp. Prix : fr.

Le peuple romain ne considérerait pas seulement la science du droit, partant la profession de jurisconsulte, comme une retraite honorable pour la vieillesse (Cic., *de orat.*, I, 45) : l'étude des lois constituait, à ses yeux, une occupation privilégiée, à laquelle nul homme cultivé n'était étranger.

Il est naturel, dès lors, que la littérature latine se soit ressentie de cette tendance propre à la race et qu'elle soit tout entière imprégnée d'idées et d'expressions spéciales à la langue du droit.

Ce fait, s'il n'était de notoriété, serait prouvé à suffisance par l'énumération des sources littéraires auxquelles MM. May et Becker ont puisé des images et des termes de la vie juridique (v. p. xix).

Or, pour bien comprendre une allusion à une science spéciale, n'importe-t-il pas d'avoir au moins une connaissance générale de cette science ? Lorsque le droit a consacré l'emploi d'un terme ou d'une expression dans tel sens technique, ne faut-il pas connaître ce sens, et pour se l'expliquer ne faut-il pas souvent rechercher la source d'où il dérive ? Pourquoi *lege agere* signifie-t-il, dans la langue ancienne, entamer un procès ? Pourquoi dit-on *jus*

est judiciumque pour indiquer qu'il y a, dans un acte ou dans un fait, matière à litige ?

Et ne faut-il pas reconnaître, d'autre part, que le professeur de latin, par suite de la direction philologique de ses études, se trouve parfois impuissant à comprendre et surtout à exposer la pensée d'un auteur qui se révèle constamment jurisconsulte ?

Telle est la lacune que le manuel de MM. May et Becker a pour but de combler. Il permet au professeur, par sa disposition systématique, d'acquérir rapide-

ment une vue d'ensemble sur le droit romain ; il permet aussi, par l'index qui le complète, de se renseigner immédiatement sur la valeur juridique de tel terme en particulier.

Si quelques réserves, d'ailleurs secondaires, peuvent être formulées au point de vue purement juridique, celles-ci ne portent pas atteinte à la valeur du livre, qui réalise fort bien le but que ses auteurs se sont proposé, et sera utile à tout professeur de littérature latine. JOS. WILLEMS.

2. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

200. — POL DE MONT, *Poètes belges d'expression française*. Almelo, W. Hilarius, 1878. 1 vol. de 324 pp. Prix : 4 frs.

Si l'on voulait avoir un aperçu succinct du mouvement poétique belge au XIX^e siècle, on le trouverait esquissé dans la *Chrestomathie* de Van Hollebeke pour les débuts du siècle, puis dans l'*Anthologie* de G. Kurth et Amélie Struman pour nos 50 ans de liberté, enfin Pol de Mont vient de compléter le tableau par des extraits de poètes contemporains.

Au surplus, je ne sais si l'on pourrait dire que nous avons beaucoup gagné ! La profondeur d'un Maeterlinck, la violence d'un Verhaeren et la somnolence d'un Rodenbach ne me charment pas plus que l'âme simple et le lyrisme sentimental de leurs aînés : Van Hasselt, Weustenraad, Ed. Wac-

ken. Et je crois que nos modernes ne peuvent guère revendiquer qu'une forme plus raffinée, une toilette plus étudiée de leurs vers et surtout les faveurs de la Renommée, qui fut si revêche et si cruelle pour leurs frères inconnus.

Ce livre — puisqu'il ne contient ni jugement, ni critique — aurait dû faire preuve d'un éclectisme plus large, plus généreux et admettre au cénacle de nos illustrations actuelles d'autres noms qui s'imposaient et qui eussent complété la galerie ; tels Ed. Ned, J. Bastin, H. Hoornaert, des Ombiaux, etc.

A cette heure, c'est un ouvrage de bonne allure pour toute bibliothèque d'actualités ; convenant surtout à ceux qui ne peuvent se procurer l'œuvre de chacun de nos poètes. Quant à le mettre entre les mains des élèves de nos

athénées, comme livre de lecture ou de prix, il n'y faut pas songer : l'art ne doit pas servir d'entremetteur, et trop d'extraits sont marqués au coin d'une brutale sensualité. F. MASOIN.

201. — BOILEAU, *Œuvres en prose* par GEORGES PELLISSIER. Paris, Delagrave. Prix : 1.80 fr.

L'éclatante fortune de l'Art Poétique, des Satires et des Épîtres a rejeté dans une ombre imméritée les œuvres en prose de celui que Louis XIV reconnaissait, selon l'expression de Sainte-Beuve, pour son Contrôleur général du Parnasse. Ces œuvres ont leur intérêt très réel. Tel oubli — La Fontaine — y est largement réparé; telle appréciation ou trop bienveillante, — Voiture, Racan, — ou trop sévère, — Saint-Amant, Regnier, Quinault — s'explique, se rectifie; telle théorie, par exemple « la juridiction du bon sens sur les ouvrages d'esprit, » se complète et s'éclaire; telle autre — ainsi pour *la lettre* à propos de Balzac, ou encore pour *le sublime*, — nous donne l'occasion de lire une excellente page de critique littéraire. Si bien que maints passages, soit de l'Arrêt burlesque, soit du Dialogue sur les héros de roman, soit du Discours de la Satire forment ou le commentaire vivant ou le complément nécessaire des préceptes poétiques de Boileau.

C'est ce que M. Pellissier a compris en réunissant, dans un coquet volume de la collection

Delagrave, les extraits les plus intéressants de ces œuvres en prose : Dissertation critique sur l'aventure de Joconde, Dialogue sur les héros de romans, Discours sur la satire, Arrêt burlesque, Réflexions critiques sur quelques passages du rhéteur Longin, sans compter une cinquantaine de lettres à Racine, à Brossette, etc.; nous ajouterons que ces extraits sont accompagnés d'une annotation aussi copieuse que savante. OSCAR PECQUEUR.

202. — *Leçons de critique littéraire*, par FONSNY et WAUCOMONT. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. Prix : rel. 3 fr. 50, br. 2 fr.

Développer l'esprit critique des élèves, tel est le but que doit atteindre le professeur dans son cours de français. Et pour cela, il ne suffit pas de rechercher les idées d'un morceau et de faire quelques remarques sur les termes; il faut se livrer à un examen approfondi des idées, en distinguant les principales des accessoires, et en appréciant leur valeur logique, esthétique et morale; puis, au point de vue de la forme, bien étudier le style et l'appropriation de l'expression à la pensée.

Ainsi ont agi MM. Fonsny et Waucomont. Malheureusement, ils ont négligé le côté moral : ainsi dans le *Combat de Don Paer*, ils devaient, au nom de l'humanité, s'élever vivement contre pareille lutte mortelle et inspirer le dégoût du duel; dans la *Veuve du*

Bücheron, ils devaient faire ressortir la sublimité et l'intensité de l'amour maternel. Le professeur, en effet, ne doit pas seulement instruire, orner l'intelligence ; il doit aussi former le cœur du jeune homme. C'est pour avoir méconnu le côté éducatif de l'enseignement, que l'on en est arrivé aujourd'hui à posséder une jeunesse souvent oublieuse du respect.

De plus, les auteurs ont inséré certains morceaux médiocres, afin, disent-ils, de détacher momentanément l'élève de l'admiration que commandent les chefs-d'œuvre et de lui montrer qu'il peut rivaliser avec un texte imprimé. Nous n'admettons pas cette manière de voir, parce que nous y voyons un danger. A notre avis, il est à craindre que l'étude de pièces semblables ne pousse l'élève à se contenter d'à peu près, à ne pas faire tout son possible pour se corriger, à rester dans la médiocrité, trouvant la perfection trop difficile, malgré les observations du maître.

MM. Fonsny et Waucomont semblent attacher peu d'importance aux notices biographiques des différents auteurs. C'est un tort ; car, pour bien expliquer un morceau, on doit le *situer* relativement à l'ensemble des œuvres de l'écrivain. Or, puisque l'intention de nos collègues était de servir de guide aux gens du monde comme aux professeurs, leur devoir était d'indiquer d'une façon précise l'époque et, si possible, les circonstances dans lesquelles

chaque morceau a été composé.

Une dernière remarque générale, c'est qu'ils trouvent incomplets la plupart des sujets : ils semblent exiger des auteurs une dissertation qui ne laisse dans l'ombre aucun détail. C'est demander trop ; il suffit que le tableau ne renferme aucune lacune et qu'il y ait entre chaque point une étroite liaison, pour que nous soyons contents.

Il y a encore quelques questions de détail sur lesquelles nous ne sommes pas d'accord avec MM. Fonsny et Waucomont. Mais comme, sur ce terrain, chacun conserve sa liberté d'appréciation, nous n'en parlerons pas. Nous terminerons en les félicitant sur le bon goût qui a présidé généralement au choix des extraits dûs à la plume de célébrités contemporaines françaises et belges.

J. FLEURIAUX.

203. — R. P. LECANUET. *Montalembert. Sa jeunesse* (1810-1836). Paris, Poussielgue, 1898. Prix : 5 frs.

Peu d'hommes, sans en excepter les plus illustres, ont eu une jeunesse aussi retentissante, aussi noblement remplie que celle du comte Charles de Montalembert.

Français de vieille roche par son père, Anglais par sa mère, il reçoit la première éducation à Londres sous la douce et pieuse surveillance de son aïeul maternel, l'écrivain James Forbes. Sa vie d'étudiant à Paris est laborieuse et si vaillante ; ses voyages en

Suède, en Irlande, en Italie, en Allemagne; ses hautes relations intellectuelles avec M. Cousin, puis surtout avec Lamennais et Lacordaire, avec Victor Hugo, Alfred de Vigny, Balzac, etc.; sa collaboration à l'*Avenir*; son fameux procès de l'École libre; ses rapports d'amitié avec Albert et Alexandrine de la Ferronnays; l'élaboration de son beau livre : *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*; enfin son mariage à vingt-six ans avec la fille du comte Félix de Mérode : tout cela est raconté par le P. Lecanuet avec un intérêt soutenu et, en maints endroits, avec une émotion communicative. J'en citerai comme exemples la visite à O'Connell mourant, la dernière entrevue avec Lamennais méditant sa révolte religieuse, la conversion d'Alexandrine au lit de mort de son mari.

Montalembert fut un orateur et un écrivain de grand talent, chez qui la chaleur des sentiments l'emporta parfois sur la froide raison : témoin ses premiers écrits sur la Révolution polonaise et le jugement de Grégoire XVI. Ce fut en tout cas un vaillant défenseur des plus nobles causes, un « beau caractère » (Lanson, *Histoire de la littér. française*, p. 211); et son activité précoce est un bel exemple à offrir à notre jeunesse instruite, lors même qu'on ne partagerait pas l'une ou l'autre des idées qui passionnaient tant la génération de 1830 (1).

J. FOIDART.

(1) Le Tome II (La liberté d'enseigne-

204. — *Études linguistiques sur la Basse-Auvergne*. Phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme), par ALBERT DAUZAT, licencié ès lettres. Précedé d'une préface de ANTOINE THOMAS, chargé du cours de Philologie romane à l'Université de Paris, 1897. 1 vol. in-8 de XII-175 pp. (Bibl. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Paris). Paris, Félix Alcan. Prix : 6 fr.

L'étude des patois français a fait de rapides progrès pendant ces vingt dernières années. Autrefois, nous négligions trop volontiers ces dialectes populaires, qui étaient d'un usage commun parmi les foules : aujourd'hui qu'ils sont en train de disparaître, nous sentons qu'il y a urgence à en recueillir les éléments, pour les transmettre à ceux qui nous suivront. Mais souvent les hommes de bonne volonté sont arrêtés par leur inexpérience des études linguistiques : ils ignorent les bonnes méthodes, qui peuvent conduire à des résultats exacts et certains. Ceux que cette difficulté n'arrête pas, produisent souvent des travaux très défectueux et peu utiles.

Nous sommes heureux de recommander à ceux qui sont tentés d'entreprendre des études dialectales, un modèle à peu près parfait de tout point, nous voulons dire la monographie consacrée au patois de Vinzelles par M. A. Dauzat. Le sujet en est

ment. 1835-1850) vient de paraître. 520 pp. 5 fr.

bien choisi : il s'agit d'un patois homogène, d'où les éléments étrangers ont été écartés dans la mesure du possible et qui est parlé dans un pays assez isolé, si l'on songe à la multiplicité et à la facilité des relations à notre époque. Ce sujet est traité avec une méthode admirable, une logique parfaite, et une clarté qui ne laisse rien dans l'ombre. Enfin il faudrait être injuste de parti pris, pour ne pas reconnaître à l'auteur une compétence particulière dans les questions qu'il traite : admirablement doué pour les aborder, il les a longtemps étudiées et approfondies. Il a travaillé, sans doute, sous la direction de M. A. Thomas : mais

combien en est-il qui auraient profité aussi heureusement d'une si savante direction ?

L'étude qui a pour objet la phonétique historique du patois de Vinzelles, renferme un appendice composé de textes patois, — la musique des chansons et des bourrées est soigneusement notée, — un glossaire dressé avec soin, — d'après la notation adoptée par le *Bulletin de la Société des Parlers de France*, et une carte du pays où se trouve Vinzelles. Notre vœu le plus ardent, c'est que M. A. Dauzat complète ce travail par l'étude de la morphologie et de la syntaxe, et par un glossaire complet du patois de Vinzelles.

A. LEPITRE.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

205-214. — Ouvrages critiques sur la littérature allemande moderne (2^e article).

1. PAUL SCHLENTHER : *Gerhart Hauptmann*. Sein Lebensgang und seine Dichtung. Berlin, Fischer, 1898, 271 pp. Prix : 3 m. 50.

2. ADOLF BARTELS : *Gerhart Hauptmann*. Weimar, Felber, 1897, 256 pp. Prix : 3 m.

3. U. C. WOERNER : *Gerhart Hauptmann*. Haushalter, Munich, 1897, 82 pp. Prix : 1 m. 80

4. AD. VON HANSTEIN : *Gerhart Hauptmann*. Leipzig, Voigtlaender, 1898, 64 pp. Prix : 0 m. 50.

5. A. RODE : *Hauptmann und Nietzsche*. Ein Beitrag zum Verstaendnis der « Versunkenen Glocke ». 2te Auflage. Hamburg, Haring, 22 pp.

6. H. LICHTENBERGER : *La Philosophie de Nietzsche*. Paris, Alcan, 1898, 186 pp. Prix : 2 fr. 50.

7. FRANZ OPPENHEIMER : *Detler von Liliencron*. Aesthetische Studie. Berlin, Schuster et Loeffler, 1898, 84 pp.

8. J. MINOR : *Ferdinand von Saar*. Eine Studie. Leipzig et Vienne, Fromme, 1898, 135 pp.

9. W. KAWERAU : *Hermann Sudermann*. Eine kritische Studie. Magdebourg et Leipzig, Niemann, 200 pp. Prix : 3 m.

10. KONRAD VON BEVEM : *Sudermann*. Halle, Strien. 23 pp. Prix : 0 m. 30.

Trouver d'un coup quatre biographes est certes beaucoup d'honneur pour un poète aussi jeune que Gerhart Hauptmann. Le fait s'explique par la situation tout à fait prédominante et unique qu'il est parvenu à conquérir dans la littérature allemande contemporaine. Dans notre compte rendu précédent, nous avons déjà constaté que Stern, Grotthuss, Steiger, Beyschlag, Wolff, Bartels se sont occupés de lui ; en outre, le célèbre

critique danois G. Brandes lui consacre une étude dans son ouvrage « Menschen und Werke », paru à Francfort en 1895. Déjà en 1894 avait paru sur lui un bon travail de P. Maha : « Gerhart Hauptmann und der moderne Realismus » (Berlin. Neumeister). Des quatre biographies citées en tête je ne puis recommander au lecteur qui voudra se faire une idée de plus grand poète dramatique que l'Allemagne actuelle possède, que celle de M. Schlenther. M. Schlenther, un des plus fins des critiques allemands modernes, pendant de longues années directeur du supplément littéraire et critique théâtral de la « Vossische Zeitung », actuellement directeur du théâtre de la Burg à Vienne, est un chaud partisan et un ami intime de G. Hauptmann : il a contribué beaucoup à lui aplanir son chemin très épineux au début. Son livre est pourtant fort éloigné d'une idolâtrie malsaine.

M. Schlenther était tout d'abord seul en état de nous fournir tous ces petits détails si intéressants et d'une si grande importance sur la vie du poète ; ici déjà il l'emporte de beaucoup sur les autres biographes. Par des citations toujours habilement amenées, l'auteur parvient à réimprimer presque complètement la première œuvre poétique de Hauptmann, un poème épique imité de Byron, le *Promethidenloos*, que le poète avait retiré de la librairie et qui jette pourtant une si vive lumière sur plus d'un côté de son développement poétique. Les appréciations critiques de M. Schlenther sont marquées au coin d'un goût littéraire, fin et sûr. Très intéressants sont ses récits des démêlés du poète avec la critique et le théâtre, très amusante sa spirituelle polémique contre M. Bulthaupt, le célèbre auteur de la « Dramaturgie der Classiker », qui s'est fait le champion du drame classique, à propos de la première pièce de Hauptmann : « Vor Sonnenaufgang ». Comme critique, M. Schlenther appartient résolument à l'école réaliste moderne, sans aucun doctrinarisme étroit pourtant. A M. Bulthaupt, qui exige de nos poètes modernes le style classique, il répond très

bien, que c'est leur fermer les sujets de la vie moderne, qui demandent leur style propre. C'est surtout de la poésie qu'on peut dire : dans la maison de mon père il y a beaucoup de demeures. M. Bulthaupt comparant Hauptmann à Shakspeare et constatant la profonde différence de leur style, surtout à propos des scènes d'amour dans « Vor Sonnenaufgang » et dans « Roméo et Juliette », s'écrie : « Il faut nécessairement que l'un des deux fasse fausse route. » Non, Monsieur le dramaturge des classiques, répond M. Schlenther, non pas l'un ou l'autre est dans le vrai, mais l'un et l'autre ont raison. « Soyons donc larges, » disait un jour Goethe à Eckermann ; « les petits navets de la Marche sont bons ; ils sont meilleurs encore mélangés avec des châtaignes ; mais ces deux nobles fruits croissent bien loin l'un de l'autre. »

Je ne saurais cacher la vive déception que m'a causée le livre de M. Bartels, surtout après la lecture de son excellente brochure « Die Alten und die Jungen », analysée précédemment. Il y a tout d'abord les perpétuelles et manifestes contradictions dont fourmille le livre. Pour n'en citer qu'une — c'est la principale, il est vrai — l'auteur, après avoir formellement déclaré dans la préface que Hauptmann est le plus grand des poètes dramatiques allemands contemporains, le traite peu après, à plus d'un endroit de son livre, de petit poète local de Silésie, qui ne méritait pas de sortir de son étroite patrie. On constate à chaque instant une tendance à ravalier le poète et à réagir contre l'enthousiasme qu'il a excité en Allemagne. A cette fin il se donne énormément de peine pour découvrir, pour chaque pièce de Hauptmann, ce qu'il appelle son « Pathenstück », c'est-à-dire le drame qui lui a servi de modèle ; le but est manifeste : présenter Hauptmann comme un poète peu original. Comme c'est précisément le contraire qui est vrai, la tentative de M. Bartels devait inévitablement et misérablement échouer. Je regrette de ne pouvoir entrer ici dans des détails. Dans plus

d'une très juste et très fine observation de détail, on reconnaît l'auteur de « Die Alten und die Jungen ».

Je ne dirai qu'un mot du livre de M. Woerner, constituant le 4^e fascicule des « Forschungen zur neueren Literaturgeschichte » publiées par le professeur Muncker de Munich. L'auteur, par le point de vue où il se place vis-à-vis de Hauptmann, occupe une position intermédiaire entre Schlenker et Woerner. Il y a dans son livre de longues et bonnes analyses des pièces de Hauptmann; le reste est très ordinaire.

La brochure de M. von Hanstein a sa raison d'être à côté des ouvrages susmentionnés. Elle constitue les numéros 21 et 22 de l'excellente collection d'études biographiques populaires « Biographische Volksbücher », publiée par le libraire Voigtlaender de Leipzig. C'est une très bonne petite étude populaire sur Hauptmann, libre de toute méconnaissance injuste comme de tout enthousiasme exagéré. Elle emprunte, de plus, un charme particulier au fait que le critique, auteur du poème *Von Kains Geschlecht* qui n'est pas sans analogie avec le *Prumethidenloos* de Hauptmann, a eu, lui aussi, des relations personnelles avec Hauptmann et lui a même procuré un éditeur pour son premier drame. Je ne relève que l'étonnante affirmation que le *Friedensfest*, le second drame du poète, est son chef-d'œuvre.

La dernière œuvre de Hauptmann « Die Versunkene Glocke » a fait verser beaucoup d'encre. C'est un drame symbolique, et par le fait même d'une clarté douteuse. Tandis que les uns, ses chauds partisans du début, les réalistes et les naturalistes conséquents, y voient une lamentable défection, les autres y constatent une remarquable ascension du poète vers l'idéal de l'art. Le drame a eu un énorme succès théâtral, il a déchaîné les polémiques les plus vives, il n'a pas suscité moins de six brochures explicatives.

Celle de M. Rode étudie l'influence du philosophe Nietzsche sur le drame en question, influence à laquelle aucun des

poètes marquants de l'Allemagne contemporaine n'a complètement échappé. On trouve dans la brochure de M. Rode quelques très remarquables rapprochements entre les deux écrivains. D'autres, comme cela arrive toujours dans de semblables études, sont tirées par les cheveux. En somme, le « Versunkene Glocke » est loin d'être un revêtement poétique des théories de Nietzsche.

M. Franz Oppenheimer consacre une trop élogieuse étude, d'un style trop nébuleux, à M. von Liliencron, qui, comme poète lyrique, compte parmi les meilleurs de nos jours, mais dont le talent épique et dramatique est tout à fait de second ordre.

C'est non seulement une belle, mais aussi une bonne œuvre qu'a entreprise M. Minor, l'éminent professeur de littérature allemande de l'université de Vienne, en faisant mieux connaître et en réhabilitant en quelque sorte le nom du charmant et trop modeste poète viennois M. F. von Saar, qui excelle surtout comme nouvelliste. Le fait d'avoir rencontré un biographe et critique aussi autorisé suffit à réparer pour toujours l'injuste silence qui a été fait autour de lui. C'est pour M. von Saar une bonne fortune au déclin de sa vie, dont nous le félicitons de tout cœur.

Nous passons sur le sot et injurieux pamphlet contre *Sudermann* par Konrad von Bevein. Une des plus fortes parmi les nombreuses insanités qu'il énonce, c'est de reprocher d'un côté à Sudermann son immoralité et d'exiger d'un autre que, dans son drame « Die Ehre », il produise sur la scène tous les faits et gestes d'un couple amoureux d'une moralité douteuse, que le poète couvre d'un voile discret. Il faut que nous voyions ces choses sous nos yeux, ajoute le naïf auteur; nous ne pouvons les croire sur la foi d'autrui.

Le seul ouvrage sérieux sur Sudermann, qui occupe incontestablement le second rang parmi les poètes dramatiques contemporains de l'Allemagne et qui est en plus un de ses meilleurs romanciers, est celui de M. Kawerau,

rédauteur en chef de la « Magdeburger Zeitung », auteur de travaux très appréciés sur la littérature de la réforme. Le travail de M. Kawerau est très objectif et impartial, qualité d'autant plus précieuse ici que les plus vives et les plus personnelles passions se sont donné libre jeu autour du nom de Sudermann et que les œuvres du poète sont d'une frappante inégalité. Pour lui, plus que chez tout autre des écrivains contemporains, il faut tenir la juste balance entre l'éloge et le blâme. C'est que M. Kawerau fait très bien, à mon avis personnel. Le travail est pourtant assez loin de réaliser l'idéal d'une caractéristique approfondie, comme par exemple celui de M. Minor sur von Saar; il est vrai que cela est difficile quand il s'agit d'un contemporain. L'auteur reste un peu trop à la surface, aime trop les phrases générales, quoiqu'il écrive très bien. Il se contente d'une suite de bonnes analyses des œuvres de Sudermann, suivie chacune d'une appréciation digne d'éloges. Il ne s'inquiète ni des rapports de son poète avec les différents courants de la littérature contemporaine, ni de l'influence française si manifeste chez lui, pour ne citer que deux des lacunes les plus apparentes.

H. BISCHOFF.

215. — E. KOELBING, *Lord Byrons Werke in kritischen Texten mit Einleitung und Anmerkungen*. Tome I : *The Siege of Corinth*. Weimar, Felber, 1896. 3 m.

L'édition du *Siege of Corinth* que M. Koelbing, professeur à l'Université de Breslau, a publiée en 1896 est sans doute la meilleure que l'on puisse trouver. Précédée d'une introduction fort détaillée (pp. VII-LX) et suivie de Notes, dans lesquelles M. Koelbing, le meilleur « Byronkenner » de nos jours, prouve sa grande science,

cette édition est hautement recommandable à tous ceux qui se proposent de lire le *Siege* avec leurs élèves.

Dans son commentaire, M. Koelbing me semble donner, en général, l'explication exacte des passages qu'il interprète; je me permets, pour une seconde édition, d'appeler son attention sur les points suivants.

Il a paru, en 1833, une édition des œuvres de Byron sous ce titre : « The complete Works of Lord Byron, including his suppressed poems, with several pieces in prose and verse now first published. » Paris, Baudry's European Library. 4 vols.

L'explication que M. Koelbing donne de *beads* (v. 19) est la seule acceptable; en dehors des autres *Parallelstellen*, j'aurais aimé à voir : 1° Corsair, III, 5, 7-9 :

While many an anxious glance
her large dark eye | Sends in its
idle search for sympathy, | *His*
only bends in seeming o'er his
beads (une note de l'édition de 1833 dit : The *comboloio*, or Mahometan rosary; the beads are in number ninety nine).

2° Bride of Abydos, II, 5, 9 suivv. :

Yes, there is light in that lone
chamber. | And o'er her silken
ottoman, | Are thrown the fragrant
beads of amber | O'er which
her fairy fingers ran; ... (18) And
by her *comboloio* lies | A Koran of
illuminated dyes (Note : « *Comboloio* » — a Turkish rosary).

Le fait lui-même, d'ailleurs,

aurait dû être connu à M. Bindow; cp. Moore, *Lalla Rookh* I : *Beside him, 'stead of beads and books of prayer* (ed. Fleischer, Leipsic, 1826, p. 12).

De l'autre côté je ne vois pas bien pourquoi M. Koelbing n'accepte pas l'explication de *till waves grow smoother to the roar* (v. 41), proposée par M. Bindow; *to* est employé ici à la place de *with* (at), comme par exemple dans Scott, *Cadyow Castle*, 5-11 :

Then, trilling *to* the harp's gay sound, | so sweetly rung each vaulted wall... But Cadyow's towers, in ruins laid | And vaults, by ivy mantled o'er | Thrill *to* the music of the shade.

où, en prose, on emploie *with* ou *at*; cp. aussi Scott, *Lay of the last Minstrel*, II, 10, 1-2 : Full many a scutcheon and banner, riven, | Shook *to* the cold night-wind of heaven etc. L'emploi de *to*, dans ces exemples, correspond à celui de *to* dans *to ring to*, *to sound to* (= *with*, *at*).

Les superbes vers 197-206 sont

une nouvelle preuve de l'influence profonde exercée sur Byron par Goethe; j'y vois en effet une reminiscence de Faust, I 721-735 et, peut-être, 1133-34 (Duentzer).

A en juger d'après sa note au vers 361, M. Koelbing traduit *devoted* par « *geweiht, ergeben* » etc.; ne serait-ce pas plutôt « *kings-opfert* » « *dem Untergang geweiht* » ? Dans ce cas *but* serait très bien à sa place.

Comme, au v. 376, M. Koelbing n'ajoute rien à la note de Bindow, qui explique *sanctioned* par « *geweiht* », je suppose qu'il le traduit de même; je le traduirais plutôt par « *gerechtfertigt in den Augen der Mitwelt* » c'est-à-dire : quand un homme veut tuer un tyran, il rappelle les illustres exemples de la Grèce, et personne ne trouve rien à redire; on lui donne, pour ainsi dire, l'autorisation tacite (*so sanctioned* = *so allowed*).

Le nom de *Alp* (Koelb. p. xxix, note 1) signifie dans la plupart des idiomes turcs « héros, héroïque ». W. BANG.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

216. — *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, par PAUL VIOLLET. Tome II. Paris, Larose, 1898, in-8° de 470 pages. Prix : 8 fr.

Plusieurs ouvrages de ce genre sont déjà sortis de la plume savante de M. P. Viollet, avantageusement connu dans le monde scientifique. Qu'il nous suffise de citer une *Histoire du droit civil français* (Paris, Larose, 1893) et *Les Etablissements de saint Louis* (Paris, Renouard, 1881-86), tous deux honorés du grand

prix Gobert de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Par ces travaux en même temps que par son enseignement de l'histoire à l'Ecole des Chartes, il a exercé une heureuse influence sur l'étude historique du droit, si utile et si féconde, mais encore si négligée chez nous dans les Facultés de Droit.

Le premier volume du présent ouvrage a été livré à la publicité en 1890. Il embrasse toute l'époque des origines : « *Période gauloise — Période gallo-romaine — Période franque* ». Sa portée géogra-

phique s'étend ainsi non seulement à la France moderne, mais à toute l'étendue des territoires que se sont partagés les différents Etats de l'Europe médiévale.

Après huit années d'intervalle, voici paru le deuxième volume. Pour qui connaît l'activité de l'auteur, attestée par ses nombreux et importants travaux, cet écart seul dans les dates de publication témoigne de la somme de travail qu'il a dû coûter. Un coup d'œil même superficiel, jeté sur cette bibliographie considérable, qui charge le bas des pages et se déploie à la fin des chapitres, prouve plus encore les longs labeurs auxquels il a dû se livrer. M. Viollet ne saurait se résoudre au rôle de compilateur, encore fort honorable quand il est bien rempli ; il tient à nous faire part de ses observations personnelles qui révèlent un grand sens historique et juridique.

Le volume qui nous occupe porte en sous-titre : « *Période française; Moyen âge : Royauté, Église, Noblesse.* » Et l'auteur renferme le plus possible son champ d'investigation dans les limites géographiques de la France. Mais pour bien comprendre le développement organique des institutions, pour en saisir le caractère intime, il ne suffit pas de dire les choses avec exactitude ; il faut, de plus, mettre parfois en lumière, par des rapprochements avec les autres pays de la même époque, leur valeur relative similaire ou différentielle. M. Viollet emploie, mais trop parcimonieusement, ce procédé comparatif.

Entrons maintenant dans quelques considérations de détail. Le volume est consacré presque en entier à l'étude de la fécondité et du développement politique de la France médiévale. Seul le premier paragraphe fait exception. C'est, en guise de prologue, un tableau à grands traits de l'activité scientifique et intellectuelle au moyen âge.

L'ensemble des matières se répartit en trois chapitres.

Le chapitre premier expose les théories politiques relatives à la *Royauté française* : l'avènement révolutionnaire des Capétiens, leur situation en Europe,

leur loi successorale, leurs titres, leur cour, leurs grands officiers, la formation de la France, le pouvoir royal. M. Viollet nous montre ce pouvoir en évolution continue vers la concentration et l'absolutisme. « La Royauté entre en scène à la fin du ^x^e siècle, faible, chétive, étouffée par une féodalité puissante. Elle s'élève de degré en degré. En sept siècles, le petit roi capétien est devenu le roi par excellence, le grand roi. Elle meurt enfin subitement à la fin du ^{xviii}^e siècle, radieuse alors et en pleine force, ayant surmonté d'âge tous les obstacles qui entravaient sa marche... Cette évolution gigantesque comprend deux phases différentes. Du ^{ix}^e au ^{xii}^e jusqu'au commencement du ^{xiii}^e, un mouvement de concentration des forces se produit sur tout le territoire de la France, non seulement au profit du roi, mais aussi au profit de chaque dynaste féodal ayant quelque importance et quelque utilité. Au ^{xvi}^e siècle le centre par excellence, le centre doué de la force d'attraction la plus grande, subsiste seul. Ducs, comtes et autres seigneurs féodaux ont été absorbés par le roi. Sans rivaux ni émules, il continue seul son œuvre de centralisation. »

Comme nous l'avons dit, cette étude témoigne d'une érudition à la fois très étendue et très consciencieuse, mise largement à contribution dans certains aperçus de droit public que l'auteur dégage des faits avec une grande délicatesse de logique. On pourrait toutefois lui faire un reproche pour l'extension parfois excessive accordée à la discussion de certains problèmes : l'avènement d'Hugues Capet, par exemple, et surtout la loi successorale qui ne tient pas moins de 40 pages. Cela fait penser à ces *Quaestiones selectae*, auxquelles se réduisent encore aujourd'hui toute la méthodologie et la programmation de certains de nos professeurs d'histoire. On sent trop que l'auteur a déjà publié précédemment : *La Question de la légitimité à l'avènement d'Hugues Capet* (Paris, Klincksieck, 1892), et *Comment les femmes ont été exclues en France de la succession à*

la couronne (Paris, Klincksieck, 1893). M. Viollet n'a pas su résister à la tentation d'entrer dans l'analyse d'une foule de détails que ne comportait pas un travail d'ensemble et qui alourdissent la marche de l'ouvrage, en compliquent la trame et enlèvent à sa clarté.

Le Clergé et l'Eglise forme le sujet du deuxième chapitre. Les paragraphes se rapportent successivement à l'Eglise et à l'Etat, l'excommunication, l'appel comme d'abus, la juridiction ecclésiastique, l'organisme de l'Eglise, le clergé séculier et régulier, les biens d'Eglise et l'impôt. Outre son mérite intrinsèque, ce chapitre supplée parfaitement à certaines lacunes du premier volume. Telle, par exemple, la question de la nomination des évêques, omise jadis et traitée aujourd'hui avec savoir et habileté.

Dans la société ecclésiastique comme dans la société civile, l'auteur nous fait assister à une marche progressive vers la concentration et l'unité, en passant par les phases successives de l'oligarchie, la centralisation, la division du travail et des fonctions.

Dans le clergé séculier, l'oligarchie c'est le chapitre de l'église cathédrale, qui, par une sorte de sélection va se substituer au clergé et au peuple en qualité d'lecteur de l'évêque. La centralisation, c'est le chef de l'Eglise, dont l'influence va toujours croissante en intensité et en étendue. La division du travail et des fonctions, c'est l'Official qui surgit et le Vicaire général un peu plus tard, c'est la séparation de la mense épiscopale et de la mense capitulaire.

M. Viollet accuse le même mouvement dans le monde monastique. Chez les Chartreux, les Cisterciens, les Chanoines réguliers de Saint Augustin, les Ordres militaires, les Franciscains et les Dominicains, tout conspire à l'élaboration d'un type constitutionnel nouveau qui se résume dans la formation d'une forte autorité dirigeante. « Il faut qu'une tête unique gouverne le corps : les ordres nouveaux tout en restant des républiques auront donc, comme depuis longtemps les ordres militaires, un général. »

Une remarque en passant. L'auteur nous écrit quelques pages sur la méfiance à l'endroit de la papauté au moyen âge : elle aurait fait surgir le légat d'une part et le *placet* de l'autre. « Lorsqu'à la fin du XIII^e siècle, les rois de France et d'Angleterre, Philippe le Bel et Edouard I^{er} prirent pour arbitre de leur différend Benoît Gaetan, lequel devait prononcer non en qualité de pape mais comme personne privée, ils essayèrent une de ces combinaisons délicates destinées à donner satisfaction aux deux tendances contraires qui se partageaient bien des âmes. D'un main ces rois chrétiens écartaient le représentant de Dieu ; de l'autre ils retenaient la personne de ce représentant. Ces arbitrages par le pape, appelé à statuer non comme pape mais comme personne privée, font leur apparition à la fin du XIII^e siècle. De tels arrangements nous révèlent un état d'esprit fort curieux mais parfaitement justifié. On vénère le pape, mais on se défie de ses prétentions à la domination du monde. Le pape effraie. La personne du pape inspire confiance et attire. » Nous sommes persuadé que plus d'un spécialiste en droit public ne souscrirait pas à cette théorie caractéristique. C'est une de ces vues originales dont M. Viollet possède le talent et qu'il sait habiller d'une formule séduisante. Mais cette synthèse suggestive reflète avec peu de fidélité l'état psychologique de la société dont il veut stigmatiser les tendances.

Enfin le volume se termine par un troisième chapitre ayant trait à la noblesse : sa décadence, son rôle dans l'armée et dans la marine, les revenus seigneuriaux et les justices féodales. Cette étude sur l'aristocratie féodale, considérablement plus courte, est aussi la moins méritoire. L'auteur semble avoir mis beaucoup moins de soin à la présenter d'une manière didactique. Toutefois dans cette partie comme dans les deux précédentes, il se rattache à l'école génétique, comparant les époques à l'effet de dérouler sous les yeux du lecteur la marche, le caractère et le sens évolutionniste des institutions.

Le style de M. Viollet, ample sans bousofflage, orné sans prétention, parfois trop peu didactique, oratoire même à certains endroits et sonore, rend la lecture aisée et agréable.

Deux remarques générales pour finir. Comme l'auteur l'a annoncé dans son introduction au premier volume, il a pensé aux travailleurs en donnant des indications bibliographiques, qui permettront de pousser plus loin et avec moins de peine les investigations personnelles. On pourrait désirer parmi ces références un classement plus scientifique. C'est un peu une bibliographie de hasard. Tantôt il cite les sources, tantôt les travaux d'après les sources : et parmi ces derniers il confond ceux de première main avec d'autres moins originaux, même lorsqu'il pouvait utiliser une publication de premier ordre.

Le second reproche porte sur le manque de logique dans la division de son ouvrage. M. Viollet semble poursuivre la division, ce grand facteur de la clarté, d'un désir de proscription radicale. Trois chapitres et quelques paragraphes en italiques, perdus dans le texte et qui n'expriment d'ailleurs pas toujours des idées maîtresses : voilà tout le canevas sur lequel se déploie un volume de 467 pages in-8°. La même remarque s'applique à l'ensemble de l'œuvre, dont nous avons l'heureuse fortune de posséder jusqu'à ce jour deux volumes sans avoir rencontré nulle part le plan divisionnaire. Ce système de mise en œuvre constitue une très périlleuse occasion pour le manque d'ordre et la diffusion.

Quoique ce soit plus vrai du premier volume, dont l'intérêt est plus général, on peut dire, bilan fait, que c'est un des meilleurs compendium d'institutions, surtout au point de vue de l'érudition et de l'originalité des vues. Ce n'est pas un travail de critique détaillée, ni d'interprétation minutieuse des textes, mais un travail de synthèse suggestive. Et les ouvrages qui synthétisent avec l'habileté de M. Viollet les connaissances acquises dans une branche quelconque du savoir humain sont de la plus grande utilité. Précieux pour les érudits en maintes circonstances, ils rendent aux débutants un incalculable service, en leur permettant de se mettre promptement en possession des idées générales de la science qu'ils cultivent. M. WARICHEZ.

217. — FR. FUNCK-BRENTANO, *Philippe le Bel en Flandre*. (Suite. Voir ci-d., p. 225).

D'après cela, la haine de l'oppres-

sion seigneuriale et la conquête de l'égalité politique furent les uniques et véritables mobiles qui firent agir les métiers de Flandre. « Le peuple de Flandre, dit M. Funck-Brentano lui-même (p. 649), divisé par la lutte des classes se partage entre les deux adversaires, chaque parti prêtant son appui, alternativement à l'un ou à l'autre, selon que le roi ou le comte favorise l'une ou l'autre faction. »

Voilà donc l'explication des événements qui se sont passés en Flandre pendant les règnes de Gui de Dampierre et de Robert de Béthune. Elle jette une clarté lumineuse sur toute l'histoire de cette époque, elle explique toutes les hésitations, toutes les contradictions, tous les revirements des partis en présence. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le détail des faits pour fournir des preuves à l'appui de sa thèse, mais il est essentiel que nous insistions encore sur un point. Philippe le Bel, qui a joué le rôle principal dans cette sorte de tragédie, n'a pas compris le caractère des événements auxquels il a été mêlé. « En Flandre s'était dressée devant lui avec une puissance imposante, une société nouvelle qui va grandir d'année en année, et changer la physiologie de l'Europe, la démocratie communale. Cette société est de tous points différente de la société féodale dans laquelle Philippe le Bel a été élevé, qu'il connaît et dans laquelle il sait se mouvoir avec cette intelligence éclairée qui triomphe des obstacles. Et lui qui sait si bien résoudre les difficultés dont il perçoit et comprend les éléments, est dérouté par l'apparition subite de ces forces dont il ignore les causes et dont les effets l'ont surpris » (p. 426). Faut-il s'étonner dès lors que son intervention ait été assez souvent maladroite et qu'il ait si mal choisi

certain collaborateurs de sa politique? Le traité d'Athis a été sous ce rapport une faute énorme, parce qu'il renfermait de telles clauses qu'il devait inévitablement au lieu de pacifier les esprits, raviver les haines et formuler les jalousies des villes entre elles. Imposer au pays de lourdes amendes tout en dispensant les anciens partisans du roi de payer leur quote-part, c'était exempter de la contribution de guerre la noblesse et une partie de l'aristocratie bourgeoise, en faire retomber presque tout le poids sur la population inférieure des villes, ruiner les finances communales et du même coup déclencher la guerre sociale. Punir les auteurs du massacre des Matines brugeoises en infligeant à la ville de Bruges 3000 pèlerinages, convertis plus tard en une indemnité pécuniaire, c'était lui fournir un prétexte pour refuser les conditions du traité et par conséquent retarder le rétablissement de la paix générale; c'était flatter les mauvaises passions des autres cités, en particulier de Gand et d'Ypres, toujours disposées à se réjouir de ce qui arrivait de fâcheux à la plus riche commune de la Flandre; c'était diviser les villes entre elles. Aussi voyez ce qui se passe. Quand Philippe le Bel, pour faire cesser les résistances des Brugeois, décide que les autres villes devront intervenir dans le paiement de l'amende, l'échevinage aristocratique de Gand se sépare de lui et se rapproche du comte, tandis que le roi se déclare en faveur du parti populaire (p. 648). Une concession faite aux uns excitait les susceptibilités des autres et Philippe IV ne parvint ni à satisfaire toutes les exigences ni à concilier tous

les intérêts. « Si le roi de France, dit M. Funck-Brentano dans sa conclusion (p. 677), ne réussit pas en Flandre, c'est qu'il s'y était développé, avec une rapidité et une force prodigieuse, une population dont l'organisation sociale avait grandi en dehors de la vieille organisation féodale couronnée par l'autorité du roi et était avec elle en contradiction violente. » Le traité d'Athis remanié par toute une série de conventions ultérieures, produisit à peine une accalmie, tant les passions étaient ardentes et les intérêts contradictoires. « La lutte des communes flamandes contre la couronne de France constitua le premier acte du long drame social qui se déroulera à travers tout un siècle et que les historiens ont nommé la guerre de Cent ans (p. 678). »

Ces conclusions si fortement documentées et si logiquement déduites qu'elles puissent être, seront-elles adoptées par tout le monde? Nous n'en savons rien. Il nous suffit de les avoir signalées et nous nous garderons de les discuter. Il faudrait pour cela toute l'érudition du savant auteur, son merveilleux sens historique et son rare talent d'exposition. Bien qu'imbu de l'opinion commune, la lecture du beau livre de M. Funck-Brentano nous a fortement attaché; il nous a paru intéressant d'en rechercher la pensée dominante et nous croirons n'avoir pas fait œuvre inutile si nous avons réussi à dégager de façon suffisamment nette le système de l'historien le plus complet du soulèvement du comte et des communes de Flandre contre Philippe le Bel.

A. DUTRON.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LES PRINCIPES DIDACTIQUES DE L'ÉCOLE DE HERBART

APPLICATION A UNE ODE D'HORACE

par J. KREKELBERG, préfet des études à La Louvière.

Le nom de Herbart, qui dans les pays de langue allemande est placé avec honneur à côté des noms illustres de Comenius, de Pestalozzi et de Willmann, semble encore peu connu ou insuffisamment apprécié à l'étranger. La faute en est, en partie, à la langue du grand pédagogue, langue qui lui appartient en propre et qui complique de difficultés individuelles la terminologie, déjà si vague, de la langue allemande. M. Pinloche (1), professeur à la Faculté des lettres de Lille, a fait connaître à ses compatriotes les principales œuvres de Herbart, dans une traduction claire, autant que le comporte l'obscurité de l'original. On étudiera avec avantage les doctrines pédagogiques en question en lisant les nombreux articles (2) dans lequel les disciples de Herbart les ont, depuis plus de dix ans, exposées, développées et appliquées.

Particulièrement instructif est le 27^e fascicule des *Lehrproben*, dans lequel Frick répond aux questions de réforme posées par l'empereur en 1890, ainsi que le rapport de Frick et de Friedel : « Jusqu'à quel point convient-il d'appliquer les principes didactiques de Herbart-Ziller-Stoy dans l'enseignement moyen du degré supérieur ? (3) »

Désireux de contribuer à la diffusion d'idées pédagogiques d'une valeur incontestée, j'essaierai de les exposer avec le plus de clarté possible, théoriquement et pratiquement, dans l'espoir que quelques-uns de mes collègues seront tentés de faire plus ample connaissance avec les efforts et les succès de l'école herbartienne.

Pour procéder rationnellement, l'enseignement doit suivre pas à pas les diverses opérations ou les états d'âme par lesquels passe l'élève dans l'acte d'appropriation intellectuelle d'une matière donnée. « La méthodologie n'est pas autre chose que la psychologie appliquée à l'art d'enseigner (4). » Pour enseigner rationnellement, il faut savoir

(1) Herbart, « Principales œuvres pédagogiques, » traduites et fondues en un seul vol. Paris, Alcan, 1894.

(2) « Lehrproben und Lehrgänge, » par Fries et Menge, Halle s/S, Waisenhaus.

(3) « In wie weit sind die Herbart — Ziller — Stoy'schen didaktischen Grundsätze für den höhern Unterricht zu verwerten ? » dans le 50^e vol. des « Verhandlungen der Directoren-Versammlungen in den Provinzen des Königsreichs Preussen, » Berlin, Weidmann, 1883. Le tiré à part de ce rapport, paru chez le même éditeur, est épuisé.

(4) Féron, *Méthodologie du Français*, p. 102 ; Décallonne, Tournai, 1898.

comment on apprend naturellement, et « la méthode d'enseignement par excellence est celle qui s'adapte le plus adéquatement à la nature intime de l'acte d'appropriation (1). »

Considérons donc la *nature* de cet acte et les *phases* qu'il parcourt.

Le développement intellectuel est de sa nature un processus *organique*. Différemment des corps inorganiques qui croissent par dépôts successifs externes, par *juxtaposition*, les corps organisés opèrent leur accroissement par *intussusception* des éléments qu'ils absorbent, élaborent et s'assimilent. Sans insister autrement sur cette analogie, disons que les cellules des plantes sont *homogènes*, s'agglomèrent en *groupes* et se prolongent en *séries* pour former les différentes espèces de tissus végétaux, pour s'épanouir et pour porter *fleurs et fruits*.

Une méthode rationnelle d'enseignement doit s'inspirer de ce type que lui propose la nature et observer la marche que suit celle-ci pour conduire les organismes à maturité. Les connaissances à acquérir doivent donc se composer d'éléments homogènes organisés en séries et en groupes; elles demandent à être, non pas ajoutées ou soudées à la masse des connaissances acquises, mais à être *greffées* sur l'organisme vivant des idées préexistantes. Une autre condition encore de vitalité c'est qu'elles soient adaptées et proportionnées à l'état actuel de force et de santé intellectuelle de l'élève. Comme le rappelle très à propos J. Payot dans un excellent article sur *Les méthodes actives* (2), « ce que l'esprit de l'enfant reçoit de nous, ce n'est nullement ce que nous croyons qu'il en reçoit : Quidquid recipitur secundum modum recipientis recipitur. » L'enseignement a donc l'obligation :

1° De *préparer* le terrain à l'acte d'appropriation en rattachant intimement la nouvelle matière aux connaissances que l'élève possède et qu'il a acquises de n'importe quelle façon, soit par l'étude soit par l'expérience.

2° D'*associer* les nouvelles idées en séries ou en groupes homogènes, qui sont destinés à devenir le prolongement ou l'épanouissement des séries acquises antérieurement.

3° De dégager une ou plusieurs idées générales qui, jointes à d'autres obtenues de la même manière, concourent à la formation d'un *système* d'idées générales, voire universelles.

Voyons maintenant les phases que parcourt l'acte d'appropriation.

La psychologie empirique, indépendamment de tout système philosophique préconçu, nous apprend que l'acte d'appropriation passe par trois degrés. Il débute par la mise en éveil des organes et des puissances aperceptives de l'âme (*l'attente*, suivant l'expression de l'école); il se continue par l'assimilation proprement dite de l'élément

(1) *Frick, Lehrproben*, 27^e fasc., p. 76.

(2) *Revue universitaire*, 15 janv. 1898, p. 22.

nouveau, en général et en détail, et se termine par une sensation de bien-être, de jouissance intellectuelle ou, si l'on aime mieux, par la conscience d'un accroissement de forces, d'une plus grande intensité de vie psychique.

De ces données expérimentales, que nous pouvons vérifier en nous-mêmes, il résulte pour une méthode rationnelle l'obligation

1^o De *provoquer l'attente*, d'éveiller l'intérêt; la détermination la plus nette et la plus concrète possible du *but* est un des mille moyens pédagogiques qui peuvent servir à cet effet;

2^o De *présenter* la matière nouvelle en une vue d'ensemble d'abord et d'en approfondir les détails ensuite;

3^o De procurer à l'élève l'occasion de *montrer* qu'il se sent en possession d'une nouvelle force acquise.

En ajoutant ces trois opérations aux trois dont il est parlé plus haut, et en les échelonnant toutes dans l'ordre naturel, nous obtenons les degrés ou *étapes didactiques* (*Formalstufen*) par lesquelles l'âme s'élève depuis la perception sensible jusqu'à l'aperception consciente et à l'appropriation la plus complète possible des objets intelligibles. Pour plus de clarté, nous les mettons en regard de l'échelle établie par Herbart lui-même (1). Si le Maître ne donne que 4 degrés et plusieurs de ses disciples 3, 4 ou 5, c'est que dans la pratique l'un ou l'autre de ces degrés est subdivisé.

- | | | |
|--|--|----------------------------|
| I. Clarté de chaque objet isolé. | { I. <i>Orientation.</i>
II. <i>Présentation globale.</i>
III. <i>Etude détaillée.</i> | |
| II. Association des objets multiples. | | IV. <i>Association.</i> |
| III. <i>Système</i> ou coordination des objets associés. | | V. <i>Systématisation.</i> |
| IV. <i>Méthode</i> = certaine habitude à avancer régulièrement à travers cette succession. | VI. <i>Application</i> des connaissances acquises. | |

Ces 6 étapes constituent des principes didactiques qui peuvent et doivent être appliqués à n'importe quelle matière du programme (2)

(1) Pinloche, v. e. p. 136.

(2) Le principe dominant et si fécond de l'*organisation*, le mot pris strictement dans le sens de l'école, devrait présider également à la confection des programmes de chacune des classes et du plan d'études dans son ensemble. Voir *Lehrproben*, fasc. 27, p. 42 à 74, où Frick jette les bases de ce travail gigantesque. On sait qu'en Belgique, M. Féron a réalisé en très grande partie cette organisation, non seulement en traçant les programmes des matières, et ceux des exercices à faire en classe et à l'étude, mais encore en donnant la méthodique (théorique et pratique) de presque toutes les opérations exigées dans l'enseignement moyen.

et au moindre acte d'appropriation, qu'il s'agisse de religion, de littérature, de mathématiques ou de sciences.

Comme on peut déjà l'entrevoir maintenant, elles obligent le professeur de conduire l'élève à la conquête de l'inconnu ou du général par la seule route (Méthode) rationnelle, celle qui part du connu ou du particulier ; elles lui interdisent de jamais se substituer à l'élève, dont il n'est chargé que de stimuler et de diriger l'activité. Elles sont donc le contre-pied de la méthode irrationnelle qui prend pour point de départ l'inconnu ou le général, ainsi que de l'enseignement trop exclusivement expositif (1), cette plaie toujours saignante de l'enseignement secondaire. C'est ce dogmatisme surtout que visent, avec raison et avec succès, les défenseurs des humanités modernes ; c'est lui qui a valu aux études classiques les reproches trop mérités de « bourrage », de « gavage irrationnel » de « rupture de l'équilibre mental ». Le méfait le plus impardonnable qu'on doive lui reprocher au point de vue de l'éducation, c'est qu'au lieu de dégager la personnalité de l'élève, comme la nature fait jaillir le fruit du noyau, lentement mais sûrement, il la brutalise en la doublant d'un autre « moi », factice, emprunté, sans vitalité, c'est-à-dire sans pouvoir créateur et partant sans utilité sérieuse pour la vie.

Nous nous efforcerons de faire disparaître dans l'application des théories herbartiennes les obscurités dont elles sont encore entachées et les doutes que les assertions qui précèdent ont laissés subsister.

L'application portera sur une « unité » prise dans le programme de Rhétorique, sur *Horace*, Carm. III, 1 (2).

I^e ÉTAPE : ORIENTATION.

Pour atteindre le but qu'elle poursuit, le professeur fera revivre, par questions et réponses, les idées que les élèves peuvent avoir acquises, par leurs études ou par leur expérience, sur la matière à présenter. On aura l'occasion tantôt de compléter ces connaissances, de les trier et de dégager particulièrement celles qui se rattachent directement à l'objet de la leçon, tantôt de redresser des erreurs ou

(1) *Féron*, o. c. p. 107. Le dogmatisme est la peste de l'enseignement moyen et supérieur. *Frick*, o. c. p. 81 : Les deux défauts principaux des méthodes actuelles consistent en ce que 1^o les professeurs attachent une importance exagérée à l'exposition dogmatique, et que 2^o ils ne sont pas suffisamment convaincus de la nécessité de l'enseignement intuitif ; leur enseignement se réduit trop souvent à un pur travail d'abstraction.

(2) Si je fais porter l'essai sur cette ode, c'est pour prévenir l'objection d'avoir fait un choix : elle ouvre la série des odes à lire en Rhétorique et se présentait naturellement, avec ses avantages et ses inconvénients. Un choix aurait porté sur I, 3 : *Sic te diva potens Cypri*, ou sur III, 3 : *Iustum et tenacem*.

de préciser certaines conceptions vagues. On termine la préparation en déterminant le plus concrètement possible le but de la leçon.

Il est facile de voir que cette méthode de préparer le terrain, outre qu'elle est dictée par la nature même de l'acte d'appropriation, réunit encore un double avantage : elle met le professeur en demeure de se rendre exactement compte du but de sa leçon (1) et de faire converger tous ses efforts vers ce point central ; ensuite, elle substitue heureusement une répétition vivante et intéressante (les Herbartiens l'appellent *immanente* ou *organique*) aux insipides répétitions mécaniques de nos humanités traditionnelles. Qui ne sait les ennuis et les dégoûts et la perte de temps qui forment le cortège obligatoire de ces solennelles « repasses » de fin de trimestre et d'année scolaire, époque du surmenage officiellement consacré, et du triomphe de la mécanique (2).

Au professeur à juger de l'extension à donner à cette répétition « immanente » ; elle peut, par exemple, porter ici sur l'histoire de la fin de la République et les commencements du règne d'Auguste, sur la personnalité d'Auguste, sur celle d'Horace, sur les différents mètres employés par le poète. La mesure à observer est dictée par le but même de l'orientation et les besoins de la nouvelle leçon. Il ne s'agit donc d'éveiller parmi les connaissances acquises que celles qui doivent servir de trait d'union entre ce que sait l'élève et ce qu'il va apprendre. Libre au professeur de rattacher sans avis préalable l'inconnu au connu, ou bien d'engager les élèves à s'y préparer. Dans cette dernière supposition, il devrait leur communiquer des questions précises. Pour mettre les questions qui vont suivre à l'abri du reproche d'être un exposé d'une matière inconnue présentée sous la forme interrogative, je fais remarquer que les élèves ont lu en Poésie les livres I et II des odes. Pendant la première quinzaine de Rhétorique, ils ont relu, en travail privé, les odes II, 2 (*Nullus argento color*) ; II, 10 (*Rectius vives*) ; II, 15 (*Jam pauca aratro*) ; II, 16 (*Otium divos*) ; II, 18 (*Non ebur neque aureum*). Ils ont étudié l'histoire romaine, 4^e époque, en classe de III^e.

Depuis quelle époque s'accroissent à Rome les causes de la décadence ? — Depuis les guerres puniques et depuis la réduction de la Grèce en province romaine. — Quels étaient les principaux vices de la société romaine à la fin de la République ? — La soif de l'or et des plaisirs. — Quelles étaient les plaies qui en résultaient ? — Une

(1) Je pose en principe qu'une leçon quelconque n'est fructueuse que proportionnellement aux efforts préparatoires qu'a faits le professeur pour atteindre un but nettement déterminé d'avance et judicieusement limité.

(2) N'a-t-on pas vu couronner de lauriers un malheureux déséquilibré qui avait su indiquer dans un concours d'examen latin, la 19^e lettre du 46^e vers du II^e livre de l'Enéide ! Est-il étonnant qu'on nous applique la loi du talion et qu'on nous somme de rendre nos comptes ?

corruption de mœurs effroyable et la misère des masses appauvries au profit d'un petit nombre de grands propriétaires. — Que fit Auguste pour régénérer la société? — Il essaya de relever la propriété et la famille (1) par des lois sur l'agriculture, sur le mariage, sur les mésalliances. — Par qui, en dehors de ses hommes d'État, fut-il secondé dans cette œuvre de réforme? — Par les poètes, et en particulier par Virgile (2) et Horace. — Quelles étaient les convictions politiques d'Horace? — Il était républicain; la preuve, c'est qu'il se fit enrôler dans l'armée de Brutus. — Oui; « à la façon des têtes bouillantes d'étudiants d'université » (3) qui, à Athènes comme ailleurs, s'hypnotisent au son du mot retentissant de liberté, prêts à mettre au service de la « bonne cause » tout leur enthousiasme de vingt ans. Les années et l'expérience le rendirent plus sage. Dans les six premières odes du 3^e livre que nous allons lire, nous verrons qu'il a mis franchement sa lyre au service de la monarchie, et qu'il coopère d'une façon directe à la régénération entreprise par Auguste. (*L'attente* est provoquée, et la nouvelle matière peut se rattacher intimement à la masse des connaissances acquises).

II^e ÉTAPE. PRÉSENTATION.

Son but est de donner à l'élève une vue globale et brute de l'unité formant l'objet de la leçon. En histoire naturelle, cette présentation se ferait en mettant sous les yeux de la classe le spécimen à analyser; en géométrie, l'énoncé clair de la thèse peut suffire; en littérature, elle est faite par la lecture ou par l'audition du texte classique. Mais cette lecture *en classe* sera tantôt impossible (lorsque l'unité est trop considérable), tantôt inutile (lorsque le texte est trop difficile), et ceci paraît être le cas pour Horace. En tout cas, si l'on procède à la lecture, elle doit être présentée par le professeur et non par l'élève; celui-ci ne peut lire que d'une façon défectueuse et anti-esthétique un texte non expliqué. Nous admettons donc que la vue d'ensemble s'acquiert suffisamment par l'orientation préparatoire donnée plus haut et par la *préparation à domicile*. Mais il s'agira de guider l'élève, c'est-à-dire de lui rendre *possible* l'intelligence du texte en lui donnant les indications *formelles* nécessaires ou grandement utiles. Quant aux explications *réelles* (historiques, géographiques etc.), on ne doit absolument fournir que celles dont l'ignorance rendrait le texte inintelligible. Les difficultés isolées qui n'empêchent pas de suivre la marche et l'enchaînement des idées, sont expliquées au troisième degré, lors

(1) Voir de *Champagny* « Les Césars », tome I, p. 195.

(2) En II^e, les élèves ont souligné les passages de l'Énéide qui le prouvent.

(3) *Aly* « Horaz », Gütersloh. Bertelsmann, p. 4.

de l'étude détaillée. Les élèves écrivent dans leurs cahiers de notes ces indications (1). — Voir le texte de l'ode un peu plus loin. —

Vers 2. *Favete linguis* = gardez le silence. — v. 9. *Est ut = esto* (2) (voir *Formes typiques* (3), nos 301 et 302). — v. 10. *Generosus*, à prendre au sens propre. — v. 11. *Campum* s. e. Martis. — v. 14. *aequa lege* = égale pour tous. — *Necessitas* = l'immuable Destin. — v. 17. *Impius* est celui qui enfreint l'ordre établi par une puissance supérieure. — v. 23. *Agrestium virorum*, complément de *humiles domos*. — *Fastidire*, employé ici avec sens actif. — v. 34. *Iactis in altum molibus*; à comparer Od. II, 18 et, si on a lu pro Mil., les §§ 53 et 85 de ce discours. — v. 35. *Caementa* = moellons. — *frequens redemptor eum famulis*, un entrepreneur *stipatus famulorum frequentia*. — *Dolentem*, pris substantivement. — v. 45. *Invidendis*, ce qui excite l'envie, non pas ce qui est en soi enviable. — v. 48. *operosus*, ce qui est plein de tourments.

Préparez la traduction. — Cherchez l'idée-mère. — Indiquez les divisions.

A la leçon suivante, et avant toute autre chose, on contrôlera jusqu'à quel point l'élève a rempli la tâche qu'on lui a imposée.

On a fait aux humanités rajeunies le reproche de favoriser, par suite de la diminution considérable des travaux écrits, le penchant inné des élèves à l'indolence et partant de rendre difficile le maintien du bon ordre à la salle d'études. Il ne faut pas rendre responsable une théorie quelconque des méfaits d'une application malencontreuse. De fait, l'attitude d'un élève travailleur ne diffère pas notablement de celle d'un élève rêveur : tous les deux, penchés sur leurs livres ouverts, ont l'air d'être également absorbés. Sous l'ancien régime, c'est surtout le nombre de pages noircies qui constituait aux yeux du surveillant le criterium de l'intensité du travail ; sous le régime des humanités rajeunies, le *contrôle* de l'application se soustrait en très grande partie à la vigilance du maître d'études pour *passer dans les mains du professeur*. La vérification des efforts personnels de l'élève, par le professeur, est donc plus que jamais nécessaire ; c'est elle qui assurera le bienfait de la paix entre surveillants et professeurs d'une part et les résultats sérieux de la leçon de l'autre.

Le contrôle doit se faire lestement ; il ne s'agit pas d'enseigner, mais de constater ; ce sera un feu croisé de questions et de réponses portant sur la forme et sur les idées. Sont rigoureusement à exclure

(1) Pour l'étude des auteurs français, les élèves les trouvent dans les *Hermès* que M. Féron a édités.

(2) J'adopte cette interprétation ; elle se trouve motivée dans l'édition critique de Bentley.

(3) Krekelberg et Remy, « Formes typiques dans l'éloquence latine. » Wesmael. Namur. 1896.

tous les détails linguistiques ou autres qui n'auraient pas pour but immédiat l'intelligence nette du texte.

De quoi dépend, V. 13, *contendat*? De *est ut*. — Nommez les verbes qui dépendent de *est ut*? *Ordinet, descendat, contendat, sit*. — Quel est le rapport entre *est ut* etc. et la proposition *aequa lege* etc? Nous avons affaire à une concession suivie d'une restriction. — Liez par une particule? *Sed*. — Mettez une particule au vers 21, devant *somnus agrestium*? Pas de réponse. — Quel est le rapport entre les deux propositions? Il y a contraste. — Donc? *At*. — *Vineae*, V. 29, est le sujet de quel verbe? De *solicitant*, qu'il faut chercher dans *solicitat* du V. 26 — Comment traduisez-vous *quodsi* au V. 41? *Si donc* ou *eh bien, si*.

A quel vice Horace s'attaque-t-il dans cette ode? Au luxe. — Quelle est l'idée-mère de l'ode? Horace recommande la modération dans les désirs. — Dans quel vers se trouve-t-elle? Dans le vers 25. [J'écris au milieu du tableau noir: *Desiderantem quod satis est*. Les élèves soulignent ces mots, au crayon de couleur ou d'un vigoureux trait noir, dans leur texte]. — Quels vers sont consacrés à l'idée de modération? De 25 à 32. -- Comment divisez-vous les vers suivants? De 33 à 40. — Donnez en deux mots la synthèse de ces deux strophes? Les richesses n'empêchent pas les soucis. — C'est à peu près cela; soulignez les mots *jactis in altum molibus* ainsi que *timor, minae, atra cura*, que j'écris au tableau. — Indiquez la conclusion que tire le poète? Je me contente de mon sort.

Entre quelles deux classes d'individus Horace établit-il un contraste dans les deux strophes qui précèdent le vers 25? Entre les riches et les pauvres. — Soit; quel contraste y voyez-vous? Le sommeil fuit le palais du riche; il ne dédaigne pas la chaumière du pauvre. — Soulignez: *Destructus ensis*; *Siculae dapes*; *somnus agrestium*. Comment avez-vous divisé le reste de l'ode? De 1 à 4 et de 5 à 16. — D'autres élèves répondent de 1 à 4, de 5 à 8 et de 9 à 16. Le sujet étant un peu trop difficile, je n'entre pas dans plus de détails, et fais souligner les mots *Jovis* et *Necessitas*. — Comment intitulez-vous V. 1 à 4? Introduction. — C'est juste; introduction à cette ode-ci et aux cinq suivantes et peut-être même au livre III^e tout entier.

Voici le texte de l'ode tel qu'il se présente dans le livre de l'élève:

Odi profanum vulgus et arceo	Est ut viro vir latius ordinet
Favete linguis! carmina non prius	Arbusta sulcis; hic generosior
Audita musarum sacerdos	Descendat in campum petitor;
4 Virginibus puerisque canto.	12 Moribus hic meliorque fama
Regum timendorum in proprios greges	Contendat; illi turba clientium
Reges in ipsos imperium est <u>Jovis</u> :	Sit maior : Aequa lege <u>Necessitas</u>
Clari Giganteo triumpho,	Sortitur insignes et imos
8 Cuncta supercilio moventis.	16 Omne capax movet urna nomen.

	<u>Destructus ensis cui super impia</u> <u>Cervice pendet; non Siculae dapes</u> <u>Dulcem elaborabunt saporem</u>		<u>Contracta pisces aequora sentiunt</u> <u>Jactis in altum mollibus; huc frequens</u> <u>Caementa demittit redemptor</u>
20	Non avium citharaeque cantus	36	Cum famulis dominusque terrae
	<u>Somnum reducent : somnus agrestium</u> <u>Lenis virorum non humiles domos</u> <u>Fastidit umbrosamque ripam</u>		<u>Fastidiosus : sed timor et minae</u> <u>Scandunt eodem quo dominus, neque</u> <u>Decedit aerata triremi et</u>
24	Non zephyris agitata Tempe.	40	<u>Post equitem sedet atra cura.</u>
	<u>Desiderantem quod satis est neque</u> <u>Tumultuosum sollicitat mare,</u> <u>Nec saevus arcturi cadentis</u>		<u>Quodsi dolentem nec Phrygius lapis</u> <u>Nec purpurarum sidere clarior</u> <u>Delenit usus, nec Falerna</u>
28	Impetus aut orientis haedi :	44	Vitis Achaemeniumque costum;
	<u>Non verberatae grandine vineae</u> <u>Fundusque mendax, arbore nunc aquas</u> <u>Culpante, nunc torrentia agros</u>		<u>Cur invidendis postibus et novo</u> <u>Sublime ritu moliar atrium?</u> <u>Cur valle permutem Sabina</u>
32	Sidera, nunc hiemes iniquas.	48	<u>Divitias operosiores?</u>

Le contrôle fini, un certain nombre d'élèves se partagent la traduction. Elle se fait après une bonne lecture du texte par le professeur. L'attention la plus intense de toute classe est de rigueur pendant ces deux opérations. La traduction est le point central autour duquel doivent se grouper toutes les forces intellectuelles de l'auditoire, et je ne crains pas de tomber dans l'exagération en disant que je voudrais imprimer un cachet de solennité à ce moment où l'élève, entièrement abandonné à ses propres forces et sur le point d'être jugé par son supérieur et par ses pairs, est mis en demeure de rendre compte de l'emploi de son temps et de l'intensité de son travail. Le professeur doit s'interdire, dans les limites tracées par la méthodologie générale, d'interrompre l'élève interrogé. La classe est ensuite invitée à relever et à redresser les erreurs commises; c'est là une occasion de récompenser le travail de préparation ainsi que l'attention prêtée à la traduction. Seulement, l'expérience prouve qu'à la fin d'un texte d'une longueur assez considérable, l'élève et ... le professeur ont perdu de vue les fautes commises au commencement; et ce serait une injustice de mettre sur le compte de l'inattention ou de l'ignorance ce qui est le fait de la fatigue. Je fais donc relever les erreurs de forme, puis de fond, après la traduction de chaque division formant un tout.

Les élèves ont entendu une première traduction supportable ; ils ont sous les yeux, au tableau noir :

Carmina non prius audita
Jovis — Necessitas

Destructus ensis — Siculae dapes
Somnus agrestium
Desiderantem quod satis est (nihil sollicitat)
Iactis in altum molibus
Timor et minae; atra cura.
 Cur permutem !

ils ont donc une idée sommaire de l'ode. L'étape de la Présentation générale est franchie. Mais, bien des détails restent encore à élucider avant qu'ils aient une vue claire de l'œuvre, c'est-à-dire avant qu'ils aient saisi la force et la nuance des termes, l'enchaînement des idées, les moyens poétiques mis en œuvre, en un mot, avant que la pièce se présente à leur intelligence et leur sensibilité littéraire comme une *œuvre d'art*.

III^e ÉTAPE : ÉTUDE DÉTAILLÉE.

Elle fait encore partie du 1^{er} degré que Herbart appelle « Clarté ». Son but est d'éclaircir les détails de l'œuvre, de clarifier la masse d'idées qui n'existent encore qu'à l'état brut d'ébauche et d'impressions vagues. Subsidiairement (1) elle se propose d'élaborer une bonne traduction (2) en langue maternelle.

Quels sont les moyens à employer ? Aussi longtemps que l'horreur du dogmatisme n'est pas encore devenue une vertu scolaire nationale, il n'est pas inutile de rappeler que le résultat visé à cette étape doit être le fruit des efforts communs de toute la classe. « Imposer à l'élève dès maintenant, dit Dettweiler (3), la traduction qui paraît au professeur être l'équivalent de l'original, serait une méthode infructueuse par nature et dénuée de valeur éducative. On ne peut, en effet, s'attendre à ce que la mémoire conserve fidèlement les idées à la genèse desquelles l'intelligence n'a pas pris la moindre part. L'élève doit coopérer à l'élaboration de la traduction et comprendre *de quelle façon* l'expression équivalente a vu le jour. C'est de cette façon surtout que l'on donnera satisfaction à ceux qui exigent, avec raison, qu'on étudie la langue maternelle à chacune des leçons du programme ».

(A suivre.)

(1) Parce que, dans certaines conditions, la traduction peut être omise.

(2) Le sens de ce mot se trouve clairement exposé chez Féron, Enseignement du Latin, p. 183 seqq. — Collard, La pédagogie à Giessen, p. 62 seqq. — Verest, La question des humanités, p. 213 seqq.

(3) « Une leçon sur Démosthène » dans le 10^e f. sc. d. s. Lehrproten.

Bulletin Bibliographique et Pédagogique

DU

MUSÉE BELGE

I. PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

I. ANTIQUITÉ CLASSIQUE.

218. — J. BIDEZ ET L. PARMENTIER, *Un séjour à Patmos*. Gand, 1898, in-12, 50 pp. Prix : 2 fr.

MM. Bidez et Parmentier ont séjourné un certain temps au couvent de Patmos en 1895 pour examiner les manuscrits grecs qui y sont conservés. Ils viennent de publier une description de l'île et de son couvent. Patmos étant rarement visitée, cette narration présente un intérêt véritable, car les notices sur cette île sont des plus rares. En même temps qu'une description de l'île et du couvent, ils nous donnent une notice historique sur l'origine du couvent et sur la vie de son fondateur S. Christodule (XI^e siècle). Ils nous parlent aussi des richesses artistiques du couvent et des nombreux manuscrits grecs (près de 700) qu'on y possède. Le plus grand nombre de ceux-ci sont des textes byzantins dont le dépouillement serait du plus haut intérêt tant pour l'histoire que pour la patrologie. Souhaitons que bientôt MM. Bidez et Parmentier nous fassent connaître les résultats des études philologiques qu'ils ont faites à Patmos.

ADOLF DE CEULENEER.

219. — *Mélanges Henri Weil*. Recueil de mémoires concernant l'histoire et la littérature grecques, dédié à Henri Weil, à l'occasion de son 80^e anniver-

saire. 1 vol. gr. in-8° de 466 pp. avec un portrait d'Henri Weil et plusieurs illustrations. Paris, Fontemoing, 1898. Prix : 15 fr.

Cette année, M. Henri Weil a atteint ses 80 ans; depuis 60 ans, il cultive sans relâche — et l'on sait avec quel succès — le champ des lettres grecques. Ses « confrères, amis ou élèves » de tous les pays ont voulu honorer une carrière si bien remplie et ont offert à l'éminent helléniste ce beau volume contenant 40 dissertations. On trouvera parmi eux les hellénistes les plus distingués de tous les pays. La France est représentée par feu M. Couat, par MM. A. et M. Croiset, R. Dareste, P. Decharme, P. Girard, B. Haussoullier, A. Hauvette, M. Holleaux, Th. Homolle, H. Lechat, A. Martin, P. Masqueray, P. de Nolhac, H. Omont, G. Perrot, E. Pottier, A. Puech, S. et Th. Reinach, etc., l'Angleterre par MM. Campbell, Jebb, Kenyon, Sandys; l'Allemagne par MM. Blass, Crusius, Diels, Wilamo-

witz; l'Autriche par M. Gomperz; la Hollande par M. van Herwerden; l'Italie par M. Comparetti; la Belgique par M. Parmentier; la Suisse par M. Nicole; la Grèce par M. Semitelos.

Ils sont touchants, ces hommages collectifs dont l'usage se répand de plus en plus, mais ils présentent un inconvénient pour les gens d'étude : souvent ces gros volumes, d'un prix élevé, traitent de matières hétérogènes. Ce n'est pas le cas ici. La gerbe offerte à M. Weil est composée presque tout entière d'épis glanés dans le champ où il a fait lui-même de si belles moissons, celui de la littérature grecque et surtout du drame grec. A côté d'études sur Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, nous en trouvons sur Bacchylide (cela ne pouvait manquer), sur Homère, Hérodote, Empédocle, Plutarque, sur des questions de critique, de mythologie et d'archéologie grecques. Il y a une seule étude sur un auteur latin : *Le Persan* de Plaute, par R. Darreste.

J. P. WALTZING.

220. — *Cours d'épigraphie latine*, par RENÉ CAGNAT, 3^e édit. revue et augmentée. Paris, Fontemoing, 1898, 1 vol. gr. in-8° de 470 pp. Prix : 13 fr.

Tout le monde sait que le *Cours d'épigraphie* de M. Cagnat est le meilleur qui existe; son grand mérite c'est le plan si rationnel et si pratique, qui en fait un livre facile à consulter. Il est du reste

au niveau de la science, et cette 3^e édition a profité des découvertes nouvelles, faites depuis la 2^e (1889). On saura gré à M. Cagnat d'avoir complété la liste des abréviations, qui arrêtent les débutants et les profanes dans toute inscription latine, et d'avoir allongé sa table analytique, qui pourrait être plus complète encore. Les illustrations sont chose capitale dans un livre de ce genre; M. Cagnat en a augmenté le nombre et celles qu'il a choisies sont intéressantes : diplôme militaire, estampille sur brique, graffiti de Pompéi, collier d'esclave, cachet d'oculiste, tessères, etc. Il est dommage pourtant que cet excellent Manuel ne soit pas aussi riche en reproductions de documents épigraphiques que celui de M. S. Ricci. (Voyez ci-dessus, p. 97).

J. P. WALTZING.

221. — PLATON, *Phédon*, texte grec publié avec une introduction, un commentaire et un appendice philosophique, par CH. BONNY. Gand, Hoste, 1898, 1 vol. de 180 pp.

Pour le charme, le naturel et l'intérêt vraiment dramatique du dialogue, pour l'élévation des idées, on trouvera difficilement un ouvrage comparable au *Phédon*, on n'en trouvera pas qui le surpasse. C'est ce chef-d'œuvre que M. Bonny a voulu mettre à la portée des rhétoriciens. Nous souhaitons que cette édition engage les professeurs à expliquer les plus belles pages du *Phédon*;

elles sont mieux à la portée des élèves que Démosthène ou les tragiques, et nous croyons, avec M. Bonny, « qu'elles ne manqueront pas de les attacher et de leur laisser de salutaires, d'ineffaçables impressions. »

Nous abandonnons à notre savant collègue, M. Grafé, le soin de parler de la longue *Introduction* et de l'*Appendice philosophique*.

M. Bonny a adopté le texte de M. Couvreur (Paris, 1893-1896), fondé sur les fragments découverts en 1891 et publiés par Flinders Petrie, et sur les mss. de la 2^e famille, négligés jusqu'à lui. Il s'écarte de lui en 14 passages qu'il énumère dans l'*Appendice critique*, sans dire quel est l'auteur des lectures adoptées. Pendant l'impression ont paru les éditions Christ (Leipzig, Freytag) et Stender (Halle sur Saale, Imprimerie de l'orphelinat). M. Bonny, dans ses *Additions*, dresse une très longue liste des passages où il diffère de ces deux éditeurs. Dans une nouvelle édition, il aura à revoir son texte et à choisir entre ces variantes dont beaucoup lui paraissent admissibles. Faisons remarquer aussi que c'est en tête de l'*Appendice critique* qu'il aurait fallu parler des éditions et de leur valeur.

Les annotations philologiques sont sobres et suffisantes. Elles sont parfois si concises qu'elles deviennent obscures pour les élèves. Voici des exemples. Page 1, *ὁ ἀνὴρ* remplace le pronom personnel (c'est *ὁ* qui remplace le pronom

personnel). *Ἐπεχώραζε Ἀθηναίους*, construction prégnante (en quoi?). Page 2, *τοὺς δὲ ἐντὰ ἑαυτοῦς*, les sept couples (bien connus) destinés au Minotaure. La note se rapporte à l'emploi de *τοὺς... ἐαυτοῦς*, mais quel élève le devinera? Ne fallait-il pas aussi rappeler l'histoire à laquelle il est fait allusion. Il semble que le commentaire pourrait être revu à ce point de vue dans la seconde édition. Nous souhaitons que celle-ci soit prochaine, car ce livre est le fruit d'un long et consciencieux travail.

J. P. WALTZING.

L'introduction de M. B. se divise en cinq parties, traitant respectivement des premiers philosophes grecs, de Socrate et de ses disciples, de Platon et du *Phédon*, dont elle nous donne le plan et l'analyse, et nous signale les beautés, la valeur philosophique et morale, l'influence profonde et durable. A vrai dire, l'introduction tout entière converge vers ce dialogue et vise à en expliquer la genèse et à en faciliter l'intelligence. En tout cas, l'auteur ne perd jamais de vue cet objet : aussi loin qu'il remonte dans l'histoire de la pensée humaine, s'il rencontre un fait, un nom cité au cours de ce dialogue, une idée, un mythe utilisé à même fin, il ne manque pas de relever la chose et de la consigner soit dans le texte, soit en note. Par un bonheur assez rare (conséquence, il est vrai, du choix de M. Bonny), cette préoccupation ne nuit guère

à l'économie de l'ensemble : l'on peut, en effet, sans être taxé d'exclusivisme ou d'exagération, voir dans Socrate et surtout dans Platon le point d'aboutissement de tous les grands courants spéculatifs qui avaient surgi jusque là en divers lieux du monde hellénique ; et quant au *Phédon*, il est permis de le regarder ou bien, avec l'antiquité tout entière comme le chef-d'œuvre de Platon, ou tout au moins comme l'un de ses ouvrages les plus importants.

Au surplus, l'auteur n'insiste pas plus qu'il ne faut sur ce côté de son introduction. Il va d'un philosophe à l'autre, donnant sur chacun d'eux l'essentiel, ou du moins ce que l'antiquité nous en a fait connaître (c'est-à-dire fort peu de chose pour quelques-uns). Chaque fois, il ajoute quelques mots pour caractériser leur style et le dialecte dont ils se sont servis : car, ne l'oublions pas, la présente édition est avant tout destinée aux étudiants de rhétorique ou de philosophie et lettres, pour qui les soins de la forme et du bien parler ne peuvent rester indifférents.

Nous tenant à ce point de vue nous reconnaitrons que ce résumé est clair, exact et généralement suffisant. Nous ne ferons pas un grief à l'auteur de n'avoir pas cité ses sources ni plus d'ouvrages : les meilleurs et les plus importants y sont indiqués. M. Bonny eût-il pu donner le nom du dialecte sur la

Dialectique de Platon : ce livre, écrit avec la clarté, l'élégance et la compétence qui distinguent cet auteur en telle matière, est — pour cette triple raison — à recommander à des jeunes gens désireux de s'instruire, mais peu disposés à lire dans l'original les études de Hoffmann, de Bonitz ou de Grote. L'on peut s'étonner aussi que M. Bonny, dans la partie qu'il consacre aux continuateurs, admirateurs ou adversaires du *Phédon*, ne touche pas un mot de l'ouvrage que Mendelssohn a composé sous le même titre que Platon, sur le même sujet et pour ainsi dire dans le même cadre : seulement, après s'être exprimé dans la première partie de ce livre à peu près comme dans l'ouvrage antique, Socrate, dans les deux parties ou dialogues suivants, finit par penser et par parler comme il l'aurait fait s'il avait vécu au XVIII^e siècle et pu connaître Descartes et Leibniz (1).

Ce que je regrette davantage (2),

(1) Cet oubli a déjà reçu un commencement de réparation. Dans les pages d'addition et de correction que M. Bonny a fait adjoindre à ce volume, je vois figurer une mention du *Phédon* de Mendelssohn.

(2) On ne pourrait sans excéder les bornes d'une juste critique reprocher à l'auteur de n'avoir pas rappelé, par exemple, à propos de Leucippe, l'opinion de M. Tannery (*Leçons du Collège de France*) lequel, s'appuyant sur une assertion d'Épicure, prétend qu'il n'y a jamais eu de philosophe de ce nom, et que Démocrite aura mis sous ce vocable de Leucippe les opinions développées

c'est que M. Bonny n'ait pas fait suivre l'aperçu, d'ailleurs bien composé et intéressant, de la doctrine platonicienne d'un rapide exposé de la méthode et du système d'Aristote, lequel continue, complète et amende le travail de son maître encore plus qu'il ne le combat. Cette opposition des deux théories, habilement présentée, eût fait entrer plus avant les jeunes esprits dans l'intelligence de la philosophie grecque et de la métaphysique en général : loin d'en être surchargée leur tâche y gagnait d'autant.

Le commentaire, qui accompagne le texte adopté par M. Bonny et s'attache à en dissiper les obscurités, est avant tout philologique. Cependant, par la force même des choses, le commentateur se voit obligé parfois de s'élever du détail et de l'examen des mots jusqu'aux synthèses et aux vues d'ensemble de l'auteur, ce qu'il fait d'une manière sobre, substantielle et loyale : je veux dire, en n'esquivant pas, à l'instar de quelques-uns, les passages vraiment embarrassants pour se rattraper dans des considérations banales sur des sujets d'histoire de géographie, de littérature, etc., mais au contraire rencontrant les difficultés sérieuses, cherchant à les élucider, et sachant reconnaître

par lui dans son grand *Diakosmos*. Quelle que soit l'autorité de M. Tannery en la matière, ce n'est pas dans un ouvrage d'initiation comme celui-ci que l'on peut discuter des questions de ce genre (V. sur ce point l'avertissement de M. Bonny).

au besoin les défauts de Platon, ses erreurs, les excès de sa subtilité et la faiblesse de plusieurs de ses raisonnements.

Dans l'appendice, M. Bonny reprend, pour les traiter avec quelque développement, certains points de philosophie qu'il n'a pu qu'effleurer dans son commentaire ou dans son introduction. Quelques-uns de ces points ont trait directement au sujet du *Phédon* : tels sont les numéros VII-X traitant de la spiritualité de l'âme, de son immortalité et de son sort après cette vie. D'autres de ces questions ont avec l'objet principal de notre dialogue un rapport moins intime, bien qu'encore assez étroit : citons la deuxième (sur le suicide), la troisième, la quatrième et la cinquième (sur différents sujets de science et de morale). Beaucoup d'indications, de données sont consignées en ces quelques pages, maints rapprochements entre philosophes anciens ou modernes d'une part, et Platon de l'autre. Généralement la thèse y est présentée avec netteté, et les arguments à l'appui sommairement renseignés. Peut-être le jeune lecteur, non encore familiarisé avec les détours de l'idéologie, ne garderait-il pas une impression bien nette de la note VI, sur l'origine des idées. Trop de noms et de choses y sont accumulées sur un petit espace, et dans un ordre qu'il n'est pas aisé de suivre, surtout vers la fin. Il eût mieux valu, ce me semble, énoncer d'abord le

problème dans toute sa largeur, puis indiquer brièvement es positions principales (extrêmes ou moyennes) que l'on peut prendre et que, historiquement, l'on a prises pour résoudre ledit problème, mais en gardant jusqu'au bout le même principe de division.

Certaines de ces notes ne tiennent à l'idée principale du *Phédon* que par un fil assez ténu, notamment la première : sur les rapports existant entre le plaisir et la douleur. Puisque M. Bonny nous donne une note sur ce thème jeté en passant par Socrate, en manière de digression et comme par boutade, n'eût-il pu consacrer une autre note à une suggestion de Socrate sur une loi qui touche de plus près à ses préoccupations de la dernière heure et qui a été étudiée avec soin par la psychologie contemporaine ? — Je veux parler de la loi assez improprement appelée de l'association des idées. L'occasion était belle de montrer aux jeunes gens que bien des prétendues découvertes de la science moderne avaient déjà frappé la curiosité des anciens. Après avoir cité quelques exemples d'association, Socrate continue : « Voilà ce que c'est que la réminiscence, comme en voyant Simmias on se rappelle Cébès (deux inséparables). Je pourrais te citer un million d'autres exemples. — A l'infini, dit Simmias. » Trad. Dacie, 73 E et sqq. Avec un peu de bonne volonté on pourrait retrouver en cet endroit

jusqu'aux divisions généralement adoptées de nos jours en semblable matière. Les premiers exemples invoqués par Socrate rentrent tout à fait dans les cas de *contiguïté*. Puis le maître ajoute : « Ne voit-on pas, d'après cela, que la réminiscence se fait tantôt par des choses semblables et tantôt par des choses dissemblables. » Voilà les deux autres cas, celui de la ressemblance ou *similarité*, et celui du *contraste* ou de la dissemblance.

Mais c'est trop insister sur de semblables détails. Le travail de M. Bonny, dont nous n'avons pas à apprécier la valeur au point de vue philologique, contient en matière de philosophie l'essentiel, et même au delà de ce qu'on peut demander d'un livre de ce genre. Ce qui nous a frappé aussi et ce qui nous plaît dans un ouvrage destiné à la jeunesse, c'est l'émotion sincère et pénétrante, l'enthousiasme communicatif qui s'empare de l'auteur quand il nous parle de son héros et des grandes questions de l'âme et de l'immortalité, qui font l'objet du dialogue.

A. GRAFÉ.

222. — *Correspondance inédite de Loaeus, abbé d'Eversham*, publiée avec une introduction et des notes par A. ROERSCH, Gand, 1898, in-12, 171 pp. Prix : 2 fr.

Restant fidèle à des traditions paternelles M. A. Roersch s'occupe depuis longtemps des travaux des humanistes flamands. Il a cherché à plusieurs reprises à appeler

l'attention du monde savant sur l'importance de leurs œuvres et sur la place que ces savants méritent d'occuper dans l'histoire de la philologie. M. Roersch a eu l'heureuse fortune de rencontrer un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Gand contenant la correspondance de Jean Van Loo (Loaeus) de Eessen près de Dixmude. Il a jugé, avec raison, cette correspondance assez intéressante pour en publier les 51 lettres principales. Loaeus était un des meilleurs latinistes du xvi^e siècle; c'est assez dire tout l'intérêt que présentent ces lettres tant pour la latinité que pour les renseignements qu'elles nous fournissent sur la vie et les travaux des humanistes de cette époque. L'éditeur a fait précéder la publication de cette correspondance d'une notice sur l'abbé d'Eversham. Celle-ci est fort intéressante mais nous l'aurions désirée plus complète et en certains endroits plus précise. Si nous avons un reproche à faire à l'éditeur, ce serait bien celui d'avoir été trop sobre de notes pour commenter le texte de la correspondance. Son édition est trop uniquement diplomatique. Il nous eût été agréable de rencontrer quelques indications bio-

graphiques sur les principaux correspondants de Loaeus. L'auteur les connaît si bien qu'il lui eût été aisé de nous communiquer ces détails. Ceci n'enlève du reste rien à l'importance de cette publication que l'on peut considérer comme une contribution importante à l'histoire de l'humanisme en Belgique. Souhaitons que M. Roersch nous fournisse encore de nombreuses publications du même genre; en y mettant un peu plus de précision, en nous fournissant quelque peu plus de ces détails qui font si connaître les hommes et les choses, il pourra contribuer à appeler l'attention sur une période savante qui constitue une des principales gloires de notre pays. La correspondance de Loaeus a été imprimée chez M. Siffer qui a mis un soin tout particulier à rendre ce petit livre attrayant. Pour tous ceux qui connaissent le caractère artistique des impressions de la maison Siffer, c'est assez dire que si l'éditeur nous fait connaître un de nos grands humanistes, l'imprimeur nous fait songer aussi à ces belles impressions du xvi^e siècle qui sont si estimées de tous les amateurs.

ADOLF DE CEULENEER.

2. LANGUES ET LITTÉRATURES ROMANES.

223. — RENÉ DOUMIC, *Histoire de la littérature française*. Paris, Paul Delaplane, 13^e édit. s. d. 1 vol. de 652 pp. Prix : 3.50 fr. br.; 4 fr. rel.

Ni l'auteur, ni l'ouvrage ne sont plus à présenter au public intellectuel. Les *Portraits d'Écrivains*, les *Jeunes*, les *Essais sur le théâtre contemporain* ont valu à R. Doumic

les éloges qu'il méritait comme écrivain et comme critique. La 13^e édition de cette *Histoire de la littérature* en garantit la valeur.

Cet ouvrage remplit en effet, les conditions exigées de tout manuel, clarté et concision; la forme en est pure et classique; la pensée, d'un lettré délicat, sans faiblesse. Des résumés placés après chaque chapitre aident par leur synthèse la mémoire des noms et des œuvres; la bibliographie, aussi bien des lectures recommandées que des textes à consulter, est complète et de la dernière actualité; les citations ne peuvent qu'être rares, mais elles sont du choix le plus judicieux.

Je ne noterai qu'un oubli: l'auteur n'a pas même cité L. Veuillot qui, depuis la magistrale étude de J. Lemaître, doit occuper, comme prosateur, une des premières places dans toute histoire de la littérature française. Et aussi, de même qu'il y a un chapitre sur l'éloquence de la chaire au xvii^e siècle, n'y aurait-il pas lieu d'ajouter au nom de Lacordaire, ceux des Monsabré, des Ravignan, des Félix et des Gratry? Nous n'ignorons pas qu'il est difficile de tout dire dans un manuel; mais influence pour influence, celle de prédicateurs aussi littéraires vaut bien celle des Rod., Margueritte et Rosny.

Sauf ces lacunes, l'ouvrage reste le meilleur guide et le plus séduisant manuel pour l'étude et pour l'enseignement de la litté-

ture française dans nos universités et dans nos athénées et collèges.

F. MASOIN.

224. — *Le seizième siècle en France*, Tableau de la littérature et de la langue, suivi de Morceaux en prose et en vers choisis dans les principaux écrivains de cette époque, par A. DARMSTETER et ADOLPHE HATZFELD, 6^e édition revue et corrigée, 1897, 1 vol. in-12 de x, 301 et 384 pp. Paris, Ch. Delagrave. 6 francs.

C'est à coup sûr une œuvre ardue que de nous faire connaître en un seul volume la littérature du xvi^e siècle. L'entreprise est difficile en ce qui concerne la langue de cette époque. Elle l'est encore plus, quand il s'agit de caractériser brièvement et suffisamment les nombreux écrivains qui ont surgi dans ce temps de crise et de fermentation, où les systèmes religieux, philosophiques, littéraires et politiques naissaient de toutes parts. Et, d'un autre côté, comment nous résigner à ignorer un siècle qui occupe une si grande place dans l'histoire de l'Europe?

C'est dans cette pensée que MM. Darmsteter et Hatzfeld ont voulu nous donner un manuel de la littérature et de la langue française au xvi^e siècle. Nous dirons tout d'abord que ce livre n'est pas sans défauts. Sur beaucoup de points, les deux auteurs ont été obligés de se contenter d'une science de seconde main: comment auraient-ils pu lire tous les

écrivains dont ils parlent, et s'en faire par eux-mêmes une idée personnelle? Ils ont reproduit parfois des jugements que nous ne partageons pas, ou que nous ne reproduirions pas sans les modifier. Nous aurions peut-être aussi négligé quelques morceaux qui se trouvent dans leur anthologie, en insérant dans celle-ci d'autres pages qu'ils ont omises.

Maintenant, ces réserves faites, nous nous hâtons d'ajouter ceci. D'abord, nous ne connaissons pas d'ouvrage similaire qui nous donne sous un format aussi modeste, un tableau aussi complet et aussi bien ordonné de la littérature au xvi^e siècle. En second lieu, l'étude philologique qui est faite de la langue française à cette époque, est bien supérieure à tout ce que nous connaissons, ou, pour mieux dire, nous ne savons pas de travail qui puisse lui être comparé. En 120 pages, elle dit l'essentiel, et nous avons là un véritable tour de force, tout à l'honneur des deux auteurs.

Nous pensons donc que les professeurs de l'enseignement secondaire trouveront ici des matériaux utiles à exploiter, et un guide expérimenté pour les introduire à la connaissance de l'histoire littéraire de la France au xvi^e siècle.

A. LEPITRE.

225. — G. LARROUMET, *Racine* (Les grands écrivains français). Paris, Hachette, 1898, 1 vol. in-8, 207 pp. Prix : 2 fr.

« Racine a profondément subi

l'influence de son éducation, de ses passions, de ses amitiés, de sa vie privée et sociale. Les sentiments qu'il a exprimés viennent en partie de ceux qu'il a éprouvés. Sa poésie doit beaucoup à sa foi. Aussi la connaissance de sa vie est-elle plus nécessaire que pour d'autres à l'intelligence de ses œuvres. » C'est par ces mots que M. Larroumet introduit et justifie la longue étude qu'il consacre à la biographie de Racine. Cette étude constitue la première partie et occupe presque les deux tiers de son livre : *la Vie*. La seconde a pour titre et pour objet : *l'Œuvre*.

Il commence donc par retracer en détail l'histoire externe des tragédies de Racine et par reconstituer avec un soin des plus louables le milieu social et familial de son poète. Par exemple, il insiste beaucoup sur le séjour de son auteur à Port-Royal et à Uzès comme aussi il s'arrête longtemps à l'influence exercée par Boileau sur son confrère. Aussi trouvons nous dans ce livre un Racine bien vivant, un Racine qui est de son temps et c'est bien son époque que nous avons sous les yeux.

Dans sa seconde partie : *l'Œuvre*, M. Larroumet sait être suffisamment original, et lorsqu'il reprend pour son compte un jugement consacré, il s'efforce de l'appuyer de quelque observation personnelle. Il aurait pu difficilement éviter le parallèle entre Racine et Corneille ; aussi

ne le blâmerons nous pas d'avoir défini et exposé la poétique de l'auteur d'*Athalie* en la comparant et en l'opposant à celle de l'auteur du *Cid*.

En somme, il nous a donné un livre aimable et délicat, d'une écriture élégante et aisée. Je crois devoir une mention particulière à la *note bibliographique* finale qui énumère les principales études dont Racine a été l'objet. C'est une attention pour le lecteur que n'ont pas tous les collaborateurs de la *Collection des grands écrivains français*. Parmi les volumes déjà parus dans cette *Collection*, peut-être celui de M. Larroumet a-t-il quelque chance spéciale de succès : c'est que Racine devient de plus en plus notre homme, c'est qu'il est l'homme du jour : « La mobilité du goût français oscille sans cesse entre l'apologie et le dénigrement. Racine et Bossuet, Lamartine et Victor Hugo, Musset et Vigny montent et baissent. Les éclipses de ces gloires ne sont jamais bien longues, et toutes sont assurées de durer. Aucune plus que celle de Racine, le plus intact et le plus jeune à cette heure de nos grands classiques. »

G. DOUTREPONT.

226. — ERNEST ZYROMSKI, *Lamartine, poète lyrique*. A. Colin et C^{ie}, Paris, 1897, 1 vol. in-18, 338 pp.

Chez Lamartine, avant l'apparition des chefs-d'œuvre, il y eut deux vies, l'une extérieure, que tout le monde put voir, l'autre

intérieure qu'à peine lui-même a connue et qui s'est passée « au fond de lui, dans les régions-voilées de l'inconscient ». C'est à pénétrer les mystères de cette seconde vie que M. Zyromski a consacré son livre.

Comment s'est élaboré chez Lamartine ce que l'auteur appelle le *paysage intérieur* ? Dans quelle mesure, alors qu'il était livré à une très intense vie de songe, dans quelle mesure certains livres ont-ils agi sur lui ? La Bible lui livre le sens de l'éternel et fortifie sa puissance d'invention verbale. De Chateaubriand il reçoit, avec le goût de la mélancolie, l'inspiration religieuse de « certaines *Méditations* et de beaucoup d'*Harmonies* ». Avec lui il apprend à chanter la solitude et à connaître la doctrine du merveilleux chrétien. Rousseau lui prête quelque chose de sa sensibilité, de sa manière d'entendre l'amour, de son « goût à répandre son âme dans l'univers », ainsi que de son tour oratoire et lyrique. Nul n'ignore le culte de Lamartine adolescent pour Ossian ; il en admire, il en aime la mélancolie, la poésie nuageuse, « lunaire » et mystérieuse. Pétrarque lui fournit sa conception de l'amour et lui enseigne à faire de l'amour « sa religion même ». Le pays du poète de Laure séduisait le chantre d'Elvire ; aussi l'inspiration italienne est-elle sensible dans une grande partie de l'œuvre de Lamartine et surtout dans les *Harmonies*. Enfin tous ces sou-

venirs livresques ou vécus, il les a retenus et combinés pour en faire jaillir la poésie que l'on sait.

« Pour comprendre cet enrichissement de l'imagination lamartinienne, dit l'auteur, nous essaierons d'entrer dans le paysage que le poète portait en lui et de suivre les mouvements des images qui s'y développent ». C'est l'objet de la seconde partie de son livre intitulée : *la Vie du Paysage intérieur et sa Projection sur l'Univers*. Par l'intensité de sa vie intérieure, le poète a vue sur l'infini et arrive à « s'échapper aux servitudes de l'espace et du temps ». A quoi aura-t-il recours pour peindre dans ses vers cette vie sentimentale ? « A des associations de sons, à des combinaisons de reflets et d'images, à des éveils de parfums, à toutes les manifestations d'une vie intérieure très vibrante, dont la projection sur notre monde est créatrice d'harmonie et de beauté ». En terminant, l'auteur montre combien, malgré la diversité et la variété des inspirations, le poète a su donner une parfaite unité de ton à son chant.

Enthousiaste admirateur de Lamartine, au cours de son livre M. Zyromski analyse et célèbre à la fois, sur un mode lyrique, l'âme du poète. Nulle réserve morale n'est ici formulée et, en guise de conclusion, il « s'incline devant cette grande âme, la plus somptueuse et la plus noble des âmes de notre siècle ». On peut ne pas partager son culte pour

Lamartine, mais on doit reconnaître qu'il nous a donné, dans une forme très châtiée, une œuvre d'un sérieux intérêt. Sa pensée, dans la seconde partie, a l'air de se ressentir parfois du commerce de la pensée vaporeuse et fluide de son poète. Mais dans la première, on sent que l'auteur se trouve sur un terrain plus sûr et plus solide. Il ne se borne pas, comme on pourrait le croire, à de vagues rapprochements entre Lamartine et ses inspireurs, mais il pénètre bien avant dans le détail des imitations et parfois il confronte rigoureusement les textes. G. DOUTREPONT.

227. — F. BRUNETIÈRE, *L'Art et la Morale*. Paris, Hetzel, 1898, 3^e éd. Prix : 0 fr. 75.

Chaque fois que M. Brunetière aborde un sujet, il le fait avec une maîtrise remarquable. Aussi, est-ce toujours avec un vif plaisir et une vraie curiosité que nous lisons ses productions littéraires. Aujourd'hui, il nous donne une excellente plaquette d'une centaine de pages roulant sur la moralité dans l'art, et cette question, vieille comme le monde et encore si discutée, il a su la rajeunir et la présenter avec des arguments nombreux.

M. Brunetière parle d'abord du prétendu pouvoir libérateur de l'art. « D'une obscénité même ou de la pire des atrocités, il (l'art) ferait un objet d'admiration, quelques-uns ne disent-ils pas un moyen de purification ? » M. Bru-

netière s'élève avec raison contre cette théorie et démontre même que, dans toute espèce d'art, il y a comme un principe ou un germe secret d'immoralité. L'art qui ne se soucie pas de la qualité des caractères qu'il met en jeu, cet art, si grand que soit l'artiste, devient nécessairement immoral. L'illustre Taine, qui chercha si longtemps un fondement objectif au jugement critique, prit comme échelle de valeurs entre les écrivains, le degré de bienfaisance du caractère. Toutes choses égales d'ailleurs, dit-il, l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant.

M. Brunetière combat ensuite la théorie de l'Art pour l'Art si funeste à la moralité, puisque la sensualité en est la base. Avec cette théorie, au lieu d'être un guide et un conducteur, l'art se change en une espèce d'entre-metteur; et la forme concentrant en elle toute importance, on en arrive à « l'indifférence au contenu » selon l'expression d'un critique italien. De là aussi, le dilettantisme qui est à la fois « la fin de tout art et de toute morale ».

On a souvent donné comme fin à l'art l'imitation de la nature. Mais, ici encore, l'immoralité peut résulter d'une fidélité trop grande dans l'imitation, la nature n'étant pas toujours bonne ni vraie.

Une dernière cause d'immoralité dans l'art, c'est la recherche exagérée de l'originalité, qui nous

jette dans la bizarrerie et l'incompréhensibilité. Les artistes veulent faire bande à part et s'excepter du reste du troupeau. D'où, les œuvres étranges et inhumaines.

Puisque toute forme d'art livrée à elle-même court le risque inévitable de l'immoralité, M. Brunetière pose comme principes que l'art a besoin de limites et qu'il n'a pas son objet en lui-même. L'art ne peut pas plus se contenter d'émouvoir les passions ou de chatouiller les sens, que de se borner à lui-même. Il a une fonction sociale, et celle-ci constitue sa vraie moralité.

Telle est la thèse soutenue éloquemment par M. Brunetière. A beaucoup elle semblera excessive; mais elle est développée avec une logique telle, que nous n'hésitons pas à y adhérer.

J. FLEURIAUX.

228. — F. DESCHAMPS, CH. GODENNE, G. LEGRAND, A. THIÉRY, *Catholiques actuels. Nos littéraires*. Institut supérieur de philosophie, Louvain, 1898, 1 vol. de 380 pp. Prix : 3 fr. 50.

En ces pages chaudes et vivement colorées, quelques jeunes de *vingt à trente ans* ont noté leurs ardentes et sincères admirations et ont écrit un livre d'intérêt tout moderne.

Cependant quelques-unes de ces notices nous ont paru manquer leur but et ne pas dépasser la médiocrité. Ainsi ne valait-il pas mieux réserver Phil. Gilbert pour un *Nos Scientifiques*? Est-ce que Mgr Cartuyvels ne représente pas un talent oratoire d'à-propos et de circonstance qui eût pu faire le sujet d'une étude réellement littéraire, au lieu d'en tracer une silhouette de *clairvoyant et énergique gendarme* où je distingue difficilement le lettré et l'orateur? L'auteur des

Etudes morales et littéraires méritait plus qu'un portrait et une mention honorable. De même, puisque l'ouvrage était surtout belge, une étude plus complète sur notre historien G. Kurth eût mis en relief son talent d'écrivain et d'historien. Avec L. Gautier, il eût fourni un parallèle intéressant, une esquisse de ce que l'étude du moyen âge dut à ces deux savants animés de la même foi catholique.

L'ouvrage manque donc de proportions, partant de sincérité. Quelques portraits à l'avant-plan, en pleine lumière, d'autres à l'écart, sans relief; or rien ne justifie cette classification. Le lecteur croit avoir affaire à des valeurs et à des non-valeurs, ce qui est une injustice.

Je veux bien que pour l'ensemble, le plan, il y ait une *unité organique*; je ne cache pas qu'elle existe, et que la pensée catholique sert de lien à tous ces noms. Mais on peut se demander pourquoi L. Veullot et Hello plutôt que n'importe quel autre écrivain catholique, et pourquoi ressusciter mal à propos ce malheureux Féval entre Hello et Ph. Gilbert.

Au fait il y a de l'intérêt dans quelques-

unes de ces monographies. L'étude de F. Deschamps sur Ollé-Laprune est l'œuvre d'un esprit éminemment philosophique, qui donne à sa pensée la clarté d'un style sans prétention et communicatif. Ajoutez à cela qu'il s'agit d'une philosophie toute moderne, réconciliatrice de la raison et de la foi; philosophie d'action qui donne du prix à la vie en dépit des doctrines formulées par nos intellectuels. Ce chapitre complète l'étude sur Hello où se trouve réfuté le quiétisme qui n'a que changé de nom avec l'égotisme de Barrès. Enfin dans les notices sur le P. Van Tricht et A. de Mun il y a de l'entrain, de la couleur, de la passion qui vont de pair avec ces deux figures chevaleresques.

En fin de compte, ce livre ne laisse pas que d'être ce que ses auteurs ont voulu qu'il fût : livre d'action où la jeunesse qui sait agir et penser, trouvera qu'il vaut la peine de vivre dans le bien et le travail comme le firent les L. Veullot, A. de Mun, et leurs frères par la pensée chrétienne.

F. MASOIN.

3. LITTÉRATURES ET LANGUES GERMANIQUES.

229. — C. H. DEN HERTOG, *Uit Potgieter's « Poëzy »*. *Nieuwe bundel ten dienste van het letterkundig onderwijs verzameld*. Haarlem, H. D. Tjeenk Willink, 1898.

Les lecteurs de ce « Bulletin » connaissent déjà les deux volumes que M. den Hertog a publiés l'année passée pour faciliter l'étude des œuvres poétiques de Potgieter; je les ai annoncés ici même (Voyez tome I, p. 109). Voici qu'aujourd'hui il nous présente une bonne vingtaine de pièces, extraites des deux recueils *Zangen des tijds* et *Nalatenschap van den Landjonker*. Ce qui a déterminé

ce choix, c'est, comme dit M. den Hertog dans une courte notice, le but de faire connaître les deux grandes faces que présente le lyrisme de Potgieter; il veut que sa poésie « politique et historique » soit autant représentée que ses chants « plus intimes ». — Disons aussitôt que le choix est bien fait; ce sont réellement les plus belles pages du poète néerlandais que nous trouvons ici. Il n'y a pas de commentaire; M. den Hertog renvoie, naturellement, le lecteur à ses deux volumes *Potgieter's poëzie toegelicht*; en bon nombre d'endroits cependant il ajoute

quelques remarques pour faire comprendre les allusions multiples à l'histoire, etc.

Il faut souhaiter un grand débit à cet excellent volume.

C. LECOUTERE.

230. — K. H. DE RAAF, *Den Spyeghel der Salicheyt van Elckerlyc*, critisch uitgegeven en van eene inleiding en aantekeningen voorzien. Groningen, P. Noordhoff, 1897. Prix : 1 fl. 50.

Cette dissertation doctorale est divisée en trois parties : une introduction (pp. 1-30), le texte de la pièce (pp. 31-72), des annotations (pp. 73-85). Le *Spyeghel der Salicheyt van Elckerlyc* est une « moralité » néerlandaise du xv^e siècle ; il en existe une rédaction anglaise datant de la même époque, et intitulée *Everyman* ; M. le professeur H. Logeman l'a publiée il y a quelques années, en mettant en regard du texte anglais la rédaction néerlandaise (Gand, 1892). Se fondant sur l'examen détaillé des deux pièces, M. Logeman croyait pouvoir conclure que le *Spyeghel* formait une œuvre originale, dont *Everyman* était une traduction contemporaine. Feu Moltzer et son successeur, M. le prof. G. Kalff, se rangèrent à son avis. Dans la première partie de son « introduction », M. de Raaf essaie maintenant de prouver que c'est l'inverse qui est vrai : la pièce néerlandaise n'est que la traduction d'*Everyman*. Il examine un à un les treize passages que

M. Logeman présente comme autant de preuves à l'appui de sa thèse, et tâche de démontrer que les soi-disant obscurités et difficultés du texte anglais, en le supposant traduit du néerlandais, disparaissent en admettant l'inverse ; c'est de la rédaction anglaise qu'il faut partir pour expliquer la pièce néerlandaise. M. de Raaf examine également les arguments de M. Kalff, tirés eux aussi de l'examen comparatif des deux textes, s'efforce de démontrer qu'ils n'ont rien de bien convaincant, qu'ils permettent une conclusion contraire. Voilà la partie « négative » de la démonstration : il n'y a aucune preuve, dit notre auteur, en faveur de l'originalité du *Spyeghel*. Y en a-t-il contre ? Oui, répond-il ; et voilà la partie « positive » de la thèse. Ces preuves sont encore fournies par la comparaison des deux pièces.

Après avoir essayé ainsi de démontrer, dans le premier chapitre de l'introduction, que la « moralité » néerlandaise n'est qu'une traduction, il examine plus loin comment elle a été faite. Sa réponse n'est guère élogieuse pour le traducteur, probablement un certain Pierre Diesthemius (c'est-à-dire de Diest) : la traduction reste fort en-dessous du modèle ; elle est moins artistique, surtout au point de vue de la versification et de la métrique (la variété des mètres et la diversité des rimes de l'original disparaissent : la traduction n'offre plus, à quelques exceptions près,

que des vers uniformes à quatre arsees, rimant deux à deux, aabbcc, etc.). La rédaction néerlandaise aurait été faite dans le Brabant vers la fin du x^ve siècle.

Voilà le contenu de la première partie de la dissertation. Quant au texte même du *Spyghel* et aux remarques qui suivent, ils prouvent que M. de Raaf était bien préparé pour nous donner une édition critique de la pièce, et tous ceux qui s'intéressent à notre histoire littéraire lui sauront gré de l'avoir entreprise. En quelques endroits, il semble avoir véritablement corrigé le texte et plusieurs de ses remarques ne trouveront guère de contradicteurs; tant s'en faut cependant que je sois toujours d'accord avec lui. La place me manque pour discuter les passages que j'interprète autrement; je me borne à quelques remarques. Vv. 240, 779 et 836 n'ont pas besoin des conjectures proposées. V. 20 signifie : « zij kennen geen morgen, willen er niet aan denken, uit lichtzinnigheid »; v. 777 signifie : « een dergelijke handeling had ik van u niet verwacht »; v. 18 *donnosel* peut difficilement se rapporter au Christ; *cfr.* v. 33 *sqq.*

En résumé, la dissertation de M. de Raaf est un travail fait avec soin. On peut différer d'opinion quant à la question de savoir si le *Spyghel* est traduit ou non; mais cela ne diminue pas la valeur de son édition.

C. LECOUTERE.

231. — B. ARNDT, *Der Uebergang vom Mittelhochdeutschen zum Neuhochdeutschen in der Sprache der Breslauer Kanzlei* (Germanistische Abhandlungen, XV). Breslau, Marcus, 1898. Prix : 5 m.

Dans un travail aussi instructif qu'intéressant, M. Arndt nous donne un tableau très clair de la transition du moyen haut-allemand en nouveau haut-allemand dans la langue de la chancellerie de Breslau. Les actes cités par l'auteur comprennent la période de 1352 à 1560; ils sont divisés en quatre groupes, désignés par : A. 1352 et 1359; B. 1389-1447; C. 1470-1477; D. 1490-1560.

Dans les documents du groupe A on trouve encore généralement le pur moyen haut-allemand; les groupes B, C et une partie du groupe D sont les groupes de transition. C'est donc surtout au x^ve et dans la première moitié du x^{vi}e siècle que nous voyons la lutte entre le moyen haut-allemand et le nouveau haut-allemand, lutte qui se décide au x^{vi}e siècle en faveur du dernier.

L'auteur traite d'abord des diphthongues et de leur transformation graduelle dans le radical, les préfixes et les suffixes; puis des consonnes. La momentanée sourde *p* est déjà transformée en affricata *pf*, *ph*, *ppf*, *pph*, excepté quand elle est doublée; nous voyons l'hésitation entre *b* et *v*, *f* et *v*, *c* et *k*, *d* et *t*, etc. Dans les groupes A, B, C, on écrit encore *ss* pour *s*. A citer aussi les chapi-

tres relatifs au redoublement des consonnes et à l'intercalation de *ck* entre *sl-sm-sn-sw*.

Ensuite l'auteur parle de la déclinaison et de la conjugaison; l'emploi de l'Umlaut devient de plus en plus fréquent dans la formation du pluriel; beaucoup de substantifs et de verbes ont encore les formes fortes à côté des formes faibles et inversement.

La fin de l'étude traite du vocabulaire. A côté de particules dont on poursuit facilement le changement de signification dans les différentes périodes, nous voyons des substantifs, des adjectifs et des verbes qui ne sont plus usités dans l'allemand littéraire moderne.

L'ouvrage sera étudié avec fruit par tous les germanistes.

L. GUDDORF.

232. — *Das literarische Echo*, Halbmonatsschrift fuer Literaturfreunde. Éditeur: Fontane et Cie, Berlin. Rédaction: Dr JOSEPH ETTLINGER, Berlin. Paraît 2 fois par mois. Prix: 2 marcs par trimestre.

Une nouvelle revue générale de littérature, dont les quatre premières livraisons parues suffisent à donner une haute idée. La liste des collaborateurs comprend toutes les illustrations de l'Allemagne. Tous les pays étrangers sont en outre représentés par un ou plusieurs correspondants. A noter dans les numéros parus une étude sur Cyrano de Bergerac, avec une traduction fragmentaire en vers allemands, sur G. d'Annunzio, sur Fontane, le grand romancier allemand qui vient de mourir, sur M. Halbe, le jeune poète dramatique; en outre d'excellents rapports sur la vie littéraire dans les pays étrangers. La revue des livres, des revues et des jour-

naux est très complète, la chronique théâtrale très soignée. Les « petites notices » renferment une foule d'intéressants détails. La revue s'annonce comme devant dépasser de loin toutes ses concurrentes. Nous analyserons les livraisons suivantes. H. BISCHOFF.

233. — DR. F. J. WERSHOVEN, *British Eloquence. Englische Reden*; (1775-1893) herausgegeben und erklart (mit Woerterbuch). — Dresden, Gerhard Kuehtmann, 1898.

La librairie Gerhard Kuehtmann de Dresde publie, sous la direction de M. le Prof. Oscar Schmager, une collection d'auteurs français et anglais, à l'usage des gymnases, et dont le présent opuscul est le dernier numéro paru.

C'est un charmant petit volume, bien soigné, du prix de 1 m. 50. Comme le titre l'indique, c'est un recueil de discours anglais des orateurs les plus célèbres de l'époque moderne. Il serait superflu d'insister sur le rôle considérable et salutaire qu'un recueil de ce genre est appelé à remplir dans l'éducation de la jeunesse. Non seulement les orateurs se recommandent par leurs témoignages historiques, mais aussi par leur langue animée, la suite logique de leurs idées, la justesse de leur argumentation. Non content de nous présenter dans son recueil des textes qui réunissent ces qualités essentielles au genre oratoire, M. Wershoven a eu soin de choisir des morceaux qui ne soient pas trop étendus, qui, au

point de vue réel, ne dépassent pas l'horizon intellectuel de l'élève, qui n'exigent pas trop d'explications historiques et de droit public, et qui, par leur contenu, intéressant le lecteur et lui fournissent des connaissances utiles. Le recueil comprend des exemples d'éloquence politique, judiciaire, académique et religieuse, pris dans les meilleurs orateurs depuis 1775, tels que Edmond Burke, Lord Chatham, William Pitt, Daniel O'Connell, Lord Macaulay, Joseph Chamberlain, William Gladstone, etc.

A l'ouvrage se rattache un lexique anglais-allemand, qui

constitue un petit volume spécial. Un autre petit volume de 36 pages, donne une courte notice biographique de chaque auteur, et les explications nécessaires à l'intelligence des textes.

En un mot, un excellent petit ouvrage, que nous recommandons à l'attention toute spéciale des professeurs d'anglais, qui ne désirent pas donner un enseignement purement formel et plus ou moins pratique de la langue anglaise, mais qui ont à cœur de former le jugement et d'étendre l'horizon intellectuel de leurs élèves.

A. STALS.

4. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

234. — ANDRÉ LEBON, *Cent ans d'histoire intérieure*. Paris, Colin, 1898, 1 vol. de x-340 pp. Prix : 4 fr.

Ce petit volume a été écrit pour une collection anglaise intitulée : *History of our own time*. Il a pour objet de caractériser les divers régimes qui se sont succédé en France depuis 1789, de rappeler les principales réformes qu'ils ont réalisées ou tentées, enfin, de mettre en lumière les causes profondes de leur chute. C'est un véritable résumé de l'histoire intérieure de la France jusqu'en 1895. Il intéressera non seulement par ses mérites intrinsèques, mais encore par la personnalité de l'écrivain, qui est à la fois un homme de science et un homme

d'État. Professeur d'histoire constitutionnelle comparée à l'École libre des sciences politiques de Paris, M. Lebon a été député et ministre des colonies, dans le dernier cabinet Méline. A ces divers titres, ses jugements méritent de fixer l'attention. Ils partent du point de vue opportuniste modéré. C'est dire que je ne puis souscrire à bon nombre d'appréciations de l'auteur, non plus qu'à sa façon d'entendre la liberté des cultes et la liberté d'enseignement, mais je lui dois cet hommage qu'il juge les choses de haut, sans mélange de passions sectaires ou mesquines, comme sans parti pris à l'égard des adversaires.

PROSPER POULLET.

235. — BARON DE LA BARRE DE NANTEUIL, *L'Orient et l'Europe*. Paris, Didot, 1898, 1 vol. de xx-252 pp. Prix : 7 fr. 50.

En écrivant ce volume le baron de la Barre de Nanteuil ne s'est point proposé de publier une histoire *approfondie et originale à tous égards* de la question d'Orient; il a plutôt voulu, semble-t-il, faire une œuvre de vulgarisation où se trouveraient renseignés, d'une manière claire mais sommaire, les principaux rétroactes de la décadence de l'Empire turc, depuis le ^{xvii}^e siècle jusqu'à nos jours. Son travail a été fait avec soin et se lira avec intérêt. Il est enrichi de cartes géographiques où les modifications territoriales dont l'Orient a été le théâtre, à la suite des guerres du ^{xviii}^e et du ^{xix}^e siècle, se trouvent indiquées avec beaucoup de précision.

PROSPER POULLET.

236. — STERN, ALFRED, *Geschichte Europas seit den Verträgen von 1815 bis zu dem Frankfurter Frieden von 1871*, tomes I et II. Berlin, Wilhelm Hertz, 1895 et 1897. Prix : 9 m. par volume.

J'ai signalé naguère aux lecteurs du *Musée Belge*, le remarquable *manuel d'histoire contemporaine* de M. Seignobos. Je viens aujourd'hui leur recommander les premiers volumes d'un *ouvrage approfondi* sur la même époque. M. Seignobos en a justement

qualifié les mérites en disant que de toutes les histoires contemporaines parues, celle de M. Stern, professeur à l'École polytechnique fédérale de Zurich, semblait devoir être « la plus scientifique ». Ce travail témoigne de recherches immenses, notamment dans les archives étrangères des grandes puissances; il est conçu avec beaucoup d'ordre et de méthode; l'auteur n'y décrit pas seulement la politique extérieure des États et les transformations intérieures de leurs institutions, mais il expose encore les grands courants littéraires et philosophiques européens. Quoique son livre soit très détaillé, on n'y trouve pas ces mille petites inexactitudes qui déparent l'œuvre de M. Seignobos.

Deux volumes seulement ont paru : le premier va de 1815 à 1820; le second, de 1820 à 1826. Les chapitres relatifs aux faits généraux de la politique internationale se rattachent ingénieusement à ceux qui traitent de l'histoire interne particulière à chaque État, de telle sorte que le livre de M. Stern offre à la fois au lecteur le charme d'un récit suivi et de grandes facilités pour les recherches. Comme catholique, je ne puis souscrire à tous les jugements de l'auteur; mais je reconnais bien volontiers qu'une note d'impartialité et de sage modération domine tout l'ouvrage. Puissent les volumes suivants se succéder rapidement!

PROSPER POULLET.

238. — *Archiv fuer Religionswissenschaft*, herausgegeben von OR. TH. ACHELIS. Edité par J. C. B. Mohr, Fribourg en Brisgau — trimestriel — 14 m. 40.

Ce n'est pas le lieu de discuter les très intéressants articles où MM. Achelis et l'abbé E. Hardy exposent le programme de la nouvelle revue. Il semble, d'après le nom des rédacteurs, qu'une part considérable sera réservée à l'étude des religions grecque et italique. Signalons dans le premier fascicule un mémoire de M. W. H. Roscher « sur l'état actuel des recherches dans le domaine de la mythologie grecque et sur la signification du dieu Pan. » M. Roscher a déjà beaucoup fait pour élucider l'histoire de cette divinité et de son culte : elle lui fournit aujourd'hui le sujet d'une agréable description de l'Arcadie et de la vie pastorale. La physionomie du dieu est singulièrement éclairée par cette enquête.

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

239. — EDM. DEMOLINS, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*. Paris, Didot, iv-464 pp. 3 fr.

Je m'excuse presque de venir aujourd'hui seulement parler d'un livre qui, dès le moment de son apparition, 20 avril 1897, a eu un si vif retentissement et a été l'objet des comptes rendus les plus flatteurs dans les principaux organes quotidiens ou périodiques de la presse française, belge et étrangère. Si je crois devoir signaler cet ouvrage, c'est à cause de son

caractère qui lui assigne de droit, en quelque sorte, une place dans ce *Bulletin*, ouvert spécialement aux livres d'enseignement. En effet, comme on l'a dit avant moi, M. Demolins a soulevé un troublant problème de pédagogie sociale. La question sociale et économique qui se pose aujourd'hui partout et d'une manière si pressante, est avant tout une question d'éducation. Dès lors à qui appartient-il plus qu'aux éducateurs de la jeunesse d'étudier les éléments du problème et de rechercher les moyens de le résoudre ? On discute depuis longtemps sur les programmes et les méthodes, la répartition et l'importance des matières, l'esprit général dont doit être pénétré l'enseignement des humanités. Certes ces questions ont une grande importance, car elles doivent influencer considérablement sur la formation de l'esprit. Mais il y a une chose tout aussi essentielle, plus essentielle peut-être à cause des intérêts qui en dépendent, c'est l'éducation morale et la formation des caractères. Qui oserait affirmer que l'on s'en soit suffisamment préoccupé jusqu'ici ?

Le livre de M. Demolins nous apporte à cet égard des indications précieuses, il nous dit comment on façonne les natures solidement trempées et par quels signes elles se distinguent. Ils considère tour à tour l'Anglo-Saxon et le Français dans l'école, la vie privée et la vie publique ; il explique la supériorité du pre-

mier, son activité prodigieuse, son expansion universelle par les qualités fondamentales qu'il tient de sa race, qu'il développe au collège, qu'il garde au foyer et d'après lesquelles il règle ses institutions politiques. Tandis que les Français comme les Allemands sont des peuples à formation *communautaire*, disposés à s'appuyer sur la famille et sur l'État, l'Anglo-Saxon appartient à une société *particulariste*, il compte sur lui-même bien plus que sur les autres. En France — n'est-ce pas la même chose en Belgique ? — l'idéal que se proposent les jeunes gens dans la vie, c'est une fonction administrative ou bien une carrière libérale. Subir un examen, conquérir un diplôme, voilà la terme de leurs efforts et le résultat d'études souvent laborieuses. En Angleterre, ces positions sont dédaignées. Tous y rêvent une vie libre et indépendante, affranchie de toute contrainte et exigeant le concours de toutes les énergies physiques, morales et intellectuelles. Le résultat, quel est-il ? Le premier de ces peuples s'affaisse, le second marche de plus en plus à la conquête de l'univers. Eh bien ! dirons-nous avec Paul Bourget, cité dans l'appendice de l'ouvrage, p. 446 : « Quand on voit qu'un peuple rival est très grand, on essaie de comprendre quelles lois

de la nature politique il a su observer dans son développement, et quand on a cru les apercevoir, on essaie de soi-même de les pratiquer dans les données de sa propre tradition et de sa propre race. » Ces lois découlent d'elles-mêmes. Il faut développer chez les jeunes gens l'initiative, l'énergie individuelle, la personnalité. Il faut leur donner le goût des résolutions viriles, des entreprises hardies, des déterminations héroïques. Élargissons les aspirations de la jeunesse, fortifions les caractères, montrons le vaste champ ouvert par delà les frontières à toutes les activités, éveillons des vocations généreuses, en nous disant bien qu'ainsi nous travaillerons à former des hommes utiles non seulement à eux-mêmes, mais encore à la société et au pays. S'il est important de maintenir dans la nation une réserve intellectuelle, il ne l'est pas moins de créer une élite sociale.

Voilà quelques-unes des réflexions que suggère le livre à la fois si réconfortant et si douloureux de M. Demolins. Puissent-elles inspirer à tous ceux qui voudront bien s'y arrêter, le désir de lire l'ouvrage lui-même. Il est de nature à impressionner vivement par sa courageuse sincérité et à nous guider dans la mission éducative dont nous sommes chargés.

A. DUTRON.

II. PARTIE PÉDAGOGIQUE.

LES PRINCIPES DIDACTIQUES DE L'ÉCOLE DE HERBART

APPLICATION A UNE ODE D'HORACE

par J. KREKELBERG, préfet des études à La Louvière.

(Suite.)

L'étude détaillée peut porter sur la forme : la structure des propositions et des périodes, les formes typiques, la valeur des mots, les comparaisons, les expressions poétiques, le mètre employé, bref, sur les matériaux sémantiques, stylistiques et poétiques; puis, sur le fond : l'histoire, la géographie, les personnages, le temps et le théâtre de l'action, etc.

Dans la pratique, nous séparons rigoureusement l'étude du fond et celle de la forme, pour autant que par *le fond* on entend « l'exécution ou développement de la pensée-mère du morceau » (Eckstein). Dans ce sens, le mot n'est pas précisément l'équivalent de « *realia* ».

Pour ne pas allonger outre mesure ce travail, poursuivons l'application des principes de l'école herbartienne en donnant comme résultats acquis ce qui doit être obtenu par la forme heuristique, qui assigne au professeur le rôle de provoquer les recherches, de stimuler l'effort, de guider les investigations, de classer et d'enregistrer les résultats trouvés.

V. 1. *Odi*; le verbe *haïr* exagère la pensée; *arrière* — *loin d'ici*.

V. 5. *Regum timendorum* etc. est coordonné à *reges in ipsos*, tandis que logiquement il lui est subordonné. Il sert de repoussoir au second membre : plus les auditeurs seront impressionnés de la grandeur et de la puissance royale, mieux ils apprécieront la toute-puissance de Jupiter. Celle-ci est donc mise en lumière par un triple moyen : d'abord, elle se détache sur le fond que le poète vient de lui donner; elle brille d'un éclat plus vif dans le triomphe sur la race puissante des Géants, et se présente comme irrésistible au vers 8, grâce à la disproportion entre le moyen employé, *supercilio*, et l'effet produit, *cuncta moventis*.

La strophe suivante est construite de la même manière : la proposition principale, *aqua lege Necessitas* etc, s'ajoute asyndétiquement à la subordonnée concessive *est ut* etc.

Faisons remarquer en passant qu'une bonne lecture ne traitera pas sur un pied d'égalité de telles propositions, coordonnées seulement en apparence; elle donnera moins d'éclat à celle qui est logiquement subordonnée (1).

(1) Cf. *Rosenberg, Die Lyrik des Horaz*, Gotha 1833, p. 42.

Si nous comparons encore ces constructions à celle du vers 21 qui présente l'asyndeton *somnus agrestium*, nous aurons constaté une particularité de la lyrique d'Horace : elle supprime fréquemment les particules de liaison ; elle abhorre la période grammaticale. Ce procédé ajoute à la vivacité du style, laquelle est un des caractères distinctifs de la poésie d'Horace.

In proprios greges est plus dur que l'expression d'Homère ποιμένες λαίη; le terme latin attire l'attention sur l'exercice du pouvoir ; il concrétise la puissance royale. L'expression homérique éveille l'idée de *pâître, conduire* ; elle concrétise l'idée du bien-être des peuples dû à la bonté royale. Le mot *proprius* semble confirmer la nuance indiquée. *Regum timendorum* correspond donc à l'idée d'autocrates, despotes, tyrans.

V. 11. *Descendat* ; le champ de Mars, sur la rive gauche du Tibre, était situé dans la partie basse de la ville.

L'expression *latius ordinare arbusta* concrétise dans un détail l'idée de *propriétés foncières considérables*. Les titres divers des candidats électoraux sont indiqués par *generosior, moribus meliorque fama, turba maior clientium*.

V. 17. *Destrictus ensis* ; faire trouver la traduction *épée de Damoclès*. *Pius* est celui qui observe l'ordre établi par les dieux, l'ordre naturel ; donc *impius* est celui qui en franchit les barrières.

V. 37. *Timor et minae* ; en rapprochant ce vers de II, 16, 15 : *nec leves somnos timor aut cupido sordidus aufert*, on trouve pour *timor* le sens de « craindre la perte de sa fortune », par opposition avec *sordidus cupido* = *avaritia* = le souci de l'augmenter. *Minae*, angoisses en général.

V. 41. *Dolentem*, acc. masc. employé substantivement, *la douleur* ou *l'âme endolorie*.

V. 42. *Clavior* se rapporte grammaticalement à *usus*, logiquement à *purpurarum usus*, qui est une périphrase poétique pour *purpurae* = les vêtements de pourpre plus éblouissants que le soleil.

MOYENS POÉTIQUES. Parcourons l'ode pour découvrir les moyens par lesquels Horace excite notre imagination et rend sa pensée sensible.

Le début avec ses termes empruntés à la liturgie est solennel et saisissant. Horace éveille l'intérêt en annonçant qu'il va exercer en des *chants nouveaux* sa haute et noble mission de poète revêtu par le ciel d'un sacerdoce civilisateur ; qu'il ne s'adresse qu'à un auditoire choisi, à la seule portion guérissable encore de la nation et disposée peut-être à profiter des leçons élevées de son enseignement, à la jeunesse romaine.

La 2^e strophe, comme nous l'avons vu, éclaire la pensée maîtresse par une analogie et une gradation.

La 3^e et la 4^e strophe concrétisent dans des exemples l'inégalité des conditions. Nous sommes transportés au champ de Mars, au moment d'une élection. Laissons nous faire et observons avec Horace ce qui s'y passe : les candidats, après avoir épuisé tous les moyens que leur permettait la loi, et — d'autres qu'elle leur interdisait (cf. *pro Murena*), se présentent, anxieux (*pro Mil.* § 42), devant le peuple souverain ; là, le citoyen, fier de son droit de vote, s'approche des *saepta* (*Mil.* § 41) ; à l'entrée, il reçoit la *tabella*, sur laquelle il inscrit le nom du candidat de son choix, pour la déposer ensuite dans l'urne. C'est la vision de cette urne électorale qui a frappé l'imagination du poète, parce qu'elle réèle dans ses flancs le sort, les honneurs ou la honte, de ceux qui ont fait appel à ses caprices. Au v. 16, nous retrouvons le prototype de cette urne entre les mains du destin inflexible qui, suivant son gré et sans distinction de personnes, en tire le sort des humains.

Vers 17. *Destructus ensis* symbolise les soucis en général.

A remarquer la persistance des images chez Horace ; nous venons d'en voir un exemple dans la 4^e strophe ; ici, le souvenir de Damoclès et l'épée nue suspendue au-dessus de sa tête amènent naturellement les « dapes *Siculae* », qui d'ailleurs étaient proverbiales pour leur exquise délicatesse.

V. 19. *Elaborabunt* ; le mot (cf. *eniti*) suggère l'idée d'effort et, dans l'occurrence, d'efforts vains.

V. 20. Le raffinement dans la recherche du bien-être est peint en trois coups de pinceau dans ses traits caractéristiques : les repas exquis, les oiseaux des « *aviaria* », chargés d'appeler le sommeil sur la paupière de leur maître soucieux et les « *pueri symphoniaci* » (cf. *pro Mil.* § 55) qui remplissaient le même office.

V. 26 seqq. le poète prête âme, sentiment, passion à la nature physique ; il personnifie les êtres des règnes minéral, végétal et animal : mare *sollicitat* ; fundus *mendax* ; et le charmant petit *drame* entre l'arbor *culpans* et son propriétaire déçu : l'arbre mal à son aise devant le regard sévère du maître, se disculpe en jetant la responsabilité de sa stérilité sur l'inclémence des saisons. Celle-ci nous est représentée dans ses causes : les pluies, la sécheresse et la gelée.

V. 33. Les personnifications continuent et deviennent plus hardies : les poissons souffrent des suites fâcheuses qu'ont pour eux ces constructions extravagantes ; ils sentent que *l'espace va leur manquer* (1).

V. 37. *Fastidiosus* ; le rejet met en relief le dégoût du richard blasé. Comme il a spiritualisé le monde physique, le poète prête des manifestations sensibles au monde moral : v. 21. *somnus fastidit*, le sommeil

(1) *Carm.* IV 3, 19, les poissons fournissent au poète une hyperbole de même force : *o mutis quoque piscibus donatur cycni sonum*.

éprouve de la répugnance; v. 36. la crainte et les angoisses s'attachent à la piste du jouisseur qui cherche le bonheur dans l'extravagance; elles le suivent jusque dans la galère cuirassée; le spectre du souci s'élance sur la croupe de son coursier.

V. 48. *Operosiores*; à faire remarquer l'importance qu'Horace accorde à ce mot en le rejetant à la fin de l'ode. (Le commencement, le milieu et la fin des odes méritent d'ailleurs presque toujours une attention spéciale.) *Opera* synthétise les motifs (*timor, minae, cura*) qui rendent les richesses si peu enviables; le mot « long d'une toise » semble être un reflet de ces peines et de ces tracasseries dont on ne voit pas la fin.

Le mètre alcaïque, vif et vigoureux, est employé avec prédilection dans les carmina. Il convient très bien au début fier et viril de notre ode. Sans attacher trop d'importance à la relation entre le mètre et la pensée, je fais observer à la classe qu'en général la strophe alcaïque convient là où il s'agit d'exciter, d'encourager, d'exhorter. Au lieu de faire des essais d'étude savante sur les différents mètres, il semble préférable de donner l'exemple en scandant toujours correctement — sans jamais hacher — et de laisser au rythme et à l'harmonie le soin de former l'oreille. Celle-ci devrait, grâce à des exercices répétés, être rendue sensible au point de se sentir douloureusement affectée chaque fois que l'ictus a été déplacé.

ÉTUDE DU FOND. Les élèves seront à même de résumer en une proposition courte et claire l'idée principale de chacune des divisions prise isolément.

1^{re} strophe : Introduction solennelle.

2^e strophe : Jupiter est tout puissant.

3^e et 4^e str. : Les inégalités des conditions sont l'œuvre de l'aveugle Destin.

5^e strophe : Les jouissances, même les plus raffinées, ne protègent pas contre les soucis.

6^e strophe : Le souci épargne l'humble demeure de l'homme des champs.

7^e et 8^e str. : L'homme modéré dans ses désirs est à l'abri de tout trouble.

9^e et 10^e str. : Le souci poursuit le riche blasé jusque dans ses extravagances.

11^e et 12^e str. : Cela étant, je me contente de mon modeste sort.

Ce résumé correspond à celui qui se trouve au tableau noir. Il y a cependant une différence : les idées plus ou moins vagues que suggèrent les mots latins portés au tableau ont pris corps dans l'étude détaillée de la forme et du fond, elles ont gagné en profondeur et en clarté; les contours se sont dessinés nets et bien délimités. Le résumé qu'on vient de faire est donc l'expression de notions claires, d'images bien comprises, de perceptions distinctes. — C'était le but essentiel à atteindre à la 3^e étape.

Mais cette masse d'idées n'est encore qu'une *rudis moles* de pensées détachées, isolées. Elle est toute préparée à recevoir le germe qui la

transformera en un organisme vivant; et c'est l'association qui jouera le rôle de ferment transformateur.

IV^e ÉTAPE : ASSOCIATION.

Elle consiste à grouper, à articuler les idées élaborées au degré précédent. Il ne s'agit pas ici d'acquérir de nouvelles idées, mais d'ordonner, de classer les connaissances qui sont devenues la propriété de l'élève. Si le 3^e degré a visé avant tout à l'élaboration et à la clarification d'idées isolées, le 4^e degré s'attachera avant tout à exercer l'esprit de discernement et de combinaison, en un mot, à former le jugement; j'ajouterais « et à canaliser la sensibilité littéraire », si c'était autre chose que la formation du jugement dans un sens déterminé, à savoir du jugement esthétique.

« Les moyens, dit Frick (1), qui mettent le mieux le savoir et les connaissances au service de la culture intellectuelle (du jugement et du sentiment) sont le parallélisme et les contrastes, la formation de séries et leur relation réciproque, les combinaisons et les groupements. » L'école de Herbart attache avec raison une importance capitale à la formation des séries. Elle se base sur une loi psychologique admise : « Les idées appartenant, pour n'importe quel motif, à une même série, s'éveillent simultanément lorsqu'une quelconque d'elles vient d'être éveillée, involontairement ou intentionnellement (2). » Le phénomène est facile à constater; il s'observe aussi bien pour les associations mécaniques d'images que pour les associations rationnelles d'idées. « Les associations mécaniques, dit le P. Castelein (3), proviennent généralement soit de la *ressemblance* des images soit de la *simultanéité* des sensations qui ont donné la première fois naissance à ces images : il se forme en nous des groupes d'images et ces différents groupes peuvent avoir entre eux des relations intimes. De là résulte entre elles un lien ou une loi d'évolution *externe et illogique*. Les associations rationnelles d'idées, au contraire, ont été produites sous l'empire de la réflexion et de la volonté... Il y a entre elles une loi d'évolution *interne et logique*. » L'expérience confirme pleinement cette théorie. Les élèves apprennent avec plus de plaisir et retiennent avec plus de facilité les objets préalablement groupés et présentés d'après un point de vue intéressant, et chacun de nous sait avec quelle aisance et quelle fidélité à faire envie, ils déroulent ces sortes de séries, dès que le « déclanchement » a été opéré par la mise en branle d'un membre quelconque. Cette heureuse spontanéité offre évidemment une puissante ressource pour faire acquérir aux enfants une

(1) In wieweit etc. p. 126.

(2) Id. p. 125.

(3) P. Castelein. *Cours de philosophie*, II^e vol. Psychologie, p. 75. Namur, 1890.

quantité considérable de matériaux, sur lesquels ils feront, au moment propice, le travail d'abstraction.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que les lecteurs du *Musée Belge* entendent préconiser ces idées. Dans un article sur l'Anabase (1), dans un autre sur l'étude du Vocabulaire latin (2), et dans un article tout récent sur César, B. G. V, chap. 1 à 8 (3), M. Collard soumet la répétition des matériaux d'étendue assez considérable à l'association et au groupement dont il est question.

Dans l'étude de la grammaire par la méthode inductive, on ne procède jamais autrement : la loi générale, la règle, se dégage des phénomènes grammaticaux de même nature associés en groupes.

Autre exemple, tiré de la *Milonienne*. Le temps n'est plus où une admiration quelque peu restrictive de ce chef d'œuvre... d'artifices oratoires aurait été taxée d'attentat sacrilège. Si ce discours doit contribuer pour sa part à mettre en lumière les habiletés de l'avocat, et à lever un coin du voile qui cache aux yeux de l'élève le portrait de M. Tullius Cicero, on ne peut se dispenser d'appuyer sur l'insistance avec laquelle l'orateur essaie de tranquilliser les jurés, les précautions oratoires dont il entoure ses critiques à l'adresse de Pompée, sur les interprétations fausses, les oublis volontaires, les exagérations préméditées etc. Or, tous ces détails ne deviendront efficacement caractéristiques qu'à la condition de se présenter réunis en groupes.

Mais il n'y a pas que les branches littéraires qui doivent mettre à profit les avantages de ce procédé. Combien l'étude de la géographie de la Belgique, par exemple, ne gagne-t-elle pas en intérêt, lorsqu'on en fait la répétition en substituant des séries rationnelles, ordonnées d'après le principe de causalité, aux séries à base empirique que l'on aura peut-être adoptées de préférence en classe de 6^e. Pour fixer les idées, voici les grandes lignes d'une telle série — que je n'ai pas la prétention de vouloir proposer comme modèle à mes collègues : La série empirique « Basse Belgique — NW — Voisinage de la mer » amène la conclusion « Eaux navigables — Terrains fertiles — Climat maritime, » et en conséquence « Nombreuses voies de communication (favorisant le commerce intérieur) ; facilité d'établir des points d'échange internationaux (voisinage de la mer) — Productions agricoles abondantes. » De là « Industries variées » et puis « Populations nombreuses » et « Divisions administratives etc. détaillées. » Une série analogue est formée pour la Haute Belgique et mise en regard de la première. Inutile d'insister sur les avantages qui résultent de

(1) Bulletin pédagogique du *Musée Belge*, 15 févr. 1897, p. 60.

(2) Id., 15 avril 1898, p. 124.

(3) Id. 15 octobre 1898, p. 263.

la confection de ces séries d'abord, et ensuite de la comparaison membre à membre des unités qui les composent.

Quant à la géométrie, bornons-nous à citer un passage du Numéro-Prospectus d'une revue (1) qui vient de naître : « On voit de suite que le choix entre les différentes constructions possibles exige que l'élève possède très bien son cours, en cherchant en particulier à retenir les théorèmes par *groupes* ; il trouvera alors facilement le groupe auquel il faut recourir. »

Dernier exemple : il ne serait guère rationnel de procéder à l'étude d'un spécimen zoologique en échelonnant les observations le long de la ligne qui mène du museau à la queue, plutôt que d'établir des séries logiques en groupant les détails sous des points de vue qu'impose pour ainsi dire la nature ; or celle-ci nous présente l'animal *vivant* dans son milieu à lui, et *y luttant pour l'existence*. L'étude groupera donc les observations autour des trois faits que l'animal pourvoit à sa subsistance, qu'il se défend contre ses ennemis et qu'il propage l'espèce.

Venons-en à notre ode. La 1^{re} série, qui doit absolument être formée, même si l'on trouve bon de négliger toutes les autres, c'est la liaison des idées, c'est-à-dire de ce qui constitue le principal élément du fond.

1^{re} SÉRIE. Enchaînement des idées de l'ode.

En prenant pour point de départ l'idée-mère (strophes 7^e et 8^e), on fera facilement trouver qu'elle est enchâssée entre deux couples de strophes qui en rehaussent l'éclat par le contraste, et qui peuvent se synthétiser de cette façon :

ni le raffinement dans les jouissances (v. 17 à 24)	}	ne défendent contre le souci.
ni les extravagances du luxe (v. 33 à 40)		

C'est ce que nous indiquons par des accolades à côté des mots qui se trouvent toujours au tableau noir :

{	Destructus ensis — Siculae dapes
{	Somnus agrestium
	<i>Desiderantem quod satis est (nihil sollicitat)</i>
{	Jactis in altum molibus
{	Timor et minae — atra cura.

La 2^e, 3^e et 4^e strophe nous dépeignent l'empire irrésistible qu'exercent les deux puissances supérieures : le pouvoir le plus redoutable (*regum timendorum ; Giganteo triumpho*) n'est que faiblesse devant la toute puissance (*cuncta supercilio moventis*) de Jupiter. — Les mortels s'agitent en vain pour arriver aux richesses et aux honneurs : le sort inflexible

(1) *L'éducation mathématique*. Paris, Nony et C^{ie}, 1^{er} oct. 1898, p. 3.

a mesuré à chacun sa part dans le partage des biens du monde (1).

C'est là la partie dogmatique de l'ode ; elle sert de base d'opération à la partie morale. Comme les moralistes de tous les temps, Horace éclaire l'intelligence avant d'entreprendre d'agir sur la volonté.

Quel est le lien entre ces deux parties de l'ode ? Il se trouve dans le mot *impius*, dont nous avons eu soin d'indiquer le sens : Vouloir changer à son profit les dispositions prises par les dieux, c'est courir à un châtement inévitable. Or, le *raffinement des plaisirs* est une tentative *impie* de ce genre, tout autant que l'*extravagance du luxe* ; le riche, jouisseur ou blasé, sort des limites tracées par la volonté suprême en sortant de la loi de la *modération*. La ὁσιότης appelle le ἡσυχία ; le seul remède, c'est d'être ἡσυχίαν = *modestus*, *modéré*, en se contentant de ce *quod satis est*.

La solennité de l'introduction n'est pas en disproportion avec le caractère sacré de cet hymne aux puissances célestes ni avec le but patriotique que se propose Horace dans les six premières odes du 3^e livre. Tandis qu'au 2^e livre, il console en philosophe aimable ses amis malheureux en leur montrant la connexité naturelle et nécessaire entre le faste et ses inconvénients, il regarde ici les choses de plus haut ; comme *sacerdos Musarum*, il établit un *nouveau* rapport entre ces deux termes. Il ne s'agit plus, en effet, de distribuer en souriant des fiches de consolation à des amis qui souffraient des nerfs et qui, somme toute, étaient peu à plaindre, mais bien de régénérer sérieusement toute une société malade et d'éduquer le seul élément encore susceptible d'éducation religieuse et morale (*Virginibus puerisque canto* ; cf. III, 2, 2 et III, 24, 55).

Les deux dernières strophes renferment une conclusion personnelle à Horace qui prêche d'exemple.

(1) Rien n'empêche de séparer la deuxième strophe des deux suivantes ; elle serait alors un hommage rendu à la puissance de Jupiter, et les deux autres constitueraient des preuves de cette puissance unique. Notre interprétation laisse indécise la question de hiérarchie entre Jupiter et le Destin. — Mais, une interprétation qui subordonne le Destin à Jupiter, ne serait-elle pas contraire à la théologie traditionnelle qui soumet l'Olympe même à l'empire du Destin ? Sans doute ; mais cette tradition pourrait avoir tort. Cf. *Supplé. « Aufgaben »*, Karlsruhe 1864, p. 197 : « Sophocle avait la notion d'une divinité *unique* et éternelle ; d'ordinaire il attribue la toute puissance à Zeus, » et *J. Karels* : « Le destin et la mort dans la tragédie grecque » (Extrait du progr. 96-97), Luxembourg, p. 10 : « Zeus est le roi du monde, mais, comme un roi constitutionnel, s'il est permis de dire ainsi, il s'est lié par des lois éternelles de la nature qu'il a lui-même établies ; la Moira n'était qu'une personnification de ces lois naturelles pour lesquelles, d'après les croyances des Grecs, aucune suspension, même momentanée, en ce qui concerne l'homme, n'était possible. Il n'y a donc pas contradiction entre les arrêts de la destinée et la volonté de Zeus, mais la force fatale et les décrets divins se confondent. » Quelle que soit l'explication que l'on adopte, la marche ultérieure de la leçon n'en sera pas modifiée.

L'ode, ainsi entendue, avec ses deux parties, dogmatique et morale, ne manque certainement pas de grandeur imposante. Elle traite un sujet d'intérêt universel et par conséquent éminemment digne de la lyre.

L'association des idées principales terminée, il reste à faire le même travail sur ces minimes détails qui, aux yeux du lecteur superficiel, c'est-à-dire de l'élève, ont été semés là au gré du hasard, suivant le caprice du poète ou pour les besoins du mètre. Ce travail n'est ni mesquin, ni fastidieux ; il est simplement nécessaire pour qui veut juger avec *justice* les odes d'Horace et goûter la beauté d'une œuvre d'art ; car nous ne devons pas oublier qu'un chef-d'œuvre littéraire est une production *artistique*, dont la beauté doit être rendue *sensible*. Cela nous paraît incontestable. Ajoutons cependant, pour prévenir tout malentendu, que nous ne prétendons pas déclarer obligatoire un travail aussi détaillé pour *chacune* des odes. Nous sommes même d'avis que cette étude esthétique revient d'office à la littérature nationale. Mais cela n'empêche nullement qu'on ne puisse la faire sur la littérature étrangère et qu'on ne doive la faire quelquefois et même le plus souvent *possible*. Bref, nous voulons montrer — et cela s'applique à toute cette étude — ce qu'on *devrait pouvoir faire* toujours.

Ce travail est loin d'être mesquin, parce que la muse d'Horace, réfléchie et laborieuse, se plaît à ciseler les détails, et parce qu'il importe de réagir en toute circonstance contre la fâcheuse habitude de l'élève de ne pas *regarder* les choses qu'il voit, de vaincre sa répulsion à concentrer la vue avec intensité sur un objet quelconque. On n'a pas à craindre non plus que le groupement de ces idées subordonnées ne soit fastidieux : les élèves sont agréablement surpris de découvrir un ordre voulu là où ils ne voyaient qu'une amplification quelconque ; ils seront sous l'impression d'un véritable plaisir esthétique en constatant dans le plan détaillé l'harmonie et la variété dans l'unité. Les séries sont portées au tableau noir au fur et à mesure qu'on les découvre. Ci-après le plan de l'ode tel qu'il se présente à la fin de l'exercice.

Introduction : Appel solennel à la jeunesse romaine.

1. *Il existe des puissances souveraines* auxquelles personne ne peut se soustraire.

- | | | | | | |
|--|-------------------|--|---|-------------------|---------|
| a) <i>Jupiter</i> . — Il est tout puissant | { | Plus puissant que les rois. | | | |
| | | Plus puissant que les Géants. | | | |
| | | Cuncta supercilio movet. | | | |
| | | Richesses. | | | |
| b) <i>Le Destin</i> . — Il a tout réglé | { | Honneurs | | | |
| | | <table border="0"> <tr> <td rowspan="3">{</td> <td>Noblesse de race.</td> </tr> <tr> <td>Mérite.</td> </tr> <tr> <td>Popularité.</td> </tr> </table> | { | Noblesse de race. | Mérite. |
| { | Noblesse de race. | | | | |
| | Mérite. | | | | |
| | Popularité. | | | | |

II. L'homme *modéré* seul est heureux.

Le *souci* est chargé de venger l'ordre qu'enfreignent les excès.

a) *Le raffinement* { Siculae dapes.
Aviaria.
Citharoedi.

C'est sous la hutte

C'est dans la belle nature { Rivage }
Vallon } que se trouve le repos.

Mer en furie
Constellations néfastes
Ravages de la grêle
Sol stérile { Pluie } Rien ne trouble l'homme modéré.
Sécheresse
Gelée

b) *L'extravagance* { Constructions folles.
Voyages { sur terre.
sur mer.

III. *Conclusion.* Puisque l'âme endolorie ne trouve pas le repos dans le

luxue { Palais somptueux
Vêtements resplendissants
Vins délicieux
Parfums exotiques
je me contente de mon vallon de la Sabine.

Jetons un coup d'œil en arrière. Nous avons d'abord franchi l'étape de la « Clarté » : le but que poursuit le poète a été nettement délimité; la valeur des termes employés, les moyens stylistiques et poétiques mis en œuvre, le sens de chacune des divisions, tout cela est clairement compris. La 1^{re} série de l'Association ensuite a établi le lien entre les diverses divisions et subdivisions; elle a groupé les petits détails dans lesquels, comme dans un chaton, se trouvent enchâssées les idées principales. L'ode tout entière se présente donc à l'intelligence et au sentiment avec tous ses éléments de clarté, de variété, d'unité et par conséquent de beauté, c. à d. comme une œuvre d'art. D'autre part, dans un travail commun, on a fait effort pour découvrir dans la langue maternelle les équivalents des expressions et des tournures claires, vives et plastiques de l'original : les élèves sont en possession de tous les éléments d'une bonne traduction. Le professeur leur donne donc à ce moment ce qu'on est convenu d'appeler la *traduction modèle*, que la classe est tenue à reproduire à la leçon suivante.

Les autres séries que nous formerons sur la matière se trouveront un peu plus loin. Comme dans ces séries se combinent les deux étapes de l'association et de la systématisation, nous exposerons d'abord la théorie de cette dernière. (A suivre.)

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

Liste des auteurs d'ouvrages.

Achelis, O. Th.	323	Dehorbe, Ch.	167	Hidden, C. J.	167
Antoine, F.	98	Dejob, Ch.	139	Hoffmann, F.	244
Altenburg, O.	167	de la Barre de Nauteuil, ...	322	Hoppe, H.	167
Apostolopoulos Th.	6	Delattre, A. J.	250	Hubert, Eug.	49
Arndt, B.	319	Delescluse, A.	49	Huysmans, C.	182
Bardiaux	103	Demoliins, Edm.	323	Jaeger, O.	230
Bartels, Ad.	254, 286	De Mont, Pol	282	Jiriczek, O. L.	47
Bastin, J.	42	den Hertog C. H.	317	Kahle, B.	78, 143
Batissol, P.	5	De Praterre, Fl.	224	Kaibel, G.	244
Bayersdorfer, A.	197	de Raaf, K. H.	318	Kalff, G.	77
Becker, H.	281	de Ribbe, Ch.	20	Kalund, Kr.	222
Bergmueller, L.	167	Deschamps, F.	316	Kauffmann, Fr.	47
Berlière, U.	50	Deschamps, G.	137, 139	Kawerau, W.	286
Bertrand, L.	247	Deschanel, E.	172	Keller, O.	164
Bertrin, G.	280	Desrousseaux, A. M.	129	Kiessling, A.	214
Beyschlag, D. W.	254	Didon, le P.	190	Kloeppe, Cl.	223, 252
Bidez, J.	305	Dietrich	170	Koch, M.	179
Binet, A.	192	de Vreese, W.	105	Koelbing, E.	289
Blatz, Fr.	14	Dotin, G.	130, 132	Kraus, K.	254
Boenig, H.	167	Doumic, R.	211	Krekelberg, J.	195
Boer, R. C.	222	Dumont, A.	147	Kurth, G.	49
Bonino, G. B.	275	Egger, M.	167	Lanciani, R.	97
Bonnemain	215	Ettlinger, J.	320	Landgraf, G.	68
Bonny, Ch.	306	Eulitz, G.	168	Langlois, Ch. V.	53, 81
Bonvalot, Ed.	21	Faguet, E.	218	Lapaille, R.	104, 141, 175, 219, 252
Bovy, A.	249	Finnur Jonson	222	Larroumet, G.	313
Brants, M.	45	Foucart, G.	39	Lattmann, J.	40
Breul, K.	220	Fouillée, A.	261	Lebon, A.	321
Brisson, Ad.	140	Fonsny, J.	12, 285	Le Breton, A.	173
Broeckeaert, J.	46	Fouard	146	Lecanuet, R. P.	248
Brunetière, F.	7, 315	Funck-Brentano, Fr.	37, 226, 292	Legrand, G.	316
Cagnat, R.	306	Gebert, W.	217	Legrand, Ph. E.	242
Cannegieter, H.	167	Gidel, Ch.	101	Lepas, A.	104
Cartault, A.	165	Godenne, Ch.	316	Lepitre, A.	171
Cauer, P.	133	Gossart, E.	109	Levrault, L.	243
Colinge.	103	Grégoire, A.	241	Lichtenberger, H.	286
Cooper, Fr. T.	165	Gudeman, A.	138	Limberg, H.	167
Cordewener, E.	35	Guéranger (Dom)	73	Lindsay, W. M.	162
Courtoy, A.	76	Guichard, L.	102	Linskoy, C.	167
Crusius, O.	161	Halkin, L.	49, 72	Litzmann, B.	77
Cuvelier, J.	182	Hatzfeld, A.	312	Lohée, F.	101
Czyczkiewicz, A.	167	Heinze, R.	214	Mallinger, L.	36
Daenell, E.	258	Helbig, W.	37	Masson.	148
Daresté, R.	47	Herford, C. H.	17	Masson, A.	100
Darmesteter, A.	312			Mathieu, A.	241
Dauzat, A.	285				

May, G.	281	Roersch, A.	310	Vandaele, H.	3, 168
Mendes da Costa	65	Roossens, Alb.	166	van den Bosch, F.	250
Meringer, R.	69	Rose, M.	44	van den Bosch, J. H.	145, 176
Merlet, G.	73	Rossel, V.	15	Vander Mynsbrugge, E.	182
Minor, J.	286	Saegmüller, J. B.	181	Van Leeuwen	65
Monet, P.	195	Scharnagl, J.	167, 215	van Otterloo, A. A.	12
Moore, C. H.	167	Schiller, H.	191	Verest, J.	227
Müller, F. Max.	244	Schlenther, P.	286	Versmeeten, F.	99
Nagl, J. W.	106	Schneider, G.	209	Viotor, W.	144
Neue, Fr.	163	Schoenbach, A. E.	254	Viollet, P.	290
Niedermann, M.	166	Seeck, O.	135	Vogt, P.	100
Nohl, H.	162	Seignobos, Ch.	53, 81	von Bevern, K.	286
Norden, E.	167	Sevin, Ad.	130	von Grotthuss, J. E.	254
Oertel, H.	167	Simond, Ch.	11	von Hansteiu.	286
Oppenheimer, F.	286	Sormani, V.	99	von Kobilinsky, G.	71
Parmentier, L.	305	Speyer, J. S.	1	von Reber, F.	197
Paul, H.	142	Stajerini, G.	191, 195	Wagener, A.	214
Pavolini, P. E.	260	Steiger, Edg.	254	Wagener, C.	163
Pellissier, G.	283	Stern Ad.	254	Wagner, E.	71
Pergameni, H.	41	Stern, Alfred.	322	Walker, Hugh.	17
Petit de Julleville	74	Sternkopf, F.	244	Waltz, A.	273
Pierling, le P.	21	Stolz, F.	163	Waucomont	283
Puech, A.	33	Streitberg, Dr.	78	Wauters, A.	150
Rainain, G.	2	Sudre, L.	45	Weise, O.	221
Regnaud, P.	275	Thédenat, H.	98	Wershoven, F. J.	320
Reissinger, K.	166	Thiéry, A.	316	Woerner, M. C.	286
Renoувier, Ch.	216	Thomas, P.	214	Wolff, E.	254
Ribbeck, O.	129	Thys, A.	257	Ziedler, J.	106
Richardson, E. C.	38	Timmermans.	135	Ziegel, H.	166
Ricci, S.	97	Toeppfer, J.	70	Zyromski, E.	314
Rode, A.	286	Utzig, Fr.	135		
Roegiers, A.	229	Van Caenegem, Fr.	18		

Publications relatives à l'histoire de la géographie et de la cartographie (1895-1897), par Ad. De Ceuleneer	111, 184
Publications de la Société historique et archéologique dans le Duché de Limbourg; Jaarboek van «Limburg» Provinciaal genootschap voor geschiedkundige wetenschappen (P. Willems).	85
Aus dem paedagogischen Universitätsseminar zu Lona (F. Collard)	194
Mélanges Henri Weil (J. P. Waltzing).	305

PARTIE PÉDAGOGIQUE.

F. Collard, Le thème latin	23, 55
F. Collard, Le vocabulaire latin	119
F. Collard, Démosthène au Collège	199
F. Collard, Les exercices didactiques à l'Université	231
F. Collard, Une leçon de répétition en 4 ^e latine sur César	263
F. Collard, Leçon de lecture.	157
S. François, Analyse littéraire, Lettre de L. Veuillot à sa nièce.	151
V. Gérard, Le premier acte de Cinna. Analyse littéraire	87
H. Gérardy, Une lettre de Cicéron pour la classe de 3 ^e	87
J. Krekelberg, Les principes didactiques de l'Ecole de Herbart	7, 295, 325
L. Mallinger, Un essai de concentration de l'enseignement au bord de la mer.	59
L. Maréchal, Remarques sur la version grecque envisagée comme exercice de style	237

BULLETIN
BIBLIOGRAPHIQUE ET PÉDAGOGIQUE
DU
MUSÉE BELGE
REVUE DE PHILOGIE CLASSIQUE

JAN 13 1899

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

F. COLLARD

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

J. P. WALTZING

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE



LOUVAIN

CHARLES PEETERS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, RUE DE NAMUR, 20

PARIS

A. FONTEMOING

4, rue Le Goff

BERLIN

R. FRIEDLAENDER ET FILS

Carlstrasse, 11, N. W.

